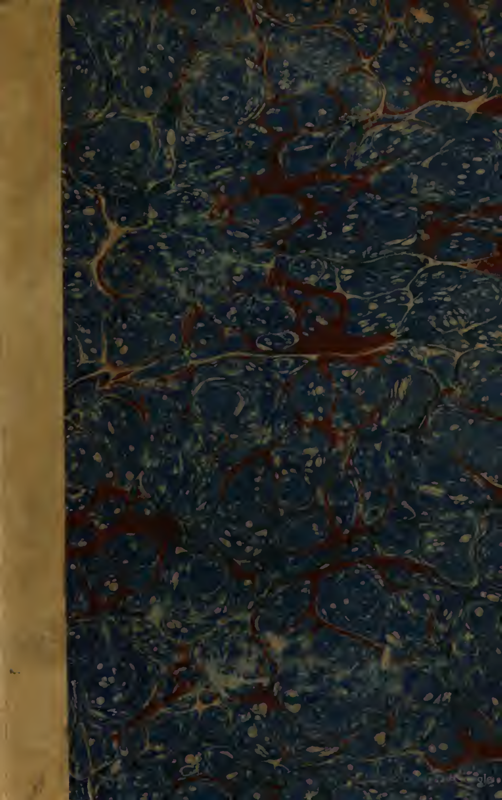



11
1-B
1
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
22 B
5

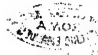


DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

TOME I.



IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.







FRANÇOIS XAVIER DE FELLER

Né à Bruxelles, le 18 Aout, 1735.

Mort à Ratisbonne, le 23 Mai, 1802.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

SEPTIÈME ÉDITION,

ENRICHIE D'UN GRAND NOMBRE D'ARTICLES NOUVEAUX, INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, CORRIGÉE SUR LES OBSERVATIONS DE NOS MEILLEURS BIOGRAPHES, ET ORNÉE DU PORTRAIT DE L'AUTEUR

TOME PREMIER.





PARIS.
MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M DCCC XXVII.



INTRODUCTION.

Un des hommes les plus remarquables des derniers temps, sous le rapport du mérite littéraire, l'abbé de Feller, consacra sa vie à défendre la religion contre les attaques d'une orgueilleuse philosophie qui, voulant substituer ses vaines rêveries aux éternelles vérités révélées par Dieu même, sapait le fondement de tout ordre social, et préparait ainsi sourdement la fatale révolution dont nous avons été les tristes témoins et les déplorables victimes. De tous les ouvrages dus à son zèle et à ses lumières, le plus important est, sans contredit, son *Dictionnaire historique*, qu'il entreprit pour rétablir la vérité des faits dénaturés ou falsifiés par des Biographes imbus des doctrines modernes. Sa première édition est de 1781; la seconde, considérablement augmentée, parut de 1789 à 1797. Il y en eut une troisième en 1809, après la mort de Feller, mais avec la même date de 1797, condition qu'il avait exigée de son imprimeur; c'est cette même édition que nous avons reproduite en 1818, avec un supplément de quatre volumes.

Continuateurs des travaux de l'abbé de Feller, c'est pour la troisième fois, depuis un très petit nombre d'années, que nous publions ce Dictionnaire historique, que nous avons, à chaque édition, revu, corrigé et augmenté, au point que l'ouvrage qui n'était primiti-

vement que de huit vol. in-8°, a été porté à quinze dans notre dernière édition, et l'est à dix-sept dans celle que nous publions aujourd'hui, pour répondre aux demandes réitérées qui nous sont journellement adressées, et auxquelles nous sommes maintenant dans l'impossibilité de satisfaire.

Un succès aussi flatteur que celui que nous avons obtenu, et dont aucune autre biographie ne fournit d'exemple, est sans doute la recommandation la plus puissante que l'on puisse faire valoir en faveur de cet ouvrage; il nous dispense d'un éloge que l'empressement public fait beaucoup mieux que toutes nos paroles, et nous aimons à en tirer l'induction consolante, que les bons livres ne sont pas encore sans lecteurs, puisqu'un ouvrage aussi spécialement consacré à la défense de la religion, jouit d'une faveur générale aussi prononcée.

Loin que ce succès ait ralenti notre zèle, nous avons redoublé d'efforts pour rendre notre travail de plus en plus digne de l'honorable bienveillance avec laquelle il a été accueilli; et c'est un engagement que nous avions pris d'autant plus volontiers, qu'il était conforme aux sentiments dont nous sommes animés. Comme l'abbé de Feller, nous avons pris la religion et ses immuables principes pour guide invariable; comme lui, nous n'avons pas hésité, sans nuire toutefois à la justice qui est due aux écrivains sous d'autres rapports, à flétrir les écrits impies de ces hommes audacieux qui la combattirent; nous nous sommes efforcés de les démasquer, sous quelques formes hypocrites qu'ils aient eu l'adresse de se présenter; historiens fidèles, juges impartiaux, nous

n'avons rien négligé pour rendre notre travail digne de l'homme sans passion qui cherche la vérité, de l'ami des lettres qui veut être conduit par un guide sûr, et de la jeunesse, dont on doit éloigner avec soin tout ce qui peut tromper la foi ou alarmer l'innocence.

Afin de parvenir à une fin aussi honorable, et pour assurer à notre entreprise un succès qui réponde à nos efforts, voici ce que nous avons fait pour cette Édition :

1° Les articles biographiques des personnages les plus marquants, morts depuis 1825, ont été ajoutés à l'ouvrage, et placés à leur lettre par ordre alphabétique. De ce nombre sont : *Alexandre Ier, empereur de Russie.* — *Barbier.* — *Bellard, procureur-général.* — *Boissy-d'Anglas.* — *David, peintre.* — *Ercolani (Le cardinal).* — *Foy (Le général).* — *Jean VI, roi de Portugal.* — *Laplace (Le marquis de).* — *Larochefoucault-Liancourt (Le duc de).* — *Marengon, dit le Trapiste.* — *Marchangy.* — *Montmorency (Le duc Matthieu de).* — *Piazzi, bénédictin et célèbre astronome*, etc., etc., etc.

Ces articles nouveaux, ainsi que ceux des divers suppléments, sont marqués d'une †, pour les distinguer de l'ancien texte.

2° Les tables chronologiques placées à la tête du premier volume, et destinées à réduire en corps d'histoire les articles répandus dans le Dictionnaire, ont été retouchées et continuées jusqu'à nos jours, partout où ces additions étaient devenues nécessaires.

3° Chaque article a été revu avec soin, et corrigé d'après les observations de nos meilleurs biographes : des omissions, des inexactitudes, des jugements erronés, de

fausses citations, etc., auront disparu ainsi de cette Édition, où l'on a joint autant que possible à chaque article, le nom et le prénom de la personne dont il parle, le jour, l'année, le lieu de sa naissance et de sa mort, ses principales actions et ses emplois, les ouvrages qu'elle a laissés, les bonnes éditions et le format des principaux, ainsi qu'un jugement impartial sur ses productions d'après les critiques les plus judicieux.

4° Les articles composant les suppléments publiés précédemment, ont été revus entièrement, et intercalés dans l'ouvrage; par là nous avons rendu ce Dictionnaire plus utile, plus commode, et en même temps nous avons fait disparaître les fautes et les erreurs; en un mot rien de ce qui pouvait mériter à cette Édition les suffrages des personnes à qui elle est offerte, n'a été négligé, soit pour la partie littéraire, soit pour l'exécution typographique.

NOTICE

SUR L'ABBÉ DE FELLER.

François de Feller naquit à Bruxelles, le 18 août 1735. Il eut pour père Dominique de Feller, secrétaire des lettres du gouvernement des Pays-Bas, qui, peu de temps après la naissance de François, fut anobli par l'impératrice Marie-Thérèse, pour ses services, et devint haut officier de la ville et prevôté d'Arlon, dans la partie autrichienne du duché de Luxembourg. Dominique de Feller avait une propriété considérable, avec un château, à Autel, village à peu de distance d'Arlon, où il faisait ordinairement sa résidence, et où il mourut. La mère de François de Feller se nommait Marie-Catherine Gerber; elle était fille de Jean Gerber, conseiller aulique sous l'empereur Charles VI, et alors intendant des biens domaniaux de la maison d'Autriche à Luxembourg. C'est chez Jean Gerber, son aïeul maternel, domicilié dans cette ville, que le jeune Feller fut placé dès ses premiers ans pour y être élevé. Il y avait à Luxembourg un collége de jésuites : il fut confié à ces pères, et suivit les classes qu'ils dirigeaient. La surveillance, même un peu sévère, de son grand-père, et les soins de ses maîtres, lui firent employer fructueusement des années dont la légèreté de l'âge empêche quelquefois qu'on ne sente le prix, et dont trop souvent s'empare l'amour de la dissipation et du plaisir. Feller, dans un âge plus avancé, reconnaissait combien il devait à ces circonstances heureuses, qui lui avaient, de bonne heure, fait prendre l'habitude du travail, que peut-être il n'aurait pas contractée, disait-il, s'il n'y avait pas été un peu contraint. Il en était résulté pour lui un double avantage. Son application avait eu les plus heureux résultats, et il était devenu un des meilleurs écoliers du collége de Luxembourg : il avait dans toutes ses classes obtenu des succès qui lui avaient valu les distiuctions les plus flatteuses. Son aïeul mourut en 1751. Feller était dans sa dix-septième année; il fut sensible à cette perte, et jamais il n'oublia ce bon parent. N'y ayant plus de raison pour qu'il

demeurât à Luxembourg, on l'envoya à Reims, au pensionnat des jésuites, faire son cours de philosophie. Il parcourut cette nouvelle carrière avec la même distinction, et soutint des thèses où il fut fort applaudi. La physique faisait partie de ce cours; il l'étudia avec soin, sentit que les sciences exactes étaient nécessaires pour y réussir, s'y appliqua, et prit beaucoup de goût pour elles; ce qui lui donna occasion de les cultiver par la suite. Pressé de prendre un état à l'âge de dix-neuf ans, il ne resta pas long-temps indécis. Élevé dans la piété, naturellement porté à la dévotion, occupé, depuis son enfance, d'études qui lui avaient plu, il crut trouver de quoi satisfaire ce double penchant dans l'institut des jésuites, qui réunissait l'exercice des vertus religieuses à l'amour et à la culture des lettres. Il l'embrassa, et entra, vers la fin de septembre 1754, au noviciat de la société, à Tournai. C'est alors qu'il ajouta à son prénom celui de *Xavier*, en l'honneur du saint de ce nom, l'un des ornements de la compagnie dans laquelle il entrait; mais Dieu le soumit à une rude épreuve. Pendant la première année de sa probation, il lui survint une telle faiblesse d'yeux, que souvent il en perdait presque totalement l'usage. Il savait que c'était un obstacle à son admission définitive. D'abord il essaya de cacher ce mal, qui n'offrait rien d'extérieur; mais il sentit qu'il serait difficile de le dérober long-temps à la connaissance de ses compagnons de noviciat, et même de ses supérieurs. La crainte d'être exclu d'un état auquel il se croyait appelé, et qui lui plaisait, le mettait dans une perplexité qui lui ôtait tout repos. Au lieu de recourir aux remèdes humains, ce qui n'aurait servi qu'à faire connaître sa maladie, il s'adressa à Dieu avec ferveur, et le supplia de lever l'obstacle qui pouvait contrarier sa vocation. Il fut écouté de celui qui a dit : *Demandez et vous recevrez*. Il éprouva d'abord un peu de soulagement, et bientôt les symptômes qui l'inquiétaient disparurent. Sa vue s'affermit, il la conserva bonne, et même dans sa vieillesse il put lire les caractères les plus déliés sans fatigue (1).

(1) Dans l'article FELLER de la *Biographie universelle*, ce fait est raconté autrement. « Feller, y est-il dit, admis au noviciat, se livra à la lecture avec une ardeur qui faillit à lui coûter la vue; cependant les remèdes qu'on lui prescrivit, et le régime auquel il fut obligé de se soumettre, furent tellement efficaces, qu'il ne ressentit plus de maux d'yeux, etc. » Tout cela roule sur une fausse supposition. Il était de règle absolue chez les jésuites que pendant le noviciat on ne s'occupât que de sa vocation et d'exercices spirituels qui y avaient rapport. Toute étude quelconque était rigoureusement interdite; il était par conséquent impossible qu'il y eût abus ou excès de lecture. On a donc préféré ici raconter le fait tel qu'il est exposé dans la notice de Liége; non qu'on prétende qu'il y ait eu dans la guérison de Feller quelque chose de surnaturel; mais la foi nous enseigne que nous pouvons

Le pieux novice, rassuré, acheva tranquillement son temps d'épreuve. Lorsqu'il l'eut fini, et qu'il eut été admis au nombre des membres de la société, il fut, suivant l'usage de l'institut, employé à l'enseignement. Il professa les humanités à Luxembourg et à Liége, puis la rhétorique et les belles-lettres. L'habitude des classes, un travail assidu, une mémoire des plus heureuses, avaient prodigieusement étendu la sphère de ses connaissances. Il possédait parfaitement ses auteurs; il savait par cœur Virgile, Horace, et plusieurs autres écrivains classiques; il pouvait les expliquer sans livre. Le soin donné aux ouvrages profanes n'avait pas nui aux études religieuses: l'Ecriture sainte et l'Imitation de Jésus-Christ n'étaient pas moins présentes au P. de Feller que les auteurs sur lesquels il était obligé de faire des leçons, et l'on assure qu'il suffisait de lui indiquer un chapitre de la Bible ou d'A-Kempis, pour qu'aussitôt il le récitât de suite. Il sortit des classes qu'il régentait d'excellents élèves, dont les prémices en littérature, recueillies dans les *Musæ Leodienses*, faisaient concevoir les espérances les plus flatteuses, et attestaient l'habileté du maître.

Après avoir achevé son cours de régence, le P. de Feller devait aller faire sa théologie. Il fut, pour cet effet, envoyé à Luxembourg. Il s'était, de longue main, préparé à cette étude nouvelle. L'Écriture sainte lui était, comme on l'a dit, très familière. Pendant qu'il enseignait la rhétorique, il avait lu les principaux ouvrages des pères; enfin il avait parcouru, à plusieurs reprises, la théologie dogmatique du P. Petau. Déjà possesseur de si précieux matériaux, il fit de rapides progrès: il trouvait même du temps pour une autre tâche qui lui fut imposée. On le chargea de prêcher en latin le carême devant un auditoire nombreux, composé de jeunes étudiants qui faisaient à Luxembourg leur théologie, leur philosophie et leur rhétorique. On fut étonné de la facilité avec laquelle Feller s'acquitta de cet emploi; on ne le fut pas moins de la beauté et de la solidité de ses discours. Cependant il ne les écrivait point, et quelques heures de méditation lui suffisaient pour ranger dans sa mémoire le développement des divers points qu'il avait à traiter.

Le P. de Feller n'avait pas fini son cours de théologie en 1763, lorsque les jésuites furent supprimés en France. Le roi Stanislas les avait conservés en Lorraine, et l'impératrice Marie-Thérèse dans ses états héréditaires. Une partie des jésuites

nous adresser à Dieu pour des avantages temporels, et qu'il daigne écouter nos prières, surtout lorsque notre demande se rapporte à des biens spirituels, comme l'était, dans cette circonstance, la vocation à l'état religieux.

A.

français reflua dans les colléges des Pays-Bas, qu'on fut obligé de vider en partie pour leur faire place; les jeunes jésuites qui n'avaient point achevé leur théologie allèrent la continuer dans d'autres provinces. Le P. de Feller était de ce nombre, et fut envoyé à Tirnau, en Hongrie, où les jésuites avaient un bel établissement; il y fut bien reçu, et son mérite ne tarda point à s'y faire connaître. On le chargea de prononcer divers discours académiques; il le fit de manière à augmenter encore la bonne opinion qu'on avait conçue de lui. Il passa environ cinq ans dans les pays étrangers; il y mit à profit son séjour pour augmenter son instruction. Ayant obtenu la permission de voyager, il parcourut non-seulement la Hongrie, mais encore l'Autriche, la Bohème, la Pologne, et une partie de l'Italie, ses tablettes à la main, observant tout, tenant note de ce que les divers lieux offraient d'intéressant ou de curieux sur les mœurs et le caractère des peuples, sur l'histoire, sur la physique, l'histoire naturelle, l'agriculture, le commerce, etc. Il visitait les bibliothèques, les archives des monastères, les manufactures, et descendait jusque dans les usines; de sorte qu'il revint avec de bons mémoires, pleins de faits et d'anecdotes, qu'il a depuis mis en ordre, en y ajoutant des observations recueillies dans d'autres pays, où depuis il eut occasion de voyager; recueil précieux, publié en 1820.

Le P. de Feller revint aux Pays-Bas en 1770. Le 15 août de l'année suivante, il s'engagea par les quatre vœux. Il avait encore enseigné à Nivelle depuis son retour. Ses supérieurs lui firent quitter cette carrière pour celle de la prédication. C'est là que sa belle mémoire, chargée des richesses que ses longues études lui avaient acquises, le servit merveilleusement; s'il n'improvisait point ses sermons, du moins il n'avait pas besoin d'une longue préparation. On assure qu'il lui suffisait de dresser son plan d'une manière sommaire, l'avant-veille du jour où il devait prêcher, d'employer le lendemain quelques heures à le méditer, et que le troisième jour il prononçait son discours avec une facilité d'élocution qu'on aurait cru être le produit d'un long travail.

C'est au milieu de ces occupations que le P. de Feller eut la douleur de voir abolir un institut qu'il chérissait, et où il avait passé ses plus belles années. Il remplissait alors les fonctions de prédicateur dans le collége des jésuites à Liége; il y prit l'habit d'ecclésiastique séculier, et ne quitta point cette ville. Il avait déjà publié quelques ouvrages : s'il avait changé d'état, il ne changeait point d'occupation. En se dévouant à la profession d'homme de lettres, il résolut de consacrer sa plume

à la composition d'écrits utiles, surtout à la religion; et en effet, bientôt il en mit plusieurs au jour. Il continua d'écrire jusqu'en 1787, qu'éclata la révolution brabançonne : on sait qu'il y prit part, qu'il écrivit pour elle, et qu'il fut chargé de rédiger le recueil des pièces imprimées alors pour soutenir l'insurrection. Les innovations de l'empereur Joseph II, le danger dans lequel ces innovations mettaient la religion catholique, les atteintes portées à la saine doctrine, le bouleversement des séminaires et des écoles ecclésiastiques, pouvaient sans doute exciter le zèle de Feller, et il lui était bien permis de se prononcer contre des mesures funestes; mais du blâme qu'elles méritaient, à l'approbation de la révolte contre le souverain, il y a loin, et il nous paraît difficile de justifier Feller dans tout ce qu'il fit et écrivit sur un sujet si délicat.

En 1794, l'approche des armées françaises et leurs succès dans la Belgique obligèrent l'abbé de Feller de quitter Liége. Il se retira en Westphalie, où l'évêque de Paderborn l'accueillit avec bienveillance, et lui donna un logement dans l'ancien collége des jésuites : il y passa deux ans. Il quitta ce séjour pour aller à Barteinstein, résidence du prince de Hohenloë, qui l'avait invité à s'y rendre; enfin, en 1797, il se fixa à Ratisbonne, où le prince-évêque lui fit l'accueil le plus favorable, l'admit à son intimité, et s'en faisait accompagner dans ses voyages à Freysingen et à Berchtesgaden, domaines de son évêché. D'autres offres obligeantes et même avantageuses avaient été faites à l'abbé de Feller; il aurait pu trouver un établissement en Italie; on avait voulu l'attirer en Angleterre : il préféra à ces différents partis l'honorable hospitalité que lui accordait le prince-évêque, jusqu'à ce qu'il pût retourner dans sa patrie, vers laquelle se portaient ses vœux; mais il était destiné à ne plus la revoir.

Jusque là sa santé s'était soutenue. Au mois d'août 1801, il fut pris d'une fièvre lente, qui d'abord ne parut pas dangereuse; insensiblement elle l'affaiblit. L'hiver sembla lui rendre quelque vigueur; la fièvre avait cessé : elle reprit au printemps, et le progrès du mal fut tel, qu'il ne douta plus que sa fin n'approchât. Il n'en fut point effrayé, et ne songea qu'à se bien préparer pour ses derniers moments. Le 27 avril 1802, il se fit apporter le saint viatique, qu'il reçut avec une foi vive. Le 12 mai suivant, ayant éprouvé une faiblesse, il demanda qu'on lui lût les prières des agonisants. Les sachant de mémoire, il en répétait lui-même les paroles avec ceux qui les récitaient. On dit même qu'à un passage où il est question de sainte Thècle, il se rappela et déclama des vers de saint Grégoire de

Nazianze en l'honneur de cette sainte. Il languit encore quelques jours, et, le 21 mai 1802, il expira dans de grands sentiments de piété.

Si la mort de Feller fut une perte pour les lettres, elle n'en fut pas une moins grande pour la religion. Il l'avait défendue constamment contre les attaques de l'incrédulité et contre les sophismes de la philosophie moderne. Il avait repoussé toutes les innovations dangereuses. Sa piété était solide et éclairée; il était resté très attaché à son institut, qu'il regardait avec raison comme saint et utile. Il regretta toute sa vie l'état religieux. Rejeté dans le monde, il y vécut comme il l'aurait fait dans un collége de jésuites, fidèle aux mêmes devoirs, pratiquant les mêmes exercices, livré aux mêmes travaux. Son dévoûment pour le saint-siége ne se démentit point; quelques gens ont trouvé ce dévoûment outré, vraisemblablement parce qu'ils péchaient par le défaut contraire. Il avait l'esprit vif, un zèle ardent, quelquefois peut-être un peu exagéré, mais avec des intentions droites. On ne peut lui refuser de l'instruction et de la vertu, quoiqu'on puisse lui souhaiter quelquefois un peu plus de mesure. Dans la société, il était doux, complaisant et poli; et s'il a eu des ennemis, on peut dire que ses amis étaient nombreux et tous dignes d'estime. Il a beaucoup écrit; s'il n'a pas toujours rencontré juste, il a au moins toujours écrit avec bonne foi et cherché la vérité; jamais aucun autre intérêt n'a guidé sa plume. Ses ouvrages sont en grand nombre. On a de lui : 1° *Jugement d'un écrivain protestant, touchant le livre de Justinus Febronius*, 1771. C'est la réfutation du fameux ouvrage de M. de Hontheim, évêque de Myriophite et suffragant de Trèves, qui, par la suite, en retracta la doctrine. 2° *Entretiens de Voltaire et de M. P., docteur de Sorbonne, sur la nécessité de la religion chrétienne et catholique, par rapport au salut.* 3° *Lettre sur le dîner du comte de Boulainvilliers*, facétie de Voltaire. 4° *Examen critique de l'Histoire naturelle* de M. de Buffon. L'abbé de Feller y attaque la théorie de la terre de cet auteur. 5° Une édition de l'*Examen de l'évidence intrinsèque du christianisme*, traduit de l'anglais de Jenyns, avec des notes, un volume in-12, 1779. Jenyns, l'un des lords du commerce, après avoir été fort religieux dans sa jeunesse, était tombé dans le déisme. 6° *Dissertation en latin sur cette question : Num sola rationis vi, et quibus argumentis demonstrari potest non esse plures uno deos, et fueruntne unquam populi aut sapientes qui hujus veritatis cognitionem absque revelationis divinæ ad ipsos propagatæ auxiliis, habuerunt?* Cette question avait été proposée par l'académie de Leyde. Le

prix fut adjugé à un discours où l'auteur avançait que la croyance d'un seul Dieu n'était fondée sur aucune preuve démonstrative, paradoxe que releva l'abbé de Feller dans une autre dissertation insérée dans son journal du 1er octobre 1780. 7° Une édition des *Remontrances du cardinal Bathiani, primat de Hongrie, à Joseph II, empereur, au sujet de ses ordonnances touchant les ordres religieux et d'autres objets*, 1 volume in-8°, 1782, en latin et en français. Ces ordonnances étaient en si grand nombre et si peu d'accord les unes avec les autres, les changements qu'on cherchait à introduire si peu conformes à la discipline ecclésiastique, que tous les évêques des états autrichiens, à quelques-uns près qui flattaient le monarque, en étaient fatigués et en gémissaient. Le cardinal Bathiani eut le courage d'en faire de vives représentations à son souverain, et toutes les personnes attachées à la religion y applaudirent : lorsque ces remontrances furent rendues publiques, une lettre, sans nom d'auteur, les attaqua; Feller y répondit victorieusement. 8° Une édition de l'*Histoire et fatalités des sacriléges vérifiés par des faits et exemples*, etc., *par Henri Spelman, avec des additions considérables et des extraits, en latin et en français, des livres des Machabées et autres livres saints*, 1789. 9° *Traité sur la mendicité*, 1775. L'abbé de Feller n'en est que l'éditeur; mais il y a fait des changements considérables et beaucoup d'additions. 10° *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, Luxembourg, 1777, 2 vol. in-12. Ces discours ne manquent point d'une certaine éloquence, et l'auteur s'y attache à discuter avec précision et solidité les questions qui en sont l'objet. 11° Une édition de la *Vie de saint François Xavier*; c'est celle du P. Bouhours, mais augmentée de quelques opuscules de piété. 12° *Véritable état du différend élevé entre le nonce apostolique de Cologne, et les trois électeurs ecclésiastiques*; ouvrage plein de détails curieux sur ces disputes. 13° *Supplément au Véritable état*, etc.; continuation du sujet traité dans le livre mentionné ci-dessus. 14° *Coup d'œil jeté sur le congrès d'Ems, précédé d'un supplément au Véritable état*; ces trois ouvrages se tiennent, et sont intéressants pour l'histoire ecclésiastique de ce temps. 15° *Défense des réflexions sur le* Pro memoria *de Saltzbourg, avec une table générale des quatre ouvrages précédents*; tous sont cités presqu'à chaque page de la *Réponse de Pie VI aux archevêques de Mayence, de Cologne, de Trèves et de Saltzbourg, au sujet des nonciatures*. Ces mêmes ouvrages, écrits en latin, ont été traduits en allemand, et imprimés à Dusseldorf et à Paderborn, 1782 et 1791 : ils devaient aussi être traduits en ita-

lien. 16° *Dictionnaire de géographie*, 1782, 2 vol. in-12; 2e édition, Liége, de 1791 à 1794, 2 vol. in-8°. C'est, pour le fond, le dictionnaire de Vosgien, mais considérablement augmenté et refondu presqu'en entier. L'abbé de Feller ayant voyagé en Hongrie, a été à portée de traiter avec un soin particulier les articles qui concernent ce royaume. Les observations qu'il avait rapportées de ses voyages ont beaucoup contribué à donner plus de perfection à ce dictionnaire, et à y établir une sorte d'accord entre la géographie, la physique, l'astronomie, l'histoire, et même la théologie et la morale. 17° *Observations philosophiques sur le système de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes, avec une dissertation sur les tremblements de terre, les épidémies, les orages, les inondations*, etc., Liége, 1771; 2e édition, Paris, 1778; 3e édition, Liége, 1788, avec des augmentations considérables. L'auteur s'attache à prouver que le mouvement de la terre, admis aujourd'hui presque universellement, n'est pas tellement démontré qu'on ne puisse encore défendre le système contraire; quant à la pluralité des mondes, il la soutient impossible. L'astronome Lalande écrivit contre cet ouvrage. Feller lui répondit, et la dispute en resta là. 18° *Catéchisme philosophique*, ou *Recueil d'observations propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis*, Liége, 1773, 1 vol. in-8°; et Paris, 1777; il y en eut une 3e édition, Liége, 1787, 3 vol. in-8°, contrefaite à Rouen la même année, et à Paris en 1784; et une 4e édition, considérablement augmentée, Liége, 1805, 3 vol. in-12; autre édition en 1819, à Lyon, chez Guyot, 2 vol. in-8°, faite, dit-on, sur une copie revue par Feller, et chargée de corrections et de notes de sa main; enfin, et plus nouvellement encore, Mme la comtesse de Genlis vient de faire réimprimer ce livre sous le titre de *Catéchisme critique et moral*, par l'abbé Flexier de Reval; mais elle s'est permis d'y faire d'assez nombreux retranchements, et ce n'est pas l'édition que doivent prendre ceux qui mettent du prix à avoir le véritable ouvrage de Feller. Cet ouvrage, plein d'érudition, passe pour un de ceux où l'auteur a montré le plus de talent. Il a été traduit en allemand et en italien; on en préparait aussi une traduction en anglais. 19° *Examen impartial des époques de la nature* de M. de Buffon, plusieurs éditions; la 4e est de Maestricht, 1792, 1 vol. in-8°. Divers écrivains s'élevèrent en même temps contre ce que ce livre avait de dangereux; l'abbé de Feller crut aussi devoir payer son tribut dans cette occasion, et réfuta solidement cette brillante et romanesque théorie, fruit de l'imagination, et depuis entièrement abandonnée, du

vivant même de son auteur. 20° *Dictionnaire historique*, 1re édition en 1781, 6 vol. in-8°; une seconde édition, augmentée considérablement, parut de 1789 à 1797. Il y en eut une 3e en 1809, après la mort de Feller, mais avec la même date de 1797, condition qu'il avait exigée de son imprimeur. C'est cette même édition que l'on a reproduite en 1818, avec un *Supplément*. On sait que le fond de ce dictionnaire est emprunté de celui de Chaudon, et que cela donna lieu, de la part de celui-ci, à des plaintes de plagiat qui n'étaient pas tout-à-fait dénuées de fondement, mais auxquelles l'abbé de Feller répondit. Sans entrer dans cette discussion, on peut dire, ce semble, que rien ne ressemble moins au dictionnaire de Chaudon que celui de l'abbé de Feller, puisque ce dernier est fait dans un tout autre but, et que l'esprit en est entièrement différent. Dans celui de Chaudon, la cause de la religion n'est pas soutenue d'une manière assez prononcée, les nouveautés dangereuses ne sont pas combattues, ou le sont faiblement. Il s'agissait de suppléer à ce qu'il avait de défectueux; c'est ce que l'abbé de Feller a entrepris et exécuté. « Il s'est, dit un critique judicieux, servi des matériaux de M. Chaudon, et a seulement changé ce qui lui a paru devoir l'être. Ainsi, sans toucher au fond, il s'est borné à réparer les omissions, à supprimer les réflexions blâmables, à en substituer d'autres qui méritassent d'être approuvées par tous les bons esprits, à rectifier les jugemens dictés par la partialité, » à en faire, en un mot, un livre que la jeunesse lût, non-seulement sans danger, mais qui l'éloignât encore de celui des nouvelles doctrines; un livre enfin auquel les personnes pieuses pussent applaudir. Ce n'est pas que l'ouvrage soit parfait, et il est bien difficile qu'un livre de cette nature le soit. Nous en donnons aujourd'hui une nouvelle édition; le public jugera si nous avons amélioré les travaux de Feller, et si nos soins et nos peines méritent son suffrage. 21° *Réclamations belgiques*, ou *Représentations faites au sujet des innovations de l'empereur Joseph II*, 1787, 17 vol. in-8°. Ce sont les pièces publiées en faveur de l'insurrection brabançonne. 22° Quelques *Notes sur la bulle de Pie VI*, Auctorem fidei, *au sujet du concile de Pistoie*. Le cardinal Gerdil les a réfutées. (*Voyez* GERDIL et GALIFET.) 23° *Journal historique et littéraire*, Luxembourg et Liége, 60 gros volumes. Depuis 1774 jusqu'en 1794, il en paraissait deux cahiers par mois. Ce journal et celui qui est intitulé *Clef du cabinet*, à la partie littéraire duquel Feller avait travaillé, contiennent un grand nombre de dissertations sorties de sa plume, sur toutes sortes de matières, mais dans

lesquelles il ne manque jamais, lorsque l'occasion s'en présente, de parler en faveur de la religion, et d'en combattre les adversaires. Avant de publier cette 7e édition du *Dictionnaire historique*, nous avons fait tous nos efforts pour nous procurer un exemplaire de ce journal; mais toutes nos démarches ont été infructueuses, et nous n'avons pu en trouver un seul complet, même dans la Belgique; et par là nous nous trouvons privés de donner une connaissance plus détaillée de cette production de Feller. L'extrait qu'on en a publié en 3 vol. in-8o, Bruges, 1818 à 1820, et que nous venons de recevoir, nous fait moins regretter la perte entière de l'ouvrage, puisqu'il contient tous les passages auxquels Feller renvoie dans le *Dictionnaire historique*. 24o *Itinéraire du voyage de l'abbé de Feller en diverses parties de l'Europe*, Liége, 1820, 2 vol. in-8o. Ce sont les notes que Feller avait recueillies dans ses différents voyages. Il les avait mises en ordre, et se disposait à livrer à l'impression son ouvrage, quand la mort le surprit. Il y a dans cet itinéraire des faits curieux, des choses intéressantes; mais il est surchargé de minuties; on y retrouve à chaque pas l'abbé de Feller; la moindre aventure y est notée, quoique souvent elle n'ait aucun intérêt pour le lecteur. Mais c'est peut-être l'ouvrage qui peint le mieux son auteur : on l'y retrouve souvent dans sa vie privée, dans le commerce de ses amis, et l'on aime sa bonté et sa franchise. 25o *Réflexions sur l'Instruction de M. l'évêque de Boulogne* (Asseline) *touchant la déclaration exigée des ministres du culte catholique*, par F.-X. de Feller, in-8o de 39 pag., à Liége, chez Desoër, 1800. L'abbé de Feller, dans cette brochure, et dans quelques autres encore qu'il a composées sur la même matière, professe des principes si contraires à l'opinion qu'on a de lui, que ses ennemis cesseraient de l'accuser d'ultramontanisme, et s'appuieraient de son autorité s'ils les connaissaient.

Feller a donné plusieurs de ses ouvrages sous le nom supposé de *Flexier de Reval*, anagramme du sien. On dit qu'il a laissé de nombreux matériaux pour la réimpression de la plupart. Il ne reste qu'à former des vœux pour que ceux qui en sont dépositaires s'empressent d'en faire jouir le public.

P. S. Pour n'omettre aucune des productions de l'abbé de Feller, nous devons ajouter qu'on a publié à Paris, de 1824 à 1825, en 5 vol. in-8o, un recueil des meilleurs articles du Journal historique et littéraire sous le titre *Cours de morale chrétienne et de littérature religieuse*, par l'abbé de Feller.

CHRONOLOGIE

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

La première de toutes les époques nous présente le plus grand spectacle. Dieu crée le ciel et la terre par sa parole. Il fait l'homme à son image; tous les hommes sont renfermés dans le premier, et sa femme même est tirée de lui. Sur ce fondement sont établies la concorde des mariages et la société du genre humain. La perfection et la puissance de l'homme disparaissent par la chute d'Adam et d'Eve. La terre commence à se remplir, et les crimes s'accumulent. Caïn, le premier de tous les enfants, commit un horrible fratricide, et fut la tige des méchants : le penchant au mal passa des pères aux fils. Tubalcaïn inventa le fer meurtrier. On ne s'en servit d'abord que contre les animaux féroces, mais bientôt les hommes s'armèrent les uns contre les autres. Ils se livrèrent à l'iniquité. Dieu, ne reconnaissant plus en eux son image, les punit par un déluge universel. La seule famille de Noé, composée de huit personnes, est réservée pour la réparation du genre humain. Les descendants de Noé s'accrurent tellement, qu'ils ne purent plus vivre réunis en un même corps. On proposa de se séparer, et, pour laisser un monument frappant de cette séparation, peut-être aussi pour se précautionner contre un second déluge, on convint auparavant de construire une tour extrêmement élevée : c'est la tour de Babel (1), premier monument de l'orgueil et de la faiblesse des hommes. Alors Dieu confondit les langues ; et les ouvriers ne s'entendant plus, ces hommes inconsidérés furent obligés d'abandonner leur entreprise.

Après le partage des trois enfants de Noé, et la première distribution des terres, tous les hommes étant de nouveau livrés aux vices et à l'erreur, Dieu se choisit un peuple particulier, dont Abraham fut le père : c'est la nation juive, qui passa ensuite en Egypte sous Jacob, petit-fils d'Abraham. Ici *tout commence*, dit Bossuet ; *il n'y a point d'histoire ancienne où il ne paraisse des vestiges manifestes de la nouveauté du monde. On voit les lois s'établir, les mœurs se polir, et les empires se former.*

Les Israélites passent dans les déserts de Sinaï, sous la conduite de Moïse, que Dieu avait suscité pour être le libérateur et le législateur de ce peuple choisi. Après la mort de cet homme illustre, les Juifs firent la conquête de la terre de Chanaan, et furent successivement gouvernés par des juges, par des rois et par des pontifes. Ce

(1) Voyez la *Bible de Vence*, t. II, édit. 1820.

peuple, tantôt châtié, tantôt consolé dans ses disgrâces, toujours selon ses mérites, vivait toujours, en quelque état qu'il fût, dans l'attente du Messie. Enfin, devenus la proie de Romains, il se rendirent coupables de diverses révoltes contre leurs maîtres, qui détruisirent leur ville capitale, et les chassèrent de l'héritage de leurs ancêtres. Depuis cette époque, il sont dispersés sur la surface de la terre, et n'ont jamais été rassemblés en corps de peuple; mais la foi du Messie et de ses merveilles dure encore aujourd'hui parmi eux, comme un témoignage toujours vivant de la vérité de nos Ecritures et des promesses du Sauveur.

SUITE CHRONOLOGIQUE DES PATRIARCHES.

CRÉATION et formation d'Adam et d'Eve,	* 4004
Naissance de Caïn,	4003
Naissance d'Abel,	4002
Naissance de Seth,	3874
Naissance d'Enos,	3799
Naissance de Caïnan,	3710
Naissance de Malaléel,	3609
Naissance de Jared,	3544
Naissance d'Enoch,	3412
Naissance de Mathusala,	3317
Naissance de Lamech,	3130
Mort d'Adam, âgé de 930 ans,	3074
Enoch ne meurt pas, mais il est enlevé à l'âge de 365 ans,	3017
Seth, fils d'Adam, meurt âgé de 912 ans,	2962
Naissance de Noé,	2978
Enos meurt âgé de 905 ans,	2864
Naiss. de Japhet, fils aîné de Noé,	2448
Naissance de Sem,	2446
Mort de Lamech, père de Noé,	2353
Mort de Mathusala, âgé de 969 ans,	2348
DÉLUGE UNIVERSEL,	2348
Naissance d'Arphaxad,	2346
Naissance de Salé,	2311
Naissance d'Héber,	2281
Naissance de Phaleg,	2247
Naissance de Réhu,	2217
Naissance de Sarug,	2185
Naissance de Nachor,	2155
Naissance de Tharé,	2126
Mort d'Arphaxad et de Phaleg,	2008
Mort de Noé,	2029
Naissance d'Abraham,	** 1996
Naissance de Sara,	1986
Abraham va en Mésopotamie,	1929
Vocation d'Abraham,	1921
La famine qui afflige la terre de Chanaan oblige Abraham et Loth de se transporter en Egypte,	1920
Melchisédech bénit Abraham, qui a vaincu Chodorlahomor, et Dieu promet une nombreuse postérité au saint patriarche,	1912
Naissance d'Ismaël,	1910
Circoncision établie,	1897
Sodome est consumée par le feu du ciel,	1897
Naissance d'Isaac,	1896
Mort de Salé, fils d'Arphaxad,	1878
Dieu demande qu'Abraham lui sacrifie son fils Isaac,	1871
Sara meurt âgée de 127 ans,	1859
Isaac épouse Rébecca,	1856
Mort de Sem,	1846
Naissance de Jacob,	1836
Mort d'Abraham,	1821
Mort d'Héber,	1817
Naissance de Ruben,	1758
Naissance de Siméon,	1757
Naissance de Juda,	1755
Naissance de Dan,	1755
Naissance de Nephtali et de Gad,	1754
Naissance d'Issachar et d'Aser,	1749
Naissance de Zabulon,	1748
Naissance de Lévi,	1748
Naissance de Joseph,	1745
Jacob revient dans la terre de Chanaan,	1739

* Les dates sont réduites aux années avant Jésus-Christ, comme dans e Dictionnaire.

** Voyez, à l'article THARÉ, la raison de la différence qui se trouve ici entre les chronologistes. — On sait qu'en général la diversité des opinions en fait de chronologie, relativement aux anciens temps, et l'incertitude des moyens imaginés pour les concilier, ne permettent pas aux critiques circonspects de rien décider définitivement en bien des occasions; et c'est la raison de la différence que l'on pourra quelquefois remarquer dans cet ouvrage, quant à la détermination précise des années, dans le cas surtout où une scrupuleuse uniformité eût pu faire supposer une certitude qui n'existe pas.

Naissance de Benjamin,	1738
Joseph vendu et conduit en Egypte,	1728
Joseph y devient ministre,	1715
Naissance de Manassès, fils de Joseph,	1712
Naiss. d'Ephraïm, fils de Joseph,	1710
La famine de sept ans commence,	1708
Jacob et sa famille vont en Egypte,	1706
Mort de Jacob, âgé de 147 ans,	1689
Naissance de Caath, fils de Lévi,	1662
Joseph meurt en Egypte,	1635
Naissance d'Amram, fils de Caath,	1630
Naissance d'Aaron, fils d'Amram,	1574
Edit de Pharaon contre les enfants mâles des Hébreux,	1573
Naissance de Moïse, fils d'Amram,	1571
Moïse revient en Egypte pour délivrer et en faire sortir les Hébreux,	1491

SUITE CHRONOLOGIQUE

DES GOUVERNEURS, DES JUGES ET DES ROIS DES JUIFS.

Moïse,	1491
Josué,	1451
Anarchie et ensuite première servitude de 8 ans, sous Cushan ou Cuscan, roi de Mésopotamie.	
Othoniel,	1405
Seconde servitude de 18 ans, sous Eglon ou Heglon, roi des Moabites.	
Aod ou Ehud,	1325
Troisième servitude de 29 ans, sous Jabin, roi de Chanaan.	
Debora et Barac,	1285
Quatrième servitude de 7 ans, sous les Madianites.	
Gédéon,	1245
Abimélech,	1236
Thola,	1232
Jaïr,	1209
Cinquième servitude de 18 ans, sous les Philistins et les Ammonites; elle commence en la cinquième année de Jaïr.	
Jephté,	1187
Abesan, Ibisan ou Ibtsan,	1181
Aibalon ou Elon,	1174
Abdon ou Habdon,	1166
Samson, né vers	1155
Sixième servitude de 40 ans, sous les Philistins. Samson venge à diverses fois les Israélites.	
Héli,	1159
Samuel,	1199

ROIS DES JUIFS.

Saül,	1095
David,	1054
Salomon,	1015

Division des royaumes de Juda et d'Israël, en 975. (Voyez ROBOAM et JÉROBOAM dans le Dictionnaire.)

ROIS DE JUDA.

Roboam,	975
Abia,	958
Asa,	955
Josaphat,	914
Joram,	889
Ochosias ou Achazja,	885
Athalie,	884
Joas,	878
Amasias ou Amatja,	826
Ozias ou Azarias,	810
Joatham ou Jotham,	759
Achaz,	742
Ézéchias,	726
Manassès ou Manassé,	698
Amon,	643
Josias,	641
Joachaz,	610
Joachim ou Jéhojakim,	610
Jéchonias,	599
Sédécias,	599
Nabuchodonosor détruit le royaume de Juda, ruine le temple, et emmène le peuple en captivité.	588

ROIS D'ISRAEL.

Jéroboam I,	972
Nadab,	954
Basaa ou Bahasca,	953
Ela,	930
Zambri,	929
Amri,	929
Achab,	918
Ochosias,	898
Joram,	896
Jéhu,	885

Joachas,	856
Joas,	839
Jéroboam II,	826

Après la mort de Jéroboam, il y eut en Israël une anarchie de 11 ans et demi.

Zacharie,	769
Sellum,	773
Manahem,	773
Phaceïa,	761
Phacée ou Pékan,	759
Osée,	739

Salmanasar, roi d'Assyrie, s'empare de la ville de Samarie; et détruit le royaume d'Israël, qui avait duré 250 ans, depuis la division des deux royaumes.

PONTIFES DES JUIFS.

Aaron,	1490
Eléazar I,	1452
Phinées.	
Abizué ou Abiscuah.	
Bocci ou Bukki.	
Ozi ou Huzi.	
Zararias ou Zérahja.	
Merajoth.	
Amarias ou Amarja.	
Héli,	1157
Achitob ou Achitub I,	1116
Achielech, Achias, Ahija.	
Abiatar,	1061
Sadoc ou Tsadok I,	1014
Achimaas, Achimas ou Ahimahars,	975
Azarias ou Hazarja I,	958
Joannam ou Johanam I,	914
Isus,	889
Axioramus,	887
Phideas,	884
Joadas I,	882
Zacharie,	850
Joannam II,	838
Azarias II,	810
Amarias,	762
Achitob II,	745
Sadoc II,	730
Sellum,	721
Elcias, Sobnas, *intrus*,	700
Eliacim,	697
Azarias III,	642
Sararias ou Sareas.	
Josédech,	587
Jésus ou Josué,	536
Joachim,	502
Eliasib,	461
Joïadas II,	441
Jonatham,	397
Jeddoa ou Jaddus,	350
Onias I,	324
Siznon,	300
Eléazar II,	287
Manassès,	265
Onias II,	
Jason,	176
Menelaüs, et ensuite Lysimachus,	173
Matathias,	168
Judas,	167
Jonathas,	161
Simon,	143
Jean Hyrcan,	135

PONTIFES ET ROIS.

Aristobule I,	104
Alexandre Jannée,	79
Hyrcan III,	40

Hérode Iduméen s'empare du royaume, qui est divisé après sa mort.

PONTIFES.

Ananel,	37
Aristobule II,	34
Ananel rétabli,	31
Jésus, fils de Phabet,	30
Simon, fils de Boëtus,	24
	Depuis J.-C.
Mathias,	1
Joazar,	2
Eleazar, fils de Boëtus,	3
Jésus,	4
Joazar rétabli,	5
Ananus,	6
Ismaël,	16
Eléazar, fils d'Ananus,	17
Simon, fils de Camithus,	18
Joseph Caïphas,	19
Jonathas, fils d'Ananus,	37
Simon Canthara,	40
Mathias, fils d'Ananus,	43
Elionée,	44
Simon Canthara rétabli,	45
Joseph, fils de Canée, rétabli,	58
Ananus, fils d'Ananus,	61
Jésus, fils de Damnée,	62
Jésus, fils de Gamaliel,	64
Mathias, fils de Théophile,	66
Phanaclius,	67

Jérusalem est prise, et le temple ruiné par Titus.

HISTOIRE PROFANE.

ÉGYPTE.

L'Égypte est une des plus anciennes monarchies du monde, et son histoire, par conséquent, est une des plus obscures. Mezraïm, fils de Cham, peupla cette grande contrée, qui lui avait été destinée, et à laquelle il donna son nom; car Moïse appelle l'Egypte la *terre de Mezraïm*. Il est impossible de suivre la succession de ses premiers rois; c'est un tissu de fables, de contradictions et d'absurdités, que M. Guérin du Rocher a tâché de dépouiller, à l'aide d'une critique savante et de recherches immenses. (*Histoire véritable des temps fabuleux.*) L'histoire profane nous apprend peu de choses de ce pays, jusqu'à Cambyse, roi de Perse, qui vainquit Psamménite, qui était souverain d'Egypte, soumit ses états, et se les rendit tributaires. Les Perses en furent maîtres jusqu'en 327 avant Jésus-Christ, que ce pays devint une des conquêtes d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce vainqueur, Ptolémée, l'un de ses généraux, s'en empara, et ses descendants en jouirent jusqu'en l'année 30, que les Romains conquirent l'Egypte et en firent une province, après la défaite d'Antoine et la mort de la reine Cléopâtre. L'année 639 depuis Jésus-Christ, le calife Omar les en dépouilla, et sa postérité s'y maintint jusqu'en 1171, que le fameux Saladin établit l'empire des Mamelucks en Egypte. Les descendants de ce prince étendirent même beaucoup les bornes de leur empire; mais enfin ce pays reçut la loi de Sélim, empereur des Turcs. Ils le possèdent encore, et le gouvernent par leurs pachas; mais il doivent peu compter sur cette possesion lointaine, déchirée par des divisions intestines, qu'entretiennent des puissances rivales et ennemies, et qui privent la Porte de presque tous les revenus de cette province.

ROIS D'ÉGYPTE.

Depuis Cambyse jusqu'à Alexandre.

Cambyse,	525	Achoris,	389
Le mage Smerdis,	523	Psammuthis,	376
Darius Hystaspe,	522	Nephéritès II,	375
Xercès,	486	Nectanèbe I,	375
Artaxercès,	465	Tachos,	363
Xercès II,	424	Nectanèbe II,	362
Sogdien,	424	Artaxercès Ochus,	350
Ochus ou Darius Nothus,	424	Arsès ou Arsames,	339
Amyrthée,	413	Darius Codoman,	336
Nephéritès ou Néphrée,	407	*Alexandre soumet l'Egypte*,	332

ASSYRIE.

Nous avons très peu de choses certaines touchant le premier empire des Assyriens, qui est, suivant quelques savants, le royaume le plus ancien. Mais en quelque temps qu'on en veuille placer les commencements, selon les diverses opinions des historiens, il est certain que lorsque le monde était partagé en plusieurs petits états, dont les princes songeaient plutôt à se conserver qu'à s'accroître, Ninus, plus entreprenant et plus puissant que ses voisins, les accabla les uns après les autres, poussa ses conquêtes du côté de l'Orient, agrandit et embellit Ninive. Sa femme, Sémiramis, qui joignit à l'ambition un courage et une suite de conseils admirables dans une femme, soutint les vastes desseins de son mari, et acheva de former cette monarchie. Ninias succéda à sa mère. On connaît à peine les noms de ses successeurs jusqu'à Sardanapale, qui en fut le dernier. En général, toute cette partie de l'histoire ancienne peut être regardée comme un vrai chaos. On ne la connaît guère que par Ctésias et Hérodote, historiens aussi peu sûrs l'un que l'autre. On puiserait avec autant de confiance l'histoire dans la mythologie. *Facilius*, dit Strabon, *Hesiodo et Homero aliquis fidem adhibuerit, quam Ctesiæ, Herodoto et eorum similibus.* « Les historiens les plus judicieux, dit Bossuet, ne font cette monarchie ni si ancienne ni si grande que les autres historiens nous la représentent. »

LISTE DES ROIS D'ASSYRIE,

Telle qu'on la trouve ordinairement chez les historiens, mais que l'on doit considérer comme fabuleuse ou défectueuse.

Le chiffre marque, dans cette première partie, l'année où commence le règne.

Assur s'établit en Assyrie, lui donne son nom, et bâtit Ninive.	
Belus,	2229
Ninus,	2174
Sémiramis,	2164
Ninias ou Zameïs,	2108
Arius,	2042
Aralius,	2012
Xercès ou Bælus,	1972
Armamithrès,	1942
Belochus,	1904
Balæus,	1869
Sethos ou Altadas,	1817
Mamythus,	1785
Manchaleus,	1755
Sphærus,	1727
Mamylus,	1705
Sparetus,	1675
Ascatadès,	1633
Amyntès,	1595
Belochus,	1550
Lamptidès,	1495
Sosarès,	1463
Lampraès,	1415
Panyas,	1415
Sosarmus,	1370
Mitrœus,	1348
Teutame,	1321
Teuteus,	1289
Arabellus,	1245
Chalaüs,	1203
Anabus,	1158
Babius,	1120
Thinœus,	1083
Dercylus,	1053
Eupacmès ou Eupalès,	1013
Laosthènes,	975
Piritiadès,	930
Ophrathœus,	900
Ephcaherès,	879
Ocrazarès ou Anacyndarax,	827
Sardanapale,	787

Division de l'empire d'Assyrie en Médie, Assyrie proprement dite, *et* Babylonie.

ROYAUME DES MÈDES.

Les successeurs de Ninus, à commencer depuis son fils Ninias, vécurent dans une telle mollesse, qu'à peine leurs noms sont-ils venus jusqu'à nous, et qu'il faut plutôt s'étonner que leur empire ait pu subsister, que de croire qu'il ait pu s'étendre. Cependant, malgré quelques conquêtes de peu de durée et peu soutenues que firent sur eux leurs ennemis, ils se maintinrent en grande puissance et en grande paix, jusqu'à ce qu'Arbaces, gouverneur des Mèdes pour Sardanapale, découvrit la mollesse si long-temps cachée dans le secret du palais. Alors Sardanapale, célèbre par ses infamies, devint insupportable à ses sujets, et Arbaces, secondé par Belesis, prit le nom de roi. Au reste, il paraît certain qu'Arbaces, révoltant les Mèdes contre Sardanapale, ne fit que les affranchir, sans leur soumettre l'empire d'Assyrie. En ce cas, il faut distinguer le temps de leur affranchissement d'avec celui de leur premier roi Déjocès. Celui-ci s'attacha principalement à adoucir et à civiliser ses peuples. Phraortès, son fils, d'une humeur plus belliqueuse, attaqua les Perses, et les assujettit à son empire : il se rendit ensuite maître de presque toute la haute Asie. Enflé de ses succès, il osa porter la guerre contre les Assyriens. Nabuchodonosor, leur roi, après avoir défait son armée, poursuivit les Médes, s'empara de leurs villes, prit Ecbatane d'assaut, la livra au pillage, et en enleva tous les ornemens. Phraortès lui-même ayant été pris, fut percé de javelots par ordre de Nabuchodonosor. L'histoire des Mèdes et la chronologie de leurs rois ne sont pas sans de grandes obscurités.

NOUVEAUX ROIS DES MÈDES.

Arbaces et Belesis se soulèvent contre l'Assyrie,	770	Scythes en Asie,	635
Les Mèdes soumis aux Assyriens,	766	Cyaxares,	611
Déjocès, premier roi des Mèdes,	710	Scythes chassés,	607
Phraortès,	657	Astyages,	596
		Cyrus avec Astyages, comme roi,	560

NINIVE, ou SECOND EMPIRE D'ASSYRIE.

Du débris de l'empire assyrien sortirent encore le royaume de Ninive et celui de Babylone. Les rois de Ninive retinrent le nom de *rois d'Assyrie*, et furent les plus puissants. Parmi leurs conquêtes, on compte celle du royaume des Israélites ou de Samarie. Teglatphalassar avait régné à Ninive peu de temps après la mort de Sardanapale. C'est Salmanasar, son successeur, qui prit Samarie, après un siége de trois ans, et qui mit fin au royaume d'Israël.

NOUVEAUX ROIS D'ASSYRIE.

Phul, nommé aussi Ninus,	770
Teglatphalassar ou Thylgam,	758
Salmanasar,	729
Sennachérib,	714
Assaradin ou Ezaradon,	710
Ezaradon prend Babylone, et réunit les deux royaumes sous le nom de celui de Babylone,	680
Saosduchin, qu'on croit être le Nabuchodonosor de Judith,	668
Cinaladan ou Sarac,	648
Nabopolassar,	626
Nabuchodonosor le Grand,	605
Evilmerodac ou Ilvadoramus,	562
Laborosochord, avec Neriglissor,	561
Laborosochord seul,	556
Nabonide, Nabonadius, Labynitus ou Balthasar,	555
Darius Medus ou Astyages, déjà roi des Mèdes,	538

BABYLONE, ou CHALDÉE.

Belesis ou Nabonassar (qu'il ne faut pas confondre avec Nabopolassar), qui s'était uni avec Arbaces pour détrôner Sardanapale, retint pour lui la Babylonie. Ses successeurs sont peu connus, et la liste qu'on en donne ne mérite aucune confiance, au jugement des meilleurs critiques, qui ne sont pas non plus d'accord sur ce qui regarde le commencement de cet empire. Ezaradon, roi d'Assyrie, envahit ce royaume, et le confondit, avec celui d'Assyrie, sous le nom commun de royaume de Babylone. Il joignit encore à ses conquêtes la Syrie et une partie de la Palestine, détachée sous le règne précédent. Babylone, dit M. Bossuet, semblait être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étaient pleins d'esprit et de courage; l'Orient n'avait guère de meilleurs soldats que les Chaldéens. Voulant tout mettre sous le joug, ils devinrent insupportables aux peuples voisins. Avec les rois de Médie et les rois de Perse, une grande partie des peuples d'Orient se réunit contre eux. Des peuples entiers, soumis à leur domination devenue odieuse, se joignirent avec les principaux seigneurs à Cyrus et aux Mèdes. Babylone, qui se croyait invincible, devint captive des Mèdes qu'elle avait subjugués, et périt enfin par son orgueil. Ainsi les Mèdes, qui avaient détruit le premier empire des Assyriens, détruisirent encore le second. Mais à cette dernière fois, la valeur et le grand nom de Cyrus firent que les Perses ses sujets eurent la gloire de cette conquête.

MONARCHIE DES PERSES.

La Perse avait depuis très long-temps ses rois particuliers. Chodorlahomor régnait dans une de ces contrées du temps d'Abraham. On sait que ce prince conquit les villes de Sodome et de Gomore, et qu'il défit cinq rois voisins; mais ce royame, alors peu considérable, ne comprenait qu'une seule province, et les Perses, divisés en douze tribus, ne faisaient tous ensemble que six-vingt mille hommes lorsque Cyrus régna sur eux. Ce conquérant sut tirer les plus grands avantages de ceux mêmes qui l'avaient aidé dans ses conquêtes. Il se servit des richesses des Mèdes et de leur nom tou-

jours respecté en Orient. Cyrus rendit la monarchie si puissante, qu'elle ne pouvait guère manquer de s'accroître sous ses successeurs. Elle se soutint après lui un peu plus de 200 ans. Cambyse, fils de Cyrus, commença à corrompre les mœurs des Perses : présage de la décadence de l'empire. Le dernier roi fut Darius Codoman, défait par Alexandre à la bataille d'Arbelle, et tué ensuite par Bessus. C'est ainsi que finit la monarchie des Perses, qui depuis furent soumis aux Grecs. *Pour entendre ce qui l'a perdu*, dit un grand historien, *il ne faut que comparer les Perses et les successeurs de Cyrus avec les Grecs et leurs généraux, surtout avec Alexandre.*

Cyrus,	536	Darius Nothus,	424
Cambyse,	529	Artaxercès Mnémon,	405
Smerdis, l'un des mages,	523	Artaxercès Ochus,	360
Darius, fils d'Hystaspe,	522	Arsès ou Arsames,	339
Xercès le Grand,	486	Darius Codoman,	330
Artaxercès-Longue-Main,	465	*Alexandre se rend maître de l'empire d'Asie,*	331
Xercès II,	424		
Sogdien,	424		

SICYONE.

Sicyone, ville du Péloponèse, est le plus ancien royaume de la Grèce, mais son histoire est sujette à bien des incertitudes. Égialée en fut, dit-on, le premier roi. Après la mort de Zeuxippe, qui en fut le dernier, le gouvernement fut déféré aux prêtres d'Apollon durant 35 ans. Enfin Agamemnon, roi de Mycènes, s'empara de ce petit état. Ils passèrent ensuite l'un et l'autre au pouvoir des Héraclides. Sicyone, qui était dominée par les tyrans depuis l'an 400, et qui gémissait sous ce joug insupportable, crut pouvoir le secouer, et donna le gouvernement à Clinias, l'un de ses premiers et de ses plus braves citoyens; mais Abantidas le fit périr, se défit de tous ses parents et de ses amis, et monta lui-même sur le trône. Aratus, fils de Clinias, échappa seul aux fureurs du tyran; et lorsqu'il fut parvenu à l'âge de vingt ans, il forma une conspiration contre Nicolès, successeur d'Abantidas, et se saisit de la ville. Le tyran n'eut que le temps de s'enfuir. Aratus rendit la liberté à sa patrie, et entra avec elle dans la ligue des Achéens. La liste de ses rois n'est rien moins qu'authentique; nous ne la donnons que comme des conjectures propres à suppléer, en quelque sorte, comme dit Petau, à la lumière qui manque dans une matière très obscure : *Ut in re perobscura conjecturæ permittatur aliquid.*

Égialée,	1773	Polybe,	1350
Apis,	1721	Janisque,	1310
Égyre,	1696	Phœste,	1268
Érat,	1662	Adraste,	1260
Plemnée,	1616	Zeuxippe,	1256
Orthopolis,	1568	Agamemnon,	1209
Corone,	1505	Hippolyte et Lacestade entre eux,	1124
Épopée,	1450	*Les Héraclides se rendent maîtres de Sicyone,*	1120
Lamedon,	1415		
Sicio,	1375		

ARGOS.

Inachus jeta les fondements du royaume d'Argos dans le Péloponèse, l'an 1823 avant Jésus-Christ. Environ 300 ans après, Danaüs, chassé de l'Egypte par son frère, vint à Argos, détrôna Gélanor, légitime possesseur, et s'empara de la couronne. C'est de Danaüs que les Grecs s'appelaient *Danai*. Ses successeurs furent Lyncée, Abas, Prœtus, Acrisius. Ce dernier n'eut qu'une fille, nommée Danaé, qui fut mère de Persée. Ce jeune prince ayant tué par mégarde Acrisius, son aïeul, ne put vivre à Argos, lieu de son parricide : il bâtit Mycènes, et y établit le siège de son royaume. Vers l'an 1208, Argos devint république, et elle eut beaucoup de part à toutes les guerres de la Grèce. L'an 330, la guerre s'éleva entre les Argiens et les Lacédémoniens, au sujet d'un petit pays appelé *Thyrea*. Les deux partis étant près d'en venir aux mains, convinrent que, pour épargner le sang, on nommerait de part et d'autre un certain nombre de combattans, et que le terrain en litige resterait aux vainqueurs. Trois cents soldats s'avancèrent de chaque côté au milieu du champ de bataille, et combattirent avec un courage égal. La nuit seule put les séparer, et il ne resta que trois champions; deux du côté des Argiens, et un de celui des Lacédémoniens. Les premiers se regardant comme vainqueurs, en portèrent la nouvelle à Argos; Nicocrate (c'était le nom du Lacédémonien) était resté sur la place, avait dépouillé les corps morts des Argiens, et se regardait aussi comme vainqueur, disant que les Argiens avaient pris la fuite. Le différend n'ayant point été terminé, les troupes livrèrent combat; les Lacédémoniens remportèrent la victoire, et le champ *Thyrea* leur demeura. Nicocrate ne voulant pas survivre à ses braves compagnons, eut la lâcheté de se tuer lui-même sur le champ de bataille.

ROIS D'ARGOS.

Inachus,	1823	Sthenelus,	1522
Phoronée,	1773	Gelanor, peu de mois,	1511
Apis, tyran,	1713	Danaüs,	1510
et en même temps		Lyncée,	1460
Argus,	1713	Abas,	1419
Criasus ou Pirasus,	1678	Prœtus,	1396
Phorbas,	1624	*Acrisius est tué par Persée, qui bâtit Mycènes,*	1379
Triopas,	1589		
Crotopus,	1543		

MYCÈNES.

Acrisius, dernier roi d'Agos, ayant appris de l'oracle qu'il serait un jour privé du royaume et de la vie par son petit-fils, résolut de sacrifier Danaé, sa fille unique, à sa propre sûreté. Aussitôt qu'elle

eut accouché de Persée, il les fit enfermer l'un et l'autre dans un coffre, et les fit exposer aux flots de la mer. Ils furent jetés dans l'île de Sériphe, aujourd'hui Serphino, dans l'Archipel. Dictys, frère de Polydecte, princesse de cette île, les prit sous sa protection, et éleva le jeune enfant avec beaucoup de soin. Persée, né avec un courage héroïque, se signala par plusieurs actions, et soumit même plusieurs peuples. Comme il ignorait sa destinée, il retourna dans sa patrie, et tua par mégarde Acrisius, son aïeul. Il lui succéda dans ce royaume; mais, inconsolable de ce funeste accident, il ne put demeurer dans un lieu où il avait commis ce parricide involontaire. Il bâtit Mycènes, et en fit la capitale de ses états et le lieu de sa demeure. Huit de ses descendants lui succédèrent jusqu'à Penthile et Cometès, qui en furent chassés par les Héraclides. Ayant recouvré sa liberté, cette ville fut détruite par les Argiens l'an 468, et tout le pays leur fut soumis.

ROIS DE MYCÈNES.

Persée II,	1348	Tisamène,	1132
Sthenelus,	1337	Penthile et Cometès, derniers rois d'Argos,	1129
Eurystée,	1329	*A cette époque, les Héraclides ou les descendants d'Hercule entrent au Peloponèse.*	
Atrée et Thyeste,	1291		
Agamemnon,	1226		
Egisthe,	1209		
Oreste, roi de Mycènes et d'Argos,	1202		

ATHÈNES.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce était composée, Athènes et Lacédémone étaient sans comparaison les principales. Mais ces deux grandes républiques, contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassaient l'une et l'autre dans le dessein qu'elles avaient d'assujettir toute la Grèce. Toujours ennemies par la contrariété de leurs intérêts, elles eurent néanmoins la même destinée, de passer sous le joug de ce grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers.

Athènes, capitale de l'Attique, fut le siége des sciences et le théâtre de la valeur. Cécrops vint de l'Egypte avec une colonie, soumit les peuples de ce pays, et fonda douze bourgs, dont il forma le royaume d'Athènes. Ce fut Thésée, l'un de ses successeurs, qui renferma ces douze bourgs dans une même enceinte, et n'en fit qu'une ville, où toute l'autorité fut réunie. Codrus, dix-septième roi, ayant consulté l'oracle sur les événements de la guerre, qui était entre les Athéniens et les Héraclides, apprit que le peuple dont le chef périrait serait victorieux. Cette réponse décida de ses jours, et de la victoire des Athéniens; il s'exposa dans la mêlée, et y perdit la vie. Après sa mort, ses deux fils, Médon et Nélée, se disputèrent la couronne; mais les Athéniens en prirent occasion d'abolir la royauté, et ils s'érigèrent en république sous la conduite des archontes, dont le gouvernement d'abord était à vie. Le premier fut



Médon, fils de Codrus; et le treizième et dernier, Alcméon. Les Athéniens s'apercevant que la souveraineté n'avait changé que de nom, fixèrent alors la dignité des archontes à dix ans. Le premier fut Charops, et le septième et dernier, Eryxias. Enfin, jaloux de leur liberté, ils rendirent cette charge annuelle. Ces changements continuels excitèrent des factions; et Athènes, déchirée par de fréquentes dissensions, crut y mettre fin en se dépouillant de son autorité entre des mains sages et prudentes. Elle jeta les yeux sur Dracon, qui fit des lois si sévères, que l'on dit qu'elles avaient été écrites avec du sang; aussi n'eurent-elles lieu que tant qu'il vécut. Solon lui succéda. (*Voyez* Solon dans le Dictionnaire.) Il s'éleva dans Athènes des tyrans qui corrompirent tout le bien que le législateur avait fait. Tels furent Pisistrate et ses fils Hipparque et Hippias. Mais celui-ci ayant été chassé, la démocratie fut rétablie. Les Lacédémoniens, vainqueurs dans la guerre du Péloponèse, prirent Athènes, et la firent gouverner par trente capitaines, appelés les *trente tyrans;* Trasybule, Athénien, en délivra sa patrie. Philippe de Macédoine, Alexandre le Grand son fils, et Cassandre, successeur de ce conquérant dans le royaume de Macédoine, donnèrent encore atteinte à la liberté d'Athènes; mais elle se rétablit bientôt après. Enfin cette ville ayant été prise par Sylla, les Athéniens plièrent sous le joug que les Romains imposèrent à tous les peuples. S'étant attachés à Antoine, ils furent faits tributaires par Auguste, et réduits en province romaine sous Vespasien.

ROIS D'ATHÈNES.

Cécrops I,	1582	Thésée,	12[illegible]
Cranaüs,	1532	Ménestée,	1230
Amphiction,	1523	Démophoon,	1207
Ericthonius,	1513	Oxynthès ou Xynthis;	1174
Pandion I,	1463	Aphydas,	1162
Erecthée,	1423	Thymoetès ou Thymitès,	1161
Cécrops II,	1373	Mélanthe,	1153
Pandion II,	1333	Codrus,	1116
Egée,	1308		

ARCHONTES PERPÉTUELS D'ATHÈNES.

Médon, Ier archonte,	1095	Phéreclès, VIIIe,	893
Achaste, IIe,	1075	Ariphron, IXe,	889
Archippe, IIIe,	1039	Thespiée, Xe,	858
Thersippe, IVe,	1020	Agamestor, XIe,	818
Phorbas, Ve,	991	Æschyle, XIIe,	778
Mégaclès, VIe,	961	Alcméon, XIIIe,	75[illegible]
Diognète, VIIe,	933		

ARCHONTES DE DIX ANS.

Charops,	757
Æsimedes,	747
Clidicus,	737
Hippomènes,	727
Leocratès,	717
Apsander,	707
Eryxias,	697
Anarchie de trois ans,	687

ARCHONTES ANNUELS.

Ctéon fut le premier,	684
Dracon donne ses lois,	624
Mort de Cylonites,	600
Solon donne ses lois,	594
Pisistrate, tyran,	561

La liste des archontes d'Athènes étant trop longue et de peu d'usage, nous renvoyons les lecteurs curieux au premier volume des Tablettes de l'abbé Lenglet.

LACÉDÉMONE ou SPARTE.

On croit que Lélex vint dans la Laconie vers l'an 1516, qu'il se rendit maître du pays, et jeta les premiers fondements de Lacédémone. Cette ville, qui s'éleva dans la suite à un très haut degré de puissance, fut d'abord gouvernée successivement par treize rois, descendants de Lélex, jusqu'à Tisamène et Penthile, fils d'Oreste, qui régnaient ensemble, et qui furent dépossédés par les Héraclides 80 ans après la prise de Troie. Il se passa peu de choses considérables sous le règne de ces premiers rois, si ce n'est l'enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas, et fille de Tyndare, roi de Lacédémone, par Pâris, fils de Priam, roi de Troie. (*Voyez* Hélène, Paris, Ménélas, dans le Dictionnaire.) Proclès et Eurysthène, fils d'Aristodème, descendants d'Hercule, usurpèrent ensemble le royaume de Lacédémone. Depuis eux, le sceptre demeura toujours conjointement entre ces deux familles, dont l'une fut celle des Eurysthénides ou Egydesi, l'autre, celle des Proclides ou Eurypontides. La première, qui fut la plus célèbre, eut trente-un rois; l'autre n'en eut que vingt-quatre. Après quoi cette ville supprima la royauté, et se gouverna absolument en forme de république. Dans la suite, Philopœmen, préteur des Achéens, rasa les murailles de Sparte, et en fit un canton de la république des Achéens : république réduite, quelque temps après, en province romaine par le consul Mummius

ROIS DE LACÉDÉMONE.

Lélex,	1516	Œbalus.	
Mylès.		Hippocoon.	
Eurotas.		Tyndare, père de Castor, de Pollux et d'Hélène.	
Lacédémon.		Ménélas, mari d'Hélène.	
Amiclas.		Oreste,	1189
Argalus.		Tisamène et Penthile,	1132
Cynortas.			

NOUVEAUX ROIS DE LACÉDÉMONE, DE LA RACE D'HERCULE.

Aristodème. 1129

EURYSTHÉNIDES.		PROCLIDES.	
Eurysthène,	1125	Proclès, sous Euriphon,	1125
Agis I.		Pritanis,	1026
Echestrate,	1059	Eunomus,	987
Labotas,	1022	Polydectes,	908
Dorissus,	986	Lycurgue, tuteur de Charilas,	891
Agesilaüs,	957	Lycurgue voyage,	894
Archelaüs,	913	Lycurgue fait ses lois,	884
Teleclus,	853	Charilas,	873
Alcamènes,	813	Nicander,	809
Polydore,	776	Theopompus,	770
Eurycrates I,	724	Zeuxidamus,	723
Anaxander,	687	Anaxidamus,	690
Eurycrates II.		Agasiclès ou Hégésiclès,	645
Anaxandrides II,	597	Ariston,	597

EURYSTHÉNIDES.		PROCLIDES.	
Cléomènes I,	519	Demarate,	510
Léonidas I, tué aux Thermopyles,	480	Leotychidas,	491
Cléombrote I,	480	Archidamus I,	469
Pausanias,	479	Agis II,	427
Plistarchus,	469	Agésilas,	400
Elistonax,	466	Archidamus II,	388
Pausanias,	408	Agis III, vaincu par Antipater,	355
Agésipolis I,	394	Euridamidas ou Eudamidas I,	326
Cléombrote II,	380	Archidamus III,	295
Agésipolis II,	371	Eudamidas II.	
Cléomènes II,	370	Agis IV règne 4 ans : il est étranglé par les éphores,	244
Areus ou Arctas,	309	Euridamus,	240
Acrotatus I,	265	Epiclidas.	
Areus II,	264	Lycurgue, tyran,	* 219
Léonidas II est chassé,	257	Machanidas, tyran, est tué par Philopœmen,	206
Cléombrote III,	254	Nabis est tué,	192
Léonidas rappelé,	239	*Les Romains rendent la liberté aux Lacédémoniens*,	184
Cléomènes III,	238		
Il fuit en Égypte,	222		
Agésipolis III, peu de mois,	* 219		

* La race d'Hercule finit à Lacédémone, 219 ans avant J.-C.

THÈBES.

Cadmus vint de Phénicie, et se rendit maître du pays appelé depuis Béotie. Il y bâtit la ville de Thèbes, ou du moins la forteresse Cadmée, à laquelle il donna son nom, et en fit le siége de sa puissance. Thèbes, sous ses rois, fut presque toujours en proie à des divisions intestines Les malheurs de l'infortuné Laïus, l'un des successeurs de Cadmus, la plongèrent dans la désolation. Polynice, fruit de l'inceste d'Œdipe et de Jocaste, arma contre son frère Etéocle, roi de Thèbes, et fit alliance avec Adraste, roi d'Argos, son beau-père, et avec quelques autres. C'est cette guerre qu'on appelle l'*Entreprise des sept braves devant Thèbes.* Ils vinrent porter leurs armes jusqu'aux portes de Thèbes, mais sans pouvoir s'en rendre maîtres. Les épigones ou enfants des capitaines de cette armée, plus heureux, emportèrent Thèbes dix ans après. Xanthus, quatorzième roi, étant mort, les Thébains s'érigèrent en république. Ils jouirent ensuite très long-temps d'une paix profonde; ils augmentèrent peu à peu leur puissance. Long-temps après, ayant fait alliance avec les Lacédémoniens, ils donnèrent lieu à la première guerre du Péloponèse, qui dura vingt-sept ans, où toute la Grèce prit parti. Subjugués ensuite par Philippe, roi de Macédoine, dont ils avaient refusé l'alliance, ils se révoltèrent contre son fils Alexandre. Ce vainqueur de tant de peuples le fut aussi des Thébains; il prit leur ville, et la fit raser.

ROIS DE THÈBES.

Cadmus,	1519	Nictée et et Laïus,	1416
Nictée et Polydore,	1457	Lycus et Laïus I,	1415
Nictée et Labdamus.		Amphion,	1395

Laïus II,	1358	Tisamènes,	1219
Créon,	1302	Damasicton.	
OEdipe,	1292	Ptolomæus.	
Etéocle,	1254	Xanthus.	
Créon, tuteur de Ladamas,	1251	*Thèbes devient république.*	
Thersander,	1241		

TROIE.

Dardanus, venu de Crète ou d'Italie, passa dans l'Asie mineure, et s'établit dans la petite Phrygie, où il bâtit une ville qui prit le nom de Dardanie, et fut la capitale de son petit état. Tros, l'un de ses successeurs, lui donna le nom de Troie. Ce royaume subsista 326 ans, et fut renversé par les Grecs, qui vinrent faire la guerre à Priam, dernier roi, parce que Pâris, son fils, avait enlevé Hélène, femme de Ménélas, roi de Lacédémone. Cette guerre fut longue et meurtrière. C'est proprement au siége de cette ville que la Grèce essaya ses forces unies. On y vit briller les Achille, les Ajax, les Nestor, les Ulysse. Troie, après avoir soutenu un siége de 10 ans, fut priseet devint la proie du vainqueur. Enée, prince troyen, rassembla les restes de sa patrie désolée, parcourut les mers, passa en Epire, en Sicile, en Afrique, et aborda enfin en Italie où il se fixa. Il y épousa Lavinie, fille du roi Latinus, et bâtit un ville qu'il appela *Lavinium*.

ROIS DE TROIE.

Scamander vient en Phrygie,	1552	Ilus,	1340
Teucer en Phrygie,	1528	Laomédon,	1285
Dardanus, premier roi,	1506	Priam,	1249
Erichtone,	1475	*Prise et destruction de Troie,*	1209
Tros,	1400	*ou selon* Bossuet,	1184

TYR.

Tyr, l'une des plus anciennes et des plus florissantes villes du monde, fut bâtie par les Sidoniens. On croit qu'Agénor en fut le fondateur. Son industrie et l'avantage de sa situation la rendirent maîtresse de la mer, et le centre du commerce de tout l'univers. Ses richesses lui ayant inspiré de l'orgueil, et son orgueil ayant irrité plusieurs princes, elle fut assiégée par Salmanasar, et résista, quoique seule, aux flottes combinées des Assyriens et des Phéniciens.

Nabuchodonosor mit le siége devant Tyr, lorsque Ithobal en était roi : il ne la prit qu'au bout de treize ans. Avant sa prise, les habitants s'étaient retirés, avec la plupart de leurs effets, dans une île voisine, où ils bâtirent une nouvelle ville. L'ancienne fut rasée jusqu'aux fondements, et n'a plus été qu'un simple village, connu sous le nom de l'ancienne Tyr. La nouvelle devint plus puissante que jamais.

Elle était au plus haut degré de splendeur et de puissance lorsque

Alexandre l'assiégea. Il combla le bras de la mer qui la séparait du continent, et après sept mois de travaux il s'en rendit maître, et la ruina entièrement. Il joignit ensuite cet état à celui de Sidou, qu'il avait donné à Abdolonyme.

Les Sidouiens, qui étaient entrés dans cette ville avec les troupes d'Alexandre, se souvenant de leur aucienne alliance avec les Tyriens, en sauvèrent quelques mille dans leurs vaisseaux, qui relevèrent les ruines de leur patrie. Les femmes et enfants qu'on avait envoyés à Carthage durant le siége y revinrent aussi. Tyr fut bientôt repeuplée; mais ses habitants ne purent jamais recouvrer l'empire de la mer qu'ils avaient perdu. Leur puissance était renfermée dans leur île, et leur commerce ne s'étendait qu'aux villes voisines, lorsque, dix-huit ans après, Antigone en fit le siége avec une nombreuse flotte, la réduisit en servitude, et la fit tomber dans l'oubli. L'empereur Adrien la fit rebâtir l'an 129 depuis J.-C., et la fit métropolitaine de Phénicie, en faveur de Paulus, rhéteur, natif de Tyr. Après la conquête de la Terre-Sainte par les chrétiens, elle fut le siége d'un archevêque. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village dépendant du Grand-Seigneur, sous le nom de Sur.

ROIS DE TYR.

Tyr est bâtie,	1255	Afrique.	882
Hiram I,	1057	(Les autres rois sont inconnus jusqu'à Ithobal.)	
Abibal,	1041	Ithobal,	633
Hiram, ami de David et de Salomon,	1026	Baal,	609
Abdastarte,	985	Ecnibal,	599
Le Fils de la nourrice,	976	Chelbès,	599
Astarte,	964	Abbarus,	598
Aserimus,	952	Mytgonus,	598
Phelès,	943	Gérastrates,	597
Ithobal,	942	Balator,	597
Badezor,	910	Merbal,	596
Margenus,	904	Iram,	592
Pygmalion,	895	*Tyr est détruite par Nabuchodonosor le Grand,*	572
Didon fuit la tyrannie de son frère Pygmalion, et bâtit Carthage en			

LATINS.

Janus, premier roi d'Italie, civilisa les peuples de ce pays par sa prudence et sa vertu. Saturne ayant été chassé de ses états par Jupiter, et s'étant retiré en Italie, Janus l'associa au gouvernement. Après sa mort, il fut adoré comme un dieu. (*Voyez* Janus dans le Dictionnaire.)

Enée ayant passé, dit-on, en Italie, épousa Lavinie, fille de Latinus, quatrième roi latin, et succéda à son beau-père, après avoir arraché le sceptre et la vie à Turnus, roi des Rutules. Ascagne, après la mort d'Enée son père, réunit ce royaume à celui d'Albe, qu'il avait fondé. Au reste, tout ce qui regarde l'origine du royaume

des Latins est de la plus grande incertitude, et les faits que quelques auteurs nous ont transmis sont plus dignes de l'*Enéide* de Virgile que l'histoire.

ROIS LATINS.

Janus,	1389
Saturne,	1353
Picus ou Jupiter,	1320
Faunus ou Mercure,	1283
Latinus,	1239
Enée,	1204
Ascagne ou Iule,	1197
Sylvius Posthumus,	1159
Æneas Sylvius,	1130
Latinus Sylvius,	1099
Alba Sylvius,	1048
Capetus ou Sylvius Atis,	1008
Capys,	974
Calpetus,	946
Tiberinus,	933
Agrippa,	925
Alladius,	884
Aventinus,	864
Procas,	827
Numitor,	800
Amulius usurpe sur Numitor,	799
Numitor rétabli par Romulus,	755

ROIS DE ROME.

Romulus fonde Rome et en devient le premier roi,	752
Interrègne,	716
Numa Pompilius,	715
Tullus Hostilius,	672
Combat des Horaces et des Curiaces,	669
Ancus Martius,	640
Tarquin l'Ancien,	616
Servius Tullius,	578
Tarquin le Superbe,	534

ROME, RÉPUBLIQUE.

Rome, sous les rois, reçut divers accroissements. Ce fut Tarquin, surnommé le Superbe, qui fit construire les murailles de cette ville en pierre : elles n'avaient été jusqu'alors qu'en terre. Ce prince orgueilleux était monté sur le trône par le meurtre de Servius Tullius, son beau-père; son avarice, son insolence et sa cruauté l'en précipitèrent. La violence que son fils Sextus fit à Lucrèce, dame romaine, fut le signal de la liberté. Comme Tarquin était au siége d'Ardée, on le déclara déchu de la royauté. Rome s'érigea en république sous l'autorité de deux magistrats annuels appelés *consuls*. Cependant, dans les plus pressants besoins de la république, on nommait un général, sous le nom de dictateur, qui réunissait lui seul toute l'autorité. Les consuls avaient sous eux plusieurs sortes de magistrats, comme préteurs, tribuns, questeurs, édiles, censeurs, préfets, etc.

Cette révolution fut l'époque de la gloire de Rome. Elle s'avança par degrés à la monarchie universelle. L'Italie entière reçut sa loi; la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, la Grande-Bretagne, une partie même de l'Allemagne, furent ses conquêtes. Cette république avait pour bornes, au temps de Jule-César, l'Euphrate, le mont Taurus et l'Arménie au levant; l'Ethiolie au midi, le Danube au septentrion, et l'océan au couchant. Presque tout l'univers connu du temps des derniers Romains leur était soumis. Leurs succès frappèrent tellement les peuples conquis, que les exploits des Scipion, des Sylla, des César, sont plus présents à notre mémoire que les premiers événements de nos propres monar-

chies. L'empire romain, tout détruit qu'il est, attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés sur ses débris, dont chacun se vante aujourd'hui d'avoir été une province romaine, et une des pièces de ce vaste et fragile édifice.

ÉTAT DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

Tarquin est chassé de Rome, la royauté abolie, et l'on établit tous les ans deux consuls pour gouverner l'état. Les deux premiers sont Lucius Junius Brutus et Lucius Tarquinius Collatinus. 509

La même année, les Romains font alliance avec les Carthaginois.
Guerre avec Porsenna, 508
Dictateur créé pour la première fois, 498
On établit, pour la première fois, deux tribuns du peuple, 493
Coriolan est obligé de sortir de Rome, 491
Coriolan assiège Rome, et en 489 il en lève le siége. Il est tué, 488
300 Fabiens tués par les Veïens, 477
Les Romains envoient à Athènes pour avoir les lois de Solon, 464
Jeux séculaires célébrés pour la première fois, 459
Ambassadeurs envoyés à Athènes pour obtenir les lois de Solon, 454
Création des décemvirs, 451
Création des tribuns militaires, 444
Création des censeurs, 443
On commence à Rome à soudoyer les troupes, 406
Prise de Rome par Brennus, général des Gaulois : elle est reprise presqu'en même temps par Furius Camillus, 390
Anarchie de 5 ans à Rome, 375
Création du préteur, 367
Consuls tirés du peuple pour la première fois, 366
Premières lois des Romains contre le luxe, 358
Guerre de 49 ans contre les Samnites, 343
Manlius Torquatus fait couper la tête à son fils, quoique victorieux, pour avoir combattu contre ses ordres, 340
Les Romains passent sous le joug aux Fourches Caudines, 321
Fabius Maximus, dictateur, 301
Guerre contre Pyrrhus, 280
Première guerre punique, 264
Attilius Regulus est fait prisonnier, 256
Asdrubal est vaincu par Metellus, 251
Annibal prend Sagonte, 219
Seconde guerre punique, 218
Les Romains défaits à Cannes par Annibal, 216
Première guerre de Macédoine, 214
Prise de Syracuse en Sicile, par Marcellus, 212
Annibal retourne en Afrique, 203
Scipion défait Annibal en Afrique, 202
Seconde guerre contre Philippe de Macédoine, 200
Guerre contre Antiochus, 193
Mort de Scipion l'Africain, l'ancien, 184
Mort de Philopœmen et d'Annibal, 183
Guerre contre Persée, roi de Macédoine, 171
Persée est vaincu par Paul-Emile, 168
Troisième guerre punique, 149
Troisième guerre de Macédoine, 148
Corinthe et Carthage sont détruites, 146
Guerre d'Achaïe; la Grèce soumise, 145
Guerre de Numance ou d'Espagne, 141
Mort du jeune Scipion, 129
Carthage est rétablie, mort de Polybe, 123
Guerre des Cimbres, 113
Guerre de Jugurtha, 111
Toulouse pillée par les Romains, 106
Guerre de Mithridate, 94
Guerre de Marius et de Sylla, 88
Guerre de Sertorius, 77
Guerre de Catilina, 63
Premier triumvirat de César, etc., 60
Pompée, seul consul, 52
Guerre civile de César et Pompée, 49
Pompée vaincu à Pharsale, 48
Correction du calendrier romain, 45
César, dictateur perpétuel, 45
Meurtre de César, 44
Deuxième triumvirat d'Auguste, etc., 43
Brutus et Cassius battus à Philippes, 42
Bataille d'Actium, 31

FASTES CONSULAIRES,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE ROMAINE.

Les Romains, comme nous l'avons dit plus haut, donnaient à leurs premiers magistrats le nom de *consuls*. Le peuple, assemblé au champ de Mars, en élisait deux nouveaux tous les ans. Les consuls étaient chargés de conduire les armées : ils étaient les chefs du sénat, réglaient les affaires de la république. Les seuls patriciens, dans les premiers temps, pouvaient parvenir au consulat. Les plébéiens y eurent part dans la suite : ils firent même une loi par laquelle il devait y avoir un consul plébéien. Dans la suite on laissa la liberté de créer deux consuls plébéiens. Leur autorité était presque souveraine, tant que subsista le gouvernement républicain : elle diminua beaucoup sous les empereurs, qui ne leur en laissèrent que les marques, et le pouvoir de convoquer le sénat et de rendre justice aux particuliers. Leur magistrature commençait au 1er janvier et finissait avec l'année. Lorsqu'un consul mourait ou abdiquait dans le cours de l'année, on en élisait un autre, qui s'appelait *consul suffectus*; il n'était point mis dans les Fastes. Depuis Auguste, il y en eut une infinité qui ne jouissaient quelquefois de cette dignité qu'un mois ou même moins. Ceux qui étaient élus au 24 octobre, et qui n'avaient pas pris possession du consulat, s'appelaient *consules designati*. Les consuls appelés *consulaires*, étaient ordinairement envoyés pour gouverner les provinces consulaires, sans avoir jamais été consuls. Le nom de *consul* subsista jusqu'à l'empire de Justinien, qui abolit cette dignité. L'empereur Justin voulut la rétablir : il se créa lui-même consul; mais ce rétablissement ne fut que passager.

La table chronologique des consuls qui suit est nécessaire, non-seulement pour l'histoire de la république romaine, mais même pour celle de l'empire et des lois impériales, ainsi que pour l'histoire de l'église.

ANS de R.	ANS av. J C.	CONSULS.
245	509	Lucius Junius Brutus ayant été tué dans un combat, on mit à sa place Sp. Lucretius Tricipitinus ; et celui-ci étant encore mort dans l'année, M. Horatius Pulvillus fut subrogé. L. Tarquinius Collatinus, Egerii filius. On l'oblige de se défaire de sa charge, et on met à sa place P. Valerius, lequel fut ensuite surnommé *Publicola*.
246	508	P. Valerius Publicola II, P. Lucretius Tricipitinus.
247	507	Publ. Valerius Publicola III, M. Horatius Pulvillus II.
248	506	Sp. Lartius (ou Largius) Flavus ou Rufus, P. Herminius Aquilinus.
249	505	M. Valerius Volesus, P. Posthumius Tubertus.
250	504	P. Valer. Publicola IV. P. Lucretius Tricipitinus II.
251	503	P. Posthumius Tubertus II, Agrippa Menenius Lanatus.
252	502	Opiter Virginius Tricostus, Sp. Cassius Vicellinus.
253	501	T. Posthumius Cominius Auruncus,

ANS de R.	av. J C.	CONSULS.
253	501	T. Lartius Flavus, premier DICTATEUR.
254	500	M. Tullius Longus, Ser. Sulpitius Camerinus,
255	499	P. Veturius Geminus, T. Ebutius Elva.
256	498	T. Lartius Flavus II, Q. Clælius Siculus.
257	497	A. Sempronius Atratinus, M. Minucius Augurinus.
258	496	A. Posthumius Albus Regillensis est fait DICTATEUR. T. Virginius Tricostus Cœlimontanus.
259	495	Ap. Claudius Sabinus, P. Servilius Priscus.
260	494	A. Viginius Tricostus Cœlimontanus, T. Veturius Geminius Cicurinus.
261	493	Sp. Cassius Viscellinus II, T. Posthumius Cominius Auruncus II.
262	492	T. Geganius Macerinus, P. Minucius Augurinus.
263	491	M. Minucius Augurinus II, A. Sempronius Atratinus II.
264	490	Q. Sulpitius Camerinus, Sp. Lartius Flavus II.
265	489	C. Julius Iulus, P. Pinarius Rufus Mamercinus.
266	488	Sp. Nautius Rutilus, Sext. Furius Fusus.
267	487	C. Aquilius Tuscus, T. Sicinius Sabinus.
268	486	Sp. Cassius Viscellinus III, Proculus Virginius Tricostus.
269	485	Q. Fabius Vibulanus, Ser. Cornelius Cossus Maluginensis.
270	484	L. Æmilius Mamercinus, Q. Fabius Vibulanus II.
271	483	M. Fabius Vibulanus, L. Valerius Publicola Potitus.
272	482	C. Julius Iulus, Q. Fabius Vibulanus III.
273	481	Cæso Fabius Vibulanus, Sp. Furius Fusus.
274	480	Cn. Manlius Cincinnatus, M. Fabius Vibulanus II.
275	479	Cæso Fabius Vibulanus II, A. Virginius Tricostus Rutilus.
276	478	L. Æmilius Mamercinus II,
276	478	C. Servilius Structus Ahala, C. Cornelius Lentulus fut subrogé.
277	477	C. Horatius Pulvillus, T. Menenius Lanatus.
278	476	A. Virginius Tricostus Rutilus, C. Servilius Structus.
279	475	P. Valerius Publicola, C. Nautius Rufus.
280	474	L. Furius Medullinus Fusus, M. Manlius Vulso.
281	473	L. Æmil. Mamercinus III, P. Vopiscus Julius Iulus.
282	472	P. Pinarius Rufus Mamercinus, P. Furius Fusus.
283	471	Ap. Claudius Sabinus, T. Quintius Capitolinus Barbatus.
284	470	L. Valer. Publicola Potitus II, T. Æmil. Mamercinus IV.
285	469	A. Virginius Tricostus Cœlimontanus, T. Numicius Priscus.
286	468	T. Quintius Capitolinus Barbatus II, Q. Servilius Priscus.
287	467	T. Æmil. Mamercinus II, Q. Fabius Vibulanus IV.
288	466	Sp. Posthumius Albus Regillensis, Q. Servilius Priscus II.
289	465	Q. Fabius Vibulanus V, T. Quintius Capitolinus Barbatus III.
290	464	A. Posthumius Albus Regillensis, Sp. Furius Medullinus Fusus.
291	463	P. Servilius Priscus, L. Ebutius Elva.
292	462	T. Lucretius Tricipitinus, T. Veturius Geminus Cicurinus.
293	461	P. Volumnius Amintinus Gallus, Ser Sulpitius Camerinus.
294	460	P. Valerius Publicola II, D. Clodius Sabinus Regillensis.
295	459	Q. Fabius Vibulanus VI, L. Cornelius Maluginensis Cossus.
296	458	C. Nautius Rutilus, L. Minutius.

Ans de R.	Ans av. J.C.	CONSULS.
297	457	C. Horatius Pulvillus,
		Q. Minutius Augurinus.
298	456	M. Valerius Maximus,
		Sp. Virginius Tricostus Cœlimontanus.
299	455	T. Romilius Rocus Vaticanus,
		C. Veturius Cicurinus.
300	454	Sp. Tarpeius Montanus Capitolinus,
		A. Æterius Fontinalis.
301	453	Sex. Quintilius Varus,
		P. Horatius (ou Curiatius) Tergeminus.
302	452	P. Cestius Capitolinus,
		C. Menenius Lanatus.
		Ils abdiquent et font place aux décemvirs.

Ans de R.	Ans av. J.C.	DÉCEMVIRS.
303	451	Ap. Claudius Crassinus,
		T. Genucius Augurinus,
		P. Cestius Capitolinus,
		P. Posthumius Albus Regillensis,
		Sex. Sulpitius Camerinus,
		A. Manlius Vulso,
		T. Romilius Rocus Vaticanus.
		C. Julius Iulus,
		T. Veturius Crassus Cicurinus,
		P. Horatius (ou Curiatius) Tergeminus.
		Ces décemvirs sont établis à Rome pour former les lois de la république romaine, après le retour des députés que l'on avait envoyés à Athènes pour y demander les lois que Solon avait autrefois données aux Athéniens. Jusque là les Romains n'avaient pas eu un corps de lois ; celles qui leur avaient servi furent d'abord émanées de la volonté des rois, et ensuite des anciens usages ; mais sur les lois de Solon se formèrent les LOIS DES DOUZE TABLES, *dont il ne nous reste que des fragments, qui font voir la perte que la jurisprudence a faite dans ces lois.*

Ans de R.	Ans av. J.C.	DÉCEMVIRS.
304	450	App. Claudius Crassinus,
		M. Cornelius Maluginensis,
		M. Sergius,
		L. Minutius,
		Q. Fabius Vibulanus,
		P. Pœcelius,
		T. Antonius Merenda,
		K. Duillius,
		Sp. Appius Cornicensis,
		M. Rabuleius.
305	449	Ap. Claudius Crassinus *et les autres décemvirs de l'année précédente retinrent, par la force, l'administration des affaires. L'abus qu'ils firent de leur autorité, surtout Appius Claudius, causa une émeute parmi le peuple, et l'on fut obligé de les supprimer, et de revenir à l'élection des consuls.*

Ans de R.	Ans av. J.C.	CONSULS.
		L. Valerius Publicola Potitus,
		M. Horatius Barbatus.
306	448	Lar. Herminius Aquilinus,
		T. Virginius Tricostus Cœlimontanus.
307	447	M. Geganius Macerinus,
		C. Julius Iulus.
308	446	T. Quinctius Capitolinus Barbatus IV,
		Agrippa Furius Fusus.
		Au lieu de ces deux consuls, Denys d'Halicarnasse, livre XI, met les deux suivants.
		M. Minutius,
		C. Quintius.
309	445	M. Genucius Augurinus,
		C. Curtius Philo.

Ans de R.	Ans av. J.C.	TRIBUNS MILITAIRES. *Avec autorité de consuls, savoir :*
310	444	A. Sempronius Atratinus,
		L. Attilius Longus, et
		T. Clœlius Siculus, qui abdiquent.
		L. Papirius Mugillanus, consul la même année avec

ANS de R.	ANS av. JC.	TRIBUNS MILITAIRES.
310	444	L. Sempronius Atratinus.
311	443	M. Geganius Macerinus II, T. Quinctius Capitolinus Barbatus V.
312	442	M. Fabius Vibulanus, Posthumius Ebutius Elva Cornicensis.
313	441	C. Furius Pacilus Fusus, M. Papirius Crassus.
314	440	Proculus Geganius Macerinus, L. Menenius Lanatus.
315	439	T. Quinctius Capitolinus Barbatus VI, Agrippa Menenius Lanatus.
		Tribuns militaires, savoir :
316	438	Mam. Æmilius Macerinus, T. Quinctius Cincinnatus, L. Julius Iulus.
317	437	M. Geganius Mamercinus, L. Serg. Fidenas,
318	436	M. Cornelius Maluginensis, L. Papir. Crassus.
319	435	C. Julius Iulus, L. Virginius Tricostus.
320	434	C. Jul. Iulus II, L. Virginius Tricostus II.
		Trois tribuns militaires, savoir:
321	433	M. Fabius Vibulanus, M. Fossius Flaccinator, L. Sergius Fidenas.
		Trois tribuns militaires, savoir:
322	432	L. Pinarius Rufus Mamercinus, L. Furius Medullinus, Sp. Posthumius Albus Regillensis.
		CONSULS.
323	431	T. Quinctius Pennus Cincinnatus, C. Julius Manto.
324	430	C. Papirius Crassus, L. Julius Iulus.
325	429	L. Sergius Fidenas II,

ANS de R.	ANS av. JC.	CONSULS.
325	429	Hostius Lucretius Tricipitinus.
326	428	T. Quinctius Pennus Cincinnatus II, A. Cornelius Cossus.
327	427	C. Servilius Structus Ahala, L. Papir. Mugillanus II.
		TRIBUNS.
		Quatre tribuns militaires, savoir:
328	426	T. Quinctius Pennus Cincinnatus, C. Furius Pacilus, M. Posthumius Albus Regillensis, A. Cornelius Cossus.
		Quatre tribuns militaires, savoir :
329	425	A. Sempronius Atratinus, L. Furius Medullinus, L. Quinct. Cincinnatus, L. Horatius Barbatus.
		Quatre tribuns militaires, savoir :
330	424	Ap. Claudius Crassus Regillensis, Sp. Nautius Rutilus, L. Sergius Fidenas, Sex. Julius Iulus
331	423	C. Sempron. Atratinus, Q. Fabius Vibulanus. } Cons.
		Quatre tribuns militaires, savoir :
332	422	M. Manlius Vulso Capitolinus, Q. Antonius Merenda, L. Papirius Mugilanus, L. Servilius Strictus.
333	421	T. Quinctius Capitolinus Barbatus, Humerius Fabius Vibulanus. } Cons.
		Le P. Petau met, au lieu des Consuls précédents, quatre tribuns militaires, savoir :

Ans de R.	Ans av. JC.	Tribuns.
334	420	T. Quinctius Pennus Cincinnatus III, M. Manlius Vulso Capitolinus, L. Furius Medullinus III, A. Sempronius Atratinus.
		Quatre tribuns militaires, savoir :
335	419	Agrippa Menenius Lanatus, Sp. Nautius Rutilus, P. Lucretius Tricipitinus, C. Servilius Axila II.
		Quatre tribuns militaires, savoir :
336	418	M. Papirius Mugillanus, C. Servilius Axilla III, L. Sergius Fidenas, Q. Servilius Priscus.
		Quatre tribuns militaires, savoir :
337	417	P. Lucretius Tricipitinus, L. Servilius Structus, Agrippa Menenius Lanatus, Sp. Veterius Crassus Cicurinus
		Quatre tribuns militaires, savoir :
338	416	A. Sempronius Atratinus, M. Papir. Mugillanus, Sp. Nautius Rutilus, Q. Fabius Vibulanus.
		Quatre tribuns militaires, savoir :
339	415	P. Cornelius Cossus, Quinctius Cincinnatus, C. Valerius Pennus Volusus, N. Fabius Vibulanus.
		Quatre tribuns militaires, savoir :
340	414	Q. Fabius Vibulanus, Cn. Cornelius Cossus, P. Posth. Albus Regillensis, L. Valerius Potitus.

Ans de R.	Ans av. JC.	Tribuns.	
341	413	M. Corn. Cossus, L. Fur. Medullinus,	Consuls.
342	412	Q. Fab. Ambustus, C. Furius Pacilus.	
343	411	M. Papir. Mugillanus, C. Nautius Rutilus,	
344	410	M. Æmilius Mamercinus, C. Valerius Potitus Volusus.	
345	409	Cn. Cornelius Cossus. L. Furius Medullinus.	
		Trois tribuns militaires, savoir :	
346	408	C. Julius Iulus, P. Cornelius Cossus, C. Servilius Ahala.	
		Quatre tribuns militaires, savoir :	
347	407	C. Valerius Potitus Volusus, C. Servilius Ahala, N. Fabius Vibulanus, L. Furius Medullinus.	
		Quatre tribuns militaires, savoir :	
348	406	P. Cornelius Rutilus Cossus, L. Valerius Potitus, Cn. Cornelius Cossus, N. Fabius Ambustus.	
		Six tribuns militaires, savoir :	
349	405	B. Julius Iulus, M. Æmilius Mamercinus, T. Quinctius Capitolinus Barbatus, L. Furius Medullinus, T. Quinctius Cincinnatus, A. Manlius Vulso Capitolinus,	
		Six tribuns militaires, savoir	
350	404	P. Cornelius Maluginensis, Sp. Nautius Rutilus, Cn. Cornelius Cossus, C. Valerius Potitus, K. Fabius Ambustus, M. Sergius Fidenas.	

ANS de R.	ANS av. JC.	TRIBUNS.
		Huit tribuns militaires, savoir:
351	403	M. Æmilius Mamercinus,
		M. Furius Fusus,
		Appius Claud. Crassus,
		L. Julius Iulus,
		M. Quinctilius Varus,
		L. Valerius Potitus,
		M. Furius Camillus,
		M. Posthumius Albinus.
		Six tribuns militaires, savoir:
352	402	Q. Servilius Ahala,
		Q. Sulpicius Camerinus,
		Q. Servilius Priscus Fidenas,
		A. Manlius Vulso,
		L. Virginius Tricostus,
		M. Sergius Fidenas.
		Six tribuns militaires, savoir:
353	401	L. Valerius Potitus,
		L. Julius Iulus,
		M. Furius Camillus,
		M. Æmilius Mamercinus,
		Cn. Cornelius Cossus,
		K. Fabius Ambustus.
		Six tribuns militaires, savoir:
354	400	P. Licinius Calvus,
		P. Mælius Capitolinus,
		P. Mænius,
		Sp. Furius Medullinus,
		L. Titinius,
		L. Publilius Philo.
		Six tribuns militaires, savoir:
355	399	C. Duilius,
		L. Attilius Longus,
		Cn. Genucius Aventinensis,
		M. Pomponius,
		Volero Publilius Philo,
		M. Veturius Crassus Cicurinus.
		Six tribuns militaires, savoir:
356	398	L. Valerius Potitus,
		L. Furius Medullinus,
		M. Valerius Maximus,
		M. Furius Camillus,

ANS de R.	ANS av. JC.	TRIBUNS.
356	398	Q. Servilius Priscus,
		Q. Sulpicius Camerinus.
		Six tribuns militaires, savoir:
357	397	L. Julius Iulus,
		L. Furius Medullinus,
		C. Sergius Fidenas,
		A. Posthumius Albinus,
		A. Manlius Vulso,
		P. Cornelius Malugiuensis.
		Six tribuns du peuple, savoir:
358	396	P. Licinius Calvus,
		L. Attilius Longus,
		P. Mælius Capitolinus,
		L. Titinius,
		P. Mænius,
		C. Genucius Aventinensis.
		Six tribuns militaires, savoir:
359	395	P. Cornelius Cossus,
		P. Cornelius Scipio,
		M. Valerius Maximus,
		K. Fabius Ambustus,
		L. Furius Medullinus,
		Q. Servilius Priscus Fidenas.
		Six tribuns militaires, savoir:
360	394	M. Furius Camillus,
		L. Furius Medullinus,
		C. Æmilius Mamercinus,
		Sp. Posthumius Albinus Regillensis,
		P. Cornelius Scipio,
		S. Valerius Publicola.
		CONSULS.
361	393	L. Lucretius Flavus,
		Ser. Sulpitius Camerinus,
362	392	L. Valerius Potitus,
		M. Manlius Capitolinus.
		TRIBUNS.
		Six tribuns militaires, savoir:
363	391	L. Lucretius Flavus,
		Ser. Sulpitius Camerinus,

Ans de R.	Ans av. JC.	Tribuns.
363	391	M. Æmilius Mamercinus,
		L. Furius Medullinus,
		Agrippa Furius Fusus,
		C. Æmilius Mamercinus.
		Six tribuns militaires, savoir :
364	390	Q. Fabius Ambustus,
		K. Fabius Ambustus,
		C. Fabius Ambustus,
		Q. Sulpitius Longus,
		Q. Servilius Priscus Fidenas,
		Servilius Cornelius Maluginensis.
		Six tribuns militaires, savoir :
365	389	L. Valerius Publicola,
		L. Virgilius Tricostus,
		P. Cornelius Cossus,
		A. Manlius Capitolinus,
		L. Æmilius Mamerciuus,
		L. Posthumius Albinus Regillensis.
		Six tribuns militaires, savoir :
366	388	T. Quinctius Cincinnatus,
		L. Servilius Priscus Fidenas,
		L. Julius Iulus,
		L. Aquilinus Corvus,
		L. Lucretius Tricipitiuus,
		Ser. Sulpitius Rufus.
		Six tribuns militaires, savoir :
367	387	L. Papirius Cursor,
		C. Sergius Fidenas,
		L. Æmilius Mamercinus,
		L. Menenius Lauatus,
		L. Valerius Publicola,
		C. Cornelius Cossus.
		Six tribuns militaires, savoir :
368	386	L. Furius Camillus,
		Q. Servilius Priscus Fidenas,
		L. Quinctius Cincinnatus,
		L. Horatius Pulvillus,
		P. Valerius Potitus Publicola,
		Ser. Cornelius Maluginensis.
		Six tribuns militaires, savoir :
369	385	A. Manlius Capitolinus,
		P. Cornelius Cossus,
		T. Quinctius Capitolinus,
		L. Quinctius Capitolinus,
		L. Papirius Cursor,
		C. Sergius Fidenas.
		Six tribuns militaires, savoir :
370	384	Ser. Cornelius Maluginensis,
		P. Valerius Potitus Publicola,
		M. Furius Camillus,
		Ser. Sulpitius Rufus,
		C. Papirius Crassus,
		T. Quinctius Cincinnatus.
		Six tribuns militaires, savoir :
371	383	L. Valerius Publicola,
		A. Manlius Capitolinus,
		Ser. Sulpitius Rufus,
		L. Lucretius Tricipitinus,
		L. Æmilius Mamercinus,
		M. Trebonius Flavus.
		Six tribuns militaires, savoir :
372	382	Sp. Papirius Crassus,
		L. Papirius Crassus,
		Ser. Cornelius Maluginensis,
		Q. Servilius Priscus Fidenas,
		Ser. Sulpitius Prætextatus,
		L. Æmilius Mamercinus.
		Six tribuns militaires, savoir :
373	381	M. Furius Camillus,
		A. Posthumius Albinus Regillensis,
		L. Posthumius Albinus Regillensis,
		L. Furius Medullinus,
		L. Lucretius Tricipitiuus,
		M. Fabius Ambustus.
		Six tribuns militaires, savoir :
374	380	L. Valerius Publicola,
		P. Valerius Potitus Publicola,
		L. Menenius Lanatus,
		C. Sergius Fidenas,

ANS de R.	ANS av. JC.	TRIBUNS.
374	380	Sp. Papirius Cursor, Ser. Cornelius Maluginensis.
		Six tribuns militaires, savoir :
375	379	P. Manlius Capitolinus, C. Manlius Capitolinus, C. Julius Iulus, C. Sextilius, M. Albinius, L. Antistius.
		Six tribuns militaires, savoir :
376	378	Sp. Furius Medullinus, Q. Servilius Priscus Fidenas, C. Licinius Calvus, P. Clelius Siculus, M. Horatius Pulvillus, L. Geganius Macerinus.
		Six tribuns militaires, savoir :
377	377	L. Æmilius Mamercinus, Ser. Sulpitius Prætextatus, P. Valerius Potitus Publicola, L. Quinctius Cincinnatus, C. Veturius Crassus Cicurinus, C. Quinctius Cicinnatus.
378 379 380 381 382	376 375 374 373 372	*Anarchie à Rome, sans consuls ni tribuns.*
		Cependant, suivant quelques auteurs, ces mêmes années sont remplies par des consuls; mais nous suivons ici les marbres du Capitole.
		Six tribuns militaires, savoir :
383	371	L. Furius Medullinus, P. Valerius Potitus Publicola, A. Manlius Capitolinus, Ser. Sulpitius Prætextatus, C. Valerius Potitus, Ser. Cornelius Maluginensis.
		Six tribuns militaires, savoir :
384	370	Q. Servilius Priscus Fidenas, M. Cornelius Maluginensis, C. Veturius Crassus Cicurinus, Q. Quinctius Cincinnatus,

ANS de R.	ANS av. JC.	TRIBUNS.
384	370	A. Cornelius Cossus, M. Fabius Ambustus.
		Six tribuns militaires, savoir :
385	369	L. Quinctius Capitolinus, Sp. Servilius Structus, Serv. Cornelius Maluginensis, L. Papirius Crassus, Serv. Sulpitius Prætextatus, L. Veturius Crassus Cicurinus.
386	368	Camillus DICTATEUR, sans consul ni tribun.
		Six tribuns militaires, savoir :
387	367	A. Cornelius Cossus, L. Veturius Crassus Cicurinus, M. Cornelius Maluginensis, P. Galerius Potitus Publicola, M. Geganius Macerinus, P. Manlius Capitolinus, M. Fur. Camillus, âgé de 80 ans, est créé DICTATEUR.
		CONSULS.
388	366	L. Æmilius Macerinus, est patricien. L. Sextius Sextinus Lateranus, est plébéien.
389	365	L. Genucius Aventinensis, Q. Servilius Ahala.
390	364	C. Sulpitius Peticus, C. Licinius Calvus.
391	363	L. Æmilius Mamercinus, Cn Genucius Aventinensis.
392	362	Q. Servilius Ahala II, L. Genucius Aventinensis II.
393	361	C. Licinius Calvus, F. Sulpitius Peticus II.
394	360	M. Fabius Ambustus, C. Petilius Libo Visolus.
395	359	M. Popilius Lænas, Cn. Manlius Capitolinus Imperiosus.
396	358	C. Fabius Ambustus, C. Plautinus Proculus.
397	357	M. Marcinus Rutilus, Cn. Manlius Capitolinus Imperiosus II.
398	356	M. Fabius Ambustus II, M. Popilius Lænas II.

ANS de R.	ANS av. JC.	CONSULS.
399	355	C. Sulpitius Peticus III, L. Valerius Poplicola II.
400	354	M. Fabius Ambustus III, T. Quintius Pennus Capitolinus.
401	353	C. Sulpitius Peticus IV, M. Valer. Poplicola III.
402	352	Pub. Valerius Poplicola IV, C. Martius Rutilus.
403	351	C. Sulpitius Peticus V, T. Quintius Pennus Cincinnatus.
404	350	M. Popilius Lænas III, L. Cornelius Scipio.
405	349	L. Furius Camillus, Ap. Claudius Crassus.
406	348	M. Popilius Lænas IV, M. Valerius Corvus.
407	347	C. Plantius Hypsæus, T. Manlius Imperiosus Torquatus.
408	346	M. Valerius Corvus, C. Petilius Libo Visolus.
409	345	M. Fabius Dorso, Ser. Sulp. Camerinus.
410	344	C. Martius Rutilus, T. Manlius Imperiosus Torquatus.
411	343	M. Valerius Corvus, A. Corn. Cossus Arvina.
412	342	C. Martius Rutilus, Q. Servilius Ahala.
413	341	C. Plautinus Hypsæus, L. Æmilius Mamercinus.
414	340	T. Manlius Imperiosus Torquatus, P. Decius Mus.
415	339	T. Æmilius Mamercinus, Q. Publilius Philo.
416	338	Lucius Furius Camillus, C. Mœnius.
417	337	C. Sulpitius Longus, P. Ælius Pætus.
418	336	L. Papirius Crassus, Cæso Duillius.
419	335	M. Valerius Corvus, M. Attilius Regulus.
420	334	T. Veturius Calvinus, Sp. Posthumius Albinus.
421	333	D. Papirius Cursor, C. Petilius Libo Visolus.
422	332	A. Cornelius Cossus Arvina II, Cn. Domitius Calvinus.

ANS de R.	ANS av. JC.	CONSULS.
423	331	M. Claudius Marcellus, C. Valerius Potitus Flaccus.
424	330	L. Papirius Crassus, L. Plautius Venno.
425	329	L. Æmilius Mamercinus Privernas II, C. Plautius Decianus.
426	328	C. Plautius Proculus, P. Cornelius Scapula.
427	327	L. Cornelius Lentulus, Q. Publilius Philo II.
428	326	C. Petilius Libo Visolus, L. Papirius Mugillanus.
429	325	L. Furius Camillus II, D. Junius Brutus Scæva.
430	324	L. Papirius Cursor (*dictateur*).
431	323	L. Sulpitius Longus, Q. Aulius Ceretanus.
432	322	Q. Fabius Maximus Rullianus, L. Fulvius Corvus.
433	321	T. Veturius Calvinus II, Sp. Posthum. Albinus II.
434	320	L. Papirius Cursor II, Q. Publilius Philo III.
435	319	L. Papirius Cursor III, Q. Æmilius (ou Aulius) Ceretanus.
436	318	L. Plautius Venno, M. Fossius Flaccinator.
437	317	Q. Æmilius Barbula, C. Junius Bubulcus Brutus.
438	316	Sp. Nautius Rutilus, M. Popilius Lænas.
439	315	C. Papirius Cursor IV, Q. Publilius Philo IV.
440	314	M. Pœtilius Libo, C. Sulpitius Longus.
441	313	L. Sulpitius Cursor V, Junius Bubulcus Brutus II.
442	312	M. Valerius Maximus, P. Decius Mus.
443	311	C. Junius Bubulcus Brutus III, Q. Æmilius Barbula II.
444	310	Q. Fabius Maximus Rullianus, II, C. Marcius Rutilus.
445	309	L. Papirius Cursor (*dictateur*).
446	308	P. Decius Mus II, Q. Fabius Maximus Rullianus III.
447	307	Ap. Claudius Cæcus, L. Volumnius Flamma Violens.

ANS de R.	ANS av. JC.	CONSULS.
448	306	Q. Marcius Tremulus,
		P. Cornelius Arvina.
449	305	L. Posthumius Megellus,
		T. Minucius Augurinus, auquel fut substitué
		M. Fulvius Corvus Pætinus.
450	304	P. Sempronius Sophus,
		P. Sulpitius Saverrio.
451	303	Ser. Cornelius Leutulus,
		L. Genutius Aventinensis.
452	302	M. Livius Dexter,
		M. Æmilius Paulus.
		Point de consuls à Rome, mais deux dictateurs, savoir :
453	301	Q. Fabius Maximus Rullianus,
		M. Valerius Corvus.
454	300	Q. Apuleius Pansa,
		M. Valerius Corvus.
455	299	M. Fulvius Perinus,
		T. Manlius Torquatus, auquel fut substitué
		M. Valerius Corvus.
456	298	L. Cornelius Scipio,
		Cn. Fulvius Contumalus,
457	297	Q. Fabius Maximus Rullianus IV,
		P. Decius Mus III.
458	296	Ap. Claudius Cæcus II,
		L. Volumnius Flamma Violens.
459	295	Q. Fabius Maximus Rullianus V,
		P. Decius Mus IV.
460	294	L. Posthumius Megellus,
		M. Attilius Regulus.
461	293	L. Papirius Cursor,
		Sp. Carvilius Maximus.
462	292	Q. Fabius Maximus Gurges,
		D. Junius Brutus Scæva.
463	291	L. Posthum. Megellus III,
		C. Junius Brutus Bubulcus.
464	290	P. Cornelius Rufinus,
		M. Curius Dentatus.
465	289	M. Valerius Maximus Corvinus,
		Q. Cædicius Noctua.
466	288	Q. Martius Tremulus,
		P. Cornelius Arvina.
467	287	M. Claudius Marcellus,
		Sp. Nautius Rutilus.

ANS de R	ANS av. JC.	CONSULS.
468	286	M. Valerius Maximus Potitus,
		C. Ælius Pœtus.
469	285	C. Claudius Canina,
		M. Æmilius Lepidus ou Barbula.
470	284	C. Servilius Tucca,
		L. Cæcilius Metellus ou Denter.
471	283	P. Cornelius Dolabella Maximus,
		Cn. Domitius Calvinus.
472	282	C. Fabricius Luscinus.
		Q. Æmilius Papus.
473	281	L. Æmilius Barbula,
		Q. Marcius Philippus.
474	280	P. Valerius Lævinus,
		T. Coruncianus Nepos.
475	279	P. Sulpicius Savetrio,
		P. Decius Mus.
476	278	Q. Fabr. Luscinus II,
		Q. Æmilius Papus II.
477	277	P. Cornelius Rufinus II,
		C. Junius Brutus Bubulcus II.
478	276	C. Fabius Maximus Gurges II,
		C. Genucius Clepsina.
479	275	M. Curius Dentatus II,
		L. Cornelius Lentulus Caudinus.
480	274	M. Curius Dentatus III,
		Ser. Cornelius Merenda.
481	273	C. Fab. Dorso Licinus,
		C. Claudius Canina II.
482	272	L. Papirius Cursor II,
		Sp. Carv. Maximus II.
483	271	C. Quinctilius Claudus,
		L. Genucius Clepsina.
484	270	C. Genucius Clepsina II,
		Cn. Cornelius Blasio.
485	269	Q. Ogulinus Gallus,
		C. Fabius Pictor.
486	268	P. Sempronius Sophus,
		Ap. Claudius Crassus.
487	267	M. Attilius Regulus,
		L. Julius Libo.
488	266	M. Fabius Pictor,
		D. Junius Pera.
489	265	Q. Fabius Maximus GurgesIII,
		L. Mamilius Vitulus.
490	264	Ap. Claudius Caudex,
		M. Fulvius Flaccus.
491	263	M. Valerius Maximus Messala,
		M. Otacilius Crassus.

ANS de R.	ANS av. JC.	CONSULS.
492	262	L. Posthumius Megellus, Q. Mamilius Vitulus.
493	261	L. Valerius Flaccus, T. Otacilius Crassus.
494	260	Cn. Cornelius Scipio Asina, C. Duillius Nepos.
495	259	L. Cornelius Scipio, C. Aquilius Florus.
496	258	A. Attilius Calatinus, C. Sulpitius Paterculus.
497	257	C. Attilius Regulus Serranus, Cn. Cornelius Blasio.
498	256	A. Manl. Vulso Longus, Q. Cædicius;
		Fut subrogé en sa place,
		M. Attilius Regulus.
499	255	Ser. Fulvius Pætinus Nobilior, M. Æmilius Paulus.
500	254	Cn. Cornelius Scipio Asina II, A. Attilius Calatinus.
501	253	Cn. Servilius Cæpio, C. Sempronius Blesus.
502	252	C. Aurelius Cotta, P. Servilius Geminus.
503	251	L. Cæcilius Metellus II, C. Furius Pacilus.
504	250	C. Attilius Regulus II, L. Manlius Vulso.
505	249	P. Claudius Pulcher, L. Junius Pullus.
506	248	C. Aurelius Cotta, P. Servilius Geminus II.
507	247	L. Cæcilius Metellus, M. Fabius Buteo.
508	246	M. Otacilius Crassus, M. Fabius Licinius.
509	245	M. Fabius Buteo, C. Attilius Balbus.
510	244	A. Manlius Torquatus Atticus, C. Sempr. Blesus II.
511	243	C. Fundanius Fundulus, C. Sulpitius Gallus.
512	242	C. Lutatius Catulus, A. Posthumius Albinus.
513	241	A. Manlius Torquatus Atticus, Q. Lutatius Cerco.
514	240	C. Claudius Centho, M. Sempronius Tuditanus.
515	239	C. Mamilius Turinus, Q. Valerius Falto.

ANS de R.	ANS av. JC.	CONSULS.
516	238	T. Sempronius Gracchus, P. Valerius Falto.
517	237	L. Cornelius Lentulus Caudinus, Q. Fulvius Flaccus.
518	236	P. Cornelius Lentulus Caudinus, C. Licinius Varus.
519	235	T. Manlius Torquatus, C. Attilius Bulbus II.
520	234	L. Posthumius Albinus, Sp. Carvilius Maximus.
521	233	Q. Fabius Maximus Verrucosus, M. Pomponius Matho.
522	232	M. Æmilius Lepidus, M. Poblicius Malleolus.
523	231	M. Pomponius Matho II, C. Papirius Maso.
524	230	M. Æmilius Barbula, M. Junius Pera.
525	229	L. Posthumius Albinus, Cn. Fulv. Centumalus.
526	228	Spur. Carvilius Maximus II, Q. Fabius Maximus Verrucosus II.
527	227	P. Valerius Flaccus, M. Attilius Regulus.
528	226	M. Valerius Messala, L. Apullius Fullo.
529	225	L. Æmilius Papus, C. Attilius Regulus.
530	224	Q. Fluvius Flaccus, T. Manl. Torquatus II.
531	223	C. Flaminius Nepos, P. Furius Philus.
532	222	Cn. Corn. Scipio Calvinus, M. Claudius Marcellus.
533	221	P. Corn. Scipio Asina, M. Minucius Rufus.
534	220	L. Veturius Philo, C. Lutatius Catulus.
535	219	M. Livius Salinator, L. Æmilius Paulus.
536	218	P. Cornelius Scipio, T. Sempronius Longus.
537	217	Cn. Servilius Geminus, C. Flaminius Nepos II;
		On substitue à ce dernier,
		M. Attilius Regulus II.

ANS de R.	av. JC.	CONSULS.
538	216	C. Terentius Varro,
		L. Æmilius Paulus II.
539	215	L. Posthumius Albinus,
		T. Sempronius Gracchus;
		Et en la place de Posthumius,
		M. Claudius Marcellus;
		On lui substitue,
		Q. Fabius Maximus Verrucosus III.
540	214	Q. Fabius Maximus Verrucosus IV,
		M. Claud. Marcellus III.
541	213	Q. Fab. Maximus. Q. Fil.
		T. Sempronius Gracchus II.
542	212	Q. Fulvius Flaccus II,
		Ap. Claudius Pulcher.
543	211	P. Sulp. Galba Maximus,
		C. Fulvius Centumalus.
544	210	M. Valerius Lævinus II,
		M. Claudius Marcellus IV.
545	209	Q. Fabius Maximus Verrucosus V,
		Q. Fulvius Flaccus III.
546	208	M. Claudius Marcellus,
		T. Quintius Crispinus.
547	207	C. Claudius Nero,
		M. Livius Salinator.
548	206	Q. Cæcilius Metellus,
		L. Veturius Philo.
549	205	P. Cornelius Scipio,
		P. Licinius Crassus.
550	204	M. Cornelius Cethegus,
		P. Sempronius Tudinatus.
551	203	Cn. Servilius Cœpio,
		C. Servilius Geminus.
552	202	T. Claudius Nero,
		M. Servilius Pulex Geminus.
553	201	Cn. Cornelius Lentulus,
		P. Ælius Pœtus.
554	200	P. Sulp. Galba Maximus II,
		C. Aurelius Cotta.
555	199	L. Cornelius Lentulus,
		L. Villius Topulus.
556	198	T. Quintius Flaminius,
		Sex. Ælius Pœtus Catus.
557	197	C. Cornelius Cethegus,
		Q. Minutius Rufus.
558	196	L. Furius Purpureo,
		M. Claudius Marcellus.

ANS de R.	av. JC.	CONSULS.
559	195	M. Porcius Cato,
		L. Valerius Flaccus.
560	194	P. Cornelius Scipio Africanus,
		T. Sempronius Longus.
561	193	L. Cornelius Merula,
		Q. Minutius Thermus.
562	192	L. Quintius Flaminius,
		Cn. Domitius Ahenobarbus.
563	191	M. Acilius Glabrio,
		P. Cornelius Scipio Nasica.
564	190	L. Cornelius Scipio,
		C. Lælius Nepos.
565	189	Cn. Manlius Vulso,
		M. Fulvius Nobilior.
566	188	C. Livius Salinator,
		M. Valerius Messala.
567	187	M. Æmilius Lepidus,
		C. Flaminius Nepos.
568	186	Sp. Posthumius Albinus,
		Q. Marcius Philippus.
569	185	Ap. Claudius Pulcher,
		M. Sempronius Tuditanus.
570	184	P. Claudius Pulcher,
		L. Porcius Licinius.
571	183	Q. Fabius Labeo,
		M. Claudius Marcellus.
572	182	L. Æmilius Paulus,
		M. Bæbius Tamphilus.
573	181	P. Cornelius Cethegus,
		M. Bæbius Tamphilus.
574	180	Ap. Posthumius Albinus,
		C. Calpurnius Piso;
		On substitue à ce dernier,
		Q. Fulvius Flaccus.
575	179	L. Maul. Acidin. Fulvianus,
		Q. Fulvius Flaccus.
576	178	M. Junius Brutus,
		A. Manlius Vulso.
577	177	C. Claudius Pulcher,
		T. Sempronius Gracchus.
578	176	Cn. Cornelius Scipio Hispalus;
		On lui substitue,
		C. Valerius Lævinus,
		Q. Petilius Spurinus.
579	175	P. Mutius Scævola,
		M. Æmilius Lepidus II.
580	174	Sp. Posthumius Albinus,
		Q. Mutius Scævola.

ANS de R.	av. J.C.	CONSULS.
581	173	L. Posthumius Albinus,
		M. Popilius Lænas.
582	172	C. Popilius Lænas,
		P. Ælius Ligus.
		Ces deux derniers consuls sont tirés du peuple pour la première fois.
583	171	P. Licinius Crassus,
		C. Cassius Longinus.
584	170	H. Hostilius Mancinus,
		A. Attilius Serranus.
585	169	Q. Marcius Philippus II,
		C. Servilius Cæpio.
586	168	L. Æmilius Paulus,
		T. Licinius Crassus.
587	167	Q. Ælius Pœtus,
		M. Junius Pennus.
588	166	C. Sulpitius Gallus,
		M. Claudius Marcellus
589	165	T. Manlius Torquatus,
		Cn. Octavius Nepos.
590	164	A. Manlius Torquatus,
		Q. Cassius Longinus.
591	163	T. Sempronius Gracchus II,
		M. Juventius Phalna.
592	162	P. Cornelius Scipio Nasica,
		C. Marcius Figulus.
593	161	M. Valerius Messala,
		C. Fanius Strabo.
594	160	L. Anicius Gallus,
		M. Cornelius Cethegus.
595	159	Cn. Corn. Dolabella,
		M. Fulvius Nobilior.
596	158	M. Æmilius Lepidus,
		C. Popilius Lænas.
597	157	Sex. Julius Cæsar,
		L. Aurelius Orestes.
598	156	L. Cornelius Lentulus Lupus,
		C. Marcius Figulus II.
599	155	P. Cornelius Scipio Nasica,
		M. Claudius Marcellus II.
600	154	Q. Opirius Nepos,
		L. Posthumius Albinus.
		On substitue à ce dernier,
		M. Acilius Glabrio.
601	153	Q. Fulvius Nobilior,
		T. Annius Luscus.
602	152	M. Claudius Marcellus III,
		L. Valerius Flaccus.
603	151	L. Licinius Lucullus,
		A. Posthumius Albinus.
604	150	L. Quintius Flaminius,
		M. Acilius Balbus.
605	149	L. Marcius Censorinus,
		M. Manilius Nepos.
606	148	Sp. Posthumius Albinus,
		L. Calpurnius Piso Cæsonius.
607	147	P. Cornelius Scipio Africanus Æmilianus,
		C. Livius Mamilianus Drusus.
608	146	Cn Corn. Lentulus,
		L. Mummius Achaicus.
609	145	Q. Fab. Maximus Æmilianus,
		L. Hostilius Mancinus.
610	144	Ser. Sulpitius Galba,
		L. Aurelius Cotta.
611	143	Appius Claudius Pulcher,
		Q. Cæcilius Metellus Macedonicus.
612	142	L. Cæcilius Metellus Calvus,
		Q. Fabius Maximus Servilianus.
613	141	Q. Servilius Nepos,
		Q. Pompeius Nepos.
614	140	C. Lælius Sapiens,
		Q. Servilius Cæpio.
615	139	C. Calpurnius Piso,
		M. Pompilius Lænas.
616	138	P. Cornelius Scipio Nasica Serapio,
		D. Junius Brutus Callaicus.
617	137	M. Æmilius Lepidus Porcina.
		C. Hostilius Mancinus.
618	136	P. Furius Philus,
		Sex. Attilius Serranus.
619	135	Ser. Fulvius Flaccus,
		Q. Calpurnius Piso.
620	134	P. Corn. Scipio Africanus Æmilianus II,
		C. Fulvius Flaccus.
621	133	P. Minucius Scævola,
		L. Calpurnius Piso.
622	132	P. Popilius Lænas,
		P. Rupillus Nepos.
623	131	P. Licinius Crassus Mucianus,
		L. Valerius Flaccus.
624	130	C. Claudius Pulcher,
		M. Perpenna.
625	129	C. Sempronius Tuditanus,
		M. Aquilius Nepos.
626	128	Cn. Octavius Nepos,
		T. Annius Luscus Rufus.

ANS de R.	ANS av. J C.	CONSULS.
627	127	L. Cassius Longinus,
		L. Cornelius Cinna.
628	126	M. Æmilius Lepidus,
		L. Aurelius Orestes.
629	125	M. Plautius Hipseus,
		M. Fulvius Flaccus.
630	124	C. Cassius Longinus,
		C. Sextius Calvinus.
631	123	Q. Cæcilius Metellus Balearius,
		T. Quintius Flamininus.
632	122	Cn. Domitius Ahenobarbus,
		C. Fannius Strabo.
633	121	L. Opimius Nepos,
		Q. Fabius Maximus Allobrogicus.
634	120	P. Manilius Nepos,
		C. Papirius Carbo.
635	119	L. Cæcilius Metel. Dalmaticus,
		L. Aurelius Cotta.
636	118	M. Porcius Cato,
		L. Marcius Rex.
637	117	Q. Cæcilius Metellus,
		Q. Mutius Scævola.
638	116	C. Licinius Geta,
		Q. Fab. Maximus Eburnus.
639	115	M. Æmilius Scaurus,
		M. Cæcilius Metellus.
640	114	M. Acilius Balbus,
		C. Porcius Cato.
641	113	P. Cæcilius Metellus Caprarius,
		Cn. Papirius Carbo.
642	112	M. Livius Drusus,
		L. Calpurnius Piso.
643	111	P. Cornelius Scipio Nasica,
		L. Calpurnius Piso Bestia.
644	110	M. Minncius Rufus,
		Sp. Posthumius Albinus.
645	109	Q. Cæcilius Metellus Numidicus,
		M. Junius Silanus.
646	108	Ser. Sulpitius Galba,
		Quintus Hortensius Nepos,
		Auquel on substitue
		M. Aurelius Scaurus.
647	107	L. Cassius Longinus,
		Auquel on substitue
		M. Æmilius Scaurus II,
		C. Marius Nepos.

ANS de R.	ANS av. J C.	CONSULS.
648	106	M. Attilius Serranus,
		Q. Servilius Cæpio.
649	105	P. Rutilius Rufus,
		Cn. Marlius Maximus.
650	104	C. Marius Nepos II,
		C. Flavius Fimbria.
651	103	C. Marius Nepos III,
		L. Aurelius Orestes.
652	102	C. Marius Nepos IV,
		Q. Lutatius Catulus.
653	101	C. Marius Nepos V,
		Manil. Aquillius Nepos.
654	100	C. Marius Nepos VI,
		L. Valerius Flaccus.
655	99	M. Antonius Nepos,
		A. Posthumius Albinns.
656	98	Q. Cæcilius Metellus Nepos,
		T. Didius Nepos.
657	97	C. Corn. Lentulus,
		P. Licinius Crassus.
658	96	Cn. Domitius Ahenobarbus,
		C. Cassius Longinus.
659	95	L. Licinius Crassus,
		Q. Mutius Scævola.
660	94	C. Cælius Caldus,
		L. Domitius Ahenobarbus.
661	93	M. Valerius Flaccus,
		M. Herennius Nepos.
662	92	C. Claudius Pulcher,
		M. Perpenna Nepos.
663	91	L. Marcius Philippus,
		Sex. Julius Cæsar.
664	90	Sex. M. Junius Cæsar,
		P. Rutilius Rufus.
665	89	Cn. Pompeius Strabo,
		L. Porcius Cato.
666	88	L. Cornelius Sulla Felix,
		Q. Pompeius Rufus.
667	87	Cn. Octavius,
		L. Cornelius Cinna;
		On lui substitue
		L. Cornelius Merula.
668	86	L. Cornelius Cinna II,
		C. Marius VII;
		On lui substitue
		L. Valerius Flaccus.
669	85	L. Cornelius Cinna III,
		Cn. Papirus Carbo.
670	84	Cn. Papirus Carbo II,

ANS de R.	av. J C.	CONSULS.
670	84	L. Cornelius Cinna IV.
671	83	L. Corn. Scipio Asiaticus, Cn. Junius Norbanus.
672	82	C. Marius, Cn. Papirius Carbo III.
673	81	M. Tullius Decula, Cn. Corn. Dolabella.
674	80	L. Corn. Sulla Felix II, Q. Cæcil Metellus Pius.
675	79	P. Serv. Vatia Isauricus, Ap. Claudius Pulcher.
676	78	M. Æmilius Lepidus, Q. Lutatius Catulus.
677	77	D. Jun. Brutus Lepidus, M. Æmilius Livianus.
678	76	Cn. Octavius, M. Scribonius Curio.
679	75	L. Octavius, C. Aurelius Cotta.
680	74	L. Licinius Lucullus, M. Aurelius Cotta.
681	73	M. Terentius Varro Lucullus, C. Cassius Varus.
682	72	L. Gellius Poplicola, Cn. Cornelius Lentulus Claudianus.
683	71	C. Aufidius Orestes, P. Cornelius Lentulus Sura.
684	70	M. Licinius Crassus, Cn. Pompeius Magnus.
685	69	Q. Hortensius, Q. Cæcilius Metellus Creticus.
686	68	L. Cæcilius Metellus, Q. Marcius Rex.
687	67	C. Calpurnius Piso, M. Acitius Glabrio.
688	66	M. Æmilius Lepidus, L. Volcatius Tullus.
689	65	L. Aurelius Cotta, L. Manlius Torquatus.
690	64	L. Julius Cæsar, L. Marcius Figulus.
691	63	M. Tullius Cicero, D. Antonius Nepos.
692	62	D. Junius Silanus, L. Licinius Murena.
693	61	M. Puppius Piso, M. Valerius Messala Niger.
694	60	L. Afranius Nepos, Q. Cæcilius Metellus Celer.
695	59	C. Julius Cæsar, M. Calpurnius Bibulus.

ANS de R.	av. J C.	CONSULS.
696	58	L. Calpurnius Piso Cæsonius, A. Gabinius Nepos.
697	57	P. Cornelius Lentulus Spinther, Q. Cæcilius Metellus Nepos.
698	56	Cn. Cornel. Lentul. Marcellinus, L. Marcius Philippus.
699	55	Cn. Pompeius Magnus II, M. Licinius Crassus II.
700	54	L. Domitius Ahenobarbus, Ap. Claudius Pulcher.
701	53	Cn. Domitius Calvinus, M. Valerius Messala.
702	52	Cn. Pompeius Magnus III, seul; *Au bout de 7 mois il s'associe* C. Cæcilius Metellus Scipio.
703	51	Ser. Sulpitius Rufus, M. Claudius Marcellus.
704	50	L. Æmilius Paulus, C. Claudius Marcellus.
705	49	C. Claudius Marcellus II, L. Cornelius Lentulus Crus.
706	48	C. Julius Cæsar I (*dictateur*). P. Servilius Vatia Isauricus, Quintius Fusius Calenus, Publius Vatinius.
707	47	C. Julius Cæsar II (*dictateur*). M. Antonius, magister equitum.
708	46	C. Julius Cæsar III, *consul et dictateur*, M. Æmilius Lepidus.
709	45	C. Julius Cæsar IV, *dictateur et seul consul.* M. Lepidus, magister equitum. *Consuls pour trois mois.* Q. Fabius Maximus, C. Trebonius. *Au premier, mort subitement, fut substitué* Caninius Rebilus.
710	44	C. Julius Cæsar V, *dictateur et consul.* M. Antonius, consul et magister equitum.

Ans de R.	Ans av. JC.	Consuls.
		César nomme pour consul à sa place,
		M. Æmilius Lepidus.
711	43	C. Vibius Pansa,
		A. Hirtius.
712	42	L. Minucius Plancus.
		M. Æmilius Lepidus II.
713	41	L. Antonius,
		P. Servilius Vatia Isauricus.
714	40	Cn. Domitius Calvinus II,
		Cn. Asinius Pollio;
		On leur substitue
		L. Cornelius Balbus,
		P. Caninius Crassus.
715	39	L. Marcius Censorinus,
		C. Calvisius Sabinus.
716	38	Ap. Claudius Pulcher,
		C. Norbanus Flaccus;
		On leur substitue
		C. Octavianus Cæsar I,
		Q. Pedius.
		Commencement du triumvirat d'Octave, de Marc-Antoine et de Lepidus.
		Autres consuls substitués.
		C. Carrinas,
		Publ. Ventidius.
717	37	M. Vipsanius Agrippa,
		L. Caninius Gallus.
718	36	L. Gellius Poplicola,
		M. Cocceius Nerva.
719	35	L. Cornificius,
		Sext. Pompeius.
720	34	M. Antonius Nepos,
		L. Scribonius Libo.
721	33	C. Cæsar Octavianus II,
		L. Volcatius Tullus.
722	32	Cn. Domitius Ahenobarbus,
		C. Sosius.
723	31	C. Cæsar Octavianus III,
		M. Valerius Messala Corvinus.
724	30	C. Cæsar Octavianus IV,
		M. Licinius Crassus;

Ans de R.	Ans av. JC.	Consuls.
		On substitue à ce dernier,
		Caius Antistius, *puis*
		Marcus Tullius, *ensuite*
		Lucius Sænius.
725	29	C. Cæsar Octavianus V,
		Sex. Apuleius;
		On substitue à ce dernier,
		Potitus Valerius Messala.
726	28	C. Cæsar Octavianus VI,
		M. Vipsanius Agrippa II.
727	27	C. Cæsar Octavianus Augustus VII,
		M. Vipsanius Agrippa III.
728	26	C. Cæsar Octavianus Augustus VIII,
		T. Statilius Taurus.
729	25	C. Cæsar Octavianus Augustus IX,
		M. Junius Silanus.
730	24	C. Cæsar Octavianus Augustus X,
		C. Norbanus Flaccus.
731	23	C. Cæsar Octavianus Augustus XI,
		Aulus Terentius Varro.
		Auguste abdique le consulat, et nomme en sa place
		P. Sectius,
		C. Calpurnius Piso.
732	22	M. Claudius Marcellus Æserninus,
		L. Arruntius Nepos.
733	21	M. Lollius,
		Q. Æmilius Lepidus.
734	20	M. Apuleius Nepos,
		P. Silius Nerva.
735	19	C. Sentius Saturninus,
		Q. Lucretius Vespillo.
736	18	P. Cornelius Lentulus,
		Cn. Cornelius Lentulus.
737	17	C. Furnius,
		C. Julius Silanus.
738	16	L. Domitius Ahenobarbus,
		P. Cornelius Scipio.
739	15	M. Lucius Drusus Libo,
		L. Calpurnius Piso.
740	14	Cn Cornelius Lentulus,
		M Licinius Crassus

ANS de R.	av. JC.	CONSULS.
741	13	Tiberius Claudius Nero, F. Quintilius Varus.
742	12	M. Valerius Messala, P. Sulpitius Quirinus;
		A Valerius Messala on substitue
		Caius Valgius, *puis* Canus Caninius Rebilus.
743	11	Q. Ælius Tubero, Paulus Fabius Maximus.
744	10	Julius Antonius Africanus, Q. Fabius Maximus.
745	9	Nero Claudius Drusus, L. Quinctius Crispinus.
746	8	C. Asinius Gallus, C. Marcius Censorinus.
747	7	Tiberius Claudius Nero, Cl. Calpurnius Piso.
748	6	C. Antistius Vetus, Decimus Lælius Balbus.
749	5	Caius Cæsar Octavianus Augustus XII, L. Cornelius Sylla.
750	4	C. Calvisius Sabinus, L. Passianus Rufus.
751	3	Cn. Cornelius Lentulus, M. Valerius Messalinus.
752	2	Caius Cæsar Octavianus Augustus XIII, M. Plautius Silvanus;
		A ce dernier on substitue
		C. Caninius Gallus.
753	1	Cossus Cornelius Lentulus, L. Calpurnius Piso.
	dep JC.	(ÈRE CHRÉTIENNE.)
754	1	Caius Julius Cæsar, L. Æmilius Paulus.
755	2	P. Alfinius *ou* Afranius Varus, P. Vinucius Nepos.
756	3	L. Ælius Lamia, M. Servilius Geminus.
757	4	Sex. Ælius Catus, C. Sentius Saturninus.
758	5	Cn. Cornelius Cinna, L. Valerius Messala.
759	6	M. Æmilius Lepidus, L. Arruntius Nepos

ANS de R.	dep JC.	CONSULS.
760	7	Q. Cæcilius Metellus Creticus, A. Licinius Nerva.
761	8	M. Furius Camillus, Sex. Nonnius Quinctilianus.
762	9	Q. Sulpitius Camerinus, C. Poppæus Sabinus;
		On leur substitue
		M. Papius Mutilus, Q. Poppæus Secundus.
763	10	P. Cornelius Dolabella, C. Julius Silanus.
764	11	M. Æmilius Lepidus, T. Statilius Taurus.
765	12	T. Germanicus Cæsar, C. Fonteius Capito;
		A ce dernier on substitue
		Caius Vitellius Varro.
766	13	C. Silius Nepos, L. Munacius Plancus.
767	14	Sex. Pompeius, Sex. Apuleius.
768	15	Drusus Cæsar, C. Norbanus Flaccus,
769	16	T. Statilius Sisenna Taurus, L. Scribonius Libo;
		Fut subrogé à l'un des deux
		Julius Pomponius Græcinus.
770	17	C. Cæcilius Rufus, L. Pomponius Flaccus.
771	18	Cl. Tiberius Nero Cæsar Augustus II, Germanicus Cæsar II.
772	19	N. Julius Silanus, L. Norbanus Flaccus.
773	20	M. Valerius Messala, M. Aurelius Cotta.
774	21	Claudius Tiberius Nero, Drusus Cæsar II.
775	22	Decimus Haterius Agrippa, C. Sulpitius Galba.
776	23	C. Asinius Pollio, C. Antistius Vetus.
777	24	Servilius Cornelius Cethegus, L. Vitellius Varro.
778	25	Cossus Cornelius Lentulus Isauricus, M. Asinius Agrippa

ANS de R.	dep J C.	CONSULS.
779	26	C. Calvisius Sabinus, Cn. Cornelius Lentulus Cossus Getulicus.
780	27	L. Calpurnius Piso, M. Licinius Crassus.
781	28	Ap. Junius Silanus, P. Silius Nerva.
782	29	C. Rubellius Geminus, C. Fusius Geminus.
783	30	M. Vinucius Nepos, C. Cassius Longinus.
784	31	Cl. Tiber. Nero Cæsar Augustus, L. Ælius Sejanus; *Furent subrogés successivement*, C. Memmius Regulus, Faustus Cornelius Sylla, Sextidius Catulinus, L. Fulcinius Tiro, L. Pomponius Secundus.
785	32	C. Domitius Ahenobarbus, A. Vittellius; *Fut subrogé* M. Furius Camillus.
786	33	Ser. Sulpitius Galba, L. Cornelius Sulla; *Furent subrogés* L. Salvius Otho, Vibius Marsus.
787	34	L. Vitellius Nepos, Paulus Fabius Persicus.
788	35	C. Cestius Gallus, M. Servilius Geminus.
789	36	Sext. Papinius Gallianus, Q. Plautius Plautianus.
790	37	Cn. Acerronius Proculus, C. Pontius Nigrinus.
791	38	M. Aquilius Julianus, P. Nonius Asprenas.
792	39	C. Cæsar Caligula II, L. Apronius.
793	40	Caius Caligula Cæsar III, L. Gellius Poplicola.
794	41	C. Caligula Cæsar IV, Cneius Sentius Saturninus.
795	42	Claudius Imperator II, Licinius Largus.
796	43	Claudius Imperator III, L. Vitellius.
797	44	C. Quinctius Crispinus, T. Statilius Taurus.
798	45	M. Vinitius Quartinus, M. Statilius Corvinus.
799	46	C. Valerius Asiaticus II, M. Valerius Messala.
800	47	Claudius Cæsar IV, L. Vitellius.
801	48	A. Vitellius, L. Vipsanius Poplicola.
802	49	C. Pompeius Longinus Gallus, Q. Veranius Lætus.
803	50	C. Antistius Vetus, M. Suillius Rufus Nervilianus.
804	51	Claudius Cæsar V, Ser. Cornelius Scipio Orfitus.
805	52	P. Cornelius Sulla Faustus, L. Salvius Otho.
806	53	D. Junius Silanus, Q. Hatirius Antoninus.
807	54	Q. Asinius Marcellus, M. Acilius Aviola.
808	55	Claudius Nero Cæsar, L. Antistius Vetus.
809	56	Q. Volusius Saturninus, P. Cornelius Scipio.
810	57	Claudius Nero Cæsar II, L. Calpurnius Piso.
811	58	Claudius Nero Cæsar III, Valerius Messala.
812	59	C. Vipsanius Poplicola, L. Fonteius Capito.
813	60	Claudius Nero Cæsar IV, Cossus Cornelius Lentulus.
814	61	C. Cæsonius Pœtus, C. Petronius Sabinus.
815	62	P. Marius Celsus, L. Asinius Gallus.
816	63	L. Memmius Regulus, Paul. Virgilius Rufus.
817	64	C. Lecanius Bassus, M. Licinius Crassus.
818	65	P. Silius Nerva, C. Julius Atticus Vestinus.
819	66	D. Suetonius Paulinus, L. Pontius Telesinus.
820	67	L. Fonteius Capito, C. Julius Rufus.
821	68	C. Silius Italicus, M. Galerius Trachalus.

ANS de R.	dep JC.	CONSULS.
822	69	C. Sulpit. Galba Cæsar, T. Vicinius Crispiuianus.
823	70	T. Fl. Vespasianus Cæsar II, T. Vespasianus.
824	71	T. Fl. Vespasianus Cæsar III, M. Cocceius Nerva.
825	72	Fl. Vespasianus Cæsar IV, T. Vespasianus Cæsar II.
826	73	T. Fl. Domitianus II, M. Valcrius Messalinus.
827	74	T. Fl. Vespasianus Cæsar V, T. Vespasianus Cæsar III ; *On lui substitue* T. Fl. Domitianus III.
828	75	Fl. Vespasianus Cæsar VI T. Vespasianus Cæsar IV, *On lui substitue* T. Fl. Domitianus IV.
829	76	T. Fl. Vespasianus Cæsar VII, T. Vespasianus Cæsar V *On lui substitue* Fl. Domitianus V.
830	77	Flav. Vespasianus Cæsar VIII, T. Vespasianus Cæsar VI ; *On lui substitue* Fl. Domitianus VI.
831	78	L. Cæsonius Commodus Verus, C. Cornelius Priscus.
832	79	Fl. Vespasianus Aug. IX, T. Vespasianus Cæsar VII.
833	80	T. Vespasianus Augustus VIII, Fl. Domitianus VII.
834	81	M. Plautius Sylvanus, M. Asinius Pollio Verrucosus.
835	82	Fl. Domitianus VIII, T. Flavius Sabinus.
836	83	Fl. Domitianus Aug. IX, T. Virginius Rufus.
837	84	Fl. Domitianus Aug. X, Ap. Junius Sabinus.
838	85	Fl. Domitianus Aug. XI, T. Aurelius Fnlvius.
839	86	Fl. Domitianus Aug. XII, Ser Corn. Dolabella.
840	87	Fl. Domitianus Aug. XIII,

ANS de R.	dep JC.	CONSULS.
840	87	A. Volusius Saturniuus.
841	88	Fl. Domitianus Aug. XIV, L. Minutius Rufus.
842	89	T. Aurelius Fulvius, A. Sempronius Atratinus.
843	90	Fl. Domitianus Aug. XV, M. Cocceius Nerva II.
844	91	M. Ulpius Trajanus, M. Acilius Glabrio.
845	92	Fl. Domitianus Aug. XVI, A. Volusius Saturninns.
846	93	Sex. Pompcius Collega, Cornelius Priscus.
847	94	L. Nonius Asprenas Torquatus, M. Aricius Clemens.
848	95	Fl. Domitianus Aug. XVII, T. Flavius Clemens.
849	96	C. Fulvius Valens, C. Antistius Vetus.
850	97	Cocceius Nerva III, T. Virginius Rufus.
851	98	Cocceius Nerva Angustus IV, Ulpius Trajanus II.
852	99	C. Socius Senecio II, A. Cornelius Balma.
853	100	Ulp. Trajanus Aug. III, M. Corn. Fronto III.
854	101	Ulp. Trajanus Aug. IV, Sex. Articulæus Prætus.
855	102	C. Socius Senecius III, L. Licinius Sura.
856	103	Ulp. Trajanus Aug. V, L. Appius Maximus.
857	104	Suranus II, P. Neratius Marcellus.
858	105	T. Julius Candidus, A. Julius Quadratus.
859	106	C. Socius Senecio IV, L. Tutins Cercalis.
860	107	C. Socius Senecio V, L. Licinius Sura IV.
861	108	Ap. Annius Trebonius, M. Attilius Bradua.
862	109	A. Cornelius Palma, C. Calvisius Tullus.
863	110	Claudius Crispinus, Solenus Orfitus.
864	111	C. Calpurnius Piso, M. Vettius Bolanus.
865	112	Ulp. Trajanus Aug. VI, C. Julius Africanns I.
866	113	L. Publius Celsus II,

ANS de R.	dep JC.	CONSULS.
866	113	C. Claudius Crispinus.
867	114	Q. Ninnius Hasta, P. Manlius Vopiscus.
868	115	M. Valerius Messala, C. Pompilius Carus Pedo.
869	116	Æmilius Ælianus, L. Antistius Vetus.
870	117	Quinctius Niger, T. Vipsanius Apronianus.
871	118	Ælius Adrianus Aug., Tib. Claudius Fuscus Salinator.
872	119	Ælius Adrianus Aug. II, Q. Junius Rusticus.
873	120	L. Catilius Severus, T. Aurelius Fulvus.
874	121	M. Annius Verus II, L. Augur.
875	122	M. Acilius Aviola, C. Cornelius Pansa,
876	123	Q. Arrius Pætinus, C. Veranius Apronianus.
877	124	M. Acilius Glabrio, C. Bellitius Torquatus.
878	125	P. Corn Asiaticus II, Q. Vettius Aquilius.
879	126	M. Lollius Pedius Verus, Q. Junius Lepidus Bibulus.
880	127	Gallicanus, Titianus.
881	128	L. Nonius AsprenasTorquatus, M. Aunius Libo.
882	129	P. Juventius Celsus II, M. Annius Libo II.
883	130	Q. Fabius Catulinus, Q. Julius Balbus.
884	131	Sp. Octavius Pontianus, M. Antonius Rufinus.
885	132	Serius Augurinus, Arius Severianus.
886	133	Hiberus, Sisenna.
887	134	C. Julius Servilius, C. Vibius Juven. Verus.
888	135	Pompeianus Lupercus, L. Junius Atticus Acilianus.
889	136	L. Cejonius Commodus, Sex. Vetulenus Civica Pompeianus.
890	137	L. Ælius Cæsar Verus II, P. Cælius Balbinus Vibullius Pius.
891	138	Sulpitius Camerinus,

ANS de R.	dep JC.	CONSULS.
891	138	Quinctius Niger Balbus.
892	139	Antoninus Aug. Pius II, Bruttius Præsens.
893	140	Antoninus Aug. Pius III, M. Aurelius Cæsar.
894	141	M. Peduceus Priscinus, T. Hæmius Severus.
895	142	L. Cuspius Rufinus, L. Statius Quadratus.
896	143	T. Bellitus Torquatus, T. Claudius Atticus Herodes.
897	144	Lollianus Avitus, C. Gavius Maximus.
898	145	Antoninus Pius Aug. IV, M. Aurelius Cæsar II.
899	146	Sex Erutius Clarus II, Cn. Claudius Severus.
900	147	M. Valerius Largus, M. Valerius Messalinus.
901	148	L. Bellicius Torquatus II, M. Salvius Julianus Vetus.
902	149	Serg. Cornelius Scipio Orfitus, Q. Nonius Priscus.
903	150	Romulus Gallicanus, Antistius Vetus.
904	151	Sex. Quintilius Gorgianus Candianus, Sex. Quintilius Maximus.
905	152	M. V. Acilius Glabrio, M. Valerius Verianus Homullus.
906	153	C. Bruttius Præsens II, M. Antonius Rufinus.
907	154	L. Ælius Aurelius Junius Commodus, T. Sextilius Lateranus.
908	155	C. Julius Severus, M. Rufinus Sabinianus
909	156	M. Cejonius Silvanus, C. Serius Augurinus.
910	157	Barbatus ou Barbarus, Regulus.
911	158	Q. Flavius Tertullus, Claudius Sacerdos.
912	159	Plautius Quinctillus, Statius Priscus.
913	160	T. Clodius Vibius Varus, Ap. Ann. Attilius Bradua.
914	161	M. Aurelius Antoninus Cæsar III, L. Ælius Aurelius Verus Cæsar II.

ANS de R.	dep J C.	CONSULS.
915	162	Q. Junius Rusticus,
		C. Vettius Aquilinus.
916	163	L. Papirius Ælianus,
		Junius Pastor.
917	164	M. Julius Pompeius Macrinus,
		L. Cornelius Juventius Celsus.
918	165	L. Arrius Pudens,
		M. Gavius Orfitus.
919	166	C. Servilius Pudens,
		L. Fusidius Pollio.
920	167	L. Aurelius Verus III,
		T. Nimidius Quadratus.
921	168	T. Junius Montanus,
		L. Vettius Paulus.
922	169	Q. Sacius Priscus,
		P. Cælius Apollinaris.
923	170	M. Cornelius Cethegus,
		C. Erucius Clarus.
924	171	L. Septimus Severus II,
		L. Alfidius Herennianus.
925	172	Claudius Maximus,
		Cornelius Scipio Orfitus.
926	173	M. Aurelius Severus II,
		T. Claudius Pompeianus.
927	174	Gallus,
		Flaccus.
928	175	Calpurnius Piso,
		M. Salvius Julianus.
929	176	E. Vitrasius Pollio II,
		M. Flavius Aper II.
930	177	L. Aurelius Commodus Augustus,
		Plautius Quinctillus.
931	178	Julianus Vettius Rufus,
		Gravius Orfitus.
932	179	L. Aurelius Commodus Augustus II,
		T. Annius Aurelius Verus;
		et au 1er juillet on leur substitue,
		P. Helvius Pertinax,
		M. Didius Severus Julianus.
933	180	L. Fulvius Brottius Præsens II,
		S. Quintilius Condianus.
934	181	L. Aurelius Commodus Augustus III,
		L. Autistius Burrhus.
935	182	C. Petronius Mamertinus,
		Corn. Trebellius Rufus.
936	183	L. Aurelius Commodus Augustus IV,
		M. Aufidius Victorinus.
937	184	L. Eggius Marcellus,
		Cn. Papirius Ælianus.
938	185	Priarius Maternus,
		M. Attilius Bradua.
939	186	L. Aurelius Commodus Augustus V,
		M. Acilius Glabrio II.
940	187	Clodius Crispinus,
		Papirius Ælianus.
941	188	C. Allius Fuscianus II,
		Duillius Silanus II.
942	189	Junius Silanus,
		Q. Servilius Silanus.
		On leur substitue
		Severus,
		Vitellius.
943	190	L. Aurelius Commodus Augustus VI,
		M. Petronus Septimianus.
944	191	Cassius Apronianus,
		M. Attilius Metilius Bradua.
945	192	L. Aurelius Commodus Augustus VII,
		P. Helvius Pertinax.
946	193	Q. Sosius Falco,
		C. Julius Erucius Clarus
		On leur subsitue au 1er mars,
		Fl. Claudius Sulpicianus,
		Fabius Cilo Septimianus;
		et au 1er juillet,
		Ælius et Probus.
947	194	L. Septimius Severus II,
		Clod. Albinus Cæsar II.
948	195	Q. Flavius Scopula Tertullus,
		Tincius Flavius Clemens.
949	196	Cn. Domitius Dexter II,
		L. Valerius Messala Priscus.
950	197	App. Claudius Lateranus,
		M. Marius Rufinus.
951	198	T. Aturius Saturninus,
		C. Annius Trebonius Gallus.
952	199	P. Corn. Anulinus II,
		M. Aufidius Fronto.
953	200	C. Claudius Severus,
		C. Aufidius Victorinus.
954	201	L. Annius Fabianus,

ANS de R.	dep JC.	CONSULS.
954	201	M. Nouius Mucianus.
955	202	L. Septimius Severus Augustus III, M. Aurelius Antoninus Aug.
956	203	P. Septimius Geta Cæsar, L. Fulvius Plautianus II.
957	204	L Fabius Septimianus Cilo II, M. Flavius Libo.
958	205	M. Aurelius Antoninus Augustus II, P. Septimius Geta Cæsar.
959	206	M. Nummius Annius Albinus, Fulvius Æmilianus.
960	207	M. Flavins Aper, Q. Allius Maximus.
961	208	M. Aurelius Antoninus Augustus III, P. Septimius Geta Cæsar II.
962	209	T. Clandianus Civica Pompeianus, Lollianns Avitus.
963	210	Man. Acilius Faustinus, C. Cæsonius Macer Triarinus Rnfinus.
964	211	Q. Elpidius Rufus Lollianus Gentianus, Pomponius Bassus.
965	212	C. Julius Asper, P. Asper ; ou C. Julius Asper II, C. Julius Asper.
966	213	M. Aurelius Antonius Augustus IV, D. Cæcilius Balbinus II.
		Furent subrogés
		M. Antonius Gordiänns, Helvius Pertinax.
967	214	Silins Messala, Q. Aquilius Sabiuus.
968	215	Æmilius Lætus II, Anicius Cerealis.
969	216	C. Atius Sabinns II, Sex. Cornelius Anullinns.
970	217	C. Bruttius Præsens, T. Messius Extricatus.
		furent subrogés
		Macrinns Augustus, Diadumenianus Cæsar.
971	218	Antonius Augustus,

ANS de R.	dep JC.	CONSULS.
971	218	Q. M. Coclatinus Adventus II.
972	219	M. Aurelius Antonius Augustus I, Licinius Sacerdos II.
973	220	M. Aurelius Antoninns Augustus II. M. Aurelius Eutychianus Comazon.
974	221	Aunius Gratus Sabinianus, Claudius Seleucus.
975	222	M. Aurelius Antoninus Augustus IV, M. Aurelius Severus Alexander Cæsar.
976	223	L. Marius Maximus, L. Roscius Ælianus.
977	224	Claudius Julianus II, Claudius Crispiuius.
978	225	M. Mætius Fuscus, ou Rufus, ou Priscus et Priscianus, L. Turpillius Dexter.
979	226	M. Aurelius Severus Alexander Aug. II, C. Marcellus Quinctilius II.
980	227	L. Cæcilius Balbinus, Max. Æmilius Æmilianus ou M. Nummius Albinus.
981	228	T. Manilius Modestus ou Vettius Modestus, Sergius Calpurnius Probus.
982	229	M. Aurelius Severus Alexander Aug. III, Cassius Dio III ;
		à ce dernier on substitue
		M. Antoninus Gordianus.
983	230	L. Calpurn Virius Agricola, Sex. Catius Clementinus.
984	231	M. Aurelius Claudius Civica Pompeianus, Pelignianus, ou Pelignus, ou Felicianus.
985	232	P. Julius Lupus, Maximus.
986	233	Maximus II, Ovinius Paternus.
987	234	Maximus III, C. Cælius Urbanns, ou Maximus, ou Urinatius Urbanus.
988	235	L. Catilius Severns, L. Ragonins Urinatius Quintianus.

ANS de R.	dep JC.	CONSULS.
989	236	C. Julius Maximus Augustus,
		C. Julius Africanus.
990	237	P. Titius Perpetuus,
		L. Ovinius Rusticus Cornelianus.
		Au 1er mai furent mis
		Julianus Silanus,
		Enn. Messius Gallicanus;
		à ce dernier on subrogea
		L. Septimius Valerianus;
		et au mois de juillet,
		T. Claudius Julianus,
		Celsus Ælianus.
991	238	M. Ulpius ou Pius Crinitus,
		Proculus Pontianus.
992	239	M. Antoninus Gordianus Augustus,
		M. Acilius Aviola,
993	240	Vettius Balbinus II,
		Venustus.
994	241	M. Antoninus Gordianus Augustus II,
		Tit. Claud. Civica Pompeianus II.
995	242	C. Vettius Aufidius Atticus,
		C. Asinius Prætextatus.
996	243	C Julius (ou Julianus) Arrianus,
		Æmilius Papus.
997	244	Perrpinus,
		A. Fulvius Æmilianus.
998	245	M. Julius Philippus Augustus,
		T. Fabius Junius Titianus.
999	246	Bruttius Præsens,
		Nummius Albinus II.
1000	247	M. Julius Philippus Augustus II,
		M. Julius Philippus Cæsar.
1001	248	M. Julius Philippus Augustus III,
		M. Julius Philippus Cæsar II.
1002	249	M. Fulvius Æmilianus II,
		Junius (ou Vettius) Aquilinus.
1003	250	C. Messius Quintius Trajanus Decius Aug. II,
		Annius Maxim. Gratus.

ANS de R.	dep JC.	CONSULS.
1004	251	C. Messius Quintius Trajanus Decius Aug. III,
		Q. Herennius Hetrusus Messius Decius Cæsar.
1005	252	C. Vibius Trebonianus August. II,
		C. Vibius Volusianus Cæsar.
1006	253	C. Vibius Volusianus Augustus II,
		M. Valerius Maximus.
1007	254	P. Licinius Valerianus Augustus II,
		M. Valerius Maximus.
1008	255	P. Licinius Valerianus Augustus III,
		P. Licinius Gallienus Augustus II.
1009	256	M. Valerius Maximus II,
		M. Acilius Glabrio.
		Ont été subrogés
		Antonius,
		Gallus.
1010	257	P. Licinius Valerianus Augustus IV,
		P. Licinius Gallienus Augustus III.
		Furent subrogés au 1er juillet,
		M. Ulpius Crinitus II,
		L. Domitius Aurelianus.
1011	258	M. Aurelius Memmius Tuscus,
		Pomponius Bassus.
1012	259	Fulvius Æmulianus,
		Pomponius Bassus II.
1013	260	L. Corn. Sæcularis II,
		Junius Donatus.
1014	261	P. Licinius Gallienus Augustus IV,
		L. Petronius Taurus Volusianus.
1015	262	P. Licinius Gallienus August. V,
		Ap. Pompeius Faustinus.
1016	263	M. Nummius Albinus II,
		Maximus Dexter.
1017	264	P. Licinius Gallienus Augustus VI,
		Annius (ou Amulius) Saturninus.

Ans de R.	Ans dep JC.	Consuls.
1018	265	P. Licinius Valerianus Cæsar II, L. Cæsonius Macer Lucillus (ou Lucianus ou Lucius) Rufianus.
1019	266	P. Lucinius Gallienus August. VII, Sabinillus.
1020	267	Ovinius Paternus, Arcesilaus.
1021	268	Ovinius Paternus II, Marinianus.
1022	269	M. Aurelius Claudius Augustus II, Paternus.
1023	270	Flavius Antiochianus, Furius Orfitus.
1024	271	L. Domitius Valerius Aurelianus Aug. II, M. Cejonius Virius Bassus II, ou Pomponius Bassus.
1025	272	Quietus, Voldumianus.
		Fut subrogé au 1er juillet,
		Q. Falson ou Nao Falconius ou Nicomac.
1026	273	M. Claudius Tacitus, M. Mœcius Furius Placidianus.
1027	274	L. Valerius Domitius Aurelianus Aug. III, C. Julius Capitolinus.
1028	275	L. Valer. Domitius Aurelianus Aug. IV, T. Nonius (ou Avonius) Marcellinus;
		on lui substitua au 1er février,
		M. Aurelianus Gordianus,
		et au 1er juillet,
		Vettius Cornificius Gordianus.
1029	276	M. Claudius Tacitus Augustus II, Fulvius Æmilianus;
		lui fut substitué au 1er février,
		Ælius Corpianus.
1030	277	M. Aurel. Valer. Probus Augustus, M. Aurelius Paullinus.
1031	278	M. Aurelius Valerius Probus Augustus II, M. Furius Lupus.
1032	279	M. Aurelius Valerius Probus Aug. III, Ovinius Paternus.
1033	280	Junius Messala, Gratus.
1034	281	M. Aurelius Valerius Probus Aug. IV, C. Junius Tiberianus.
1035	282	M. Aurelius Valerius Probus Aug. V, Pomponius Victorinus.
1036	283	M. Aurelius Carus August. II, M. Aurel. Carinus Cæsar.
		Le 1er juillet fut substitué,
		M. Aurelius Numerianus Cæsar Matronianus.
1037	284	M. Aurelius Carinus II, M. Aurel. Numerianus II;
		on leur substitua au 1er mai,
		Diocletianus, Annius Bassus;
		auxquels on substitua encore au 1er septembre ou novembre,
		M. Aurel. Valer. Maximianus, M. Julius Maximus.
1038	285	C. Aurelius Valer. Diocletianus II, Aristobulus.
1039	286	M. Junius Maximus II, M. Vettius Aquilinus.
1040	287	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. III, M. Aurel. Valer. Maximianus Herculius Aug.
1041	288	M. Aurel. Valer. Maximianus Herculius Aug. II, Pomponius Januarius.
1042	289	Annius Bassus II, L. Ragonius Quinctianus.

ANS de R.	dep JC.	CONSULS.
1043	290	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. IV,
		M. Aurel. Valer. Maximianus Aug. III.
1044	291	C. Junius Tiberianus,
		Cassius Dio.
1045	292	Afranius Hannibalianus,
		M. Aurel. Asclepiodotus.
1046	293	C. Aurel. Valer. Diocletianus Aug. V,
		M. Aurel. Valer. Maximianus Herculius Aug. IV.
1047	294	Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar,
		C. Galerius Valer. Maximianus Cæsar.
1048	295	Numericus Tuscus,
		Annius Corn. Anulinus.
1049	296	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. VI,
		Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar II.
1050	297	M. Aurel. Valer. Maximianus Aug. V,
		C. Galerius Maximianus Cæsar II.
1051	298	Anicius Faustus II,
		Severus Gallus.
1052	299	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. VII,
		M. Aurel. Valer. Maximianus Aug. VI.
1053	300	Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar III,
		C. Galerius Valer. Maximianus Cæsar III.
1054	301	Posthumius Titianus II,
		Fl. Popilius Nepotianus.
1055	302	Fl. Valer. Constantius Chlorus Cæsar IV,
		C. Gal. Maxim. Cæsar IV.
1056	303	C. Aurelius Valer. Maximianus Aug. VIII,
		M. Aurelius Valer. Maximianus Aug. VII.
1057	304	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. IX,
		M. Aurel. Valerius Maximianus Aug. VIII.
1058	305	Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar,
		Galerius Valer. Maximianus Cæsar V.
1059	306	Fl. Valerius Constantius Augustus VI,
		C. Galer. Valer. Maximianus Aug. VI;
		On croit qu'on leur subrogea au 1er mars,
		P. Cornelius Anulinus Cæsar,
		Severus Cæsar (1).

(1) Nous finirons ici les fastes consulaires, à cause des difficultés sur les consulats occasionés par les différents empereurs qui divisaient l'empire romain. D'ailleurs, leur autorité, souveraine tant que la république avait subsisté, diminua beaucoup sous les empereurs, qui ne leur en laissèrent que les marques, avec le pouvoir de convoquer le sénat et de rendre la justice aux particuliers. Le nom de consul a duré jusqu'à l'empire de Justinien, qui abolit cette dignité l'an 541 de J.-C.; ce qui l'exposa à la haine des Romains, qui aimaient tout ce qui leur donnait une faible image de leur antique et puissante république.

CORINTHE.

Corinthe, ville autrefois très puissante, fut d'abord soumise à ceux d'Argos et de Mycènes. Ensuite Sisyphe, fils d'Éole, s'en rendit maître. Hyantidas, l'un de ses successeurs, et vingt-septième roi, fut détrôné par la race des Héraclides, qui laissa la couronne à ses descendants. Automenès étant mort, Corinthe s'érigea en république, sous la conduite d'un chef annuel, qu'on appelait *prytanis*, ou modérateur. Elle se maintint libre jusqu'à Cypselus, qui

gagna le peuple, se fit tyran, et transmit l'autorité à son fils Périandre. Six ans après, Corinthe recouvra sa liberté.

ROIS DE CORINTHE HÉRACLIDES.

Aletès,	1099	Agémon,	800
Ixion,	1061	Alexandre,	784
Agelas,	1023	Telestès,	759
Prymnès,	986	Automenès,	747
Anonyme,	954	*Les* PRYTANES, *magistrats annuels*,	746
Bacchis,	935	Cypselus *se fait tyran de Corinthe*,	656
Agelastes,	900	Périandre, fils de Cypselus,	626
Eudème,	870	Psammiticus,	585
Aristodème,	835	*Corinthe devient république*,	582

LYDIE.

La Lydie, pays considérable de l'Asie mineure, porta d'abord le nom de Mœonie, de Mœon son souverain, qui vivait, dit-on, vers l'an 1506. On ne connaît pas ses successeurs, et lui-même est encore un être problématique. On prétend que les Héraclides, ou descendants d'Hercule, leur succédèrent. Mais on sait qu'Hercule est un personnage qui appartient plus à la fable qu'à l'histoire.

Argon fut le premier de cette race qui y régna. Le dernier fut Candaule. (*Voy.* ce nom dans le Dictionnaire.) Gygès, l'un de ses officiers, lui enleva sa femme et son trône, après l'avoir mis à mort. Une entreprise aussi hardie excita les Lydiens à la révolte; mais, pour terminer le différend sans effusion de sang, les deux partis convinrent de s'en rapporter à la décision de l'oracle de Delphes. Gygès l'ayant eu favorable, fit présent au temple d'Apollon de six coupes d'or, qui pesaient trente talents. Il fut ainsi tranquille possesseur de la couronne, et il l'affermit dans sa maison.

ROIS DE LYDIE.

Argon, premier roi,	1223	Halyatte II,	619
. . . .		Crœsus,	562
Ardysus,	797	*Comme ce dernier roi, le plus connu de tous, est, selon plusieurs critiques, un personnage fabuleux, on comprend sans peine quel fond l'on peut faire sur l'histoire de ses prédécesseurs.*	
Halyatte I,	761		
Melès ou Myrsus,	747		
Candaule,	735		
Gygès,	716		
Ardysus II,	680		
Sadyatte,	631		

MACÉDOINE.

Caranus, de la race des Héraclides, vint de Corinthe, et fonda le royaume de Macédoine, entre la mer Égée et la mer Adriatique. L'histoire des premiers rois de Macédoine est assez obscure; elle ne

renferme que quelques guerres particulières avec les Illyriens, les Thraces et les peuples voisins. Quoique indépendants, il ne dédaignaient pas de vivre sous la protection, tantôt d'Athènes, tantôt de Thèbes, tantôt de Sparte, selon que leur intérêt le demandait. Tels furent les commencements de ce royaume, qui devint, sous Philippe, l'arbitre de la Grèce, et qui, sous Alexandre, triompha de toutes les forces de l'Asie.

Amyntas, père de Philippe, dépouillé d'une partie de ses états par les Illyriens, eut recours aux Olyntiens. Il leur céda quelques terres voisines de leur ville, afin qu'ils l'aidassent à réparer ses pertes; mais ce furent les Thessaliens qui eurent la gloire de le rétablir. Il voulut pour lors rentrer en possession des terres qu'il avait cédées aux Olynthiens: cet fut un sujet de guerre. C'est dans cette circonstance qu'Amyntas fit alliance avec les Athéniens; mais il mourut peu de temps après, et laissa trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe, et un fils naturel appelé Ptolémée.

Alexandre, comme l'aîné, succéda à son père. Il ne régna qu'un an, durant lequel il essuya une guerre cruelle contre les Illyriens. A sa mort, Pausanias, de la famille royale, profitant de la minorité des légitimes successeurs, s'empara de l'autorité. Mais les Athéniens, fidèles à l'alliance qu'ils avaient faite avec Amyntas, et prenant la Macédoine sous leur protection, chassèrent l'usurpateur, et rétablirent Perdiccas, qui cependant ne jouit pas long-temps de la paix. Ptolémée, son frère naturel, lui disputa la couronne. Ils convinrent de s'en rapporter au jugement de Pélopidas, général thébain, qui prononça en faveur de Perdiccas, et emmena avec lui Philippe à Thèbes, où il demeura plusieurs années.

ROIS DE MACÉDOINE DESCENDUS DES HÉRACLIDES.

Caranus,	887	Alexandre Aigus,	317
Cœnus,	779	Cassandre, usurpateur,	317
Thurimas,	767	Philippe,	298
Perdiccas I,	729	Antipater et Alexandre ensemble,	297
Argée,	678	Demetrius Poliorcetes,	294
Philippe I,	640	Pyrrhus,	287
Eropas,	602	Lysimaque,	286
Alcetas,	576	Arsinoé, veuve de Lysimaque,	282
Amyntas I,	547	Seleucus,	281
Alexandre I,	497	Ptolémée Céraunus,	280
Perdiccas II,	454	Meleager, }	
Archélaus,	413	Antipater, }	279
Amyntas,	399	Sosthènes, }	
Pausanias,	398	*Anarchie*,	277
Amyntas II,	397	Antigonus Gonathas,	276
Argée II, tyran,	392	Demetrius II,	243
Amyntas II, rétabli,	390	Antigonus Doton,	232
Alexandre II,	371	Philippe,	220
Ptolémée Alorites.	370	Persée,	179
Perdiccas III,	366	Persée vaincu par les Romains,	168
Philippe, fils d'Amyntas,	360	Andriscus,	149
Naissance d'Alexandre,	335		
Naissance d'Alexandre le Grand,	336	*La Macédoine est réduite en province par les Romains*,	148
Philippe Aridée,	324		

PONT.

Le Pont, royaume de l'Asie mineure, entre l'Arménie et la Paphlagonie, fut ainsi nommé parce qu'il était en partie le long du Pont-Euxin. Le Pont a eu des rois particuliers, dont la succession est bien incertaine et bien interrompue. On prétend qu'Artabaze en fut le premier, et qu'il fut tué par Darius Hystaspe, roi de Perse. Ses successeurs régnèrent sans beaucoup d'éclat jusqu'à Mithidate le Grand, qui, après avoir dépouillé Ariobarzane, roi de Cappadoce, et Nicomède, roi de Bythinie, chacun de leurs états, se vit lui-même attaqué par les Romains leurs alliés. Ce prince fut défait par Lucullus, qui rétablit Ariobarzane et Nicomède, et réduisit le Pont en province romaine. Mithridate ayant appris, pour comble d'infortune, que Pharnace son fils s'était révolté contre lui, et qu'il avait pris le titre de roi, se donna la mort de désespoir.

Quoique le Pont fût réduit en province, les Romains y nommèrent encore des rois pendant quelque temps; mais ensuite le Pont fut gouverné par un proconsul, comme les autres provinces éloignées de l'empire.

ROIS DE PONT.

Artabaze créé roi de Pont, par Darius Hystaspe, roi de Perse,	486	Pharnace,	183
Rhodobate.		Mithridate V, ou Evergète,	157
Trois anonymes.		Mithridate VI, ou Eupator,	125
Mithridate I,	402	Mort de Mithridate,	64
Ariobarzane,	363	*Le Pont fut province romaine pendant quelques années.*	
Mithridate II,	336		
Mithridate III,	301		
Ariobarzane II,	264	Darius, fils de Pharnace,	39
Deux anonymes, et Mithridate IV, *règnent successivement l'espace de* 82 *ans.*		Mithridate VII,	29
		Polémon et quelques autres,	21

BYTHINIE.

La Bythinie, province de l'Asie mineure, célèbre par ses villes de Nicée, Pruse, Nicomédie, Chalcédoine, Héraclée, eut ses rois; mais la succession en est incertaine jusqu'à Zipoëthès, Thracien, qui s'y établit, tandis qu'Alexandre faisait la guerre dans l'Orient. Il s'y maintint jusqu'après la célèbre bataille d'Ipsus, en 297, que cette province échut à Lysimaque, avec la Thrace, et ce qu'il possédait déjà en Europe. Lysimaque régna avec gloire jusqu'en 277, que Seleucus, roi de Syrie, lui ayant livré bataille, il la perdit avec la vie. Après la mort de ce prince, Ptolémée Céraunus épousa la veuve de Lysimaque, et s'empara de ses états. Il en fut bientôt

puni : une armée de Gaulois vint dans l'Asie mineure, lui livra bataille, et il y fut tué. Nicomède, frère de Zipoëthès, donna à ces étrangers la Galatie, à laquelle ils donnèrent leur nom; et avec leur secours il remonta sur le trône de Bythinie, qu'il laissa à ses descendants. L'un d'eux, Nicomède III, ayant été dépouillé de ses états par Mithridate, roi de Pont, Pompée le rétablit. Il mourut sans postériré, et, par reconnaissance, il laissa son royaume aux Romains.

ROIS DE BYTHINIE.

Dœdalbus ou Dydalsus,	383	Nicomède I,	281
Botiras.		Zélas,	246
On ignore combien ces deux premiers rois ont régné.		Prusias I,	230
		Prusias II,	190
Bias,	378	Nicomède II,	149
Zipoethès,	328	Nicomède III,	92

Nicomède donne en mourant la Bythinie aux Romains, qui ne s'en rendent les maîtres qu'après une longue guerre.

ÉGYPTE DEPUIS ALEXANDRE.

Alexandre n'ayant laissé aucun successeur qui fût en état de soutenir le fardeau de sa gloire, ses généraux partagèrent entre eux son vaste empire. L'Égypte et les autres conquêtes d'Alexandre dans la Libye et la Cyrénaïque, échurent à Ptolémée, avec la partie de l'Arabie qui avoisine l'Égypte. Ce prince augmenta de beaucoup les états qui lui étaient échus, et laissa son royaume à ses descendants. (*Voyez* son article dans le Dictionnaire.)

L'Égypte, qui est aujourd'hui la proie des barbares, est bien différente de ce qu'elle était autrefois. Elle était regardée parmi les anciens comme l'école de la politique et de la sagesse, et comme le berceau de la plupart des arts et des sciences. Homère, Pythagore, Platon, Lycurgue, Solon, Démocrite, Euripide, et beaucoup d'autres allèrent exprès en Égypte pour y puiser des lumières qui manquaient alors à la Grèce. Il nous reste trop peu de monuments de l'esprit des Égyptiens pour savoir de quel genre étaient ces lumières; mais ce qu'il y a de certain, c'est que leur religion était l'opprobre de l'humanité; que plusieurs de leurs lois paraissent ridicules, et que, malgré leurs pyramides, ils ne connaissaient ni les cintres, ni les voûtes. C'est ce que démontre le savant M. Goguet, dans son *Origine des lois*.

ROIS D'ÉGYPTE DEPUIS ALEXANDRE.

Ptolémée Lagus,	322	Ptolémée Évergète II ou Physcon,	146
Ptolémée Philadelphe,	285	Ptolémée Soter ou Lathur,	116
Ptolémée Évergète,	246	Ptolémée Alexandre,	106
Ptolémée Philopator,	221	Ptolémée Soter *rétabli*,	88
Ptolémée Épiphanes,	204	Bérénice, nommée Cléopâtre, seule,	80
Ptolémée Philometor,	180	Bérénice et Alexandre,	79

Ptolémée Denys ou Auletès,	73	Ptolémée le Jeune et Cléopâtre,	47
Bérénice, pendant l'exil d'Auletès,	58	Cléopâtre seule,	44
Ptolémée Denys et Cléopâtre sa sœur,	51	*L'Égypte, province romaine*,	30

SYRIE.

Après la mort d'Alexandre, Seleucus, l'un de ses généraux, eut presque toute l'Asie jusqu'au fleuve Indus. C'est ce qui composa le royaume de Syrie, du nom de cette province, où Seleucus bâtit Antioche, qui fut sa principale demeure. Son règne fut illustre. Le royaume de Syrie se soutint, sous ses descendants, avec gloire, durant cent ans; mais des usurpateurs s'en approprièrent chacun une partie. Réduit à la province de Syrie (aujourd'hui Sourie), Pompée s'en empara sur Antiochus l'Asiatique, et en fit une province romaine. Il fut le dernier prince de la maison des Séleucides. La Syrie a passé depuis successivement aux Sarrasins, aux chrétiens, aux sultans d'Égypte et aux Turcs, à qui elle appartient depuis l'an 1516 de J.-C.

ROIS DE SYRIE.

Séleucus I Nicanor,	312	Antiochus VII Sidétès,	139
Antiochus I Soter,	282	Démétrius Nicanor rétabli,	131
Antiochus II Deus,	362	Alexandre Zébina, tyran,	129
Séleucus II Callinicus,	247	Séleucus V,	127
Séleucus III Céraunus,	227	Antiochus VIII Gripus,	126
Antiochus III le Grand,	224	Antiochus IX Cyzicénus,	114
Séleucus IV Philopator,	187	Séleucus VI, fils de Gripus,	97
Antiochus IV Epiphanes,	176	Antiochus X, fils de Cyzicus,	95
Antiochus V Eupator, sous la tutelle de Lysias,	164	Antiochus XI n'est pas compté,	94
Démétrius Soter,	162	Philippe, Démétrius III, Antiochus XII,	93
Alexandre Balas,	151	Tygranes,	84
Démétrius II Nicanor,	146	Antiochus XIII,	69
Antiochus VI, fils de Balas,	145	Tygranes soumis aux Romains,	66
Diodote ou Tryphon,	143	*La Syrie, province romaine*,	63

PARTHES.

La Parthie avait toujours été soumise aux Perses, puis aux Macédoniens sous Alexandre Eumènes, Antigone, Seleucus Nicanor et Antiochus, lorsque la brutalité d'Agathocle, lieutenant d'Antiochus, fit révolter cette province. Arsacès ou Arsaces, jeune homme plein de courage, fut le chef de la rébellion, et le fondateur de l'empire des Parthes, qui, faible dans ses commencements, s'étendit peu à peu dans toute l'Asie, et fit trembler même les Romains. Les successeurs d'Arsaces furent appelés *Arsacides*. Les Macédoniens tentèrent, en différents temps, de recouvrer cette province; mais ce fut toujours en vain. L'empire des Parthes eut des rois si redoutables

et si puissants, que non-seulement ils conservèrent leur trône, mais qu'ils étendirent beaucoup les bornes de leur état. Mithridate, l'un d'eux, qui commença à régner vers l'an 164, porta ses conquêtes du côté de l'Orient plus loin qu'Alexandre. Mithridate II, surnommé le Grand, fit la guerre aux Romains avec succès. Les Parthes ayant résisté aux armes de Pompée, de Lucullus, de Cassius, de Crassus, de Marc-Antoine, de divers empereurs, Rome ne put jamais leur faire subir le joug. Leur empire se soutint ainsi avec gloire jusqu'à Artabane, leur dernier roi; il fut tué par Artaxercès, qui rétablit l'empire des Perses.

ROIS DES PARTHES.

Arsaces I,	356	Sinathrockès,	77
Tyridate ou Arsaces II,	254	Phraates III,	70
Artabane I,	217	Mithridate III,	61
Phriapatius ou Arsaces III.		Orodes, Hérodes ou Yrodes,	53
Phraates I.		Phraates IV,	37
Mithridate I,	164	*Il règne 40 ans, jusqu'en l'an 4 de J.-C.*	
Phraates II,	139		
Artabane II,	128	*Voyez la suite après l'article de l'empire d'Occident.*	
Mithridate II, dit le Grand,	125		
Mnaskirès,	86		

PERGAME.

Après la bataille d'Ipsus, Pergame échut à Lysimaque, qui déposa ses trésors dans cette ville, et les confia à l'eunuque Philetère. Cet officier, après la mort de son roi, se rendit maître de ses trésors et de la ville. Tel fut le commencement du royaume de Pergame. Philetère régna 20 ans, et laissa sa souveraineté à Eumènes, son neveu. Ses successeurs s'étant alliés avec les Romains dans plusieurs occasions, augmentèrent considérablement leurs états. Enfin, Attale, troisième du nom, et sixième roi, étant mort sans enfants, laissa son royaume au peuple romain, qui le réduisit en province.

ROIS DE PERGAME.

Philetœrus ou Philetère,	282	Attale III Philométor,	138
Eumènes I,	263	*Il donne ses états aux Romains en*	133
Attale, premier roi,	241	Aristonicus usurpateur,	133
Eumènes II,	197	*Ce royaume est réduit en province romaine,*	126
Eumènes III,	159		
Attale II Philadelphe, pour son neveu,	158		

PRÉCIS HISTORIQUE

ET

SUCCESSION CHRONOLOGIQUE DES PAPES,

DEPUIS SAINT PIERRE JUSQU'AU PAPE PIE VII.

Le nom de *pape* signifie *père* en grec. Il se donnait autrefois à tous les évêques; mais depuis Grégoire VII, il a été particulier à l'évêque de Rome : ce pontife l'ordonna ainsi dans un concile. Ce n'est pas tant ce décret que l'usage qui a déterminé à ne donner en Occident le nom de *pape* qu'au seul pontife romain.

La grandeur temporelle du pontife romain date de très loin. Constantin avait donné à la seule basilique de Latran plus de 1,000 marcs d'or, et environ 30,000 marcs d'argent, et lui avait assigné des rentes. Les papes, chargés de nourrir les pauvres et d'envoyer des missionnaires en Orient et en Occident, avaient obtenu sans peine des secours plus considérables. Ils possédaient, auprès de Rome, des revenus et des châteaux, qu'on appelait les *Justices de Saint-Pierre*. Les empereurs et les rois lombards leur avaient donné plusieurs terres. Divers citoyens avaient enrichi, par donation ou par testament, une Église dont les chefs avaient étendu la religion et adouci les mœurs des Barbares qui inondaient l'empire. Dans l'avilissement où Rome était tombée, les papes conçurent le dessein de la rendre indépendante, et des Lombards qui la menaçaient sans cesse, et des empereurs grecs qui la défendaient mal. Cette révolution, la principale source de la grandeur temporelle des papes, fut commencée sous Pépin, père de Charlemagne, et consommée sous son fils; mais il faut convenir que Constantin, en abandonnant l'ancienne capitale de l'empire, où le pape seul fixa dorénavant l'attention et les respects du public, parut dès lors consentir que Rome devînt le domaine des souverains pontifes, et c'est ce qui, peut-être plus que toute autre chose, a fait naître l'idée de la prétendue donation de Constantin.

Quoi qu'il en soit, il est constant que l'indépendance de Rome, et la souveraineté temporelle du pape, sont, dans l'état actuel des choses, indispensables à l'unité et au bon gouvernement de l'Église. « Le pape, dit le président Hainault, n'est plus, comme dans les » commencements, le sujet de l'empereur; depuis que l'Église s'est » répandue dans l'univers, il a à répondre à tous ceux qui y com- » mandent; et, par conséquent, aucun ne doit lui commander. La » religion ne suffit pas pour imposer à tant de souverains; et Dieu » a justement permis que le père commun des fidèles entretînt par » son indépendance le respect qui lui est dû. Ainsi donc, il est bon » que le pape ait la propriété d'une puissance temporelle, en même » temps qu'il a l'exercice de la spirituelle; mais pourvu qu'il ne

» possède la première que chez lui, et qu'il n'exerce l'autre qu'avec » les limites qui lui sont prescrites (1). — L'union de toutes les » Églises occidentales sous un pontife souverain, dit un auteur » protestant et philosophe, facilitait le commerce des nations, et » tendait à faire de l'Europe une vaste république : la pompe et la » splendeur du culte, qui appartenaient à un établissement si » riche, contribuaient en quelque sorte à l'encouragement des » beaux-arts, et commençaient à répandre une élégance générale » de goût en la conciliant avec la religion (2). » Voltaire observe que les papes d'Avignon étaient trop dépendants des volontés des rois de France, et ne jouissaient pas de la liberté nécessaire au bon emploi de leur autorité. Les patriarches de Constantinople, jouet continuel des caprices des empereurs, tantôt ariens, tantôt iconoclastes, tantôt monothélites, etc., sont l'image de ce que seraient les papes, ou du moins ce qu'ils auraient été durant plusieurs siècles, sans leur indépendance. *Voyez* l'article Étienne II.

L'élection des papes a été différente dans les différents siècles de l'Église. Le peuple et le clergé les élisaient d'abord. Les empereurs s'attribuaient le droit de confirmer ces élections. Justinien et les autres empereurs après lui exigeaient même une somme d'argent pour obtenir la confirmation. Constantin Pogonat délivra l'Église de cette servitude, en 681. Louis le Débonnaire déclara, en 824, par une constitution solennelle, qu'il voulait que l'élection des papes fût libre : cette liberté reçut pourtant des atteintes pendant les désordres du xe et du xie siècles. Mais après que le schisme de Pierre de Léon et de Victor IV eut été éteint, tous les cardinaux, réunis sous l'obéissance d'Innocent II, et fortifiés des principaux membres du clergé de Rome, acquirent tant d'autorité, qu'après sa mort ils firent seuls l'élection du pape Célestin II, en 1143. Depuis ce temps-là ils se sont toujours maintenus dans la possession de ce droit; le sénat, le peuple et le reste du clergé ayant enfin cessé d'y prendre part, Honorius III, en 1216, ou, selon d'autres, Grégoire X, en 1274, ordonna que l'élection se fît dans un conclave.

Le pape peut être considéré sous quatre sortes de titres : 1° comme chef de l'Église; 2° comme patriarche; 3° comme évêque de Rome; 4° comme prince temporel. Sa primauté lui donne le droit de veiller sur toutes les Églises particulières. Ses droits de patriarche ne s'étendaient autrefois que sur les provinces suburbicaires, c'est-à-dire sur une partie de l'Italie; la même qui, pour le civil, dépendait du préfet de la ville de Rome: on a voulu depuis les étendre sur tout l'Occident. Comme évêque de Rome, il exerce dans le diocèse de Rome les fonctions d'ordinaire, qu'il n'a point droit d'exercer dans les autres diocèses. Enfin, comme prince temporel, il est souverain de Rome et des états qui lui sont acquis par donation ou par prescription.

Aucun trône sur la terre n'a peut-être été rempli avec plus de supériorité de génie que la chaire pontificale. Les papes sont presque

(1) Abrégé chronologique de l'Histoire de France, remarques sur la 2e race, édit. de 1768.
(2) Hume, Histoire de la maison de Tudor, tome XIII, page 9.

toujours des vieillards respectables, blanchis dans la connaissance des hommes et des affaires, et n'éprouvant plus cette ardeur de jeunesse, qui fait faire tant de fausses démarches. Leur conseil est composé de ministres qui leurs ressemblent : ce sont ordinairement des cardinaux, animés du même esprit que les papes, et qui sont, comme eux, sans passions qui les aveuglent. De ce conseil émanent des ordres qui embrassent l'univers. La foi est annoncée sous leurs auspices, depuis la Chine jusqu'à l'Amérique ; et il faut avouer que le zèle pour la foi et la propagation de l'Évangile n'existe dans aucun siége épiscopal au même degré que dans celui de Rome ; que l'Église de Rome est aujourd'hui, comme elle a toujours été, non-seulement dans le droit, mais dans le fait, la mère et la reine de toutes les Églises. « Rome chrétienne, dit un voyageur philosophe, ne » doit rien à la politique : si elle a étendu sa puissance dans les » régions enveloppées des plus épaisses ténèbres; si elle a soumis à » ses lois des peuples qui échappèrent aux armes, et ne reconnurent jamais l'empire des plus célèbres conquérants ; si des » hordes sauvages, qui n'ont jamais prononcé les noms d'Alexandre » et de César, ont écouté la voix de ses pontifes avec respect, et en » ont reçu les instructions comme des oracles ; si, dévouée à la » paix, Rome a fait des conquêtes que lui eût enviées Rome consacrée à la guerre, ces prodiges ne furent pas l'ouvrage des passions humaines : les passions humaines ne servirent qu'à les » rendre plus éclatantes, puisqu'elles se liguèrent pour opposer de » plus grands obstacles à l'exécution des projets qu'elles avaient » tant d'intérêt à traverser. » *Disc. sur l'hist., le gouv.*, etc., par le comte d'Albon. Ce passage de l'auteur moderne a beaucoup de rapport avec un autre beaucoup plus vieux : *Ut civitas sacerdotalis et regia, per sacram beati Petri sedem caput orbis effecta, latius præsideres religione divina, quam dominatione terrena. Quamvis enim multis aucta victoriis jus imperii tui terra marique protuleris, minus tamen est quod tibi bellicus labor subdidit, quam quod pax christiana subjecit.* (Leo, M. *Serm. I. in nat. apost. Petri et Pauli.*) Un auteur moins grave appliquait à Rome chrétienne ces vers de Virgile :

Super et Garamantas et Indos
Proferet imperium : jacet extra sidera tellus,
Extra anni solisque vias ; ubi cælifer Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.
Æneid., lib. VI.

Pour nous en tenir à ce qu'elle a fait dans ces derniers temps, sans parler de ses anciennes et magnifiques conquêtes, n'est-ce pas Rome, Rome seule, qui, par ses missionnaires, par les secours et les moyens qu'elle leur donnait, a réparé les ravages que les hérésies avaient faits dans les Églises d'Europe? N'est-ce pas Rome qui a formé de nouvelles chrétientés dans les trois parties du globe ; chrétientés florissantes et nombreuses, où l'on a vu revivre, avec la première vivacité de la foi, l'innocence des premières mœurs ? N'est-ce pas Rome, dont *les missions*, pour me servir des paroles de M. de Buffon, *ont formé plus d'hommes dans les nations barbares, que les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées?* (Hist.

nat., t. III, p. 506.) Paraissez, peuples ignorants, superstitieux, sanguinaires, antropophages, répandus dans tant de plages et d'îles lointaines de l'un et de l'autre hémisphère, dites-nous à qui vous devez la lumière qui est venue vous éclairer au sein des ténèbres, à qui vous avez l'obligation d'être chrétiens, d'être hommes? A quel métropolitain de la Germanie devez-vous la reconnaissance d'un si grand bienfait? Hélas! en voyant la stérilité dont Dieu a frappé ces grands siéges, au milieu de tant de moyens de soutenir et de propager la foi, dirait-on qu'ils font partie de cet arbre dont les branches et les fruits ont couvert le monde (1)?.. Je ne dirai rien de tant de fondations et d'établissements de tous les genres faits à Rome pour toutes les nations, pour la conservation de la foi de Rome. Mais si la froide philosophie, si le dur égoïsme, la fausse et hypocrite tolérance, ne nous ont pas rendu encore insensibles sur le sort de nos frères; si la véritable philanthropie, qui n'est autre chose que la charité chrétienne, sait encore apprécier le prix de la religion, le malheur du schisme, de l'hérésie, de l'ignorance, de la barbarie, de la férocité, de l'antropophagie, ne jugera-t-on pas que c'est un crime de lèse-humanité que de soustraire au siége de Rome les ressources qui opèrent de si grands biens?.... Voyez l'état et la constante situation de la cour du pontife, voyez la marche uniforme et réglée des dépenses romaines. On n'y donne rien à la prodigalité, à la fantaisie, au luxe. Il n'y a là ni meute, ni haras, ni courses inutiles, ni chasses bruyantes, ni cette multitude de fastueux palais où la satiété digère la subtance des peuples et les biens de l'Église. *Le pape*, dit le protestant Addisson, *est ordinairement un homme de grand savoir et de grande vertu, parvenu à la maturité de l'âge et de l'expérience, qui a rarement ou vanité ou plaisir à satisfaire aux dépens de son peuple, et n'est embarrassé ni de femmes, ni d'enfants, ni de maîtresses.* (Supp. au Voyage de Missoni, pag. 126.) Aussi les intérêts de la religion trouvent-ils toujours accès chez lui. Rien n'est refusé à une cause si chère. Dans ces temps de détresse et d'une persécution générale, que ne fait-il pas encore! et si l'on pèse ces considérations avec l'impartialité convenable, quel jugement portera-t-on de ces déclamations contre les frêles secours qu'on porte dans la capitale du monde chrétien, pour mettre son pontife en état d'opérer de si grandes choses, aussi honorables à la religion que consolantes pour l'humanité? Dans quel principe ces déclamations peuvent-elles prendre leur origine? N'y eût-il que l'intérêt que tout bon catholique prend naturellement à la splendeur de la capitale du christianisme, du siége de son pontife, du centre de l'unité, de la mère féconde de toutes les Églises, il ne songera jamais à mettre en comparaison avec elle, moins encore à lui préférer dans son affection et l'essor de la libéralité, ou dans la détermination de ses dépenses quelconques, quelque ville de la Germanie, de la Russie, de la grande ou petite Tartarie. Ce qu'était Jérusalem pour les Juifs, Rome l'est pour les chrétiens. Jamais sa destinée ne sera indifférente aux enfants de la foi; ils ne lui trou-

(1) Omnes isti congregati sunt, venerunt tibi. *Isai.* 49.

veront jamais trop de prospérité et de splendeur; ils souhaitent, comme Tobie, qu'*elle soit construite en pierres précieuses, et que toutes ses rues retentissent des chants d'allégresse*(1), et que tous *les rois de la terre*, suivant l'expression de saint Jean, dans son admirable prophétie touchant la cité sainte, *y portent leur magnificence et leur splendeur* (2). Et j'ose dire que la haine de Rome n'est pas une marque équivoque d'une apostasie secrète. « O Église romaine! ô » cité sainte! s'écriait Fénelon, ô chère et commune patrie de tous » les chrétiens! Il n'y a en Jésus-Christ ni Grec, ni Scythe, ni Bar- » bare, ni Juif. Tout fait un seul peuple dans votre sein; tous sont » concitoyens de Rome, et tout catholique est Romain. Mais » d'où vient que tant d'enfants dénaturés méconnaissent aujour- » d'hui leur mère, s'élèvent contre elle, et la regardent comme » une marâtre? D'où vient que son autorité leur donne tant de » vains ombrages? »

TABLE CHRONOLOGIQUE DES PAPES,

DEPUIS JÉSUS-CHRIST JUSQU'A NOS JOURS.

La caractère italique, suivi d'une étoile, marque les antipapes et les tyrans : le chiffre marque l'année de leur mort, et non celle de leur élection.

S. Pierre, mort en	66	S. Félix I,	274
S. Lin,	78	S. Eutychien,	283
S. Anaclet,	91	S. Caius,	296
S. Clément,	100	S. Marcellin,	304
S. Evariste,	109	S. Marcel,	310
S. Alexandre I,	119	S. Eusèbe,	310
S. Sixte I,	127	S. Melchiade ou Miltiade,	314
S. Telesphore,	139	S. Sylvestre,	335
S. Hygin,	142	S. Marc,	336
S. Pie I,	157	S. Jules I,	352
S. Anicet,	168	S. Libère,	366
S. Soter,	177	*S. Félix II.*	
S. Eleuthère,	192	*Les uns le mettent au rang des papes;*	
S. Victor I,	202	*d'autres à celui des antipapes, et d'au-*	
S. Zéphirin,	219	*tres enfin le font tour-à-tour l'un et*	
S. Callixte I,	222	*l'autre.*	
S. Urbain I,	230	S. Damase,	384
S. Pontien,	235	*Ursicin.* *	
S. Anthère,	236	S. Sirice,	398
S. Fabien,	250	S. Anastase I,	402
S. Corneille,	252	S. Innocent I,	417
Novatien, * *premier antipape en*	252	S. Zozime,	418
S. Lucius,	253	S. Boniface I,	422
S. Etienne I,	257	*Eulalius.* *	
S. Sixte II,	259	S. Célestin I,	432
S. Denis,	269	S. Sixte III,	440

(1) Ex lapide pretioso omnis circuitus murorum ejus, et per vicos ejus alleluia cantabitur. *Tob.* 13.
(2) Reges terræ afferent gloriam suam et honorem in illam. *Apoc.* 21.

S. Léon le Grand, 461
S. Hilaire, 468
S. Simplice, 483
S. Félix III, 492
S. Gélase, 496
S. Anastase II, 498
S. Symmaque, 514
Laurent. *
Hormisdas, 523
S. Jean I, 526
Félix IV, 530
Boniface II, 532
Dioscore. *
Jean II, 535
Agapet ou Agapit, 536
Sylvère, 538
Vigile, 555
Pélage I, 560
Jean III, 573
Benoît I, 578
Pélage II, 590
S. Grégoire le Grand, 604
Sabinien, 606
Boniface III, 607
Boniface IV, 615
S. Dieudonné I, 618
Boniface V, 625
Honorius I, 638
Severin, 640
Jean IV, 642
Théodore I, 649
S. Martin I, 655
S. Eugène I, 657
Vitalien, 672
Dieudonné II ou Adeodat, 676
Donus I ou Domnus, 678
Agathon, 682
S. Léon II, 683
Benoît II, 685
Jean V, 686
Pierre. *
Theodore. *
Conon, 687
Théodore. *
Paschal. *
S. Sergius I, 701
Jean VI, 705
Jean VII, 707
Sisinnius, 708
Constantin, 715
Grégoire II, 731
Grégoire III, 741
Zacharie, 752
Etienne II, élu et non sacré, n'est pas compté par la plupart des historiens.
Etienne II ou III, 757
Paul I, 767
Constantin. *
Etienne III ou IV, 772
Adrien I, 795
Léon III, 816
Etienne IV ou V, 817
S. Paschal I, 824
Eugène II, 827
Zisime. *
Valentin, 827
Grégoire IV, 844
Sergius II, 847
Léon IV, 855
Benoît III, 858
Anastase. *
Nicolas I, 867
Adrien II, 872
Jean VIII, 882
Marin ou Martin II, 884
Adrien III, 885
Etienne V ou VI, 891
Formose, 896
Boniface VI, non compris par quelques-uns, 896
Etienne VI, ou VII, 897
Romain, 897
Théodore II, 898
Jean IX, 900
Benoît IV, 903
Léon V, 908
Cristophe, cru antipape par plusieurs, 904
Sergius III, 911
Anastase III, 913
Landon, 914
Jean X, 928
Léon VI, 929
Etienne VII ou VIII, 931
Jean XI, 936
Léon VII, 939
Etienne VIII ou IX, 943
Marin ou Martin III, 946
Agapet II, 955
Jean XII, 964
Léon. * 964
Léon VIII, 965
Benoît V, 965
Jean XIII, 972
Benoît VI, 974
Boniface VII. *
Donnus II, 974
Benoît VII, 983
Jean XIV, 984
Boniface VII, pour la 2e fois, 985
Jean, élu, non sacré, et compté pour le XVe du nom, 985

Jean XV ou XVI,	996
Jean XVI, *	996
Grégoire V,	999
Sylvestre II,	1003
Jean XVII ou XVIII,	1003
Jean XVIII ou XIX,	1009
Sergius IV,	1012
Benoît VIII,	1024
Grégoire. *	
Jean XIX ou XX,	1033
Benoît IX abdique en	1044
Sylvestre. *	
Grégoire VI, abdique en	1046
Clément II,	1047
Benoît IX, derechef en	1047
jusqu'en	1048
Damase II,	1048
S. Léon IX,	1054
Victor II,	1057
Etienne IX ou X,	1058
Benoît X, *	1059
Nicolas II,	1061
Alexandre II,	1073
Honorius, *	1080
Grégoire VII,	1085
Guibert.	
Victor III,	1087
Urbain II,	1099
Paschal II,	1118
Albert, *Théodoric* et *Maginulfe.* *	
Gélase II,	1119
Maurice Bourdin. *	
Callixte II,	1124
Honorius II,	1130
Innocent II,	1143
Anaclet et *Victor.* *	
Célestin II,	1144
Lucius II,	1145
Eugène III,	1153
Anastase IV,	1154
Adrien IV,	1159
Alexandre III,	1181
Victor, *Paschal*, *Callixte* et *Innocent.* *	
Lucius III,	1185
Urbain III,	1187
Grégoire VIII,	1187
Clément III,	1191
Célestin III,	1198
Innocent III,	1216
Honorius III,	1227
Grégoire IX,	1241
Célestin IV,	1241
Innocent IV,	1254
Alexandre IV,	1261
Urbain IV,	1264
Clément IV,	1268
Grégoire X,	1276
Innocent V,	1276
Adrien V,	1276
Jean XXI,	1277
Nicolas III,	1280
Martin IV,	1285
Honorius IV,	1287
Nicolas IV,	1292
Célestin V, abdique en	1294
Boniface VIII,	1303
S. Benoît XI,	1304
Le saint-siége fut transféré à Avignon par le successeur de Benoît XI.	
Clément V, depuis 1305 jusqu'en	1314
Jean XXII,	1334
Pierre de Corbière. *	
Benoît XII,	1342
Clément VI,	1352
Innocent VI,	1362
Urbain V,	1370
Grégoire XI,	1378
Il reporta le saint-siége à Rome en 1377. *Après sa mort, l'Eglise fut divisée par un schisme qu'on nomme* le grand schisme d'Occident : *il y eut un siége pontifical à Avignon.*	
Urbain VI, à Rome,	1389
Clément VII, * *à Avignon, reconnu par une partie de l'Eglise, élu en* 1378, *mort en*	1394
Benoît XIII, * *élu en* 1394 : *son obédience suspendue en* 1398, *reprise en* 1403 : *déposé au concile de Pise en* 1405, *au concile de Constance en*	1417
Boniface IX,	1404
Innocent VII,	1406
Grégoire XII, deposé au concile de Pise,	1409
Alexandre V, élu au concile de Pise,	1410
Jean XXIII abdique dans le concile de Constance,	1415
Martin V élu dans le concile de Constance,	1431
Benoît XIII, * *retient la qualité de pape malgré sa déposition, jusqu'en*	1424
Clément VIII, * *élu en* 1424, *n'est pas reconnu.*	
Eugène IV,	1447
Félix V * *est élu dans le concile de Bâle en* 1439, *abdique en* 1449, *et meurt en*	1451
Nicolas V, depuis 1447 jusqu'en	1455
Callixte III,	1458

Pie II,	1464
Paul II,	1471
Sixte IV,	1484
Innocent VIII,	1492
Alexandre VI,	1503
Pie III,	1503
Jules II,	1513
Léon X,	1521
Adrien VI,	1523
Clément VII,	1534
Paul III,	1549
Jules III,	1555
Marcel II,	1555
Paul IV,	1559
Pie IV,	1565
S. Pie V,	1572
Grégoire XIII,	1585
Sixte V,	1590
Urbain VII,	1590
Grégoire XIV,	1591
Innocent IX,	1591
Clément VIII,	1605
Léon XI,	1605
Paul V,	1621
Grégoire XV,	1623
Urbain VIII,	1644
Innocent X,	1655
Alexandre VII,	1667
Clément IX,	1669
Clément X,	1676
Innocent XI,	1689
Alexandre VIII,	1691
Innocent XII,	1700
Clément XI,	1721
Innocent XIII,	1724
Benoît XIII,	1730
Clément XII,	1740
Benoît XIV,	1758
Clément XIII,	1769
Clément XIV,	1774
Pie VI,	1775
Pie VII,	1823
Léon XII, (Annibal de la Genga, né à la Genga, le 2 août 1760), élu pape le 27 septembre, couronné le 6 octobre suivant,	1823

CONCILES

TENUS DEPUIS LE COMMENCEMENT DE L'ÉGLISE JUSQU'A NOS JOURS.

Pour avoir une idée de l'Histoire de l'Église, il ne suffit point de consulter une liste chronologique des pontifes romains, il est nécessaire de connaître les principales assemblées où l'Église a réprimé l'audace des hérétiques, et mis ses dogmes dans le jour le plus lumineux. C'est ce qui nous a engagé à placer ici la table des conciles généraux.

Ier CONCILE GÉNÉRAL.

325. Ier Concile général de Nicée, ville de Bythinie, dans l'Asie mineure. Il dura 2 mois et 12 jours. Il y avait 318 évêques. Osius, évêque de Cordoue, y assista comme légat du pape Sylvestre. L'empereur Constantin s'y trouva aussi. On dressa dans ce concile le symbole de Nicée, qui fut retouché et augmenté dans le concile suivant.

IIe CONCILE GÉNÉRAL.

381. Ier Concile général de Constantinople, composé de 150 évêques, contre Macédonius, qui combattait la divinité du Saint-Esprit, et contre Apollinaire. On retoucha le symbole de Nicée, et on y ajouta, entre autres choses, ce qu'on y lit à présent sur la divinité du Saint-Esprit, et ce qui suit jusqu'à la fin.

IIIe CONCILE GÉNÉRAL.

431. Concile général d'Éphèse. Il s'y trouva plus de 200 évêques ; saint Cyrille d'Alexandrie y présida pour le pape Célestin Ier. La sainte Vierge y fut déclarée *Mère de Dieu*, et on condamna Nestorius, évêque de Constantinople. On y renouvela la condamnation de Pélage.

IVe CONCILE GÉNÉRAL.

451. Concile général de Chalcédoine, dans l'Asie mineure. On y condamna Eutychès, et Dioscore, évêque d'Alexandrie, qui soutenaient qu'il n'y avait en J.-C. qu'une seule nature. On excommunia Eutychès, et Dioscore fut chassé de son siége d'Alexandrie.

Ve CONCILE GÉNÉRAL.

553. IIe Concile général de Constantinople, de 151 évêques. Il fut convoqué : 1° pour condamner les erreurs d'Origène et quelques écrits de Théodoret, de Théodore, évêque de Mopsueste, et d'Ibas, évêque d'Édesse; 2° pour confirmer les quatre premiers conciles généraux, et particulièrement celui de Chalcédoine, que les Acéphales contestaient.

VIe CONCILE GÉNÉRAL.

680 et 681. IIIe Concile général de Constantinople, où se trouvèrent plus de 160 évêques sur la fin ; deux patriarches, l'un de Constantinople, et l'autre d'Antioche ; et l'empereur, afin que sa présence retînt les esprits mutins. Ce concile fut assemblé pour détruire entièrement le monothélisme, et pour reconnaître en J.-C. deux volontés, une divine et l'autre humaine, et autant d'actions qu'il y a de natures. On excommunia Sergius, Pyrrhus, Paul, Macarius, et tous leurs sectateurs.

VIIe CONCILE GÉNÉRAL.

787. IIe Concile général de Nicée, de 377 évêques, convoqué par l'empereur Constantin et sa mère Irène. Les légats du pape Adrien présidèrent, et Taraise, patriarche de Constantinople, y assista. On y régla la vénération due aux saintes images.

VIIIe CONCILE GÉNÉRAL.

869. IVe Concile général de Constantinople, où se trouvèrent 101 évêques, 3 légats du pape et 4 patriarches. On y brûla les actes d'un conciliabule que Photius avait assemblé contre le pape Nicolas et contre Ignace, légitime patriarche de Constantinople. On y condamna Photius, qui s'était emparé de cette dignité ; et Ignace fut rétabli avec honneur. Le culte des images de la sainte Vierge et des saints y fut encore maintenu.

IXe CONCILE GÉNÉRAL.

1123. Ier Concile général de Latran, sous Callixte II. Il y avait plus de 300 évêques et plus de 600 abbés. Il fut tenu pour la paix de

l'Eglise, troublée depuis plus de 45 ans à l'occasion du droit de la collation des bénéfices, que l'empereur prétendait. On y travailla à rétablir la discipline ecclésiastique, beaucoup affaiblie par la longueur et la multitude des schismes. On y chercha aussi les moyens de retirer la Terre-Sainte de la puissance des infidèles.

Xe CONCILE GÉNÉRAL.

1139. IIe Concile général de Latran, de près de 1000 évêques, sous Innocent II, pape, et en présence de Conrad III, empereur. Il fut assemblé pour condamner les schismatiques, pour rétablir la discipline de l'Eglise, et pour anathématiser les erreurs d'Arnaud de Brescia, ancien disciple d'Abailard.

XIe CONCILE GÉNÉRAL.

1179. IIIe Concile général de Latran. Il y avait 302 évêques, sous Alexandre III, pape. Il fut assemblé pour annuler les ordinations faites par les antipapes, condamner les erreurs des Vaudois, et pour travailler à la réforme des mœurs.

XIIe CONCILE GÉNÉRAL.

1215. IVe Concile général de Latran; le pape Innocent III y présida. Il y avait deux patriarches : celui de Constantinople et celui de Jérusalem; 71 archevêques, 412 évêques, et 800 abbés; le primat des maronites, et saint Dominique, instituteur de l'ordre des Frères prêcheurs. Ce concile fut assemblé psur condamner les erreurs des Albigeois et des autres hérétiques, et pour la conquête de la Terre-Sainte.

XIIIe CONCILE GÉNÉRAL.

1245. Ier Concile général de Lyon, où présida le pape Innocent IV, et où assistèrent les patriarches de Constantinople, d'Antioche et d'Aquilée ou de Venise; 140 évêques, Baudouin II, empereur d'Orient, et saint Louis, roi de France. On y excommunia Frédéric II. On y donna le chapeau rouge aux cardinaux, et enfin on décida qu'on enverrait une nouvelle armée de croisés dans la Palestine, sous la conduite de saint Louis.

XIVe CONCILE GÉNÉRAL.

1274. IIe Concile général de Lyon, où présidait Grégoire X, et où assistèrent les patriarches d'Antioche et de Constantinople, 15 cardinaux, 500 évêques, 70 abbés, 1000 docteurs. On y travailla à réunir les grecs et les latins, sur la procession du Saint-Esprit. On ajouta au symbole de la foi, qui avait été dressé au concile de Constantinople, le mot *Filioque*. On chercha les moyens de recouvrer la Terre-Sainte.

XVe CONCILE GÉNÉRAL.

1311. Concile général de Vienne en France, assemblé par ordre de Clément V. Il y avait les deux patriarches d'Antioche et d'A-

lexandrie, 300 évêques, 3 rois, Philippe IV, roi de France, Edouard II, roi d'Angleterre, Jacques II, roi d'Aragon. On y parla particulièrement des erreurs et des crimes des templiers, des béguards et des béguines; d'une expédition dans la Terre-Sainte; de la réformation des mœurs du clergé, et de la nécessité d'établir dans les universités des professeurs pour enseigner les langues orientales.

XVIe CONCILE.

Concile de Pise en 1409, que plusieurs regardent comme général. L'objet principal de ce concile fut l'extinction du schisme, après la mort du pape Grégoire XI, en 1378. Il s'y trouva 22 cardinaux, 4 patriarches, 92 évêques, des députés de presque toutes les universités, de même que des ambassadeurs de la plupart des cours. On y élut Alexandre V pape; mais le schisme ne fut pas éteint pour cela.

XVIIe CONCILE GÉNÉRAL.

1414. Concile général de Constance en Allemagne. Il fut assemblé par les soins de l'empereur Sigismond, pour anathématiser les hérésies de Wiclef et de Jean Hus, et pour éteindre les schismes qui déchiraient l'Eglise depuis 37 ans. On y comptait 4 patriarches, 47 archevêques, 160 évêques, 564 abbés et docteurs. Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, y assista. Jean Hus et Jérôme de Prague furent brûlés, après avoir été convaincus de leurs erreurs, et avoir refusé de les abjurer avec une opiniâtreté dont l'hérésie seule est capable. Martin V approuva tous les décrets qu'on y fit en matière de foi.

XVIIIe CONCILE GÉNÉRAL.

1431. Concile général de Bâle, ville de Suisse sur le Rhin, sous Eugène IV, Sigismond étant empereur. Il fut assemblé à l'occasion des troubles de Bohême au sujet de la communion sous les deux espèces. Le concile accorda aux Bohémiens l'usage du calice, pourvu qu'ils n'improuvassent pas l'action de ceux qui ne communieraient que sous une espèce. On y travailla aussi à la réformation du clergé. Ce concile n'est pas regardé comme œcuménique dans toutes les sessions. A la fin, ce ne fut qu'une assemblée tumultueuse.

XIXe CONCILE GÉNÉRAL.

1439. Concile général de Florence. Il fut commencé dès l'an 1438, à Ferrare; mais la peste, qui se fit sentir dans cette ville, obligea de transférer ce concile à Florence. Eugène IV y présida. Il y avait 150 évêques. Joseph, patriarche de Constantinople, avec Jean Paléologue, empereur d'Orient, s'y trouvèrent. Il fut assemblé particulièrement pour réunir les grecs avec les latins.

XXe CONCILE GÉNÉRAL.

1512. Ve Concile général de Latran, où présida Jules II, puis Léon X, Maximilien Ier étant alors empereur d'Allemagne. Ce concile dura

5 ans. Il y avait 15 cardinaux et près de 80 archevêques et évêques. Il fut assemblé : 1° afin d'empêcher une espèce de schisme naissant; 2° pour terminer plusieurs différends qui existaient entre le pape Jules II et Louis XII, roi de France; 3° pour réformer le clergé. On arrêta, dans ce concile, qu'on ferait la guerre à Sélim, empereur des Turcs. On nomma pour chefs de cette expédition, l'empereur Maximilien Ier, et François Ier roi de France. La mort de Maximilien et l'hérésie de Luther, qui causa de grands troubles en Allemagne, renversèrent ce grand dessein.

XXIe CONCILE GÉNÉRAL.

1545. Concile général de Trente, ville épiscopale dont l'évêque est souverain et prince d'Empire, sous la protection de la maison d'Autriche. Ce concile dura près de 18 ans, depuis 1545 jusqu'en 1563, sous cinq papes, Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV, Pie IV; et sous les règnes de Charles-Quint et de Ferdinand, empereur d'Allemagne. Ce concile avait rassemblé 5 cardinaux, légats du saint-siége, 3 patriarches, 33 archevêques, 235 évêques, 7 abbés, 7 généraux d'ordre monastique, 160 docteurs en théologie. Il fut convoqué pour condamner les erreurs des luthériens, et pour la réformation des mœurs des ecclésiastiques et des autres fidèles.

EMPIRE ROMAIN.

César, vainqueur des Gaules, après la défaite de Pompée, son rival, dans les champs de Pharsale, ville de Thessalie, revint triomphant à Rome, où il fut nommé dictateur perpétuel. Il ne jouit pas long-temps de ce titre qui lui donnait l'autorité suprême; il fut assassiné dans le sénat par Brutus et Cassius. Antoine, sous prétexte de venger sa mort, s'unit avec Octavien, neveu de Jules César, et avec Lépidus; mais Octavien ne voulant pas partager le gouvernement avec eux, les défit l'un et l'autre. Il revint triomphant à Rome, et il prit le nom d'Auguste. Il donna alors la paix à la terre, visita les différentes provinces de l'empire, et vint mourir à Nole, après un règne aussi long qu'heureux. (*Voy.* son article dans ce Dictionnaire.)

Comme depuis Jules César la république prit le nom d'empire romain, ceux qui étaient à la tête du gouvernement furent nommés *empereurs*. Ce nom était communs aux généraux. On donne ordinairement aussi le nom de *César* aux douze premiers, c'est-à-dire à ceux qui portèrent le sceptre impérial depuis Jules César jusqu'à Domitien.

Dès le milieu du 2e siècle, on remarque que l'empire commençait à s'affaiblir. Les empereurs se virent obligés de s'associer quelques princes à l'empire, et ils eurent de puissants ennemis, qui s'arrogèrent quelquefois le titre d'*empereur*. On vit plusieurs fois les différentes armées s'en nommer chacune un, et il y en a eu jusqu'à cinq

à la fois, qui, tous cinq rivaux, se faisant mutuellement la guerre, donnaient lieu aux Barbares de profiter de leurs divisions, et d'envahir les meilleures provinces.

Cependant l'empire se soutenait encore dans une grande force, lorsque Constantin le Grand transféra le siége impérial à Constantinople, qu'il fit bâtir l'an 329 de l'ère chrétienne. Après sa mort, arrivée l'an 337, ses trois fils, Constantin le Jeune, Constance et Constant, partagèrent l'empire. Constantin eut les Gaules et tout ce qui était par-delà des Alpes par rapport à Rome. Rome, l'Italie, l'Afrique, la Sicile, plusieurs îles, l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce, furent la portion de Constant; et Constance, qui eut la Thrace, l'Asie, l'Orient et l'Égypte, tint son siége à Constantinople. Constantin et Constant étant morts, Constance fut seul empereur en 353. C'est ainsi que, jusqu'à Théodose le Grand, l'empire romain eut tantôt un seul, tantôt plusieurs maîtres, et depuis, il fut partagé en empire d'Orient et en empire d'Occident.

EMPEREURS ROMAINS.

Auguste, jusqu'à l'an	14
Tibère,	37
Caligula,	41
Claude,	54
Néron,	68
Julius Vindex, dans les Gaules; L. Claudius Macer, en Afrique; et Fonteius Capito, dans la Germanie.	
Galba,	69
Othon,	69
Vitellius,	69
Vespasien,	79
Titus,	81
Domitien,	96
Nerva,	98
Trajan,	117
Adrien,	138
Antonin le Pieux,	161
Marc-Aurèle,	180
Et Lucius Vérus,	170
Commode,	192
Pertinax,	193
Didier Julien, et les trois suivants,	193
Niger,	195
Albin,	197
Septime Sévère,	217
Caracalla,	212
Et Geta,	218
Macrin,	212
Héliogabale,	222
Alexandre Sévère,	235
Maximien,	238
Gordien l'Ancien, } Gordien le fils, }	237
Maxime Pupien et Balbin,	238

Gordien le Jeune,	244
Philippe, père et fils,	249
Dèce,	251
Gallus, et les deux suivants,	253
Hostilien,	253
Volusien,	253
Emilien,	253
Valérien,	260
Et Gallien son fils,	267
Tyrans qui s'élevèrent dans l'empire sous Valérien et Gallien.	
Sulpitius Antoninus, deux Posthumes, Victorinus, Lælianus, ou Ælianus, Lollianus, Aurelius Marius, Tetricus, Ingenuus, Régillien, Macrien et ses deux fils, Balista, Valens, Pison, Æmilien, Saturnin, Trébellien, Celsus, Auréole, Mœonius et Zénobie.	
Claude II, } Quintille son frère, 17 jours, }	270
Aurélien,	275
Tacite, } Florien, trois mois, }	276
Probus,	282
Trois tyrans.	
Saturnin, Proculus et Bonosius.	
Carus,	283
Carin,	285
et Numérien son frère,	284
Dioclétien, } Maximilien Hercule, } abdiquent en	305
Constance Chlore,	306
Galère,	311

Tyrans qui s'élevèrent dans l'empire depuis l'an 284, jusqu'en 311.

Julieu, Amandus et Ælianus, Carausius, Allectus, Achilleus, Maxence, Alexandre, etc.

Sévère II, avec les trois suivants, 307
Maximin, 313
Constantin le Grand, 337
Licinius, 323
Constantin le Jeune, 340
Constance, 361
Constant, frères, 350

Tyrans sous l'empire de Constance et de Constant.

Magnence, Vétranion et Népotien.

Julien l'Apostat, 363
Jovien, 364
Valentinien I, en Occident, 375
Valens, en Orient, 378
Gratien, 383
Valentinien II, 392
Théodose le Grand, 395

Tyrans sous les règnes de Gratien, de Valentinien II et de Théodose.

Magnus, Maximus, Eugène et Victor.

Ici commence la division de l'empire en Orient et en Occident.

PREMIER EMPIRE D'OCCIDENT.

Honorius, fils de l'empereur Théodose, eut l'Occident en partage. Il n'avait que onze ans lorsque son père mourut. Son règne fut l'époque de la décadence de l'empire romain; car dès lors on remarque que les Barbares cherchaient à pénétrer dans les provinces romaines, et même s'y établissaient. Les Huns, les Goths, les Vandales, et divers autres peuples, saccagèrent successivement l'Allemagne, les Gaules, l'Espagne, l'Italie et l'Afrique. Les Francs s'établirent dans les Gaules, les Lombards en Italie, les Goths en Espagne.

Honorius n'ayant point voulu remplir les engagements que les Romains avaient contractés avec Alaric, général de ce dernier peuple, ce prince revint sur ses pas, prit Rome en 409, et l'abandonna au pillage. Tandis qu'Honorius était à Ravenne dans une honteuse indolence, divers tyrans s'élevèrent dans l'empire : Attale à Rome, Jovin en Angleterre et dans les Gaules, Héraclien en Afrique, et d'autres qui se firent déclarer empereurs. Honorius s'en défit heureusement, par le moyen de ses capitaines, et surtout de Constance. Il avait associé celui-ci à l'empire, et lui avait fait épouser sa sœur Placidie, veuve d'Ataulphe, de laquelle Constance eut Valentinien III, qui régna après lui. Cet empire se soutint faiblement sous douze empereurs, jusqu'à Augustule, qui fut dépossédé par Odoacre, roi des Hérules, peuples venus des environs du Pont-Euxin. Telle fut la fin de l'empire romain, qui, décomposé et déchiré, obéit à divers princes, lesquels se partagèrent les membres épars de ce grand corps. L'Italie fut soumise à des rois, après l'avoir été à des empereurs; et nous placerons ci-dessous la liste chronologique de ces princes.

EMPEREURS D'OCCIDENT.

Honorius règne en 395
Constantin, tyran, 421
Constance, 7 mois.

Jovin.
Héraclien et Attale.
Jean, tyran.

Valentinien III,	424	Anthemius,	467
Pétrone Maxime,	455	Olybrius,	472
Avitus,	455	*Interrègne*,	472
Interrègne,	456	Glycerius	473
Majorien,	457	Julius Nepos,	474
Sévère III,	461	Augustule fut le dernier empereur romain en Occident,	475
Interrègne de plus d'un an,	465		

ROIS D'ITALIE.

Odoacre règne en	476	Théodebalde,	540
Théodoric,	493	Ataric ou Etaric,	541
Athalaric,	526	Totila ou Baduilla,	541
Théodat,	534	Teïas est le dernier roi,	552
Vitigès,	536	Narsès gouverne 15 ans,	552

Aux rois d'Italie succédèrent les rois lombards, dont on verra l'histoire et la liste après celle des nouveaux rois de Perse.

EMPIRE D'ORIENT.

Depuis le partage qu'Arcadius fit avec son frère Honorius, l'empire ne fut plus réuni sur une même tête, comme il l'avait été plusieurs fois depuis Constantin le Grand, qui lui-même avait été empereur d'Occident, puis seul souverain de tout l'empire, après la mort de Licinius. Constantin eut sept successeurs à Constantinople, jusqu'à Théodose, qui fut empereur d'Orient durant 12 ans, avant d'être empereur d'Occident; ou plutôt les empereurs de Constantinople, jusqu'après Théodose, agissant de concert avec les empereurs de Rome, ces deux empires n'en faisaient qu'un. Mais sous les enfants de Théodose, ces deux empires furent totalement séparés d'intérêts, et prirent le nom d'Orient et d'Occident. Arcadius doit donc être regardé comme le premier empereur d'Orient. Il régna à Constantinople, la rivale de Rome. Quoique cette capitale de l'empire d'Orient passât, du temps même de son fondateur, pour une merveille, les autres empereurs qui lui succédèrent l'agrandirent, la fortifièrent et y ajoutèrent tous les agréments dont sa situation pouvait être susceptible. Tout y était digne d'admiration : les églises, les palais, les lieux publics, les quais, les ponts, les maisons même des particuliers. Mais tel est le sort des choses humaines : cette ville superbe fut sujette aux pestes, aux famines, aux tremblements de terre, aux feux du ciel, aux incursions des Barbares; et il ne s'est passé aucun siècle, depuis sa fondation, qu'elle n'ait été désolée par tous les fléaux.

EMPEREURS D'ORIENT.

(On ne sait point au juste en quel temps ont régné les empereurs marqués par une étoile.)

Arcadius, depuis 395 jusqu'en	408	Zénon,	491
Théodose II le Jeune, mort en	430	*Basilisque, Marcien et Léonce.* *	
Marcien,	457	Anastase I,	518
Léon I,	474	Justin I,	527
Léon II le Jeune,	474	Justinien I,	565

Justin II, 578
Tibère II, 582
Maurice, 602
Phocas, 610
Héraclius, 641
Héraclius Constantin, trois mois en 641
Héracléonas, 7 mois en 641
Tibère, peu de jours, 641
Constant II, 668
Maurice. * }
Grégoire. * }
Constantin III Pogonat, 685
Justinien II Rhinctmède, 695
Léonce, 698
Absimare Tibère, 705
Justinien II rétabli, 711
Philippique Bardanne, 713
Anastase II, 715
Théodose III, 717
Léon III l'Isaurien, 741
Constantin Copronyme, 775
Artabasde. *
Nicéphore. *
Nicétas. *
Léon IV Chazare, 780
Constantin et Irène, 797
Irène, seule, 802
Nicéphore, } 812
Staurace, 2 mois après, }
Michel Curopalate, 813
Léon l'Arménien, 820
Michel le Bègue, 829
Théophile, 842
Michel III, 867
Basile le Macédonien, 886
Léon le Philosophe, 911
Alexandre, 912
Constantin VI Porphyrogénète, }
Romain Lécapène, }
Christophe, } augustes en 913
Etienne, }
Constantin VII, }
Constantin, seul, depuis 948 jusqu'à 969
Romain II, 963
Nicéphore Phocas, 969
Jean Zimiscès, 976
Basile II, 1025
Constantin VIII, 1028
Romain Argyre, 1034
Michel IV Paphlagonien, 1041
Michel Calaphate, 1042
Zoé et Théodora, sœurs, 2 mois, 1042
Constantin Monomaque, 1054
Théodora, impératrice, 1056
Michel VI Stratiotique, 1057
Isaac Comnène, 1059
Constantin X Ducas, 1067
Michel Andronic et Constantin Ducas frères, 1068
Romain Diogène, 1071
Michel Ducas, seul, 1078
Nicéphore Botoniate, 1083
Alexis Comnène, 1118
Jean Comnène, 1143
Manuel Comnène, 1180
Alexis Comnène, 1183
Andronic Comnène, 1185
Isaac l'Ange, 1185
Alexis l'Ange, dit Comnène, 1203
Alexis Ducas Murtzufle, 1204

EMPIRE DES FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE.

Voici ce qui donna lieu à l'empire des Français à Constantinople, qui ne dura que 58 ans. Alexis l'Ange, dit *le tyran*, avait détrôné Isaac l'Ange, et s'était mis, en 1195, sur le trône. Alexis, fils d'Isaac, voyant les Français et les Vénitiens aller à la conquête de la Terre-Sainte, implora leur secours. Ils se joignirent à lui en 1203, prirent Constantinople après huit jours de siége, et le rétablirent sur le trône. L'année suivante, Alexis Ducas Murtzufle fit assassiner l'empereur que les croisés avaient rétabli, et s'empara de la couronne. Les Français, à cette nouvelle, revinrent attaquer la ville, la prirent dans trois jours, et en restèrent maîtres. Alors Baudouin, comte de Flandre, fut élu empereur de Constantinople. Il eut quatre successeurs, jusqu'en 1261, que Baudouin II fut dépossédé par Michel Paléologue, tuteur des enfants de Théodore Ducas, qui avait régné à Andrinople.

Ce tuteur fit mourir ses pupilles, et reprit Constantinople sur les Latins (c'était le nom des Français à Constantinople), par l'intelligence des Grecs qui étaient dans la ville. Ainsi succéda l'empire Grec à celui des Latins; et il subsista près de 200 ans, après lesquels il fut envahi par les Ottomans.

EMPEREURS FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE.

Baudouin, depuis 1204, jusqu'en	1206	Robert de Courtenai,	1228
Henri son frère,	1216	Baudouin II de Courtenai,	1261
Pierre de Courtenai,	1220		

EMPIRE GREC A NICÉE.

Alexis Ducas Murtzufle, tyran de Constantinople, en ayant été chassé par les Français et les Vénitiens, Théodore Lascaris, que le clergé avait autorisé à prendre les armes contre ce tyran, voyant Constantinople au pouvoir des Français, sortit de cette ville avec Anne, son épouse, et trois filles qu'il avait, et il se retira à Nicée en 1204, où il fut couronné empereur. Il forma son empire d'une partie de celui de Constantinople. Théodore Lascaris n'eut que trois successeurs; Jean Lascaris, dernier empereur, fut privé, en 1255, de la vue, par ordre de Michel Paléologue, son tuteur, qui usurpa sa couronne. Ce fut le même Paléologue qui se rendit ensuite maître de l'empire de Constantinople. Cent ans après, Amurat I, empereur des Turcs, prit Andrinople en 1362, qu'il fit la capitale de son empire. Elle l'a été jusqu'en 1453, que Mahomet II prit Constantinople.

EMPEREURS GRECS A NICÉE.

Théodore Lascaris I, depuis 1204 ou 1206 jusqu'en	1222	Andronic, dit le Jeune,	1341
Jean Ducas Vatace, jusqu'en	1255	Jean Paléologue,	1391
Théodore Lascaris II,		Jean Cantacuzène abdique en	1355
Jean Lascaris, et Michel Paléologue, jusqu'en	1261	Manuel Paléologue,	1419
Michel, seul, jusqu'en	1282	Jean Paléologue II,	1448
Andronic, dit le Vieux,	1332	Constantin Paléologue, jusqu'en 1453, que Mahomet prit Constantinople	

SECOND EMPIRE D'OCCIDENT ou D'ALLEMAGNE.

L'Empire d'Occident, qui avait fini l'an 475 dans Augustule, dernier empereur romain, qui avait ensuite été rempli par le règne des Hérules, des Ostrogoths et des Lombards, fut renouvelé par Charlemagne, le jour de Noël, en 800. Ce prince s'étant rendu à Rome, le pape Léon III le couronna empereur dans l'église de Saint-Pierre, aux acclamations du clergé et du peuple (*Voy.* l'article de Charlemagne dans ce Dictionnaire.) Nicéphore, qui était pour lors

empereur d'Orient, donna les mains à ce couronnement; et ces deux princes convinrent entre eux que l'état de Venise servirait de limite aux deux empires. Charlemagne exerça toute l'autorité des Césars partout ailleurs que dans Rome, où il laissa à l'Église tous ses privilèges, et au peuple tous ses droits. Nul pays, depuis Bénévent jusqu'à Bayonne, et Bayonne jusqu'en Bavière, n'était exempt de sa puisssance législative.

Après la mort de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, son fils et son successeur, en 840, l'empire fut divisé entre les quatre fils de Louis. Lothaire I fut empereur, Pepin fut roi d'Aquitaine, Louis roi de Germanie, et Charles le Chauve roi de France. Ce partage fut une source éternelle de divisions. Les Français conservèrent l'empire sous huit empereurs, jusqu'en 912, que Louis III, dernier prince de la race de Charlemagne, mourut sans laisser d'enfant mâle. Conrad, comte de Franconie, gendre de Louis, fut élu empereur. L'empire passa ainsi aux Allemands, et devint électif; car il avait été héréditaire sous les empereurs Français qui l'avaient fondé. C'étaient les princes, les seigneurs et les députés des villes qui choisissaient l'empereur, jusque vers la fin du treizième siècle, que le nombre des électeurs fut fixé. Rodolphe, comte de Hapsbourg, fut élu empereur. Il est le chef de l'illustre maison d'Autriche, qui vient de la même souche que la maison de Lorraine, réunie à elle depuis 1736. Charles VI du nom, mort en 1740, était le dernier empereur de la maison d'Autriche, dans laquelle on les avait choisis durant plus de 300 ans. Charles VII, de la maison de Bavière, lui succéda. François-Etienne, de la maison de Lorraine, élu en 1745, mourut en 1765. Son fils, Joseph-Benoît, né en 1741, régna depuis la mort de son père.

EMPEREURS D'OCCIDENT OU D'ALLEMAGNE.

Charlemagne, depuis 800 jusqu'en	814	Conrad III,	1152
Louis le Débonnaire,	840	Frédéric I Barberousse,	1190
Lothaire I,	855	Henri VI,	1197
Louis II,	875	Philippe,	1208
Charles le Chauve,	877	Othon IV,	1218
Interrègne de trois ans,		Frédéric II,	1250
Charles le Gros,	888	Conrad IV,	1254
Gui,	894	Guillaume,	1256
Arnoul,	898	*Troubles et interrègne jusqu'en*	1273
Bérenger et *Lambert.*		Rodolphe de Hapsbourg, en 1273, jusqu'en	1291
Louis III,	912	Adolphe de Nassau,	1298
Conrad I,	918	Albert d'Autriche,	1308
Henri l'Oiseleur,	936	Henri VII de Luxembourg, jusqu'en	1313
Othon le Grand,	973	*Frédéric, en*	1314
Othon II,	983	*Il n'est pas compté.*	
Othon III,	1002	Louis de Bavière, jusqu'en	1347
Henri II,	1024	Charles IV,	1378
Conrad II, le Salique,	1039	Wenceslas, déposé en	1400
Henri III le Noir,	1056	Robert, palatin du Rhin, jusqu'en	1410
Henri IV,	1106	Josse de Moravie, 4 mois en	1411
Henri V,	1125		
Lothaire II,	1137		

Sigismond de Luxembourg, jusqu'en	1438
Albert II d'Autriche,	1439
Frédéric III,	1493
Maximilien I,	1519
Charles V,	1557
Ferdinand I,	1564
Maximilien II,	1576
Rodolphe II,	1612
Mathias,	1619
Ferdinand II,	1637
Ferdinand III,	1658
Léopold,	1705
Joseph I,	1711
Charles VI,	1740
Ici finissent les princes de la maison d'Autriche.	
Charles VII de Bavière est élu empereur en 1742, meurt en	1745
François I, duc de Lorraine, élu empereur en 1745, mort en	1765
Marie-Thérèse, fille de Charles VI, meurt en	1780
Joseph II, empereur, né le 13 mars 1741, mort en	1790
Léopold II, empereur, mort en	1792
François II, empereur en	1792

DIGRESSION SUR LES ÉLECTEURS.

Le trône impérial étant électif, les princes qui ont droit de l'élire sont regardés comme les principaux membres de l'empire. On dispute beaucoup sur l'origine des électeurs comme sur toutes les origines. Quelques-uns la rapportent à Othon III en 997, d'autres à Frédéric II, d'autres enfin à Rodolphe de Hapsbourg. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le nombre de ces princes électeurs fut incertain jusqu'à Frédéric II, dans le XIIIe siècle.

La bulle d'or, publiée par Charles IV en 1356, fixa le nombre des électeurs à sept : trois ecclésiastiques, qui sont les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne; et quatre laïques, le roi de Bohême, le comte palatin du Rhin, le duc de Saxe et le marquis de Brandebourg. Par la paix de Munster en 1648, cet ordre fut changé : le duc de Bavière avait été mis à la place du comte palatin du Rhin; et l'on fut obligé de créer un huitième électorat pour le fils de Frédéric V, comte palatin du Rhin, dépouillé de son titre en 1622, pour s'être fait proclamer roi de Bohême. Enfin, en 1692, l'empereur Leopold créa un neuvième électorat en faveur d'Ernest de Brunswick, duc de Hanovre, dont le fils Georges monta sur le trône d'Angleterre en 1714. Par la mort de Maximilien-Joseph, électeur de Bavière en 1777, cet électorat est supprimé.

Quand l'empereur veut s'assurer d'un successeur, il le fait élire par les électeurs roi des Romains; et si l'empereur sort de l'empire, ou est hors d'état de gouverner, il tient les rênes du gouvernement en qualité de vicaire-général de l'empire. Lorsqu'il n'y a point de roi des Romains, les électeurs palatin et de Saxe ont le vicariat de l'empire, quoique le duc de Bavière dispute ce droit au premier.

ROIS DES PARTHES.

(*Voyez ce qui est dit ci-devant de ce royaume, après l'article* Syrie, *pag.* 45.)

Praatace, peu de mois, l'an de J.-C. 13	Vonones II, peu de mois, 50
Orodes II, quelques mois, 15	Vologèse, } 50
Vonones I, 15	Artabane IV, }
Artabane III, 18	Pacore II, 90
Tiridate, 35	Chosroès I, 107
Artabane, rétabli, 36	Parthamaspates, 117
Cinname, peu de jours.	Chosroès, rétabli, 117
Artabane, rétabli, meurt, 43	Vologèse II, 133
Vardanes, chassé, 43	Vologèse III, 189
Gotharze, 43	Artabane V, dernier roi des Parthes arsacides, 214, tué en 226
Vardanes, rétabli, 43	
Gotharze, rétabli, 47	

SECOND EMPIRE DES PERSES.

Artaxercès, simple soldat persan, qui se prétendait issu des anciens rois de Perse, se révolta en 226 contre Artabane, dernier roi des Parthes. Il commença par se rendre maître de la Parthie, et ayant remporté quelques avantages sur Artabane, il le tua dans une bataille qu'il lui livra. Ainsi ce rebelle rétablit l'empire des Perses, qui avait fini sous Darius, et qui subsiste encore aujourd'hui, mais qui a passé à des princes de différentes nations.

Cet empire eut premièrement 28 princes, depuis Artaxercès jusqu'à Jezdégirdes III, lequel fut tué par Omar, roi des Sarrasins, qui lui succéda. Les Sarrasins en furent maîtres durant 418 ans. Ils en furent dépossédés en 1051 par le sultan Gélal-Edin. Ses successeurs en furent souverains jusqu'en 1396, que Tamerlan s'en empara, à la tête de 20,000 Tartares. Quatre princes de la faction dite du *Bélier noir* succédèrent à Tamerlan jusqu'en 1467, qu'Usum-Cassan, de la faction du *Bélier blanc*, qui n'était que gouverneur de l'Arménie, se révolta et s'empara de la Perse sur Jooncha, et le fit mourir avec son fils Acen-Ali. Après la mort d'Usum-Cassan, en 1478, la Perse fut livrée aux troubles et aux divisions. Cependant Ismaël, issu d'une de ses filles, s'empara du trône et s'y maintint. Il recouvra tout ce que ses prédécesseurs avaient laissé envahir, et rendit l'empire des Perses aussi brillant que jamais. C'est depuis lui qu'on marque l'empire des Sophis. Ses descendants en ont été tranquilles possesseurs jusqu'en 1747, que Thamas-Koulikan s'en est emparé. Depuis sa mort, la Perse est tellement agitée au sujet d'un successeur, que cette partie de l'histoire, quoique si voisine de nous, est très embrouillée.

Le second empire des Perses fut d'abord très puissant, les Ro-

mains n'ayant jamais remporté que de très faibles avantages sur eux; mais depuis que les Sarrasins s'en rendirent maîtres, les divisions auxquelles il fut exposé diminuèrent de beaucoup son ancienne gloire, et ses forces s'affaiblirent. Ce n'est qu'avec le temps et avec bien de la peine que cet empire a reconquis les provinces qui en avaient été démembrées.

ROIS DES PERSES ET DES PARTHES.

Artaxare ou Artaxerxès, roi des Perses et des Parthes,	223	Jezdégirdes II,	440
Sapor I,	238	Prozès,	457
Hormisdas I,	269	Balascès ou Obalas,	488
Vararanès I, ou Bahram,	272	Cavadès ou Kobad,	491
Vararanès II,	279	Chosroès le Grand,	531
Narsès,	294	Hormisdas III,	579
Hormisdas II,	303	Chosroès II,	590
Sapor II,	310	Siroès, 8 mois,	628
Artaxercès II,	380	Adeser, 7 mois,	629
Sapor III,	384	Sarbazas, 2 mois,	629
Vararanès III,	389	Tourandokht, reine, 16 mois,	630
Jezdégirdes I,	399	*Elle eut pour successeurs cinq princes qui ne firent que paraître.*	
Vararanès IV,	420	Jezdégirdes III, dernier roi,	632

ARABIE.

Les Arabes, qui étaient gouvernés par les Romains depuis que Pompée eut défait leur roi Arétas l'an 63, tentèrent en vain plusieurs fois de secouer leur joug. Leurs gouverneurs les rangèrent toujours à leur devoir jusqu'en 625, que Mahomet fit révolter l'Arabie et y établit sa doctrine. La partie de l'Arabie voisine de la mer Rouge dépend des Turcs; l'intérieur a des princes particuliers, les uns indépendants, les autres simplement tributaires du grand-seigneur.

Les Arabes suivirent à peu près le même culte que les Égyptiens, jusqu'à ce que saint Jude les convertît, dit-on, au christianisme; mais Mahomet, qui était Arabe, leur fit adopter toutes ses rêveries, et ils furent ensuite les propagateurs de sa secte. Il y a encore beaucoup de chrétiens grecs vers les monts de Sinaï et d'Horeb, vers la mer Rouge et dans les déserts de l'Arabie pétrée et de la déserte; il y en a moins dans l'Arabie heureuse.

Après la mort de Mahomet, ses sectateurs nommèrent à sa place Aboubéker, qui prit le titre de *calife*, c'est-à-dire vicaire ou lieutenant; et ce titre devint commun à tous ceux qui occupèrent la même place.

Chefs de la religion et de l'état, les califes réunissaient en leur personne les droits du glaive et de l'autel. Tous les autres souverains mahométans relevaient d'eux, comme leurs vassaux. Les peuples révéraient dans les califes les vicaires du prétendu prophète. Tout pliait, en un mot, parmi les sectateurs de l'Alcoran, sous le

poids de leur autorité. Insensiblement cette énorme puissance s'affaiblit par la nonchalance de ceux qui en étaient revêtus; elle dégénéra en vains titres, et à la fin s'anéantit.

CALIFES DES SARRASINS.

Mahomet, depuis 622 jusqu'à	632	Mota Vakel,	861
Aboubéker,	634	Mostanser,	862
Omar,	644	Mostain Billah,	866
Othman,	656	Motaz,	869
Moavia en Egypte, } Ali en Arabie, }	661	Mothadi Billah,	870
		Motamed Billah,	892
Hasan,	661	Mòthaded Billah,	902
Moavia seul,	680	Moctafi Billah,	908
Yésid I,	683	Moktader Billah,	932
Moavia II,	684	Kaher,	934
Mervan I,	685	Rhadi,	940
Abdolmalek,	705	Motaki,	944
Valid I,	715	Mostakfi,	946
Soliman,	717	Mothi,	974
Omar II,	720	Thaï,	991
Yésid II,	724	Kader,	1031
Hescham,	743	Kaiem Bamrillah,	1075
Valid II,	744	Moctadi Bamrillah,	1094
Yésid III,	744	Mostadher,	1118
Ybrahim,	744	Mostarched,	1135
Mervan II,	750	Rascheld,	1136
Aboul-Abbas,	754	Moctafi II,	1160
Abougiafar-Almanzor,	775	Mostandged,	1170
Mohammed-Mahadi,	785	Mosthadi,	1180
Hadi,	786	Nasser,	1225
Aaroun-al-Raschild,	809	Daher,	1226
Amin,	813	Mostanser,	1243
Mamoun,	833	Mostazem, tué à 46 ans,	1238
Motassem,	842	*En lui finit la dignité de Calife en Asie.*	
Vatek Billah,	847		

L'EMPIRE OTTOMAN ou DE TURQUIE.

Les Turcs, originaires de la Tartarie, où l'on trouve encore le pays de Turquestan, parurent dans les armées de l'empereur Héraclius vers l'an 622; mais ce n'étaient que des troupes auxiliaires, qui se renfermaient dans leurs déserts dès qu'on n'avait plus besoin de leurs services. On les vit reparaître vers l'an 766; enfin ils formèrent un corps de nation au commencement du xe siècle. Leurs armes eurent des succès dans les siècles suivants. Un de leurs khans, nommé Othman ou Osman, fils d'Ortogule, se rendit maître de plusieurs provinces de l'Asie mineure en 1300. Son règne fut glorieux. Ses successeurs augmentèrent beaucoup ses conquêtes, et mirent fin à l'empire des Sarrasins, fondé par Mahomet l'an 622, et à celui des Grecs, dont le leur est aujourd'hui composé.

SULTANS OTTOMANS.

Othman ou Osman, meurt en	1326	Osman I,	1622
Orchan ou Orkan,	1360	Mustapha, rétabli,	1623
Amurat I,	1389	Amurat IV,	1640
Bajazet I,	1403	Ibrahim,	1649
Soliman I,	1410	Mahomet IV, déposé en	1687
Musa Chélébi,	1413	Soliman III,	1691
Mahomet I,	1421	Achmet II,	1695
Amurat II,	1451	Mustapha II,	1703
Mahomet II,	1481	Achmet III, abdique en	1730
Bajazet II,	1512	Mahomet V,	1759
Sélim I,	1520	Osman II,	1757
Soliman II,	1566	Mustapha III,	1774
Sélim II,	1574	Achmet IV,	1789
Amurat III,	1595	Sélim III,	1807
Mahomet III,	1603	Mustapha IV, détrôné en	1808
Achmet I,	1617	Mahmoud II, né en 1784, proclamé empereur le 11 août	1808
Mustapha, chassé,	1618		

PERSE.

(*Voyez le Précis historique à l'article du* SECOND EMPIRE DES PERSES, *pag.* 63.)

NOUVEAUX ROIS DE PERSE.

Tamerlan occupa ce royaume vers l'an	1396	Julaver en	1485
Ses descendants sont chassés.		Baysancor en	1488
Usum-Cassan en	1467	Rustan en	1490
Jecoub en	1478	*Ahmed, usurpateur en*	1497
		Alvand en	1496

SOPHIS.

Ismaël I, sophi en	1499	Soliman, jusqu'en	1694
jusqu'en	1523	Hussein,	1721
Thamas, jusqu'en	1575	Mahmoud,	1725
Ismaël II,	1577	*Ashraff, usurpateur,*	1730
Mohammed Khodabende,	1585	Thamas II, déposé en	1732
Hainzed,	1585	Mirza Abbas,	1736
Ismaël III,	1586	Thamas-Koulikan, assassiné l'an à l'âge de 59 ans.	1747
Ahbas le Grand, jusqu'en	1628	*Après sa mort, il y a eu diverses révolutions.*	
Mirtza,	1642		
Abbas II,	1665		

LOMBARDIE.

Les Lombards, connus depuis le IIIe siècle, habitaient dans la Marche de Brandebourg, entre l'Elbe et l'Oder. Sous l'empereur Tibère, ils avaient fait alliance avec Arminius, chef des Chérusques.

Ces peuples s'étant prodigieusement augmentés, parcoururent l'Allemagne sons la conduite de leurs ducs. Ils vinrent dans la Pannonie (le long du Danube), sur la fin du ve siècle, et s'y établirent. Narsès, général de l'empereur Justinien, les attira l'an 568 en Italie : ils y vinrent au nombre de 200,000, sous la conduite d'Alboin, et mirent tout à feu et à sang. Ce général prit Pavie après un siége de trois ans, et forma un état sous le nom de Lombardie. Il fut ensuite proclamé roi, en 571, par son armée. Cléphis lui succéda en 574. Après sa mort, les Lombards furent gouvernés par trente ducs durant dix ans, puis ils eurent des rois jusqu'à Didier, qui en fut le vingt-unième et dernier.

Ce prince, extrêmement ambitieux, aspirait à l'empire de toute l'Italie. Il arma pour la soumettre à son joug. Le pape Adrien, qui était alors sur le saint-siége, implora le secours de Charlemagne. Didier fut vaincu, fait prisonnier avec sa femme et ses enfants, et conduit en France ; ce roi malheureux y mourut quelque temps après. Ainsi fut éteint le royaume de Lombardie, qui avait duré 206 ans sous vingt-un rois. (*Voyez* les articles d'Adrien, de Charlemagne et de Didier.) Toute la partie de l'Italie jusqu'à Rome avait été soumise aux Lombards, si l'on en excepte Ravenne et quelques autres places le long de la côte. Leur religion était aussi barbare que leurs mœurs, et ils ne l'abandonnèrent entièrement que lorsqu'ils furent soumis à la France.

ROIS DES LOMBARDS.

Alboin, depuis 568 jusqu'en	**571**	Pertharithe,	688
Cléphis,	**574**	Cunibert le Pieux,	700
Interrègne.		Luitper, 8 mois,	701
Autharis,	**590**	Reguibert,	702
Agilulfe,	**616**	Aritbert,	712
Adaloald,	**629**	Luitprand,	736
Ariovald,	**630**	Hildebrand avec Luitprand.	
Rotharis,	**646**	Rachis,	749
Rodoald,	**651**	Astolfe,	756
Aribert,	**661**	Didier,	774
Godebert,	**662**	*Ici finit le royaume des Lombards ; Charlemagne ayant défait ces peuples, prit le nom de* roi d'Italie.	
Grimoald,	**671**		
Garibald.			

EXARCHAT DE RAVENNE.

Lorsque les barbares se furent rendus maîtres de l'Italie, les empereurs d'Orient y envoyèrent de temps en temps des généraux pour y maintenir leurs droits. Le général Narsès ayant été rappelé en 568, Longin prit sa place et s'établit à Ravenne avec le titre d'*exarque*. Il fut rappelé ensuite. Plusieurs autres généraux y furent envoyés successivement, qui portèrent le même titre.

Luitprand, roi des Lombards, s'empara de Ravenne en 726, sous l'exarque Paul ; mais ce gouverneur, avec le secours du pape et des

Vénitiens, la reprit l'année suivante. Elle fut enfin prise en 752 par Astolphe, roi des Lombards, sur Eutychès, le dernier des exarques, qui fut chassé de toute l'Italie, et obligé de retourner à Constantinople. Deux ans après, Pépin, roi de France, obligea Astolphe à donner cette ville avec l'exarchat au pape; ce que Charlemagne confirma, en y ajoutant de nouvelles terres.

EXARQUES DE RAVENNE.

Longin, 1er exarque, depuis	568	Théodore Calliopas, pour la 2e fois,	666
jusqu'en	584	Grégoire,	678
Smaragde,	590	Théodore II,	687
Romain,	597	Jean Platyn,	702
Callinique,	602	Théophylacte,	710
Smaragde, pour la 2e fois,	611	Jean Rizocope,	711
Lemigius,	616	Eutychès,	713
Eleuthère,	619	Scholasticus,	727
Isaac,	638	Paul,	728
Platon,	641	Eutychès, pour la 2e fois,	752
Théodore I Calliopas,	649		
Olympius,	652	*Fin des exarques.*	

FRANCE.

Au commencement du ve siècle, Pharamond, à la tête d'un peuple aguerri, tantôt ennemi, tantôt allié des Romains, passa le Rhin, et se rendit maître de quelques provinces que la décadence de l'empire laissait au premier occupant. Clovis, le 5e roi qui porta le sceptre après lui, soumit, en 507, les Gaules, qui prirent le nom de France. A sa mort, il partagea le royaume à ses enfants; funeste maxime, suivie par ses successeurs, et qui fut la source fatale des troubles qui le désolèrent. Charlemagne étendit sa puissance presque par toute l'Europe. Il rétablit même l'empire d'Occident, qui passa à son fils. Cependant avec lui s'assoupit pour quelque temps la gloire de la nation. Louis le Débonnaire succéda à toute sa puissance; mais sa faiblesse et celle de ses enfants donnèrent lieu aux provinces éloignées de secouer le joug, et aux Barbares de faire des incursions dans ses vastes états. Ses successeurs, plus faibles encore, leur laissèrent envahir les plus belles parties de leur domaine et les plus beaux droits de leur couronne. Des princes plus actifs, surtout ceux de l'auguste maison de Bourbon, ont rendu à l'empire français son premier éclat.

ROIS DE FRANCE.

Pharamond, vers	420	*Partage du royaume entre les fils de Clovis.*	
Clodion, mort en	448		
Mérovée,	456	Thierry à Metz, meurt en	534
Childéric,	481	Clodomir à Orléans, meurt en	524
Clovis I,	511	Childebert à Paris, meurt en	558

Clotaire I à Soissons, meurt en	561
Autre partage entre les fils de Clotaire I, qui régnaient en	561
Charibert à Paris, meurt en	567
Gontran à Orléans,	593
Chilpéric I à Soissons,	584
Sigebert à Metz,	575
Clotaire II, fils de Chilpéric I, en	628
Dagobert I,	638
Clovis II,	655
Clotaire III,	670
Childéric II en Austrasie et en Neustrie,	673
Thierry II, déposé et rétabli,	691
Clovis III,	695
Childebert II,	711
Dagobert II,	715
Clotaire, déclaré roi en	717
règne 2 ans, jusqu'à	719
Interrègne de 2 ans.	
Childéric III, depuis	742
jusqu'à	752

Ici commence la 2e race.

Pépin le Bref, depuis	752
jusqu'à	768
Charlemagne,	814
Louis I le Débonnaire,	840
Charles II le Chauve,	877
Louis II dit le Bègue,	879
Louis III,	882
Carloman,	884
Charles le Gros,	888
Eudes,	898
Charles III le Simple,	929
Robert usurpe en	922
Raoul lui succède en	923
et règne jusqu'en	936
Louis IV d'Outre-mer,	954
Lothaire,	986
Louis V le Fainéant,	987

Ici commence la 3e race.

Branche des Capétiens.

Hugues Capet,	996
Robert,	1031
Henri I,	1060
Philippe I,	1108
Louis VI, dit le Gros,	1137
Louis VII, dit le Jeune,	1180
Philippe II Auguste,	1223
Louis VIII Cœur-de-lion,	1226
Saint Louis IX,	1270
Philippe III le Hardi,	1285
Philippe IV le Bel,	1314
Louis X le Hutin,	1316
Interrègne de 5 mois.	
Jean I, 8 jours.	
Philippe V le Long,	1322
Charles IV le Bel,	1328

Branche des Valois

Philippe VI de Valois,	1350
Jean II le Bon,	1364
Charles V le Sage,	1380
Charles VI le Bien-aimé,	1422
Charles VII le Victorieux,	1461
Louis XI,	1483
Charles VIII,	1498
Louis XII, Père du peuple,	1515
François I, le Père des lettres,	1547
Henri II,	1559
François II,	1560
Charles IX,	1574
Henri III,	1589

Branche des Bourbons.

Henri IV le Grand,	1610
Louis XIII le Juste,	1643
Louis XIV le Grand,	1715
Louis XV le Bien-aimé,	1774
Louis XVI, né le 23 août 1754, de Louis, dauphin de France, fils de Louis XV; marié le 16 mai 1770, à Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche; sacré à Reims le 11 juin 1775, mort le 21 janvier	1793
Louis XVII,	1795
Révolution de 1793 à	1804
Empire de 1804 à	1814
Louis XVIII, né le 17 novembre 1755, restauré sur son trône le 1er avril 1814, mort en	1824
Charles X, né le 9 octobre 1757, roi de France et de Navarre, le 16 septembre	1824

ANGLETERRE.

Une partie de la Grande-Bretagne fut soumise aux Romains jusqu'en 409, que cette province, désolée par les Pictes et les Écossais, implora le secours de l'empire contre ces barbares. Constance, touché de leurs malheurs, leur envoya, en 421, une légion qui défit ces ennemis. Il engagea en même temps les habitants du pays à relever le mur de séparation qui avait été construit par l'empereur Sévère. Les Bretons, qui manquaient d'adresse et d'ouvriers, se contentèrent de bâtir un rempart de gazon, que les Écossais renversèrent aussitôt qu'ils furent assurés de la retraite des Romains. Honorius leur envoya encore des troupes qui les délivrèrent des Barbares, et qui leur déclarèrent *que l'empire ne pouvait plus leur donner de secours*. Le départ des Romains fut encore un signal pour les Barbares; ils revinrent en plus grand nombre. Les Bretons abandonnèrent leurs demeures et se retirèrent dans les bois.

Ayant vainement, du fond de leurs forêts, imploré la protection des mêmes Romains, et le désespoir leur tenant lieu de force, ils repoussèrent les Barbares; mais ce succès n'eut pas de suite. Les Pictes revinrent et les firent trembler de nouveau. C'est alors que Vortigerne, leur roi, prince livré à la débauche, appela à son secours les Saxons qui habitaient vers l'embouchure de l'Elbe.

Cette alliance, qui paraissait avantageuse aux Bretons, devint fatale à leur liberté. Ils repoussèrent, à la vérité, leurs premiers ennemis; mais les Saxons, à qui Vortigerne avait donné par reconnaissance l'île de Tanet, sur les côtes de Kent, y envoyèrent bientôt une nombreuse colonie. Ils s'unirent avec les Anglais, leurs voisins, et les Jutes, habitants de la Chersonèse-Cimbrique, armèrent ensemble une flotte de 18 vaisseaux, et vinrent dans la Grande-Bretagne, sous la conduite d'Hengist. On leur donna des terres à condition qu'ils combattraient pour le salut du pays. Peu après, sous différents prétextes, ils prirent les armes contre les Bretons, et donnèrent lieu à une guerre sanglante qui dura vingt années. Enfin ces trois peuples, devenus maîtres de l'île jusqu'aux frontières de l'Écosse, formèrent sept petits royaumes. Egbert, roi de Westsex, réduisit sous sa seule domination tous ces petits états en 801. Sur la fin de la guerre, une partie des Bretons, naturels du pays, se retira dans la province de la France qui d'eux prit le nom de *Bretagne*; une autre se retira dans la principauté de Gallès, où leurs princes se maintinrent jusqu'en 1282, que cette principauté fut unie à l'Angleterre. C'est depuis ce temps que les fils aînés des rois d'Angleterre portent le nom de princes de Galles.

Les descendants d'Egbert lui succédèrent jusqu'en 1017, que Canut II, roi de Danemarck, entra en Angleterre, tua Edmond II, dernier roi, et monta sur le trône. Édouard III, neveu d'Edmond,

étant mort en 1066 sans enfants, institua pour son héritier Guillaume le Conquérant, fils naturel de Robert, duc de Normandie. Il y en eut quatre de cette maison, jusqu'en 1135; puis un de la maison des comtes de Blois; quinze de la maison d'Anjou, qui héritèrent de cette couronne par droit du sang du côté des femmes, depuis 1154 jusqu'en 1485; six rois descendants d'un prince de Galles, et quatre de la maison de Stuart. La maison d'Hanovre occupe aujourd'hui le trône d'Angleterre, et sait tenir d'une main ferme le timon d'un navire presque toujours agité par la tempête.

ROIS D'ANGLETERRE ET DE WESTSEX.

Les rois de Westsex s'étant rendus maîtres des sept petits royaumes qui divisaient l'Angleterre, c'est par eux que nous commencerons notre liste.

Céolric meurt en	597
Céolulfe,	611
Cinigisil,	643
Cénowalck,	672
Saxeburge, reine,	673
Census,	685
Escuin,	685
Cedowalla,	689
Ina se fait moine en	726
Adelard,	740
Cudred,	754
Sigebert, déposé en	755
Cinulphe,	784
Brithrick,	800
Egbert, 1er roi de toute l'Angleterre,	837
Etulphe ou Etholwolph,	857
Ethelbald,	860
Ethelbert,	866
Ethelred I,	871
Alfred le Grand,	900
Edouard I l'Ancien,	924
Aldestan,	940
Edmond I,	946
Edred,	955
Edvy,	959
Edgard,	975
Saint Edouard II le Jeune,	979
Ethelred II,	1014
Suénon, roi de Danemarck,	1015
Edmond II,	1017
Canut, roi de Danemarck,	1037
Harald I,	1039
Hardi Canut,	1042
Edouard III le Confesseur, } Harald II; }	1066
Guillaume le Conquérant, duc de Normandie,	1087
Guillaume II, dit le Roux,	1100
Henri I,	1135
Etienne,	1154
Henri II Plantagenet,	1189
Richard I Cœur de lion,	1199
Jean sans terre,	1216
Henri III,	1272
Edouard I,	1307
Edouard II,	1327
Edouard III,	1377
Richard II,	1399
Henri IV,	1413
Henri V,	1422
Henri VI,	1461
Edouard IV, } Edouard V, }	1483
Richard III,	1485
Henri VII,	1509
Henri VIII,	1547
Edouard VI,	1553
Marie, } reines, {	1558
Elisabeth, } reines, {	1602
Jacques I,	1625
Charles I est décapité,	1649
Interrègne,	1653
Olivier Cromwel, protecteur,	1658
Richard Cromwel, chassé en	1660
Charles II,	1685
Jacques II, obligé de fuir,	1688
Guillaume III de Nassau,	1702
Anne, reine,	1714
George I de Brunswick,	1727
George II,	1760
George III,	1820
George IV, né le 12 août 1762; roi d'Angleterre, le 29 janvier	1820

ÉCOSSE.

Les Ecossais, colonie des Hyberniens, eurent des rois long-temps avant J.-C. Mais comme ces peuples ne lièrent jamais beaucoup de commerce avec les autres nations de l'Europe, on ne peut guère faire fond sur la succession de leurs rois jusqu'à l'an 550, temps ou régnait Congale II. Les Écossais, guerriers, cruels et infatigables, restèrent toujours indépendants. Les Romains avaient beaucoup de peine à s'opposer à leurs fréquentes incursions dans l'Angleterre, puisque l'empereur Adrien se vit obligé de construire, l'an 121, un mur de 30 lieues au nord de l'Angleterre, pour la séparer et la mettre à l'abri de leurs fureurs. Vers l'an 209, l'empereur Sévère en fit aussi faire un de l'est à l'ouest. Jacques VI, soixante-sixième roi d'Écosse, étant parvenu au trône d'Angleterre sous le nom de Jacques I, réunit ces deux royaumes sous le nom de *Grande-Bretagne*. L'union parfaite n'a cependant été consommée qu'en 1707. C'est alors que son parlement a été incorporé à celui d'Angleterre.

ROIS D'ÉCOSSE.

Congale meurt en	558	Indulphe,	968
Chiaule,	580	Duphus,	973
Aldam,	606	Cullenus,	978
Kenet.		Kenet III,	994
Eugène III,	620	Constantin IV,	995
Ferchard I,	632	Crimus,	1003
Donald I,	647	Malcom II,	1033
Ferchard II,	668	Duncan I,	1040
Maldouin,	688	Machabée,	1057
Eugène IV,	692	Malcom III,	1093
Eugène V,	699	Donald III,	1094
Amberchelet,	700	Duncan II, tué en	1095
Eugène VI,	717	Donald, rétabli, meurt en	1098
Mordac,	730	Edgard,	1106
Ersinius,	761	Alexandre,	1124
Eugène VII,	764	David,	1153
Ferchard III,	767	Malcom IV,	1165
Solvatius,	787	Guillaume,	1214
Achanis,	809	Alexandre II,	1249
Congale III,	814	Alexandre III,	1286
Dongal,	820	*Interrègne*,	1292
Alpin,	823	Jean Bailleul,	1306
Kenet II,	854	Robert I de Brus,	1329
Donald V,	858	David II,	1371
Constantin II,	874	Robert II Stuart,	1390
Ethus,	875	Robert III,	1406
Grégoire,	893	*Interrègne jusqu'en*	1424
Donald II,	904	Jacques I,	1437
Constantin III,	943	Jacques II,	1460
Malcom,	958	Jacques III,	1488

Jacques IV,	1513	*Les successeurs de Jacques VI sont en même temps rois d'Angleterre et d'Écosse.*
Jacques V,	1542	
Marie Stuart, reine,	1587	
Jacques VI, proclamé roi d'Angleterre en	1603	

LES GOTHS ET LES SUÈVES EN ESPAGNE.

Les brigands connus sous le nom de *Goths*, ayant parcouru tous les pays du Nord, entraînèrent avec eux, dans leurs courses, des Scythes, des Daces, des Gètes; c'est pourquoi on les confond quelquefois avec ces peuples. Après avoir fait diverses tentatives sur l'Orient, où ils furent défaits et vaincus même plusieurs fois, ils se jetèrent du côté de l'Occident. Ils s'emparèrent, en 376, de la Dacie, et de là ils se partagèrent en deux bandes. Ceux qui habitèrent le pays le plus oriental vers le Pont-Euxin, s'appelèrent *Ostrogoths* ou Goths de l'Orient; et ceux qui demeurèrent plus à l'Occident, s'appelèrent *Visigoths*. Ils furent, les uns et les autres, alliés des Romains durant quelque temps; mais, peu contents d'une paix qui ne leur était pas avantageuse, il passèrent souvent le Danube, et firent de grands ravages sur les terres de l'empire. Théodose les défit totalement, et les repoussa même au-delà de la Thrace en 379. Mais enfin ils se rendirent si puissants par les peuples qui se joignaient à eux, et si redoutables par leur nombre, qu'ils pénétrèrent sans obstacle jusqu'en Italie.

Honorius, pour se défaire de cette foule d'ennemis, leur céda une partie des Gaules et de l'Espagne. Trois ans après, Alaric prit Rome en 409 et la saccagea. Ataulphe, son beau-frère, lui succéda, et commença, en 412, le royaume des Visigoths dans l'Aquitaine et la Gaule-Narbonnaise. Deux ans après, ces peuples furent battus et obligés de se retirer en Espagne, toujours sous le nom de Visigoths, tandis qu'Arméneric, à la tête des Suèves, après avoir ravagé plusieurs provinces des Gaules, s'établissait dans la Lusitanie et la Galice. Cependant les Goths avaient peine à quitter les provinces méridionales de la France, et ils s'y seraient volontiers établis; mais Clovis gagna sur eux deux célèbres batailles, tua de sa propre main, en 507, Alaric leur roi, et purgea entièrement la France de ces peuples entreprenants.

ROIS VISIGOTHS EN ESPAGNE DEPUIS LE VI[e] SIÈCLE.

Liuva I règne à Narbonne, meurt en	572	Sisebut,	621
Leuvigilde son frère, en Espagne,	586	Recarède II, 7 mois en	621
Recarède I,	601	Suintila,	631
Liuva II,	603	Sisenand,	636
Vitteric, tué en	610	Chintila,	640
Gondtmart,	612	Tulca ou Fulga,	642
		Chindasuind,	653

Recesuind,	672	Egiza ou Egica,	701
Wamba,	680	Vittiza,	710
Ervige,	687	Rodrigue,	712

ROIS DE LÉON ET DES ASTURIES.

Pélage, proclamé en 718, meurt en	737	Ordogno II,	923
Favilla,	739	Froila II,	924
Alphonse I le Catholique,	757	Alphonse IV abdique en	927
Froila I,	768	Ramire II,	950
Aurelio,	774	Ordogno III,	958
Silo,	783	Ordogno le Mauvais, usurpateur, chassé en	960
Mauregat,	788	Sanche I le Gros,	967
Vérémond ou Bermude,	791	Ramire III,	982
Alphonse II le Chaste,	842	Vérémond II,	999
Ramire I,	850	Alphonse V,	1027
Ordogno,	866	Vérémond III,	1037
Alphonse III le Grand,	910		
Garcias,	913		

ROIS DE CASTILLE. *érigée en royaume en* 1033.

Ferdinand I,	1065	Alphonse X, dit le Sage,	1284
Sanche II,	1072	Sanche IV,	1295
Alphonse VI,	1109	Ferdinand IV,	1312
Alphonse VII,	1108	Alphonse XI,	1350
Urraque et Alphonse,	1126	Pierre le Cruel,	1368
Alphonse VIII,	1157	Henri II,	1379
Sanche III, roi de Castille,	1158	Jean I,	1390
Ferdinand II, roi de Léon, comme régent,	1187	Henri III,	1406
Alphonse IX, dit le Bon,	1214	Jean II,	1454
Henri I,	1217	Henri IV,	1474
Ferdinand III, roi de Castille et de Léon,	1252	*Ferdinand V épouse Isabelle d'Aragon, et les deux royaumes restent unis.*	

ARAGON.

Ce royaume, qui eut des souverains particuliers pendant plus de 400 ans, fut réuni à la Castille par le mariage d'Isabelle, héritière d'Aragon, avec Ferdinand, roi de Castille, l'an 1474. Ce fut ce prince qui, s'étant rendu maître en 1497 de Grenade, que les Maures avaient bâtie, et qui était le siége de leur domination, mit fin à leur royaume. Ferdinand, étant mort sans enfants mâles, laissa l'Espagne à Philippe, archiduc d'Autriche, son gendre. Il y a eu six rois de cette maison. Charles II, qui en était le dernier, mourut sans enfants. Philippe V, petit-fils de Louis XIV, et Charles d'Autriche, fils de l'empereur Léopold, se disputèrent sa succession, elle resta à Philippe; Ferdinand, Charles III et Charle IV lui succédèrent.

ROIS D'ARRAGON.

Ramire,	1063	Pierre III,	1285
Sanche Ramirez,	1094	Alphonse III,	1291
Pierre I,	1104	Jacques II,	1327
Alphonse I,	1134	Alphonse IV,	1336
Ramire II abdique en	1137	Pierre IV,	1387
Raymond Bérenger,	1162	Jean I,	1395
Alphonse II, appelé auparavant Raymond,	1193	Martin,	1410
		Ferdinand, dit le juste,	1416
Pierre II,	1213	Alphonse V,	1458
Jacques le Victorieux, aussi roi de Valence, de Murcie, etc.	1276	Jean II,	1479
		Ferdinand V,	1504

Suite des ROIS D'ESPAGNE, *depuis l'union des royaumes de Castille et d'Aragon.*

Philippe I d'Autriche,	1506	Ferdinand VI,	1759
Jeanne, sa femme, seule,	1516	Charles III,	1789
Charles-Quint abdique en	1556	Charles IV, né le 12 novembre 1748, abdique en 1808, meurt en	1819
Philippe II,	1598		
Philippe III,	1621		
Philippe IV,	1665	Ferdinand VII, né le 13 octobre 1784, proclamé le 19 mars	1808
Charles II,	1700		
Philippe V abdique en	1724	Interrègne et révolution jusqu'en	1814
Louis I,	1724		
Philippe V remonte sur le trône, meurt en	1746	Époque où Ferdinand rentra dans ses états.	

NAVARRE.

La Navarre, qui avait fait partie du royaume d'Espagne, et qui avait été soumise à Charlemagne en 778, se révolta contre Louis le Débonnaire, et secoua le joug en 831. Aznar fut son premier roi. Ses descendants conservèrent le trône jusqu'en 1234, que Sanche VII, quinzième roi, mourut sans enfants. Une de ses sœurs, nommée Blanche, lui succéda, et porta pour dot la Navarre à Thibaud V, comte de Champagne. Ces comtes la possédèrent jusqu'en 1285, qu'elle passa aux rois de France sous Philippe le Bel, puis successivement et toujours par alliance, à la maison d'Évreux, aux rois d'Aragon, aux comtes de Foix, et à la maison d'Albret.

Ferdinand II, roi d'Aragon, en enleva, sur les princes de cette dernière maison, la plus grande partie dite aujourd'hui la Haute-Navarre, en 1513. Il ne resta à Henri d'Albret, roi de Navarre, que la partie qui est au nord des Pirénées. Ce prince épousa, en 1527, Marguerite de Valois, sœur de François Ier, de laquelle il eut Jeanne d'Albret, qui épousa Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et fut mère de Henri le Grand. Ce dernier prince ayant succédé à Henri III, unit, en 1589, le titre de roi de Navarre à celui de roi de France.

ROIS DE NAVARRE.

Aznar,	Comtes de Navarre,	836
Sanche-Sancion,		853
Garcias,		857
Garcias-Ximenès I,		880
Fortunio,		905
Sanche-Garcias I,		926
Garcias I,		970
Sanche II,		994
Garcias II,		1000
Sanche III, ou le Grand,		1035
Garcias III,		1054
Sanche IV,		1076
Sanche Ramirez, V,	rois d'Aragon,	1094
Pierre,		1104
Alphonse,		1134
Garcias-Ramirez,		1150
Sanche VI, dit le Sage,		1194
Sanche VII, dit le Fort,		1234
Thibaut I, comte de Champagne,		1253
Thibaut II,		1270
Henri I dit le Gros,		1274
Philippe le Bel, du chef de la reine Jeanne,	rois de France,	1505
Louis Hutin,		1316
Philippe le Long,		1322
Charles le Bel,		1328
Philippe d'Evreux et Jeanne,		1343
Jeanne,		1349
Charles le Mauvais,		1387
Charles III,		1425
Jean, fils de Ferdin., r. d'Aragon,		1479
Eléonore, fille de Jean,		1479
François-Phœbus,		1483
Catherine et Jean d'Albret, dépouillés de la Haute Navarre, en 1512; ce dernier meurt en		1516
Henri II meurt en		1555
Antoine de Bourbon, au droit de Jeanne d'Albret sa femme,		1562
La même Jeanne d'Albret,		1572
Henri III parvient à la couronne de France sous le nom de Henri IV, en		1589

PORTUGAL.

Le royaume de Portugal, qui comprend l'ancienne Lusitanie, après avoir été soumis aux Carthaginois, aux Romains, fut successivement conquis par les Suèves, les Alains et les Visigoths, sur la fin du ve siècle. Les Maures s'en emparèrent sur ceux-ci, et le possédèrent très long-temps. Lorsque les chrétiens s'unirent pour faire la guerre aux Maures d'Espagne, Henri, petit-fils de Robert Ier, duc de Bourgogne et arrière petit-fils de Robert, roi de France, passa en Espagne l'an 1094, avec des secours pour Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, et battit les Maures en plusieurs occasions. Alphonse ayant fait sa paix, donna à son tour des troupes à Henri, qui les joignit aux siennes, défit les Maures, et conquit sur eux le royaume de Portugal. Alphonse lui donna alors le titre de comte, et lui fit épouser Thérèse, une de ses filles naturelles. Henri en eut un fils, nommé Alphonse, qui lui succéda. Ce prince ayant défait cinq rois maures en 1139, fut proclamé roi par son armée. C'est lui qui assembla les troupes à Lamégo, et qui fit la loi qui porte le nom de cette ville, par laquelle les étrangers sont exclus de la couronne, non pas les princes naturels. Sanche, troisième souverain, conquit sur les Maures, en 1189, le petit royaume des Algarves, et le joignit au Portugal. Cette maison se maintint sur le trône jusqu'en 1580. Après la mort du cardinal Henri, ce royaume fut réuni à celui d'Espagne, et voici comment.

Sébastien, roi de Portugal, petit-fils de Jean III, son prédéces-

seur, fut tué dans une bataille qu'il livra aux Maures l'an 1578, et ne laissa point de postérité. Le cardinal Henri, cinquième fils d'Emmanuel le Fortuné, et frère de Jean III, monta sur le trône, et mourut l'année suivante. Henri avait, à la vérité, un frère nommé Louis, duc de Béja, mais il avait été déclaré incapable de succéder à la couronne, pour avoir épousé une fille de basse naissance. Louis eut un bâtard, nommé Antoine, qui, s'imaginant avoir droit à la couronne, prit la qualité de roi en 1580, après la mort de Henri son oncle, ce qui occasiona de grands troubles, son père et ses descendants ayant été déclarés déchus du du trône. C'est dans ces circonstances que Philippe II, roi d'Espagne, envoya le duc d'Albe, à la tête d'une puissante armée, en Portugal, et se mit en possession de se royaume, dont il était héritier légitime par les droits de sa mère Isabelle, fille aînée du roi Emmanuel. Antoine, battu partout, se retira en France, où il mourut en 1595.

Trois rois d'Espagne ont possédé le Portugal jusqu'en 1640, que les Portugais, irrités contre la fierté des Espagnols, se révoltèrent, et proclamèrent roi Jean, duc de Bragance, qui tirait son nom de Catherine, duchesse de Bragance, petite-fille du roi Emmanuel. Sa postérité s'est maintenue sur le trône.

ROIS DE PORTUGAL.

Henri, comte de Portugal,	1112	Philippe I, } rois d'Espagne,	1598
Alphonse Henriquez I,	1185	Philippe II, } rois d'Espagne,	1621
Sanche I,	1211	Philippe III, } rois d'Espagne,	1640
Alphonse II,	1223	Jean IV, duc de Bragance,	1656
Sanche II,	1248	Alphonse VI, déposé en	1667
Alphonse III,	1279	Pierre II,	1706
Denys le Libéral,	1325	Jean V,	1750
Alphonse IV,	1357	Joseph,	1777
Pierre le Sévère,	1367	Marie, avec son époux don Pédro, mort en	1786
Ferdinand,	1383	Marie, seule, née le 21 décembre	1734
Interrègne,	1385	Jean VI, né le 13 mai 1767, proclamé le 20 mars	1816
Jean I, dit le grand,	1433	Il reçut *le titre* d'empereur du Brésil, en novembre 1825, et mourut en	1826
Edouard,	1438	Son fils aîné D. Pedro, empereur du Brésil, lui a succédé dans le royaume de Portugal.	
Alphonse V, dit l'Africain,	1481		
Jean II, dit le Parfait,	1495		
Emmanuel le Fortuné,	1521		
Jean III,	1557		
Sébastien,	1578		
Henri, cardinal,	1580		
Antoine, roi titulaire,	1595		

NAPLES.

Le royaume de Naples, pays si favorisé de la nature, et si souvent dévasté par les conquérants, excita l'ambition des Romains, qui le soumirent dès les premiers temps de la république. Dans le ve siècle, il devint la proie des Goths, et ensuite des Lombards, qui en furent maîtres jusqu'à ce que Charlemagne mît fin à leur royaume. Les successeurs de ce prince le partagèrent avec les empereurs grecs, qui peu

après s'en rendirent totalement maîtres; mais les Sarrasins les en dépouillèrent dans le IXe et le Xe siècle, et s'y rendirent très puissants, jusqu'à ce que les Normands le leur enlevèrent.

Tancrède de Hauteville, seigneur normand, se voyant une famille nombreuse, envoya ses deux aînés en Italie chercher fortune. Ces deux chevaliers, nommés Guillaume, dit *Bras-de-Fer*, et Drogon, se mirent au service de Rainulfe, seigneur de Capoue, et firent la guerre aux Sarrasins avec d'autres seigneurs qui se joignirent à eux. Robert Guiscard, l'un d'eux, et frère puîné de Bras-de-Fer et de Drogon, se rendit le plus illustre, et remporta plusieurs avantages sur les Sarrasins. Il laissa deux fils, dont l'un, nommé Roger, eut en partage la Pouille et la Calabre. Tels furent les commencements du royaume de Naples.

Un autre Roger, oncle du précédent, s'était rendu maître de la Sicile en 1058. En mourant, il laissa deux fils, dont l'un, nommé Roger II, s'empara de la Pouille et de la Calabre, après la mort de Guillaume, descendant de Robert Guiscard, de façon que les deux royaumes de Naples et de Sicile furent réunis en 1129. Constance, dernière princesse du sang des Roger, et héritière des deux royaumes, les porta en mariage, en 1186, à Henri VI, fils de l'empereur Barberousse. Cette branche ayant manqué l'an 1265, après la mort du bâtard Mainfroi, dernier possesseur, le pape Clément IV donna l'investiture des royaumes de Naples et de Sicile à Charles de France, comte d'Anjou, dont les descendants possédèrent la couronne jusqu'en 1384, que Jeanne Ire adopta, par son testament, Louis Ier, duc d'Anjou, fils du roi Jean. En même temps, Charles de Duras ou Durazzo, cousin de cette reine, s'établit sur le trône, ce qui occasiona une longue guerre entre ces deux princes, et même entre leurs successeurs. La postérité de Charles de Duras s'y maintint, malgré les prétentions des successeurs du comte d'Anjou, qui portaient aussi le titre de rois de Naples.

Jeanne II, de la maison de Duras, dernière souveraine du royaume de Naples, institua pour son héritier, en 1434, par son testament, René d'Anjou, ce qui donna à cette maison un double droit sur ce royaume. René ne put le conserver; Alphonse, roi d'Aragon et de Sicile, le lui enleva en 1450. Depuis ce temps, les deux royaumes de Naples et de Sicile furent réunis. La branche de Bourbon, régnante en Espagne, en est actuellement en possession.

ROIS DE NAPLES.

Roger,	1154	Charles d'Anjou,	1285
Guillaume I, dit le Mauvais,	1166	Charles II,	1309
Guillaume II, dit le Bon,	1189	Robert,	1343
Tancrède,	1194	Jeanne I,	1382
Guillaume III,	1194	Charles III,	1386
Constance et Henri,	1197	Ladislas,	1414
Frédéric,	1250	Jeanne II, dite Jeannelle,	1435
Conrad I,	1254	Alphonse d'Aragon,	1458
Conrad II, dit Conradin,	1258	Ferdinand I,	1493
Mainfroi,	1266	Alphonse II,	1495

Ferdinand II,	1496
Frédéric le Catholique,	1504
Ferdinand III, roi d'Espagne, s'empare du royaume de Naples, et meurt en	1616
Le royaume de Naples, comme celui de Sicile, demeura uni à la monarchie d'Espagne. Il fut cédé en 1714 à Charles VI, empereur, qui le perdit en	1734
Charles III, roi d'Espagne, a régné jusqu'en	1759
Ferdinand IV, né le 12 janvier	1751
Chassé de ses états en	1806
Remonté sur le trône en	1814
Mort à 74 ans en février	1825
Ferdinand V, son fils, proclamé en mai de la même année.	

SAVOIE.

La Savoie, pays aussi montagneux que peu fertile, fut habitée par plusieurs peuples différents, dont les plus renommés sont les Allobroges. Elle fit autrefois partie de la Gaule Narbonnaise : ensuite elle fut soumise aux Romains, jusque sur le déclin de l'empire, qu'elle devint la proie des Barbares. Enfin, sur la fin du dixième siècle, elle passa aux princes qui la possèdent encore aujourd'hui. Berthold, dont les ancêtres tiraient leur origine des princes saxons, et avaient rendu de grands services aux empereurs, fut fait comte de Maurienne par Othon III, l'an 998. Amédée III fut le premier, en 1108, qui porta le titre de cômte de Savoie. Il y eut seize comtes jusqu'en 1416, que l'empereur Sigismond érigea la Savoie en duché, en faveur d'Amédée VIII.

Les comtes et les ducs de Savoie, soit par alliance, soit par succession, ou par conquêtes, augmentèrent leurs domaines et arrondirent leurs états. Enfin, ils ont eu le titre de rois. Philippe V, roi d'Espagne, fit cession du royaume de Sicile en 1713, à Victor-Amédée. Il le posséda jusqu'en 1718, qu'il l'échangea contre la Sardaigne avec l'empereur Charles VI. Son fils, Charles-Emmanuel, fut le père de ses sujets, également estimé comme politique et comme guerrier. Victor-Amédée marcha sur ses traces. La loi salique est en vigueur en Savoie comme en France, et les filles n'y héritent point de la souveraineté.

COMTES ET DUCS DE SAVOIE.

Amédée II, 1er comte de Savoie en 1108, meurt en	1148
Humbert III,	1188
Thomas,	1233
Amédée III,	1253
Boniface,	1263
Pierre,	1268
Philippe I,	1285
Amédée IV,	1323
Edouard,	1329
Aymon,	1343
Amédée V,	1383
Amédée VI,	1391
Amédée VII,	1451
Louis,	1465
Amédée VIII,	1472
Philibert I,	1482
Charles I,	1489
Charles II,	1496
Philippe II,	1497
Philibert II,	1504
Charles III,	1553
Emmanuel Philibert,	1580
Charles-Emmanuel I,	1630
Victor-Amédée I,	1637
François-Hyacinthe,	1638
Charles-Emmanuel II,	1675

Victor-Amédée II, 1er roi de Sardaigne, abdique en	1730
Charles-Emmanuel III, mort le 20 février	1773
Victor-Amédée III,	1796
Charles-Emmanuel-Ferdinand,	1802
Victor-Emmanuel, proclamé roi de Sardaigne en 1802, réintégré dans ses états de Piémont, en 1815, abdique en 1821, meurt en	1824
Charles-Félix de Savoie, né le 6 avril 1765, proclamé le 13 mars	1821

JÉRUSALEM.

Les chrétiens, sensibles aux peines qu'enduraient leurs frères captifs chez les infidèles, entreprirent d'enlever la Terre-Sainte aux conquérants barbares qui l'avaient envahie. La résolution en fut prise en 1095, au concile de Clermont. Tous les princes de l'Europe y envoyèrent des troupes sous la conduite de Godefroy de Bouillon, fils d'Eustache, comte de Boulogne. Ce généralissime s'étant rendu maître de la Palestine, fut élu roi de Jérusalem. (*Voy.* son article.)

Ses descendants jouirent de ce royaume jusqu'en 1187, que Saladin, sultan d'Égypte et de Syrie, après avoir remporté plusieurs avantages sur les chrétiens, défit Gui de Lusignan à la bataille de Tibériade, se rendit maître de Jérusalem et de la plus grande partie du royaume. Telle fut la fin du royaume de Jérusalem, qui avait duré 88 ans, sous neuf rois. Cependant les Français y possédèrent encore quelques terres le long des côtes de Syrie, jusqu'en 1291, que Malec-Araf, sultan d'Égypte, les chassa entièrement, après s'être rendu maître de la ville d'Acre, qui leur restait.

ROIS DE JÉRUSALEM.

Godefroi de Bouillon meurt en	1100
Baudouin I,	1118
Baudouin II,	1131
Foulques,	1142
Baudouin III,	1162
Amauri I,	1173
Baudouin IV,	1185
Baudouin V,	1186
Gui de Lusignan,	1192
Henri,	1197
Amauri II,	1205
Jean de Brienne,	1237

CHYPRE.

Depuis Théodose le Grand, l'île de Chypre fut toujours sous la domination des empereurs grecs, jusqu'à ce que le peuple s'étant révolté, un certain Isaac Comnène s'en rendit maître. Quelques années après, Richard, roi d'Angleterre, qui allait à la Terre-Sainte pour combattre les Sarrasins, fut jeté par la tempête, en 1191, sur les côtes de cette île : maltraité par Comnène, il le dépouilla de ses états, et les donna à Gui de Lusignan, pour le dédommager du royaume de Jérusalem qu'il venait de perdre, et qu'il espérait con-

uérir lui-même pour lui. La maison de Lusignan se maintint sur ce trône jusqu'en 1473, après la mort de Jacques, fils naturel de Jean III, quinzième roi. Jean III avait laissé son royaume à sa fille Charlotte, qui le porta en mariage à Louis de Savoie; mais Jacques, fils naturel du même Jean, quoique lié à l'état ecclésiastique, se révolta contre Charlotte, et lui enleva la couronne. Il se maria ensuite avec Catherine, fille de Marc Cornaro, Vénitien, du consentement du sénat, qui lui constitua même une dot. Il mourut peu de temps après, et laissa Catherine enceinte. Cette princesse accoucha d'un fils qui ne vécut que deux ans; ce qui la porta à donner son royaume aux Vénitiens, quoique Charlotte, légitime héritière, vécût encore.

La république posséda cette île jusqu'en 1571, que les Turcs s'en rendirent maîtres sous Sélim II.

ROIS DE CHYPRE.

Gui de Lusignan, depuis 1192 jusqu'en	1194	Pierre II, dit Pétrin,	1382
Amauri I,	1205	Jacques I,	1398
Hugues I,	1218	Jean II,	1432
Henri I,	1253	Jean III,	1458
Hugues II,	1267	Charlotte,	1464
Hugues III, dit le Grand,	1284	Jacques II,	1473
Jean I,	1285	Jacques III,	1475
Henri II,	1324	Catherine Cornaro; elle cède son royaume aux Vénitiens,	1489
Hugues IV,	1361	*Les Turcs prennent l'île de Chypre,*	1571
Pierre I,	1372		

POLOGNE.

Les premiers peuples qui habitèrent la Pologne furent, selon la plus commune opinion, les Sarmates. Les Suèves et les Goths s'y établirent ensuite. Ceux-ci en furent chassés par les Esclavons l'an 496. Le premier prince que l'on connaisse en Pologne fut Lesko, frère de Zecco, duc de Bohême. Ce prince étant mort sans postérité, le gouvernement fut remis entre les mains de douze principaux seigneurs de la cour, qui s'en acquittèrent avec gloire. Mais la mésintelligence de leurs successeurs engagea les peuples à élire Cracus, en 700, seul duc. Ce fut ce premier duc qui bâtit Cracovie. L'an 999, l'empereur Othon III, allant visiter le tombeau de saint Albert à Gnesne, donna le titre de roi à Boleslas. Les empereurs usaient dès lors du droit de créer des rois. Boleslas reçut d'Othon la couronne, fit hommage à l'empire, et s'obligea à une légère redevance annuelle. Le pape Silvestre II lui conféra aussi, quelques années après, le titre de roi, prétendant qu'il n'appartenait qu'au pape de le donner. Les peuples jugèrent entre les empereurs et les pontifes romains, et la couronne devint élective. C'est en partie la source de tous les malheurs qui ont affligé la

Pologne, malheurs qui se renouvellent presqu'à la mort de chaque roi.

Ce gouvernement mixte, composé de monarchie et d'aristocratie, possède un territoire immense; mais sans force intérieure, sans armée, sans places de défense. Portant dans son sein le germe de toutes les divisions, il a ouvert une voie de conquête aux puissances étrangères. En 1773, ce grand royaume a été démembré par ces puissances, ainsi que les politiques l'avaient prévu. L'Autriche a reculé ses frontières au-delà des monts Krapacks, et a acquis une nouvelle province. Le roi de Prusse, en réclamant la Prusse royale ou polonaise et quelques autres districts, a jeté les fondements d'un grand commerce sur la mer Baltique, et a presque entièrement détruit celui que les Polonais y faisaient. Enfin la Russie a obtenu une partie de la Lithuanie.

DUCS DE POLOGNE DEPUIS LE VI[e] SIÈCLE.

Lesko I,	550
. . . .	
Cracus, en	700
Vanda, reine en	750
Les 12 palatins gouvernent.	
Premislas, en	760
Interrègne.	
Lesko II,	810
Lesko III,	815
Popiel I,	850
Popiel II meurt vers	840
Interrègne.	
Piast, en 842, meurt en	861
Ziémovit,	892
Lesko IV,	918
Ziémomislas,	964
Micislas ou Miécislaw,	999
C'est le premier prince chretien.	

ROIS DE POLOGNE.

Boleslas I,	1025
Micislas II,	1034
Interrègne.	
Richsa, veuve du précédent,	1041
Casimir I,	1058
Boleslas II,	1081
Uladislas I,	1102
Boleslas III,	1139
Uladislas II,	1146
Boleslas IV,	1173
Micislas III,	1177
Casimir II,	1194
Lesko V,	1227
Boleslas V,	1279
Lesko VI,	1289
Uladislas Loketek, frère de Lesko, et Przemislas, duc de Posnanie, ont le titre de gouverneur, jusqu'en	1295
Przemislas,	1296
Uladislas, déposé en	1300
Wenceslas, roi de Bohême,	1304
[U]ladislas, pour la seconde fois en 1304, jusqu'en	1333
[Cas]imir III,	1370
[Lou]is, roi de Hongrie,	1382
Interrègne de 3 ans.	
Uladislas V, autrement Jagellon, duc de Lithuanie, depuis 1386 jusqu'en	1434
Uladislas VI,	1444
Interrègne jusqu'en	1447
Casimir IV,	1492
Jean-Albert,	1501
Alexandre,	1506
Sigismond I,	1548
Sigismond II,	1573
Henri, duc d'Anjou,	1575
Etienne Battori, prince de Transilvanie,	1586
Sigismond III,	1632
Uladislas VII,	1648
Jean Casimir,	1669
Michel,	1674
Jean Sobieski,	1696
Frédéric-Auguste I, déposé en	1704
Stanislas, élu (mais ne possède pas) en 1705, et forcé de quitter la Pologne en	1709
Frédéric-Auguste I, rétabli en 1709, jusqu'en	1733
Stanislas, élu pour la 2[e] fois en	

1733, manque encore la couronne, et y renonce tout-à-fait en 1736
Frédéric-Auguste II, meurt en 1763
Stanislas-Auguste II, né le 17 janvier 1732

Il abdique en 1792. La même année, la Pologne est partagée entre l'Empire, la Prusse et la Russie. Elle reprend le titre de royaume en 1815 : Alexandre Ier, empereur de Russie, en est reconnu roi.

PRUSSE.

La Prusse fut long-temps habitée par des peuples idolâtres. Après une guerre opiniâtre, les chevaliers teutoniques, ordre religieux et militaire, les subjuguèrent en 1283, et les obligèrent de les reconnaître pour leurs souverains. Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre au commencement du seizième siècle, profita de la fermentation que les erreurs de Luther avaient produite dans le Nord, pour se procurer le pouvoir suprême. Il fit en 1525 une convention avec les Polonais, par laquelle cette partie de la Prusse, qui obéissait aux chevaliers dont il était chef, lui fut accordée et à ses descendants sous le titre de duché séculier, à condition pourtant d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Ses successeurs furent trop puissants pour ne pas vouloir se dispenser de cet assujettissement. Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, obtint, en 1656, par un traité avec la Pologne, la cessation de cet hommage, et se fit reconnaître, en 1663, duc souverain et indépendant. Bientôt le duché de Prusse devint un royaume. L'empereur Léopold lui donna ce nom en 1700, et cette érection en royaume fut faite en faveur de Frédéric-Guillaume Ier, dont les armes ne lui avaient pas été inutiles. La Prusse, qui n'était qu'un vaste désert, fut défrichée, repeuplée et embellie sous un second roi Frédéric-Guillaume II, et surtout sous son fils Charles-Frédéric, qui a perfectionné tout ce que son père avait commencé. Ce prince a résisté à une partie de l'Europe, réunie contre lui dans la guerre de sept ans; il a étendu ses états par des conquêtes, les a gouvernés par de nouvelles lois, et enrichis par le commerce.

ROIS DE PRUSSE.

Frédéric I, couronné roi de Prusse en 1701, meurt en 1713
Frédéric Guillaume I, 1740
Frédéric II, 1786
Frédéric-Guillaume II, 1797
Frédéric-Guillaume III, proclamé en 1797

BAVIÈRE.

Maximilien-Joseph, né le 27 mai 1756, roi de Bavière en 1806, meurt en 1825
Louis-Charles-Auguste, né le 25 avril 1786, proclamé en septembre 1825

SAXE.

Frédéric-Auguste, né le 23 décembre 1750, roi de Saxe en 1806
mort le 5 mars 1827

WURTEMBERG.

Guillaume, né le 27 septembre 1781, roi de Wurtemberg en 1816

BOHÊME.

On croit que la Bohême tire son nom des Boïens, qui faisaient partie des peuples que Sigovèse amena des Gaules dans ces contrées, vers l'an 590 avant J.-C., que ceux-ci furent chassés par les Marcomans, puis par les Esclavons, sur la fin du cinquième siècle. Zecco, à la tête d'une puissante armée, vint du Bosphore Cimmérien, et s'avança dans la Bohême, vers l'an 550 de l'ère chrétienne. Il soumit le pays, et s'attacha à le défricher, car il était tout couvert de bois. On ne connaît ses successeurs que depuis l'an 632, temps auquel régnait une princesse vertueuse, nommée Libussa, qui épousa Premislas, simple laboureur. Ce nouveau prince parut digne du trône, et fit de très bonnes lois. Il commença à régner en 632, et mourut en 676. Son fils lui succéda. Les souverains de la Bohême portèrent le titre de ducs jusqu'en 1061, que l'empereur Henri IV donna le titre de roi à Uratislas II, qui en était le dix-huitième duc. Il y a eu depuis 42 rois.

La Bohême relevait autrefois de l'Empire; et en cas de vacance, l'empereur même avait le droit de conférer ce royaume, comme il fait les autres fiefs dévolus à l'Empire; mais peu à peu les rois ont secoué cette dépendance, et se sont exceptés des charges auxquelles ils étaient assujettis. En 1648, la couronne a été reconnue héréditaire dans la maison d'Autriche, qui la possédait depuis long-temps par élection.

DUCS DE BOHÊME.

Premislas,	632	Wenceslas I,	938
Nezamiste,	676	Boleslas I,	967
Wnislas,	715	Boleslas II,	999
Cizezomislas,	757	Boleslas III,	1002
Neklan,	809	Jaromir,	1012
Hostivitus ou Milchost,	890	Udalric,	1037
Borzivoi I, chrétien en	894	Bretislas I,	1055
Spitignée I,	907	Spitignée II,	1062
Uratislas I,	916		

ROIS DE BOHÊME.

Uratislas II, proclamé roi en 1086, règne jusqu'en 1092
Conrad I, 7 mois en 1093
Bretislas II, 1100
Uladislas I, 3 mois en 1100
Borzivoi II, en 1101..... et de rechef en 1109, jusqu'en 1124
Suatopluc, 1109
Uladislas II, ou Ladislas, 1125
Sobieslas I, 1140
Uladislas III, 1174
Sobieslas II, 1178
Frédéric I, 1190
Conrad II, 1191
Wenceslas II, 3 mois en 1191
Henri Bretislas, 1196
Uladislas IV, 1197
Premislas ou Ottocare, 1230
Wenceslas III, 1253
Premislas II, ou Ottocare II, 1278
Interrègne jusqu'en 1284
Wenceslas IV, 1305
Wenceslas V, 1306
Henri de Carinthie, 1310
Jean de Luxembourg, en 1346
Charles IV, } empereurs, 1378
Wenceslas, } empereurs, 1419
Sigismond, } empereurs, 1437
Albert d'Autriche, 1439
Ladislas V, 1458
George Podiebrad, 1471
Uladislas VI, 1516
Louis, 1526
Ferdinand I, } empereurs, 1564
Maximilien, } empereurs, 1575
Rodolphe, } empereurs, 1611

(Voyez *la suite dans la liste des empereurs d'Allemagne*, pag. 77.)

HONGRIE.

Les Huns, peuple barbare et vagabond, ayant reçu quelque grand échec, vers l'an 93 avant J.-C., se répandirent de tous côtés durant plus de trois siècles, sans pouvoir se fixer. Attila, qui était à leur tête au commencement du cinquième siècle, les conduisit en Germanie, en Italie et en France. Il essuya de grandes pertes, qui l'obligèrent de se retirer dans la Pannonie. Attila étant mort, ses enfants ne s'accordèrent point entre eux; et d'autres Huns ou Hongres, venus d'au-delà du Volga, soumirent ceux-ci, et s'emparèrent de la partie de la Pannonie, qui d'eux a retenu le nom de Hongrie. Saint Étienne, descendant de ces princes hongrois, fut élu roi vers l'an 1000. C'est depuis ce temps que les Hongrois formèrent un état fixe et stable Ce royaume fut électif jusqu'en 1687, qu'il fut reconnu héréditaire en faveur de la maison d'Autriche, qui le possédait par élection depuis Ferdinand Ier, l'an 1527. Cependant les Hongrois, peuple altier et peu fait au joug, tentèrent plusieurs fois de secouer celui de l'Autriche; le voisinage des Turcs fut souvent favorable à leurs desseins. On connaît les révoltes qui, dans le dernier siècle, inondèrent la Hongrie de sang. Mais depuis le règne de Marie-Thérèse, ils ont passé de la haine de leurs souverains à l'amour le plus tendre; et ils ne contribuèrent pas peu, dans la guerre de 1741, à lui conserver l'héritage de ses pères. Joseph II les ayant dépouillés de tous leurs priviléges, il est naturel que leurs sentiments aient souffert quelque altération.

ROIS DES HUNS OU DE HONGRIE.

Saint Etienne,	1038	Ladislas III,	1290
Pierre, déposé en	1041	André III, jusqu'en	1301
Aba ou Owon,	1044	Wenceslas,	1304
Pierre, rétabli en	1047	Othon de Bavière,	1309
André I,	1061	Charobert,	1342
Bela I,	1063	Louis I,	1342
Salomon,	1074	Marie, seule,	1392
Geisa I,	1077	Marie et Sigismond, empereur, jusqu'en	1437
Saint Ladislas I,	1095	Albert d'Autriche,	1440
Coloman,	1114	Uladislas IV, ou Ladislas,	1444
Etienne II,	1131	*Jean Corvin Huniade, régent,*	1453
Bela II,	1141	Uladislas V,	1458
Geisa II,	1161	Mathias Corvin,	1490
Etienne III,	1174	Ulasdislas VI,	1516
Bela III,	1196	Louis II,	1526
Emeric,	1204	Jean de Zapolski,	1540
Ladislas II,	1204	Ferdinand, frère de Charles-Quint, depuis lequel la maison d'Autriche possède la Hongrie.	
André II,	1235		
Bela IV,	1270		
Etienne IV,	1272		

(Voyez *la liste des empereurs d'Allemagne*, page 77.)

SUÈDE.

Il y a des auteurs qui prétendent que ce royaume eut des rois 2000 ans avant J.-C. ; mais on n'a rien de certain jusque vers la fin du quatorzième siècle, qu'Éric XIII, fils d'Uratislas, duc de Poméranie, monta sur le trône de Suède, de Danemarck et de Norwège, Marguerite sa tante, reine de ces trois royaumes, se voyant sans enfants, fit assembler les états du pays, et, de leur consentement, Éric fut couronné à Upsal. On convint aussi dans cette assemblée, que les trois royaumes ne pourraient être séparés. Ils restèrent unis jusqu'en 1523.

Christiern II, roi de Danemarck, s'étant fait élire roi de Suède en 1520, après la mort de Stenon, qui en était administrateur, promit de traiter ses nouveaux sujets avec douceur, mais il exerça des cruautés inouïes. Ses sujets le chassèrent, et appelèrent au trône Gustave Wasa, fils du duc de Gripsholm, qui, étant retenu prisonnier à Copenhague depuis la première descente en Suède de Christiern en 1518, trouva le moyen de s'échapper. Il se sauva en 1520 dans son pays, et se tint caché durant quelque temps dans les montagnes de la Dalécarlie. Cependant les Suédois et ceux de Lubeck favorisant son entreprise, il s'établit et se maintint sur le trône de Suède. Cette couronne fut depuis détachée de celle de Danemarck, et elle fut déclarée héréditaire en sa faveur.

Après la mort de Charles XII, les Suédois conférèrent presque toute l'autorité au sénat. Ce corps en ayant abusé, le gouverne-

ment n'avait plus d'activité, et les droits de la royauté étaient avilis. Gustave III forma le projet de délivrer ses sujets d'un joug qui s'appesantissait sur eux et sur lui; et il a exécuté en 1772 cette révolution dont les suites ont été aussi heureuses que la révolution même.

ROIS DE SUÈDE DEPUIS LE VIII[e] SIÈCLE.

Eric V,	717	Valdemar,	1279
Tordo III,	764	Magnus II,	1290
Biorne III,	816	Birger II,	1310
Bratemunder,	827	Magnus III,	1365
Siwast,	834	Albert,	1388
Heroth,	856	Marguerite, reine de Danemarck,	1412
Charles VI,	868	Eric XIII,	1438
Biorne IV,	882	Christophe,	1448
Indegelde I,	891	Charles Canutson,	1471
Olaüs,	900	Christiern I,	1481
Indegelde II,	907	Jean II,	1513
Eric VI,	926	Christiern II,	1523
Eric VII,	940	*La Suède se soustrait au Danemarck.*	
Eric VIII,	980	Gustave Wasa I,	1560
Olaüs II,	1018	Eric XIV,	1568
Amund II,	1037	Jean III,	1592
Amund III,	1037	Sigismond, roi de Pologne, déposé en	1604
Hackon III,	1054	Charles IX,	1611
Stenchil,	1059	Gustave-Adolphe II,	1632
Indegelde III se fait chrétien, et règne jusqu'en	1064	Christine se démet en	1654
Halstein,	1080	Charles-Gustave,	1660
Philippe,	1110	Charles XI,	1697
Indegelde IV,	1129	Charles XII,	1718
Ragualde,	1129	Ulrique-Eléonore et Frédéric de Hesse,	1751
Magnus I,	1141	Adolphe-Frédéric,	1771
Saint Eric IX,	1160	Gustave III de Holstein-Eutin,	1792
Charles VII,	1168	Gustave-Adolphe,	1800
Canut,	1192	Charles XIII,	1818
Suercher III,	1210	Charles-Jean Bernadotte, proclamé en	1818
Eric X,	1220		
Jean,	1223		
Eric le Bègue,	1250		

DANEMARCK.

Les Cimbres habitèrent autrefois le Danemarck. Ils se rendirent très puissants, et soumirent les peuples voisins. Plus de 100 ans avant J.-C., ils vinrent au nombre de plus de 20,000 hommes jusqu'en Italie. Le consul Carbo marcha contre eux en 109, et les mit en fuite. Quatre ans après ils revinrent, et remportèrent une grande victoire sur le consul Silanus. L'année suivante, ils battirent encore Scaurus dans les Gaules. Mais l'an 98 avant J.-C., le consul C. Marius

leur livra bataille, et défit entièrement leur armée : cette victoire mit fin à la guerre.

Les Danois, que l'on croit être les mêmes que les Cimbres, firent de fréquentes incursions en Angleterre et en Écosse dans le sixième et le septième siècles, et y causèrent chaque fois de grands désordres. Le royaume de Danemarck, qui de tout temps a été électif, fut déclaré héréditaire en 1660, et la noblesse fut dépouillée de ses plus beaux priviléges. Mais quoique cet état jouisse d'un despotisme légal, en vertu d'une loi à laquelle les peuples se sont soumis, les rois n'en ont point abusé; et l'on jouit en Danemarck de plus de sécurité et de tranquillité que dans les républiques les plus enorgueillies de leur liberté.

ROIS DE DANEMARCK.

Gormo, depuis 714 jusqu'à	764	Canut V,	1203
Sigefridus,	765	Waldemar II,	1241
Getticus,	809	Eric VI,	1250
Olaüs III,	810	Abel,	1252
Hemmingius,	812	Christophe I,	1259
Ringo Siwardus,	817	Eric VII,	1286
Harald I, }	843	Eric VIII,	1320
Klack, }		Christophe II,	1336
Siwardus II,	846	Waldemar III ou IV,	1375
Eric I,	847	Olaüs V, avec sa mère la reine	
Eric II,	863	Marguerite, jusqu'en	1387
Canut I,	873	Marguerite, reine de Danemarck	
Gormo II,	897	et de Suède,	1412
Harald II,	909	Erie IX,	1439
Gormo III,	930	Christophe III, roi de Danemarck,	
Harald III,	980	jusqu'en	1448
Suénon I,	1015	Christiern I,	1481
Canut II le Grand, roi de Dane-		Jean, jusqu'en	1513
marck et d'Angleterre,	1036	Christiern II,	1523
Canut III, dit Hardi Canut,	1042	Frédéric I,	1533
Magnus,	1048	Christiern III, jusqu'en	1559
Suénon II,	1074	Frédéric II,	1588
Harald IV,	1080	Christiern IV,	1648
Saint Canut,	1086	Frédéric III,	1670
Olaüs IV,	1095	Christiern V,	1699
Eric III,	1106	Frédéric IV, jusqu'en	1730
Nicolas,	1134	Christiern VI,	1746
Eric IV,	1139	Frédéric V,	1766
Eric V,	1147	Christiern VII,	1808
Suénon III,	1157	Frédéric VI, proclamé en	1808
Waldemar I, dit le Grand,	1182		

MOSCOVIE ou RUSSIE.

Les Moscovites ont eu, durant très long-temps, si peu de relations avec les autres peuples de l'Europe, que les commencements de leur histoire sont presque ignorés. On sait seulement que, sur la

fin du dixième siècle, les Russes, les Bulgares et les Turcs ravagèrent la Thrace: on croit être assuré que Wlodomir régnait en Russie l'an 987, et qu'il se fit chrétien. Ses successeurs sont peu connus jusqu'à 1474, qu'Iwan Basilowitz ou Jean Basilide, grand-duc de Russie, affranchit sa nation du joug des Tartares, qui la dominaient depuis environ 300 ans, et jeta les fondements de l'empire de Russie, devenu si puissant sous Pierre le Grand, prince d'un génie actif et hardi, que les uns ont trop élevé, et les autres mis peut-être trop bas. (*Voyez son article dans le Dictionnaire.*) Les noms de czar, d'autocrator ou d'empereur, sont communs aux souverains russes. Cet empire est au plus haut point de sa gloire. Catherine a conçu des projets étonnants, et les a exécutés. Une flotte, partie du golfe de Finlande, est allée conquérir la Grèce; le faible empire ottoman a vu un nouveau commerce s'établir dans l'Archipel, sous les murs de Constantinople, et dans la mer Noire. Aujourd'hui (1789) les Ottomans paraissent être d'autres hommes qu'en 1783. Alors tous les pas des Russes étaient marqués par des victoires et des conquêtes; maintenant les Turcs résistent avec courage aux forces réunies de l'Autriche et de la Russie, et nous sommes à en attendre le dénoûment.

CZARS DE RUSSIE (1).

Swiatoslaw ou Spendoblos, 945
C'est lui qui commença à introduire la religion chrétienne dans le pays.
Joropalk Olegh et Wlodomir, 1015
C'est Wlodomir qu'on nomme l'apôtre et le Salomon de la Russie.
Swiatopalk, 1055
Isiaslaw, Wsévolod, Igor et Viaczeslaw, 1078
Wsévolod II, 1093
Michel Swiatopalk, 1114
Wlodomir II, 1125.
Mstilaw, 1132
Jaropalk II, 1138
Wiaczeslaw II, 1139
Wsévolod III, 1146
Isiaslaw II, 1155
Rostilaw, 1155
George, 1157

GRANDS DUCS DE WLODOMIR.

André, 1175
Michel, 1177
Wsévolod IV, 1213
George II, 1238
Jaroslaw II, 1246
Saint Alexandre Newski, 1262
Jaroslaw III, 1270
Basile Alexandrowitz, 1277
Démétrius Alexandrowitz, 1294
André Alexandrowitz, 1295

GRANDS-DUCS DE MOSCOU.

Daniel Alexandrowitz, 1302
George ou Jurii, 1320
Basile Jaroslawitz, 1323
George Danielowitz, 1328
Iwan Danielowitz ou Jean I, 1340
Simon Iwanowitz, surnommé l'Orgueilleux, 1350
Iwan II, Iwanowitz, 1360
Démétrius II, 1362
Démétrius III, 1389
Basile II, ou Vasili, 1425
Basile III, dit Basilowitz, 1462
Iwan III, 1505
Basile IV, dit Iwanowitz, 1534
Iwan IV, premier czar, surnommé Basilowitz, 1584
Fœdor ou Théodore, 1598
Boris Godounowe, 1605
Démétrius, imposteur, 1606
Basile Zuinski, déposé en 1610
Uladislas, prince de Pologne, 1611

(1) Les commencements de l'histoire de Russie étant fort obscurs, nous n'avons mis que les princes sur lesquels nous avions des dates assez certaines.

CZARS ET EMPEREURS DE LA MAISON DE ROMANOW.

Michel Fœderowitz,	1645
Alexis Michaëlowitz,	1676
Fœdor Alexiowitz,	1682
Pierre Alexiowitz et Iwan V, ensemble jusqu'en	1696
Pierre I, ou le Grand, seul, jusqu'en	1725
Catherine,	1727
Pierre II, Alexiowitz,	1730
Anne Iwanowa,	1740
Iwan ou Jean VI,	1741
Élisabeth Petrowna,	1762
Pierre III,	1762
Catherine Alexiewna,	1796
Paul Petrowitz,	1801
Alexandre I, proclamé en 1801, mort le 1er décembre	1825
Nicolas I, né le 8 mai 1779, proclamé le 15 décembre	1825

VENISE.

Quelques familles de Padoue, pour éviter les fureurs des Huns, qui ravageaient l'Italie dans le cinquième siècle, se transportèrent dans les endroits marécageux du golfe Adriatique, où est aujourd'hui Venise. Comme ceux qui étaient établis dans ces petites îles sortaient de Padoue, cette ville s'en arrogea le gouvernement. Pour augmenter le nombre des habitants, elle déclara Rialto, île du golfe qui lui appartenait, comme une place d'asile pour ceux qui voudraient s'y retirer. Les îles qui forment aujourd'hui la ville de Venise furent bientôt peuplées et florissantes par la liberté et le commerce.

Chaque île eut d'abord un tribun particulier : ces tribuns dans la suite s'érigèrent en souverains, et secouèrent la domination de Padoue. Ils eurent recours à l'empereur grec et au pape, qui les autorisèrent dans leurs prétentions; et ils s'érigèrent en république sous un doge ou duc. Le premier fut Paul-Luc Anafeste. Ces doges se rendirent souverains et indépendants. Ils se nommèrent même leurs successeurs jusqu'en 1172, que le sénat diminua l'autorité du doge, et établit un conseil qui pourrait même le déposer, au cas qu'il devînt incapable de remplir les fonctions de sa place. La dignité du doge est à vie.

Venise, du fond de ses lagunes, sut commercer et combattre. Elle étendit ses domaines en terre ferme jusqu'au midi de la Dalmatie. Elle fit des conquêtes dans la Grèce; elle y possédait l'île de Crète et celle de Chypre, qui lui ont été depuis enlevées par les Turcs. Son commerce, autrefois très considérable, a été presque anéanti par les Français, les Anglais et les Hollandais. L'or des nations coulait à Venise par tous les canaux de l'industrie; mais depuis les grandes découvertes du seizième siècle, ce métal a pris une autre direction. Venise y a gagné peut-être. Elle a moins excité la jalousie des souverains, et a joui d'une tranquillité rarement troublée, et bien préférable aux richesses. Elle a cessé d'être république en 1797, et a été réunie à l'Autriche en 1814.

DOGES DE VENISE DEPUIS LE Xe SIECLE.

Pierre Orseolo II, jusqu'en	1009
Otton Orseolo déposé en	1026
P. Barbolano,	1032
Dominique Orseolo,	1032
Dominique Flabanico,	1043
Dominique Contareno,	1071
Dominique Silvio,	1084
Vital Faledro,	1096
Vital Michieli,	1102
Ordelafo Faledro,	1117
Dominique Michieli,	1130
Pierre Polano,	1148
Dominique Morosini,	1156
Vital Michieli II,	1172
Sébastien Ziani,	1179
Orio Mastropetro,	1192
Henri Dandolo,	1205
Pierre Ziani,	1229
Jacques Tiepolo,	1249
Marin Morosini,	1252
Regnier Zeno,	1268
Laurent Tiepolo,	1275
Jacques Contareno,	1279
Jean Dandolo,	1289
Pierre Gradenigo,	1311
Marin Giorgi,	1312
Jean Soranzo,	1328
François Dandolo,	1339
Barthélemi Gradenigo,	1343
André Dandolo,	1354
Marin Falieri,	1355
Jean Gradenigo,	1356
Jean Delphno,	1361
Laurent Celso,	1365
Marc Cornaro,	1367
André Contareno,	1382
Michel Morosini,	1382
Antoine Venieri,	1400
Michel Steno,	1413
Thomas Mocenigo,	1423
François Foscari, déposé en	1457
Paschal Malipiero,	1462
Christophe Moro,	1471
Nicolas Trono,	1473
Nicolas Marcello,	1474
Pierre Mocenigo,	1476
André Vendramino,	1478
Jean Mocenigo,	1438
Marc Barbarigo,	1486
Augustin Barbarigo,	1501
Léonor Loredano,	1521
Antoine Grimani,	1532
André Griti,	1538
Pierre Lando,	1545
François Donato,	1553
Marc-Antoine Trevisani,	1554
François Venieri,	1556
Laurent Priuli,	1559
Jérôme Priuli,	1567
Pierre Lauredano,	1570
Louis Mocenigo,	1577
Sébastien Venieri,	1578
Nicolas da Ponte,	1585
Paschal Cicogna,	1595
Marin Grimani,	1606
Léonard Donato,	1612
Marc-Antoine Memmo,	1615
Jean Bembo,	1618
Nicolas Donato,	1618
Antoine Priuli,	1623
François Contareno,	1624
Jean Cornaro,	1631
Nicolas Contareno,	1631
François Erizzo,	1646
François Molino,	1655
Charles Contareno,	1656
François Cornaro,	1656
Bernuce Valieri,	1658
Jean Pezaro,	1659
Dominique Contareno,	1675
Nicolas Sagredo,	1676
Louis Contareno,	1684
Marc-Antoine Giustiniani,	1688
François Morosini,	1694
Silvestre Valieri,	1700
Louis Mocenigo,	1709
Jean Cornaro,	1722
Sébastien Mocenigo,	1732
Charles Ruzzini,	1735
Louis Pisani,	1741
Pierre Grimani,	1752
François Loredano,	1762
Marc Foscarini,	1762
Aloisio Mocenigo,	1779
Paul Renieri,	1789
Louis Manin, né le 13 juillet,	1726

Par le traité de Presbourg (26 décemb. 1805), les états de Venise furent cédés à la France ; c'est ainsi que finit cette ancienne aristocratie, qui avait duré plus de 1100 ans. En 1815, le congrès de

Vienne accorda à l'Autriche, en indemnité d'autres provinces qu'elle avait perdues, ces mêmes états auxquels on donna le nom de royaume Lombardo-Vénitien conjointement avec Milan, que récupéra aussi, à cette époque, l'empereur d'Autriche François II.

GÊNES.

L'HISTOIRE des révolutions de cette ville formerait un tableau intéressant. Détruite par Annibal, rétablie par le consul Spurius, elle fut soumise par les Goths, à qui les Lombards l'enlevèrent. Presque entièrement détruite de nouveau, elle fut relevée par Charlemagne, qui l'annexa à l'empire français. Dans le dixième siècle, elle fut prise par les Sarrasins, qui ayant passé tous les hommes au fil de l'épée, emmenèrent les femmes et les enfants esclaves en Afrique. Rétablie pour la troisième fois, ses habitants s'adonnèrent au commerce, s'enrichirent, et devenus fiers et puissants à proportion de leurs richesses, s'érigèrent en républiqne, qui fut bientôt en état de donner du secours aux princes chrétiens, lors des croisades. Les Pisans lui déclarèrent en vain la guerre en 1125; elle conserva toujours ses avantages. L'enthousiasme de la liberté rendit enfin cette république capable des plus grandes choses, et elle parvint à concilier l'opulence du commerce avec la supériorité des armes. La jalousie et l'ambition des citoyens y excitèrent ensuite de grands troubles, auxquels prirent part les empereurs, les rois de Naples, les Visconti, les marquis de Montferrat, les Sforce et la France, successivement appelés par les différents partis qui divisaient la république. Enfin André Doria eut le bonheur et l'habileté de réunir les esprits, et d'établir la forme du gouvernement aristocratique qui y subsiste aujourd'hui. Il aurait pu s'emparer de la souveraineté; mais il se contenta d'avoir affermi la liberté, et d'avoir rétabli la tranquillité dans sa patrie. En ces temps florissants, Gênes posséda plusieurs îles dans l'Archipel, et plusieurs villes sur les côtes de la Grèce et de la mer Noire. Elle tenait même Pera, l'un des faubourgs de Constantinople; mais l'agrandissement de la puissance ottomane a tellement affaibli son commerce dans le Levant, qu'à peine un de ses navires paraît à présent dans les états du Grand-Seigneur. Aussi cette république est plus fameuse parce qu'elle fut autrefois, que par ce qu'elle est à présent; car elle a beaucoup perdu de ses domaines. Les Génois ne possèdent plus rien dans le Levant, où ils faisaient quelquefois la loi par leurs trésors, ni l'île de Corse. (*Voyez* ci-après, pag. 111.) Telle est la vicissitude des choses humaines; elles ne font que passer. Le gouvernement de Gênes consiste dans un sénat dont les membres sont composés de la première noblesse, et présidés par un chef qu'on nomme *doge*, et qui n'exerce cette charge que deux ans.

DOGES DE GÊNES DEPUIS LE XIVe SIÈCLE.

Simon Boccanegra, premier doge, élu en 1339, se démet en	1344
Jean de Murta, meurt en	1350
Jean de Valentini, abdique le 9 octobre	1353
Simon Boccanegra, rétabli en 1356, meurt en	1363
Gabriel Adorno, déposé en	1371
Dominique Frégose ou de Campo-Fregoso, déposé en	1378
Nicolas Guarco, fuit en	1383
Leonardo Montaldo, meurt en	1384
Ant. Adorno, quitte en	1390
Jacques Frégose,	1392
Antoine Montaldo, fuit en	1393
François Giustiniani, abdique et fuit en	1394
Antoine Guarco, se démet en	1394
Nicolas Zoaglio, se démet en	1394
Ant. Adorno, rétabli en 1394, se démet en	1396
George Adorno, abdique en	1415
Barnabé de Goano, chassé en	1415
Thomas Frégose, élu en 1415, abdique en	1421
Isnard Guarco, chassé en	1435
Thomas Frégose, rétabli, et chassé en	1442
Raphaël Adorno, chassé en	1446
Barnabé Adorno, reconnu, et chassé en	1447
Jean Frégose, meurt en	1448
Louis Frégose, déposé en	1450
Pierre Frégose, tué en	1458
Prosper Adorno, déposé en	1461
Jean-Baptiste Frégose, élu en 1478, abdique en	1485
Paul Frégose, cède la ville au duc de Milan,	1487
Jean Frégose, élu le 29 juin 1512, est chassé par les Français le 25 mai	1513
Octavien Frégose, élu le 17 juin 1513, est dépouillé par Charles-Quint, qui s'empare de Gênes en	1522

Gênes recouvre sa liberté en 1528 par la valeur de l'illustre André Doria. Le gouvernement changé de forme. On y régla qu'on élirait un doge tous les deux ans pour régir l'état, avec huit gouverneurs et un conseil de quatre cents personnes. Cette forme a été trouvée si sage, qu'on n'y a rien changé jusqu'à nos jours.

DOGES DEPUIS LE XVIe SIÈCLE.

Ubert Cattaneo est élu le 12 décembre	1528
Baptiste Spinola,	1531
Baptiste Lomellini,	1533
Christ Grimaldi Rosso,	1535
Jean-Baptiste Doria,	1537
André Ginstiniani,	1539
Léonard Cattaneo,	1541
André Centurione,	1543
Jean-Baptiste Fornari,	1546
Benoît Gentile,	1547
Gaspard Grimaldi,	1549
Luc Spinola,	1551
Jacques Promontorio,	1553
Augustin Pinello,	1555
Pierre-Jean Giaregarcibo,	1557
Jérôme Vivaldi,	1559
Paul-Bapt. Giudice Calvo, Baptiste Cicala Zoaglio,	1561
Jean-Baptiste Lercaro,	1563
Octavien Gentile Oderico,	1565
Simon Spinola,	1567
Paul Moneglia Giustiniani,	1569
Giannotto Lomellini,	1571
Jacques Durazzo Grimaldi,	1573
Prosper Fatinanti Centurione,	1575
Jean-Baptiste Gentile,	1577
Nicolas Doria,	1579
Il est le premier traité de sérinissime.	
Jérôme de Franchi,	1581
Jérôme Chiavari,	1583
Ambroise de Negro,	1585
David Vacca,	1587
Baptiste Negrone,	1589
Jean-Augustin Giustiniani,	1591
Antoine Grimaldi Ceba,	1593
Mathieu Senarega,	1595
Lazare Grimaldi Ceba,	1597
Laurent Sauli,	1599
Augustin Doria,	1601
Pierre de Franchi,	1603
Luc de Grimaldi,	1605
Sylvestre Invrea, Jérôme Assereto,	1607
Augustin Pineello,	1609
Alexandre Giustiniani,	1611

Thomas Spinola,	1613
Bernard Clavarezza,	1615
Jean-Jacques Imperiale,	1617
Pierre Durazzo,	1619
Ambroise Doria,	1621
George Centurione, } Frédéric de Franchi, }	1623
Jacques Lomellini,	1625
Jean-Luc Chiavari,	1627
André Spinola,	1629
Léonard Torre,	1631
Jean-Etienne Doria,	1633
Jean-François Brignole,	1635
Augustin Pallavicini,	1637
Jean Durazzo,	1639
Jean-Augustin de Marini,	1641
Jean-Baptiste Lercaro,	1643
Luc Giustiniani,	1645
Jean-Baptiste Lomellini,	1646
Jacques de Franchi,	1648
Augustin Centurione,	1650
Jérôme de Franchi,	1652
Alexandre Spinola,	1654
Jules Sauli,	1656
Jean-Baptiste Centurione,	1658
Jean-Bernard Frugoni,	1660
Antoine Invrea,	1661
Etienne Mari,	1663
César Durazzo,	1665
César Gentile,	1667
François Barbarini,	1669
Alexandre Grimaldi,	1671
Augustin Salnzzo,	1673
Antoine Passano,	1675
Gianettino Odone,	1677
Augustin Spinola,	1679
Luc-Marie Invrea,	1681
François-Marie Imperiale Lercaro,	1683
Pierre Durazzo,	1685
Luc Spinola,	1687
Oberto Torre,	1689
Jean-Baptiste Cataneo,	1691
François-Marie Invrea,	1693
Bendinelli Negrone,	1695
François Sauli,	1697
Jérôme Mars,	1699
Frédéric de Franchi,	1701
Antoine Grimaldi,	1703
Etienne-Honoré Feretto,	1705
Dominique-Marie Mari,	1707
Vincent Durazzo,	1709
François-Marie Imperiale,	1711
Jean-Antoine Giustiniani,	1713
Laurent Centurione,	1715
Benoît Viali,	1717
Ambroise Imperiale,	1719
César de Franchi,	1721
Dominique Negrone,	1723
Jérôme Veneroso,	1726
Luc Grimaldi,	1728
François-Marie Balbi,	1730
Dominique-Marie Spinola,	1732
Jean-Etienne Durazzo,	1734
Nicolas Cattaneo,	1736
Constantin Balbi,	1738
Nicolas Spinola,	1740
Dominique-Marie Canevato,	1742
Laurent Mari,	1744
Jean-François-Marie Brignole,	1746
César Cattaneo,	1748
Augustin Viali,	1750
Etienne Lomellini, } Jean-Baptiste Grimaldi, }	1752
Jean-Jacques Veneroso,	1754
Jean-Jacques Grimaldi,	1756
Mathieu Franzone,	1758
Augustin Lomellini,	1760
Rodolphe Brignole,	1762
Marie Gaetan de la Rovere,	1765
Marcellin Durazzo,	1767
Jean-Baptiste Negrone,	1769
Jean-Baptiste Cambiaso,	1771
Alexandre-Pierre-François Grimaldi,	1773
Horace Giustiniani,	1775
Joseph Lamessino,	1777

PREMIÈRES MAISONS NOBLES DE GÊNES.

Doria, Fiesco, Spinola, Grimaldi.

MAISON NOBLES *qui, avec les quatre précédentes, forment ce qu'on appelle à Gênes les* XXVII FAMILLES.

Imperiale, Pallavicini, Giustiniani, Sarvego Uso di Mare, di Negro, Cibo, Lomellini, Lercari, Franchi, Marini, Mari, Negrone, Ceba, Centurione, Serra, Gentile, Sauli, Calvi, Pinelli, Cattaneo, Vivaldi, Grilli, Fornari.

Par l'invasion des Français en Italie, Gênes devint, en 1796, état démocratique sous le nom de *République ligurienne*. En 1804 elle fut incorporée à la France, et on la céda au roi de Sardaigne en 1815.

ILE DE CORSE.

Les Toscans furent les premiers qui se rendirent maîtres de cette île. Les Carthaginois la soumirent depuis, et enfin les Romains la conquirent entièrement sous Scipion. Dans le huitième siècle, les Sarrasins s'en saisirent; mais ils en furent chassés quelque temps après. Sous l'empire de Charlemagne, elle fut envahie par des barons romains, de la maison Colonne. Dans la suite, les papes, les rois d'Aragon et ceux de France se la disputèrent tour-à-tour. Le traité de Cambrai en assura enfin la possession aux Génois, qui en avaient acheté plusieurs parties. Ils combattirent long-temps avec les Pisans pour la possession de cette île, qui leur resta jusqu'à la cession qu'ils en firent aux Français. Ceux-ci s'en sont rendus maîtres en 1769. Il y avait eu, avant cette nouvelle domination, beaucoup de révoltes en Corse; le gouvernement des Génois paraissait trop dur à ces fiers insulaires; s'accommodent-ils beaucoup mieux de celui des Français?

PROVINCES-UNIES.

Ces provinces dépendaient autrefois de l'Espagne, mais les nouvelles hérésies s'y étant introduites sous le règne de Philippe II, l'esprit de révolte fut dans ces pays, comme en France et dans toute l'Europe, l'effet naturel du fanatisme de secte. Dès l'an 1581, les états-généraux s'étant soustraits par un acte du 26 juillet à la domination espagnole, ce pays devint le théâtre de la discorde et de la guerre. Les princes d'Orange furent l'âme de cette ligue; les peuples, animés et conduits par eux, fondèrent un gouvernement nouveau, qui, unissant l'esprit de liberté à celui du commerce, balança quelquefois le pouvoir des plus puissants princes. Les Espagnols ayant en vain employé les armes et les négociations, furent enfin obligés de reconnaître (à la paix de Munster en 1648) les Provinces-Unies comme un état libre, souverain et indépendant. Environ cent ans après, en 1747, il est arrivé dans ces provinces une révolution qui a changé quelques points de leur gouvernement. Le peuple, las d'être soumis à des magistrats, craignant d'ailleurs les armées françaises qui étaient à ses portes, demanda à grands cris un stathouder, comme les Romains demandaient un dictateur dans les grands périls de la république. Le prince Guillaume de Nassau fut nommé d'une voix unanime, et il fut statué que le stathoudérat serait permanent dans sa maison, et passerait même aux filles.

STATHOUDERS.

Guillaume, comte de Nassau, prince d'Orange, 9e du nom dans la succession de Nassau, et 1er dans celle d'Orange; élu

célèbre dans l'histoire de la république helvétique, que celle des Thermopyles dans les annales grecques.

Les autres cantons s'unirent successivement à ceux de Schwitz, d'Uri et d'Underwald,

Le canton de Lucerne, en	1332
Idem, Zurick, en	1351
Idem, Zug et Glaris,	1352
Idem, Berne, en	1353
Idem, Fribourg et Soleure, en	1481
Idem, Bâle et Schaffhouse, en	1501
Idem, Appenzel, en	1513

La petite république de Genève, alliée de la Suisse, faisait partie du duché de Savoie; mais en 1526, soutenue de l'alliance de Fribourg et de Berne, elle secoua entièrement le joug. Elle avait un évêque, qui était prince temporel. Les habitants, en adoptant les nouvelles opinions de Calvin, le chassèrent en 1535, et soutinrent leur révolte contre les armes des ducs de Savoie et les trésors de Philippe II, qui appuyaient les droits de l'évêque.

ORDRE DE MALTE,

A Jérusalem, dans la Palestine et en Chypre.

L'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, appelés depuis les chevaliers de Rhodes, et aujourd'hui les chevaliers de Malte, doit sa naissance à l'ordre de Saint-Benoît.

Vers le milieu du onzième siècle, des négociants d'Amalfi, qui commerçaient en Syrie, obtinrent du calife d'Egypte la permission de fonder à Jérusalem un monastère du rit latin. On y plaça des bénédictins qu'on fit venir de l'Italie. A côté de ce monastère, appelé *Sainte-Marie de la Latine*, on bâtit, pour les pauvres pélerins et les malades, un hôpital, dont la chapelle fut érigée d'abord sous l'invocation de saint Jean l'Aumônier, ensuite de saint Jean-Baptiste. C'est du titre de cette chapelle que vient le nom d'Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Leur origine n'a rien de bien relevé aux yeux du monde. Ce n'étaient d'abord que des oblats ou frères laïques, employés par les religieux au service de l'hôpital; c'est ce qu'atteste Guillaume de Tyr. L'habit qui distinguait ces hospitaliers était un manteau noir, appelé depuis manteau à bec, orné d'une croix blanche. Bientôt l'abbé se vit obligé de les armer pour la défense des pélerins, que les voleurs arabes attaquaient sur les chemins. Devenus militaires, ils eurent un capitaine choisi parmi eux pour les commander en campagne. Insensiblement et à mesure que l'hôpital s'enrichissait, ils ne voulurent plus reconnaître d'autre chef au-dehors ni au-dedans, et à la fin ils secouèrent entièrement l'autorité des moines. Alors ils commencèrent à faire un corps à part, et quittèrent la règle de saint Benoit, pour suivre celle de saint

Augustin. Tels furent, selon les écrivains suivis par dom Mabillon, les commencements de cet ordre illustre.

Un mélange d'amour pour la religion et de goût pour les armes, donna à cette congrégation religieuse et guerrière de nombreux prosélytes. Après la prise de Jérusalem sur les croisés en 1187, ils se retirèrent à Acre, qu'ils défendirent vaillamment l'an 1290. Ils suivirent Jean de Lusignan, qui leur donna, dans son royaume de Chypre, Limisson, où ils demeurèrent jusqu'en 1310. C'est cette année qu'ils prirent Rhodes, qui fut dès lors le siége de l'ordre. L'empereur Soliman s'étant rendu maître de cette île en 1522, les chevaliers, qui lui avaient opposé une courageuse défense, furent quelque temps errants en Italie, jusqu'à ce que l'empereur Charles-Quint leur fit présent de Malte en 1525, aussi-bien que de Tripoli; mais cette dernière place leur fut bientôt enlevée par les amiraux de Soliman. Malte n'était qu'un rocher presque stérile; il est devenu florissant, grâce aux soins infatigables de l'ordre de Saint-Jean.

Depuis que Villiers de l'Ile-Adam y eut transporté ses chevaliers, le même Soliman, qui les avait chassés de Rhodes, voulut s'emparer de Malte. Il envoya, en 1565, trente mille soldats devant cette place, défendue seulement par sept cents chevaliers et huit mille fantassins. Le grand-maître de la Valette soutint quatre mois de siége : les infidèles se voyant toujours repoussés, se retirèrent la rage dans le cœur; et depuis cette époque, cette petite île, perdue dans l'immensité des mers, a toujours bravé la puissance ottomane.

GRANDS-MAÎTRES DE MALTE.

Gérard le Bienheureux, natif de Martigues, en Provence, directeur de l'hôpital établi à Jérusalem après la conquête de cette ville par Godefroi de Bouillon en 1099, et regardé communément comme le premier grand-maître de l'ordre des Hospitaliers, aujourd'hui ordre de Malte, meurt en 1120
Raymond Dupuy, gentilhomme dauphinois, vers 1160
Auger de Balben, aussi du Dauphiné, 1161
Gerbert ou Girbert Affalit, du Carcassès, et non Arnaud de Comps, grand-maître imaginaire, 1169
Castus, inconnu, 1173
Joubert de Syrie, né en Palestine, 1177
Roger des Moulins, qualifié le premier grand-maître, 1187
Garnier de Naplouse, en Syrie, 1191
Ermengard Daps ou de Daps, 1192
Godefroi de Duisson, 1202
Alphonse de Portugal, abdique en 1204
Geoffroi le Rath, ou le Rat, Français, meurt en 1207
Guérin de Montaigu, Auvergnat, maréchal de l'ordre, 1220
Bertrand de Texis, ou peut-être Texica, 1231
Guérin, 1236
Bertrand de Comps, Dauphinois, prieur de Saint-Gilles, 1241
Pierre de Villebride, 1243
Guillaume de Châteauneuf, Français, maréchal de l'ordre, 1259
Hugues de Revel, d'une maison illustre en Catalogne, 1278
Nicolas Lorgue, 1289
Jean de Villiers, Français, 1297
Odon de Pins, issu d'une maison illustre en Catalogne, 1300
Guillaume de Villaret, anciennement de Villeroé, Provençal, 1307
Foulques de Villaret, sous qui se fait la conquête de l'île de Rhodes, 15 août 1310, abdique en 1311
Hélion ou Hélie de Villeneuve, Provençal, 1346

Dieudonné de Gozon, natif de Languedoc, 1353
Pierre de Cornillan ou de Corneillan, de la langue de Provence, 1355
Roger de Pins, né en Languedoc, 1365
Raymond Bérenger, Dauphinois ou Provençal, commandeur de Castel-Sarrasin, 1374
Robert de Juillac, grand-prieur de France, 1376
Jean Fernandès d'Herédia, grand-prieur d'Aragon, de Saint-Gilles et de Castille, 1396
Richard Caracciolo, Napolitain, 1381; reconnu par les langues d'Italie et d'Angleterre, 1395
Philibert de Naillac, grand-prieur d'Aquitaine, 1421
Antoine Fluvia ou de la Rivière, Catalan, grand-prieur de Chypre, 1437
Jean de Lastic, grand-prieur d'Auvergne, 1454
Jacques de Milly, grand-prieur d'Auvergne, 1461
Pierre-Raymond Zacosta, Catalan, 1467
J.-B. des Ursins, prieur de Rome, 1476
Pierre d'Aubusson, de la maison de la Feuillade, et depuis cardinal-diacre, le 14 mars 1489, meurt en 1503
Emeri d'Amboise, frère du cardinal George d'Amboise, grand-prieur de France, 1512
Gui de Blanchefort, Limousin, grand-prieur d'Auvergne, 1512
Fabrice Caretto, de la langue d'Italie, 1521
Philippe de Villiers de l'Ile-Adam, Parisien, grand-prieur de France : sous lui l'ordre perd Rhodes en 1522, et s'établit à Malte en 1530, 1534
Pierrin Dupont, Piémontais, bailli de Sainte-Euphémie, 1535
Didier de Saint-Jaille, dit Tolon, prieur de Toulouse, 1536
Jean Omedès, Aragonais, bailli de Capse, 1553
Claude de la Sangle, Français, 1557
Jean de la Valette-Parisot, prieur de Saint-Gilles, 1568
Pierre Guidalotti del Monte ou du Mont, grand-prieur de Capoue, 1572
Jean l'Evêque de la Cassière, de la langue d'Auvergne, maréchal de l'ordre, 1581
Hugues de Loubeux de Verdalle, Provençal, et depuis cardinal, meurt le 12 mai 1595
Martin de Garzez, de la langue d'Aragon, châtelain d'Emposte, 1601
Alof de Vignacourt, Champenois, grand'-croix et grand-hospitalier de France, 1622
Louis-Mendez de Vasconcellos, Portugais, bailli d'Acre, 1623
Antoine de Paul, Provençal, prieur de Saint-Gilles, 1636
Paul Lascaris Castellard, issu des comtes de Vintimille, bailli de Manosque, 1657
Martin de Redin, Navarrois, prieur de Navarre et vice-roi de Sicile, 1660
Annet de Clermont de Chattès Gessan, Dauphinois, bailli de Lyon, 1660
Raphaël Cotoner, bailli de l'île de Majorque, 1663
Nicolas Cotoner son frère, bailli de Nègrepont, 1680
Grégoire Carafe, Napolitain, prieur de Roccella au royaume de Naples, 1690
Adrien de Vignacourt, neveu d'Alof Vignacourt, grand-trésorier de l'ordre, 1697
Raymond Perellos de Roccafull, Aragonais, bailli de Nègrepont, 1720
Marc-Antoine Zondadari, Siennois, 1722
Antoine-Manuel Vilhéna, Portugais, 12 décembre, 1736
Raymond Despuig Montanègre, de l'île de Majorque, 15 février, 1741
Emmanuel Pinto de Fonseca, Portugais, le 24 janvier, 1773
François Ximenès de Texada, Espagnol, mort le 9 novembre, 1775
François-Marie des Neiges de Rohan de Polduc, élu le 12 novembre 1775

En 1798 Napoléon Buonaparte s'empara de Malte, ou pour mieux

dire, il surprit cette place. Elle tomba ensuite au pouvoir des Anglais qui la possèdent encore; et l'ordre de Malte n'ayant plus de domaine, ses chevaliers se trouvèrent dispersés dans les diverses parties de l'Europe.

TOSCANE.

La Toscane avait des ducs ou comtes dans ses principales villes, sous l'empire de Charlemagne; mais elle n'avait point encore alors de gouverneur général et perpétuel, ni de marquis chargé de garder ses marches ou frontières. Ce ne fut que sous l'empire de Louis le Débonnaire, au plus tôt, qu'on commença à voir un marquis de Toscane. Aux marquis succédèrent en cette province des gouverneurs amovibles, dont ayant insensiblement secoué le joug, elle se forma en république, et cet état persista durant près de quatre siècles. Enfin elle revint dans le XVIe siècle au gouvernement ducal, et c'est celui qui subsiste encore de nos jours en Toscane. Cet état, florissant sous les Médicis, qui y appelèrent le commerce et les arts, a presque toujours été tranquille. Florence, rivale de Rome pour l'esprit, le génie et la politesse, attire chez elle autant d'étrangers que les premières villes d'Italie.

DUCS, MARQUIS, GOUVERNEURS ET GRANDS-DUCS DE TOSCANE.

Boniface I (2e du nom, comte de Lucques) peut être regardé, selon Muratori, comme le premier marquis de Toscane. Il se retira en France en 834

Adalbert I, fils du précédent, est annoncé pour duc et marquis de Toscane en 847, meurt en 890

Adalbert II, dit le Riche, fils du précédent, et duc-marquis de Toscane, 917

Gui, fils aîné du précédent, et duc de Toscane, 929

Lambert succède au précédent, son frère, duc de Toscane; on lui crève les yeux, et il est dépouillé de son duché en 931

Boson, frère du roi Hugues, s'empare du marquisat de Toscone, est mis en prison en 936

Hubert ou Humbert, fils naturel du roi Hugues, créé duc de Toscane l'an 961, meurt en 1001

Hugues le Grand, fils du marquis Hubert, meurt en 1001

Adalbert III, fils aîné du marquis Otbert, 1014

Raginaire ou Reinier, fils du marquis Hugution, était vers 1014 duc et marquis de Toscane, déposé en 1027

Boniface II, dit le Pieux, fils de Thébald, est nommé par l'empereur Henri III marquis de Toscane, et tué en 1052

Frédéric, dit aussi Boniface, fils et successeur du précédent, 1055

Beatrix et Godefroi le Barbu, reconnus propriétaires usufruitiers de la Toscane, 1076

Mathilde, appelée la Grande comtesse, fille de Boniface II, dit le Pieux, 1115

Après la mort de cette comtesse, on donne à la Toscane des gouverneurs amovibles, sous les titres de présidents et de marquis.

Ratbod, premier de ces gouverneurs, jusqu'à 1119

Conrad, duc de Ravenne, est

fait président et marquis de Toscane, meurt en 1131
Rampert, président et marquis de Toscane, 1133
Henri le Superbe, duc de Bavière, est investi du duché de Toscane, 1139
Uldéric, créé marquis de Toscane, 1153
Welphe Est, VIe du nom, reçu duc de Toscane, meurt en 1195
Philippe, fils de l'empereur Frédéric I, nommé marquis de Toscane, 1208
La Toscane en république depuis 1208 *jusqu'en* 1531, *qu'elle devint grand-duché.*
Alexandre de Médicis, fils naturel de Laurent de Médicis, reconnu chef de l'état de Florence en 1531; est poignardé la nuit du 5 au 6 janvier 1537
Cosme de Médicis, dit le Grand, déclaré grand-duc de Toscane par le pape Pie V, le 27 septembre 1569, meurt en avril 1574
Fr.-Marie de Médicis, fils aîné de Cosme le Grand, 1587
Ferdinand I de Médicis, d'abord cardinal en 1563, puis marié le 30 avril 1589, meurt en 1609
Cosme II de Médicis, fils aîné du précédent, 1621
Ferdinand II, fils et successeur du précédent, meurt le 23 mai 1670
Cosme III, reconnu successeur de Ferdinand II son père, 1723
Jean-Gaston de Médicis, fils du précédent, 1737
François I de Lorraine, grand-duc de Toscane, élu empereur le 14 septembre 1745, meurt le 18 août 1765
Pierre-Léopold-Joseph, archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, meurt en 1792
Ferdinand-Joseph son fils lui succéda en 1792, meurt en 1824
Léopold II, archiduc d'Autriche, né le 3 octobre 1797, proclamé le 18 juin 1824

FERRARE, MODÈNE ET REGGIO.

Les villes de Ferrare, de Modène et de Reggio, après avoir été possédées par les ducs et marquis de Toscane, avaient été disputées entre les papes et les empereurs depuis la mort de la grande comtesse Mathilde, et s'étaient mises en liberté comme la plupart des autres villes d'Italie, à la faveur des troubles que les démêlés de ces deux puissances excitèrent. Ferrare, devenue libre, fut gouvernée par un podestat, qu'elle choisit entre les principaux nobles, et à qui elle confia l'autorité presque souveraine pour une ou plusieurs années. Cette ville, ainsi que les deux autres, eut des seigneurs perpétuels, puis des ducs, tous de la maison d'Est, qui règne encore à Modène et à Reggio de nos jours. Alphonse II étant mort en 1597, sans enfants mâles, le duché de Ferrare passa au saint-siége, ce qui fut reconnu par un traité sur la fin de décembre de la même année.

SEIGNEURS DE FERRARE, DE MODÈNE ET DE REGGIO.

Obizon, IIe du nom, marquis d'Est, accepte des Modénois la seigneurie de Modène, dont il prend possession l'an 1288, meurt en 1293
Azzon d'Est, VIIIe du nom, élu seigneur perpétuel de Modène, 1308
Foulques, fils de Fiesque, bâtard d'Azzon VIII, 1317
Renaud et Obizon III, fils du

marquis Aldrovandin et d'Alde Rangona, 1352
Aldrovandin II, fils aîné du marquis Obizon, est élu seigneur de Modène, 1361
Nicolas II, frère d'Aldrovandin, confirmé vicaire de Modène, 1388
Albert d'Est, frère de Nicolas II, 1393
Nicolas III, fils et successeur du marquis Albert, 1441
Lionel, fils naturel et successeur de Nicolas III, seigneur de Modène, 1450

DUCS DE FERRARE, DE MODÈNE ET DE REGGIO.

Borso d'Est, fils naturel de Lionel, 1er duc, meurt en 1471
Hercule I, frère légitime de Borso, 1505
Alphonse d'Est I, fils aîné du précédent, 1534
Hercule II, fils aîné et successeur du duc Alphonse, 1559
Alphonse II, fils et successeur du précédent, 1597

DUCS DE MODÈNE ET DE REGGIO.

César d'Est, issu d'un fils naturel d'Alphonse I, est proclamé duc de Modène, et meurt en 1623
Alphonse III, fils du précédent, abdique pour se faire capucin, 1629
François I, fils et successeur du duc Alphonse III, 1658
Alphonse IV, fils du précédent, 1662
François II, fils et successeur du précédent, 1694
Renaud, fils du duc François I, 1737
François-Marie d'Est, mort le 22 février 1782
Hercule Renaud, duc de Modène, 1802
François d'Autriche et d'Est, proclamé en 1815

PARME ET PLAISANCE.

Parme et Plaisance, deux villes célèbres de l'Emilie, furent du nombre de celles qu'Odoacre, roi des Hérules, conquit en Italie l'an 476. Elles passèrent ensuite sous la domination des Goths, qui les possédèrent jusque vers la fin de leur monarchie. L'an 532, Leutharis et Bucelin, deux capitaines des Allemands, soumis à l'empire de Théodebalde ou Thibaud, roi de Metz, ayant passé les Alpes pour faire des conquêtes sur les Goths et les Romains, se rendirent maîtres de Parme et de Plaisance. Mais ces deux généraux ayant péri avec leur armée l'an 553, Parme et Plaisance retournèrent aux Romains, leurs anciens maîtres. L'an 570, Alboin, roi des Lombards, prit sans effort ces deux villes, tandis qu'il faisait le siége de Pavie. Vingt ans après (l'an 590), le patrice romain, exarque de Ravenne, les reprit, ou plutôt elles lui furent livrées par leurs ducs révoltés contre le roi Autharis; l'année suivante, Agilulfe, successeur d'Autharis, les fit rentrer sous la puissance des Lombards. L'an 601, Parme fut reconquise de nouveau par l'exarque Callinique. Astolphe, roi des Lombards, ayant détruit l'exarchat en 752, réunit de nouveau Parme et Plaisance à ses états. Enfin ces deux villes firent partie des conquêtes de Charlemagne, après l'extinction du royaume des Lombards en 774. Il serait trop long de raconter en

détail les différentes révolutions que ces deux villes éprouvèrent dans la suite. Il suffira de dire qu'après avoir secoué le joug de l'Empire à la faveur des divisions qui s'élevèrent entre Frédéric II et la cour de Rome, elles se gouvernèrent quelque temps en forme de république; qu'ensuite, assujetties à différents seigneurs qu'elles choisirent ou qui les subjuguèrent, elles devinrent, en 1315, sous Matthieu Visconti, parties de l'état de Milan; mais qu'à l'instigation du légat Bertrand du Poujet, elles secouèrent ce joug (Plaisance en 1322, et Parme en 1326) pour se donner au pape Jean XXIII. Retournées ensuite sous la domination de l'Empire, le pape Jules II, dans la grande confédération qu'il fit faire en 1512 contre la France, se les fit céder par l'empereur Maximilien Ier, qui les lui abandonna, sauf les droits de l'Empire. Don Cardonne, vice-roi de Naples, les remit l'an 1513 sous la puissance du duc de Milan; mais la même année, Léon X, nouveau pape, trouva le moyen de les retirer des mains de ce prince. L'an 1515, après la conquête du Milanais faite par les Français, Parme et Plaisance passèrent sous la domination du roi de France. Enfin l'an 1521, Léon X vint à bout de recouvrer ces deux villes par la voie des armes, avec le secours des Impériaux et du duc de Mantoue. Depuis ce temps, le saint-siége en jouissait tranquillement, lorsqu'en 1534, Alexandre Farnèse fut élu pape sous le nom de Paul III. Entre les enfants qui lui étaient nés d'un mariage secret qu'il avait formé dans sa jeunesse, il avait un fils nommé Pierre-Louis Farnèse, seigneur de Népi et de Frescati. Paul, parvenu au pontificat, lui donna, avec le consentement du sacré collége, les villes de Parme et de Plaisance, qu'il érigea en duchés, et prit en échange les villes de Népi et de Frescati, qu'il réunit au saint-siége pour le dédommager.

DUCS DE PARME ET DE PLAISANCE.

Pierre-Louis Farnèse, fils du pape Paul III, est créé duc de Parme et de Plaisance par ce pontife, en 1545, assassiné le 10 septembre 1547

Octave Farnèse, fils du précédent, 1586

Alexandre, fils unique et successeur du précédent, est nommé par Philippe II, roi d'Espagne, gouverneur des Pays-Bas, meurt en 1592

Ranuce ou Rainuce I, fils aîné et successeur du précédent, 1622

Odoard I, ou Édouard, fils et successeur du précédent, 1649

Ranuce II, fils et successeur du duc Odoard, en 1694

François, second fils et successeur de Ranuce II, meurt sans postérité en 1727

Antoine, 3e fils de Ranuce II, meurt sans postérité en 1731

Don Carlos ou Charles, depuis roi d'Espagne, reconnu pour héritier légitime dès 1723 aux droits de la reine sa mère, cède ces duchés pour la couronne des Deux-Siciles, par le traité de 1735

Charles VI, empereur, devenu duc de Parme et de Plaisance par la cession de don Carlos, meurt le 20 octobre 1740

Marie-Thérèse, impératrice, reine de Hongrie, cède les mêmes duchés par les préliminaires de la paix de 1748

Don Philippe, infant d'Espagne, frère germain de don Carlos, duc de Parme et de Plaisance, par les préliminaires de la paix de 1748, mort en 1765

Don Ferdinand-Marie Philippe-Louis, duc de Parme, Plaisance et Guastalla, né le 20 janvier 1751

Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, née le 12 décembre 1791, proclamée en 1815

LUCQUES.

Charles-Louis, infant d'Espagne, duc de Lucques, né le 22 décembre 1799, proclamé en 1815

« Par là se vérifie ce que dit l'Apôtre, que *Dieu est le seul puissant, Roi des rois et Seigneur des seigneurs* (1 Tim. 6); qui voit » tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable; qui donne et qui ôte la puissance, » qui la transporte d'un homme à un autre, d'un peuple à un autre, » d'une maison à une autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que » par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement. » Bossuet, *Disc. sur l'hist. univ.*, 3e *part.*, *n.* 7.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE.

Des principaux événements concernant l'histoire ecclésiastique, et des maux et persécutions que l'Église a soufferts, depuis le commencement de la révolution, en mai 1789, jusques et compris l'an 1820

—

ÉTATS-GÉNÉRAUX ET ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

1789.

Mai. 4 Procession des états-généraux à Versailles.

5 Ouverture des états généraux. L'ordre du clergé y était composé de quarante-huit archevêques ou évêques, de trente-cinq abbés ou chanoines, et de deux cent deux curés.

8 Députation du clergé à la noblesse pour la réunion des trois ordres. La noblesse s'y refuse (le 13).

20 Renonciation du clergé à ses priviléges pécuniaires.

22 La chambre du clergé se divise par bailliages pour l'examen de ses cahiers.

Juin. 12 Elle est invitée par celle du tiers-état à se réunir à elle. Dès le 13 et jours suivants, quelques curés, sans attendre la décision, se rendent dans la chambre du tiers.

17 Le tiers, composé des députés des communes, se constitue en assemblée nationale, et prête serment en cette qualité.

25 M. de Juigné, archevêque de Paris, est insulté par le peuple, et poursuivi à coups de pierres en sortant de l'assemblée. Pour subvenir aux besoins du rigoureux hiver précédent, ce prélat avait vendu sa vaisselle, engagé son patrimoine, et fait de gros emprunts.

Le roi exige des membres du clergé et de la noblesse qu'ils se réunissent aux communes. Ils obéissent (le 27).

Juill. 3 L'archevêque de Vienne (Pompignan) est nommé président de l'assemblée nationale, sur le refus de cette présidence par le duc d'Orléans.

Août. 4 Fameuse séance de l'assemblée nationale prolongée dans la nuit. On y abolit le droit de colombier, celui de chasse, etc.

7 L'assemblée déclare que les biens ecclésiastiques appartiennent à la nation. Dîmes supprimées à compter de 1790. Traitement alloué aux titulaires, pensions aux religieux et religieuses.

26 Décret qui proclame la liberté des cultes.

Oct. 29 Emission des vœux de religion provisoirement suspendue dans les monastères des deux sexes.

Nov. 2 Décret qui met les biens du clergé à la disposition de la nation, à la charge de pourvoir à la subsistance des ministres, des pauvres et du culte. Le décret est rendu dans les salles de l'archevêché.

6 Bulle d'érection du siége de Baltimore, dans l'Amérique septentrionale, pour les catholiques, sur la demande du gouvernement des Etats-Unis.

1789

Nov. 9 Décret par lequel le roi est supplié de surseoir et faire surseoir à la nomination de tout bénéfice, les cures exceptées.

13 Décret qui ordonne aux titulaires de bénéfices et supérieurs de maisons religieuses, de faire la déclaration détaillée de leurs biens, sous peine, pour ceux qui feraient des déclarations frauduleuses, d'être déchus de tout droit à ces bénéfices ou à des pensions.

1790.

Févr. 5 Décret proposé par Treilhard, d'après lequel les ecclésiastiques seront obligés de déclarer le nombre des bénéfices et pensions dont ils jouissent.

13 Suppression des ordres religieux.

19 Décret sur le traitement des religieux supprimés.

Mars. 10 Vingt-sept maisons religieuses sont vendues à Paris. Profanation d'une église par un calviniste, maire de ville.

17 Décret sur la vente de quatre cents millions de biens ecclésiastiques.

Avril. 12 L'archevêque d'Aix offre quatre cents millions de la part du clergé. Il n'est point écouté. Dom Gerle, chartreux, fait la motion que la religion catholique soit déclarée religion nationale; il la retire le lendemain. Le 15, il quitte le costume religieux, et paraît en habit d'ecclésiastique séculier. Le curé de Saint-Laurent de Paris met une cocarde au saint-sacrement.

14 Décret sur l'entretien des ministres de l'autel. L'administration des biens ecclésiastiques est confiée aux départements.

19 Protestation d'une partie de l'assemblée en faveur de la religion catholique; elle reste sans effet.

20 Les catholiques de Nîmes demandent que la religion catholique soit déclarée religion de l'état. Six mille signatures. Le club de Nîmes fait une adresse contraire. Des dragons calvinistes font marcher leurs chevaux sur le peuple qui sortait de vêpres. Rixes sanglantes.

Mai. 2-3 Rixes semblables à Montauban.

31 Instruction sur la vente des biens ecclésiastiques, dits *nationaux*.

Juin. 21 Rapport sur les troubles de Nîmes; décret portant que le roi sera chargé d'y faire maintenir la tranquillité.

23 Décret sur le traitement du clergé.

Juill. 8 Nouvelle fixation des évêchés. Le travail est fait par Bois-Landry, marchand de la rue Saint-Denis, député.

10 Décret qui rend les biens des réfugiés à leurs héritiers ou ayant droit.

12 Talma, acteur du Théâtre-Français, se plaint de ce que le curé de Saint-Sulpice lui a refusé le sacrement du mariage, et réclame le droit de citoyen. Décret sur la constitution ecclésiastique; création d'évêchés; hiérarchie nouvelle, et établissement de la constitution civile du clergé.

Août. 17 Décret portant que les protestants d'Alsace continueront de jouir de leurs droits et liberté.

19 Boucher dénonce la demande faite par le roi au pape, pour la sécularisation des religieux, dans le dessein de tranquilliser leur conscience.

25 Décret qui exclut les ecclésiastiques de toute fonction judiciaire.

Sept. 8 Décret sur le traitement des religieux; il commencera à être payé à compter du premier janvier 1791.

Oct. 10 L'évêque de Clermont veut parler contre la constitution civile du clergé. On refuse de l'entendre.

15 Conférence à Rome de vingt-quatre cardinaux, au sujet des affaires du clergé de France.

1790

Oct. 25 Décret qui exige des prêtres le serment de maintenir la constitution civile du clergé.

Nov. 1 Pillage d'abbayes, pillage de la métropole d'Avignon, profanation des hosties consacrées. On prend un calice à un prêtre après sa messe.

2 Assemblée à Quimper pour la nomination d'un évêque. On y lit une bulle supposée du pape pour autoriser l'élection.

11 Décret qui permet aux évêques d'accorder les dispenses de mariage sans recourir au pape.

19 Décret sur l'élection des curés pour les paroisses.

27 Emissaires répandus autour de Paris et de Versailles, pour engager les paysans à se défaire de leurs curés. Deux cents patriotes envoyés dans les départements pour le même objet. L'un d'eux est arrêté avec une liste de nobles et de prêtres à égorger. Pétion dit dans l'assemblée que la théologie est à la religion ce que la chicane est à la justice. Décret rendu, malgré les réclamations de l'abbé Maury, sur la motion d'un calviniste, et sous la présidence d'un juif, pour l'exécution de la constitution civile du clergé.

Déc. 9 Décret qui restitue aux protestants les biens confisqués sur eux sous Louis XIV.

10 Des religieux du district d'Autun sont poursuivis comme perturbateurs du repos public, pour avoir formé opposition à la vente des biens ecclésiastiques.

12 Talleyrand, évêque d'Autun, propose la vente des cloches, pour fabriquer de la monnaie de cuivre.

16 Cinq curés du diocèse de Clermont viennent désavouer le dire de leur évêque et de vingt-neuf de ses collègues. Ils obtiennent les honneurs de la séance. L'université rejette la constitution civile du clergé. Deux jours après, trente ou quarante membres de l'université, restés après une assemblée, démentent l'acte de la veille et signent un acte d'adhésion. Dumouchel, recteur, est à leur tête.

25 Camus ne veut pas qu'on appelle le pape *souverain pontife*, comme le fait le roi. Il dit que la patrie est en danger, si le roi ne sanctionne pas le décret du 27 novembre, qui ordonne le serment. L'évêque d'Autun est le seul ecclésiastique qui le prête.

27 Le roi, pressé, sanctionne le décret qui ordonne le serment. Grégoire et d'autres le prêtent.

28 Cent curés et trente évêques le refusent. L'évêque de Lydda, Gobel, le prête.

1791.

Janv. 2 L'évêque de Clermont veut parler sur le serment; Treilhard l'en empêche.

3 Décret portant que le délai fixé pour la prestation du serment expirera le lendemain à une heure.

4 Affiche dans Paris, portant que ceux qui ne prêteront pas le serment seront regardés comme perturbateurs du repos public. Le roi est prié de faire procéder à la nomination des évêchés vacants. Mirabeau dénonce l'affiche comme inconstitutionnelle. Bailly dit qu'elle est le résultat d'une erreur commise dans les bureaux.

6 Barnave s'élève contre les serments avec restriction. Décret en conséquence. Charles Lameth demande que les ecclésiastiques qui n'ont pas prêté le serment soient responsables des désordres qui auraient lieu par suite de leur désobéissance.

7 Mirabeau demande qu'on abrège le temps exigé précédemment pour être évêque ou curé; décret en conséquence.

Motion pour fixer les retraites de ceux qui refuseront le serment. Ils déclarent n'en point vouloir.

1791

Janv. 13 Décret qui porte que l'élection des évêques et des curés se fera à la pluralité des suffrages.

26 Décret pour le remplacement des évêques et curés déchus pour non prestation de serment.

Fév. 3 Décret qui supprime, dans les dispenses de mariage, la distinction de catholiques et non catholiques.

7 Décret qui soumet les ecclésiastiques à la fonction de jurés au criminel. On objecte la maxime : *Ecclesia abhorret a sanguine*. C'est, dit Robespierre, un acte de charité.

8 Décret qui accorde aux curés dits *réfractaires* une pension de 300 francs, à compter du jour de leur remplacement.

17 Camus observe que le délai accordé aux fonctionnaires pour prêter le serment est expiré.

Mars. 1 Décret sur la motion de Treilhard, portant que les nouveaux évêques pourront recevoir l'institution canonique d'un évêque qui ne serait pas le métropolitain.

3 Décret qui ordonne de porter à la Monnaie l'argenterie des églises et des couvents.

10 Bref du pape aux évêques de France. Il y discute plusieurs articles de la constitution civile du clergé, et compare ce qui se passe en France à ce qui s'était passé en Angleterre sous Henri VIII.

14 L'évêque de Lydda, Gobel, est nommé évêque *constitutionnel* de Paris.

24 Jugement du tribunal du district de Sainte-Geneviève, présidé par Target, qui, sur le refus des évêques de Brienne et Jarente, renvoie le nouvel évêque de Paris à Talleyrand, évêque d'Autun, pour en obtenir l'institution canonique.

25 Installation de Gobel : douze constituants y assistent.

Avril. 1 Garde préposée à l'édifice et sacristie de chaque paroisse pour empêcher tout prêtre insermenté de dire la messe ou faire d'autres fonctions.

Mai. 4 Décret qui nomme l'église de Sainte-Geneviève, *Panthéon*.

7 La mesure du 1er avril est révoquée, et sur la motion de l'évêque d'Autun, la liberté illimitée des cultes est décrétée.

10 Décret qui supprime les banquiers en cour de Rome.

13 Bref du pape adressé aux évêques, au clergé et aux fidèles de France. Il y déclare les élections des nouveaux évêques illégitimes, sacriléges, et contraires aux canons.

14 Bailly dénonce à l'assemblée que l'on ondoie les enfants dans les maisons.

22 Dédicace de Saint-Louis du Louvre pour le culte calviniste.

23 Décret qui conserve les communautés composées de plus de quinze religieuses.

Juin. 1 Violences exercées contre les catholiques assemblés pour l'office dans l'église des Théatins. Elles restent impunies.

6 Motion contre l'athéisme et le déisme. L'assemblée regarde ces crimes comme de simples opinions. Les prêtres de Strasbourg sont dénoncés pour être allés, dit-on, égarer le peuple.

9 Décret portant qu'aucun acte de la cour de Rome ne peut être publié ou exécuté, s'il n'est approuvé du corps législatif, et sanctionné par le roi.

19 Décret qui ordonne de poursuivre les fonctionnaires publics qui exerceraient sans avoir prêté serment.

21 L'assemblée décrète qu'elle assistera à la procession de la Fête-Dieu, qui, cette année, se célébrait le 23 de ce mois.

Juill. 12 Translation des restes de Voltaire au Panthéon.

1791

Juill. 16 Décret de déportation contre les prêtres du Bas-Rhin dénoncés par leur département.

30 Une députation de Saint-Girons demande, au nom des citoyens de cette commune, qu'on les préserve de l'hypocrisie des prêtres réfractaires.

Août. 4 Rapport et projet de décret présenté par Legrand, pour la repression des prêtres réfractaires. Il demande que les évêques et curés qui n'ont point prêté le serment soient tenus de se retirer à dix lieues de leurs diocèses ou cures, sous peine d'être mis en arrestation, et privés de leur pension.

Sept. 30 Clôture de l'assemblée constituante.

PREMIÈRE ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE.

Octob. 8 Motion d'un député d'Auvergne, tendant à réprimer les prêtres.

9 Le département des Deux-Sèvres rend un arrêté pour faire sortir du district de Châtillon les prêtres réfractaires. On fait retirer cet arrêté.

13 Service extraordinaire du culte calviniste, dans l'église de l'Oratoire, à l'occasion de l'achèvement de la constitution.

16 Troubles à l'occasion du service divin dans la chapelle du collége des Irlandais.

17 Troubles à Montpellier au sujet de la messe.

23 Discussions sur les prêtres non assermentés.

25 Un prêtre marié se présente à la barre et demande sa pension. Déclamation des journalistes contre le saint-siége.

26 Ouvrage de Fauchet. Il pose en principe l'esprit de révolte des prêtres non assermentés, veut qu'ils n'aient aucun traitement, parce que, dit-il, on ne paie pas ses ennemis; on y gagnera, dit-il, trente millions.

Nov. 6 Attroupements dans le département de Maine-et Loire attribués aux prêtres. Troubles dans le Calvados. Les habitants croient pouvoir, en vertu de la constitution, se choisir de nouveaux curés.

11 Motion de Picard pour qu'on fasse une loi contre les prêtres.

19 Adresse des prêtres insermentés de Paris, au roi.

29 Décret qui révoque la faculté qui avait été accordée aux prêtres insermentés, de louer des édifices pour y exercer leur culte.

Déc. 5 Adresse du département de Paris au roi, sur le *veto*, contre le décret du serment civique.

10 La section de la Croix-Rouge invite l'assemblée à faire de la loi contre les prêtres un décret constitutionnel.

31 L'assemblée abolit le cérémonial du jour de l'an.

1792.

Janvier. Violences contre un prêtre insermenté de Brive, par des hommes armés qui lui enlèvent son argent. Vexations contre les religieuses de Saint-François de Sablé.

22 Prêtre à la barre; il présente sa femme et ses quatre enfants. Faux avis donné par Thibaut, d'un prêtre sermenté tué à l'autel.

25 Violences par des militaires sur le curé insermenté de Maurepas, près Péronne. Arrêté du département de la Loire-Inférieure, qui oblige tous les prêtres insermentés de se rendre à Nantes, et de comparaître toutes les vingt-quatre heures au département. Même mesure à Angers.

Février. Violences en Auvergne et en Bretagne sur des religieux.

10 Suppression des sœurs grises à Marseille. Des jeunes gens jouent à la boule avec des têtes de morts.

1792
Févr. 14 Vexations à Toulouse au sujet du culte.
23 Carmélites de cette ville tourmentées. Lettres de prêtrise accordées à un aventurier qui sortait des galères.
29 Le département du Cher défend aux prêtres insermentés de dire la messe sans la permission du curé constitutionnel.
Mars. 12 Persécutions contre les prêtres dans les départements.
17 Décret pour s'emparer des biens des ordres de Saint-Lazare et du Mont-Carmel. Persécutions dans le département du Finistère et soixante autres départements, contre les prêtres. Elles sont excitées par les prêtres constitutionnels.
19 Nouveau bref de Pie VI sur les affaires ecclésiastiques. Il y loue la conduite de ceux qui ont rétracté leur serment; il exhorte les autres à se reconnaître, et à satisfaire à l'Église.
25 Ouvrage de l'évêque Viviers de Savines, où il cherche à concilier la constitution civile du clergé avec les principes catholiques. Dans divers lieux, des laïques disent la messe. Violences contre les catholiques à Limoges.
Avril. 5 Impiétés dans l'église du Christ au Puy-de-Dôme. Point de célébration de la fête de Pâques. Femmes maltraitées dans l'île de Ré, à cause de la religion.
6 Suppression des congrégations, même de celles employées à l'instruction publique et au service des hôpitaux. Suppression du costume ecclésiastique et religieux, sur la motion de l'évêque Torné. Les évêques et les curés constitutionnels déposent sur le bureau leurs croix et leurs calottes.
8 Eglises fermées à Lyon pendant le temps de Pâques. Femmes fouettées en allant à l'église. Eglises fermées à Poitiers. A Bordeaux, violences contre une jeune femme catholique.
28 Arrestation de Philippe Papon, curé de Couligny. Violences à Ville-Franche d'Aveyron à l'occasion de la messe.
Mai. 5 Décret qui ordonne la réunion des prêtres insermentés dans les chefs-lieux de district sous la surveillance des municipalités.
8 Demande de Laval pour la déportation des prêtres. Désordres dans le Berri. Plusieurs prêtres trouvés morts dans les bois.
18 Le département de Saône-et-Loire accuse les prêtres d'entraver la levée des impôts. La dénonciation n'en nomme aucun.
24 Décret de déportation des prêtres insermentés. Lecointre votait pour leur mise *hors de la loi*.
26 Tout prêtre accusé par vingt citoyens sera déporté. Violences à Dinan et à Rennes contre les religieuses, et à Hondrevilles, département de Vaucluse, pour forcer à aller à la messe des intrus. Troubles à Noyon. Religieuses de la Rochelle outragées. Femmes fustigées pour attachement à la religion.
Juin. 11 Lettre du ministre Roland au roi, contenant des menaces s'il ne sanctionne pas le décret de déportation des prêtres.
20 Attroupement à la tête duquel est Santerre, admis à la barre. Il demande que le *veto* soit retiré au roi. Violences commises sous le prétexte d'un *veto*.
22 Décret qui ôte les registres de l'état civil aux ecclésiastiques, et les confie aux officiers municipaux.
26 Violences à Laval; les prêtres y sont incarcérés. Faux bref du pape Pie VI imprimé à Besançon.
Juill. 15 Violences à Bordeaux contre trois prêtres. On coupe la tête à l'un, l'autre est assommé, le troisième périt sous le bâton. Le frère de l'un d'eux assiste à cette exécution en plantant l'arbre de la liberté.
19 Motion de s'emparer des palais épiscopaux.

1792.
Août. 2 Ecclésiastique attaqué dans la rue Saint-Honoré, sauvé par douze cavaliers.

10 A minuit, le tocsin sonne; les Marseillais et les faubourgs marchent contre le château des Tuileries. Il est forcé. Décret qui suspend le roi et convoque une convention nationale. Massacre des Suisses. Le roi se retire au sein de l'assemblée.

19 Déportation des prêtres insermentés décrétée en principe, sur la proposition de Cambon. A Troyes, religieuses enlevées la nuit de leur couvent; prêtre assassiné, maisons pillées.

Sept. 2 Massacre des prêtres dans les prisons : aux Carmes, à Sainte-Pélagie, à la Conciergerie, à la Force, à Saint-Firmin, à l'Abbaye, au Grand-Châtelet, à Bicêtre, au cloître des Bernardins, etc. Il dure jusqu'au 7. Trois évêques et plus de trois cents prêtres y périssent. Mêmes horreurs à Meaux.

7 On viole les tombeaux, et on déterre les cercueils de plomb pour en faire des balles.

10-11 A Pierre-Encise, massacre de prêtres et de prisonniers.

21 L'assemblée législative déclare que sa session est terminée. La convention annonce qu'elle est constituée.

CONVENTION NATIONALE.

21 La convention ouvre ses séances. Décret sur la motion du comédien Collot-d'Herbois, qui abolit la royauté et proclame la république.

Oct. 11 La junte impériale établie à Condé et à Valenciennes ordonne le rétablissement de la dîme.

18 Proposition par Manuel de réunir plusieurs cures ensemble, et de faire payer le culte par ceux qu'il intéresse.

23 La section des *Sans-Culottes* demande qu'on mette le scellé sur les effets des prêtres insermentés.

Nov. Mariage de l'évêque constitutionnel de l'Eure, Lindet, célébré à Sainte-Marguerite, faubourg Saint-Antoine, par un vicaire déjà père de famille.

Déc. 14 Jacob Dupont, député, se déclare *athée* en pleine assemblée.

1793.
Janv. 13 Basseville, secrétaire de la légation française, est massacré à Rome, en haine de la révolution. L'académie française de cette ville est brûlée.

21 Louis XVI, condamné à mort par la convention, expire sur l'échafaud.

Fév. 8 L'exécution du décret du 19 janvier contre les auteurs des massacres du 2 septembre est suspendue.

21 Un curé du Calvados se plaint des persécutions auxquelles l'expose son mariage. Lecointre les attribue au mandement de l'évêque Fauchet. Décrété que le comité de législation s'occupera des mandements des évêques. On demande que leur traitement soit réduit à 4000 francs.

Décret qui ordonne le désarmement des nobles et des prêtres.

Nouveau décret de déportation des prêtres insermentés. Il s'exécute d'une manière atroce. Ils sont traînés de ville en ville, garrottés, livrés aux insultes de la populace, et mis dans des cachots. Une maladie contagieuse en enlève un grand nombre.

Juin. 20 Fonfrède demande que l'on garantisse la liberté du culte. Ordre du jour.

Août. 12 La convention annule toute destitution de ministres du culte, prononcée pour cause de mariage qu'ils auraient contracté.

1793

Sept. 17 Elle décrette que les biens des prêtres déportés seront séquestrés.

18 Suppression des vicaires épiscopaux. Toute commune qui renverrait son curé pour cause de mariage est condamnée à lui payer son traitement dans le lieu où il voudrait se retirer.

Octob. 5 Décret qui abolit le calendrier Grégorien, et substitue à l'ère chrétienne l'ère républicaine, à commencer du 22 septembre 1792.

15 Marron, ministre protestant, apporte à l'assemblée quatre coupes, seules pièces d'argenterie de son culte, dit-il.

18 Dunand, prêtre, envoie à la commune ses lettres de prêtrise. Chaumette fait descendre de la tribune des enfants pour brûler ces lettres au milieu de la salle.

26 Dans la séance des Jacobins, on propose d'ordonner aux prêtres de livrer leurs lettres d'ordination ou de les brûler.

Nov. 1 Fouché envoie du département de la Nièvre dix-sept caisses remplies d'or et d'argent, de calices, ciboires, etc., dépouilles des églises. Deux citoyens portant deux crosses d'évêque et une croix entrent à la convention.

4 La commune de Mennecy, près de Corbeil, apporte à la convention tous les ornements de son église. Elle déclare ne plus vouloir de curé, et demande, en échange, la vente du presbytère. Un curé renvoie ses lettres, et demande une place de commis. Un autre, en les renvoyant, veut qu'on en fasse un *auto-da-fé*.

6 Adresse à la convention pour que la liberté des cultes ne soit plus un vain mot, c'est-à-dire pour que le salariement du culte catholique soit supprimé.

7 Gobel, évêque de Paris, vient abjurer, au sein de la convention, le culte catholique; d'autres évêques constitutionnels et députés suivent son exemple. Julien de Toulouse, ministre et député, en fait autant du culte protestant. Décret pour substituer à la religion catholique un culte *raisonnable*. Un curé renonce à la prêtrise; il reconnaît avoir été un charlatan, et avoir enseigné ce qu'il ne croyait pas. Il demande un pension pour lui et ses enfants. La châsse de sainte Geneviève est envoyée à la Monnaie; les reliques de la sainte sont brûlées en place de Grève.

8 Levasseur dit qu'à Lusarche un prêtre insermenté fanatisait le peuple; mais qu'on a pris des mesures sévères, et arrêté une quarantaine d'individus, et qu'un soleil d'or a été envoyé à la Monnaie. Les Invalides apportent huit caisses d'argenterie provenant des dépouilles de leur église, et promettent un ciboire d'or et sept cent cinquante marcs d'argent. Cet exemple est suivi par beaucoup de communes. La ville de Paris se signale par le même dépouillement, et par une procession sacrilége, où des hommes et des femmes revêtus d'ornements sacerdotaux, et portant en triomphe, avec dérision, les vases sacrés et autres objets religieux, vont les offrir à la convention. On applaudit à ces bacchanales.

10 Fête impie de la *Raison*, célébrée à Notre-Dame. Décret portant que cette église sera dorénavant nommée *Temple de la Raison*. Horreurs et sacriléges qui y sont commis à l'occasion de cette fête.

12 Les sections du Muséum et des Droits-de-l'Homme défendent à leurs prêtres de dire la messe. La commune de Paris ordonne d'enlever toutes les statues qui ornent le portail de Notre-Dame. La section de Bonne-Nouvelle fait abattre son clocher, et propose d'abattre tous ceux de la capitale, comme contraires au système d'*égalité*. Motion pour faire mettre tous les prêtres en arrestation.

15 Décret qui réhabilite la mémoire de la Barre, jeune gentilhomme d'Abbeville, décapité dans ce lieu, pour sacrilége, par arrêt du 5

1793.

juin 1766. Ordonné qu'il sera élevé à Toulouse une colonne sur la place où fut exécuté Calas. Des sections brûlent les confessionnaux et les livres liturgiques. Bustes de Pelletier et de Marat inaugurés dans l'église de Saint-Sulpice.

Nov. 17 Anacharsis Clootz fait sa profession de foi à l'assemblée, et déclare qu'il ne reconnaît d'autre dieu que la nature, et d'autre souverain que le genre humain, peuple-dieu, etc. Mention honorable. Massieu, évêque marié, en mission dans le département des Ardennes, se joint à des clubistes, pour promener sur un âne un mannequin représentant le pape.

19 Décret portant que les prêtres mariés, quoiqu'ils n'aient pas prêté le serment, ne sont sujets ni à la réclusion ni à la déportation. Dépouilles des églises de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Roch apportées à l'assemblée.

20 De nouvelles processions sacriléges se rendent à la convention. Une, sous la forme d'un enterrement, vient avec un cercueil, célébrant, dit-elle, les funérailles du culte.

22 Des jacobins se rendent à Strasbourg pour détruire ce qu'ils appellent des *préjugés*. Ils remplacent l'autel de la cathédrale par celui de la patrie.

28 Carrier écrit de Nantes que quatre-vingt-dix prêtres, embarqués dans un bateau de la Loire, y ont péri. Il les avait fait submerger. C'est ce qu'on appela depuis *noyade*, supplice de l'invention de ce représentant, qui le répéta à plusieurs reprises.

Déc. 4 La commune de Montmédy envoie, pour les frais de la guerre, une caissse d'argenterie provenant de la dépouille des églises.

5 André Dumont, en mission dans le nord, écrit : « La *déprêtrisation* est ici à l'ordre du jour; on ferme les églises, on brûle les confessionnaux, on fait des gargousses avec les livres du lutrin. » Les administrations de Rouen écrivent que les églises y sont fermées.

7 Le club d'Abbeville mande que les Français, mûrs pour la philosophie, ne veulent d'autre culte que celui de la Raison.

31 Pelletier, curé de Virreville en Dauphiné, écrit que toutes les religions sont *fausses*.

1794.

Janv. 5 Guillot de Folleville, se disant évêque d'Agra, pris dans l'armée vendéenne, est exécuté à Angers. La commune d'Ambert annonce l'envoi de son argenterie d'église. Nicolas Vanchempule, prêtre habitué de Saint-Nicolas-des-Champs, accusé de conspiration et d'avoir gardé du sang de Louis XVI, est mis à mort.

10 Lamourette, évêque constitutionnel, accusé de complot contre la république, subit la même peine.

14 Ordre au ministre de l'intérieur de rendre compte des mesures qu'il a prises pour la déportation des prêtres insermentés.

17 Les administrateurs du district de Saint-Omer apportent six mille marcs d'argent, produit de la dépouille des églises.

La société populaire de Douay demande à la convention que les ministres du culte ne soient plus payés aux frais du trésor public.

31 Bernard de Saintes mande de Montbéliard qu'il a autorisé le district de Porentruy à faire des échanges de numéraire contre des ciboires et calices.

Fév. 8 La société populaire, la municipalité et le district de Troyes, admis par députation à la barre, font offrande de sept mille sept cent quatre-vingt-quatorze marcs d'or et d'argent, et de treize mille sept cent quarante-quatre marcs de cuivre, dépouilles de leurs églises.

Mars. 7 Décret qui supprime les pensions à titre de *nouveaux convertis*.

1794.

Mars. 12 Le comité de législation se livre à la recherche de moyens propres à faciliter l'exécution des décrets sur la confiscation des biens des prêtres insermentés, déportés ou reclus.

27 Gouttes, ex-constituant et évêque constitutionnel d'Autun, est condamné à mort. Roux, en mission dans le département des Ardennes, écrit que Massieu son collègue, et lui, ont fait à Sédan l'inauguration d'un *temple de la Raison*.

Avril. 4 La société populaire de Cette propose de mettre la *mort* à l'ordre du jour. La convention improuve la pétition.

5 Camille Desmoulins, traduit au tribunal révolutionnaire, et interrogé sur son âge, répond : « J'ai l'âge du sans-culotte *Jésus*, trente-trois ans. »

13 Gobel, ex-évêque constitutionnel de Paris, est décapité.

23 Décret sur le divorce. L'assemblée l'autorise.

Mars. 7 Sur la proposition de Robespierre, la convention décrette que « le peuple français reconnaît l'existence de l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme. » Il sera célébré le 20 prairial (8 juin) une fête en l'honneur de l'Etre suprême. La liberté des cultes est maintenue.

Juin. 8 Fête à l'Etre suprême, célébrée au Champ-de-Mars, sous la présidence de Robespierre. Elle est accompagnée de chants d'imprécations, de la composition de Chénier, contre la religion catholique. C'était le jour de la Pentecôte.

Juill. 9 Discours de Robespierre au club des Jacobins, dans lequel il déplore l'inexécution du décret « qui a mis la probité et la vertu à l'ordre du jour. »

27 Robespierre mis hors la loi. Lui, son frère, et Saint-Just leur complice, périssent le lendemain sur l'échafaud.

Août. 2 Exclusion des nobles et des prêtres de tout culte, des fonctions publiques. Le jour suivant, suppression de ce décret.

28 Pie VI donne la bulle *Auctorem fidei* contre l'évêque et le synode de Pistoie.

Sept. 12 Décret portant que les cendres de Marat seront transportées au Panthéon, et que le corps de Mirabeau en sera expulsé.

18 La république française ne paie ni les frais ni les salaires d'aucun culte.

Nov. 24 Décret d'accusation contre Carrier, auteur des *noyades*. Il est mis en accusation le 24, exécuté le 26.

1795.

Janv. 27 Décret qui renvoie les religieuses dans leurs familles.

Fév. 21 Décret sur la liberté des cultes, conformément à la déclaration des droits de l'homme. Il reste sans exécution presque partout.

Mars. 15 Lettre encyclique de quelques évêques constitutionnels, à leurs collègues, pour une réorganisation de leur église.

Mai. 20 Décret qui accorde aux communes des édifices pour l'exercice des cultes.

Juin. 5 Sevestre annonce à la convention la mort du jeune prince, fils de Louis XVI, dans la prison du Temple.

30 Décret portant que la fille de Louis XVI (Madame) sera échangée contre les représentants du peuple, ambassadeurs et ministres français détenus en Autriche.

Juill. 30 Massacre des royalistes à Vannes. M. de Hercé, évêque de Dol, l'abbé de Hercé son frère et son grand-vicaire, et seize autres ecclésiastiques, venus en qualité d'aumôniers des troupes, et pris à Quiberon, sont fusillés.

Sept. 23 Nouveau décret de la convention sur la police des cultes. Nouveau serment demandé aux prêtres. On exige qu'ils reconnaissent la sou-

1795.

veraineté du peuple. On prononce des peines rigoureuses contre ceux qui exerceraient leurs fonctions sans avoir prêté ce serment.

Oct. 25 La convention ordonne la réclusion ou la déportation des prêtres qui y avaient été condamnés en 1792 et 1793.

26 Clôture de la convention.

28 Installation du nouveau corps législatif divisé en deux chambres.

GOUVERNEMENT DIRECTORIAL.

Nov. 4 Installation du directoire exécutif, composé de cinq membres, Rewbell, Laréveillère-Lépeaux, Letourneur de la Manche, Barras, et Carnot, élu sur le refus de Sieyes.

13 Deuxième lettre encyclique des évêques constitutionnels réunis à Paris, invitant à la formation de presbytères, et indiquant un concile pour le premier mai 1796. Il n'eut pas lieu.

Déc. 19 La princesse, fille de Louis XVI (MADAME), sort de la prison du Temple, et part pour Bâle. Elle est échangée le 27.

1796.

Fév. 23 Arrêté du directoire exécutif qui fait fermer l'église de Saint-Louis de Versailles, et charge l'administration du département de Seine-et-Oise d'empêcher le rassemblement convoqué par un écrit intitulé *Acte du synode*, etc., pour l'élection d'un évêque.

Mars. 9 Décret de déportation contre tout fonctionnaire public qui n'aura pas prêté le serment de *haine à la royauté*.

Mai. 31 Loi qui rend les biens des ecclésiastiques déportés à leurs héritiers.

Juill. 2 Lettre de Buonaparte au directoire exécutif, par laquelle il annonce la prise de Bologne, Fort-Urbin et Ferrare, sur le pape. Armistice accordé à Pie VI moyennant treize millions, la cession des légations de Ferrare et de Bologne, et l'envoi de beaucoup d'objets d'art à Paris.

10 Un envoyé du pape arrive dans cette ville.

19 Tentative d'assassinat sur la personne de Louis XVIII.

Août. 26 Rejet de la résolution sur la déportation des prêtres.

Oct. 21 Manifeste du pape à toutes les cours catholiques.

Déc. 16 Première réunion des *théophilanthropes*, à Paris, dans le local de l'institution des aveugles; culte de l'invention du directeur Laréveillère-Lépeaux.

25 Un homme veuf des deux sœurs demande au conseil des cinq-cents d'épouser sa belle-mère. Ordre du jour.

31 Traité d'alliance entre l'empereur et le pape.

1797.

Janv. 7 Résolution qui ordonne la commémoration du 21 janvier.

21 Le directoire prête le serment de *haine à la royauté* dans l'église de Notre-Dame, avec les autorités constituées.

31 Rupture de l'armistice qui avait été conclu avec le pape.

Fév. 10 Invasion de la Romagne, du duché d'Urbin, de la Marche d'Ancône, de Notre-Dame de Lorette, par Buonaparte. Il envoie à Paris les dépouilles de la chapelle et la statue de la Vierge, avec ces mots: « *Je vous envoie la madone; vous en ferez ce que vous voudrez.* »

17 Message du directoire, et envoi de pièces contre les prêtres insermentés. Séance orageuse aux cinq-cents à ce sujet.

19 Traité de paix entre la France et le pape, dit de *Tolentino*. Il coûte au pape trente-un millions, et en outre des tableaux, des statues, et autres objets précieux.

Avril. 29 Ratification du traité conclu avec le pape.

K*

1797.

Mai. 17 Association des Irlandais unis.
Juin. 17 Rapport de Camille Jordan sur la révision des lois relatives au culte et à ses ministres.
24 En Angleterre, procédure à la cour du banc du roi contre *l'Age de raison*, ouvrage de Thomas Payne. L'auteur étant absent, on procède contre l'imprimeur, nommé Williams. Le jury le déclare coupable.
28 Pétition de cent vingt-deux communes demandant le rappel des prêtres.
Juill. 11 Discussion sur les cultes.
15 Mort d'Emmanuel de Rohan, grand-maître de Malte. M. de Hompesch est élu le 17 pour le remplacer.
16 Déclaration exigée des ministres du culte.
31 Réunion de la Romagne, du Ferrarais et du Bolonais, domaines du pape, à la république cisalpine.
Août. 15 Concile des constitutionnels à Notre-Dame de Paris. Il était composé de soixante-douze membres, dont vingt-six seulement étaient évêques. Loi rendue pour le rappel des prêtres bannis de France en 1792. Elle est rapportée le 4 septembre, et celle du 28 septembre 1795 est maintenue.
Sept. 4 Révolution du 18 fructidor, à l'aide des troupes introduites dans Paris sous les ordres d'Augereau.
5 Nouvelle formule du serment à prêter par les ecclésiastiques. Déportation de cinquante-quatre députés, et des directeurs Carnot et Barthélemy, de plusieurs journalistes, et de ce qui restait en France de la famille des Bourbons. Par suite, une multitude de prêtres sont embarqués pour Sinnamari, dans la Guiane, et la plupart y périssent.
Oct. 19 Le roi d'Espagne autorise les ex-jésuites à rentrer dans ses états.
Nov. 8 On force le pape à reconnaître la république cisalpine.
11 Arrivée des déportés à Cayenne.
12 Clôture du concile des constitutionnels.
25 Décret qui supprime les corporations laïques et ecclésiastiques dans la Belgique, et déclare leurs propriétés *nationales*.
Déc. 4 Rapport aux cinq-cents sur la législation des cultes.
28 Duphot, général français, est tué dans une émeute à Rome.

1798.

Janv. 11 Arrestation à Paris de l'ambassadeur du pape.
Fév. 2 Invasion de Rome par les Français sous les ordres du général Berthier.
15 Haller, Suisse et calviniste, est dépêché au pape, alors sur son trône, et recevant les compliments du sacré collége à cause de l'anniversaire de son exaltation, et lui annonce que son règne a cessé. La république est proclamée, et le règne pontifical aboli.
19 Le pape est enlevé de Rome dans la nuit, conduit à Sienne, et logé dans le couvent des augustins.
24 Le directoire cisalpin dépose et bannit le cardinal Mattei pour refus de prêter le serment de haine à la royauté.
Mars. 26 Clôture du saint-office et du collége de la Propagande.
Mai. 13 Les biens du clergé cisalpin sont déclarés *nationaux*.
19 Buonaparte s'embarque à Toulon pour l'expédition d'Egypte.
26 Publication d'un indult du pape pour la réduction des fêtes dans le territoire de la république romaine. Le pape est transféré à Florence et logé à la Chartreuse.

1798.

Juin. 12 Malte est livrée à Buonaparte par la faiblesse du grand-maître de Hompesch, et la perfidie de quelques chevaliers parjures.

20 Bref du pape qui condamne le serment de haine à la royauté.

Juill. 17 Lucien Buonaparte s'oppose à ce qu'on force les catholiques d'ouvrir les boutiques et de travailler le dimanche.

Août. 22 Le général Humbert, chargé de favoriser l'insurrection de l'Irlande, débarque à Killala, et après quelques succès est battu et pris.

Sept. 22 Premier jour de l'an VII, Buonaparte fait célébrer au Caire l'anniversaire de la fondation de la république française. Sur une table sont placés sur la même ligne, le bonnet de la liberté, le croissant, les droits de l'homme et l'Alcoran.

Nov. 5 Incendie d'une partie de l'église de Saint-Sulpice.

24 Les Français évacuent Rome.

28 Sommation du général Mack au commandant français du château Saint-Ange.

Déc. 14 Rome est reprise par les Français sous les ordres du général Macdonald.

1799.

Janv. 8 Arrêté de l'administration centrale de la Seine, qui permet à tout particulier d'inhumer un corps dans un terrain à lui appartenant, moyennant une déclaration.

12 Le ministre de l'intérieur fait suspendre la vente de la cathédrale de Reims.

Fév. 27 Le conseil des cinq-cents arrête l'aliénation des biens du culte protestant.

Mars. 4 Proclamation de Paul Ier, dans laquelle il se déclare grand-maître de l'ordre de Malte, et en établit le chef-lieu à Pétersbourg.

14 Projet de Duplantier pour que la fête de la souveraineté du peuple soit célébrée tous les ans. Adopté par les cinq-cents.

22 Arrêté du directoire concernant les pensions ecclésiastiques.

27 Le pape Pie VI est enlevé de la Chartreuse de Florence, et traîné de ville en ville pendant plus de six semaines, éprouvant à l'âge de plus de quatre-vingts ans toutes les incommodités d'un pénible voyage. Il arrive à Valence le 14 juillet.

Avril. 24 Limitations mises par le directoire helvétique aux pensions religieuses.

28 Départ des ministres français de Rastadt. Ils sont arrêtés à quelques lieues de cette ville. Roberjot et Bonnier sont tués; Jean de Bry échappe.

Mai. 27 Motion de Bertrand du Calvados, en faveur de la liberté de la presse.

Juin. 1 Arrêté du directoire exécutif, relatif aux pensions ecclésiastiques.

26 Boulay de la Meurthe énonce son opinion sur les cultes. Il veut qu'aucun ne soit persécuté. « Quant aux prêtres réfractaires, dit-il, je ne les regarde pas comme prêtres, mais comme rebelles. »

Juill. 8 Les jacobins se réorganisent et s'assemblent dans la salle du Manége. Ils en sont bientôt expulsés.

Août. 3 Arrêté du directoire, qui ordonne que le pape Pie VI soit transféré à Dijon. Cet arrêté n'est point exécuté.

29 Mort du pape Pie VI à Valence, à près de 82 ans, et plus de 24 ans de pontificat.

Sept. 30 Prise de Rome et de Civita-Vecchia par les Napolitains et les Anglais. Les Turcs s'emparent d'Ancône.

Oct. 9 Buonaparte, parti d'Egypte, débarque à Fréjus.

16 Il arrive à Paris.

1799.

Nov. 10 Abolition du directoire. Création d'une commission exécutive provisoire pour l'organisation d'un nouveau gouvernement.

GOUVERNEMEMT CONSULAIRE.

Déc. 1 Ouverture à Venise du conclave pour l'élection d'un nouveau pape. Il est composé de trente-cinq cardinaux.

13 Nouvelle constitution nommée de l'*an VIII*. Nouveau gouvernement. Trois consuls, un corps législatif, un tribunat. Buonaparte *premier consul*.

28 Amnistie accordée aux habitants des départements de l'ouest.

1800.

Fév. 4 Pacification des départements de l'ouest par le général Brune.

7 Acceptation de la constitution de l'an VIII.

Mars. 5 Clôture de la liste des émigrés.

14 Grégoire-Barnabé Chiaramonte, de l'ordre de Saint-Benoît, évêque d'Imola et cardinal, est élu pape à Venise, et prend le nom de Pie VII.

21 Il est couronné dans cette ville.

Mai. 15 Il adresse, suivant l'usage, une circulaire à tous les évêques, pour leur faire part de son avénement au souverain pontificat.

Juin. 14 Bataille de Marengo, qui de nouveau change le sort de l'Italie.

Juill. 3 Le pape Pie VII fait son entrée solennelle dans Rome.

Sept. 5 Malte, occupée par les Français, capitule et se rend aux Anglais.

Octob. Le cardinal Spina vient à Paris, et entame des négociations pour un arrangement spirituel avec le gouvernement français.

Déc. 10 Le roi d'Espagne ordonne dans ses états la promulgation et l'exécution de la bulle *Auctorem fidei* contre le concile de Pistoie.

1801.

Mars. 7 Bref de Pie VII en faveur des jésuites établis en Russie. Le pape déroge en ce point au bref de Clément XIV pour la suppression.

Mai. 31 Martyre de Jacques Ly, prêtre chinois et missionnaire à Cérée.

Juin. 29 Ouverture d'un concile des constitutionnels à Paris.

Juill. 15 Convention sur les matières ecclésiastiques, conclue entre le souverain pontife et le premier consul.

Août. 15 Elle est ratifiée par Pie VII, qui donne à ce sujet la bulle *Ecclesia Christi*. S. S. adresse aux évêques de France un bref, et leur demande la démission de leurs siéges.

Oct. 4 Arrivée à Paris du cardinal Caprara en qualité de légat du saint-siége.

28 Nouvel acte de schisme de la part de l'église de Hollande, par l'élection et le sacre sans institution canonique de Jean-Jacques van Rhin pour évêque de Harlem.

1802.

Mars. 26 Sur quatre-vingt-un évêques qui restaient de l'ancin clergé de France, quarante-cinq donnent leur démission; les trente-six autres expriment au pape leurs regrets de ne pouvoir suivre cet exemple. Treize qui étaient en Angleterre, à la tête desquels était M. Dillon, archevêque de Narbonne, écrivent au pape pour lui exposer leurs motifs.

Avril. 5 La convention du 15 juillet, connue sous le nom de *concordat*, est présentée par le ministre des cultes Portalis à l'acceptation du corps législatif, et adoptée comme loi de l'état. Les articles organiques joints, mais non convenus avec le pape, sont aussi adoptés et proclamés. Publication de deux bulles du pape, l'une du 15 août 1801, commençant par ces mots : *Ecclesia Christi*; l'autre du 29 novembre

1802.

de la même année, commençant par ceux-ci : *Qui Christi Domini* : par cette dernière, le pape anéantit toutes les Eglises épiscopales existantes en France, et crée à leur place soixante nouveaux siéges, dont dix métropoles. Buonaparte nomme à plusieurs des siéges nouvellement établis.

Avril. 9 Le cardinal-légat est admis à l'audience du premier consul avec les honneurs dus à sa dignité.

18 Jour de Pâques, rétablissement de l'exercice public du culte catholique. La cérémonie s'en fait à Notre-Dame avec la plus grande solennité. La messe est célébrée par le cardinal-légat. Le discours est prononcé par M. de Boisgelin, nommé archevêque de Tours, et la cérémonie est terminée par le Te Deum.

19 Publication de l'indult du pape pour la réduction des fêtes.

Mai. 24 Le pape, dans une allocution en consistoire, se plaint des *articles organiques* rédigés sans sa participation, et opposés à la discipline de l'Eglise. Il annonce qu'il en a demandé le changement ou la modification. On ne fit point droit à ses plaintes.

Juin. 8 Circulaire du ministre des cultes Portalis aux évêques, touchant divers objets relatifs à leur ministère, sur lesquels ils sont les seuls juges, et n'ont point de conseils à recevoir d'aucune autorité séculière.

1803.

Janv. 17 Promotion au cardinalat de MM. de Belloy, archevêque de Paris; Fesch, archevêque de Lyon; Cambacérés, archevêque de Rouen, et de Boisgelin, archevêque de Tours.

Avril. 6 Réclamations des évêques de France non démissionnaires contre le concordat, et protestations contre les mesures qui les privaient de leur juridiction et de leurs siéges. Les signatures sont au nombre de trente-huit, y compris celle de l'évêque d'Asope, *in partibus*, et celle de M. de la Tour, nommé à l'évêché de Moulins, et non sacré. Ces réclamations avaient été rédigées, dit-on, par M. Asseline, évêque de Boulogne, prélat aussi éclairé que pieux.

17 Le chevalier de Tomasi est nommé par le pape grand-maître de l'ordre de Malte.

Juin. 1 Bulle de Pie VII pour l'organisation des Eglises du Piémont. De dix-sept siéges qu'il y avait, huit seulement sont conservés; savoir, Turin, Saluces, Acqui, Asti, Alexandrie, Ivrée, Verceil et Mondovi. Par la suite, le siége d'Alexandrie est transféré à Casal.

Sept. 16 Concordat entre le souverain pontife et la république italienne, composée de divers états, pour y établir l'uniformité dans le gouvernement ecclésiastique.

1804.

Fév. 6 Conférences à Ratisbonne sur l'état de l'Eglise d'Allemagne. Tout y avait été bouleversé par l'envahissement des souverainetés ecclésiastiques dont la plupart des princes d'Allemagne s'étaient emparés, et par la suppression des chapitres et des monastères, pour servir d'indemnités aux princes séculiers. Ces conférences, au nombre de huit, durèrent depuis le 6 février jusqu'au 21 mars, et furent sans résultat.

Avr. 8-15 Déclaration des évêques de France non démissionnaires, en faveur des droits de Louis XVIII. Ils s'y élèvent aussi contre la déclaration portée au concordat relativement aux biens ecclésiastiques, et contre les lois organiques.

Mai. 18 Un sénatus-consulte défère le titre d'empereur à Buonaparte, avec l'hérédité de la dignité impériale dans sa famille.

Juin. 6 Louis XVIII adresse à tous les souverains de l'Europe une protes-

1804. tation contre ce titre, et contre tous les actes subséquents auxquels il pourrait donner lieu.

EMPIRE.

Nov. 28 Pie VII arrive à Paris.

Déc. 2 Buonaparte est couronné empereur dans l'églisc de Notre-Dame, et sacré par les mains du saint-père.

1805.

Fev. 1 Le pape tient un consistoire à Paris dans les salles de l'archevêché. Il y donne le chapeau aux cardinaux de Belloy et Cambacérés. Il érige l'Eglise de Ratisbonne en métropole de l'Allemagne, et nomme à ce siége le comte de Dalberg, ancien archevêque de Mayence. Le lendemain S. S. sacre à Saint-Sulpice deux nouveaux évêques, celui de Poitiers et celui de la Rochelle.

Mars. 22 Second consistoire pour nommer à des Eglises vacantes.

Mai. 16 Pie VII part de Paris le 4 avril, et arrive à Rome au milieu des acclamations de tout un peuple ravi de revoir son souverain.

26 Napoléon est couronné roi d'Italie, et sacré dans la cathédrale de Milan, par le cardinal Caprara, archevêque de cette ville.

Juin. 26 Le pape, dans une allocution prononcée en consistoire secret, remd compte aux cardinaux de son voyage et des fruits que la reli- en a retirés. Il les informe aussi de la rétractation de Scipion Ricci, ancien évêque de Pistoie, de sa soumission aux décisions dogmatiques de Pie VI, et de sa réconciliation avec l'Eglise romaine.

Juill. 14 Trois députés de l'ordre de Malte, venus de Catane, annoncent au pape la mort du grand-maitre Tomasi, et sollicitent son approbation pour la nomination de son successeur dans la personne du bailli Caracciolі.

Oct. Les armées françaises s'emparent à l'improviste d'Ancône. Le pape s'en plaint, et ne reçoit aucune satisfaction.

1806.

Janv. 1 Le calendrier républicain est aboli. On reprend le calendrier grégorien.

14 Une lettre ministérielle défend de recevoir l'acte de mariage d'un prêtre. Un ministre, en 1802, avait appelé la rétractation d'un prêtre marié un *véritable scandale*.

Mars. 30 Décrets de Napoléon pour envahir de nouveaux états, et en créer de grands fiefs, dont il se réserve de donner l'investiture. Outre le port et la forteresse d'Ancône, qu'il avait fait occuper, il s'empare des principautés de Benevent et de Ponte-Corvo. Il en fait mettre en vente les biens ecclésiastiques, etc.

Juin. 6 M. de Dalberg, archevêque électeur, archi-chancelier de l'empire d'Allemagne, nomme le cardinal Fesch son coadjuteur. Les représentations du pape au sujet des empiétements de l'empereur Napoléon n'étant point écoutées, S. S. cesse de donner des bulles pour les évêchés d'Italie.

Oct. 20 Ouverture du grand sanhédrin des Juifs à Paris. L'objet de cette réunion était de fondre les mœurs des Juifs avec celles de l'Europe, et de les faire renoncer à l'habitude de l'usure. On ne voit pas que cette assemblée ait eu les résultats qu'on en attendait.

Nov. 24 Un décret impérial autorise provisoirement l'association des dames Ursulines pour l'instruction gratuite des jeunes filles.

Déc. 17 Son éminence le cardinal Fesch fait la cérémonie de l'ouverture et de la bénédiction de l'église des Dames du Refuge, dites de Saint-

1806.

Michel, rue du faubourg Saint-Jacques, dans l'ancienne maison de la Visitation.

1807.

Mai. 24 Canonisation à Rome de François Caracciolo, fondateur des Clercs réguliers mineurs; de Benoît, surnommé le Maure, frère convers chez les frères mineurs; d'Angèle Marici, fondatrice des Ursulines, et de Colette Boilet, née à Corbie en Picardie, réformatrice de l'ordre de Sainte-Claire. Il y avait quarante ans qu'il n'y avait eu de canonisation.

Sept. 30 Divers décrets de Napoléon en faveur de la religion et du clergé. Les évêques sont autorisés à faire des visites dans les maisons d'éducation; les biens sont rendus aux fabriques; le nombre des succursales auxquelles un traitement est assuré est porté à trente mille. Deux mille quatre cents bourses sont créées et réparties en différents diocèses. La congrégation des sœurs de la charité, et d'autres congrégations de filles vouées au service des malades, ou à l'éducation de la jeunesse, sont autorisées; les frères des écoles chrétiennes sont rétablis; les lazaristes, les prêtres des missions étrangères, ceux du Saint-Esprit, sont rappelés à leur ancienne destination, etc. On entrevoit l'espoir d'autres améliorations propres à faire reprendre à la religion quelque ascendant; mais il ne se réalise pas.

1808.

Fev. 2 Des troupes françaises occupent Rome. On prend pour prétexte de cette violation de territoire, le refus du saint-père d'entrer dans la confédération du Rhin, et de n'avoir point fermé aux Anglais les ports d'Ancône et de Civita-Vecchia. On exile les cardinaux, etc. Le pape proteste inutilement contre ces violences.

Mars, 27 Un ordre du jour du général français annonce aux troupes pontificales que désormais elles n'auraient plus d'ordre à recevoir des prêtres.

Avril. 12 Décret qui réunit au royaume d'Italie les provinces d'Urbin, d'Ancône, de Macerata et de Damerino. Décret du même jour qui confisque les biens des cardinaux qui ne se rendront pas dans le lieu de leur naissance.

7 On désarme la plus grande partie de la garde pontificale, et on met en prison les nobles de cette garde.

8 Par un bref du pape Pie VII, l'évêché de Baltimore, aux Etats-Unis, est érigé en métropole. Quatre évêchés suffragants sont créés, savoir, New-Yorck, Philadelphie, Boston, et Beards-Town dans le Kentuckey.

10 Décret de la congrégation des rites, qui déclare *vénérable* Marie Clotilde de France, reine de Sardaigne.

Mai. 5 Abdication forcée de Charles IV et de Ferdinand VII son fils, rois d'Espagne. Napoléon rappelle de Naples son frère Joseph, qu'il avait créé roi des Deux-Siciles, et lui donne le trône d'Espagne.

Juin. 11 Des officiers français entrent dans l'appartement du cardinal Gabrielli, prosecrétaire d'état, mettent le scellé sur ses papiers, et lui intiment l'ordre de partir pour son évêché de Sinigaglia. Nouvelles réclamations du pape, aussi peu écoutées que les précédentes.

Juill. 11 Allocution du pape en consistoire secret. Il y proteste solennellement contre les actes de violence employés à son égard.

Sept. 6 Deux officiers français entrent dans l'appartement du cardinal Pacca, qui avait remplacé le cardinal Gabrielli dans la charge de prosecrétaire, pour l'arrêter. Le pape, informé de ce nouvel acte de violence, se rend chez le cardinal, prend son ministre par la main,

1808

et remonte avec lui dans ses appartements. Le lendemain on enlève le cardinal Antonelli.

1809.

Janv. 19 Des soldats français cernent le palais de l'ambassadeur d'Espagne, et mettent en arrestation le chevalier Vargas, alors malade dans son lit. On arrête aussi deux auditeurs de rote, et plusieurs autres particuliers de la même nation.

Mai. 17 Décret impérial daté de Vienne en Autriche, qui réunit les états romains à l'empire français, sous prétexte qu'ils n'ont été donnés au souverain pontife qu'à titre de fiefs. Le même décret accorde au pape pour dédommagement deux millions de revenu.

Juin. 6 Le pape Pie VII proteste contre cette spoliation, refuse tout dédommagement, et lance une bulle d'excommunication contre les auteurs, fauteurs et exécuteurs des violences exercées contre le saint-siége, sans désigner toutefois personne.

Juill. 3 Déclaration des évêques catholiques d'Irlande, dans laquelle ils désapprouvent et condamnent quelques écrits de l'abbé Blanchard, dans lesquels il s'élève contre le concordat de 1801, et le traite de mesure illégale et nulle.

6 Le pape Pie VII est enlevé de Rome nuitamment, après que les portes de son appartement ont été brisées. Il est placé dans un carrosse fermé à clef, et traîné de ville en ville, par une chaleur étouffante, sans égard pour son âge et ses infirmités. Il arrive enfin à Savone, après cinq semaines d'un voyage pénible. Napoléon fait venir tous les cardinaux à Paris.

Juill. 13 Circulaire de Napoléon adressée aux évêques, et datée du camp de Znaym, dans laquelle il essaie de justifier l'invasion des états ecclésiastiques, et fait parade de zèle pour la religion.

Nov. 16 Convocation d'une commission d'évêques, pour chercher les moyens de pourvoir aux besoins des Eglises dépourvues de pasteurs.

1810.

Janv. 11 Réponse de la commission aux questions proposées par le gouvernement. Elle propose d'assembler un concile national dont l'empereur prendrait l'avis. Les évêques demandent la suppression de quelques articles organiques du concordat.

Fév. 8 Un décret fait droit à la demande des évêques concernant la suppression de certains articles organiques.

Mars. 17 On fait décréter par le sénat que le pape prêtera serment de ne rien faire contre les quatres articles de 1682. Les plus magnifiques promesses sont employées pour l'engager à souscrire à cette condition : il s'y refuse.

Mars. 25 Décret portant que l'édit de 1682 sur les quatre articles du clergé, est une loi de tout l'empire.

26 Adresse et lettre encyclique des évêques d'Irlande à tous les évêques catholiques, au sujet du *veto* que l'on voulait donner au roi d'Angleterre sur le choix des évêques catholiques.

Avril. 3 Exil de treize cardinaux pour s'être abstenus de paraître à la cérémonie du mariage de Napoléon. Il leur est ordonné de quitter l'habit de cardinal, et de ne plus paraître qu'en noir. On leur ôte la pension qu'on leur avait accordée en dédommagement de leurs bénéfices et de leurs biens, dont on s'était emparé, et on les disperse dans différentes villes, deux à deux.

Oct 14 Le cardinal Maury est nommé à l'archevêché de Paris. Il en donne avis au pape.

Nov. 5 Bref de Pie VII, daté de Savone, en réponse à la lettre du cardinal

1810.

Maury. Le pape s'étonne qu'il ait accepté la nomination dont il lui fait part. Il lui ordonne d'y renoncer.

Déc. 18 Autre bref du pape adressé à l'abbé d'Astros, grand-vicaire de Paris. Le pape y déclare que l'administration du cardinal est contraire aux lois de l'Eglise, et qu'il n'a aucun pouvoir à Paris. Il déclare en outre, que pour lever tout doute à cet égard, il lui ôte tout pouvoir et juridiction. Ce bref, intercepté par le gouvernement, n'arrive point à son adresse.

1811.

Janv. 1 L'abbé d'Astros est arrêté et conduit à Vincennes, pour avoir eu connaissance du bref du 5 novembre, relatif au cardinal Maury, et pour refus de nommer la personne qui le lui avait communiqué. D'autres ecclésiastiques éprouvent le même sort.

7 Perquisition dans les papiers du pape à Savone. On fouille jusque dans son secrétaire. Ses papiers et ceux de toutes les personnes de sa maison sont envoyés à Paris. On lui ôte toutes les personnes qui composaient sa maison, jusqu'à son confesseur. L'évêque de Savone lui-même est mandé à Paris.

Mars. Une commission composée de cardinaux et d'évêques, chargée d'indiquer le parti à prendre relativement aux dispenses et aux institutions canoniques, dans l'état d'interruption de communication où l'on était avec le saint-siége, donne sa réponse.

Avril. 25 Annonce d'un concile national composé des évêques de France et d'Italie pour le 25 juin. Par la suite, il fut indiqué pour le 17 du même mois.

27 Napoléon ayant résolu d'envoyer une députation à Savone, douze évêques se réunissent chez le cardinal Fesch, et signent une lettre au pape pour servir comme de lettres de créance aux députés. Le cardinal Fesch en écrit une particulière. Dix-sept autres évêques en écrivent de leur côté. Les députés sont : l'archevêque de Tours, les évêques de Trève et de Nantes.

Mai. 9 Arrivée à Savone des évêques députés. Ils reçoivent ordre de s'adjoindre l'évêque de Faenza, qui arrive deux jours après.

10 Les députés sont admis à l'audience du pape; les négociations durent jusqu'au 19 mai. Elles se terminent par une note rédigée, dit-on, dans le cabinet du pape, et approuvée, mais non signée par lui, dans laquelle il consent à accorder l'institution canonique aux évêques nommés.

Juin. 17 Ouverture du concile national dans l'église métropolitaine de Paris. Il est composé de quatre-vingt-quinze, tant cardinaux qu'archevêques et évêques. M. de Dalberg se trouvant à Paris, est invité d'y assister, ainsi que l'évêque de Capharnaum, son suffragant. Le cardinal Fesch préside l'assemblée.

20 Première congrégation particulière. Elle est suivie de plusieurs autres. Dans la cinquième, tenue le 27, on lit pour la seconde fois une adresse qui devait être présentée à l'empereur le dimanche suivant; mais les évêques d'Italie s'étant plaints de ce qu'elle était rédigée dans l'esprit des articles de 1682, qu'ils ne reconnaissaient point, et quelques changements y ayant été faits, Napoléon ne voulut point la recevoir, et contremanda la députation.

21 Le cardinal Caprara meurt à Paris. Il est inhumé dans les caveaux de Sainte-Geneviève, après de magnifiques obsèques.

28 Napoléon ayant ordonné qu'on s'occupât sans délai de l'objet du concile, une commission particulière s'assemble chez le cardinal Fesch. Le 3 juillet suivant, elle décide à la majorité l'incompétence

1811.

du concile pour aviser aux moyens de suppléer aux bulles pontificales, même en cas de nécessité.

Juill. 10 Décret impérial qui dissout le concile.

12 Les évêques de Gand, de Tournai et de Troyes, que l'on croyait avoir influé sur la décision de l'incompétence du concile, sont arrêtés et conduits à Vincennes.

27 Convocation des évêques chez le ministre des cultes. On essaie de faire revivre le concile.

Août. 5 Congrégation générale. On y forme un décret composé de cinq articles, dont le précis est que les siéges ne pourront vaquer plus d'un an; que l'empereur y nommera; que le pape donnera l'institution dans les six mois; que les six mois écoulés, le métropolitain pourra procéder à l'institution; que ces articles seront soumis à l'approbation du pape, et lui seront portés par une députation.

19 En conséquence de cet arrêté, une députation de neuf prélats est nommée pour porter au pape le décret du 5. Quatre-vingt-cinq évêques souscrivent une lettre pour servir aux députés de lettres de créance. Le cardinal Fesch en écrit une particulière. Les neuf prélats partent avec ces dépêches, et arrivent à Savone les derniers jours d'août.

Sept. 5 Le pape donne audience à la députation.

20 S. S. consent à confirmer par un bref les articles que lui présente la députation. Ce bref, parvenu à Paris, est mis sous les yeux du conseil d'état, qui fut choqué, dit-on, de ce que l'Eglise de Rome y prenait le titre de *maîtresse de toutes* les Eglises. Il fut question de le renvoyer au pape. On se contenta de ne point l'admettre. Les négociations furent rompues; et le concile assemblé à si grands frais n'eut point d'autre issue.

1812.

Juin. 20 Le pape arrive à Fontainebleau. On ignore quel fut le motif qui détermina Buonaparte à cette translation. Pie VII mène dans ce nouvel exil une vie aussi retirée qu'à Savone; il ne sort pas même pour se promener dans les jardins. Il reçoit les cardinaux et les évêques qui, de Paris, viennent le visiter.

Nov. 23 Le ministre des cultes écrit aux chapitres de Gand, de Tournai et de Troyes, que ces siéges sont vacants par la démission de leurs évêques respectifs, et que les chapitres aient à nommer des grands-vicaires. En effet, on avait forcé les trois évêques enfermés à Vincennes de souscrire leur démission, après quoi on les fit partir, l'évêque de Tournai pour Gien, l'évêque de Gand pour Beaune, et l'évêque de Troyes pour Falaise.

Déc. 18 Napoléon arrive à Paris après sa campagne désastreuse de Moscou.

1813.

Janv. 19 Buonaparte se rend inopinément à Fontainebleau, entre chez le pape, et le presse de conclure un nouveau traité.

25 Le pape se décide à signer les articles qui devaient servir de base à un autre concordat; ils étaient, pour la substance, conformes, mais avec plus de développement, à ceux qui avaient été arrêtés dans la congrégation du 5 août, et qu'il avait confirmés par un bref resté sans exécution; mais, voyant qu'il n'était rétabli ni dans son autorité spirituelle, ni dans ses droits temporels, il rétracta ces concessions.

Avril. 25 Le ministre des cultes annonce aux chapitres de Gand, de Tournai et de Troyes, que, sur la démission des titulaires de ces siéges, l'empereur y a nommé, et leur recommande de donner incessamment

1813.

des pouvoirs à ceux qui en ont été pourvus. Cela donne lieu à de nouveaux troubles.

Juill. 22 Une partie du chapitre de Gand ayand donné des pouvoirs à l'abbé de la Brue, nommé à cet évêché, la majorité du clergé refuse de le reconnaître. Les séminaristes suivent cet exemple. Le supérieur est envoyé à Vincennes; deux professeurs sont enfermés à Pierre-Châtel; des séminaristes, même dans les ordres, sont forcés de partir comme conscrits, et quarante périssent dans la citadelle de Wesel, victimes d'une maladie contagieuse. Les autres sont envoyés à Sainte-Pélagie. Tous ne reviennent dans leur patrie qu'après la délivrance des Pays-Bas.

Oct. 18 Bataille sanglante de Leipsick, qui achève de ruiner les affaires de Napoléon.

Déc. 19 L'évêque de Plaisance se présente chez le pape, et lui demande s'il serait disposé à entrer dans des arrangements. Sa sainteté répond qu'elle est décidée à ne parler d'affaires que lorsqu'elle sera de retour à Rome.

1814.

Janv. 19 L'évêque de Plaisance retourne à Fontainebleau le lendemain 20. Il obtient une audience du pape, et lui présente un modèle de traité, par lequel on lui rendrait la partie occidentale de ses états. Le saint-père s'en réfère à sa réponse du 19 décembre, et dit qu'il ne demandait qu'à retourner à Rome.

23 Le pape part de Fontainebleau. Il n'avait été informé de son départ que la veille, et peu de précautions furent prises pour que son voyage se fît commodément, par une saison rigoureuse. On fit partir de Fontainebleau les cardinaux l'un après l'autre, et on les conduisit dans différents exils qui leur avaient été assignés en Languedoc et en Provence.

Mars. 10 Décret qui annonce que le pape rentre en possession de la partie de ses états dont on avait formé les départements de Rome et de Trasimène.

31 Pie VII fait son entrée à Bologne, le même jour que les souverains-alliés faisaient la leur à Paris, et que le gouvernement de Napoléon cessait.

RESTAURATION DE LA MONARCHIE.

Avril. 11 Napoléon signe son abdication. On lui laisse la souveraineté de l'île d'Elbe. Il part le 20, et s'embarque à Fréjus le 26.

12 Entrée de Monsieur à Paris. Il descend à *Notre-Dame* pour y rendre grâces à Dieu des événements qui rappellent sa famille en France et son frère sur le trône.

Mai. 3 Louis XVIII rentre dans sa capitale et se rend à la métropole, où l'on chante le *Te Deum* pour son rétablissement dans les droits de ses ancêtres. Cet heureux retour fut suivi de plusieurs événements favorables à la religion et à ses ministres.

24 Rentrée du pape à Rome, après cinq ans d'absence et de persécutions. Le saint-père descend à la basilique de Saint-Pierre, et après avoir rendu grâces à Dieu, retourne en triomphe au palais Quirinal.

Juill. 7 M. Cortois de Pressigny, ancien évêque de Saint-Malo, part pour Rome en qualité d'ambassadeur extraordinaire près du pape.

Août. 7 Le pape Pie VII rétablit la société de *Jésus*.

Sept. 7 Bref du pape Pie VII aux catholiques de Hollande contre l'élection d'un nouvel archevêque d'Utrecht. Cette élection avait eu lieu

1814.

le 10 février de cette année, et l'élu, Willibrod van Os, avait été sacré le 25 février suivant.

Bref du pape concernant l'érection d'un évêché en Suisse, et la séparation des cantons helvétiques d'avec le diocèse de Constance.

Nov. 1 Ouverture d'un congrès à Vienne pour la pacification générale de l'Europe. Il s'y trouve des ministres de toutes les puissances européennes. Le pape y envoie le cardinal Consalvi en qualité de légat pour y défendre les droits de l'Eglise.

1815.

Janv. 20 Le prélat Ciamberlani, supérieur de la mission de Hollande, remplissant les devoirs de sa mission, est enlevé à Malines, et conduit à Anvers par la force armée, en vertu d'ordres émanés du gouvernement des Pays-Bas.

21 Service expiatoire à Saint-Denis et dans toutes les églises de France, pour le crime de régicide commis envers le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette son épouse. Leurs restes, recherchés avec soin, sont déposés dans le caveau destiné à la sépulture des Bourbons.

Fév. 21 Les frères trappistes occupent leur nouveau monastère près de Laval.

Mars. 1 Buonaparte, échappé de l'île d'Elbe, débarque près de Cannes sur les côtes de Provence avec une poignée de soldats. Sa troupe se grossit insensiblement, et il se dirige vers la capitale presque sans trouver d'obstacles.

20 Louis XVIII quitte Paris et se retire dans les Pays-Bas. Buonaparte arrive presqu'en même temps; et le drapeau tricolore flotte de nouveau sur le pavillon des Tuileries.

INTERRÈGNE.

Avril. 3 Pie VII, obligé de sortir de Rome, dont les environs étaient occupés par les troupes de Murat, arrive à Gênes.

Juin. 2 Le pape rentre à Rome, après la chute de Murat.

1815.

Juin. 9 Acte du congrès pour la pacification de l'Europe. On y signe un traité en cent vingt articles. On rend au saint-siége, non-seulement les Marches, le duché de Benevent, et la principauté de Ponte-Corvo, mais encore les trois légations de Bologne, Ravenne et Ferrare, que Pie VII avait été obligé de céder par le traité de Tolentino. Le pape rentre en possession de ces domaines le 18 juillet.

18 Bataille de Waterloo, perdue par Buonaparte.

FIN DE L'INTERRÈGNE.

Juill. 8 Louis XVIII rentre à Paris.

28 Représentations des évêques des Pays-Bas au sujet de quelques articles de la constitution projetée, lesquels leur paraissaient menacer l'indépendance du gouvernement ecclésiastique, et affaiblir les droits et la liberté des Eglises catholiques.

Août. 24 Le roi des Pays-Bas sanctionne cette constitution et la déclare loi fondamentale du royaume, sans qu'il ait été fait droit à ces réclamations.

Oct. 7 Ouverture de la session des chambres à Paris. Plusieurs propositions sont faites en faveur de l'Eglise et du clergé.

13 Murat ayant débarqué en Calabre avec quelques aventuriers, est arrêté par les habitants, traduit devant une commission militaire,

1815.

et fusillé. On ne peut s'empêcher de penser qu'il avait présidé pareille exécution à l'égard d'un prince innocent.

Nov. 20 Traité onéreux dicté à la France par les souverains alliés.

1816.

Ukase impérial qui bannit les jésuites de la Russie. La cause de cette disgrâce fut la conversion de quelques personnes de distinction, qu'on attribua au prosélytisme de ces pères, et qui n'était vraisemblablement que l'effet d'une conviction personnelle d'après leurs prédications.

Projet de loi pour autoriser les donations en faveur des établissements ecclésiastiques, présenté par le ministre de l'intérieur à la chambre des députés.

25 Ordonnance du roi qui rend aux catholiques anglais leurs collèges et séminaires en France, et la jouissance des biens y attachés.

Fév. 1 Bref du pape aux évêques d'Irlande, concernant les concessions à faire au gouvernement anglais pour parvenir à l'émancipation des catholiques.

3 Ordonnance du roi qui rétablit la congrégation de Saint-Lazare et celle du Saint-Esprit, pour les missions.

Mars. 8 Promotion de cardinaux. Il n'y en avait point eu depuis douze ans. Le 11, le pape leur donne le chapeau.

29 Installation des jésuites au collége impérial de Madrid.

Mai. Les religieuses trappistes, rentrées en France, s'établissent près de l'ancienne abbaye de la Trappe. Le séminaire des missions étrangères reprend l'œuvre qui était le but de son institution, et fait partir un missionnaire pour la Chine. De jeunes séminaristes se disposent à le suivre.

19 Rétablissement des jésuites à Mexico.

Juin. 26 Des jeunes gens pieux, aidés de deux ecclésiastiques connus, recommencent l'œuvre charitable de l'abbé de Fénelon pour l'instruction et le soulagement des jeunes Savoyards; elle avait été abandonnée depuis la mort de ce vénérable ecclésiastique, qui y consacrait son temps et sa fortune, et qui périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. En moins de deux mois, plus de cent cinquante de ces enfants se trouvaient déjà réunis sous la bienfaisante influence de cette association.

Juill. 1 Bref du pape à M. de Broglie, évêque de Gand, en réponse à la lettre que ce prélat avait écrite à S. S. sur la conduite qu'il avait à tenir vis-à-vis du gouvernement des Pays-Bas.

8 Cédule du roi d'Espagne pour la formation d'écoles dans les maisons religieuses de l'un et l'autre sexe, aux fins d'y former la jeunesse à la religion et aux mœurs. Cette mesure est autorisée par un bref du pape, qui exempte même de l'office, s'il est nécessaire, les religieux et religieuses qui se consacreront à l'enseignement.

Août. 8 Edit du roi de Naples contre les sociétés secrètes.

Sept. 25 Ordonnance du roi qui autorise une association sous le nom de *Société des missions de France*, destinée à suppléer à la pénurie d'ecclésiastiques. S. M. leur laisse la jouissance du mont Valérien, qu'ils desservent dans le temps du pélerinage.

Oct. 9 Les filles de la Croix, dont la destination est l'éducation des jeunes filles pauvres, reprennent l'habit religieux.

Déc. 24 Adoption de la loi qui autorise les donations faites aux établissements ecclésiastiques.

1817.

Janv. 18 Installation du chapitre royal de Saint-Denis par monseigneur le grand-aumônier de France. A la suite, les restes des anciens rois

1816.

dont la sépulture avait été violée, et qu'on avait exhumés de la fosse où ils avaient été déposés, sont portés dans les caveaux de l'église. Le 20, les mêmes devoirs sont remplis à l'égard des corps de madame Adélaïde et de madame Victoire, rapportés de Trieste.

Mars, 4 M. de Broglie, évêque de Gand, étant dans le cours de ses visites pastorales, est cité à comparaître devant un conseiller de la cour de Bruxelles.

Avril. 9 Ordonnance du roi qui affecte une somme de trois millions neuf cent mille francs à l'amélioration du sort du clergé.

Juin. 5 Concordat entre S. S. Pie VII et S. M. le roi de Bavière, qui règle les affaires ecclésiastiques de ce royaume.

11 Concordat ou convention conclue entre le souverain pontife Pie VII et Louis XVIII, roi de France, pour servir de règle aux affaires ecclésiastiques de ce royaume. Des lettres apostoliques du 11 juillet ratifient cette convention, et une bulle du 27 établit quarante-deux nouveaux siéges.

17 Bref du pape aux évêques et chapitres de l'Église de France, par lequel S. S. les prévient de nouvelles circonscriptions à faire dans les évêchés, et leur demande leur assentiment.

Juill. 10 Cinquante religieux trappistes, embarqués à Weymouth sur une frégate de l'état, débarquent sur les côtes de Bretagne pour venir s'établir à la Meilleraye, ancienne abbaye de leur ordre, diocèse de Nantes. Leur installation s'y fait solennellement le 7 août suivant.

11 Lettres apostoliques pour l'érection et la création de quelques archevêchés et évêchés en Piémont.

23 Le pape annonce en consistoire le concordat passé avec le gouvernement français.

Août. 22 Le roi donne la barrette à M. le cardinal de Périgord, grand-aumônier. La même cérémonie se répète pour M. le cardinal de la Luzerne, et M. le cardinal de Beausset, les 24 et 26 du même mois.

Oct. 1 Consistoire secret dans lequel le pape déclare deux cardinaux réservés *in petto* dans le consistoire du 8 mai 1816, et institue des archevêques et évêques pour trente-un siéges de France. Leurs bulles arrivent à Paris bientôt après.

1818.

Janv. 11 Le collége Urbain de la Propagande, fermé depuis vingt ans, est rendu à sa destination. M. Pedicini, secrétaire de la Propagande, après les avoir présentés au saint-père, y introduit quatorze jeunes séminaristes.

Fév. 16 Concordat entre le souverain pontife et le roi des Deux-Siciles, pour le réglement des affaires ecclésiastiques de ce royaume.

21 Bref du pape Pie VII aux membres du bureau des catholiques irlandais. S. S. daigne y entrer dans des détails au sujet de la mission du père Richard Hayes, de l'ordre des frères mineurs, et explique les causes de son renvoi.

Mars. Rétablissement du siége archiépiscopal de Smyrne.

Avril. 8 Consistoire dans lequel S. S. déclare cardinaux MM. Fabrice Scaberas Testaferrata, et François Guidobono Cavalchini, réservés *in petto*, le premier dans le consistoire secret du 8 mars 1816, le second dans celui du 24 août 1807, et élève à la même dignité M. Casimir Haftelin.

Mai. 18 Départ pour Rome du conseiller d'état Portalis, chargé d'une mission importante près du saint-siége.

20 Ordonnance du roi pour l'augmentation du traitement des fonctionnaires ecclésiastiques.

1818.

Sa Sainteté approuve dans les formes canoniques l'institution des religieuses de l'adoration perpétuelle du saint-sacrement.

Juin. 18 Publication du concordat de Bavière, pour le réglement des affaires ecclésiastiques de ce royaume.

Sept. 15 Adoption de la résolution par laquelle le canton de Fribourg arrête le rétablissement des jésuites dans cette ville. L'abbaye d'Einselden, en Suisse, est proposée pour le siége à ériger dans les petits cantons.

16 Bref du pape adressé à l'évêque d'Helie, vicaire apostolique du district de Londres, par lequel ce prélat est autorisé et invité à exiger des ecclésiastiques français, résidant en Angleterre, la signature d'un formulaire, par lequel ils reconnaissent qu'ils communiquent avec tous ceux qui sont unis de communion avec le souverain pontife Pie VII, comme avec des membres de l'Eglise. Plusieurs prêtres français s'empressent de souscrire ce formulaire.

Oct. 2 Allocution du pape en consistoire secret, dans laquelle S. S. informe les cardinaux que ce qui restait de difficultés entre le saint-siége et le roi de Bavière est heureusement terminé par la déclaration solennelle de ce prince, que le serment prêté aux constitutions du royaume ne regarde que l'ordre civil.

2 Convention passée à Aix-la-Chapelle, entre le roi de France et les souverains alliés, au moyen de laquelle les troupes formant l'occupation militaire du territoire français sont retirées.

Nov. Colléges de jésuites ouverts dans les états du roi de Sardaigne.

Déc. Congrégation, *anté préparatoire*, dans le palais de son éminence le cardinal Litta, relative à la béatification du vénérable serviteur de-Dieu, le père Paul de la Croix, prêtre et fondateur de la congrégation des Clercs-Déchaussés de la Croix et Passion de Notre-Seigneur J.-C.

1819.

Avril. 2 L'empereur et l'impératrice d'Autriche arrivent à Rome, et y sont reçus avec les honneurs dus à leur haut rang. Ils visitent le pape, qui les accueille avec la tendresse d'un père, et s'entretient long-temps avec eux.

Mai. Déclaration de LL. EEm. les cardinaux de Périgord et de la Luzerne, et de Mgrs. de Clermont, ancien évêque de Châlons, et de Pressigny, nommé à l'archevêché de Besançon, réclamant contre l'omission dans la loi concernant la liberté de la presse, d'une mesure répressive des outrages faits par les écrivains à la religion de l'état.

26 Translation des reliques de saint Denis et ses compagnons de l'église paroissiale de la commune de ce nom, dans l'église de l'ancienne abbaye.

Août. 19 Lettre du pape aux cardinaux, archevêques et évêques de France, par laquelle S. S. leur fait part des mesures qu'elle a cru devoir prendre pour satisfaire aux désirs de S. M. T. C., en suspendant l'exécution du concordat de 1817, et pourvoir au gouvernement des diocèses.

22 Allocution du pape en consistoire au sujet de ladite suspension, S.S. y communique au sacré collége les motifs qui l'y ont déterminée, et les moyens provisoires qu'elle a cru devoir adopter en attendant que ce concordat pût recevoir sa pleine exécution.

25 Erection par S. M. T. C. de cinq cents nouvelles succursales en faveur des diocèses où le nombre de celles qui sont établies n'est pas proportionné aux besoins des localités.

Sept. 23 Déclaration des cardinaux, archevêques et évêques de France, par

1819. laquelle ils adhèrent aux mesures provisoires prises par le saint-siége pour le gouvernement des Eglises pendant la suspension du dernier concordat.

Oct. 18 Rétablissement des trois archi-diaconés de Paris, sous les titres nouveaux de Notre-Dame, de Sainte-Geneviève et de Saint-Denis.

1820.

Mars. RÉVOLUTION en Espagne. Le comte de l'Abisbal, parti de Madrid, proclame à Ocana, ville de la Nouvelle-Castille, la constitution dressée à Cadix par les cortès en 1812. Sarragosse, le 5 de ce mois, se déclare en faveur de cette constitution. Le général Ballesteros, appelé dans le conseil du roi, déclare que son acceptation peut seule tout pacifier, et le roi l'accepte. On sait que, faite dans des temps de troubles et pendant la prison du roi, cette constitution est extrêmement défectueuse et tend au républicanisme.

8 Le roi de Naples rétablit dans ses états les religieux hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu; congrégation utile, connue en France sous le nom de *Frères de la charité*, et en Italie, sous celui de *Fate ben fratelli*: leurs couvents et leurs hôpitaux leur sont rendus. Le 8 mars, ils reprennent avec beaucoup de solennité leur habit, et le roi honore le couvent de sa visite. Ils n'étaient pas destinés à jouir longtemps de ces avantages.

25 Les jésuites établis en Russie depuis le règne de Catherine II, et en possession de divers établissements dans cet empire, déjà frappés de bannissement par un ukase impérial, reçoivent ordre d'en sortir, avec défense d'y rentrer sous aucun prétexte. L'empereur d'Autriche en accueille une partie pour les employer à l'enseignement dans ses états.

Juill. RÉVOLUTION à Naples, faite par les *Carbonari*. Les 16 et 17 du même mois, scènes horribles à Palerme. Journées suivantes non moins désastreuses. Les prisons sont forcées et ouvertes à une foule de brigands qui s'en échappent, et donnent le signal du massacre. Les archives de Palerme, les caisses publiques, le palais de justice sont dévastés et pillés. Cette ville devient le théâtre de tous les crimes, suites accoutumées des mouvements révolutionnaires.

Août. 14 Décret des cortès d'Espagne, qui supprime les jésuites dans ce royaume. Le décret est proposé et adopté séance tenante.

28 RÉVOLUTION en Portugal. Elle commence par la révolte de trois régiments de ligne et de deux de milice à O-Porto. La constitution espagnole est proclamée; les autorités sont déposées.

Sept. 16 Sur un rapport fait le 3 de ce mois au nom d'une commission, il est arrêté que tous les couvents d'ordres religieux seront supprimés en Espagne; même ceux de l'ordre de Malte et des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu. Défense est faire d'émettre et de recevoir des vœux, ou de fonder des couvents par la suite. Malgré l'opposition que le roi manifeste pour cette mesure, il est obligé de donner sa sanction au décret.

16 La révolution de Portugal commencée à O-Porto, mais jusqu'alors repoussée à Lisbonne, s'opère dans cette ville. Les troupes consignées dans leurs quartiers en sortent malgré la consigne, et se réunissent au peuple sur une des grandes places de la ville, et le renvoi de la régence est décidé.

Oct. 1 Ouverture à Naples du parlement national. Le discours émané du trône a été lu par le prince lieutenant-général.

18 Les jésuites, réunis en assemblée générale à Rome, pour nommer un successeur à leur dernier général, tandis qu'on les proscrit de toutes parts, ne perdent ni le courage ni l'espoir, et nomment pour

1820.

remplir la place vacante le père Louis Forti de Vérone, qui s'est rendu célèbre dans la carrière de la prédication.

Presque dans le même temps, les pères du tiers-ordre de Saint-François sont rétablis à Sutri, ville de l'état de l'Église, d'après le vœu de l'évêque et des habitants.

Nov. 11 Mouvement séditieux à Lisbonne, au moyen duquel la constitution espagnole y est immédiatement mise en vigueur, avec cette restriction néanmoins, que les députés du prochain parlement pourront y faire toutes les modifications qu'ils jugeront convenables, *sans cependant la rendre moins libérale.* La junte est obligée de donner sa démission; mais, par une sorte de contre-révolution, elle est rétablie le 18, et les troupes qui avaient favorisé ce mouvement reviennent sur leur première démarche.

22 Projet de loi présenté au parlement napolitain, concernant les ordres religieux. Par le premier article, il est interdit à qui que ce soit, dans le royaume des Deux-Siciles, d'entrer dans un ordre monastique, et d'y prononcer des vœux. Tout monastère ayant moins de douze religieux sera aboli, etc.; mêmes mesures que celles qui, dans le temps, furent prises en France, et reproduites en Espagne.

Déc. 10 L'archevêque de Valence en Espagne proteste contre le décret par lequel les cortès dépouillaient de leurs biens les ordres religieux. Son patrimoine est confisqué, et il est condamné à l'exil.

23 La police fait saisir chez les libraires de Paris le *Catéchisme du soldat français.*

30 Les grands-vicaires et le secrétaire de l'évêque de Gand (M. de Broglie), accusés de soutenir le prélat dans son opposition au gougonvernement des Pays-Bas, sont mis aux arrêts.

1821.

Février. 8 Le cardinal Gonsalvi, ministre et secrétaire d'état, publie, au nom du pape, une ordonnance qui enjoint aux sujets du saint-siége parfaite neutralité dans la guerre que l'Autriche allait déclarer aux insurgés de Naples.

17 L'empereur d'Autriche explique, dans un manifeste, les motifs qui l'ont déterminé à faire marcher ses troupes contre les révolutionnaires de Naples.

27 Les souverains rassemblés à Laybach terminent leurs conférences.

28 Louis XVIII confie aux évêques du royaume la surveillance sur les écoles secondaires ou séminaires de leurs diocèses.

Mars. 5 Le général des capucins, vieillard septuagénaire, exilé par les cortès d'Espagne, arrive à Paris.

13 L'armée piémontaise s'étant révoltée, le roi de Sardaigne abdique la couronne en faveur de son frère Charles-Félix.

24 Après avoir battu les révoltés napolitains, l'armée autrichienne entre dans Naples.

28 Les principautés de Ponte-Corvo et de Bénévent, dont les insurgés s'étaient emparés, sont rendues au saint-siége.

Avril. 10 Le pape publie un édit qui défend dans ses états les sociétés secrètes.

18 Le cardinal patriarche de Lisbonne, ayant refusé de prêter serment à la nouvelle constitution du Portugal, la régence révolutionnaire de Lisbonne le fait enfermer dans un couvent.

23 Les cortès d'Espagne font jeter en prison les ecclésiastiques et les

1821.

particuliers qui sont soupçonnés de n'être point favorables au nouveau régime constitutionnel.

M. de Haller, membre du consistoire de Berne, ayant embrassé la religion catholique, expose dans un écrit les motifs de sa conversion.

Mai. 2 Les cortès de Lisbonne décrètent que le peuple nommera les membres du jury chargés de juger les préventions de délits commis par la voie de la presse contre la religion.

5 Buonaparte meurt à l'île de Sainte-Hélène.

15 Ferdinand VII, roi de Naples, fait jeter au feu les écrits impies ou séditieux que les révolutionnaires avaient publiés.

19 Le roi de Saxe établit un comité de censure pour examiner les livres publiés ou à publier dans son royaume.

30 D'après un concordat conclu avec le saint-siége, Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, reconnaît les droits des évêques catholiques établis dans son royaume, et dote les chapitres de huit églises cathédrales.

31 Le roi d'Espagne accorde au saint-siége une indemnité de 6,000 écus par an, en dédommagement de ce que la cour de Rome perdrait par suite du nouveau régime constitutionnel.

Juin. 2 Le roi de Naples fait faire un catalogue des livres dangereux.

8 Les cortès d'Espagne font arrêter l'archevêque de Burgos, l'évêque d'Osma et d'autres ecclésiastiques, accusés d'êtres contraires au régime constitutionnel.

21 Sur les représentations de l'ambassadeur de Russie, Mahmoud II fait suspendre l'exécution du firman qui ordonnait la destruction des églises grecques dans l'empire ottoman.

Juill. 16 Le pape refuse les bulles aux évêques de Séville et de Cadix, nommés par les cortès.

19 Georges IV, roi d'Angleterre, est couronné.

Août. 4 Mort de la reine Caroline, son épouse.

22 Le gouverneur de l'île de Chypre fait pendre, à la porte de son palais, l'archevêque grec, plusieurs évêques et primats.

Sept. 13 Bulle du pape contre la secte des carbonari.

15 Le roi de Bavière déclare que le serment exigé des catholiques de son royaume ne touche que les rapports civils : ainsi sont aplanies les difficultés qui arrêtaient l'exécution du concordat conclu en 1817 entre le saint-siége et la cour de Munich.

La Russie oblige la Porte-Ottomane à faire relever les églises grecques que l'on avait démolies.

Déc. 22 Les jésuites sont rappelés dans le royaume de Naples.

26 La république de Genève rend une loi sur la célébration du mariage; les catholiques réclament; cette loi, qui permet le divorce, a été en partie abrogée.

1822.

Janv. 3 Les restes de Voltaire et de Rousseau, déposés dans le temple auquel on avait donné le nom de Panthéon, sont transportés au cimetière du P. Lachaise. L'église de Sainte-Geneviève, rendue à la religion, est bénie par l'archevêque de Paris.

26 Osman-Aga, pacha turc, embrasse la religion chrétienne, et reçoit le baptême à Rome.

Fév. 11 Les livres impies que le libraire Carlisle avait ramassés à Londres,

1822.

dans son magasin appelé le *Temple de la raison*, sont saisis par ordre du gouvernement, et le magasin est fermé.

Mai. 8 Le pape, par un bref, supprime plusieurs fêtes dans l'île de Malte, où elles ne sont plus que de dévotion.

26 Les femmes et les enfants grecs enlevés par les Turcs sont exposés en vente dans le bazar de Constantinople; les chrétiens s'empressent de les racheter.

Juin. 19 Le parlement d'Angleterre rejette le bill relatif à l'émancipation des catholiques irlandais.

Août. 15 Les Grecs célèbrent la fête de la Sainte-Vierge dans l'ancien Parthenon, après s'être emparés de la citadelle d'Athènes.

24 Le pape, par un bref adressé à l'évêque de Baltimore et à ses suffragants, exprime sa douleur de ce qu'un mauvais prêtre ait reussi à répandre la discorde et le schisme dans l'Église de Philadelphie.

Sept. 8 L'archevêque de Strigonie, primat de Hongrie, ouvre et préside, dans l'église de Saint-Sauveur, le concile du clergé du royaume.

26 Le grand-duc de Hesse pose, dans la ville de Darmstadt, la première pierre d'une église catholique qui devait y être élevée.

Déc. 2 Le pape crée cardinal M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, et nomme plusieurs évêques à des siéges vacants.

1823.

Janv. 10 Le comité de censure établi à Pétersbourg reçoit ordre d'arrêter la publication de tout ouvrage immoral ou dangereux pour la tranquillité publique, et de proposer des réglements contre les abus de la presse.

Le pape refuse d'admettre, comme ministre d'Espagne à Rome, un chanoine de Madrid que les cortès y avaient envoyé, et dont les écrits avaient été mis à l'index. Les cortès donnent ordre au nonce apostolique de quitter Madrid; ce qui eut lieu peu après.

Mars. 10 Le pape nomme douze cardinaux dans un consistoire secret.

16 Le duc d'Angoulême part pour se mettre à la tête de l'armée française qui doit entrer en Espagne.

Avril. 17 Le congrès du Mexique envoie à Rome pour annoncer au saint-siége que, d'après son décret, la religion catholique est la religion dominante dans ces contrées.

Mai. 24 Le duc d'Angoulême fait son entrée à Madrid.

27 Le roi de Prusse ordonne, par une circulaire, à toutes les autorités de son royaume, de sévir contre les sociétés secrètes.

30 La diète germanique, rassemblée à Francfort-sur-le-Mein, établit des lois contre la licence de la presse.

Juin. 2 Les catholiques se réunissent à Londres, sous la présidence du duc de Norfolck, pour aviser au moyen d'obtenir la liberté religieuse.

10 Iturbide, ex-empereur du Mexique, s'embarque pour l'Italie; le congrès mexicain lui avait assigné une pension de 25,000 piastres.

19 Le parlement d'Angleterre rejette une nouvelle proposition faite en faveur des catholiques.

Juill. 6 Pie VII fait une chute dangereuse dans ses appartements.

10 La confédération germanique adopte une pragmatique sanction relative aux catholiques des états de Wurtemberg, de Baden, des deux Hesses, de Nassau et de Francfort.

12 Le bill en faveur des catholiques d'Irlande, approuvé par la chambre des communes d'Angleterre, est rejeté par celle des pairs.

1823.

	14	Le nonce apostolique, qui de Madrid s'était retiré à Bordeaux, retourne dans la capitale d'Espagne.
	15	La magnifique basilique de Saint-Paul à Rome est consumée par un violent incendie.
Août.	10	Le duc d'Angoulême prend Cadix, et délivre le roi d'Espagne, qui y était détenu prisonnier.
	20	Pie VII meurt des suites de sa dernière chute, âgé de 83 ans, après en avoir passé 23 sur le siége pontifical.
Sept.	2	Trente-quatre cardinaux entrent en procession dans le palais Quirinal, pour procéder à l'élection d'un nouveau pontife.
	28	Le cardinal della Genga, élu pape, prend le nom de Léon XII.
Oct.	1	Le roi d'Espagne, sorti de Cadix, vient au quartier-général du duc d'Angoulême.
	5	Le pape Léon XII est couronné dans l'église de Saint-Pierre.
	17	Le général Riégo subit la peine de mort.
Déc.	2	Le duc d'Angoulême, revenu d'Espagne, fait son entrée aux Tuileries, et le lendemain assiste au *Te Deum* chanté dans l'église de Notre-Dame.
	17	La Charte constitutionnelle pour le Brésil est publiée à Rio-Janeiro.

1824.

Janv.	15	Mort de Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne. Lors de la dernière révolution, il avait abdiqué en faveur de son frère Charles-Félix, actuellement régnant.
Févr.	21	Mort d'Eugène Beauharnais, prince d'Eichstadt, duc de Leuchtemberg, ex-vice-roi d'Italie, beau-fils de Napoléon, et gendre de Maximilien, roi de Bavière.
Mars.	13	La princesse de Lucques, ex-reine d'Étrurie, fille de Charles IV, roi d'Espagne, meurt à Rome.
	27	Les restes du duc d'Enghien sont tirés des fossés de Vincennes, et transférés dans un mausolée qui lui avait été érigé.
Avril.	30	Le prince don Miguel prend les armes pour détruire, comme il disait, une faction ennemie du trône. Forcé de rendre à son père son autorité, il part pour aller voyager hors du royaume.
Mai.	22	Iturbide, ex-empereur du Mexique, part d'Angleterre pour retourner dans le Mexique, et y produire une révolution.
Juin.	26	La bulle pour le jubilé universel de l'année sainte 1825, arrive à Paris.
Juill.	14	Iturbide, ayant débarqué dans un port du Mexique, est arrêté et fusillé.
Sept.	11	Convention relative au corps d'armée française qui doit continuer à occuper quelques places fortes en Espagne.
	16	Mort de Louis XVIII.
	27	Charles X fait son entrée solennelle dans Paris.
Déc.	24	Léon XII ouvre la porte sainte pour commencer le jubilé dans l'église de Saint-Pierre.

1825.

Janv.	1	Nouvelle convention entre les cours de Madrid et de Paris, relativement au séjour des troupes françaises en Espagne.
	3	Mort de Ferdinand IV, roi de Naples.
	12	Le gouvernement anglais reconnaît l'indépendance des républiques de la Colombie et du Mexique.
Mai.	29	Charles X est couronné et sacré à Reims.
Juin.	6	Il fait son entrée solennelle dans Paris.

1825.

16 Bolivar, ayant défait l'armée royaliste, le Pérou se constitue en république.

Juill. 8 L'ordonnance du roi de France qui, moyennant l'acquit de cent cinquante millions, reconnaît l'indépendance de Saint-Domingue, est acceptée et promulguée dans l'île.

27 La ville de Salins est détruite par un incendie.

Août. 26 Le général espagnol Bessière est fusillé.

Sept. 7 Le roi de Portugal reconnaît l'indépendance du Brésil, sous l'empereur don Pédro, son fils.

24 Trois envoyés de la république d'Haïti arrivent à Paris, pour négocier un emprunt.

Oct. 13 Mort de Maximilien-Joseph, roi de Bavière. Son fils, Louis Ier, lui succède.

Déc. 2 Alexandre, empereur de Russie, meurt à Taganrock.

26 Nicolas Ier est proclamé empereur de Russie. La conspiration tramée contre lui, par quelques troupes, est appaisée

1826.

Janv. 2 Le grand-duc Constantin, frère aîné de l'empereur Nicolas, rassemble à Varsovie, le sénat et l'armée, et leur fait prêter serment de fidélité au nouvel empereur.

Fév. 15 Le jubilé est ouvert dans l'église de Notre-Dame à Paris.

Mars. 8 La forteresse de Missolonghi est prise par Ibrahim-Pacha.

10 Mort de Jean VI, roi de Portugal.

Avril. 3 Les évêques de France exposent leurs sentiments sur l'indépendance des rois dans l'ordre temporel.

Juin. 21 L'empereur don Pédro abdique la couronne de Portugal, en faveur de sa fille Marie, âgée de sept ans, qui doit être mariée à l'infant don Miguel.

Juill. 8 Le sultan Mahmoud ordonne que son armée soit exercée sur le pied des troupes européennes. Le corps des janissaires se révolte et est détruit.

Août. 5 L'empereur Nicolas fait son entrée dans Moscou, où il est couronné.

12 De jeunes Égyptiens arrivent en France pour y perfectionner leurs études; le gouvernement français leur permet de bâtir une mosquée.

Oct. 29 L'infant don Miguel est fiancé, à Vienne, avec sa nièce, la princesse Marie.

Nov. 4 Guerre entre les Russes et les Persans.

Déc. 13 Le duc de Chavès, chef des royalistes portugais, refugié en Espagne, publie un manifeste contre la proclamation donnée au Portugal par don Pédro. Les frontières du Portugal sont envahies. La guerre est terminée après quelques mois de troubles.

1827.

Janv. 5 Mort du duc d'Yorck, frère et héritier présomptif du roi d'Angleterre.

Avril. 18 L'empereur Nicolas convoque une haute cour nationale pour juger les conjurés qui avaient pris part à la révolte du 26 décembre.

Mai. 12 Les Grecs du Péloponèse choisissent pour leur président le comte Capo-d'Istria.

Juin. 5 Les Grecs livrent aux Turcs, par capitulation, l'Acropolis ou citadelle d'Athènes.

Juill. 6 La France, la Russie et l'Angleterre font un traité qui a pour but de pacifier les affaires de la Grèce.

18 Le pape adresse au rédacteur de l'Ami de la Religion et du Roi un

1827.

bref dans lequel il le félicite sur son zèle pour la défense de la religion et du saint-siége. Un autre bref avait déjà été adressé au même rédacteur, au sujet des *Mémoires* qu'il a publiés *pour servir à l'histoire ecclésiastique du XVIIIe siècle*.

Août. 8 Mort de Georges Canning, premier ministre d'Angleterre.

31 La Porte refuse de se conformer à l'*ultimatum* qui lui avait été présenté par les ambassadeurs des trois puissances alliées. La France fait bloquer le port d'Alger.

Sept. 5 L'infant don Miguel est déclaré régent du Portugal.

28 Le roi Ferdinand VII arrive à Tarragonne, dans le dessein de pacifier la Catalogne.

Oct. 3 Concordat entre le pape Léon XII et le roi des Pays-Bas.

20 Les flottes d'Angleterre, de France et de Russie, sous les ordres des amiraux Codrington, Rigny et Hayden, détruisent la marine turque dans le port de Navarin.

24 Les Russes entrent dans Tauris.

Déc. 4 Le roi et la reine d'Espagne font leur entrée à Barcelonne.

19 L'infant don Miguel, venant de Vienne, arrive à Paris.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE FELLER.

† AA (Pierre van der), jurisconsulte distingué, fut professeur de droit à Louvain, où il était né vers l'an 1530, d'une des plus puissantes familles de la Belgique, qui, dès le 10e siècle, possédait des fiefs nombreux, et avait donné des châtelains à Bruxelles, mais qui avait embrassé les erreurs de Calvin. Il se fit remarquer par son ardeur à soutenir sa secte et le parti opposé à Philippe II, roi d'Espagne. Aa occupa les premières places dans le barreau, soit comme assesseur du conseil souverain de Brabant, soit comme président du conseil à Luxembourg. Il mourut en 1594, laissant quelques harangues et *Commentarium de privilegiis creditorum ; Prochiron sive Enchiridion judiciarium.*

AA (Pierre van der), géographe et libraire éditeur, établi à Leyde, a donné un Atlas de 200 cartes faites sur les voyages de long cours, depuis 1246 jusqu'en 1696. On les trouve séparément, ou jointes avec un grand nombre de figures, représentant des villes, des maisons de campagne, des cérémonies de différents peuples, des plantes, des animaux, et sous le titre de *Galerie agréable du monde, où l'on voit, en un grand nombre de cartes et de figures, les empires, royaumes, républiques, provinces, villes des quatre parties du monde*, Leyde, 66 vol. in-fol., qui se relient en 35. Ce grand recueil n'a de considération que par son immensité ; on désirerait surtout dans les cartes plus de clarté et d'exactitude. Cet éditeur a encore publié diverses collections de voyages, écrites en hollandais, grand nombre de cartes géographiques, plusieurs ouvrages intéressants sur la botanique, entre autres le *Botanicon parisiense* de Vaillant. Van der Aa mourut vers l'an 1730. La liste détaillée de ses nombreux ouvrages géographiques se trouve dans son catalogue, qui parut à Amsterdam, en 1729.

† AA (C. C. Henri van der), ministre luthérien, né à Zwoll, en 1718, et mort en 1793, fut un des fondateurs de la société hollandaise des sciences, érigée à Harlem en 1752. Nommé, en 1742, président de la communion luthérienne de cette ville, il y prêcha pendant 51 ans, avec un succès qui fit l'admiration de sa secte. On a de lui des *sermons* et quelques *mémoires* sur l'histoire naturelle.

AAGARD (Nicolas et Chris-

tian), deux frères, nés à Wibourg en Danemarck, vers le commencement du XVIIe siècle, sont connus dans la littérature, le premier, par quelques ouvrages de philosophie et de physique, tels que *De stylo novi Testamenti*; *De ignibus subterraneis*; *De nido phœnicis*, et quelques autres, dont on trouve le catalogue dans *Bartholini bibliotheca septentrionis eruditi*, pag. 102; le second, par des poésies latines pleines de douceur et de pureté pour son temps, rassemblées dans le tom. 1er des *Deliciæ quorumdam poetarum danorum, Frederici Rostgaard*, pag. 339.

AALAM, ou Ebu-al-Alam, astrologue arabe, célèbre dans le IXe siècle. Découragé par l'inconstance de la fortune, il se retira dans une solitude, d'où il sortit ensuite pour faire des voyages.

AALST, *voyez* AELST.

AARON, frère aîné de Moïse, l'un et l'autre fils d'Amram et de Jocabed, de la tribu de Lévi, naquit en Egypte, trois ans avant son frère, l'an 1574 avant J.-C. Moïse étant destiné de Dieu pour délivrer les Hébreux de la captivité, s'associa pour ce grand ouvrage Aaron, qui s'exprimait avec plus de facilité que lui. Ils se rendirent à la cour de Pharaon, et opérèrent une infinité de prodiges pour toucher le cœur endurci de ce prince. Aaron accompagna toujours Moïse, et porta la parole pour lui, tant au peuple qu'au roi. Ce fut sa verge qui servit à produire les premiers miracles : elle fut transformée en serpent, fit changer les eaux en sang, remplit l'Égypte de grenouilles, et couvrit tout le pays de moucherons. Après le passage de la mer Rouge, pendant que Moïse était sur la montagne de Sinaï, Aaron eut la faiblesse de céder aux instances du peuple infidèle qui demandait un Dieu visible, et voulait qu'on lui fit un veau d'or. Son repentir lui mérita le pardon de sa faute, et le Très-Haut daigna même le choisir pour être sacré grand-prêtre. Cette préférence occasiona des troubles parmi un peuple indocile, et qui toujours murmurait contre Dieu. Coré, Dathan, et Abiron, jaloux de l'honneur du sacerdoce, se révoltèrent, et furent abîmés avec leur famille dans la terre qui s'entr'ouvrit. Cette terrible punition fut suivie de plusieurs autres non moins effrayantes. Deux cent cinquante hommes du parti des rebelles ayant eu la témérité d'offrir de l'encens à l'autel, il en sortit un feu qui les consuma. Comme la sédition ne cessait point encore, le feu du ciel enveloppa cette multitude révoltée, en dévora plus de 14,000, et l'eût exterminée entièrement, si Aaron ne se fût mis, l'encensoir à la main, entre les morts et les vivants, pour apaiser la colère de Dieu. Son sacerdoce fut confirmé par un nouveau miracle, qui fit cesser entièrement les murmures du peuple. Dieu ordonna qu'on mît dans le tabernacle les verges des différentes tribus, et voulut qu'on déférât la souveraine sacrificature à la tribu dont la verge fleurirait. Le lendemain, celle de Lévi parut chargée de fleurs et de fruits. Aaron fut donc reconnu grand-prêtre. Il soutint avec Hur les bras de Moïse, qui priait pendant que Josué combattait les Amalécites. Il mourut l'an 1452 avant J.-C., âgé de 123 ans, sur la montagne d'Hor, à la vue de la terre promise, dans laquelle il

ne put entrer, en punition de sa défiance, lorsque Moïse frappa le rocher dans le désert de Cadès. Les Juifs ont eu 86 grands-prêtres jusqu'à l'entière destruction du temple; cette dignité était à vie, jusqu'à l'invasion des Romains, qui en disposèrent à leur gré, la donnant à leurs partisans, ou la livrant au poids de l'or. M. Bergier, dans son *Dictionnaire théologique*, a vengé Aaron des fausses imputations que quelques protestants ont élevées contre sa conduite.

AARON (Saint), naquit au commencement du 6e siècle, en Bretagne, jadis appelée l'*Armorique*, et fut le fondateur du premier monastère qui ait été élevé dans cette province. Il était situé dans une île qu'un bras de mer séparait de la ville d'Aleth, quand saint Malo passa en France. Il reçut ce saint homme de la manière qu'on devait l'attendre de son caractère; il partagea avec lui la gloire de son apostolat. Saint Aaron gouverna son monastère avec autant de sagesse que d'édification, et mourut en 580. On l'honore le 22 juin dans le diocèse de Saint-Malo, et sa fête s'y célèbre du rit *double mineur*. Il y a une église paroissiale de son nom dans le diocèse de Saint-Brieux. L'île où était son monastère prit dans la suite le nom d'*Aaron*. En 1159, Jean de la Grille, évêque d'Aleth, transféra son siége dans l'église de Saint-Malo, qui appartenait à un monastère de la même île. La ville d'Aleth ayant été abandonnée de ses habitants, donna naissance à celle de Saint-Malo, qui remplit toute l'île d'Aaron. L'église honore un autre saint du même nom, martyrisé en Angleterre.

AARON d'Alexandrie, prêtre et médecin, vivait sous le règne d'Héraclius, au commencement du VIIe siècle. Il écrivit, sous le titre de *Pandectes*, et en syriaque, un ouvrage composé de trente livres. Ce fut le premier traité de médecine que les Arabes possédèrent dans les idiomes de l'Orient. Il fut traduit vers l'an 683 en arabe, par un juif de Bassora, qui voulut le mettre à la portée de tout le monde. Les *Pandectes* d'Aaron ne sont point parvenues jusqu'à nous; mais Rhazes nous en a conservé des fragments, qu'on trouve dans l'*Histoire de la médecine*, du savant Sprengel. Aaron est le premier auteur qui fasse mention de la petite-vérole, dont Paul d'Egine, son contemporain, ne parle pas, et dont on a mal à propos attribué la première description à Rhazes.

† AARON ou HAROUN, surnommé Al-Raschild ou *le Juste*, cinquième calife de la race des Abbassides, et l'un des princes les plus célèbres de sa dynastie, naquit l'an 765 de J.-C. Une grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, fut soumise à sa domination. Huit grandes victoires remportées en personne, les arts et les sciences ranimées, les gens de lettres protégés, ont rendu son nom illustre. Il l'eût été encore davantage, si à la bravoure et à la magnificence il n'eût mêlé la perfidie et l'ingratitude; mais les brillantes qualités de ce prince ont été ternies par beaucoup de vices et de grands crimes. Il usa de la plus noire perfidie à l'égard d'Yahya, qui avait soigné sa jeunesse, et sacrifia sans raison la famille des Barmécides, à qui il devait une partie de sa gloire. Sa prétendue dévotion à Mahomet était feinte,

et sa générosité tenait plus à l'orgueil qu'à la grandeur d'âme. Il imposa un tribut de 70,000 pièces d'or (environ un million) à l'impératrice Irène, fit trembler jusque dans Constantinople Nicéphore, qui lui succéda; il le vainquit plusieurs fois, et étendit plus loin qu'aucun calife les bornes de son empire. Aaron envoya, en 807, une ambassade au grand Charlemagne, qu'il regardait comme le seul prince digne d'être en correspondance avec lui. Parmi les présents qu'il lui fit offrir, on remarquait une horloge, qui fut regardée comme un prodige, un jeu d'échecs, dont les restes se voient à la bibliothèque royale, et des plants de fruits et de légumes alors peu cultivés ou, la plupart, inconnus en France. Aaron mourut l'an 809, après un règne de 23 ans, et à l'âge de 47 ans. Il eut pour successeur Amyn son fils.

AARON-HARISCON, rabbin caraïte, médecin à Constantinople, en 1294, auteur d'un savant *Commentaire sur le Pentateuque*, qui se trouve manuscrit à la bibliothèque du roi; d'une *Grammaire hébraïque*, imprimée à Constantinople en 1581, in-8°; et de quelques autres livres sur l'Écriture sainte, restés manuscrits. [Le rabbin Mardochée fait beaucoup d'éloges d'Aaron, dans son livre intitulé : *Dod Mardochai* ou *Notice sur les Caraïtes*, publiée et traduite en *latin* par Volfius.]

AARON (Isaac), interprète de Manuel Comnène pour les langues occidentales, trahissait ce prince en expliquant ses volontés aux ambassadeurs des princes d'Occident. Son crime ayant été découvert par l'impératrice, il eut les yeux crevés, et ses biens furent confisqués. Lorsque Andronic Comnène eut usurpé le trône impérial, ce scélérat lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux à ses ennemis, mais de leur couper encore la langue, qui pouvait lui nuire davantage. Aaron fut dans la suite la victime de son conseil : Isaac-l'Ange étant monté sur le trône en 1203, lui fit couper cette langue qui avait fait tant de mal. Il se mêlait de magie.

AARON-ABEL-CHAIM, chef des synagogues de Fez et de Maroc, au commencement du XVIIe siècle, est auteur d'un *Commentaire sur Josué*, intitulé : *Le cœur d'Aaron*. Ce livre rare fut imprimé à Venise en 1609, in-fol. II. *L'offrande d'Aaron*, commentaire diffus du Siffra, ancien commentaire du Lévitique, etc. Il mourut à Venise, où il s'était rendu pour faire imprimer ses ouvrages. On peut consulter, sur cet auteur, et sur les rabbis hébreux, l'excellent *Dict. hist.* publié en italien par M. de Rossi, Parme, 1802, 2 vol. in-8°.

† AARON (Pierre), chanoine de Rimini, et religieux de l'ordre des Porte-Croix de Florence, naquit dans cette dernière ville, vers la fin du XVe siècle. Il a laissé, en latin et en italien, quelques ouvrages sur la musique : comme *Il Toscanello della musica;* on trouve le titre des autres dans les bibliothèques d'Haym et de Fontanini. On remarque dans les ouvrages d'Aaron, et dans ceux qui ont été écrits sur la musique vers cette époque, une idée qui paraît maintenant bien singulière, mais qui nous fait connaître combien alors on aimait à rattacher tout à la religion, et à en rappeler le souvenir jusque dans les moindres

choses. Cette idée consiste à rapporter toutes les règles de la musique à dix préceptes principaux, en l'honneur des dix commandements de Dieu, et à six autres secondaires, pour honorer les six commandements de l'Église.

AARON de Bisitra (Pierre-Paul), religieux de l'ordre de Saint-Basile, et évêque de Fogaras, siége principal des Grecs-Unis, en Transylvanie, s'est distingué par son austérité, son zèle, et ses travaux pour la foi. Il mourut en odeur de sainteté, vers 1760, à Nagybania, dans le collége des Jésuites. Son corps, transporté à Balas-Salva, dans le monastère des Basilites, est encore aujourd'hui sans aucune corruption, mais desséché, et à peu près dans l'état où le pieux évêque s'est trouvé les dernières années de sa vie, parfaitement semblable à saint Basile : *Cum tantum spiritu vivens, præter ossa et pellem, nulla corporis parte constare videretur.* (Lect. Brev. rom.) On a de lui, *Definitio et exordium sanctæ œcumenicæ synodi florentinæ, ex antiqua græco-latina editione desumpta*, Balas-Salva, 1762, in-12. Cet ouvrage, imprimé en langue valaque, contribua beaucoup à resserrer l'union des Grecs avec l'Église romaine.

AARSSEN (François van), fils d'un greffier des états-généraux des Provinces-Unies, naquit à La Haye en 1572. Il fut élevé par du Plessis-Mornai, et travailla à égaler son maître. Il se rendit recommandable dans sa patrie par le succès de ses ambassades en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, où il se rendit en 1640, pour négocier le mariage du prince Guillaume, fils du prince d'Orange, avec la fille de Charles Ier. Les relations qu'il en a laissées sont faites avec assez d'exactitude, en tout ce qui ne tient pas aux préjugés de sa secte. Il mourut très riche, à l'âge de 69 ans. Aarssen fut rampant et ambitieux : il vendit sa plume à Maurice de Nassau, et a mérité le reproche d'avoir trop aimé l'argent. Un de ses descendants a laissé : *Voyage d'Espagne, curieux, historique*, etc., Paris, 1665, in-4°; ouvrage oublié et sans mérite.

AARSENS, *voyez* AERTSEN.

ABA, ou OWON, monta sur le trône de Hongrie en 1041 ou 1042. Il était beau-frère de saint Etienne, premier roi chrétien de ce royaume. Exilé par Pierre, surnommé l'Allemand, neveu et successeur de saint Étienne, il le défit et l'obligea de se retirer en Bavière. Les exactions et les brigandages de Pierre lui avaient fait perdre la couronne. Aba, élu à sa place par les grands du royaume, répandit beaucoup de sang et ravagea l'Autriche et la Bavière ; mais, ayant été défait par l'empereur Henri III, dit le Noir, il fut massacré, en 1044, par ses propres sujets, dont il était devenu le tyran.

ABA, fille de Zénophanes, l'un des tyrans de la ville d'Olbe, en Cilicie, fut mariée dans la famille des Teucer, souverains et grands pontifes d'Olbe. A la faveur de cette alliance, elle établit sa domination sur cette ville et sur le pays qui en dépendait. Marc-Antoine et Cléopâtre lui en conservèrent la propriété ; mais après la mort d'Antoine, la souveraineté et le grand-pontificat d'Olbe rentrèrent dans la famille des Teucer.

ABAGA, ou ABAKA, roi des Tartares, soumit les Perses, se

rendit redoutable aux chrétiens de la Terre-Sainte par sa puissance et sa valeur, et envoya des ambassadeurs au second concile général de Lyon, en 1274. Ces ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de pompe, dans la troisième session, le 4 juillet 1274. Ils étaient au nombre de seize, et rendirent au pape des lettres de leur souverain, publiant la puissance de leur nation par des discours pompeux et pleins de l'emphase de l'éloquence orientale. Ils ne venaient pas pour reconnaître la foi des chrétiens, mais pour faire alliance avec eux contre les Musulmans.

ABAILARD, ou Abelard (Pierre), religieux de l'ordre de Saint-Benoît, devenu fameux par ses amours avec Héloïse, et plus encore depuis que Bayle a voulu le présenter comme une victime de la haine et de la jalousie, et que Pope a redit ses malheurs en beaux vers, naquit à Palais, près de Nantes, en 1079, d'une famille noble. Il était l'aîné de ses frères; il leur laissa tous les avantages de son droit d'aînesse, pour se livrer entièrement à l'étude. La dialectique était la science pour laquelle il se sentait le plus d'attrait et de talent. Dévoré par la passion d'embarrasser par ses raisonnements les hommes les plus déliés de l'Europe, il se rendit à Paris auprès de Guillaume de Champeaux, archidiacre de Notre-Dame, et le plus grand dialecticien de son temps. Abailard chercha d'abord à s'en faire aimer, et n'eut pas de peine à réussir; mais l'avantage qu'il eut dans plusieurs disputes, entre autres sur le système de l'existence métaphysique d'une nature universelle, joint à sa présomption et à sa jactance, lui attira l'inimitié de son maître et de ses condisciples. Ce redoutable athlète se sépara d'eux pour aller soutenir des assauts ailleurs. Il ouvrit d'abord une école à Meluu, ensuite à Corbeil, enfin à Paris. Son nom devint si célèbre, que tous les autres maîtres se trouvèrent sans disciples. Le successeur de Guillaume de Champeaux dans l'école de Paris, lui offrit sa chaire, et ne rougit pas de se mettre au nombre des siens. Abailard devint le docteur à la mode; et son imprudence croissant avec sa vanité, il ne se défia pas d'une liaison avec une jeune personne de qualité, nièce de Fulbert, chanoine de Paris. Les suites en furent telles, que l'oncle, devenu furieux, fit mutiler le docteur, quoique lié depuis avec la nièce, par les liens d'un mariage secret. Abailard alla cacher son opprobre dans l'abbaye de Saint-Denis en France, où il se fit religieux; Héloïse prenait en même temps le voile à Argenteuil. Les disciples d'Abailard le pressaient de reprendre ses leçons publiques: il ouvrit d'abord son école à Saint-Denis, et ensuite à Saint-Ayoul-de-Provins. L'affluence des étudiants fut si grande, que quelques auteurs en font monter le nombre jusqu'à 3,000. Cependant son *Traité de la Trinité* fut condamné au concile de Soissons vers 1121. Saint Bernard lui écrivit pour l'engager à se rétracter et à corriger ses livres. Il refusa et voulut attendre la décision du concile de Sens, qui était près de s'assembler, et demanda que saint Bernard y fût présent. L'abbé de Clairvaux s'y trouva en effet; il produisit des propositions extraites des ouvrages d'Abailard, et le somma de les justifier ou de les rétracter. Celui-ci

ne fit ni l'un ni l'autre : il en appela au pape, et se retira. Par respect pour son appel, le concile se contenta de condamner les propositions, et ne nota point sa personne. On dit, pour l'excuser, qu'il vit bien que saint Bernard et les évêques du concile de Sens étaient prévenus contre lui, et que sa justification n'eût servi à rien : mauvais prétexte, dont un opiniâtre peut toujours se servir quand il le veut. S'en rapporter au jugement du concile, en appeler ensuite, avant même qu'il soit prononcé, est un trait de révolte et de mauvaise foi : les évêques étaient ses juges légitimes ; en refusant de se justifier, il méritait condamnation. En effet, il fut condamné à Rome aussi-bien qu'à Sens. Innocent II confirma les décrets de ce concile, et ordonna que les livres d'Abailard fussent brûlés, et que leur auteur fût enfermé, avec défense d'enseigner. Abailard, aussi malheureux en écrits qu'en amours, publia son apologie ; et, croyant devoir poursuivre son rappel au saint-siége, il partit pour Rome. En passant à Cluny, Pierre-le-Vénérable, abbé de ce monastère, homme éclairé et compatissant, le retint dans sa solitude, et entreprit sa conversion. Il en vint à bout par sa douceur et sa piété. Il peignit son repentir au pape, et obtint son pardon. Il travailla en même-temps à le réconcilier avec saint Bernard, et y réussit. Quoique Abailard fût entré dans le cloître plutôt par dépit que par piété, ses lettres à Héloïse semblent attester qu'il ne tarda pas à prendre l'esprit de cet état. Cette tendre amante était alors au Paraclet ; c'était un oratoire que son amant avait bâti près de Nogent-sur-Seine, en 1122, à l'honneur de la Trinité. Héloïse y vivait saintement, avec plusieurs autres religieuses. Abailard trouva dans le monastère de Cluny la paix de l'âme, que les plaisirs et la gloire n'avaient pu lui procurer. Devenu très infirme, il fut envoyé au monastère de Saint-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, et y mourut en 1142, à 63 ans. Héloïse demanda les cendres d'Abailard, et les fit enterrer au Paraclet. Pierre-le-Vénérable honora son tombeau d'une épitaphe. Quelques éloges qu'on donne à Abailard, on ne peut nier qu'il n'eût une présomption extrême. Avec moins d'amour-propre, il aurait été moins célèbre et plus heureux. Des écrivains protestants ont dit qu'il fut condamné et persécuté, non pour ses erreurs, mais pour avoir soutenu aux moines de Saint-Denis que leur saint n'était pas le même que saint Denis-l'Aréopagite : c'est une imposture. Ce point ne fut mis en question ni à Soissons, ni à Sens, ni à Rome : Abailard fut condamné pour des erreurs qu'il avait enseignées sur la Trinité, sur l'Incarnation, sur la Grâce et sur plusieurs autres chefs. On peut en voir la censure dans le recueil de ses ouvrages, publiés à Paris en 1616 (le frontispice porte quelquefois la date de 1616, et quelquefois celle de 1626), en un gros vol. in-4°, sur les manuscrits de François d'Amboise. Cette collection offre, 1° plusieurs *lettres* : la première est un récit des différentes infortunes de l'auteur, jusque vers le temps du concile de Sens ; la troisième, la cinquième et la huitième sont adressées à Héloïse ; 2° des *Sermons* ; 3° des *Traités dogmatiques*. L'*Hexameron in Genesim*

d'Abailard, est imprimé dans le tome 3 du *Trésor des anecdotes* de Martène. On trouve dans ces différents ouvrages, de l'imagination, du savoir et de l'esprit; mais on y voit encore plus d'idées singulières, de vaines subtilités, d'expressions barbares. Dom Gervaise donna, en 1720, en 2 vol. in-12, la *Vie d'Abailard et d'Héloïse*. Trois ans après, il fit imprimer en 2 vol. in-12 les véritables *lettres* de ces deux amants, avec des notes historiques et critiques, et une traduction qui n'est qu'une longue paraphrase où l'on rencontre assez souvent des expressions libres et légères. On a publié, sous le nom d'Abailard et d'Héloïse, différentes *lettres*, qui sont purement romanesques. Voyez *Pope* et *Colardeau*. La meilleure édition des véritables *Lettres* d'Abailard et d'Héloïse est celle de Londres, 1718, in-8°, en latin. Elle a été revue sur les meilleurs manuscrits, et n'est pas commune. On en a donné de belles éditions en 1782, 2 vol. in-12, avec une traduction nouvelle par Bastien; et en 1796, 3 vol. in-4°, avec la Vie des auteurs, par de Launaye, et la traduction ou paraphrase de dom Gervaise; mais toutes ces éditions, faites pour réhabiliter la mémoire de ces deux amants, faire l'apologie de leur amours, et donner de la célébrité au déréglement de leur jeunesse, ne sont connues que des frivoles lecteurs de romans. Voyez *Héloïse*.

ABANCOURT (Charles-Xavier-Joseph Franqueville d'), né à Douai, vers l'an 1750, était neveu de Calonne. Il servait en qualité de capitaine dans le régiment de Mestre-de-camp cavalerie, lorsqu'il fut porté, après la journée du 20 juin 1789, au ministère de la guerre. D'Abancourt, homme intègre et ami de son roi, fut poursuivi par les factieux, qui le firent décréter d'accusation le 10 août de la même année. Il fut conduit dans les prisons de la Force, de là à Orléans, et ensuite massacré à Versailles, le 9 septembre suivant, avec les autres prisonniers de la haute-cour.

† ABANCOURT (François-Jean Willemain d'), littérateur et poète, né à Paris le 22 juillet 1745, y est mort le 10 juin 1803. Il a laissé des poésies et quelques ouvrages dramatiques assez peu estimés. 1° *Fables*, 1777, in-8°; 2° *Épîtres*, 1780, in-8°, 3° *la Mort d'Adam*, tragédie traduite de Klosptock; 4° *le Mausolée de Marie-Joséphine de Saxe, dauphine de France*, poème qui a concouru pour le prix de l'académie française, 1767, in-4°; 5° quelques pièces de théâtre, savoir: l'*Ecole des Femmes, le Sacrifice d'Abraham, la Bienfaisance de Voltaire, la Convalescence de Molière, etc.*

ABANO. *Voyez* Apon.

ABARBANEL. *V.* Abrabanel.

ABARIS, scythe fameux, qu'on dit avoir été prêtre d'Apollon hyperboréen. Les savants sont partagés sur le temps où il vivait: les uns le font contemporain des Grecs qui assiégèrent Troie; les autres de Crésus. Porphyre et Jamblique lui ont attribué une foule de prodiges, qui sont de pures fables. Il avait reçu d'Apollon, suivant eux, une flèche volante, sur laquelle il traversait les airs; ce qui lui servait à faire de belles courses. La plus fameuse est celle qu'il fit à Athènes, où il fut député à l'occasion d'un oracle d'Apollon. La Grèce admira ce prophète barbare, et la

postérité l'a mis au rang des enthousiastes. Il avait composé quelques livres pleins de son fanatisme, dont il ne nous reste que les titres.

ABASSA, pacha d'Erzerum, puis de Bosnie, en 1622 de J.-C., irrité contre Mustapha Ier, empereur des Turcs, se révolta, sous prétexte de venger la mort du sultan Othman II, et fit passer au fil de l'épée un grand nombre de janissaires. Le mufti et le général des janissaires profitèrent de cette rébellion pour déposer Mustapha, et pour placer Amurat IV sur le trône. Le sultan, peu de temps après, s'accommoda avec Abassa. Il l'envoya, en 1634, contre les Polonais, à la tête d'une armée de 60,000 hommes. Il aurait remporté une victoire signalée, sans la lâcheté des Moldaves et des Valaques. Il fut employé ensuite contre les Persans, qui attaquèrent la ville de Van; mais la mort d'Abassa, arrivée en 1636, fit tomber cette place au pouvoir des Persans. Abassa avait des qualités brillantes et dangereuses.

ABASSA, sœur d'Aaron-Al-Raschild, fut mariée par son frère à Giafar, à condition qu'ils ne se considèreraient point comme époux, et borneraient leur liaison à la simple amitié. L'amour fit oublier aux deux époux l'ordre qu'ils avaient reçu. Ils eurent bientôt un fils, qu'ils envoyèrent secrètement élever à la Mecque. Le calife en ayant eu connaissance, Giafar perdit la faveur de son maître, et peu après la vie; et Abassa, chassée du palais, fut réduite à l'état le plus misérable. Plusieurs années après, une dame qui la connaissait, touchée de son malheur, lui demanda ce qui le lui avait attiré. Elle répondit qu'elle avait eu autrefois quatre cents esclaves, et qu'elle se trouvait dans un état où deux peaux de mouton lui servaient, l'une de chemise, l'autre de robe; qu'elle attribuait sa disgrâce à son peu de reconnaissance pour les bienfaits qu'elle avait reçus de Dieu; qu'elle reconnaissait sa faute, faisait pénitence, et vivait contente. La dame lui donna cinq cents dragmes d'argent, qui lui causèrent un plaisir aussi vif que si elle eût été rétablie dans son premier état. Abassa avait beaucoup d'esprit, dit-on, et faisait fort bien des vers.

ABAUZIT (Firmin), naquit le 11 novembre 1679, à Uzès, de parents calvinistes, qui l'emmenèrent de bonne heure à Genève. Il voyagea en Angleterre et en Hollande, où il connut Bayle et se lia avec lui. De retour à Genève, il devint bibliothécaire de cette ville, où il vécut dans une assez grande obscurité. Il se retira sur la fin de ses jours dans une petite solitude, à portée de Genève; c'est là qu'il termina sa carrière au commencement de 1767, âgé de quatre-vingt-sept ans. On a de lui quelques ouvrages en faveur de l'arianisme; entre autres, un *Commentaire sur l'Apocalypse*, où les erreurs de cette secte sont défendues avec une ardeur bien peu assortie à la philosophie que l'auteur affectait. Si l'abbé Bergier s'est occupé à le réfuter, ce n'est pas qu'il le regardât comme un adversaire fort redoutable, mais parce que l'enthousiasme avec lequel J.-J. Rousseau avait parlé de ce fanatique, auquel il avait fait plusieurs plagiats, eût pu le faire prendre pour un homme important. Le compilateur Manuel en parle sur le même ton dans son *Année fran-*

çaise. Abauzit a donné aussi une nouvelle édition de l'*Histoire de Genève*, de Jacques Spon, 1730, 2 vol in-4° et 4 vol. in-12, et plusieurs autres ouvrages et dissertations où l'on admire l'étendue et la variété de ses connaissances.

ABBADIE (Jacques), célèbre ministre calviniste, naquit à Nay en Béarn, en 1657. Après avoir étudié à Sedan, voyagé en Hollande et en Allemagne, il exerça les fonctions de son ministère, d'abord en France, puis à Berlin, et ensuite à Londres; de là il passa en Irlande, où il fut fait doyen de Killaloé. Il mourut en 1727, à Sainte-Mary-le-Bonne, près de Londres, à l'âge de 70 ans. La pureté de ses mœurs, la droiture de son caractère, et l'éloquence de ses sermons, lui avaient fait beaucoup d'amis dans cette ville, parmi les grands et les gens de lettres. Il était versé dans les langues, dans l'Ecriture et dans les Pères. Il a rendu de grands services à la religion par ses ouvrages (*voy.* les Mémoires de Nicéron, tom. 33). Ses *Traités de la vérité de la religion chrétienne*, en 2 vol. in-12; *de la divinité de J.-C.*, in-12, et de *l'art de se connaître soi-même*, formant en tout 4 vol. in-12, traduits en différentes langues, écrits avec beaucoup de force dans le raisonnement, et d'énergie dans le style, eurent le suffrage des catholiques et des protestants (*voy.* les Lettres de Mad. de Sévigné). *L'art de se connaître soi-même* a été fondu presque tout entier dans l'Encyclopédie, sans qu'on ait daigné le citer, même dans les articles qu'on en a tirés mot à mot. Sa *Vérité de la religion chrétienne réformée*, en 2 vol. in-8°, ne fut pas également applaudie, et passa, même chez les savants de la réforme, pour un ouvrage faible et une apologie très incomplète. Les gens sensés de toutes les communions se moquèrent également du *Triomphe de la Providence et de la religion dans l'ouverture des sept sceaux par le Fils de Dieu*, 1713, en 4 vol. in-12; ouvrage plus digne de Nostradamus et de Jurieu, que d'un théologien sage. Voltaire prétend que cette production fit tort à son *Traité de la religion chrétienne*, comme si un homme qui démontre une chose, ne pouvait déraisonner dans une autre. Le même Voltaire avance qu'Abbadie est mort fou; anecdote démentie par des témoins oculaires : tous les hommes qui témoignent de l'attachement à la religion chrétienne, doivent, au jugement de cet écrivain cynique, passer pour des insensés. On a encore d'Abbadie, 1° un volume de *Sermons*, 1680, in-8°, moins connus que son traité sur la religion; 2° la *Défense de la nation britannique*, contre l'auteur de l'*Avis important aux réfugiés* (Bayle), Londres 1692, in-8°, édition rare; La Haye, 1693, in-12; 3° Les *Caractères du chrétien et du christianisme*, 1785, in-12. Abbadie avait la mémoire la plus heureuse: il composait ses ouvrages dans sa tête, et ne les écrivait qu'à mesure qu'il les faisait imprimer. Cet avantage de retenir tout le plan d'une composition nous a privés de deux livres importants, dont l'un était une *Nouvelle manière de démontrer l'immortalité de l'ame.* Un autre Abbadie, chanoine de Comminges, a donné une *Dissertation touchant le temps auquel la religion chrétienne a été établie dans les Gaules*, Toulouse, 1703, in-12. Il sou-

tient qu'elle y fut prêchée avant le milieu du second siècle.

ABBAS, oncle de Mahomet, d'abord son ennemi, ensuite son apôtre et un de ses généraux. Il sauva la vie à son neveu à la bataille de Honain, que ce prophète aurait perdue, si Abbas n'eût rappelé les fuyards. Il mourut l'an 652 de J.-C. Sa mémoire est révérée chez les mahométans, qui l'ont mis dans la première classe de leurs docteurs et de leurs saints.

ABBAS ou ABD-ALLAH, fils du précédent, fut regardé par les Musulmans comme leur *Rabbani*, c'est-à-dire comme le docteur des docteurs; c'est le titre qu'on lui donna à sa mort, arrivée en 687. La dynastie des 37 califes Abbassides, qui détrônèrent les califes Ommiades, descendait de ces deux Abbas. Leur domination dura 524 ans. Long-temps despotes dans la religion comme dans le gouvernement, ces nouveaux califes furent dépossédés à leur tour par les Tartares.

ABBAS. *Voy*. SCHAH-ABBAS.

ABBATIUS (Balde-Ange), médecin italien, né au XVIe siècle, à Gubbio, dans l'Etat-Ecclésiastique, se fit un nom dans la pratique de son art. Il est connu dans la république des lettres par un traité en latin *sur les vipères*. Cet ouvrage, où l'auteur traite en physicien de la nature de ces reptiles, et en médecin éclairé des maladies où ils peuvent être administrés, fut imprimé en 1587 ou 1591, in-4°. Il est peu commun.

ABBÉ (Louis l'). *Voy*. LABBÉ.

ABBON, moine de Saint-Germain-des-Prés, fit, en vers latins barbares, la *Relation* du siége de Paris par les Normands, vers la fin du IXe siècle. Ce versificateur oublié, qui lui-même était Normand, fut témoin de ce siége, et s'il n'est pas bon poète, il est historien exact. Il entre dans les plus grands détails, et paraît assez impartial. Son poème contient plus de 1,200 vers dans les deux livres qu'on en a publiés. Le troisième, qui ne contient rien d'intéressant, et dont le manuscrit est imparfait, n'a jamais vu le jour. On trouve le poème d'Abbon dans le tome 2 de la collection de Duchêne, et il a été réimprimé beaucoup plus correct, avec des notes, dans les *Nouvelles annales de Paris*, publiées par dom Toussaint Duplessis, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1753, in-4°. On a encore d'Abbon une *lettre* dans la *Bibliotheca patrum*, tome 5, et des sermons dans le 9e volume du *Spicilegium* d'Achéry.

ABBON *de Fleury*, né au milieu du Xe siècle, dans le territoire d'Orléans, se livra avec une égale ardeur à tous les arts et à toutes les sciences, grammaire, arithmétique, poésie, rhétorique, musique, dialectique, géométrie, astronomie, théologie. Après avoir brillé dans les écoles de Paris et de Reims, il fut élu abbé du monastère de Fleury, dont il était moine. Il essuya bien des traverses de la part de quelques évêques, contre lesquels il soutenait les droits de l'ordre monastique. Ses ennemis lui attribuèrent quelques violences envers ses persécuteurs. Il écrivit, pour s'en justifier, une *apologie* qu'il adressa aux rois Hugues et Robert. Il dédia, quelque temps après, aux mêmes princes, un *Recueil de canons* sur les devoirs des rois et ceux des sujets. Le roi Robert l'ayant envoyé à Rome

pour apaiser Grégoire V, qui voulait mettre le royaume en interdit, le pape lui accorda tout ce qu'il voulut. Abbon, de retour de ce voyage, alla travailler à la réforme de l'abbaye de la Réole, en Gascogne. Il y retourna une seconde fois, quelque temps après, toujours pour le même motif. Une querelle qui s'éleva entre ses domestiques et les Gascons, lui coûta la vie. Pendant qu'il tâchait de réunir les esprits, et qu'il donnait même tort à ses domestiques, un Gascon le perça d'un coup de lance dont il mourut en 1004. Sa sainteté ayant été attestée par des miracles, on l'honora comme martyr. Sa fête est marquée au 13 novembre dans les martyrologes de France, et dans celui des bénédictins. Le *recueil* de ses lettres fut publié en 1687, in-folio, sur les manuscrits de Pierre Pithou, à la suite du *Codex canonum vetus*, ainsi que quelques autres de ses ouvrages. Aimoin, son disciple, a écrit sa vie et y a inséré quelques fragments de ses écrits. On trouve le tout dans le tome 8 des *Acta sanctorum ordinis Sancti-Benedicti.*

ABBOT (Robert), professeur de théologie dans l'université d'Oxford, né à Guilfort en 1562, était fils d'un tondeur de draps du comté de Surrey. Le roi Jacques I, qui aimait les docteurs, et qui prétendait bien l'être lui-même, lui donna l'évêché de Salisbury, en récompense de ce qu'il avait publié en 1616, in-4°, à Londres, un livre latin (*Défense du pouvoir souverain*) contre Bellarmin et Suarez. On a encore de ce théologien, 1° plusieurs *traités* de controverse, où il y a plus de fanatisme que de raison; 2° une *Réponse à l'apologie de Henri Garnet*, jésuite; ouvrage du même genre. Abbot ne fut évêque que trois ans; il mourut en 1617. *Voy*. l'art. suiv.

ABBOT (George), d'abord principal du collége d'Oxford, ensuite nommé à deux évêchés, et enfin archevêque de Cantorbéry, était frère du précédent; mais il ne sut pas se ménager, comme lui, les bonnes grâces du roi Jacques I. Il les perdit en s'opposant au mariage du prince de Galles avec l'infante d'Espagne. Quelques personnes, irritées de l'indulgence d'Abbot pour les non-conformistes, profitèrent de l'aversion de Jacques I. Ils l'accusèrent d'irrégularité pour avoir fait un meurtre par mégarde. Abbot confondit ses ennemis; mais six ans après, ils furent appuyés par le duc de Buckingam, qui haïssait l'archevêque. Abbot, suspendu des fonctions de sa primatie, se retira dans sa patrie, puis au château de Croyden, où il mourut en 1633. Nous avons de ce savant prélat, 1° six *questions théologiques*, en latin, Oxford, 1598, in-4°; 2° des *sermons* sur le prophète Jonas, in-4°; 3° l'*Histoire du massacre de la Valteline*, à la fin des Actes de l'église anglicane, de Jean Fox, Londres, 1631, in-fol.; 4° une *Géographie*, in-4°, assez bonne pour son temps; 5° un *Traité de la visibilité perpétuelle de la vraie église*, in-4°. Ces quatre derniers ouvrages sont en anglais. *Voy*. sur *Robert* et *George Abbot*, les Mémoires de Nicéron, tome 16. George Abbot a laissé une réputation bien équivoque, même parmi les protestants. Clarendon dit que tout son christianisme consistait à avilir la papauté. Dans ce genre, plus on lui montrait de fureur, plus on lui inspi-

rait d'estime. Il mourut, ajoute-t-il, laissant à son successeur une tâche difficile à remplir, celle de réformer une église qu'il avait remplie de ministres faibles et plus encore de ministres vils.

† ABBT (Thomas), savant allemand, fils d'un perruquier, naquit à Ulm, en 1738. Il annonça, dès ses premières années, les dispositions les plus précoces pour les sciences, et publia, en 1751, à l'âge de 13 ans, sa première dissertation *de Historia vitæ magistra*. La même année, il soutint deux thèses, l'une sur les *miroirs ardents*, l'autre sur la *rétrocession miraculeuse de l'ombre d'Achaz*. Quelques années après, Abbt passa à l'université de Halle, s'adonna à l'étude de la philosophie et des mathématiques, accepta une chaire de professeur à Francfort sur l'Oder, et puis à Rinteln en Westphalie. Dégoûté de sa place, il se livra à la composition, et voyagea en Allemagne, en Suisse et en France. De retour à Rinteln, il publia son célèbre *Traité du mérite*, qui lui valut la place de conseiller du comte régnant de Schaumbourg-Lippe; mais il ne jouit pas longtemps de l'amitié dont l'honorait ce prince; il mourut le 27 novembre 1766, âgé seulement de 28 ans. Quoique enlevé à la fleur de son âge, Abbt a été un des écrivains qui ont le plus contribué à la restauration de la langue allemande. Les œuvres de Thomas Abbt ont été recueillies par M. Nicolaï, et publiées en 6 volumes in-8°, Berlin, 1790, avec la vie de l'auteur. Les principaux ouvrages d'Abbt sont, 1° son livre *du Mérite*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Traité du vrai mérite*, de Lemaître de Claville, production médiocre et oubliée; il a été traduit en français, mais est peu estimé. 2° *De la mort pour la patrie*. Ce fut à Francfort-sur-l'Oder qu'il publia cet ouvrage, pour ranimer ses concitoyens, que la guerre avait découragés. 3° Des *thèses*, dont les plus remarquables sont celles où il soutient que Moïse a été inhumé par les hommes et non par Dieu; que la confusion des langues n'a pas été une peine infligée au genre humain. 4° Quelques livres d'histoire, entre autres, *Fragments des événements les plus anciens du genre humain*; ouvrage continué sous le même titre par M. Miller, et une *Histoire du Portugal jusqu'à la fin du* XVe *siècle*. On trouve quelques autres pièces d'Abbt dans le *Journal hebdomadaire allemand*, et dans d'autres écrits périodiques. Il publia, en 1766, une satire ingénieuse contre l'esprit de persécution qui animait les protestants, quoiqu'on ait tant de fois vanté leur prétendue tolérance.

ABDALCADER, mystique persan, naquit dans la province de Ghilan en Perse, ce qui lui fit donner le surnom de Ghili. Les Musulmans révèrent ce docteur comme un grand saint de leur religion. Il connaissait à fond la loi musulmane, et l'observait dans toute son étendue. La prière de ce Mahométan ressemble un peu à celle du pharisien dont il est parlé dans l'Évangile: *O Dieu tout puissant, comme je ne t'oublie jamais, et que je te rends un culte perpétuel, de même daigne te souvenir quelquefois de moi!*

ABDALLAH, père de Mahomet, était de la tribu de Coreich, et conducteur de chameaux. Les Mahométans, pour relever l'origine du fils, disent que le père fut

recherché en mariage par une reine de Syrie.

ABDALLAH, fils de Zobaïr, le premier des califes Abbassides, proclamé en 680 par les Arabes de la Mecque et de Médine, qui s'étaient révoltés contre Yesid, essuya quelques guerres pour se maintenir dans son califat, et en demeura paisible possesseur pendant quelques années, après la mort de son adversaire. Le successeur d'Yesid dans le califat de Syrie, fit mettre le siége devant la Mecque. Abdallah, après sept mois d'une défense vigoureuse, se retrancha dans le temple, où ayant été renversé par un coup de pierre, il eut la tête tranchée. Ce prince avait de la bravoure et de la piété; mais son avarice était si sordide, qu'elle a passé en proverbe parmi les Arabes. Avant Abdallah, disent-ils, on n'avait jamais vu d'homme brave qui ne fût libéral. On dit que ce prince était si attentif dans ses prières, qu'un jour qu'il s'acquittait de ce devoir, un pigeon se posa sur sa tête et y resta long-temps sans qu'il s'en aperçût.

ABDALLAH, fils d'Yesid, célèbre jurisconsulte musulman, avait coutume de dire qu'un docteur devait toujours laisser à ses disciples quelque point de la loi à éclaircir, et qu'ainsi il ne devait jamais rougir de dire : *Je ne sais point.* Ce devrait être la devise de tous les docteurs, et dans ce siècle de suffisance plus que dans tous les autres.

ABDALLAH, fils d'Abbas, et oncle des deux premiers califes de la maison des Abbassides, travailla efficacement à établir sa maison sur les ruines de celle des Ommiades. Il affermit son neveu Aboul-Abbas dans le califat qu'il lui avait procuré. Après sa mort, il prétendit lui succéder; il prit les armes, et se fit proclamer calife. Mais ayant été défait par le général qui commandait les troupes d'Abou-Giaffar, son concurrent et son neveu, il s'enfuit à Barrah, et y resta caché pendant plusieurs mois. Abou-Giaffar, pour le faire sortir de sa retraite, feignit d'avoir oublié tout le passé, et ne souhaiter qu'une réconciliation avec Abdallah. Celui-ci, séduit par ces artifices, se rendit à la cour du calife, où il fut reçu avec des démonstrations de l'amitié la plus sincère. Mais, peu de temps après, le plancher de la chambre où Abdallah était s'écroula tout à coup, et le fit périr avec une partie de ses amis. Cet événement avait été concerté par le calife, qui avait fait disposer son appartement de façon qu'au premier ordre, on était sûr de le faire enfoncer sans beaucoup de peine. Sa mort arriva l'an de J.-C. 755. Ses troupes avaient défait en bataille rangée le dernier calife des Ommiades; et il avait exercé des cruautés inouïes contre tous ceux de cette maison qui étaient tombés entre ses mains.

† ABDALLATIF (Abdel-Lathyf), historien arabe, né en 1161, s'adonna d'abord à la médecine; mais bientôt, avide de plus vastes connaissances, il quitta sa patrie, voyagea sous la protection du grand Saladin, qui lui assigna une pension sur son trésor, parcourut toute l'Égypte, et se fixa enfin à Damas. Il mourut en 1231, dans un pèlerinage de la Mecque, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont deux particulièrement l'ont mis au nombre des plus célèbres historiens modernes de l'Orient. Le premier, qui est perdu pour l'Europe, était une *Description de*

l'Égypte, dans laquelle l'auteur avait rassemblé tout ce qu'il avait vu, et tout ce que les anciens avaient écrit sur cette contrée. L'autre, qui est intitulé : *Instructions et réflexions sur les objets et les événements vus en Égypte*, se divise en deux parties. La première parle de la situation et du climat de l'Égypte, de ses plantes, de ses animaux, des monuments, des édifices, etc. La seconde traite du Nil et de ses particularités. M. Sylvestre de Sacy a donné en 1810, in-4°, une traduction française de cet ouvrage avec des notes. Cette traduction est plus estimée que celles qui ont été publiées dans les autres langues.

ABDALMALEK, cinquième calife Ommiade, surnommé *l'écorcheur de pierres*, à cause de son avarice, commença à régner en 684. Il fit la conquête des Indes, de la Mecque, de Médine, et pénétra jusqu'au fond de l'Espagne. Son haleine était, dit-on, si infecte, qu'elle tuait les mouches qui reposaient sur ses lèvres. Il mourut après un règne de plusieurs années. Il ajoutait beaucoup de foi aux songes, et l'on a fait à ce sujet des contes aussi ridicules qu'indécents. Il passe pour le premier souverain arabe qui ait frappé monnaie.

ABDALMALEK, dernier prince des Samanides, détrôné par Mahmoud en 999, perdit son royaume, la liberté et la vie, comme tant d'autres princes, pour s'être livré à ses flatteurs, et avoir fait dépendre sa puissance de secours étrangers, en négligeant ses propres ressources.

ABDALONYME, Abdolonyme, Abdolomine, ou Alynonime (car ce nom est rendu différemment par les historiens), prince sidonien, fut contraint de travailler à la terre pour gagner sa vie, quoiqu'il fût issu du sang royal. Alexandre le Grand, qui faisait des rois et qui les détrônait à son gré, ôta le sceptre à Straton, roi de Sidon, pour le mettre dans les mains d'Abdalonyme. Alexandre ayant ensuite demandé au nouveau roi comment il avait pu supporter sa misère, Abdalonyme lui répondit : *Plaise à Dieu que je supporte de même la grandeur! Je n'ai jamais manqué de rien tant que je n'ai rien possédé; mes mains ont fourni à tous mes besoins*. Alexandre, charmé de cette réponse, ajouta à ses états une contrée voisine, et lui fit donner une partie du butin fait sur les Perses. C'est ainsi que Quinte-Curce et Justin rapportent son histoire, que l'abbé Millot regarde comme fabuleuse. Fontenelle a donné sous le nom d'Abdalonyme, une *comédie* en cinq actes; Planchesne en tira *le Jardinier de Sidon*, opéra-comique. La première de ces pièces fut mise en vers, en trois actes. Enfin, Delille a puisé dans l'histoire de ce prince, un bel épisode pour son *poème* des Jardins, et l'abbé Picardet en a fait le sujet d'un *roman* moral.

ABDAS (Saint), évêque en Perse du temps de Théodose-le-Jeune, fit abattre, par un zèle indiscret, un temple de païens consacré au feu. Le roi de Perse, qui jusqu'alors n'avait pas inquiété les chrétiens, donna ordre à Abdas de rebâtir ce qu'il avait détruit; mais cet évêque n'ayant pas voulu obéir, le roi le fit mourir, renversa les églises chrétiennes, et suscita aux fidèles une horrible persécution. Elle dura plus de trente ans, et alluma une grande guerre entre l'empire des

Grecs et celui des Perses. Théodoret, en rapportant cette histoire, blâme l'évêque d'avoir abattu le temple, mais il le loue d'avoir souffert le martyre plutôt que de le rebâtir. *Car il me semble*, dit-il, *que c'est la même chose d'adorer le feu ou de lui bâtir un temple.*

ABDEL-MEDEK, Éthiopien, eunuque du palais du roi Sédécias, obtint de son maître la délivrance du prophète Jérémie.

ABDEL-MELEK, roi de Fez et de Maroc, demanda des troupes au sultan Sélim, pour se défendre contre Mahomet son neveu, qui l'avait détrôné. Mahomet, dans le même temps, fut secouru par D. Sébastien, roi de Portugal, qui débarqua avec près de 800 bâtiments au royaume de Fez. Le vieux roi africain livra bataille en 1578 au jeune Portugais, et défit complétement son armée. Trois rois périrent dans cette journée: les deux rois maures, l'oncle dans la litière, le neveu dans un marais, et D. Sébastien, dont on ne put retrouver le corps.

ABDENAGO, nom chaldéen qui fut donné à Azarias, l'un des compagnons de Daniel, jetés dans une fournaise ardente, par ordre de Nabuchodonosor, dont ils n'avaient pas voulu adorer la statue, et que le vrai Dieu, dont ils n'avaient pas voulu renier le culte, conserva sans atteinte au milieu des flammes.

ABDÉRAME I, dit *le Juste* (si un conquérant peut l'être), était le fils du calife Hescham, de la race des Ommiades. Les Sarrasins, révoltés contre leur roi Joseph, l'appelèrent en Espagne l'an 754 de J.-C. Il remporta plusieurs victoires sur ce prince, et lui ôta la vie dans la dernière. Il fit la conquête de la Castille, de l'Arragon, de la Navarre, du Portugal, et prit le titre de roi de Cordoue. Cet Abdérame, surnommé *le Juste*, fit tant de ravages en Espagne, qu'il eu fut appelé *le second destructeur*. Il construisit la grande mosquée de Cordoue, et mourut après 32 ans de règne, l'an 787 de J.-C.

† ABDÉRAME II (Abdoul-Rahman-Ben-Alhaken), surnommé *le Victorieux*, quatrième calife Ommiade d'Espagne, fils d'Al-Hakem, auquel il succéda en 822, à l'âge de 30 ans. A son avénement au trône, Abdoullah, son grand oncle, voulut lui ravir la couronne, et prit les armes contre lui. Abdérame l'attaqua, le défit, et le força à s'enfermer dans Valence, où il mourut de regret d'avoir échoué. Après ce premier succès, il eut de nouvelles guerres à soutenir. Les Français occupaient la Catalogne; les pirates normands pillaient Lisbonne et l'Andalousie; et les Espagnols des Asturies menaçaient ses frontières. Abdérame chassa les premiers de Barcelone, et obligea les Normands à repasser la mer; mais ces succès furent balancés par des revers: deux armées envoyées contre Ramire, roi de Léon et des Asturies, furent repoussées, et plusieurs villes qui étaient sous sa domination se révoltèrent. Cependant il parvint à les soumettre, conclut un traité avec Ramire, et ne songea plus qu'à jouir des avantages de la paix. Cordoue fut embellie, ornée de beaux édifices, et entourée de forteresses; des colléges furent fondés, et il ouvrit des écoles pour tous les arts connus. Abdérame favorisa les lettres et encouragea les savants, mais il fut l'ennemi irréconciliable des

chrétiens. Il permit aux Musulmans, par un édit, de tuer sur-le-champ tout chrétien qui parlerait mal du Coran ou de Mahomet. Malgré sa haine et sa puissance, ce fut précisément sous son règne, que les chrétiens commencèrent à balancer la puissance musulmane. Ramire le vainquit; l'Arragon eut ses souverains; la Navarre devint un royaume, et tout le nord de l'Espagne se déclara contre le calife de Cordoue. Abdérame mourut d'une attaque d'apoplexie, l'an 852, à l'âge de 62 ans. Il a composé en arabe des *Annales sur l'Espagne*, qui se conservent à la bibliothèque de l'Escurial. Mohamed, l'aîné de ses enfants, lui succéda.

ABDÉRAME III (Ardoul-Rahaman), huitième calife ommiade d'Espagne, surnommé *Protecteur du culte du vrai Dieu*, était neveu d'Abdoullah, calife de Cordoue. Les Arabes le placèrent sur le trône en 912, au préjudice du fils de son oncle. Abdérame justifia leur choix et appaisa les provinces rebelles que ses prédécesseurs n'avaient pu soumettre. Il déclara la guerre au roi de Léon, qui, dans deux batailles rangées, triompha de toute la valeur musulmane. Le calife, sans perdre courage, suspendit pour quelque temps le feu de la guerre, implora le secours des Maures d'Afrique, et reparut dans la Castille avec une armée de cent cinquante mille hommes. Ramire II, alors roi de Léon, le joignit près de Simanca. La bataille dura une journée entière, et coûta la vie à 80,000 musulmans, qui périrent par l'épée ou dans les eaux du Pimerga et du Duero. Abdérame voulut en vain rallier ses troupes près de Salamanque; attaqué de nouveau, il ne trouva de salut que dans la fuite. Il sut cependant réparer ses pertes, et pénétra même plusieurs fois dans la Castille et dans le royaume de Léon. Malgré le tumulte de la guerre, Abdérame protégea les sciences et les arts, fonda une école de médecine, la seule qui fût alors en Europe, fit construire à quelques lieues de Cordoue une ville et un palais dont on voit encore les débris, et créa une marine avec laquelle il conquit Ceuta en Afrique. Il mourut en 96, à l'âge de 73 ans. Son fils, Al-Hakem II, lui succéda, et se para, comme son père, du titre pompeux de *prince des croyants*. On cite d'Abdérame un trait de générosité qui paraîtra surprenant dans un prince maure. Don Sanche, roi de Léon, chassé de ses états, et malade, fut implorer son secours. Abdérame l'accueillit dans ses états, lui fit prodiguer toute sorte de soins, lui donna un corps d'armée, et parvint à le rétablir sur le trône.

ABDÉRAME, général du calife Hefcham, après avoir conquis l'Espagne, pénétra jusqu'en France, prit Bordeaux, vainquit Eudes, duc d'Aquitaine, dans une bataille sanglante, dévasta le Poitou, et parvint jusqu'à Tours, portant partout la désolation et le carnage. Charles Martel, secondé d'Eudes, arrêta ses conquêtes, et lui arracha la victoire et la vie dans une bataille fameuse, donnée près de Poitiers en 732. Cette journée est l'époque de la décadence des Sarrasins, et le terme de leurs progrès en France. L'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale* a confondu cet Abdérame avec Abdérame I.

ABDÉRAME, se fit souverain de Safie, dans le royaume de Maroc, après avoir fait poignarder

son neveu Amadin, qui gouvernait cet état. Il régna long-temps en paix, et fut assassiné à son tour. Il avait une fort belle fille, aimée d'un jeune homme des principaux de la ville, nommé Ali-Ben-Guecimin. Ce jeune homme la connut par l'entremise d'un esclave, et même de sa mère. Abdérame le sut, et résolut de s'en venger; mais la fille et la femme, qui s'en doutoient, en donnèrent avis à Ali-Ben, qui se mit en état de le prévenir. Abdérame, qui avait les mêmes vûes, envoya prier, un jour de fête, Ali de venir à la mosquée. Il vint avec son ami Yahaya, auquel il avait fait part de son dessein, et poignarda Abdérame lorsqu'il faisait son oraison près de l'Alfaqui, vers l'an 1505.

ABDÈRE, favori d'Hercule. La fable raconte qu'il fut mis en pièces par les juments de Diomède. Ce héros, pour en conserver la mémoire, jeta les fondements d'une ville près de son tombeau, et lui donna son nom. L'air de cette ville était si contagieux, qu'il menait, dit-on, à la folie.

ABDIAS, le 4ᵉ des douze petits prophètes, imite et copie même Jérémie. On ne sait rien de son pays, ni de ses parents. On ignore même le temps auquel il a vécu. Quelques-uns le font contemporain d'Amos, d'Osée et d'Isaïe : d'autres croient qu'il a écrit depuis la ruine de Jérusalem par les Chaldéens. Saint Jérôme parle de son tombeau, que saint Paul vit à Samarie; il paraît porté à croire, avec la plupart des commentateurs hébreux, qu'il est ce même Abdias, intendant d'Achab, dont il est parlé dans l'article suivant.

ABDIAS, intendant de la maison d'Achab, roi d'Israël, du temps du prophète Elie, se conserva pur et sans tache, au milieu d'une cour impie et corrompue. Lorsque Jézabel poursuivait les prophètes du Seigneur, pour les faire mourir, Abdias en sauva cent, qu'il cacha dans deux cavernes, où il les nourrissait de pain et d'eau. Quelques-uns le confondent avec le prophète. Il y a encore eu d'autres Abdias : 1° un intendant des finances de David; 2° un des généraux d'armée du même roi; 3° un lévite qui rétablit le temple sous le règne de Josias.

ABDIAS de Babylone, auteur supposé d'une histoire du combat des apôtres : *Historia certaminis apostolici*. Il nous dit, dans sa préface, qu'il avait vu Jésus-Christ; qu'il était du nombre des soixante-douze disciples; qu'il suivit en Perse saint Simon et saint Jude, qui l'ordonnèrent premier évêque de Babylone. Mais en même temps il cite Hégésipe, qui n'a vécu que 30 ans après l'ascension de Jésus-Christ, et veut nous faire accroire qu'ayant écrit lui-même en hébreu, son ouvrage a été traduit en grec par un nommé Eutrope, son disciple, et du grec en latin, par Jules Africain, qui vivait en 221. Ces contradictions démontrent que le prétendu Abdias est un imposteur. Wolfange Lazius, qui déterra le manuscrit de cet ouvrage dans le monastère d'Ossak, en Carinthie, le fit imprimer à Bâle en 1551, comme un monument précieux. Il y en a eu plusieurs autres éditions, sans que cette histoire ait acquis plus d'autorité.

ABDISSI, patriarche de Muzal, dans l'Assyrie orientale, vint baiser les pieds du pape Pie IV, qui l'honora du *pallium* en 1562. Ce

savant prélat promit de faire observer, dans les pays de sa juridiction, les décisions du concile de Trente, qui avait approuvé sa profession de foi. De retour dans son pays, il convertit plusieurs *nestoriens*. Abraham Ecchellensis a donné son *catalogue* des écrivains chaldéens, Rome, 1653, et depuis, à Mayence, 1655, in-8°.

ABDOLOMINE. *Voyez* ABDALONYME.

ABDON, douzième juge du peuple d'Israël, gouverna pendant huit ans. Il laissa 40 fils et 30 petits-fils, qui l'accompagnaient toujours, montés sur 70 ânes ou ânons. Il mourut l'an 1148 avant Jésus-Christ. Il y a eu trois autres Abdon, dont l'un, fils de Micha, fut envoyé par le roi Josias à la prophétesse Holda, pour lui demander son avis sur le livre de la loi, qui avait été trouvé dans le temple.

ABDON (Saint), Persan, vint à Rome avec saint Sennen, son compatriote, où tous deux confessèrent la foi, et furent mis à mort en 250, durant la persécution de Dèce. Les chrétiens enlevèrent leurs corps, et les déposèrent dans la maison d'un sous-diacre, nommé Quirin. Sous le règne de Constantin le Grand, les reliques de ces saints furent transportées dans le cimetière des Pontiens, ainsi appelés de ceux qui l'avaient fait bâtir. On l'appelait encore *ad ursum pileatum*, de quelque signe qu'on y voyait. Il prit ensuite le nom des deux saints martyrs. Il était auprès du Tibre, sur le chemin du Porto, et à peu de distance de Rome. On y voit encore, sur un ancien morceau de sculpture, les noms et les figures de nos saints, ayant sur la tête une couronne et un bonnet persan. Saint Abdon et saint Sennen sont nommés dans l'ancien calendrier de Libère, et dans plusieurs martyrologes. Leurs *Actes*, qui sont modernes, méritent peu de croyance, comme l'a démontré le cardinal Noris.

ABDULMUMEN, de la secte des Almohades ou Mouhavedites, fils d'un potier de terre, se fit déclarer roi de Maroc en 1148, après avoir pris la ville d'assaut, et l'avoir presque toute réduite en cendres. Il fit couper la tête au roi, et étrangla de ses propres mains Isaac, successeur de la couronne. Abdulmumen conquit ensuite les royaumes de Fez, de Tunis et de Trémecen; il se disposait à passer en Espagne, lorsqu'il mourut en 1156. Ce dessein fut exécuté par son fils Joseph II. Le père était un des hommes les plus braves de son siècle; mais sa valeur prenait sa source dans sa férocité, plus que dans l'élévation de son âme.

ABEILLE (Gaspard), prieur de Notre-Dame de la Merci, naquit à Riez en Provence, en 1648. Sorti de Provence dans sa première jeunesse, il vint à Paris, et s'y fit rechercher par l'enjouement de son esprit. Le maréchal de Luxembourg se l'attacha, en lui donnant le titre de son secrétaire. Le poète suivit le héros dans ses campagnes. Le maréchal lui donna sa confiance pendant sa vie, et à sa mort il le recommanda à ses héritiers, comme un homme estimable. Le prince de Conti et le duc de Vendôme l'honorèrent de leur familiarité. Il leur plaisait par sa conversation vive et animée. Les bons mots qui auraient été communs dans la bouche d'un autre, il les rendait piquants par le tour qu'il leur donnait et les grimaces dont

il les accompagnait. Un visage fort laid et plein de rides, qu'il arrangeait comme il voulait, lui tenait lieu de différents masques. Quand il lisait un conte ou une comédie, il se servait fort plaisamment de cette physionomie mobile, pour faire distinguer les personnages de la pièce qu'il récitait. L'abbé Abeille eut un prieuré et une place à l'académie française. Nous avons de lui des *Odes*, des *Epîtres*, plusieurs *Tragédies*, une *Comédie* et deux *Opéras*. Un prince disait de sa tragédie de *Caton*, que si Caton d'Utique ressuscitait, il ne serait pas plus Caton que celui de l'abbé Abeille. On peut ajouter que si l'auteur de *Caton* revenait au monde, il n'y serait reçu ni comme un Racine, ni comme un Corneille. Il savait bien ce qui fait les bons poètes; mais il ne l'était pas. Son style est faible, lâche et languissant. Il ne mit point dans sa versification la noblesse qu'il avait dans son caractère. Plusieurs ecrivains ont conté l'anecdote suivante sur la tragédie de *Coriolan* ou d'*Argelie*, quoique le vers qui en fait le fond ne se trouve ni dans l'une ni dans l'autre. Un des personnages, après avoir dit ce vers,

Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre père?

étant resté court, un plaisant reprit à haute voix :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

C'est ce que le public disait des ouvrages de l'abbé Abeille, un mois après leur impression ; et on a eu raison de lui faire cette épitaphe :

Ci-gît un auteur peu fêté,
Qui crut aller tout droit à l'immortalité ;
Mais sa gloire et son corps n'ont qu'une même bière :
Et lorsqu'Abeille on nommera,
Dame postérité dira :
Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Il mourut à Paris, en 1718. *Voy*. les *Mémoires* de Nicéron, tom. 42. D'Alembert a publié son *Eloge*.

ABEILLE (Scipion), frère du précédent, a laissé une excellente *Histoire des os*, 1685, in-12, avec des vers qui prouvent qu'il n'était pas sans talent pour la poésie. Il mourut en 1697. Il avait été chirurgien-major du régiment de Picardie. On a de lui un Traité relatif à cet emploi. Il le publia en 1696, in-12, sous ce titre : *Le parfait chirurgien d'armée*.

† ABEILLE (Louis-Paul), né à Toulon, le 2 juin 1719, membre de la société d'agriculture, inspecteur-général des manufactures de France, et ensuite secrétaire du bureau du commerce; mort à Paris, le 28 juillet 1807, a publié un grand nombre d'ouvrages sur l'agriculture, l'économie rurale, le commerce et la politique. Les principaux sont : 1° *Corps d'observations de la société d'agriculture, de commerce et arts, établie par les états de Bretagne*, 2 vol. in-8°. Abeille développe dans ce livre les principes des *économistes*, dont il fut grand partisan. Montaudoin, négociant de Nantes, eut une grande part à la rédaction de cet ouvrage. 2° *Réflexions sur la police des grains en Angleterre et en France*, 1764, in-8°. Brochure rare. 3° *Principes sur la liberté du commerce des grains*, 1768, in-8°. Cet ouvrage fut critiqué par le journal du Commerce. Abeille a été l'éditeur des *Observations de M. de Malesherbe, sur l'histoire naturelle de Buffon*, 1798, 2 vol. in-4° et in-8°. [M. Abeille était un homme très considéré. Dans l'année 1757, il fit partie des États de Bretagne, où il fonda la société d'agriculture. MM. Tru-

daine, Turgot, d'Invaux, Malesherbes et Calonne le consultaient souvent. Il avait de grandes connaissances sur l'économie politique, sur laquelle il a publié plusieurs écrits, qui ne portent cependant pas son nom. Ces écrits l'associèrent assez naturellement aux écrivains connus alors sous le nom d'*économistes*.]

ABEL, second fils de nos premiers parents, offrait à Dieu les prémices de ses troupeaux; Caïn, son frère, jaloux de ce que ses offrandes n'étaient pas si agréables au ciel, le tua l'an avant J.-C. 3874. Les rêveries que les rabbins ont écrites sur la conduite d'Abel ne méritent aucune attention. Le récit simple et naïf de l'Écriture donne lieu à plusieurs réflexions. 1° Le sort des deux frères dut faire sentir à nos premiers parents les suites horribles de leur péché, l'excès des misères auxquelles était condamnée leur postérité. 2° La destinée d'Abel démontre que les récompenses de la vertu ne sont pas de ce monde. Dieu avait dit à Caïn, pendant qu'il méditait son crime : « Si tu fais » bien, n'en recevras-tu pas la » récompense? Si tu fais mal, ton » péché s'élèvera contre toi. » Cependant Abel reçoit pour toute récompense de sa piété, une mort violente et prématurée. Dieu a donc accompli sa promesse dans une autre vie. Selon saint Paul, *Abel, par sa foi*, a offert à Dieu de meilleurs sacrifices que Caïn; par là, il a mérité le nom de *Juste*. « Dieu lui-même, dit cet apôtre, » a rendu témoignage à ses of» frandes, et par cette foi, il parle » après sa mort. » *Vide plurimam hostiam Abel, quam Caïn, obtulit Deo; per quam testimonium consecutus est esse justus, testimonium perhibente muneribus ejus Deo; et per illam defunctus adhuc loquitur.* Quelle a pu être la foi d'Abel, sinon une ferme croyance à la vie future? Le témoignage que Dieu lui a rendu serait illusoire, si la piété d'Abel était frustrée de toute récompense. L'indulgence avec laquelle Dieu traite Caïn après son crime, serait un nouveau sujet de scandale. L'Église cite souvent le sacrifice d'Abel comme le modèle d'un sacrifice saint, pur, désintéressé, et d'agréable odeur, particulièrement dans le canon de la messe, *sicut accepta habere dignatus es munera pueri justi Abel*. Gessner a fait un poème allemand sur la mort d'Abel. Il a été traduit plusieurs fois en français, en prose et en vers. M. Legouvé a donné sur ce même sujet une tragédie en trois actes.

ABEL. *Voyez* Able.

ABELA (Jean-François), commandeur de l'ordre de Malte, est connu par un livre rare et curieux. Il le publia à Malte, en 1647, in-fol., sous le titre de *Malta illustrata*. Cet ouvrage, divisé en 4 livres, et assez bien écrit en italien, renferme la description de l'île de Malte et de ses principales antiquités. Il a été traduit en latin par Jean-Antoine Seiner, et se trouve dans le 15e vol. du recueil intitulé : *Thesaurus antiquitatum et historiarum Siciliæ*.

ABÉLARD. *Voyez* Abailard.

† ABELIN (Jean-Philippe), historien, né à Strasbourg, mort vers 1646, plus connu sous le nom de Louis Gottfreid ou Gotofreidus, qu'il a mis à la tête de la plupart de ses ouvrages, a publié un grand nombre d'écrits. Les plus répandus sont: 1° *Thea-*

trum europæum. Il n'a publié sous son véritable nom que le premier volume, qui contient l'histoire de l'Europe, depuis 1617 jusqu'à la fin de 1628. La meilleure édition de cette énorme compilation, écrite en allemand, est celle de Francfort, 1718, 21 vol. in-fol. Les volumes composés par Abelin Schleder et Schneider, sont bien supérieurs à ceux de leurs nombreux continuateurs. 2° Les tomes 17, 18, 19 et 20 du *Mercurius gallo-belgicus*; ouvrage écrit en latin, et où on trouve la relation des événements qui se sont passés en Europe depuis 1628 jusqu'en 1636. Les premiers volumes sont de Gothard Artur. 3° *Description du royaume de Suède*, en allemand, Francfort, 1632, in-fol. 4° *Chronique historique* ou *Description de l'histoire depuis le commencement du monde jusqu'en* 1619, avec un grand nombre de figures gravées par Mathieu Mérian, en allemand, Francfort, 1632, in-fol. 5° Le 12e et dernier vol. de l'*Histoire des Indes orientales,* sous ce titre : *Historiarum orientalis Indiæ tom.* XII. *J.-Ludovicus Gotofridus ex anglico et belgico sermone in latinum transtulit*, etc.; ouvrage rare et précieux, lorsqu'il est complet. Il a été payé 4,000 fr. pour la bibliothèque du roi. 6° *P. Ovidii Nasonis metamorphoseon plerarumque historica, naturalis, moralis*, etc. Francfort, 1619, in-8.

ABELLI (Louis), grand-vicaire de Bayonne, curé de Paris, et ensuite évêque de Rhodez, naquit dans le Vexin français, en 1603. Il se démit de son évêché en 1667, trois ans après y avoir été nommé, pour vivre en solitaire dans la maison de Saint-Lazare, à Paris. Il y mourut en 1691, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont: 1° *Medulla theologica*, in-12, qui lui a fait donner, par Boileau, le titre de *moelleux Abelli*; ce qui n'empêche pas que l'ouvrage ne soit bon. 2° La *Vie de saint Vincent de Paule*, in-4°. Il se déclare ouvertement contre les disciples de l'évêque d'Ypres, et surtout contre l'abbé de Saint-Cyran. M. Collet en a donné une plus étendue en 2 vol. in-4°, dont on a un bon abrégé en 1 vol. in-12; mais celle d'Abelli, aujourd'hui très rare, lui est bien supérieure par le ton simple, touchant et onctueux, que l'auteur a su y répandre. On s'occupait de la réimprimer. 3° *La tradition de l'Église, touchant le culte de la sainte Vierge*. Les ministres calvinistes l'ont souvent citée contre le grand Bossuet, à cause de certaines expressions exagérées et inexactes qui semblaient justifier les reproches faits aux catholiques. 4° Des *Méditations*, en 2 vol. in-12, très répandues. Enfin quelques autres ouvrages également propres à nourrir la piété. L'auteur était un homme rempli de toutes les vertus sacerdotales et pastorales. *Voy*. les *Mémoires* de Nicéron, tome 41.

† ABEN-BITAR, ou AL-BEITHAR, célèbre botaniste et médecin arabe, naquit à Benana, près de Malaga. Comme il aimait la botanique avec passion, il voyagea beaucoup pour s'y perfectionner, et parcourut une partie de l'Afrique et de l'Asie. Saladin le nomma premier médecin de l'Égypte, et après la mort de ce prince, Melec-al-Kamil, soudan de Damas, lui donna l'intendance générale de ses jardins. On

croit qu'il mourut en 1248. Al-Beithar a laissé un ouvrage intitulé : *Recueil de médicaments simples*. On le conserve, manuscrit, dans la bibliothèque de l'Escurial, et on n'en connaît que la préface qui se trouve dans la *Bibliot. arab. hisp.*, et l'article consacré aux limons, publié en latin par André Alpago, Paris, 1602, in-4°.

ABENDANA (Jacob), Juif espagnol, mort en 1685, préfet de la synagogue de Londres. On a de lui un *Spicilége* d'explications sur plusieurs endroits de l'Écriture sainte, Amsterdam, 1685, in-fol., et d'autres ouvrages estimés par les hébraïsants.

ABEN-HEZRA (Abraham), célèbre rabbin espagnol, que les Juifs ont surnommé *le Sage*, *le Grand et l'Admirable*, titre que ce qu'il a écrit ne justifie pas toujours. Il naquit à Tolède, en 1119. Philosophe, astronome, médecin, poète, cabaliste, commentateur, il embrassa tous les genres, et réussit dans plusieurs. On a de lui beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Commentaires*. Le premier, il renonça aux allégories si familières aux docteurs de sa nation, et s'attacha au sens grammatical des mots et à l'explication littérale du texte. C'est lui qui, le premier, osa soutenir que les Hébreux n'avaient pas traversé la mer par un miracle, mais que Moïse avait profité d'une basse marée pour traverser le golfe à son extrémité. Cette opinion fausse et erronée ne fit pas fortune, et elle est si opposée aux paroles du texte, que nous n'en dirions rien, si les protestants modernes n'accréditaient cette opinion hardie, et toutes celles qui expliquent les miracles de l'Écriture sainte par des raisons naturelles. Voy. *Lettres de quelques Juifs*, etc., par l'abbé Guenée. Son livre intitulé *Jesud-Mora*, est fort rare. C'est une exhortation à l'étude du *Talmud*, dont peu de gens profiteront. On a encore de lui *Elegantiæ grammaticæ*, Venise, 1546, in-8°, et quelques autres ouvrages sur la médecine et la morale, dont le catalogue se trouve dans Bartholomio, avec une notice sur sa vie. Il mourut vers l'an 1195, à l'âge d'environ soixante-quinze ans.

ABENZOAR. *Voy.* AVENZOAR.

† ABERCROMBY (sir Ralph), habile général anglais, combattit d'abord contre les républicains français. Il se trouva à l'attaque du camp de Famars, en 1793, aux actions sanglantes qui eurent lieu devant Dunkerque, et dirigea une partie du siége de Valenciennes. Pendant la campagne de 1794, il commanda l'avant-garde de l'armée anglaise, et dans l'hiver de 1796, il sauva, quoique blessé, les restes des troupes de sa nation. Successivement commandant de l'armée anglaise en Irlande et en Hollande, sous le duc d'Yorck (en 1799), il montra de la sagesse et de la modération dans le premier de ces emplois, et de l'intelligence et de la bravoure dans le second, où il échoua, parce qu'on méprisa ses conseils. Il fut choisi, en 1800, pour commander en chef l'expédition contre l'Égypte; il y débarqua le 9 mai 1801, prit le fort d'Aboukir, et marcha contre Alexandrie. L'armée française l'attaqua dans ses retranchements, et Abercromby, blessé mortellement dans cette affaire, mourut au bout de quelques jours, à bord d'un vaisseau qui le transporta à Malte, où il fut

inhumé avec tous les honneurs dus à son rang et à son mérite.

ABEZAN, de la tribu de Juda, dixième juge d'Israël, qui succéda à Jephthé. Après sept ans de gouvernement, il mourut à Bethléem, laissant 30 fils, 30 filles, et autant de belles-filles et de gendres.

ABGARE, nom que plusieurs rois d'Edesse ont porté. Le plus connu est celui qui écrivit, dit-on, à J.-C., et auquel ce divin législateur envoya son portrait avec une lettre; mais on n'ajoute pas beaucoup de foi à ces faits, qu'on croit communément avoir été imaginés dans des temps postérieurs. La lettre d'Abgare, avec la réponse qu'on attribue à J.-C., se trouvent dans Eusèbe. M. Tillemont et d'autres savants les regardent comme véritables; mais outre que le sentiment commun est que J.-C. n'a rien écrit, il est certain que cette lettre, loin d'être distinguée comme elle aurait dû l'être, dès les premiers temps de l'Eglise, a été rejetée et mise au rang des apocriphes, par un concile de Rome, sous le pape Gélase, eu 494. *Voy.* Tillemont, Dupin, Alexandre.

ABIA, fils et successeur de Roboam, roi de Juda, aussi pervers que son père. Il vainquit Jéroboam, roi d'Israël, dans une bataille fort sanglante. Il mourut l'an 955 avant J.-C., laissant 22 fils et 16 filles. *Voy.* dans le ch. 14 du III[e] liv. des Rois, la prédiction terrible que fit un prophète au sujet d'un autre Abia, fils de Jéroboam.

ABIA, chef de la huitième des 24 classes des prêtres juifs, suivant la division qui en fut faite par David. Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, était de la classe d'Abia.

ABIA, roi des Parthes, fit la guerre à Izates, roi des Adiabéniens, parce qu'il s'était fait juif, et, suivant quelques auteurs, chrétien. L'armée d'Abia fut taillée en pièces par celle d'Izates. Abia se donna la mort de peur de tomber entre les mains du vainqueur.

ABIANTHAR, grand-prêtre des Juifs, échappa à la vengeance de Saül, qui fit massacrer son père Achimelech, et lui succéda dans la grande sacrificature. Mais ayant voulu dans la suite mettre Adonias sur le trône de David, Salomon l'en priva, et le relégua à Arathath, vers l'an 1014 avant J.-C. Ce fut ainsi que Dieu accomplit ce qu'il avait fait prédire à Héli, plus de 100 ans auparavant, qu'il ôterait à sa maison la souveraine sacrificature, pour la transporter dans une autre.

ABIATHAR, fils d'Ophni et petit-fils d'Héli, grand-prêtre, succéda à son aïeul dans cette dignité avec Achitob, fils de Phiné: l'exercice de la grande sacrificature leur fut attribué alternativement d'année en année; mais la judicature fut confiée à Samuel, prophète et prêtre de la tribu de Lévi.

ABIGAIL, femme de Nabal, homme d'une avarice extrême. David lui fit demander quelques rafraîchissements, qu'il refusa avec dureté. Ce prince, irrité, allait se venger de ce refus, lorsqu'Abigail lui apporta des vivres pour calmer sa colère. David fut si touché de sa libéralité, de sa beauté et de ses grâces, qu'il l'épousa après la mort de Nabal, l'an 1060 avant J.-C.

ABIMELECH, roi de Gérare, contemporain d'Abraham, fit enlever Sara, la croyant sœur de ce patriarche; mais Dieu l'ayant

menacé de la mort, il la lui rendit avec de grands présents, s'excusant de ce qu'il avait ignoré que c'était son épouse : ce qui prouve combien le lien conjugal était respecté dans ces temps simples, qu'une philosophie corrompue ose regarder comme barbares. Cette observation devient plus sensible encore sous Abimélech son fils. Isaac ayant également appelé Rebecca sa *sœur*, selon l'usage des Hébreux, qui appelaient *sœurs* leurs cousines (*voy.* SARA), le roi ayant découvert que c'était son épouse, lui en fit des reproches, dans la crainte que quelqu'un de ses sujets ne se rendît coupable d'un grand crime : *Induxeras super nos grande peccatum;* et il ordonna, sous peine de la vie, de respecter l'épouse de l'étranger : *Præcepitque omni populo dicens : Qui tetigerit uxorem hominis hujus, morietur.* Gen. 26.

ABIMÉLECH, fils naturel de Gédéon, après la mort de son père, massacra soixante-dix de ses frères. Joathan, le plus jeune, échappa seul au carnage. Abimélech usurpa la domination sur les Sichimites; la cruauté qu'il avait exercée contre ses frères, il l'exerça contre ses nouveaux sujets qui, trois ans après, se révoltèrent contre lui et le chassèrent. Abimélech les vainquit, prit leur ville, et la détruisit de fond en comble. De là, il alla mettre le siége devant Thèbes, où il fut blessé à mort par un éclat de meule de moulin qu'une femme lui jeta du haut d'une tour. Abimélech, honteux de mourir de la main d'une femme, se fit ôter la vie par son écuyer, l'an 1233 avant J.-C.

ABIRAM, fils aîné d'Hiel de Béthel. Josué ayant détruit la ville de Jéricho, prononça une malédiction contre celui qui la rétablirait. Hiel de Béthel ayant entrepris, environ 137 ans après, de rétablir Jéricho, perdit Abiram, son premier-né, lorsqu'il jeta les fondements de cette ville, et Ségub, le dernier de ses enfants, lorsqu'il en posait les portes.

ABIRON, petit-fils de Phallu, fils de Rubin, conspira contre Moïse et Aaron, avec Coré et Dathan. Mais leur révolte et leurs murmures furent sévèrement punis; car, s'étant présentés avec leur encensoir devant l'autel, la terre s'ouvrit, et les dévora tout vivants, avec 250 de leurs complices, l'an 1489 avant Jésus-Christ.

ABIZAG, jeune Sunamite, que David s'associa dans sa vieillesse, mais avec laquelle il vécut dans la continence. Après la mort de ce roi, Adonias demanda cette vierge en mariage, s'imaginant par là se frayer un chemin au trône; mais Salomon, démêlant ses vues, le fit mourir. Saint Jérôme, s'attachant au sens allégorique des saintes lettres, a vu dans Abizag, jeune, belle et chaste, une image de la sagesse, qui devient la seule et fidèle compagne de la vieillesse de l'homme juste, après que tous les avantages de la nature l'ont abandonné : sa beauté incomparable, la douceur de ses entretiens, ses chastes embrassements fortifient et raniment son âme, et empêchent qu'elle ne se ressente du froid et de la faiblesse du corps.

ABISAI, un de ces héros qui se rendirent recommandables sous le règne de David, par leur valeur et par leur attachement à ce prince, tua 300 hommes, mit en fuite plusieurs milliers d'Iduméens, et massacra un géant phi-

listin, armé d'une lance dont le fer pesait 300 sicles.

ABIU, fils d'Aaron, fut consacré prêtre du Dieu vivant; mais ayant mis du feu profane dans son encensoir, il fut dévoré par les flammes avec son frère Nadad, l'an 1490 avant Jésus-Christ. Nous avons observé ailleurs que ces punitions effrayantes étaient nécessaires au commencement d'une législation telle que celle de Moïse. *Voyez* AARON.

ABLAINCOURT. *V.* BRUHIER.

ABLANCOURT (d'). *Voyez* PERROT.

ABLAVIUS, ou ABLABIUS, préfet du prétoire depuis l'an 326, jusqu'en 337, gagna les bonnes grâces de Constantin le Grand, qui le nomma, en mourant, pour servir de conseil à Constance; mais cet empereur le priva de cet emploi, sous prétexte de céder aux intances des soldats. Ablavius se retira dans une maison de plaisance en Bythinie, où il vivait en philosophe. Constance, redoutant le pouvoir que lui avait donné son ancien crédit, lui envoya des officiers de l'armée, qui lui remirent une lettre par laquelle il semblait l'associer à l'empire; mais comme il demandait où était la pourpre qu'on lui envoyait, d'autres officiers entrèrent et le tuèrent. Ce meurtre indigna d'autant plus contre le lâche et fanatique Constance, que la violence y fut mêlée avec la perfidie. [Il laissa une fille, nommée Olympiade qui devait épouser Constant, mais ce prince ayant été tué en 350, Constance fit épouser, en 360, à Olympiade, le roi d'Arménie, Arsace Ier.]

ABLE, ou ABEL (Thomas), chapelain de Catherine, femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, homme pieux et zélé catholique, fut étranglé, éventré et écartelé en 540, pour avoir soutenu que Henri ne pouvait se faire reconnaître chef de l'église anglicane. Son traité, *De non dissolvendo Henrici et Catharinæ matrimonio*, avait déjà irrité ce prince contre lui.

ABNER, fils de Ner, général des armées de Saül, servit ce prince avec une fidélité inviolable. Après la mort de Saül, il fit donner la couronne à Isboseth son fils. Quelque mécontentement l'engagea ensuite à se ranger du parti de David, qui lui témoigna beaucoup d'amitié; Joab, jaloux de sa faveur, et voulant d'ailleurs venger la mort de son frère Asaël, le tira à part, et le tua lâchement. David, cruellement affligé de cette perte, lui fit dresser un magnifique tombeau, et l'honora d'une épitaphe, l'an 1048 avant J.-C.

ABONDANCE. *Voy.* DABONDANCE.

ABOUBEKRE. *Voyez* ABUBEKER.

ABOUGIAFAR. *V.* JOAPHAR.

ABOU-HANYFEH, né à Coufa, et mort en prison à Bagdad, vers l'an 767, fut le chef des Hanéfites. Ce Musulman donnait à sa secte des leçons et des exemples. Un brutal lui ayant donné un soufflet, ce mahométan répondit ces paroles dignes d'un chrétien, et qu'on ne remarque que parce qu'il ne l'était pas : *Si j'étais vindicatif, je vous rendrais outrage pour outrage; si j'étais un délateur, je vous accuserais devant le calife; mais j'aime mieux demander à Dieu qu'au jour du jugement, il me fasse entrer au ciel avec vous.* Ces infidèles, qui vivaient sept siècles après les chrétiens, en connaissaient les livres, les dogmes et les maximes, et

s'en paraient assez maladroitement et par lambeaux, comme avait fait Mahomet; et c'est pour cela que leurs sentences sont la plupart supérieures à celles des anciens philosophes. *Voy.* MAHADI. [Abou-Hanyfeh avait été mis en prison parce que dans un conseil d'*ulemas* ou docteurs, il s'opposa, lui seul, à un acte de tyrannie d'Abdallah II.]

ABOU-JOSEPH, né à Coufa, l'an 73 de J.-C., docteur mahométan, grand justicier de Bagdad, travailla beaucoup à répandre la doctrine d'Abou-Hanyfeh. Il était d'une modestie peu commune dans ceux qui se mêlent d'instruire les hommes; ayant avoué ingénument son ignorance sur un point qu'on lui proposait à éclaircir, on lui reprocha les sommes qu'il tirait du trésor royal, pour décider généralement sur toutes les questions. Il fit cette réponse ingénieuse : *Je reçois du trésor à proportion de ce que je sais; mais si je recevais à proportion de ce que je ne sais pas, toutes les richesses du calife ne suffiraient pas pour me payer.* Aaron-Raschild, son contemporain, faisait beaucoup de cas de ce Musulman. *Voy.* DUVAL (Valentin).

† ABOUL-FAZL, un des plus élégants écrivains de l'Inde, fut à la fois premier visir et historiographe du grand mogol Akbar. Il mourut assassiné, l'an 604, par l'ordre de Sélim, héritier présomptif de la couronne, qui voyait avec peine la faveur dont l'honorait son père. Aboul-Fazl a laissé une *histoire* de la maison et du règne d'Akbar; la troisième partie de cet ouvrage, qui est un traité séparé du précédent, fut composée par une société de savants présidée par Aboul-Fazl. Il parle dans ce livre des institutions d'Akbar, de son gouvernement, des productions de l'Indoustan, de la religion du pays, etc. Le manuscrit s'en conserve dans la bibliothèque de M. Langlès, qui en a donné des extraits dans les *Recherches asiatiques;* on a aussi publié en anglais un *Extrait* très long et très détaillé de ce même ouvrage, Calcutta, 1783—86, 3 vol. in-4.

ABOUL-FEDA (Ismaël), prince d'Hamah, et tout à la fois historien et géographe, naquit en 1273 à Damas, où l'approche des Tartares avait forcé sa famille de se retirer. Il passa ses premières années dans le tumulte des camps et se distingua dans plusieurs occasions remarquables, au siége de Tripoli, de Saint-Jean-d'Acre, et dans presque toutes les affaires qui eurent lieu contre les croisés. Appelé par la mort d'un de ses parents à la principauté d'Hamah, il s'en vit dépouillé par l'ambition de ses deux frères et par l'injustice du sultan. Instruit de leurs démêlé, il y envoya un gouverneur pour y exercer l'autorité en son nom. Cependant, après 11 ans d'une injuste détention, Hamah entra dans la famille de son légitime souverain, et Aboul-Feda monta sur le trône en 1312, comblé des bienfaits et des faveurs du sultan d'Égypte. Il mourut en 1331 à l'âge de 60 ans, laissant après lui la réputation d'un prince doué des qualités les plus éminentes et d'un talent supérieur. Au milieu des troubles qui agitèrent sa patrie et des incursions fréquentes des Tartares, il cultiva les lettres avec ardeur, s'appliqua à l'étude de l'astronomie, de la médecine, du droit, de la botanique, de l'histoire et de la géographie.

Deux ouvrages sur ces dernières sciences ont établi la réputation dont il jouit; le premier a pour titre : *Histoire abrégée du genre humain;* elle traite de l'histoire des Hébreux, des quatre dynasties des anciens rois de Perse, des rois de la Grèce, des empereurs romains, des rois d'Arabie, de l'histoire de Mahomet et de son empire, jusqu'en 1328. Cette histoire ne brille pas par le style, mais elle a un mérite plus essentiel, l'exactitude des faits et la précision. Plusieurs parties en ont été traduites avec ou sans le texte. Muratori a inséré la partie qui regarde l'histoire de Sicile dans sa collection des historiens d'Italie, et M. Sylvestre de Sacy a donné à la suite de la nouvelle édition du *Specimen historiæ Arabum*, publié à Oxford en 1806, l'histoire des Arabes avant Mahomet, avec le texte arabe et une traduction latine. *Voyez*, dans cet auteur, la liste des autres parties de l'histoire d'Aboul-Feda, publiées jusqu'à ce jour. Sa géographie intitulée *Vraie situation des pays*, a été aussi publiée par parties, et n'est pas moins estimée que l'ouvrage précédent, sous le rapport des descriptions et des mœurs; mais non sous celui des situations et de la topographie.

ABOUL-OLA, le premier des poètes arabes, naquit à Moara, en 973, et y mourut en 1059. Ce poète, aveugle comme Milton, a comme lui des descriptions pleines de feu. La petite vérole lui fit perdre la vue à l'âge de trois ans. Des Musulmans l'accusèrent d'irreligion, et il avait mérité ce reproche.

ABOUN-AVAS, poète arabe du premier rang; il fut appelé à la cour d'Aaron-Raschild, poète lui-même et protecteur des poètes. Ce monarque versificateur le reçut avec distinction, et lui donna un appartement dans son palais.

ABOU-RIHAN, géographe et astronome, né à Biroun, en Orient, fut honoré par les Musulmans du titre de *très subtil*. Il voyagea pendant 40 ans dans les Indes; mais son *Introduction à l'Astrologie judiciaire* ne prouve pas qu'il eût bien profité de ses courses.

BRAAMIUS (Saint), évêque d'Arbelle, souffrit le martyre dans la cinquième année de la persécution du roi Sapor II, qui répond à l'an 348 de J.-C.

ABRABANEL (Isaac), naquit à Lisbonne en 1437. Les généalogistes juifs le font descendre de David, comme les Turcs font descendre Mahomet d'Ismaël; mais ces généalogies hébraïques et turques sont la plupart aussi fabuleuses que quelques-unes des nôtres. Il eut une place dans le conseil d'Alphonse V, roi de Portugal, et ensuite dans celui de Ferdinand le Catholique, roi de Castille; mais, en 1492, lorsque les Juifs furent chassés d'Espagne, il fut obligé d'en sortir avec eux. Enfin, après avoir fait différentes courses à Naples, à Corfou, et dans plusieurs autres villes, où sa nation errante et superstitieuse était soufferte, il mourut à Venise en 1508, à l'âge de 71 ans. L'auteur des *Lettres juives*, qui l'appelle *Abarbanel*, dit qu'il fut enterré à Padoue. Les rabbins le regardent comme un de leurs principaux docteurs, et lui donnent des titres honorables. Il leur a laissé des *Commentaires* sur tous les livres hébreux de l'ancien Testament, qui sont fort estimés par ceux qui s'attachent à l'étude de la langue hébraïque. Il est fort

littéral et très clair, mais un peu diffus, ainsi que tous les glossateurs. On a encore de lui, 1° un *Traité de la création du monde*, Venise, 1592, in-4°, contre *Aristote*, qui le croyait éternel; 2° un *Traité des principes de la religion*, en hébreu, traduit en latin par G.-H. Vorstius, Amst., 1638, in-4°, et quelques autres *traités*, où il parle des chrétiens avec toutes les préventions du rabbinisme. C'était un homme vain et orgueilleux. *Voyez* les Mémoires de Nicéron, tome 41.

ABRADATE, roi de Suse, se livra, avec son armée, à Cyrus, pour reconnaître la générosité de ce prince à l'égard de sa femme, faite prisonnière dans une victoire remportée sur les Assyriens. Abradate ne fut pas d'un grand secours à ce roi; à la première bataille, il fut renversé de son char et mis à mort par les Égyptiens. Sa femme Panthée se tua de désespoir sur le corps de son mari. Cyrus fit ériger un mausolée à ces deux époux. Cet événement se passa l'an 548 avant J.-C. Il a fourni un épisode touchant à l'auteur de la Cyropédie.

ABRAHAM, premier patriarche de la nation juive, naquit à Ur, ville de Chaldée, l'an avant J.-C. 1996. Son père Tharé était adonné au culte des étoiles, genre de superstition beaucoup plus excusable que l'idolâtrie, comme le dit l'auteur du livre de la *Sagesse*, chap. 13. Le fils, ennemi de cette erreur, et adorant le vrai Dieu, en reçut l'ordre de quitter son pays. Il se rendit à Haran, en Mésopotamie, où il perdit son père. Un nouvel ordre de Dieu le tira de ce pays: il vint à Sichem avec Sara sa femme, et Loth son neveu. La famine l'obligea de se rendre en Égypte, où Pharaon lui enleva sa femme, croyant qu'elle était sa sœur, et la lui rendit ensuite avec des présents (événement qui se renouvela ensuite, presque avec les mêmes circonstances, à Gérare, avec le roi Abimélech). Abraham, sorti de l'Égypte, vint à Béthel avec Loth son neveu, dont il se sépara, parce que cette contrée ne pouvait contenir leurs nombreux troupeaux. Le neveu alla à Sodome, et l'oncle resta dans la vallée de Mambré. Quelque temps après, Loth ayant été fait prisonnier par Chodorlahomor et trois autres rois, Abraham arma ses domestiques, poursuivit les vainqueurs, les défit, et délivra Loth. Ce patriarche, avant de quitter Mambré, eut une vision dans laquelle Dieu lui apparut, changea son nom d'Abram en celui d'Abraham, lui promit un fils de sa femme Sara, et lui prescrivit la circoncision, comme le sceau de l'alliance qu'il faisait avec lui. Abraham se circoncit à l'âge de 100 ans, et circoncit toute sa maison. Un an après naquit Isaac, que Sara mit au monde, quoique âgée de 90 ans. Lorsque cet enfant eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu ordonna à son père de le lui offrir en sacrifice. Abraham, sans raisonner sur un ordre qui devait lui paraître extraordinaire, et qui en effet n'était qu'une épreuve, allait obéir avec autant de promptitude que de courage; mais Dieu, content de sa soumission, arrêta le bras du docile sacrificateur, qui substitua un bélier à la place de cet enfant des promesses du Seigneur. Sara, mère d'Isaac, mourut douze ans après: on l'enterra dans la caverne d'Éphron, qu'Abraham avait achetée pour sa femme Céthura, dont il eut

six fils. Il avait déjà pris pour femme, du temps de Sara, Agar sa servante, mère d'Ismaël. Enfin, après avoir vécu 175 ans, il mourut l'an avant J.-C. 1821. Il fut enseveli près de Sara. La vivacité de sa foi, son attachement sincère au culte du vrai Dieu, lui ont mérité le nom de *Père des croyants*. Barbeyrac, ce détracteur acharné des pères de l'Église et de tous les grands hommes qui se sont distingués par l'amour de la religion, s'est particulièrement attaché à déchirer la mémoire d'Abraham par des censures aussi injustes que puériles, que M. Bergier a solidement réfutées dans son *Dictionnaire théologique*. Pour juger sainement la conduite des patriarches, il faut se placer dans les mêmes circonstances, se mettre au ton des mœurs et des usages qui régnaient dans les premiers temps. Saint Ambroise montre, avec autant de raison que d'éloquence, que dans la droiture et la simplicité de ce saint patriarche, il y a plus de véritable grandeur que dans tout l'étalage des vertus philosophiques : *Minus est quod illa finxit quam quod iste gessit*. La fameuse maxime d'un des sept sages de la Grèce, *Sequere Deum*, qui, pour le fastueux philosophe, n'était qu'un apophtegme de parade, exprime, en quelque sorte, toute la vie d'Abraham, fidèle à ses différentes vocations, et n'hésitant jamais de suivre la voix de Dieu, jusque dans le plus amer des sacrifices : *Hoc itaque quod pro magno inter septem sapientium dicta celebratur, perfecit Abraham, factoque sapientium dicta prævertit*. On ne s'arrêtera point à rapporter les contes dont les rabbins ont chargé l'histoire d'Abraham. On sait que les hommes crédules et superstitieux ont mêlé, de tout temps, la vérité avec le mensonge. On lui a faussement attribué un traité intitulé : *Jezira*, ou *de la création*, Mantoue, 1562, in-4°, et Amsterdam, 1642, in-4°. Ce livre est, à ce qu'on croit, du rabbin Akiba. Ce qui est certain, c'est que l'auteur n'avait pas la tête bien saine. Son ouvrage ne contient qu'une feuille ou deux d'impression. Les commentaires de cinq rabbins, qui accompagnent l'édition de Mantoue, ne le rendent pas plus intelligible.

ABRAHAM (Saint), fut martyrisé avec saint Mahanès et saint Siméon, par Sapor II, roi de Perse, l'an 339. *Voy.* les *Act. mart. orient.*, d'Etienne-Evode Assemani, et la *Bibl. orient.* de Joseph Assemani.

ABRAHAM (Saint), de Syrie, fut pris par les Sarrasins comme il allait en Egypte visiter les anachorètes. Il s'échappa de leurs mains et vint fonder un monastère en Auvergne, dont il fut abbé, et où il mourut vers 472, plein de jours et de vertus. L'Église honore encore deux Abraham : le premier, évêque de Carhes en Mésopotamie, mourut à Constantinople, où l'empereur Théodose le Jeune l'avait fait venir. Le second était un solitaire, dont saint Ephrem a écrit la vie. On la trouve dans le t. 2, part. 1re de ses œuvres.

ABRAHAM-BENR-CHIJA ou CHAJA (c'est-à-dire le prince), célèbre rabbin espagnol, naquit vers l'an 1070, était attaqué de deux différentes espèces de folies: il était astrologue et prophète. Il prédit la venue d'un messie pour l'an 1358; mais on l'attend en-

core. Ce Nostradamus hébreu mourut 245 ans avant le temps prescrit pour l'arrivée de son libérateur. On a de lui un traité *De nativitatibus*, ou *Volume du Révélateur*. Il a aussi donné des *Traités* d'astronomie, de *géométrie* et de *musique*, qui se trouvent au Vatican. Rome, 1545, in-4°.

ABRAHAM-USQUE, Portugais, Juif d'origine et de croyance, quoique Arnauld l'ait cru chrétien, se joignit à Tobie Athias pour traduire, dans le XVIe siècle, la Bible en espagnol. Voici le titre de cette fameuse version : *Biblia en lengua espanola, traduzida palabra por palabra de la verdad hebraïca; por muy excellentes letrados en Ferrara*, 1553, in-fol., caractères gothiques. Quoique les noms et les verbes y soient traduits selon la rigueur grammaticale, cette version n'est regardée que comme une compilation de Kinchi, de Rasci, d'Aben-Erza, de la paraphrase chaldaïque, et de quelques anciennes gloses espagnoles. Cette version est très rare et très recherchée. On en fit une autre édition à l'usage des chrétiens espagnols, qui n'est ni moins rare ni moins recherchée. Les curieux les rapprochent toutes deux, pour pouvoir les comparer. Malgré leur conformité apparente, on peut en reconnaître les différences aux interprétations diverses de plusieurs passages, selon la croyance de ceux pour qui elles furent imprimées. Une marque plus sensible et plus facile pour les reconnaître, c'est la dédicace. La version à l'usage des Juifs, qui est la plus recherchée, est adressée à la senora Gracia Naci, et souscrite d'Athias et d'Usque; l'autre est dédiée à Hercule d'Est, et signée par Jérôme de Vargas et Duarte Pinel.

ABRAHAM-ECCHELLENSIS. *Voyez* ECCHELLENSIS.

ABRAM (Nicolas), né en Lorraine en 1589, jésuite en 1616, mort professeur à Pont-à-Mousson en 1655, publia un vol. in-8° de *notes* sur Virgile, et un savant *commentaire* en deux gros vol. sur quelques oraisons de Cicéron. On a détaché de cet ouvrage les analyses de ces oraisons, qui, formant un volume d'un usage plus fréquent et plus commode, ont fait tomber le commentaire. Elles ont été imprimées in-4°, à Pont-à-Mousson, en 1633. On a encore de lui des questions théologiques, bon ouvrage, plein d'érudition et de critique, mais intitulé singulièrement : *Pharus veteris Testamenti*, à Paris, 1648, in-fol. De tous ses ouvrages, le plus digne d'être connu, suivant Simon, est son *commentaire* sur la paraphrase de saint Jean, en vers grecs, par Nonnus. — Il a donné en outre, un traité en latin : *de la Vérité et du Mensonge*; un abrégé des *Rudiments de la langue hébraïque*, en vers latins, etc. On trouve la liste complète des ouvrages de ce savant modeste et simple, dans Bayle Sotwell (*Bibl. soc. Jes.*)

ABREU (Emmanuel d'), fut décapité en haine de la foi, dans le Tunquin, l'an 1736, avec trois missionnaires de sa société, Barthélemi Alvarez, Vincent d'Acunha, et Gaspard Cratz.

ABSALON, fils de David et de Maacha, surpassait tous les hommes de son temps par les agréments de sa figure. Ses desseins ambitieux et ses déréglements ternirent ses belles qualités. Il massacra Amnon, un de ses frères, dans un festin, et ne se ser-

vit de la bonté que David eut de lui pardonner, que pour faire révolter le peuple contre lui. Ce fils indigne força son père de quitter Jérusalem. Il jouit ensuite publiquement de toutes ses femmes, dans une tente dressée sur la terrasse de son palais. Cet inceste exécrable et ses autres crimes furent bientôt punis. Le roi son père ayant levé une armée, dont il donna le commandement à Joab, celle de son fils fut taillée en pièces dans la forêt d'Éphraïm. Absalon ayant pris la fuite, et ses cheveux s'étant embarrassés dans les branches d'un chêne auquel il resta suspendu, Joab le perça de sa lance, contre la défense de David, vers l'an 1023 avant J.-C. Ce père tendre regretta aussi sincèrement cet enfant incestueux et rebelle, que s'il n'avait pas eu à s'en plaindre.

ABSALON, ou Axel, suivant son véritable nom, archevêque de Lunden, en Scanie, primat des royaumes de Danemarck, Suède et Norwège, ministre et général sous les rois Waldemar Ier et Canut VI, naquit en 1128 à Finsler, village de l'île de Zélande. Issu d'une famille illustre et alliée à la maison régnante, il fut élevé avec le jeune prince Waldemar, et termina ses études dans l'Université de Paris, regardée alors comme la première école du monde. En 1158, il fut élu évêque de Rosckild, et devint premier ministre et général des armées de Waldemar, qui venait de monter sur le trône. Le Danemarck fut redevable à sa valeur, à sa prudence et à la sagesse de ses conseils, de plus d'un demi-siècle de prospérité et de gloire. A la tête des armées, Absalon réduisit les Wendes, s'empara d'Arcona, leur capitale, y établit la religion chrétienne, et y fonda une église sur les ruines d'un temple fameux, où ce peuple adorait une idole grotesque. Ce ne fut pas la seule conquête d'Absalon; devenu archevêque de Lunden, de la manière la plus honorable et la plus glorieuse pour lui, il soumit les Scaniens révoltés; et, après l'avénement de Canut VI au trône, il repoussa le duc de Poméranie son rival, et aida le roi son maître à conquérir le Mecklembourg et l'Estonie. Les affaires de l'état et les guerres qu'il se crut permis de soutenir, suivant les mœurs de son siècle, ne l'empêchèrent cependant pas de s'occuper des intérêts de la religion; il rédigea le *Code ecclésiastique de Zélande*, convoqua, en 1187, un concile national pour régler les cérémonies de l'Église et le chant des offices; travailla à la conversion des peuples qu'il soumit, fonda plusieurs monastères, et y fit refleurir la régularité et la ferveur. Absalon aima et favorisa les lettres, et chargea le fameux Saxo Grammaticus, de composer l'histoire du Danemarck. Enfin, après une longue carrière, utile à la religion et à sa patrie, il mourut en 1201. Sa vie a été écrite par Wandal.

ABSIMARE-TIBÈRE fut salué empereur d'Orient, en 698, par les soldats de Léonce, qu'il confina dans un monastère, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles. Justinien le Jeune implora le secours du prince des Bulgares contre l'usurpateur. S'étant rendu maître de Constantinople, en s'y introduisant avec des soldats par un aqueduc, il traita Absimare avec ignominie.

Un jour de spectacle, il ordonna qu'on amenât dans l'hippodrome Absimare et Léonce son prédécesseur. Il les fit coucher par terre, et leur tint le pied sur la gorge pendant une heure. Le peuple, qui encense jusqu'aux défauts des souverains, se mit à crier, à la vue de ce spectacle ridicule et barbare : *Vous marchez sur l'aspic et sur le basilic, et vous foulez aux pieds le lion et le dragon.* Cette comédie eut un dénoûment tragique pour Absimare et Léonce : Justinien leur fit trancher la tête en 705.

ABSTEMIUS (Laurent), né à Macerata, ville de la Marche d'Ancône, dans le XVe siècle, se fit un nom dans le temps de la renaissance des lettres en Europe. Le duc d'Urbin, Guise Ubaldo, dont il avait été maître, le nomma son bibliothécaire. Abstemius dédia à son disciple ses *Annotationes variæ*, qu'on trouve dans le tom. 1er du *Trésor* de Gutter. Il y a encore de lui un recueil de 220 fables, intitulé *Hecatomythium*, où il se trouve des traits aussi ridicules qu'indécents contre le clergé. On les trouve dans l'édition des fables d'Esope, Francfort, 1580.

ABUBEKER, ou ABOUBÉKER, beau-père et successeur de Mahomet. Après la mort de son gendre, les chefs de l'armée l'élurent calife, c'est-à-dire vicaire du prophète. Ali, gendre de Mahomet, à qui cet imposteur avait légué l'empire, en ayant été frustré, attendit dans l'Arabie des circonstances heureuses. Abubeker, son rival, se fixa d'abord à Cusa, puis à Bagdad, où il ramassa les feuilles éparses de l'Alcoran, et régla la partie de la discipline. Il mena ensuite les Musulmans en Palestine, et remporta une victoire contre le frère de l'empereur Héraclius. Il mourut peu de temps après, et fut enseveli à Médine, l'an de J.-C. 334, suivant les uns, et 640 suivant les autres. Les partisans d'Abubeker le regardent comme un héros et un saint, et ceux d'Ali comme un brigand et un usurpateur.

ABUCARA (Théodore), métropolitain de la province de Carie, dans le VIIIe siècle, fut d'abord partisan de Photius ; mais, s'en étant repenti, le concile de Constantinople, tenu en 968, lui accorda séance dans ses assemblées. Génébrard et le jésuite Gretzer ont traduit en latin ses *Traités* contre les Juifs, les mahométans et les hérétiques, à Ingolstad, 1606, in-4°. On les trouve aussi dans le supplément de la *Bibliothèque des pères*, de l'édition de Paris, de 1624. On a encore de lui un traité *De unione et incarnatione*, Paris, 1685. [Avant de quitter le parti de Photius, il avait été envoyé, avec Zacharie, évêque de Chalcédoine, en ambassade auprès de l'empereur Louis Ier, et lui insinua de se soustraire à l'autorité du pape.]

ABUDHAHER, père des karmatiens, secte née dans l'Arabie, répandit sa doctrine par la parole et par l'épée, suivant la coutume des Musulmans. Il fit piller la Mecque, égorger les pélerins, enlever la pierre noire qu'on croyait être descendue du ciel. Il amena ensuite son cheval, et lui fit faire ses ordures dans le temple, joignant les railleries à l'outrage. Ses impiétés n'attiédirent point la dévotion musulmane. Le temple de la Mecque fut fréquenté comme auparavant. Les karmatiens rendirent

la pierre, attendu que cette relique ne leur produisait rien. Abudhaher, leur chef, tout persécuteur qu'il était des fidèles Musulmans, mourut paisible possesseur d'un grand état, l'an 953.

ABUL-FARAGE (Grégoire), fils d'un médecin chrétien, et médecin lui-même, naquit en 1226, à Malasia, ville d'Arménie. Nous avons de lui une *Histoire universelle* depuis Adam jusqu'à son siècle, très estimée des Orientaux, mais peu consultée par nos Occidentaux, à l'exception de la partie qui regarde les Sarrasins, les Mogols et les conquêtes de Gengis-Kan. Pokocke donna, en 1663 et 1672, à Oxford, en 2 vol. in-4°, une traduction latine de cette histoire, et y joignit un supplément pour les princes orientaux, qui vaut mieux que l'ouvrage. On trouve dans Assemani, *Bibl. orient.*, t. 2, p. 275, le catalogue de 34 ouvrages d'Abul-Farage. Il a été accusé d'avoir quitté le christianisme; c'est une calomnie dont Pokocke a démontré la fausseté. A l'âge de 20 ans, il fut sacré évêque de Goubat, en Syrie, et mourut évêque d'Alep et primat des jacobites, l'an 1286, à 60 ans. Il y a eu encore trois poètes arabes de ce nom, fort célèbres en Asie, mais peu connus en Europe.

ABU-MESLEM, gouverneur du Chourasan, fit passer la dignité de calife, en 746, de la race des Ommiades à celle des Abbassides. On dit qu'il causa, par cette révolte, la mort à plus de six cent mille hommes. Il fut puni de sa rébellion, et massacré par l'ordre du calife Almanzor, en 754.

ABUNDIUS, évêque de Côme, en Italie, mort en 469, fut envoyé légat au concile de Constantinople par saint Léon, et fit adopter, par les pères de cette assemblée, la *Lettre* à Flavien. Ce prélat avait beaucoup de piété et de lumières.

ABYDENE (ou *habitant d'Abyde*), historien célèbre, auteur de l'*Histoire des Chaldéens et des Assyriens*, dont il ne nous reste que quelques fragments dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe. On y trouve des passages admirablement conformes au récit de l'Écriture sainte, comme ce qu'il dit du déluge, de la tour de Babel, etc. On ignore l'époque où florissait Abydène.

ACACE, surnommé *le Borgne*, chef de la secte des acaciens, branche d'*ariens*, avait des talents dont il ne se servit que pour satisfaire son ambition et semer ses erreurs. Cet homme turbulent et dangereux fit déposer saint Cyrille, eut part au bannissement du pape Libère, et causa d'autres troubles dans l'Église. Il écrivit la *Vie d'Eusèbe de Césarée*, dont il était le successeur et le disciple, sans qu'on sache bien certainement si son maître a été dans les mêmes sentiments que lui. Il mourut vers l'an 365.

ACACE, successeur de saint Gennade dans la chaire de Constantinople, en 481. Ce prélat ambitieux, voulant avoir la supériorité sur les autres patriarches orientaux, persuada à l'empereur Zénon, par les plus viles adulations, qu'il pouvait se mêler des questions de la foi. Ce prince publia l'*Hénoticon*, édit favorable aux eutychiens. Félix III, irrité contre Acace, prononça anathème contre lui dans un concile de Rome. Cette ex-

communication ayant été rendue publique à Constantinople, le patriarche se sépara de la communion du pape, et persécuta les catholiques. Il mourut en 489. Son nom fut rayé des dyptiques de Constantinople, trente ans après sa mort. Saint Gelase, successeur de Félix, refusa sa communion à ceux qui faisaient difficulté de condamner les erreurs d'Acace.

ACACE (Saint), évêque d'Amide sur le Tygre, dans le ve siècle, vendit les vases sacrés pour racheter sept mille esclaves perses mourant de faim et de misère. Il les renvoya à leur roi, qui fut tellement touché de cette générosité héroïque, que, tout païen qu'il était, il voulut voir le saint évêque. Cette entrevue produisit la paix entre ce roi et Théodose le Jeune.

ACACE, évêque de Bérée en Palestine, né vers l'an 322, embrassa l'état monastique : il fut ami de saint Epiphane et de saint Flavien, mais il n'eut pas toujours une conduite irréprochable. On le blâme surtout d'avoir été le persécuteur de saint Chrysostôme, dont il avait été l'ami; mais il reconnut sa faute. Nous avons de lui trois *Lettres* qu'on trouve dans le Recueil du concile d'Éphèse et de Chalcédoine, par le père Lupus, ermite de Saint-Augustin. [Acace remplit plusieurs missions à Rome, où il défendit la doctrine des *deux natures* de J.-C., devant le pape Damase. En 381 il assista au concile de Constantinople, et ses négociations avec le pape Sirice mirent un terme au schisme de l'Église d'Antioche.]

ACADÉMIQUE (Les philosophes de la secte). *Voy.* les art. de Platon, Arcésilaus et Carnéades.

ACALE, neveu de Dédale, inventa la scie et le compas. Son oncle en fut si jaloux qu'il le précipita du haut d'une tour; mais Minerve le métamorphosa en perdrix.

† ACAMAPIXTLI, premier roi des Astèques ou anciens Mexicains, qui, après avoir été longtemps en guerre avec le roi de Caluacan, leur voisin, élevèrent à cette dignité Acampixtli, petit-fils de Caluacan. Il fut reconnu l'an 1380, et jura, en recevant la couronne, de veiller sans relâche à la sûreté et au bonheur de son royaume. Sous son empire, les Mexicains, jusqu'alors séparés en tribus, furent réunis; des lois sages furent établies, et le bon ordre régna parmi des peuples qui n'avaient encore connu qu'une liberté farouche. Acamapixtli embellit sa capitale, aujourd'hui Mexico, l'orna de monuments et de temples, fit construire des ponts, creuser des canaux, et élever des aqueducs qui firent, deux siècles après, l'admiration des Espagnols. Il soutint une longue guerre contre le roi de Tépéacan, pour affranchir son peuple d'un tribut onéreux, et s'il ne put les en dégager, il parvint du moins à l'alléger. Il mourut en 1420, après un règne de 40 ans, emportant dans la tombe les regrets de ses sujets. Son fils Uitziloeuti lui succéda, quoique Acamapixtli eût laissé aux Mexicains la liberté de se choisir un roi.

ACAMAS, fils de Thésée et de Phèdre, se trouva au siége de Troie, et fut député avec Diomède, pour aller redemander Hélène. Pendant cette ambassade, qui fut inutile, Laodicé, fille de Priam, eut de lui un fils qui fut élevé par Ethra, fille grecque

que Pâris avait enlevée avec Hélène. Il fut un de ceux qui s'enfermèrent dans le cheval de bois. Au milieu du carnage, Ethra lui montra le fils que Laodicé son épouse avait eu de lui, et ce prince sauva la vie à l'un et à l'autre.

ACANTHE, jeune nymphe qui, pour avoir reçu favorablement Apollon, fut changée par ce dieu en une plante qui porte son nom : c'est la *branche-ursine*.

AÇARARIUS. *Voy.* ALSABARAVIUS.

ACARIE. *Voy.* MARIE DE L'INCARNATION.

ACARNAS et AMPHOTÉRUS, frères, enfants d'Alcméon et de Callirhoé. Leur mère obtint de Jupiter qu'ils devinssent grands tout d'un coup, pour venger la mort de leur père, que les frères d'Alphésibée avaient tué. Alcméon avait repris à Alphésibée le collier qu'il avait arraché à sa mère Eriphyle avec la vie, pour en faire présent à Callirhoé. Acarnas et Amphotérus assassinèrent les frères d'Alphésibée, et consacrèrent ce fatal collier à Apollon.

ACASTE, fameux chasseur, fils de Pélias, roi de Thessalie. Créthéis sa femme, que quelques-uns nomment Hippolyte, éprise de Pélée, qui ne voulut pas répondre à son amour, en fut si irritée, qu'elle l'accusa auprès de son mari d'avoir attenté à son honneur. Acaste dissimula son chagrin, conduisit Pélée dans une partie de chasse, sur le mont Pélion, et l'abandonna aux centaures et aux bêtes sauvages. Chiron reçut favorablement ce malheureux prince, qui, avec le secours des Argonautes, alla se venger de la cruauté d'Acaste et des calomnies de Créthéis. On dit qu'Acaste est le premier qui ait fait célébrer des jeux funèbres.

ACCIAIOLI, ou ACCIAJUOLI (Ange), cardinal, légat et archevêque de Florence sa patrie, mort en 1407, a composé un ouvrage en faveur d'Urbain VI. Il retint les Florentins dans l'obéissance de ce pontife, dont le cardinal de Prata voulait les détacher pour les soumettre à Clément VII. L'ouvrage du cardinal Acciaioli a pour but de trouver des moyens d'éteindre le schisme qui désolait alors l'Eglise.

ACCIAIOLI (Reinier), d'une famille ancienne de Florence. [S'étant rendu en Grèce, il y acquit, en 1364, les baronnies de Vostèze et de Nivelet en Achaïe, et la seigneurie de Corinthe. Il conquit ensuite sur les Catalans, le duché d'Athènes, duquel dépendaient Thèbes, Argos, Mycène et Sparte. Ainsi le fils d'un marchand florentin devint maître de presque toute la Grèce.] Sa femme Euboïs ne lui ayant point donné d'enfant mâle, il laissa Athènes au roi de Naples, Corinthe à Théodore Paléologue, qui avait épousé l'aînée de ses filles, et donna la Béotie avec la ville de Thèbes à Antoine, son fils naturel, qui, après la mort de son père, s'empara d'Athènes; mais Mahomet II la reprit sur ses successeurs, en 1455.

ACCIAIOLI (Donat), savant illustre et bon citoyen, rendit de grands services à Florence sa patrie, qui lui avait confié différents emplois, et dont il fut gonfalonier en 1473, après avoir rempli plusieurs ambassades importantes. Il était né en 1428, de Nevio Acciaioli, petit-fils de Reinier. On a de lui, 1° quelques *Vies* de Plutarque, traduites en

latin, Florence, 1478, in-fol.; 2° les *Vies* d'Annibal, de Scipion et de Charlemagne; 3° des *notes* sur la morale et la politique d'Aristote, qu'il devait en partie à Argyropise son maître. Il mourut en 1478, âgé de 50 ans. La république dota ses filles pour reconnaître les services du père. Sa probité et son désintéressement étaient admirables.

ACCIAIOLI (Zenobio), dominicain, né à Florence, en 1461, de la même famille que le précédent, fut bibliothécaire du Vatican, depuis 1518 jusqu'en 1520, année de sa mort, sous Léon X, le protecteur des lettres. Il nous a laissé, 1° la *Version* de quelques ouvrages d'Olympiodore, de Théodoret et de saint Justin; 2° des *poëmes*, des *sermons*, des *lettres*, des *panégyriques*. Ces différents écrits ne sont guère au-dessus du médiocre.

ACCIOLIN. *Voy.* Blanche, femme d'un citoyen de Padoue, etc.

ACCIUS (Lucius), poète tragique latin, né l'an 170 avant J.-C. Il avait pour père un affranchi. Les anciens le préféraient, pour la force du style, l'élévation des sentiments et la variété des caractères, à Pacuvius, son contemporain, qui connaissait mieux son art, mais qui avait moins de génie. Il ne nous reste de ses tragédies que les titres, comme *Philoctète, Andromaque, Atrée, Clytemnestre, Médée, Andromède*, et deux comédies, le *Mariage* et le *Marchand*. Nous n'avons pas non plus les vers qu'il fit à l'honneur de Décimus Brutus. Ce héros romain fut si sensible à ces louanges, qu'il les fit afficher sur la porte des temples, et sur les monuments qu'on lui éleva après la défaite des Ibères. Accius mourut dans une vieillesse fort avancée, vers l'an 100 avant J.-C. Pline rapporte qu'Accius, quoique de petite taille, se fit élever une très grande statue dans le temple des Muses.

ACCIUS (Zucchus), poète italien du XVIe siècle, a commenté en mauvais sonnets italiens les fables d'Esope, mises en vers élégiaques par Romalius, poète latin du XIIIe siècle. Ces fables, réimprimées à Francfort, avec d'autres fabulistes, en 1660, in-8, parurent d'abord à Vérone en 1479, et à Venise en 1491, in-4°. Jules Scaliger en fait un grand éloge; mais il ne faut pas prendre à la lettre ni les louanges ni les censures de ce critique.

ACCO, femme à qui la tête tourna dans sa vieillesse, parce que son miroir lui dit trop clairement qu'elle n'était plus belle comme dans sa jeunesse. Sa folie était celle de toutes les femmes, et même de certains hommes. Elle ne cessait de contempler et d'adorer sa figure; d'où vint le proverbe grec : *Il se mire dans ses armes comme* Acco *dans son miroir*.

ACCOLTI (Benoît), jurisconsulte célèbre, né à Arezzo, en 1415, d'une famille noble, remplaça le Pogge dans l'emploi de secrétaire de la république en 1459. Il a laissé, 1° une histoire bien écrite, intitulée : *De bello a christianis contra barbaros, pro Christi sepulchro et Judæa recuperandis, libri tres*, à Venise, 1532, in-4; ouvrage qui servit comme de texte au Tasse, pour sa Jérusalem délivrée; 2° *De præstantiâ virorum sui ævi*, à Parme, 1689, in-12. Sa mémoire était si heureuse, dit-on, qu'ayant un jour entendu la harangue latine prononcée par un ambassadeur

du roi de Hongrie, devant le sénat de Florence, il la répéta ensuite mot pour mot. Il mourut en 1466.

ACCOLTI (François), frère du précédent, appelé le *Prince des jurisconsultes* de son temps, naquit à Arezzo, en 1418, et fut professeur de jurisprudence dans plusieurs académies. Il était d'une éloquence victorieuse dans les disputes publiques, et d'un conseil excellent dans le cabinet. La considération dont il jouissait était si grande, qu'à l'avénement de Sixte IV au trône pontifical, il se flatta d'obtenir la pourpre : elle lui fut refusée, mais le pontife crut devoir au moins couvrir son refus d'un prétexte bien honorable, en déclarant qu'il la lui aurait volontiers accordée, s'il n'eût craint que sa promotion, en l'enlevant à ses disciples, ne nuisît aux progrès de la jurisprudence. Ce fait, rapporté par un historien italien, n'est pas bien avéré. Les richesses qu'il amassa par des épargnes sordides, ternirent ses vertus. Il mourut vers 1470. On a de lui quelques *livres* sur la jurisprudence, et des *traductions* de plusieurs ouvrages de saint Chrysostôme, dont on ne fait pas cas. Cet auteur est plus connu sous le nom d'*Arétin*, que sous celui d'*Accolti*, qu'il tenait de sa famille.

ACCOLTI (Benoît), chef d'une conspiration contre le pape Pie IV. Il avait pour complices Pierre Accolti son parent, le comte Antoine de Canossa, le chevalier Peliccione, Prosper d'Ettore et Thaddée Manfredi, tous accablés de dettes, et d'un esprit ardent et inquiet. Le motif ou plutôt le prétexte de cette conspiration était que Pie IV n'était pas véritablement pape. Ils ne voulaient l'assassiner que pour en mettre un autre à sa place. Accolti faisait espérer à ses complices de grandes récompenses. Il avait promis de donner Pavie à Antoine, Crémone à Thaddée, Aquilée à Péliccione, et un revenu de 5,000 écus à Prosper. Leur projet transpira. Accolti, accusé d'avoir demeuré à Genève, commença de devenir suspect au pape, en demandant trop souvent audience. Il fut pris avec ses complices, et ils furent punis de leur crime par le dernier supplice, en 1564.

ACCOLTI (Pierre), connu sous le nom de cardinal d'Ancône, fils de Benoît, jurisconsulte mentionné ci-dessus, naquit en 1455 à Florence. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut auditeur de rote, sous Alexandre VI. Jules II le nomma évêque d'Ancône, et le créa cardinal du titre de Saint-Eusèbe, dans sa promotion de 1511. Il eut jusqu'à sept évêchés, entre lesquels il faut compter l'archevêché de Ravenne, qu'il garda peu, et échangea pour l'évêché de Crémone, avec son neveu Benoît Accolti qui suit ; il exerça à Rome les fonctions de cardinal-vicaire, et mourut dans cette ville le 12 décembre 1532, âgé de 77 ans. Ce fut lui qui, en 1519, rédigea la bulle contre Luther. Il est auteur de quelques *traités historiques*.

† ACCOLTI (Benoît), connu sous le nom de cardinal de *Ravenne*, neveu du précédent, naquit en 1497. Il avait étudié la langue latine avec tant de succès, qu'il fut surnommé le *Cicéron* de son temps. Il fut abréviateur apostolique et évêque de Cadix sous Léon X. Clément VII le nomma son secrétaire, et le créa

cardinal dans sa promotion du 3 mai 1527. En 1532, il fut envoyé légat dans la Marche d'Ancône. Il eut sous Paul III une fâcheuse affaire qui le fit mettre au château Saint-Ange, et ne recouvra sa liberté que par le sacrifice d'une somme de 59 mille écus d'or. Il mourut à Florence en 1549. Il a laissé quelques ouvrages latins et des poésies insérées dans le recueil *Quinque illustrium poetarum*, et depuis dans le t. 1er des *Carmina illustrium poetarum italorum*, Florence, 1719, in-8°. On a aussi de lui un *Traité des droits du pape sur le royaume de Naples*..... Benoît Accolti, de Nepi, son frère, cultiva la poésie et le théâtre. Sa *Virginia*, comédie, 1513, in-8°, et ses vers, Venise, 1519, furent applaudis par ses contemporains.

ACCORDS (Le seigneur des). *Voy.* TABOUROT (Etienne).

ACCURSE ou plutôt ACCORSO (François), natif de Florence, et professeur en droit à Bologne. Il fut surnommé l'*Idole des jurisconsultes*, et ne serait certainement pas celle des bons latinistes de nos jours. Sa *Glose continue* sur le droit, écrite en style barbare, mais plus méthodique que celle des glossateurs qui avaient écrit avant lui, eut beaucoup de succès dans un temps où il fallait peu de mérite pour réussir. Ce commentateur a été ensuite commenté lui-même. Les écrivains qui en ont parlé varient beaucoup sur l'époque de sa mort, les uns le faisant mourir en 1260, 1265, 1279, etc.; d'autres vers 1229, à 78 ans. Cette dernière opinion est celle qui paraît la mieux fondée. Il laissa un fils qui se distingua dans le droit comme son père, et qui professa à Toulouse. Les *Commentaires d'Accurse* sont imprimés avec le *Corps du droit*, en 6 vol., à Lyon, 1589.

ACCURSE ou ACCORSO (Marie-Ange), né à Aquila, ville du royaume de Naples, est compté parmi les critiques les plus savants et les plus ingénieux du XVIe siècle. Il possédait les langues grecque, latine, française, espagnole, etc. Il demeura à la cour de Charles-Quint pendant 33 ans; et cet empereur l'employa à des missions importantes auprès de plusieurs cours du Nord. Ses diatribes sur quelques auteurs anciens et modernes, imprimées à Rome en 1524, in-fol., sont un témoignage de son érudition et de son discernement. La république des lettres lui est redevable de l'*Ammien - Marcellin*, d'Ausbourg, en 1533, augmenté de 5 livres; et de la première édition des *Lettres* de Cassiodore. Ce savant critique fut accusé de s'être approprié les notes de Fabricio Verano, sur Ausone, dans ses *Diatribæ in Ausonium, Solinum et Ovidium*, livre rare, publié à Rome en 1524, in-fol. Mais il se défendt contre cette accusation de plagiat, avec autant d'ardeur que s'il avait été question de l'enlèvement d'un trésor, et s'en purgea par serment. Ses *Diatribæ* sont accompagnées de la gravure des monuments antiques, comme l'*Apollon du Belvédère*, une *Minerve*, etc.

ACERBO (François), né à Nocera, en 1606, jésuite et poète, publia en 1666, à Naples, des poésies intitulées : *Ægro corpori a musa solatium*, in-4°. Ce recueil, qui charma ses maladies, est très estimé par les gens pour qui la langue de Virgile et d'Horace n'est point un objet de mépris.

ACÈSE, évêque novatien, soutint au concile de Nicée (en 787) que l'on devait exclure de la pénitence ceux qui étaient tombés après le baptême. Constantin, en présence de qui cet enthousiaste avançait cette opinion, fâché de ce qu'il fermait le paradis à tant de monde, lui répondit : *Acèse, faites une échelle pour vous, et montez tout seul au ciel.*

ACESTE, roi de Sicile, et fils du fleuve Crinise, reçut honorablement Énée, et fit ensevelir Anchise sur le mont Eryx.

ACETE, capitaine d'un vaisseau tyrien. Ses matelots ayant trouvé Bacchus endormi sur le bord de la mer, voulurent se saisir de lui, dans l'espérance d'en tirer une rançon. Acète s'y opposa ; le dieu se découvrit, et les métamorphosa en dauphins, excepté Acète, dont il fit son grand sacrificateur.

ACHAB, fils et successeur d'Amri, se distingua parmi tous les rois d'Israël par ses impiétés. Il épousa Jézabel, fille du roi des Sidoniens, femme impérieuse, cruelle, et digne d'un tel époux. C'est à la prière de cette princesse qu'il dressa un autel à Baal, idole des Sidoniens. Elie lui prédit qu'une sécheresse de trois ans et demi désolerait son pays. Le prophète ajouta de nouveaux prodiges qui ne le touchèrent pas davantage ; le feu du ciel consuma sa victime en présence de 850 prophètes de Baal, qui, ayant demandé inutilement à leur fausse divinité le miracle que le vrai Dieu avait opéré à la prière d'Élie, furent massacrés par le peuple. Achab remporta ensuite, avec une petite armée, deux victoires signalées sur Bénadad, roi de Syrie, qui était venu mettre le siége devant Samarie avec des troupes innombrables. Ce prince ingrat, peu touché de ce bienfait du Très-Haut, continua ses déréglements et ses injustices. Il s'empara, pour agrandir ses jardins, de la vigne de Naboth, contre lequel Jézabel suscita de faux témoins pour le faire mourir. Achab perdit bientôt lui-même la vie dans une bataille contre le roi de Syrie. Les chiens léchèrent le sang qui avait coulé de ses blessures, comme ils avaient léché celui de Naboth, vers l'an 898 avant J.-C.

ACHAB, fils de Cholias, un des deux faux prophètes qui séduisaient les Israélites à Babylone, et que le Seigneur menace, par Jérémie, de livrer à Nabuchodonosor, qui les fera mourir aux yeux de ceux qu'ils ont séduits ; de sorte que tous ceux de Juda qui seront à Babylone se serviront de leur nom lorsqu'ils voudront maudire quelqu'un, en disant : *Que le Seigneur vous traite comme il traita* Achab *et* Sédécias, *que le roi de Babylone fit frire dans une poële ardente* (Jér. 29, 22). Quelques-uns croient qu'Achab fut un des vieillards qui essayèrent de corrompre la chaste Susanne.

ACHAIE, ou ACHAIUS, roi d'Écosse, fut élevé, en 788, sur le trône. Il ne dut le diadème qu'à ses vertus, qui firent le bonheur du peuple qui lui déféra la couronne. Sous son règne, les lois furent respectées, l'union et la paix rétablies ; et les ennemis du dehors repoussés, mirent un terme à leurs incursions. Achaius régna 31 ans, et mourut en 819. Il avait contracté une alliance avec Charlemagne, et lui avait envoyé le célèbre Alcuin, Rokan, Jean Scot, etc. On dit que, pour éterniser la mémoire de ce traité, il

ajouta aux armes d'Écosse un double champ semé de fleurs de lis.

ACHAN, fils de Carmi, de la tribu de Juda, cacha, à la prise de Jéricho, 200 sicles d'argent, un manteau d'écarlate et une règle d'or, contre la défense expresse que Dieu en avait faite. Ce péché fut fatal aux Israélites, qui furent repoussés au siége de Haï. Achan, ayant été convaincu par le sort, Josué le fit lapider avec sa femme et ses enfants, et Haï fut prise.

ACHARD, abbé de Saint-Victor, à Paris, puis évêque d'Avranches en 1161. On lui attribue plusieurs traités restés manuscrits. Entre autres, on cite ceux de *la Tentation de J.-C. dans le désert*, et de l'*Abnégation de soi-même*. Henri II, roi d'Angleterre, avait pour lui une estime particulière, quoiqu'il fût l'ami intime de saint Thomas de Cantorbéry. Il tint sur les fonts baptismaux Aliénor sa fille, depuis épouse d'Alphonse IX, roi de Castille. Il mourut en odeur de sainteté en 1171.

† ACHARD (Claude-François), secrétaire de l'académie de Marseille, et bibliothécaire de cette ville, où il naquit en 1755, exerça la médecine, s'occupa de littérature, et a laissé les ouvrages suivants : 1° *Dictionnaire de la Provence et du Comtat Venaissin*, Marseille, 1785-87, 4 vol. in-4°. Les deux premiers contiennent un vocabulaire français et provençal, et les deux derniers, l'histoire des hommes illustres de la Provence. L'abbé Paul et quelques autres auteurs y ont coopéré. 2° *Description historique, géographique et topographique de la Provence, etc.*, in-4°. Il n'a paru que le premier vol. 3° *Bulletin des sociétés savantes de Marseille et des départements du midi*, in-8°. 4° *Cours élémentaire de bibliographie, ou la Science du bibliothécaire*, 3 vol. in-8° ; ouvrage peu estimé ; et qui n'est qu'une compilation des livres de Fournier et Peignot sur la même matière, etc. Achard est mort à Marseille en 1809.

ACHARDS (Éléazar-François de la Baume des), né à Avignon en 1679, fut nommé évêque d'Halicarnasse, et envoyé par Clément XII, en qualité de vicaire apostolique, pour terminer les différends entre les missionnaires de la Chine : il mourut à Cochin, 1741. L'abbé Fabre, d'abord son secrétaire, et ensuite provicaire après lui, a fait imprimer, en 3 vol. in-12, une *Relation* de sa mission et des *Lettres* sur la visite de M. des Achards ; ouvrage dicté par l'esprit de parti, et condamné par un décret du saint-office, le 16 juin 1746.

ACHATE, compagnon d'Énée, et son inséparable ami, célèbre dans Virgile. Son nom est devenu une espèce d'antonomase pour désigner un compagnon fidèle.

ACHAZ, roi de Juda, fils et successeur de Joatham, surpassa en impiété tous ses prédécesseurs. Son armée fut défaite par Razin, roi de Syrie, qu'il avait vaincu d'abord, et par Phacée, roi d'Israël. Il implora le secours du roi d'Assyrie, Theglat-Phalasar, et fit faire un autel sacrilége pour lui plaire. Theglat-Phalasar entra dans Jérusalem, obtint d'Achaz ce qu'il y avait de plus précieux dans le temple, et le contraignit à lui payer un tribut. Ce prince mit le comble à ses impiétés, en faisant fermer les portes du temple, et en défendant au peuple

d'y aller offrir ses victimes et ses prières. Il mourut vers l'an 726 avant J.-C., et fut privé de la sépulture des rois.

ACHÉLOUS, fils de l'Océan et de Thétis, aima Déjanire. Cette jeune beauté était destinée à un conquérant. Achéloüs, s'imaginant que c'était Hercule, se battit contre lui, mais il fut vaincu. Il prit la forme d'un serpent, sous laquelle il fut encore défait; ensuite celle d'un taureau, sous laquelle il ne réussit pas mieux. Hercule le saisit par les cornes, le terrassa, lui en arracha une, et le contraignit d'aller se cacher dans le fleuve Thoas, qui fut depuis appelé Achéloüs. Il donna à son vainqueur la corne d'Amalthée, ou la corne d'Abondance, pour recouvrer la sienne.

ACHÉMÈNE, nom d'une famille de rois perses, qui occupa le trône jusqu'à Darius Codomanus, d'où vient le nom d'Achéméniens, que les anciens poètes ont donné aux Perses.

ACHEMÉNIDE, l'un des compagnons d'Ulysse, échappa des mains du géant Polyphème, et s'attacha depuis à Énée, qui le reçut avec bonté sur ses vaisseaux.

ACHEMON, ou ACHMON, frère de Basalas ou Passalus, tous deux Cercopes. Ils étaient si querelleurs qu'ils attaquaient tous ceux qu'ils rencontraient. Sennon leur mère les avertit de ne pas tomber, s'ils pouvaient, entre les mains du mélampyge, c'est-à-dire l'homme aux fesses noires. Un jour ils rencontrèrent Hercule endormi sous un arbre; et l'insultèrent: ce héros les lia par les pieds, les attacha à sa massue, la tête en bas, leur ayant tourné le visage de son côté, et les porta sur son épaule, comme les chasseurs portent le gibier. Ce fut en cette plaisante posture qu'ils dirent : *Voilà le mélampyge que nous devions craindre.* Hercule les entendant se prit à rire, et les laissa aller.

† ACHENWALL (Godefroi), né à Elbing, en Prusse, le 20 octobre 1719, est regardé comme le créateur de la science appelée *statistique*. Il était très versé dans l'histoire et dans le droit de la nature et des gens, qu'il enseigna dans plusieurs universités de l'Allemagne. Dans les voyages qu'il avait faits dans différents états de l'Europe, il en avait examiné les forces, les ressources intérieures, et les intérêts réciproques. Le résultat de ses observations fut un ouvrage auquel il donna le titre de *Statistique* ou *Science de l'état*, dont il publia, en 1748, le premier plan raisonné; et dans l'année suivante, il en fit paraître le Manuel. Tout ce qui n'était auparavant connu que comme des faits épars, et des matériaux mal combinés ensemble, il l'a réuni dans un seul corps, et l'a soumis à des règles, à des principes, à un plan tout-à-fait systématique; et il en a formé une science qu'on peut appeler dynamique, ou Traité d'énumération des forces. Achenwall a donné d'autres ouvrages sur *l'histoire des états de l'Europe*, sur *le droit public, etc.*, sur *l'économie publique*. Le dernier qu'il publia a pour titre : *Observations sur les provinces de la France*. Ce studieux publiciste mourut à Gœttingen en mai 1772. Le célèbre Schlœtzer fut son disciple et son successeur dans la chaire qu'il occupait à cette université.

ACHÉRON, fils du Soleil et de la Terre, fut changé en fleuve, et précipité dans les enfers, pour

avoir fourni de l'eau aux Titans, lorsqu'ils déclarèrent la guerre à Jupiter. Ses eaux devinrent bourbeuses et amères; et c'est un des fleuves que les ombres passent sans retour.

ACHERY (dom Luc d'), né à St.-Quentin, en Picardie, en 1609, fit profession dans la congrégation de Saint-Maur, et s'y rendit recommandable par un savoir profond, joint à une piété tendre. Son soin principal, après ses premières études, fut de déterrer toutes les pièces de l'antiquité qui pouvaient être de quelque utilité aux écrivains modernes. Parmi les morceaux qu'il a tirés de dessous terre, on distingue son *Spicilège*, en 13 vol. in-4°, réimprimé en 1723, par les soins de M. de la Barre, en 3 vol in-fol. C'est une collection où l'on trouve beaucoup d'histoires, de chroniques, de vies de saints, d'actes, de chartes, de letres, qui n'avaient pas encore vu le jour. Il orna ce recueil fait avec choix, de préfaces pleines d'érudition. On lui doit encore, 1° l'*Épître* attribuée à saint Barnabé, imprimée en 1645; 2° les *OEuvres de Lanfranc*, en 1648, in-fol.; 3° celles de Guibert, abbé de Nogent, in-fol., en 1651; 4° *Regula solitariorum*, 1653, in-12; 5° un *Catalogue* in-4° des *ouvrages ascétiques des pères*, en 1648 et 1671. Voyez un *Recueil* de ses lettres au cardinal Bona, et de celles que ce prélat lui écrivit, imprimé en 1755. Il mourut à Saint-Germain-des-Prés, en 1685, à l'âge de 76 ans, avec la consolation d'avoir consacré toute sa vie à la retraite et à l'étude. Alexan. VII et Clément X l'honorèrent de leur estime, et lui en donnèrent des marques. Ce savant religieux ne connut l'antiquité que pour en mieux imiter les vertus. Plusieurs personnes pieuses se mirent sous sa conduite, et beaucoup de savants eurent recours à ses lumières. Il sanctifia les premiers, et éclaira les autres. On trouve l'éloge d'Achéry dans le journal de Trévoux, 26 novembre 1685. Celui de M. Maugendre, qui remporta le prix d'éloquence au jugement de l'Académie d'Amiens, est plus détaillé et plus complet. Il a été imprimé en 1775.

ACHEUS, surnommé *Callicon*, Grec qui se distingua par des traits de stupidité singulière. Entre autres, il avait pris un pot de terre pour lui servir d'oreiller; mais, le trouvant trop dur, il prétendit le rendre plus commode en le remplissant de paille.

ACHIAB, ou AQUIAB, neveu d'Hérode le Grand. Pendant la maladie de son oncle, il empêcha la reine Alexandre, mère de Mariamne, de s'emparer d'une des forteresses de Jérusalem, dont il était gouverneur, en faisant avertir à propos le roi de ce qui se tramait. Il sauva plusieurs fois la vie à son oncle. Un jour entre autres ce prince demanda une pomme et un couteau pour la peler; mais Achiab s'étant aperçu que c'était pour se percer, lui arracha le couteau, et prévint l'exécution de ce suicide.

ACHILLE, fils de Pélée, roi de Phthiotide en Thessalie, et de Thétis. Sa mère le plongea dans le Styx pour le rendre invulnérable. Il le fut par tout le corps excepté au talon, par lequel elle le tenait en le plongeant. On le mit sous la discipline du centaure Chiron, qui le nourrit de moelle de lion, d'ours, de tigre, et de plusieurs autres bêtes sauvages. Sa mère

ayant su de Calchas qu'il périrait devant Troie, et qu'on ne prendrait jamais cette ville sans lui, l'envoya à la cour de Lycomède, dans l'île de Scyros, en habit de fille, sous le nom de Pyrrha. Ce déguisement lui donna la facilité d'approcher du beau sexe, et il en profita; il se fit connaître à Déidamie, fille de Lycomède. Il l'épousa en secret, et en eut Pyrrhus. Lorsque les Grecs s'assemblèrent pour aller assiéger Troie, Calchas leur indiqua le lieu de sa retraite. Ils y députèrent Ulysse, qui se déguisa en marchand; et en présentant aux dames de la cour de Lycomède des bijoux et des armes, il reconnut ce jeune prince à l'empressement qu'il marqua pour les armes, et l'emmena avec lui au siége de Troie. Achille fut le premier héros de la Grèce, et devint la terreur de tous ses ennemis. Pendant le siége, Agamemnon lui enleva une captive appelée *Briséis*; cette perte l'irrita tellement, qu'il se retira dans sa tente et ne voulut plus combattre. Tant que dura sa retraite, les Troyens eurent toujours l'avantage; mais Patrocle, son ami, ayant été tué par Hector, il retourna, reprit ses armes, et vengea sa mort par celle de son meurtrier, qu'il traîna trois fois autour des murailles de Troie, attaché à son char par les pieds: il le rendit ensuite aux larmes de Priam. Ayant conçu de la passion pour Polyxène, fille de Priam, il la demanda en mariage; et lorsqu'il allait l'épouser, Pâris lui décocha une flèche au talon. Il mourut de cette blessure. Ce fut Apollon qui conduisit cette flèche. Les Grecs lui élevèrent un tombeau sur le promontoire de Sigée, sur lequel Pyrrhus son fils lui immola Polyxène. Quelques-uns racontent que Thétis lui avait proposé, dans son enfance, ou de vivre long-temps sans gloire, ou de mourir jeune et chargé d'honneurs; et qu'il prit le dernier parti. Alexandre le Grand honora son tombeau d'une couronne. *Heureux Achille*, dit-il, *d'avoir trouvé, pendant sa vie, un ami comme Patrocle, et après sa mort, un poète comme Homère!* Achille aimait les beaux-arts autant que l'art nécessaire et funeste de la guerre. Il excellait dans la musique, la poésie et la médecine. Drelincourt a publié, dans le siècle passé, un ouvrage intitulé: *Homericus Achilles*, dans lequel il a rassemblé tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus curieux sur ce héros.

ACHILLÉE (*L. Epidius Achillæus*), général romain en Égypte, sous Dioclétien, se fit reconnaître empereur à Alexandrie en 292, et se maintint sur le trône pendant plus de cinq années. Dioclétien se mit enfin en marche avec une armée formidable, et le tyran ayant été défait, se renferma dans Alexandrie, où il se défendit en homme désespéré. Cette ville n'ayant été emportée qu'au bout de huit mois, Dioclétien irrité se livra à toutes les fureurs de la vengeance. Achillée fut condamné à être dévoré par les lions. Alexandrie éprouva toutes les horreurs du pillage, et le reste de l'Égypte fut abandonné aux proscriptions et aux meurtres. Expédition peu assortie aux éloges que certains écrivains ont faits de la prétendue modération de cet empereur.

ACHILLES TATIUS. *Voyez* TATIUS.

ACHILLINI (Alexandre), natif

de Bologne, philosophe et médecin, professa ces deux sciences avec beaucoup d'éclat. Toute l'Europe lui envoyait des écoliers. Il mourut dans sa patrie, en 1512, à 49 ans, avec le surnom fastueux de *second Aristote*, après avoir fait imprimer différents ouvrages d'anatomie et de médecine. On lui attribue la découverte du marteau et de l'enclume, deux ossements de l'organe de l'ouïe. Morgagni lui refuse l'honneur de cette découverte. Il adopta les sentiments d'Averroès, et fut le rival de Pomponace. Ces deux philosophes se décriaient mutuellement, suivant l'usage établi depuis longtemps parmi les doctes. Ses ouvrages philosophiques furent recueillis in-fol., à Venise, 1545, 1568 et 1608. On a imprimé séparément dans la même ville ses traités d'anatomie et de médecine. — Il ne faut pas le confondre avec Philothée Achillini, son frère et son compatriote, auteur d'un poème intitulé *il Viridario*, où l'on trouve l'éloge de plusieurs littérateurs italiens, et quelques leçons de philosophie morale, imprimé à Bologne, 1513, in-4°.

ACHILLINI (Claude), petit-neveu du précédent, né à Bologne en 1574, et mort en 1640, fut un homme très savant en philosophie, en médecine, en théologie, et particulièrement en jurisprudence. Il professa cette dernière science pendant plusieurs années avec une grande réputation, d'abord à Parme, ensuite à Ferrare, et en dernier lieu à Bologne sa patrie. Sa vaste érudition était si admirée, que, de son vivant même, on plaça dans les écoles publiques une inscription à sa gloire. Achillini tint aussi une place distinguée parmi les poètes de son temps. Ami et partisan déclaré du cavalier Marini, il chercha à se former sur ce modèle, et il y réussit; c'est-à-dire qu'on trouve dans ses poésies ce mauvais goût de métaphores, d'enflure et de pointes, qui s'était emparé de la poésie italienne dans le dernier siècle. Le sonnet très connu qu'il fit à l'occasion des conquêtes de Louis XIII en Piémont, *Sudate o fuochi a preparar metalli*, etc., et une pièce de vers sur la naissance du dauphin, lui obtinrent, dit-on, du cardinal de Richelieu, une chaîne d'or de la valeur de mille écus. Des ouvrages beaucoup meilleurs ont été bien moins récompensés, ou sont restés sans récompense. *Voyez*, sur les deux Achillini, les tomes 33 et 36 des *Mémoires* de Nicéron.

ACHILLIUS. *V.* Aquillius-Severus.

ACHIMAAS, fils et successeur du grand-prêtre Sadoc. Pendant la révolte d'Absalon, il résolut, avec son frère Jonathas, d'aller informer David, qui fuyait, des résolutions qu'on prenait contre lui. Absalon ayant découvert leur dessein, les fit poursuivre; mais, étant arrivés à Bathurim, ils se cachèrent dans un puits, d'où ils sortirent lorsque ceux qui les cherchaient furent retournés. Ils arrivèrent heureusement au camp de David; Achimaas épousa dans la suite Sémach, une des filles de Salomon.

ACHIMELECH, grand pontife des Juifs, donna à David les pains de proposition et l'épée de Goliath. Saül, poussé par la jalousie contre ce prince, eut la cruauté de faire mourir le grand-prêtre, avec 85 hommes de sa tribu,

Doëg l'Iduméen, qui avait été le délateur de l'action du charitable pontife, se chargea de cet affreux assassinat, dont l'infamie est vivement exprimée dans un des plus beaux psaumes de David.

ACHIOR, chef des Ammonites, déplut à Holopherne, en vantant les mœurs, les lois, le caractère des Israélites, et la protection de Dieu sur ce peuple. Ce général, irrité, le fit conduire à Béthulie, dans le dessein de le punir plus sévèrement après la prise de la ville; mais ses gardes, craignant les assiégés, le lièrent à un arbre. Les Israélites le détachèrent, le menèrent à Béthulie, où, après la victoire de Judith sur Holopherne, il embrassa la religion des Juifs, vers l'an 705 avant J.-C.

ACHIS, roi de Geth, chez lequel David, fuyant Saül, se réfugia deux fois. Il remporta la victoire où périrent Saül et ses enfants, vers l'an 1055 avant Jésus-Chrit.

ACHITOB, grand-prêtre, fils de Phinées, petits-fils du grand-prêtre Héli, fut père d'Achias, qui fut aussi souverain pontife. Phinées ayant été tué à la malheureuse journée où l'arche du Seigneur fut prise par les Philistins, Achitob succéda à Héli son aïeul.

ACHITOPHEL, après avoir été le conseiller de David, entra dans la révolte d'Absalon. Il conseilla à ce fils dénaturé d'abuser publiquement des femmes de son père. David connaissait la méchanceté et la malignité de ses conseils, et pria le Seigneur de ne pas permettre qu'on les suivît. Lorsque Achitophel voulut engager Absalon à poursuivre sans délai le roi fugitif, ce qui eût été un parti décisif, il ne fut pas écouté, et David eut le temps de se reconnaître et de se fortifier; le grand arbitre de la politique humaine exauçant ainsi la prière de ce prince humilié: *Infatua, quæso, Domine, consilium Achitophel.* Désespéré de voir ses avis méprisés, Achitophel se pendit vers l'an 1023 avant J.-C.

ACHMET Ier, empereur des Turcs, fils et successeur de Mahomet III, en 1603, et mort en 1617, âgé de 30 ans. Il fit construire une superbe mosquée dans l'hippodrome de Constantinople; c'est un des plus beaux temples de cette capitale. L'auteur des *Lettres juives* prétend qu'il fut bâti uniquement des pierres qu'on avait apportées des ruines de Troie. [Achmet n'imita pas la cruauté de son père, et se fit chérir de ses sujets. Après avoir combattu les rebelles d'Asie, il fut vaincu par Shah-Abbas, sophi de Perse. Il accorda ensuite des secours aux Hongrois et aux Transilvains, révoltés contre leur empereur Rodolphe II, auquel il enleva la ville de Gran. Plus politique que guerrier, Achmet I devint protecteur et arbitre des Hongrois, des Transilvains et des Moldaves, et força Shah-Abbas à lui payer tribut pour ses conquêtes. La prétendue modération d'Achmet n'était souvent que de l'insolence. Il se livrait aux plaisirs; son sérail était habité par 3000 femmes, et ses seuls fauconniers montaient au nombre de 40,000.]

ACHMET II, empereur des Turcs, monta sur le trône après son frère Soliman III, en 1691. Son grand vizir, Oglu Kiuperli, perdit la bataille de Salankemen, en Hongrie, le 19 août de la même année, et y fut tué. Le

prince Louis de Bade, général de l'armée impériale, fut vainqueur en cette journée, qui eut des suites funestes. Le changement perpétuel des ministres sous le règne d'Achmet II jeta une telle confusion dans les affaires de l'état, que tout lui réussit mal. Il mourut en 1695, avec la réputation d'un prince indolent, mais aimable. Il était d'une humeur gaie, bon poète, musicien, et jouait de plusieurs instruments. [Outre les pertes considérables qu'il essuya contre les impériaux, d'autres malheurs signalèrent le règne d'Achmet II. Il y eut une révolte dans son sérail, que suivirent la famine, la peste, plusieurs incendies dans Constantinople, et un violent tremblement de terre à Smyrne. Les Arabes, après avoir pillé la caravane de la Mecke (ce qui parut aux Musulmans le plus grand de tous les désastres), obligèrent Achmet à leur payer un tribut. Tant de chagrins conduisirent Achmet au tombeau : il n'y avait que quatre ans qu'il était monté sur le trône.]

ACHMET III, fils de Mahomet IV, fut nommé empereur en 1703, après la déposition de son frère Mustapha II. Les séditieux qui l'avaient élevé à l'empire l'obligèrent d'éloigner la sultane sa mère, qui leur était suspecte. Il leur obéit d'abord; mais, las de dépendre de ceux qui lui avaient donné la couronne, il les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils ne tentassent de la lui ôter. Dès qu'ils se vit affermi sur le trône, Il s'appliqua à amasser des trésors. C'est le premier des Ottomans qui ait osé altérer la monnaie, et établir de nouveaux impôts; mais il fut obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de crainte d'un soulèvement. Charles XII, vaincu à Pultawa, chercha un asile auprès d'Achmet, et en fut reçu avec beaucoup d'humanité. Le sultan fit la guerre aux Russes, aux Persans, et à la république de Venise, à laquelle il enleva la Morée. Moins heureux dans sa guerre contre l'empereur d'Allemagne, il fut battu deux fois en Hongrie par le prince Eugène, perdit Témeswar, Belgrade, une partie de la Servie, de la Bosnie et de la Valachie. La paix ayant été conclue avec l'empire, il se préparait à tourner ses armes contre les Persans, lorsqu'une révolution le renversa du trône en 1730, et y plaça son neveu Mahomet V. Ce prince était en prison quand on lui apporta la couronne. Achmet fut enfermé dans la même retraite, et mourut le 23 juin 1736, d'un coup d'apoplexie. Il existait (1789) une de ses filles à Paris. Achmet, dit-on, la confia à une esclave chrétienne nommée *Fatmé*, qui trouva le moyen d'enlever sa pupille après l'avoir baptisée : les cérémonies du baptême lui furent suppléées à Gênes. Lorsqu'elle eut atteint sa 16e année, Fatmé lui révéla le mystère de sa naissance, et la princesse n'en fut que plus attachée à la religion qu'elle avait embrassée, et dont elle continua à suivre les lois avec l'exactitude la plus exemplaire. On a publié son histoire sous le titre de *Cécile, fille d'Achmet III*. Paris, 1787, 2 v. in-12; ouvrage romanesque.

ACHMET, auteur arabe, a fait un ouvrage sur l'interprétation des songes, suivant la doctrine des Indiens, des Perses et des Égyptiens. Cet ouvrage, dont l'original est perdu, fut traduit par

un auteur chrétien du 9e siècle, et a été publié en grec et en latin, avec *Artémidore,* par M. Rigault, en 1603, in-4°

ACHMET-BACHA, l'un des généraux de Soliman *le Magnifique*, fut celui qui contribua le plus à la prise de Rhodes. Envoyé en 1524 en Egypte, pour y étouffer une rébellion, et pour en prendre le gouvernement, il s'y conduisit avec beaucoup de valeur et d'adresse. Il gagna les cœurs et les esprits, et, dès qu'il vit son autorité affermie, il prit le nom et les ornements de souverain. Soliman, informé de sa rébellion, envoya aussitôt contre lui son favori Ibrahim, aussi bon général qu'adroit courtisan. L'armée d'Ibrahim jeta la consternation dans le parti d'Achmet, qui fut étouffé dans le bain. Sa tête fut envoyée au grand Seigneur.

ACHMET-GIEDICK, grand vizir de Mahomet II, né dans l'Albanie, fut l'un des plus grands généraux de l'empire ottoman. Il prit Otrante, en 1480, et quelques autres places. Après la mort de Mahomet II, arrivée en 1482, il se déclara pour Bajazet II, et l'éleva sur le trône. Zizim, frère de Bajazet, légitime héritier de la couronne, fut obligé de se retirer à Rhodes. Bajazet II, oubliant les obligations qu'il avait à Achmet, le fit mourir quelque temps après.

ACIDALIUS (Valens), né à Wistok, dans la Marche de Brandebourg, brilla dans diverses académies d'Allemagne et d'Italie, et se fixa à Breslau, en Silésie, où il embrassa la religion catholique. Son grand travail altéra sa santé, et il mourut d'une fièvre chaude en 1595, à l'âge de 28 ans. Sa grande jeunesse ne l'avait pas empêché de publier de savantes *notes* sur Quinte-Curce : *Animadversiones in Q. Curtium,* Francfort, 1594, in-8°.; 1597, 1724. On a encore de lui des *poésies* latines, Francfort, 1612, in-8°, et des remarques sur Tacite, Quintilien : elles ont été publiées par son frère Chrétien Acidalius, et insérées dans divers classiques, ainsi que ses *Notes* sur Ausone. On lui a faussement attribué une dissertation qui fit beaucoup de bruit dans le temps, sous ce titre : *Mulieres non esse homines*; c'est-à-dire : *Les femmes ne sont pas des êtres pensants et raisonnables comme les hommes*, 1641, in-12.

ACILIUS (Caïus), vaillant soldat de l'armée de Jules-César, se signala dans un combat naval, près de Marseille. Ayant porté la main droite sur un des vaisseaux des ennemis, qui la lui coupèrent, il imita le fameux Cynégire, soldat athénien; et s'élançant de la gauche sur le tillac, il fit reculer tous ceux qui osèrent se présenter devant lui.

ACILIUS. *Voyez* AQUILIUS-SEVERUS.

ACILIUS-GLABRIO, consul sous Domitien, l'an de J.-C. 91, avec M. Ulpius Trajan, depuis empereur, fut forcé par Domitien de descendre dans l'amphithéâtre pour y combattre les bêtes féroces. Il eut le bonheur de tuer un lion des plus grands, sans en avoir été blessé; mais cette adresse lui devint funeste. La jalousie qu'en conçut l'empereur, le porta à bannir Acilius-Glabrio sous un autre prétexte. Il le fit même mourir quatre ans après, comme coupable d'avoir voulu troubler l'état.

ACINDYNUS (Septimius), consul romain, l'an 414 avant J.-C. est connu par un trait singulier

auquel il donna occasion. Étant gouverneur d'Antioche, il fit enfermer un homme qui ne payait pas les impôts, et le menaça de le faire pendre, s'il ne s'acquittait pas à un jour marqué. Un très riche particulier offrit à la femme de ce prisonnier la somme qu'il devait, pour prix de ses faveurs. La femme consulta son mari, qui, plus ennuyé de sa prison, que jaloux de son honneur, lui ordonna d'acheter sa liberté aux dépens de sa vertu. Le libertin s'étant satisfait, donna à cette femme une bourse où il n'y avait que de la terre. Acindynus, instruit de cette fourberie, condamna cet avare débanché à payer au fisc la somme due par le prisonnier, et adjugea à son épouse le champ d'où il avait tiré la terre qui remplissait cette bourse. Saint Augustin nous a transmis ce trait d'histoire; mais Bayle l'a accusé faussement d'avoir approuvé l'action de la femme et le consentement du mari; il regarde seulement la complaisance de l'épouse comme moins criminelle que si elle eût été commise par débauche.

ACIS, fils de Faune, mérita par sa beauté la tendresse de Galatée, que le géant Polyphème aimait. Ce cyclope, l'ayant un jour surpris avec Galatée, l'écrasa sous un rocher qu'il lui jeta; mais la nymphe, pénétrée de douleur, changea son sang en un fleuve, appelé depuis Acis.

ACOMINATUS. *Voy.* NICETAS.

ACONCE, jeune homme d'une beauté singulière, aima passionnément Cydippe, qui ne voulut point l'écouter. Ayant perdu toute espérance de l'épouser, il grava sur une boule ces mots: *Je jure par Diane, Aconce, de n'être jamais qu'à vous.* Cydippe, aux pieds de laquelle il avait laissé tomber cette boule, la ramassa, lut cet écrit sans y penser, et s'engagea de même. Toutes les fois qu'elle voulait se marier, elle était attaquée d'une fièvre violente; et croyant que c'était une punition des dieux, elle donna sa main et son cœur à Aconce.

ACONCIO (Jacques), né à Trente, au commencement du XVIe siècle, se rendit célèbre comme philosophe, jurisconsulte et théologien. Il quitta la religion catholique pour se faire protestant, et se retira en Angleterre. Il y fut protégé par la reine Elisabeth, qui voulut bien accepter la dédicace de son livre: *De stratagematibus Satanæ in religionis negotio, per superstitionem, errorem, hæresim, odium, calumniams shisma, etc., libri VIII, Basiliex*, 1565, in-8°. Cet ouvrage a été loué par quelques protestants, et blâmé par d'autres plus raisonnables. Salden lui a appliqué ce qu'on a dit d'Origène: *Ubi bene, nil melius; ubi male, nemo pejus.* Le but de l'auteur était de réduire un très petit nombre de dogmes nécessaires à la religion chrétienne, et d'établir une tolérance réciproque entre toutes les sectes qui divisent le christianisme. C'est un système d'indifférence en matière de religion, ou, si l'on veut, un plan de pacification, publié sans sanction et sans autorité, le législateur des chrétiens n'étant point intervenu pour corriger ou modifier son ouvrage. Du reste, ce livre est écrit avec méthode, et d'une bonne latinité, quoique le style en soit quelquefois un peu affecté. Cet apostat mourut en Angleterre, vers l'an 1566. Son Traité *des stratagèmes de Satan* fut réim-

primé à Amsterdam, 1674, in-8°. On trouve à la suite deux traités, l'un, *de la méthode d'étudier*, l'autre, *de la manière de faire des livres;* ouvrage inutile à ceux à qui la nature n'a pas donné ce talent, et peu utile à ceux qui l'ont. *Voy*. les Mémoires de Nicéron, tom. 36.

ACOSTA (Joseph), provincial des jésuites au Pérou, né à Médina del Campo, mourut à Salamanque, en 1600, âgé d'environ 60 ans. Il avait quatre frères aussi jésuites: *Jérôme, Jacques, Christophe* et *Bernard;* mais Joseph fut le plus célèbre. Il donna en espagnol l'*Histoire naturelle et morale des Indes*, 1591, in-8°, qui a été traduite en français, par Robert Regnault; et un traité *De procuranda Indorum salute*, Salamanque, 1588, in-8°, qui peut être utile aux missionnaires. Il travailla long-temps, et avec succès, à la conversion des Indiens. *Voyez* le tome 30 des Mémoires de Nicéron...— Jean d'Acosta, de la même société, mourut pour la foi, à Nangasaki, en 1633.

ACOSTA (Uriel), d'abord chrétien, puis matérialiste, ensuite juif, était fils d'un gentilhomme portugais. Il était né à Oporto, vers la fin du XVIe siècle. Cet homme, né avec une de ces imaginations ardentes qui mènent à la démence, ou au génie, au lieu de se borner à pratiquer l'Evangile, eut la témérité de le vouloir soumettre à son examen. Il fut puni de sa hardiesse, en tombant dans le matérialisme. Accablé de doutes dans le christianisme, et de remords dans sa nouvelle opinion, il crut mettre fin à ses peines en se faisant circoncire. Les Juifs d'Amsterdam l'unirent à eux par ce lien; mais à peine l'opération était faite, qu'il lui fut aussi difficile de se soumettre aux observances de l'ancienne loi, qu'il le lui avait été de plier sa raison au dogme de la nouvelle. Il ne put garder le silence, et se fit excommunier par la synagogue. Il publia un livre pour démontrer qu'il fallait rejeter les rites et les traditions des pharisiens, pour s'attacher aux saducéens, dont il avait embrassé les dogmes Les Juifs le firent passer pour un athée; et un médecin de cette nation réfuta son système. Acosta publia alors son *Examen traditionum pharisaïcarum ad legem scriptam;* livre dans lequel il attaqua l'immortalité de l'ame, sous prétexte que Moïse n'a parlé ni du paradis ni de l'enfer. Les Juifs lui répondirent d'abord à coups de pierres, ensuite en le faisant emprisonner. La liberté lui fut rendue, en payant une amende. Acosta crut alors devoir cacher ses erreurs, qui lui attiraient des disgrâces; et, pensant que toutes les religions lui étaient indifférentes, il rentra dans celle des Juifs. La loi de Moïse n'était, selon lui, qu'une pure fiction des hommes, et non pas l'ouvrage de Dieu: il ne la suivait qu'en public. On l'accusa de ne point observer les autres préceptes judaïques, ni dans les repas, ni sur d'autres points aussi importants: ce fut la source d'un nouveau chagrin, La synagogue l'excommunia de nouveau, et lui imposa une rude pénitence. Il fut fouetté par le maître chantre d'Amsterdam, ensuite absous par le prédicateur de l'assemblée, et foulé aux pieds par son auditoire, suivant les rites hébraïques. Ce qu'il croyait et ce qu'il ne croyait pas, ne servant qu'à l'inquiéter,

il mit fin à toutes ces variations, en se faisant sauter la cervelle d'un coup de pistolet, vers l'an 1640 ou 1647.

ACOSTA. *Voyez* Costa.

ACOSTA (Gabriel d'), chanoine et professeur de théologie à Coïmbre, mort en 1616, a laissé des *Commentaires* sur une partie de l'ancien Testament, savoir : *sur le 49ᵉ chapitre de la Genèse, sur Ruth, les Lamentations de Jérémie, Jonas et Malachie*, Lyon, 1640, in-fol.

ACRISE, dernier roi d'Argos, apprit de l'oracle qu'un de ses petits-fils le tuerait un jour. Pour prévenir ce malheur, il enferma dans une tour d'airain Danaé, sa fille unique; mais cette clôture ne la mit pas à l'abri de la passion de Jupiter, qui descendit en pluie d'or dans la tour. Acrise la fit exposer dans une petite barque sur la mer, avec son fils Persée, dont elle venait d'accoucher. Polydecte, roi de Sériphe, une des îles Cyclades, trouv. cette barque, traita bien Danaé, et fit élever Persée, qui, étant devenu grand, tua son aïeul dans un combat, sans le connaître. Quelques mythologistes croient voir ici, comme dans le reste de l'histoire des temps fabuleux, des traits pris dans l'Écriture sainte; et en effet, il y a en ceci quelque rapport avec la naissance de Moïse.

ACRON, ou Agron, médecin d'Agrigente, qui vivait vers l'an 444 avant J.-C., fit allumer le premier de grands feux pour purifier l'air avec des parfums, et mettre fin à la peste qui affligeait Athènes. Pline est tombé dans l'erreur lorsqu'il a regardé Acron comme le fondateur des empiriques. Cette secte ne commença que 200 ans plus tard.

ACRONIUS (Jean), professeur de médecine et de mathématiques à Bâle, mourut dans cette ville en 1563. On a de lui des *traités* sur le mouvement de la terre, sur la sphère et la médecine. Il était de la Frise, une des Provinces-Unies. M. Barbier s'est trompé quand il a cru qu'Acronius n'avait publié aucun écrit. [La *Biographie* des médecins, entre autres, cite un ouvrage de cet auteur. M. Barbier prétend qu'il est douteux que l'*Elenchus* appartienne à J. Acron. Jocler, dans son *Dictionnaire des savants*, assure que cet Acronius ou Acron était professeur de théologie protestante à Franequer, et qu'il mourut à Harlem, en 1627. — Placcius, dans son *Thesaurus anonymorum et peudonymorum*, cite un Hélenus Acron commentateur d'Horace, et auteur de *notes* sur Perse. Il fut envoyé en ambassade auprès de Grégoire X, pour réunir les Grecs avec les Latins, et assista au deuxième concile de Lyon, en 1274; mais cette réunion ne fut pas approuvée.]

ACRONIUS, ou Acron (Jean), auteur, à ce que l'on croit, de l'*Elenchus orthodoxus pseudoreligionis romano-catholicæ*, Deventer, 1616, in-4°; ouvrage d'un fanatique turbulent. Il vivait au commencement du 17 siècle.

ACROPOLITE (George), est un des auteurs de l'*Histoire byzantine*; il vivait dans le 13ᵉ siècle, et eut l'emploi de logothète à la cour de Michel Paléologue; ce qui lui a fait donner le nom de Logothète (1), sous lequel il est très connu. C'est presque

(1) On appelait ainsi le chancelier et le surintendant des finances, à la cour de l'empereur de Constantinople. Voy. *Explicatio dignitatum*, apud Pleionem

tout ce qu'on sait de cet auteur. Son histoire, découverte en Orient par Douza, fut publiée en 1614; mais l'édition donnée au Louvre en 1651, in-fol., est fort supérieure et très rare. Cet ouvrage commence où finit Nicetas, et comprend depuis l'année 1205 jusqu'à l'expulsion des empereurs français, en 1265. Il est d'autant plus exact, que l'auteur a écrit sur ce qui s'est passé sous ses yeux. Léon Allatius et Douza ont commenté cet historien. C'était un homme de mérite qui cultiva les mathématiques avec succès. — Il eut un fils appelé Constantin, qui devint grand logothète de Constantinople, à qui nous devons les *Vies* de quelques saints, notamment celle de saint Jean Damascène dans les bollandistes, et d'autres ouvrages plus considérables, dont il ne reste que des extraits.

ACTÉON, petit-fils de Cadmus, chasseur célèbre dans la mythologie, fut métamorphosé en cerf, et dévoré par ses chiens, pour avoir regardé Diane dans le bain.

ACTIUS-NÆVIUS. *Voy.* NÆVIUS.

† ACTON, dont le vrai nom est Atton (Atto Vercellensis), évêque de Verceil en 945, naquit en Piémont au commencement du xe siècle. La douceur de ses mœurs et la régularité de sa vie le firent estimer et rechercher par les rois Lothaire et Hugues Capet, qui, à sa considération, firent de riches présents à son église, et lui accordèrent de grands priviléges. Atton passait pour un profond théologien et pour un savant canoniste. Une partie de ses œuvres a été recueillie par dom d'Achéry, Spicilége, t. 8), et publiées en entier à Verceil, 2 vol. in-fol., 1768. Il y a des *lettres* sur différents sujets, des *traités* sur l'ordination des évêques, et autres matières de droit canonique.

† ACTON (Joseph), premier ministre de Ferdinand IV, roi de Naples, naquit le 1er octobre 1737; à Besançon. Son père, Edouard Acton, Irlandais de naissance et baronnet, vint s'établir en France, et exerça la médecine avec succès à Besançon, où il fixa son séjour. Il donna à son fils une éducation soignée, et le fit recevoir dans la marine royale. Quelques désagréments qu'il y éprouva, ou plutôt le refus d'un grade important qu'on crut devoir lui faire, le portèrent à quitter la France. Il parcourut l'Italie, et se fixa en Toscane, où le grand duc Léopold lui donna le commandement d'une grande frégate. Il parvint bientôt, sur la recommandation du marquis Tanucci, aux premiers grades de la marine. Lorsque le roi Charles III entreprit le siége d'Alger, Acton commandait les vaisseaux toscans réunis à ceux du roi d'Espagne; et ce fut cette expédition qui fut la cause de sa fortune. Acton parvint à sauver plusieurs milliers d'Espagnols qui allaient être enveloppés par les Maures. Cette action éclatante fit du bruit; et le roi de Naples, d'après l'avis de son ministre, lui offrit du service. Acton accepta, et bientôt, par ses intrigues et son adresse, il acquit la faveur du roi, et surtout celle de la reine. Nommé ministre de la marine, il fit des épargnes considérables pour fournir aux dépenses de la cour, et, par cette indigne malversation, il gagna

de plus en plus la confiance de son souverain. On lui donna le ministère de la guerre; et à la disgrâce du marquis della Sambucda, Acton fut déclaré premier ministre. Dès ce moment, il gouverna avec une autorité illimitée; il établit un conseil de finances, dans lequel il fit entrer la reine, se lia en même temps avec Hamilton, ministre d'Angleterre, et sembla ne s'occuper plus que des intérêts de cette puissance. En même temps, afin d'avoir un appui et un surveillant adroit auprès de la reine, il lui fit faire la connaissance de lady Hamilton (*voyez* cet article), pour laquelle Marie-Caroline conçut l'amitié la plus intime. Le cabinet de Madrid perdit toute espèce d'influence sur celui de Naples: et quoique le roi conservât toujours de la déférence pour les avis de Charles III son père, on lui fermait la bouche par les mots d'intérêt de l'état et de bonheur des peuples. Sur le refus que fit Acton de recevoir une frégate chargée de blé, que le gouvernement français envoyait au secours de la Calabre, qu'un tremblement de terre venait de désoler, le roi d'Espagne écrivit des lettres très pressantes à son fils, pour l'engager à renvoyer ce ministre. Mais la reine soutint Acton, et le roi le conserva. Le cardinal de Bernis vint de Rome à Naples, pour tâcher de faire cesser cette lutte scandaleuse d'un fils contre son père; mais sa mission n'eut aucun effet; Acton sut conjurer tous les orages et braver ses plus puissants ennemis. Charles III, croyant pouvoir apporter d'utiles changements au cabinet de Naples, avait invité son fils Ferdinand à faire un voyage à Madrid; et, pour l'effectuer, il lui avait fait présent d'un magnifique vaisseau. Le roi, la reine, et le prince royal s'y embarquèrent en 1785; mais, par les secrètes manœuvres d'Acton, ce voyage se borna à visiter Livourne, Florence et quelques autres villes de l'Italie. Fier du triomphe qu'il remportait sur la France et sur l'Espagne, l'ambition d'Acton n'eut plus de bornes. Tandis qu'il exerçait de cruelles vengeances sur tous les seigneurs, qui se plaignaient de sa hauteur et de son despotisme, il imposait des lois à ses maîtres, et les accoutuma presque à lui obéir. Suivant le système de Tanucci (*voyez* TANUCCI), il recommença les anciennes disputes avec la cour de Rome, et, de sa propre autorité, il supprima (dans cette même année 1785) un grand nombre d'églises et de monastères, secondé par sa créature le marquis de Santo-Marco, ministre du culte. C'est en vain que le marquis de Caracciolo, qu'on avait nommé, pour la forme, ministre des affaires étrangères, voulut s'opposer à de si violentes mesures: il ne fut pas écouté, et n'eut plus de voix dans le conseil. La mort de Charles III, en 1788, affranchit Acton de toute espèce de contrainte. Dans la même année, la révolution française éclata; mais le ministre n'aimait ni les Français ni leur gouvernement. Aussi la cour de Naples ne prit-elle qu'un intérêt peu actif aux malheurs de Louis XVI. Il songea plutôt, pour flatter les désirs de la reine, à former une double alliance avec l'Autriche. Les deux cours se rencontrèrent à Bologne le 14 Juin 1791. Ce fut dans cette ville qu'on fit la remise de deux princesses na-

politaines, destinées pour épouses, l'aînée à l'archiduc François (actuellement empereur), et la seconde, à Ferdinand, grand-duc de Toscane. Le même jour, et à la même heure, entraient dans Bologne les tantes du malheureux Louis XVI. Ces mariages, conclus par la médiation d'Acton, ne manquèrent pas de lui donner une plus grande influence auprès de ses souverains. Sa conduite, cependant, fut digne d'éloges, en 1792, lorsque le gouvernement anarchique qui bouleversait la France fit paraître d'étranges prétentions, et voulait entièrement diriger le cabinet napolitain. Acton, qui, jusqu'alors, n'avait cédé ni aux promesses ni aux menaces, fut enfin contraint de fléchir à la vue d'une escadre française qui allait bombarder Naples. Il s'en vengea l'année suivante, et parvint à empêcher que le ministre français ne fût reçu près de la Porte ottomane. Deux mois après, Ferdinand IV déclara la guerre à la France, et envoya à Toulon une escadre qui s'unit à celle des Anglais et des Espagnols; mais elle rentra bientôt dans le port de Naples. Il y avait déjà dans ce royaume un grand nombre de mécontents de toutes les classes, qui étaient prêts à embrasser les nouvelles maximes que les agents français s'efforçaient d'y répandre. On créa une junte d'état pour les réprimer, et Acton en eut la direction. Peut-être aura-t-il abusé de son autorité et commis des vengeances particulières; mais les circonstances difficiles où il se trouvait, pouvaient néanmoins excuser en lui quelques actes de rigueur. Charles Lambert, poussé par l'amiral Latouche, avait ourdi en janvier une conspiration qui fut découverte à temps. En 1795, on en apprit une nouvelle, tramée par des personnages les plus distingués. Dans cette même année, Acton demanda sa démission; mais elle ne fut qu'apparente, et seulement pour feindre d'accéder aux demandes réitérées du gouvernement français. Il conclut enfin la paix avec ce dernier en 1797, mais il ne perdit pas pour cela la faveur de la reine, comme ses ennemis l'avaient espéré. Cette paix ne fut pour lui qu'un moyen pour gagner du temps, et conclure une alliance avec l'Empire, la Sardaigne et la Toscane. La Chèse, dernier envoyé français à Naples en 1798, présenta un mémoire de plaintes auxquelles on ne prêta aucune attention, et l'on continua à lever des troupes. L'armée, portée, par les soins d'Acton, à 120 mille hommes, était commandée par Micheroux, Damas et Marck (*voyez* ces noms), tous étrangers. Le ministre accompagna son souverain dans cette expédition, qui fut des plus malheureuses: l'armée napolitaine fut battue sur tous les points. Obligé de conclure de nouveau la paix avec la France, Ferdinand IV, d'après les sollicitations pressantes du ministre français, renvoya Acton, qui se retira en Sicile. Lorsque ce monarque fut contraint, en 1801, de quitter Naples, et qu'il passa escorté par l'escadre anglaise, à Palerme, Acton rentra au service de ses anciens maîtres, dont il n'avait jamais perdu la faveur; et quoi qu'il ne prît pas le titre de ministre, il n'en eut pas moins toute l'autorité. Dans les discussions fréquentes qui s'élevèrent entre la reine et les Anglais, qui avaient débarqué une

forte armée en Sicile, où ils s'étaient rendus maîtres de tous les ports, Acton balança long-temps auquel des deux partis il devait s'attacher. Il avait d'abord cherché à les réunir; mais tous ses efforts furent vains; et, voyant que les Anglais étaient les plus forts, il leva le masque, et, après plusieurs propos insolents, il osa répondre aux reproches que lui faisait la reine, « qu'il était temps » que sa majesté *permît au roi* » *d'être roi.* » Ce n'était pas la reconnaissance que Marie-Caroline devait attendre d'un homme qu'elle avait comblé de bienfaits et honoré de sa confiance. Cependant, sous les nouveaux protecteurs qu'il s'était choisis, ce ministre ne joua qu'un rôle très secondaire et presque humiliant. Enfin il mourut, chargé d'infirmités, en décembre 1808. Acton ne manquait pas de talents; il avait de l'instruction, connaissait parfaitement les hommes et les affaires. Il était en outre adroit, dissimulé, insinuant, et d'un caractère ferme. Il amassa des richesses immenses, satisfit son ambition et sa cupidité; mais sachant, par sa propre conduite, combien il avait mérité la haine du peuple et des grands, il vécut dans une crainte et une défiance continuelle; et pendant une longue carrière, il ne jouit que de peu d'instants de repos.

ACTUARIUS (Jean), médecin grec, qui donna le premier, dans le XIIIe siècle, l'analyse des purgatifs doux, tels que la casse, la manne, le séné, etc. Henri-Étienne fit, en 1567, une édition de ses ouvrages in fol., traduits par différents auteurs, dans l'édition des *Medicæ artis principes.* Ce médecin avait beaucoup de goût pour les systèmes et pour la médecine raisonnée. Il joignait cependant l'expérience à la théorie.

† ACUNA (Don Antonio Osorio d'), Espagnol et évêque de Zamora, était d'une naissance illustre, et embrassa l'état ecclésiastique. Ferdinand le Catholique l'employa dans diverses ambassades. Il remplit ces missions à la satisfaction de son maître, qui le fit nommer, vers 1519, à l'évêché de Zamora, dans le royaume de Léon. D'un esprit inquiet et hardi, poussé d'ailleurs par des inimitiés particulières, il se jeta dans un parti séditieux, connu dans l'histoire d'Espagne sous le nom de *sainte ligue*, et leva un régiment formé de prêtres et d'un grand nombre de ses diocésains, à la tête duquel il se mit. En vain on lui représenta l'inconvenance de cette conduite pour un évêque, et ce qu'il devait à son souverain; il fut sourd à toutes les remontrances; et à l'affaire de Tordésillas, il soutint, avec ses prêtres, le choc de l'armée impériale. Son cri de guerre était: *Aqui, mis clerigos*: « A moi, » mes prêtres. » Le mauvais succès de cette affaire ne le fit point rentrer dans le devoir. Il parvint à s'emparer de la ville de Tolède, et s'en fit proclamer archevêque; mais la ligue ne se soutint pas long-temps. Padilla, qui en était le chef, ayant été battu à Villadar le 24 avril 1521, et fait prisonnier, lui et les principaux de son parti périrent sur l'échafaud. L'évêque de Zamora s'enfuyait déguisé, pour se rendre en France, lorsqu'il fut arrêté sur les frontières de Navarre, et enfermé dans un château fort. Il tenta de s'évader. Le fils du commandant de la forteresse le surprit comme il cherchait à exécuter ce projet;

Acuna lui fendit la tête avec une brique cachée dans l'étui de son bréviaire. Charles-Quint crut ne plus devoir de ménagement à un prélat si violent, et l'abandonna à la rigueur des lois : il fut décapité, et sa tête exposée aux créneaux du château.

† ACUNA (Don Rodrigue d'), archevêque de Lisbonne, d'une des premières familles de Portugal, fut, en 1640, un des principaux agents de la conjuration qui remit la maison de Bragance sur le trône. Il était savant, versé dans les affaires, habile à manier les esprits, fort aimé des Portugais, et par conséquent haï des Espagnols. Une révolution ayant été de longue main et fort secrètement ménagée par Pinto, intendant du duc de Bragance, Acuna peignit sous de si vives couleurs la honte du joug espagnol, la dureté du gouvernement, et la cruauté de Vascoscellos, ministre absolu du roi d'Espagne, qu'il fut résolu de secouer cette servitude, et d'appeler le duc de Bragance au trône. En effet, la conjuration éclata, non sans qu'il y eût du sang répandu, mais du moins sans trouble; et ce prince fut proclamé roi. En attendant qu'il vînt prendre les rênes du gouvernement, l'archevêque de Lisbonne fut nommé unanimement président du conseil et lieutenant général du royaume. Il prêta, le premier, serment au nouveau roi, et contribua beaucoup à l'affermir sur le trône.

† ACUNA (Christophe d'), missionnaire et jésuite espagnol, n'avait que 15 ans lorsqu'il entra dans la société en 1612. Après qu'il eut fini ses études, ses supérieurs l'envoyèrent en mission au Chili et au Pérou. Il fut recteur du collége de Cuença, et il y professait la théologie morale en 1538. Le conseil supérieur de Lima, voulant faire explorer la rivière des Amazones, chargea de cette expédition le général Texeira, et lui adjoignit le P. d'Acuna, avec ordre à celui-ci de repasser en Espagne pour y rendre compte au roi du résultat de ce voyage. Acuna resta neuf mois sur le fleuve, et eut occasion d'y faire d'utiles observations, et d'y recueillir des renseignements curieux sur différentes peuplades, notamment sur ces femmes guerrières dont un certain cacique avait parlé à Orellana lors de la découverte, et qui donnèrent à celui-ci occasion de nommer le fleuve rivière des Amazones. Depuis Acuna, M. de la Condamine vérifia de nouveau leur existence (1). Arrivé en Espagne, Acuna fut admis près du roi, et lui fit part de ses découvertes. Ce prince lui ayant permis de les publier, il les fit imprimer sous ce titre : *Nuevo descubrimiento del gran rio de las Amazonas*, Madrid, 1641, in-4°. L'Espagne ne tira pas de ce voyage l'utilité qu'on en attendait; on craignit même que le livre d'Acuna ne nuisît aux intérêts de ce royaume, vu la révolution arrivée en Portugal. Philippe IV fit donc détruire tous les exemplaires qu'on put rencontrer. Deux toutefois échappèrent : l'un fut conservé dans la bibliothèque du Vatican, l'autre passa entre les mains de M. de Gomberville, qui en fit une version française, publiée après sa mort, sous le titre de *Relation de la Rivière des Amazones*, Paris, 1682, 2 vol. in-12.

(1) *Voyez* la relation abrégée de son voyage dans l'intérieur de l'Amérique. Maëstricht, 1778, 1 vol. in 12, page 99.

On dit que cette traduction n'est point exacte; elle fut réimprimée dans le voyage autour du monde de Wood's Rogers. Quant au P. d'Acuna, après être allé à Rome en qualité de procureur-général de sa province, il revint en Espagne avec le titre de qualificateur de l'inquisition. Ses supérieurs le renvoyèrent au Pérou, où il mourut vers l'an 1676.

ACUSILAS, ancien historien grec, d'Argos, vivait avant la guerre du Péloponèse; il est auteur d'un ouvrage intitulé *les Généalogies*. Quelques écrivains l'ont mis au nombre des sept sages. Il est souvent cité par les anciens. M. Sturz a recueilli quelques fragments de son histoire, qui sont parvenus jusqu'à nous.

ACYNDINUS. *V.* ACINDYNUS.

ADAD, fils de Badad, succéda à Husan dans le royaume d'Idumée. Il fut en guerre avec les Madianites, qu'il défit dans une plaine qu'on appela *le champ de Moab*, et où, en mémoire de cette victoire, il bâtit la ville d'Avith, qui veut dire *monceau*, à cause du grand nombre de morts entassés les uns sur les autres.

ADAD, fils du roi de l'Idumée orientale, qui s'enfuit en Égypte avec les serviteurs du roi son père, dans le temps que Joab, général des troupes de David, exterminait tous les mâles de l'Idumée. Il vint d'abord à Madian, de là à Pharan, d'où il passa en Égypte: il y fut bien reçu de Pharaon, qui lui donna un logement, lui assigna une terre, et pourvut à l'entretien de sa maison. Il gagna même tellement l'affection de ce prince, qu'il lui fit épouser la sœur de la reine, dont il eut un fils. La sainte Écriture fait aussi mention d'un troisième Adad, dernier roi d'Idumée, et successeur de Balanam. Les rois de Syrie portaient assez communément le nom d'Adad ou Adab.

ADALARD, ou ADELARD, né vers l'an 753, était fils du comte Bernard, petit-fils de Charles-Martel, et cousin-germain de Charlemagne. Ce prince ayant répudié Ermengarde, fille de Didier, roi des Lombards, Adalard fut si sensible à ce divorce, qu'il quitta la cour pour prendre l'habit religieux à Corbie, en 772. L'empereur le nomma à cette abbaye, et lorsqu'il établit Pépin roi d'Italie, en 796, il lui donna Adalard pour son premier ministre. Bernard, roi d'Italie et neveu de l'empereur Louis le Débonnaire, s'étant révolté en 817, Wala, prince du sang, qui avait eu beaucoup de part au gouvernement, devint suspect à cet empereur, et fut exilé. Adalard, frère de Wala, fut enveloppé dans sa disgrâce, et relégué dans l'île de Héro, aujourd'hui Noirmoutier. Il fut rétabli au bout de sept ans dans son abbaye, en 822: l'empereur le fit même revenir à la cour. Adalard fonda en 823 la célèbre abbaye de Corwey, ou la Nouvelle-Corbie, en Saxe. Sa mort, arrivée le 2 janvier 826, à 72 ans, causa de vifs regrets aux gens de bien et aux savants. Il possédait les langues latine, tudesque et française. On l'appelait l'*Augustin* de son temps. Il ne nous reste que des fragments de ses écrits. Son principal ouvrage était un *Traité touchant l'ordre ou l'état du palais et de toute la monarchie française*. Il est honoré comme saint, et ses reliques se conservent à Corbie en Picardie; mais son nom n'est

point dans le Martyrologe romain. Paschase Radbert à écrit sa vie, ainsi que saint Gérard : celle-ci n'est que l'abrégé de l'autre.

ADALBERON, célèbre archevêque de Reims, chancelier de France, se distingua comme prélat et comme ministre, sous le roi Lothaire. Il mourut le 5 janvier 988, après avoir comblé de bienfaits l'église et le chapitre de Reims.

ADALBERON (Ascelin), fut ordonné évêque de Laon, l'an 977, par le précédent. Prélat ambitieux et bas courtisan, il eut la lâcheté de livrer à Hugues Capet, Arnoul, archevêque de Reims, et Charles, duc de Lorraine, compétiteur de Hugues, auxquels il avait donné un asile dans sa ville épiscopale. Il mourut l'an 1030. Il est auteur d'un poème satirique en 430 vers hexamètres, dédié au roi Robert. Adrien Valois en a donné une édition en 1663, in-8°, à la suite du panégyrique de l'empereur Bérenger. On y trouve quelques traits d'histoire curieux.

† ADALBERT Ier, fils de Boniface II, comte de Lucques, marquis et duc de Toscane, fut rétabli dans ce duché en 847, après la mort de son père, qui en avait été chassé par l'empereur Lothaire Ier. Adalbert régna dans les commencements avec gloire, et devint le feudataire le plus puissant de toute l'Italie. Fier du rang qu'il occupait, il se mêla dans les querelles de Carloman et de Jean VIII. Ce pape croyait devoir transmettre la couronne impériale à Charles le Chauve, qu'il protégeait. Adalbert, qui suivait le parti opposé, leva une forte armée, et, secondé par son beau-père Lambert, duc de Spolette, marcha contre Rome, qu'il remplit d'épouvante et de deuil, força Jean VIII à se réfugier dans la basilique de Saint-Pierre ; et, méprisant l'excommunication que ce pape avait lancée contre lui, il arracha des Romains le serment de fidélité qu'il leur fit prêter à Carloman. Ce prince mourut vers l'an 887.

† ADALBERT II, duc de Toscane, fils du précédent, rendit sa cour la plus brillante et la plus somptueuse de toute l'Italie, protégea les sciences et les arts, qui, à cette époque, commençaient à refleurir ; mais cet état de prospérité ne fut pas de longue durée. La maison des Carlovingiens venait de s'éteindre, et les seigneurs italiens se disputaient les deux couronnes de Lombardie et de l'Empire. Parmi un grand nombre de prétendants, les rivaux les plus redoutables étaient Guido, duc de Spolette, et Bérenger, duc de Frioul. Quoique Adalbert eût pu faire valoir les mêmes prétentions que les autres feudataires, il aima mieux ne s'occuper que de la sûreté et de l'indépendance de ses états, en tenant la balance entre les différents compétiteurs. Il s'attacha d'abord au parti de Guido, qui était son oncle ; mais il le quitta ensuite, et suivit successivement tous les divers partis dans lesquels l'entraînait son inconstance ou une fausse politique, et passa ainsi de malheur en malheur. Arnolphe, roi d'Allemagne, le fit arrêter en 894. Lambert, fils de Guido, le battit en 898, près de St.-Denino, et le fit prisonnier. Il recouvra sa liberté par une forte rançon; et, s'étant attaché à Louis de Provence, qu'il avait appelé en Ita-

lie en 900, la perfidie et l'ingratitude de ce prince forcèrent Adalbert à l'abandonner. Haï de tous les partis, et souvent persécuté, il traîna une misérable existence jusqu'à sa mort, arrivée, à ce que l'on croit, en 917. Les trois dernières années de sa vie et le sort de sa famille sont presque entièrement ignorés. Muratori le regarde comme un des ancêtres de la maison d'Este, dont la ligne masculine s'éteignit dans la personne d'Hercule Renaud, duc de Modène. Béatrix, princesse d'Este, sa fille, et épouse de l'archiduc Ferdinand, mort en 1812, est mère de l'archiduc François, actuellement duc de modène et de Reggio.

ADALBERT (Saint), évêque d'Augsbourg, mourut en 921. — Il y a un autre saint Adalbert, évêque de Prague, qui, après des travaux essuyés pour convertir les Bohémiens au christianisme, fut massacré par des idolâtres polonais, auxquels il était allé porter l'Évangile, le 29 avril 997. [On l'appela l'*Apôtre de la Prusse*, où il fit plusieurs conversions. Boleslas, prince de Pologne, racheta le corps de ce martyr par une somme d'un poids égal.] Il ne faut pas confondre ces deux saints avec Adalbert ou Adelbert, archevêque de Magdebourg, qui, sous l'empire d'Othon le Grand, travailla longtemps et avec de grands succès à la conversion des Slaves. Il fut moins heureux dans sa mission chez les Rugi, habitants de la Poméranie et de l'île de Rugen, qui résistèrent à ses instructions. Il mourut à Mersebourg, le 20 juin 981. Baronius, Pagi, Mabillon et d'autres savants ont cru qu'Adalbert avait prêché l'Évangile aux Russes ou Moscovites; mais il paraît qu'ils se sont trompés, en prenant les Rugi pour les Russes.

ADALBERT ou ADELBERT, roi d'Italie, fils de Bérenger II, naquit à Paris en 930. Son père l'associa au trône, mais il ne partagea pas son autorité avec lui. En 961, Adalbert, ayant réuni une armée de 60,000 hommes, s'avança sur l'Adige, pour s'opposer à Othon Ier, qui avait entrepris la conquête de l'Italie. Mais les chefs de cette armée, qui haïssaient Bérenger, ainsi que tous les sujets de ce prince injuste et farouche, refusèrent de se battre, à moins que Bérenger n'abdiquât en faveur de son fils. Ce monarque s'y refusa, et l'armée se dispersa sur-le-champ. Othon, ne trouvant aucune résistance, se rendit maître de l'Italie en peu de jours. Bérenger s'enferma dans la forteresse de San-Leo, tandis qu'Adalbert parcourait l'Italie, sous divers déguisements, cherchant en vain à ranimer le zèle de ses sujets. Il se réfugia enfin auprès de Nicéphore Phocas, empereur de Constantinople, et il mourut dans cette ville vers l'an 974.

ADALBERT. *Voy.* ALDEBERT.

ADAM, le premier des hommes et le père de tous les autres. Il fut formé le sixième jour de la création du monde. Dieu le plaça dans le paradis terrestre, dont il lui accorda une pleine jouissance, en exceptant seulement le fruit d'un arbre dont il lui défendit de manger. Adam, tenté par Eve, désobéit à son créateur, qui le chassa du paradis, l'assujettit à la mort, à laquelle il n'était pas destiné, s'il eût été obéissant. Père et représentant de toute sa postérité, il l'entraîna dans le même malheur. Comme

l'infortune d'un roi dépossédé, comme la disgrâce d'un ministre se communique à leur famille, la chute du premier des hommes les perdit tous. Des misères de tout genre, les maladies du corps et de l'esprit, furent une suite de cette fatale dégradation de la nature humaine. Toutes les contradictions physiques et morales, observées dans les choses créées, prennent leur dénoûment et leur explication dans la chute d'Adam, et dans ce que nous appelons *péché originel*. C'est de l'ignorance de cette source féconde d'explications satisfaisantes, que sont nés le manichéisme, le fatalisme, et d'autres systèmes erronés. (Voy. *le Catéch. philos.*, n° 458.) Dieu, après avoir annoncé son arrêt à Adam, lui promit un messie rédempteur. Adam eut trois fils après son péché, Caïn, Abel et Seth, et plusieurs autres enfants dont l'Écriture ne dit pas le nom. Il mourut à l'âge de 930 ans. On ne doit pas ajouter foi aux fables dont les rabbins ont chargé l'histoire d'Adam, et l'on doit s'en tenir à ce qu'en rapportent les livres saints. C'est une chose révoltante que le soin avec lequel les rédacteurs anglais de la nouvelle histoire universelle, ont recueilli toutes ces extravagances. L'histoire d'Adam a passé, non sans être défigurée, dans les annales de toutes les nations; partout la tradition et les vieux livres en ont conservé quelques traits. « N'oublions pas (dit Voltaire), au sujet des Indiens, » qu'ils ont un paradis terrestre, » et que les hommes qui abusèrent des bienfaits de Dieu » furent chassés de ce paradis : » la chute de l'homme dégénéré » est le fondement de la théologie de presque toutes les anciennes nations.... Ce qu'il y a » de plus singulier encore, c'est » que le *vedam* des anciens » brachmanes enseigne que le » premier homme fut *Adimo*, et » la première femme *Procriti*. » *Adimo* signifiait *seigneur*, et » *Procriti* voulait dire la *vie*, » comme *Heva*, chez les Phéniciens et les Hébreux signifiait » aussi la *vie* ou le *serpent*. Cette » conformité mérite une grande » attention. » (Essai sur les mœurs, Disc. prél.) L'Écriture ne dit rien de la vie et de la mort d'Adam. « Mais c'est avec grande raison que nous croyons, dit saint Augustin, que les deux premiers hommes ayant mené, après leur péché, une vie sainte, parmi les travaux et les misères dont ils étaient accablés, ont été délivrés des supplices éternels. » L'histoire d'Adam, qui est simple et laconique dans la Genèse, a fourni une ample matière aux conjectures des commentateurs, aux erreurs des hérétiques, et aux objections des incrédules : mais, à la considérer en elle-même, et sans faire aucun effort pour dissiper les difficultés qu'elle présente, elle est infiniment satisfaisante en comparaison de tout ce que la philosophie a imaginé sur l'origine des hommes. Les anciens athées, qui disaient que les hommes étaient fortuitement sortis du sein de la terre, comme les champignons; les matérialistes modernes, qui pensent que la naissance de l'homme a été un effet nécessaire du débrouillement du chaos; les savants physiciens, qui ont calculé et fixé les époques de la nature, sans nous apprendre comment les hommes, les animaux et les plantes ont pu éclore d'un

globe de verre enflammé dans son origine, sont aussi peu sages les uns que les autres. Leurs rêves sublimes disparaissent devant le récit simple et naturel de l'auteur sacré : « Au commencement, Dieu créa le ciel » et la terre... Il dit : *Que la lumière soit*, et la lumière fut... » Il dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*, » et l'homme fut fait à l'image » de Dieu. » (Gen. I.) Par ce peu de paroles, l'homme apprend ce qu'il est, ce qu'il doit à Dieu et à soi-même, ce qu'il a lieu d'attendre de la bonté de son créateur (*Voy.* Moïse). Le nom d'*adamites* a été donné à quelques sectaires cyniques et abominables qui, dans leurs assemblées, se mettaient nus, comme Adam et Eve l'étaient dans l'état d'innocence. Cette secte, renouvelée à Anvers dans le XIIIe siècle, fut portée en Bohême, au XVe, par un Flamand nommé Picard, et passa de là en Pologne, où l'on croit qu'elle subsiste encore. Quant aux *préadamites*, *voy.* au mot. PEIRÈRE.

ADAM, de Brême, chanoine dans sa patrie, vivait sur la fin du XIe siècle. On a de lui une *Histoire ecclésiastique*, qu'il composa dans sa jeunesse, divisée en quatre livres. Il y traite de l'origine, de la propagation de la foi dans les pays septentrionaux, et en particulier dans les diocèses de Brême et de Hambourg, depuis le règne de Charlemagne jusqu'à celui de Henri IV, empereur. Il est encore auteur d'un petit *Traité de la situation du Danemarck*, imprimé à la suite de son histoire, dont la meilleure édition est celle de Helmstad, en 1670, in-4°. Lindenbruch avait publié l'un et l'autre de ces ouvrages avec d'autres traités, dès l'an 1595; Leyde, in-4°.

ADAM de Saint-Victor, chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Victor-lès-Paris, mourut l'an 1177, et fut inhumé dans le cloître de cette abbaye, où l'on voyait son épitaphe en dix vers, qu'il composa lui-même. Parmi ces vers on remarquait ceux-ci :

Unde superbit homo, cujus conceptio culpa,
Nasci pœna, labor vita, necesse mori.

Il a fait aussi quelques traités de dévotion, entre autres une *prose* en l'honneur de la sainte Vierge, dont on trouve une traduction française dans le *Grand Martial de la mère de vie*, Paris, 2 vol. in-4°; le premier, gothique et sans date; le second, en lettres rondes, est de 1539.

ADAM, dit l'*Écossais*, parce qu'il était de ce pays, surnommé aussi de *Prémontré*, parce qu'il avait embrassé l'institut de cet ordre vers 1158, était docteur en théologie et célèbre par les progrès qu'il avait faits dans cette science. Il enseigna l'Écriture sainte et la tradition dans l'abbaye de l'Étang-Vert, de son ordre, en Écosse. L'église de Withorn (candidat casat), dans le même pays, siége épiscopal, étant devenue régulière et ayant été unie à l'ordre de Prémontré, Adam en fut élu abbé et évêque. [Mulanus le Myre et Possevin ont prétendu qu'il avait été abbé général de Prémontré en 1158, le confondant avec Adam de Cressy, revêtu de cette prélature à cette époque. Il est auteur de divers ouvrages qu'Amat de la Fontaine, alors abbé de Chambre-Foutaine, dans le diocèse de Meaux, fit imprimer à Paris en 1518. Ces ouvrages consistent

en quelques *traités ascétiques* et cent *sermons*. Godefroi de Ghys Sitbrecht, prieur de Saint-Nicolas de Furnes, du même ordre, les fit réimprimer à Anvers, 1659, in-fol. On attribue aussi à Adam un traité intitulé *Soliloquium*, que d'autres néanmoins croient être l'ouvrage ou d'Adam le Chartreux, ou d'Adam de Saint-Victor. L'article *Adam de Prémontré*, dans Moréri, est fautif. Il y est qualifié *docteur de Sorbonne*, et la maison de Sorbonne ne fut fondée qu'en 1253, près de cent ans après. On y suppose aussi qu'Adam, après sa profession, en 1158, fut envoyé en Écosse par saint Hubert, et ce saint était mort en 1134. La *Biographie universelle* place la mort d'Adam en 1180, ce qui est contraire à ce que dit Waghanare, historien de l'ordre, *floruit anno* 1180. En effet, l'époque de la mort d'Adam est restée ignorée.

ADAM, savant et pieux chartreux de Londres, florissait en 1340. On a de lui : 1° *Vie de saint Hugues de Lincoln*, publiée avec des notes par D. Bernard Pez, *Bibliot. ascetica*, tom. 10, p. 3; 2° deux *Traités sur les avantages de la tribulation*, Londres, 1530; 3° *Scala cœli; De sumptione Eucharistiæ; Speculum spiritualium*, qui sont restés manuscrits.

ADAM, d'Orleton, né à Héréford, devint évêque de cette ville, puis de Worchester, et de Winchester. Il était d'un caractère intrigant, qui occasiona beaucoup de troubles en Angleterre. Il mourut l'an 1375, aveugle et fort âgé, mais peu regretté. [On prétend que des factieux (partisans de l'ambitieuse Isabelle, femme d'Édouard II et chef des révoltés), l'ayant consulté sur le sort qu'ils destinaient au roi, Adam leur fit cette réponse ambiguë, qui coûta la vie à Édouard II : *Edwardum regem occidere nolite timere bonum est*, qu'on peut expliquer de ces deux façons : *Ne tuez pas le roi Édouard; il est bon de craindre* : ou *N'ayez point de crainte de tuer le roi Édouard; c'est une bonne action.*]

ADAM (Melchior), né en Silésie dans le XVIe siècle, recteur du collége d'Heidelberg, publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque la vie des philosophes, théologiens, jurisconsultes et médecins du XVIe siècle et du commencement du suivant. [Cet ouvrage a été réuni à un autre livre du même auteur sous le titre de *Dignorum laude virorum, quos musa vetat mori, immortalitas*, 5 vol. in-8° ou 1 in-fol. C'est une compilation mal digérée et mal écrite, où l'auteur n'a admis, à l'exception de quelques Allemands, que des prétendus réformés, et dont Bayle s'est beaucoup servi.]

ADAM (Jean), jésuite limousin, professeur de philosophie et prédicateur, mourut supérieur de la maison professe de Bordeaux en 1684. Il est connu par son zèle contre les prétendus disciples de saint Augustin, et contre les calvinistes. Il fut envoyé par Louis XIV à Sedan pour y travailler au rétablissement de la foi catholique. On a de lui : 1° *le Triomphe de l'Eucharistie contre le ministre Claude* ; 2° *la Vie de saint François de Borgia* ; 3° *Calvin défait par soi-même et par les armes de saint Augustin qu'il avait usurpées* ; 4° une traduction de l'*Office de l'Église*, qu'il opposa aux Heures de Port-Royal ; 5° des *Sermons*

pour l'Avent, Bordeaux, 1685, in-8°, et plusieurs autres livres. On lit dans le *Menagiana* qu'un seigneur de la cour dit à la reine Anne d'Autriche, après avoir entendu un de ses sermons, où Adam comparait les Parisiens aux Juifs, la reine à la sainte Vierge, le cardinal Mazarin à saint Jean l'évangéliste, qu'il était préadamite. La reine lui demanda ce que cela voulait dire : « C'est que je ne crois pas, répondit-il, que le père Adam soit le premier homme du monde. »

ADAM (Lambert-Sigisbert), sculpteur célèbre, né à Nancy en 1700, mort le 13 mai 1759, de l'ancienne académie de Saint-Luc à Rome, et de l'académie Clémentine à Bologne, se distingua par la beauté de son ciseau. Il passa dix ans dans la première de ces villes, et restaura douze statues en marbre, dites la *Famille de Lycomède*, qu'on avait trouvées à deux lieues de Rome, dans les ruines du palais de Marius. Ce fut le cardinal de Polignac qui chargea Adam de ce travail long et difficile. Il fut souvent employé pour embellir les maisons royales, et il s'en acquitta avec autant de zèle que de gloire. Ses principaux ouvrages sont : 1° *le Triomphe de Neptune ;* 2° *Groupes de cinq figures et de cinq animaux*, en plomb bronzé, à Versailles ; 3° le *Bas-relief de la chapelle de Sainte-Adélaïde*, en bronze; 4° le *Groupe de la Seine et de la Marne*, en pierre, à Saint-Cloud; 5° deux *Groupes* en marbre, représentant *la chasse et la pêche*, à Berlin ; 6° *Mars caressé par l'Amour*, à Belle-Vue ; 7° une *Statue* représentant *l'Enthousiasme de la poésie ;* 8° *Saint Jérôme*, en marbre, aux Invalides, et à présent à Saint-Roch : les connaisseurs regardent cette statue comme le meilleur de ses ouvrages. On a aussi de lui un *Recueil de sculptures antiques grecques et romaines*, Paris, 1754. Ce recueil, dont il avait fait les dessins, est encore fort estimé. — Il a eu deux frères, Nicolas-Sébastien et François-Gaspard, tous les deux excellents sculpteurs. Le beau mausolée de la reine de Pologne à Notre-Dame de Bon-Secours, près de Nancy, est de Nicolas. François-Gaspard remporta, comme ses frères, les prix des académies de Rome et de Paris, et partagea leur imagination et leur goût. Attiré par les bienfaits du roi de Prusse, il n'a presque travaillé que pour lui ; ses ouvrages embellissent Potzdam. Ces trois frères étaient fils de Jacob-Sigisbert Adam, né à Nancy en 1670, excellent sculpteur aussi, connu par plusieurs ouvrages en bronze et en plomb d'une grande beauté, et par ses modèles en terre.

† ADAM (Robert), célèbre architecte, né en 1728, à Kirkaldy en Écosse, et mort en 1792. Il fit, aux frais du gouvernement anglais, un voyage en Italie, où il se perfectionna dans son art. De retour à Londres, il y construisit un grand nombre d'édifices qui lui firent beaucoup d'honneur. De concert avec son frère, architecte comme lui, il bâtit dans cette ville une suite de maisons, sur un plan uniforme, situées près des bords de la Tamise, et qui conserve le nom d'*Adelphi*, comme étant l'ouvrage de deux frères. Il construisit ensuite des châteaux dans plusieurs campagnes, qui sont presque tous dans le style gothique, que

les Anglais, par un goût assez singulier, semblent encore aimer de préférence aux autres styles. Le talent de cet architecte consiste dans l'art des distributions intérieures, et dans les ornements, où il a montré de l'originalité, de la variété, et de la noblesse. Mais quoi qu'en disent ses compatriotes, qui voudraient le mettre au-dessus de tous les architectes français qui ont vécu sous Louis XV, on aura toujours de la peine à croire qu'aucun des ouvrages de Robert puisse être comparé à l'église de Sainte-Geneviève, à l'École de médecine, et à tant d'autres monuments qu'on admire dans Paris. L'ouvrage qui a établi sa réputation, est intitulé : *Description des ruines du palais de l'empereur Dioclétien, à Spalatro, en Dalmatie*. Il en fit faire les dessins et les gravures en Italie, et le publia, à Londres, en 1764, 9 vol. in-fol. Ce magnifique ouvrage est digne de faire suite aux *Ruines de Palmire et de Balbeck*, autre production d'artistes écossais. Robert a fait précéder la sienne d'une introduction très intéressante, et d'un bon style ; elle donne de nouveaux renseignements sur l'architecture des Romains, qu'on ne connaît qu'assez confusément, et seulement par quelques édifices publics ; les ruines de celui de Dioclétien, considéré comme habitation particulière, sont le seul monument qui nous reste dans ce genre. On n'ignore pas que cet empereur, qui avait d'ailleurs un goût décidé pour l'architecture, passa neuf années de sa vie dans ce palais, après avoir résigné l'empire. Robert fut nommé, en 1762, architecte du roi ; mais ayant été appelé au parlement britannique pour représenter le comté de Kinross en Ecosse, il fut contraint d'abandonner sa première place. Adam était généralement estimé pour ses talents, ses connaissances, l'affabilité et la noblesse de son caractère. Il fut intimement lié avec Hume, Robertson, Smith, Ferguson, et autres grands hommes de ce temps-là.

ADAM (Maître). *Voyez* BILLAUT.

ADAM (Jean), jésuite sicilien, après avoir travaillé vingt ans à la propagation du christianisme au Japon, mourut en 1633, par le cruel supplice de la fosse, qui consiste à être suspendu par les pieds à une potence, et à rester ainsi renversé la moitié du corps cachée dans une fosse.

† ADAMI (Adam), bénédictin et docteur en théologie, né à Mulheim, au duché de Berg, en 1610, avait fait profession à l'abbaye de Brunvilliers, de la congrégation de Burnsfeld. Il fut recteur du collége des bénédictins à Cologne, prieur de l'abbaye de Saint-Jacques de Mayence, et abbé de Murhart en Souabe. L'empereur Ferdinand III, après la victoire remportée sur les protestants, l'employa pour faire rentrer dans les mains des catholiques les biens qui leur avaient été enlevés. Ses talents et son habileté à traiter les affaires engagèrent les abbés du duché de Wurtemberg à le charger de leurs intérêts près du congrès assemblé pour le traité de Westphalie. Dans un voyage qu'il fit à Rome, où l'électeur de Cologne l'envoyait pour demander le pallium, il plut au cardinal Chigi, qui le fit nommer évêque d'Hiérapolis. Il mourut en 1663, âgé seulement de cinquante-trois

ans. On a de lui une histoire estimée du traité de Westphalie, intitulée : *Arcana pacis Westphaliæ*, Francfort-sur-le-Mein, 1693, in-4°. Jean Godefroi la fit réimprimer sous le titre suivant : *Adami hierapolitani historica relatio de pacificatione Osnabrugo-monasteriensi*, 1737. Il préparait l'histoire de sa congrégation, que la multiplicité des affaires dont il était chargé ne lui permit pas de finir.

ADAMITES. *Voy.* PRODICUS.

† ADAMS (John), président des Etats-Unis de l'Amérique, naquit à Braintrée, dans le Massachussets, le 19 octobre 1735. Avant la révolution qui éleva son pays au rang des états indépendants, il exerçait la profession d'homme de loi. A l'époque des premiers troubles, il se fit remarquer par son esprit d'opposition contre le gouvernement anglais, se prononça l'un des premiers pour l'indépendance de l'Amérique, et fut l'un des principaux promoteurs de la fameuse résolution qui déclara les colonies de l'Amérique *états libres, souverains et indépendants*. Employé dans plusieurs négociations importantes, il parut avec Franklin à la cour de Versailles, pour négocier un traité d'alliance entre la France et les Etats-Unis. De retour en Amérique, il eut une grande part à toutes les délibérations importantes des congrès; occupa deux fois la place de vice-président; et à la troisième élection de Washington pour la présidence, celui-ci ayant déclaré son intention formelle de se retirer des affaires publiques, Adams fut porté à la magistrature suprême, malgré les efforts du parti républicain. Il eut, pendant son administration, des contestations très vives avec le directoire de France, et s'attacha, pendant tout le temps que durèrent ses fonctions, à affermir et à consolider les nouvelles institutions d'un gouvernement naissant. Adams, devenu vieux, se retira des affaires, et mourut à New-Yorck, dans un âge très avancé. On le regarde avec raison comme un homme d'état célèbre, et un de ceux qui ont le plus influé sur la régénération politique de l'Amérique. Il eut des vertus et de belles qualités. On les louerait davantage, si l'homme sage, avant de prodiguer des éloges aux auteurs des révolutions, n'avait à flétrir le résultat de leur conduite, qui est toujours un attentat contre l'ordre établi, et un crime que rien ne saurait excuser. (*Voy.* WASHINGTON.) Adams a laissé plusieurs ouvrages. 1° *Défense des constitutions*, Londres, 3 vol. in 8°; 2° *Histoire des républiques*. Le but de ce livre, rempli d'érudition, est de prouver que la démocratie pure est le pire de tous les gouvernements. Enfin, quelques ouvrages relatifs à l'insurrection américaine, entre autres une *Histoire de la querelle entre l'Amérique et la mère-patrie*, qui produisit dans le temps une vive sensation.

† ADAMS (Samuel), né dans le Massachussets, fut comme le précédent, un des principaux auteurs de la révolution des États-Unis. Quoique déjà avancé en âge à l'époque des premiers troubles, il ne se fit pas moins remarquer par la vivacité de ses idées et son activité à les mettre en exécution. Il s'impatientait de ce que les hostilités ne commençaient pas assez tôt entre les colonies et la mère-

patrie, et plus d'une fois on l'entendit se plaindre de la lenteur et de la prudence de Washington. Il eut une part très active dans toutes les mesures qui furent prises à cette époque, fut élu successivement membre du congrès et gouverneur de Massachussets. On s'accorde à louer dans Adams la simplicité de ses mœurs, l'éloquence mâle et pleine de nerf et de vigueur qu'il déploya en plusieurs circonstances. Sa fortune, au-dessous de la médiocre, et son extérieur simple et grossier, l'ont fait surnommer le Caton de l'Amérique.

ADAMSON (Patrick), né en 1543 à Perth, après avoir fait ses études dans l'université de Saint-André, passa en France, avec le fils d'un gentilhomme de son voisinage. De retour en Écosse, il se maria, et devint archevêque de Saint-André en 1576, par la protection du régent d'Écosse. Quand les presbytériens l'emportèrent sur les épiscopaux, il ne rougit pas de désavouer, par trois rétractations, tout ce qu'il avait dit auparavant en faveur de l'épiscopat. Mais cette démarche n'appaisa point ses ennemis, et Adamson, abandonné du roi Jacques, qui l'avait privé de ses revenus, mourut dans la dernière misère en 1691. Il a laissé des *Poésies* latines, qui ont été imprimées à Londres, 1619, in-4°, et un traité *De sacro pastoris officio*, Londres, 1619, in-8°. Ses *Rétractations* avec sa *Vie* se trouvent à la suite d'*Amelvini Musæ*, 1620, in-4°.

† ADANSON (Michel), botaniste, né à Aix en Provence, le 7 avril 1727, fut conduit à Paris à l'âge de trois ans. Il reçut une éducation très soignée; y répondit par des succès prématurés; et, très jeune encore, il remporta les premiers prix de l'université. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il renonça aux plus belles espérances pour se livrer à l'étude des sciences naturelles. Il en suivit les cours au collége royal, et prit pour guides Réaumur et Bernard de Jussieu. Entraîné par le désir de faire de nouvelles découvertes dans la science qui captivait toute son attention, il fit en 1748 un voyage au Sénégal, à ses propres frais, et lorsqu'il avait à peine 21 ans. Il visita les Açores, les Canaries, et rapporta dans son pays des richesses immenses des trois règnes de la nature. Ayant observé que les célèbres Tournefort et Linné étaient tombés dans plusieurs méprises, parce que leur méthode et leur système étaient fondés sur un petit nombre de caractères, il créa une méthode établie sur l'universalité des parties, et l'étendit à tous les êtres, ou, selon son expression, *à toutes les existences*. Il publia par souscription, en 1757, l'*Histoire naturelle du Sénégal*, 1 vol. in-4°, avec une carte exacte et bien dressée. Il plaça à la fin de cet ouvrage une nouvelle classification des testacés ou animaux à coquilles, et les rangea suivant sa méthode universelle, dont il donnait ainsi un aperçu. Pendant son voyage, il fut honoré du titre de correspondant par l'académie des sciences; mais il se fit connaître plus particulièrement de cette illustre compagnie, en lui lisant, en 1756, un mémoire sur le *baobab*, végétal énorme dont le volume a 40 à 60 pieds de diamètre, et que jusqu'alors on avait placé au nombre des hyperboles dont les voyageurs sont trop souvent prodigues dans

leurs récits: Adanson, non-seulement démontra l'existence du *baobab*, mais il fit encore connaître l'accroissement progressif de cet arbre extraordinaire. Son *mémoire*, qui est un chef-d'œuvre dans ce genre, fut d'abord inséré dans les *mémoires* des savants étrangers, et dans ceux de l'académie en 1761. Secondé par la généreuse amitié de M. Bombardé, il fit paraître en 1763 son livre *Famille des plantes*, 2 vol. in-8°. Adanson avait rassemblé dans cet ouvrage des connaissances immenses, et il semblait destiné à faire prendre une nouvelle face à la botanique; mais quelques accessoires qui prêtaient à la critique en arrêtèrent le succès. On blâma la nouvelle ortographe que l'auteur voulait introduire; son livre ne fut pas trouvé assez élémentaire, et l'on désapprouva la nouvelle dénomination qu'il donnait aux plantes, différente de celle de Linné. Adanson sentit la justesse des censures et prépara une nouvelle édition de son ouvrage, que les circonstances ne lui permirent pas de publier, mais que M. du Petit-Thouars a promise au public. Il avait fait les changements nécessaires et de nombreuses additions; mais, entraîné par des idées gigantesques, il conçut le plan d'une encyclopédie complète. Ce projet échoua; les commissaires nommés pour en examiner le plan, tout en admirant les connaissances de l'auteur, n'en firent cependant pas un rapport avantageux, et le gouvernement refusa les moyens de l'exécuter. Cet écrivain laborieux a laissé grand nombre de mémoires, et une prodigieuse multitude de manuscrits. Il mourut le 3 août 1806. La révolution l'avait privé de tous ses biens, et l'on dit qu'ayant été nommé membre de l'Institut, il refusa de s'y rendre, parce qu'il n'avait point de souliers. Peu de temps après sa mort, M. Le Joyaud publia une *Notice* sur sa vie, et M. Cuvier prononça son *Éloge*.

ADAREZER, roi de la Syrie de Soba, qui s'étendait depuis le Liban jusqu'à l'Oronte, du midi au septentrion. David défit ce prince dans deux grandes batailles.

† ADDISSON (Joseph), naquit à Miston, en Angleterre, en 1672. Ses talents pour la littérature, la poésie et la philosophie se développèrent de bonne heure. Il était encore étudiant dans l'université d'Oxford, lorsqu'il composa plusieurs poèmes, et les publia sous le titre de *Musarum anglicarum analecta*; productions qu'un poète d'un âge plus avancé n'aurait pas désavouées. Il n'écrivit dans sa langue qu'à l'âge de vingt-deux ans, et commença par une traduction en vers d'une partie du quatrième livre des Géorgiques de Virgile. Son beau poème à l'honneur de Guillaume III, en 1695, lui valut une pension de 300 livres sterling, qu'il employa à voyager. Il demeura une année en France, connut, à Paris, le célèbre Boileau, et passa ensuite en Italie. Les autres pièces qu'il fit pour chanter les victoires de sa nation le firent aimer du peuple et connaître des grands. De retour en Angleterre, il occupa plusieurs places importantes, et fut enfin nommé, en 1717, secrétaire d'état; mais il se démit de cette place pour se livrer entièrement aux belles-lettres. Dans cette carrière, il eut constamment pour protecteurs le fameux lord Somey et lord Hali fax. Il mourut à

Holland-House, le 17 juin 1719. Cet auteur est le premier Anglais qui ait fait une tragédie écrite avec une élégance et une noblesse soutenues. Son *Caton* est une des plus belles pièces qui aient paru sur le théâtre de Londres; mais les monologues sont trop longs. On y admire cependant un morceau pathétique et sublime sur l'immortalité de l'âme, qui vaut seul une bonne pièce. Le désordre de Shakespeare se fait encore un peu sentir dans la régularité d'Addisson. Cependant le succès de cette pièce doit être attribué en grande partie aux idées républicaines que l'auteur y a répandues, comme étant un des plus attachés au parti des Whigs. Ce poète ne s'est pas moins illustré par ses productions de morale et de critique. Il y a plusieurs morceaux de lui dans le *Spectateur* et dans le *Curateur*, où la raison et le bon goût sont embellis par l'esprit et par les grâces. Les pièces qu'il inséra dans le *Babillard*, de Richard Steele, ne sont pas moins estimées. Parmi ses ouvrages de poésie, on distingue son *Poème sur la bataille de Hochstet*. On lui reproche seulement de n'y avoir pas assez respecté les têtes couronnées qui étaient en guerre avec les Anglais. Addisson aurait dû rendre, dans ses vers et dans sa prose, plus de justice à Louis XIV, qui, pour être un voisin dangereux, n'en était pas moins un grand roi. Il reçut le nom de *Sage*, pour avoir cherché dans tous ses écrits à plier le génie anglais à l'ordre, aux règles, aux convenances. Il le mérita aussi par son caractère et sa conduite. Il montra, dans la littérature, toute la politique d'un courtisan. Il détestait Pope dans le fond du cœur; mais il prenait sur lui de le ménager au dehors. On dit qu'il devait donner une tragédie sur la mort de Socrate, et un dictionnaire anglais, mais que ses places et ses infirmités l'en empêchèrent. Addisson respecta toujours la religion; tous ses écrits en respirent la vérité et les salutaires influences : ils contiennent d'excellentes réflexions sur les erreurs de la philosophie moderne; mais ses préventions contre les catholiques font tort à son jugement et à sa philosophie. Ses ouvrages ont été imprimés à Londres, 1726, 3 vol. in-12; *ibid*, 1761, 4 vol. in-4°. Plusieurs des ouvrages d'Addisson ont été traduits en français; savoir : 1° *Remarques sur divers lieux d'Italie*, contenues dans le quatrième volume du voyage de Misson; Utrecht, 1723, in-12. 2° *Le Babillard* (avec Steele), par Armand de la Chapelle; 1734-35, 2 vol. in-12; 1737, 2 vol. in-8°. 3° *Le Spectateur* (avec Steele), par J.-P. Moët, 1754-55, 9 vol. in-12, 3 vol. in-4°. 4° *Le Mentor moderne*, par Van-Effen; Rouen, 1725; Amsterdam, 1727, 4 vol. in-12. 5° *Free holder*, ou *l'Anglais jaloux de la liberté*, 1727, in-12. 6° *Caton*, tragédie, traduite successivement par Dubos, Guillemard, Deschamps; par Dampmartin, précédée de la *Rivalité de Carthage et de Rome*, 1792, 2 vol. in-8°. Chéron-Labruyère en a publié aussi une imitation en vers français, et en trois actes, 1789, in-8°. 7° *Remarques sur le Paradis perdu de Milton*, par Dupré de St.-Maur, ou Boismorand; par Barrek, et par Delille, à la tête de sa traduction en vers de ce poème. 8° *De la religion chrétienne*, par

G. Seigneux de Correvon; Lausanne, 1757, 2 vol. in-8°; Genève, 1772, 3 part. in-8°. 9° *Dialogue sur les médailles*, par Jansen, dans l'*Allégorie;* 1799, in-8°. La vie d'Addisson a été écrite d'abord par des Maizaux, en anglais; Londres, 1733, in-12; dans la même langue, par Johnson, et traduite en français, par M. Boulard, avec celle de Milton, Paris, 1805, 2 vol. in-18. L'*Addissoniana* en anglais a été publiée à Londres, en 1804, 2 vol. in-8°.

ADDISSON (Lancelot), père du précédent, a laissé quelques ouvrages de controverse et de théologie, et deux *traités* curieux, l'un sur les révolutions des royaumes de Fez et de Maroc, l'autre sur l'état des Juifs en Barbarie.

ADÉLAIDE (Sainte), fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, fut mariée à Lothaire, roi d'Italie. Deux années s'étaient à peine écoulées depuis son mariage, qu'elle perdit son époux; elle se servit de cette épreuve pour se détacher du monde, et n'eut plus d'autres pensées que la piété et l'éducation de sa fille Emma, qui fut depuis reine de France, épouse de Lothaire. Dépouillée de ses états et prisonnière à Pavie, la religion la soutint et la consola dans ses malheurs. Échappée à une dure captivité, elle se réfugia en Allemagne, où l'empereur Othon Ier se déclara son protecteur, et devint bientôt son époux. Adélaïde, au comble des prospérités, ne s'enorgueillit pas de son bonheur, et ne se servit de sa puissance et de ses richesses que pour faire du bien. Restée veuve une seconde fois, elle s'adonna plus que jamais à la pratique de toutes les vertus, et sut trouver dans la prière assez de force et de courage pour soutenir de nouvelles épreuves. Othon II, son fils, méprisa ses conseils, oublia ce qu'il devait à sa mère, et la bannit de sa cour. Adélaïde pleura sur les égarements de son fils, et ses larmes furent exaucées; il rappela sa mère, et se montra docile à ses avis. Enlevé à ses sujets à la fleur de l'âge, il laissa son empire au jeune Othon III, son fils, et la régence à son épouse Théophanie. Celle-ci se déclara l'ennemie d'Adélaïde, et l'accabla d'outrages; mais une mort prématurée vint mettre un terme à ces injustes rigueurs. Adélaïde fut appelée à la régence; et, placée à la tête d'un grand empire, elle sut se sanctifier et gouverner avec sagesse. Elle partagea son temps entre l'administration des affaires publiques et les exercices de piété, fit de pieux établissements, contribua à répandre la foi parmi les infidèles, et gouverna avec bonté, tempérant par la douceur la rigueur des lois. Elle mourut pleine de jours et de vertus, à Seltz, en Alsace, en 999, dans un voyage qu'elle avait entrepris pour réconcilier Rodolphe son neveu, roi de Bourgogne, avec ses sujets. Son nom ne se lit pas dans le Martyrologe romain, mais on le trouve dans plusieurs calendriers d'Allemagne. Saint Odillon a écrit sa vie. *Apud Leibnitz collect. script. brunswicensium*, tom. 2, p. 262. Gerbert, depuis pape sous le nom de Silvestre II, l'appelle, dans ses lettres, *la terreur des empires et la mère des rois.*

ADÉLAIDE, femme de Frédéric, prince de Saxe, conspira avec son amant, Louis, marquis de Thuringe, contre les jours de

son époux. Le marquis ayant feint de chasser dans le bois, qui était à côté du château de Frédéric, Adélaïde avertit son mari, et l'anima contre le marquis. Frédéric, n'imaginant pas que la colère de sa femme fût un prétexte pour le perdre, poursuivit Louis. Des injures on en vint aux coups; Frédéric fut tué l'an 1065, et l'assassin épousa la veuve son amante.

ADÉLAIDE, ou ALIX de Savoie, fille de Humbert II, comte de Mayence, épousa en 1514 Louis VI, dit le Gros, roi de France. Pendant 22 ans que dura leur union, rien n'en troubla la paix; et après la mort de ce monarque, dont elle avait eu 6 fils et une fille, elle contracta un second mariage avec le connétable Mathieu de Montmorency, dont elle eut une fille qui fut mariée à Gaucher de Châtillon. Yves de Chartres la peint comme une princesse dont la piété et les mœurs étaient recommandables. Après avoir vécu 15 ans avec son second mari, elle se retira à l'abbaye de Montmartre, qu'elle avait fondée, et y mourut l'année suivante, en 1154, à l'âge d'environ 60 ans.

† ADÉLAIDE (Madame) de France, fille aînée de Louis XV, et tante de Louis XVI, naquit à Versailles le 3 mai 1732. Jusqu'aux premiers troubles de la révolution, elle vécut à la cour, où sa piété et ses vertus la faisaient honorer et respecter de tout le monde. A cette époque, madame Adélaïde, et madame Victoire, sa sœur, princesse également recommandable par les qualités de son cœur et les agréments de son esprit, demandèrent au roi, leur neveu, la permission de sortir du royaume. Elles quittèrent Paris le 19 février 1791, et se retirèrent à Rome. Les difficultés et les outrages qu'elles essuyèrent en traversant la France, purent leur faire prévoir les excès où se porterait un peuple qu'on s'efforçait d'égarer. Elles furent arrêtées à Moret et à Arnay-le-Duc; et ce ne fut qu'après les ordres précis du roi et de l'assemblée nationale, qu'il leur fut permis de continuer leur route. Elles résidèrent à Rome jusqu'en 1796, où elles passèrent à Naples. Les deux princesses furent bientôt forcées de quitter ce nouveau séjour, que Ferdinand IV leur avait donné. Les armées françaises pénétrèrent dans ce royaume, et à leur approche, elles s'embarquèrent pour Trieste. C'est là que les deux princesses finirent leur pénible carrière, madame Victoire, le 8 juin 1799, et madame Adélaïde, le 18 février 1800. Les émigrés français, réfugiés en grand nombre dans cette ville, leur rendirent les derniers devoirs; et dans une terre étrangère, ils pleurèrent encore une fois sur les malheurs des Bourbons. On a publié en 1803 les *Mémoires historiques* de Mesdames Adélaïde et Victoire de France, par Charles Montigny, 2 vol. in-12.

ADELARD. *Voyez* ADALARD.

ADELBERT. *Voyez* ALBERT DE MAYENCE.

† ADELBERT, ou ALBERT, comte de Bavière, archevêque de Brême et de Hambourg au XIe siècle, et à ce titre, métropolitain des pays septentrionaux, tenait ces dignités de l'empereur Henri III, dont il avait la faveur, et du pape Benoît IX. Il accompagna l'empereur dans ses voyages d'Italie, de Flandres, de Hongrie, et contribua en 1046 à l'exaltation de Sviger, évêque de Bamberg, devenu pape sous le nom de Clément II, du-

quel, dit-on, il n'eût tenu qu'à lui d'occuper la place; désintéressement difficile à croire de la part d'un prélat courtisan, que l'histoire, d'ailleurs, peint comme ambitieux et avide d'honneurs. Il dirigea, en 1051, le concile de Mayence, où l'empereur assistait en personne, gouverna pendant la minorité de Henri IV, parvenu à l'empire à l'âge de six ans, et sut s'insinuer dans sa confiance la plus intime. Il n'en usa pas toujours pour le bien. On l'accusa d'avoir vendu au plus offrant les bénéfices ecclésiastiques, et d'avoir, par une concussion inouïe, *crebra servitiorum exactione*, tiré des abbayes des sommes énormes, sous le prétexte de l'entretien de la cour. Pour se mieux conserver encore l'administration des affaires, il retint Henri dans les provinces de Saxe, qui dépendaient de sa métropole. A la diète de Tribur, en 1068, les États se plaignirent du gouvernement d'Adelbert, et chargèrent les archevêques de Mayence et de Cologne, d'en prévenir Henri. Le favori fut obligé de s'éloigner; mais bientôt le prince le rappela. Ce prélat, si jaloux du pouvoir, si fier et si hautain avec ses pairs, était humble, doux et obligeant avec ses inférieurs, aimait et soulageait les indigents; il ne se couchait pas qu'il n'eût lui-même lavé les pieds à trente ou quarante pauvres rassemblés dans son palais. Il mourut en 1072, à la suite d'une dysenterie.

† ADELBOLD, évêque d'Utrecht, né à la fin du xe siècle, et issu d'une famille noble de l'évêché de Liége, se consacra dès sa jeunesse au service des autels dans la collégiale de Saint-Ursmart, à Laubes; mais il n'y embrassa pas l'état monastique, comme quelques-uns l'ont cru. Il étudia néanmoins dans le monastère, sous l'abbé Folcuin ou Hériger, son successeur, et fréquenta les écoles de Liége et de Reims. Dans cette dernière, il eut pour maître le célèbre Gerbert, qui fut pape sous le nom de Sylvestre II. Ses succès dans les sciences divines et humaines furent tels que, dès 996, il était rangé parmi les savants les plus célèbres de ce temps, et que sa réputation s'était étendue jusqu'à la cour de Henri II, roi de Germanie, depuis empereur, et mis ensuite au rang des saints. Ce prince appela Adelbold près de lui, et le fit son chancelier. L'évêché d'Utrecht étant venu à vaquer par la mort de saint Alfred, le roi y fit placer Adelbold. Ses premiers soins furent de faire réparer les lieux saints, la plupart tombés en dégradation; il rebâtit l'église de Saint-Martin, l'une des principales de sa ville épiscopale, en releva plusieurs autres, et fonda la collégiale de Tiel de Dicé, sous l'invocation de sainte Walburge. Il se crut obligé de prendre part à quelques expéditions guerrières pour défendre les biens de son église et les préserver du pillage; usage que l'oubli de la discipline de l'Église et les mœurs guerrières de ce temps-là faisaient tolérer. Il mourut estimé et regretté, le 27 novembre 1027, après dix-neuf ans d'épiscopat. On a de lui, 1° *Vie de saint Henri* (Henri II, dont est question dans cet article); monument précieux, qui malheureusement n'est point entier; ce qui en reste a été inséré dans les *Vies* des saints de Bamberg, données par Gretzer, en 1611, et dans le premier volume de *Scriptores rerum bunswic.* de Leib-

nitz. 2° *De ratione inveniendi crassitudinem sphœræ*, avec une lettre adressée à Sylvestre II, son ancien maître. Dom Bernard Pèze a imprimé ce traité dans le troisième vol. de son *Thesaurus anecdotorum*. Une *Vie de sainte Walburge*, et quelques autres ouvrages de piété. On trouve dans les écrits d'Adelbold une élégance, une beauté et une clarté de style rare dans le siècle où il vivait.

†ADELER (Cort Siversen), célèbre marin et grand amiral de Danemarck, naquit en 1622 à Brevig en Norwége. Il fit ses premières armes en Hollande, passa ensuite à Venise, et parvint de grade en grade au commandement d'une flotte. Cette république fut redevable à son habileté et à sa bravoure, du succès qu'elle obtint contre les Turcs vers le milieu du XVII[e] siècle. Il signala particulièrement sa valeur le 16 mai 1654. Une flotte turque de 77 vaisseaux ayant attaqué les Vénitiens, qui n'avaient que 22 voiles, Adeler avec un seul vaisseau brûla ou coula à fond 18 galères ennemies; et cette journée coûta la vie à plus de 5,000 Musulmans. La nuit sépara les combattants; mais le lendemain, Adeler rencontra la capitane turque, montée par Ibrahim pacha; ils s'attaquèrent à l'abordage; le capitaine norwégien tua de sa main le pacha turc, et lui enleva sa riche armure, que l'on conserve comme un trophée dans le muséum de Copenhague. La république, en reconnaissance de ses services, lui accorda une pension de 1,400 ducats, reversible à ses héritiers jusqu'à la 3[e] génération, le créa chevalier de Saint-Marc et lieutenant amiral. Le bruit de ses exploits le fit rechercher par plusieurs puissances; mais il refusa les offres les plus avantageuses, préférant retourner dans sa patrie, sur l'invitation de Frédéric III, roi de Danemarck. Par ses soins, ce royaume eut bientôt une flotte respectable; et au moment où la guerre avec la Suède venait d'éclater, Adeler fut annobli, et reçut le grade de grand amiral. Il se préparait à mettre à la voile contre les Suédois, lorsqu'il fut surpris par la mort dans la 53[e] année de son âge, l'an 1675.

ADELGREIFF (Jean), né dans un village voisin d'Elbing, se distingua par sa folie, et aurait peut-être formé une secte fougueuse, si on l'avait laissé dogmatiser à son aise. Il disait que sept anges lui avaient révélé qu'il tenait la place de Dieu en terre, pour extirper tout le mal du monde, et pour châtier les souverains avec des verges de fer. C'est pourquoi il se donnait ces titres: *Nous Jean Albrecht ADELGREIFF, Syrdos, Amadc, Canamata, Kihi Schmalkilmandis, Elioris, Archi-Souverain Pontife, Empereur, Roi de tout le royaume divin, Prince de paix de tout l'univers, Juge des vivants et des morts, Dieu et Père, dans la gloire duquel Christ viendra au dernier jour pour juger le monde, Seigneur de tous les seigneurs, et Roi de tous les rois.* L'an 1636, on le mena prisonnier à Kœnisberg: il avoua qu'il avait été fouetté en Transylvanie pour cause d'adultère. On joignit l'accusation d'hérésie à celle de magie, et il fut condamné au dernier supplice, le 28 octobre de la même année. Quand on lui lut la sentence, il l'écouta sans la moindre émotion et dit: *Puisque la chose ne pouvait être autre-*

ment, il fallait qu'elle arrivât.

ADELMAN, chanoine et écolâtre de l'église de Liége, évêque de Bresse dans le XIe siècle, écrivit à l'hérétique Bérenger une lettre sur l'eucharistie, où il défend ce mystère avec une sagesse et une modération dignes de la vérité. On trouve cette lettre dans une collection sur l'eucharistie, publiée à Louvain en 1561, in-8°, et dans la *Bibliothèque des pères*. Il mourut vers 1062.

ADELME, fils de Kentred, frère d'Inas, roi des Saxons occidentaux, premier évêque de Sherburn (aujourd'hui Sarisburg), dans le VIIe siècle, a laissé divers ouvrages en vers et en prose, imprimés à Mayence en 1601. Il passe pour le premier Anglais qui apprit à sa nation l'usage de la langue latine et les règles de la poésie. Sa vie a été écrite par Guillaume de Malmesbury. [Avant d'être évêque, il avait été abbé de Malmesbury. Adelme a écrit sur la nature des êtres insensibles, sur l'arithmétique, l'astronomie, la discipline des philosophes, et sur les huit vices principaux. Ses traités sont intitulés *De laude virginum, De virginitate, De celebratione paschatis*. Il mourut en 709.]

ADELPHE, philosophe platonicien qui adopta les principes des *gnostiques*, qui n'étaient que le développement du platonisme. Il ramassa plusieurs livres d'Alexandre le Libien, et de prétendues révélations de Zoroastre, qu'il mêla avec les maximes du platonisme et avec celles des gnostiques. Il composa de ce mélange un corps de doctrine qui séduisit beaucoup de monde dans le IIIe siècle. Il prétendait avoir pénétré plus avant que Platon dans la connaissance de l'être suprême. Plotin le réfuta dans ses leçons, et écrivit contre lui.

† ADELUNG (Jean-Christophe), littérateur et grammairien allemand, naquit le 30 août 1734 à Spantekow en Poméranie. Les talents distingués qu'il fit paraître dans ses premières études lui méritèrent, en 1759, la chaire de professeur au gymnase d'Erfurt. Il l'abandonna en 1761 pour aller se fixer à Leipsick, où il se livra pendant 25 ans aux immenses travaux qui l'ont rendu si recommandable parmi les littérateurs allemands. Son plus beau titre à la gloire est son *Dictionnaire grammatical et critique*, qui fut pour l'Allemagne à peu près ce qu'a été pour nous le Dictionnaire de l'académie. Il avait pris pour type du bon allemand, le dialecte misnique, renonçant peut-être à tort aux ressources que pouvaient lui offrir les dialectes particuliers. J.H. Voss et J.H. Campe ont entrepris de remédier aux défauts de ce dictionnaire, qui a été réimprimé à Leipsick, en 4 v. in-4°, de 1793 à 1801, avec d'importantes augmentations qui lui ont donné un nouveau prix. Parmi les nombreuses productions d'Adelung, on distingue : 1° trois *Grammaires allemandes*; 2° *Traité du style allemand*, un des meilleurs ouvrages connus dans son genre; 3° *Tableau de toutes les sciences, arts et métiers, qui ont pour objet de satisfaire aux besoins de la vie*; 4° *Histoire des folies humaines, ou Biographie des célèbres nécromanciens, alchimistes, exorcistes, devins*, etc.; 5° *Essai d'une histoire de la civilisation du genre humain*; 6° *Histoire de la philosophie*; 7° *Mithridate, ou Ta-*

bleau universel des langues, avec le Pater en cinq cents langues ou idiomes, etc., etc. Adelung possédait des connaissances très-étendues, et il a laissé dans plusieurs genres grand nombre d'ouvrages, qu'il serait aussi long qu'inutile de détailler ici. D'un caractère doux, franc et jovial, il ne prit aucune part aux événements du monde, et s'occupa constamment 14 heures par jour, aux études les plus sérieuses et les plus pénibles. Ce fut le 10 septembre 1806, que la littérature allemande perdit un de ses plus grands philologues : il emporta les regrets de ses nombreux amis et l'estime de tous ceux qui s'intéressaient aux progrès des lettres.

ADEODAT, pape. *Voy.* DIEUDONNÉ.

ADER (Guillaume), médecin de Toulouse, auteur d'un traité imprimé en 1620, sous ce titre : *Enarrationes de ægrotis et morbis evangelicis*. Il y examine si l'on aurait pu guérir par la médecine les maladies dont J.-C. délivrait par miracle. Il décide que non, et que les infirmités que le Messie avait guéries étaient incurables. Mais, quand ces maladies eussent été du ressort de la médecine, la guérison n'en serait pas moins miraculeuse, puisqu'elle s'opéra dans un moment et par quelques paroles. Ader vivait au commencement du XVII[e] siècle. C'était un homme savant; il a laissé deux *poèmes* en langue gasconne et en honneur d'Henri IV, et quelques ouvrages de médecine.

† ADGILLUS I[er], roi de Frise, fut placé sur le trône par Clotaire, roi des Francs, qui avait conquis cette province. Sage, humain, bienfaisant, il rendit ses sujets heureux. Adgillus fut le premier qui a mis la Frise à l'abri de la mer par des digues; et à cet effet il fit élever des tertres ou *terpes*, afin de procurer aux habitants et à leurs troupeaux un abri contre les grandes inondations. Plusieurs de ces *terpes* existent encore. Cependant le plus grand des bienfaits de ce prince est d'avoir protégé et étendu, parmi ses peuples, la religion chrétienne, que lui-même professait. Mais son successeur, Adgillus II, ennemi du christianisme, détruisit ses pieux travaux, et les Frisiens retombèrent dans leurs anciennes superstitions, presque aussitôt après la mort d'Adgillus I[er], arrivée en 710.

† ADHÉMAR, ou AYMAR DE MONTEIL, évêque du Puy, florissait à la fin du XI[e] siècle. Né à Valence en Dauphiné, et issu d'une famille illustre, il porta les armes dans sa jeunesse, et entra ensuite dans l'état ecclésiastique. C'est vers 1080 qu'il fut nommé évêque du Puy en Velay. Son premier soin fut de faire rentrer son église dans les biens dont elle avait été dépouillée. Urbain II étant venu en France en 1095, et ayant assemblé à Clermont en Auvergne un concile, dans lequel il fit décider la première croisade pour la délivrance de la Terre-Sainte, il ne vit personne qui convînt mieux qu'Adhémar pour mettre à la tête de cette expédition, et il l'en déclara chef. En effet, Adhémar offrait tout ce qu'il fallait pour une pareille mission, de l'esprit, de l'éloquence, du savoir, de la prudence, du courage; et il avait fait preuve d'habileté dans le métier de la guerre. Adhémar partit, et

à la qualité de chef, il joignit celle de légat et de vicaire du pape. Les historiens rendent justice à son admirable conduite dans cette entreprise Il sut maintenir l'union parmi les chefs, détourner du vice par ses exhortations, encourager à supporter les fatigues par son exemple. Malheureusement une maladie contagieuse s'étant mise dans l'armée après la prise d'Antioche, Adhémar en fut attaqué et en mourut le 1er août 1098. Les princes croisés sentirent vivement cette perte. Guillaume de Tyr, en parlant de ce prélat, se sert de ces expressions: *Immortalis memoriæ dominus Adhemarus.* On croit avec assez de fondement qu'il est auteur du *Salve, Regina.*

ADHERBAL, fils de Micipsa, roi de Numidie, ayant été vaincu par Jugurtha, implora le secours des Romains. Le sénat donna la basse Numidie à Adherbal, et la haute à Jugurtha; mais celui-ci n'étant pas satisfait de ce partage, mit le siége devant Cirthe, capitale des états d'Adherbal, prit la ville, et mit à mort le roi, l'an 113 avant J.-C.

ADIMARI (Raphaël), né à Rimini sur la fin du XVIe siècle, consacra sa plume à l'histoire de sa patrie. Elle parut à Brescia, en 1616, 2 vol. in-4°, sous ce titre: *Sito Riminese.* Elle est assez estimée, quoique les Italiens lui préfèrent celle de Clémentini. *Voyez* ce nom.

ADIMARI (Alexandre), d'une famille patricienne de Florence, différente de celle de Raphaël, étudia avec soin les lettres grecques et romaines, et cultiva avec succès la poésie. On a de lui une traduction, en vers italiens, des *Odes de Pindare*, qu'il accompagna de bonnes observations. Cette traduction, estimée des Italiens à cause des notes, parut à Pise en 1631, in-4°.

ADLERFELDT (Gustave), naquit près de Stockholm en 1671: il étudia avec éclat dans l'université d'Upsal, et voyagea ensuite dans toute l'Europe. A son retour, Charles XII lui donna une place de gentilhomme de sa chambre. Adlerfeldt suivit le prince dans ses victoires et dans ses défaites. Il profita de l'accès qu'il avait auprès du monarque pour écrire son histoire. Elle passe pour être aussi exacte qu'impartiale. Cet officier suédois fut tué d'un coup de canon à la bataille de Pultawa, en 1709. C'est à cette fameuse journée que finissent ses mémoires. Le fils de l'auteur en fit une traduction française sous le titre d'*Histoire militaire de Charles XII*, imprimée en 4 vol. in-12, Amsterdam, 1740.

ADMÈTE, fils de Phérès, roi de Thessalie, fut l'un des princes grecs qui s'assemblèrent pour la chasse du sanglier de Calydon. Il eut encore part à l'expédition des Argonautes. Ce fut chez ce roi qu'Apollon fut réduit à garder des troupeaux, lorsqu'il fut chassé du ciel par Jupiter. Admète ayant voulu épouser Alceste, fille de Pélias, ne put obtenir cette princesse qu'à condition qu'il donnerait au père un char traîné par un lion et un sanglier. Apollon, pénétré de reconnaissance pour Admète, lui enseigna l'art de réduire sous un même joug deux animaux si féroces. Ce dieu obtint encore des Parques que, lorsque ce prince toucherait à son heure dernière, il pût éviter la mort, pourvu qu'il se trouvât quelqu'un assez

généreux pour s'y livrer en sa place. Admète ayant été attaqué d'une maladie mortelle, et personne ne s'offrant pour lui, Alceste sa femme le fit généreusement; mais Admète en fut si affligé, que Proserpine, touchée de ses larmes, voulut lui rendre sa chère épouse. Pluton s'y étant opposé, Hercule descendit aux enfers et en retira Alceste. Apollon rendit plusieurs autres services à Admète pendant sa retraite. Jamais prince n'essuya plus de traverses que lui; mais les dieux le protégèrent toujours à cause de sa piété.

ADOLPHE, de Nassau, fut élu empereur d'Allemagne en 1292. C'était le plus illustre guerrier de son temps, et un des plus pauvres. Albert d'Autriche, au préjudice duquel il avait été élu, lui livra bataille auprès de Spire, le 2 juillet 1298. Ils se joignirent au fort de la mêlée, et Albert d'Autriche lui porta dans l'œil un coup d'épée dont il mourut. Adolphe s'était attiré la haine des Allemands; et cette haine lui fit perdre la couronne et la vie, parce qu'il ne fut pas secouru comme il aurait pu l'être.

ADOLPHE II, prince d'Anhalt et évêque de Mersbourg, né en 1458, et mort en 1526, passait pour un grand prédicateur et habile théologien. Il fut d'abord très opposé à Luther: mais on assure que, dans la suite, il goûta sa doctrine, parce qu'il la trouvait commode et assortie à ses inclinations.

ADOLPHE X, comte de Clèves, est célèbre par l'institution de l'ordre des *Fous* en 1380. Trente-cinq seigneurs ou gentilshommes entrèrent dans cette société, qui ne paraît avoir été formée que pour entretenir l'union entre les nobles du pays de Clèves. On les reconnaissait à un *fou* d'argent en broderie qu'ils portaient sur leurs manteaux. Le dimanche après la fête de Saint-Michel, tous les confrères s'assemblaient à Clèves, et se régalaient à frais communs. La société s'appliquait ensuite à terminer les différends survenus entre les confrères. Cet ordre ne subsiste plus depuis long-temps. [En 1362, Adolphe X avait été nommé, par Urbain V, archevêque de Cologne. Accusé de prodigalité et d'inconduite, il devait comparaître devant le pape, qui siégeait alors à Avignon; mais ne se fiant peut-être pas dans ses moyens de défense, il se démit de son archevêché, et il épousa Marguerite, fille de Gérard comte de Juliers. Il hérita du comté de Clèves par la mort du prince Jean, et il eut aussi le comté de la Marche, comme successeur de son frère aîné.]

ADOLPHE-FRÉDÉRIC II, de Holstein-Eutin, roi de Suède, né le 14 mai 1710, fut couronné en 1751, après la mort de Frédéric de Hesse-Cassel, qui mourut sans postérité, et dont il avait été nommé successeur par la diète, dès l'an 1743. Il était auparavant évêque de Lubeck. Ce prince commença par réformer les lois, à l'exemple du roi de Prusse, dont il avait épousé la sœur en 1744; mais son autorité étant extrêmement limitée, il ne put faire tout le bien qu'il eût voulu. Ami des talents, autant que de la justice, il les protégea et encouragea. Il fit fleurir le commerce; et, à sa mort, arrivée en 1771, ses sujets le pleurèrent comme un père. En 1755, il avait fait élever à Tornéo, dans la Bothnie occidentale, une

pyramide destinée à servir de monument aux opérations qu'avaient faites plusieurs académiciens français pour déterminer la figure de la terre, qui ne demeure plus dans l'état de problème. Il établit la même année, à la recommandation de la reine, une académie des inscriptions et belles-lettres. L'année d'après fut marquée par un événement funeste. Des amis du roi formèrent le projet de rétablir le pouvoir absolu, auquel la reine Ulrique, sœur de Charles XII, avait renoncé : leur complot fut découvert, et plusieurs de ceux qui y étaient entrés périrent sur l'échafaud. Gustave, son fils, qui lui succéda, rétablit, de concert avec les états, en 1772, l'autorité royale, en renfermant dans de justes bornes celle des sénateurs. Dans la diète de 1789, ces bornes ont été plus resserrées encore : la noblesse y a perdu plusieurs prérogatives; l'ordre des paysans et celui des bourgeois ont acquis plus de considération, et le roi jouit du droit de faire la paix et la guerre. *Voyez* Gustave III.

ADON (Saint), archevêque de Vienne en Dauphiné en 860, avait été élevé, dès sa plus tendre jeunesse, dans l'abbaye de Ferrières. Il parut avec éclat dans divers conciles; il en tint lui-même plusieurs à Vienne pour maintenir la pureté de la foi et des mœurs. Mais les actes de ces conciles sont perdus, et il ne nous reste plus qu'un fragment de celui qui fut tenu par le saint, en 870. Lorsque le roi Lothaire, dégoûté de la reine Thietberge, voulut la renvoyer, Adon s'éleva contre ce divorce, et fit au prince les plus fortes représentations pour l'en détourner. Il eut beaucoup de part aux affaires publiques qui se traitèrent de son temps, et la religion trouva toujours en lui un zélé défenseur. Le pape Nicolas Ier, Charles le Chauve, et Louis de Germanie, l'estimaient autant pour sa prudence que pour sa sainteté, et déféraient avec confiance à ses avis. Il mourut le 16 décembre 875, à 76 ans. L'Église l'honore d'un culte public, et son nom se trouve dans le Martyrologe romain. *Voyez* sa Vie dans Mabillon. L'embarras des affaires ne nuisit pas à son recueillement, et n'empêcha pas qu'il ne trouvât du temps pour la prière et pour l'étude. Ce prélat est auteur, 1° d'une *Chronique universelle*, depuis Adam, citée par les auteurs les plus exacts. Elle fut imprimée en 1522, à Paris, in-fol., en caractères gothiques, avec une partie de Grégoire de Tours, et l'a été depuis à Rome, 1745, in-fol. L'auteur l'a divisée en six âges, et l'a poussée jusqu'à son temps, en commençant à la création du monde. 2° D'un *Martyrologe*, dont le P. Rosweide, jésuite, donna une édition très estimée, en 1613, in-fol. M. Georgi, secrétaire de Benoît XIV, en a donné une plus correcte encore, avec des notes et des dissertations savantes.

ADONIAS, fils de David et d'Aggith, ayant projeté de se faire roi, fut appuyé inutilement par Joab. Il se retira au pied de l'autel, pour échapper au ressentiment de Salomon, qui lui pardonna; mais ayant aspiré une seconde fois à la royauté, ce roi lui fit ôter la vie, vers l'an 1014 avant J.-C.

ADONIBESECH, roi de Besec, dans la terre de Chanaan, était un prince puissant et cruel, qui, ayant vaincu soixante-dix

rois, leur avait fait couper l'extrémité des pieds et des mains, et leur donnait à manger, sous sa table, les restes de ce qu'on lui servait. Les Israélites l'ayant vaincu, lui firent le même traitement, vers l'an 1330 avant J.-C.

ADONIS, jeune homme extrêmement beau, naquit de l'inceste de Cynire, roi de Cypre, avec sa fille Myrrha. Vénus, qui l'aima passionnément, eut la douleur de le voir tuer par un sanglier; mais elle le métamorphosa en anémone. Quelques auteurs ont ajouté à cette fable que Proserpine, touchée des plaintes de cette déesse, s'engagea de le lui rendre, à condition qu'il demeurerait avec elle dans les enfers six mois de l'année, et les six autres avec Vénus. Celle-ci manqua bientôt à la convention: ce qui causa entre ces déesses une grande querelle. Jupiter la termina, en ordonnant qu'Adonis fût libre quatre mois de l'année, qu'il en passât quatre avec Vénus, et le reste avec Proserpine. Les païens consacrèrent, par des lamentations annuelles, le jour de sa mort, ou, si l'on veut, les folies et les débauches de leurs dieux; c'est à cette cérémonie que fait allusion le prophète Ézéchiel au chap. 8, v. 14: *Et ecce ibi mulieres sedebant plangentes Adonidem*. *Voy*. Osiris.

ADONISEDEC, roi de Jérusalem, unit ses armes à celles de quatre rois ses voisins, pour combattre les Israélites. Josué leur livra bataille, les vainquit, et les força de se retirer dans une caverne, où ils furent pris et mis à mort l'an 1323 avant J.-C. Ce fut dans cette journée que Dieu arrêta le soleil à la prière de Josué. *Voy*. ce dernier nom.

ADORNE (François), jésuite, d'une ancienne famille de Gênes, féconde en grands hommes, mort en 1586, à 56 ans, composa, à la prière de saint Charles, dont il était confesseur, un savant *Traité de la discipline ecclésiastique*.

ADORNE (Jean-Augustin), frère du précédent, fondateur de la congrégation des clercs réguliers-mineurs, mort à Naples en odeur de sainteté, l'an 1590. Il voulut qu'il y eût toujours quelqu'un de ses clercs devant le saint-sacrement.

ADRASTE, roi d'Argos, leva une armée contre Etéocle, qui avait chassé du trône de Thèbes en Béotie, Polynice son gendre, et frère d'Etéocle. Cette guerre fut appelée l'*Entreprise des sept preux*, parce que l'armée était composée de sept princes. Ils périrent tous au siége de Thèbes, à l'exception d'Adraste. Ce roi inspira aux enfants des princes qui avaient été tués, la vengeance dont il était animé. Il forma une nouvelle armée de sept jeunes princes, que l'on nomma des *Epigones*, c'est-à-dire de ceux qui avaient survécu à leurs pères. Ils vainquirent les Thébains, et ils échappèrent tous à la mort, à l'exception d'Egialée, fils d'Adraste. Ce trop tendre père ne survécut point à la douleur que lui causa la mort de son fils. Ces événements arrivèrent vers l'an 1251 avant J.-C.

ADRASTE, petit-fils de Midas, roi de Phrygie, vivait environ 600 ans avant J.-C. Ayant tué, par mégarde, son frère, il fut obligé de quitter sa patrie, et alla chercher un asile à la cour du roi de Lydie. Crésus l'ayant reçu et purifié de son meurtre, le combla de bienfaits, le retint

dans son palais, et lui donna tout ce qui était nécessaire pour vivre d'une manière convenable à son rang. Il le chargea, dans la suite, de veiller à la conservation de son fils. Le prince étranger, ravi de trouver l'occasion de témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur, reçut avec joie cet emploi ; mais il eut bien lieu de s'en repentir. Dans la fameuse chasse du sanglier qui ravageait les champs des Mysiens, l'infortuné Adraste ayant lancé son javelot sur le sanglier, le manqua, et tua de ce même coup Athys, ce jeune prince qui avait été confié à sa garde. Alors, détestant la vie et se regardant comme un instrument funeste de malheurs inévitables, il se donna lui-même la mort sur le tombeau du jeune Lydien.

ADRASTÉE. *Voyez* Némésis.

ADRETS (François de Beaumont, baron des), naquit, en 1513, d'une ancienne famille du Dauphiné. Il avait un esprit ardent, et propre pour être chef de parti. Il embrassa celui des huguenots en 1562, par ressentiment contre le duc de Guise. Il prit Valence, Vienne, Grenoble, Lyon, et se signala autant par sa valeur et par sa célérité, que par l'atrocité de ses vengeances. Il tuait, brûlait, et saccageait avec une inhumanité qui faisait frémir ses officiers mêmes. Son seul aspect, son regard farouche, son nez recourbé, son visage décharné et marqué de taches de sang noir, tel qu'on peint Sylla, imprimaient l'effroi aux plus intrépides. Son caractère atroce est peint tout entier dans le barbare plaisir qu'il se donna sous les rochers de Mornas, au pays du Rhône, puis à Montbrison en Forez. Ayant réduit ces postes, il s'amusait, après son dîner, à voir sauter, l'un après l'autre, les soldats et les officiers de la garnison catholique, soit du haut des rochers, soit de la plate-forme des tours, dans le fossé où ses gens les recevaient sur leurs piques. Il sortit néanmoins de son caractère dans l'une de ces rencontres, et, pour la première fois, son cœur s'ouvrit à la pitié. Un de ces malheureux ayant pris deux fois son essor, et s'arrêtant chaque fois au bord du précipice : *Lâche*, lui cria des Adrets, *voilà deux fois que tu recules. — Et moi, je vous le donne en dix, brave général*, lui répliqua le soldat. Cette force d'âme, dans une situation si capable de l'étouffer, plut au tyran, et obtint la grâce au proscrit. Il fut à l'égard des catholiques ce que Néron avait été à l'égard des premiers chrétiens. Il recherchait, il inventait les supplices les plus bizarres, et goûtait la barbare satisfaction de les faire endurer à ceux qui tombaient entre ses mains. Ce monstre voulant rendre ses enfants aussi cruels que lui, les força de se baigner dans le sang des catholiques, dont il venait de faire une sanglante boucherie ; et ces horreurs avaient l'approbation des chefs du parti : l'amiral de Coligny disait *qu'il fallait se servir de lui comme d'un lion furieux, et que ses services devaient faire passer ses insolences.* On donna cependant le gouvernement du Lyonnais à un autre. Des Adrets, piqué, voulut se faire catholique ; mais on le fit saisir à Romans, et il aurait péri par le dernier supplice, si la paix qui se fit alors ne lui eût sauvé la vie. Il exécuta ensuite son dessein, et mourut le 2 février 1586, abhorré des catholiques et méprisé

des huguenots. « Les horreurs » exercées par le baron des Adrets, » dit un écrivain moderne, suffi- » sent seules pour justifier les » mesures les plus sévères qu'on » prend dans quelques pays con- » tre l'introduction des sectes et » des dogmatisants anti-catholi- » ques. Que d'affreux spectacles » la France se fût épargnés, si » elle avait veillé, comme l'Ita- » lie et l'Espagne, à écarter ou » éteindre dans la naissance un » fléau qui devait en produire » tant d'autres, et qui, en éta- » blissant le règne des erreurs » par le fer et le feu, a mis » la monarchie à deux doigts » de sa perte! Peut-être toutes » les suites de ce malheur ne » sont-elles pas encore calculées, » et le philosophisme, qu'on » peut considérer comme le pro- » duit des dernières hérésies, » nous apprendra dans peu à » quelle somme elle se monte. » Cet homme féroce et vénal laissa des fils et une fille qui n'eurent point de postérité. César de Vaussète, son gendre, se maria en secondes noces, après avoir hérité de la fille du baron des Adrets, sa première femme; et c'est de ce mariage que sont descendus les barons des Adrets, du nom Vaussète. Sa *Vie* a été écrite par Gui Allard, à Grenoble, 1675, in-12. Elle est d'un style simple, mais les faits sont vrais. Une autre *Vie* des Adrets a été publiée par J.-C. Martin, 1803, in-8.

ADRIAN, ou ADRIAENSEN (Corneille), de l'ordre de Saint François, natif de Dordrecht, et mort en 1581, âgé de 60 ans, prêcha avec tant de zèle et de succès à Bruges, qu'il fut appelé l'apôtre de cette ville. Les hérétiques, dont il était le fléau, tâchèrent de le perdre de réputation par tous les moyens imaginables. Van Meteren a rassemblé diverses calomnies contre ce religieux, que M. de Thou, qui ne le copie que trop pour les affaires des Pays-Bas, répète après lui. Les *Sermons* publiés sous son nom, remplis de turlupinades, et même d'expressions obscènes que les hérétiques y ont ajoutées après sa mort, dans le dessein de rendre sa mémoire méprisable et odieuse. C'est ce que nous apprennent Sanderus et Valère André, beaucoup mieux instruits de ces sortes d'objets que van Meteren, dont le jugement est presque toujours offusqué par le fanatisme de secte. [On lisait dans l'église des récolets de Bruges, dans celle de l'hôpital de Saint-Jean de la même ville, où Adrian fut inhumé, et dans celle des frères-mineurs, des épitaphes honorables à sa mémoire; ce qui rend encore plus invraisemblables les calomnies de ses ennemis, répétées par la Biographie universelle.]

ADRIANI (Jean-Baptiste), naquit à Florence, d'une famille noble, en 1513, fut secrétaire de la république, et jouit d'une grande considération. Il mourut dans la même ville, en 1579. On a de lui l'*Histoire de son temps*, depuis l'an 1536, où finit celle de Guichardin, jusqu'en 1574, in-4°. Cette suite ne dépare point l'ouvrage de ce célèbre historien. Le président de Thou, qui s'en est beaucoup servi dans son Histoire, l'estimait à cause de son exactitude. [On croit que Côme, grand duc de Toscane, lui avait fourni ses *Mémoires*. Adriani était l'ami des écrivains les plus illustres de son temps, comme Annibal Caro, Varchi, Flaminio, les cardinaux Bembo et Contarini. Il fit l'orai-

son funèbre de Côme Ier, et celle de Charles V et de l'empereur Ferdinand, où il y a de l'éloquence et autant de vérité qu'on peut en mettre dans des panégyriques. On a encore de lui une *Lettre* curieuse à Vasari, sur les peintres dont il est parlé dans Pline, in-4°. L'édition in-fol. de l'*Histoire de son temps*, à Venise, 1583, est fort chère.]

ADRIANI (Marcel-Virgile), père de Jean-Baptiste. Il occupait la chaire des belles-lettres, et la place importante de chancelier de la république de Florence. Adriani était très versé dans les lettres, et est appelé par Varchi l'homme le plus éloquent de son temps. [Sa traduction latine de Dioscoride (*De materia medica*), qu'il dédia au pape Léon X, lui fit tant d'honneur qu'on l'appelait le Dioscoride florentin. Il mourut en 1521, âgé de 57 ans.]

ADRIANI (Marcel), fils de Jean-Baptiste, obtint très jeune la chaire que son père avait occupée dans l'université de Florence, et a laissé quelques productions. [Elles eurent beaucoup de succès, comme une traduction en italien du *Traité de l'élocution* de Démétrius de Phalère (1758, in-8°); une autre des *OEuvres Morales* de Plutarque, etc. Il est mort en 1604.]

ADRICHOMIA (Cornélie), religieuse de l'ordre de Saint-Augustin, a traduit en vers les *Psaumes* de David, dans le XVIe siècle.

ADRICHOMIUS (Christien), né à Delft en 1533, ordonné prêtre en 1561, mourut en 1585 à Cologne, où il se retira après avoir été chassé de son pays par les protestants. Son ouvrage le plus célèbre est le *Theatrum Terræ-Sanctæ*, avec des cartes géographiques; à Cologne, 1590 et 1682, in-fol. On a encore de lui *Veteris Jerosolimæ descriptio*, in-8°, et une *Chronique* de l'ancien et du nouveau Testament, qui manque quelquefois de critique; Cologne, in-fol., 1682. Il était meilleur géographe qu'historien. Sa *Géographie sainte* est très estimée; Bonfrérius en a corrigé les cartes. Son nom de famille était Adrichem, dont il fit Adrichomius. *Voy.* les Mémoires de Nicéron, tome 38.

ADRIEN (Ælius), empereur romain, né à Italica, près de Séville, en Espagne, était cousin germain de Trajan, qui l'adopta, et auquel il succéda sur le trône impérial en 117. Son premier soin fut de faire la paix avec les Parthes, et de maintenir la discipline militaire. De retour à Rome, il ne voulut pas accepter l'honneur du triomphe, et le fit accorder à l'image de Trajan. Un an après, Adrien marcha contre les Alains, les Sarmates et les Daces, dont il arrêta les hostilités. Il visita ensuite les provinces de son empire, s'arrêta quelque temps en Espagne, revint à Rome, recommença ses voyages, et fixa les bornes de l'empire. Il s'éleva quelque temps après une sanglante persécution contre les chrétiens, dont un grand nombre furent immolés à la fureur des païens dans toutes les provinces de l'empire; mais sur les remontrances de Quadrat et d'Aristide, Adrien fit enfin cesser le massacre. Il bâtit une ville en Egypte à l'honneur d'Antinoüs, objet infâme d'une luxure que Dieu a autrefois abolie par le feu du ciel. Jérusalem fut relevée par ses soins et par ceux des Juifs, qui, malgré leurs fréquentes révoltes, contribuèrent à ce rétablissement qu'ils croyaient devoir leur être

favorable. Ce n'était pourtant pas pour eux qu'on rebâtissait Jérusalem. Ces malheureux s'étant révoltés de nouveau sous les étendards d'un prétendu messie nommé *Barcochebas*, il leur fut défendu d'entrer dans Jérusalem, dont le nom fut changé en celui d'Ælia, et même de la regarder de loin. On mit un pourceau de marbre sur la porte qui regardait Bethléem: et comme les chrétiens, qui n'avaient point du tout songé à se révolter, lui étaient, on ne sait pourquoi, aussi odieux que les Juifs, Adrien éleva une idole de Jupiter à l'endroit de la résurrection de J.-C., et une de Vénus en marbre au Calvaire; fit planter un bois en l'honneur d'Adonis à Bethléem, et lui consacra la caverne où le Sauveur était né. Adrien devint plus cruel que jamais sur la fin de son règne, et fit mourir injustement plusieurs personnes de distinction. Il fut attaqué d'une hydropisie à son palais de Tibur. Les remèdes ne lui procurant aucun soulagement, il tomba dans le désespoir: souvent il demanda du poison ou une épée pour terminer sa vie; il offrit même de l'argent, et promit l'impunité à ceux qui voudraient lui rendre ce prétendu service. Son médecin se tua lui-même, de peur d'être forcé à lui donner du poison. Enfin, un esclave nommé Mastor, qui s'était fait connaître par sa force et sa hardiesse, se détermina, tant par menaces que par promesses, à obéir à l'empereur; mais quand il fallut en venir à l'exécution, il fut saisi d'une si grande frayeur qu'il prit la fuite. Le malheureux Adrien se lamentait nuit et jour de ne pouvoir trouver la mort, lui qui l'avait donnée à tant d'autres. Il se la donna cependant à lui-même, en mangeant et en buvant des choses contraires à sa maladie. Il expira en disant: « Les médecins ont » tué l'empereur. *Turba medicorum Cæsarem perdidit.* » (Dion Cass. et Spartien, *in Adriano.*) Il mourut en 138, dans la 62e année de son âge, et la 21e de son règne. Ælius Spartianus nous a conservé ces vers qu'il fit avant de mourir, et qui marquent son inquiétude sur l'état de son âme après sa mort, inquiétude que la philosophie s'efforce en vain de dissimuler:

Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ jam abibis in locos
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.

Il avait une passion extrême pour tout ce qui était extraordinaire, et une connaissance peu commune des mathématiques, de l'astrologie judiciaire, de la physique, de la musique, et généralement de tous les arts de curiosité. « Mais, dit Bacon, c'était en » lui un travers d'esprit, de vou» loir tout comprendre, et négli» ger ce qu'il y a de plus utile » dans la sphère des connaissan» ces humaines. » Il s'appliqua sérieusement à la magie, et voulut être initié dans tous les mystères de la Grèce. Julien, dans ses *Césars*, le raille avec justice, sans penser qu'il traçait son portrait plutôt que celui d'un de ses prédécesseurs. Il s'amusa avec les gens qui se moquaient de lui, et l'engagèrent dans plus d'une fausse démarche, flattant ses vices et applaudissant à tous ses caprices. Favorin, un des principaux, répondit à un de ses amis, qui lui reprochait d'avoir cédé mal à propos à l'empereur: *Voulais-tu que je ne cédasse pas à*

un homme qui a trente légions d'armées? Il parvint cependant à connaître cette espèce d'hommes, et les chassa tous, comme avait déjà fait Vespasien, sans excepter Favorin, qui abusa étrangement de l'ascendant qu'il avait pris sur lui. Sa vanité allait si loin, qu'il faisait mettre à mort ceux qui osaient se donner pour ses rivaux dans quelque art ou dans quelque science. On loue ce prince pour deux choses qui, au commencement de son règne, le rendirent vraiment recommandable. 1° Ayant été élevé à l'empire, dit Spartien, il se défit de ses haines particulières, oublia les injures qu'il avait reçues, au point que quand il eut été fait empereur, il dit à un de ses plus grands ennemis : *Vous n'avez plus rien à craindre présentement.* 2° Un jour qu'il passait, une femme se mit à crier : *Ecoutez-moi, César.* Et comme il répondit qu'il n'avait pas le temps, cette femme lui répliqua : *Ne soyez donc pas empereur* (*Noli ergo imperare*). Frappé de ces paroles, il s'arrêta, et entendit les plaintes qu'on lui portait. Adrien composa lui-même l'histoire de sa vie et de ses principales actions, et la fit publier sous le nom d'un de ses domestiques. Cette histoire, qui n'était apparemment qu'un panégyrique, comme celle que des philosophes de nos jours ont publié de leur vie, n'existe plus, et donne lieu de croire que celle-ci n'existera pas long-temps. Les hommes même vertueux et amis de la vérité qui ont écrit leur histoire, ont mal réussi dans ce genre d'ouvrage, où l'égoïsme vient se placer sans que l'écrivain s'en aperçoive. « Rien de » plus difficile, dit un judicieux » observateur, que de parler de » ce qui nous touche sans laisser » entrevoir l'orgueil jusque dans » les précautions que l'on prend » pour le cacher, et dans les pré» textes que l'on allègue pour » colorer ses défauts ou pour ex» cuser ses faiblesses. On peut » ajouter à cela la pente naturelle » que nous avons tous à faire » connaître nos talents et tous » les autres avantages que nous » croyons avoir. Le portrait, d'ail» leurs si ingénieux, que M. Flé» chier, évêque de Nîmes, a tracé » de lui-même, se ressent de ce » défaut. Ce que Montaigne nous » a laissé sur sa famille, son édu» cation, ses succès, ses voya» ges, etc., est bien plus défec» tueux encore par l'égoïsme éter» nel que l'on y trouve. César » lui-même, malgré tous ses soins » pour déguiser sa vanité, la » pousse jusqu'à l'enfantillage, » dans la description d'un pont » qu'il avait fait construire, et » l'histoire lui reproche, avec » raison, d'avoir dénaturé, dans » ses Commentaires, plusieurs » faits qui y sont rapportés. »

ADRIEN (Saint), servait comme officier dans les armées romaines, et persécuta les chrétiens sous le règne de Maximilien-Galère; mais il fut si touché de leur courage et de leur patience, qu'il embrassa leur religion. Ayant été arrêté à son tour, il souffrit d'horribles supplices, et reçut à Nicomédie la couronne du martyre, vers l'an 306, dans la dernière persécution générale. Saint Adrien est nommé sous le 4 de mars dans le Martyrologe dit de saint Jérôme, ainsi que dans le romain. Sa fête est encore marquée au 8 de septembre, qui est le jour de la translation de ses reliques à Rome, où il y a une église fort ancienne de son nom.

ADRIEN (Saint), Africain de naissance, fut d'abord abbé de Nérida, près de Naples. Le pape Vitalien, qui lui connaissait une grande science de l'Ecriture sainte, et une expérience consommée dans les voies intérieures de la piété, le choisit pour remplacer dignement saint *Deus-Dedit*, archevêque de Cantorbéry. L'humble religieux représenta au souverain pontife qu'il serait du bien de l'Église d'élire en sa place Théodore, parce qu'il était beaucoup plus capable que lui de remplir les devoirs d'une charge aussi importante. Vitalien se rendit, mais après avoir obtenu qu'Adrien aiderait Théodore de ses avis, et qu'il porterait une partie du fardeau. Adrien, devenu abbé du monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul, près de Cantorbéry, s'y montra très zélé pour l'étude des saintes lettres, et pour la pratique de tous les exercices capables de conduire les moines à la perfection qu'exige leur état. Il mourut le 9 janvier 710. Il y avait trente-neuf ans qu'il édifiait l'Angleterre par le spectacle de ses vertus, et qu'il l'éclairait par la lumière de sa doctrine toute céleste. Le moine Joscelin, cité par Guillaume de Malmesbury, dit qu'il s'opéra plusieurs miracles sur son tombeau. On trouve le nom de saint Adrien dans les calendriers d'Angleterre. — Il ne faut pas le confondre avec saint Adrien, évêque de Saint-André, en Ecosse, martyrisé en 874.

ADRIEN Ier, d'une ancienne famille de Rome, joignit aux vertus du christianisme le génie ferme des anciens Romains, et le caractère prudent et adroit des nouveaux. Il fut élu pape après la mort d'Etienne III, en 772. Charlemagne le vengea des vexations de Didier, roi des Lombards. Le second concile de Nicée ayant été convoqué contre les iconoclastes, il y envoya ses légats, qui y eurent la première place. Ce pontife mourut en 795, après avoir enrichi de beaucoup d'ornements l'église de Saint-Pierre. Les Romains, qu'il avait secourus dans une famine occasionée par un débordement du Tibre, le pleurèrent comme leur père. Charlemagne, ami d'Adrien, partagea leur douleur, et lui fit une épitaphe.

ADRIEN II, Romain, fut élevé malgré lui au souverain pontificat, après la mort du pape Nicolas I, en 867. Il tint un concile à Rome contre Photius, et envoya dix légats à celui de Constantinople contre le même patriarche, qui y fut déposé et soumis à la pénitence publique, en 869. Ce pape, qui avait agi de concert avec l'empereur grec et le patriarche Ignace, se brouilla ensuite avec l'un et l'autre, au sujet de la Bulgarie, que celui-ci prétendait être de son patriarchat. Il eut encore quelques démêlés avec Charles le Chauve, roi de France, au sujet d'Hincmar, évêque de Laon, qui avait appelé au saint-siége d'une sentence lancée contre lui par le concile de Verberie. Adrien mourut en 872, en odeur de sainteté. On a de lui plusieurs *lettres*.

ADRIEN III, élu pape en 884, après Martin, ne garda la tiare qu'un an et quatre mois. Sa vertu, son zèle, sa fermeté, promettaient beaucoup.

ADRIEN IV, né en Angleterre, fils d'un clerc nommé Robert, qui se fit moine à Saint-Alban, sub-

sista quelque temps des aumônes de ce monastère. Il erra longtemps de pays en pays avant de pouvoir être reçu en qualité de domestique chez les chanoines de Saint-Ruf, qui l'agrégèrent à leur ordre. Enchantés de son caractère aimable, de son esprit vif, de son intelligence accompagnée de réserve et de raison, ils le choisirent pour leur abbé et pour général de leur ordre. L'état où on l'avait vu lui fit des ennemis de tous ceux qui prétendaient à la supériorité; ils l'accusèrent de divers crimes, dont il se justifia pleinement devant le pape Eugène III, qui le créa cardinal et évêque d'Albano, et l'envoya légat dans le Danemarck et dans la Norwége. A son retour, le sacré collége l'éleva au souverain pontificat le 3 décembre 1154. Il s'en montra aussi digne par l'élévation de ses sentiments, que s'il eût été de la plus haute naissance. Il excommunia les Romains jusqu'à ce qu'ils eussent fait mourir l'hérétique Arnaud de Brescia, enthousiaste turbulent. Il lança une autre excommunication contre Guillaume, roi de Sicile, qui avait usurpé les biens de l'Église. Il redemanda à l'empereur Frédéric I les fiefs de la comtesse Mathilde, le duché de Spolette, la Sardaigne et la Corse; il n'en put rien obtenir alors. Ce pape, si jaloux de soutenir les droits de son siége, ne le fut point d'enrichir sa famille : il laissa sa mère dans la pauvreté. Il mourut à Anagni, l'an 1159, avec la réputation d'un pontife sage et zélé pour l'Église.

ADRIEN V, pape en 1276, était né à Gênes, et se nommait Ottobon de Fiesque. C'est lui qui répondit à ses parents, étant sur le point de mourir : *J'aimerais bien mieux que vous me vissiez cardinal en santé, que pape mourant.* Il mourut à Viterbe, un mois après son élection. On a prétendu qu'il n'avait jamais été sacré évêque, ni même ordonné prêtre; cette opinion, adoptée par Fleury, livre 86 et 72, est trop invraisemblable pour être admise sans de nouvelles preuves.

ADRIEN VI (Adrien Florent Boyens), naquit à Utrecht, en 1459, d'un père nommé *Florent Boyens*, que les uns font tisserand, les autres constructeur de vaisseau, et quelques-uns valet d'un pilote. Il fut fait professeur de théologie, doyen de l'église de Saint-Pierre, et chancelier de l'université de Louvain, dans laquelle il n'avait été d'abord que boursier. L'empereur Maximilien I le choisit pour être précepteur de son petit-fils l'archiduc Charles. Ferdinand V, roi d'Espagne, auprès duquel il avait été ambassadeur, lui donna l'évêché de Tortose, en Catalogne. Après la mort de Ferdinand, il partagea la régence d'Espagne avec le cardinal Ximenès, homme qui devait, comme lui, tout à son mérite. Il demeura enfin seul vice-roi pour Charles V. Quelque temps après, en 1522, il fut élu pour succéder à Léon X, qui l'avait fait cardinal. Adrien s'appliqua à réformer le clergé et la cour romaine. La qualité de réformateur, jointe à celle d'étranger, l'empêchèrent d'être aussi cher aux Romains qu'il pouvait se promettre de l'être par ses bonnes qualités. A sa mort, arrivée en 1523, quelques furieux écrivirent sur la porte de son médecin : *Au libérateur de la patrie.* « Il mourut, dit l'abbé Bérault,

» révéré partout pour ses vertus, » et haï des Romains : il lui repro- » chaient la dureté, l'épargne sor- » dide et la bassesse des senti- » ments; ce qui ne signifiait dans » leur bouche que la régularité, » la frugalité et la modestie. » Ce pontife eut beaucoup de traits de ressemblance avec Adrien IV. L'un et l'autre ne firent rien pour leur famille, et tous les deux furent fâchés d'avoir accepté la tiare. Adrien VI était aussi simple dans ses mœurs, et autant économe que son prédécesseur (Léon X) avait été prodigue et fastueux. Lorsque les cardinaux le pressaient d'accroître le nombre de ses domestiques, sa réponse était qu'il voulait avant tout acquitter toutes les dettes de l'Église. Les palefreniers de Léon X lui ayant député l'un d'entre eux pour lui demander de l'emploi : *Combien le feu pape avait-il de palefreniers?* lui demanda Adrien. — *Cent*, lui répondit l'orateur; sur cela le pontife fit le signe de la croix et lui dit : *J'en aurais bien assez de quatre ; mais j'en garderai douze, afin d'en avoir quelques-uns de plus que les cardinaux.* Ce pape a un rang parmi les écrivains ecclésiastiques, par son *Commentaire sur le quatrième livre des Sentences*, Paris, 1512, in-fol. Ce livre, imprimé d'abord lorsqu'il professait à Louvain, fut réimprimé sans sa participation lorsqu'il fut à la tête du monde chrétien. On y a remarqué cette proposition : *Que le pape peut errer, même dans ce qui appartient à la foi ;* proposition qui ne prouve rien en faveur des théologiens français, qui l'ont répétée souvent pour attaquer l'infaillibilité du souverain pontife, puisqu'elle peut s'entendre des opinions particulières des papes, et ne s'applique point essentiellement à leurs décisions solennelles, moins encore à leurs décrets acceptés par le corps des évêques. On a encore de lui *Quæstiones quodlibeticæ*, 1531, in-8°. Gaspard Burman publia en 1727 à Utrecht, in-4°, la vie de ce pontife. Dans ce siècle, où l'histoire de toutes les nations a essuyé les atteintes les plus affligeantes, on a vu un abbé Millot s'élever contre la mémoire de ce pontife, et essayer de le ravaler au rang des pédants. Il n'en faut pas davantage pour apprécier le mérite de ce faiseur d'Éléments d'histoire générale.

ADRIEN, auteur du ve siècle, a composé en grec une *Introduction à l'Écriture sainte*, imprimée à Ausbourg, en 1602, in-4°.

ADRIEN, chartreux ingénieux et savant, est auteur du traité intitulé *Liber utriusque fortunæ*, qu'on avait attribué à Pétrarque, et dont la 1ere édition, publiée à Cologne, 1471, in-4°, est rare et recherchée.

ADRIEN DI CORNETO, cardinal, ainsi nommé du lieu de sa naissance, de la famille Castellesi suivant quelques-uns, et suivant d'autres d'une origine obscure, fit à Rome d'excellentes études, et devint très versé dans les sciences humaines. Innocent VIII l'envoya nonce en Angleterre et en Écosse. Il plut si bien à Henri VII, qu'il lui donna les évêchés d'Héréford, de Bath et de Wels. Alexandre VI le rappela à Rome, le fit son secrétaire, le chargea de différentes nonciatures, et enfin le décora de la pourpre romaine. Échappé à un complot d'empoisonnement, tenté par ce pape et César Borgia son fils, contre lui et plusieurs cardinaux, pour s'emparer de leurs richesses,

il chercha un asile sur le territoire de Trente, où il resta jusqu'à l'exaltation de Léon X; mais bientôt après, impliqué dans la conspiration du cardinal Petrucci contre Léon, il fut de nouveau obligé de s'enfuir. On ignore où il se retira et ce qu'il devint; on a présumé qu'un de ses gens l'avait tué pour le voler. Il a laissé: 1° un ouvrage intitulé *De vera philosophia*, plein d'érudition et écrit avec élégance: c'est un traité de religion. 2° Un autre traité *De sermone latino et modis latine loquendi*, dédié à Charles-Quint; Rome, 1515, in-fol. Il y donne d'excellentes règles pour rétablir dans sa pureté primitive la langue latine corrompue au moyen âge.

†ADRY (Jean-Félicissime), ci-devant oratorien, né en 1749, à Vincelotte, près Auxerre. Après avoir professé pendant plusieurs années la rhétorique au collége de Troyes, devint bibliothécaire dans la maison de l'Oratoire, rue Saint-Honoré. Il conserva cette place jusqu'à la révolution, qui vint l'en priver, sans diminuer cependant son goût pour les recherches bibliographiques. Il continua à s'y livrer, et donna des éditions de différents ouvrages de *Cicéron*, de *Juvénal*, de *Phèdre*, du *Télémaque*, et d'autres auteurs qu'il a enrichis de notes, de préfaces ou de suppléments. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* quelques articles de cet écrivain, et un biographe récent lui attribue la partie hébraïque dans les essais de traductions interlinéaires en plusieurs langues, publiés par Boulard. Adry est encore auteur d'une *Notice* sur M. de Sacy, de l'Académie française, sur Boccace, sur le collége de Juilly, de recherches curieuses sur les Elzevirs, insérées dans le même *Magasin encyclopédique*, et publiées à part en 1806; d'une *histoire* de Vittoria Accorambona, duchesse de Bracciano; avec la vie de Mme de Hauefort, duchesse de Schomberg, par une de ses amies (Mme de Montmorency-Luynes); 2e édit., 1807. On dit que cet ancien confrère laïque de l'Oratoire, était très attaché aux opinions des appelants. Il est mort le 20 mars 1818, après avoir passé plusieurs années dans un état de souffrances continuelles. Il a laissé une bibliothèque précieuse, et plusieurs manuscrits parmi lesquels on cite une *Histoire* littéraire de Port-Royal, et une *Vie* de Malebranche.

ADSON (Herméric), abbé de Luxeuil en 960, a écrit un livre des *Miracles de saint Wandalbert*, troisième abbé de Luxeuil, dans lequel on désirerait un peu plus de critique. Il jouit, pendant sa vie, d'une très grande considération, et fut consulté des évêques et des rois: [Les premiers le chargèrent d'organiser des écoles dans leurs diocèses. On lui attribue aussi un *Traité sur l'Antechrist*, composé, dit-on, à la demande de la reine Gerberge, femme de Louis d'Outremer. On le trouve dans les *OEuvres* d'Alcuin et de Raban-Maure.] — Il ne faut pas le confondre avec Adson, abbé de Deuvres, au diocèse de Bourges, qui mourut en 992, et dont on a les *Vies* de saint Bercaire, de saint Fredtbergt et de saint Mansuet.

AEDON, ou Aidone, femme du roi Zéthus, frère d'Amphion. Elle portait une si forte envie à la femme d'Amphion, de ce qu'elle était mère de six jeunes

princes, qu'elle tua, pendant la nuit, son propre fils Hylus, que l'obscurité l'empêcha de reconnaître, et qu'elle prit pour un de ses neveux. Ædon ayant vu son erreur, pleura tant la mort de son fils, que les dieux, touchés de compassion, la changèrent en chardonneret.

ÆDON, fille de Paudarée, éphésien, épousa un artisan de la ville de Colophon, nommé *Polytechnus*. Les deux époux vécurent heureux et contents, jusqu'à ce que, s'applaudissant des douceurs de leur union, ils osèrent se vanter de s'aimer plus parfaitement que ne faisaient Jupiter et Junon. Les dieux, irrités, leur envoyèrent, pour les punir, un esprit de division qui fut pour eux une source de maux affreux.

AEELREDE, ou Éthelrède, abbé de Reverby, puis de Riéval, en Angleterre, contemporain de saint Bernard, est auteur du *Miroir de la charité;* ouvrage dans lequel ce père aurait reconnu son caractère et son style. On a encore de lui un *Traité de l'amitié* et quelques livres historiques, peu connus aujourd'hui, quoique le jésuite Gibbon ait publié ses ouvrages à Douai, 1631, in-fol. Il mourut en 1166, en réputation de savoir et de piété.

AEETA, ou Æetes, roi de Colchos, fils du Soleil et de Persa, était gardien de la toison d'or, que Phryxus lui avait confiée; elle lui fut enlevée par les argonautes, qui avaient pour chef Jason. Ce héros fut aimé de Médée, fille d'Æetes, laquelle prit la fuite avec son amant. La fable raconte qu'elle coupa par morceaux un de ses frères, pour arrêter la poursuite de son père, vers l'an 1292 avant J.-C.

ÆGIDIUS, bénédictin, natif d'Athènes, florissait dans le VIIIe siècle. Il écrivit sur les venins, sur les urines, et sur la connaissance du pouls. On attribue à un autre Ægidius, qu'on fait aussi bénédictin et médecin de Philippe Auguste, roi de France, un livre en vers hexamètres latins sur la vertu des médicaments, sur les urines et sur la connaissance du pouls; mais il est plus vraisemblable que ce n'est qu'une traduction de l'ouvrage d'Ægidius, bénédictin grec. Quoi qu'il en soit, ce dernier livre eut tant de vogue, qu'on le lisait dans les écoles avec les écrits d'Hippocrate. On l'imprima à Paris en 1528, in-4°.

† ÆGIDIUS, diacre, poète et grammairien, florissait à Paris vers la fin du XIIIe siècle. On a de lui: 1° *Carolinus, ou Instruction puérile à Louis, fils du roi de France*, en latin; 2° *Histoire de la première expédition de Jérusalem*, insérée dans la collection des historiens de Duchêne. Il a enrichi d'un commentaire l'*Aurora* de Pierre de Riga (*voyez* ce mot); c'est un abrégé de la Bible en vers élégiaques.

ÆLFRICUS, surnommé le *Grammairien*, abbé de Malmesbury, est auteur, 1° d'un *Dictionnaire saxon, latin et anglais;* ouvrage exact et méthodique, publié par Somner, à Oxford, 1659; 2° d'une *Histoire saxonne de l'ancien et du nouveau Testament*, à Londres, 1623 et 1638; 3° d'une *Homélie sur l'Eucharistie*, imprimée avec la vie de Bède, à Cambridge, 1641. Il mourut vers l'an 1016.

ÆLIANUS MECCIUS, médecin loué par Galien, qui vivait dans le IIe siècle sous le règne de

l'empereur Adrien. Il employa le premier, dans un temps de peste, la thériaque comme remède et préservatif, et il en obtint un heureux succès. Ce médecin joignit à de grandes lumières beaucoup d'urbanité.

AELIEN (A. Pomponius Aelianus), tyran dans les Gaules, sous Dioclétien. *Voy.* AMAND (Cneius Salvius).

AELIUS SPARTIANUS. *Voyez* SPARTIEN.

AELST (Everard van), peintre, né à Delft en 1602, mort en 1658. Il représenta avec succès les sujets inanimés, particulièrement des oiseaux morts, des casques et toutes sortes d'instruments de guerre. Ses ouvrages sont finis avec soin; les plus petits détails y sont rendus avec une grande vérité; aussi ses tableaux, quoique peu intéressants, sont-ils toujours bien payés et fort rares.

AELST (Guillaume van), peintre de Delft, né en 1620, et mort en 1679, était neveu et élève du précédent. Il voyagea, dans sa jeunesse, en France et en Italie, et se fit rechercher par les personnes de la plus haute considération. Le grand-duc de Toscane lui donna une chaîne d'or avec une médaille du même métal, pour lui marquer son estime. Comblé de biens, Aelst retourna dans sa patrie, où ses ouvrages furent en vogue et achetés fort cher, et il y épousa sa servante, de laquelle il eut plusieurs enfants. Il peignait les fleurs et les fruits avec beaucoup d'art : sa couleur est belle et vraie, ses fleurs légères, et ses fruits rendus au naturel.

AEMILIANUS. *Voy.* EMILIEN.

AEMILIUS MACER. *Voyez* MACER.

AENEAS GAZEUS. *Voy.* ENÉE DE GAZE.

AENEAS SYLVIUS. *V.* PIE II.

AENOBARBUS. *V.* DOMITIEN.

† AEPINUS (Franç.-Ulric-Théod.), naquit à Rostoch, le 13 décembre 1724. Destiné d'abord à la médecine, il prit le bonnet de docteur, après quoi il abandonna cette partie pour se livrer à son attrait pour la physique et les mathématiques, qu'il parvint à combiner ensuite de la manière la plus heureuse. Il fut appelé à Pétersbourg, où ses talents lui méritèrent des décorations et des places honorables. Bientôt après, fatigué des honneurs et du tumulte de la cour, il se retira à Dorpat, en Livonie, où il mourut en août 1802. Personne mieux que lui n'a réuni la justesse du raisonnement à l'exactitude et à la finesse des observations. Parmi les ouvrages nombreux qu'il a laissés, on remarque, 1° *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi;* ouvrage qui fut le fondement de sa réputation, où il soumet au calcul les phénomènes de l'électricité et du magnétisme, qui dépendent de l'équilibre des forces électriques et magnétiques neutralisées à distance, indépendamment de la figure des corps sur lesquels elles sont répandues. On y trouve une théorie complète de l'électrophore et du condensateur dont, suivant M. Biot, Aepinus peut être regardé comme l'inventeur. M. l'abbé Haüy a publié (Paris, 1787, in-8°) un exposé succinct de la doctrine d'Aepinus, tiré de l'ouvrage dont nous parlons. 2° *Réflexions sur la distribution de la chaleur sur la surface de la terre*, traduites en français par Raoult, de Rouen.

AEQUICOLA. *Voyez* MARIUS AEQUICOLA.

AÉRIUS, hérésiarque du IVe siècle, sectateur d'Arius, est auteur de la secte des aériens. Aérius ajoutait aux erreurs de son maître que l'évêque n'était point supérieur au prêtre, que la célébration de la Pâque, les fêtes, les jeûnes, etc., étaient des superstitions judaïques. Il condamnait aussi les prières pour les morts. Aérius était moine. L'élévation de son ami Eustache sur le siége de Constantinople excita sa jalousie, et fut la première origine de son opinion de l'égalité des prêtres et des évêques. Ses sectateurs ne pouvant être admis dans aucune église, s'assemblaient dans les bois, dans les cavernes, en pleine campagne, où ils étaient quelquefois couverts de neige. Leur chef vivait du temps de saint Épiphane, et sa secte subsistait encore du temps de saint Augustin.

AERTSEN, ou AARTSEN (Pierre), surnommé *Pietro Longo* et *Langelier*, à cause de sa grande taille, peintre, né à Amsterdam en 1507, mort dans cette ville en 1573. Dès l'âge de 18 ans il se rendit célèbre par sa manière hardie et fière, qui n'appartient qu'à lui seul. L'académie d'Anvers s'empressa de le mettre au nombre de ses membres. Il entendait les fonds, l'architecture et la perspective. Il était extraordinaire dans les draperies et les ajustements de ses figures, qui ressemblaient quelquefois à des masques : cette singularité paraissait lui être propre. Ses premiers ouvrages furent des cuisines avec leurs ustensiles, qu'il rendait avec une vérité capable de faire illusion. Il n'excella pas moins à peindre l'histoire, et s'y fit admirer. Le tableau représentant la mort de la sainte Vierge, qu'il peignit pour la ville d'Amsterdam, et celui qu'il fit aussi pour le grand autel de l'église neuve de la même ville, étaient des morceaux inestimables. Malheureusement ce dernier, d'un mérite rare, ainsi que quelques autres que ce peintre avait faits, furent détruits par les hérétiques durant les guerres qu'ils excitèrent dans les Pays-Bas. Aertsen, jaloux de laisser à la postérité ses productions, conçut beaucoup de chagrin de les voir ainsi périr sous ses yeux. Il est cependant assez échappé de ses ouvrages, pour faire juger que cet artiste savait employer la vigueur du pinceau, soutenue de celle de la couleur.

AESCHINES, fanatique d'Athènes, suivit les erreurs des montanistes. Il enseignait que les apôtres étaient inspirés par le Saint-Esprit, et non par le Paraclet; que le Paraclet promis avait dit, par la bouche de Montan, plus de choses, et des choses plus importantes que l'Évangile.

AESINUS (François), ainsi nommé, parce qu'il était de la ville de Jési (*Æsium*), joignait à une naissance distinguée les avantages bien plus précieux d'une vertu pure et à l'abri de toutes les atteintes. Nommé à l'évêché de sa ville natale, il y renonça pour entrer dans l'ordre des mineurs. Là, ses talents pour la prédication lui méritèrent, de la part du souverain pontife, la charge de prédicateur apostolique. Le relâchement qui s'était introduit dans son ordre excitant son zèle, il s'employa près du saint-siége pour en obtenir la réforme, et

y réussit; mais ses confrères ne voulant point la recevoir, il les quitta pour entrer chez les capucins, dont il devint par la suite général. Bernardin d'Ast et plusieurs autres mineurs suivirent le même parti qu'Æsinus. La bibliothèque du Vatican possède quelques opuscules de sa composition, qui furent très estimés du pape Marcel. Il mourut l'an 1549.

AETHERIUS, architecte, vivait au commencement du VIe siècle, sous le règne d'Anastase Ier, empereur d'Orient. Son mérite lui procura l'entrée du conseil de ce prince, et il y occupa même une des premières places. Il construisit, dans le grand palais de Constantinoble, un édifice nommé *Chalsis;* et l'on croit que ce fut aussi lui qui bâtit cette forte muraille, depuis la mer jusqu'à Sélimbrie, pour empêcher les courses des Bulgares et des Scythes. Il florissait vers l'an 500 de J.-C.

AETION, peintre grec, se rendit très célèbre par ses tableaux, entre autres par celui des *Noces de Roxane et d'Alexandre le Grand.* La beauté de celui-ci, exposé publiquement aux jeux olympiques, mérita les applaudissements de tous les spectateurs; et le président des jeux, homme fort riche et d'une grande considération, en fut tellement enchanté, qu'il donna sa fille en mariage à cet artiste. [Lucien assure qu'il a vu ce tableau en Italie; et d'après la brillante description qu'il en fait, Raphaël a produit un de ses plus beaux tableaux.]

AETIUS, surnommé l'*Athée*, d'abord chaudronnier, puis charlatan, ensuite sophiste, enfin diacre, évêque et patriarche de Constantinople, sous Julien l'Apostat, naquit dans la Célé-Syrie. Il embrassa les erreurs d'Arius, les soutint avec chaleur, et y en ajouta de nouvelles. Suivant lui, Dieu ne demandait de nous que la foi; les actions les plus infâmes étaient des besoins de la nature. Saint Épiphane nous a conservé 47 propositions erronées de cet hérétique, recueillies d'un traité où il y en avait plus de 300. Il mourut à Constantinople en 367. [Il avait été interdit par Léonce, après que cet évêque arien l'eût ordonné diacre. Chef d'anoméens, il fut ensuite excommunié par eux. Les eusébiens le condamnèrent dans les conciles d'Ancyre et de Séleucie, dans celui de Constantinople, et fut dégradé par les acaciens et exilé à Cilicie par Constance. Enfin, Julien l'Apostat étant parvenu à l'empire, le rappela et le combla d'honneurs.]

AETIUS, comte de l'Empire, gouverneur des Gaules, vainquit Théodoric, défit les Francs, remporta trois grandes victoires sur Gondicaire, roi des Bourguignons, et une autre, en 451 sur Attila, roi des Huns, dont l'armée de 400,000 hommes fut totalement mise en déroute dans les champs *Catalauniques,* près de Châlons-sur-Marne. Mais l'empereur Valentinien III, irrité de ce qu'il avait laissé échapper les Barbares après une si grande victoire, le tua de sa propre main, et condamna ses amis à différents supplices. L'assassinat de ce grand homme fut regardé comme une calamité publique. Un courtisan, à qui Valentinien demandait son sentiment sur ce meurtre, eut le courage de lui répondre: *Vous*

vous êtes coupé la main droite avec le glaive que vous teniez dans la gauche. Ce fut l'an 454 de J.-C. Ce grand capitaine était le rempart de l'Empire contre les Barbares qui l'inondaient de tous côtés. S'il ne poursuivit pas sa victoire contre Attila, ce fut, dit-on, par la crainte de rendre trop puissantes les nations qui avaient partagé les honneurs de cette journée. [Cependant lorsqu'Attila menaça, en 452, l'Italie, le nom d'Aetius suffit pour l'arrêter; mais le sénateur Maxime voulant se venger de Valentinien (qui avait outragé sa femme), et craignant la fidélité d'Aetius, le perdit auprès de cet empereur, aussi lâche que perfide.]

AETIUS, médecin d'Amida, ville de Mésopotamie sur le Tigre, fit ses études à Alexandrie, vers la fin du ve siècle. Il paraît, par divers endroits de ses ouvrages, qu'il suivait la méthode des Egyptiens. Il excellait dans la pratique de la chirurgie, et dans le traitement des maladies des yeux. C'est le premier médecin chrétien dont nous avons des écrits sur la médecine. Il vivait au commencement du vi^e^ siècle. On a de lui un ouvrage en 16 livres, intitulé *Tetrabiblos*, imprimé en latin, à Paris, 1567, in-fol.; Lyon, 1549, in-fol., ou 1560, 4 vol. in-12. L'original de ce recueil est grec; mais il n'y a que les huit premiers livres qui soient imprimés à Venise, chez Alde, 1534. C'est un recueil des écrits des médecins qui avaient vécu avant lui, et surtout de Galien. Quoique son ouvrage ne soit qu'une compilation, l'auteur y a fait entrer bien des choses qu'on chercherait vainement ailleurs. Janus Cornarus traduisit en latin le *Tetrabiblos*, et le fit imprimer à Bâle, chez Froben, en 1542, sous le titre de *Contracta ex veteribus medicina.*

AFER (Domitius), né à Nîmes, l'an 15 ou 16 avant J.-C., orateur à Rome, maître de Quintilien, reçut quelques talents en naissant: mais il les fit détester par le rôle de délateur, qu'il exerça sous le règne de Tibère et sous ses trois successeurs. Ce scélérat gagna l'esprit de Caligula par ses adulations. Cet empereur, qui voulait créer son cheval consul, fit accorder cette dignité à Afer. Il mourut l'an 59 de J.-C., sous Néron.

† AFFICHARD (Thomas l'), naquit à Pont-Floh, diocèse de Saint-Paul de Léon, le 22 juillet 1698. On a de lui plusieurs pièces de théâtre qui ne sont pas sans mérite, et dont on peut voir la liste dans le *Dictionnaire des théâtres de Paris*, tom. 3, p. 253. On trouve aussi sous le nom de *Théâtre de l'Affichard*, 1746, in-12, quelques pièces qui sont ce qu'il y a de plus distingué dans ses ouvrages. Ce volume contient: *les Acteurs déplacés, la Famille, l'Amour imprévu, la Nymphe des Tuileries, le Fleuve de Scamandre, les Effets du hasard.* L'Affichard a composé aussi quelques romans peu connus. On a fait contre lui une épigramme d'assez mauvais goût, et que nous citerons à cause de sa brièveté.

Quand l'afficheur afficha l'Affichard,
L'afficheur afficha un poète sans art.

L'Affichard mourut le 20 août 1753.

† AFFO (Irénée), naquit en novembre 1742 à Busseto, petite ville de l'ancien état Pallavicin. Il se destina de bonne heure à l'état religieux et entra en 1765 chez les récollets, parmi lesquels il se

fit remarquer par de grands talents, qui lui méritèrent de l'infant don Ferdinand la chaire de professeur de philosophie à Guastalla. C'est là qu'il composa l'*Historia di Guastalla*, en 4 vol.in-4°. Il la commence au règne de Charlemagne, et embrasse les dynasties qui ont régné dans ce petit état jusqu'en 1776; c'est-à-dire celle de Torelli, des Gonzagues, des Bourbons ducs de Parme. Cet ouvrage, rempli de recherches précieuses et exactes, offrirait encore plus d'intérêt s'il n'avait été écrit sous le règne d'un infant susceptible et minutieux. Affo a composé encore une *Historia di Parma*, ouvrage qui a mérite d'être classique en Italie; il a de plus laissé manuscrite une *Histoire de Pierre-Louis-Farnèse*, très curieuse, mais dont l'infant défendit l'impression. Il mourut en janvier 1802.

† AFFRY (Louis-Auguste-Augustin d'), d'une des plus anciennes familles du canton de Fribourg, naquit à Versailles en 1713. Sa conduite brave et courageuse dans les campagnes de 1746, 47 et 48, lui méritèrent le grade de maréchal de camp et d'envoyé extraordinaire auprès des états-généraux des Provinces-Unies. Nommé colonel des gardes suisses en 1780, il se conduisit dans les moments orageux du commencement de la révolution, en sujet fidèle à son souverain. Arrêté le 10 août, il échappa aux massacres de septembre, et se retira dans sa terre de Saint-Barthélemi dans le pays de Vaud, où il mourut l'an 1793, inconsolable de la mort d'un de ses fils, qui périt aux Tuileries en défendant son roi.

AFRANIUS (L.), poète comique, d'un esprit vif. Quintilien le blâme d'avoir déshonoré ses pièces par des obscénités. Il vivait vers l'an 100 avant J.-C. Il ne nous reste de ce poète que quelques fragments dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, Londres, 1713, in-fol. [Afranius s'attacha à peindre les coutumes de son temps et de son pays; ce qui fit donner à la comédie le nom de *togata*, du mot *toga*, toge romaine, au lieu de celui de *palliata*, du mot *pallium*, manteau grec.]

AFRANIUS (Quintianus), sénateur romain, fit une sanglante satire contre Néron, qui le fit mourir pour être entré dans la conspiration de Pison.

AFRICAIN (Sexte-Jules), historien chrétien, né à Nicopolis, dans la Palestine, écrivit, sous l'empire d'Héliogabale, une chronologie, pour convaincre les païens de l'antiquité de la vraie religion, et de la nouveauté des fables du paganisme. Cette chronique, divisée en cinq livres, renfermait l'histoire universelle, depuis Adam jusqu'à l'empereur Macrin. Nous n'avons plus cet ouvrage que dans la Chronique d'Eusèbe. Il écrivit à Origène une lettre sur l'histoire de Susanne, qu'il regardait comme supposée; et une autre à Aristide, pour accorder ce que rapportent saint Mathieu et saint Luc sur la généalogie de Jésus-Christ. L'explication qu'il donne de cette opposition apparente, n'est pas la plus satisfaisante. En supposant, comme tout concourt à le prouver, que Hélie ou Joachim (car ces deux noms sont les mêmes dans l'Ecriture), dont il est parlé au verset 23 du 3e chap. de saint Luc, est père de Marie, et beau-père de Joseph, toutes les difficultés disparaissent. (*Voy.* JOACHIM.) Cet auteur florissait dans

le IIIe siècle. Ce fut à sa prière qu'Héliogabale rebâtit la ville de Nicopolis, fondée dans le même lieu où était celle d'Emmaüs. On a des fragments d'un livre qu'on lui attribue, intitulé *les Cestes*. Ces fragments, imprimés dans les *Mathematici veteres*, à Paris, 1693, in-fol., ont été traduits en français par M. Guiscard, dans ses *Mémoires critiques et historiques* sur plusieurs points d'antiquités militaires, Berlin, 1774, 4 vol. in-8°.

AGABUS, un des 72 disciples de J.-C., prédit la prison de saint Paul, et la famine qui désola la terre sous l'empereur Claude. Il fut martyrisé à Antioche, selon les Grecs. Le martyrologe romain fixe sa fête au 13 de février.

AGAG, roi des Amalécites, auquel Saül fit grâce contre l'ordre de Dieu, et que Samuël fit mettre à mort à Galgala, devant l'autel du Seigneur. C'est à tort que les philosophes modernes ont accusé ce grand-prêtre de cruauté. Il n'était que le ministre de la justice de Dieu, qui lui avait ordonné expressément de faire mourir Agag, prince impie et barbare. En général, les tyrans dévoués au glaive des Israélites étaient les fléaux des nations voisines, des monstres de sang et de carnage. C'est ordinairement la peine du talion qui est exécutée contre eux. (*Voy.* ADONIBESECH, CHANAAN, JOSUÉ, DAVID, etc.)

AGAMEDE et TROPHONIUS, fils d'Erginus, roi d'Orchomène en Asie, célèbres dans la mythologie, étaient grands architectes, et encore plus grands fripons. Ils donnèrent des preuves, à Delphes, de ce double talent, et par la construction du fameux temple de cette ville, et par le moyen qu'ils avaient imaginé pour piller journellement le trésor du prince. Comme on ne pouvait découvrir ni surprendre les voleurs, on leur tendit un piége, où Agamède fut pris, et dont il ne put se débarrasser. Son frère ne trouva point d'autre expédient, pour se tirer lui-même d'affaire, que de lui couper la tête. Quelque temps après, la terre s'entr'ouvrit sous les pas de Trophonius, et l'engloutit tout vivant.

AGAMEMNON, roi d'Argos et de Mycènes, général de l'armée des Grecs contre les Troyens, sacrifia à Diane, dans l'Aulide, sa fille Iphigénie, et fut forcé de rendre à Achille Briséis qu'il lui avait enlevée. Ce héros, de retour dans ses états, fut tué par Egisthe, amant de Clytemnestre sa femme, l'an 1183 avant J.-C. Oreste, son fils, ôta la vie au meurtrier de son père, et à son amante.

AGANICE. (*Voy.* AGLAONICE.)

AGAPET Ier (Saint), pape en 535, après Jean II, avait beaucoup de vigueur dans le caractère, et se montrait pénétré de l'importance et des rigoureux devoirs de sa place. Il alla à Constantinople, tant pour satisfaire aux instances de Théodat, roi des Goths, qui craignait une guerre de la part de l'empereur, que pour s'opposer aux hérétiques et à la protection que leur accordait Justinien. Ce prince, qui eut la faiblesse de vouloir décider en théologie, et de troubler l'Eglise en détournant l'autorité impériale des objets qui lui étaient propres, pour l'employer dans des choses qui étaient d'un tout autre ressort, menaça le pape de l'exil, pour l'obliger de communiquer avec l'eutychien

Anthyme ; il lui répondit : *Je croyais avoir affaire à un empereur catholique; mais c'est, à ce que je vois, à un Dioclétien.* La fermeté du pontife en imposa à l'empereur et aux eutychiens. Anthyme, devenu patriarche de Constantinople, par les intrigues de l'impératrice Théodora, retourna à son évêché de Trébizonde, de peur d'être obligé de recevoir le concile de Chalcédoine. Ce pape le déclara excommunié, à moins qu'il ne prouvât sa catholicité en souscrivant à ce concile. Mennas, aussi recommandable par son savoir que par sa piété, fut élu patriarche. Le pape le sacra lui-même. Les catholiques lui ayant porté plusieurs plaintes contre Sévère et quelques autres évêques du parti des eutychiens, il se proposa de les faire examiner dans un concile. Mais il tomba malade, et mourut à Constantinople, le 17 avril 536, après avoir siégé onze mois et trois semaines. Son corps fut porté à Rome, et enterré dans l'église de Saint-Pierre du Vatican, le 20 du mois de septembre suivant, jour auquel on honore sa mémoire. Les Grecs font sa fête le 17 d'avril. On a de lui des lettres qui respirent le zèle, la piété, et cette magnanimité pontificale qui, ne sachant flatter ni craindre les hommes, ne cède qu'à la raison et au devoir. Le désintéressement du saint pontife l'avait rendu si pauvre, qu'il fallut engager les vases sacrés de l'église de Saint-Pierre pour fournir les frais nécessaires à son voyage de Constantinople.

AGAPET II succéda au pape Marin ou Martin II, en 946. Il appela à Rome l'empereur Othon contre Bérenger II, qui voulait se faire roi d'Italie, et régla le différend qui était entre l'église de Lorches et celle de Saltzbourg, touchant le droit de métropole. Il mourut en 956, avec la réputation d'un pontife recommandable par sa charité et par son zèle.

AGAPET, diacre de l'église de Constantinople dans le VIe siècle, adressa à l'empereur Justinien un ouvrage, ou lettre, en 72 chapitres, intitulé : *Charta egiar*, contenant des conseils sur les devoirs d'un prince chrétien. Les Grecs, qui faisaient un grand cas de cette lettre, l'appelaient *la Royale.* Elle est dans la *Bibliothèque des pères*, et a été imprimée plusieurs fois in-8°. L'édition la plus correcte est celle qu'en a donnée Banduri, dans un recueil intitulé : *Imperium orientale*, *Parisiis*, 1711, 2 vol. in-fol. Louis XIII, dans sa jeunesse, la traduisit du latin en français ; sa traduction a été imprimée plusieurs fois.

AGAPIT, ou AGAPET (Saint), étant encore fort jeune, fut arrêté par les païens, qui lui firent souffrir de cruelles tortures à Préneste, aujourd'hui Palestrine, à vingt-quatre milles de Rome. On met son martyre sous Aurélien, vers l'an 273. Son nom est célébré dans les Sacramentaires de Gélase et de saint Grégoire le Grand, ainsi que dans le Martyrologe de Bède, et dans celui qui porte le nom de saint Jérôme. Il est honoré d'un culte particulier dans le diocèse de Besançon.

AGAPIUS, moine grec du mont Athos, dans le XVIIe siècle. On a de lui un traité intitulé : *Le Salut des pécheurs*, dans lequel il enseigne bien expressément le dogme de la transsubstantiation, tel qu'il est dans

l'Église latine. Ce livre fut imprimé à Vienne en 1641 et 1664. Il est en grec vulgaire.

AGAR, Égyptienne, servante de Sara, qui la donna pour femme du second ordre à Abraham. Elle fut mère d'Ismaël, qu'elle maria à une femme de sa nation, après avoir été chassée de la maison d'Abraham par ordre de Dieu. Sans doute que ses contestations avec Sara, et les troubles qui en résultaient, provoquèrent cet ordre sévère. Il paraît, par le texte de la Genèse, qu'elle se proposait de contester à Isaac son héritage, ou le droit de primogéniture, en faveur d'Ismaël. Cependant la Providence veilla sur elle et son fils, qui, près de mourir de soif dans le désert, fut sauvé par une source d'eau vive qu'un ange indiqua à la mère. Il devint dans la suite père d'un grand peuple.

† AGASIAS, célèbre sculpteur d'Éphèse, auteur de la statue connue sous le nom de *gladiateur de la ville de Borghèse*, et qu'on voyait au musée de Paris en 1814. Elle fut trouvée avec l'*Apollon du Belvédère*, à Nettuno, autrefois *Antium*, lieu de la naissance de Néron. Si on examine la forme des lettres de l'inscription, cette statue remonte à la plus haute antiquité. Elle est parfaitement conservée, à l'exception du bras droit, habilement restauré par l'Allegarde. Les connaisseurs conviennent aujourd'hui que cette statue ne représente point un gladiateur, mais appartient à un groupe; et bien considéré, l'action et l'attention de la figure semblent se porter vers quelque objet plus élevé, comme un chevalier dont elle soutiendrait l'attaque, ou comme se préparant à monter à un assaut. Les traits du gladiateur sont d'un style moins idéal, mais non moins parfaits que celui de l'Apollon du Belvédère. M. Winckelmann s'exprime ainsi en parlant de cette statue, que l'on juge d'ailleurs antérieure à l'introduction des jeux barbares des gladiateurs en Grèce : « Elle » est un assemblage des beautés » seules de la nature dans un âge » parfait, sans aucune addition » de l'imagination. »

AGASICLES, roi de Lacédémone, vers l'an 580 avant J.-C., célèbre par la réponse qu'il fit à quelqu'un qui lui demandait comment un roi pouvait vivre tranquille : *C'est en traitant ses sujets comme un père traite ses enfants.* Quelqu'un disait à ce prince qu'il s'étonnait de ce qu'étant avide de s'instruire, il ne faisait pas venir auprès de lui Philophane, sophiste très éloquent du temps : *Je veux*, répondit-il, *être le disciple de ceux dont je tiens le jour.* [Plusieurs auteurs anciens citent cette réponse d'Agasicles, et entr'autres les *Apophtegmes laconiques*, attribués à Plutarque ; il faut cependant observer que, à cette époque, il n'y avait pas encore de sophistes dans la Grèce.]

AGATHARCIDES, célèbre géographe et historien grec, né à Gnide, est le premier qui ait donné la description du rhinocéros. Cette description du rhinocéros est très différente de la figure de l'animal qui porte aujourd'hui ce nom. Il vivait vers l'an 160 avant J.-C. Strabon, Josephe et Photius le citent avec éloge. Il nous reste de lui des fragments de quelques-uns de ses ouvrages; savoir : *De mare Rubro ; De Asia*, en dix livres ; *Europiaca*, dont Athénée cite les livres 28, 34 et 38.

AGATHARQUE, peintre de Samos, le premier qui appliqua dans la ville d'Athènes la perspective aux décorations théâtrales, environ 400 ans avant J.-C. [Il excellait aussi à peindre les animaux, et était contemporain de Zeuxis et d'Alcibiade, dont il décora la maison des plus belles peintures.]

AGATHE (Sainte), vierge de Palerme, noble d'extraction, d'une beauté rare, mourut en prison après avoir souffert divers tourments pour n'avoir pas voulu condescendre à l'amour de Quintien, gouverneur de Sicile, l'an 251 de J.-C. Les actes grecs de son martyre ont été corrompus. Ceux que nous avons en latin sont moins défectueux, et sont d'ailleurs d'une très haute antiquité; Tillemont en a donné l'abrégé, tom. 3, pag. 409 et suivant. Nous avons de plus deux panégyriques de sainte Agathe, écrits, l'un dans le VIIe siècle, par S. Adhelme d'Angleterre, et l'autre dans le IXe siècle, par saint Methodius, patriarche de Constantinople; et deux hymnes composées en son honneur. On en trouve une parmi les poésies du pape Damase; l'autre, qui est de saint Isidore de Sévile, a été publiée par Bollandus. Son nom se trouve dans le canon de la messe.

AGATHIAS (le scolastique), natif de Myrine au VIe siècle, exerçait sa profession à Constantinople. Il est auteur d'une *Histoire* sur cette ville, qui peut servir de suite à celle de Procope. Elle a été traduite en français par le président Cousin, dans son 2e vol. de l'Histoire de Constantinople. [Il était aussi poète, fit un *Recueil* d'épigrammatistes grecs, qui avaient écrit depuis Auguste, qui est une suite des *Anthologies* précédentes. Brunk, dans le 3e vol. de ses *Analecta*, a recueilli plusieurs *épigrammes* d'Agathias.]

AGATHOCLES, né à Reggio, en Calabre, vers l'an 359 avant J.-C., d'un potier de terre, tyran de Sicile, vainquit les Carthaginois en différentes occasions. Il fut empoisonné par Archagate l'an 287 avant J.-C. On dit que, pour ne pas oublier sa naissance, il se faisait servir en vaisselle d'or et vaisselle de terre.

AGATHON, poète tragique et comique, contemporain de Platon, dont il nous reste quelques fragments dans Aristote et Athénée. On rapporte que ses actions valaient mieux que ses pièces. Après la représentation de sa première tragédie, il donna un festin splendide aux principaux spectateurs, sans doute afin que les plaisirs de la table les dédommageassent de l'ennui du théâtre. Il vivait l'an 368 avant J.-C.

AGATHON (Saint), pape, naquit en Sicile, et se rendit principalement recommandable par une humilité profonde, une douceur admirable de caractère, et une grande inclination à faire du bien. La manière dont il remplit, pendant plusieurs années, la place de trésorier de l'Église romaine, le fit juger digne de succéder au pape Domnus en 679. L'année suivante il présida, par ses légats, au sixième concile général convoqué à Constantinople contre les *monothélites*, par les soins de l'empereur Constantin Pogonat. Il écrivit à ce prince une belle lettre, dans laquelle il réfutait le monothélisme par la constante tradition de l'Église romaine. « L'univers catholique, » dit-il, reconnaît cette Église » pour la mère et la maîtresse de » toutes les autres. Sa primauté

» vient de saint Pierre, le prince » des apôtres, auquel J.-C. con- » fia la conduite de tout son trou- » peau, avec promesse que sa foi » ne faillirait jamais. » Cette lettre ayant été remise aux pères du concile, ils la reçurent avec respect, et déclarèrent unanimement que *Pierre avait parlé par la bouche d'Agathon*. Ce saint pape procura le rétablissement de saint Wilfrid sur le siége d'Yorck, abolit le tribut que les empereurs exigeaient des papes à leur élection, et combla de bienfaits le clergé et les églises de Rome. Il mourut en 682, après avoir siégé deux ans et demi. Le grand nombre de miracles lui mérita, suivant Anastase, le surnom de *Thaumaturge*. Il est honoré par les Grecs comme par les Latins.

AGDESTIS, ou AGDISTIS, monstre, homme et femme et pierre tout ensemble, ou successivement et à sa volonté, fils de Jupiter et de la pierre Agdus, fut la terreur des hommes, et même des dieux, qui le mutilèrent. Les Grecs l'adoraient comme un puissant génie. On le représente souvent avec cette inscription :

Agdestis triplex, modo vir, modo fœmina, saxum.

† AGELET (Joseph Lepaute d'), l'un des quarante de l'académie française, naquit à Thoue-la-Long, l'an 1751. Elève de l'astronome Lalande, il s'embarqua en 1773, comme astronome lui-même, dans une expédition pour les terres australes, commandée par M. Kerguelin. De retour de son voyage, il présenta à l'académie française un très grand nombre d'observations sur les planètes et les étoiles. On a de lui des *Mémoires* sur l'aphélie de Vénus et sur la longueur de l'année. Il périt dans l'expédition de M. de la Peyrouse, avec lequel il était parti comme astronome.

AGELLIUS (Antoine), évêque d'Acerno, dans le royaume de Naples, vit le jour à Sorrente, et mourut en 1608. Il publia des *Commentaires sur les Psaumes*, imprimés à Rome, in-fol.; *sur Jérémie*, in-4°, et sur *Habacuc*, in-8°, assez estimés. Il fut employé par le pape Grégoire XIII à l'édition grecque des Septante de Rome. Ses *Commentaires sur les Psaumes* sont ce qu'il a fait de mieux.

AGESANDRE, Rhodien, fit, sous l'empereur Vespasien, avec deux autres sculpteurs (Polydore et Athénodore), le groupe de *Laocoon*, un des plus beaux restes de l'antiquité. On le voyait à Rome dans la cour du Belvédère au Vatican. Il fut transporté à Paris, où il était encore en 1815. Pline en fait un grand éloge au 36e livre de son Histoire naturelle. Il y en a en France plusieurs belles copies, et une plus belle encore dans les galeries de Florence, faite par un chevalier de Saint-Jacques. [Le Laocoon fut rendu, dans la même année, à Pie VII, et il est au *Musée* du Vatican.]

AGESILAS Ier, fils de Dorysus, roi de Sparte. Son règne fut très court, au rapport de Pausanias; mais Eusèbe le fait régner 44 ans.

AGÉSILAS II, roi de Sparte, monta sur le trône au préjudice de Léotichidès, à qui il appartenait. Ce roi, disgracié de la nature, petit, de mauvaise mine et boiteux, réparait par les qualités de l'ame les défauts de sa figure. Il vainquit Tissapherne, général des Perses, et il aurait porté ses victoires jusqu'au centre de la monarchie, s'il n'avait été con-

traint d'aller arrêter les Athéniens et les Béotiens, qui désolaient sa patrie. Sa marche fut si rapide, qu'il fit en 30 jours le chemin que Xercès n'avait fait qu'en un an. Il tailla en pièces l'armée ennemie à Coronée. Il fit ensuite la conquête de Corinthe, et il aurait poussé plus loin ses armes, s'il n'était tombé malade. Les Lacédémoniens furent vaincus tant qu'il ne fut pas à leur tête; mais dès qu'il fut guéri, il répara tout par sa valeur. Ce prince, dans sa vieillesse, secourut Nectenabo contre Tharacus : cette expédition fut aussi heureuse que les autres. Il mourut en revenant, dans la Cyrénaïque, l'an 361 avant J.-C., âgé de 84 ans, le 44e de son règne. Ce roi ne voulut pas qu'on lui dressât de statues; la postérité les lui a élevées, et il eut pour historien son ami Xénophon. Cynisca, sa sœur, fut la première femme qui remporta le prix de la course aux jeux olympiques, sur des chevaux qu'elle avait dressés elle-même, à la prière d'Agésilas.

AGÉSIPOLIS, roi de Lacédémone, digne collègue d'Agésilas II, par son courage et ses vertus guerrières. Il ravagea l'Argolide, ruina Mantinée, et pilla les Olynthiens. Il mourut vers l'an 380 avant J.-C.

AGGÉE, l'un des douze petits prophètes, encouragea les Juifs au rétablissement du temple, en leur prédisant que le second serait plus illustre que le premier : allusion qui désignait l'arrivée de J.-C. dans ce nouveau temple; car il est bien certain qu'à tous autres égards il était très inférieur au premier. Aggée prophétisait vers l'an 516 avant l'ère chrétienne.

†AGIER (Pierre-Jean), ancien avocat au parlement, et un des présidents de la Cour royale de Paris, naquit dans cette ville le 28 décembre 1748. Son père, procureur au parlement, lui fit donner une éducation soignée, à laquelle il répondit par de brillants succès, en remportant au concours de l'université le prix d'honneur et les quatre autres premiers prix. Nourri dès son bas âge dans des principes d'opposition, il s'allia, en entrant dans la carrière du barreau, avec les hommes du même parti, et appartint à l'école de Mey, Maultrot et Jabineau. Aussi, dès le commencement de la révolution, lorsque presque tout ce qui tenait à Port-Royal embrassait avec enthousiasme les systèmes nouveaux, Agier fut choisi comme député suppléant aux états-généraux, et ne fut pas jugé indigne d'être membre de la commune de Paris. Ce fut en cette qualité qu'il fut chargé *de poursuivre les auteurs et complices des conspirations des 13 et 14 juillet, de la cour contre le peuple, et des 5 et 6 octobre, d'une faction contre la cour.* Dans le rapport qu'il présenta en décembre, sur ces divers événements, entre autres étranges maximes, il avança : *Que les ordres du roi ne pouvaient servir d'excuse aux exécuteurs de commandements tyranniques.* Ce ne fut pas la seule fois qu'il énonça des opinions révolutionnaires, et les discours qu'il prononça vers cette époque sont plus ou moins entachés de l'esprit qui régnait alors. Mais puisque le temps a fait justice de tant d'excès et de tant de folies, nous passerons rapidement sur ce que le président Agier fit vers cette époque. Qu'il suffise de dire qu'il embrassa

avec chaleur la cause de l'église constitutionnelle, qu'il a soutenue jusqu'à la fin de sa carrière. Retiré, pendant la terreur, dans une paisible retraite, il reparut après ces jours de calamité, devint président du tribunal révolutionnaire, après la chute de Fouquier-Tinville, occupa divers emplois qui passèrent comme les gouvernements de cette époque, et arriva enfin sous Buonaparte à la place de vice-président de la cour devenue royale. Il est mort dans ses fonctions le 22 septembre 1823, et en lui est tombé un des plus fermes soutiens de l'église constitutionnelle et des erreurs de Port-Royal, qu'il professait franchement et sans détour. Le président Agier ne se borna pas, pendant sa vie, à la carrière de la magistrature, il ambitionna celle d'écrivain, et a publié, sur différentes matières, vingt-deux volumes, sans compter les brochures de circonstance, les articles fournis à la nouvelle édition de *Denizart*, et à la *Chronique religieuse*. Voici la liste de ses ouvrages, telle que nous la trouvons à la tête du *Catalogue* de sa bibliothèque, publié par un ami du défunt, qui le fait précéder d'*Aperçus sur la vie et les ouvrages de M. Agier*. L'auteur des aperçus loue beaucoup les principes constitutionnels et le jansénisme exagéré de son ami, ce qui en a facilement fait deviner l'auteur, qui nous menace d'un travail plus étendu. 1° *Le Jurisconsulte national*; réunion de trois brochures, relatives à une constitution, et reproduites ensemble en 1789, in-8°; 2° *Vues sur la réformation des lois civiles*, etc., 1793; 3° *Traité du mariage dans ses rapports avec la religion et les lois nouvelles de la France*, 2 vol. in-8°. Dans cet écrit, où l'auteur enchérit sur tout ce que son école avait publié de contraire à la croyance de l'Église sur ce sacrement, l'auteur transporte à la puissance civile toute l'autorité sur le mariage. Il attaque avec violence le concile de Trente, auquel il refuse le caractère d'œcuménicité, et dont il soutient que ni la discipline ni la doctrine ne sont reçues en France; misérable doctrine qu'un autre janséniste, M. Tabaraud, a essayé de ressusciter en la poussant jusqu'aux conclusions les plus révoltantes; 4° *Justification de Fra-Paolo Sarpi*, 1811, in-8°; mauvaise compilation entreprise par l'auteur pour justifier son acharnement contre le concile de Trente; 5° *Vues sur le second avénement de J.-C., ou Analyse de l'ouvrage de Lacunza*, 1818, in-8°; brochure pleine de rêveries et d'impertinences en faveur du millénarisme. On trouve dans les numéros 636 et 638 de *l'Ami de la Religion et du Roi*, des recherches très curieuses sur les ouvrages publiés par les appelants en faveur de cette opinion; 6° *Psaumes nouvellement traduits sur l'hébreu, et mis dans leur ordre naturel*, 1809, 3 vol. in-8°; 7° Le même ouvrage en latin, in-18, 1818; 8° *Prophéties concernant J.-C. et l'Église, éparses dans les Livres saints, avec des explications et des notes*. 1819, in-8°; 9° *Les Prophètes, nouvellement traduits sur l'hébreu, avec des explications et des notes critiques. Isaïe*, 1820, 2 vol. in-8°; 10° *Jérémie*, 1821, 2 vol. in-8°; 11° *Ézéchiel*, 1821, 2 vol. in-8°; 12° *Daniel*, 1822, 1 vol. in-8°; 13° *Les petits pro-*

phètes, 1822, 2 vol. in-8°; 14° *Commentaire sur l'Apocalypse*, 1823, 2 vol. in-8°. Dans ces 16 volumes que le président Agier a fait imprimer sur l'Écriture-Sainte, il a développé tous les préjugés de sa secte, et semble même n'avoir entrepris ces ouvrages que pour la consoler de ses pertes. Il suit, dans l'explication des prophéties, les erreurs des appelants les plus fameux, d'Étemare, Joubert, Poncet, Boursier, etc. Il ne voit dans l'Église qu'obscurcissement, défection, apostasie. Il annonce la conversion des Juifs, et trace leur histoire dans ces temps à venir, d'une manière si précise, que nous n'en saurons pas davantage quand les événements se seront passés. Il prédit que J.-C. descendra sur la terre visiblement, et y établira son règne qui durera 1000 ans. Enfin il se plaint avec amertume des papes, des évêques, des jésuites, des ultramontains. Heureusement que tant de sottises et d'inconcevables folies n'ont pas survécu à leur auteur, et dorment dans un oubli qu'on ne sera pas tenté de troubler.

AGILULPHE, duc de Turin, roi des Lombards, mourut à Pavie en 590, après avoir soumis toute l'Italie, à l'exception de Ravenne. [La couronne d'or d'Agilulphe avait la forme d'un cercle orné de figures de saints. On la voyait dans le cabinet des médailles de la bibliothèque royale; en 1804, elle a été volée et fondue par les voleurs.]

AGIS II, roi de Sparte, vainquit les Athéniens et les Argiens, et se distingua dans la guerre du Péloponèse. On lui attribue une sentence très connue et très vraie : *Les envieux sont bien à plaindre d'être tourmentés par la félicité des autres, autant que par leurs propres malheurs.* On rapporte qu'il dit à un orateur qui lui demandait une réponse pour ceux qui l'avaient envoyé : *Dis-leur que tu as eu bien de la peine à finir, et moi à t'entendre.* Il mourut l'an 399 avant J.-C.

† AGIS III, fils d'Archidamus, de la deuxième branche des Héraclides, succéda à son père, et monta sur le trône de Sparte, l'an 346 avant J.-C. Il était fils d'Agésilas, et fut un des princes qui défendirent avec le plus de zèle la liberté de son pays contre l'ambition d'Alexandre. Envoyé dans sa jeunesse comme ambassadeur à Philippe de Macédoine, ce roi le voyant seul, tandis que les autres états de la Grèce le faisaient complimenter par plusieurs députés, s'écria : « Quoi! Sparte ne m'envoie qu'un » ambassadeur! » « Il suffit pour » un seul homme », lui répondit Agis laconiquement. Sa haine pour les Macédoniens était irréconciliable, et il n'attendait qu'une occasion propice pour la faire éclater. Après la bataille d'Issus, il enrôla 8,000 hommes parmi les Grecs mercenaires, et à la solde du roi de Perse, qui se retiraient dans leur pays. Darius s'étant engagé à pourvoir à tous les frais, Agis équipa une flotte, fit voile vers l'île de Crète, et en subjugua une grande partie. Lors de son retour à Sparte, Alexandre venait de gagner la bataille d'Arbelles, où Darius fut entièrement défait. Agis ne se découragea point, il excita différents états de la Grèce à s'affranchir du joug des Macédoniens, leva une armée de 20,000 hommes et 2,000 chevaux, et marcha contre Antipater, qui venait le

combattre avec 40,000 soldats. Les Lacédémoniens ne furent pas effrayés par la supériorité du nombre des ennemis, et ils se battirent avec leur courage accoutumé. La bataille fut sanglante, et Agis blessé grièvement. Au moment où quelques-uns de ses soldats l'emmenaient dans sa tente, il fut sur le point d'être enveloppé par les ennemis. Agis leur ordonna de l'abandonner et de conserver leurs jours pour la défense de la patrie. Il resta seul; et quoique ses forces fussent presque entièrement épuisées, il combattit à genoux jusqu'à ce que, atteint par un dard, il expira, étendu sur son bouclier, en 355 avant J.-C., après avoir régné neuf ans. Ce roi était brave, juste et éclairé.

AGIS IV, roi de Sparte, entreprit d'abord, après son élévation au trône, d'abolir les dettes et de rendre les biens communs. Cette réforme, qui anéantissait le droit sacré de la propriété, ne plut qu'aux dissipateurs, aux gens obérés et aux pauvres. Léonidas, collègue d'Agis, fit rejeter ce projet injuste. Agis fut mis en prison et étranglé par ordre d'un éphore, vers l'an 235 avant J.-C. Avant de subir le supplice, il dit à quelqu'un qui pleurait : *Essuyez vos larmes ; car puisque c'est l'injustice qui me fait mourir, je mérite moins d'être plaint que les auteurs de ma mort.* Ce n'est pas le premier prince qui, en dépouillant ses sujets, ait cru faire un acte de justice. [La mort d'Agis a fourni le sujet de plusieurs tragédies; M. Laignelot en a donné une en 1782; *Agis* est aussi une des plus belles pièces d'Alfieri.]

AGIS, poète d'Argos, un des plus mauvais versificateurs, mais un des plus adroits flatteurs de son temps, eut plus de crédit auprès d'Alexandre le Grand, que ses généraux mêmes. Agis et ses confrères ne cessaient de répéter à ce prince qu'Hercule, Bacchus, Castor et Pollux n'auraient rien de plus pressé, lorsqu'il paraîtrait dans l'Empirée, que de lui céder leur place.

AGLAONICE ou AGANICE, fille d'Hégétor, seigneur thessalien. Elle fit accroire aux hommes de son temps, lorsqu'elle prévoyait une éclipse de lune, qu'elle pouvait ôter cet astre du ciel quand elle voulait. Dans la suite, sa tromperie ayant été reconnue, on se moqua d'elle, ce qui donna lieu à ce proverbe grec : *Vous attirez la lune à votre confusion.*

AGLAURE ou AGRAULE, fille de Cécrops, promit à Mercure de favoriser sa passion pour sa sœur Hersé, moyennant une récompense. Pallas, indignée de cette convention, lui inspira une telle jalousie contre Hersé, qu'elle mit tout en œuvre pour les brouiller. Pallas donna ensuite aux trois sœurs, Aglaure, Hersé et Pandrose, un panier où était renfermé Erichthonius, avec défense de l'ouvrir. Aglaure et Hersé, ne pouvant commander à leur curiosité, n'eurent pas plutôt ouvert le panier, qu'elles furent agitées des furies, et se jetèrent dans un précipice. Elles furent changées en hirondelles.

AGLAUS, le plus brave des Arcadiens, qu'Appollon jugea plus heureux que Gygès, parce qu'il n'avait jamais passé les bornes de son petit héritage, et qu'il vivait content des fruits qu'il en tirait.

AGNAN (Saint) fut, selon l'opinion commune, originaire de Vienne dans les Gaules, et vécut

quelque temps reclus dans une cellule près de cette ville. Il se rendit ensuite à Orléans, où il fut attiré par la réputation du saint évêque Euverte. Ayant été ordonné prêtre, il eut la conduite du monastère de Saint-Laurent des Orgerils, situé dans le faubourg d'Orléans, et qui n'était plus dans la suite qu'un prieuré de Cluny. Saint Euverte, qui sentait sa fin approcher, le demanda pour successeur, ce qui lui fut accordé; il quitta l'administration de son diocèse, et mourut peu de temps après, c'est-à-dire le 7 septembre 391. Saint Agnan justifia par sa conduite le choix qu'on avait fait de lui. Il fit rebâtir avec plus de magnificence l'église de Sainte-Croix, fondée par son prédécesseur. Il y avait près de soixante ans qu'il était évêque, lorsque les Huns, conduits par Attila, vinrent mettre le siége devant Orléans. Il avait prévu l'orage, et avait fait le voyage d'Arles, pour demander du secours au général Aétius. Cependant les Barbares pressaient le siége. Saint Agnan encourageait son peuple, et l'exhortait à mettre en Dieu sa confiance. Tous s'adressèrent au ciel, par de ferventes prières, dans l'attente du secours qui leur avait été promis. Enfin, lorsque tout semblait désespéré, les Romains, auxquels s'étaient joints les Goths, vainquirent et dispersèrent les barbares. On attribua cette victoire encore plus aux prières et à la prudence du saint évêque, qu'à la bravoure d'Aétius, qui, presque seul, soutenait l'empire romain sur le penchant de sa ruine. On met la mort de saint Agnan au 17 novembre 453. On l'enterra dans l'église de Saint Laurent des Orgerils, d'où son corps fut depuis transféré dans celle de Saint-Pierre, qui a pris le nom du saint. Il est nommé en ce jour dans les anciens martyrologes. Les huguenots pillèrent sa châsse en 1562, et brûlèrent ses reliques avec celles de plusieurs autres saints qui reposaient dans le même lieu. Agnan obtint par ses prières la guérison du gouverneur de la ville d'Orléans; et on assure que c'est de là que commence le privilége accordé aux évêques d'Orléans de délivrer à leur entrée dans la ville tous les prisonniers. Ce privilége est du moins ancien. Yves de Chartres (*Epist. ad sanct. Aurel.*) en parle comme d'un usage qui, de son temps, avait déjà passé en coutume. On a publié à Orléans, en 1803: *Abrégé de la vie et des miracles de saint Agnan*, in-8°.

AGNANIE (Juvénal d') embrassa l'ordre des capucins dans la province de Tyrol, où il obtint les emplois les plus honorables, et se fit une réputation rare par l'austérité de ses vertus et l'étendue de ses connaissances. Il est auteur des ouvrages suivants: 1° *Manuductio neophyti, seu clara et simplex instructio novelli religiosi*, Vienne, 1680, in-8°; 2° *Necessaria defensio contra injustum agressorem*, in-8°. C'est une réfutation de l'ouvrage du prédicant hessois Scheilbert, contre les miracles. 3° *Solis intelligentiæ lumen indeficiens*, Vienne, 1686, in-4°; 4° *Brevissimus nucleus theologiæ moralis practicus*, in-4°; 5° *Artis magnæ sciendi synopsis, seu mentis humanæ fæcundatæ commonitorium, ad inveniendum et discurrendum*, Saltzbourg, 1689, in-4°; 6° *Theologia rationalis ad hominem et ex homine, etc.*, Vienne, 1703, in-4°.

† AGNEAU DE VIENNE (Jean-Baptiste d'), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1728, avait fait profession à Séez, et survécut à la suppression de son ordre. On a de lui les ouvrages suivants, qui tous parurent avant la révolution : 1° *Lettre en forme de dissertations contre l'incrédulité*, 1756, in-12 ; 2° *Éclaircissement sur plusieurs antiquités trouvées à Bordeaux*, 1757, in-12; 3° *Point de vue concernant la défense de l'état religieux*, 1757, in-12, nouv. édit., 1771; 4° *Plan d'éducation et les moyens de l'exécuter*, Paris, 1769, in-12; 5° *Histoire de la ville de Bordeaux*, 1771, 2 vol. in-4°; 6° *Dissertation sur la religion de Montaigne*, 1773, in-12; 7° *Eloge de Montaigne et discours sur sa religion*, 1775, in-12 ; 8° *Administration générale et particulière de la France*, 1775, in-8°; 9° *Lettres sur l'histoire de France*, 1782, in-12; une 2e édition en 1787 ; 10° *Nouvelle méthode pour apprendre à lire et à écrire correctement la langue française*, 1782, in-8° ; une nouv. édit. en 1786, in-12 ; 11° *Histoire d'Artois*, 1re et 2e parties, 1785, in-8° ; 3e partie, 1786; 4e partie, 1787; 5e et dernière partie, 1787, in-8°; 12° *le Triomphe de l'humanité, ou la mort de Léopold de Brunswick*, poème qui a concouru pour le prix annuel de l'académie française, 1787, in-8°; 13° *le Triomphe du chrétien*, 1788, in-8, etc. D'Agneaux de Vienne mourut en 1792. On dit qu'il avait adopté les idées de la révolution. Si cela est, il put encore être témoin d'événements bien propres à le faire changer de sentiment.

AGNÈS (Sainte), vierge qui, à l'âge de 12 à 13 ans, fut martyrisée à Rome au commencement du IVe siècle. Prudence en parle dans l'hymne 14, et saint Ambroise dans son livre *de Virginitate*. « Tous les peuples, dit » saint Jérôme, se réunissent » pour célébrer, dans leurs dis» cours et dans leurs écrits, les » louanges de sainte Agnès, qui » sut triompher de la faiblesse de » son âge, comme de la cruauté » du tyran, et qui couronna la » gloire de la chasteté par celle » du martyre. » Les actes de sainte Agnès, quoique du VIIe siècle, n'ont pas des caractères suffisants d'authenticité. On doit dire la même chose de ceux qu'Étienne Assémani a publiés en chaldaïque. Ils contredisent Prudence et saint Ambroise, en supposant que sainte Agnès termina son martyre par le feu. (*Voy.* Tillemont, t. 5.) Son nom se trouve dans le canon de la messe. L'Église latine célèbre sa fête le 21 janvier.

AGNÈS de Montepulciano (Sainte), se dévoua à Dieu, à l'âge de 15 ans, dans le couvent des dominicaines, à Proceno, au comté d'Orviette, et mourut à Montepulciano sa patrie, le 20 avril 1317, âgée de 40 ans. Ses vertus et les prodiges dont Dieu l'illustra pendant sa vie et après sa mort, la firent canoniser par Benoît XIII, en 1726.

† AGNÈS, reine de France, fille du duc de Méranie, épousa Philippe Auguste l'an 1196, après qu'il eut renvoyé Ingelburge, fille de Valdemar, roi de Danemarck. Philippe se voyant près d'être condamné par un concile pour avoir répudié son épouse légitime, renvoya Agnès, qui vint mourir à Poissy l'an 1201. Le pape Innocent III légitima

deux enfants qu'elle avait eus de Philippe-Auguste.

† AGNES de France, impératrice d'Orient, naquit en 1171. Accordée, à l'âge de 8 ans, au jeune Alexis, fils de l'empereur Manuel Comnène, elle partit sur le champ pour Constantinople, où elle fut fiancée, avec grande pompe en 1180. Cette princesse était fille de Louis le Gros et sœur de Philippe Auguste. Agnès n'avait encore que 11 ans lorsqu'elle vit périr sous ses yeux Alexis, massacré par l'ordre d'Andronic Comnène. Alexis venait de monter sur le trône, et sa faiblesse avait enhardi l'ambition de son meurtrier. Le cruel Andronic, soit pour ne pas s'indisposer avec la France, soit parce que les grands coupables s'associent bien des fois des innocents pour jouir mieux de leurs crimes, épargna Agnès, mais il la contraignit de devenir son épouse. Il ne naquit point d'enfant de cette horrible union. Andronic fut à son tour assassiné quatre ans après; et Agnès, qui demeura toujours à Constantinople, épousa, en 1205, et au bout de 20 années de veuvage, Théodore Branas, gouverneur d'Antioche. Elle en eut une fille qui fut belle-mère de Geoffroy de Villehardouin.

† AGNES d'Autriche, fille de l'empereur Albert Ier, et petite-fille de Rodolphe, comte de Hapsbourg, 1er empereur de cette maison en Allemagne, naquit en 1220. Son nom est devenu trop fameux par l'horrible vengeance qu'elle tira de l'assassinat de l'empereur Albert, enveloppant sans discernement dans la même proscription l'innocent et le coupable. Dieu toucha enfin son cœur, et la porta au repentir et à la pénitence. Devenue veuve d'André, roi de Hongrie, qu'elle avait épousé en 1296, elle fonda un monastère sur le lieu même où son père avait été assassiné. Libre de tout lien, elle y passa plus de 50 ans, se livrant aux exercices de la mortification la plus austère, et mourut en 1334, âgée de 82 ans.

AGNÈS SOREL. *Voy.* SOREL.

† AGNESI (Marguerite-Gaétane-Angélique-Marie), naquit à Milan le 16 mars 1718. Elle annonça dès sa plus tendre enfance les plus rares talents; à l'âge de 9 ans, elle savait déjà le latin : le grec, l'hébreu, le français, l'allemand et l'espagnol, ne furent qu'un jeu pour son extrême facilité. Ayant abandonné les langues pour se livrer à l'étude des mathématiques et de la philosophie, elle obtint du pape Benoît XIV la permision de remplacer son père dans la chaire de l'université de Bologne. Se sentant bientôt après appelée de Dieu à une plus sublime perfection, elle quitta le monde et les sciences pour se vouer au service des malades. Elle a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque, 1° *Instituzioni analitiche*, 1748, 2 vol. in-4°; traduites en français par d'Antelmy, sous les yeux et avec quelques notes de l'abbé Bossu, avec ce titre : *Traite élémentaire du calcul différentiel et du calcul intégral*, traduit de l'italien de mademoiselle Agnesi, 1775, in-8°; 2° *Traité sur les vertus et les mystères de J.-C.*; 3° deux *Paraphrases*, l'une du traité de saint Laurent Justinien, *De sacro connubio*, l'autre du traité de saint Bernard, *De passione Christi*; 4° quelques *Observations* sur un ouvrage du marquis Gorini-Corio. Mademoiselle Agnesi

mourut en odeur de sainteté à Milan, dans un établissement fondé pour des femmes pauvres, âgée de 81 ans, le 9 janvier 1799.

AGNODICE, jeune Athénienne, ne pouvant suivre son attrait pour la médecine, en allant entendre ceux qui l'enseignait, parce que la loi s'y opposait, se travestit en homme. Ce fut à la faveur de ce déguisement qu'elle prit des leçons d'Hiérophile. (*V.* Hiérophile.) Les dames d'Athènes s'intéressèrent tellement pour elle, que la loi qui défendait aux filles l'exercice de la médecine fut abrogée en sa faveur.

† AGNOLO (Gabriel d'), architecte napolitain, naquit vers l'an 1432. Son émulation étant excitée par le talent et la renommée de Novello di San Lucano et de Gio-Francesco Mormando, ses contemporains, il contribua ainsi que ses deux rivaux à ramener dans l'architecture le bon goût qu'il avait puisé dans les restes des monuments des anciens Romains. On lui doit le palais Gravine, que les troubles de Naples empêchèrent d'achever. Les églises de Sainte-Marie-Egyptienne et de Saint-Joseph, ainsi que divers autres monuments, lui assurent un nom célèbre parmi les architectes de son pays. Agnolo mourut vers l'an 1510, dans un âge très avancé.

AGOBARD, archevêque de Lyon, prit inconsidérément le parti de Lothaire, révolté contre l'empereur Louis le Débonnaire, et fit même une apologie, que nous avons encore, de sa conduite et de celle des autres princes rebelles. Il fut déposé au concile de Thionville l'an 835; mais s'étant réconcilié avec Louis, il fut rétabli, et mourut auprès de lui en 840, considéré par sa piété et son zèle. Il nous reste de ce prélat plusieurs ouvrages, dont Papyre Masson donna la première édition de 1606. Ce savant les acheta d'un relieur, qui voulait en couvrir des livres. Baluze en a donné ensuite une plus belle édition en 1666, pleine de notes savantes, en 2 vol. in-8°. Ils ont été réimprimés dans le t. 14 de la *Bibliothèque des pères*. Agobard écrivit contre Félix d'Urgel, contre les Juifs, contre les épreuves judiciaires, les duels; contre l'opinion des peuples de son temps, qui attribuaient toutes les tempêtes aux sorciers. Son *Traité du sacerdoce* est particulièrement estimé. Dans le *livre sur les images*, il ne se déclare pas pour le culte qu'on leur rend, quoiqu'il se tînt éloigné de l'hérésie des iconomaques. Il est honoré à Lyon d'un culte public, ainsi qu'en Saintonge, où il est appelé saint Aguebaud.

† AGORACRITE, natif de Pharos, élève chéri de Phidias, qui, pour le placer au-dessus de ses rivaux, allait jusqu'à mettre le nom d'Agoracrite à ses propres ouvrages, « sans s'apercevoir, » dit un auteur célèbre, que l'é» légance du ciseau dévoilait l'im» posture et trahissait l'amitié. » Agoracrite fit, pour les Athéniens, une Vénus qui était un chef-d'œuvre. Ce sculpteur mourut vers l'an 150 avant J.-C.

AGOSTINI. *Voyez* Augustin (Léonard.)

AGOULT (Guillaume d'), gentilhomme et poète provençal, mort en 1181, fut un des meilleurs chansonniers de son temps. L'ouvrage le plus connu de ce troubadour est un poème non imprimé, et intitulé : *La maniera d'amar dal tems passat*. Il veut y prouver qu'il n'y a point

d'honneur sans probité, point de probité sans amour, et point d'amour quand on n'a pas soin de l'honneur de sa dame.

† AGRAIN, croisé célèbre pendant la première croisade, partit de Languedoc en 1096 avec Raymond, comte de Toulouse. Ses brillants exploits, joints à ses belles qualités, lui méritèrent du roi Baudouin les dignités de prince de Sidon et de Césarée, de connétable et vice-roi de Jérusalem. Nommé vice-roi d'Acre, après la prise de Baudouin lui-même, ses succès contre le soudan d'Egypte le firent surnommer *l'épée et le bouclier de la Palestine*. Son petit-fils, Hugues d'Agrain, fut chargé par Amaury, roi de Jérusalem, d'une ambassade au Caire, qu'il remplit avec distinction. Cette famille, originaire du Vivarais, s'est alliée à des maisons souveraines, et avait obtenu le droit de porter l'épée nue à la procession de Notre-Dame au Puy. Il existe encore deux branches de cette maison.

AGREDA (Marie d'), religieuse cordelière, supérieure du couvent de l'Immaculée Conception à Agreda en Espagne, naquit dans cette ville en 1602. Cette fille s'imagina avoir eu une vision, dans laquelle Dieu lui donna des ordres exprès d'écrire la vie de la sainte Vierge. Elle commença ce journal en 1637; mais un confesseur éclairé, qui la dirigeait pendant l'absence de son confesseur ordinaire, lui ordonna de le jeter au feu. Celui-ci étant de retour, lui fit recommencer son ouvrage. Marie d'Agreda lui obéit avec empressement, et ce fruit de ses méditations, ou plutôt de ses rêveries, parut après sa mort sous ce titre : *La mystique cité de Dieu, miracle de sa toute-puissance, abîme de la grâce de Dieu, histoire divine et la vie de la très sainte Vierge* Marie, *mère de Dieu, manifestée dans ces derniers siècles par la sainte Vierge à la sœur* Marie de Jésus, *abbesse du couvent de l'Immaculée Conception de la ville d'Agreda.* On trouve cette production tout écrite de sa main, avec une attestation que tout ce qui y était contenu lui avait été révélé. La lecture en fut défendue à Rome; et le P. Crozet, récollet de Marseille, en ayant publié la première partie en français, la Sorbonne la censura très vivement, l'an 1696, quoiqu'elle eût été approuvée en Espagne. La traduction entière de ce franciscain parut à Bruxelles, 1717, en 8 vol. in-12, et en 3 vol. in-4°. Ses ouvrages ayant été mûrement examinés, selon les règles établies dans la savante dissertation de Benoît XIV, la congrégation des Rites publia, en 1774, un décret pour imposer silence sur la béatification de cette religieuse. L'année suivante, il se tint encore une congrégation à ce sujet, après laquelle le pape devait donner le décret *de non procedendo ulterius*, qui cependant est encore resté suspendu. Il n'est pas possible qu'un homme sensé, qu'un chrétien solidement instruit dans sa religion, soutienne la lecture du livre de Marie d'Agreda, sans des mouvements de pitié envers cette bonne fille, et d'indignation contre les promoteurs et les éditeurs de ses prétendues révélations. Elle mourut le 24 mai 1665.

AGRICOLA (Cnæus Julius), consul et général romain, natif de Provence, gouverneur de la Grande-Bretagne sous Vespasien,

s'y rendit illustre par sa valeur. Il soumit le premier l'Écosse et l'Irlande aux Romains; il réduisit les Bretons, et conserva ses conquêtes par ses vertus et par le maintien de la discipline militaire. Ses victoires furent l'objet de la jalousie de Domitien, qui le rappela. Cet empereur lui ordonna d'entrer de nuit à Rome, pour qu'il n'eût pas les honneurs du triomphe. Agricola, trop sage pour témoigner son ressentiment à ce monstre, se retira chez lui, et y vécut dans un repos honorable, simple dans son extérieur, poli dans ses discours, et se bornant à deux ou trois amis. On dit que Domitien hâta la fin de ses jours par le poison; mais il ne faut pas toujours croire les crimes, quelque facilité que les hommes, et des hommes tels que Domitien, aient à les commettre. Tacite, gendre d'Agricola, nous a laissé une vie de son beau-père, digne de l'un et de l'autre. Agricola mourut vers l'an 90 de J.-C.

AGRICOLA (Rodolphe), professeur de philosophie à Heidelberg, l'un des restaurateurs des sciences et des lettres en Europe, naquit à Baffeln, près de Groningue, d'une famille obscure, en 1444. Il voyagea dans la France et l'Italie, et s'arrêta pendant quelque temps à Ferrare, où le duc Hercule d'Est, le bienfaiteur des gens de lettres, fut aussi le sien, et où il eut pour maître de philosophie Théodore de Gaze. Après bien des courses, il mourut à Heidelberg en 1485. Il fut enseveli en habit de cordelier, comme il l'avait demandé. Ce savant possédait les langues, la peinture, la musique, l'art oratoire, la poésie et la philosophie. On recueillit tous ses ouvrages en 2 vol. in-4°, à Cologne, en 1529, parmi lesquels on distingue son *Abrégé de l'histoire ancienne*, et ses trois livres *De inventione dialectica*. Les savants de son temps lui ont donné des éloges un peu outrés. On a dit que, lorsqu'il écrivait en vers latins, c'était un autre Virgile, et en prose, un autre Politien. Érasme son ami lui prodigue les plus grandes louanges *Voy.* les Mémoires de Nicéron, tome 28.

AGRICOLA (Jean Islebius), ainsi nommé parce qu'il était d'Islec ou Lislebert, où il naquit en 1490 ou 1492, dans le comté de Mansfeld; compatriote et contemporain de Luther, il fut aussi son disciple. Il soutint d'abord les sentiments de son maître avec beaucoup de zèle, mais il les abandonna ensuite, et devint son ennemi déclaré. Après mille variations dans sa doctrine et dans sa foi, il renouvela une erreur que Luther avait été obligé d'abandonner, et devint chef d'une secte qu'on appela secte des *Antinomiens*. Luther avait enseigné que nous étions justifiés par la foi, et que les bonnes œuvres n'étaient point nécessaires pour le salut. Agricola conclut de ce principe que, lorsqu'un homme avait la foi, il n'y avait plus de loi pour lui; qu'elle était inutile, soit pour le corriger, soit pour le diriger, parce qu'étant justifié par la foi, les bonnes œuvres étaient inutiles; et parce que, s'il n'était pas juste, il le devenait en faisant un acte de foi. Luther s'éleva contre cette doctrine : Agricola se rétracta plusieurs fois, et la reprit autant de même. Mais Luther n'abandonnant jamais ses principes sur la justification, et les admettant avec Agricola, il ne

pouvait le réfuter solidement, ni le détromper, puisque les conséquences de l'un étaient évidemment liées aux principes de l'autre. Comme Agricola rejetait toute espèce de loi, on appela ses disciples *Antinomiens*, c'est-à-dire sans lois. Craignant le ressentiment de Luther, il se retira à Berlin, où il obtint, en 1540, la place de premier prédicateur de la cour. Il fut un des théologiens choisis pour rédiger l'*Interim* d'Augsbourg, qui ne satisfit ni les catholiques ni les protestants. Agricola mourut en 1566. On a de lui des *Commentaires sur saint Luc*, in-8°; *Historia passionis J.-C.*, 1543, in-fol.; une traduction allemande de l'Andrienne de Térence, et un *Recueil de 750 proverbes allemands*. Voyez sur cet hérétique l'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim.

AGRICOLA (George), médecin allemand, naquit à Glauchen dans la Misnie, en 1494. La connaissance qu'il avait des métaux et des fossiles le mit bien au-dessus de tous les anciens dans cette partie. Ce fut en visitant les mines, et en conversant avec les mineurs, qu'il acquit ces connaissances. La plupart de ceux qui ont écrit depuis lui sur cette matière, l'ont copié. Ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle que cette science a fait des progrès rapides. Ce qu'il avance est en général exact, et son style est d'une élégance peu commune. Parmi les différents ouvrages qu'il a composés, on distingue son traité *De re metallica*, en 12 livres, à Bâle, 1561, in-fol. Agricola mourut à Chemnitz en Misnie, l'an 1555. Les luthériens, pour lesquels il avait marqué beaucoup d'éloignement, le laissèrent cinq jours sans sépulture. On joint ordinairement à son traité *De re metallica*, celui qui est intitulé: *De ortu et causis subterraneorum*, à Bâle, en 1558, in-fol.

AGRIPPA Ier (Hérode), fils d'Aristobule, et petit-fils d'Hérode le Grand, passa une partie de sa jeunesse à Rome, où Tibère lui donna la conduite de son petit-fils. Mais Agrippa paraissant plus attaché à Caïus-Caligula, fils de Germanicus, et Tibère le soupçonnant d'avoir souhaité sa mort, il fut mis en prison. Il en sortit six mois après, par ordre de Caligula, devenu empereur, qui lui fit présent d'une chaîne d'or aussi pesante que celle de fer qu'il avait traînée dans son cachot, lui donna le titre de roi, avec les tétrarchats de Philippe et de Lysanias, qui pour lors étaient vacants. L'an 41 de J.-C., l'empereur Claude ajouta de nouvelles donations à celles que Caligula avait faites; en sorte que tout le pays précédemment possédé par Hérode, fut mis sous la domination du nouveau roi. La cour d'Agrippa devint brillante, et l'appareil de la royauté fut plus magnifique que jamais dans toutes les provinces de sa dépendance. Il professait cependant la loi de Moïse, et, comme s'il en eût été un des plus ardents zélateurs, il suscita une persécution sanglante contre les disciples de Jésus. Il savait bien que par là il gagnerait l'affection des Juifs. Il profita donc du voyage qu'il fit de Césarée à Jérusalem, dans le dessein d'y célébrer la fête de Pâques de l'année 43, pour leur témoigner le désir qu'il avait de leur plaire. Saint Jacques fut la première

victime de sa cruelle politique. L'ayant fait arrêter quelques jours avant la fête, il lui fit trancher la tête. Après cela, il voulut pleinement satisfaire les Juifs en emprisonnant saint Pierre, qui devait être exécuté après Pâques, lorsque Dieu le tira miraculeusement de ses mains. Mais il ne tarda pas à éprouver les effets de la vengeance divine. La fête de Pâques passée, il retourna à Césarée, dans le dessein d'y donner des jeux publics en l'honneur de Claude. Il y fut suivi par un nombreux cortége de personnes de considération, tant de ses propres états que des pays voisins. Le second jour des jeux, il parut sur le théâtre avec une robe tissue en argent, dont l'habileté de l'artiste relevait encore la richesse. Elle tirait un nouvel éclat des rayons du soleil, qui, venant à se réfléchir, éblouissaient les spectateurs. Ceux-ci, de leur côté, marquaient une sorte de respect qui tenait de l'adoration. Agrippa fit un discours fort élégant aux députés des Tyriens et des Sydoniens, qui étaient venus lui demander pardon d'une faute pour laquelle leur nation avait, quelque temps auparavant, encouru sa disgrâce. Quand il eut cessé de parler, les ambassadeurs, et ces flatteurs qui environnent ordinairement les princes, firent entendre des acclamations réitérées. *Ce n'est point*, s'écriaient-ils, *la voix d'un homme, c'est la voix d'un Dieu.* Le roi, enivré de ces louanges impies, et entraîné par l'orgueil, oublia qu'il était mortel; il fut frappé, dans l'instant, par l'ange vengeur de la souveraine majesté de Dieu, déchiré par de cruelles douleurs, et rongé tout vivant par les vers, la 7[e] année de son règne et la 44[e] de J.-C. Voy. *Act. Apost.*, c. 12; Josèphe, *Antiq. jud.*, l. 19.

AGRIPPA II, dernier roi des Juifs, était fils du précédent. L'empereur Claude lui ôta son royaume, comme on ôte une dignité, et le lui échangea pour d'autres provinces, auxquelles Néron ajouta quatre villes. Les Hébreux s'étant attiré la vengeance des Romains, Agrippa se joignit à ceux-ci pour les châtier. Il reçut une blessure au siége de Gamala; il se trouva aussi au siége mémorable de Jérusalem avec Titus. Il mourut sous Domitien, l'an 90 de J.-C. Ses mœurs n'étaient pas à l'abri des soupçons, puisqu'on l'accusa même d'un commerce incestueux avec sa sœur Bérénice. C'est en sa présence que saint Paul plaida sa cause à Césarée. Rien de plus remarquable que la confiance avec laquelle cet apôtre cita Agrippa lui-même, comme ayant pleine connaissance des faits étonnants qui remplissent l'histoire de J.-C. Agrippa, bien loin d'en disconvenir, assura que peu s'en fallait qu'il n'embrassât le christianisme; mais sa vie était une mauvaise préparation à un changement de cette nature. Le récit de cette affaire, telle qu'on la lit au chap. 26 des Actes des apôtres, est des plus intéressants.

AGRIPPA-ANATUS (Menenius), consul romain l'an 503 avant J.-C., vainquit les Sabins et les Samnites, et triompha pour la première fois à Rome. Ce héros était éloquent, et ce fut lui que le sénat députa au peuple qui s'était retiré sur le *Mont-Sacré*; il le gagna par l'a-

pologue des membres du corps humain révoltés contre l'estomac. Il mourut lorsque l'on célébrait la réunion du sénat et du peuple. Ses emplois, loin de l'enrichir, ne lui laissèrent pas de quoi le faire enterrer. L'état paya ses funérailles, et le peuple fit donner une somme d'argent à ses enfants.

AGRIPPA (Marcus Vipsanius), d'une famille obscure, d'après Suétone, et selon Cornelius-Nepos, d'une famille de chevaliers, parvint, par ses vertus civiles et militaires, aux plus grandes dignités de l'empire : trois fois au consulat, deux fois au tribunat avec Auguste, et une fois à la censure. Il donna des preuves éclatantes de sa bravoure aux fameuses journées de Philippes et d'Actium, qui assurèrent l'empire à Auguste. Ce prince, qui lui devait ses succès, lui demanda s'il devait abdiquer le gouvernement. Agrippa lui répondit avec le zèle d'un républicain et la franchise d'un soldat : il lui conseilla de rétablir la république ; mais les avis de Mécène l'emportèrent sur ceux de ce citoyen généreux. Auguste l'engagea à répudier sa femme, fille de la sage Octavie, et lui donna en mariage sa propre fille Julie, dont les déréglements ne sont que trop connus. Agrippa passa ensuite dans les Gaules, arrêta les conquêtes des Germains, dompta les Cantabres, et fit plus que de remporter des victoires; il refusa le triomphe. [Il marcha ensuite en Orient, où, secondé par Hérode, roi de Judée, il fut victorieux et refusa encore le triomphe. Son seul nom soumit les Pannoniens ; c'est au retour de cette campagne qu'il fut attaqué de sa dernière maladie.] Outre le temps qu'il avait employé à la guerre, il en avait passé une partie à embellir Rome par des thermes, des aqueducs, des chemins publics et d'autres édifices, parmi lesquels on distinguait le fameux Panthéon, temple consacré à tous les dieux, qui subsiste encore sous le titre de N.-D. de la Rotonde. Sa mort, arrivée environ l'an 14 avant J.-C., fut pleurée par Auguste et par les Romains, comme celle du plus honnête homme, du plus grand général, du meilleur citoyen et de l'ami le plus vrai. Auguste le fit mettre dans le tombeau qu'il s'était destiné à lui-même.

AGRIPPA LE JEUNE, ou Agrippa-Posthume, dernier fils du précédent et de Julie, né après la mort de son père, 14 ans avant J.-C., fut adopté par Auguste, qui lui donna la robe virile à l'âge de 17 ans. Ayant tenu des propos vrais, mais indiscrets, contre ce prince, son bienfaiteur, il fut exilé dans la Campanie, ensuite relégué comme un criminel d'état dans l'île de Planasie. Livie ne contribua pas peu à irriter Auguste contre son petit-fils ; et ayant appris que ce prince voulait, après huit ans d'exil, le rappeler auprès de lui, elle fit, dit-on, empoisonner son époux, et envoya, de concert avec Tibère, un centurion pour tuer Agrippa. Ce prince fut surpris sans armes ; il n'en défendit pas moins sa vie, et ne succomba qu'après avoir été percé de plusieurs coups. Ce fut ainsi que le dernier des petits-fils d'Auguste périt à l'âge de 26 ans. Il était d'un naturel farouche et d'un caractère emporté. La force du corps lui tenait lieu de tout mérite. Il avait pris le nom de Nep-

tune, parce qu'il passait son temps sur la mer, s'exerçant à ramer, à pêcher et à nager.

AGRIPPA DE NETTESHEIM (Henri-Corneille), médecin et philosophe, naquit à Cologne, en 1486, d'une famille distinguée. Il fut d'abord secrétaire de Maximilien Ier. Il servit dans les armées de cet empereur. Son inconstance lui fit quitter le métier des armes pour le droit et la médecine, entre lesquels il se partagea. Sa plume insolente lui suscita bien des querelles, à Dole avec les cordeliers, à Paris et à Turin avec les théologiens. Ces querelles l'obligèrent de fuir en différents pays. Il fut vagabond et presque mendiant en Allemagne, en Angleterre et en Suisse. Il s'arrêta pendant quelque temps à Lyon, où était alors Louise de Savoie, mère de François Ier. Cette princesse l'honora du titre de son médecin ; mais elle le chassa d'auprès d'elle, pour avoir refusé de prédire, par le cours des astres, dans lesquels Agrippa prétendait lire, les affaires de France. Ce médecin vagabond alla ensuite dans les Pays-Bas, où son *Traité de la Vanité des sciences*, et sa *Philosophie occulte*, le firent mettre en prison. Il fut encore enfermé à Lyon pour un libelle contre Louise de Savoie, son ancienne protectrice. Cet homme, accusé d'être en commerce avec les diables, ne sut pas profiter de cette liaison pour se procurer le bonheur et les richesses. Après avoir passé une partie de sa vie dans les cachots, il mourut, suivant le Naudeana, à Lyon, en 1534 ; et suivant d'autres biographes, à Grenoble, en 1535, dans un hôpital, aussi détesté que l'Arétin. Agrippa fut au nombre de ces écrivains, aujourd'hui plus communs que jamais, qui attribuent toutes leurs infortunes à la jalousie de leurs ennemis, plutôt qu'à leur caractère et à leur conduite. On a imprimé ses ouvrages en 2 vol. in-8°, *apud Beringos fratres*, en lettres italiques et sans date. Il prétendait que les sciences sont pernicieuses aux hommes : assertion soutenue avec beaucoup d'éloquence par J.-J. Rousseau, et qu'on ne peut nier être vraie à certains égards, surtout par rapport à la généralité des hommes, qui certainement n'est pas en état de s'occuper des sciences, moins encore d'en faire un bon usage. Son *Traité de la philosophie occulte*, traduit en français, en 1727, en 2 vol. in-8°, le fit accuser d'être sorcier. Il avait toujours, suivant Paul Jove, un diable à sa suite sous la figure d'un chien noir. Le Démon ayant étranglé un de ses disciples, notre magicien lui ordonna d'entrer dans le cadavre, et de lui faire traverser cinq ou six fois la place publique de Louvain, afin que le peuple prît cette mort pour une apoplexie naturelle. Voilà ce que rapportent des historiens très graves sur Agrippa, et ce qui aujourd'hui n'en paraît pas moins incroyable ; il y a cependant des faits semblables d'une authenticité bien imposante, entre autres du cadavre d'un jeune homme de Dalem, en Lorraine, animé pendant près d'un an par le Démon : chose consignée dans les archives de la ville de Nancy, et attestée par les actes judiciaires signés de M. Remy, procureur-général, et d'une multitude de témoins jurés. Agrippa eut l'impudence de proposer à Charles-Quint de lui procurer d'immen-

ses trésors par le secours de la magie; mais, pour réponse, il reçut ordre de sortir de ses états. Sa déclamation de l'*Excellence des femmes au-dessus des hommes* (*De præstantia sexus feminini*) prouve qu'il n'y avait point de paradoxe qui ne pût passer par sa tête. Il la composa pour flatter Marguerite d'Autriche. On a encore d'Agrippa une dissertation sur le péché originel, dans laquelle il avance que la chute de nos premiers parents ne provient pas de leur désobéissance à l'égard du fruit d'un arbre, mais d'un commerce charnel; opinion absurde, réfutée par le texte même de la Genèse, qui ordonna aux deux époux de couvrir la terre de leur postérité (*voyez* BEVERLAND, RYSSEN). On a dit de cet écrivain : *Nullis hic parcit; contemnit, scit, nescit, flet, ridet, irascitur, insectatur, carpit omnia. Ipse philosophus, dæmon, heros, deus et omnia.* On a publié *La vanité des sciences*, et l'*Excellence du sexe féminin*, en 1726, 3 vol. in-12, traduits par Gueudeville (*voy.* Paul Jove., *Elog. doct. vir.*).

AGRIPPINE, fille d'Agrippa et de Julie, répudiée par Tibère, épousa Germanicus, qu'elle suivit dans toutes ses expéditions en Allemagne et en Syrie. Après la mort de son mari, Agrippine retourna à Rome, portant les cendres de son époux. La douleur que causa cette perte fut universelle. Agrippine en profita pour accuser Pison, qu'on soupçonnait d'avoir hâté la mort de Germanicus. L'indignation du peuple contre Pison, jointe aux vives poursuites d'Agrippine, l'inquiéta tellement, qu'on le trouva mort dans son lit. Tibère, jaloux de l'amour du peuple pour Agrippine, l'exila dans une île, où il la laissa mourir de faim, l'an 33 de J.-C. Cette femme se montra supérieure à ses malheurs. Elle fut aussi intrépide à la cour de Tibère, et dans le lieu de son bannissement, qu'elle avait été tranquille à la tête des armées. Du nombre de neuf enfants qu'elle laissa, les plus connus sont Caligula, qui fut empereur, et Agrippine, dont nous allons parler. S'il fallait juger par ce qu'ils furent, des sentiments que leur inspira la mère, et du genre d'éducation qu'elle leur donna, il faudrait conclure qu'elle était elle-même un monstre.

AGRIPPINE, fille de la précédente, sœur de Caligula et mère de Néron, joignit aux mœurs les plus déréglées, la cruauté d'un tyran. Après deux mariages, elle épousa Claude, dont l'indolence allait jusqu'à la stupidité. Cette femme, d'une ambition démesurée, et d'un esprit pénétrant, connut bientôt le caractère de son époux, et ne manqua pas d'en profiter. Ce ne furent que bassesses, rapines, cruautés, prostitutions. Agrippine employa tout pour s'élever au comble de la grandeur, et pour assurer l'empire à son fils; voulant ajouter à la qualité de fille, de sœur, d'épouse d'empereur, celle de mère. Comme on lui disait que Néron lui donnerait la mort un jour : *N'importe*, répondit-elle, *pourvu qu'il règne.* Il régna effectivement. Agrippine empoisonna son époux avec des champignons, par le moyen de la fameuse Locusta, et fit proclamer son fils empereur. Néron, élevé par Sénèque et par Burrhus, parut d'abord digne de tels maîtres;

mais il oublia bientôt les services de sa mère. Agrippine, qui s'était attribué l'autorité impériale, employa toutes sortes d'artifices pour se la conserver, intrigues, caresses, complots, plaisirs; on croit même qu'elle commit un inceste avec son fils pour le gagner. Elle était accoutumée à ce crime : on l'avait déjà accusée d'une liaison criminelle avec son frère. Néron, irrité de ses complots, et insensible à ses caresses, avait déjà essayé de la faire périr, près d'Antium, dans un voyage qu'elle entreprit par mer. Il la fit enfin massacrer dans sa chambre, l'an 59 de J.-C. Un centurion lui ayant déchargé un coup de bâton sur la tête, elle lui dit, en lui montrant son sein : *Frappe plutôt ce sein qui a porté Néron.* Ce fils abominable arriva un moment après que sa mère eut expiré, et parcourut, dit-on, des yeux les différentes parties de son corps, et, selon quelques historiens, dit en plaisantant : *Je ne croyais pas qu'elle eût tant de beauté.* Ce fut le prix dont ce scélérat paya ses bienfaits. Cette princesse avait beaucoup d'esprit et d'agréments; mais elle ternit ces qualités par les crimes que lui firent commettre son ambition et son orgueil. Ce fut pour satisfaire ses passions, plutôt qu'en vue du bien du genre humain, qu'à l'imitation de tant d'illustres scélérats de tous les siècles, qui veulent couvrir leurs forfaits par quelque action de bien, elle établit une colonie à Ubium sur le Rhin, lieu de sa naissance, qu'elle nomma *Colonia Agrippina*, aujourd'hui Cologne. On lit dans Tacite que cette princesse avait laissé des mémoires qui lui ont beaucoup servi à écrire ses Annales.

AGUESSEAU (Henri-François d') naquit à Limoges, le 7 novembre 1668, d'une ancienne famille de Saintonge. Son père, intendant de Languedoc, fut son premier maître. Le jeune d'Aguesseau naquit avec les plus heureuses dispositions. La société des gens d'esprit, et surtout celle de Racine et de Boileau, avait des charmes infinis pour lui. Il cultivait comme eux la poésie, en avait le talent, et il le conserva jusqu'à ses derniers jours. Reçu avocat du roi au Châtelet, en 1690, et peu de mois après, à l'âge de 22 ans, avocat-général au parlement de Paris, il y parut avec tant d'éclat, que le célèbre Denis Talon, alors président à mortier, dit *qu'il voudrait finir comme ce jeune homme commençait.* Après avoir exercé six ans cette charge avec autant de zèle que de lumières, il fut nommé procureur-général. C'est alors qu'il déploya tout ce qu'il était. Il régla les juridictions qui étaient du ressort du parlement, entretint la discipline dans les tribunaux, traita l'instruction criminelle d'une manière supérieure, et fit plusieurs réglements autorisés par des arrêts. Il fut chargé de la rédaction de plusieurs lois par le chancelier de Pontchartrain, qui lui prédit qu'il le remplacerait un jour. L'administration des hôpitaux fut l'objet le plus cher de ses soins. On lui conseillait un jour de prendre du repos : *Puis-je me reposer*, répondit-il généreusement, *tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent?* La France n'oubliera jamais le fameux hiver de 1709; d'Aguesseau fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la sauver des extrémités de la famine. Il fit

renouveler des lois utiles, il réveilla le zèle de tous les magistrats, et étendit sa vue dans toutes les provinces. Sa vigilance et ses recherches découvrirent tous les amas de blé qu'avait faits l'avarice, pour s'enrichir du malheur public. Après la mort de Louis XIV, en 1715, le chancelier Voisin n'ayant survécu à ce prince que de deux ans, le régent jeta les yeux sur d'Aguesseau, et le nomma pour lui succéder. Au commencement de la régence, lorsqu'il n'était encore que procureur-général, il fut appelé à un conseil où le système de Law fut proposé. Il fut d'avis qu'on le rejetât; et ce projet, dont il montra les dangers et les avantages, fut en effet rejeté pour lors. Depuis, les choses changèrent; l'intérêt, soutenu par l'intrigue, l'emporta sur la prudence. On vint à bout de séduire le prince, mais on désespéra de fléchir la résistance de d'Aguesseau, qui était alors chancelier. Le régent lui reprit les sceaux en 1718, et lui ordonna de se retirer à sa terre de Fresnes. En 1720, il reçut un ordre d'en revenir, sans l'avoir demandé, et les sceaux lui furent rendus. On les lui ôta, pour la seconde fois, en 1722, et il retourna à Fresne. Il en fut rappelé au mois d'août 1727, par les soins du cardinal de Fleury, mais les sceaux ne lui furent remis qu'en 1737; on les avait donnés à Chauvelin. Le parlement lui fit une députation, avant que d'enregistrer les lettres du nouveau garde des sceaux. D'Aguesseau répondit qu'il voulait donner l'exemple de la soumission. Ces sentiments étaient dignes d'un homme qui n'avait jamais demandé ni désiré aucune charge. Les honneurs étaient venus le chercher. Au commencement de la régence, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fût presque assuré du succès. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant!* Paroles simples, mais qui ont tout le sublime d'un sentiment vertueux. Lorsqu'il eut été élevé aux premières charges, il n'aspira qu'à être utile, sans jamais penser à s'enrichir; il ne laissa d'autres fruits de ses épargnes que sa bibliothèque, encore n'y mettait-il qu'une certaine somme par an. Pendant les deux séjours qu'il fit à Fresnes, temps qu'il appelait *les beaux jours de sa vie*, il se partagea entre les livres sacrés, le plan de législation qu'il avait conçu, et l'instruction de ses enfants. Les mathématiques, les belles-lettres et l'agriculture formaient ses délassements. Le chancelier de France se plaisait quelquefois à bêcher la terre. Ce fut dans ce temps qu'il fit sur la législation des réflexions qui produisirent un grand nombre de lois, depuis 1729 jusqu'en 1749. Son dessein était d'établir une entière conformité dans l'exécution des anciennes lois, sans en changer le fond, et d'y ajouter ce qui pouvait manquer à leur perfection. Il n'était étranger dans aucun pays, ni dans aucun siècle. Il savait la langue française par principes, le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, l'anglais et le portugais. Il n'était pas moins honoré des savants étrangers que de ceux de son pays. L'Angleterre le consulta sur la réformation de son calendrier. La réponse du chancelier de France, pleine de réflexions utiles, dé-

termina cette nation à un changement qu'elle n'aurait pas dû tant tarder de faire. D'Aguesseau reçut des marques non moins distinguées de la confiance du roi, lorsque sa majesté alla se mettre à la tête de son armée. Elle le chargea d'assembler chez lui toutes les semaines les membres des conseils des finances et des dépêches. Il rendait compte des objets discutés, par une lettre sur laquelle le roi écrivait sa décision. La sobriété et l'égalité d'âme lui conservèrent jusqu'à l'âge de 82 ans une santé vigoureuse; mais, dans le cours de l'année 1750, des infirmités douloureuses l'avertirent de quitter sa place. Il s'en démit, se retira avec les honneurs de la dignité de chancelier, et une pension de 100,000 livres. Il en jouit peu de temps, et ne fut plus occupé qu'à faire usage, dans ses douleurs, des expressions de l'Écriture sainte qui lui étaient toujours présentes, n'ayant passé aucun jour depuis son enfance sans la lire. Il mourut le 9 février 1751. La plus grande partie de ses *ouvrages* est publiée en 13 vol. in-4°, 1759 à 1789. Ses principes d'éloquence étaient de réunir la force de la dialectique à l'ordre de la géométrie, en y ajoutant les richesse de l'érudition, et les charmes de l'art et de la persuasion. Son style est très châtié; mais on y désirerait quelquefois plus de chaleur. Un jour il consulta son père sur un discours qu'il avait extrêmement travaillé, et qu'il voulait retoucher encore. Son père lui répondit avec autant de finesse que de goût : *Le défaut de votre discours est d'être trop beau; il le serait moins si vous le retouchiez encore.* D'Aguesseau avait épousé, en 1694, Anne Le Febvre d'Ormesson. C'est à son sujet que Coulanges avait dit qu'on avait vu, pour la première fois, les grâces et la vertu s'allier ensemble. Elle mourut à Auteuil le 1er décembre 1735, laissant six enfants. La douleur de d'Aguesseau égala sa tendresse pour elle. Cependant, à peine avait-il essuyé ses larmes, qu'il se livra aux fonctions de sa place. *Je me dois au public*, disait-il, *et il n'est pas juste qu'il souffre de mes malheurs domestiques*. Il voulut être enterré auprès d'elle, dans le cimetière d'Auteuil, pour partager, même après sa mort, l'humilité chrétienne d'une femme digne de lui. On voit au pied d'une croix, que leurs enfants ont fait placer auprès de leur sépulture, l'inscription suivante :

Christo Servatori
Spei credentium,
In quo crediderunt et speraverunt
Henricus-Franciscus d'Aguesseau,
Galliarum Cancellarius,
Et Anna Le Febvre d'Ormesson,
Ejus conjux;
Eorum liberi
Juxta utriusque parentis exuvias
Hanc crucem
Dedicavere.
Anno reparatæ salutis
M. DCC. LIII.

Louis XV donna les marbres et les bronzes qui servirent à la construction d'un obélisque funéraire. Ce monument, détruit pendant la révolution, a été relevé en 1800 par la piété de ses descendants et la reconnaissance publique. — La famille d'Aguesseau s'est éteinte dans la personne de Henri-Cardin-Jean-Baptiste d'Aguesseau, pair de France, membre de l'Académie française, et petit-fils du célèbre chancelier. Il est mort le 22 janvier 1826.

AGUI, ou SULTAN AGUI, roi de Bantam, dans l'île de Java, fils du sultan Agoum. Son père, las de porter la couronne, remit le gouvernement entre les mains

de son fils, vers la fin du XVIIe siècle, pour ne plus s'occuper que de ses plaisirs. Ce jeune roi se rendant odieux à ses peuples, le sultan Agoum prit les armes pour rentrer par force dans un royaume qu'il venait de quitter de bon gré. Il assiégea la ville de Bantam. Agui implora le secours des Hollandais. Le général Spelman, homme qui aimait les grandes entreprises, résolut de secourir Agui. Il prit le vieux sultan, qui fut renfermé dans une prison et mourut dans les fers.

AGUILLON, *Aguillonius* (François), célèbre mathématicien, jésuite de Bruxelles, mourut en 1617, à l'âge de 50 ans. On a de lui un *Traité d'optique*, estimé dans le temps, et imprimé à Anvers, 1613, in-fol. Depuis Newton, ce livre est devenu inutile, mais il peut avoir été très utile à Newton.

AGUIRRE (Joseph Saenz d'), né à Logrono dans la Vieille-Castille, en 1613, fut un des ornements de l'ordre de Saint-Benoît, dans le dernier siècle. D'abord, premier interprète des livres saints dans l'université de Salamanque, ensuite censeur et secrétaire du tribunal du saint-office, il fut honoré de la pourpre par Innocent XI, l'an 1686, en récompense de son zèle pour l'autorité du saint-siége. Il mourut à Rome en 1699. Ses principaux ouvrages sont : 1° une *Collection des conciles d'Espagne*, 4 vol. in-fol., fort recherchée, quoiqu'on puisse y désirer plus de critique. On en a donné une nouvelle édition à Rome en 1753, 6 vol. in-fol. La meilleure est celle de 1693 et 1694. 2° *La Théologie de saint Anselme*, en 3 vol. in-fol. 3° *Défense de la chaire de saint Pierre, contre la déclaration du clergé de France*, Salamanque, 1683, in-fol. Tous ces ouvrages sont en latin. Ce cardinal a encore composé quelques livres moins connus. Nous ne citerons plus que son *Histoire des conciles d'Espagne*, qui avait précédé sa collection, et ses *Ludi salmanticenses*, qui sont des dissertations théologiques, qu'il avait composées, selon l'usage de l'université de Salamanque, avant de recevoir le bonnet de docteur. La modestie, vertu devenue si rare parmi les savants de nos jours, était celle de ce cardinal. Il avait mérité de la part de Bossuet, son adversaire, cet éloge qui le peint en entier en peu de mot : « Le cardinal » d'Aguirre, disait l'évêque de » Meaux, est la lumière de l'É» glise, le modèle des mœurs, » l'exemple de la piété. »

AGULIERS. *V.* DESAGULIERS.

AGYLÉE, *Agylæus* (Henri), homme de lettres, natif de Bois-le-Duc, mort en 1595, âgé de 62 ans, a traduit le *Nomocanon* de Photius avec plus de fidélité que d'élégance. En outre, il a publié la traduction latine des *Novelles* de Justinien par Haloandre, avec des corrections et des variantes, Paris, 1560, in-4°; *Justiniani edicta, Justini, Tiberii, Leonis philosophi constitutiones, et Zenonis una*, Paris, 1560, in-8°. Il possédait parfaitement la langue grecque.

AHIAS, prophète de Silo, prédit à Jéroboam qu'il serait roi de dix tribus, que son fils Abia mourrait, et que sa famille serait détruite, pour le punir de son ingratitude et de son idolâtrie, vers l'an 954 avant J.-C.

† AICHER (dom Othon), religieux bénédictin à l'abbaye de

Saint-Lambert en Styrie, diocèse de Saltzbourg, naquit vers 1629, et se rendit célèbre par des talents et une étendue de connaissances qui le firent figurer parmi les personnages les plus érudits de l'ordre de Saint-Benoît. Il professa dans l'université de Saltzbourg les humanités, la rhétorique, la poésie, l'histoire, et laissa un grand nombre d'excellents ouvrages dont les principaux sont : 1° *Commentaires* sur les Philippiques de Cicéron et sur la 1re décade de Tite-Live, fort estimés ; 2° *Theatrum funebre exhibens epitaphia nova et antiqua, seria, jocosa*, etc. Saltzbourg, 1675, 4 vol. in-4° ; 3° *Hortus variarum inscriptionum veterum et novarum*, etc., 1676, in-8° ; 4° *De comitiis Romanorum*, ib., 1678, in-8° ; 5° *Iter oratorium*, ib., 1673 ; 6° *Iter poeticum*, ib., 1674 ; 7° *De principiis cosmographiæ*, ib. 1678 ; 8° *Ephemerides ab anno* 1687 *usque ad* 1699. Il laissa, en outre, un grand nombre de traités et de dissertations dont il est fait mention dans l'*Histoire de l'Université de Saltzbourg*, par un religieux de l'abbaye de Saint-Blaise, et dans les lettres apologétiques de dom Bernard Pèse. Il mourut à Saltzbourg en 1705.

† AIDAN, Irlandais, évêque de Lindisfarne au VIIe siècle, avait embrassé l'état religieux au monastère de Hy en Islande. Oswald, roi de Northumberland, demanda à Segène, abbé de ce monastère, quelques-uns de ses moines pour travailler à la conversion de ceux de ses sujets qui n'avaient point encore embrassé le christianisme. Segène se rendit aux désirs du roi, et mit à la tête de cette colonie de missionnaires, Aidan, à qui il fit recevoir l'ordination épiscopale. Oswald donna à Aidan la terre de Lindisfarne, petite île de la côte de Northumberland, qui prit de là le nom d'Holy-Island, l'*Ile sainte*. Aidan y établit son évêché, y bâtit un monastère sous la règle de saint Colomban, et aidé de ses frères, travailla avec ardeur et succès à l'objet de sa mission. Le vénérable Bède, dans son *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, parle d'Aidan, et le représente comme un modèle consommé de toutes les vertus chrétiennes. Il mourut le 31 août 651, en grande réputation de sainteté. On lui attribue des miracles.

† AIGNAN (Étienne), homme de lettres et membre de l'académie française, né à Beaugency, en 1773, d'une famille de robe, fit ses études au collége d'Orléans. Se trouvant dans cette ville au commencement de la révolution, l'emportement de ses discours et l'ardeur de son zèle pour cette cause, lui méritèrent de devenir, à l'âge de moins de 20 ans, procureur-syndic du district d'Orléans, place qu'il occupa pendant tout le régime de la *terreur*. Il se livra, dans cet emploi, dit une biographie, aux impulsions qui furent alors données à toutes les autorités par le despotisme conventionnel. En 1794, lors de la condamnation d'Hébert et de Danton, et vers l'époque de la fête de l'*Être suprême*, il publia une proclamation fort remarquable par la violence des sentiments révolutionnaires. En 1800, il devint secrétaire particulier du préfet du Cher, et, en 1808, aide des cérémonies au palais impérial. Pendant plusieurs années, il se mit sur les rangs pour l'académie française, et fut enfin nommé, au com-

mencement de 1814, à la place de Bernardin de Saint-Pierre. Ce choix excita des réclamations et des plaisanteries. On l'accusa d'avoir emprunté deux mille vers à la traduction de l'Iliade de Rochefort, et les journaux s'amusèrent à signaler ce plagiat par un grand nombre de citations. Depuis la restauration, Aignan s'occupa beaucoup de politique, et fut l'un des rédacteurs les plus assidus et les plus zélés de la *Minerve*. Il est mort le 21 juin 1824. Le *Constitutionnel* a fait de cet *illustre* académicien l'éloge le plus touchant. Il a loué sa candeur et sa conscience, et il a assuré que c'était un homme plein de *foi* et de probité. Voici la liste de ses productions, telle qu'elle a été publiée récemment. 1° La *Mort de Louis XVI, tragédie*. Le *Mémorial catholique* a démontré que cette pièce n'était pas de lui ; 2° *Chant funèbre aux mânes des neuf victimes d'Orléans*, 1795 ; 3° *Essai sur la critique*, poème en trois chants, traduit de l'anglais, in-8° ; 4° *L'Amitié mystérieuse*, trad. de l'anglais. 1802 ; 5° *La famille de Mourtray*, 1802 ; 6° *Le Ministre de Wakefield*, traduction nouvelle, 1803 ; 7° *Polyxène*, tragédie, 1804 (Voy. sur la chute de cette pièce, la *Décade*.) ; 8° *L'Iliade d'Homère*, 1812, 2e édition ; 9° *Brunehaut, ou les successeurs de Clovis*, tragédie, 1811 ; 10° *Abrégé du Voyage de Mungo-Parck*, 1798 ; 11° *Clisson*, opéra ; 12° *Nephtali*, opéra ; 13° *Arthur de Bretagne*, tragédie. Dans *l'Hymen et la Naissance*, recueil de pièces en l'honneur du mariage de l'empereur et de la naissance du roi de Rome, on trouve quelques pièces d'Aignan. Il a encore publié des brochures politiques, etc.

AIGUILLON. *Voy.* WIGNEROD (Marie-Madeleine).

AILLY (Pierre d'), évêque, naquit à Compiègne, en 1350, d'une famille pauvre. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1380. Ensuite il fut élu chancelier de l'université de Paris, confesseur et aumônier de Charles VI, qui le nomma aux siéges du Puy et de Cambrai. Dès qu'il eut ce dernier évêché, il se démit de sa charge de chancelier en faveur du fameux Gerson. Son zèle pour l'extinction du schisme qui désolait alors l'Église l'a rendu célèbre. Il fit divers voyages à Rome et à Avignon pour cet effet. Il eut des conférences avec les différents papes qui se disputaient alors la tiare. Il prêcha en 1405 devant l'antipape Pierre de Lune sur la Trinité ; et il parla sur ce mystère avec tant d'éloquence, que ce pontife en institua la fête. Il ne se distingua pas moins au concile de Pise. Jean XXII, qui connaissait tout son mérite, l'éleva à la dignité de cardinal en 1411. D'Ailly alla en cette qualité au concile de Constance, et y brilla également par son zèle et par son éloquence. Il revint ensuite à Avignon, où, selon la plus commune opinion, il termina ses jours le 8 août 1419. Martin V l'avait fait son légat en cette ville. La relation de ses obsèques par Jean Le Robert le fait mourir en 1420. Fleury dit qu'il mourut à Cambrai le 28 août 1425. Moréri et Ladvocat le font mourir en Allemagne. Le collège de Navarre, qui le reconnaît pour son second fondateur, qui l'avait eu au nombre de ses boursiers, et dans le sein duquel il avait acquis le titre d'*aigle des docteurs de la*

France, et de *marteau des hérétiques*, hérita de ses livres et de ses manuscrits. Le plus connu de ses ouvrages est le *Traité de la réforme de l'Église*, divisé en six chapitres, et publié avec les ouvrages de Gerson, son disciple. « Au lieu de déclamations insultantes, dit l'abbé Bérault, il » donna des conseils précis, pratiques et très engageants. Il s'éleva même avec force contre » ces réformateurs subalternes, » qui déprisaient autant la dignité que la conduite des prélats du premier ordre, et dit » qu'ils feraient beaucoup mieux » d'écarter la poutre qui couvre » leurs yeux, que d'observer malignement la paille qui gène » l'œil de leurs frères, ou plutôt » de leurs pères et de leurs maîtres. Il proteste ensuite que le » sacré collége s'est déclaré plus » hautement que personne pour » la réforme, et que l'Église romaine est disposée à se prêter à » tous les réglements que l'esprit » de sagesse et de vérité suggérera au concile. » La plupart de ses autres écrits ont paru à Strasbourg, 1490, in-fol., et quelques-uns ont été imprimés séparément à Paris, à la fin du XVe siècle. Tels sont les suivants : *Concordia astronomiæ cum theologia*, 1490, in-4°; *De anima*, Paris, 1494, in-4°; *De vita Christi*, Paris, 1483, in-4°; et plusieurs autres ouvrages, la plupart de scolastique ou de piété, et quelques-uns concernant l'astrologie judiciaire, dont ce prélat faisait plus de cas qu'il ne convenait à son état et à ses lumières. Ce fut du reste un homme savant, irréprochable dans ses mœurs, attentif à maintenir la discipline de l'Église.

† AIMERIC DE MALEFAYE, d'abord doyen et ensuite patriarche d'Antioche en 1142, après Raoul, aussi Français, était né dans le diocèse de Limoges. Il avait embrassé, jeune, l'état ecclésiastique, et était passé en Orient après la première croisade. Il fut dans ces contrées légat du saint-siége, sous le pontificat d'Alexandre III. On lui attribue l'institution de l'ordre des carmes. Des pélerins s'étaient fixés en divers lieux de la Terre-Sainte, et y vivaient en ermites, exposés souvent à des violences et à de mauvais traitements de la part des Sarrasins; Aimeric les rassembla, les réunit à d'autres ermites qui vivaient sur le mont Carmel, et en forma une congrégation à laquelle il donna pour premier général Berthold son frère. En 1180, Alexandre III la confirma. Il ne paraît pas qu'Aimeric leur ait imposé d'autre règles que celle que suivaient déjà les ermites du Carmel, puisqu'en 1209, Brocard, alors leur supérieur général, s'adressa à Albert, patriarche de Jérusalem, pour en avoir une. Aimeric mourut en 1187. On a de lui : 1° un ouvrage intitulé : *De institutione primorum monachorum, in lege veteri exortorum, et in nova perseverantium*, inséré au 5e vol. de la *Bibliothèque des pères*. Aimeric entreprend d'y prouver que le prophète Elie est le fondateur des carmes; prétention soutenue par ces religieux, mais réfutée par le P. Papebroch. 2° *Prise de Jérusalem par Saladin;* 3° *Epistola ad Hugonem eterianum*, dans le tome 1 du *Trésor* de dom Martenne.

AIMOIN, bénédictin de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, composa une *Histoire* de France en cinq livres. Les deux derniers fu-

rent finis après sa mort par une main étrangère. Ce n'est qu'une compilation pleine de fables et de faux miracles. Les légendes sont les sources où il a puisé. On trouve cette histoire dans le tome III de la *Collection* de Duchêne. Aimoin était d'Aquitaine. Il écrivait aisément, mais sans élégance. Il mourut au commencement du XIe siècle.

AIMON, prince des Ardennes, fut le père de ces quatre preux qu'on appelle communément *les quatre fils Aimon*. Le prince Renaud, l'aîné de ces quatre fils, après avoir porté les armes sous Charlemagne, se fit moine à Cologne, et mourut martyr, à ce que prétendent quelques légendaires allemands. *Voy.* Jean Berthelt, *Hist. Luxemb.*; Ferrarius, *Catal. sanct.* ad 7 jan. Les *quatre fils Aimon* ont donné matière à un roman qui fait partie de la *Bibliothèque bleue*.

AIMON, HAIMON, ou HEMMON, évêque d'Halberstadt dans le IXe siècle, fut disciple d'Alcuin, se trouva, en 848, au concile assemblé à Mayence contre Gotescale, et mourut le 27 mars de l'an 853. Il écrivit des *Commentaires* sur les Psaumes, sur Isaïe et sur l'Apocalypse; des *Sermons* sur les évangiles des dimanches et fêtes de l'année, imprimés à Cologne en 1536, et un abrégé de l'histoire sacrée, intitulé: *De christianarum rerum memoria*.

AIMON, moine de l'abbaye de Savigni, de l'ordre de Cîteaux, était Breton, et natif de Landacob. Il prit l'habit de religieux dans l'abbaye de Savigni, au diocèse d'Avranches en Normandie, différente de l'abbaye de ce nom qui est dans le diocèse de Lyon, de l'ordre de Saint-Benoît. Il écrivit divers ouvrages de piété, et mourut en odeur de sainteté, vers l'an 1174.

AIRAULT, ou plutôt AYRAULT (Pierre), célèbre avocat de Paris, ensuite lieutenant-criminel à Angers, naquit dans cette dernière ville en 1536. Il y exerça la charge de président par *interim* pendant les troubles funestes de la ligue, qu'il ne favorisa jamais, contre laquelle même il se déclara. Il mourut à Angers en 1601. On a de lui deux bons ouvrages : 1° le *Traité de l'ordre et instruction judiciaires, dont les anciens Grecs et Romains ont usé en accusation publique, conféré à l'usage de la France*, Paris, 1598, in-8°; livre plein de recherches. 2° Celui *de la puissance paternelle*, in-4°, fait à l'occasion d'un de ses fils, qui s'était fait jésuite sans son consentement. Ménage, son petit-fils, a publié sa vie en latin, in-4°, en 1675.

AISTULFE, ou ASTOLFE, roi des Lombards, après avoir enlevé l'exarchat de Ravenne aux Romains, se disposait à s'emparer des terres de l'Église. Le pape Étienne II, défenseur de ses peuples et de ses domaines, passa en France pour demander du secours au roi Pépin. Ce prince le reçut avec beaucoup de distinction, et partit pour le venger. Aistulfe ayant mis le siége devant Rome, fut d'abord forcé de l'abandonner, puis de se reconnaître vassal du roi de France, qui était venu l'assiéger dans Pavie, et qui, après s'être rendu maître de l'exarchat, le donna au pape. Aistulfe mourut en 756.

AITZEMA (Léon van), naquit à Dolkum, en Frise, en ..., d'une famille noble. A ...

seize ans, il publia ses *Poemata juvenilia*. Les villes anséatiques le firent leur résident à La Haye, où il mourut, en 1669, avec la réputation d'un honnête homme, d'un bon politique, et d'un savant aimable. Il nous reste de lui une *Histoire des Provinces-Unies*, en hollandais, en 7 vol. in-fol. et 15 vol. in-4°. Elle est estimable par les actes publics qu'elle renferme, depuis 1621 jusqu'en 1669. Elle est en général fidèle et exacte, surtout dans la partie que l'auteur a faite sur des mémoires que lui ont fournis des personnes instruites. On a donné une continuation de cette histoire, en 3 vol. in-fol., qui vient jusqu'en 1692. C'est en partie dans Aitzema qu'est puisée l'*Histoire des Provinces-Unies*, 8 vol. in-4°, Paris, 1757-1771. On a encore de cet écrivain une *Histoire latine de la paix de Munster*, 1654, in-4°, estimée pour l'exactitude, mais non pas pour la diction.

AIUS-LOCUTIUS. De toutes les divinités fabuleuses, il n'y en a point dont l'origine soit aussi claire que celle-ci. Cedicius, homme du bas peuple, vint dire aux tribuns que, marchant seul la nuit, dans la rue Neuve, il avait entendu une voix plus forte que celle d'un homme, qui lui avait annoncé d'aller avertir les magistrats que les Gaulois approchaient. Comme Cedicius était un homme sans nom, et que d'ailleurs les Gaulois étaient une nation fort éloignée, et par cette raison inconnue, on ne fit aucun cas de cet avis. Cependant, l'année d'après, Rome fut prise par les Gaulois. Après qu'on fut délivré de ces ennemis, Camille, pour expier la négligence qu'on avait eue en ne faisant point usage de la voix nocturne, fit ordonner qu'on élèverait un temple en l'honneur du dieu Aius-Locutius (du mot *aio* et *loquor*) dans la rue Neuve, au même endroit où Cedicius disait l'avoir entendu. « Ce dieu parlait et se faisait entendre, dit plaisamment Cicéron, lorsqu'il n'était connu de personne; ce qui l'a fait appeler *Aius-Locutius;* mais depuis qu'il est devenu célèbre, et qu'on lui a érigé un autel et un temple, il a pris le parti de se taire. »

AJALA, ou plutôt AYALA (Martin Perez de), archevêque, né dans le diocèse de Carthagène, en 1504, de parents obscurs, enseigna d'abord la grammaire pour nourrir sa famille. Ayant ensuite été ordonné prêtre, et s'étant fait connaître à Charles V, cet empereur l'envoya, en qualité de théologien, au concile de Trente, et lui donna successivement deux évêchés, et enfin l'archevêché de Valence. Ce prélat savant et zélé gouverna son diocèse en digne pasteur, et mourut l'an 1566. On a de lui un traité latin *des Traditions apostoliques*, en dix livres, Paris, 1562 in-8°, et *De vera ratione christianismi instructio*, Cologne, 1554, in-12. C'est une instruction chrétienne adressée à un docteur juif nouvellement converti, suivie d'une dissertation pleine de savoir et d'onction sur l'invocation des saints, leurs prières pour nous, le jeûne, etc.

AJAX, fils d'Oïlée, roi des Locriens, un des héros grecs qui allèrent au siége de Troie. Il viola Cassandre dans le temple de Minerve. Cette déesse le punit de son sacrilége, en submergeant sa flotte près des rochers de Capharée. L'intrépide Ajax, échappé du naufrage, insulta les dieux sur

un roc, que Neptune engloutit dans la mer.

AJAX, fils de Télamon, disputa à Ulysse les armes d'Achille. Irrité de ce que son rival les avait obtenues par le jugement des principaux capitaines grecs, il fit un carnage horrible des troupeaux de l'armée, s'imaginant massacrer ses compagnons et surtout Ulysse : mais étant ensuite revenu de son délire, il se tua avec l'épée dont Hector lui avait fait présent. Ces deux guerriers avaient combattu ensemble avec une valeur égale. Le sang d'Ajax fut changé en hyacinthe, suivant la fable.

AKAKIA (Martin), professeur de médecine dans l'université de Paris, et l'un des principaux médecins de François Ier, était né à Châlons-sur-Marne. Il a traduit *Ars medica, quæ est ars parva;* et *de ratione curandi*, de Galien. Ce dernier est accompagné d'un commentaire. Il mourut en 1551.

AKAKIA (Martin), fils du précédent, médecin et professeur royal en chirurgie, mort en 1588, âgé d'environ 49 ans. Il est auteur, suivant quelques bibliographes, d'un traité intitulé *Consilia medica*, 1598, in-fol. : quelques auteurs l'attribuent à son père. Son dernier petit-fils mourut en 1677, de chagrin d'avoir été interdit de la faculté pendant six mois, parce qu'il avait consulté, contre son serment, avec des médecins étrangers. [Cette famille eut, pendant long-temps, des médecins distingués qui furent attachés aux rois Charles IX, Henri III et Louis XIII.]

AKIBA, rabbin, et un des principaux docteurs hébreux du collége de Tibériade, dans le Ier siècle de J.-C., garda des troupeaux jusqu'à l'âge de 40 ans; mais la fille de son maître lui ayant promis de l'épouser s'il devenait savant, l'amour le fit docteur. Ce rabbin, fanatique comme la plupart de ses confrères, se jeta dans le parti du faux messie Barcochebas, et lui appliqua cette prophétie de Balaam : *Orietur stella ex Jacob, etc.* Il excita les Juifs à la révolte, en leur citant les prophètes, et commit avec eux des cruautés qui le firent condamner à mort par l'empereur Adrien, l'an 135 de J.-C. Selon les Juifs, il avait alors 120 ans. Sa femme, ses enfants et ses disciples furent aussi massacrés. Les rabbins lui attribuent le *Livre de la création*, qu'il mit sous le nom d'Abraham.

ALABASTER (Guillaume), théologien anglican, se fit catholique, redevint anglican, et fut prébendé de Saint-Paul de Londres dans le XVIIe siècle. L'étude de la cabale le jeta dans des opinions absurdes. Il est auteur d'un lexique hébreu, in-fol., et de quelques autres livres intitulés ridiculement et composés de même. Tels sont : *Tractatus in revelationem Christi, modo cabalistico explicatam*, Antuerpiæ, 1602, in-4°; *Tractatus de bestia apocalyptica*, Delphis, 1621, in-12.

ALACOQUE. *V.* MARGUERITE-MARIE.

ALAGON (Claude), de Mérargues en Provence, procureur-syndic de cette province, ayant rêvé que son nom d'Alagon était le même que celui d'Arragon, et qu'il appartenait à cette maison illustre, médita, avec le secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, d'introduire les Espagnols dans Marseille. Un forçat de galères, à qui il avait communiqué son dessein, le découvrit au duc de Guise. Alagon, con-

vaincu de son crime, eut la tête tranchée à Paris, en 1605. Elle fut envoyée à Marseille, dont Alagon devait être viguier l'année suivante, pour être exposée sur une des portes de la ville.

ALAHAMAR, premier roi de Grenade, en 1237. Ses successeurs y régnèrent jusqu'en 1492, qu'ils furent détrônés par Ferdinand et Isabelle.

ALAIN, prétendu roi des Alains, inconnu à tous les auteurs, dont on a voulu faire un personnage réel, sur la foi d'une fausse médaille. *Voyez* le *Mercure de France*, juillet 1724, pag. 1447.

ALAIN DE LILLE, évêque, de Lille en Flandre, florissait en l'université de Paris, au milieu du XIIe siècle. Il avait pris l'habit de Saint-Bernard du vivant de ce saint, fut premier abbé de la Rivour, dans le diocèse de Troies, et ensuite évêque d'Auxerre. Il quitta l'épiscopat en 1167, pour se retirer dans la solitude, et mourut à Clairvaux, en octobre 1181. Il avait plus de 100 ans. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres *Vita sancti Bernardi;* elle est dans le tom. 2 des Œuvres de ce père, édition de 1690. [On a confondu souvent Alain de Lille avec un autre ALAIN de l'ISLE, qui, d'après l'abbé Le Bœuf, naquit soit à Lille de Médoc, soit à Lille dans le Comtat Vanessin, qui fut surnommé *le docteur universel*, et dont la réputation de savoir était si brillante, que l'on disait de lui : *Sufficiat vobis vidisse Alanum.* Alain de l'Isle mourut à Cîteaux, vers le commencement du XIIIe siècle. On a recueilli le plus grand nombre de ses ouvrages à Anvers, 1654, in-fol. Rien de plus obscur que la vie d'Alain, qu'on a toujours confondu avec le précédent, et sur lequel on a débité mille fables. Dom Brial, ancien bénédictin, a lu à l'institut un mémoire curieux sur Alain ; il le fait naître à Lille en Flandre.]

ALAMANNI (Louis), gentilhomme florentin, et célèbre poète italien, naquit le 28 octobre 1475. Etant entré dans une conspiration contre le cardinal Jules de Médicis (depuis pape sous le nom de Clément VII), qui gouvernait alors la république de Florence, il fut obligé de se réfugier en France. Il y fut bien accueilli de François Ier, qui le combla de bienfaits, et le choisit pour son ambassadeur auprès de Charles-Quint, en 1544, Il fut également en faveur auprès de Henri II, fils et successeur de François Ier, qui l'employa en diverses négociations, pour lesquelles Alamanni n'avait pas moins de talent que pour la poésie. Il mourut en 1556 à Amboise, où était la cour. Nous avons de lui, 1° le poème de *Girone il cortese*, qui n'est qu'une traduction en vers du roman de Giron le courtois : l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1548, in-4°. 2° Un autre poème, *Della coltivazione*, Paris, 1544 in-4°, que les Italiens mettent à côté des Géorgiques. 3° Des poésies de divers genres, rassemblées sous le titre d'*Opere toscane*, dans un recueil en 2 vol. in-8°, dont la meilleure édition est de Florence, chez les Juntes, en 1532, pour le premier tome ; et pour le second, de Lyon, chez Gryphe, même année. 4° On a aussi de lui *Antigone*, tragédie ; *Flore*, comédie. 5° *Avarchide*, ou siége de Bourges, poème en 24 chants, Florence, 1570, in-4°. 6° Cent vingt

deux *épigrammes*. On trouve dans tous ces ouvrages une versification facile, un style mâle et pur, et beaucoup d'imagination. Il ne faut pas le confondre avec Alamanni son parent, dont les *poésies burlesques* ont été imprimées avec celles du Burchiello, et autres, à Florence, en 1552, in-8°.

ALAMIR, prince de Tarse, prit le nom de calife dans le IXe siècle. Il entra dans les provinces de l'Empire à la tête d'une formidable armée de Sarrasins, qui y firent de grands ravages. André le Scythe, gouverneur du Levant, voulant s'opposer à leur furie, ce prince barbare lui envoya dire que s'il lui donnait la bataille, *le fils de Marie* ne le sauverait pas de ses mains. Ce blasphème ne demeura pas impuni; car le jour du combat ce gouverneur prit la lettre du Sarrasin, et l'ayant fait attacher à une image de la Vierge pour servir d'étendard, son armée, enflammée par le double motif de la vengeance et de la religion, vainquit les ennemis et en fit un affreux carnage. Alamir fut pris et eut la tête tranchée.

ALAMOS (Balthasar), Castillan, après être resté 11 ans en prison, obtint sa grâce de Philippe III, et fut employé par Olivarès, ministre de Philippe IV. Il mourut dans un âge avancé, au milieu du XVIIe siècle. On a de lui une version de Tacite assez estimée, avec un *Commentaire* qui l'est moins.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, fit des courses dans la Palestine, l'an 509, et fit mourir plusieurs solitaires qui vivaient dans le désert. Les miracles qu'il vit ensuite opérer par les chrétiens le touchèrent si fort, qu'il demanda d'être reçu parmi eux. Pendant qu'on le préparait à recevoir le baptême, les acéphales, hérétiques eutychiens, résolurent de l'attirer à leur secte. Ces hérétiques confondaient les deux natures en J.-C.; d'où il s'ensuivait que la nature divine avait souffert, et était morte sur la croix. Ils envoyèrent à Alamundar des évêques de leur parti, pour l'engager à recevoir le baptême de leurs mains; mais le catéchumène méprisa leurs sollicitations, et se servit d'un trait ingénieux pour rendre leur erreur sensible. Il feignit d'avoir reçu des lettres par lesquelles on lui apprenait la mort de l'archange saint Michel, et leur envoya des gens pour apprendre d'eux ce qu'ils pensaient de cette nouvelle. Comme elle leur parut autant impossible qu'elle semblait ridicule, il leur dit : *S'il est donc vrai qu'un ange ne saurait ni souffrir ni mourir, comment voulez-vous que J.-C. soit mort sur la croix, puisque, selon vous, il n'a qu'une nature, qui, étant divine, est impassible ?*

† ALAN, ALLEN ou ALLEYN (Guillaume), cardinal, né à Rossal dans le Lancashire, en 1532, fit ses études à l'université d'Oxford, et fut nommé, en 1558, chanoine d'Yorck. D'un caractère ardent, et nourri dans les principes de la communion romaine, il se sentit embrasé de zèle pour le soutien des vérités catholiques. Marie, favorable au catholicisme, venait de mourir, et la reine Elisabeth lui succédait, avec des sentiments bien opposés. Alan, ayant déjà publié quelques livres en faveur des dogmes de l'Église romaine, fut obligé de sortir du royaume. Il vint à Louvain, et y fut mis à

la tête du collége anglais. Le dérangement de sa santé l'obligea de retourner en Angleterre pour y prendre l'air natal. Il y composa quelques écrits de controverse qui furent déférés au gouvernement. Il se vit obligé de fuir de nouveau. De retour en Flandre, il professa la théologie à Malines, prit le bonnet de docteur à Douai, et obtint successivement un canonicat à Cambrai et à Reims. Il continuait d'écrire contre les innovations anglicanes, et trouvait le moyen d'introduire ses livres en Angleterre, non sans danger pour ceux qui s'en chargeaient. Un jésuite fut pendu pour avoir tenté d'en faire entrer quelques-uns. Alan ne se borna pas à attaquer l'Église anglicane par ses écrits, il fut, dit-on, un de ceux qui contribuèrent le plus à déterminer le cabinet de Madrid à équiper la fameuse *armada*, pour aller détrôner Élisabeth et rétablir le catholicisme en Angleterre. L'entreprise échoua; mais le zèle d'Alan fut récompensé d'un chapeau de cardinal. Il alla s'établir à Rome, où il servait de sa bourse et de son crédit les Anglais fidèles à leur religion, que la persécution forçait de s'expatrier. Il mourut dans cette ville en 1574, avec la réputation d'un habile et zélé controversiste. Il a laissé : 1° *Défense de la doctrine catholique, au sujet du purgatoire et de la prière des morts*, Anvers, 1565. 2° Un écrit apologétique, intitulé, *Courtes raisons pour la foi catholique*. 3° *Défense du pouvoir légitime et de l'autorité du sacerdoce pour la rémission des péchés, avec un supplément sur la confession et les indulgences*. 4° Un écrit *sur les sacrements*. 5° Un autre *sur le culte des saints et de leurs reliques*, etc.

ALARD D'AMSTERDAM, né dans cette ville en 1490, d'où il a pris son nom, se rendit habile dans les langues grecque et latine. Il s'appliqua beaucoup à l'étude des belles-lettres, qu'il enseigna à Amsterdam, à Cologne, à Utrecht et à Louvain, où il mourut en 1544, après avoir légué sa bibliothèque aux orphelins d'Amsterdam. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages sur la littérature et la controverse. Ces derniers sont plus pieux que savants. On peut en voir le catalogue dans la *Bibliotheca belgica* de Froppens.

ALARIC Ier, fut appelé le *hardi* et l'*entreprenant* par les Goths ses sujets. Il était en effet l'un et l'autre. Après avoir embrassé le christianisme, il se jeta dans l'arianisme vers l'an 330. Il avait rendu des services importants à l'empereur Théodose contre les Huns; mais ne se croyant pas assez récompensé, il le quitta à la tête des Goths qu'il commandait, et déclara la guerre aux Romains l'an 375. Ses premiers exploits furent en Grèce, où il détruisit l'idolâtrie. Après l'avoir ravagée, il fut attaqué et vaincu par Stilicon, général de l'empereur Honorius. Il se déroba à la poursuite de ses ennemis, réunit une armée, se fit proclamer roi, et s'avança vers Rome pour la saccager. Il s'en éloigna, après avoir exigé de fortes rançons; mais il revint ensuite, défit les Romains, fit reconnaître Attale pour empereur, entra dans Rome comme un vainqueur irrité, en 409, et permit à ses soldats de se livrer à toutes les abominations que des Barbares qui ne sont retenus par au-

cun frein, peuvent commettre; leur ordonnant néanmoins de respecter les églises et ceux qui les auraient prises pour asile. C'est à ce sac de Rome que Bossuet, dans l'explication de l'Apocalypse, rapporte une des principales prophéties de ce livre divin (ch. 18). Saint Jérôme représente cette capitale du monde *comme devenue le tombeau de ses habitants*. Saint Augustin, Paul Orose, etc., en parlent de la même manière. Alaric ne sortit de Rome que pour aller faire la conquête de la Sicile et d'une partie de l'Afrique; mais une tempête ayant brisé le plus grand nombre de ses vaisseaux, il se retira dans la Calabre, et fut frappé de mort subite peu de temps après, en 410, à Cosenza. Ses soldats, pour le dérober à la vengeance des Romains, l'enterrèrent au milieu de la rivière de Vafento, avec des richesses prodigieuses. Moins intolérant que son père Enric (qui avait conquis l'Espagne), il permit aux évêques de ses états de tenir une assemblée à Agde, en 406.

ALARIC II, roi des Visigoths, régnait vers l'an 484, sur tout le pays qui est entre le Rhône et la Garonne. Clovis, fâché que de si belles contrées fussent possédées par des Barbares, attaqua Alaric, et le tua de sa propre main, à Vouillé en Poitou, l'an 507. Le recueil des lois connu sous le nom de *Code Alaric*, tiré en partie du *Code théodosien*, fut publié par les ordres de ce prince.

ALAVA-ESQUIVEL (Diégo), canoniste de Vittoria, fut évêque d'Astorga, puis d'Avila, et ensuite de Cordoue. Il assista au concile de Trente, et mourut en 1562. On a de lui : *De conciliis universalibus, ac de his quæ ad religionis et christianæ reipublicæ reformationem instituenda videntur*; très bon ouvrage, plein de vues sages et pures.

†ALAVIN, chef des Goths qui avaient été chassés de leurs pays par les Huns. Il supplia l'empereur Valens de leur laisser habiter les rives du Danube, sur les frontières de son empire, et de les recevoir au nombre de ses sujets. Valens accorda cette grâce aux Goths, dans la pensée qu'ils lui serviraient de rempart contre ceux qui attaqueraient l'empire de ce côté là; mais ses lieutenants les ayant accablés d'impôts, ils prirent les armes pour s'en délivrer, et combattirent Lupicien, l'un des généraux de Valens. Cet empereur marcha lui-même contre eux, les attaqua près d'Andrinople, perdit la bataille, et fut brûlé dans une cabane, en 378; fin digne des cruautés inouïes qu'il avait exercées contre les défenseurs de la divinité de J.-C.

ALBAN (Saint), premier martyr de la Grande-Bretagne, était, à ce que l'on croit, né à Vérulam, comté de Hertford, dans le IIIe siècle. Il eut la tête tranchée sous Maximien, l'an 287 de J.-C. Usserius a publié les anciens *actes* de son martyre, dont les principales circonstances se trouvent rapportées dans Bède et dans Gildas. Quelques modernes se sont fort récriés contre les miracles qu'on lit dans ses *actes*; on ne peut mieux leur répondre qu'en rapportant ce qu'en dit M. Collier, célèbre protestant : « Les » miracles de saint Alban étant » attestés par des auteurs dignes » de foi, je ne vois pas pourquoi » on les révoquerait en doute. Il » est certain, par les écrits des » anciens, que, de leur temps,

» il s'opérait des miracles dans » l'Église. Il n'y aurait pas de raison pour soutenir que Dieu n'a » manifesté sa puissance d'une » manière surnaturelle que dans » le siècle des apôtres. Ceux-ci » n'ayant pas converti le monde » entier, pourquoi ne voudrions- » nous pas convenir que Dieu » aura donné aussi à ceux de ses » serviteurs qui ont vécu ensuite, » des lettres de créance auxquel- » les on ne pouvait se refuser? » Pourquoi enfin rejetterait-on » les miracles de saint Alban, la » circonstance où il se trouvait » étant assez importante pour » que le ciel interposât son pou- » voir d'une manière surnaturel- » le?» — Quelques auteurs n'ont fait qu'une même personne de saint Alban, premier martyr d'Angleterre, et de celui qui est honoré le 21 juin à Mayence, dans un monastère de son nom, fondé en 804. Mais on lit dans le Martyrologe de Raban-Maur, que le second était Africain ; qu'ayant été banni par Hunéric, à cause de la foi, il se retira à Mayence, et qu'étant tombé entre les mains des Huns, il fut martyrisé par ces barbares.

ALBANE (François l'), peintre célèbre, né à Bologne, d'un marchand de soie, le 17 mars 1578, fut élève de Denis Calvart. Les progrès qu'il fit sous ce maître habile furent rapides. Il acheva de se former à Rome, le dépôt des chefs-d'œuvres des peintres anciens et modernes, et le rendez-vous des artistes de toute l'Europe. L'étude des belles-lettres ne contribua pas peu à lui donner des idées riantes. Revenu à Bologne, il se maria en secondes noces à une très belle femme, dont il eut 12 enfants ressemblants à leur mère. L'Albane n'eut pas besoin de sortir de sa maison pour peindre Vénus, les amours, les divinités poétiques du ciel, des eaux et de la terre, il n'eut qu'à copier sa famille. Mais, comme il n'eut qu'elle sous les yeux, ses têtes et ses figures se ressemblent presque toutes : les grâces écloses sous son pinceau sont trop uniformes. Il a été surnommé l'Anacréon de la peinture. L'Albane jouit d'une vie heureuse pendant 83 ans. Il mourut en 1660. Ses principaux ouvrages *à fresque* sont à Rome et à Bologne : le roi de France possède plusieurs de ces tableaux. Il y en a aussi quelques-uns dans la collection du Palais-Royal. [Les plus remarquables de ces tableaux sont : *Vénus endormie ; Diane au bain ; Danaé couchée ; Galathée sur la mer ; Europe sur le taureau ; les quatre Eléments.*]

ALBANI (Jean-Jérôme), né en 1504 à Bergame, d'une famille noble, se consacra à l'étude du droit canonique et civil. Pie V, qui l'avait connu lorsqu'il était inquisiteur à Bergame, ne fut pas plutôt élevé à la papauté, qu'il l'honora de la pourpre en 1570. Albani était veuf et avait des enfants : ce fut la crainte qu'il ne s'en laissât gouverner, qui empêcha le conclave de l'élire pape, après la mort de Grégoire XIII. Il mourut en 1591. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence canonique. Les principaux sont : 1° *De immunitate ecclesiarum*, 1553 ; 2° *De potestate papæ et concilii*, 1558 ; 3° *De cardinalibus, et de donatione Constantini*, 1584, in-fol.

† ALBANI (Alexandre), célèbre cardinal et bibliothécaire du Vatican, de l'ancienne famille Albani et de la branche d'Urbin, naquit à Urbin le 15 octobre 1692,

et était neveu du pape Clément XI. Il fut élevé au cardinalat par Innocent XIII en 1721. Il avait été envoyé l'année précédente comme nonce extraordinaire près de l'empereur d'Allemagne. Il déploya dans cette mission la magnificence et la dignité qui convenaient à son nom, et qu'exigeait cet honorable emploi. Doué d'un goût exquis, il aimait et cultivait les arts et les lettres, et y avait acquis des connaissances étendues. Il consacrait la plus grande partie de sa fortune, soit à acheter des tableaux et des livres, soit à faire exécuter des fouilles pour découvrir quelques monuments antiques, soit à encourager par des récompenses et des pensions les savants et les artistes. La superbe villa Albani, maison de campagne où il allait se délasser de ses travaux, était remplie de tableaux, de statues et de mille autres choses précieuses, de la vue desquelles il permettait aux amateurs d'aller jouir. Il mourut aveugle le 11 décembre 1779, âgé de 87 ans, et laissa des *écrits historiques et littéraires* très estimés. Il était, à sa mort, premier cardinal diacre, le plus ancien de tout le sacré collége, et cardinal protecteur de l'ordre de Prémontré.

ALBATEGNIUS, ou ALBATENIUS (AL-BATTANI), astronome arabe, faisait ses observations vers l'an 887. Il mourut en 929. On a imprimé son traité *De scientia stellarum*, à Nuremberg, 1537, in-8°, et à Bologne, 1645, in-4°, traduit en latin barbare par Plato Tiburtinus, et commenté par Regiomontanus. On trouve dans ce livre une trigonométrie très différente de celle des Grecs, et la première notion des tangentes, dont les Arabes se servaient dans leur gnonomique. Ils en avaient fait des tables qui leur fixaient la hauteur du soleil par la longueur de l'ombre, *et vice versa*. L'original arabe, qui n'a jamais été mis sous presse, est à la bibliothèque du Vatican. Albategnius a fait sur la précession des équinoxes et d'autres objets astronomiques des observations sur l'exactitude desquelles les modernes ont peut-être trop compté. On a bâti sur ce fondement diverses hypothèses : en comparant nos tables avec les siennes, on a cru découvrir des retards, des accélérations; d'où l'on est allé jusqu'à calculer l'époque de la destruction de la terre, ou du moins d'une étrange révolution par sa conjonction avec la lune. Mais tout cela paraîtra très hasardé, si l'on considère combien étaient défectueuses les observations des anciens, qui n'avaient ni nos méthodes, ni nos instruments. « Halley, dit un » physicien moderne, a cru » apercevoir une accélération » dans le mouvement de la » lune, en comparant les ob- » servations des Babyloniens, » celles d'Albategnius, savant » arabe, à celles des modernes. » Newton, pour expliquer cette » accélération, suppose que la » masse de la terre augmente » par le changement de l'eau en » terre, et que les vapeurs des » queues des comètes se con- » densent et se convertissent en » eaux, et ensuite en terre, en » sels, en *soustes*, en pierres, » en coraux, etc. Voilà comme » se font les découvertes dans » ce siècle de lumières. Je me » contenterai d'observer, 1° que » cette explication suppose que

» l'eau se change en terre, ce » qui, en bonne physique, est » regardé comme une erreur po» pulaire; 2° que diverses causes » que nous ne pouvons même » soupçonner, et qu'il est inu» tile de deviner, peuvent pro» duire cette accélération sans le » secours des comètes. Il serait » pour le moins tout aussi natu» rel d'en chercher le principe » dans la lune que dans la » terre; plus d'un astronome a » cru le trouver dans l'atmo» sphère du soleil, dont la résis» tance, disent-ils, ralentit le » mouvement projectile de la » lune, fait prévaloir la force » attractive de la terre, et con» traint la lune de se rappro» cher de la terre, en raccour» cissant le diamètre de l'orbite » lunaire; 3° que cette accéléra» tion n'est rien moins que cer» taine; car, d'où sommes-nous » assurés de l'exactitude des opé» rations astronomiques d'Alba» tegnius et de celles des Baby» loniens? quels instruments » avaient-ils? Il est donc à croire » que la lune, comme le reste » du monde planétaire, conti» nue à aller son train. » Dans tous les cas, elle retardera, à ce qu'assure M. de Lalande, à proportion de ses avances, *comme la diminution*, dit-il, *qui est produite par l'attraction des planètes, deviendra, par la suite des siècles, une augmentation; ce qui nous paraît actuellement une accélération dans le mouvement de la lune, deviendra aussi un retardement, et ce n'est plus qu'une inégalité périodique.* Lettre de M. de Lalande. *Journal de Paris*, 1788, n° 5.

ALBE (Le duc d'). *V.* TOLÈDE.

ALBEMARLE. *V.* MONCK.

ALBEMARLE (Arnold-Juste de Keppel, lord), né dans la Gueldre, en 1669, de parents nobles, plut à Guillaume III, prince d'Orange, dont il avait été page. Ce prince étant monté sur le trône d'Angleterre, le fit son chambellan, chevalier de l'ordre de la Jarretière, et comte d'Albemarle. Après la mort de ce roi, qui lui laissa une forte pension, il fut commandant, en 1702, de la première compagnie des gardes de la reine Anne. Les Hollandais l'élurent général de leur cavalerie, et il combattit en cette qualité dans les dernières guerres de Louis XIV. On força ses retranchements à Denain, en 1712, et il fut obligé de se rendre prisonnier au maréchal de Villars, avant que le prince Eugène eût pu le secourir. Il mourut en 1718.

ALBERE. *Voyez* ALBERT (Erasme).

ALBERGATI (Nicolas), cardinal, du titre de Sainte-Croix, et évêque de Bologne, naquit dans cette ville l'an 1375. Après avoir étudié en droit, il entra dans l'ordre des chartreux, chez lesquels il fut prieur à Florence. Il fut ensuite élevé, l'an 1417, à l'évêché de Bologne, et réconcilia ses diocésains avec le pape Martin V. Depuis, il fut envoyé nonce en France, l'an 1422, et s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il en fut récompensé en 1426, par le chapeau de cardinal, qu'on le força d'accepter. Le pape Martin V le nomma légat en forme l'an 1431, et Eugène IV lui donna ordre d'aller présider le concile de Bâle. Mais les pères assemblés en cette ville ne l'ayant pas voulu reconnaître, il se retira auprès du pontife, qui lui donna encore la légation de France, et depuis le mena au

concile qu'il avait convoqué à Ferrare, où il disputa doctement contre les Grecs. Le cardinal Albergati fut encore légat en Allemagne, et fut nommé, à son retour, grand pénitencier de l'Église. Il mourut, peu de temps après, à Sienne, le 9 mai 1443, avec l'avantage d'avoir eu sous lui Thomas de Sarzane, et Eneas Sylvius, qui furent depuis tous deux papes. Ce prélat était fort laborieux, et employait ses heures de loisir à composer des sermons, ou à dicter des lettres. Il rétablit et embellit extrêmement son église et son palais épiscopal, qu'il orna d'une bibliothèque. Dans le Pontifical de Bologne, que le cardinal Paleotti publia dans le XVIe siècle, et qui est intitulé : *Archiepiscopale bononiense*, Nicolas Albergati est mis entre les bienheureux titulaires de cette église.

† ALBERGATI-CAPACELLI (Le marquis François), sénateur de Bologne, naquit en cette ville en 1723. Sa gloire littéraire est presque effacée par une vie entière de licence et de débauches. Après la mort de sa première femme, il épousa une comédienne, mademoiselle Bettina, à laquelle il porta un coup mortel dans un accès de jalousie. S'étant dérobé au châtiment qu'il méritait, il fut épris, à l'âge de 72 ans, d'une danseuse, qu'il épousa, et avec laquelle il ne fut pas plus heureux. Albergati a publié plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on remarque : 1° *Novelle morali*, Bologne et Paris, 1783, 2 vol. in-12 ; 2° *Collezione completa delle comedie d'Albergati*, Bologne, 1784, 6 vol. in-8°. On dit que sur la fin de ses jours il revint à de meilleures mœurs et à de meilleurs sentiments. Il mourut en 1806, à l'âge de 83 ans.

ALBERGOTTI (François), célèbre jurisconsulte, natif d'Arezzo, mourut à Florence en 1376. On a de lui des *Consultations* et des *Commentaires* sur le Digeste et sur quelques livres du Code. [Il y a deux évêques de ce nom et de cette famille.]

ALBERIC ou ALBERT, fut chanoine et gardien de l'église d'Aix-la-Chapelle, et selon d'autres, d'Aix en Provence. N'ayant pu suivre les croisés dans leur expédition, il entreprit d'en écrire l'histoire sur les relations des témoins oculaires. Elle s'étend depuis 1095 jusqu'à 1120, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum*, Helmstadii, 1584, 2 vol. in-4°, rares ; et dans les *Gesta Dei per Francos*, 1611, 2 vol. in-fol.

ALBERIC, moine français dans l'abbaye de Cluny, devint cardinal et évêque d'Ostie en 1138. Il fut légat du saint-siége en Angleterre, en Ecosse, en Sicile, en Orient et en France. C'est lui qui convoqua, l'an 1138, le concile de Westminster. Il mourut en 1147.

ALBERIC DE ROSATE, ou ROXIATI, de Bergame, ami de Barthole, et l'un des plus savants jurisconsultes du XIVe siècle, a fait des *Commentaires* sur le 6e livre des Décrétales.

ALBERIC, un des fondateurs de l'ordre de Cîteaux, disciple et compagnon de saint Robert, abbé de Molesme, mort le 26 janvier 1109, est honoré en ce jour par les cisterciens d'Italie, en vertu d'un décret de la congrégation des rites. *Voy.* Benoît XIV, *De canon.*, *lib.* 1, *caput* 13.

ALBERONI (Jule), né à Firenzoula, dans le Parmésan, le 30 mai 1664, d'un père jardinier, cultiva comme lui la terre jusqu'à l'âge de 14 ans : pour le bien de l'humanité et le repos de l'Europe, il eût été à souhaiter qu'il l'eût cultivée toujours. Le jeune homme crut avoir fait sa fortune en obtenant une place de clerc sonneur à la cathédrale de Plaisance. On le fit prêtre, et son évêque lui donna l'intendance de sa maison, et un canonicat de son église. Quelque temps après, ayant obtenu un bénéfice plus considérable, le poète Campistron, qui avait été volé, se réfugia chez lui. Alberoni l'accueillit avec beaucoup d'humanité, l'habilla, et lui prêta même de l'argent pour aller à Rome. Ce petit événement fut l'origine de sa fortune. Campistrou, secrétaire du duc de Vendôme, ayant suivi son maître en Italie, se souvint de son bienfaiteur, et en parla à ce prince, qui se servit de lui pour découvrir les grains que les habitants tenaient cachés. Ce service l'attacha à ce général. Il le suivit à Paris, où l'on voulut lui donner la cure d'Anet. Alberoui la refusa, aimant mieux être à la suite de son protecteur qu'à la tête d'une paroisse. Le duc, nommé général des armées en Espagne, eut besoin de lui pour entretenir sa correspondance avec la princesse des Ursins, qui, par ses intrigues et son esprit, s'était mise à la tête des affaires d'Espagne. Madame des Ursins protégea, dès ce moment, Alberoni. Ce fut par son crédit qu'il eut le titre d'agent du duc de Parme à la cour de Madrid. Il proposa à cette favorite d'engager Philippe V à épouser Elisabeth Farnèse, héritière de Parme, de Plaisance et de Toscane. La princesse des Ursins espérant perpétuer son règne sous le nom de la nouvelle reine, détermina le roi à cette union. Alberoni fut chargé de suivre la négociation, et s'en acquitta avec succès. (*Voy.* l'article d'ELISABETH FARNÈSE.) Ce mariage, qu'il alla conclure lui-même, mit le comble à sa faveur. La reine, à laquelle ses grâces et son esprit donnaient beaucoup d'ascendant sur son époux, fit nommer Alberoni cardinal, grand d'Espagne et premier ministre. Pour parvenir à la pourpre, il avait flatté le pape, en faisant rendre à son nonce, en Espagne, la clef et les papiers de la nonciature, qui lui avaient été ôtés. Il envoya en même temps des escadres, pour défendre l'Italie menacée par les Turcs, qui assiégeaient l'île de Corfou. Elevé aussi rapidement que Richelieu, dès qu'il fut à la tête du gouvernement, il voulut, à son exemple, donner quelques secousses à l'Europe. Ayant formé le projet de reconquérir ce que l'Espague avait perdu en Italie, il y réorganisa la marine et l'armée; et, contrarié par l'alliance que le régent avait conclue avec l'Angleterre, en faveur de l'Autriche, il attaque l'empereur, lui enlève la Sardaigne, envahit la Sicile, et fait triompher de nouveau le pavillon espagnol. Mais bientôt après une flotte anglaise détruisit la flotte espagnole dans la Méditerranée. Alberoni cependant ne se découragea pas, et pour empêcher les puissances intéressées de déranger ses vastes projets, il s'unit avec Pierre-le-Grand, avec Charles XII, et avec la Porte ottomane. Son dessein

était d'armer le Turc contre l'empereur; le czar et le roi de Suède contre les Anglais; de rétablir le prétendant sur le trône de ses pères, par les mains de Charles XII; d'ôter la régence de la France au duc d'Orléans, et de rendre l'Italie indépendante de l'Allemagne. Tous ces nouveaux projets se dissipèrent comme ils s'étaient formés. Le duc d'Orléans les découvrit par le moyen d'une courtisane, et en instruisit le roi Georges. Ces deux princes s'unirent encore plus fortement contre l'Espagne, lui déclarèrent la guerre, en 1718, et ne firent la paix qu'à condition qu'Alberoni serait renvoyé. Ce ministre, obligé d'abandonner l'Espagne, après s'être vu sur le point de jouer le rôle le plus brillant en Europe, se rendit à Gênes, où le pape le fit arrêter comme coupable d'intelligences avec le Turc. Il l'était effectivement; et c'est sans doute le premier cardinal qui ait invité les infidèles à répandre le sang chrétien. Innocent XIII fit examiner, par des commissaires du sacré collége, la conduite de leur confrère. Alberoni fut enfermé un an chez les jésuites de Rome; mais son esprit remuant ne le quitta pas. On connaît son entreprise sur la petite république de Saint-Marin, qui ne lui réussit pas plus que celles qu'il avait tentées sur de plus puissants royaumes. *L'inaction est mortelle pour un ambitieux, et celui-là* (dit l'auteur des *Mémoires de Brandebourg*), *eût voulu deux mondes pour avoir le funeste plaisir de les bouleverser*. Est-ce bien l'auteur des *Mémoires de Brandebourg* (Frédéric II, roi de Prusse) qui a pu faire une pareille réflexion? Ce cardinal mourut en 1752, âgé de 87 ans, avec la réputation d'un ministre plus intrigant que politique, aussi ambitieux que Richelieu, aussi souple que Mazarin, mais plus imprévoyant et moins profond que l'un et l'autre. On a publié, après sa mort, un prétendu *Testament politique*, imprimé sous son nom, et qui, peut-être, n'est pas indigne de lui; mais il n'a fait illusion à personne. Cet écrit est attribué, avec plus de vraisemblance, à Maubert de Gouvest. Jean Rousset a écrit sa *Vie*, en 1 vol. in-12. On trouve aussi des détails curieux, touchant son caractère dans les *Mémoires* du duc de Saint-Simon. On y lit une anecdote singulière, sur une dispute qu'eut le cardinal avec le marquis de Villena, qui le régala de coups de bâton. « L'Europe entière, dit l'auteur de ces Mémoires, victime des manœuvres d'Alberoni, détestait un maître absolu de l'Espagne, dont la perfidie, l'ambition, les vues toujours obliques, souvent les caprices, quelquefois même la folie, étaient les guides; et l'unique intérêt, continuellement varié et diversifié, selon que la fantaisie le lui montrait, se cachait sous des projets toujours incertains, et dont la plupart étaient d'une exécution impossible. »

ALBERT (Saint), fils de Godefroi III, duc de Lorraine et de Marguerite de Limbourg, était évêque de Liége. Il se distingua particulièrement par le zèle avec lequel il défendit les libertés de l'Église. Sa fermeté épiscopale lui mérita l'honneur du martyre, près de Reims, en 1192. L'archiduc Albert donna en 1612 le corps de l'illustre martyr au couvent des carmélites de Bruxel-

les, qu'il avait fait construire en 1607, et l'y porta lui-même sur ses épaules, accompagné du nonce apostolique et de plusieurs prélats et seigneurs. Mais lors des réformes qui ont ravagé les maisons religieuses des Pays-Bas, les dépositaires de ces reliques, dépouillées de leur état, les transportèrent, en 1783, dans le couvent des carmélites de Saint-Denis près Paris, où elles se réfugièrent pour vivre conformément à leur institut. Les Belges ayant réussi, en 1790, à remettre la religion dans ses droits, ces religieuses, prévoyant le sort que ces reliques pourraient peut-être un jour éprouver en France, les firent rapporter dans leur patrie. Elles arrivèrent à Bruxelles le 25 juin 1790, avec le corps de saint Albert, et occupèrent, quelque temps après, le nouveau couvent que la piété belge leur bâtit (le leur ayant été détruit), et déposèrent ce saint dépôt sous la table du maître autel.

ALBERT (Le B.), patriarche de Jérusalem, naquit d'une famille noble d'Italie, à Castro di Gualteri, dans le diocèse de Parme. Il entra de bonne heure chez les chanoines religieux de Mortara, dans le Milanais, et fut élevé, en 1183, sur le siége épiscopal de Verceil. Sa prudence, sa droiture et son habileté dans les affaires, engagèrent le pape Clément III et l'empereur Frédéric Barberousse à le choisir pour arbitre de leurs différends. Henri VI, successeur de Frédéric, le créa prince de l'Empire, et, en sa considération, accorda diverses faveurs à l'église de Verceil. Le pape Célestin III le combla aussi de bienfaits. Innocent III, qui pensait à son égard comme ses prédécesseurs, l'employa avec succès dans des négociations importantes. La réputation du B. Albert était parvenue jusqu'en Orient; Monaco, onzième patriarche latin de Jérusalem, étant mort en 1204, les chrétiens de la Palestine nommèrent l'évêque de Verceil pour lui succéder. Innocent III applaudit à ce choix, persuadé qu'Albert était plus propre que personne à conduire une Église qui se trouvait dans des conjonctures fort critiques. Il le fit venir à Rome, confirma son élection, et lui donna le *pallium*. Le serviteur de Dieu se rendit d'autant plus volontiers à ce que le souverain pontife exigeait de lui, que le patriarchat l'exposait à des persécutions, peut-être au martyre. Le nouveau patriarche vécut en Palestine dans un martyre continuel. Il joignait aux travaux et aux persécutions du dehors les austérités de la pénitence, et consacrait à la prière tous les moments qu'il pouvait dérober à ses occupations extérieures. Si les chrétiens l'honoraient et l'aimaient comme leur père, les Sarrasins ne pouvaient s'empêcher de le respecter à cause de son éminente sainteté. Entre autres bonnes œuvres qu'il fit, il donna une règle aux carmes. Ces religieux étaient primitivement des ermites qui vivaient sur le mont Carmel. Ils regardaient le prophète Élie comme leur fondateur et leur modèle, parce qu'il avait vécu sur la même montagne, ainsi qu'Élisée son disciple. Un nommé Bertold réunit ces ermites en corps de communauté. Brocard, qui en était supérieur en 1205, ou plutôt en 1209, s'adressa au patriarche Albert, pour lui demander une règle. Le saint homme dressa pour cet ordre des con-

stitutions pleines de sagesse. Il y était ordonné aux frères de prier nuit et jour dans leurs cellules, à moins qu'ils n'en fussent dispensés par des occupations légitimes; de jeûner tous les jours, excepté les dimanches, depuis l'Exaltation de la croix jusqu'à Pâques; de ne jamais manger de viande, de s'appliquer au travail des mains, de garder le silence depuis vêpres jusqu'à tierce du lendemain, etc. Les commissaires nommés par le pape Innocent IV, en 1246, firent des additions à cette règle, qu'ils adoucirent en quelques points. Le nouvel ordre s'accrut considérablement en peu de temps. Quelques écrivains ont essayé de prouver que, depuis Élie et ses successeurs, les enfants des prophètes, il y avait toujours eu des ermites sur le mont Carmel, jusqu'à la venue du Messie; qu'ils embrassèrent avec ardeur la religion chrétienne; qu'ils continuèrent le même genre de vie qu'auparavant, jusqu'aux XIIe et XIIIe siècles; qu'ayant alors obtenu une règle du patriarche Albert, ils introduisirent en Europe leur ordre, connu sous le nom de carmes Le P. Papebroch, l'un des continuateurs de Bollandus, traita de chimère cette antiquité, et soutint qu'il n'y avait point eu d'ermites sur le mont Carmel avant le XIIe siècle. Les carmes tâchèrent, par divers écrits, de venger la gloire de leur ordre, qu'ils croyaient attaquée. Le P. Papebroch, qui garda d'abord le silence, leur fit une réponse dont ils ne furent pas contents. La contestation devint si vive, que l'affaire fut portée devant Innocent XI et Innocent XII. Ces deux papes ne décidèrent rien sur l'authenticité des monuments produits par les carmes. Enfin Innocent XII donna un bref, le 29 novembre 1698, par lequel il défendit d'agiter cette matière à l'avenir. (*Voy.* PAPEBROCH.) Lorsque les divers ordres religieux placèrent dans l'église du Vatican les statues de leurs fondateurs, les carmes ne manquèrent pas d'y placer celle d'Élie, mais sans y mettre d'inscription; ils vainquirent cet obstacle, et on y lit aujourd'hui : *Universus Carmelitarum ordo fundatori suo Eliæ.* Le B. Albert avait été invité, par le pape Innocent III, au concile général de Latran, qui se tint en 1215; mais il ne put y assister. Il fut assassiné dans la ville d'Acre, le 14 septembre 1214, étant à la procession de la fête de l'Exaltation de la sainte croix. Il reçut le coup mortel des mains d'un scélérat qu'il avait repris et menacé pour ses crimes. Il est honoré en ce jour parmi les saints de l'ordre des carmes.

ALBERT Ier, fils de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg, et premier duc d'Autriche, naquit en 1248, et fut couronné empereur après avoir remporté une victoire sur Adolphe de Nassau, son compétiteur, et l'avoir percé de sa main en 1298. Ce fut sous ce prince que se forma la république des Suisses. La Suisse, quoique dépendante de la maison d'Autriche, avait conservé quelques priviléges : Albert voulut les lui ôter. Les gouverneurs qu'il avait établis traitaient si durement le peuple, qu'il se révolta. Telle est la narration ordinaire de cet événement; mais elle n'est pas d'accord avec tous les historiens. Plusieurs donnent aux Suisses tous les torts dans la contestation qui s'éleva entre

eux et les princes autrichiens. (*Voyez* Tell.) Albert se préparait à réduire le peuple, lorsque son neveu Jean, duc de Souabe, le tua sur le bord de la rivière de Reuss, en 1308.

ALBERT V, duc d'Autriche, fut élu empereur en 1428, et fut connu, dans cette dignité, sous le nom d'Albert II. Sa douceur, sa générosité, promettaient beaucoup. [Albert était resté orphelin à l'âge de 7 ans, sous la tutelle de trois cousins de son père, Albert IV. Délivré enfin de ces tuteurs ambitieux, il se fit aimer de ses sujets. Il punit sévèrement des courtisans spoliateurs, établit une sage administration, et fit succéder la paix intérieure aux troubles qu'avaient excités ses tuteurs. Devenu gendre de l'empereur Sigismond (auquel il succéda ensuite), il se réunit à lui pour combattre les hussites. Il contint les Moraves, délivra l'Autriche de tous ses ennemis. En 1437, il fut élu roi de Bohême après la mort de Sigismond; quelque temps après, les Hongrois le proclamèrent leur souverain. Lors de la lutte qui s'éleva entre le pape Eugène IV et le concile de Bâle, Albert montra assez de modération. Il était allé s'opposer à l'invasion d'Amurat II, petit-fils de Bajazet; mais, attaqué par la fièvre épidémique, qui avait détruit son armée, il mourut en Hongrie, en 1439, âgé de 42 ans.]

ALBERT, archiduc d'Autriche, gouverneur, puis souverain des Pays-Bas, né en 1559, était le septième fils de l'empereur Maximilien II et de Marie d'Autriche. En 1577, Grégoire XIII lui conféra le chapeau de cardinal, et Philippe II l'archevêché de Tolède. Il eut, en 1583, le gouvernement du Portugal, et sa conduite plut tellement à Philippe II, roi d'Espagne, qu'il le nomma gouverneur des Pays-Bas. Il arriva à Bruxelles au mois de février 1596; peu après, il prit la ville de Calais, puis Ardres, et ensuite Hulst, qui se rendit le 15 août de la même année. Porto-Carero, gouverneur de Dourlens, surprit Amiens le 11 mars 1567; mais le roi Henri IV s'en ressaisit le 5 septembre suivant. Albert renonça à la pourpre romaine pour épouser, en 1598, Élisabeth-Claire-Eugénie d'Autriche, fille de Philippe II et d'Élisabeth de France. Cette princesse lui porta en dot les Pays-Bas catholiques et la Franche-Comté. La paix entre la France et l'Espagne, conclue à Vervins, lui fit renouveler la guerre contre les Hollandais. Il y eut une bataille donnée le 2 juillet 1600, près de Nieuport. L'archiduc tua d'abord 8 ou 900 hommes chargés de la garde d'un pont; et sans laisser reprendre haleine à ses soldats, il alla affronter ses ennemis; mais le comte Maurice de Nassau le reçut vigoureusement, et le défit; cependant le vainqueur fut obligé de lever le siége de Nieuport, comme si l'archiduc avait eu l'avantage. Quelque temps après, Albert fit assiéger Ostende, qui ne fut prise que le 22 septembre 1604. Ce siége si mémorable dura trois ans, trois mois et trois jours; et Albert n'eut pour fruit de sa victoire qu'un monceau de cendres qui avait coûté la vie à plus de 100,000 hommes, des sommes immenses, et la perte de deux villes bien fortifiées; car Maurice, pendant le siége, avait pris l'Écluse, Grave et quelques autres places. L'archiduc songea à la paix; elle commença

par une trève de huit mois, en 1607, et continua par une autre de douze ans, en 1609. Il employa ce temps au bien de ses provinces, où sa bonté et sa douceur lui avaient gagné le cœur de tout le peuple. Il mourut sans postérité, en 1621, à 62 ans, avec des sentiments de piété qu'il avait exprimés dans toute sa conduite. Ce prince avait refusé deux fois la couronne impériale. L'histoire de sa vie a été imprimée à Cologne, 1690. *V.* ISABELLE.

ALBERT, margrave de Brandebourg, premier duc de Prusse, grand-maître de l'ordre teutonique, naquit le 17 mai 1490; il fut élu en 1510. Il profita de la fermentation que les erreurs de Luther avaient produites dans le Nord, pour se procurer le pouvoir suprême Il fit, en 1525, une convention avec les Polonais, par laquelle cette partie de la Prusse qui obéissait aux chevaliers dont il était chef, lui fut accordée, et à ses descendants, sous le titre de duché séculier, à condition pourtant d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Ses successeurs devinrent trop puissants, pour ne pas vouloir se dispenser de cet assujettissement. Il avait essayé lui-même de s'en délivrer; mais, après avoir essuyé des pertes considérables, il fut enfin obligé de s'y soumettre de nouveau. Il mourut le 20 mars 1568.

ALBERT LE COURAGEUX, duc de Saxe, gouverneur de Frise en 1494, se rendit illustre par sa prudence et ses exploits sous l'empereur Maximilien I[er], et mourut en 1500. C'est le père de George de Saxe, qui fut un des plus grands protecteurs de Luther.

ALBERT I[er], *l'Ours*, fils d'Othon, prince d'Anhalt, fut chéri de l'empereur Conrad III, qui le fit marquis et électeur de Brandebourg, vers l'an 1150, à la place de la maison de Stader, alors éteinte. La Marche de Brandebourg n'était presque qu'une grande forêt: Albert la fit défricher, et bâtit des villes, des églises et des colléges. Il mourut l'an 1170, honoré de l'estime de tous les princes d'Allemagne.

ALBERT VI, duc de Bavière, né en 1584, et mort à Munich en 1666, se distingua par sa piété et par son érudition. On a de lui un livre *contre le mariage des prêtres.*

ALBERT, ou ADELBERT, fait archevêque de Mayence par l'empereur Henri V, s'unit avec plusieurs princes d'Allemagne contre cet empereur, devenu odieux par sa simonie et l'usurpation des droits de l'Église. Enfermé pendant 4 ans, Albert recouvra la liberté, mais il n'en fut pas moins opposé aux prétentions de l'empereur. Calixte II ayant excommunié Henri V, Albert prit les armes contre lui, battit ses troupes, et offrit néanmoins de se soumettre, à condition que l'empereur renonçât aux investitures par la crosse, et à nommer aux bénéfices ceux qu'il devait investir par le sceptre; montrant par là que la simonie et les sacriléges de ce prince étaient le seul objet de ses plaintes. Ce prélat, d'un caractère ferme et actif, mourut en 1137.

ALBERT, surnommé *le Grand*, non parce qu'il naquit dans un siècle où les hommes étaient petits, comme le dit un écrivain célèbre, ni parce que son nom de famille était *Groot*, qui signifie *grand* en allemand, mais à cause de l'étendue de ses con-

naissances, si étonnantes pour son siècle, était né à Lawingen en Souabe, en 1205, d'une famille illustre. Il entra chez les dominicains en 1221, où il fut provincial. Le pape Alexandre IV, qui connaissait les succès qu'avait eus Albert à Fribourg, à Ratisbonne, à Cologne, à Paris, l'appela à Rome, lui donna l'office de maître du sacré palais, et quelque temps après l'évêché de Ratisbonne; mais il ne le garda que trois ans, pendant lesquels il veilla avec soin au temporel et au spirituel. Il renonça à la crosse, pour vivre dans sa cellule en simple religieux. Il n'interrompit sa retraite de Cologne que par ses leçons publiques. Le pape Grégoire X l'appela au concile général tenu à Lyon en 1274. Il mourut en 1280, à Cologne, âgé de 87 ans. Le plus illustre de ses disciples fut saint Thomas d'Aquin. Ses ouvrages, de l'édition de Lyon, de l'an 1651, sont en 21 gros vol. in-fol. On pourrait lui appliquer ce que Cicéron disait d'un auteur volumineux, *qu'on aurait pu brûler son corps avec ses seuls écrits*. On n'y voit que de longs commentaires sur Aristote, sur saint Denis l'aréopagite, sur le *Maître des sentences*, dans lesquels il y a de bonnes choses; mais quel homme aurait le courage de lire 21 vol. in-fol., pour ne recueillir que quelques pensées justes, revêtues d'un latin grossier? Albert était recommandable comme religieux et comme évêque, mais il ne l'est guère comme écrivain. Il étendit la logique au-delà de ses bornes, en y mêlant mille subtilités barbares, et beaucoup de choses étrangères. Il suivait l'esprit et le goût de son siècle; c'était à qui argumenterait le mieux sur les choses les plus abstraites. (*V.* Duns.) On a dit qu'Albert le Grand avait une tête d'airain, qui répondait sans hésiter à toutes les questions; comme si une tête artificielle pouvait faire des raisonnements suivis. Mais s'il s'agit précisément d'une tête automatique d'où sortaient quelques sons articulés, on ne peut douter que la chose ne soit possible, depuis les deux têtes parlantes que l'on a vues à Paris en 1783. On a raconté encore qu'un jour des Rois, Albert changea l'hiver en été, pour mieux recevoir Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains, qu'il avait invité à dîner. Ce qui veut dire apparemment qu'il lui fit servir des fleurs et des fruits conservés: image de l'été, qu'on a prise à la lettre. On lui a attribué de ridicules recueils de *secrets*, auxquels il n'a pas eu la moindre part. On y trouve même des indécences et des recherches aussi vaines que peu dignes d'un religieux. Tel est entre autres celui qui parut à Amsterdam, en 1655, in-12, sous le titre *De secretis mulierum et naturæ*.

ALBERT, ou Albère (Érasme), naquit près de Francfort. Luther fut son maître dans l'académie de Wittemberg, où il fut reçu docteur en théologie. C'est lui qui recueillit, dans le livre des *Conformités de saint François avec J.-C.*, les inepties les plus remarquables, pour en composer le livre connu sous le titre d'*Alcoran des cordeliers*. (*V.* Albizi.) Il fit imprimer ce recueil en allemand, en 1531, sans nom de ville ni d'imprimeur; puis en latin, à Wittemberg, en 1542, in-4°, et il l'intitula *Alcoran*, prétendant calom-

nieusement que les franciscains estimaient autant les *Conformités*, que les Turcs leur *Alcoran.* Luther honora d'une préface la compilation de son disciple. Conrad Badius l'augmenta d'un second livre, la traduisit en français, et l'imprima en 1556, 1 vol. in-12; puis à Genève, en 1560, en 2 vol. in-12. Les hérétiques ainsi que les incrédules ont, dans tous les temps, fait un triomphe des sottises de quelques catholiques inconsidérés; pauvre ressource, que la vérité dédaigne, mais que l'erreur saisit avidement, n'en ayant pas d'autre. On a encore d'Albert: *Judicium de spongia Erasmi*, et plusieurs autres ouvrages en latin et en allemand. Il mourut à Neubrandebourg, en 1551.

ALBERT (Charles d'), duc de Luynes, né en 1578, d'une maison ancienne, à Mornas, dans le Comté Venaissin, fut page et gentilhomme ordinaire de Louis XIII, et gagna les bonnes grâces de ce prince. Après la mort du maréchal d'Ancre, Charles d'Albert eut une bonne part des biens qu'on avait confisqués à cet ancien favori, et fut mis à la tête des affaires de l'état en 1617. Quatre ans après, il reçut l'épée de connétable, le 22 avril 1621, en présence des princes du sang et de tous les grands du royaume. On se régla, pour le cérémonial, sur ce qui s'était pratiqué lorsque Charles d'Albret fut fait connétable par Charles VI. La conformité des noms d'Albert et d'Albret flattait la vanité de ce favori. Louis XIII, quelque temps après, se dégoûta de lui. Il l'avait élevé par caprice; par un autre caprice, il devint jaloux des honneurs qu'on lui rendait. Voyant un ambassadeur qui allait chez le connétable: *Il s'en va*, dit-il, *à l'audience du roi Luynes.* Le favori, averti des discours du monarque, parut s'en inquiéter si peu, qu'il disait devant tout le monde: *J'ai su gagner ses bonnes grâces; je saurai bien les conserver. Il est bon de temps en temps que je lui donne de petits chagrins, cela réveille l'amitié.* Les huguenots ne pouvant se résoudre à demeurer tranquilles, et donnant tous les jours de nouvelles scènes et de nouvelles inquiétudes, de Luynes persuada à Louis XIII de les mettre hors d'état de renouveler les anciennes tragédies. On porta les armes contre eux en 1621. De Luynes se saisit de toutes leurs places, depuis Saumur jusqu'aux Pyrénées; mais il échoua devant Montauban. Il mourut la même année, d'une fièvre pourprée, au camp de Longuetille, près de Monheur, le 15 décembre, âgé de 43 ans. Ses équipages et ses meubles furent pillés avant qu'il eût rendu l'esprit, et il ne resta pas un drap pour l'ensevelir. L'abbé Ruccelaï, et un nommé Contade, eurent la générosité de donner ce qu'il fallut pour embaumer son corps. On le fit transporter à Maillé, bourg à deux lieues de Tours, érigé, l'an 1619, en duché-pairie, sous le nom de Luynes, où il fut inhumé.

ALBERT (Honoré d'), duc de Chaulnes, dut sa fortune à son aîné le duc de Luynes, qui lui fit épouser, en 1619, la riche héritière Charlotte d'Ailli, comtesse de Chaulnes. Il fut fait maréchal de France en 1620, et l'année d'après duc et pair. C'était une clause de son contrat de mariage. Une autre condition fut que tous les enfants porteraient le nom et les armes de la mère. Après la

mort du connétable de Luynes, le maréchal de Chaulnes se soutint par ses biens, par ses alliances, et par son assiduité à faire sa cour au cardinal de Richelieu. Ce minstre lui fit donner le gouvernement de la Picardie en 1633, et, trois ans après, le commandement d'une petite armée pour défendre cette frontière. De trois maréchaux de France qui firent le siége d'Arras en 1640, de Chaulnes était le plus ancien, et celui en qui le cardinal avait le plus de confiance. C'était aussi le plus vigilant et le plus modéré. Les deux autres étaient Châtillon et la Meilleraye. Il mourut le 30 octobre 1649, à 69 ans.

ALBERT (Joseph d') de Luynes, prince de Grimberghen, fut ambassadeur de l'empereur Charles VI, en France, et mourut en 1758, âgé de 87 ans. Il avait contracté dès sa jeunesse un goût vif pour les lettres, qu'il cultiva fort assidûment pour un homme du monde. On a de lui un recueil de différentes pièces de littérature, contenant: *Timandre instruit par son génie*, et le *Songe d'Alcibiade*, 1759, in-8°.

ALBERT GIRARD. *Voy*. GIRARD.

ALBERT DURER. *V*. DURER.

ALBERT. *Voy*. ALBÉRIC, chanoine d'Aix, etc.

† ALBERT DE RIOMS (le comte), naquit en Dauphiné vers l'an 1740. Nommé chef d'escadre des armées navales de France, pour s'être distingué dans plusieurs combats contre les Anglais, il mérita, l'an 1790, le commandement de 30 vaisseaux de ligne pour aller au secours de l'Espagne, dans l'affaire de Nootka-Sund. Au commencement de la révolution française, il essaya vainement de contenir ses troupes dans la fidélité jurée à Louis XVI, et s'émigra pour voler dans l'armée des princes, avec lesquels il combattit dans la campagne de 1792. Il rentra sur le sol français avec les autres émigrés, et mourut en 1800.

† ALBERT DE SIBOURG florissait, suivant quelques auteurs, en 1445, et, suivant le père Le Long, en 1410. Il embrassa l'état monastique dans l'abbaye de Sibourg, près de Cologne. Son érudition l'a rendu célèbre. On a de lui: 1° *Glossaire sur l'ancien et le nouveau Testament*; 2° *Histoire des papes*, depuis Grégoire IX jusqu'à Nicolas V; 3° *Histoire des empereurs romain*, depuis Auguste jusqu'à Frédéric III, en 1440, c'est-à-dire jusqu'à son temps. Ces deux ouvrages se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque impériale de Vienne.

ALBERTET, mathématicien et poète provençal, au XIIIe siècle, né à Sisteron. Il eut une dame de ses pensées, suivant la coutume de son siècle, et fit toute sa vie des vers pour elle; et en mourant, il laissa ses vers à un de ses amis, pour les remettre à sa maîtresse; mais cet infidèle ami les rendit à un rimailleur d'Uzès, qui les publia sous son nom. Ce plagiat ayant été découvert, le plagiaire fut fouetté: c'était alors la peine de ces larcins littéraires.

† ALBERTI (Jean), ministre à Harlem, puis professeur en théologie dans l'université de Leyde, était né à Asse, au pays de Drente en Hollande, en 1698. Il avait étudié à Franker, sous Elsner Raphelius et le célèbre Lambert Bos, connus sous le titre de *Philologues sacrés;* et à leur exemple il s'adonna à la littérature biblique. On a de lui: 1°

Observationes philologicæ in sacros novi Fœderis libros, Leyde, in-8°; ouvrage qui suppose de vastes recherches et une lecture immense; 2° *Periculum criticum in quo loca quædam cum veteris ac novi Fœderis, tum Hesychii et aliorum, illustrantur, vindicantur, emandentur*, Leyde, in-8°; 3° *Glossarium græcum in sacros novi Fœderis libros; accedunt miscellanea critica in glossas nomicas, Suidam, Hesychium, et index auctorum ex Photii lexico inedito*, Leyde, 1735, in-8°. Il commença aussi une nouvelle *éditiou* du dictionnaire d'Hesychius, dont il donna le premier volume, in-fol., Leyde, 1746. Il préparait le second et en avait fait une partie; mais il n'eut pas le temps de l'achever, étant mort le 13 août 1762, à 65 ans. Il laissa la réputation d'un excellent et laborieux lexicographe. Le second volume du dictionnaire d'Hesychius fut complété par Ruhnkenius, et parut à Leyde, en 1766.

ALBERTI (Léandre), né à Bologne en 1479, fut provincial des dominicains, parmi lesquels il s'appliqua à faire fleurir la science et la piété. Il a publié : 1° une *Histoire des hommes illustres* de son ordre, 1517, in-fol.; 2° une *Description de l'Italie*, 1596, in-4°, pleine de recherches et de contes; 3° quelques *Vies* particulières; 4° l'*Histoire de Bologne* sa patrie, imprimée avec les cinq livres d'additions de Caccianemici, à Bologne, in-4°. Il mourut en 1552, à l'âge de 74 ans. Kiriander a traduit en latin sa *Description de l'Italie*.

ALBERTI (André), auteur d'un *Traité de perspective*, imprimé en 1670, in-fol., en latin, à Nuremberg. Cet ouvrage fut estimé dans son temps.

ALBERTI (Jean), plus connu sous le nom de *Widmanstadius*, jurisconsulte, très savant dans les langues orientales, au XVIe siècle, donna, en 1543, un *Abrégé de l'Alcoran*, avec des notes critiques; ouvrage qui lui mérita le titre de chancelier d'Autriche et de chevalier de Saint-Jacques. Il publia, in-4°, en 1556, un *Nouveau Testament*, en syriaque, à l'usage des jacobites, aux dépens de l'empereur Ferdinand Ier. On n'y trouve point la 2e épître de saint Pierre, la 2e et la 3e de saint Jean, celle de saint Jude, ni l'Apocalypse. Il composa encore une *Grammaire syriaque*, dont la préface est curieuse.

ALBERTI, ou DE ALBERTIS (Léon-Baptiste), architecte, peintre, sculpteur et mathématicien, né à Florence, d'une noble et ancienne famille, vers la fin du XIVe siècle, fut surnommé par quelques écrivains le *Vitruve florentin*. Il a écrit sur la peinture, la sculpture et l'architecture. Son ouvrage le plus considérable et le plus connu est un traité *De architectura, seu de re ædificatoria*, en 10 livres, dont il y a eu plusieurs éditions. Ce livre, trop loué peut-être par ses contemporains, est encore estimé. Son *Traité sur la peinture*, en 3 livres, a été réimprimé à la suite du Vitruve d'Amsterdam, 1649, in-fol. Parmi ses ouvrages d'architecture, on cite comme un chef-d'œuvre l'église de Saint-Fançois de Rimini. Il a aussi été un excellent littérateur et un bon jurisconsulte, et on a de lui : 1° un traité *De jure*; 2° un dialogue intitulé : *De principe*; 3° *Hecatomphile*, poème, en prose; 4° un livre de cent *Fables* ou *apologues*; 5° un *Traité sur la vie et les mœurs de son chien*,

ouvrage satirique. Comme sculpteur, il a publié un traité en italien sous le titre *Della statua*. L'année de sa mort est aussi incertaine que celle de sa naissance. On croit qu'il mourut vers 1480.

ALBERTI (Aristotile), autrement appelé *Ridolfo Fioravanti*, célèbre mécanicien, né à Bologne, vivait dans le XVI[e] siècle. On attribue des choses étonnantes à cet artiste. Il transporta, en 1555, à Bologne, le clocher de Sainte-Marie del Tempio, avec toutes ses cloches, à une distance de 35 pas. Il redressa, dans la ville de Cento, celui de l'église de Saint-Blaise, qui penchait de cinq pieds et demi. Appelé en Hongrie, il construisit un pont très ingénieux, et fit beaucoup d'autres ouvrages dont le souverain de ce pays fut si satisfait, qu'il le créa chevalier, lui permit de battre monnaie et d'y mettre son empreinte. Il fut aussi employé par Jean Basile, grand duc de Moscovie, à la construction deplusieurs églises.

ALBERTI (George-Guillaume), ministre luthérien, né en 1723. Après avoir fait ses études, il exerça les fonctions de prédicateur à Tundern, bourg du Hanovre; il fit un long séjour en Angleterre, pendant lequel il étudia la langue du pays; c'est en cette langue qu'il composa les *Pensées sur l'Essai de Hume sur la religion naturelle*, par Alethophile de Gottingue, nom sous lequel il s'est déguisé. De retour en Allemagne, il publia : 1° *Lettres sur l'état de la religion et des sciences dans la Grande-Bretagne*, Hanovre, 1752-55; 2° *Essai sur la religion, le culte, les mœurs et les usages des quakers*, ibid., 1750. Il mourut en 1758.

† ALBERTINI (Paul degli), Vénitien, naquit vers l'an 1450, et fut dès l'âge de 10 ans placé dans une maison de servites. Ayant pris du goût pour cet état, il s'y engagea par des vœux à l'âge de 16 ans. Après y avoir fait de bonnes études, il professa la philosophie et courut la carrière de la prédication, dans laquelle il se distingua tellement, qu'il fut proposé pour l'évêché de Torcello : cependant il ne l'obtint point. Il eut à exercer ses talents dans les plus importants emplois. La république de Venise le chargea de différentes missions, dont il s'acquitta à la satisfaction de ce gouvernement, qui même, dit-on, l'envoya en ambassade vers le Grand-Seigneur. Il mourut à la fleur de l'âge, en 1475. Il faut que les services qu'il avait rendus à son pays n'aient pas été d'une médiocre conséquence, puisqu'après sa mort on fit frapper une médaille de bronze en son honneur. Sansovino, qui avait habité Venise, cite de lui les traités suivans écrits en latin : 1° *De notitia, Dei;* 2° *De condendo christiano testamento;* 3° *De ortu et progressu sui ordinis;* et de plus une *explication du Dante*. Le P. Possevin, *in Apparatu sacro*, attribue faussement ces ouvrages au P. Paul Nicolletti, ermite de Saint-Augustin.

† ALBERTINI (François), naquit à Florence vers la fin du XV[e] siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique et s'attacha à un cardinal. Il publia l'an 1505, *Traité des merveilles de l'ancienne et de la nouvelle Rome*, qu'il revit depuis et dédia au pape Jules II en 1509 : il a été depuis réimprimé plusieurs fois. On a encore de lui : *Tractatus brevis de laudibus Florentiæ et Savonæ*. On le

trouve ordinairement réuni à la troisième édition de l'ouvrage précédent, qui a été donnée en 1515. 2° *Mémoires sur les statues et les peintures qui sont à Florence de la main d'habiles maîtres*, Florence, 1510, in-4°.

ALBERTINI (François), Calabrois, se démit d'une riche abbaye pour se faire jésuite. Il mourut en 1619. Nous avons de lui : 1° une *Théologie*, en 2 vol. in-fol., où il veut concilier la théologie avec la philosophie; 2° un traité *De angelo custode*, où il avance cette étonnante assertion, « que les animaux ont des anges gardiens. »

ALBI (Henri), né à Bollène, dans le Comtat Venaissin, prit l'habit de jésuite en 1606, fut élevé aux charges de son ordre, dont il se fraya la voie en enseignant la philosophie et la théologie. Il mourut à Arles, en 1569, après avoir publié : 1° l'*Histoire des cardinaux illustres qui ont été employés dans les affaires d'état*, 1653, in-4°; livre écrit d'un style pesant; 2° plusieurs *Vies* particulières, écrites de la même façon; 3° l'*Anti-Théophile paroissial*, in-12; ouvrage plein d'humeur, qu'il opposa au *Théophile paroissial*. Depuys, curé de Saint-Dizier de Lyon, lui répondit sur le même ton.

ALBICUS, archevêque de Prague, avait été élevé à cette dignité par Sigismond, roi de Bohême. Il fit autant de tort à l'Église par sa facilité à l'égard de l'hérésiarque Jean Hus et des autres disciples de Wiclef, que son prédécesseur Stincon lui avait fait de bien par sa vigilance à s'opposer aux erreurs de cette secte dangereuse. L'avarice d'Albicus était si grande, qu'il ne voulait même pas confier la clef de sa cave à qui que ce fût. Il n'avait pour tout domestique qu'une vieille servante qu'il laissait mourir de faim, et il n'osait entretenir des chevaux pour son usage, à cause de la dépense que cela lui aurait occasionée. Il a composé trois traités de médecine sous les titres suivants : *Praxis medendi; Regimen sanitatis; Regimen pestilentiæ*, imprimés à Leipsick, 1484, in-4°, long-temps après la mort de l'auteur.

ALBIN (Bernard), dont le vrai nom était *Weiss*, né l'an 1653, à Dessaw, dans la principauté d'Anhalt, fut un des plus célèbres médecins de son temps. Après avoir reçu les honneurs du doctorat en médecine dans l'université de Leyde, il se mit à voyager dans les Pays-Bas, en France et en Lorraine. A son retour, il fut nommé professeur à Francfort-sur-l'Oder, en 1680, puis l'an 1702, dans l'université de Leyde, où il mourut le 7 décembre 1721, âgé de près de 69 ans. L'électeur Frédéric de Brandebourg en faisait beaucoup de cas. Il lui donna un canonicat à Magdebourg; mais ce médecin ne pouvant concilier sa place de professeur avec celle de chanoine, remit celle-ci à un autre, avec l'approbation de l'électeur. Il a composé un grand nombre de traités sur diverses maladies, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque de la médecine ancienne et moderne*, de M. Carère.

ALBIN (Bernard-Sifroy), fils du précédent, professeur en médecine à Leyde, né en 1683, et mort en 1771. Il s'était marié à une jeune fille à l'âge de 73 ans. Il a laissé 3 vol. ornés de figures très bien gravées. Le premier est une explication des *Tables ana-*

tomiques de Barthélemi Eustachius, à Leyde, 1744, in-fol. Le second offre *les figures des muscles* du corps humain, à Londres, 1749, in-fol.; et le troisième roule *sur les os*, à Leyde, 1753, in-fol. Les explications sont en latin. Il avait pour frère puîné Christien Bernard Albin, qui s'est également distingué dans la carrière de la médecine, en l'université d'Utrecht, où il a été professeur. On a encore de lui: 1° l'*Histoire naturelle des araignées et autres insectes*, Londres, 1736, in-4°, avec figures; 2° celle *des insectes d'Angleterre*, Londres, 1749, in-4°.

ALBIN (Eléazar), a donné une *Histoire naturelle des oiseaux*, avec 306 estampes coloriées, traduite en français par Derham, la Haye, 1750, 3 vol. in-4°, moins estimée que celle d'Edwarts. Albin a aussi donné l'*Histoire des insectes*, Londres, 1736, 4 tom. en 2 vol. in-4°.

ALBINOVANUS, poète latin, contemporain d'Ovide, qui lui donnait le titre de *divin*. Il nous reste de lui deux *Élégies*, que Jean Le Clerc fit imprimer en 1703, in-8°, et 1715, in-12, à Amsterdam, sous le nom de Théodore Goralle, avec un commentaire assez diffus, et un fragment d'un poème intitulé: *Voyage de Germanicus*. [On cite du même auteur une 3e *Élégie* sur la mort de Drusus, fils de Livie.]

ALBINUS (*Decimus Claudius*), né à Adrumette, en Afrique, d'une famille illustre, reçut une excellente éducation, et porta les armes de bonne heure. Marc-Aurèle le mit à la tête de ses armées et l'honora du consulat. Commode l'ayant fait général des légions des Gaules, il remporta plusieurs victoires qui lui méritèrent le gouvernement de la Grande-Bretagne. Enfin Septime-Sévère le nomma César. Albinus ne se contenta pas de ce titre, il se fit couronner empereur dans les Gaules, où il avait passé avec son armée. Sévère marcha contre lui et l'atteignit. Une sanglante bataille, donnée près de Trévoux, le 19 février 197, décida de l'empire de l'univers entre ces deux puissants rivaux. Albinus fut défait et contraint de se donner la mort. Le vainqueur, après avoir foulé aux pieds son cadavre, le fit porter à Rome, pour qu'il y fût mangé par les chiens. Tous ses amis et ses parents périrent du dernier supplice. Cet usurpateur était digne d'un meilleur sort: il avait quelques vertus et du courage. Il menait une vie retirée, sans faste et sans débauche; mais la solitude rendait son caractère mélancolique, et son humeur difficile et brusque. On dit qu'il mangeait prodigieusement. Son règne ne fut que d'environ quatre ans.

ALBINUS (Pierre), poète et historien allemand du XVIe siècle, naquit à Schneeberg, dans la Misnie. Son nom était *Weiss*, c'est-à-dire *Blanc* en allemand; mais il le changea en celui d'*Albinus*. Il fut professeur de poésie et de mathématiques dans l'académie de Wittemberg, puis secrétaire de l'électeur à Dresde, où il donna, en 1599, in-fol., une seconde édition de sa *Chronique de Misnie*, qu'il avait déjà publiée à Wittemberg, en 1580, avec succès. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages historiques estimés des Allemands: *Scriptores varii de Russorum religione*, Spire, 1582. Ses poésies latines sont imprimées à Francfort, 1612, in-8°.

ALBION et BERGION, géants, enfants de Neptune, eurent l'audace d'attaquer Hercule en voulant l'empêcher de passer le Rhône; ce héros ayant épuisé contre eux ses flèches, Jupiter les accabla d'une grêle de pierres.

ALBIZI, ou DE ALBIZIS, appelé autrement Barthélemi de Pise, naquit à Rivano, dans la Toscane. Il se fit cordelier, et s'illustra dans son ordre par son livre ces *Conformités de saint François avec J.-C.* Le chapitre général, assemblé à Assise en 1399, auquel il présenta cette production singulière, lui fit don de l'habit que le saint fondateur avait porté pendant sa vie. Ces bons religieux n'ont considéré, dans l'ouvrage, que l'honneur de leur fondateur et la consolation de ses enfants : ils n'ont pas prévu ce qu'une critique sévère et littérale en dirait un jour, moins encore le scandale que les hérétiques s'empresseraient d'en faire naître. (*V.* ALBERT Erasme.) Albizi mourut à Pise en 1401. La première édition de son fameux ouvrage fut faite à Venise, in-fol. sans date et sans nom d'imprimeur sous ce titre : *Liber conformitum sancti Fransecisci cum Christ* La seconde, de 1510, en caractères gothiques, à Milan, in-fo, est de 256 feuillets. François Zeno ou Zeni, vicaire-général des franciscains italiens, l'orna d'une préface. La troisième édition fut encore imprimée à Milan en 1513, in-fol., caractères gothiques, avec une nouvelle préface de Jean Marpelli, cordelier. Ces trois éditions sont rares et l'on n'en trouve guère d'exemplaires qui ne soient mutilés. Jérémie Bucchi, autre cordelier, en donna une nouvelle édition à Bologne en 1590; mais il y fit bien des retranchements, et ajouta à la fin un *Abrégé historique des hommes illustres de l'ordre de Saint-François.* Cette édition n'ayant pas été vendue, on la reproduisit en 1620, et, pour la masquer, on changea les deux premiers feuillets. Ce même livre fut réimprimé à Cologne en 1623, in-8°, sous le titre de *Antiquitates franciscanæ, sive Speculum vitæ beati Francisci et sociorum, etc.* On fit dans cette édition des changements très considérables. Le P. Valentin Marée, récollet, en a donné une édition refondue et retouchée, à Liège, en 1658, in-4°, sous ce titre : *Traité des conformités du disciple avec son maître*, c'est-à-dire *de saint François avec J.-C., en tous les mystères de sa naissance, vie, passion, mort, etc.* Quoique ce récollet ait encore fait de grands retranchements, il s'en faut de beaucoup qu'il n'en reste plus à faire. On attribue encore à Barthélemi Albizi : 1° six livres *de la Vie et des louanges de la Vierge*, ou *les conformités de la Vierge avec J.-C.*, 1596, Venise, in-4°; 2° des *Sermons pour le carême, sur le mépris du monde*, Milan, 1498, in-8°; 3° enfin, *la Vie du bienheureux Gérard*, laïc, manuscrit. Tous ces ouvrages sont en latin.

ALBIZI (François), de Césène, cardinal, mourut en 1684, âgé de 61 ans. Il dressa la bulle contre le livre de *Jansenius*, sous Urbain VIII.

ALBO. *Voy.* JOSEPH-ALBO.

ALBOIN (*Albovinus*), roi des Lombards, fut assassiné à Vérone par Helmiges, amant de sa femme, après avoir conquis toute l'Italie en 573. [Avant qu'il eût envahi ce pays, Alboin régnait sur la Norique et la Pannonie,

qui forment aujourd'hui l'Autriche et partie de la Hongrie. Dans une bataille sanglante, il avait tué Cunimond, roi des Gépides ou de Dacie et Sirnie; il épousa ensuite Rosemonde, fille de ce roi, à laquelle il fit boire dans le crâne de son père : celle-ci, qui haïssait Alboin, le fit assassiner par Helmiges, et, en récompense, elle lui donna sa main et son trône.]

ALBON (Jacques d'), marquis de Fronsac, connu dans l'histoire sous le nom de *maréchal de Saint-André*, descendait d'une ancienne famille du Lyonnais. Henri II, qui l'avait connu étant dauphin, et qui n'avait pu le connaître sans l'aimer, tant à cause de sa valeur, que des agréments de son caractère et de sa figure, le fit maréchal de France, en 1547, et premier gentilhomme de sa chambre. Il avait donné des preuves de son courage au siége de Boulogne et à la bataille de Cerisolles, en 1544. François de Bourbon, comte d'Enghien, qui commandait l'armée, jaloux des louanges qu'on donnait à la bravoure de Saint-André, acharné à poursuivre les ennemis, dit à ses officiers : *Ou qu'on le fasse retirer, ou qu'on me permette de le suivre!* Le maréchal s'illustra encore plus en Champagne, où il eut le commandement de l'armée en 1552 et 1554. Il eut beaucoup de part à la prise de Marienbourg; il ruina Cateau-Cambrésis, et se couvrit de gloire à la retraite du Quesnoi. Il se distingua à la bataille de Renti, et fut moins heureux à celle de Saint-Quentin, en 1557, où il fut fait prisonnier. Il contribua beaucoup à la paix de Cateau-Cambrésis. Ce maréchal, sur la fin de ses jours, se jeta dans le parti des Guise, et combattit avec eux, en 1562, à la bataille de Dreux, où il fut tué d'un coup de pistolet, par un nommé Aubigni ou Bobigni, à qui, suivant Brantôme, *il avait fait autre fois deplaisir*. Les calvinistes, qui ne l'aimaient pas, l'appelaient l'*Arquebusier du Ponant*. Le Maréchal de Saint-André aimait le jeu, la bonne chère, le luxe, les femmes, enfin tous les plaisirs; ce qui préjudiciait quelquefois à ses qualités guerrières, et diminuait les succès qu'il eût pu se promettre. Sa politesse égalait l'urbanité grecque et romaine. Il fut un des triumvirs qui, après la mort de Henri II, furent les maîtres du gouvernement quatre ou cinq ans, malgré Catherine de Médicis. Il n'eut de son mariage avec Marguerite de Lustrac, qu'une fille morte fort jeune au monastère de Longchamp, dans le temps qu'on la destinait à épouser Henri de Guise, qui depuis fut tué à Blois. Antoine d'Albon, son parent, fut comme lui gouverneur de Lyon, et s'y distingua par son zèle contre les calvinistes. Il eut plusieurs abbayes, et devint archevêque d'Arles, puis de Lyon. Il mourut en 1674.

ALBON (Claude-Camille-François, comte d'), descendant du maréchal de Saint-André, né à Lyon, en 1753, fut doué d'une grande facilité d'écrire; et embrassa une multitude d'objets sur lesquels il a raisonné d'une manière intéressante par son impartialité et la sagesse de ses réflexions. Quoique dans ses *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature et les arts de plusieurs nations de l'Europe*, 4 vol. in-12, il rapporte le pour et le contre, les

lieux communs de la philosophie du jour, et les observations qui les combattent, on voit sans peine que son suffrage est pour les bons principes, puisqu'il a le courage de les développer et de les appuyer avec une force qui ne peut émaner que de la persuasion. Il mourut dans sa terre de Franconville, âgé de 36 ans. [Il prenait le nom de roi d'Yvetot, petite terre en Normandie, dont il était seigneur. Il y fit construire plusieurs halles, avec cette inscription fastueuse : *Gentium commodo, Camillus III*]. Son enrôlement dans la secte des économistes l'a entraîné dans quelques erreurs de spéculation et de calcul, lui a fait prendre quelquefois un ton d'enthousiasme qui n'honorait pas son jugement, et a rendu même sa conduite ridicule par des démarches exotiques, telles que l'érection d'un pompeux mausolée à l'empirique Court de Gebelin, mort au baquet de Mesmer. Son *Eloge de François Quesnai* est plein d'idées romanesques, écrit avec le ton exalté qu'inspire l'esprit de parti. Il y a plus de sagesse dans son *Dialogue entre Titus et Alexandre*, où il plaide la cause de l'humanité contre les fureurs des conquérants. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages, et un poème *sur la Paresse*, qu'on prétend traduit du grec.

ALBORNOS (Gilles Alvarez Carrillo), issu des maisons royales de Léon et d'Arragon, naquit à Cuença, en Espagne, fut archevêque de Tolède. Alphonse II, roi de Castille, lui eut de grandes obligations dans la guerre contre les Maures; mais son successeur, Pierre le Cruel, les reconnut mal. Albornos, qui lui avait déplu par son zèle contre ses mœurs déréglées, fut obligé de se retirer à Avignon auprès de Clément VI, qui l'honora de la pourpre. Dès qu'il fut cardinal, il se démit de son archevêché, disant *qu'il serait aussi blâmable de garder une épouse qu'il ne pouvait pas servir, que l'était le roi D. Pierre de quitter sa femme pour une maîtresse.* Le pape Innocent VI l'ayant envoyé légat en Italie, il la remit sous l'obéissance du saint-siége, et fit revenir à Rome son successeur Urbain V. Ce pape lui ayant demandé un jour à quoi il avait employé les grandes sommes qu'il lui avait fait tenir pour la conquête de l'Italie, le cardinal ne lui répondit qu'en lui faisant amener un chariot chargé de clefs et de serrures. *Voilà*, lui dit-il, *à quoi j'ai fait servir votre argent. Je vous ai rendu maître de toutes les villes dont vous voyez les clefs et les serrures dans ce chariot.* Albornos alla passer le reste de ses jours à Viterbe, où il mourut en 1367. Le collége des Espagnols à Bologne est de sa fondation. La vie politique d'Albornos a été écrite par Sépulvéda, sous ce titre : *Historia de bello administrato in Italia per annos XV, et confecto ab Æg. Albornosio*, Bologne, 1623, in-fol. [Il est prouvé par cette histoire que ce fut par le zèle et le courage d'Albornos que les donations faites à l'Eglise par Pepin et Charlemagne reçurent leur entier accomplissement. Le chevalier de Lescale publia, en 1629, un ouvrage assez curieux, intitulé : *La Vertu ressuscitée*, ou la Vie du cardinal Albornos, surnommé *le Père de l'Eglise*, histoire parallèle ; dédiée à monseigneur le cardinal

de Richelieu, surnommé *Père de la France;* avec les portraits d'Albornos et Richelieu couronnés par les anges, et ces deux devises: *Duo lucida sidera cœlis. — Duo nomina prosperaterris.*]

ALBRECHT. *V.* ADELGREIFE.

ALBRET, une des plus anciennes maisons de France, tire son nom du pays d'Albret, en Gascogne, érigé en duché-pairie par Henri II, en l'an 1556, en faveur d'Antoine de Bourbon, père de Henri IV, et de Jeanne d'Albret, son épouse. Cette famille a été une des plus fécondes en hommes et en femmes illustres. Les plus connus sont, 1° Charles d'Albret, connétable de France (*voy.* l'article suivant); 2° Louis d'Albret, cardinal estimé et chéri à Rome, où il mourut en 1465; 3° Charlotte d'Albret, mariée à César de Borgia, fils du pape Alexandre VI, épouse vertueuse d'un mari scélérat; 4° Jeanne d'Albret, mère de Henri le Grand (*voy.* son article); 5° César Phébus d'Albret, dont nous parlerons plus bas. La maison de Bouillon jouissait du duché d'Albret, qui lui fut donné, l'an 1642, en échange de la principauté de Sedan.

ALBRET (Charles, sire d'), refusa d'abord la place de connétable que Charles VI, son cousin, lui donna, et ce n'était point sans raison: il n'avait ni l'expérience, ni la capacité nécessaires pour un si grand emploi. Cependant il l'accepta quelque temps après. La faction de Bourgogne le lui fit perdre, en 1411; celle d'Orléans l'y rétablit en 1414. L'année suivante, Henri V, roi d'Angleterre, ayant assiégé Harfleur, place assez bien fortifiée, à l'embouchure de la Seine, cette ville fut prise d'assaut après deux mois de siége, parce que le connétable ne la fit pas secourir à temps. D'Albret fit encore une plus grande faute: les vainqueurs, affaiblis, proposèrent de réparer les dommages qu'ils avaient causés, pourvu qu'on leur permît de se retirer à Calais. Cette offre, toute raisonnable qu'elle était, fut rejettée par le connétable, qui ne doutait pas de leur entière défaite. En effet, les Français étant six contre un, la bataille ne pouvait pas se perdre, si les chefs qui les commandaient avaient été aussi habiles que les soldats étaient vaillants. Mais d'Albret et ses lieutenants ne surent ni ranger leurs troupes, ni donner les ordres à propos. L'armée française combattit confusément, ainsi qu'elle l'avait fait aux funestes journées de Crécy et de Poitiers, et fut entièrement défaite près du village d'Azincourt, le 25 octobre 1415. Il demeura sur la place 12,000 Français, parmi lesquels on trouva le connétable. Ce général n'était ni craint ni aimé, et il n'était pas fait pour l'être.

ALBRET (César Phébus d'), comte de Miossins, apprit la guerre en Hollande, et y servit long-temps à la tête d'un régiment d'infanterie. Revenu en France, il fut fait maréchal de camp en 1646, et se trouva peu après aux siéges de Mardick et de Dunkerque. Le zèle qu'il témoigna pour la reine mère, Anne d'Autriche, et pour le cardinal Mazarin, pendant les troubles de la Fronde, contribua autant que ses services à lui mériter le bâton de maréchal de France: il le reçut le 15 février 1654. Étienne, bâtard d'Albret, son trisaïeul, était grand-oncle de Henri IV. Le maréchal d'Albret mourut en

1676, à 62 ans, avec la réputation d'un esprit enjoué, fin et délicat. Saint-Évremond et Scarron l'ont célébré sous le nom de Miossins, qu'il portait alors. Il avait fait épouser sa fille à Charles Amanjeu d'Albret son neveu, tué en 1678, dans la maison du marquis de Bussy en Picardie, et le dernier mâle de cette maison illustre.

ALBRIC, Albricus, ou Albricius, philosophe et médecin, né à Londres, vivait vers 1087. Balée cite de lui les ouvrages suivants : 1° *De origine deorum*; 2° *De ratione veneni*; 3° *Virtutes Antiquorum*; 4° *Canones speculativi*. Son *Traité de l'origine des dieux* se trouve dans *Mythographi latini*, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°.

ALBUMAZAR, philosophe, médecin et astrologue du IXe siècle, Arabe de nation, mais élevé en Afrique. Ses ouvrages ont été imprimés en latin, à Venise, 1506, in-4°. Celui de la *Révolution des années* l'a fait regarder comme un des grands astronomes de son temps.

ALBUNÉE, sibylle qui rendait ses oracles dans les forêts de Tibur, aujourd'hui Tivoli. Quelques-uns croient que la déesse qu'on révérait sous ce nom dans ces mêmes forêts était Ino, femme d'Athamas.

ALBUQUERQUE (Alphonse, duc d'), surnommé le *Mars portugais*, naquit à Lisbonne en 1452. Nommé vice-roi des Indes orientales, par don Emmanuel, roi de Portugal, il établit la domination de ce prince dans le pays où il avait été envoyé. Il conquit successivement Goa, Malaca, Aden, et se rendit maître d'Ormus, dans le golfe Persique. Ses belles actions lui firent donner le nom de *Grand*. Il mourut au port de Goa dans un vaisseau, à 63 ans, au retour de son expédition d'Ormus, en 1515. Il tirait son origine des enfants naturels des rois de Portugal. [Sa mort fut attribuée au vif chagrin qu'il éprouva en se voyant remplacé dans sa vice-royauté par Soarez, son ennemi personnel. Des courtisans envieux avaient indisposé contre ce héros le roi Emmanuel, qui se repentit ensuite de son injustice involontaire. On lui avait peint Albuquerque comme un rebelle qui visait à la souveraineté des Indes].

ALBUQUERQUE (Blaise d'), fils du précédent, né l'an 1500, fut élevé aux premières charges du royaume de Portugal, et prit, après la mort de son père, le nom d'Alphonse, à la recommandation d'Emmanuel, roi de Portugal, qui regrettait beaucoup le célèbre vice-roi de ce nom. Blaise publia en langue portugaise des *Mémoires* de ce que son père avait fait : ces mémoires furent imprimés à Lisbonne en 1576.

ALBUQUERQUE COELHO (Édouard d'), marquis de Basto, comte de Fernambuco dans le Brésil, chevalier de Christ, en Portugal, et gentilhomme de la chambre du roi Philippe V, a écrit un *Journal de la guerre du Brésil*, commencé en 1630. Il mourut à Madrid l'an 1658.

ALBUTIUS (Titus), philosophe épicurien, né à Rome, s'attacha tellement aux manières grecques, dans un voyage qu'il fit à Athènes, qu'il ne voulut plus passer pour Romain. Scévola, pour se moquer de ce ridicule, ne le saluait qu'en grec. Albutius, Grec ou Romain, fut

pro-préteur en Sardaigne; il chassa les brigands de cette île, et le devint lui-même. Le sénat le bannit, comme concussionnaire. Il se retira à Athènes, où l'on croit qu'il mourut. Cicéron, dans Brutus, a vanté son éloquence et ses connaissances dans la littérature grecque. Il avait composé quelques harangues qui ne nous sont pas parvenues.

ALCAÇAR (Louis), jésuite espagnol, né en 1554, est mort à Séville, sa patrie, en 1613. On publia, en 1614, à Anvers, avec ses autres ouvrages, un gros commentaire, en 2 vol. in-fol., sur l'Apocalypse. [Le premier volume a pour titre : *Vestigatio arcani sensus in Apocalypsi;* et le second: *In eas veteris Testamenti partes quas respicit Apocalypsis.*] Son ouvrage a eu plusieurs éditions. Les écrivains postérieurs, et Bossuet en particulier, en ont fait grand usage. Les anciens croyaient que l'apocalypse n'annonçait que des choses très éloignées, et ne pouvaient par conséquent trouver d'explication que dans un avenir qu'ils ne connaissaient pas. Alcaçar ayant découvert le rapport de l'Apocalypse avec l'histoire des premiers siècles de l'Église, trouva dans cette découverte la source des explications les plus naturelles. De nouvelles recherches ont répandu sur cet objet de nouvelles lumières, qui ont dissipé en grande partie les ténèbres qui couvraient ce livre mystérieux; de manière que Bossuet a eu raison de dire que dans un grand nombre de chapitres, on croyait lire une histoire, plutôt qu'une prophétie. *Voy.* Saint Jean.

ALCAMÈNE, 9e roi de Sparte, connu dans l'histoire par ses apophtegmes, vivait vers l'an 747 avant J.-C. Il disait que, pour conserver la république, il ne fallait rien faire en vue de l'intérêt. Comme on lui demandait un jour pourquoi il vivait en monarque pauvre, quoiqu'il fût riche, il répondit : *Qu'un homme riche acquérait plus de gloire en suivant la raison qu'en s'abondonnant à sa cupidité.* Ces sentences avaient apparemment plus de sel en grec qu'elles n'en ont en français.

ALCAMÈNE, sculpteur athénien, célèbre chez les anciens par sa *Vénus* et son *Vulcain*, vivait vers l'an 428 avant J.-C.

ALCATHOUS, fils de Pélops. Ayant été fortement soupçonné d'avoir eu part à la mort de Chrysippe, son frère, il prit la fuite, et se retira à Mégare; là il tua un lion qui avait dévoré Euripe, fils du roi, dont il épousa la fille, et à qui il succéda.

ALCÉE, de Mitylène, contemporain de Sapho, vivait vers l'an 604 avant J.-C.; il fut inventeur des vers alcaïques, et s'adonna aux armes avant que de cultiver la poésie. Il nous reste de lui quelques fragments assez agréables dans le *Recueil des neufs poètes grecs*, Plantin, 1568, in-8°, et dans le *Corpus poetarum*, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. Il nous y apprend que s'étant trouvé dans une bataille, et tremblant comme un poète, il prit la fuite. Il déclamait contre les tyrans Periander et Pittacus, avec une véhémence qui ne peut plaire qu'à des républicains outrés, et que des gens modérés traiteront de grossièreté et d'indécence. Tombé au pouvoir de Pittacus, il n'obtint son pardon que par une expiation la plus humiliante. Après

avoir, pour une seconde fois, pris la fuite devant l'ennemi, il voyagea dans plusieurs contrées, et mourut vers l'an 640 avant J.-C. Ce qui nous reste de ses poésies a été traduit par M. Coupé, dans le tome 6 de ses *Soirées littéraires*.—Un autre Alcée d'Athènes, différent du lyrique, inventa la tragédie, à ce que dit Suidas.

ALCENDI, *Alchindus* (Jacques), médecin arabe, était en réputation vers l'an 1145. Peut-être est-il le même que ce fameux péripatéticien du même nom, qui vivait sous le règne d'Almansor, roi de Maroc; mais il est certainement différent de cet *Alchindus*, également médecin arabe et astrologue, qui vivait après le XIIe siècle, puisque Averroës fait mention de lui, et qu'il a été fort suspect de magie. On leur attribue divers ouvrages, dont on peut voir les titres dans la *Bibliothèque ancienne et moderne* de M. Carrère.

ALCESTE, fille de Pélias, et femme d'Admète, roi de Thessalie. Ce prince étant tombé dangereusement malade, Alceste consulta l'oracle, qui répondit qu'il mourrait, si quelqu'un ne subissait le même sort à sa place. Personne ne s'offrant, Alceste se dévoua elle-même. Hercule arriva dans la Thessalie le jour qu'elle fut sacrifiée. Admète le reçut très bien, et le logea dans un appartement séparé, afin que ses malheurs ne lui fissent pas négliger les devoirs de l'hospitalité. Hercule paya bien son hôte; il entreprit de combattre la mort, et descendit aux enfers, d'où il retira Alceste malgré Pluton, et la rendit à son mari. *Voyez* ADMÈTE.

ALCIAT ou ALCIATI (André), de Milan, naquit le 8 mai 1492, d'un riche marchand de cette ville. Après avoir étudié le droit à Pavie et à Bologne, il vint le professer à Avignon, où il eut beaucoup de succès. François Ier l'appela à Bourges, pour donner du lustre à cette université entièrement déchue. Alciat ne fut que cinq ans dans cette ville, pendant lesquels il acquit beaucoup de gloire. L'amour de l'argent et l'inconstance le firent retourner en Italie, où il courut de ville en ville, donnant ses leçons au dernier enchérisseur. Il enseigna successivement à Ferrare et à Pavie, et mourut dans cette dernière ville en 1550, d'un excès de bonne chère. Il fut le premier, après la renaissance des lettres, qui embellit les matières que ses prédécesseurs avaient traitées dans un style barbare. « Il avait, dit un historien, la » gravité et la modération des » anciens dans les réponses qu'il » donnait sur les causes; et il » était beaucoup plus réservé » qu'eux dans celles qu'il faisait » aux objections de ses disci- » ples. » Ses *Emblèmes* ont fait mettre ce jurisconsulte au rang des poètes. La morale y est ornée des agréments de l'esprit. On y trouve de la douceur, de l'élégance et de la force, mais on y souhaiterait quelquefois plus de justesse et de naturel. On les a traduites en plusieurs langues. Ce fut Peutinger qui les publia, pour la première fois, à Ausbourg, 1531, in-8°; mais l'édition la plus recherchée est celle de Padoue, 1661, in-4°, avec des commentaires. Ses ouvrages de jurisprudence furent imprimés en 1571, en 6 v. in-fol. On ne trouve pas dans ce re-

cueil, *Responsa*, Lugduni, 1561, in-fol., *Historia mediolanensis*, in-8°, 1625; et dans le *Thesaurus antiquitatum Italiæ* de Grævius, *De formula romani imperii*, 1559, in-8°, *Epigrammata*, 1529, in-8°.

ALCIAT (François), de Milan, cardinal, élève et neveu du précédent, fut comme lui un des plus grands ornements du droit, qu'il enseigna à Pavie dans la même chaire qu'André, et où il eut saint Charles-Borromée pour disciple. Ce cardinal le fit venir à Rome, où le pape Pie IV, après l'avoir pourvu d'un évêché, se servit de lui dans l'emploi de dataire, et ensuite le nomma cardinal. Muret assure, dans une de ses Oraisons, qu'il fit sur l'excellence des sciences, que les cardinaux Alciat et Sirlet étaient l'*ornement du siècle, le soutien des lettres, et les véritables modèles de la vertu et de l'érudition*. Le cardinal Alciat mourut à Rome l'an 1580, âgé de 58 ans, et fut enterré dans l'église des chartreux, où l'on voit son portrait et son épitaphe. Il avait été protecteur de leur ordre et de celui de Saint-François.

ALCIAT (Térence), de la même famille, naquit à Rome en 1570. Après cinq ans d'étude en droit, il entra dans la société des jésuites en 1591, où il exerça successivement les emplois de préfet du collége de Rome, de professeur en philosophie et en théologie, de sous-supérieur de la maison professe, et de sous-provincial, jusqu'en l'année 1651, qu'il mourut d'apoplexie. C'est lui que le pape Urbain VIII avait choisi pour opposer une histoire du concile de Trente à celle de Fra-Paolo; mais la mort le surprit avant la fin de son ouvrage, et lui fit laisser l'exécution de ce dessein au père Sforce Palavicin, depuis cardinal. Alciat écrivit la *Vie* du P. Fabri, jésuite.

ALCIAT (Jean-Paul), gentilhomme milanais, suivit d'abord la profession des armes; puis, s'étant retiré à Genève avec George Blandrata, Valentin Gentilis, Fauste Socin et divers autres, pour y embrasser la prétendue réforme, il tomba d'abîme en abîme, jusqu'à s'engager dans les erreurs de Socin sur le mystère de la Trinité. La sévérité dont on usa à Genève à l'égard de Gentilis épouvanta ces unitaires, qui se réfugièrent en Pologne. Gentilis, dont les opinions sur la Trinité étaient différentes des leurs, les y suivit, et Jean-Paul Alciat, qu'on a publié s'être fait turc, mourut socinien à Dantzick, vers l'an 1670.

ALCIBIADE, fils de Clinias, Athénien, naquit vers l'an 450 avant J.-C., fut élevé par Socrate, et profita si bien des leçons de son maître, qu'il en eut les vertus et les vices. Son caractère se pliait à tout : philosophe, voluptueux, guerrier; débauché à Athènes, sobre à Sparte, fastueux à la cour de Tissapherne, héros à la tête des armées; Alcibiade ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. Il remporta plusieurs prix aux jeux olympiques. Son éloquence détermina les Athéniens à envoyer une flotte en Sicile. Nommé général d'une escadre, il se rendit maître de Catane par surprise; mais il ne put pousser plus loin ses exploits, ayant été rappelé par les Athéniens, pour être jugé

sur l'accusation d'impiété et de sacrilége qu'on avait intentée contre lui. Ce héros fut condamné à mort par contumace; et comme on lui porta cette nouvelle, il dit : *Je ferai bien voir que je suis encore en vie*. Il jugea pourtant à propos de disparaître, et se réfugia chez les Spartiates, qui le reçurent à bras ouverts. Arrivé à Sparte, il changea sa façon de vivre, et prit celle des Lacédémoniens, se baignant dans l'eau froide, ne prenant que des nourritures grossières, et paraissant ne plus se souvenir des cuisiniers et des parfumeurs d'Athènes qu'il quittait. Socrate, son maître, n'aurait plus eu raison de lui dire, *que s'il se comparait avec les jeunes gens de Lacédémone, il serait un enfant à leur égard*. Alcibiade servit les Lacédémoniens contre sa patrie avec la vivacité que donne le ressentiment. Il fit révolter l'île de Chio et plusieurs autres villes d'Ionie. Les généraux spartiates, jaloux de cet étranger, inspirèrent tant de défiance contre lui aux magistrats, que ceux-ci ordonnèrent de le faire mourir. Alcibiade, averti de cet ordre injuste, se réfugia auprès de Tissapherne, satrape du roi de Perse, et négocia en même-temps son retour à Athènes. Le peuple athénien, léger et inconstant, le reçut avec enthousiasme, après l'avoir condamné à perdre la vie. Il l'honora de la couronne d'or, lui rendit ses biens, et ordonna aux prêtres et aux prêtresses de combler de bénédictions celui contre qui ils avaient fait prononcer des anathèmes. Avant de rentrer dans sa patrie, il avait obligé les Lacédémoniens à demander la paix, et s'était emparé de plusieurs villes sur les frontières d'Asie. Quelque temps après, les Athéniens le nommèrent généralissime de leurs troupes. Antiochus, son lieutenant, ayant perdu une bataille navale contre les Lacédémoniens, Alcibiade, à qui l'on attribua ce mauvais succès, fut déposé. Pharnabaze, satrape persan, lui offrit un asile, qu'il accepta; mais Lysandre, roi de Sparte, ayant prié le satrape de se défaire d'un génie aussi supérieur que dangereux, le Persan eut la lâche cruauté de le faire tuer à coups de flèches, vers l'an 404 avant J.-C., à l'âge d'environ 45 ans. « L'histoire ancienne et » moderne, dit un auteur, n'offre pas un caractère aussi étonnant que celui d'Alcibiade : » c'est un assemblage unique et » presque monstrueux de talents » et de défauts qu'aucun autre » homme ne paraît avoir jamais » rassemblés au même degré. » Son ambition démesurée était » toujours prête à sacrifier le » bien de l'état à sa propre grandeur; plein de vanité et d'orgueil, il ne pouvait souffrir » la moindre contradiction, le » moindre obstacle à ses désirs; » il voulait tout emporter par la » force; il bravait les lois et la » religion; au sein d'une république et dans une ville libre, » il se croyait fait pour commander à ses concitoyens. Son » luxe insolent excitait l'indignation des honnêtes gens; ses » mœurs corrompues, ses débauches publiques, faisaient » gémir la vertu. Sans caractère » et sans principes, fourbe, artificieux, il se pliait avec une » souplesse perfide aux goûts et » aux usages de tous les peuples » chez lesquels il se trouvait, et

» il excellait dans l'art de flatter » les hommes pour les subjuguer et les faire servir à ses » desseins : austère et frugal à » Sparte, efféminé, voluptueux » dans la Perse; chasseur infatigable, et buveur déterminé » dans la Thrace, c'était un protée qui, suivant l'occasion, » prenait toutes les formes. » La vie d'Alcibiade a été écrite par Plutarque et Cornelius Nepos.

ALCIDAMAS, philosophe et rhéteur, natif de la ville d'Elée, en Grèce, vivait vers l'an 424 avant J.-C. On lui atttribue *Liber contradicendi magistros*, dans *Oratorum collectio et rhetorum*, *græce*, Venise, 1513, 3 vol. in-fol. On y trouve aussi de lui une *Harangue d'Ulysse contre Palamède*. Cet orateur, disciple de Gorgias, ne s'était pas borné à imiter servilement son maître; il avait eu l'ambition de s'élever au-dessus de lui par une façon de parler encore plus guindée et plus embarrassée d'ornements; ce qui fait douter que la harangue attribuée à Alcidamas soit véritablement de lui, par la raison qu'on n'y trouve rien de ce qui caractérisait l'élocution du disciple de Gorgias.

ALCIME, grand-prêtre des Juifs, qui usurpa cette souveraine dignité, soutenu des forces du roi Antiochus Eupator. Alcime ayant entrepris d'abattre le mur du parvis intérieur du temple, bâti par les prophètes, Dieu l'en punit en le frappant de paralysie, dont il mourut après trois ou quatre ans de pontificat.

ALCIME (Latinus Alcimus Alethius), historien, orateur et poète, natif d'Agen, dans le IVe siècle, avait écrit l'*Histoire de Julien l'Apostat*, et celle de *Salluste*, consul et préfet des Gaules, sous le règne de cet empereur, que nous n'avons plus; il ne nous reste de lui qu'une épigramme sur Homère et Virgile, dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Londres, 1713, 2 vol. in-fol.

ALCINOÉ, femme d'Amphiloque, ayant retenu le salaire d'une pauvre ouvrière, en fut punie sévèrement par Diane. Cette déesse lui inspira un amour si violent pour Xantus de Samos, qu'elle quitta son mari et ses enfants pour le suivre. Malgré les attentions de son amant, elle devint si jalouse, que le croyant infidèle elle se précipita dans la mer.

ALCINOUS, roi des Phéaciens, dans l'île de Corcire, aujourd'hui Corfou, célébré par Homère, à cause de ses jardins, et de l'accueil qu'il fit à Ulysse, lorsque la tempête le jeta sur ses côtes.

ALCINOUS, philosophe platonicien, et qui florissait, à ce que l'on croit, au commencement du IIe siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Introduction à la philosophie de Platon*, traduit en latin par Marsile Ficin, et sur lequel Jacques Charpentier fit un bon commentaire. Paris, 1573, 2 vol. in-4°

ALCION et ALCIONE. *Voy.* ALCYON et ALCYONE.

† ALCIONIUS, ou plutôt ALCYONIUS (Pierre), naquit à Venise vers la fin du XVe siècle. Quoique très savant dans les classiques grecs et latins, la pauvreté le força de se faire correcteur de l'imprimerie d'Alde Manuce. En 1521, il passa à Florence, où, par la protection du cardinal Jules de Médicis, il obtint la chaire de langue grecque, et fut un de ceux qui illustrèrent le XVIe siè-

cle. Le cardinal l'appela auprès de lui dès qu'il fut pape sous le nom de Clément VI; mais il perdit sa protection, en embrassant le parti des Colonne, ses ennemis. Il se réconcilia avez ce pontife, et au moment qn'il l'accompagnait dans sa retraite, au château Saint-Ange, il fut blessé d'un coup de mousquet, et mourut bientôt après, en 1527, à l'âge de 40 ans. On a de lui un traité *De exilio*, Venise, 1522, in-4° réimprimé par les soins de Mencken, sous le titre d'*Analecta de calamitate litteratorum*, Leipsic, 1707, in-12. Cet ouvrage le fit soupçonner d'avoir pillé tout ce qu'il y avait de bon dans le traité de Cicéron, *De gloria*, dont on a prétendu que le seul original qui fût dans le monde était entre ses mains, et qu'il l'avait brûlé pour cacher son plagiat. Alcionius était très instruit dans le grec et le latin; mais il était vain et mordant, défauts qui nuisirent à sa fortune et à son avancement.

ALCIPHRON, auteur grec, qui nous a laissé quelques *Lettres*, dont la plupart sont censées écrites par des courtisans et des parasites. Elles sont propres à faire voir le point de corruption, de mollesse et d'avilissement où étaient arrivés les Grecs. Ce compilateur était un génie faible et imitateur. Quoique l'époque où il a vécu ne soit pas bien déterminée, on pense que Lucien lui a servi de modèle et d'original. Nous avons une traduction latine de ses *Lettres*, par Etienne Burgler, Leipsick, 1715, in-8°. On comprend que le traducteur n'a pas rendu un grand service à la littérature ni aux mœurs; mais on ne comprend pas même comment il s'est trouvé, en 1785, un écrivain assez mal avisé pour faire passer dans la langue française un amas de bagatelles et d'obscénités où l'on ne voit ni traits d'histoire, ni sentiments moraux, ni rien qui puisse contribuer à perfectionner l'esprit et le cœur. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ALCIPHRON, philosophe de Magnésie, qui vivait du temps d'Alexandre le Grand.

ALCIPPE, fille de Mars, qu'Allyrothius enleva. Mars, pour venger sa fille, tua le ravisseur; et ce fut pour ce meurtre qu'il fut cité devant un conseil composé de douze dieux. Le lieu où ce jugement se rendit se nommait *Aréopage* ou *Champ de Mars*.

ALCIPPE, Lacédémonien, fut exilé de sa patrie par la cabale de quelques envieux, qui l'accusèrent de vouloir renverser la constitution de la république. Sa femme Democrita, qui avait dessein de le suivre, en fut empêchée par le magistrat, qui fit vendre ses biens. Il lui ôta le moyen de marier deux filles qu'elle avait, de peur qu'elles ne donnassent la vie à des enfants qui pussent un jour venger le tort qu'on faisait à leur aïeul. Democrita, outrée de désespoir, épia le temps où les femmes les plus considérables de la ville étaient dans un petit temple pour célébrer une fête. Alors, ramassant plusieurs morceaux de bois qu'on avait préparés pour des sacrifices, elle y mit le feu, voulant brûler à la fois, et le temple et toutes les personnes qui étaient dedans. Lorsqu'elle vit le peuple accourir pour éteindre l'incendie et en punir les auteurs, elle se tua avec ses deux filles.

ALCITHOÉ, femme de Thè-

bes, s'étant moquée des fêtes de Bacchus, et ayant travaillé et fait travailler ses sœurs et ses servantes à la laine, pendant qu'on célébrait les orgies, fut métamorphosée en chauve-souris, et ses toiles en feuilles de vigne ou de lierre.

ALCMAN, un des plus anciens poètes grecs, né à Sardes en Lydie, est le premier qui ait fait des vers galants. Il mourut de la maladie pédiculaire. Athénée nous a conservé quelques petits fragments de ses poésies. Il vivait sous Ardys II, roi des Lydiens, l'an 670 avant J.-C.

ALCMÈNE, fille d'Electrion, roi de Mycène, avait épousé Amphitryon. Jupiter, amoureux de cette princesse, prit la figure de son époux pour en jouir; et, ce qui donne la plus grande idée de sa vertu, il fit durer trois fois plus qu'à l'ordinaire la nuit qu'il passa avec elle. Hercule naquit de ce commerce. Plaute et Molière en ont fait un sujet de comédie.

ALCMÉON, fils d'Amphiaraüs et d'Eryphile, tua sa mère pour obéir à son père, et fut ensuite tourmenté par les Furies. *Voy.* ACARNAS.

ALCMAEON, philosophe et disciple de Pythagore, était de Crotone. Il est le premier qui ait disséqué des animaux, dans le dessein de connaître la structure des parties qui les composent. C'est aussi le premier qui a écrit sur la physique ou *natura rerum*; mais le temps n'a pas épargné ses ouvrages.

† ALCOCK (Jean), savant et pieux évêque anglais, naquit à Beverley, en Yorkshire, au milieu du XVe siècle, et fit ses études dans l'université de Cambridge, où il prit ses degrés. Il dut son avancement à son mérite. Une des premières places qu'il occupa, fut celle de doyen de Westminster; il fut nommé en 1440 à l'évêché de Rochester, d'où il passa en 1466 sur le siége de Worcester, et en 1476 sur celui d'Ely. Henri VII le fit grand-chancelier d'Angleterre, et l'envoya en ambassade près du roi de Castille. On attribue à Alcock du goût pour l'architecture, et beaucoup de connaissances dans cet art; ce qui, dit-on, lui valut la surintendance des bâtiments royaux. L'Angleterre lui dut plusieurs établissements utiles. Il dota largement une école à Kingston. Le collége de Jésus à Cambridge le reconnaît pour son fondateur, et le palais épiscopal d'Ely fut, à ses frais, et d'après ses plans, embelli et augmenté. Il mourut en octobre 1500, à Wisbeach, en odeur de sainteté, et fut inhumé à Kingston, dans une chapelle qu'il avait fait bâtir. Parmi les écrits qu'a laissés ce savant prélat, nous citerons: 1° *Mons perfectionis ad Carthusianos*, Londres, 1501, in-4°; 2° *Galli cantus ad confratres suos curatos in synodo apud Barnwell*, Londres, 1499, in-4°; 3° *Abbatia Sancti-Spiritus, in pura conscientia fundata*, Londres, 1531, in-4°; 4° *Les Psaumes de la pénitence*, en vers anglais; 5° *Homeliæ vulgares*; 6° *Meditationes piæ*; 7° *Le mariage d'une vierge avec Jésus-Christ.*

† ALCOCK (Simon), paraît n'avoir de commun avec le précédent que le nom et la patrie. Il florissait au XIVe siècle, et vivait encore en 1320. Il était docteur en théologie, et s'était rendu célèbre par ses prédications. On allait le consulter sur les questions épineuses de l'école, sur

les passages difficiles de l'Écriture sainte et sur les cas de conscience. Il a laissé des *Expositions sur le Maître des sentences*, et un livre intitulé : *De modo dividendi thema pro materia sermonis*, utile aux prédicateurs.

ALCON, chirurgien, appelé par Pline *Medicus vulnerum*, avait fait un si grand gain dans sa profession, qu'après avoir payé à l'empereur une amende d'un million de nos livres, il gagna en peu d'années une pareille somme. Il était très expert dans l'art de traiter les hernies par l'incision, et dans l'art de réduire les fractures.

ALCUIN (Flaccus Albinus), diacre de l'église d'Yorck, où il enseignait les sciences ecclésiastiques, fut appelé en France par Charlemagne, qui le prit pour son maître. Ce prince écoutait ses leçons en disciple qui veut s'instruire. Alcuin fonda sous ses auspices plusieurs écoles, à Aix-la-Chapelle, à Tours, etc., et fit renaître les lettres dans les vastes états de ce prince. Charlemagne lui donna plusieurs abbayes, l'honora de sa familiarité, et s'en servit dans plusieurs négociations. Il l'engagea à écrire contre l'hérésie de Félix et d'Elipand. Il mourut dans son abbaye de Saint-Martin de Tours, en 804. Ses œuvres ont été publiées à Paris, en 1617, par André Duchêne, in-fol.; mais la meilleure édition est celle de Ratisbonne, 1777, 2 vol. in-fol., avec des notes et des dissertations. Le père Chifflet a aussi publié un écrit intitulé : *La Confession d'Alcuin*, 1656, in-4°, que le père Mabillon prouve être de ce savant. Il y a dans ces œuvres de la théologie, de la philosophie, des histoires, des épîtres, des poésies; on y découvre sans peine une science plus étendue que profonde. Alcuin avait plus de génie que de goût, plus d'érudition que d'élégance, et il était plus disert qu'éloquent; son style est surchargé de paroles inutiles, ses pensées sont communes, ses ornements affectés, et, malgré l'art de sa dialectique, ses raisonnements allongés manquent de nerf, quelquefois de justesse; ce qui n'empêche pas que l'on ait toujours beaucoup estimé ses ouvrages. Sa doctrine est très saine sur tous les points de la foi, et il saisit avec empressement toutes les occasions de réfuter les erreurs des hérétiques.

ALCYON, ou ALCYONE, géant, frère de Porphyrion, secourut les dieux contre Jupiter. Minerve le chassa du globe de la lune, où il s'était posté. Dans la suite, il tua 24 soldats d'Hercule, et voulut assommer ce héros; mais il fut tué lui-même à coups de flèches. Sept jeunes filles dont il était le père en furent si touchées, qu'elles se précipitèrent dans la mer, où elles furent changées en alcyons.

ALCYONE, ou HALCYONE, fille d'Éole, fut avertie en songe de la mort de Céyx son mari, fils de l'Étoile du jour, et sa douleur en fut inconsolable. Il s'était noyé dans la mer en la traversant pour aller retrouver sa femme, des bras de laquelle l'Aurore l'avait arraché. Leur amour fut récompensé par les dieux, qui les métamorphosèrent l'un et l'autre en alcyons, et voulurent que la mer fût calme dans le temps que ces oiseaux feraient leur nid sur les eaux. L'alcyon est une espèce d'hirondelle qui fait son nid parmi les roseaux.

ALDANA (Bernardin), capitaine espagnol, était gouverneur de Lippa, sur les frontières de la Hongrie. Les Turcs ayant assiégé Temeswar, en 1552, Aldana s'imagina qu'après ce siége ils viendraient l'attaquer. Dans cette crainte, il envoya quelques-uns de ses gens pour apprendre des nouvelles des ennemis. Ils lui en venaient rendre compte, lorsque par hasard ils furent suivis par quelques troupeaux, qui formaient en marchant de gros nuages de poussière. Les sentinelles ayant aperçu ces tourbillons, en avertirent Aldana, qui, se laissant surprendre par une terreur panique, fit brûler l'arsenal, le château et la ville de Lippa. Les Turcs, informés de ce qui s'était passé dans cette malheureuse place, sur laquelle ils n'avaient formé d'abord aucun dessein, y vinrent avec diligence, éteignirent le feu, et la rétablirent. Aldana fut arrêté et condamné à mort; mais Marie, reine de Bohème, femme de Maximilien, qui fut depuis empereur, obtint de Ferdinand son beau-père, qu'en considération de la nation espagnole, on changerait la peine du coupable en une prison perpétuelle. Aldana en sortit par la faveur de la même princesse. Il eut depuis de l'emploi dans la guerre d'Afrique, à l'expédition de Tripoli, et fit oublier sa lâcheté passée. On la regarda comme une terreur passagère, causée par les cruautés atroces que les Turcs venaient d'exercer contre les garnisons de Vesprim, de Temeswar et d'autres places, malgré des capitulations solennellement jurées. (*Voy.* Istuanfii *de redd. Pann.*, l., 17 et 18.) L'impuissance d'ailleurs où était Ferdinand de défendre la Hongrie, le mauvais état des places, la certitude de n'être point secouru, et de recevoir, pour prix d'une belle, mais inutile défense, une mort indigne et cruelle, semblent diminuer la faute d'Aldana.

ALDE (Manuce). *V.* Manuce.

ALDEBERT, ou Adalbert, ou Adelbert, est le nom d'un imposteur, Français de naissance, qui séduisait le peuple par le récit de ses rêveries dans le VIIIe siècle. Il affecta une dévotion particulière pour être élevé à l'ordre de prêtrise, et devint évêque à force d'argent. Il employait surtout le secours des visions, pour insinuer ses erreurs. Il disait avoir une lettre écrite par J.-C., et tombée du ciel à Jérusalem, d'où elle lui avait été rapportée par l'archange saint Michel. Il se vantait encore de posséder des reliques d'une vertu admirable, qu'il distribuait au peuple abusé, avec des rognures de ses cheveux et de ses ongles. Il remettait les péchés sans confession, se moquait des églises et des pélerinages, faisait bâtir des oratoires à la campagne, et dressait des croix au bord des fontaines et dans les bois. Il voulait qu'on y priât Dieu, et s'y faisait invoquer lui-même. Il fut déposé, et ses erreurs furent condamnées dans le concile de Soissons, assemblé par Pépin en 744, et depuis, dans un autre, convoqué par le pape en 746 ou 748.

ALDEGRAFF, ou Aldegréver (Henri), de Soest en Westphalie, peintre et graveur, né en 1502, fut célèbre dans le XVIe siècle, par un pinceau correct et un burin plein de légèreté. Son dessin cependant tient un peu de la manière gothique. Cet artiste mourut pauvre à Soest en 1558.

Il a laissé un *OEuvre*, composé de 330 pièces, qui s'est vendu en 1805, pour 660 francs, chez M. de Saint-Yves.

ALDERETE (Bernard et Joseph), jésuites espagnols, natifs de Malaga, florissaient au commencement du XVIIe siècle. Ils ont donné : 1° les *Origines de la langue castillane*, 1606, in-4°; 2° *Les Antiquités d'Espagne*, 1614, in-4°, livre savant.

† ALDERETE (Diego-Gracian d'), fils d'un grand-officier de la maison de Ferdinand et d'Isabelle, naquit à la fin du XVe siècle. Envoyé à Louvain pour y faire ses études, il s'y distingua par de brillants succès, et fut choisi par Charles-Quint pour être son secrétaire, fonction qu'il occupa aussi auprès de Philippe II. Cet homme recommandable par ses vertus civiles et domestiques, a obtenu une place honorable parmi les littérateurs espagnols, par les ouvrages suivans : 1° *Traduction* des ouvrages de Xénophon, Salamanque, 1552, in-fol.; 2° *Traduction* de plusieurs ouvrages de Plutarque, d'Isocrate, de Dion Chrysostôme, d'Agapet, Dion, et des offices de saint Ambroise; 3° *Traduction* de Thucydide, Salamanque, 1554, in-fol.; 4° *Histoire de la conquête de la ville d'Afrique sur les côtes de la Barbarie*; 5° *Traduction* des arrêts de la Cour d'amour; 6° *Collection d'ouvrages* sur l'art militaire, grecs, latins, français, traduits en espagnol. Alderete mourut à l'âge de 90 ans, sous le règne de Philippe II.

ALDINI (Tobie), de Césène, médecin du cardinal Odoard Farnèse, est auteur de *Descriptio plantarum horti farnesiani*, Romæ, 1625, in-fol.

ALDRIC (Saint), évêque du Mans, issu d'une famille distinguée par sa noblesse, mort en 856, avait composé un *Recueil de canons*, tirés des conciles et des décrétales des papes. Cette compilation si utile s'est perdue. Il reste de lui trois testaments et un réglement pour le service divin, dans les *Analectes* de Mabillon, et dans les *Miscellanea* de Baluze. Cet évêque était aussi pieux que savant. Ce n'est point, comme quelques-uns l'avancent, du temps de saint Aldric, que l'usage des orgues fut inventé. Cet instrument, décrit par Cassiodore, et même par Claudien, est d'une origine plus ancienne; mais il est vrai que ce n'est que de son temps qu'on en a placé dans les églises. On ne connaissait pas cet instrument en France avant l'année 757, que le premier orgue y fut apporté de Constantinople par les ambassadeurs que Constantin Copronyme envoya à Pépin. Les Français furent ravis d'entendre les orgues dans les églises. Valafride Strabon rapporte qu'une femme en fut tellement extasiée, qu'on ne put la faire revenir à elle-même, et qu'elle en mourut :

Dulce melos tantum vanas deludere mentes
Cœpit, ut una, suis decedens sensibus, ipsam
Femina perdiderit, vocum dulcedine, vitam.

ALDRINGER, célèbre général de l'empereur Ferdinand II, né à Luxembourg, de parents pauvres, étudia avec quelques gentilshommes de Franconie, au service desquels il s'était mis dès sa première jeunesse, et fut dans la suite chancelier du comte Mandrucci; peu de temps après, on l'employa dans la chancellerie de Trente. Mais un motif de dépit l'ayant porté à prendre le parti de la guerre, du rang de simple

soldat, il s'éleva jusqu'à celui de général des armées de l'Empire, après s'être distingué en plusieurs occasions contre les protestants et les Suédois, réunis aux Français. L'an 1630, il prit, avec Galas, la ville de Mantoue. Deux ans après, il fut blessé en défendant le passage du Lech; et cette même année, étant allé au secours de Landshut, dans la Bavière, il se noya au passage de l'Iser, après avoir fait son devoir en brave capitaine. Il avait été élevé à la dignité de comte de l'Empire.

ALDROVANDUS, ou ALDROVANDI (Ulysse), professeur de médecine et de philosophie à Bologne, né en cette ville en 1527, de la famille noble de ce nom. Il s'occupa toute sa vie de recherches sur l'histoire naturelle, dont il embrassa toutes les parties avec un zèle infatigable. De longs voyages entrepris pour cet objet, des appointements considérables payés par lui, pendant long-temps, aux plus célèbres artistes, pour avoir des figures exactes des substances des trois règnes, altérèrent tellement sa fortune, que, quoique aidé dans ses dépenses par plusieurs souverains zélés pour les progrès des sciences, par le sénat de Bologne, par le cardinal de Montalte, son neveu, il se trouva à la fin de ses jours réduit à l'indigence. Plusieurs écrivains assurent que cet homme illustre mourut à l'hôpital; mais est-il croyable que les souverains qui avaient contribué à son entreprise, que le sénat de sa patrie, auquel il laissa, par testament, une immense collection d'histoire naturelle, l'aient laissé mourir dans un tel abandon? Quoi qu'il en soit de cette anecdote, propre à prouver que le monde n'est pas plus fidèle ni plus conséquent dans l'accueil qu'il fait à la science, que dans celui qu'il fait quelquefois à la vertu, Aldrovandus mourut aveugle à Bologne en 1605, âgé d'environ 80 ans, et fut inhumé avec pompe, ce qui cependant ne détruit pas ce qu'on raconte de sa pauvreté. Ce ne serait pas le premier homme de mérite, totalement oublié, que la mort aurait rappelé au souvenir et à l'admiration de ses concitoyens. Le recueil de ses ouvrages d'*Histoire naturelle*, est en 13 vol. in-fol. Il n'y a que les six premiers dont il soit vraiment auteur; les autres ont été faits sur son plan, et avec les matériaux qu'il avait rassemblés, par divers savants, à cet effet pensionnés du sénat de Bologne. On trouve dans le recueil de ce naturaliste beaucoup de superfluités, de choses étrangères à son objet, peu de choix et de méthode; mais c'est le fumier d'Ennius; et malgré tous ces défauts, l'histoire naturelle lui a les plus grandes obligations. La description de son cabinet des métaux, réuni à celui de Cospean, a été donnée en italien à Bologne, 1677, in-fol. Il avait déjà paru seul, 1648, *ibid.*, in-fol.

ALEANDRE (Jérôme), né le 13 février 1430, à la Motte, petite ville sur les confins du Frioul et de l'Istrie, enseignait les humanités à 15 ans, dans un âge où on les étudie encore. Les souverains connurent ses talents, et les récompensèrent. Louis XII l'appela en France, et le fit recteur de l'université de Paris. Léon X l'envoya nonce en Allemagne, où il signala son éloquence contre Luther, à la diète

de Worms, en 1519. Clément VII le fit archevêque de Brindes et nonce en France. François Ier le mena avec lui, en 1525, à la bataille de Pavie, où ils furent faits prisonniers l'un et l'autre. Paul III l'honora de la pourpre. Il mourut à Rome en 1542. Nous avons de lui : 1° *Lexicon græco-latinum*, Paris, 1521, in-folio; 2° *Grammatica græca*, Argentorati, 1517, in-8°.

ALEANDRE (Jérôme), petit-neveu du précédent, antiquaire, poète, littérateur, jurisconsulte, écrivit sur ces différents arts avec un égal succès. Il mourut à Rome en 1629, âgé de 55 ans, d'une indigestion à laquelle sa santé, naturellement délicate, ne put résister. Le cardinal Barberin, auquel il était attaché, lui fit faire une pompe funèbre magnifique. On a de lui quelques ouvrages sur les diverses matières qu'il avait embrassées, tels qu'un *Commentaire sur les Institutes de Caïus*, Venise, 1660, in-4°, et quelques *Explications d'antiques*, Paris, 1617, in-4°.

ALECTON, l'une des trois Euménides ou Furies, était fille de l'Achéron et de la Nuit.

ALECTRYON, confident et favori de Mars. Faisant un jour sentinelle lorsque ce dieu était avec Vénus, il s'endormit et les laissa surprendre par Vulcain, qui découvrit cette infamie aux dieux par le secours d'Appollon. Mars en fut si piqué, qu'il métamorphosa Alectryon en coq.

ALEGAMBE (Philippe), jésuite de Bruxelles, né en 1592, devint secrétaire de son général à Rome, où il mourut en 1652. Il a augmenté et continué la *Bibliothèque des écrivains de la société*, que Ribadeneira avait fait imprimer en 1608, in-8°, en 1 petit vol., dont le père Alegambe fit un gros in-fol., imprimé à Anvers en 1643, par les soins de Bollandus, et réimprimé à Rome, et considérablement augmenté par le P. Nathanaël Sotwelle en 1676, in-fol. Le savant père Oudin a laissé une *Bibliothèque des auteurs jésuites*, plus ample et plus exacte que celle d'Alegambe. On a de ce dernier plusieurs autres ouvrages où la piété est réunie à l'érudition, entre autres de petits traités sur les vanités des honneurs et des plaisirs du monde; ils sont élégamment écrits, pleins de philosophie chrétienne, et bien propres à détromper l'homme des illusions qui l'égarent. On lui doit encore *Mortes illustres et gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis vel aliis occisi sunt*, Romæ, 1657, in-fol.; ouvrage qui formerait un résultat bien honorable à la religion, si on le faisait contraster avec le caractère de ces gens dont Cicéron a dit : *Philosophi in suis lectulis plerique moriuntur.*

ALEGRE (Yves, baron d'), chambellan de Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, de l'illustre et ancienne maison d'Alègre, en Auvergne, se signala de bonne heure par son courage. Il suivit, en 1495, à la conquête du royaume de Naples, Charles VIII, qui le fit gouverneur de la Basilicate, et Louis XII, qui lui donna le gouvernement de Milan. Il eut celui de Bologne en 1512, et fut tué la même année à la bataille de Ravenne, au gain de laquelle il contribua beaucoup. La maison d'Alègre a produit d'autres personnes illustres, dont plusieurs ont été chambellans des rois de France.

ALEGRE (Yves, marquis d'), de la même maison, se distingua

en divers siéges et combats, et notamment à la bataille de Fleurus en 1690; il eut plusieurs charges importantes, fut fait maréchal de France le 2 février 1724, et mourut à Paris, le 7 mars 1733, à 80 ans.

† ALÈGRE (Le père d'), doctrinaire, sur lequel nous n'avons pu recueillir aucun renseignement, a laissé trois volumes de *Sermons* estimés et répandus. Ils furent imprimés à Avignon, d'abord en deux volumes; et après la mort de l'auteur on en publia un troisième. Cette collection a pour titre : *Sermons nouveaux sur les vérités les plus intéressantes de la religion*, 3 vol. in-12. En général, ces sermons ne sont point sans mouvement et sans pathétique; mais on y trouve aussi des pensées plus brillantes que solides, et quelquefois du mauvais goût; et s'ils offrent de belles périodes, on en rencontre d'ambitieuses et de recherchées. Il ne faut pas confondre les *Sermons nouveaux* du P. d'Alègre avec les *Sermons nouveaux pour les principales solennités*, par l'abbé Durand; ni avec les *Sermons nouveaux sur divers textes de l'Écriture sainte*, 1 vol. in-12, 1773; ou avec *Sermons nouveaux pour l'Avent, le Carême*, etc. 9 vol. in-8°; ni encore avec les *Nouveaux Sermons*.

ALEGRAIN (Jean), d'Abbeville, célèbre cardinal et patriarche de Constantinople, sous Grégoire IX, fut ensuite légat *a latere* en Espagne et en Portugal, et mourut en 1237. On a de lui quelques ouvrages peu estimés.

ALEMAN (Louis), connu sous le nom de cardinal d'Arles, naquit en 1390 au château d'Arbent, seigneurie du pays de Bugey, qui appartenait à son père. Il fut nommé archevêque d'Arles, et ensuite cardinal et vice-camerlingue de l'Église. Il fut président du concile de Bâle, à la place du cardinal Julien, et couronna, en cette qualité, Amédée de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Eugène IV, irrité de ce procédé schismatique, dégrada le cardinal d'Arles de la pourpre; mais Nicolas V, son successeur, le rétablit et l'envoya légat en Allemagne. Il mourut à Salon, ville de son diocèse, en 1450. Il s'est élevé une sorte de dispute entre plusieurs auteurs, tant français qu'italiens, pour savoir si le cardinal Aleman s'est repenti, avant sa mort, de tout ce qu'il avait fait durant le schisme. Les uns, comme Garnefeld, dans la *Vie* du cardinal; Saussay, dans le *Martyrologium gallicum*; Sponde, à l'année 1450; d'Attichi, dans *Flores card.*; et Oderic Rainaldi, prétendent qu'il témoigna un repentir sincère, et qu'il demanda pardon au pape Nicolas V; d'autres disent qu'il n'existe aucun monument certain de ce repentir.

ALEMAN (Louis-Augustin), avocat de Grenoble, sa patrie, né en 1653, fit imprimer en 1690, les remarques posthumes de Vaugelas, augmentées d'une préface et de quelques observations souvent peu justes. On a de lui 2 vol. d'un *Journal historique de l'Europe*, sur le plan du *Mercure* et du *Journal des savants*, et quelques autres ouvrages.

† ALEMBERT (Jean Le Rond d'), géomètre, littérateur, philosophe, secrétaire perpétuel de l'académie française, des académies des sciences de Paris, Ber-

lin, Pétersbourg, etc., naquit à Paris le 16 novembre 1717. Un voile impénétrable cacha longtemps au public le mystère de sa naissance; mais enfin le temps a tout découvert, et l'on sait aujourd'hui que d'Alembert était fils naturel de Destouches, commissaire provincial d'artillerie, et de madame de Tencin, femme célèbre par son esprit philosophique, sa beauté et le déréglement de ses mœurs. Abandonné dès sa naissance par ceux qui lui avaient donné le jour, il fut exposé sur les marches de Saint-Jean-Le-Rond, église située près Notre-Dame, et détruite maintenant. Un commissaire de police le recueillit, et, soit qu'il eût des instructions particulières, soit que l'existence de cet enfant parût assez délicate pour exiger des soins tout particuliers, il fut confié à la femme d'un pauvre vitrier, qui l'éleva comme son enfant, et chez laquelle d'Alembert passa plus de 30 ans. Il fit ses études avec succès, et annonça de bonne heure un talent distingué. Ses maîtres désirèrent se l'attacher; mais son goût prononcé pour les sciences exactes mit obstacle à leurs projets. Il cultiva fort jeune les mathématiques, n'ayant encore ni protecteur, ni maître, et il ne dut qu'à lui seul les progrès qu'il fit dans cette science. Cependant les conseils de ses amis lui firent suspendre ses études chéries, et il songea à embrasser un état de vie qui lui donnât de l'aisance et un rang honorable dans le monde. Mais bientôt ses penchants et son goût le rappelèrent vers les mathématiques, et dès lors il s'y adonna tout entier. D'Alembert se fit connaître fort jeune encore à l'académie des sciences, et présenta à cette compagnie, en 1739, un mémoire sur le mouvement des corps solides à travers un fluide; et l'année suivante il fit paraître celui qui a pour objet le calcul intégral. L'académie des sciences l'admit dans son sein en 1741, lorsqu'à peine il avait atteint sa 24e année; et ce témoignage aussi flatteur que distingué préluda aux faveurs que les académies savantes s'empressèrent d'accorder au jeune mathématicien. Depuis cette époque jusqu'à l'âge de quarante ans environ, d'Alembert ne vécut que pour les sciences exactes, et ce fut dans cet intervalle qu'il composa les dissertations, les mémoires et les ouvrages qui lui ont mérité un des premiers rangs parmi les géomètres ses contemporains. Parmi ses productions mathématiques on distingue : 1° son *Traité de dynamique*, in-4°, 1743 ou 1758. Ce livre fut le fondement de sa réputation comme mathématicien. « Il ajouta, dit Condorcet, un nouveau calcul à ceux dont la découverte avait illustré le siècle précédent, et de nouvelles branches de la science du mouvement à celle de Galilée et de Newton. » 2° *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides*, in-4°, 1744 ou 1770; 3° *Réflexions sur la cause générale des vents*, in-4°, 1747. Cette dissertation, où se trouve le germe de l'application rigoureuse de l'analyse au mouvement des fluides, valut à son auteur une place à l'académie de Berlin, le prix proposé par cette société, et une pension de 1200 francs, dont le gratifia dans la suite le roi de Prusse, à qui cet ouvrage était dédié. 4° *Recherches sur la précession des équinoxes et sur la*

mutation de l'axe de la terre, in-4°, 1749; 5° *Essai d'une nouvelle théorie sur la résistance des fluides*, in-4°, 1752; 6° *Recherches sur différents points importants du système du monde*, 3 vol. in-4°, 1754, 1756; 7° *Opuscules mathématiques*, 8 vol in-4°. Ces différents écrits, et quelques autres qui nous restent de d'Alembert sur les mêmes matières, sont sans contredit le véritable fondement de sa gloire et de sa réputation. « Il partagea avec Euler l'honneur d'être un des plus célèbres géomètres de son siècle; peut-être même le placerait-on au premier rang, a dit M. Lacroix, quand on considère les difficultés qu'il a vaincues, la valeur des méthodes qu'il a inventées, et la finesse de ses aperçus, si son exposition était toujours lumineuse et facile, si son style était en harmonie avec ce qu'il écrit, si la trop grande finesse de ses aperçus ne le jetait souvent dans des voies détournées, et s'il avait soigné les détails de ses ouvrages mathématiques. Aussi les découvertes de d'Alembert ont pris dans les écrits de ses successeurs une forme nouvelle, qui détourne de plus en plus de la lecture des traités où elles ont paru pour la première fois; et ses œuves mathématiques, peu recherchées, n'ont pas été réunies en collection. » Nous avons parlé jusqu'à présent de d'Alembert comme géomètre, nous allons le suivre maintenant dans une nouvelle carrière. La littérature et la philosophie, qui semblaient devoir être étrangères à un auteur enfoncé dans les profondes méditations des sciences abstraites, devinrent tout à coup le sujet de ses études et de ses productions. Il commença sa carrière littéraire par son *Discours préliminaire* de l'Encyclopédie. Ce morceau, ou plutôt cet ouvrage où se trouvent réunies la précision du style, la clarté des idées, la force et l'élégance, avec une généalogie savante et bien raisonnée des sciences et des connaissances humaines, est le seul titre incontestable qu'il offre à la postérité comme grand écrivain. Il fut beaucoup loué et beaucoup critiqué; mais toutes les préventions ont disparu, et le discours préliminaire de l'Encyclopédie est le morceau le plus remarquable de cette énorme compilation. En attachant son nom à ce grand ouvrage, et en se chargeant pour ainsi dire du vestibule de ce vaste édifice, d'Alembert s'imposa l'obligation de travailler à son succès. Il en rédigea la partie mathématique, et quelques articles d'histoire et de belles-lettres, et il eût sans doute travaillé plus long-temps à la nouvelle Babel, sans le refroidissement qui survint entre lui et Diderot. Vers cette époque (1751) il fut reçu à l'académie française, et continua la publication de ses productions littéraires. En général, et à l'exception de quelques morceaux, elles n'offrent rien de bien remarquable, et quelques-unes même portent l'empreinte d'une imagination stérile, d'une prétention et d'une recherche trop affectées : on voit, par exemple, dans ses *Éloges des académiciens*, de l'enflure dans le style, un certain apprêt, et un désir trop marqué de faire de l'effet et de produire de la sensation dans l'auditoire, par une pensée fine et délicate. Cependant ses éloges ne sont pas sans mérite, quoique bien inférieurs

à ceux de Fontenelle. Après avoir peint d'Alembert comme géomètre et littérateur, il nous reste à le présenter comme philosophe, à le montrer tout entier tel qu'il s'est représenté lui-même, ennemi déclaré de la religion, et apôtre zélé de l'incrédulité. Lié avec tous les écrivains qui, vers le milieu du dernier siècle, firent la guerre au christianisme, d'Alembert partagea leurs sentiments et leurs projets; il fut même un des coryphées du parti, et à la mort de Voltaire, il devint ou *il usurpa*, suivant l'expression de Grimm, *la souveraineté de l'illustre Église dont Voltaire avait été le chef et le soutien.* Cependant d'Alembert n'était pas un frondeur hardi de la religion, il n'eut jamais l'emportement du philosophe de Ferney; d'un caractère moins vif et moins inquiet, il mit dans son zèle plus de circonspection, de prudence et de lenteur, et se peignait luimême dans sa correspondance comme un homme *qui donne des soufflets en faisant semblant de faire des révérences;* et cette comparaison exprime assez bien le genre d'attaque suivi par d'Alembert, quoiqu'il se soit écarté, en plus d'une rencontre, de cette modération dont il faisait parade, comme on peut s'en convaincre par ses lettres du 16 juin et du 18 octobre 1760. Toutes ses productions, à l'exception de celles qui ont rapport aux mathématiques, se ressentent plus ou moins de ses affections anti-religieuses. La préface de l'Encyclopédie, et les articles de philosophie et d'histoire qu'il composa pour cet ouvrage, quoique moins blâmables que ses autres livres que nous indiquerons, portent cependant une teinte de cet esprit philosophique qu'il servit avec tant de complaisance et de dévoûment. D'Alembert seconda Diderot dans l'entreprise si irréligieuse de l'Encyclopédie, et composa même avec lui une des parties de l'apologie de l'abbé de Prades. (*Voyez* ce nom.) La brochure intitulée : *De la destruction des jésuites en France*, et *la lettre* qui lui sert de supplément, est, suivant la Biographie universelle, ce qu'il y a de plus impartial sur les jésuites et leurs adversaires; mais quiconque l'a lue, a pu se convaincre que sous prétexte de se moquer tour-à-tour des jésuites et des jansénistes, il a tourné la religion en ridicule; et voilà sans doute pourquoi Voltaire l'engagea à continuer sur le même ton, et applaudissait à ce genre d'attaque. Les *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, qui, sous le rapport littéraire, ne sont pas exempts de reproches, en méritent de plus graves sous le rapport moral; et les *Eloges académiques*, où l'on trouve plus de réserve, perdent ce mérite par les notes artificieuses que l'auteur y a insérées. Là, il se met à l'aise et donne un plus libre cours à sa malignité, quelquefois même aux dépens de la vérité. Mais pourquoi nous arrêter à ces premières productions de d'Alembert, pour faire connaître ses opinions et son dévoûment à la nouvelle philosophie? Ouvrons cette fatale *Correspondance*, triste monument de la haine et de l'orgueil de nos modernes incrédules. Là, l'âme de d'Alembert se montrera tout entière, et il se peindra lui-même avec des traits assez affreux, sans qu'il soit nécessaire de dérouler ses écrits. Cette

Correspondance, avec Voltaire et le roi de Prusse, avait été écrite, à ce qu'il paraît, pour la postérité : l'auteur avait fait faire deux copies de la première : l'une fut confiée à Condorcet, et l'autre à Watelet. Cette précaution annonce assez qu'il la destinait au public, et que la divine Providence l'aveuglait jusqu'à lui faire élever ce monument honteux de la corruption et de la perversité de son cœur. Là, dit un auteur peu suspect, M. Lacretelle, *d'Alembert et Voltaire firent un déplorable assaut de mépris pour la religion chrétienne. Un grand poète et un grand géomètre semblent s'y donner le divertissement de jouer une conspiration....... Une pensée domine dans leurs lettres, c'est celle de réunir contre la révélation toutes les forces de l'esprit philosophique.....* D'Alembert, dans ses lettres, donne à son ami des conseils et des renseignements utiles à leur cause; il le met au fait de tout ce qui se passait à Paris, lui indique les sujets à traiter, les hommes à tourner en ridicule, applaudit à ses sarcasmes, et paraît tout dévoué au triomphe de la philosophie. La *Correspondance* avec le roi de Prusse n'a pas un esprit différent; d'Alembert s'y montre l'ambassadeur de la philosophie auprès du monarque. Tantôt il recommande au roi des sujets à placer, de jeunes philosophes à favoriser; tantôt il le presse de chasser les jésuites, et Frédéric est obligé de lui reprocher son acharnement. Là, enfin, il le sollicite de demander au grand-seigneur la réédification du temple de Jérusalem, *pour les embarras de la Sorbonne et les menus plaisirs de la philosophie. Cette réédification*, écrivait-il, *est ma folie comme celle de la destruction de la religion chrétienne est celle du patriarche de Ferney*. (OEuvres de d'Alembert, tom. XVIII, p. 309.) Au milieu de tant de sarcasmes, des aveux étonnants échappent à sa plume : il se plaint, il s'indigne *de l'incroyable démence et sottise de l'auteur du* Système de la Nature*; et ce n'est pas*, ajoute-t-il, *la première fois que la philosophie a été menteuse et absurde*. (Lettre du 16 février 1783.) Ainsi commençait-elle à rougir de ses propres œuvres, et encore à son berceau, elle ne fut approuvée que du délire de la passion. D'Alembert vécut toujours à Paris, refusa la présidence de l'académie de Berlin, et résista aux pressantes sollicitations de l'impératrice de Russie, Catherine II, qui voulait lui confier l'éducation de son fils. Il jouissait d'une grande réputation, avait une correspondance très étendue, et obtint successivement pour 14,000 livres de pensions. Il passa les dernières années de sa vie dans des infirmités douloureuses, et mourut de la pierre le 29 octobre 1783, à l'âge de 66 ans. On dit que ses amis se relevaient pour le garder dans ses derniers instants, et l'empêcher de démentir les principes qu'il avait professés; ils se vantèrent après sa mort d'avoir mis obstacle à ce qu'il fit le *plongeon*, et La Harpe écrivait qu'un d'eux lui avait dit que d'Alembert faisait le *couard*. Grimm le traite assez mal : suivant lui, *il était accusé d'affecter très passionément la gloire d'être le chef du parti encyclopédiste, et d'avoir commis pour l'intérêt de cette gloire plus d'une injustice, plus d'une noirceur littéraire* (*V.* Condorcet)....

Ce qu'on ne saurait nier, c'est que les passions qu'inspire l'esprit de parti étaient bien sûrement celles dont il pouvait être plus susceptible...... Parlant ensuite du titre de chef qu'on lui donnait après la mort de Voltaire : *Cette dénomination*, dit-il, *ne fut jamais universellement reconnue. Aux yeux de beaucoup de gens, il l'avait plutôt usurpée que conquise; et aux yeux mêmes du grand nombre, la supériorité de ses titres littéraires contribua bien moins à l'y maintenir que la subtilité de ses intrigues et de sa politique.* (Correspondance, t. II, p. 373.) Ce portrait de d'Alembert ressemble assez à celui d'une autre critique qui lui reproche, *sous le masque de la modération, toutes les convulsions d'un amour-propre outré et vindicatif; une grande apparence de zèle pour la vérité et la gloire des lettres, et dans le fond la fausseté la plus raffinée, et la vanité d'un mérite de coterie.* Quoi qu'il en soit de son caractère et des passions de son cœur, d'Alembert sera toujours regardé comme un des propagateurs les plus zélés de la nouvelle philosophie, et un ennemi des plus adroits du christianisme, qu'il attaqua avec autant de ménagement que d'adresse; et la postérité apprendra de sa plume elle-même, qu'il trempa, ou plutôt qu'il dirigea cette conspiration qui, plus tard, renversa le trône et l'autel. Son mérite comme géomètre n'a pas été contesté, quoiqu'on ait répété souvent ce bon mot, qu'il était grand géomètre parmi les littérateurs, et grand littérateur parmi les géomètres; et il occupe dans cette catégorie un rang distingué. Comme écrivain, il n'est pas au-dessus du médiocre, et trop de défauts ternissent ses productions pour lui donner un rang plus honorable : considéré comme philosophe, il ne mérite que le mépris, puisqu'il tourna contre le ciel les dons qu'il en avait reçus, et fit servir pour le mal des talents qu'il pouvait si utilement employer. Bon géomètre, médiocre écrivain, mauvais philosophe, voilà en trois mots d'Alembert tout entier. Tous les ouvrages philosophiques et littéraires de d'Alembert ont été réunis et publiés à Paris sous le titre d'*Œuvres philosophiques, historiques et littéraires de d'Alembert*, 18 vol. in-8°, 1805. Cette collection renferme, 1° les *Mélanges de littérature et de philosophie* : les morceaux les plus frappants des mélanges sont l'*Essai sur les gens de lettres* : d'Alembert exige d'eux beaucoup d'indépendance. Le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, dont nous avons déjà parlé. *Abus de la critique en matière de religion* : l'auteur montre beaucoup de dextérité et d'esprit dans cet écrit, où il a l'art de cacher sa pensée, et de tenir un milieu perfide entre ceux qui attaquent de front la religion chrétienne et ceux qui n'en disent rien. 2° *Eloges lus dans les séances de l'académie française*. 3° *Correspondance* avec Voltaire et le roi de Prusse; enfin, quelques *Dissertations* et d'autres pièces moins importantes.

ALENÇON (Robert IV, comte d') *Voy.* Robert IV, comte d'Alençon, où nous parlons des princes qui ont possédé, depuis Robert, le duché d'Alençon. *Voy.* aussi François de France, duc d'Alençon.

ALEOTTI (Jean-Baptiste), architecte italien, né près de Ferrare, mort en 1630, était dans

une si grande pauvreté, qu'il fut obligé, pendant sa jeunesse, de servir les maçons en qualité de manœuvre, mais il apporta en naissant de si heureuses dispositions pour l'architecture, qu'à force d'en entendre parler, il en apprit toutes les règles, ainsi que celles de la géométrie, et fut même en état de publier des ouvrages sur ces sciences. Il prit beaucoup de part à ces fameuses disputes sur l'hydrostatique, qui s'élevèrent au sujet des trois provinces de Ferrare, de Bologne et de la Romagne, lesquelles sont très exposées aux inondations. C'est à lui que l'on doit la citadelle de Ferrare. Mantoue, Parme et Venise renferment des monuments qui font honneur à son nom.

ALER (Paul), né à Saint-Vith, petite ville du duché de Luxembourg, le 9 novembre 1656, entra chez les jésuites, et se distingua par son zèle et ses lumières, particulièrement à Trèves et à Cologne, où sa mémoire a été long-temps en vénération. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans la *Bibliothéca coloniensis* du P. Hartzheim, pag. 264. Ils ont pour objet la théologie, la philosophie, la morale, la piété, les belles-lettres. Ce savant et estimable religieux mourut à Dueren, dans le comté de Juliers, le 2 mai 1727. [Parmi ses ouvrages, celui qui a pour titre *Gradus ad Parnassum* est devenu livre élémentaire pour ceux qui étudient la poésie latine. On a aussi du P. Aler plusieurs tragédies latines, comme *Joseph*, *Tobie*, etc.]

ALERIA (Jean, évêque d') *V.* André.

ALES, ou Halès (Alexandre d'), prit son nom d'un village d'Angleterre où il naquit. Il enseigna à Paris la philosophie et la théologie, avec beaucoup d'éclat, dans l'école des frères mineurs, chez lesquels il avait pris l'habit en 1222. Ses contemporains, qui aimaient les titres emphatiques, lui prodiguèrent celui de *Docteur irréfragable* et de *Fontaine de vie*. Ceux qui liront sa *Somme de théologie*, imprimée à Nuremberg en 1484, et à Venise en 1575, en 4 vol. in-fol., n'y trouveront qu'une *Fontaine d'ennui;* non qu'il n'y ait de fort bonnes choses, mais parce qu'il y faut mettre trop de temps et de peines pour les découvrir. Alès mérite peut-être plus de considération par sa piété et ses vertus que par sa science. Il fait paraître plus de sensibilité que de connaissance d'antiquités ecclésiastiques. Il mourut à Paris le 27 août 1245. On voyait dans l'église des cordeliers son épitaphe en vers, où il était appelé

Gloria doctorum, decus et philosophorum.

ALÈS, *Alesius* (Alexandre), théologien de la confession d'Ausbourg, né à Edimbourg en 1500, fut d'abord catholique; mais en voulant convertir Patrice Hamilton, seigneur écossais, luthérien, il le devint lui-même. Il mourut en 1565. Il était ami de Mélanchton, et Bèze l'appela l'ornement de l'Ecosse. On a de lui des *Commentaires sur saint Jean*, in-8°; sur les *Épîtres de Timothée*, 2 vol. in-8°; sur l'*Epître à Tite*, in-8°; sur celle *aux Romains*, in-8°. [Lors du schisme de Henri VIII, il passa à Londres, où il enseigna sous la protection de Crammer; mais cet archevêque ayant été disgrâcié, Alesius se rendit en Allemagne et professa la philosophie à Francfort-

sur-l'Oder. En 1554, il assista avec Mélanchton aux conférences de Macbourg et à celle de Nauembourg, contre les disciples d'Osiander.]

ALESIO (Mathieu-Pierre d'), né à Rome, mort en 1572, se distingua également par son pinceau et par son burin. Il était élève de Michel-Ange, et avait su très bien saisir le génie de son maître. De toutes ses productions, la plus curieuse et la plus correcte est le *saint Christophe* qu'il peignit à fresque dans la grande église de Séville, en Espagne. Chaque mollet des jambes de cette figure colossale a une aune de large : qu'on juge par là des autres proportions du corps. Simple et modeste, cet artiste était le premier à rendre justice à ses rivaux.

ALESSI (Galeas), le plus célèbre architecte de son siècle, né à Pérouse en 1500, mourut en 1572. Sa réputation s'étendit dans presque toute l'Europe. Il fournit à la France, à l'Espagne, à l'Allemagne, des plans, non-seulement pour des palais et des églises, mais encore pour des fontaines publiques et des salles de bains, où il montra la fécondité de son génie. Plusieurs villes de l'Italie sont aussi ornées des édifices qu'il a construits; mais il n'en est aucune où l'on en trouve autant qu'à Gènes. Alessi était encore, dit-on, très instruit dans d'autres sciences, et très capable de traiter les affaires les plus importantes.

ALETHIUS. *Voyez* ALCIME.

ALEXANDRE LE GRAND, fils de Philippe, roi de Macédoine, né à Pella, 356 ans avant J.-C., la même nuit où le temple de Diane, à Ephèse, fut incendié. Ce prince annonça de bonne heure ce qu'il serait un jour. Les amusements de sa jeunesse furent des prodiges de force et d'adresse. Il dompta le cheval Bucéphale, qu'aucun écuyer n'avait pu réduire. *Qu'on me donne*, disait-il, *des rois pour rivaux, et je disputerai le prix aux jeux olympiques*. Il gémissait des victoires de Philippe, et se plaignait *qu'il prenait tout, et qu'il ne lui laisserait rien à faire*. Une imagination exaltée de cette sorte ne pouvait manquer de devenir fatale au repos du monde. Alexandre n'avait que 20 ans lorsqu'il succéda à son père; il commença ses conquêtes par la Thrace et l'Illyrie, et détruisit Thèbes. La famille et la maison de Pindare, qui étaient dans cette ville, furent conservées en mémoire de ce sublime poète; et il appréciait tellement Homère, qu'il portait toujours avec lui l'Iliade. Quand Alexandre eut achevé de soumettre les Grecs, il ne s'occupa plus que du projet d'accabler les Perses. Il défit l'armée de Darius au passage du Granique. Il conquit la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Pamphylie et la Cappadoce, en moins de temps qu'il n'en aurait fallu à un autre pour les parcourir. Ensuite, après avoir coupé le nœud gordien, il battit une seconde fois l'armée de Darius à Issus; et, dans cette journée, il s'empara de ses trésors, fit prisonniers sa mère, sa femme et ses enfants. Il les reçut avec la bonté d'un père et la magnificence d'un roi. Il se transporta dans leur tente, accompagné d'Ephestion son favori. Les reines s'étant prosternées devant celui qu'elles prenaient pour le roi, lui en firent des excuses, après avoir aperçu leur erreur. *Non, ma mère*, répondit le con-

quérant à Sysigambis, mère de Darius, *vous ne vous êtes point trompée; celui-ci est un autre Alexandre*. La bataille d'Issus fut suivie de la reddition de plusieurs villes, et surtout de Tyr, qui lui résista pendant quelque temps. Après le siége de cette ville, il passa en Judée, pour punir les Juifs, qui lui avaient refusé des secours que leurs liaisons avec les Perses ne leur permettaient pas de lui accorder. Jaddus, leur grand sacrificateur, vint avec beaucoup de pompe au-devant du monarque irrité, qui, changeant tout à coup de résolution, descendit de cheval, et adorant le nom du vrai Dieu, écrit sur la thiare du pontife, assura les Juifs de sa protection. Jaddus lui montra les prophéties de Daniel, où il était dit qu'un prince grec renverserait l'empire des Perses; et Alexandre étant entré dans le temple de Jérusalem, offrit un sacrifice au souverain dispensateur des victoires et des couronnes, dans le livre duquel sont écrites les destinées des peuples et des empires. Il marcha ensuite du côté de l'Egypte, où il s'arrêta pour bâtir la ville d'Alexandrie, qu'il voulait rendre le centre du commerce de toutes les nations. Il alla sacrifier au temple de Jupiter Ammon dans la Libye, pour faire répondre à l'oracle qu'il était fils de ce Dieu. Darius lui avait fait faire des propositions fort avantageuses qu'il refusa. Parménion ayant dit, dans cette occasion, qu'il les eût acceptées, s'il avait été à la place d'Alexandre : *Et moi aussi*, lui répondit son maître, *si j'étais Parménion*. Il ne songea plus qu'à aller chercher son ennemi, et le défit à la bataille d'Arbelle, l'an 330 avant J.-C. Darius avait, selon Justin, 400,000 hommes d'infanterie, et 100,000 de cavalerie. La journée d'Issus lui avait ouvert la Phénicie et l'Égypte; et la victoire d'Arbelle lui ouvrit le reste de la Perse et les Indes. Il attaqua Porus, de tous les rois de ce pays le plus digne de combattre Alexandre. Porus voulut en vain s'opposer à ce torrent impétueux. Alexandre le vainquit, et le rétablit ensuite sur son trône, le rendant néanmoins son tributaire, ainsi que les autres rois des Indes, où il envoya plusieurs colonies grecques, et y fit bâtir près de 70 villes. Ce fut avant de passer l'Hydaspe pour combattre Porus, que, frappé du danger de ce passage, il dit ces mots qui le font connaître tout entier : « O Athéniens, à » quels dangers je m'expose pour » être loué de vous! » De retour à Babylone, il y mourut d'un excès de vin, l'an 324 avant J.-C., à l'âge de 32 ans. On a dit, dans tous les temps, beaucoup de bien et beaucoup de mal d'Alexandre. Si on ne le regarde que comme un ambitieux, qui a fait tuer un grand nombre d'hommes, qui a porté le fer et le feu chez des nations paisibles, il doit être odieux, ainsi que tous les conquérants. Mais cette impression de haine s'affaiblit, si l'on fait attention que ce vainqueur de l'univers était, dans le cours même de ses conquêtes, poli et libéral; qu'il faisait des lois après ses victoires, établissait des colonies, faisait fleurir le commerce, protégeait les arts, envoyait à son précepteur Aristote une somme considérable pour perfectionner l'histoire naturelle; si l'on fait attention qu'il fut aussi habile à conserver ses conquêtes,

qu'heureux à les faire. Dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions mêmes, dit le président de Montesquieu, il avait une saillie de raison qui le conduisait. S'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire, ne laissant rien derrière lui, ni contre lui, n'éloignant point de sa flotte son armée de terre, se servant admirablement bien de la discipline contre le nombre. Il cimenta toutes les parties de son nouvel empire, en réunissant les Grecs et les Perses, et en faisant perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu. La mort de Darius son ennemi, massacré par un traître, lui arracha des larmes. La famille de ce malheureux roi reçut tant de bontés prévenantes de sa part, qu'elle pleura sa mort, comme celle du meilleur des pères. Le meurtre de Clitus son ami, son amour pour l'eunuque Bagoas, qu'il laissa régner en son nom, la manie de vouloir passer pour le fils d'un dieu, la vengeance outrée qu'il exerça contre les Tyriens qui avaient tué ses envoyés, et contre d'autres peuples dont le seul crime était une défense aussi juste que courageuse, sa cruauté envers le brave Betis, gouverneur de Gaze, etc., sont des taches bien grandes à sa réputation. La colère, le vin, l'orgueil, les femmes, l'amour contre nature, etc., se réunirent, vers la fin de ses jours, pour rendre sa mémoire méprisable et odieuse. Les historiens nous ont peint Alexandre d'une taille moyenne, le cou un peu penché, les yeux à fleur de tête, et le regard fier. Quelques anecdotes serviront à faire connaître son caractère, tel qu'il était quand les passions ne le dominaient pas. Un poète lui ayant présenté de mauvais vers, il le fit payer très libéralement, mais à condition qu'il ne se mêlerait plus d'en faire. Un autre de ces flatteurs qu'on appelle historiens, lui lisait, en traversant un fleuve, la description d'une de ses conquêtes, où la vérité était altérée par des exagérations ridicules : le conquérant indigné jeta l'ouvrage dans l'eau. Son amour pour les arts se signala dans plusieurs occasions. Sur la simple prière d'un philosophe (Anaximène) qui avait eu quelque part à son éducation, il pardonna à une ville (Lampsacus) qu'il avait juré de détruire. Il eut le bonheur peu commun d'avoir des amis tendres. Il est vrai que son attachement pour Ephestion fut soupçonné d'être peu honnête : mais l'histoire ne rapportant de ce favori que des actions louables et courageuses, il semble mériter qu'on n'ajoute point une entière foi à cette accusation, quoique, sous le règne du paganisme et de la philosophie profane, ce genre d'abomination ne fût que trop commun. La veille de la bataille d'Arbelle, on vint lui dire que plusieurs de ses soldats avaient comploté de prendre et de garder pour eux ce qu'ils trouveraient de meilleur dans les dépouilles des Perses : *Tant mieux*, dit-il, *c'est une marque qu'ils ont envie de se bien battre*. Ils était d'une générosité rare, et on a évalué à 300 millions les dons faits à ses soldats. Un jour, en regardant arriver des mulets chargés d'argent qu'on lui envoyait, il aperçut un des conducteurs, dont l'animal était mort en chemin, qui s'avançait avec peine sous le poids d'un

sac qu'il apportait sur son dos; il lui fit présent du sac. Une autre fois, s'étant arrêté un peu derrière sa troupe, au milieu d'une marche, dans une montagne couverte de neige, il rencontra un simple soldat à qui le froid et la fatigue avaient fait perdre connaissance; il le prit dans ses bras, le rapporta lui-même dans l'endroit où les autres l'attendaient avec du feu, et ne le quitta point qu'il ne l'eût vu parfaitement rétabli. Ces actions estimables sont balancées sans doute par un grand nombre de mauvaises; mais elles n'en sont pas moins remarquables dans un prince privé des lumières de la vraie religion, dénué des principes d'une morale sûre et conséquente, qui était aveuglé au point de prendre pour la vraie et seule gloire l'injustice et la barbarie des conquêtes. L'histoire d'Alexandre a été écrite en latin par *Quintus Curtius Rufus,* avec plus d'éloquence que de vérité; mais les faits principaux ne paraissent pas pouvoir être révoqués en doute. Plusieurs autres écrivains ont traité ce même sujet; leurs différents récits ont été savamment discutés par M. de Ste.-Croix, dans son ouvrage intitulé : *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre.*

ALEXANDRE, tyran de Phérès, dans la Thessalie, vaincu par Pélopidas, général des Thébains, l'an 364 avant J.-C., fut assassiné, quelques années après, par sa femme, aidée de ses trois frères, Tisiphon, Lycophron et Pitholaüs. Il s'était rendu redoutable par ses cruautés.

ALEXANDRE (Janneus), roi des Juifs, fils d'Hircan et frère d'Aristobule, régna en tyran, et périt d'un excès de vin, l'an 74 avant J.-C. Un jour qu'il faisait un festin à ses concubines, il fit crucifier 800 de ses sujets, qu'il avait faits prisonniers dans une révolte, et fit massacrer devant eux leurs femmes et leurs enfants. [Alexandre fit la guerre en Syrie, et fut ensuite défait sur les bords du Jourdain par Ptolomée Lathyre, roi d'Égypte. Peu sûr de ses propres sujets, qui le méprisaient, il établit une garde étrangère de 600 hommes. Le mécontentement général le détermina à porter la guerre en Arabie, où son armée fut défaite. Les Juifs se mirent alors en pleine révolte. Alexandre marcha contre eux, et cette guerre civile, qui dura six ans, coûta la vie à plus de 50,000 Juifs. Ceux-ci appelèrent à leur secours Démétrius, roi de Syrie, qui vainquit Alexandre; mais Démétrius s'étant retiré, Alexandre rentra dans Jérusalem, où il commit des cruautés inouïes. Il se livra ensuite à son goût pour la dévastation, et conquit en trois ans plusieurs places en Syrie, en Phénicie, en Arabie, etc. Il revint en vainqueur à Jérusalem, où la crainte le fit recevoir avec des acclamations de joie. Alexandre périt d'intempérance pendant qu'il faisait le siége du château de Ragaba.]

ALEXANDRE BALAS, roi de Syrie, qui régna quelques temps après la mort d'Antiochus Epiphane, dont il se disait fils, ne fut qu'un imposteur. Il fit alliance avec les Juifs, qui lui donnèrent du secours contre Démétrius Soter. Il vivait l'an 151 avant J.-C.

ALEXANDRE POLYHISTOR, né à Milet l'an 85 avant J.-C., écrivit 42 *Traités* de grammaire,

de philosophie et d'histoire, dont nous n'avons plus que quelques fragments dans Athénée, Plutarque, Eusèbe et Pline. On y trouve une concordance remarquable avec l'Histoire sainte, surtout dans ce qu'il dit du déluge, de la tour de Babel, etc. : fruit de la tradition primitive, encore subsistante, ou de la connaissance des livres inspirés qu'une version beaucoup plus ancienne que celle des Septante, et dont parle Eusèbe dans sa *Préparation évangélique*, avait répandue parmi les nations.

ALEXANDRE de Paphlagonie, né à Abonotique, était un charlatan dans le goût d'Apollonius de Tyane. Il courut le monde avec une vieille femme, à qui il ne s'attachait que pour ses richesses, et qu'il abandonna dès qu'elle fut ruinée. Il revint alors dans sa province, et de magicien s'érigea en prophète, au moyen de quelques oracles des sibylles, vrais ou supposés, qu'il arrangeait à sa fantaisie. Il avait de l'esprit, du savoir faire et de l'intrigue, et surtout l'avantage d'une taille et d'une figure imposante, qui n'était pas son moindre mérite aux yeux du vulgaire abusé. Il annonça l'avénement prochain du dieu Esculape. Quelques jours après, il montra un petit serpent qu'il tenait caché dans un œuf, et en fit le lendemain voir un autre beaucoup plus grand, qu'il donna pour le même. Cet animal était d'une privauté admirable, et faisait mille tours amusants. Il n'en fallait pas davantage pour en faire un dieu. On lui offrit des sacrifices et des dons précieux, on lui éleva des statues d'argent, on accourut de toutes parts pour entendre ses oracles; car il fallait bien qu'on rapportât quelque chose, pour tout ce qu'on lui présentait. Marc-Aurèle, qui se laissait aisément amuser par des cajoleries philosophiques, ne fut pas le dernier à être la dupe du charlatan, qui fut honorablement introduit à sa cour. Le préfet du prétoire eut la faiblesse de le faire consulter sur le sort d'une bataille. Le nouvel oracle promit la victoire, à condition qu'on jetterait un lion dans le Danube. La condition fut remplie et la bataille perdue. Le prophète ne se démonta point pour une prédiction qu'il prétendait avoir été mal entendue. Il ne fallut rien moins que sa mort, arrivée vers 178, pour arrêter la superstition; d'autant plus qu'il avait assuré qu'il vivrait 110 ans, et qu'il mourut à 70, d'un ulcère à la jambe. Lucien nous a laissé son histoire et son portrait.

ALEXANDRE-SÉVÈRE (Marcus-Aurelius-Severus-Alexander), empereur romain, fut adopté par Héliogabale, qui lui donna le nom d'Alexandre. Cet empereur, fâché que le jeune César n'imitât point toutes ses extravagances, forma le dessein de lui ôter la vie; mais, connaissant l'amour des soldats pour Alexandre, il n'osa pas en venir à l'exécution. Alexandre, proclamé Auguste et empereur, l'an 222, à l'âge de 13 ans, après la mort tragique d'Héliogabale, retrancha, par les sages conseils de sa mère Mammæa, tous les abus du règne précédent. La félicité de ses peuples fut son principal objet. Il passait ses jours entre des savants et des amis éclairés, pour s'instruire avec les uns, et consulter les autres. Il orna

Rome de nouvelles écoles pour les beaux-arts et les sciences. Il payait, non-seulement les professeurs qui les enseignaient, mais encore les écoliers pauvres qui avaient du goût pour l'étude. Il donnait un logement dans son palais aux gens de lettres distingués. Il savait récompenser et punir à propos. Un certain Turinus vendant le crédit qu'il avait auprès de l'empereur à ses protégés, Alexandre ordonna qu'il fût lié à un poteau, et qu'on allumât autour de lui du foin et du bois vert, tandis qu'un héraut crierait : *Le vendeur de fumée est puni par la fumée*. A son avénement, le palais impérial était un goufre où s'engloutissaient tous les revenus de l'empire. Il y avait beaucoup de charges inutiles ; il les supprima. Il ne garda, pour le service journalier, que les personnes nécessaires. Le luxe des équipages, et surtout celui des tables, fut proscrit. On ne servait sur celle d'Alexandre-Sévère, les jours de cérémonies, que deux faisans et deux poulardes. Pour faire un bon choix des personnes destinées aux emplois publics, il les annonçait avant que de les y nommer ; tous les particuliers pouvaient dire alors ce qu'ils savaient pour et contre eux. Quand les magistrats étaient nommés, il leur accordait toutes sortes d'honneurs, s'ils en étaient dignes, jusqu'à les faire monter avec lui dans sa litière. Il arrêta les fureurs des païens contre la religion chrétienne, et donna même un édit en faveur de ceux qui la professaient. On trouve dans ce rescrit cette maxime : *Qu'il est plus important que Dieu soit adoré, de quelque façon que ce soit, qu'il ne l'est que des négociants aient plutôt un lieu qu'un autre pour la facilité de leur commerce ;* maxime que dans ce siècle on lit d'une manière absolument inverse. C'était à l'occasion d'une place destinée à une église, que les païens voulaient enlever aux chrétiens, qu'Alexandre rendit cet arrêt en faveur de ceux-ci. Son bon esprit lui avait fait comprendre la sagesse de leur morale, et son bon naturel la lui faisait goûter. Lampride rapporte qu'il adorait J.-C. en son particulier, et qu'il plaça son image dans son *Lararium*, ou chapelle domestique. Il n'eut cependant pas le bonheur d'embrasser la foi chrétienne ; au moins n'en existe-t-il point de preuve. La conversion des princes est si difficile, leurs lumières sont combattues par tant de moyens de séduction, l'esprit de l'Évangile est si loin du faste, de l'orgueil et de la corruption des cours, qu'il n'y a pas de quoi s'étonner, si les plus spécieuses apparences et les plus favorables dispositions sont si rarement couronnées par l'événement. Obligé de faire la guerre à Artaxerce, il le vainquit, et se distingua autant par le maintien de la discipline que par son courage. Les Gaulois, accoutumés à la licence, se soulevèrent contre lui. Un de ses officiers, nommé Maximin, le fit assassiner, avec sa mère, près de Mayence, en 235, à l'âge de 26 ans. Le sénat décerna l'apothéose à l'un et à l'autre. Cet empereur avait toujours refusé de son vivant les titres de *Seigneur* et de *Dieu*, que l'impiété païenne avait prodigués à tant d'empereurs qui n'avaient mérité que ceux de *tyran* et de *monstre*. *Voy*. MAMMÉE.

ALEXANDRE I[er] (Saint), successeur de saint Évariste, dans le siége de Rome, l'an 109 de J.-C., mourut le 3 mai 119. Son pontificat fut de dix ans. Nous ne trouvons dans l'antiquité aucun détail sur sa vie. Il est compté parmi les martyrs dans le canon de la messe. Il a aussi le nom de *martyr* dans le *Sacrementaire* de Grégoire le Grand, dans l'ancien calendrier publié par le P. Fronteau, et dans tous les martyrologes. Les *Epîtres* qu'on lui attribue sont supposées.

ALEXANDRE II, auparavant nommé *Anselme*, était de Milan. On le tira du siége de Lucques, pour le placer sur celui de Rome en 1061. Cette élection ayant été faite sans la participation de l'empereur Henri IV, ce prince violent et simoniaque opposa au nouveau pape un homme très-corrompu dans ses mœurs, Cadaloüs, évêque de Parme, qui prit le nom d'*Honorius II*. Alexandre l'emporta sur son concurrent, le chassa de Rome, et le fit condamner dans plusieurs conciles. Hildebrand, connu depuis sous le nom de Grégoire VII, l'engagea à citer à son tribunal l'empereur Heni IV, qui fomentait le schisme. Ce fut par les soins d'Hildebrand que le pape, soutenu des armées de la comtesse Mathilde, se fit rendre les terres que les princes normands avaient enlevées au saint-siége. Nous avons de ce pape plusieurs *Epîtres*, parmi lesquelles on distingue celle qu'il écrivit aux évêques de France, à l'occasion des malheurs qu'essuyaient les Juifs. Plusieurs chrétiens, indignes de ce nom, avaient alors l'étrange dévotion de massacrer ces malheureux, s'imaginant gagner la vie éternelle par ces meurtres. Alexandre loue beaucoup les évêques de France de ne s'être pas prêtés à ces cruautés, contre un peuple autrefois chéri de Dieu, et que sa justice a dispersé sur la terre. La lettre qu'il écrivit à Harold, roi de Norwège, n'est pas moins remarquable, et prouve la puissance religieuse qu'exerçait alors pour le bien de l'humanité, le pontife romain, dans les glaces du nord comme dans les sables brûlants du midi. « Comme » vous êtes encore peu instruit, » lui écrivait-il, dans la foi et la » sainte discipline, c'est à nous, » qui avons la charge de toute » l'église, de vous éclairer par » de fréquentes instructions ; » mais la longueur du chemin » nous empêchant de le faire par » nous-même, nous en avons » donné la commission à l'arche» vêque de Brême, notre légat. » Soyez donc assuré qu'en sui» vant sa voix, c'est au saint-siége » même que vous rendez obéis» sance. » Il mourut le 21 avril 1073.

ALEXANDRE III, natif de Sienne, était cardinal et chancelier de l'Église romaine. Après la mort d'Adrien IV, en 1159, tous les cardinaux le choisirent pour lui succéder, à l'exception de trois cardinaux dyscoles, dont deux nommèrent l'antipape Victor IV, qui eut la brutalité d'arracher la chape des épaules du vrai pape, pour s'en revêtir. L'empereur Frédéric Barberousse assembla, l'an 1160, un conciliabule à Pavie, qui jugea en faveur de Victor. Alexandre III, retiré à Anagni, excommunia l'empereur. Quelque temps après, le pape se refugia en France, où l'empereur le poursuivit. Victor étant mort en 1164, Frédéric fit sacrer un autre pontife, sous

le nom de Paschal III, et l'obligea de canoniser Charlemagne. Alexandre quittant la France, où il avait été très bien accueilli par le roi Louis le Jeune, passa en Italie, pour armer les Vénitiens contre l'empereur. Frédéric, lassé de tous ces troubles, et obligé de fuir, offrit la paix au pontife. On se donna un rendez-vous à Venise, où l'empereur baisa les pieds de celui contre lequel il s'était armé. Calixte III, successeur de l'antipape Pascal III, abjura le schisme. Le sage et pacifique Alexandre le reçut avec la bonté d'un père, et le fit manger à sa table. Rien de plus opposé que le caractère de ce pape à la fable qui raconte qu'il mit le pied sur la gorge de l'empereur Frédéric, en disant : *Super aspidem et basilicum ambulabis.* Les plus grands ennemis du saint-siége avouent que c'est un conte destitué de toute vraisemblance. Alexandre rentra à Rome, y convoqua le troisième concile général de Latran, en 1179, et mourut deux ans après, le 30 août, chéri des Romains et respecté de l'Europe. Ce pontife abolit la servitude, et, en rendant la liberté aux sujets, il sut aussi apprendre la justice aux rois : il obligea celui d'Angleterre, Henri II, à expier le meurtre de saint Thomas de Cantorbéri. Il a été le premier pape qui s'est réservé la canonisation des saints ; réglement profondément sage, et nécessaire, non-seulement pour rendre la canonisation respetable, et la faire généralement recevoir, mais surtout pour remédier aux abus et à la légèreté avec laquelle la plupart des métropolitains procédaient à un jugement d'une telle importance. Plusieurs de ses prédécesseurs avaient déjà tâché de remédier à ce désordre, mais leurs efforts n'avaient pas complétetement réussi. (*V.* saint ULRIC.) La canonisation de saint Gautier, abbé de Pontoise, faite par l'archevêque de Rouen, en 1153, est le dernier exemple que l'histoire fournit des saints qui n'ont pas été cânonisés par les papes. Alexandrie de la Paille fut bâtie en son honneur. Luce III fut son successeur.

ALEXANDRE IV, évêque d'Ostie, de la maison des comtes de Segni, fut élu pape après Innocent IV, en 1254. Son premier soin fut de s'opposer à Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric, qui avait inquiété ses prédécesseurs. Il donna l'investiture du royaume de Sicile, dont ce tyran s'était emparé, à Edmond, fils du roi d'Angleterre. Alexandre favorisa, comme son oncle Grégoire IX, les religieux mendiants. Il accorda plusieurs bulles aux frères prêcheurs, contre l'université de Paris. Il condamna le livre fanatique de Guillaume de Saint-Amour, sur *les périls des derniers temps*, et l'*Évangile éternel*, composé par les franciscains. Le roi saint Louis l'ayant prié d'établir l'inquisition en France, le pape lui envoya des inquisiteurs en 1255. Vers ce temps il réunit en un seul corps cinq congrégations d'ermites, deux de Saint-Guillaume, et trois de Saint-Augustin. Alexandre travaillait à réunir l'Église grecque. avec la latine, et à armer les princes chrétiens contre les infidèles, lorsqu'il mourut à Viterbe, le 25 mai 1261, regardé comme un bon prince et un pontife zélé. Urbain IV lui succéda.

ALEXANDRE V naquit dans l'île de Candie, de parents très

pauvres, qu'il ne connut jamais. Cet homme, qui devait un jour être pape, mendia son pain de porte en porte. Un cordelier, qui remarqua dans ce jeune homme beaucoup de dispositions, l'instruisit et lui donna l'habit de son ordre; ce qui lui procura les moyens d'aller briller aux universités d'Oxford et de Paris. De retour en Lombardie, Galéas Visconti, duc de Milan, le fit tuteur de son fils, et sollicita pour lui l'évêché de Vicence, celui de Novarre, et enfin l'archevêché de Milan. Innocent VII l'honora de la pourpre, et le nomma son légat en Lombardie. Au concile de Pise, en 1409, il fut proclamé pape, et il y présida depuis la 19e session. Alexandre V, devenu pontife, n'oublia pas son ancien état, et son caractère parut assez élevé pour assortir ses sentiments et sa conduite à une si haute dignité. Il avait coutume de dire qu'*il ne pouvait être tenté, comme ses prédécesseurs, d'agrandir ses parents, puisqu'il n'avait jamais connu ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni neveu.* Il mourut en 1410, après avoir confirmé le concile de Pise.

ALEXANDRE VI naquit à Valence en Espagne. La plupart des auteurs italiens, presque toujours excessifs, soit en louange, soit en satire, n'ont point épargné ce pontife. Ils racontent qu'il acheta la tiare après la mort d'Innocent VIII, en 1492. Il était de la famille de Lenzoli par son père, et de celle de Borgia par sa mère. Il prit ce dernier nom lorsque son oncle maternel, Calixte III, fut fait pape. Calixte le fit cardinal en 1455, puis archevêque de Valence, et vice-chancelier. Sixte IV l'envoya légat en Espagne, où il fit paraître beaucoup d'esprit et de déréglement. Il eut (à ce qu'on prétend) d'une dame romaine, nommée Vannosa, quatre fils et une fille, tous dignes de leur père. César, le second de ses enfants, fut un monstre de débauche et de cruauté. La voix publique l'accusait, lui et son frère aîné, le duc de Candie, de s'être disputé les faveurs de leur sœur Lucrèce. On l'accusait d'avoir tué son rival, et de l'avoir jeté dans le Tibre. Alexandre VI, qui l'idolâtrait, malgré tous ses vices, employa toutes sortes de moyens pour procurer son élévation. Il n'y a point de forfaits dont on ne l'ait chargé dans cette vue : meurtres, assassinats, empoisonnements, simonie; on lui impute tous les crimes. Ce pontife, si décrié, ne laissa pas d'être lié avec tous les princes de son temps; mais il les trompa presque tous. Il engagea Charles VIII à venir conquérir le royaume de Naples; et dès que ce prince s'en fut rendu maître, il se ligua avec les Vénitiens et avec Maximilien, pour lui arracher sa conquête. Louis XII, le père de son peuple, rechercha l'alliance de ce pape, dont il avait besoin pour faire casser son mariage avec la fille de Louis XI. Alexandre, continuant toujours à combler de bienfaits son fils César de Borgia, lui fournit des troupes pour conquérir la Romagne, et ne fut payé que d'ingratitude. Il finit, dit-on, une vie infâme par une mort honteuse. On raconte qu'en 1503, le pape et son fils César voulant hériter du cardinal Corneto et de quelques autres cardinaux, prirent, par mégarde,

le poison qu'ils leur avaient préparé; que le premier en mourut, et que Borgia son fils n'échappa à la mort qu'en se faisant mettre dans le ventre d'une mule. Ce récit de la mort d'Alexandre VI est de Guichardin, auteur contemporain; mais Voltaire, qu'on ne soupçonnera pas de trop de zèle pour défendre la mémoire des papes, a donné quelques raisons d'en douter, dans sa *Dissertation sur la mort de Henri IV*. « J'ose dire à Guichardin, dit-il : L'Europe est » trompée par vous, et vous l'a» vez été par votre passion; vous » étiez l'ennemi du pape, vous » en avez trop cru votre haine et » les actions de sa vie. Il avait, à » la vérité, exercé des vengean» ces cruelles et perfides contre » des ennemis aussi perfides et » aussi cruels que lui. De là vous » concluez qu'un pape de 74 ans » n'est pas mort d'une façon na» turelle; vous prétendez, sur » des rapports vagues, qu'un » vieux souverain, dont les cof» fres étaient remplis alors de » plus d'un million de ducats d'or, » voulut empoisonner quelques » cardinaux pour s'emparer de » leur mobilier. Mais ce mobi» lier était-il si important? Ces » effets étaient presque toujours » enlevés par les valets de cham» bre avant que les papes pus» sent en saisir quelques dépouil» les. Comment pouvez-vous » croire qu'un homme prudent » ait voulu hasarder, pour un » aussi petit gain, une action » aussi infâme, une action qui » demandait des complices, et » qui, tôt ou tard, eût été décou» verte? Ne dois-je pas croire le » journal de la maladie du pape, » plutôt qu'un bruit populaire? » Ce journal le fait mourir d'une » fièvre double-tierce : il n'y a » pas le moindre vestige de » preuve de cette accusation in» tentée contre sa mémoire. Son » fils Borgia tomba malade dans » le temps de la mort de son père; » voilà le seul fondement de » l'histoire du poison. » Les protestants ont souvent opposé aux catholiques les vices d'Alexandre VI, comme si la dépravation d'uu pontife pouvait retomber sur une religion sainte, et que le christianisme, pour être l'ouvrage de Dieu, dût anéantir, dans ses ministres, le germe des passions humaines! Ce n'est point la tiare qui a rendu Alexandre VI vicieux, c'est son caractère. Il l'aurait été également, quelque place qu'il eût occupée. (*Voy*. Jean XII.) La Providence permit que ses crimes ne troublassent pas l'Église, et que, dans ce temps critique, elle n'eût ni schismes ni hérésies à combattre. « Si Dieu a permis, dit un » auteur moderne, que les chefs » d'une religion sainte ne fus» sent pas toujours des hommes » sans reproches et sans vices, » c'est parce que la conservation » de la religion chrétienne ne » dépend pas de la sagesse et de » la vertu de ses pontifes, mais » de la parole de J.-C. et de l'ef» fet immuable de la promesse » solennelle qu'il a faite de con» server son Église jusqu'à la fin » des siècles. Le sort des empires » de la terre dépend de la sagesse » et de la conduite de leurs mo» narques : il ne faut qu'un » prince faible ou vicieux pour » les précipiter du faîte de la » gloire dans la confusion et le » néant. Les péchés des princes » et des peuples, dit l'Ecclésias» tique (ch. 10, v. 8), renver» sent les états, et en donnent la

» possession à des peuples étrangers. Si donc les faiblesses, les » scandales, l'imbécillité ou l'imprudence de quelques papes » n'ont pu ébranler les fondements de la vraie Église, c'est » que Dieu lui-même les a affermis, et leur a donné une consistance que les hommes et le » temps ne peuvent ébranler. » (Dan. 2, v. 44.) Telle est la » conclusion qu'on doit tirer de » quelques endroits humiliants » de l'histoire de l'Église. » C'est principalement depuis ce pontife, que les papes ont commencé à jouer un rôle dans le monde comme princes séculiers. Ceux qui l'ont comparé à Néron ne savent pas que la politique d'Alexandre VI fut aussi adroite que celle de cet empereur fut insensée. La bulle *Inter cœtera*, qui partage les terres nouvellement découvertes entre les rois d'Espagne et de Portugal, a donné lieu a bien de gauches déclamations sur le pouvoir temporel du pape. Outre que ce pouvoir était alors une opinion reçue, il est tout naturel de ne voir dans cette bulle qu'une décision conciliatoire propre à prévenir des disputes et des guerres entre deux puissants princes. Ce qui semble avoir le ton d'une véritable concession, n'est que le langage d'un arbitre qui parle dans un différend, et qui fixe les lots des contendants. Au lieu de blâmer un tel décret, ne faudrait-il pas plutôt regretter le temps où les pontifes, d'une parole, cimentaient la concorde des rois; où, à la voix du père commun des chrétiens, s'évanouissaient, sans résistance et sans bruit, les semences des plus longues et des plus sanglantes contestations? Alexandre Gordon a écrit la *Vie* de ce pape en anglais. Cet ouvrage curieux, et assez impartial, a été traduit en français, en 1732, in-12, 2 vol. J. Burchard avait aussi publié la vie d'Alexandre VI en latin, Hanovre, 1607, in-4°. Tout le monde connaît ce distique latin, au sujet de la simonie reprochée à ce pape :

Vendit Alexander Claves, altaria, Christum;
Vendere jure potest, emerat ille prius.

ALEXANDRE VII, naquit à Sienne en 1599, de l'illustre maison de Chigi. D'abord inquisiteur à Malte, vice-légat à Ferrare, nonce en Allemagne, évêque d'Imola et cardinal, il fut enfin pape en 1655, après la mort d'Innocent X. Il commença son pontificat par des réformes qui donnèrent une grande idée de lui. Un de ses premiers soins fut d'approuver la bulle d'Innocent X, son prédécesseur, contre les cinq propositions de l'évêque Jansénius, et il prescrivit le fameux formulaire de 1665, devenu indispensable pour distinguer les sectaires d'avec les catholiques, l'erreur employant tous les jours de nouveaux artifices pour surprendre la vigilance des pasteurs et séduire leurs ouailles. Les jansénistes ne manquèrent pas de parler de ce formulaire comme d'une tyrannie odieuse, d'une violence exercée sur les esprits et les consciences, et ils ont cabalé plus d'une fois dans les cours et les tribunaux civils, pour se mettre à l'abri d'un moyen qui les décelle et les démasque. Il faut convenir néanmoins qu'il n'y eut jamais moyen plus légitime, plus raisonnable et plus canonique. « Ce moyen, dit un grand archevêque, a toujours été en » usage dans l'Église de J.-C.; il

» a fait, depuis la fondation du » christianisme jusqu'à ce siècle, » la sauvegarde de la doctrine » catholique; sans lui l'arianisme » devenait la religion du monde » entier; et après lui le nestoria-» nisme eût joui du même triom-» phe; tous les symboles, toutes » les professions de foi, eussent » échoué dans l'épreuve qui de-» vait distinguer les fidèles des » sectaires, les uns et les autres » les récitant avec un empresse-» ment égal. L'hérésie a imaginé, » dans tous les temps, des sub-» tilités que les déclarations gé-» nérales d'orthodoxie, et même » l'énumération ordinaire des ar-» ticles de la croyance catholi-» que, ne combattaient pas d'une » manière formelle. Par ce moyen, » les sectaires se mêlaient à la so-» ciété des fidèles, la troublaient » et la corrompaient, sans qu'on » pût effectuer une séparation » essentielle à la pureté de la foi, » et même à la tranquillité de » l'état. Dans ces circonstances, » l'Église exigeait des déclara-» tions si précises et si directe-» ment opposées à l'erreur, qu'il » n'y avait pas moyen de tergi-» verser. Le mot *Omousios*, et » quelque temps après le mot » *Theotocos*, ont étouffé les deux » plus grandes hérésies qui aient » désolé l'Église de Dieu. Les » symboles les plus orthodoxes, » les professions de foi les plus » claires, n'avaient pu ôter le » masque à l'erreur, jusqu'à ce » qu'on eût touché le point for-» mel et précis d'une manière » qui ne se prêtait à aucune » équivoque. Il fallait jurer la » consubstantialité, la maternité » divine, comme l'expression » exclusivement sûre de l'or-» thodoxie. On disait anathême » à quiconque hésitait un mo-» ment, et c'est par cette pru-» dente sévérité que la pureté de » la doctrine de J.-C. est parve-» nue jusqu'à nous. L'usage des » formulaires, les serments par-» ticulièrement dirigés contre » quelque erreur tortueuse et ha-» bile à tromper la vigilance des » pasteurs, sont donc autorisés » dans l'Église de Dieu. Le for-» mulaire d'Alexandre VII n'est » pas une nouveauté; c'est l'imi-» tation des moyens que les pè-» res et les conciles ont adoptés » dans les plus beaux temps de » l'Église, pour conserver l'in-» tégrité du dogme et de la mo-» rale; le droit d'employer ces » moyens ne peut être enlevé » aux évêques, il leur appartient » de droit divin. Ils sont, selon » l'expression de saint Paul, les » gardiens du dépôt de la foi. » Les empêcher d'y veiller d'une » manière efficace, c'est anéantir » leur ministère. » (*Voyez* Clément XI, Jansenius, Montgeron, Paris, etc.) Quelques années après, Alexandre eut une affaire très sérieuse avec la France. L'ambassadeur de cette couronne, duc de Créqui, ayant refusé de se conformer à la loi qui abrogeait des franchises nuisibles à l'ordre public, et faisant le maître dans Rome, fut insulté par la garde corse. Quoique le pape fût lui-même dans le cas de demander satisfaction, il fut obligé par Louis XIV, devenu singulièrement absolu à l'égard de tous les souverains de l'Europe, de casser cette garde, d'élever dans Rome une pyramide avec une inscription qui contenait l'outrage et la satisfaction, et d'envoyer le cardinal Chigi, son neveu, en qualité de légat *a latere*, à la cour de Versailles, pour y faire des excuses

de la conduite des Corses. Louis XIV le força encore à rendre Castro et Ronciglione au duc de Parme, et à donner des dédommagements au duc de Modène, pour ses droits sur Comacchio. Alexandre VII, sorti de cette dispute, ne songea qu'à embellir Rome. Il protégea les gens de lettres, et conversa avec eux. Ce pape avait des talents qui le rendaient digne de leur entretien. En 1650, on publia au Louvre un vol. in-fol. des *poésies* qu'il avait faites dans sa jeunesse, lorsqu'il était de l'académie des *Filomati* de Sienne. Son amour pour les lettres se signala par les sommes qu'il donna pour achever le collége de la Sapience, qu'il orna d'une belle bibliothèque. Il mourut l'an 1667.

ALEXANDRE VIII, né à Venise, en 1610, du grand-chancelier de la république, Marc Ottoboni, étudia d'abord à Padoue, et ensuite à Rome, où il fit éclater son génie pour les affaires ecclésiastiques. Il fut successivement évêque de Bresse et de Frascati, puis cardinal. Il fut élevé sur la chaire de saint Pierre, en 1689, après la mort d'Innocent XI. Louis XIV, qui avait eu des démêlés avec son prédécesseur, lui rendit Avignon. Mais ce pape n'en publia pas moins une bulle contre les quatre articles de l'assemblée du clergé de France, de l'année 1682, et continua de refuser des bulles aux prélats qui avaient été de cette assemblée. Dans cette bulle, datée du 4 août 1690, il parle en homme très convaincu de l'obligation de condamner lesdits articles. *Nos qui jurium ecclesiasticorum assertores in terris a Domino constituti sumus, dies noctesque in amaritudine animæ nostræ cogitantes, manus nostras cum lacrymis et suspiriis levavimus ad Dominum, eumque toto cordis affectu rogavimus, ut nobis potenti gratiæ suæ auxilio adesset, quo ardua hac in re commissi nobis apostolici muneris partes salubriter exequi valeremus, eaque consideratione adducti, ac ne supremo judici rationem villicationis nostræ reddituri, negligentiæ in credita nobis administratione argueremur*, etc. (*Voy.* INNOCENT XII.) Ce pontife secourut l'empereur Léopold Ier et les Vénitiens, par de grandes sommes, pour combattre plus avantageusement les Turcs. Il mourut le 1er février 1691. Il rétablit, en faveur de ses parents, la plupart des dignités qu'Innocent XI avait abolies. Il fut moins désintéressé que ce pontife; mais il eut des qualités que l'autre n'avoit pas; l'activité, la prudence, la politique et la modération. Il ne répandit pas moins de bienfaits sur les pauvres que sur ses parents.

† ALEXANDRE Paulowitz, empereur de Russie, fils aîné de Paul Ier et de sa seconde femme, Sophie Fédérowna, princesse de Wurtemberg-Stuttgard, naquit le 22 décembre 1777. Il fut marié le 9 octobre 1793, à Elisabeth Alexiowna, princesse de Baden; proclamé empereur le 24 mars 1801, et couronné à Moscou le 27 septembre suivant. Catherine II, son aïeule, avait pris un grand soin de l'éducation de ce prince, qu'elle avait confiée à M. de la Harpe, colonel, né dans le canton de Vaud, en Suisse. Le jour même de son couronnement, Alexandre Ier fit publier un ukase portant exemption de recrutement pour l'armée, diminution

d'impôts, et défense de faire aucune poursuite pour le paiement des amendes; ordre de mettre en liberté les détenus pour dettes : le même ukase accordait une amnistie générale pour tous les déserteurs. Non content de ces bienfaits, le nouvel empereur établit une commission pour examiner les motifs d'exil, et adoucir en même temps le sort des exilés. Il ordonna, dans tout son empire, l'uniformité des poids et mesures; et, afin de protéger le commerce, il accorda à la noblesse le droit de l'exercer en gros, sans déroger. Il donna ses soins particuliers à l'administration de la justice; *établit des punitions pécuniaires* contre les juges qui prononceraient des sentences iniques, et contre les particuliers qui soutiendraient des procès injustes; décidant, en outre, qu'en matière criminelle, et pour une condamnation à mort, l'unanimité des juges serait désormais nécessaire. Vers ce même temps, Alexandre Ier renonça publiquement au titre de grand-maître de l'ordre de Malte, que Paul Ier s'était arrogé. Ces mesures sages et bienfaisantes lui captivèrent aussitôt l'amour de ses peuples : il n'en fut pas de même de celles qui eurent pour but d'abolir la censure, de déclarer les imprimeries libres, ni la permission qu'Alexandre accorda d'introduire sans examen, dans ses états, toute sorte de livres. Plus tard il connut leurs funestes effets; et modifia entièrement cette décision dangereuse. En 1802 le czar eut, à Mémel, avec le roi de Prusse, une entrevue où l'on discuta les affaires de la France, au moment où Buonaparte venait de se déclarer premier consul. En septembre 1801 il se rendit au camp de Kraproi-Sélo, faisant précéder son départ d'un *ukase* par lequel il dispensait toutes les villes et villages par où il devait passer, des dépenses qu'ils avaient coutume de faire dans de pareilles occasions. Ayant accueilli avec bonté, dans son voyage, les plaintes de ses sujets opprimés, Alexandre, de retour dans sa capitale, changea l'organisation du sénat et du ministère, et circonscrivit le pouvoir des gouverneurs généraux. Un nouvel ukase, publié au mois de décembre, accorda à tous les Russes, sans distinction, la faveur dont jouissaient les nobles, de ne voir jamais confisquer leurs biens héréditaires, quels que fussent les crimes pour lesquels ils seraient condamnés. Afin de mieux répandre ses bienfaits, il maintint, pendant quelques années, la paix entre la Russie et la France, fonda, en 1804, une école publique en Géorgie, à Téflis, ouvrit l'université de Wilna, établit un séminaire pour l'instruction des clercs catholiques, et rendit une ordonnance pour l'organisation de l'enseignement de la médecine et de la chirurgie. Il fonda aussi une université à Cherson, et un *muséum* de marine à Pétersbourg. L'enseignement public fit de rapides progrès en Russie, et en 1805 il y avait 494 instituts d'éducation, dirigés par 1,475 maîtres, et fréquentés par 33,484 écoliers, qui lui coûtaient plus de deux millions de roubles. Après la rupture du traité d'Amiens, Alexandre ayant vainement offert sa médiation entre la France et l'Angleterre, cessa d'avoir des relations amicales avec la première de ces puissan-

ces. Buonaparte avait pris le titre d'empereur ; M. de Markow, ministre de Russie, et le général Hédouville, ministre de France, quittèrent, en 1804, et presque en même temps, l'un Paris, et l'autre Pétersbourg. L'année suivante, le czar signa avec l'Angleterre un traité d'alliance offensive et défensive, dans lequel entrèrent l'Autriche et la Suède : on avait stipulé dans ce traité de s'opposer à l'agrandissement de la France. Cependant Alexandre voulut encore tenter les voies de négociation, et envoyer à Paris M. de Novozilzow; mais ce diplomate, arrivé à Berlin, apprit que Buonaparte se faisait couronner roi d'Italie. Il quitta alors la Prusse, après avoir publié une *Note* très énergique contre l'ambition de la France. La guerre devint inévitable, et les troupes russes, ayant à leur tête Alexandre, quittèrent Pétersbourg au mois d'août, mais l'armée autrichienne les avait devancées sur le Danube; elles arrivèrent au moment où se donna la bataille d'Austerlitz, autrement appelée la bataille des Trois Empereurs. Après cette défaite, Alexandre ne voulut prendre aucune part aux négociations de l'empereur d'Autriche, et retourna à Pétersbourg, laissant sur les frontières de l'Allemagne, une grande partie de ses troupes. En 1806, il s'unit à la Prusse, menacée par la France; mais quand les Russes se rendirent dans ce pays, la bataille d'Iéna avait décidé du sort de la Prusse. L'armée d'Alexandre se retira derrière la Vistule et soutint, pendant l'hiver, des attaques meurtrières à Pulstuk et à Prussik-Eylau. Dans le printemps de 1807, Alexandre vint rejoindre son armée, se trouva à la bataille de Friedland, où les armées russe et prussienne furent repoussées. S'étant retiré derrière le Niémen, Alexandre eut sur ce fleuve une entrevue avec Napoléon, dont le résultat fut la paix de Tilsitt (8 juillet 1807). De retour dans sa capitale, il publia une *déclaration* contre l'Angleterre, à l'occasion du bombardement inattendu de Copenhague. La Suède étant alliée de l'Angleterre, le czar déclara à la première la guerre, qui dura deux ans. Vers la fin de septembre 1808, le czar eut encore une conférence avec Napoléon, à Erfurt, où il paraît que Napoléon établit les premières bases de son *système continental*. Il faut dire aussi que Napoléon avait eu l'adresse de surprendre le cœur naturellement confiant et magnanime d'Alexandre, qui éprouva d'abord pour lui de l'amitié, de la confiance et même une espèce d'admiration. Après cette conférence, Alexandre se rendit en Finlande, province conquise par Pierre *le Grand*, et que la Suède lui cédait de nouveau. Il y fit l'ouverture des états de cette province, reçut le serment de ses sujets finlandais. Bientôt après les hostilités ayant recommencé entre la France et l'Autriche, le czar se déclara pour la première et fit renvoyer de ses états les ministres et consuls autrichiens. Deux énormes puissances réunies, comptant chacune 50 millions de sujets, semblaient prêtes à envahir le monde entier, lorsque l'état déplorable du commerce en Russie, où des plaintes s'élevaient de toutes parts, ne permit pas au czar de fermer ses ports aux vaisseaux anglais.

La mésintelligeuce s'introduisit bientôt entre les cabinets de Paris et de Pétersbourg. On entama des négociations qui échouèrent, et la guerre était à peine déclarée, que 500,000 Français étaient déjà sur la Vistule. Les batailles de Smolensk et de la Moskowa (le 9 septembre 1812) furent désastreuses pour les Russses, qui se replièrent sur Moscou, et attirèrent ainsi les Français dans le cœur de la Russie, On ignore encore si ce fut par la volonté d'Alexandre ou par un ordre secret du sénat, que l'on livra aux flammes l'immense ville de Moscou, où les Français ne trouvèrent que des ruines. Alexandre sut temporiser avec Napoléon, qui n'effectua sa retraite que lorsque l'hiver était déjà avancé : elle fut désastreuse ; le froid était excessif, et cette belle armée périt, presque tout entière, dans les glaces de la Moscovie et de la Lithuanie. Les Russes, après avoir remporté deux victoires, à Smolensk et à la Bérésina, s'emparèrent de toute la Pologne. C'est alors qu'Alexandre Ier publia à Varsovie, le 22 février 1813, une *déclaration* par laquelle il invitait tous les souverains et tous les peuples à secouer le joug de Napoléon, à s'unir à lui, et leur apportait en exemple la résistance héroïque des Espagnols. Sa voix fut entendue. L'armée prussienne, commandée par le général York, se sépara des Français, avant même que le roi de Prusse en eût aucun indice. Cette armée, unie à celle des Russes, reconquit ce dont les Français s'étaient emparés en Prusse et en Saxe, où ils ne conservaient plus que peu de places fortes. Une proclamation d'Alexandre et de Frédéric-Guillaume III, datée de Kalisch, le 13 mars, déclarait que la confédération du Rhin était dissoute, et que ces deux souverains aideraient les princes et les peuples de l'Allemagne à conquérir leur indépendance. En attendant, Napoléon ayant levé à Paris une nouvelle armée, arriva dans le cœur de la Saxe en mai 1813, gagna les batailles de Lutzen et de Bautzen, et occupa Dresde. Le czar se trouva à ces deux journées, où son courage lui fit courir les plus grands dangers. Napoléon poussa ses succès jusqu'à Breslau, en Silésie. Alors Alexandre lui proposa un armistice qui fut accepté. Jusqu'alors l'empereur d'Autriche et le roi de Bavière avaient refusé d'entrer dans la coalition : le premier eut une entrevue à Prague avec Alexandre et Frédéric-Guillaume, qui parvinrent enfin à le détacher des intérêts de Napoléon. Sur ces entrefaites le fameux général Moreau vint à Prague, où Alexandre le reçut avec distinction. L'armistice ayant expiré le 16 août, les trois armées alliées marchèrent sur Dresde ; là se donna la sanglante bataille du 27 et du 28, que les alliés perdirent, et où le général Moreau fut tué d'un coup de boulet qui lui fracassa les deux jambes. La bataille de Leipzig, qui dura trois jours (le 16, 17 et 18 octobre), dissipa toutes les espérances de Napoléon. Il y perdit encore tout son matériel, les trois quarts de son armée, et fut contraint de se retirer sur le Rhin. On lui offrit les mêmes conditions honorables qu'on lui avait proposées lors de l'armistice, et il eut la folie de les refuser de nouveau. Les princes coalisés, soutenus par la politique et l'argent de l'Angleterre se décidèrent à pénétrer dans le

territoire français par la Suisse et par l'Alsace. Dans toutes les villes françaises, Alexandre Ier fit admirer sa modération, sa justice et sa bonté. Plusieurs Français fidèles eurent avec le czar des conférences secrètes, ayant pour but le retour des Bourbons. Des commissaires de Louis XVIII étaient réunis et tacitement reconnus au quartier-général d'Alexandre. Après diverses rencontres, où les succès furent variés, une armée de 150,000 hommes, d'après les conseils d'Alexandre, s'avança sur Paris; elle était commandée par le roi de Prusse et le général Schwartzemberg. Le 30 mars 1814, cette capitale fut attaquée à 6 heures du matin; le feu continua jusqu'à trois heures et demie. Alors le prince de Schwartzemberg et le maréchal Marmont conclurent une capitulation, en vertu de laquelle la garnison française effectua sa retraite. La réponse que fit Alexandre aux maires de Paris est digne de remarque, et par sa justesse et par sa modération. « Le » sort de la guerre, leur dit le czar, » m'a conduit jusqu'ici; votre » empereur, qui était mon allié, » est venu jusque dans le cœur » de mes états, y apporter des » maux dont les traces dureront » long-temps.... Je suis juste, » et je sais que ce n'est pas le » tort des Français. Les Français » sont mes amis.... Je promets » ma protection spéciale à la » ville de Paris.... Il vous faut » donner un gouvernement qui » vous procure le repos et le pro» cure à l'Europe. C'est à vous » d'émettre votre vœu. Vous me » trouverez toujours prêt à se» conder vos efforts... » Alexandre tint parole, et mit sa gloire dans la plus noble modération. A son entrée dans Paris, les cris de *vive le Roi! vivent les Bourbons!* l'avertirent du véritable vœu de la nation. Aussi il publia, au nom des souverains alliés, une déclaration annonçant *qu'il ne traiterait plus avec Napoléon Buonaparte ni avec aucun membre de sa famille; qu'il respecterait l'intégrité de l'ancienne France telle qu'elle avait existé sous ses rois légitimes, attendu que, pour le bonheur de l'Europe, il fallait que la France fût grande et forte; qu'il reconnaîtrait la constitution que la nation française se donnerait, etc.* Bientôt après, le sénat prononça la déchéance de Buonaparte, et proclama le rappel des Bourbons. Ce fut aussi le généreux Alexandre qui fit proposer à Buonaparte de se choisir un lieu de retraite pour lui et pour sa famille. Buonaparte choisit l'île d'Elbe: il se trouvait à Fontainebleau, où il était arrivé au moment que MM. Schwartzemberg et Marmont signaient la capitulation de Paris. Parmi plusieurs mots heureux d'Alexandre, nous citerons le suivant: lorsqu'il passa par la place Vendôme, il jeta ses regards sur la statue de Buonaparte, perchée sur la colonne, et dit: « Si j'étais » placé si haut, je craindrais d'en » être étourdi... » Le czar visita les monuments et les établissements les plus remarquables de la capitale. Le 21 avril, près d'un siècle après que Pierre le Grand avait honoré de sa présence l'académie des sciences, l'empereur Alexandre vint assister, ainsi que le roi de Prusse, à la séance publique de l'académie française, dans laquelle on décerna le *prix d'éloquence* au jeune Villemain. Le czar joignit à Compiègne Louis XVIII, qui fit

son entrée dans Paris, le 4 mai. Vêtu comme un simple particulier, Alexandre s'était placé à une croisée; mais il fut reconnu et salué presqu'avec le même enthousiasme avec lequel l'on célébrait le retour des Bourbons. Le 30 mai 1814, fut signé à Paris, entre toutes les puissances, le *Traité* qui semblait devoir assurer la paix de l'Europe. Le lendemain, Alexandre Ier dîna avec le roi; les fenêtres étaient ouvertes, et une foule immense remplissait le jardin des Tuileries. Au premier coup de canon qui annonçait la paix générale, on put distinguer la joie qu'en ressentaient les deux monarques; elle se communiqua à tous les spectateurs, et l'on entendit à la fois, les cris de *vive le Roi! vive Louis le Désiré!* et de *vive Alexandre! vive le pacificateur de l'Europe!* Le czar et le roi de Prusse quittèrent Paris le 1er juin: ils s'embarquèrent à Calais, et descendirent le 6 à Douvres, où les attendait le duc de Clarence. Ils firent le lendemain leur entrée à Londres, et y furent reçus par le prince régent (aujourd'hui Georges IV) et par les anglais, avec tous les honneurs dus à leur rang. Des fêtes magnifiques furent données. Les deux souverains assistèrent à une séance du parlement, où l'on discuta sur le mariage de la princesse Charlotte de Galles. Après avoir visité les beaux établissements de Londres, l'arsenal de Portsmouth, l'université d'Oxford, et avoir assisté à une revue navale de 100 bâtiments de guerre, Alexandre Ier et Guillaume-Frédéric III retournèrent à Calais, d'où le czar partit pour Pétersbourg; il y arriva le 25 juillet. Quoiqu'il eût envoyé un rescrit pour défendre toute sorte de fête dispendieuse, on avait fait dans la capitale de grands préparatifs pour le pacificateur de l'Europe. Il refusa, avec la plus rare modestie, le titre de *béni*, que lui avait déféré le sénat. Au bout de quelques jours, il se rendit au congrès de Vienne, et y fit son entrée solennelle le 25 septembre 1814. Alexandre trouva dans cette cour les rois de Prusse, de Danemarck et de Wurtemberg. Le 18 octobre, une cérémonie réunit les souverains au *Prater*. François II, voulant descendre de cheval, cherchait quelqu'un de sa suite, et l'*étiquette allemande* ne permettait pas à un empereur de descendre tout seul. Alexandre s'aperçut de son embarras, sauta lestement à bas de cheval, et vint offrir la main à son ami. D'après une ancienne coutume, François II donna à chacun des souverains qui se trouvaient à Vienne, un de ses régiments. Alexandre eut le régiment de Hiller; et à cette occasion, l'impératrice d'Autriche broda elle-même pour ce régiment un drapeau qui portait cette légende: *Union indissoluble entre Alexandre et François*. Au retour d'un voyage que le czar fit en Hongrie, avec François II et le roi de Prusse, le congrès s'ouvrit au commencement d'octobre, Alexandre donna son adhésion au projet d'une constitution fédérative de l'Allemagne, s'intéressa vivement à la liberté de la Suisse, au projet de marier le prince héréditaire d'Oldenbourg avec la princesse Caroline, fille unique du roi de Danemarck; mais il insista fortement pour obtenir le titre de roi constitutionnel de la Pologne, qui serait réunie à l'empire russe. Cette

proposition ayant trouvé des obstacles, le grand-duc Constantin adressa, par ordre du czar son frère, une proclamation belliqueuse à l'armée polonaise, qui décida le congrès; et dans le mois de janvier 1815, Alexandre fut reconnu roi de Pologne. Il fit déclarer, dans le même mois, Thorn et Cracovie, villes libres, la première sous la protection de la Russie et de la Prusse, et la seconde sous celle de l'Autriche et de la Russie. Dans cette année, glorieuse pour Alexandre, il termina la guerre avec la Perse par un traité qui cédait à la Russie plusieurs riches provinces; le sophi Tath-Ali-Chah renonçait en outre à ses prétentions sur la Géorgie, la Mingrélie, l'Abelaïse, etc., etc. En même temps, Alexandre améliora le sort des paysans russes, et s'occupa de l'organisation civile et militaire de ses états. Mais à peine avait-il pourvu à ces sages mesures, à peine les actes du congrès venaient d'être signés, le 9 février, que Buonaparte s'enfuit de l'île d'Elbe, débarqua à Cannes, et entra dans Paris peu de jours après. Aussitôt Alexandre invite ses alliés à reprendre les armes. L'armée russe, forte de 200,000 hommes, et commandée par les généraux Barclay et Tolly s'avança vers le Rhin. Déjà Wellington l'avait devancée, et la bataille de Waterloo avait dissipé les audacieuses espérances de Napoléon, qui dut, en fugitif, quitter la France, après un règne éphémère de cent jours. (*Voyez* Buonaparte.) Les armées alliées ne montrèrent pas cette fois-ci les mêmes sentiments pacifiques qui les avaient distingués lors de leur première entrée dans Paris. Le roi étant revenu dans sa capitale, le 8 juillet 1815, il eut la douleur de voir sa demeure entourée de troupes étrangères dans une attitude hostile : plusieurs violences de leur part avaient déjà eu lieu, lorsqu'Alexandre arriva le 11 juillet. A la suite d'une conférence que, le soir même, Alexandre eut avec Louis XVIII, et dans laquelle ce monarque lui conféra l'ordre du Saint-Esprit, les choses prirent une marche plus favorable. Le lendemain de son arrivée, Alexandre rendit sa visite au roi de France; le czar était décoré du cordon bleu...... « C'est un lien » de plus, dit-il, qui m'attache à » la France. » Jamais, au milieu des maux dont cette année les armées alliées accablèrent la France, on n'eut la moindre plainte à faire des soldats russes. Alexandre préféra leur faire distribuer les approvisionnements de ses magasins, que de consommer les dernières ressources des habitants. Dans le mois d'août, il envoya au sénat de Pétersbourg un *ukase* dans lequel il lui annonçait que l'on ferait à son titre d'autocrate des Russies, l'addition de *czar de Cassan*, *d'Astrakhan*, *de Pologne*, *de Sibérie*, *de la Chersonèse taurique*, etc. Le 10 septembre, Alexandre donna à l'empereur d'Autriche et au roi de Prusse le spectacle d'une revue de ses troupes, qui se rassemblèrent en Champagne, dans la plaine dite *des Vertus*, et où elles se firent remarquer par leurs manœuvres et leur belle tenue. Le nouveau traité de Paris obligeait la France à payer aux souverains alliés plusieurs millions comme indemnité des frais de la guerre, et à garder une partie de leurs trou-

pes pendant un nombre déterminé d'années. Ce fut aussi Alexandre qui abrégea ce terme, et qui délivra la France d'un poids très onéreux. Vers la fin de septembre, il se rendit à Bruxelles pour y assister au mariage de sa sœur, la duchesse de Mecklembourg, avec le prince royal des Pays-Bays. De là il partit pour la Pologne, où il prit possession de la partie de ce royaume réunie à l'empire russe. De retour dans sa capitale, il s'occupa de l'administration, et le 1er janvier, il rendit un ukase pour l'expulsion des jésuites établis à Pétersbourg, que les malveillants accusaient d'avoir cherché à faire des prosélytes à la religion romaine. Alexandre était le créateur et comme le président de la coalition connue sous le nom de *Sainte Alliance*, établie pour maintenir la paix en Europe. C'est d'après les sages mesures de cette coalition qu'on étouffa les révoltes d'Espagne, de Piémont et de Naples. Le czar eut dans la suite quelques démêlés avec la Porte ottomane, qui se terminèrent par l'évacuation des Turcs (1824) de la Valachie et de la Moldavie. Cependant une armée russe occupe encore les bords du Pruth. Alexandre établit, en même temps, et à l'instar des Romains, des *colonies militaires*, dans les points les moins habités de son empire, prêtes à se réunir en masse au moindre signal. Après avoir présidé la diète de Pologne et accédé à la *constitution* qu'elle s'était donnée, le czar y laissa, en qualité de vice-roi, son frère le grand-duc Constantin. Fidèle à ses principes et à ses promesses, c'est sans doute la crainte de troubler la paix de l'Europe qui l'empêchait d'accourir au secours des Grecs, ses coreligionnaires, qui font de pénibles efforts pour secouer le joug des Turcs. En quittant Varsovie, Alexandre avait entrepris un voyage pour visiter la Crimée et autres provinces éloignées de ses états. Depuis quelque temps, un érisypèle à la jambe droite le tourmentait, sans qu'il eût voulu prendre les précautions nécessaires pour arrêter le mal. Arrivé à Taganrock (sur les frontières de la Perse et de la Turquie, et à 500 lieues de Pétersbourg), il tomba malade; et, après quinze jours de souffrances, il expira dans les bras de l'impératrice son épouse, le 2 décembre 1825, à l'âge de 48 ans, et après en avoir régné dix-neuf. Prince vraiment grand par la générosité de son caractère; mais sur la politique duquel il n'est pas encore permis de prononcer: ce sont les générations futures qui pourront seules apprécier ce qu'il a fait pour ses peuples.

ALEXANDRE (Saint), surnommé le *Charbonnier*, homme d'une rare sagesse, d'une sainteté éminente, et d'une profonde humilité, vivait à Comane, déguisé en charbonnier, et subsistait du travail de ses mains. Saint Grégoire de Nysse ayant appris par révélation ce que c'était que cet homme, obscur en apparence, le fit amener, et ses réponses aux questions qu'on lui proposa convainquirent le peuple qu'il était autre qu'il ne paraissait être. On l'obligea ensuite à se faire consacrer, et à quitter ses vêtements pauvres, pour prendre ceux qui convenaient à la dignité épiscopale. Il gouverna l'Église de Comane avec autant de zèle que de sainteté, et donna sa vie pour la

foi, sous l'empire de Dèce, vers 218.

ALEXANDRE (Saint), évêque de Jérusalem, fut persécuté sous l'empereur Sévère, vers le commencement du IIIe siècle. Narcisse l'ayant choisi pour son coadjuteur dans le siége de Jérusalem, il quitta celui de Cappadoce, qu'il avait eu d'abord. Ce saint prélat défendit Origène, qu'il avait ordonné prêtre, contre Démétrius d'Alexandrie. Il mourut en prison sous l'empereur Dèce, en 249. Il laissa une très belle bibliothèque à Jérusalem.

ALEXANDRE (Saint), évêque d'Alexandrie, lieu de sa naissance, succéda, en 313, à saint Achillas. Il prononça anathême contre Arius, qu'il n'avait pu ramener, et qui avait eu des prétentions sur ce siége. Saint Alexandre assista au concile de Nicée dans un âge fort avancé, et mourut en 326. Il assura, avant que d'expirer, comme par un esprit prophétique, que saint Athanase lui succéderait. On lit, dans Rufin, que saint Athanase, encore enfant, ayant baptisé quelques enfants de son âge, avec lesquels il jouait sur le bord de la mer, saint Alexandre approuva ce baptême comme valide, supposant que le jeune Athanase avait eu l'intention sérieuse de baptiser, mais Hermant, Tillemont et plusieurs autres savants regardent ce fait comme une fable. Il n'est fondé que sur l'autorité de Rufin, auteur peu exact, et d'ailleurs il ne s'accorde point avec la chronologie de l'histoire de saint Athanase.

ALEXANDRE (Saint), évêque de Bysance, fort zélé pour la religion chrétienne, et défenseur de la foi catholique, confondit un philosophe, et obtint de Dieu la punition d'Arius. Il mourut en 337.

ALEXANDRE D'APHRODISÉE, surnommé par les Grecs le *Commentateur*, vivait au commencement du IIIe siècle. On cite parmi ses nombreux ouvrages, 1° un *Commentaire* sur les météores d'Aristote, à Venise, Alde, 1527, in-fol.; 2° un *Traité de l'âme et du destin*, avec le Thémistius d'Alde, 1534, in-fol.; 3° un *Traité des figures, des sens et des paroles*, avec les *Rhetores græci* d'Alde, 1508 et 1509, 2 vol. in-fol. Hervet a traduit en latin son *Traité de l'âme*, Bâle, 1548, in-4°. Donat l'a aussi traduit, Rostock, 1618 in-4°.

ALEXANDRE D'ALÈS. *Voyez* ALÈS.

ALEXANDRE, roi d'Écosse, fils de sainte Marguerite, succéda à son frère Edgar. Il pacifia, par son courage, les troubles qui s'élevèrent au commencement de son règne. Il bâtit et dota diverses églises et plusieurs monastères, une entre autres dans l'île d'Emona, en l'honneur de saint Colm. L'église Saint-André ressentit principalement les effets de sa libéralité. Il mourut en 1124, après avoir régné 17 ans. Il ne s'était pas marié, et laissa le trône à David, son frère puîné.

ALEXANDRE DE MÉDICIS, premier duc de Florence, en 1530, était fils naturel de Laurent de Médicis, surnommé *le Jeune*, et neveu du pape Clément VII. Il dut son élévation aux intrigues de son oncle, et aux armes de Charles-Quint. Ce prince s'étant rendu maître de Florence, après un siége opiniâtre, convaincu qu'il était plus glorieux de donner des cou-

ronnes que de les recevoir, disposa de la souveraineté de cette ville en faveur d'Alexandre, et lui donna ensuite Marguerite d'Autriche, sa fille naturelle, en mariage. Suivant la capitulation accordée aux Florentins, le nouveau duc ne devait être qu'un doge héréditaire. Son autorité était tempérée par des conseils qui leur laissaient au moins un simulacre de leur ancienne liberté. Mais Alexandre ne fut pas plutôt installé, qu'il gouverna en tyran, ne connaissant d'autres règles que ses caprices : livré d'ailleurs aux passions les plus brutales, il se faisait un jeu de déshonorer les familles, et de violer même l'asile des cloîtres pour satisfaire même sa lubricité. Parmi les confidents de ses débauches était Laurent de Médicis, un de ses parents. Ce jeune homme, âgé seulement de 22 ans, à l'instigation de Philippe Strozzi, zélé républicain, animé d'ailleurs d'une jalousie violente contre Alexandre, conçut le projet de l'assassiner, et l'exécuta la nuit du 5 au 6 janvier 1537. Alexandre n'était âgé que de 26 ans. Sa mort ne rendit point aux Florentins la liberté qu'ils réclamaient, et le crime de Laurent leur devint inutile. Le parti des Médicis prévalut, et Côme succéda à Alexandre. Il est vrai que son gouvernement fut aussi juste et aussi modéré que celui de son prédécesseur avait été violent et tyrannique.

ALEXANDRE FARNÈSE, III[e] duc de Parme, général de Philippe II, dont il était parent par sa mère, était aussi parent du pape Paul III, par son père; ce fut un des capitaines les plus distingués du XVI[e] siècle. Sa valeur à la journée de Lépante (16 septembre 1571), au siége d'Anvers, qu'il prit en faisant une espèce de digue ou de pont sur l'Escaut (1), pour empêcher les secours des Hollandais qui firent de vains efforts pour la détruire, et dans un grand nombre de siéges et de batailles, lui fit beaucoup de réputation. [Il se signala surtout en s'emparant de Breda, St.-Ghilain et Tournai, et en forçant Dunkerque, Bruges, Ypres, Gand et Anvers à lui ouvrir leurs portes. Dans les guerres qu'il entreprit, il eut la gloire de tenir long-temps en échec les deux plus fameux capitaines de cette époque, Maurice de Nassau et Henri IV.] Les catholiques de France ayant demandé de l'assistance à Philippe II, ce prince leur envoya le duc de Parme avec une armée considérable. Alexandre secourut les Parisiens contre Henri IV, mais les Hollandais le forcèrent de rentrer en Flandre. S'étant présenté une seconde fois en France, en 1592, il obligea Henri IV de lever le siége de Rouen. Une blessure qu'il reçut au bras à la prise de Caudebec fut la cause de sa mort, arrivée le 2 décembre de la même année, à Arras : il avait alors 47 ans. Son corps fut transporté à Parme, et déposé aux Capucins, à côté de son épouse, Marie de Portugal, morte en 1577. Ses deux fils, Odoard et Ranuce, y firent graver une épitaphe qui finit par ces mots.

Heu! quale, Roma, amittis, et quantum decus!

Ce fut un prince sage, vertueux, d'une activité et d'une prudence singulière. Tandis qu'il soumettait une partie des Pays-Bas à

(1) Ce n'étoit ni une digue ni un pont proprement dit; c'étoit une estacade vaste et magnifique, couronnée de deux forts, et dont le milieu étoit occupé par 32 vaisseaux. En barrant le fleuve, ce grand ouvrage servoit encore aux transports et aux communications nécessaires, et en ce sens c'étoit un véritable pont.

Philippe, par ses victoires, il ramenait les provinces walonnes par son esprit conciliant. C'en était fait de la république de Hollande, si ses avis avaient été constamment suivis, et surtout si le ministère d'Espagne, jaloux peut-être de la gloire du jeune prince, ne l'avait laissé toujours manquer d'argent. Marnix de Sainte-Aldegonde, lors de la reddition d'Anvers, qu'il avait inutilement défendue, rendit un témoignage public à sa générosité, à sa bonne foi, à l'extrême fidélité dans ses engagements et ses promesses, à toutes ces qualités qui font l'habile général, l'honnête homme et le grand prince. Ses mœurs répondaient à ses autres vertus. Après la prise de Nuys, il ne voulut même pas voir la femme du gouverneur, dont on lui vantait la beauté, et lui procura une retraite sûre. Un auteur latin, qui en a parlé avec autant de vérité que d'éloquence, observe que la religion dirigeait et animait toutes ses opérations. *Inter cœtera quæ, urbe recuperata, disponenda esse videbantur, prima sacrorum cura exstitit. Nihil enim Parmensi cordi erat perinde ac religio : noverat quippe christianus heros, quod Paulinus Nolanus olim cecinit :*

Arma fide semper, nunquam cognovimus armis
Indiguisse fidem.

Poème 23, v. 156.

ALEXANDRE FARNÈSE, cardinal distingué par ses lumières et ses vertus, mort en 1589, avait coutume de dire *qu'il ne trouvait rien de plus insupportable qu'un soldat lâche, et qu'un ecclésiastique ignorant.*

ALEXANDRE (Saint), fondateur des *Acemètes*, né dans l'Asie mineure, d'une famille noble, se retira du monde, après avoir occupé une charge dans le palais de l'empereur. *Acemètes*, mot grec, signifie des gens qui ne dorment point, parce que des six chœurs de solitaires dont sa communauté était composée, il y en avait toujours un qui veillait pour chanter les louanges du Seigneur. Il mourut vers l'an 430, sur les bords du Pont-Euxin. Quelques auteurs ont mal à propos confondu les acemètes avec les moines scythes, qui prétendaient faire approuver la proposition *Unus de Trinitate passus est*. Les acemètes, au contraire, voulaient la faire condamner; ce qui les fit regarder comme favorables à Nestorius, tandis que les moines scythes étaient suspects d'eutychianisme. Il est à croire que les uns et les autres étaient orthodoxes dans le fond, mais qu'ils disputaient trop et s'entendaient trop peu. Voyez HORMIDAS et JEAN II, papes.

ALEXANDRE TRALLIEN, *Trallianus*, ou de Tralle, ville de l'Asie mineure, médecin et philosophe célèbre au VIe siècle. On le regarde, d'après Arétée, comme le meilleur médecin qu'aient eu les Grecs depuis Hippocrate. [Il voyagea, pour s'instruire, dans les Gaules, en Espagne, en Italie, et se fixa à Rome, où il fit des cures merveilleuses.] Pierre du Châtel, évêque de Mâcon, grand aumônier de France, communiqua à Jacques Goupil le manuscrit qu'il possédait, pour la publication des ouvrages qui nous restent de lui, Paris, 1548, in-fol. On a traduit ses notes du grec en latin. Le baron de Haller a donné une édition de cette version, à Lausanne, 1748, 2 vol. in-8°.

ALEXANDRE de Saint-Elpide, général des ermites de Saint-Augustin, archevêque d'Amalfi, est

auteur d'un *Traité de la juridiction de l'Empire, et de l'autorité du pape*, imprimé à Rimini en 1624. Il vivait au commencement du XIVe siècle.

ALEXANDRE de Paris, poete du XIIe siècle, employa, dans son poëme d'*Alexandre le Grand*, les vers de douze syllabes, qui, depuis cetemps, ont été nommés alexandrins. Ce roman rimé était passable pour son siècle. Il y en a une édition de Paris, in-4°, gothique.

ALEXANDRE ALEXANDRI. *Voy.* ALEXANDRI.

ALEXANDRE (Noël), né à Rouen en 1639, dominicain en 1655, successivement professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, docteur de Sorbonne en 1675, et provincial en 1706, mourut à Paris en 1724, à l'âge de 86 ans. Ses grands travaux usèrent sa vue, et il l'avait entièrement perdue quelques années avant sa mort. La faculté de théologie de Paris assista à ses funérailles. Le pape Benoît XIII ne l'appelait que *son maître*, quoique quelques-uns de ses ouvrages eussent été proscrits, en 1684, par un décret de l'inquisition de Rome, contre lequel il se justifia avec autant de modestie et de calme, que de dignité et de force. En 1704, il souscrivit au fameux cas de conscience, et fut exilé à Châtellerault, mais sa rétractation le fit rappeler. Ses principales productions sont : 1° *Historia ecclesiastica veteris novique Testamenti*, Paris, 1699, 8 vol. in-fol., et 24 vol. in-8°. Cette histoire a été réimprimée à Lucques en 1754, avec des notes de Constantin Roncaglia, qui rectifient ou éclaircissent plusieurs passages. On estime surtout les dissertations nombreuses dont elle est enrichie. 2° *Theologia dogmatica et moralis*, en 11 vol. in-8°, et en 2 vol. in-fol., Paris, 1703, estimée, quoiqu'un peu diffuse. Bien qu'attaché aux sentiments des théologiens de son ordre, il était juste et modéré à l'égard de ceux qui ne les adoptaient pas. « Je ne puis souffrir, » dit-il dans son *Histoire ecclé-* » *siastique*, ceux qui, à l'exem- » ple de Jansenius, censurent té- » mérairement des opinions qui » ne sont point condamnées dans » l'Eglise, et qui, faisant de mau- » vais parallèles de la doctrine » molinienne avec les erreurs des » pélagiens, blessent la vérité, » violent la charité, troublent » la paix de l'Eglise. » Sa latinité est aisée, coulante, et d'une lecture agréable ; quoiqu'elle ne soit pas toujours pure, elle n'a rien de la barbarie de certains scolastiques. 3° Des *Commentaires sur les évangiles et sur les épîtres de saint Paul*, 1703 et 1710, 2 vol in-fol. en latin ; 4° une *Apologie des dominicains, missionnaires à la Chine*, in-12, etc. On a donné un catalogue raisonné de tous ses ouvrages, à Paris, 1716, 1 vol. in-4°.

ALEXANDRE (Dom Jacques), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a laissé un *Traité sur les horloges élémentaires*, in-8°, 1734, année de la mort de l'auteur, qui était d'Orléans. Il avait alors 82 ans. C'était un homme d'un caractère solide, doux et uni.

ALEXANDRE (Nicolas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris et mort dans un âge avancé à Saint-Denis, en 1728, est connu par deux ouvrages utiles : 1° *La médecine et la chirurgie des pauvres*, Paris, in-12, 1758. Ce livre renferme des

remèdes choisis, peu coûteux, et faciles à préparer pour les maladies internes et externes. 2° *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, in-8° : ouvrage plusieurs fois réimprimé, dans lequel on trouve les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des animaux qui sont en usage dans la médecine. Dom Alexandre avait acquis une assez grande connaissance des simples. Egalement pieux et charitable, il en fit usage pour le soulagement de ses frères, et surtout des pauvres qu'il aimait tendrement. Voyez l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, p. 489 et 490.

ALEXANDRE D'IMOLA. *Voy.* TARTAGNI.

ALEXANDRE NEWSKY, grand-duc des Russies, était fils de Jaroslas, et arrière-neveu de George Ier. Il obtint, encore du vivant de son père, sur le bord de la Newa, une pleine victoire sur les chevaliers de l'ordre teutonique, renforcés du secours des Suédois. Il succéda à son père, l'an 1244, son frère aîné étant mort subitement, l'an 1232, le jour de ses noces. Alexandre gouverna toujours ses états avec beaucoup de prudence et de valeur, jusqu'à ce qu'il fût attaqué d'une très rude maladie à son retour de la Crimée. Il choisit dès lors la vie monastique, changea son nom d'Alexandre en celui d'Alexis, et mourut en 1281, ou, comme d'autres le veulent, en 1263. Les Russes disent qu'il opéra des miracles après sa mort, et le révèrent comme un saint. L'empereur Pierre Ier a fait bâtir à son honneur une église et un couvent, et l'impératrice Catherine Ire a fondé, en 1725, pour conserver sa mémoire, un ordre de chevalerie, qui se nomme l'ordre de Saint-Alexandre. Sans rien prononcer sur les vertus et les miracles attribués à Alexandre, nous nous contenterons d'observer, avec les bollandistes (*Act. SS. maj. art.* 1. *Ephem. grœc. et mosc. n.* 20), qu'il ne faut pas aisément rejeter les anciens saints des Russes; que le schisme de ces peuples ne fut consommé que long-temps après celui des Grecs; qu'ils ont été autrefois zélés catholiques, et unis à l'église de Rome; qu'ils reçurent la foi sous saint Ignace, patriarche de Constantinople, ensuite plus généralement par la prédication de Reinsbert, évêque de Colberg, sous le duc Wlodomir, etc.

ALEXANDRI, ou plutôt ALLESSANDRI (Alexandre), jurisconsulte napolitain, né en 1461, et mort à Rome le 2 octobre 1523, à l'âge de 62 ans, se distingua dans la jurisprudence et dans les belles-lettres. On a de lui *Genialium dierum libri sex*, sur lesquels André Tiraqueau a fait d'excellentes remarques, in-fol., et réimprimés *cum notis Variorum*, Leyde, 1673, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, devenu rare, montre dans cet écrivain autant de science que de crédulité; alliance qui paraît d'abord impossible, mais qui se réalise souvent, particulièrement dans notre siècle, où l'on voit les hommes les plus célèbres tomber dans ces mêmes contradictions.

ALEXANDRINI DE NEUSTAIN (Jules), né à Trente, fut successivement médecin de Charles V, de Ferdinand Ier, et de Maximilien II. Il reçut des bienfaits considérables de cet empereur, qui lui permit de les transmettre à ses enfants, quoiqu'ils ne fussent pas légitimes. Il mourut dans sa

patrie, l'an 1590, à l'âge de 84 ans. Alexandrini a écrit, en vers et en prose, divers ouvrages, qui font voir de l'étude et de l'expérience: 1° *De medicina et medico*, Tiguri, 1557, in-4°; 2° *Salubrium*, ou *De sanitate tuenda libri XXIII*, Coloniæ, 1575, in-fol.; 3° *Pædotrophia*, Tiguri, 1559, in-8°. Cet ouvrage est en vers, etc.

ALEXIS, poète comique grec, oncle de Ménandre, vivait du temps d'Alexandre le Grand, vers l'an 336 avant J.-C. On trouve des fragments de ce poète dans le recueil de Crispin, qui a pour titre: *Vetustissimorum auctorum græcorum georgica, bucolica et gnomica poemata, etc.* [M. Coupé en a doné une traduction dans le tom. 5e de ses *Soirées littéraires*.]

ALEXIS, nom d'un saint honoré dans l'Église grecque et latine, dont l'histore est rapportée par Métaphraste. Sa vie renferme des singularités étonnantes; et, quoiqu'on ne doute pas de l'existence de ce saint, et de la légitimité du culte qu'on lui rend, on est très porté à ne pas adopter la totalité des choses qu'on en raconte. Sa légende est tirée particulièrement d'un poème composé par Joseph le Jeune, qui florissait dans le IXe siècle; d'une *Vie* anonyme du saint, écrite dans le Xe siècle, et citée par les bollandistes; d'une homélie de saint Adalbert, évêque de Prague et martyr, ainsi que de plusieurs autres monuments. *V.* JEAN CALYBITE.

ALEXIS ARISTÈNE, diacre de l'église de Constantinople, dont on a des notes sur un recueil de canons, qui sont dans les *Pandectæ canonum* de Béveridge.

ALEXIS Ier COMNÈNE, empereur de Constantinople, où il naquit l'an 1048, de Jean Comnène, frère de l'empereur Isaac Comnène. Ayant reçu une excellente éducation, il fit de grands progrès dans l'état militaire, et fut regardé comme un héros dans sa jeunesse. Nommé général contre les Turcs avec son frère Isaac, il les engagea à faire alliance avec l'empire. Il se distingua par plusieurs actions de valeur, avant que de monter sur le trône de Constantinople, qu'il usurpa sur Nicéphore Botoniate, après l'avoir cloîtré en 1081. Proclamé empereur par les troupes, il battit les Turcs, et les força à faire la paix; mais elle ne fut pas de longue durée. Après cette expédition, il fut obligé de se défendre contre Robert de Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, et fils de Tancrède. [Robert voulait faire passer la couronne sur la tête d'un imposteur, qu'il prétendait être Michel Parapinace; mais son seul but était de s'emparer de la Grèce. Battu d'abord par Robert, Alexis remporta ensuite sur ce duc deux victoires signalées.] Cette guerre fut suivie d'une irruption des Scythes, qu'il tailla en pièces dans une bataille générale. Peu de temps après, il vit arriver dans ses états une multitude innombrable de croisés qui l'alarmèrent beaucoup. Il craignit que Boémond, fils de Guiscard, et par conséquent son ennemi déclaré, ne profitât de cette guerre sainte pour lui arracher la couronne. Il prit le parti de dissimuler, et de faire un traité avec l'armée croisée, par lequel il promettait de la secourir par terre et par mer. Les Latins disent qu'il l'observa mal, et les Grecs soutiennent, au contraire, qu'il en remplit toutes les conditions avec

une ponctualité que les croisés, disent-ils, ne méritaient pas. Il est sûr qu'il se présenta pour les secourir au siége d'Antioche ; mais il n'est pas moins vrai qu'il se retira, lorsqu'il vit que les affaires devenaient sérieuses. Les Français furent indignés de cette retraite ; mais il les gagna ensuite en rachetant leurs prisonniers, et en les recevant avec magnificence lorsqu'ils revinrent à Constantinople. Boémond fut le seul qui voulut rester en guerre avec lui ; mais il en triompha bientôt par un traité de paix. Il pacifia aussi son empire en traitant avec les Turcs, qui avaient ravagé l'Asie, et mourut en 1118, âgé de 70 ans. La plupart des historiens peignent ce prince avec les couleurs les plus noires. Sa fille Anne lui a donné les éloges les plus outrés, dans l'histoire qu'elle a écrite de son père. Il y a un milieu à tenir entre le panégyrique et la satire. Si l'on doit blâmer Alexis d'avoir trop songé à l'agrandissement de sa famille, de n'avoir pas respecté le droit de propriété, de s'être cru, non l'administrateur, mais le maître de la fortune publique, on ne peut que le louer de sa sobriété, de son amour pour les lettres, de son affabilité envers le peuple. « Sa mésintelligence avec les » pèlerins armés de l'Occident, » dit l'abbé Bérault-Bercastel, et » la mauvaise foi qu'on lui a re- » prochée, vraisemblablement » avec hyperbole, ne l'empê- » chaient pas d'être soumis au » saint-siége. Il envoyait souvent » des présents à l'Église romaine, » au mont Cassin, et jusqu'à » Cluny. Il employait régulière- » ment une partie du jour à lire » des livres saints, et à s'entre- » tenir avec de pieux docteurs. » Son zèle pour la conversion » des hérétiques allait jusqu'à » passer des nuits entières avec » eux, pour les ramener de leurs » égarements. »

ALEXIS II COMNÈNE, était fils de Manuel Comnène, empereur de Constantinople, et de Marie, fille de Raymond, prince d'Antioche. Il succéda à son père, à l'âge de 12 ans, en 1180. Trop jeune et trop dépourvu d'expérience et d'esprit pour tenir les rênes de l'empire, il fut mis sous la tutelle de Marie sa mère, et d'Alexis Comnène son oncle. Injuste, ambitieux, avide d'argent, il irrita le peuple par ses exactions. [Sur ces entrefaites arrive Andronic Comnène, qui profite du mécontentement général pour faire chasser les tuteurs du jeune Alexis, et se mettre en leur place. Ce malheureux enfant se vit forcé par Andronic de signer l'arrêt de mort de sa sœur et de sa mère, et bientôt après d'associer à l'empire le bourreau de sa famille; mais celui-ci ayant fait déclarer son collègue incapable de régner, le fit étrangler en avril 1182.] Le corps de ce malheureux prince ayant été apporté sous ses yeux, il le poussa du pied, en disant *que son père avait été un parjure, sa mère une impudique, et lui un imbécille ;* ensuite il le fit jeter dans la mer.

ALEXIS III, frère d'Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, conspira contre lui, le détrôna en 1195, et le fit enfermer dans une prison, après qu'on lui eut crevé les yeux. Le nouvel empereur était un débauché avare, et un lâche despote. Ayant abandonné le gouvernement à Euphrosine sa femme, il se laissa battre par les Turcs et les Bulgares, et il ne termina cette guerre

honteuse, qu'en achetant bassement la paix à force d'argent. Les peuples murmuraient. Isaac l'Ange avait un fils qui s'était retiré en Allemagne, auprès de l'empereur Philippe, son beau-frère. Ce prince engagea une armée de croisés, composée de Français et de Vénitiens, à le rétablir sur le trône de ses pères. Le siége fut mis devant Constantinople, qui se rendit en juillet 1203. Alexis l'Ange voyant sa capitale au pouvoir de son ennemi, prit la fuite pendant la nuit. [Après avoir long-temps erré dans la Grèce, il se réunit à Alexis Murtzuphle, chassé à son tour du trône de Constantinople, et lui fit ensuite crever les yeux. Privé de toutes ressources, Alexis l'Ange fut fait prisonnier par le marquis de Montferrat, alors maître d'une grande partie de l'empire, et qui le relégua en Lombardie. Il obtint sa liberté après la mort de l'empereur Boniface, et réclama les secours du sultan d'Icône pour recouvrer l'empire, et en dépouiller Lascaris. Celui-ci tua le sultan, vainquit Alexis; lui fit crever les yeux, et l'enferma dans un monastère, où il mourut vers 1220.]

ALEXIS IV, empereur de Constantinople, neveu du précédent, et fils d'Isaac l'Ange, tira son père des fers, et tout aveugle qu'il était, lui remit le sceptre, et se contenta d'être son collègue. Mais comme il fallait des sommes très considérables pour repousser les Sarrasins, les peuples furent foulés. Il s'éleva un nouveau tyran, qui détrôna Alexis IV, et le fit étrangler en 1204.

ALEXIS V, surnommé *Ducas Murtzuphle*, ayant d'abord été grand-maître de la garde-robe, sous Isaac l'Ange et Alexis IV, détrôna ce dernier prince et le fit étrangler. Au lieu de repousser les infidèles qui lui enlevaient ses provinces l'une après l'autre, il commença son règne, en janvier 1204, par une guerre contre les croisés, qui mirent le siége devant Constantinople, et donnèrent le premier assaut le 9 avril de la même année 1204. La ville fut prise et pillée. Théodore Lascaris fut élu empereur par les Grecs, et Baudoin par les Latins. Ce dernier poursuivit Murtzuphle, lui fit crever les yeux; et les Français, irrités contre lui, le précipitèrent du haut de la colonne que Théodose le Grand avait fait élever à Constantinople sur la place appelée Taurus. Cet événement eut lieu en juin 1204. Le surnom de *Murtzuphle* lui avait été donné, parce que ses sourcils se joignaient et lui tombaient sur les yeux. Il ne régna qu'environ trois mois. Tour-à-tour artificieux, dissimulé, avare et cruel, il dépouilla presque tous les grands seigneurs de la cour, et s'appropria leurs richesses, qui lui appartenaient, disait-il, par la loi du plus fort. Ayant disgracié les hommes de mérite qui étaient dans le ministère, il leur substitua ses parents et ses amis, la plupart aussi avides qu'incapables. Un historien judicieux observe que depuis le schisme des Grecs, le trône de cet empire a presque toujours été occupé par des imbécilles ou des tyrans.

ALEXIS (Guillaume), religieux bénédictin, dans l'abbaye de Lyre, puis prieur de Bussy en Perche, vivait encore en 1500, et a laissé différentes poésies, bonnes pour le temps. Les principaux ouvrages que l'on

connaît de lui, sont : 1° quatre *Chants royaux*, présentés aux jeux du Puy, à Rouen, in-4°, sans date; 2° *Le passe-temps de tout homme et de toute femme*, Paris, in-8° et in-4°, sans date. L'auteur dit l'avoir traduit d'un ouvrage d'Innocent III; c'est un livre de morale sur la misère de l'homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. 3° *Le grand blason des fausses amours*, in-16 et in-4°, sans date; et dans beaucoup d'éditions, de *la Farce de Pathelin*, et des *Quinze joies du mariage*. C'est un dialogue sur les maux qu'entraîne l'amour.

ALEXIS - MICHAELOWITZ (c'est-à-dire fils de Michel), czar de Moscovie, fut père de Pierre le Grand, et naquit en 1630. Il eut une guerre avec la Pologne, qui finit par une paix glorieuse. Il défendit ensuite les Polonais contre les Turcs. Il présenta son fils pour disputer le trône de Pologne à Jean Sobieski; mais ce général, qui l'avait gagné par des victoires, l'emporta sur le czar. Alexis mourut quelque temps après, en 1677. Il protégea le commerce, veilla à la discipline de ses armées et à l'exécution des lois de son royaume; il augmenta ses états par la conquête de Smolensko, de Kiovie et d'une partie de l'Ukraine, et favorisa la population dans le pays de ses conquêtes.

ALEXIS-PETROWITZ, fils de Pierre le Grand, czar de Russie, et d'Eudoxie Federowna Lapouskin, épousa Charlotte de Brunswick Wolfenbutel. Loin de marcher sur les traces de son père, il condamnait, par ses discours, et encore plus par ses mœurs et par ses actions, tout ce que Pierre le Grand entreprenait pour l'agrandissement de la Russie. Le czarowitz Alexis menait une vie obscure; il avait un caractère un peu sauvage, un attachement excessif aux anciens usages de la nation, et un profond mépris pour les établissements nouveaux. Il était presque toujours enfermé avec une finlandaise, nommée Euphrosine, qui l'entretenait dans une vie oisive. Pierre résolut de le déshériter. Le czarowitz parut consentir à ce que le czar projetait; cependant à peine son père eut entrepris son second voyage en Europe, qu'il alla chercher un asile auprès de l'empereur, dont l'épouse était sa belle-sœur. La cour impériale lui ordonna de se tenir caché dans Vienne, et l'engagea bientôt à chercher une autre retraite. Le czarowitz se retira à Inspruck, capitale du Tyrol, et ensuite à Naples. Le czar découvrit la demeure de son fils, et l'engagea à revenir à Moscou, lui promettant de ne pas le punir. Le prince obéit sans retard. Mais dès qu'il fut arrivé, Pierre fit environner, par des gardes, le château où il était; on lui ôta son épée, et il fut conduit comme un criminel devant son père. Les principaux de la noblesse et le clergé étaient assemblés; le czar le déclara indigne de sa succession, et l'y fit renoncer solennellement. Les confidents du czarowitz, et ceux qui l'avaient suivi dans sa fuite, furent arrêtés, et la plupart périrent par les supplices. Son confesseur même fut appliqué à la question, pour révéler la confession du fils, et eut la tête tranchée. La czarine Eudoxie, sa mère, fut transférée dans un monastère, près du lac de Ladoga; et la princesse Marie, sœur du

czar, impliquée dans cette funeste affaire, fut enfermée dans le château de Schlusselbourg. Le czar retenait toujours son fils prisonnier, et le traitait comme coupable de lèse-majesté. On instruisit son procès, et il fut jugé avec la dernière rigueur : on le condamna au dernier supplice. Ce jugement fut rapporté à ce malheureux prince, qui mourut le lendemain, en 1719. Il avait un fils qui monta sur le trône après la mort de l'impératrice Catherine. Lamberti, historien contemporain, *le plus impartial de tous, et le plus exact*, suivant Voltaire, rapporte que le czar coupa lui-même la tête de ce fils infortuné, après lui avoir donné le *knout*. Il y a des historiens qui justifient Alexis sur plusieurs reproches qu'on lui a faits, et qui attribuent ses malheurs à l'impératrice Catherine, seconde femme de Pierre, qui voulait faire régner son propre fils, mort quelque temps après Alexis. On ne peut lire, sans une vive compassion, le procès criminel de ce prince, tel qu'il est rapporté par Voltaire (Histoire de Pierre le Grand, tom. 2, ch. 20). On voit que l'infortuné Alexis est condamné en partie sur ce qu'il avait dit dans le secret de la confession sacramentale, et sur ses plus intimes pensées. Voltaire fait un parallèle de sa fuite avec celle de Louis XI, lorsqu'étant encore dauphin, il quitta la cour du roi Charles VII son père, et se retira chez le duc de Bourgogne. « Le dauphin était bien plus » coupable que le czarowitz, » puisqu'il s'était marié malgré » son père, qu'il avait levé des » troupes, qu'il se retirait chez » un prince naturellement en» nemi de Charles VII, et qu'il » ne revint jamais à sa cour, » quelque instance que son père » pût lui faire. Alexis, au con» traire, ne s'était marié que par » ordre du czar, ne s'était point » révolté, n'avait point levé de » troupes, ne se retirait point » chez un prince ennemi, et re» tourna aux pieds de son père » sur la première lettre qu'il re» çut de lui. »

AL-FARABI, premier philosophe musulman du xe siècle, a perdu beaucoup de temps à l'explication des rêveries de l'Alcoran; mais il s'occupa aussi des arts utiles et agréables. On dit qu'il excellait dans la musique, et qu'au son du luth, il faisait rire ou pleurer, danser ou dormir les gens tout comme il voulait. [Après avoir parcouru diverses contrées, il s'établit à Damas, où le prince de cette ville, Seif-ed-Daulah, le retint à sa cour, et lui assigna 4 drachmes par jour. Al-Farabi mourut l'an 950 de J.-C. Casiri nous a donné la nomenclature de ses ouvrages dans sa *Bibl. arab.-hisp.* tom. 1, part. I, pag. 130. On a imprimé son traité *De Intelligentiis* dans les Œuvres philosophiques d'Avicenne, et son traité *De Causis* dans celles d'Aristote, avec les commentaires d'Averroès. Il avait composé, dit-on, des ouvrages sur toutes les sciences.]

AL-FERGAN (Achmed Ebn Cothair, Al-Farganensis ou Al-Fraganius), astronome arabe, florissait du temps du calife Al-Mamoun, qui mourut l'an 833 de J.-C. On a de lui une *Introduction à l'astronomie*, dont Abulfarage fait un grand éloge. Golius la fit imprimer à Amsterdam, en 1669, in-4°, avec des notes curieuses.

† ALFIERI (Le comte Victor),

célèbre poète italien, naquit à Asti en Piémont, d'une illustre famille, le 7 janvier 1749. Il perdit son père lorsqu'il n'avait qu'un an; et étant passé sous la tutelle d'un oncle, Pellegrino Alfieri, celui-ci le fit entrer en 1758 dans le collége des nobles, à Turin. Son oncle étant mort, il se trouva à 16 ans libre et maître de sa fortune, et quitta le collége dans un état d'ignorance absolue. Il ne savait point le latin, presque pas la langue italienne, et ne pouvait écrire ni s'exprimer qu'en français. Sa plus grande passion fut celle des voyages. En moins de 4 ans, il parcourut toute l'Europe sans presque s'arrêter en aucun lieu. Une inclination qu'il conçut pour une dame à Turin, en 1772, lui inspira tout à coup du goût pour la poésie, et lui révéla son talent. Il ébaucha une tragédie (Cléopâtre), et une petite pièce (les Poètes), où il fit lui-même la critique de sa tragédie. Ces deux productions, jouées ensemble à Turin en 1775, eurent beaucoup de succès et excitèrent son émulation. Il s'appliqua avec un travail assidu à l'étude de l'italien et du latin, et se nourrit de la lecture des classiques de ces deux langues. Parmi les italiens, il prit pour modèle le Dante et Pétrarque, et parvint à les savoir par cœur. En moins de 7 ans, il écrivit sa *Traduction de Salluste*, son *Traité de la Tyrannie*; composa les 5 grandes odes sur la *Révolution de l'Amérique*, et donna 14 tragédies. Les premières furent *Philippe II* et *Polynice* en 1776, et les dernières *Mérope* et *Saül*, toutes reçues avec un enthousiasme extraordinaire. Sa *Mérope* est faite sur un autre plan que celui que se proposèrent Maffei et Voltaire sur le même sujet. Les chœurs de Saül sont des chefs-d'œuvre de poésie lyrique. Alfieri avait l'âme naturellement républicaine: les idées d'indépendance et de liberté dominent toujours dans ses écrits, surtout dans les tragédies de *Virginie*, *Agis*, *Timoléon*, et *Brutus*, dans laquelle il a surpassé même l'enthousiasme frénétique et républicain de Voltaire. En 1786, il vint à Paris pour assister à l'édition de son théâtre; il y passa quelques années, pendant lesquelles éclata la révolution française; Alfieri en fut d'abord un partisan très zélé, mais, révolté par les horreurs de 1792, il s'empressa de sortir d'une terre qui dévorait ses habitants, et abjura hautement ses premières opinions. « Je connaissais les » grands, disait-il, mais je ne » connaissais pas encore les pe- » tits. » Il fut traité comme un émigré, et perdit la plus grande partie de sa fortune, qu'il avait placée sur la banque de France, ainsi que ses meubles et ses livres, qui lui furent injustement confisqués: il sauva cependant les ballots de la belle édition de son théâtre, sortie des presses de Didot. A peine arrivé à Florence, il fit paraître son fameux sonnet contre la France:

Re senza trono, nobili avviliti,
Milizia senza disciplina alcuna, etc.

Ce laborieux écrivain entreprit à l'âge de 48 ans l'étude du grec, et se mit en état de traduire avec succès les écrivains les plus difficiles. Des nombreuses éditions de ses ouvrages, nous n'en citerons que les plus recherchées: *Teatro del conte Vittorio Alfieri da Asti*, Paris, Didot aîné, 1788, 6 vol. in-8°; Pise, 1804, 6 vol.

in-12 : traduit élégamment en français par E.-M.-C.-B. Petitot, Paris, Giguet et Michaud, 1802, 4 vol. in-8°. Ce Théâtre contient 19 tragédies qui ont obtenu toutes un succès non contesté, et dont les plus remarquables sont: *Virginie*, *Antigone*, *Saül*, *Mérope*, *Agamemnon*, *Timoléon*, *les Brutus Ier et IIe*, *Philippe II*, *Agis*. L'action de ses pièces est toujours une et marche rapidement; les caractères sont tracés avec force, et les situations éminemment tragiques sont soutenues par un style mâle, pur, extrêmement concis, rempli d'images frappantes et de pensées sublimes. *Marie Stuart*, *Mirrha*, *Mérope*, *Antigone*, les rôles de *don Carlos*, dans *Philippe II*, celui de *Jocaste* dans *Polynice*, *etc.*, peuvent servir à combattre l'opinion de ceux qui assurent qu'il ne parle point au cœur. Ses pièces, malgré la simplicité de l'action, produisent de l'effet sur le théâtre. Alfieri n'est cependant pas exempt de défauts. Presque tous les plans de ses tragédies sont conçus d'une manière uniforme, et son style est quelquefois un peu dur à force d'être concis. Quoi qu'il en soit, il occupe le premier rang parmi les poëtes tragiques de l'Italie. Alfieri a donné aussi : *Traité du prince et des lettres*, inséré dans le *Opere varie filosofico-politiche*, *etc.*, Paris, 1800, 4 vol. in-12. Ses *Œuvres posthumes*, publiées à Londres et à Florence, 1804, 13 volumes, contiennent un drame d'Abel, qu'il a appelé *Tramélogédie;* une traduction de l'*Alceste* d'Euripide, un *Alceste* de sa composition, les *Perses*, traduits d'Eschyle, le *Philoctète* de Sophocle, et les *Grenouilles* d'Aristophane. Toutes ces pièces sont en vers blancs de onze syllabes (*versi sciolti*). Il a laissé en outre une traduction de *Salluste* très estimée, une des *comédies* de Térence, et une autre traduction de l'Énéide, qu'il n'a point eu le temps de retoucher. Ses *Satires*, au nombre de 16, et ses *Comédies*, ne sont pas dignes de sa plume. Ses œuvres complètes ont été imprimées sous la date d'*Italia*, 1809, 22 v. in-16. On y trouve les *Mémoires de sa vie*, écrits par lui-même, et qui sont aussi à la suite de la collection de ses œuvres posthumes. Ces mémoires ont été traduits en français par M***, Paris, Nicole, 1809. Alfieri a joui aussi d'une très grande réputation comme poëte lyrique, et il l'a méritée par ses odes, ses sonnets et ses autres compositions. Il est aussi un excellent prosateur, et a été un des premiers qui ont purgé la langue italienne des gallicismes bizarres introduits par plusieurs écrivains du dernier siècle. Après avoir été long-temps agité par des passions désordonnées, il arrêta enfin son choix sur une femme aussi illustre qu'estimable; c'était la princesse de Stuart, épouse du prince de ce nom, arrière-petit-fils de Jacques II, frère du cardinal d'Yorck, et appelé communément le Prétendant d'Angleterre. Devenue veuve en 1785, elle s'unit à Alfieri par un mariage secret, qui cessa d'être tel à leur retour de Paris, et lorsqu'ils se fixèrent à Florence. Alfieri mourut le 8 octobre 1803, à l'âge de 54 ans; il fut inhumé dans l'église de *Santa-Croce*, où reposent les cendres de plusieurs grands hommes. Sa veuve lui fit élever un tombeau, exécuté par le célèbre *Canova*. Ce monument est placé entre celui de Machiavel et de Michel-Ange. L'épitaphe

qu'on y lit avait été faite par Alfieri lui-même. Cet auteur obtint une grande célébrité, non-seulement en Italie, mais dans toute l'Europe. Ses manières brusques et franches le faisaient quelquefois taxer de fierté, mais il était obligeant, bon époux et bon fils, comme il l'a fait paraître dans l'Épître qu'il adressa à sa mère (qui était de la famille de Tournon), en lui dédiant sa *Mérope*. La jeunesse d'Alfieri fut signalée par beaucoup d'écarts ; il professa même les doctrines philosophiques ; mais dans ses dernières années, il revint de toutes ces opinions, et l'on assure qu'il mourut chrétiennement.

ALFONSE Ier, surnommé *le Catholique*, roi des Asturies, vainquit, en plusieurs occasions, les Musulmans, et leur enleva plus de trente villes. Il agrandit par là son royaume, et rendit le nom chrétien redoutable aux infidèles. Il mourut en 757. [Alfonse était fils de don Pedro, duc de Biscaye, descendait du roi Recaredo, et était cousin de don Pelage. Il se réunit à ce prince pour défendre ce qui restait aux chrétiens après la conquête des Maures en 713. Alphonse épousa Hermesinda, fille de Pélage, et de ce mariage sortirent tous les rois chrétiens qui ont régné pendant plusieurs siècles en Espagne, et dont les états se réunirent sous Isabelle et Ferdinand. Favila, fils de Pélage, étant mort sans enfants, Alfonse fut élu roi des Asturies, en 733.

ALFONSE II, surnommé *le Chaste*, roi des Asturies, remporta plusieurs victoires sur les Maures. Il s'empara de Lisbonne, et mourut en 842, après un règne de 53 ans, dans un âge très avancé. Il eut le nom de *Chaste*, parce qu'il vécut en continence avec son épouse, et qu'il abolit le tribut infâme de cent filles que les chrétiens livraient au sérail de Cordoue. Il envoya en 797 une ambassade à Charlemagne, dont il fut l'ami et l'allié contre les infidèles ; et tandis qu'il attaquait ceux d'Arragon, Charlemagne combattait les infidèles dans la Catalogne.

ALFONSE III, dit *le Grand*, roi des Asturies, succéda à Ordogno, son père, en 866. Son règne fut illustré par un grand nombre de victoires qu'il remporta sur les Maures. Il eut aussi à essuyer plusieurs révoltes de ses sujets. Mais la plus sensible à son cœur fut celle où il vit s'élever contre lui son propre sang. Garcie, son fils aîné, à la tête des rebelles, est battu, fait prisonnier, puis remis en liberté au bout d'un an. Alors Alfonse abdique la couronne en faveur de ce fils, qui avait voulu la lui enlever ; et, par une tendresse aveugle pour Ordogno, son deuxième fils, il divise ses états, et donne à celui-ci la Galice, avec la partie de la Lusitanie qu'il avait conquise. L'an 912, Alfonse, avec une armée qu'il obtint de ses fils, entre sur les terres des Maures, y met tout à feu et à sang, et revient chargé de dépouilles, à Zamora, où il meurt le 20 décembre, après avoir régné 46 ans jusqu'à son abdication. Il joignit à la valeur l'amour des lettres. On a de lui une *Chronique des rois d'Espagne*, depuis Vamba jusqu'à Ordogno, père de l'auteur.

ALFONSE VI, le *Vaillant*, roi de Léon et de Castille, fut tiré du cloître pour être mis à la place de Sanche son frère, tué au siége de Zamora en 1072. Ils

étaient fils de Fernand ou Ferdinand, Ier de ce nom, fils de Sanche II, roi de Navarre, et de Nugna de Castille. Alfonse, aidé par le Cid, si célèbre, par sa bravoure, prit la ville de Tolède le 25 mai de l'an 1085; il en fit la capitale de ses états, s'y fit même donner le titre d'empereur, et y mit sur le siége épiscopal Bernard, religieux de l'ordre de Saint-Benoît. Il soumit encore Talavera, Huescar, Madrid, Medina-Cœli, et plusieurs autres villes considérables qu'il prit sur les Maures. Il fit épouser sa fille Thérèse, qu'il avait eue de Chimène de Gusman, à Henri de Bourgogne, arrière-petit-fils de Hugues Capet, qui l'avait secouru contre les Sarrasins, et qui fut le premier roi de Portugal, selon quelques auteurs. Il contribua d'une grande somme d'argent pour bâtir l'église de Cluny. On ajoute qu'il avait dessein de prendre l'habit religieux de cet ordre, si saint Hugues, qui en était abbé, ne lui eût conseillé de vivre sur le trône, où il pouvait travailler avec plus d'utilité pour le bien de la religion. Il mourut le 1er juillet 1109, âgé de 70 ans, après en avoir régné 34. [Alfonse VI n'avait en partage, en 1065, que le royaume de Léon et des Asturies. Son père, Ferdinand le Grand, ayant divisés ses états entre ses trois fils, Sanche II, qui avait eu la Castille, attaqua son frère en 1068, le vainquit, le relégua dans un monastère, et s'empara de son royaume. Ce prince ambitieux et violent ayant été assassiné au siége de Zamora, Alfonse lui succéda et devint roi de Léon, de Castille et de Galice.]

ALFONSE IX, roi de Léon et de Castille, surnommé *le Noble* et *le Bon*, monta sur le trône avant l'âge de 3 ans, en 1158. Il reconquit tout ce que ses voisins avaient usurpé sur lui pendant son enfance. Aucun roi ne suivit aussi constamment que lui le projet de chasser les Maures d'Espagne; mais il fut défait par ces barbares, et blessé à la cuisse dans une grande bataille, en 1195. Cet échec ralentit contre eux l'effort de ses armes, qu'il porta ailleurs. Enfin il eut sa revanche, l'an 1212, à la bataille de Muradat, où les Sarrasins, dit-on, perdirent près de 50 mille hommes. Ce prince mourut en 1214, à 60 ans. Les larmes que la Castille répandit sur son tombeau étaient une juste récompense des travaux auxquels il se livra pour défendre son royaume, l'agrandir et y faire naître le goût des sciences. On lui reproche de n'avoir pas profité de ses divers succès; mais on ne peut lui refuser la gloire d'avoir réparé les revers qu'il avait essuyés avec une fermeté supérieure aux événements.

ALFONSE X, roi de Léon et de Castille, surnommé *le Sage*, et *l'Astrologue*, fils de Ferdinand III (saint Ferdinand) et son successeur, en 1252, à l'âge de 31 ans. Après la mort de son père, il dissipa tous les efforts que la Navarre et l'Arragon firent contre lui. Il fut élu empereur en 1257, par une faction de princes allemands, qui comptaient s'enrichir des trésors qu'il répandrait parmi eux. Il fit en Castille des actes de souverain d'Allemagne. Il donna l'investiture du duché de Lorraine à Frédéric; mais lorsque Rodolphe de Hapsbourg eut été élevé au trône impérial, il se contenta de protester contre l'élection. Don

Sanche, son fils, connaissant le caractère pacifique de son père, se révolta contre lui et le détrôna. Alfonse le Sage se ligua avec les mahométans contre ce fils dénaturé, le combattit et le vainquit; mais il ne put profiter de ces premiers avantages, et mourut de chagrin en 1284. Les *Tables alfonsines*, dressées à grands frais par des juifs de Tolède, et fixées au 1er juin, jour de son avénement à la couronne, lui ont acquis plus de gloire que ses combats. Son recueil de lois prouve qu'il veillait sur la justice comme sur les lettres. Quelques auteurs l'ont accusé d'impiété, pour avoir dit *que s'il avait été du conseil de Dieu, dans le temps de la création, il lui aurait donné de bons avis sur le mouvement des astres.* Mais les historiens ne s'accordent pas sur ce propos, qui, de quelque manière qu'on l'envisage, ne peut jamais être sorti d'une tête sensée. Quelques auteurs disent précisément qu'il trouva le mécanisme des révolutions célestes, tel que Ptolémée le représente, un peu trop compliqué ; en quoi certainement il n'y a pas grand mal, quoique le principe qui exige la plus grande simplicité dans l'organisation du monde, puisse être faux. (*Voyez* les Observ. philos. sur les systèmes, nos 134, 135, édit. de 1788.) Ce prince avait lu, dit-on, la Bible avec ses gloses, et l'avait fait traduire en espagnol. Mariana a fait cette antithèse sur son règne : *Dumque cœlum considerat, observat que astra, terram amisit:* En contemplant les cieux, il a perdu la terre. Mariana fait allusion à la perte de l'empire et à la révolte des Castillans. Il est certain que son attachement à l'astronomie lui fit faire de grandes fautes en politique.

ALFONSE XI, roi de Léon et de Castille, successeur et fils de Ferdinand IV, en 1312, livra bataille aux Maures avec le roi de Portugal, et en fit périr 60,000 en 1340. On prétend que cette boucherie couvrit de cadavres tous les chemins à plus de trois lieues à la ronde, et que le butin immense qu'on y ramassa, fit baisser d'un sixième le prix de l'or. Il mourut de la peste en 1350, au siége de Gibraltar, place fatale à tant de guerriers.

ALFONSE V, roi d'Aragon, surnommé le *Magnanime*, mort en 1458, à 74 ans, avait été reconnu roi de Sicile en 1442, après s'être rendu maître de Naples. Il était fils de Ferdinand le Juste, auquel il succéda en 1416. Généreux, libéral, éclairé, bienfaisant, intrépide, affable, politique, Alfonse fut le héros de son siècle. Il accueillit dans ses états les Muses, bannies de Constantinople, établit la domination espagnole en Italie, ne tira presque rien de ses états d'Espagne, et ne songea qu'à faire des heureux. Ce prince allait volontiers sans suite et à pied dans les rues de la capitale. Comme on lui faisait un jour des représentations sur le danger auquel il exposait sa personne: *Un père*, répondit-il, *qui se promène au milieu de ses enfants, n'a rien à craindre.* On connaît le trait suivant de sa libéralité. Un de ses trésoriers était venu lui apporter une somme de 10,000 ducats; un officier, qui se trouvait là dans le moment, dit tout bas à quelqu'un : *Je ne demanderais que cette somme pour être heureux.* — *Tu le seras!* dit Alfonse, qui l'avait entendu et il lui fit apporter les

10,000 ducats. Ce bon roi avait, ainsi que Salomon, signalé le commencement de son règne par un jugement remarquable. Une jeune esclave affirmait, devant lui, que son maître était le père d'un enfant qu'elle avait mis au monde, et demandait en conséquence sa liberté, suivant une ancienne loi d'Espagne. Le maître niait le fait, et soutenait n'avoir jamais eu aucun commerce avec son esclave. Alfonse ordonna que l'enfant fût vendu au plus offrant. Les entrailles paternelles s'émurent aussitôt en faveur de cet infortuné; et lorsque les enchères allaient commencer, le père reconnut son fils, et mit sa mère en liberté. Ce prince ne pouvait souffrir la danse, et il disait assez plaisamment *qu'un fou ne différait d'un homme qui danse, que parce que celui-ci restait moins long-temps dans sa folie.* Cicéron avait dit à peu près la même chose; mais la folie ne se guérit pas par des propos sensés. On a imprimé en 1765, in-12, le *Génie* de ce monarque guerrier, mais sage. L'auteur, M. l'abbé Méri de la Canorgue, y a recueilli les pensées et les faits les plus remarquables de sa vie. Il a tiré tous les traits qu'il a fait entrer dans ce tableau, d'Antoine de Palerme, précepteur et historiographe d'Alfonse.

ALFONSE, Ier de ce nom, roi de Portugal, naquit à Guimaraens, au mois de juillet de l'an 1110, et, selon d'autres, 1094. Il était fils de Henri de Bourgogne, de la maison de France, et de Thérèse de Castille. En 1139, il défit cinq rois ou généraux maures à Ourique, près de la rivière du Tage. Après cette victoire, il fut salué et couronné roi de Portugal, le 27 juillet de la même année, et emporta Lisbonne après un siège de 5 mois. Le titre de roi lui fut confirmé en 1169, par le pape Alexandre III. Il eut à soutenir une cruelle guerre avec Alphonse VII, roi de Castille, qui finit avec honneur, aussi-bien que celle qu'il eut pour la ville de Badajos, contre Ferdinand II, roi de Léon. Ce fut lui qui fonda les monastères de Coïmbre, d'Alcobace et de Saint-Vincent près de Lisbonne. Il mourut à Coïmbre, le 7 novembre 1185.

ALFONSE V, roi de Portugal et des Algarves, naquit à Sintra au mois de janvier de l'an 1432. Edouard son père mourut en 1438, laissant ce jeune prince, à l'âge de 6 ans, sous la tutelle de sa mère Eléonore d'Aragon, fille de Ferdinand IV; mais les états ayant refusé de lui obéir, Pierre, duc de Coïmbre, fils de Jean Ier, et oncle d'Alfonse, fut élu régent du royaume. Ce roi étant venu en âge, prit lui-même soin des affaires et fut nommé l'*Africain*, pour avoir pris Tanger, Arzile, Alcaçar-Céguer, villes d'Afrique, en 1471. Il perdit une bataille à Toro, contre Ferdinand V, roi d'Aragon, le 1er mars 1476, et fit la paix avec lui au mois d'octobre 1479. Dès l'année 1447, il avait épousé Elisabeth de Portugal, fille de son tuteur Pierre, duc de Coïmbre, qu'il tua dans une bataille en 1449, après qu'il se fût révolté. Ses sujets ayant découvert la Guinée, y firent connaître la religion chrétienne, et y formèrent divers établissements. Alfonse épousa en secondes noces, en 1475, Jeanne de Castille, sa nièce, prétendue fille de Henri IV, dit l'*Impuissant.* C'est sur ce mariage qu'il fondait ses prétendus droits sur la

Castille, contre Isabelle, épouse de Ferdinand. Ce fut par une dispense de Sixte IV. Mais ce pape se plaignit depuis qu'il avait été surpris, et fit mettre cette princesse dans un monastère, où elle vécut plusieurs années. Alfonse mourut âgé de 49 ans, le 24 août 1481.

ALFONSE VI, roi de Portugal, fils et successeur de Jean IV, de Bragance, en 1656, eut d'abord quelques avantages sur les Espagnols, et fut ensuite chassé de son trône comme un imbécille, par sa femme, amoureuse de don Pèdre, son frère cadet. Il mourut dans l'île de Tercère en 1683.

ALFONSE D'EST, duc de Ferrare et de Modène, eut de grandes contestations avec Jules II et Léon X. Il avait épousé, en 1501, Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI, et mourut le 31 octobre 1534.

ALFONSE D'EST, IIIe du nom, fils du duc César d'Est, et de la duchesse Virginie de Médicis, épousa, à l'âge de 16 ans, Isabelle, fille du duc Emmanuel de Savoie. Séduit d'abord par les flatteries des courtisans, il lâcha la bride à ses passions, et gouverna ses sujets avec un sceptre de fer; mais la mort de la duchesse son épouse l'ayant fait rentrer en lui-même, il réforma sévèrement sa conduite, fonda divers colléges, hôpitaux et autres établissements utiles au public, et se fit ensuite capucin, à l'âge de 37 ans, dans le couvent de Marano, où il prit le nom de Jean-Baptiste. Pendant 16 ans qu'il vécut dans cet ordre, il pratiqua exemplairement toutes les vertus de la vie religieuse, et mourut à Castelnovo le 24 mai 1644.

ALFONSE DE ZAMORA, travailla à l'édition de la Polyglotte du cardinal Ximenès. Ce Juif converti est encore auteur d'un ouvrage intitulé : *Introductiones hebraicæ*, Compluti, 1526, in-4°. Il mourut l'an 1530.

ALFONSE DE CASTRO. *Voy.* Castro.

ALFORD. *Voyez* Griffith.

ALFRED, ou Elfred, appelé le *Grand*, avec plus de justice que tant d'autres monarques, succéda, dans le royaume d'Angleterre, à son frère Ethelred, en 871, et à l'âge de 23 ans. Dès sa tendre jeunesse il avait été à Rome, où il avait reçu sa première éducation sous les auspices de Léon IV. Ce pontife l'avait marqué de l'onction sainte, et l'appelait son *fils chéri*. De retour à Rome, avec son père, il y perfectionna ses connaissances, et revint en Angleterre avec toutes les qualités qui constituent un grand monarque. Les Danois, maîtres de presque tout son pays, le vainquirent d'abord; mais Alfred, après être resté caché six mois sous l'habit d'un berger, ayant rassemblé ses troupes, tailla en pièces ces usurpateurs, et leur imposa les conditions qu'il voulut. Gitro, leur roi, fut obligé de recevoir le baptême, et Alfred, reconnu souverain par les Anglais et les Danois, le tint sur les fonts. Il marcha ensuite contre Londres, l'assiégea, la prit et la fortifia, et y fit construire des vaisseaux de guerre plus propres à la manœuvre que ceux des Danois. Après avoir conquis son royaume, il le poliça, fit des lois, établit des jurés, et divisa l'Angleterre en comtés, dont chacun contenait plusieurs centaines de familles. Il encouragea le commerce, protégea les négociants, leur four-

nit des vaisseaux, et fit succéder la politesse et les arts à la barbarie qui avait désolé son royaume. L'Angleterre lui doit l'université d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome pour former sa bibliothèque, et ressuscita les sciences, les arts et les belles-lettres. Les prêtres anglais de son temps savaient peu de latin ; il l'apprit le premier, et le fit apprendre. Il s'adonna en même temps à la géométrie, à l'histoire, à la poésie même. On peut le compter au nombre des rois auteurs. Parmi divers ouvrages qu'il composa, on distinguait un *Recueil de chroniques*; les *Lois des Saxons occidentaux*; des *Traductions de l'Histoire d'Orose*, de celle *de Bède*; *du Pastoral* et *des Dialogues de saint Grégoire*; *de la Consolation de la Philosophie* de Boèce ; des *Psaumes de David*, etc. Asserius Menevensis, auteur contemporain, a écrit son histoire : on la trouve dans *Historiæ britannicæ scriptores*, de Galle, Oxford, 1687 et 1691, 2 vol. in-fol. La manière dont il partagea son temps lui donna le moyen de vaquer à tout, aux affaires, à l'étude et à la prière. Il divisa les vingt-quatre heures du jour en trois parties égales, l'une pour les exercices de piété, l'autre pour le sommeil, la lecture et la récréation, et la troisième pour les soins de son royaume. Comme il n'y avait point encore d'horloge, il fit faire six cierges qui brûlaient chacun quatre heures, et ses chapelains l'avertissaient tour-à-tour lorsqu'il y en avait un de consumé. A la fleur de son âge, et au plus haut point de sa gloire, il avait fait vœu de garder fidèlement cette distribution de temps, et il n'y manqua jamais. Ce grand roi mourut l'an 900, regretté comme un père et comme un héros par son peuple, dont il avait été le législateur et le défenseur. Jamais prince n'eut plus d'affabilité pour ses sujets, et plus de valeur contre leurs ennemis ; et peut-être n'y eut-il jamais de preuve plus frappante de ce que peut la religion sur les rois et les peuples, pour la gloire et la prospérité des états. L'Angleterre, avant lui, sauvage et agitée de troubles continuels, devint un séjour de paix et de justice. On dit même que la sûreté publique y était si grande, qu'ayant suspendu des bracelets d'or sur un chemin public, pour éprouver les passants, personne n'y toucha. Alfred réunissait les qualités qui caractérisent le saint, le guerrier, l'homme d'état. Il est nommé parmi les saints, sous le 26 d'octobre, dans deux calendriers saxons, dont il est fait mention dans une note de la traduction saxonne du nouveau Testament. Son nom se trouve aussi dans quelques autres calendriers particuliers, ainsi que dans le Martyrologe anglais de Wilson, sous le 28 d'octobre. Il ne paraît cependant pas que l'Église lui ait jamais décerné un culte public. Henri Spelman, transporté d'une espèce d'enthousiasme, le peint ainsi (Col. conc. Brit.) : « O Alfred ! la merveille et l'étonnement de tous les siècles ! Si nous réfléchissons sur sa religion et sa piété, nous croirons qu'il a toujours vécu dans un cloître ; si nous pensons à ses exploits guerriers, nous jugerons qu'il n'a jamais quitté les camps ; si nous nous rappelons son savoir et ses écrits, nous estimerons qu'il a passé toute sa vie dans un collége ; si nous faisons at-

» tention à la sagesse de son gouvernement et aux lois qu'il a publiées, nous serons persuadés que ces objets ont été son unique étude. »

ALFRÈDE (Sainte), nommée aussi ETHELDRITE, était fille d'Oa, roi des Merciens et de la Quindrède. On voulut inutilement lui faire épouser Ethelbert, qui régnait sur les Est-Anglais; elle refusa cette alliance pour suivre l'attrait intérieur qu'elle se sentait de servir Dieu sans distraction. Peu de temps après, elle quitta la cour, et se retira au milieu des marais de Croyland, au comté de Lincoln, où elle vécut en recluse dans une petite cellule, pendant l'espace de quarante ans. Divers miracles attestèrent sa sainteté, quoique sa vie même fût le plus éclatant de tous les miracles. Elle mourut vers l'an 834.

ALGARDI (Alexandre), sculpteur et architecte bolonais, eut Louis Carrache pour maître, et fut ami du Dominiquin, qui le produisit à Rome, où il mourut, en 1654, âgé de 61 ans. L'église de Saint-Pierre du Vatican conserve de lui un bas-relief très estimé, représentant *saint Léon* qui vient au-devant d'Attila. On voit encore de lui un excellent *groupe* de la décollation de saint Paul, dans l'église de ce nom à Bologne. Les Italiens, en faisant l'éloge de cet artiste, disent que c'est *un Guide en sculpture;* il est certain qu'il a toute la pureté et la finesse de dessin de ce grand peintre.

ALGAROTTI (François), né à Venise, d'une famille honnête, en 1712, après avoir fait ses premières études à Rome et dans sa patrie, fut envoyé par ses parents à Bologne, où il étudia, pendant six ans, la philosophie, la géométrie, l'astronomie, la physique expérimentale et l'anatomie. Il voyagea de bonne heure, autant par curiosité que par le désir de perfectionner ses talents. Il était encore fort jeune lorsqu'il vint, en 1733, à Paris, où il composa, en italien, la plus grande partie de son *Newtonianisme pour les dames,* ouvrage superficiel, qui, effectivement, n'est propre qu'à l'enseignement des dames, et de ceux qui, en matière de physique, n'en veulent pas savoir plus que le beau sexe n'est tenté d'en apprendre. Le jeune philosophe, après avoir fait un séjour assez long en France, passa en Angleterre, et de là en Allemagne et en Pologne. Le roi de Pologne, auprès duquel il s'était fixé, l'honora du titre de conseiller intime pour les affaires de la guerre. Ayant quitté la cour de ce prince pour revoir sa patrie, la mort vint le frapper à Pise, le 23 mai 1764. Il se fit élever un mausolée, et dicta lui-même son épitaphe, qui marque bien la bonne opinion qu'il avait de ses écrits : *Hic jacet Algarottus, sed non omnis.* Le roi de Prusse lui fit élever, dans le *Campo-Santo* de Pise, un magnifique monument, avec cette seconde inscription : *Algarotto Ovidii æmulo, Neutonis discipulo, Fridericus rex.* Le recueil de ses ouvrages a été publié, en italien, sous ce titre : *OEuvres du comte Algarotti, chambellan du roi de Prusse*, à Livourne, chez Marc Coltellini, 1765, 4 vol. in-8°. On les a traduits en français, Berlin, 1772, 8 vol., et 1784, 10 vol. in-8°. [Algarotti passa plusieurs années à Berlin, comblé des faveurs de Frédéric II, qui lui conféra le titre de comte,

pour lui et ses descendans, le fit ensuite chambellan, et chevalier de l'ordre du Mérite. Algarotti a écrit sur la philosophie, les arts, et a laissé plusieurs poëmes très estimés. Les souverains d'Italie, et entre autres Benoît XIV, l'honorèrent de leur protection.]

ALGASIE, dame gauloise, illustre par sa piété, était liée d'amitié avec Hédibie, autre dame gauloise. Saint Jérôme avait alors une grande réputation parmi les interprètes de la Bible; elles lui envoyèrent, à Bethléem; un jeune homme, nommé Apodème, pour le consulter. Algasie lui fit onze questions sur divers endroits de l'Évangile et de saint Paul, et Hédibie lui en proposa douze, qui roulent toutes sur des endroits importans du nouveau Testament. On voit par ces questions que ces deux dames étudiaient l'Écriture sainte avec beaucoup d'assiduité et de réflexion; mais on n'en doit pas conclure que ce serait une bonne étude pour les dames de nos jours; il faudrait pour cela qu'elles fussent des Algasie. *Voyez* EUSTOCHIUM.

ALGERUS, natif de Liége, fut d'abord chanoine et doyen de la collégiale de Saint-Barthélemi, puis chanoine de la cathédrale de la même ville. Il renonça à ces dignités pour aller finir ses jours tranquillement à Cluny, où il se fit moine. Il mourut vers l'an 1130. Il fut en grande relation avec les personnes les plus distinguées de son temps. On a de lui un traité *De misericordiâ et justitiâ*, inséré dans le *Trésor des anecdotes* de dom Martène, p. 1020; 2°. *De veritate corporis et sanguinis Domini in Eucharistiâ*, contre Bérenger de Tours. Erasme faisait tant de cas de cet ouvrage, qu'il en fit faire une édition à Anvers, qu'il soigna lui-même; on l'a depuis réimprimé à Louvain, en 1561, et inséré dans la *Bibliothèque des pères*, tom. 6. Bellarmin y a trouvé cependant quelques inexactitudes.

ALHAZEN, auteur arabe, qui a composé, vers l'an 1100 de J.-C., un *Traité sur l'optique*, et d'autres ouvrages en latin, imprimés à Bale, 1572, in-fol.

ALI, cousin germain et gendre de Mahomet, se distingua par ses exploits au siége de Khaïbar, et dans plusieurs autres occasions, ce qui lui valut le titre de visir. Après son expédition en Syrie, Mahomet l'envoya prêcher l'Alcoran dans l'Yémen, en Arabie, qu'il conquit plutôt par les armes que par la persuasion. Il devait succéder à ce prophète; mais Abubeker ayant été élu calife, il se retira dans l'Arabie. Son premier soin fut de faire un recueil de la doctrine de son beau-père, dans lequel il permettait beaucoup de choses que son rival avait proscrites. La douceur de sa morale disposa les esprits à lui donner le califat; et, après le massacre du calife Othman, Ali fut mis à sa place, vers le milieu du VIIe siècle. Les Égyptiens, les Mecquois et les Médinois le reconnurent; mais un parti contraire s'étant élevé contre lui, il fut assassiné l'an de J.-C. 660, après avoir remporté quelques victoires. Son meurtrier s'était dévoué à la Mecque, avec deux autres, pour assassiner les chefs de parti Ali, Moavi et Amrou. Les Persans suivent Ali, en maudissant Abubeker, Omar, et les autres interprètes de l'Alcoran. *Voyez* MAHOMET, OMAR, etc.

ALI-BEG, interprète de la Porte ottomane dans le XVII[e] siècle, savait dix-sept langues. On a de lui une version turque de la Bible.

ALIBRAI. *Voyez* DALIBRAI.

† ALIGNAN (Benoît), évêque de Marseille, naquit à la fin du 12[e] siècle, à Alignan-du-Vent, à 6 lieues de Pézenas, dans le bas Languedoc. Il était issu d'une famille distinguée, qui le plaça pour faire ses premières études dans un monastère de bénédictins, dont il prit l'habit. Nommé à l'abbaye de Grasse, diocèse de Carcassone, il contribua de tout son pouvoir à ramener les révoltés à l'obéissance de Louis VIII, pendant la guerre des Albigeois : c'est lui qui, presque seul, fit soumettre les villes de Béziers et de Carcassone, qui prêtèrent serment de fidélité au roi, entre ses mains, en 1229. Il fut porté à l'évêché de Marseille; il parvint à réunir les esprits divisés pour des droits seigneuriaux. Il se croisa, et partit en 1239 pour la Terre-Sainte, avec Thibault, comte de Champagne, et roi de Navarre. De retour en France, l'an 1242, il assista au concile de Lyon, sous Célestin IV, en 1245. Il ne put accompagner saint Louis lorsqu'il partit en 1248 pour sa première croisade, mais il repartit pour la Terre-Sainte en 1260. Ce fut alors qu'Alexandre IV, pour relever les affaires des croisés, engagea Alignan à prêcher une nouvelle croisade, qui ne fut pas plus heureuse que les précédentes. Il mourut en 1268, après s'être démis de son évêché. Il avait constamment pratiqué la règle de saint Benoît, même après avoir été sacré évêque, et se fit nommer toujours *frère Benoît, évêque de Marseille*. Sur la fin de sa vie il entra dans l'ordre des frères mineurs, dont la règle était plus sévère que celle des bénédictins, et plus conforme à ses vues de perfection. Il est auteur d'un ouvrage de théologie resté manuscrit, et dont un exemplaire se trouve à la bibliothèque royale; il est intitulé : *Tractatus fidei contra diversos errores super titulum de summâ Trinitate et fide catholicâ in decretalibus*. On trouve dans le tome 7 du *Spicilegium* d'Achery, une lettre d'Alignan au pape Innocent IV : *De rebus in Terra-Sancta gestis*. Cet évêque passait pour un des hommes les plus instruits de son temps.

† ALIGRE (Étienne-François d'), naquit en 1726 d'une famille distinguée d'abord dans la carrière militaire, et qui depuis avait embrassé la magistrature. Il était président à mortier en 1768. Lorsque Laverdy le fit agréer pour la place de premier président du parlement de Paris, on s'étonna de voir à la tête de la magistrature un homme encore jeune et célibataire. Louis XV en fit la réflexion. D'Aligre cependant se distingua dans ce poste honorable; il se faisait remarquer surtout par la clarté et la précision dans la manière dont il prononçait les arrêts. Dans le temps où le ministre Necker, qui jouissait alors du plus grand crédit, préparait la convocation des états-généraux, d'Aligre demanda à S. M. une audience en présence de ce ministre, et l'obtint. Il y lut un *mémoire*, dans lequel il annonçait les malheurs qui devaient naître de cette convocation. Un silence absolu régna pendant et après cette lecture, et le premier président ne

reprit la parole que pour remettre sa démission, qu'il avait apportée. D'Ormesson de Noiseau lui succéda en 1788. D'Aligre fut un des premiers Français qui émigrèrent. Après avoir échappé à la mort lors de la prise de la Bastille, par la présence d'esprit d'un de ses gens, il se retira à Londres, où il s'était fait précéder par 4 millions placés sur la banque anglaise. Il repassa sur le continent au bout de quelques années, et mourut à Brunswick en 1798. Sa première femme, dont il n'a point eu d'enfants, était la dernière descendante de la famille Talon.

ALIGRE (Etienne d'), chancelier de France, naquit à Chartres. Son mérite lui ayant procuré les places d'intendant du comte de Soissons, et de tuteur du comte son fils, il obtint, par la protection de ce seigneur, l'entrée au conseil. Son caractère complaisant, son application et sa probité, le firent aimer et estimer. Le marquis de la Vieuville, alors ministre d'état, lui procura les sceaux en janvier 1624, et le titre de chancelier à la fin de la même année. D'Aligre fut obligé de se retirer dans sa terre de la Rivière, au Perche, où il finit ses jours en 1635, à 76 ans. — Son fils, Etienne d'Aligre, aussi chancelier, mourut en 1677, à 85 ans, avec la réputation d'un magistrat intègre et éclairé.

ALI-PACHA, l'un des plus grands capitaines de l'empire ottoman, se distingua tellement dans la guerre de Perse, que l'empereur Amurat IV lui donna une de ses sœurs en mariage. Il mourut en 1663, à 70 ans.

ALI-PACHA, visir de Janina, surnommé Aslan ou *le Lion*, l'un des personnages les plus extraordinaires de l'époque contemporaine, naquit vers 1750, suivant l'opinion la plus générale; mais ayant toujours affecté de paraître plus jeune qu'il ne l'était en effet, l'année de sa naissance n'est pas exactement connue. Il vit le jour à *Tepeleni*, ville moderne, située à 20 lieues au nord de Janina. Ses ancêtres avaient exercé la profession lucrative de *Kleftes*, sorte de brigandage avoué et public, à l'ombre duquel il envahirent le domaine de Tepeleni. Ali marcha d'abord sur leurs traces et se rendit redoutable à tous ses voisins. Ceux-ci se liguèrent plusieurs fois contre lui, et le chassèrent même de sa ville natale. Il était réduit à la dernière extrémité, lorsqu'il trouva enfoui dans la terre un coffre d'or, que l'on avait sans doute caché dans un temps de guerre civile. A l'aide de ce trésor, il leva deux mille hommes, et rentra triomphant dans Tepeleni. Ali avait à cette époque vingt-quatre ans. Il prit un rang distingué parmi les beys du pays, et obtint la main de la belle *Emineh*, fille de Capelan, pacha de Delviu. Après avoir ainsi augmenté son crédit et étendu ses liaisons, Ali leva de nouvelles troupes, reconquit tous les biens de son père, qui lui avaient été enlevés pendant son enfance. Il fut fait plusieurs fois prisonnier par les troupes du pacha de Berat, et par celles du pacha de Janina. Il encourait une mort honteuse; mais il parvint toujours à obtenir sa liberté. Cependant Ali n'était encore qu'un partisan fameux; son ambition était loin d'être assouvie; il résolut de parvenir au pouvoir et aux dignités, à quelque prix que ce fût. Il dénonça au gouverne-

ment de la Porte, Sélim, pacha de Delvino, son bienfaiteur, comme coupable d'avoir empiété sur une portion du territoire de Sa Hautesse. Le divan lui adressa aussitôt un firman de mort contre Sélim, le chargeant de son exécution, et Ali assassina Sélim de ses propres mains. En récompense de ce crime, il fut nommé lieutenant du nouveau Derwend, pacha de Romélie; emploi secondaire qui ne satisfaisait pas son ambition, mais qui lui servit à augmenter ses richesses. Sa réputation militaire était si bien établie, qu'on lui confia, dans la guerre qui éclata en 1787 entre la Turquie et les deux cours impériales de Russie et d'Autriche, un commandement important, sous les ordres du grand-visir Jousouf. A la suite des services qu'il rendit dans cette campagne, il obtint le pachalick à deux queues de Tricala en Thessalie, avec le titre de Derwendgi-pacha de toute la Romélie. Ces fonctions lui fournirent les moyens et le pouvoir de tenir ouvertement un corps de troupes à sa solde, et il s'en servit pour purger les routes infestées de brigands; ce qui ne contribua qu'à accroître sa renommée. Dès ce moment, Ali, devenu déjà un vassal redouté de la Porte, conçut le projet de se rendre tout-à-fait indépendant. Il avait soin de se ménager des amis à la cour, en envoyant des présents aux officiers du Grand-Seigneur. Bientôt il résolut de s'emparer du pachalick de Janina, qu'il convoitait depuis long-temps; il y entra les armes à la main; et, unissant l'adresse et la ruse à l'audace, il parvint à son but, et ne tarda pas à voir son usurpation revêtue du sceau de l'autorité légitime. Ce fut vers la fin de 1788 qu'Ali fut également investi du pachalick de Janina, qui lui donnait un rang parmi les grands de l'empire ottoman. L'ambition toujours active d'Ali ne lui permit pas de régner paisiblement sur les lieux soumis à sa domination; il voulut aussi étendre sa puissance sur la moyenne Albanie, qui dépendait du pacha de Berat. Tenter cette entreprise ouvertement, eût été difficile et hasardeux; il usa de moyens obliques, et l'acheva plus tard avec une habileté et un presévérance peu communes. Vers 1790 commencèrent ses tentatives contre les Souliotes, qui formaient une sorte de république, composée des débris de ces peuplades chrétiennes du *Taygète* et de l'*Acroceraune*, qui, vers le milieu du dix-septième siècle, s'étaient retirées, les armes à la main, devant les mahométans. Ce peuple était le seul, dans l'Épire, qui soutînt la réputation de l'ancienne Grèce, et qui conservât l'esprit d'indépendance de ses premiers enfants. Les asservir n'était pas une chose facile; ils repoussèrent vigoureusement les troupes d'Ali, et le firent échouer dans toutes ses tentatives. Après le traité de Campo-Formio, en 1797, la France s'étant déjà emparée des îles Ioniennes avec leurs dépendances de terre ferme, Ali fut alarmé du voisinage d'une puissance colossale qui venait de s'ériger en république militaire; mais il fut bientôt rassuré par les premières démarches des Français. Buonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, voulant gagner Ali à la cause de la France, envoya à Janina l'adjudant-général Roza, pour sonder le pacha; mais l'émissaire fran-

çais fut la dupe de la ruse et des démonstrations étudiées d'Ali, qui lui persuada sans peine qu'il serait toujours le meilleur ami des Français. Soupçonnant Buonaparte d'avoir des desseins sur la puissance chancelante du Croissant, il intrigua auprès du général français, qui entra aussitôt en négociation avec lui, se promettant d'en faire un puissant instrument pour la réussite de ses desseins. En même-temps Ali gagnait les bonnes grâces du divan et de son souverain, au moyen de ses agents à Constantinople, qui ne manquaient pas de lui faire un mérite de toutes ses démarches, tandis qu'au fond il n'agissait que pour son propre agrandissement. Il s'acquit une nouvelle réputation de capacité par son abominable expédition contre les chrétiens de Nivitza et de Vesili, qu'il fit tous massacrer pendant qu'ils assistaient au service divin; et cette action barbare lui valut le titre d'*Aslan* ou *Lion*, dans les firmans de guerre que lui adressa le divan pour marcher contre le rebelle Passavan-Oglou. Ali se trouvait devant Vidin, avec quarante autres pachas réunis pour réduire Passavan-Oglou, quand il apprit la nouvelle du débarquement de Buonaparte en Égypte. Prévoyant une guerre prochaine entre la France et la Turquie, il retourna en poste à Janina, pour épier les événements et tâcher d'en tirer parti. Cependant il continua à paraître plus que jamais favorable aux Français. Mais les événements décidèrent bientôt sa marche politique; il leva le masque, et marcha contre les Français, dans l'intention de s'emparer des Sept-Iles. Les Français, en petit nombre, et commandés par le général Lassale, furent vaincus près de Prévésa et de Nicopolis, après avoir fait une résistance héroïque. Ali fit incendier Prévésa, dont les habitants s'étaient unis aux Français, et il en fit périr un grand nombre dans les plus horribles tourments. Les exploits d'Ali lui acquirent une célébrité extraodinaire, et la Porte-Ottomane le nomma pacha à trois queues. L'amiral Nelson arrêta sa flotte au milieu de la mer Égée, pour envoyer un de ses officiers complimenter Ali, qu'il nommait le héros de l'Epire. Ali prit part aux opérations des armées turques et russes; et, au siége de Corfou, après la prise de cette ville par les alliés, le sultan lui adressa des remercîments publics et le diplôme de vice-roi de la Romanie, dignité qui confère le titre de visir à celui qui en est revêtu. Plusieurs officiers français avaient été faits prisonniers pendant cette campagne; parmi eux était le colonel Carbonnel. Ali l'employa à former une école de tir à Bonila, près Janina. Il lui en donna le commandement, et affranchit en sa faveur les autres prisonniers français de l'état de réclusion. Ce fut à cette école qu'Ali nous fut redevable d'une bonne artillerie. Quelque temps après, il tourna de nouveau ses armes contre les Souliotes, et il éprouva une vive résistance; mais à force de ruse, d'or et d'intrigues, il parvint à les isoler de tous leurs alliés. Ces malheureux montagnards furent obligés de se rendre, sous la condition qu'ils émigreraient et se retireraient soit à Parga, soit aux îles Ioniennes. Au mépris de la foi jurée, on les poursuivit et on les massacra impitoyablement, sans distinction d'âge ni de sexe. Après

ces horribles exploits, Ali fut honoré de nouveau du diplôme de Roumili-Valisi, et rétablit la sûreté et la police dans la Macédoine et dans la Thrace, qui étaient infestées par des hordes de brigands. Cette mission lui offrit l'occasion de grossir ses trésors, en levant des contributions énormes, et il répandit partout la terreur de son nom. Vers 1805, Ali commença à être un personnage important aux yeux des principaux cabinets de l'Europe. Les Russes, qu'il détestait, étaient jaloux de sa puissauce toujours croissante, et prévoyaient qu'il serait le plus grand obstacle à l'exécution de leurs projets contre la Turquie d'Europe. Le ministère anglais entretenait des relations avec lui; et Buonaparte, en haine de cette dernière puissance, essayait d'établir des rapports intimes entre la France et Ali-Pacha; il nomma consul général à Janina M. Pouqueville, savant voyageur. Buonaparte, devenu empereur sous le nom de Napoléon, venait de détruire, à Ulm et à Austerlitz, la coalition formée entre l'Angleterre, la Russie et l'Autriche. Le visir de Janina voyait clairement sa position; il employa beaucoup de prudence et d'adresse pour renouer avec celui qu'il avait su cajoler en 1798, après sa conquête d'Italie. Ainsi, des relations intimes s'établirent entre Buonaparte et Ali, et ce dernier aida à accélérer la rupture entre la Turquie et la Russie. Son but particulier était toujours d'obtenir les îles Ioniennes, objet constant de ses désirs. Ces îles ayant été cédées à la France par suite du traité de Tilsitt, Ali se flatta qu'il pourrait au moins obtenir Parga. Il intrigua donc à cet effet; mais il échoua par les soins des Parganiotes eux-mêmes, qui se montrèrent prêts à maintenir leur indépendance jusqu'à la dernière goutte de leur sang, contre Ali, leur ennemi le plus acharné. Voyant ses espérances déçues de ce côté-là, Ali en conçut un profond sentiment de haine contre les Français, et, sans rompre cependant avec eux, tourna les yeux du côté de l'Angleterre, comme plus propre à seconder ses vues ambitieuses. Il travailla d'abord à faire conclure la paix entre la Porte et l'Angleterre, et dès que les préliminaires furent signés, il fit sonner bien haut les services qu'il avait rendus au cabinet britannique. Bientôt Ali-Pacha eut à sa cour un résident anglais, et il épousa ouvertement les intérêts de la Grande-Bretagne. Il dépouilla quelque temps après le beau-père de deux de ses fils, Ibrahim, du pachalick de Berat, et sut, par ses intrigues et ses largesses, faire excuser sa conduite par le divan. Il réduisit aussi les *Kimeriates*, habitants des montagnes de *Kimeria*, ou de la *Chimère*. Ces opérations eurent lieu au printemps de 1810. Cependant la conduite astucieuse et sans foi du visir de Janina avait été l'objet de plaintes réitérées de la part de la France auprès du divan. On finit par conjurer la perte d'Ali, à Corfou, à Raguse, à Constantinople et à Paris. L'année 1810 vit se former contre lui un orage menaçant. Il s'agissait d'un plan d'opérations concerté par les généraux français, et sanctionné par la Porte. Ali aurait été attaqué en même temps par une division française partie de l'île de Corfou, et par l'armée de Dalmatie, sous les ordres du maré-

chal Marmont, tandis que ses ennemis intérieurs se seraient soulevés contre sa tyrannie. Mais les désastres arrivés à l'armée française dans la péninsule empêchèrent ce plan d'être mis à exécution. Après la conquête du pachalick de Berat, dont il tenait le visir enfermé dans un cachot, la puissance d'Ali sembla s'accroître encore; un grand nombre de pachas et de vayvodes vinrent figurer comme vassaux à sa cour. Et adoptant la tactique européenne, Ali avait acquis un avantage immense sur ses voisins, et avait répandu parmi eux l'effroi et le découragement. Il réduisit successivement le pacha de Delvino, la ville d'Argyro-Castron, les chefs de Liapuria et les courageux habitants de Gardiki, qu'il fit tous massacrer pour complaire à sa sœur Chaïnitza, qui, pour venger quelques injures personnelles, exigea de lui que Gardiki fût détruite et ses habitants exterminés, disant qu'elle ne voulait plus coucher que sur des matelas remplis de leurs cheveux. On ne peut lire sans frissonner d'horreur les détails de cette effroyable boucherie, où l'on employa des raffinements de barbarie inouïs en Europe. En 1812, Ali ne garda plus aucune mesure avec le consul français, dont le gouvernement, irrité depuis qu'Ali s'était jeté entre les bras des Anglais, cherchait de tout son pouvoir à attirer sur sa tête la vengeance du Grand-Seigneur. Le châtiment d'Ali était résolu, quand les événements de la campagne de Napoléon contre la Russie vinrent changer la face des affaires, et rendre au visir de Janina le désir de mettre à exécution de nouveaux projets d'agrandissement et de puissance. Lors des désastres de l'armée française à Moscow, Ali était parvenu au plus haut degré de puissaece; sa cour était plus somptueuse, plus magnifique que celle de la plupart des princes de l'Europe. Il nourrissait tous les jours dans son palais de Janina, environ quinze cents personnes, parmi lesquelles se trouvaient des étrangers de toutes les parties du globe. Son gouvernement était monté dès lors sur le modèle de celui d'un potentat. A la nouvelle de la chute prochaine de Napoléon, Ali, pressentant que les Français seraient pour long-temps éloignés de l'Albanie, pressa le rassemblement des troupes, et forma de nouveau le projet de s'emparer de Parga, seul point sur lequel, dans toute l'étendue de ses états, brillassent encore les rayons de la liberté. Alors, sans aucune autorisation de la Porte, sans aucune déclaration de guerre, il marche vers Parga, qui appartenait encore à la France. Le consul français, que l'on cherchait à tromper, avait démêlé le motif de cet armement, et avait fait parvenir, soit à Corfou, soit à Parga, des avis qui mirent les Français et les Parganiotes en garde contre une agression inopinée. La garnison française, aidée des courageux Parganiotes, repoussa et mit en déroute les soldats d'Ali. Quelque temps après, Parga était tombée au pouvoir des Anglais par suite d'une trahison; Ali-Pacha sentit qu'il lui serait plus facile d'obtenir Parga de l'Angleterre, que de l'arracher des mains des Français. En attendant, il déporta les peuplades de l'Épire qui lui causaient de l'ombrage. En 1816, il reçut la vi-

site d'un roi détrôné, Gustave-Adolphe, qui s'arrêta à sa cour, en se rendant en Morée, et lui fit présent du sabre de Charles XII. Enfin l'ambition d'Ali fut satisfaite autant qu'elle pouvait l'être. Parga, qu'il convoitait depuis long-temps, lui fut livrée par les agents de la Grande-Bretagne, en mars 1818. Il avait été stipulé que tous les Parganiotes qui émigreraient seraient indemnisés de la perte de leurs biens. Mais la fraude et l'avarice d'Ali ne permirent pas l'accomplissement des bases de cet inique traité. Les Parganiotes, avant de quitter leur malheureuse patrie, baisèrent pour la dernière fois la terre qui les avait vus naître, et confièrent aux flammes les restes de leurs ancêtres. Leur embarquement se fit à Corfou, sur la frégate *la Glascow*. Ce spectacle était d'autant plus touchant, qu'il était l'œuvre de la plus infâme iniquité. La Porte ne voyait point sans alarme la grandeur toujours croissante d'Ali-Pacha; mais, craignant les chances d'une guerre contre lui, elle paraissait attendre sa mort, comme devant seule replacer sous le sceptre des grands seigneurs cette grande partie de la Grèce continentale, que possédait Ali-Pacha; mais aussi elle craignait que, s'il mourait naturellement, ses trésors ne fussent partagés ou dissipés. Enfin le sultan fut déterminé à attaquer Ali-Pacha, par Ismaël pachò-bey, un de ses ennemis mortels, qui offrit d'indiquer les moyens de le réduire. On lança contre lui la sentence de *Fernanly*, ou proscription impériale, qui le déclarait coupable de lèse-majesté au premier chef. Ali crut détourner l'orage en employant les moyens ordinaires; mais ses intrigues, son or furent impuissants. On arme une escadre pour se rendre sur les côtes d'Épire; des troupes sont levées pour aller contre Ali-Pacha, et le commandement de l'expédition est confiée à Pachò-bey, nommé pacha de Janina et de Delvino. Ali, de son côté, voyant que tous ses efforts pour se réconcilier avec la Porte étaient inutiles, fit des armements considérables. Il appela sous ses enseignes les chrétiens Armatolis, et les diverses tribus de la Grèce septentrionale. L'armée de la Porte se mit en marche sous les ordres de Pachò-bey, et arriva en vue de Janina sans brûler une seule amorce, ainsi que le général l'avait promis au divan. Mais il restait à réduire des châteaux hérissés de canons et défendus par Ali en personne, qui, se voyant abandonné de son armée, était décidé à combattre avec toutes les ressources de la rage et du désespoir; ses moyens de défense étaient formidables. Ce fut dans ces retranchements qu'Ali, abandonné de ses fils et de presque tous ses généraux, se défendit pendant dix-huit mois contre des forces supérieures. Du fond de ces châteaux, il excita secrètement la révolte dans toutes les peuplades chrétiennes, et se vit tout-à-coup étayé par le soulèvement des Grecs, qui mit l'empire ottoman sur le penchant de sa ruine. Alors le Grand-Seigneur, redoutant les suites de ces événements, donna le commandement suprême de l'expédition de Janina à Churchid-Mahomet-pacha, vieillard d'un caractère ferme, et expérimenté, et qui ne le cédait point en ruse à Ali-Pacha. L'ar-

rivée de Churchid changea la face des affaires; Ali fut resserré de plus en plus, et bientôt réduit aux abois, malgré la défense opiniâtre qu'il opposait à l'armée turque, et les secours que lui donnaient les Grecs, auxquels il prodiguait son or. Enfin il fut réduit à disputer sa vie aux ministres des vengeances de la Porte ottomane. Renfermé dans son dernier repaire avec une poignée d'hommes déterminés à mourir, il fit notifier à Churchid que son intention était de mettre le feu à deux cents milliers de poudre, et de se faire sauter, si le sultan ne lui accordait pas sa grâce et sûreté pour sa vie. Churchid, sachant que ce n'était point une vaine menace; qu'Ali tenait jour et nuit un Turc nommé *Sélim* dans le magasin à poudre, toujours prêt à lui sacrifier sa vie, et auquel il portait lui-même à manger, fit annoncer, d'après l'avis de son conseil, à Ali, que Sa Hautesse ayant eu égard à ses sollicitations et à ses instances, lui accordait son pardon, pourvu qu'il se rendît de suite à Constantinople, pour se prosterner aux pieds de son maître, qui lui conserverait sa fortune, et lui laisserait la liberté de se retirer dans telle partie de l'Asie Mineure qu'il indiquerait. Soit aveuglement, soit fatalité, Ali accéda à la proposition de Churchid; il se rendit à l'île du *Lac*, avec une douzaine de ses officiers; on lui prépara un appartement magnifique, où il fut traité pendant sept jours avec beaucoup de déférence; enfin, le 5 février 1822, le seraskier du sultan lui demande avant tout de donner des ordres, d'abord à Sélim, pour qu'il eût à remettre la mèche allumée; et ensuite à la garnison des forts, pour qu'elle évacuât son dernier retranchement après avoir arboré le drapeau impérial. A cette sommation, Ali ouvrit les yeux, mais il était trop tard. Il répondit qu'en partant de la citadelle il avait ordonné à Sélim de n'obéir qu'à son ordre verbal, et demanda par conséquent à aller lui-même lui intimer l'ordre de se retirer; ce qui lui fut refusé. Ali, ébranlé par les protestations les plus fortes et le serment même du seraskier, finit par se décider, et tira de sa main la moitié d'une bague, dont l'autre moitié était dans les mains de Sélim. Avec cette moitié de bague on obtint que celui-ci éteignît la fatale mèche, et il fut aussitôt poignardé. En même temps, la garnison arbora le pavillon impérial. Ali attendait en silence, mais non sans inquiétude, l'issue de ces divers événements, lorsque, vers cinq heures après midi, il vit arriver avec un visage morne plusieurs chefs de l'armée turque et leur suite. A leur vue, Ali se lève avec l'impétuosité de la jeunesse, et, la main sur ses pistolets, demande d'une voix de tonnerre ce qu'on lui apporte : Hassan-pacha lui répond que c'est le firman de Sa Hautesse, qui lui demande sa tête. — « Ma tête, s'écria Ali en fureur, ne se livre pas si aisément »; et en même temps il tire un coup de pistolet, dont la balle brise la cuisse de Hassan; il tire aussitôt deux autres coups de pistolet, et tue deux de ses adversaires. Il mettait en joue son tromblon rempli de chevrotines, lorsqu'il tomba percé de deux balles. Avant d'expirer, il cria à un de ses sicaires : « Va, cours, ami,

» va tuer sur-le-champ la pauvre » Vasiliki (c'était sa seconde » femme), afin que ces chiens » ne la profanent pas. » Il rendit alors le dernier soupir. Sa tête fut séparée de son corps, ensuite embaumée, et expédiée le lendemain à Constantinople, où elle arriva le 23 février. Le sultan la fit porter au sérail, et la montra au divan rassemblé; après avoir été promenée dans les rues de la capitale, elle fut exposée au-dessus de la grande porte du sérail, à côté de son arrêt de mort. Telle fut la fin du terrible Ali-Pacha. Ce féroce Albanais ne ressemblait à aucun des tyrans anciens ou modernes; nul n'a trouvé autant de ressources dans la mauvaise fortune, ni conservé autant de prudence dans la bonne; le peu de bien qu'il a fait, et les crimes qu'il a commis partaient de la même source; d'une volonté ferme et constante d'augmenter sans cesse et d'assurer sa puissance. Son ambition était méthodique, et fort au-dessus de celle que fait naître la vanité. Nul forfait ne lui coûtait s'il en tirait quelque profit; et il observait les plus petites convenances, si ce soin pouvait lui être de quelque utilité; il aurait eu la force d'être humain et bienveillant, si ces vertus lui eussent paru un moyen d'affermir son pouvoir. Jamais on ne vit tant de sagesse et de scélératesse réunies dans une même tête. On trouve des détails très curieux sur Ali-Pacha, dans le *Voyage dans la Grèce*, de M. Pouqueville, ancien consul général de France près de ce despote asiatique. On a aussi une *Vie d'Ali-Pacha*, par M. Alphonse de Beauchamp; elle nous a été d'un grand secours pour la rédaction de cet article, dans lequel nous avons conservé le plus souvent ses propres expressions; elle a paru, à Paris, en juillet 1822, in-8°. Depuis, on en a publié de plus exactes.

ALIPIUS, évêque de Tagaste, fut l'ami et le disciple de saint Augustin, qui en fait une mention touchante dans ses *Confessions*. Il alla visiter la Palestine, et y vit saint Jérôme, avec lequel il se lia étroitement. A son retour en Afrique, il fut fait évêque de Tagaste, vers l'an 393. Il aida beaucoup saint Augustin dans tout ce qu'il fit ou écrivit contre les donatistes et les pélagiens. Il assista à plusieurs conciles, entreprit divers voyages, et travailla avec un zèle infatigable pour la gloire de Dieu et de l'Église. On voit qu'il était âgé en 429, par une lettre que saint Augustin lui écrivit en cette année, et dans laquelle il l'appelle vieillard. On croit qu'il mourut peu de temps après. Il est nommé, dans le martyrologe romain, au 15 d'août.

ALIPIUS (Saint), d'Andrinople, petite ville de la Paphlagonie, surnommé *le Stylite*, parce qu'il resta 53 ans sur une colonne, mourut au commencement du VIIe siècle. *Voyez* saint SIMÉON-STYLITE.

ALIPE ou ALIPIUS, d'Antioche, géographe dans le IVe siècle, dédia à l'empereur Julien une *Géographie*, que Bayle dit n'être pas de lui, parce qu'il est difficile de croire qu'il y aurait parlé, comme il fait, de l'Angleterre sur le rapport d'autrui, tandis qu'il avait été long-temps lieutenant-gouverneur dans cette province. Il n'est pas sûr non plus que cette géographie soit celle que Jacques Godefroi a publiée en grec et en

latin, Genève, 1628, in-4°. C'est à lui que Julien avait donné la commission de faire rebâtir le temple de Jérusalem.

ALIX, 4e fille de Thibault IV, comte de Champagne, fut épouse de Louis VII, roi de France, et mère de Philippe-Auguste. Elle faisait, par ses grâces et son amabilité les charmes de la cour de Champagne, lorsqu'elle s'unit au roi de France, devenu veuf en 1160 de Constance de Castille, qui mourut sans avoir donné d'héritier au trône. Ce ne fut qu'après quatre années de mariage, qu'Alix mit au monde, en 1165, un fils surnommé *Dieu-Donné*, parce qu'il fut le fruit des prières et des vœux de tout le peuple. Il régna glorieusement sous le nom de Philippe-Auguste. Louis VII étant mort, son fils n'ayant encore que 14 ans et demi, Alix réclama la régence; mais Philippe déclara qu'il voulait gouverner par lui-même; et par un acte de politique inouï à son âge, il déjoua tous les projets, de sa mère qui avait imploré l'appui du roi d'Angleterre Henri II, afin de s'emparer du gouvernement de l'état. En 1190, ayant résolu d'aller combattre dans la Palestine, il assembla tous les grands de l'état, et nomma, de leur consentement, Alix pour gouverner en son absence; elle gouverna avec beaucoup de sagesse, et mourut à Paris le 4 juin 1206, respectée des grands et regrettée des peuples. L'histoire de France parle de plusieurs autres princesses du nom d'Alix; celle dont nous venons de parler est la plus célèbre.

† ALIX (Pierre), naquit à Dole en 1600, fut nommé abbé de Saint-Paul à Besançon en 1632, et peu de temps après chanoine de l'église de Saint-Paul de la même ville; ses connaissances étaient très étendues et très variées; il joignait à la science de la théologie celle des mathématiques, dans laquelle il se rendit très habile. Il essaya de défendre contre le pape Alexandre VII, les prétentions du chapitre de Besançon sur l'élection des archevêques; les ouvrages qu'il a composés pour cet objet sont presque les seuls qui nous restent de lui. Le père Vernerey, inquisiteur à Besançon, ayant censuré un dialogue qu'il avait composé, intitulé : *Dialogue entre Porte-Noire et le Pilori*, il y répondit par une brochure qui a pour titre : *Eponge pour effacer la censure du P. dom Vernerey*. Plusieurs traités d'algèbre, et l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Paul*, que lui attribue le P. Lelong dans sa *Bibliothèque historique de la France*, ont été perdus. Alix mourut le 6 juillet 1676.

ALKMAAR (Henri d'), poète du XVe siècle, traduisit en allemand la *Fable du renard*, poème gaulois, composé d'abord en prose par Pierre de Saint-Cloud, et mis en vers en 1290, par Jaquemars Giclée, de Lille en Flandre. C'est une satire où l'on critique d'une manière souvent très plaisante et pleine de sel, les mœurs du moyen âge, et où les gens d'Eglise entre autres ne sont pas épargnés. M. Gottsched en a donné une belle édition en allemand, enrichie de figures et de quelques dissertations préliminaires. [La *Fable du renard* a été traduite en latin, et en plusieurs langues vivantes. La traduction française a pour titre : *le Renard ou le Procès des bêtes*, Bruxelles, 1739, in-8°, réimprimée à

Paris, en 1788, sous le titre de, *les Intrigues du cabinet des rats*, avec 22 planches en taille-douce. Du reste, le véritable nom d'Alkmaar est Nicolas Baumann, jurisconsulte à Juliers.]

† ALLACCI (Léon), d'abord grand-vicaire d'Anglona, puis bibliothécaire du cardinal Barberini, et enfin du Vatican, naquit dans l'île de Chio, l'an 1586, de parents schismatiques grecs. Amené à Rome en 1600, il se perfectionna dans la philosophie et la théologie, et mérita par ses succès la confiance de Bernard Giustiniani, évêque d'Anglona. Les ouvrages que l'on a de lui, et le genre de personnages qu'il approcha, prouvent assez qu'il était revenu de l'erreur dans laquelle il naquit; mais il ne voulut jamais s'engager dans les ordres. Alexandre VII lui demandant un jour pourquoi il ne voulait point les recevoir: « C'est, » lui répondit Allacci, pour pouvoir me marier quand je voudrai. — Mais, ajouta le pontife, » pourquoi ne vous mariez-vous » donc pas! — C'est, répliqua-t-il, » pour pouvoir prendre les ordres quand il me plaira. » Il était doué d'une mémoire extrêmement heureuse, et sa facilité, jointe au goût du travail, en fit en peu de temps un des hommes les plus instruits et un des meilleurs littérateurs de l'Italie. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, la plupart de théologie et de liturgie; ceux qui se font le plus remarquer sont : 1° *De Ecclesiæ orientalis et occidentalis perpetua consensione*, Cologne, 1648, in-4°; 2° *De utriusque Ecclesiæ in dogmate de purgatorio consensione*, Rome, 1655, in-8°; 3° *Græciæ orthodoxæ scriptores*, Rome, 1652 et 1657, 2 vol. in-4°; 4° *De libris ecclesiasticis Græcorum*, Paris, 1645, in-8°; 5° *De templis Græcorum recentioribus*, Cologne, 1645, in-8°; 6° *Philo-Byzantinus de septem orbis spectaculis*, grec et lat., *cum notis*, Rome, 1640, in-8°, 7° *Eustathius archiepiscopus antiochenus in Exhameron, etc.* Lyon, 1629, in-4°. Dans cet ouvrage, rempli d'érudition, Allacci soutient que ce ne fut point l'âme de Samuel qui apparut à Saül; mais que cette apparition ne fut que l'effet des prestiges du diable et de la pythonisse; 8° *Symmicha, sive opusculorum græcorum et latinorum vetustiorum et recentiorum libri duo*, Cologne, 1653, in-fol; 9° *De mensura temporum antiquorum et præcipue Græcorum*, Cologne, 1645, in-8°; 10° *Concordia nationum christianarum Asiæ, Africæ et Europæ, in fide catholica*; 11° *De octava synodo Photii*, Rome, 1662; 12° *De patria Homeri*, Lyon 1640. L'auteur, natif de l'île de Chio, veut prouver dans cet ouvrage qu'Homère y naquit aussi; il joint à cette production une pièce de vers intitulée : *Natales Homerici*. 13° *Apes urbanæ*, qui contient l'énumération de tous les savants qui ont illustré Rome et le pontificat d'Urbain VIII, depuis 1630 jusqu'en 1632. 14° La *Dramaturgia*, ou *Catalogue de tous les ouvrages dramatiques italiens publiés jusqu'à son temps*, réimprimé à Venise en 1755, in-4°, avec des notes et des additions jusqu'à l'année de la réimpression. 15° *Poeti antichi raccolti dai codici manoscritti della biblioteca vaticana e Barberini*, Naples, 1661, in-8°; recueil précieux d'anciennes poésies italiennes jusqu'alors inédites. Allacci mourut au mois de janvier 1669, à

l'âge de 83 ans. On assure que pendant 40 années de suite il s'est servi de la même plume, et qu'en une seule nuit il copia le *Diarium romanorum pontificum*, qu'un moine cistercien lui avait prêté. On trouve le catalogue de ses ouvrages, que nous n'avons pas tous cités, dans les tomes 8 et 10 des Mémoires de Nicéron, et dans la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de Dupin.

ALLADE, roi des Latins, surnommé *le Sacrilége*, à cause de ses impiétés. On dit qu'il contrefaisait le tonnerre avec des machines de son invention, et qu'il périt par la foudre du ciel, vers l'an 855 avant J.-C. Ce crime et cette punition sont exactement les mêmes que présente l'histoire ou la fable de Salmonée, décrite par Virgile au 6e livre de l'Enéide.

ALLAINVAL (L'abbé Léonor-Jean-Christine Soulas d'), né à Chartres, mort à Paris le 2 mai 1753, donna au théâtre français quelques comédies qui eurent peu de succès : et au théâtre italien, l'*Embarras des richesses*, qui fut mieux accueilli; le *Jour du carnaval*, et quelques autres pièces. Son *Ecole des bourgeois* est celle qui se rapproche le plus des pièces de Molière. On a encore de lui : 1° *Les bigarrures calotines;* 2° *Lettre à Milord ***, au sujet de Baron et de la demoiselle le Couvreur;* 3° *Anecdotes de Russie, sous Pierre Ier*, 1745, in-12; 4° *Connaissance de la mythologie*, 1762, in-12. Ce dernier ouvrage est assez méthodique et bien fait; mais il n'en fut que l'éditeur. Il est d'un jésuite qui l'avait donné à M. Boudot. L'auteur de l'*Embarras des richesses* l'éprouva peu pendant sa vie, et encore moins à sa mort, qui vint à la suite d'une paralysie, pour laquelle il fut porté à l'Hôtel-Dieu, par les soins d'une personne charitable.

ALLAIS (Denis Vairasse d'), ainsi nommé de la ville d'Allais en Languedoc, où il naquit, et passa en Angleterre dans sa jeunesse. Il se trouva, en 1665, sur la flotte commandée par le duc d'Yorck. Il revint en France, où il enseigna l'anglais et le français. Ses ouvrages sont : 1° une *Grammaire française méthodique*, 1681, in-12; 2° *Un abrégé* de cette grammaire en anglais, 1683, in-12; 3° L'*Histoire des Sevarambes*, dernière édit., Hollande, 1716, 2 vol. in-12, réimprimée dans la collection des voyages imaginaires, in-8°. Elle a été traduite en plusieurs langues. C'est un roman politique, dangereux pour les esprits faibles, et qui, en beaucoup d'endroits, n'est que plat et ridicule. Il renferme plusieurs allusions malignes ou impies. On a encore d'Allais d'autres ouvrages peu estimés. Cet écrivain était un génie inquiet et frondeur.

ALLAIS de BEAULIEU. *Voy*. BEAULIEU.

ALLARD (Gui), avocat et auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire générale et particulière du Dauphiné, mourut en 1716, âgé d'environ 70 ans. Ses livres sont estimés par les familles de cette province, qui lui ont fourni des généalogies; et les curieux recherchent son *Nobiliaire du Dauphiné avec les armoiries*, Grenoble, 1714, in-12. Ce livre n'est pas commun, non plus que son *Histoire des maisons dauphinoises*, 1672, 1682, 4 vol. in-4°.

ALLATIUS. *Voy*. ALLACCI.

ALLECTUS, tyran en Angle-

terre, dans le IIIe siècle, s'était attaché à Carausius, général romain, qui avait usurpé la pourpre impériale dans cette île. Carausius le fit son lieutenant, et se déchargea sur lui d'une partie des soins de l'empire. Allectus, naturellement avare et ambitieux, fit des exactions criantes, et commit beaucoup d'injustices. Craignant d'en être puni, il assassina Carausius, et se fit déclarer empereur en 294. Asclépiodote, général de Constance Chlore, qui avait dans son partage l'Angleterre, lui livra bataille; et le tyran, après avoir vu périr une partie de son armée, fut tué en 297. Cette victoire fit rentrer la Grande-Bretagne sous la domination des Romains, dix ans après qu'elle en eut été détachée. On ignore la famille et la patrie d'Allectus. Cet usurpateur avait quelques talents pour la guerre, obscurcis par de grands vices.

† ALLEGRAIN (Christophe-Gabriel), sculpteur, naquit à Paris en 1710. Il ramena le bon goût dans la sculpture française, et mérita, soit par son talent, soit par l'heureuse influence qu'il exerçait sur son siècle, d'être reçu à l'académie. Le plus beau et le plus admiré de ses ouvages est une *Vénus* que l'on voit aujourd'hui dans la galerie du Luxembourg. Allegrain est mort en 1795, à l'âge de 85 ans.

† ALLEGRI (Alexandre), poète italien, né à Florence, qui vivait vers la fin du XVIe siècle. Il donna dans le genre burlesque, fort en vogue de son temps, et surtout en Italie. Ses productions ne sont pas dépourvues d'agrément; on y voit briller partout cet esprit et cette aimable facilité que l'auteur avoit puisés dans la société des hommes les plus instruits de son temps. Ses poésies, recueillies après sa mort, ont été imprimées par fragments, la première partie à Vérone, 1605; la 2e *ibid.* 1607; la 3e à Florence, 1608, et la 4e à Vérone, 1613. Toutes ces poésies sont précédées de morceaux en prose extrêmement spirituels et facétieux. On les trouve ordinairement réunies en un seul volume, et précédées de trois lettres adressées, l'une à Bembo, l'autre à Boccace, et la troisième à Pétrarque; elles ont pour titre : *Lettere di ser poi pedante*, et sont suivies de la *Fantastica visione di Carri da Cozzolatico*. Dans ces lettres, l'auteur tourne en ridicule les pédants, en empruntant leur style. Allegri avait aussi composé d'autres poésies, entre autres une tragédie d'*Idoménée, roi de Crète*, dont Carlo Dati, qui l'avait lue, faisait de grands éloges; mais elles se sont perdues entre les mains de sa famille, qui en avait hérité. La recueil des poètes latins publié à Florence, 1719, contient des poésies latines d'Allegri, qui prouvent la variété de son talent.

† ALLEGRI (Grégoire), célèbre compositeur de musique et chanteur de la chapelle du pape, naquit à Rome vers l'an 1587. Il eut Nanimi pour maître, et se montra bientôt son rival. On parle beaucoup d'un *Miserere* de sa composition, dont la musique était si parfaite, que le pape avait défendu sous des peines sévères de la copier. On assure cependant que Mozart le retint après l'avoir entendu deux fois seulement. Le pape, en 1773, fit présent au roi George [illegible] de la première copie qui [illegible] paru. Ce *Miserere* a été [illegible] *Miserere*

Paris, en 1810, dans la *Collection des classiques* de M. Choron. Allegri mourut le 6 février 1640.

ALLEMAN. *Voy.* ALEMAN.

ALLEMANT (Pierre l'). *Voy.* LALLEMANT.

† ALLERSTAIN, ou HALLERSTAIN (Le père), jésuite allemand, et missionnaire à la Chine. Ses vastes connaissances en mathématiques et en astronomie le firent distinguer par l'empereur Kien-Long, et appeler à Pékin. Bientôt après il fut nommé mandarin, et président du tribunal des mathématiques. C'est lui qui obtint du *heou-pou* (tribunal des fermes), les états de population des différentes provinces de la Chine, et qui a fait le dénombrement des Chinois pour la 25e et la 26e année de Kien-Long. Ces mémoires, reçus en France en 1779, confirmèrent les calculs du P. Amiot, et prouvent que la population chinoise a augmenté de 1,400,000 en un an. On trouve ces calculs dans la *Description générale de la Chine*, pag. 283 de l'édition in-4°. La politique des conquérants tartares ne permet plus aujourd'hui ces récensements, de peur de révéler aux Chinois le secret de leurs forces. Allerstain, d'après des renseignements récents, est mort en 1775, âgé de 78 ans.

ALLETZ (Ponce-Augustin), avocat, né à Montpellier, et mort à Paris en 1785, âgé de plus de 80 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui ont tous pour objet des matières utiles : la religion, la morale, l'histoire, l'éducation. L'université de Paris en a adopté quelques-uns ; et l'on a fait de nombreuses éditions de quelques autres, tels que le *Catéchisme de l'âge mûr*, solide, clair et méthodique. On distingue encore parmi ses ouvrages : 1° l'*Esprit des journalistes de Trévoux*, 4 vol. in-12, bon abrégé de la collection de cet estimable ouvrage; 2° un *Dictionnaire théologique* ; 3° les *Vies des Papes, depuis saint Pierre jusqu'à Clément XIV*; 4° *Tableau de la doctrine des pères et docteurs de l'Eglise* ; 5° *Précis de l'Histoire sacrée, par demandes et par réponses*, 1747-81, 1805, in-12, etc., etc.; 6° *Dictionnaire portatif des conciles*, 1758, in-8° ; 7° *L'agronome*, ou *Dictionnaire portatif du cultivateur*, 2 vol. in-8°, 1760, 1764, 1799; 8° *Tableau de l'histoire de France*, 2 vol. in-12, 1784; 9° *Les ornements de la mémoire*, ou *Les traits brillants des poètes français les plus célèbres*. M. Alletz a peu créé : mais il avait l'art d'extraire et de recueillir les pensées de divers auteurs, de les disposer avec ordre, et d'en former un tout qui ne doit jamais sans doute dispenser de recourir aux sources, mais qui peut conduire sur la route.

ALLEYN (Thomas), né dans le Strafordeshire, en 1542, mort en 1632, favorisa le progrès des lettres par son crédit, ses soins et ses libéralités. Il avait rassemblé des manuscrits concernant toutes les sciences; mais les siens, qui contenaient ses recueils et ses observations sur l'astronomie, les mathématiques et la physique, ont été perdus. Il fut admiré de tous les savants de son siècle, célébré par quelques-uns, et aimé des peronnes les plus considérabes.

ALLEYN (Guillaume), Anglais de nation, après avoir flotté quelque temps entre les diverses erreurs répandues dans sa patrie, au sujet de la religion, se fixa

enfin à l'Eglise anglicane, et publia en sa faveur plusieurs ouvrages qui ont été imprimés en 1707, in-fol. Il a paru, comme traduit de lui, un *Traité politique*, où l'on soutient que tuer un tyran n'est pas un meurtre. Ce livre est attribué à M. de Marigny, gentilhomme français, et fut dédié ironiquement à Cromwel, dont on peignait les traits sous des couleurs empruntées. Il mourut le 15 avril 1717.

ALLIX (Pierre), natif d'Alençon, d'abord ministre à Rouen, puis à Charenton, mourut l'an 1717 en Angleterre, trésorier de l'église de Salisbury, âgé de 76 ans. Il s'était réfugié dans cette île après la révocation de l'édit de Nantes. On a de lui : 1° des *Réflexions sur tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament*; 2° *La clef de l'épître de saint Paul aux Romains*; 3° *Jugement de l'ancienne église judaïque contre les unitaires*, 1699, in-8°. Ce dernier ouvrage, écrit en anglais, est recherché et mérite de l'être : l'auteur y prouve le mystère de la Trinité par une multitude de passages de l'ancien Testament. 4° Une traduction du *Traité* de Ratramne, *du corps et du sang de J.-C.*, Rouen, 1672, in-12 (*voy.* Ratramne); 5° *De Messiæ duplici adventu*, 1701, Allix prétendit, dans cet ouvrage, que J.-C. devait revenir en 1720 ou 1736. L'abbé de Longuerue a publié une *dissertation* sur la transubstantiation. Cette dissertation a été publiée par les soins d'Allix, à Londres, 1686, qui ne se ressent que trop des erreurs des sacramentaires. [Allix était un homme d'une vaste érudition ; il possédait le grec, l'hébreu, le syriaque et le chaldéen. Il avait dans son parti une grande influence ; mais il a essayé vainement de réunir les deux setes principales de Luther et de Calvin, quoiqu'il y ait pendant long-temps employé tous ses efforts.]

ALLORI (Alexandre), peintre florentin, excella dans le portrait et dans l'histoire. Son pinceau a des grâces. Rome et Florence possèdent ses principaux ouvrages. Il fut l'élève de Brouzin son oncle, et maître du fameux Civoli. L'étude particulière qu'il fit de l'anatomie, le rendit très habile dans le dessin ; il entendait bien le nu. Il mourut en 1607, à 72 ans. [Le Musée royal de Paris possède son tableau de l'apparition de J.-C. ressuscité à Madeleine. — Allori Christophe, fils d'Alexandre, s'est distingué à Florence par le charme et la vivacité de son coloris. L'amour des plaisirs et la brièveté de sa vie l'ont empêché d'exécuter beaucoup d'ouvrages; mais ses élèves, peu renommés d'ailleurs, servirent à sa réputation en multipliant avec succès les copies de ses meilleurs tableaux.]

ALLOUETTE. *Voyez* Lallouette.

ALLUTIUS, prince des Celtibériens, en Espagne, connu dans l'histoire par le trait de générosité que Scipion l'Africain exerça à son égard, après l'avoir vaincu l'an 210 avant J.-C. On amena à ce héros une fille d'une rare beauté; mais ayant su qu'elle était fiancée au jeune Allutius, il lui dit : *Je vous l'ai gardée avec soin, pour que le présent que je voulais vous en faire fût digne et de vous et de moi. Soyez ami de la république ; voilà toute la reconnaissance que j'exige de vous.* Il ajouta ensuite à ce don, comme une seconde dot, la somme d'ar-

gent que les parents de cette fille l'avaient obligé de prendre pour sa rançon. *Voy*. Scipion.

ALMAGRO (Diégo), ainsi nommé d'une ville de Castille, où il avait été trouvé dans les rues, en sorte qu'on n'a jamais connu son père, accompagna François Pizarre, qui découvrit et conquit le Pérou en 1525. Almagro marcha à Cusco, au travers des milliers d'Indiens qu'il fallut écarter. [Il pénétra jusqu'au Chili, par-delà le tropique du Capricorne, avec 15,000 Indiens et 600 Espagnols, et signala partout son courage. Charles-Quint, pour le récompenser, le nomma, en 1534, *adelantodo*, ou gouverneur; il prit ensuite le titre de marquis du Pérou. Sa juridiction comprenait 200 lieues. Les Péruviens, gouvernés par Pizarre, s'étant révoltés, il marcha contre eux en 1536, moins pour appaiser la révolte que dans l'espoir que son rival succomberait; il s'empara de Cusco par surprise, fit arrêter les frères de Pizarre, et se fit proclamer *adelantodo* du Pérou. Pizarre rassembla une armée à Zima, arriva sous les murs de Cusco, et battit Almagro le 25 avril 1638. Celui-ci, fait prisonnier, fut condamné à mort, et étranglé dans sa prison; il était âgé de 75 ans. Son fils unique Diégo le vengea dans la suite. Il fit assassiner Pizarre, mais il périt aussi de la mort de son père en 1542, avec 40 de ses partisans. Les deux Almagro étaient d'un caractère dur et turbulent. On accuse le premier d'avoir été lui seul l'auteur du supplice d'Atabalipa, usurpateur du Pérou, et meurtrier d'Huescar.] *Voyez* Atabalipa.

ALMAIN (Jacques), né à Sens, docteur de Sorbonne, écrivit en faveur de Louis XII contre Jules II, défendit l'autorité des conciles contre le cardinal Gajetan, et mourut en 1515. Les principes qu'il établit sont aussi contraires à l'autorité royale, qu'à celle des pontifes. Richer, de Dominis, et d'autres novateurs, les ont adoptés, et y ont ajouté de nouvelles erreurs, qui en découlent comme des conséquences naturelles. C'était un grand scoliaste. Ses œuvres furent imprimées à Paris en 1517, in-fol. Le calviniste Goldats a inséré son commentaire sur Occam dans sa *Monarchia imperii romani*.

ALMAMON, ou Almaimoun, ou Abdalla III, septième calife de la maison des Abbassides, remporta plusieurs victoires sur les Grecs, se rendit maître d'une partie de la Candie, et s'illustra encore davantage par son goût pour les lettres. Il fit traduire en arabe les meilleurs ouvrages des philosophes grecs, en et orna sa bibliothèque, qu'il avait formée lui-même à grand frais. Il aimait les savants, les récompensait, et l'était lui-même. Il établit des espèces d'académies, auxquelles il assistait quelquefois. Il ne haïssait pas les chrétiens, et rendait justice à ceux d'entre eux qui se distinguaient par leurs lumières et leurs vertus. Il mourut en 833.

ALMANDINI (Fortuné), capucin, originaire d'une famille noble de Bologne, se distingua dans son ordre par beaucoup d'application à l'étude, et mourut dans sa ville natale, en 1692. Il est éditeur de l'ouvrage du P. Jean-Antoine Cavatius, intitulé : *Historia delle missioni d'Angola, del Congo, et d'altri regni nel Africa et nel Indie, con i costumi di quei paesi*. Bologne, 1687, in-fol.

ALMANSOR, ou Admanzor. Il

y a plusieurs princes mahométants de ce nom, dont ceux qui ont joué les plus grands rôles sont les trois suivants. Le premier était roi de Cordoue, et mourut l'an 1002, après avoir pris Barcelone, et fait sentir aux chrétiens, dans plus d'une rencontre, la supériorité de ses armes. — Le second, Joseph ALMANSOR, était roi de Maroc, et fut défait par les Espagnols l'an 1158 de J.-C. — Le troisième, Jacob ALMANSOR, fils de Joseph, se rendit maître de Maroc, et gagna la fameuse bataille d'Alarcos en Castille. Le pape Innocent III lui adressa un bref, en 1199, pour faciliter le rachat des esclaves chrétiens. Almansor étant retourné en Afrique, prit une seconde fois Maroc, et fit mourir les habitants, contre la foi promise; de quoi ayant été repris par un marabout, il alla errant par le monde, et mourut, dit-on, boulanger à Alexandrie. — Abougiafar, célèbre par la fondation de Bagdad, où il transporta le siége de son empire, porta aussi le surnom d'ALMANSOR. Il était aïeul d'Aaron-Raschid. *Voy.* ce nom.

ALMANZOR. *Voy.* ALMÉON.

ALMÉIDA (François), comte d'Abrantès et premier gouverneur des Indes orientales, où le roi Emmanuel l'envoya en 1505. Toutes les difficultés de cette conquête furent heureusement surmontées par la valeur et par la sage conduite des chefs entre lesquels François Alméida se signala. Il défit, en 1508, l'armée navale de Campson, sultan d'Égypte, et il eut contre lui, dans la suite, d'autres succès considérables. N'ayant pu se soumettre à l'autorité d'Albuquerque dans les Indes, il résigna sa vice-royauté, et partit pour le Portugal. Son vaisseau relâcha au cap de Bonne-Espérance, et ce fut là qu'il mourut percé d'une flèche, dans une querelle qu'avaient eue les gens de son équipage avec les Cafres, habitants de la contrée; c'est l'an 1509 qu'il fut enlevé à son roi et à ses concitoyens, qui versèrent tous des larmes sur sa mort.

ALMÉIDA (Apollinaire), Portugais, entra chez les jésuites, fut sacré évêque de Nicée, et se dévona aux travaux apostoliques dans l'Éthiopie, où, après d'immenses travaux, il fut lapidé, en 1638, par les schismatiques.

† ALMÉIDA (Théodore), oratorien portugais, né à Lisbonne en 1722, cultiva avec succès les sciences physiques. Il fut le premier en Portugal qui enseigna cette science d'après la nature elle-même, consultée par des expériences et des observations. C'était un homme aussi zélé qu'instruit, et son attachement à la cour de Rome lui attira la haine de Pombal, et le força de se retirer en France, où il resta jusqu'à la disgrâce de ce ministre. De retour en Portugal, l'académie royale des sciences de Lisbonne, nouvellement établie, s'empressa de l'admettre parmi ses membres. Le P. Almeida ou Almeyda, comme l'écrivent les traducteurs français de deux ouvrages dont nous allons parler, est mort à Lisbonne en 1803. Il a publié : 1° *Recreadaõ filosofica*, 5 vol. in-8°, 1751; 2° *L'heureux indépendant*, roman moral, traduit en français, sur une version espagnole, par M. l'abbé J., recteur de l'académie de Caen, sous le titre de *L'Homme heureux dans toutes les situations de la vie*, ou *les Aventures de Misseno*, poëme portugais, 2 vol. in-12, Caen, 1820; 3° *Harmonie*

de la raison et de la religion, ou *Réponse philosophique aux arguments des incrédules*, ouvrage du P. Th. Almeyda, traduit par M. R., curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, 2 vol. in-12, Paris, 1823. *L'Ami de la Religion et du Roi* parle de ces deux traductions dans les tomes 24 et 38.

ALMELOVEEN (Thomas Jansson d'), médecin hollandais, a donné la description des plantes du Malabar, dans l'*Hortus malabaricus*, Amsterdam, 1678 et suiv., 12 vol. in-fol., auxquels il faut joindre *Flora malabarica*, 1696, in-fol.

ALMELOVEEN (Théodore Jansson d'), professeur d'histoire, de langue grecque et de médecine à Harderwik, mourut à Amsterdam, l'an 1712. On a de lui des *Commentaires* de plusieurs auteurs de l'antiquité, et d'autres ouvrages. Les plus connus sont: 1° *De Vitis Stephanorum*, Amsterdam; 1683, in-12. 2° *Onomasticon rerum inventarum*, 1684, in-12; 3° *Bibliotheca promissa et latens*, 1692, in-12; 4° *Amœnitates theologico-philologicæ*, 1694; in-8°; 5° *Plagiariorum syllabus*; 6° *Fasti consulares*, Amsterdam, 1740, in-8°.

ALMÉON, prince arabe, et mathématicien, vivait dans le XIe siècle, ou dans le XIIe, selon quelques auteurs. — Il y a eu un autre ALMÉON, surnommé *Almanzor*, que quelques-uns confondent avec le premier, qui a laissé des *Observations astronomiques sur le soleil*. Le dernier a composé des *Aphorismes* ou maximes d'astrologie, intitulées: *Almanzoris aphorismi, seu propositiones et sententiæ astrologicæ ad Saracenorum legem*. Hervatius les publia, en 1530, à Bâle, avec Julius Firmicus et quelques autres.

† ALMICI (Pierre-Camille), prêtre de l'Oratoire, naquit à Brescia, le 2 novembre 1714. Les succès qu'il eut dans la théologie et dans les langues anciennes le firent remarquer parmi ses confrères, et lui méritèrent l'estime et l'admiration de ses contemporains. Presque aucune science n'échappa à son vaste génie et à son goût pour l'étude. L'histoire, la chronologie, les antiquités, la critique, la diplomatique et la liturgie occupèrent tour-à-tour ses moments. On a de lui: 1° *Réflexions critiques sur le livre de Febronio*, intitulé: *De statu ecclesiæ et legitima potestate summi pontificis*; 2° *Dissertation sur la manière d'écrire la vie des grands hommes*, suivie d'un appendice sur la *manière d'écrire sa propre vie*; 3° *Observations sur les Italiens et les Français comparés entre eux*; 4° *Méditation sur la vie et les écrits de Fr. Paolo Sarpi, etc.* Almici mourut en 1779, âgé de 65 ans. On trouve son éloge historique dans la nouvelle collection d'Opuscules donnée par Mandelli, tom. XXXVIII, art. VIII.

† ALMODOVAR (Le duc d'), ministre d'Espagne en Russie, ambassadeur en Portugal et en Angleterre, se retira sur la fin de sa vie à Madrid, où il occupa une place honorifique, et se livra à l'étude des lettres. Il publia, sous le titre de *Decada epistolera*, un journal qui contient des détails curieux sur la France littéraire. L'Histoire philosophique des deux Indes, par Raynal, était interdite en Espagne, et, par conséquent, peu connue; Almodovar en publia une traduction, que de nom-

breuses corrections rendent beaucoup moins dangereuse et plus exacte. Ce ministre mourut à Madrid en 1794.

ALMOHADES, nom de la quatrième race des rois de Fez et de Maroc. Le premier auteur de cette race fut Abdalla le Mohavedin.

† ALOADIN, ou ALA-EDDYN, surnommé *le Seigneur* ou *le Vieil de la montagne*, était le septième prince des Ismaéliens, que l'Histoire des croisades désigne par le nom d'*Assassins*. Aloadin succéda à son père Djelaleddyn, en 1221 de J.-C. Son premier exploit fut de faire massacrer tous les amis et les ministres de son père, sur le faux soupçon ou le prétexte qu'ils voulaient l'empoisonner. Du haut du mont Liban, où il avait son empire, il répandit la terreur parmi les princes de l'Asie et de l'Europe, qui, pour n'être pas assassinés par ses émissaires, payaient leur sûreté par de riches présents qu'ils lui envoyaient. Aussi disait-il hautement qu'il tenait dans sa main la vie des rois; et il avait raison, car il commandait à des hordes de fanatiques qui croyaient faire un acte méritoire en immolant les victimes les plus augustes qu'il leur signalait. La plupart des émirs de Syrie, les sultans et les califes du Caire et de Bagdad étaient comme ses tributaires. Quand André, roi de Hongrie, et Frédéric II, roi d'Allemagne, arrivèrent à la Terre-Sainte, ils n'obtinrent son amitié qu'au prix de tributs aussi manifiques qu'humiliants. Possédant des états d'un très médiocre revenu, il augmentait son trésor par la crainte qu'il avait su inspirer. Louis IX, après sa captivité d'Egypte, étant venu dans la Palestine avec les débris de son armée, Aloadin lui envoya des ambassadeurs pour se plaindre de ce qu'il ne lui avait pas encore payé son tribut; mais la fermeté de Louis ne fut point ébranlée par leur insolente harangue; il ordonna aux ambassadeurs de revenir au plus tôt avec des témoignages de la soumission de leur maître, le menaçant, en cas contraire, de tout son courroux. Aloadin, quinze jours après, envoya à saint Louis une chemise et un anneau, où était gravé son nom. Par la chemise, il semblait marquer qu'il voulait vivre avec le roi de France dans l'union la plus intime, et par la bague, qu'il désirait se lier à lui d'une constante amitié. Outre ces symboles, il envoya à saint Louis des présents curieux, comme des figures d'hommes, d'animaux, des échecs et des vases de cristal, travaillés artistement, etc. Louis IX, satisfait de la soumission d'Aloadin, renvoya les ambassadeurs avec des présents pour leur maître, et les fit accompagner par le frère Yves, qu'il chargea de complimenter, en son nom, *le Seigneur de la montagne*. Le frère Yves fut très étonné, suivant le rapport de Joinville, de trouver, au chevet du lit de ce prince, un petit livre contenant plusieurs paroles que J.-C., avant sa passion, avait dictées à Saint Pierre. Aloadin avoua lui-même qu'il les appréciait beaucoup et les lisait souvent. Le frère Yves tâcha de le convertir; mais tous ses efforts furent vains. Joinville ajoute, d'après l'assertion de ce même religieux, que toutes les fois que Aloadin parcourait la campagne, monté sur un superbe cheval, il avait un homme devant lui qui

portait sa hache d'armes, dont le manche, en argent, était plein de couteaux tranchants, lequel homme criait à haute voix, ainsi que le rappelle le même historien : « Tournez-vous en arrière; » fuyez-tous devant celui qui » porte la mort des rois entre ses » mains? » Cependant le terrible Aloadin payait lui-même un tribut aux Templiers, et pria saint Louis de tâcher de l'en délivrer, attendu, disait-il avec une naïveté un peu singulière, « qu'il » ne saurait jamais s'en affranchir en faisant tuer le chef de » l'ordre, puisqu'il serait aussitôt remplacé par un autre » chef. » Il ne put obtenir sa demande; et *le Seigneur de la montagne* paya toujours le tribut aux Templiers, ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs, depuis Baudouin II, roi de Jérusalem. Cet homme formidable, qui était la terreur des rois, trouva des assassins dans sa propre famille; et avant qu'il immolât son fils, qu'il haïssait, il fut tué dans son lit. Ce fils, Rokn-Eddyn, lui succéda; mais peu de temps après, les Tartares ruinèrent ses petits états. Aloadin mourut vers l'an 1272.

ALOEUS, géant, fils de Titan et de la Terre. Il épousa Iphimédie, qui, ayant été surprise par Neptune, mit au monde Orthus et Ephialte. Aloeus les éleva comme ses propres enfants. Voyant qu'ils croissaient de 9 pouces tous les mois, et ne pouvant aller lui-même à la guerre des géants, à cause de son extrême vieillesse, il les envoya à sa place; mais Apollon et Diane les percèrent à coups de flèches.

ALOPE, fille de Cercyon, ayant écouté Neptune, de qui elle eut Hippothoüs, fut tuée par son père et changée en fontaine. C'était aussi le nom d'une des Harpies.

ALP-ARSLAN, second sultan de la dynastie des Seljoucides, monta sur le trône après Togrul-Beg, son oncle, l'an 1063 de J.-C. Il remporta un grand nombre de victoires, et mourut à Méru dans le Korasan en 1072, dans son expédition pour la conquête du Turkestan. On lit à Méru cette épitaphe sur son tombeau : *Vous tous qui avez vu la grandeur d'Alp-Arslan élevée jusques aux cieux, venez à Méru, et vous la verrez ensevelie sous la cendre.* [Les expéditions les plus remarquables d'Alp-Arslan furent, la première contre l'empereur de Constantinople, Romain IV, surnommé *Diogènes*. Il alla à sa rencontre (en 1071), avec 40,000 hommes : les Grecs, d'abord vainqueurs furent ensuite défaits par les Turcs; et ce ne fut qu'en payant une forte rançon, que Romain obtint sa liberté. L'autre expédition fut celle de Turkenpan, où Youcef, gouverneur de Caryr, et auquel Alp-Arslan avait rendu la liberté, le tua par surprise à coups de couteau, en décembre 1072.]

ALPHONSE. *Voy.* ALFONSE.

ALPIN, *Alpinus* (Corneille), poète contemporain d'Horace, qui lui reproche l'enflure du style.

ALPINI (Prosper), professeur de botanique à Padoue, né à Marostica dans l'état de Venise, en 1553, et mort à Padoue en 1617, voyagea en Égypte pour perfectionner la botanique. On a de lui : 1° *De præsagienda vita et morte*, in-4°, 1601, que l'illustre Boërhaave a fait imprimer à Leyde, 1710, in-4°; 2° *De plantis Ægypti*, Venise, 1592, in-4°,

et à Leyde, 1735, in-4°; 3° *De plantis exoticis*, Venise, 1627, in-4°. Cette édition a quelquefois des titres de 1629 et 1656; 4° *Medicina methodica*, Padoue, 1611, in-fol.; Leyde, 1719, in-4°; 5° *De Rhapontico*, Padoue, 1612, in-4°; 6° Un excellent *Traité du baume* qui se trouve dans *Medica Ægyptiorum*, Leyde, 1718, in-4°. Ses ouvrages renferment des recherches curieuses, qui l'ont tiré de la foule des botanistes. André Doria, prince de Melphe, avait voulu l'avoir pour son médecin; mais la république de Venise le fixa à Padoue par des emplois honorables.

† ALSACE (Thomas-Louis de Hénin-Liétard, nommé le cardinal d'), archevêque de Malines et primat des Pays-Bas, d'une maison qui remonte à Thierry d'Alsace, comte de Flandre en 1128, naquit à Bruxelles le 22 novembre 1680. Il était fils de Philippe-Antoine de Hénin, comte de Boussu, prince de Chimai, et chevalier de la Toison d'or. S'étant destiné à l'état ecclésiastique, après avoir fait sa philosophie à Cologne, il alla étudier en théologie à Rome, au collége germanique de Saint-Apollinaire, fut le premier qui y soutint des thèses polémiques, et prit le bonnet de docteur dans l'académie grégorienne. Dès l'âge de 17 ans, il avait été nommé par le roi d'Espagne, Charles II, à la prévôté de Gand. Lorsqu'il eut pris la prêtrise, il devint grand-vicaire de l'évêque de cette ville, prélat *domestique* de Clément XI, et fut désigné en 1713 pour être évêque d'Ypres; mais l'archevêché de Malines étant venu à vaquer, l'empereur l'y nomma le 3 mars 1714. Cinq ans après, le pape Clément XI le créa et le déclara cardinal. Il assista au conclave où fut élu Innocent XIII, et reçut de ce pape le chapeau et le titre presbytéral de Saint-Césarée; il fut en même temps nommé membre de plusieurs congrégations. Vers 1721, il fit le voyage de Vienne en Autriche, où l'empereur lui donna le titre de conseiller intime en son conseil d'état. Charles-Louis-Antoine, prince de Chimai, frère aîné du cardinal d'Alsace, étant mort sans postérité en 1740, l'illustre prélat renonça à ce riche et noble héritage, en faveur d'Alexandre-Gabriel, son puîné, lui laissant la principauté, la grandesse, tous les biens, et ne conservant que quelques portions de revenus pour en augmenter ses aumônes. Uniquement occupé de son diocèse, il y offrait l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Rien ne donne mieux la mesure de son beau caractère, et comme sujet fidèle et comme évêque, que le discours qu'il adressa à Louis XV en 1746, lorsque ce prince, entré dans Bruxelles, qui venait de se soumettre à ses armes, se présenta à la porte de la cathédrale. « Sire, lui dit le cardinal d'Alsace, le Dieu des armées est aussi le père des miséricordes; tandis que V. M. lui rend des actions de grâces pour ses victoires, nous lui demandons de les faire heureusement cesser par une paix prompte et durable. Le sang de Jésus-Christ est le seul qui coule sur nos autels; tout autre nous alarme; un prince de l'Église peut, sans doute, avouer cette crainte devant un roi très chrétien. C'est dans ces sentiments que nous allons entonner le *Te Deum*, que V. M. nous ordonne de chanter. » Le cardinal d'Alsace

mourut doyen des cardinaux, le 6 février 1759. — Il laissait trois neveux, tous trois morts sans postérité; savoir, Thomas-Alexandre-Marc d'Alsace, prince de Chimai, grand d'Espagne, capitaine des gardes du roi Stanislas, tué à la bataille de Minden, le 1er août 1759, à la tête de son régiment; Philippe-Gabriel-Maurice, héritier des titres et domaines de son frère, mort à Paris en 1802, et Charles-Alexandre-Marc-Marcellin, capitaine des gardes de Msr. le comte d'Artois, aujourd'hui Charles X, victime tombée à Paris sous la hache révolutionnaire en 1791. Ce dernier, par son testament, instituait son héritier et légataire universel, Théodoric d'Alsace, fils aîné du marquis et de la marquise d'Alsace, établis en Lorraine, de sorte que la ligne directe des princes d'Alsace, de Boussu-Hénin-Liétard, est éteinte, et qu'il ne reste de cette maison que des branches collatérales.

ALSAHARAVIUS, ou AÇARARIUS, ou ALBUCASIS, médecin arabe du XIe siècle, vivait vers l'année 1085. Ses ouvrages en latin sont imprimés à Augsbourg, 1519, in-fol.; mais la meilleure édition, et la seule qui donne le texte arabe avec la traduction latine, a été mise au jour par Jean Channing, sous le titre de : *Albucasis de chirurgia, arabice et latine*, Oxford, 1778, 2 vol. in-4°

ALSTEDIUS (Jean-Henri), professseur de philosophie et de théologie à Herborn, ensuite à Albe-Pile, mourut à 50 ans dans cette dernière ville en 1638. Il laissa un grand nombre d'ouvrages, qui prouvent beaucoup d'application, mais peu de génie. Ils sont faits, pour la plupart, dans le goût des compilations allemandes. Les principaux sont : 1° *Methodus formandorum studiorum;* 2° *Encyclopedia*, Lyon, 1640, 2 vol. in-fol., recueil informe, et qui ne fera jamais un vrai savant; avant-coureur de cette massive Encyclopédie, encore plus mal dirigée, de l'aveu même de son principal auteur, et qui a écrasé la littérature et les sciences; 3° *Philosophia restituta;* 4° *Elementa mathematica;* 5° Un Traité *de mille annis*, 1027, in-8, ouvrage qui défend le système des millénaires. Il avait une fille qui adopta les mêmes sentiments.

† ALT (François-Joseph-Nicolas, baron d'), naquit à Fribourg, d'une très ancienne famille, l'an 1689, et servit pendant quelque temps l'Autriche, en qualité de capitaine. De retour dans sa patrie, il fut nommé voyer, charge qu'il conserva plusieurs années. Il mourut en 1771. Le baron d'Alt a laissé une *Histoire de la Suisse*, en 10 v. in-8°. Fribourg, 1750 à 1753, un peu trop sévèrement critiquée par M. le baron de Zurlauben, peut-être à cause du zèle de l'auteur en faveur des cantons catholiques. Le baron de Zurlauben était protestant.

† ALTER (François-Charles), savant philologue allemand, né à Engelsberg en Silésie, l'an 1749, entra jeune dans la société des jésuites, et y resta jusqu'à leur suppression. Depuis, il occupa la chaire de langue grecque dans le gymnase Sainte-Anne et dans le gymnase académique de Vienne, en Autriche; il continua d'y professer jusqu'à sa mort. Il a publié deux cent cinquante *écrits*, *mémoires* ou *dissertations*, sur diverses matières, dont J. G. Meu-

zel donne la liste de son *Allemagne savante*. On lui doit, en outre, une édition critique du nouveau Testament, sous ce titre : *Novum Testamentum ad codicem vindobonensem græce expressum; varietatem lectionis addidit Franciscus-Carolus Alter, professor gymnasii vindobonensis*, tom. 1, 1786, t. 2, 1787, in-8°. La base de l'édition est le *Codex Lambecii*, qu'Alter appelle par excellence *Codex vindobonensis*, auquel il a collationné les versions copte, esclavonne et latine, qui se trouvent dans la même bibliothèque. (*Voy.* Lambecius, *au Dict.*) Outre cette précieuse édition, on a encore d'Alter, 1° une *traduction allemande* de la *Bibliographie classique* d'Edouard Harwood, ministre anglican, avec des notes, Vienne, 1778, in-8°; des *variantes*, dont il a enrichi ses éditions de Lysias, des Tusculanes de Cicéron, de Lucrèce, de l'Iliade, de l'Odyssée d'Homère, in-8°; 3° *la Chronique grecque* de Georgius Phranza ou Phranzes, *protovestiarius* (grand-maître de la garde-robe) de l'empereur d'Orient ; 4° une *Notice* en allemand *sur la littérature géorgienne*, avec une gravure, Vienne, 1798, in-8°, etc., etc. Ce savant mourut à Vienne, le 29 mars 1804, n'ayant que 55 ans.

† ALTHAMMER, ou Althamer (André), appelé aussi *Andræas Brentius*, parce qu'il était né à Brentz en Souabe, et *Palolæo Sphyra*, nom qu'il se donnait quelquefois, savant pasteur luthérien, assista, en 1527 et 1528, au colloque tenu à Berne, sur le mode de la présence de J.-C. dans la sainte Eucharistie. On a de lui les ouvrages suivants : 1° *Diallage, seu conciliatio locorum Scripturæ qui prima facie pugnare videntur, centuriis* II, Nuremberg, 1528, in-8°, en latin et en allemand. Elle a été souvent réimprimée. 2° De bonnes notes, *in Tacitum, de situ, moribus et populis Germaniæ*, Nuremberg, 1529, in-4° ; 3° *Annotationes in B. Jacobi Epistolam.* Il y parle de l'apôtre saint Jacques avec peu de respect, ou, pour se servir de l'expression de Bayle, *avec la dernière brutalité*. 4° *Sylva biblicorum nominum*, etc. C'est un dictionnaire des noms propres que l'on trouve dans la Bible. Il y a une Vie de lui, par J. Arnold Balenstadt. Il mourut à Anspach, vers 1540.

ALTHÉE, femme d'Oénée, roi de Calydon, jeta dans un brasier le tison auquel les parques avaient attaché la vie de Méléagre son fils, pour venger le sang de ses frères dont il avait souillé sa main. Elle finit par se donner la mort.

ALTHEMÈNES. L'oracle lui fit connaître qu'il tuerait son père Castrée, roi de Crète, et il exécuta, sans le connaître, cette fatale prédiction.

ALTHUSIUS (Jean), jurisconsulte du XVIIe siècle. Il eut la hardiesse de soutenir que la souveraineté des états appartenait au peuple ; erreur renouvelée par les philosophes modernes, et dont les conséquences n'ont pas besoin d'explication.

ALTILIUS (Gabriel), précepteur de Ferdinand, roi de Naples, fut ensuite évêque de Policastro, où il mourut en 1501. On a de lui quelques vers latins dans le premier volume des *Deliciæ pœtarum italorum.* Ils offrent de la facilité, et quelquefois trop d'abondance. [Son morceau le plus célèbre est un *Epithalame*

pour le mariage d'Isabelle, fille d'Alfonse II, d'Arragon, avec Jean-Galéas Sforce, duc de Milan. Il était l'ami de Pontanus, et de Sannazar, qui fit son épitaphe. On la trouve dans l'*Italia sacra* (t. VII.), par Ughelli.]

ALTING (Henri), né à Embden en 1583, précepteur du prince électoral palatin, directeur d'un collége à Heidelberg, soutint le parti des gomaristes au synode de Dordrecht, où il était député de la part du palatinat. Lorsque Heidelberg fut pris, en 1622, par les catholiques, sous la conduite de Maximilien de Bavière, on chercha Alting comme un boute-feu de secte et un des tyrans du fanatisme qui alors incendiait l'Allemagne; mais il échappa à ceux qui le cherchaient, par le moyen d'une équivoque. Il occupa ensuite la chaire de théologie à Groningue, jusqu'à sa mort, arrivée en 1644. Ce protestant a laissé beaucoup d'ouvrages imprimés et manuscrits, où ceux qui s'en tiennent à la simplicité de la foi et à l'unité de l'Eglise n'ont rien à gagner.

ALTING (Jacques), fils du précédent, professeur d'hébreu, et ensuite de théologie dans l'université de Groningue, naquit à Heidelberg en 1618. Il eut de vives disputes avec le ministre Samuel Desmarets, théologien zélé pour la méthode scolastique, en général très nécessaire contre les ergoteurs, mais qu'on a vue quelquefois trop dépouillée de l'autorité de l'Écriture et des pères. Alting mourut en 1679. Ses ouvrages ont été publiés à Amsterdam, en 5 vol. in-fol., en 1687. On y voit que ce docteur avait lu toutes sortes d'écrivains, et surtout les rabbins, et que sa tête en avait reçu quelque fâcheuse commotion. Ses adversaires le regardaient comme un prosélyte du judaïsme. — Il y a encore un Henri ALTING, dont on a *Succinta narratio de claris in republica, ecclesia, academia, et arte militari Altingis*, Groningue, 1772, in-8°. C'est l'éloge des hommes distingués de sa famille et de son nom.

ALTING (Menson), bourgmestre de Groningue, mort en 1713, est auteur d'une *Chronica sacra*, et d'une *Descriptio Germaniæ inferioris*, Amsterdam, 1697, in-fol. Ce dernier ouvrage est une assez bonne géographie des Pays-Bas.

ALTON (Richard), Irlandais de naissance, embrassa le parti des armes, et parvint au grade de général par la faveur dont il jouit sous l'empereur Joseph II, en appuyant ses systèmes de réforme par la terreur des armes. Il contribua beaucoup à contenir les Hongrois, mais il fut moins heureux aux Pays-Bas, qu'il fut obligé de quitter avec toutes ses troupes en 1789. Il mourut à Trèves, le 15 février 1790, dans des sentiments de piété et de regret, disgracié et désavoué par l'empereur qui, mourant 5 jours après, ouvrit son cœur au même repentir. Une partie de sa correspondance avec Joseph a paru dans les *Recueils des réclamations belgiques*, puis en entier en 1791, in-4° et in-8°. On y lit des choses fort étranges touchant les moyens employés pour changer la constitution belgique, et qui n'expliquent que trop naturellement les événements qui ont eu lieu en 1789 et 1790. On a publié, en 1791, son apologie qui n'en est pas une, et dont l'auteur a commis au moins une

indiscrétion, en remuant des objets irritants et désagréables, sans pouvoir raisonnablement se flatter de changer l'opinion publique.

ALVA et ASTORGA (Pierre de), Espagnol, prit l'habit de Saint-François au Pérou. De retour en Espagne, il voyagea en différents endroits de l'Europe, et mourut dans les Pays-Bas, en 1667. On a de lui une *Vie de saint François*, qu'il a intitulée: *Naturæ prodigium, gratiæ portentum, etc.*, à Madrid, 1651, in-fol. Elle n'est recherchée que pour sa rareté.

† ALVARADO (Don Pedro d'), capitaine espagnol, naquit à Burgos en 1492. Il accompagna Cortès en 1518, et partagea la fortune et la gloire de ce fameux conquérant. Il fut nommé gouverneur de Mexico en 1520, et chargé de la garde de Montezuma, tandis que Cortès marchait contre Narvaez. L'avidité insatiable d'Alvarado donna lieu à une insurrection générale parmi les Mexicains; mais Cortès arriva à temps pour le délivrer. Lorsque ce dernier fut obligé de battre en retraite, le 1er juillet de cette même année 1520, Alvarado commandait l'arrière-garde. Poursuivi par les ennemis, il ne dut son salut qu'à sa valeur et à son extrême agilité. Les Américains avaient fait une ouverture à la grande digue de Tlacapan, afin de l'arrêter dans sa marche, mais Alvarado, appuyé sur sa lance, la franchit d'un saut, ce qui a fait donner à ce lieu le nom de *Saut d'Alvarado*; les autres Espagnols voulant l'imiter, périrent misérablement dans le précipice. Il contribua beaucoup à la réduction du Mexique, et soumit plusieurs provinces. Il aida Pizarro dans la conquête du Pérou, et retourna ensuite à Guatimala, dont Charles-Quint le fit gouverneur. Incapable de repos, il s'embarqua pour la Californie, parcourut près, de 350 lieues d'un pays sauvage et inconnu, et revint au Mexique. Peu de temps après il marcha contre les *Xalisconaos*, peuple indien qui s'était révolté. En poursuivant l'ennemi, il fut atteint d'une pierre énorme qui le tua sur-le-champ, en 1541. Alvarado fut un des chefs les plus actifs et les plus courageux qui contribuèrent à la conquête de l'Amérique.

ALVAREZ (Diégo), dominicain espagnol, né à Rio-Seco, dans la vieille Castille, professeur de théologie en Espagne et à Rome, ensuite archevêque de Trani, dans le royaume de Naples. Il soutint, avec Lemos son confrère, la cause des thomistes contre les molinistes, dans la congrégation *de auxiliis*. Il mourut en 1635, après avoir publié plusieurs traités sur la doctrine qu'il avait défendue. On a de lui: 1° *De auxiliis divinæ gratiæ*, Lyon 1611, in-fol.; 2° *Concordia liberi arbitrii cum prædestinatione*, Lyon, 1622, in-8°; 3° un *Commentaire* sur Isaie, 1615, in-fol.; 4° *id.* sur la Somme de saint Thomas, in-fol., etc.

ALVAREZ (Emmanuel), né dans l'île de Madère en 1526, entra dans la société des jésuites, et devint recteur des colléges de Coïmbre, d'Evora et de la maison professe de Lisbonne. Il mourut au collége d'Evora, en 1582, avec la réputation d'un savant humaniste, très versé dans les langues grecque et hébraïque, et surtout dans la littérature latine. On a de lui une excellente gram-

maire latine, intitulée : *De institutione grammatica*, 1599, in-4°, et divisée en 3 livres. Il y en a eu plusieurs éditions in-12, et c'est certainement la meilleure qu'on puisse employer à l'usage des colléges; toutes celles qu'on a récemment essayé de lui substituer ne sont que des recueils informes, faits par des gens qui eux-mêmes ont grand besoin d'apprendre la grammaire d'Alvarez. Les vers techniques qui facilitent la mémoire des préceptes sont aussi naturels que la matière le comporte ; et l'on doit en savoir d'autant plus gré à l'auteur, que la grammaire est presque la seule science où cette sorte de vers puisse être de quelque secours. (*Voy.* Buffier.)— Un autre Alvarez (Barthélemi) fut mis à mort pour la foi de J.-C., en 1736, dans le royaume de Tunquin.

ALVAREZ (François), chapelain d'Emmanuel, roi de Portugal, et aumônier de l'ambassade que ce prince envoya à David, empereur d'Éthiopie ou d'Abyssinie. Après six ans de séjour dans ces contrées, Alvarez revint avec la qualité d'ambassadeur du roi d'Éthiopie, et avec des lettres de ce monarque pour le roi don Juan, qui avait succédé à Emmanuel son père, et pour le pape Clément VII. Il rendit compte de son voyage à ce pontife, en présence de l'empereur Charles-Quint, à Bologne, en 1533. On a de lui une *Relation* de son voyage, en portugais, imprimée à Lisbonne en 1540, in-fol. Damien Goez, chevalier portugais, la traduisit en latin dans un ouvrage qu'il dédia au pape Paul III : *De fide, regione, moribusque Æthiopum*. Nous en avons aussi une traduction française, intitulée : *Description de l'Ethiopie*, etc., et imprimée à Anvers, chez Plantin, en 1558, in-8°. Alvarez est le premier qui ait donné quelque connaissance sûre de l'Éthiopie; mais n'ayant pas tout vu de ses yeux, il n'est pas toujours exact. On préfère avec raison celle de Jérôme Lobo (*voyez* ce nom). Alvarez mourut en 1540, regardé comme un prêtre sage et vertueux, qui réunissait les talents d'un négociateur au zèle de l'apostolat.

ALVAREZ ALBORNOS *Voy.* Albornos.

ALVAREZ DE PAZ. *V.* Paz.

ALVAROTTO (Jacques), professeur en droit à Padoue, sa patrie, où il mourut en 1452. Son traité le plus connu est intitulé : *Commentaria in libros feudorum*, à Francfort, 1587, in-fol. Il est souvent cité par les jurisconsultes italiens.

ALVIANO (Barthélemi), général des Vénitiens, fut fait prisonnier par Louis XII, à la bataille de Ghiaradadda, en mai 1509. Il perdit aussi celle de la Motte, sans déchoir de la réputation qu'il s'était acquise dans ses autres expéditions, et notamment en 1497, sous le duc de Candie, fils aîné d'Aexandre VI, et en 1508, contre l'empereur Maximilien. [Les Vénitiens s'étant alliés aux Français contre les Espagnols, Alviano contribua beaucoup à la victoire de Marignan, en 1515; il mourut de maladie dans cette même année, âgé de 60 ans.] Il était si pauvre, que le sénat fut obligé de faire une pension alimentaire à son fils, et de marier ses filles.

ALUNNO (Frère), religieux italien, dans le xvie siècle, renferma tout le Symbole des Apôtres avec le commencement de

l'évangile de saint Jean, dans un espace grand comme un denier. Il présenta son petit chef-d'œuvre à l'empereur Charles-Quint et au pape Clément VII, qui admirèrent son industrie autant que sa patience. Cependant ce chef-d'œuvre de petitesse n'est rien en comparaison de quelques autres dont l'imagination même ne peut saisir la subtilité. Tel est celui dont parle le cardinal Pazman, qui assure avoir vu 300 vases d'ivoire, à bords dorés, renfermés dans un grain de poivre. Ce grain se conservait alors dans le cabinet de Rodolphe II, à Prague. (*Voyez* Boverikc.) Alunno était en outre un mathématicien habile, et a laissé des ouvrages de philologie fort estimés. [Les principaux sont: 1° des *Observations sur Pétrarque*, Venise, 1539; 2° *Richesses de la Langue italienne*, 1543, in-fol.; 3° *La Fabrique du monde*, 1546, in-fol., etc.]

ALYATES, roi de Lydie, père de Crésus, monta sur le trône après Sadiates, vers l'an 614 avant J.-C. Étant en guerre avec Ciaxare, roi des Mèdes, une éclipse de soleil survenue au commencement d'une bataille étonna si fort les deux armées, qu'elles se retirèrent pour faire la paix. Cette éclipse, suivant Hérodote, avait été prédite par Thalès de Milet. Alyates mourut vers l'an 557 avant J.-C.

ALYPIUS. *Voyez* Alipius.

AMABLE (Saint), naquit au village de Riom, qui est aujourd'hui une des principales villes de l'Auvergne. Ayant été élevé au sacerdoce, il paraît qu'il fut chargé du soin de l'église de Riom. Son évêque le fit venir ensuite dans la ville d'Auvergne (aujourd'hui Clermont), et l'attacha à son Eglise. On pense que l'évêque dont il s'agit ici était Sidoine Apollinaire. Amable mourut sur la fin du ve siècle. Son tombeau devint célèbre par plusieur miracles, et saint Grégoire de Tours en rapporte quelques-uns dont il avait été témoin oculaire. Vers la fin du xe siècle, son corps fut transporté de Clermont à Riom, et déposé dans l'église de Saint-Bénigne. Il mourut le 1er novembre; mais c'est le 11 juin que l'Eglise célèbre sa fête.

AMADEDDULAT, premier sultan de la race des Buides, conquit en fort peu de temps l'Iraque et la Karamanie. Il établit son siége à Schiraz, l'an de J.-C. 933, et mourut l'an 949. Sa bravoure et sa générosité le firent regretter des soldats et du peuple.

AMAJA (François), d'Antequera, professeur en droit à Ossuna et à Salamanque, mourut à Valladolid vers 1640. On a de lui, en latin, des *Commentaires sur les trois derniers livres du Code*, Lyon, 1639, in-fol., et d'autres ouvrages dont on fait cas en Espagne.

AMAK, poète persan, versifiait du temps de Khedberg-Kan, prince qui protégeait les lettres, et qui récompensa Amak. Les Persans louent ses *Élégies* et son roman, en vers, de *Josef et Zulica*.

AMALARIC, fils d'Alaric II, roi d'Italie, devint roi des Visigots, par la mort de Théodoric, son aïeul maternel, en 526. La conduite de ce prince avec Clotilde sa femme, fille de Clovis, roi des Français, qu'il voulut forcer à embrasser l'arianisme, fut la cause de sa ruine. Childebert, roi de Paris, vou-

lant venger sa sœur, entra sur les terres d'Amalaric, qui tenait sa cour à Narbonne. On en vint aux mains; Amalaric fut défait, et prit la fuite pour se sauver en Espagne; mais comme il voulait rentrer dans Narbonne pour enlever ses trésors, il fut tué, en 531, par un soldat français, et selon d'autres, par des Visigoths, que Theudis, gouverneur d'Espagne, avait apostés. [Amalaric avait merité son sort: sa conduite avec Clotilde avait été odieuse. Afin de la contraindre de quitter sa croyance, il la faisait insulter dans les églises, lui imposait des châtiments cruels, et la maltraitait tellement, que, réduite au désespoir, elle fit parvenir à son frère Childebert un mouchoir teint du sang qu'elle avait répandu sous les coups de son barbare mari.]

AMALARIUS-FORTUNATUS, bénédictin de l'abbaye de Madéloc, diocèse de Trèves, devint archevêque de cette ville. Charlemagne l'envoya en ambassade, près de Michel Curopalate, empereur d'Orient, et se servit de lui dans plusieurs occasions importantes. Il écrivit la *Relation* de son ambassade, mais il para t que cet ouvrage est perdu. On a de lui un *Traité du sacrement de Baptéme*, qu'il dédia à Charlemagne, et qui se trouve imprimé sous le nom et dans les Œuvres d'Alcuin. Il mourut en 814, à son retour de Constantinople.

AMALARIUS-SYMPHOSIUS, diacre, puis prêtre de l'Eglise de Metz, ensuite abbé de Hornbac, au même diocèse, avait étudié sous Alcuin, et eut ensuite la direction des écoles du palais. Il fut archevêque de Lyon. Il était savant dans les liturgies. Quelques-uns le confondent mal à propos avec le précédent, dont il était contemporain. Il est auteur d'un traité des *Offices ecclésiastiques*, ouvrage précieux à ceux qui aiment à s'instruire des antiquités de l'Eglise, quoiqu'il s'applique plus à les expliquer mystiquement que littéralement. On a encore de lui quelques écrits de ce genre dans la *Bibliothèque des pères*. Il mourut en 837, à Saint-Arnoult de Metz, où l'on voyait son tombeau, et où il était honoré comme saint.

AMALASONTE, fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, et mère d'Athalaric, fit élever son fils à la manière des Romains, ce qui déplut fort aux Goths. Cette reine, digne de régner sur un peuple plus poli, avait toutes les qualités propres à former un grand roi. Pleine de génie et de courage, elle maintint ses états en paix, fit fleurir les arts et les sciences, et appela les savants auprès d'elle. Elle savait les différentes langues des peuples qui s'étaient emparés de l'empire, et traitait avec eux sans interprète. Après la mort de son fils, arrivée en 534, elle mit sur le trône Théodat son cousin, qui eut l'ingratitude et la barbarie de la faire étrangler dans un bain, sous prétexte d'adultère. Justinien informé de cette perfidie, et pénétré de respect pour Amalasonte, déclara la guerre à son meurtrier, et le fit châtier par Bélisaire, son général. Les grandes qualités de cette princesse prennent leur source dans l'excellente éducation qu'elle reçut dans les beaux temps du règne de Théodoric, son père, lorsque les sages et les savants remplissaient une cour qu'on ne prévoyait pas alors devoir être un jour celle

d'un tyran. [D'après les historiens les plus exacts, Théodat exila Amalasonte, en 535, dans une île du lac de Bolsena, et permit à ceux qui avaient quelque vengeance à exercer sur elle de la poursuivre et de l'étrangler; ce que ses satellites exécutèrent.]

AMALECH, fils d'Eliphaz, petit-fils d'Esaü, fut le père et le chef des Amalécites, peuple établi dans l'Idumée. Samuel commanda à Saül, de la part de Dieu, de détruire les Amalécites (*V.* Josué). Ce prince leur fit la guerre, prit leurs villes, et les défit entièrement l'an 1074 avant l'ère vulgaire, mais il sauva la vie à leur roi Agag, et cette désobéissance lui fut fatale. David les poursuivit après qu'ils eurent saccagé Siceleg, et les défit: ils cessèrent ensuite de faire un corps de nation.

AMLARIC (Arnaud), général de l'ordre de Cîteaux, inquisiteur en Languedoc contre les Albigeois, et ensuite archevêque de Narbonne, réunit les princes d'Espagne contre les Maures. Ces barbares furent vaincus dans une bataille donnée en 1212, dont Amalric, témoin oculaire, nous a laissé une relation. Ce prélat mourut en 1225. Le pape Innocent III lui dédia un volume de ses sermons. Quelques historiens l'ont accusé d'avoir étalé trop de luxe et d'avoir manqué de douceur; mais ses dignités ne lui permirent pas de conserver la pauvreté de son premier état, et les Albigeois ne furent traités avec sévérité, qu'après qu'on eut épuisé à leur égard toutes les voies de la douceur. *Voy.* saint Dominique, Montfort (Simon), Raimond VI et VII, comtes de Toulouse.

AMALTHÉE, fille de Mélyssus, roi de Crète, prit soin de l'enfance de Jupiter, qu'elle nourrit de lait de chèvre. En reconnaissance de ce bon office, ce dieu la plaça avec deux chevreaux dans le ciel, et donna une de ses cornes aux nymphes qui avaient eu soin de son enfance, avec la vertu de produire ce qu'elles désiraient. C'est ce qu'on appelait la *Corne d'abondance*.

AMALTHÉE, sibylle de Cumes, présenta à Tarquin-le-Superbe neuf livres de prédictions sur le destin de Rome. Tarquin en acheta trois, après avoir consulté les augures. On commit deux patriciens, à la garde de ces prophéties; et pour être plus assuré de leur conservation, on les enferma dans un coffre de pierre, sous une des voûtes du Capitole. Servatius Gallæus a donné les *Oracles sybillins*, avec des dissertations, Amsterdam, 1688 et 1689, 2 vol. in-4°; mais un grand nombre de ceux qu'il a recueillis, ont été fabriqués après coup, dans les premiers siècles du christianisme, ce qui cependant ne doit pas détruire la considération que l'on a toujours eue pour ces oracles en général. Plusieurs saints pères ont considéré les sibylles comme des prophétesses que la Providence avait suscitées au milieu du paganisme, ou plutôt comme des vierges que le Saint-Esprit avait quelquefois inspirées, pour préparer les nations à la publication de l'Evangile, et à la connaissance du Messie. Les passages que Virgile et d'autres païens nous ont conservés, ne peuvent, sans violence et sans des interprétations ridicules, s'appliquer à d'autres objets. *Voy.* la savante dissertation du

P. Noël Alexandre sur les sybylles. *Hist. eccles.*, *sect.* Ire, *diss.* 22.

† AMALTHÉO (Paul, Marc-Antoine et François); trois frères, nés à Pordenone, dans le Frioul, qui se distinguèrent dans la carrière des lettres, et surtout dans la poésie latine, au commencement du XVIe siècle. François, le dernier d'entre eux, se maria en 1505, et de ce mariage sortirent les trois Amalthéo qui ont donné le plus d'illustration à cette famille.

† AMALTHÉO (Jérôme, Jean-Baptiste et Corneille), tous trois fils de François Amalthéo. Le premier, à-la-fois médecin, philosophe et poète latin, enseigna plusieurs années la médecine et la philosophie morale à Padoue, et dans plusieurs autres villes jusqu'à l'année 1574, qu'il mourut âgé de 64 ans. Le savant Muret l'élevait au-dessus de tous les médecins et les poètes de son temps. On remarque dans ses poésies, recueillies avec soin par Jean-Matth. Toscanus, ce madrigal célèbre que Muratori trouvait si parfait, qu'il ne fût point traduit du grec (*Della perfetta poesia*, tom. 2, pag. 411):

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro;
Et poterat forma vincere uterque Deos.
Parve puer, lumen quod habes concede sorori;
Sic tu cœcus amor, sic erit illa Venus.

— [Jean-Baptiste Amalthéo cultiva avec succès l'étude des langues grecque, latine et italienne, la théologie et la jurisprudence. D'abord professeur des enfants de la noble et riche famille de Lippomano, puis secrétaire de la république de Raguse, il mourut à Rome, où le pape Pie IV l'avait appelé pour l'attacher à sa personne. On a de lui des poésies qui ne le cèdent en rien à celles des poètes de son temps.]—Corneille Amalthéo, le dernier des trois, est principalement connu pour avoir rédigé, dans le latin le plus pur, le *Catéchisme romain.* Ses poésies, recueillies avec celles de ses deux frères, par Jean-Matth. Toscanus, lui assurent une place honorable parmi les poètes de l'Italie. Il mourut l'an 1606.

AMAMA (Sixtinus), professeur d'hébreu dans l'académie de Francker, naquit dans la Frise, et mourut en décembre l'an 1629. Ce théologien protestant portait une haine singulière à la Vulgate, qui, malgré quelques défauts, est infiniment supérieure à toutes les versions des sectaires, non-seulement par l'autorité que lui donnent le long usage qu'on en fait dans l'église de Dieu, le suffrage des saints pères, les décrets des conciles, etc., mais encore par son énergie, par sa noble et touchante simplicité, que tous les raffinements des hébraïsants et hellénistes modernes n'ont pu remplacer. Amama commença par critiquer la version du Pentateuque, et il finit par un recueil de dissertations critiques contre les traductions adoptées par les catholiques. Ce recueil parut sous le titre d'*Antibarbarus biblicus*, 1656, in-4°. Critique aussi grossière que mal fondée, dans laquelle l'auteur s'abandonne à une colère brutale contre le concile de Trente.

AMAN, Amalécite, fils d'Amadath, et favori d'Assuérus, roi de Perse, voulut se faire adorer à la cour de son maître. Le juif Mardochée refusa de lui rendre ces honneurs. Aman, choqué de ce refus, résolut de perdre tous les Juifs, et obtint un arrêt de mort contre eux. Il avait déjà

fait dresser une potence pour Mardochée, lorsqu'Assuérus apprit que ce Juif avait découvert autrefois une conspiration contre lui. Le roi, reconnaissant d'un service qui n'avait pas été récompensé, ordonna à Aman de conduire Mardochée en triomphe par toute la ville. Cet insolent favori ayant irrité contre lui son maître, par sa jalousie et sa cruauté, fut ensuite attaché au gibet qu'il avait fait élever pour son ennemi. L'histoire d'Aman est regardée par les saints pères comme un des monuments les plus frappants des excès et des délires de l'orgueil, des malheurs et des humiliations dont la Providence a coutume de punir ce vice odieux.

AMAND (Saint), évêque de Bordeaux, se conduisit, au rapport de saint Paulin, comme un fidèle gardien de la religion et de la foi de J.-C. Ce fut lui qui instruisit saint Paulin des mystères de la foi, pour le préparer à la réception du baptême. Depuis ce temps-là Paulin entretint toujours avec saint Amand une amitié très étroite. Il lui écrivit plusieurs lettres; et nous voyons par celles qui nous sont restées, qu'il avait beaucoup de vénération pour sa vertu. Il fut élevé sur le siége de Bordeaux en 404; mais il céda le gouvernement de son Église à saint Séverin, évêque de Cologne, qui s'était venu retirer à Bordeaux, et le reprit après la mort de ce saint. Il recueillit les écrits de saint Paulin, mort avant lui.

AMAND (Saint), évêque de Tongres, naquit aux environs de Nantes, de parents distingués par leur profession et leur piété, embrassa la vie religieuse dans un monastère de la petite île d'Oye, voisine de celle de Ré, et fut sacré évêque en 628, sans être attaché à aucun siége particulier. Il se consacra à la conversion des infidèles, et eut les plus grands succès, particulièrement en Flandre. Il bâtit plusieurs églises en 633, et fonda deux grands monastères à Gand, l'un et l'autre sous l'invocation de saint Pierre: l'un fut appelé Blandinberg, du mont Blandin, sur lequel il était situé (c'est aujourd'hui l'abbaye de Saint-Pierre); l'autre prit le nom de Saint-Bavon, de celui qui avait donné des fonds pour le bâtir. (La ville de Gand ayant été érigée en évêché, l'église de ce dernier monastère en devint la cathédrale en 1559.) Quelques années après, il en bâtit encore un autre à trois lieues de Tournai, sur la petite rivière d'Elnon, dont il prit le nom, et que l'on appelle aujourd'hui Saint-Amand, avec la ville qui s'y est formée. Élu évêque de Tongres, il ne resta pas long-temps sur un siége où il avait été élevé malgré lui. La vue de sa première vocation, jointe à l'espérance de faire plus de fruit hors de son diocèse, le détermina à donner la démission de son évêché, après l'avoir gouverné trois ans. Il désigna lui-même son successeur, qui fut saint Remacle, abbé de Cougnon. Libre désormais, il reprit ses travaux apostoliques, et consacra le reste de ses jours à la conversion des païens. Enfin, cassé de vieillesse et de fatigues, il se retira à l'abbaye d'Elnon, qu'il gouverna en qualité d'abbé, un peu plus de quatre ans. Il mourut en 675, âgé de 90 ans; ses reliques étaient dans l'église de l'abbaye de son nom où il avait été enterré. Le *Martyro-*

loge romain fait mention de lui le 6 février.

AMANDUS (Cnéius Salvius Amandus), général romain, fit révolter les Gaules, vers l'an 285, secondé par un nommé Ælien, qui, après la mort de Carinus, s'était mis à la tête d'une troupe de voleurs, d'esclaves fugitifs et de paysans ruinés par les impôts. Ces paysans s'appelaient *Bagaudes*, et tiraient leur nom d'un château à une lieue de Paris, et appelé depuis S.-Maur-des-Fossés. Amandus et Ælien s'étant fait donner le titre d'empereurs, portèrent la désolation partout, ravageant les campagnes, brûlant les villages, rançonnant les villes, etc. L'empereur Dioclétien envoya contre eux Maximilien Hercule, qui les ayant affaiblis par plusieurs petits combats, les força de se renfermer dans une espèce de citadelle près de Paris. On se rendit maître de cette forteresse, qui fut rasée, et tous ceux qui s'y trouvèrent furent livrés à la mort. Amandus périt dans le cours de cette guerre. Quant à Ælien, on ignore comment il finit ses jours. Celui-ci était d'une famille obscure des Gaules; mais il avait de l'audace, et savait saisir à propos toutes les occasions de se signaler.

AMAND (Marc-Antoine-Gérard de Saint-). *Voy.* SAINT-AMAND.

AMARACUS, officier de la maison de Cynire, roi de Chypre. Comme il était chargé du soin des parfums, il eut tant de chagrin d'avoir cassé des vases qui en contenaient des plus excellents, qu'il en sécha de douleur. Les dieux, touchés de compassion, le métamorphosèrent en marjolaine.

AMARAL (André d'), ou de MERAIL, Portugais de nation, chancelier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et prieur de Castille, a rendu son nom à jamais infâme, pour avoir trahi son ordre, et livré Rhodes à Soliman. Ce scélérat fut puni de mort en 1522. [Amaral avait du courage et des talents militaires, mais sa fierté excessive indisposait contre lui tous ses confrères. Dans une expédition (en 1510) contre le soudan d'Égypte, il eut pour collègue, dans le commandement des galères de la religion, le commandeur Villiers-de-l'Isle-Adam, qui, plus modéré, céda aux avis d'Amaral. La victoire que celui-ci obtint fut complète; cependant, et malgré les prétentions d'Amaral, ce fut l'Isle-Adam qui, peu de temps après, fut élu grand-maître. Le premier, dans sa colère, dit que l'Ile-Adam serait le dernier grand-maître qui règnerait à Rhodes. Ce propos et les dépositions d'un domestique servirent de base à l'accusation... « Les services qu'Amaral avait rendus à » la religion (dit Vertot), sa fermeté au milieu des plus cruels » tourments de la question, tout » cela aurait pu faire balancer la » déposition d'un domestique, » et peut-être qu'on n'aurait pas » traité si rigoureusement le » chancellier de l'ordre, si, » quand il s'agit du salut public, » le seul soupçon n'était pas, » pour ainsi dire, un crime que » la politique ne pardonne » guère. »

AMASA, fils de Jétra et d'Abigail, sœur de David, fut général d'Absalon, lorsqu'il se révolta contre son père. Étant rentré dans son devoir après la mort de ce rebelle, David lui conserva

sa charge; ce qui donna tant de jalousie à Joab, qu'il prit Amasa à la barbe, sous prétexte de vouloir l'embrasser, et le tua d'un coup d'épée.

AMASIAS. *Voy.* AMAZIAS.

AMASIS, de simple soldat devenu roi d'Égypte, vers 569 avant J.-C., gagna le cœur de ses sujets par son affabilité et sa prudence. Il poliça son royaume, y attira des étrangers, fit des lois, parmi lesquelles on en remarque une qui prescrit à chaque particulier de rendre compte tous les ans, à un magistrat, de la manière dont il subsistait.

AMAT (Saint), *Amatus*, vulgairement appelé saint Amé, embrassa fort jeune l'état ecclésiastique; mais, animé du désir d'une plus haute perfection, il se retira dans le monastère d'Agaune, que l'amour des saintes lettres et de la régularité avait rendu célèbre. Il obtint de son abbé la permission de demeurer dans une petite cellule, taillée dans le roc, auprès de laquelle il y avait un oratoire, et que l'on appelle aujourd'hui Notre-Dame du roc. On le tira de sa solitude pour le placer, vers l'an 669, sur le siége épiscopal de Sion en Valais. Thierri, fils de Clovis II, conseillé par des courtisans que le zèle du saint offensait, l'envoya en exil à Péronne. Il mourut en 690. Saint Amé est qualifié évêque de Sens (*Senonensis*) dans la chronique d'Auxerre; mais c'est une faute qui a été copiée par Baillet, par les bollandistes et par plusieurs autres écrivains. Hucbald, moine de Saint-Amand, qui florissait au xe siècle, assure, dans la *Vie* de sainte Rictrude, que saint Amé fut évêque, non de Sens, mais de Sion en Valais (*Sedunensis*). Il fut abbé de Saint-Maurice d'Agaune; avant d'être élevé à l'épiscopat, ce qui se prouve, suivant Mabillon, *Annal.* t. 1, l. 16, c. 521, par le catalogue des abbés du monastère, et par celui des évêques de Sion.

AMATE, femme du roi Latinus, et mère de Lavinie, se pendit de désespoir, lorsqu'elle vit qu'elle ne pouvait empêcher le mariage d'Énée avec sa fille.

AMAURI. *Voyez* AMALARIC et AMALRIC.

AMAURI Ier, roi de Jérusalem, en 1162, après la mort de Baudoin III, son frère, était un jeune prince de 27 ans, qui, entre plusieurs bonnes qualités, avait de très grands défauts. L'avarice, qui le dominait, lui fit entreprendre, dans l'Égypte, une guerre très heureuse dans les commencements, mais bien funeste dans la suite. Il chassa deux fois de toute l'Egypte Siracon, prit Damiette, et aurait pu emporter avec la même facilité le Grand-Caire, si la crainte qu'il eut que son armée ne profitât du pillage de cette ville, ne l'eût porté à écouter les propositions du soudan. Le général mahométan, instruit de la passion lâche d'Amauri, l'amusa si longtemps, sous prétexte de lui amasser deux millions d'or, que l'armée de Noradin, qu'il attendait, arriva, et fit lever le siége. Amauri fut obligé de retourner dans son royaume, avec la honte d'avoir perdu sa peine, son honneur, et le tribut que les Égyptiens lui payaient. Saladin, successeur de Siracon son oncle, uni avec Noradin, pressa vivement les chrétiens. Amauri ne négligea rien pour rompre leurs mesures, et, soutenu d'une puissante flotte

de l'empereur grec, il mit le siége devant Damiette; mais les pluies et la famine le contraignirent de le lever. Cependant Saladin entra dans la Palestine, prit Gaze, et fit un horrible ravage, dans le temps que Noradin en faisait autant vers Antioche. Amauri, qui s'opposait avec un courage invincible aux efforts de tant d'ennemis, mourut le 11 juillet 1173, âgé de 38 ans. Son fils Baudoin IV lui succéda.

AMAURI II, de Lusignan, roi de Chypre, succéda à Guy son frère, roi de Jérusalem, en 1194. Isabelle, seconde fille d'Amauri Ier, disputa à Amauri II le titre de roi de Jérusalem, qu'elle porta à Henri II, comte de Champagne, son troisième mari. Mais ce dernier étant mort d'une chute, en 1197, Amauri II, qui était veuf, épousa Isabelle, et fut couronné roi de Jérusalem. Il fit d'Acre sa résidence. Ses projets contre les Sarrasins, maîtres de la sainte cité, furent inutiles. Il mourut en 1205, avec le regret d'avoir imploré en vain les secours des princes de l'Europe.

AMAURI, clerc, natif de Bene, village du diocèse de Chartres, professa la philosophie avec distinction au commencement du XIIIe siècle; mais l'esprit de dispute, de système et de nouveauté, le jeta dans d'étranges erreurs, qui d'abord soulevèrent tout le monde, et qui ensuite trouvèrent des partisans. Il soutenait que le christianisme consistait à se croire membre de J.-C.; que le paradis, l'enfer et la résurrection des corps étaient des rêves. Amauri, condamné par l'université de Paris, en appela au pape, qui l'anathématisa. Craignant d'être puni rigoureusement, il se rétracta, et se retira à Saint-Martin-des-Champs, où il mourut de chagrin et de dépit. Ses disciples ajoutèrent à ses erreurs, que les sacrements étaient inutiles, et que toutes les actions dictées par la charité, même l'adultère, ne pouvaient être mauvaises, et d'autres extravagances. Ils furent condamnés dans un concile de Paris en 1209. On en brûla plusieurs, et l'on déterra le corps de leur chef pour le jeter à la voirie. (*Voy.* DAVID de Dinant.)

AMAZIAS, roi de Juda, fils et successeur de Joas, eut d'abord un règne heureux. Il vengea le meurtre de son père, vainquit les Iduméens, leur enleva leurs idoles, et les adora. Un prophète vint le menacer de la part de Dieu; mais ce roi ne lui répondit qu'en le menaçant lui-même de le priver de la vie. Son orgueil était à son comble. Il écrivit à Joas, roi d'Israël, que s'il ne se rendait pas son sujet, avec tout son peuple, ses armes l'en feraient repentir; Joas lui envoya en réponse l'apologue du cèdre du mont Liban, dont un vil chardon veut épouser la fille. Amazias, piqué de cette réponse, déclara la guerre au roi d'Israël, qui le défit et le fit prisonnier. Ses propres sujets le poignardèrent ensuite dans une conspiration, l'an 810 avant J.-C.

AMAZIAS, prêtre des veaux d'or qui étaient à Béthel, avertit Jéroboam, roi d'Israël, des prédictions qu'avait faites contre lui et contre le temple des idoles, le prophète Amos, et voulut empêcher ce dernier de manifester à Béthel les vérités funestes qu'il lisait dans l'avenir. Amos lui prédit qu'il serait mené captif en Syrie, où il mourrait de déplaisir; qu'on abuserait de sa femme

au milieu de la place de Samarie, et que ses fils et ses filles seraient tués par les mains des soldats de Salmanasar.

AMBIORIX, roi des Eburons ou des Nerviens, vers le pays de Liège, régnait conjointement avec Cativulcus, quand César commença la conquête des Gaules, l'an 58 avant J.-C. Il prit les armes contre les Romains, et les ayant fait donner dans une embuscade, défit une légion commandée par deux lieutenants de César. Depuis, il attaqua en vain une autre légion commandée par Quintus Cicéron, frère de l'orateur, l'an de Rome 701, et avant J.-C., 53. Il se souleva dans la suite, et fut encore vaincu. César le défit avec près de 60,000 Gaulois. Il se retira dans un château, où il pensa être pris par l'armée romaine. S'étant sauvé de là, il se réfugia dans les Ardennes, et il courut quelque temps dans la forêt avec quatre cavaliers, n'osant se fier à un plus grand nombre, sans qu'on sache précisément comment il a terminé sa carrière.

AMBOISE (George d'), plus connu sous le nom de *cardinal d'Amboise*, naquit en 1460, au château de Chaumont-sur-Loire. Il était de l'illustre maison d'Amboise, ainsi appelée, parce qu'elle possédait la seigneurie d'Amboise. Ayant à peine atteint sa 16e année, il fut nommé évêque de Montauban, et devint dans la suite ministre d'état sous Louis XII. D'Amboise se fit aimer de ce prince lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans, et ne perdit point son amitié lorsqu'il fut monté sur le trône. Ce roi le fit son premier ministre, et n'eut pas à s'en repentir. Il rendit les Français heureux, et tâcha de conserver la gloire qu'ils s'étaient acquise. Il est vrai qu'il conseilla assez légèrement à Louis XII la conquête du Milanais en 1499. Louis-le-Maure, oncle et feudataire de Maximilien, était alors en possession de cette province; les Français l'en dépouillèrent. Ils en furent chassés bientôt après, et la reprirent encore, mais ne la conservèrent point. D'Amboise, nommé légat du pape, fut reçu à Paris en cette qualité, avec beaucoup de magnificence. Il travailla pendant sa légation à la réforme de plusieurs ordres religieux, des Jacobins, des Cordeliers, des moines de Saint-Germain-des-Prés. Son désintéressement le rendit aussi recommandable que son zèle. Il ne posséda jamais qu'un seul bénéfice, dont il consacra les deux tiers à la nourriture des pauvres et à l'entretien des églises. Après avoir gouverné les diocèses de Montauban et de Narbonne, il se contenta de l'archevêché de Rouen, et du chapeau de cardinal, sans vouloir y ajouter d'abbayes. Ayant remarqué que ses chanoines étaient charmés de le voir au chœur sous le même habit qu'eux, il n'y parut plus autrement, tout légat qu'il était, hors les jours où il célébrait pontificalement. Il combla de présents sa cathédrale, et remplit son diocèse de monuments, tous marqués au coin de la grandeur de son âme et de son génie. Un gentilhomme de Normandie offrant de lui vendre une terre à vil prix, pour marier sa fille, il lui donna la dot de la demoiselle, et lui laissa la terre. Ses vertus et la grande réputation qu'il s'était acquise dans toute l'Europe, lui firent donner le chapeau de cardinal; et l'on prétend qu'après la

mort de Pie III, il eût été élevé sur la chaire de saint Pierre, sans l'opposition des Vénitiens. Ce qu'un historien ajoute, que le cardinal, irrité, engagea Louis XII à leur faire la guerre, est un conte ridicule, une calomnie absurde contre le roi et le prélat. La France perdit le cardinal d'Amboise en 1510. Il mourut à Lyon dans le couvent des Célestins, à l'âge de 50 ans. On dit qu'il répétait souvent au frère infirmier qui le servait dans sa maladie : *Frère Jean, que n'ai-je été toute ma vie frère Jean!* « Le cardinal » d'Amboise, dit l'abbé Bérault, » sans avoir au degré suprême » toutes les vertus qui ont signalé les évêques du premier âge » de l'Église, en eut toutefois » qui, dans tous les temps, feront désirer des prélats qui lui » soient comparables : il réunit » d'ailleurs toutes les qualités » sociales et politiques qui font » les ministres et les citoyens » précieux. Magnifique et modeste, libéral et économe, habile et vrai, aussi grand homme de bien que grand homme » d'état, le conseil et l'ami de son » roi, tout dévoué au monarque » et très zélé pour la patrie, ayant » encore à concilier les devoirs » de légat du saint-siége avec les » priviléges et les libertés de sa » nation, les fonctions paternelles de l'épiscopat avec le nerf » du gouvernement, et le caractère même de réformateur des » ordres religieux avec le tumulte » des affaires et la dissipation de » la cour, partout il fit le bien, » réforma les abus et captiva les » cœurs, avec l'estime publique.» *Voyez* sa *Vie*, par l'abbé Le Gendre, 1721, in-4°, et en 2 vol. in-12; et ses *Lettres à Louis XII*, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12.

AMBOISE (Aimery d'), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, successeur de Pierre d'Aubusson, en 1503, était frère du précédent. La victoire navale qu'il remporta en 1510, sur le soudan d'Égypte, près de Monte-Negro, lui fit un nom dans son ordre et dans l'Europe. Il ne vécut que 2 ans après cet événement, étant mort le 8 novembre 1512, en sa 78ᵉ année. « C'était, dit » l'abbé de Vertot, un prince sage » dans le gouvernement, heureux dans toutes ses entreprises, qui enrichit son ordre des » dépouilles des infidèles, sans » s'enrichir lui-même; qui mourut pauvre, et n'en laissa point » dans l'île. »

AMBOISE (François d'), fils d'un chirurgien de Charles IX, fut élevé par les soins de ce prince, au collége de Navarre. Il eut ensuite une charge de maître des requêtes et de conseiller d'état. Lorsque Henri III fut élu roi de Pologne, il suivit ce monarque dans ce pays. Il mourut vers 1620. C'est à lui qu'on attribue l'édition des OEuvres d'Abailard, en 1616, in-4°. On a de lui une comédie plaisante, intitulée *les Napolitaines*, 1534, in-12.

AMBOISE (Adrien d'), frère du précédent, fut curé de Saint-André à Paris, et évêque de Tréguier en 1604 : il mourut à son siége en 1616. Il est auteur de la tragédie d'*Holoferne*, 1520, in-8°.

AMBOISE (Jacques d'), docteur en médecine et recteur de l'université de Paris, était aussi frère du précédent. Ce fut sous son rectorat que l'université prêta serment à Henri IV, et commença le procès contre les jésuites : il mourut de la peste en 1606. On a de lui : *Orationes duæ in*

senatu habitæ pro universis academiæ ordinibus, in Claromontenses, qui se jesuitas dicunt, Paris, 1595, in-8°; et quelques autres questions citées dans la *Bibliothèque de la médecine ancienne et moderne*, par M. Carrère.

AMBOISE (Françoise d'), *V.* FRANÇOISE.

AMBOISE (Charles d'), *Voy.* CHAUMONT.

AMBOISE (Michel), sieur de Chevillon, fils naturel de Michel d'Amboise, amiral de France, naquit à Naples, et mourut en 1547. La famille d'Amboise le fit élever, et lui procura le moyen de vivre; mais un mariage fait contre le vœu de cette famille, et un crime auquel il participa, et pour lequel il fut mis en prison, lui attirèrent son ressentiment, et le réduisirent à la misère. On a de lui divers ouvrages, où il prend le nom d'*esclave fortuné*, entre autres les *Contre-épîtres d'Ovide, le Babylon*, etc., qu'on ne lit plus, et qui ne méritent que l'oubli profond dans lequel ils sont ensevelis.

AMBOISE (Renée d'), *Voyez* MONLUC, *Jean* dit *Balugni*.

† AMBROGI (Antoine-Marie), jésuite, né à Florence le 13 juin 1713, célèbre par les talents qu'il fit briller dans la chaire d'éloquence et de poésie, qu'il occupa à Rome pendant trente années. Toute la jeunesse italienne se rendait à l'envi à son cours pour y puiser le goût de la saine littérature, et admirer la science profonde et l'aimable facilité du professeur. Ambrogi a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque, 1° *Traduction* de deux poèmes latins du jésuite Noceti, *De iride* et *De aurora boreali;* 2° une *Traduction* de quelques tragédies de Voltaire; 3° l'*Histoire du pélagianisme*, traduite du jésuite Patouillet; 4° la *Traduction* des lettres choisies de Cicéron, 5° *Musæum kircherianum*, Rome, 1765, 2 vol. in-fol., où l'on trouve la description de ce musée, qui fut longtemps confié à ses soins; 6° enfin, une *Traduction* de Virgile, en vers libres, qui jouit d'une grande réputation, et qui fut magnifiquement imprimée à Rome, 3 vol. in-fol., 1763. Ambrogi mourut dans cette ville en 1788.

AMBROISE, diacre d'Alexandrie, homme de qualité, riche, et mari de sainte Marcelle, fut converti à la foi catholique par Origène, qu'il était allé entendre par curiosité. Le disciple plut au maître par son esprit et son éloquence. Nous lisons, dans saint Jérôme, que l'occupation d'Ambroise, tant le jour que la nuit, était de faire succéder la lecture à la prière, et la prière à la lecture. C'est à ses soins et à ses libéralités, ajoute le même père, que nous sommes redevables des commentaires d'Origène sur l'Écriture, lesquels lui sont presque tous dédiés. La fureur des païens lui fournit plusieurs fois l'occasion de souffrir pour le nom de J.-C. Ayant été arrêté durant la persécution de Maximin, il fut traité avec ignominie, et dépouillé de ses biens. On le conduisit en Germanie, où l'empereur faisait la guerre. Mais la Providence lui sauva la vie, ainsi qu'à Prototecte, qui avait été arrêté avec lui. De retour à Alexandrie, il engagea Origène à réfuter Celse, philosophe épicurien, qui avait attaqué la religion chrétienne. Ambroise mourut vers l'an 251.

AMBROISE (Saint), docteur

de l'Église, et archevêque de Milan, naquit vers l'an 340; il comptait parmi ses aïeux des consuls et des préfets. Son père, gouverneur des Gaules, de l'Angleterre, de l'Espagne et d'une partie de l'Afrique, le laissa en mourant à une mère qui cultiva avec soin son cœur et son esprit. Alexis Probus, préfet du prétoire, le mit au nombre de ses conseillers, et lui donna ensuite le gouvernement de l'Émilie et de la Ligurie, en lui recommandant de se conduire dans cet emploi plutôt en évêque qu'en juge. Ce conseil fut comme une prédiction de ce qui arriva dans la suite. Après la mort d'Auxence, évêque de Milan, Ambroise fut élu pour lui succéder, par le peuple, qui le proclama d'une voix unanime; et ce choix fut confirmé par l'empereur Valentinien. Ambroise n'était que catéchumène; on le baptisa, on l'ordonna prêtre et on le sacra le 7 décembre 374. L'Église d'Italie était alors affligée de deux fléaux différents. Les ariens avaient tout infecté de leur doctrine; et les Goths, qui avaient pénétré jusqu'aux Alpes, avaient commencé leurs ravages. Ambroise eut la fermeté et le courage qu'il fallait dans ces temps malheureux. L'impératrice Justine, maîtresse de l'empire sous son fils Valentinien II, voulait que les ariens eussent au moins une église; mais Ambroise, qui savait que l'audace des sectaires croissait à mesure du peu de résistance qu'on leur oppose, fut ferme à ne leur rien accorder. Callogone, préfet de la chambre de l'empereur, menaça le saint évêque de lui ôter la vie, s'il n'obéissait à son maître. « Dieu » veuille, répondit Ambroise, » que vous exécutiez vos menaces! Si vous vous comportez en » spadassin, je me comporterai » en évêque. Je ne crains point » vos menaces; vous ne pouvez » faire mourir que le corps: » mon âme est au-dessus de votre pouvoir. En m'arrachant la » vie temporelle, vous ne porterez aucune atteinte au mérite de mon ministère. L'âme » est tout entière dans le pouvoir de Dieu seul. Croiriez-» vous me faire quelque mal? » Vous me rendriez au contraire » un grand service. En me faisant perdre la vie de ce monde, » vous m'en procurez une éternelle. Que ne peut-il se faire que » le Seigneur délivre l'Église de » ses ennemis en dirigeant tous » leurs traits contre moi seul, afin » que leur fureur soit rassasiée » de mon sang! » — « Certainement, » dit-il en écrivant à l'empereur Valentinien, « soit » que nous consultions les oracles des saintes Écritures, soit » que nous jetions nos regards » vers l'histoire de l'antiquité, » nous reconnaîtrons qu'en matière de foi, c'est aux évêques » qu'il appartient de juger les » empereurs chrétiens, et non » pas à ceux-ci de faire la loi à » ceux-là. Il viendra, s'il plaît à » Dieu, un jour où, jouissant » d'une paisible vieillesse, vous » désapprouverez vous-même la » conduite d'un évêque qui abandonnerait aux laïques le pouvoir sacerdotal. Votre père, » que Dieu avait fait parvenir à » une vieillesse avancée, avait » coutume de dire : *Il n'appartient pas à moi de juger les différends des évêques.* » La ville de Thessalonique s'était révoltée contre son gouverneur, qui fut tué dans la sédition. L'empereur

Théodose, pour venger sa mort, fit massacrer sept mille habitants de cette malheureuse ville : l'évêque de Milan, instruit de cette barbarie, le mit en pénitence publique, et lui refusa l'entrée de l'église. L'empereur, qui savait apprécier la force toute chrétienne du saint prélat, se soumit à cet arrêt sans se plaindre. Exemple également admirable de la part du saint, et de la part de l'empereur, qui apprend aux évêques que la foi et le zèle purs ont plus de force que le trône et le sceptre, et qui avertit les princes de la terre que leur véritable grandeur consiste à s'humilier devant le roi des rois. (*V.* saint BASILE.) Sa magnanimité n'ôta rien à sa charité. Il racheta tous les captifs que les Goths avaient faits, et vendit même à cet effet les vases de l'église. Les ariens le lui ayant reproché, il leur dit qu'il valait mieux conserver à Dieu des âmes que de l'or. Ce saint prélat mourut la veille de Pâques, en 397, à l'âge de 57 ans. Les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur ont donné, en 1686 et 1690, ou 1691, une édition de ses ouvrages, en 2 vol. in-fol., divisée en deux parties. La première renferme ses *Traités sur l'Écriture sainte*; la seconde, ses écrits sur différents sujets. En 1787, on a donné à Dusseldorf une édition de ses lettres *ad principes*, in-12; monument précieux de la dignité et de la fermeté épiscopale. Tous les écrits de saint Ambroise ont cet avantage, qu'ils plaisent et instruisent en même temps; autant remplis de majesté, de force et de vivacité, que d'agréments, de douceur et d'onction. Il y a peu de vérités importantes de la religion qui ne s'y trouvent solidement établies et développées avec netteté; ce qui les a fait mettre, presque aussitôt qu'ils ont été rendus publics, au nombres des livres que l'Eglise consulte dans les matières de foi. On a une traduction française de ses *Lettres*, 1741, en 3 vol. in-12; de son *Traité de la virginité*, 1729, 1 vol. in-12; de son *Traité des offices*, par Bellegarde, 1689, 1 vol. in-12. On lui attribue la composition du *Te Deum*, conjointement avec saint Augustin, son disciple et sa plus illustre conquête. On dit que dans l'enthousiasme d'une piété tendre et sublime, ces deux docteurs prononcèrent alternativement les versets de ce majestueux cantique; d'autres prétendent qu'il est exclusivement de saint Ambroise, et le nom d'*Hymnus ambrosianus*, que l'usage lui donne, est une preuve de cette opinion. D'un autre côté, le ton et la marche du cantique semblent favoriser le premier sentiment. « Car, » dit un critique éclairé, ce qui » distingue ce cantique de tant » d'autres, très respectables d'ailleurs, et tenant à juste titre une » place dans la liturgie, ce n'est » pas seulement ce groupe d'idées vastes, grandes, profondes, sublimes, qui en composent le fond, mais encore la » manière dont tout cela est rassemblé, ou, si l'on veut, jeté » avec une négligence de génie » infiniment supérieure aux efforts de l'art. Ce passage rapide » du ciel à la terre, et de la terre » au ciel, et de la redoutable » majesté de l'Éternel aux misères et aux besoins de l'homme; » adoration, terreur, amour, » espérance, affections vives et » tendres, apostrophes d'admiration et de respect, de con-

» fiance et de gratitude; langage » animé et en désordre, chutes » brusques et inégales, vers sans » mètre, sans nombre et sans ca- » dence; tout exprime un en- » thousiasme nourri au feu de la » Divinité, et vérifie la manière » subite, et pour ainsi dire in- » spirée, dont une ancienne tra- » dition nous apprend que cette » hymne inimitable fut compo- » sée par deux grands docteurs » de l'Eglise.... Les protestants, » qui ont fait main-basse sur tant » de choses catholiques, n'ont » eu garde de se départir de celle- » ci; ils ont senti qu'elle ne souf- » frait point de remplacement. » Il est également remarquable qu'on ne l'a jamais traduite en aucune langue avec quelque apparence de succès, preuve d'une beauté originale et inimitable. (*Voy.* saint AUGUSTIN.) Paulin, prêtre de Milan, écrivit sa *Vie*. Daillé, Barbeyrac et Le Clerc se sont attachés à critiquer la doctrine de ce père; le dernier surtout, socinien de croyance, n'a pu lui pardonner son zèle contre les ariens; il va jusqu'à taxer de fourberie ce que saint Ambroise raconte, comme témoin oculaire, des corps des saints martyrs Gervais et Protais. (*Voy.* GERVAIS.) Son nom seul, et l'idée générale qu'il produit dans l'esprit des chrétiens depuis 15 siècles, suffisent pour réfuter les mauvaises critiques et les impudentes calomnies. En général, toutes les injures que les novateurs disent aux pères de l'Église, ne sont autre chose qu'une preuve décisive de l'opposition de l'ancienne doctrine à celle des sectes; ne pouvant s'appuyer de l'autorité de ces respectables dépositaires de la tradition, il ne leur reste que la triste et humiliante ressource de les dénigrer.

AMBROISE le camaldule, général de son ordre en 1431, naquit à Portico, dans la Romagne. Eugène IV l'envoya au concile de Bâle. Il brilla ensuite à ceux de Ferrare et de Florence, et il dressa le *décret* d'union entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine. On admira sa facilité à s'énoncer en grec. Ambroise fut recherché par les savants de son temps, qui aimaient en lui un homme de lettres enjoué et un religieux aimable, quoique sévère pour lui-même. Il dit, à l'occasion de Laurent Valla et du Pogge Florentin, qu'il n'avait pu réconcilier, qu'*on devait faire peu de cas des savants qui n'ont ni la charité d'un chrétien, ni la politesse d'un homme de lettres*; maxime qui humilierait étrangement bien des gens du premier nom, si elle pouvait être reçue dans ce siècle. Il mourut en 1439. Nous avons de lui : 1° plusieurs *Traductions* des pères grecs; 2° une *Chronique du Mont-Cassin*; 3° des *Harangues*; 4° des *Lettres* et autres ouvrages. Ses *lettres* contiennent beaucoup de faits concernant l'histoire civile et littéraire. On les trouve dans la collection de dom Martenne. On a aussi de lui *Hodoeporicon*, ou *Visite des monastères de son ordre*, Florence, 1680, in-4°.

AMBROISE DE LOMBEZ, pieux et savant capucin, dont le nom de famille était La Peyrie, né à Lombez le 20 mars 1708, entra en religion le 25 octobre 1724, fut successivement professeur de théologie, gardien, définiteur, etc., et travailla avec beaucoup de zèle à la direction des âmes, fonction pour laquelle il avait des talents rares. Il fut

l'instrument dont Dieu se servit pour convertir un grand nombre de pécheurs, pour affermir les justes dans la pratique des vertus, pour consoler les pusillanimes, et rassurer ceux qui étaient d'une conscience trop timorée. On a de lui : 1° *Traité de la paix intérieure*, 1 vol in-12, plusieurs fois imprimé. Cet ouvrage, chef-d'œuvre en son genre, écrit avec netteté, élégance et précision, plein de maximes solides, de principes lumineux, de sentiments remplis d'onction, prouve la connaissance que l'auteur avait du cœur humain; 2° *Traité de la joie de l'âme*, 1 vol. in-12, écrit dans le même esprit et avec le même succès que le précédent; 3° *Lettres spirituelles sur la paix intérieure*, etc., 1 vol. in-12. Il mourut à Saint-Sauveur, près de Barèges, en 1778.

AMBROSINI (Barthélemi), professeur de médecine, et directeur du jardin botanique de Bologne, sa patrie, vers 1620, fut, dans le même temps, préposé par le sénat de cette ville au cabinet d'histoire naturelle de la république. Outre plusieurs volumes d'Aldrovandi qu'il a publiés, il a donné : 1° *Panacea ex herbis quæ a sanctis denominantur*, Bononiæ, 1630, in-8°; 2° *Historia capsicorum cum iconibus*, ibid., 1630, in-12; 3° *Theodorica medicina*, ibid., 1632, in-4°, etc. Il mourut en 1657.

AMBROSINI (Hyacinthe), frère et successeur du précédent dans la direction du jardin botanique à Bologne, est auteur des ouvrages suivants : 1° *Hortus Bononiæ studiosorum consitus*, etc., Bononiæ 1654-1657, in-4°; 2° *Phytologia, hoc est de plantis*, ibid., 1656-1666, in-fol. Ce dernier contient les différents noms et les synonymes avec les étymologies des plantes découvertes dans le XVIIe siècle. La mort de l'auteur a laissé imparfait cet ouvrage, qui devait avoir plusieurs volumes. La partie de cet ouvrage qui a été terminée peut être quelquefois consultée pour les synonymes, mais elle est superficielle, et les étymologies qu'elle donne sont très hasardées.

AMÉ. *Voyez* AMAT.

AMÉDÉE, proche parent de l'empereur Conrad III, embrassa, après avoir été marié, la vie religieuse dans l'abbaye de Bonnevaux, et demanda d'être employé aux plus bas offices de la maison. L'abbé lui accorda sa demande, afin de lui fournir l'occasion de pratiquer l'humilité et la pénitence. Le comte d'Albion, son oncle, l'étant venu voir un jour, le trouva tout en sueur, occupé à nettoyer les souliers des moines, et si fortement appliqué à la prière, qu'il ne fut point aperçu de lui. La comparaison qu'il fit de ce spectacle avec l'état que son neveu avait eu dans le monde, le toucha de la manière la plus vive. Il quitta Bonnevaux, pénétré d'admiration, et alla publier à la cour le prodige d'humilité qui s'était offert à ses yeux. Amédée fonda quatre monastères de son ordre, du nombre desquels fut celui de Tamiés, dans la Tarentaise. Pendant qu'on bâtissait les monastères, il se mêlait lui-même parmi les ouvriers, et travaillait avec eux. Il mourut à Bonnevaux, en odeur de sainteté, l'an 1140. — Son fils, nommé aussi *Amédée*, qu'il avait fait élever dans la piété, passa quelques années à la cour de l'empereur. Il prit ensuite l'habit à Clair-

vaux, sous saint Bernard, et mourut évêque de Lausanne.

AMÉDÉE V, dit *le Grand*, comte de Savoie en 1285, défendit en 1315 l'île de Rhodes contre les Turcs, qui voulaient la reprendre. Ce fut en mémoire de cette expédition qu'Amédée et ses descendants ont pris pour armes une croix de Malte, avec cette devise en quatre lettres, F.E.R.T., qu'on explique ainsi: *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*. On dit que ce prince fit trente-deux siéges, et qu'il fut toujours vainqueur. Il mourut à Avignon, en 1323. Il s'était rendu dans cette ville pour porter Jean XXII à faire prêcher une croisade contre les infidèles, en faveur d'Andronic, empereur d'Orient, qui épousa sa fille.

AMÉDÉE VI, surnommé *le Comte Vert*, parce qu'il parut à un tournoi avec des armes vertes, fut comte de Savoie en 1343. Il alla en Grèce secourir Jean Paléologue, et l'arracha des mains du roi de Bulgarie. Il donna du secours au roi de France contre celui d'Angleterre. On le regarda comme l'arbitre de l'Italie, et le défenseur des papes. En 1383, il mourut de la peste. Amédée est l'instituteur de l'ordre du *Lac d'amour*.

AMÉDÉE VIII, successeur d'Amédée VII, en 1391, fut surnommé *le Pacifique* et *le Salomon de son siècle*. Il sut conserver la paix pendant que tous les potentats ses voisins se faisaient la guerre. Après avoir fait ériger la Savoie en duché, en 1416, il quitta ses états et ses enfants, et se retira, avec plusieurs seigneurs de sa cour, au prieuré de Ripaille, près Thonon. Il y bâtit tout auprès un beau palais, auquel il donna le nom d'*Ermitage*; et dans une assemblée des grands de ses états, il y institua, l'an 1434, l'ordre de la chevalerie séculière de l'*Annonciade*, qui n'était qu'une réforme de celui du *Lac d'amour*, établi en 1355, par le comte Amédée, dit *le Vert*. Tous ceux qui étaient admis dans ce séjour tranquille, embelli des charmes de la nature et de la piété, étaient abondamment pourvus de tout ce qui rend la vie aisée et décente. Leur habit était moins rude que celui des religieux; c'était un drap gris, très fin, un bonnet d'écarlate, une ceinture d'or, et une croix au cou de la même matière. Amédée jouissait d'un repos précieux, ne connaissant que des plaisirs honnêtes et décents, lorsque les pères du concile de Bâle lui donnèrent la tiare, l'an 1439, et l'opposèrent à Eugène IV. Le cardinal d'Arles fut député pour lui apprendre son élection. Amédée vint au-devant de lui avec ses ermites et ses domestiques, et consentit à être pape, après avoir témoigné quelques regrets de quitter son ermitage. Il prit le nom de Félix V. Après la mort d'Eugène, Nicolas V ayant été élu, Félix abdiqua la tiare, en 1449, par esprit de paix, et se contenta du chapeau de cardinal. Il faut lire, sur ces événements, un ouvrage curieux, imprimé à Paris, chez Cramoisy, 1626, in-8°: *Amedeus pacificus, seu de Eugenii IV et Amedei, Sabaudiæ ducis, in sua obedientia Felicis papæ V nuncupati, controversus commentarius, jussu serenissimi ducis ab ejus historiographo digestus*. Il mourut quelque temps après, à Genève, en 1451, âgé de 69 ans, en philosophe chrétien, qui avait sacrifié généreusement à la tranquillité de l'É-

glise une dignité acceptée malgré lui. « Duclos et Voltaire (dit le » protestant, auteur de l'*Histoire » littéraire de Genève*) se sont ac- » cordés à calomnier la conduire » pieuse de ce prince à Ripaille, » parce qu'un proverbe du pays » peint une vie de plaisirs par » ces mots, *faire ripaille;* mais » ils n'ont pas réfléchi que cette » expression n'est relative qu'à » la situation riante de cet er- » mitage, et à la vie heureuse » que les ermites y menaient, » en comparaison de la vie dure » et austère de la plupart des re- » ligieux. Tous les auteurs du » temps font l'éloge d'Amédée. » Le satirique Poggio en parle » avantageusement. Æneas Syl- » vius donne une idée intéres- » sante de la vie régulière de ce » prince. Monstrelet, qui aime » à médire, Raynaldus, etc., » approuvent tout ce qu'il fit. Le » suffrage des contemporains » doit imposer silence aux dé- » tracteurs de nos jours. »

AMÉDÉE IX, né à Thonon, en 1435, succéda à Louis, duc de Savoie, en 1465. Il joignit la valeur d'un héros à toutes les vertus d'un chrétien. Ses ennemis l'éprouvèrent plus d'une fois; mais il usait généreusement de la victoire. Il chérissait les pauvres comme ses enfants. On lui dit un jour que ses aumônes épuisaient ses finances: *Hé bien,* dit-il, *voici le collier de mon ordre, qu'on le vende, et qu'on soulage mon peuple.* Amédée mourut saintement, en 1472, emportant les regrets de son peuple et de ses voisins. Il avait épousé Yolande de France, qui le seconda dans toutes ses bonnes œuvres. Les vertus de ce prince lui ont mérité le titre de *Bienheureux*.

† AMEILHON (Hubert-Pascal), ancien historiographe de la ville de Paris, membre de la classe d'histoire et littérature anciennes de l'institut, administrateur perpétuel de la bibliothèque de l'Arsenal, chevalier de la légion-d'honneur, et doyen des membres existants de l'académie des inscriptions et belles-lettres, naquit à Paris le 5 avril 1730. Savant laborieux, il consacra toute sa vie à éclairer de nouvelles lumières les ténèbres de l'antiquité et de l'histoire, et ses travaux furent toujours couronnés d'un entier succès. Il donna pour son premier essai un ouvrage très remarquable, ayant pour titre : *Histoire du commerce et de la navigation des Egyptiens sous le règne des Ptolémées.* L'auteur fait connaître dans ce livre la grande étendue du commerce des anciens peuples, les diverses routes qu'ils suivaient, tant par terre que par mer, pour aller aux Indes, en Espagne, et en d'autres parties du globe, à une époque où la géographie n'avait pas encore atteint ce degré de perfection possible où nous la voyons parvenue de nos jours. Après la mort du savant Lebeau, il fut chargé de continuer l'*Histoire du Bas-Empire*, que le premier avait entreprise; Ameilhon acheva le vingt-deuxième volume, publia ensuite les tomes 23 et 24; et, peu de mois avant sa mort, termina l'ouvrage, où l'on trouve partout cet esprit de sagesse et cet amour pour la vertu qui caractérisèrent l'auteur. L'académie des inscriptions et belles-lettres ayant proposé au concours trois questions, la première fournit à Ameilhon la matière pour l'ouvrage que nous avons déjà cité; dans la seconde, il

était question d'examiner *quels étaient les devoirs et les prérogatives du* pontifex maximus *de Rome sur les prêtres des sacerdoces de la ville et des provinces ;* la troisième avait pour objet de savoir *quelle fut l'éducation que les Athéniens donnèrent à leur jeunesse dans les temps florissants de la république*. Ameilhon traita ces trois questions difficiles avec un égal talent, et l'académie le récompensa en l'admettant dans son sein en 1766. Peu de temps après, il y lut un mémoire qui avait pour titre : *Remarques critiques sur l'espèce d'épreuve judiciaire appelée vulgairement l'épreuve de l'eau froide*. Cette épreuve consistait à plonger le patient dans l'eau ; et, s'il surnageait, il était censé convaincu du crime dont on l'accusait ; s'il allait au fond, il était acquitté. On soumettait plus communément à cette épreuve ceux qui étaient accusés de sorcellerie, et l'on punissait ce crime du dernier supplice. Ameilhon regarde ces sorciers comme des individus attaqués d'affections vaporeuses et nerveuses ; maladie peu connue dans ces siècles reculés, où l'on attribuait les symptômes extraordinaires de cette maladie à des effets surnaturels et produits par un odieux commerce avec le malin esprit. Sans nous permettre d'examiner une matière aussi délicate, nous croyons cependant qu'une maladie si étrange a pu induire en erreur des juges ou prévenus, ou mal éclairés. On trouve le susdit écrit dans le tome 37 des *Mémoires de l'académie*. Afin d'introduire dans l'éducation de la jeunesse l'exercice utile de la natation, Ameilhon publia ses *Recherches sur l'exercice du nageur chez les anciens, et sur les avantages qu'ils en retiraient*. On inséra ce Mémoire dans la partie *historique* du trente-huitième volume de l'académie, et l'on doit sans doute au succès qu'il obtint les diverses écoles de natation établies à Paris et dans presque toute la France. Il donna quelques mois après l'*Art du plongeur*. Toujours infatigable dans ses études et dans ses recherches, Ameilhon publia un nouvel ouvrage intitulé *la Métallurgie, ou l'art d'exploiter les mines chez les anciens*. L'auteur entre dans tous les détails sur l'exploitation de l'or, depuis l'instant qu'on le tire de la mine jusqu'au moment où il sort de la fonte. Il travailla pendant plusieurs années au journal intitulé *la Clef des cabinets des princes*, vulgairement connu sous le nom de *Journal de Verdun*. Ameilhon, également versé dans l'histoire et dans la connaissance des arts mécaniques des anciens, écrivit sur *les couleurs* que ceux-ci avaient connues ; sur les arts, en général, qui peuvent y avoir rapport, et lut à l'institut un *Mémoire* sur l'*Art du foulon*, et *deux autres* sur l'*Art de la teinture chez les anciens*. Le premier de ces Mémoires est accompagné de deux morceaux remarquables, relatifs, en quelque sorte, à l'histoire de l'*ancienne botanique*. Nommé administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal, Ameilhon fit preuve de ses connaissances bibliographiques, en y rectifiant la classification des livres, et en en retirant d'autres ensevelis dans la poussière, où ils étaient depuis long-temps oubliés. Plusieurs autres écrits importants, sortis de la plume de ce savant, ont été recueillis dans les *Mémoires de l'académie* : ils

ont rapport à l'histoire et aux progrès des arts des anciens. L'âge et les infirmités n'empêchèrent jamais Ameilhon de se livrer constamment à l'étude, qui était devenue pour lui un besoin indispensable. Regretté des savants par l'étendue et la profondeur de ses connaisances, et pleuré de ses amis pour la bonté de son caractère, il mourut à quatre-vingts ans, en novembre 1811.

† AMÉLINE (Claude), prêtre de l'oratoire, grand archidiacre de l'église de Paris, où il est né, en 1635. Il suivit d'abord le barreau, qu'il abandonna pour entrer dans la congrégation de l'oratoire. Nommé grand-chantre de l'église de Paris, il permuta sa place de grand-diacre avec Claude Joli. On a de lui : 1° un *Traité de la volonté*, Paris, 1684, in-12; 2° *Traité de l'amour du souverain bien*, Paris, 1699, in-12. On lui attribue l'*Art de vivre heureux*, que quelques-uns croient être de Louis Pascal. Ameline mourut à Paris, en 1706, âgé de 71 ans.

AMELOT DE LA HOUSSAYE (Abraham-Nicolas), né à Orléans, en 1634, et mort à Paris, en 1706, dans un état peu audessus de l'indigence. C'était un esprit dur et un homme austère. Il est connu par son talent pour la politique. Il s'était formé sous le président de Saint-André, ambassadeur à Venise, qui le prit pour son secrétaire. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : 1° sa *Traduction de l'Histoire de concile de Trente*, de Fra-Paolo, 1686, in-4°, qui eut de la vogue avant que celle de Le Courayer parût. Cette version fut généralement improuvée; on trouva mauvais qu'il se fût avisé de traduire l'ouvrage d'un moine factieux, qui, suivant la remarque de Bossuet, couvrait sous un froc l'esprit et les sentiments de Calvin, et qui n'avait eu d'autre but que de rendre odieuse cette grande assemblée de prélats catholiques. (*Voy.* SARPI.) 2° une *traduction du Prince* de Machiavel, en 2 vol. in-12. Il s'efforce vainement d'y justifier cet écrivain des justes reproches qu'on lui a faits, d'avoir donné des leçons d'assassinat et d'empoisonnement. « Machiavel, dit un auteur estimé, enseignant une politique destructive de toute espèce de bonne foi, méritait plutôt d'être réfuté que traduit. La morale des princes, comme celle des particuliers, ne saurait être vraiment respectable et solidement utile, qu'autant qu'elle est fondée sur l'équité.» 3° La *Version de l'Homme de cour*, de Gratian, in-12, avec des remarques morales et politiques; 4° celle des *Annales de Tacite*, en 4 vol. in-12; sèche et plate, mais estimée à cause des notes politiques dans lesquelles il a noyé son auteur; 5° L'*Histoire du gouvernement de Venise*, 3 vol. in-12, 1714, avec l'examen de la liberté originelle de Venise, traduit de l'italien. Cette histoire déplut au sénat, qui s'en plaignit à la cour de France : on dit que l'auteur fut enfermé à la Bastille. 6° La *Morale de Tacite*, extraite de ses Annales, in-12. Cet ouvrage est encore recherché aujourd'hui. Amelot avait beaucoup médité sur cet écrivain; mais si cette étude approfondie forma son génie à la politique, elle ne perfectionna pas sa manière d'écrire. 7° *Factum* servant de réponse au livre intitulé : *Procès fait aux Juifs de Metz*, accusés d'avoir tué,

un enfant chrétien, Paris, 1670, in-12. Ce petit écrit est fort rare. 8° Ses *Mémoires historiques, politiques, critiques et littéraires*, en 3 vol. in-12, sont de tous ses écrits le plus inexact et le plus répandu; ils sont remplis d'une quantité d'anecdotes, dont la plupart sont fausses, et les autres si communes, que ce n'était pas la peine d'en faire un livre particulier. Il ne faut pas oublier que plusieurs auteurs ont puisé dans cet ouvrage bien de petits faits qu'ils nous ont donnés ensuite, d'un air avantageux, comme des découvertes. [Amelot est auteur d'un certain nombre d'autres ouvrages, qu'il serait trop long de citer ici, et sur lesquels on peut consulter le tom. XXXV des *Mémoires* de Nicéron.]

AMELOTTE (Denis), né à Saintes en 1606, prêtre de l'oratoire en 1650, mourut à Paris en 1678. [Il écrivit contre les théologiens de Port-Royal, quoiqu'il ait partagé en quelques points leurs sentiments. Nicole lui répondit.] Nous avons de lui, 1° la *Vie du père de Condren*, in-4°, pleine de minuties; 2° *Traduction* du *nouveau Testament*, en français, avec des notes, en 2 vol. in-4°, et 4 vol. in-8°. Cette version, imprimée aussi en 1 vol. in-8° et in-12, sans notes, est très répandue. Dans la première édition, le P. Amelotte assurait qu'il avait eu les manuscrits de la bibliothèque vaticane, 20 manuscrits de France et d'Espagne, tous ceux d'Italie, d'Angleterre, des pays du Nord et du fond de la Grèce. C'est une ruse d'auteur. Il n'avait jamais eu en main aucun de ces manuscrits; il l'avait avoué lui même à ses confrères. Il était d'ailleurs ridicule de supposer que cet oratorien eût trouvé dans ces manuscrits, soit réels, soit imaginaires, de quoi réformer ou le texte ou le sens des livres saints. Deux protestants, Daillé le fils et Conrart, accommodèrent cette traduction, en se servant de celle de Mons, à leurs opinions, et la firent imprimer à Paris, chez Louis Vendôme, in-12, 1671, en petits caractères. Mais à peine cette édition parut-elle, qu'elle fut supprimée, ce qui l'a rendue très rare; 3° Un *Abrégé de théologie*, in-4°; 4° *Harmonie des quatre évangélistes*, en français, in-12, 1669, et en latin, 1670.

AMENOCLES, ou AMINOCLES, Corinthien, construisit, au rapport de Thucydide, de Diodore et de Pline, les premières trirèmes qu'on ait vues dans la Grèce. Cependant quelques auteurs en attribuent l'invention aux Sidoniens.

AMERBACH (Jean), natif de Suabe, imprimeur du XV[e] siècle, s'établit à Bâle, et s'y distingua par des éditions correctes. Il publia, en 1506, les ouvrages de saint Augustin. Il préparait ceux de saint Jérôme; mais la mort qui l'enleva, en 1515, l'empêcha de les achever. Ce n'est pas à lui, comme quelques-uns l'ont avancé, qu'on doit la perfection des caractères d'imprimerie; Nicolas Janson, Jean et Wendelin de Spire et autres, ont employé longtemps avant lui des caractères plus beaux que les siens. Il a commencé à imprimer en 1480, et l'italique n'a été inventé par Alde qu'en 1501, pour une édition d'Horace in-8°. Ainsi on ne peut peut pas dire que ses caractères étaient préférables, à tous égards, à l'*italique* qui était en usage de son temps, comme plusieurs l'ont assuré.—Boniface, son fils,

fut un fameux jurisconsulte à Bâle ; il mourut en 1562.

† AMERGIN, archidruide des anciens Scots irlandais, fils d'un prince établi dans le nord de l'Espagne, appelé Gallamh ou Mileagh-Easpain (champion de l'Espagne), chef, ainsi que plusieurs de ses frères, de la colonie scytomilésienne, vint, selon les annales de ces peuples, fonder en Hibernie, la monarchie suprême, et les dynasties subordonnées. Tout prêtre qu'il était, il se distingua par sa bravoure, dans la conquête de l'Irlande; et, abandonnant à ses deux frères Héber et Hérémur, les seuls qui lui restaient après plusieurs combats, la royauté de l'île, il se réserva le titre de *Druide suprême*. Les bardes ont dit de lui dans leurs chants : « La nature » l'avait fait poète et philosophe; » la loi le fit pontife et historien. » Il fléchissait devant les autels » des genoux plus blancs que » la neige. » On rapporte l'existence d'Amergin à plusieurs siècles avant Jésus-Christ.

AMÉRIC-VESPUCE, ou AMORIGO-VESPUCCI, naquit à Florence, d'une famille ancienne, en 1431. Son goût pour la physique, pour les mathématiques et pour les voyages maritimes, se développa de bonne heure. Dès qu'il eut appris que Colomb venait de découvrir le nouveau Monde, il brûla du désir de partager sa gloire. Ferdinand, roi d'Espagne, lui fournit quatre vaisseaux, avec lesquels il partit de Cadix le 10 mai 1497. Il revint un an après, le 15 octobre 1498, amenant avec lui 222 prisonniers. Améric, dans cette navigation, avait découvert de nouvelles terres, comme l'île Sainte-Marguerite, etc. Il parcourut le golfe de Parias, côtoya la Terre-Ferme pendant plus de 400 lieues. Il fit une seconde course, aussi heureuse que la première, d'où il apporta des pierreries, et beaucoup d'autres choses d'un grand prix. Emmanuel, roi de Portugal, l'enleva à Ferdinand, et fit armer, en sa faveur, trois vaisseaux qui lui servirent à découvrir quelques îles. Ferdinand se l'attacha encore, et lui donna une flotte, avec ordre de tirer vers le sud par la côte du Brésil. C'est là l'époque de ses grandes découvertes. Il jouit de la gloire de donner son nom à la moitié du globe. « Dans les VIIIe et IXe siècles, dit un auteur célèbre, c'étaient des barbares qui venaient faire des incursions chez des peuples policés ; dans ce siècle, ce sont des peuples policés qui vont subjuguer des barbares. » Améric mourut en 1416 aux îles Tercères. Nous avons de lui une *Relation* de quatre de ses voyages. Le roi de Portugal, au service duquel il mourut, fit suspendre, dans l'église métropolitaine de Lisbonne, les restes de son vaisseau, nommé *la Victoire*. L'abbé Bandini publia sa *Vie*, en 1745, à Florence, in-4°. Il accuse mal à propos Pluche et Charlevoix d'avoir ôté à Améric la gloire de la découverte de l'Amérique ; il est exactement vrai que cette gloire appartient proprement à Christophe Colomb. De la découverte des îles à celle du continent, il n'y avait qu'un pas à faire, et il est plus que vraisemblable qu'indépendamment des travaux de Vespuce, l'Europe n'eût guère tardé à jouir des suites toutes naturelles des connaissances que lui avaient données Colomb. *Voyez*. BÉHAIM.

AMERVAL (Éloi d') est auteur

d'un livre de morale en rimes françaises, intitulé; *Le Livre de la diablerie*, Paris, 1508, in-fol., gothique, peu commun.

AMES (Guillaume), théologien anglais, né à Norfolk en 1576. Il était zélé calviniste, et fut professeur de théologie à à Franeker. Amés a écrit en latin sur les cas de conscience, et a fait plusieurs ouvrages de controverse contre Bellarmin, etc., 5 vol. in-12, Amsterdam, 1658. Il mourut, en 1634, à 57 ans.

† AMICO. Il y a eu plusieurs auteurs de ce nom, dont les plus remarquables sont : ANTONIN, chanoine de la cathédrale de Palerme, et historiographe de Philippe IV, roi d'Espagne, mort en 1746. Il a laissé : 1° *Trium orientalium latinorum ordinum, post captam a duce Gothofredo Hierusalem, notitia et tabulana*, Palerme, 1636; 2° *Thesaurus antiquitatum Siciliæ*, Lugd.-Batav., 1723, in-fol., etc.— BERNARDIN, franciscain, prieur de son ordre à Jérusalem en 1596, a écrit *Trattato delle piante*, ou *Traité des plans et images des édifices sauvés de la Terre-Sainte, dessinés à Jérusalem*, Florence, 1620. Les gravures de ce livre sont du célèbre Callot.—VITO-MARIE, de la congrégation du Mont-Cassin, né à Catane en 1693, a publié : *Sicilia sacra, dissertationibus et notis illustrata*, et dont la dernière partie seulement est de lui; il la fit réimprimer dans *Siciliæ sacræ libri* IV, *integra pars secunda*, etc., Palerme, 1773, in-fol.

AMIENS (Jean-Louis d'), capucin de la province de Paris, est auteur de différents ouvrages de chronologie et d'histoire; tels sont : 1° *Atlas temporum in 4 libris, etc.*, Paris, 1635; 2° *Epitome historiarum omnium a Christo nato ad octogesimum annum supra millesimum sexcentesimum, cum omnibus characteribus usque ad consummationem seculi*, Paris, 1585, in-fol.—Il ne faut pas le confondre avec Georges d'Amiens, également capucin, qui se fit une réputation distinguée entre les érudits du XVIIe siècles; on a de lui : 1° *Tertullianus redivivus, scholiis et annotationibus illustratus, etc.* Il s'est fait à Paris trois éditions de cet ouvrage; la première est de 1646, in-fol. 2° *Trina sancti Pauli theologia, positiva, moralis et mystica; omnigena in sancti Pauli apostoli epistolas commentaria*, Paris, 1649, 3 vol. in-fol.

AMILCAR, nom commun à plusieurs Carthaginois. Le plus connu est le père d'Annibal, qui fut surnommé Barca. Il désola l'Italie pendant cinq ans, et fit jurer à Annibal son fils, une haine éternelle contre le nom romain, et il le laissa avec ses deux autres frères, comme trois lions qui devaient déchirer le sein de Rome jusqu'à leur dernier soupir. [Amilcar, très jeune encore, commanda en Sicile, d'où il partit pour ravager l'Italie; il en revint chargé de dépouilles. Après une paix éphémère conclue avec les Romains par le général Hannon, Amilcar, retourna en Afrique, défit les Marcenaires et les Numides qui assiégeaient Carthage. Il se rendit ensuite en Espagne, subjugua plusieurs nations, et fonda Barcelone, du nom *Barca* de la famille d'Amilcar; on dit qu'il approcha de ces plages avec neuf barques (*nona*), ce qui donna d'abord à la ville le nom de *Barcanona*. Il fut tué l'an 228 avant J.-C., dans une bataille qu'il livra aux Vectones, peuples de la

Lusitanie. Il avait amené avec lui, en Espagne, son fils Annibal âgé de 9 ans. Ce fut Hannon, et non Amilcar (comme l'ont dit quelques biographes), qui fut vaincu dans un combat naval près de Trapani, par le consul Latatius, l'an 242 avant J.-C.

AMIN-BEN-HAROUN, sixième calife de la maison des Abassides. Son nom était Mohammed, et son surnom Amin, qui signifie *le fidèle*. Il succéda à son père Aaron Raschid, l'an de J.-C. 809. Mamon son frère était subrogé au califat, par une déclation expresse, qu'Aaron leur père avait fait attacher au temple de la Mecque. Ce prince avait ordonné en même temps que le gouvernement de l'armée du Khorasan, avec tous les meubles de la maison impériale, demeureraient, après sa mort, à ce cadet. Amin, proclamé calife, n'observa aucun des ordres que son père lui avait donnés, se souciant fort peu d'exécuter sa dernière volonté. Il ôta d'abord à son frère tous les meubles, dont il devait avoir seul la possession, et fit venir à Bagdad toutes les troupes du Khorasan. Mamon arma contre son frère, le vainquit et le fit mourir l'an 813 de J.-C. Il n'était âgé que de 28 ans, dont il avait régné 5. La nonchalance de ce prince fut en partie cause de sa mort. L'armée de Mamon ayant assiégé Bagdad, et pris un poste considérable, on le trouva jouant paisiblement aux échecs. On le pressa de prendre les armes, pour ranimer le courage des assiégés : *Laissez-moi en repos*, leur répondit-il, *car je suis près de faire un beau coup, et de donner échec et mat à mon adverse partie*. Un de ceux qui étaient présents, et qui entendit les paroles d'Amin, ne put s'empêcher de dire que le bon sens et bonne fortune allaient ordinairement de compagnie. Amin, privé déjà du premier, ne tarda pas à perdre l'autre.

AMINADAB, lévite habitant à Cariathiarim, chez lequel on déposa l'arche, après qu'elle eut été ramenée du pays des Philistins. Ce saint homme en donna le soin à son fils Eléazar, qui la garda jusqu'à ce que David la fit venir à Jérusalem.

AMIOT. *Voyez* AMYOT (Jacques).

† AMIOT (Le P.), jésuite français et missionnaire à la Chine, né en 1718, arriva en 1750 à Macao, et de là se rendit l'année suivante à Pékin par ordre de l'empereur. Il était profondément versé dans les mathématiques et la physique, et il avait en musique des connaissances assez étendues. Doué d'ailleurs d'une heureuse mémoire et d'une ardeur infatigable pour l'étude, il apprit en très peu de temps les langues chinoise et tartare. Il entreprit pour l'empereur différents travaux, et les exécuta à la satisfaction de ce prince, qui l'honorait de son estime. Il fit passer en France de nombreux mémoires, auxquels nous devons la plus grande partie des connaissances que nous avons sur la Chine. Ces occupations n'empêchaient pas le P. Amiot de se livrer aux œuvres de sa mission. L'extrait d'une lettre de ce père, qui porte la date de 1752 et qui est inséré dans le *Choix des lettres édifiantes*, tome 3, page 48, nous apprend que dès lors, quoique nouvellement arrivé à la Chine, il savait assez de chinois pour entendre les confessions, et qu'il était chargé de la congré-

gation des *enfants*. Nous avons du P. Amiot, 1° La traduction en français d'un poëme chinois composé par l'empereur Kien-Long, intitulé : *Éloge de la ville de Moukden*. Amiot a joint à sa traduction un grand nombre de *Notes historiques et géographiques* sur la ville et le pays de Moukden, patrie des Tatares-Mantcheoux. 2° *Art militaire des Chinois*, Didot, 1772, in-4°, réimprimé dans le tome 7 des *Mémoires sur les Chinois*. Le tome 8 de ces mêmes Mémoires contient un supplément à cet ouvrage, avec fig., envoyé depuis par le P. Amiot. 3° *Lettre sur les caractères chinois*, adressée à la société royale de Londres, insérée aussi dans le tome 1er des Mémoires sur les Chinois. Ce qui donna occasion à cette lettre, ce sont des caractères égyptiens trouvés par Needham sur une Isis, et qu'il crut avoir de la conformité avec les caractères chinois. Amiot et les autres missionnaires ses confrères, décidèrent que les caractères de l'Isis n'avaient aucune ressemblance avec ceux de la Chine. 4° *De la musique des Chinois tant anciens que modernes*, dans le tome 6 des Mémoires cités; 5° *Vie de Confucius, ornée de fig. d'après les dessins chinois*, dans le tome 12; 6° *Dictionnaire tatar-mantcheou-français*, Paris, Didot l'aîné, 1789, 3 vol. in-4°, 7° *Grammaire abrégée de la langue tatar-mantcheoux*, imprimée dans le tome 13 des Mémoires; 8° un grand nombre de *Lettres*, d'*Observations*, de *Traités*, etc., dont la liste seule occupe 14 colonnes de la table des 10 premiers volumes des Mémoires sur les Chinois. Ce célèbre jésuite mourut à Pékin en 1794, à l'âge de 77 ans, dont il avait passé plus de 40 à la Chine. (*Voy.* Cibot.)

AMIRA. *Voy.* George Amira.

AMITIÉ. Les Grecs en avaient fait une divinité. Les Romains la représentaient sous la figure d'une jeune personne vêtue d'une tunique, sur la frange de laquelle on lisait : *La mort et la vie*. Sur son front étaient gravés ces mots, *L'été et l'hiver*. La figure avait le côté ouvert jusqu'au cœur, qu'elle montrait du bout du doigt avec ces mots, *De près et de loin*.

† AMMAN (Paul), célèbre médecin et botaniste allemand, naquit à Breslau le 3 août 1634. Ce fut dans l'université de Leipsic qu'il fit ses études médicales. Après les avoir terminées, il alla faire un voyage en Hollande et en Angleterre. De retour à Leipsic, il fut successivement docteur, professeur de botanique, puis de physiologie; il y mourut le 4 février 1691. Il s'aperçut de bonne heure du ridicule des systèmes établis avant lui, les attaqua plus encore par des sarcasmes que par des raisons, et se créa dans la médecine une route nouvelle. On lui reproche d'avoir voulu introduire un scepticisme outré dans les sciences médicales. Ses ouvrages sont très nombreux; on compte de lui plus de 40 dissertations, tant sur la médecine que sur la botanique.

AMMAN (Jean-Conrad), médecin suisse du dernier siècle, mort à Amsterdam, s'était appliqué particulièrement à apprendre à parler aux sourds de naissance. Il fit admirer son talent dans son pays, en France et en Hollande. Il publia les moyens dont il se servait, dans un petit traité curieux et recherché, sous le titre de *Surdus loquens*, Harlemii, 1692, in-8°, qui fut réim-

primé in-12, à Amsterdam, en 1700, sous le titre, *De loquela*. L'abbé de l'Épée et l'abbé Deschamps, devenus célèbres dans ce siècle par l'art de faire parler les muets, ont beaucoup profité de ces ouvrages. Long-temps avant le médecin Amman, Jean Wallis avait exercé avec beaucoup de succès le même art, qu'un religieux nommé Ponce avait déjà fait connaître en Espagne.

AMMANATI (Barthélemi), sculpteur et architecte célèbre, né à Florence en 1511, mort en 1589, fut employé dans sa patrie à plusieurs édifices considérables, où il fit preuve de ses talents. Les portiques de la cour du palais Pitti sont de lui, ainsi que le pont de la Trinité, l'un des plus beaux qui aient été faits depuis la naissance des arts. On voit aussi plusieurs de ses ouvrages à Rome, tels que la façade du collége Romain, le palais Ruspoli sur le *cours*, et autres. Cet architecte composa un grand ouvrage intitulé *La Città*, qui comprenait les dessins de tous les édifices publics, nécessaires à une grande ville. Ce livre, après avoir passé successivement en plusieurs mains, fut donné dans le siècle dernier au prince Ferdinand de Toscane, et l'on ignore aujourd'hui ce qu'il est devenu. Ammanati avait eu le bonheur de trouver dans une femme aimable le même goût qu'il avait pour les belles-lettres. Cette femme, appelée Laura Battiferi, fit des poésies italiennes, très estimées, qu'on imprima à Florence, en 1560, sous le titre d'*Opere toscane*.

AMMIEN-MARCELLIN, Grec de naissance, servit d'abord sous Consance, Julien et Valens, et vint jouir des délices de Rome, l'an 378, après la mort de cet empereur. Il y travailla à son histoire, qu'il commença à la fin du règne de Domitien, et qu'il finit au règne de Valens. Les frères Valois en donnèrent une édition avec des notes, l'an 1636. On en a aussi une bonne édition de Paris, 1681. Gronovius la fit réimprimer à Leyde en 1693, in-fol., et l'embellit de plusieurs remarques savantes et curieuses. L'abbé de Marolles en publia une traduction en 1672, 3 vol. in-12. On en a une meilleure imprimée en 1775 à Berlin, aussi en 3 vol. in-12. Cette histoire, qui était d'abord en 31 livres, et dont nous n'avons plus que 18, n'est point écrite avec l'élégance de Quinte-Curce, ni avec la précision de Salluste. Le style en est dur; mais les faits sont intéressants, et racontés avec assez d'impartialité. L'empereur Julien y est flatté, mais c'est l'effet des circonstances, et de l'influence qu'elles eurent sur la liberté de l'historien. Cependant Ammien-Marcellin ne dissimule pas les événements les plus favorables à la religion chrétienne, que Julien détestait; il rapporte les vains efforts qu'il fit pour rétablir le temple de Jérusalem, et la manière miraculeuse dont ce projet fut anéanti. En général le christianisme n'est pas maltraité dans son ouvrage comme dans ceux d'autres païens.

AMMIRATO (Scipion), né à Lecce, ville du royaume de Naples, le 27 septembre 1531. Il se rendit d'abord à Venise, où il avait obtenu un canonicat, puis à Rome, sous le pontificat de Paul IV, d'où il passa à Naples; mais ayant essuyé plusieurs désagréments dans ces diverses vil-

les, il se fixa à Florence, d'après l'invitation de Côme Ier.] Ce prince l'engagea à écrire l'*Histoire de Florence;* et Ammirato, qui s'en acquitta à son gré, eut pour récompense un canonicat de la cathédrale. Il mourut en 1601. On a encore de lui, 1° des *Discours sur Tacite*, Florence, 1598, in-4°, traduits en français, Lyon, 1619, in-4°; 2° des *harangues* 3°; des *opuscules*; 4° des *poésies*, et d'autres ouvrages assez faibles. La meilleure édition de son histoire, qui est très estimée, est celle de Florence, 1641-1647, en 3 vol. in-fol. Elle fut publiée par son fils adoptif, qui avait aussi pris le nom d'Ammirato. Il continua cet ouvrage, que son père avait terminé à l'année 1574. 5° *Les généalogies* des familles nobles de Florence, 1615; et celle des familles napolitaines, 1651, in-fol.

AMMON, fils de Loth et de sa fille cadette, fut père des Ammonites, peuple qui fit souvent la guerre contre Israël.

AMMON, ou HAMMON. C'est le même que Jupiter. Il était particulièrement honoré à Thèbes, capitale de la haute Égypte. On dit que Bacchus s'étant trouvé dans l'Arabie déserte, fut sur le point de mourir de soif; il implora le secours de ce dieu, qui lui apparut sous la forme d'un bélier, lequel, en frappant du pied contre terre, lui montra une source d'eau. On dressa là un autel superbe à Jupiter, qu'on surnomma *Ammon*, à cause des sables qui sont dans cette contrée. D'autres disent que Jupiter fut ainsi surnommé, parce que son premier temple fut élevé par un berger appelé *Ammon*. Les peuples de la Libye lui en bâtirent un magnifique sous ce nom, dans les déserts qui sont à l'occident de l'Égypte. On venait de fort loin consulter la statue de ce dieu, qui y rendait de fameux oracles : ils durèrent jusqu'au temps de Théodose. On le représentait sous la forme d'un bélier, ou seulement avec une tête et des cornes de bélier. Alexandre le Grand avait la folie de vouloir passer pour fils de Jupiter Ammon. Ammon fut aussi le nom d'un roi de Libye, que quelques-uns prennent pour Bacchus.

AMMON, appelé *Amoün* par les Égyptiens, naquit en Égypte d'une famille noble et riche. Lorsqu'il eut atteint l'âge de 22 ans, en 308, ses tuteur et curateur l'obligèrent de se marier. Mais le jour même de son mariage, il lut à sa femme l'éloge que fait saint Paul de la virginité, et lui persuada facilement de s'engager avec lui à vivre dans une continence perpétuelle. Ammon fut le premier solitaire qui habita la montagne de Nitric. Il y passa 22 ans, et la rendit fort célèbre par sa sainteté ainsi que par les nombreux ermitages qu'il forma, et qu'il remplit de disciples dignes de lui. Saint Athanase, dans la *Vie* de saint Antoine, en parle avec de grands éloges. Il est nommé sous le 4 d'octobre, dans la plupart des ménologes des Grecs.

AMMONIUS, philosophe d'Alexandrie, fut élevé dans le christianisme. Il commença par porter du blé dans des sacs, ce qui le fit surnommer *Saccas;* mais ayant quitté ce métier, il fit de grands progrès dans la philosophie éclectique, ou des nouveaux platoniciens, et il l'enseignait avec succès en 243. Origène, Plotin, furent ses disciples. Saint Jérôme loue beaucoup sa *Concorde des*

évangélistes : elle se trouve dans la *Bibliothèque des pères*. (*V.* Zacharie de Goldsborough). Cette concordance est composée uniquement du texte sacré, sans y ajouter et sans en omettre un seul mot. Il est des auteurs qui lui refusent le mérite d'avoir composé cet ouvrage et qui l'attribuent à un évêque nommé comme lui Ammonius. Ammonius ne fut pas moins estimé des auteurs païens que des chrétiens : Plotin, Longin, Porphire et Hiéroclès, en faisaient beaucoup de cas.

AMMONIUS, chirurgien d'Alexandrie, fit le premier une ouverture à la vessie pour en tirer la pierre. C'est ce qui le fit appeler *Lithothome*, c'est-à-dire *coupeur de pierre*.

AMMONIUS, fils d'Hermias, philosophe péripatécien, disciple de Proclus, a fleuri dans le ve siècle. Son ouvrage *De differentia vocum*, se trouve dans un dictionnaire grec publié in-fol., à Venise, en 1497, et il est imprimé avec d'autres anciens grammairiens, Leyde, 1739, 2 part., in-4°. 2° *Commentarius in librum Aristotelis de interpretatione, græce*, Venise, 1546, in-8°, est encore de cet auteur.

AMNON, fils aîné de David, conçut un amour si violent pour Thamar sa sœur, qu'il abusa d'elle malgré sa résistance. Il la chassa ensuite avec outrage. Absalon, frère de Thamar, pour venger cet inceste, fit inviter Amnon à un festin; et dès qu'il fut ivre, il le fit assassiner, vers l'an 1030 avant J.-C.

AMOLON succéda à Agobard sur le siége de Lyon, en 840, et mourut en 852. Il fut aimé du roi Charles le Chauve et du pape Léon IV. Il est auteur de quelques *opuscules* sur la grâce et la prédestination, qui se trouvent dans les tomes 13 et 14 de la *Bibliothèque des pères*, et dans l'Appendice aux *OEuvres* d'Agobard, par Baluze. On trouve aussi au même endroit sa lettre à Theutbalde, évêque de Langres. Il mandait à ce prélat d'ôter de l'église, et d'enterrer décemment certaines reliques dont on ne pouvait constater l'authenticité. Il appuyait ce qu'il disait sur la conduite que saint Martin avait tenue en pareil cas, et sur le décret du pape Gélase. Quant aux prétendus miracles de quelques femmes qui tombaient en convulsions, et qui souffraient en présence de ces reliques, il disait qu'il fallait les rejeter et les mépriser. Les vrais miracles, ajoute-t-il, rendent souvent la santé aux malades, mais ils ne l'ôtent jamais : réflexion applicable aux farces dont la secte jansénienne a prétendu faire des œuvres divines. (*Voy.* Paris et Montgeron.) Il avait pris quelque temps la défense de Gotescalc, qu'il tâcha d'excuser dans les commencements, ne le connaissant pas bien; mais il rejeta toujours les erreurs que l'on condamnait en lui.

AMON, roi de Juda, fils et successeur de Manassès, fut aussi impie que son père, et ne revint pas de ses erreurs comme lui. Ses officiers lui donnèrent la mort après deux ans de règne, vers l'an 561 avant J.-C.

AMON, gouverneur de la ville de Samarie, retint en prison le prophète Michée, par ordre du roi Achab.

AMONTONS (Guillaume), naquit à Paris, l'an 1663, d'un avocat originaire de Normandie. Une surdité considérable, dont il fut attaqué dans sa jeunesse,

l'empêchant de jouir de la société des hommes, il commença de s'amuser aux machines. Il apprit le dessin, l'arpentage, et fut employé dans plusieurs ouvrages publics. En 1687, n'ayant encore que 24 ans, il présenta à l'académie des sciences un nouvel hygromètre, qui fut fort approuvé. On n'applaudit pas moins à ses *Remarques sur une nouvelle clepsydre et sur les baromètres*, dédiées à la même académie, qui se l'associa en 1699. Ce livre, mis au jour en 1695, est presque dans l'oubli aujourd'hui. Amontons a laissé aussi une *Théorie des frottements*, qui se trouve dans les Mémoires de l'académie. Son thermomètre, quoique défectueux, en ce que le résultat dépendait en partie de la pesanteur de l'air, a paru très ingénieux. Il mourut en 1705, d'une inflammation d'entrailles. Le fond de son caractère était la retenue, la droiture et la franchise. On croit Amontons le premier inventeur du *télégraphe;* il en fit deux fois l'expérience devant la famille royale.

AMORT (Eusèbe), chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, né le 15 novembre 1692, près de Toelz, en Bavière, fut doyen au couvent de Pollingen, où il professa la théologie, et suivit à Rome le cardinal Lercari. Revenu en Bavière, il s'y distingua par ses observations astronomiques et un grand nombre d'écrits sur différents sujets. C'était un homme sage, modeste, et profondément savant. On a de lui, entre autres ouvrages : 1° *Philosophia pollingana*, Augsbourg, in-fol., 1730. Il y a à la fin de ce volume un traité fort étendu contre le mouvement de la terre, intitulé : *Notitia accurata de systemate ac partibus universi ;* ouvrage que les astronomes modernes regardent comme suranné, et qui contient néanmoins plusieurs observations qui peut-être n'ont pas encore été suffisamment éclaircies ; 2° un *Traité historico-théologique des indulgences*, in-fol ; 3° un *Supplément* au *Dictionnaire des cas de conscience*, de Pontas ; 4° des *Règles tirées de l'Écriture sainte, des conciles et des pères, touchant les apparitions, révélations, visions*, etc., 1744, 2 vol. in-4° ; 5° une *Dissertation* qui restitue à Thomas à Kempis, son véritable auteur, le précieux livre de l'*Imitation de J.-C.* Cet ouvrage, plein d'érudition et d'une critique lumineuse, dissipe entièrement les doutes que les gersénistes avaient tâché de répandre sur l'auteur de cet excellent traité de morale. Quoique les dissertations de l'abbé Ghesquière et de l'abbé Desbillons contiennent la même démonstration, et ajoutent même de nouvelles lumières à celles d'Amort, un avantage particulier de cette dernière est l'expression exacte des caractères des différentes versions que les gersénistes ont prétendues être antérieures au temps de Thomas à Kempis. Il conste, par la seule inspection de cette écriture, que la prétendue antiquité de ces manuscrits n'existe que dans l'imagination de quelques critiques, que le préjugé, ou je ne sais quel esprit de parti, a engagé à défendre un paradoxe historique qui ne soutient pas la première vue d'un lecteur impartial. (*V.* NAUDÉ, GERSEN, KEMPIS, DESBILLONS.) Tous ces ouvrages sont écrits en latin. Eusèbe Amort mourut le 25 novembre 1775, à l'âge de 83 ans. On a gravé son portrait avec cette inscription : *Lit-*

terarum, maxime sacrarum, per Bavariam restaurator. [Amort a publié d'autres écrits sur des matières théologiques, et entre autres celui intitulé : *Dictionarium casuum conscientiæ gallice (D. Pontas) versum, moribus germaniæ accommodatum, novisque notis illustratum*, 1762, 2 vol. in-4°.]

† AMORY (Thomas), théologien anglais, non-conformiste, né à Taunton, dans le comté de Sommerset, en 1700, et docteur en théologie de l'université d'Édimbourg, remplit les fonctions de ministre dans sa ville natale, depuis 1730 jusqu'en 1759, qu'il alla à Londres, où il se distingua par ses prédications. Il succéda au docteur Chandler dans la cure d'Old-Jewry, et fut un des commissaires pour solliciter l'extension de l'acte de tolérance. Il était opposé au calvinisme rigide. Il n'embrassa pas, comme plusieurs de ses confrères, le socinianisme, et ne rejeta ni l'évidence naturelle d'une vie future, ni la notion d'un état séparé. Il a laissé : 1° Des *Sermons*, 2 vol. in-8° : il s'y montre bon théologien; 2° *Vie de Henri Grove*; 3° *Mémoires du docteur Benson* et ceux *du docteur Samuel Chandler*. Il mourut en 1774. Il était, dit-on, d'un caractère doux et aimable dans la société.

AMOS, le troisième des douze petits prophètes, le second selon les Septante, et le quatrième d'après dom Calmet, était un berger de la ville de Técué, comme il le dit lui-même au commencement de sa prophétie. Saint Jérôme l'appelle *pastor et rusticus, et ruborum mora distringens.* Il vivait sous les règnes d'Osias, roi de Juda, et de Jéroboam, roi d'Israël. Ses prophéties, renfermées dans neuf chapitres, sont écrites avec beaucoup de simplicité. On y trouve bien des comparaisons tirées de sa profession ; elles n'en sont que plus expressives et plus pittoresques. Des expressions vives et figurées répandent du charme dans ses écrits : on n'a pour s'en convaincre qu'à lire le 6° chapitre, où il fait la peinture de la volupté et du luxe qui régnaient à Samarie. Amazias, prêtre de Béthel (1), le fit mourir vers l'an 785 avant J.-C. L'auteur de la *Vie des prophètes*, attribuée à Saint Épiphane, saint Clément d'Alexandrie, et quelques auteurs modernes, ont cru que ce prophète était le même qu'Amos, père du prophète Isaïe. Mais saint Augustin, saint Jérôme, saint Basile, saint Isidore etc., rejettent avec raison ce sentiment. Le père du prophète Isaïe était un homme de qualité de la ville de Jérusalem, et le prophète Amos avoue lui-même qu'il était un berger. Outre cela, on écrivait ces noms diversement, quoique les latins n'y fassent point de différence.

AMOUR (Guillaume de Saint-) naquit à Saint-Amour, bourg de la Franche-Comté, au commencement du du XIII° siècle. Il eut un canonicat à Beauvais, et prit le bonnet de docteur en Sorbonne. Les priviléges accordés aux religieux mendiants ayant offensé l'université de Paris, Saint-Amour fut député à Rome, et remplit sa mission avec une ardeur qui tenait du fanatisme. Son livre *Des périls des derniers temps*, composé à cette occasion, est une déclamation contre les religieux dominicains. « L'estime et la faveur, dit l'abbé

(1) Il n'est rien dit dans l'Écriture ni de l'époque de la mort d'Amos, ni du genre de cette mort.

» Bérault, que les personnes les » plus illustres témoignèrent à » ces religieux, leur attirèrent » bien des reproches et des inju- » res. On les chargea de toutes les » imputations qu'on a renouve- » lées si souvent depuis, et qu'on » ne se lassera jamais de répéter » contre les nouveaux venus, » dont le zèle et les talents feront » ouvrir les yeux sur la dégrada- » tion et l'inutilité de leurs pré- » décesseurs dans la jouissance » de la considération publique.» Alexandre IV condamna Guillaume, et le priva de tous ses bénéfices. Saint-Amour ayant fait l'apologie de son livre dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape le renvoya absous. A peine fut-il parti, que ce même pontife, mieux instruit de son génie inquiet et tracassier, lui écrivit qu'il lui défendait d'entrer en France, d'enseigner et de prêcher. Saint-Amour fut obligé de rester dans son village jusqu'après la mort d'Alexandre. Il revint alors à Paris, et y fut bien accueilli. Clément IV, successeur d'Alexandre, à qui ce docteur fit tenir son livre, ne dit rien contre l'ouvrage, se contentant de traiter l'auteur avec indifférence. Saint-Amour mourut en 1272. Ses ouvrages ont été publiés en 1632, in-4°. Ils sont au nombre de trois : le 1er a pour titre : *De pharisæo et publicano*; le 2e *De periculis novissimorum temporum*; le 3e *Collationes Scripturæ sacræ*. Il attaque dans tous ces écrits les ordres mendiants, avec un enthousiasme qui le rend plaisant. Saint Thomas et saint Bonaventure, religieux l'un et l'autre, soutinrent avec plus de dignité la cause de leur état. Le premier surtout se distingua dans ce travail. Il prononça à Anagni, en présence du pape, une longue apologie, où, avec la force et la précision qui caractérisent tous ses écrits, il défendit les religieux contre les allégations diverses de leur injurieux agresseur. Sa seule personne, sa conduite, ses lumineux écrits, étaient une apologie permanente de l'institut qu'il avait embrassé, par les plus héroïques sacrifices.

AMOUR (Louis Gorin de St.-), naquit à Paris en 1619; il était fils d'un cocher du corps du roi, et filleul de Louis XIII. Il prit le bonnet de docteur en théologie, et fut recteur de l'université de Paris, dans laquelle il avait brillé durant le cours de ses études. Les évêques partisans de Jansenius l'envoyèrent à Rome, sous Innocent X, pour défendre leur cause. N'ayant pu la gagner, il revint à Paris plaider celle d'Arnauld. Il fut exclus de la Sorbonne, pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation de ce docteur. Il mourut dans un âge avancé, en 1687. On a de lui un *Journal* de ce qui s'était passé à Rome, touchant les cinq propositions, depuis 1646 jusqu'en 1653. Il fut imprimé en 1662, in-fol. Il est aussi vrai que peut l'être le factum d'un avocat, dont la tête n'est pas peu exaltée, et qui parle contre sa partie adverse. Un arrêt du conseil d'état, de l'an 1664, donné sur les mémoires de plusieurs prélats, le condamna à être brûlé par la main du bourreau. Le cardinal Bona en fit une censure détaillée, que nous avons en manuscrit, datée du mois de février 1664. Le savant prélat y dévoile excellemment la mauvaise foi et l'esprit hétérodoxe du journaliste.

AMPHIARAUS, fils d'Oiclès, fut

l'inventeur de la divination par les songes, suivant Pausanias. Ayant prévu par son art qu'il serait tué à l'expédition de Thèbes, il se cacha pour ne pas y aller. Sa femme Eryphile, tentée par un riche collier d'or qu'on lui promit, découvrit l'endroit de sa retraite. Par là, ayant été contraint de se rendre à cette guerre, il y fut englouti tout vivant dans la terre, avec son chariot. Les Oropéens lui élevèrent un temple, dont l'oracle eut beaucoup de célébrité.

AMPHICTION, ou AMPHYCTION, fils de Deucalion et de Pyrrha, régnait aux Thermopyles, dans le temps qu'Amphyctis, roi d'Athènes, qu'on a mal à propos confondu avec lui, jouissait du royaume usurpé sur Cranaüs son beau-père. Le roi des Thermopyles, bien différent de cet usurpateur, était un prince plein de sagesse et d'amour pour sa patrie. Pour réunir les différents états de la Grèce par un lien commun, il établit une confédération entre 12 villes grecques, dont les députés se rendaient deux fois l'année aux Thermopyles pour y délibérer sur leurs affaires, après avoir honoré les dieux en commun par des sacrifices. Par ce moyen, Amphiction établissait l'union et l'amitié entre les Grecs, et les assujettissait à un culte réglé de la Divinité, qui seule peut adoucir les mœurs des peuples les plus sauvages. Cette célèbre assemblée s'appelait le conseil des Amphictions, du nom de celui qui l'avait instituée, l'an 1522 avant J.-C. Chaque ville envoyait deux députés à cette espèce d'états-généraux ; mais la moindre infidélité à la patrie suffisait pour empêcher d'y être admis. Cælius prétend qu'Amphiction est le premier qui ait appris aux hommes à tremper leur vin ; Rhodigin dit que cet usage lui fut enseigné par Bacchus lui-même ; mais est-il croyable que le dieu de l'ivrognerie ait donné aux hommes des leçons de tempérance et de sobriété ?

AMPHILOQUE (Saint), fut fait évêque d'Icone vers l'an 344. Il avait d'abord fréquenté le barreau. Il obtint de l'empereur Théodose des lois très sévères contre les hérétiques, lui faisant connaître les troubles que l'esprit de secte ne manque jamais d'exciter dans la constitution de l'état comme dans celle de la religion. On dit que ce saint, fâché de ce que ce prince écoutait favorablement les ariens, alla au palais, fit quelques caresses au jeune Arcadius comme à un autre enfant, mais affecta de ne lui rendre point le respect qu'il lui devait. L'empereur, irrité, ordonnait qu'on le chassât, lorsqu'Amphiloque lui dit : *Seigneur, vous ne voulez pas qu'on manque de respect à votre fils, et vous vous emportez contre ceux qui lui font une telle injure : comment voulez-vous donc que le Dieu de l'univers traite ceux qui blasphèment contre son fils unique ?* Cette seule réponse, dont la force et la sagesse fut goûtée par Théodose, détermina cet empereur à punir les ariens. Saint Amphiloque assista au premier concile général de Constantinople en 381, présida au concile de Side, et fit admirer son zèle dans l'un et dans l'autre. Il n'est plus fait mention de lui après l'année 394. Il paraît qu'il mourut vers ce temps-là. Saint Grégoire de Nazianze appelle saint Amphiloque « un pontife irréprochable,

» un ange, un héros de la vérité. » Nous savons, par le témoignage du même père, que le saint évêque d'Icone procura la guérison à des malades par ses prières, par l'invocation de la sainte Trinité, et par l'oblation du sacrifice. Il nous reste de lui des fragments de divers ouvrages, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des pères ;* et une lettre sur les synodes, publiée par Cotelier. Le père Combefis donna une bonne édition de ce que nous avons de saint Amphiloque, à Paris, 1644, in-fol., en grec et en latin ; mais les huit sermons que Combefis lui attribue sont évidemment d'un auteur qui vécut plus tard. Peut-être sont-ils d'Amphiloque de Cyzique, ami de Photius, lequel florissait en 860. La *Vie* de saint Basile, attribuée à saint Amphiloque d'Icone, paraît être l'ouvrage d'un grec moderne, et ne mérite aucune confiance.

AMPHION, Dircéen, fils de Jupiter et d'Antiope, femme de Licus, roi de Thèbes, qui la répudia, jouait de la lyre avec tant de grâce, que les rochers le suivaient, et que les pierres, dociles au son de son instrument, se rangèrent d'elles-mêmes pour former les murailles de Thèbes. Ceux qui ont voulu donner un sens raisonnable aux absurdités du paganisme, disent que cette fable signifie qu'Amphion gagnait tous les cœurs par son éloquence, ou plutôt qu'il engagea des hommes à demi sauvages à se rassembler en société, et à former une ville, qu'il régla par des lois sages. C'est du moins l'idée qu'en donne Horace; car, après avoir rapporté le pouvoir qu'exerça Orphée sur les anthropophages, il ajoute immédiatement :

Dictus et Amphion, thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blanda
Ducere quo vellet. Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis;
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis;
Oppida moliri, leges incidere ligno.

Hor. A. P.

Amphion vivait l'an 1417 avant J.-C., et fut, selon la fable, tué à coups de flèches par Apollon et Diane. Pausanias parle d'un autre Amphion, fils d'Acestor, qui excella dans la sculpture chez les Grecs.

AMPHION *Voyez* Echion.

AMPHITRITE, fille de Doris et de Nérée, ou de l'Océan, et femme de Neptune, est la déesse de la mer, suivant les mythologistes.

AMPHITRYON, fils d'Alcée et époux d'Alcmène, succéda à son beau-père, qu'il tua par mégarde. Dans le temps qu'il était occupé à faire la guerre aux Téléboens, Jupiter alla voir Alcmène sous la forme de son mari. Elle accoucha de deux jumeaux, dont l'un, fils de Jupiter, fut nommé Hercule; et l'autre, fils d'Amphitrion, fut appelé *Iphiclus.* Cette fable a fourni à Plaute et à Molière le sujet d'une comédie; il serait à souhaiter que dans l'une et l'autre la décence et les bonnes mœurs ne fussent pas compromises.

AMPSING (Jean-Assuérus), professeur de médecine dans l'université de Rostock, né dans la province d'Over-Issel, est auteur de quelques ouvrages sur son art. 1° *Disputatio de calculo*, 1617, in-4; 2°. *De morborum differentiis liber*, 1619, in-4°, et 1623, in-8°; 3° *De dolore capitis disputatio*, 1618, in-4°, etc. Il était médecin du duc de Mecklembourg, lorsqu'il mourut le 19 avril 1642, âgé de 83 ans.

AMRI, roi d'Israël, fut proclamé souverain par l'armée après

la mort d'Ela. Il bâtit Samarie, et mourut après un règne rempli d'impiétés, l'an 918 avant J.-C. Son fils Achab, digne de lui, fut son successeur.

† AMROU-BEN-EL-ASS, fameux capitaine musulman. Il était fils d'une prostituée et d'un père inconnu, s'adonna de bonne heure à la poésie, et fit des vers satiriques contre Mahomet, pour lequel il avait conçu la haine la plus forte. Converti bientôt après à la doctrine du Coran, il en fut un des plus zélés défenseurs. Nommé gouverneur de la Syrie, qu'il avait contribué à soumettre, il marcha contre l'Égypte, éludant adroitement les ordres d'Omar, son souverain, qui le lui défendait. Il passe les frontières, prend Peluse avec 4 mille hommes seulement, fonde la ville de Fostat, aujourd'hui le Grand-Caire, et s'empare d'Alexandrie. C'est alors que fut brûlée la tant fameuse bibliothèque, qu'un ordre du barbare Omar condamna aux flammes. Amrou fit creuser un canal de communication entre la mer Rouge et la Méditerranée, étendit ses conquêtes dans les parties de l'Afrique voisines de l'Égypte, et se fit distinguer par la sagesse de son administration dans le gouvernement de ce royaume, qu'il reçut de Moawrah en 659. Ce prince, que les chrétiens ont surnommé le plus rusé des Arabes, mourut l'an 42 de l'hégire, 663 de l'ère chrétienne.

AMSDORF (Nicolas), de Misnie, prit Luther pour maître, et écrivit, comme lui, avec beaucoup de fiel contre les catholiques et le pape. Luther sacra son disciple évêque de Naümbourg, quoique cet hérésiarque ne fût que simple prêtre. Ce prélat luthérien soutenait que les bonnes œuvres étaient pernicieuses au salut, lorsqu'on les regardait comme des moyens d'y parvenir. Ses sectateurs furent appelés *amsdorfriens*. [Il mourut à Magdebourg en 1541, date de Moréri. La *Biographie universelle* prolonge sa vie jusqu'au 14 mai 1565, le fait évêque en 1542, et dit qu'il concourut à la fondation de l'université d'Iéna.]

AMULIUS, roi des Latins, 10e descendant d'Ascagne, était fils de Procas. Il chassa du trône son frère Numitor, et fit vestale Rhea Sylvia sa nièce, dont les enfants auraient pu rentrer dans les droits de leur aïeul ; mais ses précautions furent inutiles. Cette princesse mit au jour Rémus et Romulus, qui tuèrent Amulius, et rendirent la couronne à Numitor vers l'an 754 avant J.-C.

AMULON *Voy.* Amolon.

AMURAT Ier, empereur des Turcs, appelé *l'illustre* par un peuple chez qui la valeur militaire efface tous les crimes, naquit l'an 1319 de J.-C., et succéda à Orcan son père, l'an 1360. Il prit sur les Grecs la Thrace, Gallipoli et Andrinople, dont il fit le siége de son empire ; il vainquit les Serviens et les Bulgares, et conquit la basse Mysie. L'empereur Paléologue, pressé par ce conquérant, fit un traité avec lui, glorieux pour le vainqueur, et honteux pour le vaincu. Amurat, irrité contre son fils rebelle, lui fit crever les yeux, et exerça des cruautés encore plus horribles contre ceux qui avaient favorisé sa révolte. Plusieurs se donnèrent la mort de leurs propres mains, pour s'arracher à la douleur de voir verser le sang d'un père ou d'un fils. Amurat remporta 37 victoires, et périt

dans la dernière en 1389, assassiné en trahison par un soldat de l'armée des Serviens, qu'il avait mise en déroute. Amurat établit la milice des janissaires, et lui donna la forme qu'elle a encore aujourd'hui. [Cette milice vient d'être abolie par les ordres du sultan actuel, en 1826; ce qui a fait répandre beaucoup de sang, et causé à Constantinople plusieurs incendies.]

AMURAT II, empereur des Turcs, fils et successeur de Mahomet Ier, commença à régner en 1422, et porta, comme ses prédécesseurs, la guerre dans l'empire grec; mais il fut obligé de lever le siége de Constantinople. Il réussit mieux devant Thessalonique, qu'il prit d'assaut sur les Vénitiens. Le prince de Bosnie, et Jean Castriot, prince d'Albanie, père du fameux Scanderberg, furent bientôt après ses tributaires. Le dernier lui ayant donné ses cinq fils en ôtage, le Turc les fit circoncire contre sa promesse, et en fit tuer quatre. Amurat poussa ses conquêtes jusqu'en Hongrie. Ladislas, qui en était roi, fit un traité de paix avec lui. A peine en avaient-il juré l'exécution, l'un sur l'Alcoran, l'autre sur l'Évangile, qu'on apprit les mouvements que faisaient les Grecs, les Vénitiens et autres nations alliées de Ladislas, pour venir à son secours. Dans ces circonstances, le cardinal Julien Césarini, légat du pape en Allemagne, persuada à Ladislas de le rompre, alléguant que, lié avec des princes chrétiens, il n'avait pu traiter sans eux (*voyez* CÉSARINI). Les Hongrois reprirent les armes; le roi et le célèbre Huniade se mirent à leur tête; mais Amurat leur ayant livré bataille à Varne, en 1444, les défit entièrement. Ladislas mourut percé de coups; le cardinal Julien périt, on ne sait comment; Huniade fut entraîné, malgré sa bravoure, par la déroute de ses troupes. La victoire fut longtemps douteuse. Amurat aurait pris la fuite au commencement du combat, si ses officiers ne l'avaient menacé de le tuer. On dit que, dans un moment où ses soldats allaient plier, il tira de son sein le traité de paix conclu avec les chrétiens, et qu'il s'écria : *Jésus! voici l'alliance que les chrétiens ont jurée avec moi par ton saint nom. Si tu es Dieu, comme les tiens le disent, venge ton injure et la mienne.* Cette victoire fut suivie d'une autre qu'il remporta l'année suivante sur Huniade, auquel il tua plus de 20 mille hommes. Scanderberg, jadis ôtage d'Amurat, vengea Huniade : il défit plusieurs fois Amurat, et le força à lever le siége de Croye, capitale de l'Albanie. Amurat, piqué de l'affront qu'il avait reçu devant cette ville, alla s'enfermer chez des moines mahométans. Il avait abdiqué en faveur de son fils aîné, Mahomet II; mais l'ambition l'emporta sur l'amour de la retraite, il revint assiéger inutilement Croye, et mourut d'une maladie de cerveau près d'Andrinople, dans sa 47e année, en 1451. Ce prince turc était à la fois philosophe et conquérant, mais sa philosophie ne le rendit pas meilleur.

AMURAT III, empereur des Turcs, fils et sucesseur de Sélim II, monta sur le trône en 1575. Il augmenta ses états, fit étrangler ses frères, prit Raab en Hongrie, et Tauris en Perse. Les Croates de l'empereur Rodolphe II mirent ses troupes en déroute.

Amurat sut réprimer les janissaires. Un jour qu'ils vinrent demander en tumulte la tête du grand trésorier, il fondit sur eux le sabre à la main, en tua plusieurs, et fit trembler les autres. Ils se révoltèrent avec plus de succès, quelques années après; ce qui, joint à d'autres disgrâces, le fit mourir de chagrin, en 1595, à l'âge de 50 ans. Il avait ce courage mêlé de cruauté que l'on voit dans presque tous les héros turcs; il ne fut pas moins livré à la débauche, la luxure et les vices crapuleux allant presque toujours de société avec la cruauté. (*Voyez* NÉRON.)

AMURAT IV, empereur des Turcs, surnommé l'*Intrépide*, monta sur le trône après Mustapha, son oncle, qui avait été déposé en 1623. Il prit d'assaut Bagdad, en 1638, et secourait dans le même temps le grand-mogol Cha-Goan, contre son fils Aurengzeb. Il contint les janissaires en les occupant à combattre des peuples qui ne songeaient point à l'inquiéter, et à envahir des provinces sur lesquelles il n'avait aucun droit. A l'ambition d'un conquérant, il joignait la valeur, la cruauté et la débauche. Il mourut d'un excès de vin, tout musulman qu'il était, en 1640, âgé de 31 ans.

AMY (N.), avocat au parlement d'Aix, mort en 1760, est connu par quelques ouvrages de physique: 1° *Observations expérimentales sur les eaux des rivières de Seine, de Marne*, etc., 1749, in-12, 2° *Nouvelles fontaines filtrantes*, 1750, in-12; 3° *Réflexions sur les vaisseaux de cuivre, de plomb et d'étain*, 1751, in-12. Tous ces ouvrages sont remplis d'observations utiles, et par là préférables à tout ce qui n'a que de vains ornements.

AMYMONE, l'une des 50 Danaïdes, épousa Encelade, qu'elle tua la première nuit de ses noces, selon l'ordre de son père. Pressée de remords, elle se retira dans les bois, où, voulant tirer sur une biche, elle blessa un satyre, qui la poursuivit, et dont elle devint la proie, malgré Neptune qu'elle implorait. Ce dieu la métamorphosa en fontaine.

AMYNTAS Ier, roi de Macédoine, succéda à son père Alcetas, vers l'an 656 avant J.-C. [Darius, fils d'Hystaspe, de retour de son expédition contre les Scythes, lui envoya demander, en signe d'hommage, la terre et l'eau. De ce moment, Amyntas devint le tributaire et l'allié des Perses. Il périt à la bataille de Salamine, l'an 480 avant J.-C., lors de l'expédition de Xercès contre les Grecs.]

AMYNTAS II ou III, roi de Macédoine, successeur de Pausanias, n'est placé dans l'histoire que parce qu'il fut le père de Philippe et l'aïeul d'Alexandre. Les Illyriens et les Olynthiens défirent son armée. Il mourut après un règne de 24 ans, en 374 avant J.-C.

AMYOT (Jacques), naquit à Melun, le 30 octobre 1513, de parents plus vertueux qu'opulents. Son père était, selon quelques-uns, marchand mercier, et non boucher, comme dit de Thou. La prodigieuse fortune qu'il fit a rendu les littérateurs fort curieux de savoir l'état de sa famille. Ce qu'on sait de certain, c'est qu'elle était très obscure. Amyot commença comme Sixte V. Un cavalier qui le trouva au milieu des champs, dans la

Beauce, le porta en croupe à l'hôpital d'Orléans. Amyot, qui avait quitté sa maison pour éviter un châtiment, se rendit à Paris et y mendia. Une dame, qui le trouva d'une figure fort aimable, le prit pour accompagner ses enfants au collége. Amyot profita de cette occasion pour se former. Il recueillit les fleurs et les fruits de la littérature, et brilla dès lors à Paris. Il quitta cette ville peu de temps après, parce qu'on l'accusait d'être favorable aux nouvelles erreurs. Il se retira chez un gentilhomme de Berri, qui lui confia ses enfants. Henri II ayant passé en Berri, Amyot fit une épigramme grecque, que ses élèves présentèrent au roi. Le chancelier de l'Hôpital fut si enchanté de ce petit ouvrage, qu'il dit à Henri que l'auteur était digne de veiller à l'éducation des enfants de France. Ces vers grecs furent, selon quelques auteurs, le premier degré qui fit monter Amyot aux plus grandes dignités; mais cette origine de sa fortune paraît un peu romanesque, et est contredite par les dates. Les historiens les plus judicieux s'accordent tous à dire qu'Amyot étudia d'abord à Paris, au collége du cardinal le Moine; qu'il fut ensuite précepteur de Guillaume de Saci-Boucherel, alors secrétaire d'état. Ce ministre le recommanda à Marguerite, sœur de François Ier; et ce fut par le crédit de cette princesse qu'il eut la chaire de lecteur public, en grec et en latin, dans l'université de Bourges. Amyot traduisit *les Amours de Théagène et de Chariclée*, roman grec, d'Héliodore d'Emèse, qui, dit sagement l'abbé le Bœuf, *aurait été bien remplacé par la traduction d'un père grec*; mais sous François Ier, qui, en fait de mœurs, n'y regardait pas de si près, cette plate et dégoûtante lubricité lui valut l'abbaye de Bellozane. Le même esprit lui fit traduire *les Amours de Daphnis et Chloé*, de Longus, conte plus obscène encore, qui a paru en 1718, avec des figures gravées par Audran. Après la mort de François Ier, Amyot suivit en Italie Morvilliers. Il eut occasion d'y voir le cardinal de Tournon et Oder de Selves, ambassadeur à Venise. Ce fut dans cette ville qu'il reçut ordre de Henri II de porter au concile de Trente une lettre de ce prince, où il se plaignait de ce qu'il ne pouvait envoyer les évêques à Trente, à cause de la guerre qu'on lui faisait en Italie. Amyot, à son retour, fut fait précepteur des enfants de France. Charles IX, son élève, le nomma son grand-aumônier, et lui donna, quelque temps après, l'abbaye de Saint-Corneille de Compiégne, et l'évêché d'Auxerre. Henri III, qui avait été aussi son disciple, lui conserva la grande-aumônerie, et y ajouta, pour toujours, l'ordre du Saint-Esprit, en considération de ses talents et de ses services. Amyot manqua à la reconnaissance qu'il devait pour de si grands bienfaits, en favorisant les rebelles de la ville d'Auxerre, si l'on en croit de Thou; mais cet historien, souvent prévenu, a été contredit sur ce fait par l'auteur de la *Vie* de ce prélat, qui mourut le 6 février 1593, à l'âge de 79 ans. Le plus célèbre de ses ouvrages est sa *Traduction* des OEuvres de Plutarque, qui est estimée encore aujourd'hui, malgré tant d'autres écrites en langage moderne. « Tant qu'un style sim» ple et naïf aura de quoi plaire,

» dit l'auteur des *Trois Siècles*, » elle sera lue avec plaisir par » ceux qui aiment à retrouver » les traces de l'ancienne aménité » française. » On en a beaucoup moins loué l'exactitude: elle fourmille de contre-sens et de fautes. Quelques savants même ont voulu persuader qu'Amyot avait traduit Plutarque sur une version italienne de la bibliothèque du roi; mais quelle apparence qu'un professeur de langue grecque, qu'un homme qui faisait assez bien des vers dans la même langue, ne sût pas assez de grec pour traduire sur l'original? On a encore d'Amyot *sept livres de Diodore de Sicile*, et quelques *tragédies grecques*, etc. La bonne édition de Plutarque est de Vascosan, 1567 et 1574, 13 vol. in-8°, 6 pour les Vies, 7 pour les OEuvres morales, avec la table. Il faut prendre garde si, dans le tome 6 des vies, celles d'Annibal et Scipion, par l'Ecluse, s'y trouvent. Le même Vascosan a donné une édition de Plutarque, en 4 vol. in-fol.; et Cussac, à Paris, en a publié une belle édition en 22 vol. in-8°, 1783. (*Voy.* Brotier.) [Les OEuvres morales et mêlées de Plutarque, traduites par Amyot, sont imprimées à Lyon, 1611, 2 vol. in-8°.]

AMYRAULT ou plutôt Amiraut (Moïse), naquit à Bourgueil en Touraine, l'an 1596. Son père voulut le consacrer à la jurisprudence; mais Amyrault préféra la théologie, et vint l'étudier à Saumur. Cette ville, où le parti protestant avait une académie florissante, se félicita d'un tel élève, et bientôt Amyrault fut professeur lui-même. En 1631, le synode de Charenton, auquel il avait été député, le nomma pour haranguer le roi, qui le reçut comme un homme que sa modération distinguait parmi ses collègues. Il mourut en 1664, regretté des protestants estimé de la plupart des catholiques. Nous avons de lui: 1° un *Traité de la prédestination*, dans lequel l'auteur, disciple de de Cameron, s'éloigne moins de la doctrine catholique que les autres théologiens protestants. 2° Une *Apologie* de sa religion, 1647, in-8°; 3° une *Paraphrase sur le nouveau Testament*, 12 vol. in-8°; 4° une autre *sur les Psaumes*, in-4°; 5° la *Vie de Lanoue*, dit *Bras de fer*, Leyde, 1661, in-4°; 6° une *Morale chrétienne*, etc.

AMYRIS, nom d'un Sibarite qui fut envoyé à Delphes par ceux de sa nation, pour apprendre de l'oracle si le bonheur dont ils jouissaient serait de longue durée. L'oracle répondit que la fortune des Sibarites changerait, et que leur perte serait infaillible, dès qu'ils rendraient plus d'honneurs aux hommes qu'aux dieux, ce qui arriva bientôt. Un esclave, souvent battu par son maître, courut aux autels des dieux comme à un asile; on l'en arracha. Mais cet esclave ayant eu recours à un ami de son maître, obtint qu'il serait traité plus doucement. Amyris, se souvenant de la réponse de l'oracle, et prévoyant les malheurs des Sibarites, se retira promptement dans le Péloponèse; ses compatriotes se moquèrent de sa retraite, et le traitèrent d'insensé; la suite fit voir qu'il était le seul sage. De là est venu l'ancien proverbe des Grecs, *Amyris devient fou*, que l'on applique à ceux qui, sous

l'ombre de folie, donnent ordre à leurs affaires, et qui cachent beaucoup de sagesse sous le masque de la démence.

AMYTIS, fille d'Astyages, dernier roi des Mèdes, fut mariée à Spitamès, de qui elle eut deux fils, Spitaces et Megabernes. Astyages, vaincu par Cyrus, se retira à Ecbatane, et se cacha dans un endroit très secret du palais. Cyrus, irrité de ne pouvoir le trouver, ordonna qu'on mît Amytis, son mari et ses enfants à la question. Astyages se découvrit alors, et fut traité avec plus d'humanité qu'il n'avait osé l'espérer; mais Spitamès, gendre, fut puni de mort pour avoir répondu qu'il ne savait où il s'était caché. Son plus grand crime était d'avoir une belle femme. Amytis plut à son vainqueur, qui essuya ses larmes en l'épousant. Cambyses et Tanyoxarces naquirent de ce second mariage, vers l'an 550 avant J.-C. Ils succédèrent à Cyrus, qui donna des gouvernements aux deux fils que la reine avait eus de Spitamès. Tanyoxarces, ayant été empoisonné par ordre de son frère, et Amytis ayant découvert sa mort cinq ans après, elle pressa Cambyse de lui livrer celui qui lui avait conseillé de commettre ce crime; mais elle ne put l'obtenir, et ce refus, joint à sa douleur, fut cause qu'elle se donna la mort par le poison. Ctésias est l'auteur qui a fourni ces anecdotes; mais on sait le peu de croyance qu'il mérite. *Voy.* son article.

ANACHARSIS, philosophe scythe, disciple de Solon, s'illustra à Athènes par son savoir, son désintéressement, sa prudence et ses mœurs austères. De retour dans sa patrie, il voulut y introduire les dieux et les lois de la Grèce; mais il fut tué par le roi des Scythes, vers l'an 550 avant J.-C. Parmi plusieurs sentences qu'on lui attribue, il y en a quelques-unes qui méritent d'être rapportées. *La vue de l'ivrogne est la meilleure leçon de sobriété.* Anacharsis, voyant qu'à Athènes les grandes affaires étaient décidées par la multitude assemblée, et souvent très-mal, disait : *Les gens de bon sens proposent les questions, et les fous les décident.* On dit qu'il comparait les lois qui ne sont observées que par le peuple, tandis que les grands les violent ou s'en moquent, aux toiles d'araignées, qui ne prennent que les mouches. On rapporte encore que ce philosophe étant sur mer, demanda au pilote de quelle épaisseur étaient les planches du vaisseau; et que celui-ci ayant répondu de *tant de pouces;* le philosophe scythe lui répliqua : *Nous ne sommes donc éloignés de la mort que d'autant.* C'est sans doute ce qui a donné lieu à ces vers de Juvénal :

> . . . . Digitis a morte remotus
> Quatuor, aut septem si sit latissima tæda.

Un Grec lui ayant reproché qu'il était Scythe, *Je sais*, répondit-il, *que ma patrie ne me fait pas beaucoup d'honneur; mais vous déshonorez la vôtre.* Ceux qui ont attribué à Anacharsis l'invention de la roue des potiers de terre, ne savent point qu'Homère, qui l'avait précédé de quelques siècles, en parle dans ses poèmes. Phèdre le met à côté d'Esope, parmi les barbares qui se sont fait un nom immortel par leur esprit :

> Thrax Æsopus potuit, Anacharsis Scytha
> Condere æternam famam ingenio suo.

L'abbé Barthélemi a publié, en

1788, sous le titre de *Voyage d'Anacharsis*, 7 vol. in-8°, un tableau de la Grèce, où il y a des applications plus ou moins heureuses aux mœurs et aux hommes d'aujourd'hui ; ouvrage peut-être trop surchargé d'érudition, annoncé et prôné avec enthousiasme ; mais on ne peut disconvenir qu'il n'y ait de très beaux morceaux, et que, malgré quelques symptômes de la philosophie du jour, ce ne soit un des livres modernes où elle se montre avec le plus de retenue et de décence : il y a même bien des réflexions dont ses coryphées n'ont pas lieu d'être contents. (*Voy.* Barthélemi.)

ANACLET ou CLET (Saint), natif d'Athènes, ayant entendu prêcher saint Pierre, se convertit et s'attacha à cet apôtre, qui l'ordonna diacre et prêtre peu après. Il succéda dans le pontificat à saint Lin, en 78 ou 79. Il vit, avec la plus sensible douleur, les ravages que causait, dans le troupeau de J.-C., la troisième persécution que Trajan, pour lors en Orient, excita contre l'Eglise en 107. Il eut beaucoup à souffrir durant ces temps orageux. Des *Martyrologes* très anciens lui donnent le titre de martyr. Quelques auteurs disent que saint Anaclet succéda à saint Clément ; mais l'opinion commune, conforme au canon de la messe, le place après saint Lin. (*Voyez* ce dernier nom.) On a prétendu aussi distinguer saint Anaclet de saint Clet, et cette assertion n'est pas sans autorité ; mais il paraît que le sentiment commun est le plus vrai.

ANACLET (Pierre de Léon), antipape, était parvenu à se faire élire par ses richesses et la puissance de sa famille, originairement juive. Il tirait son nom du pape Léon IX, qui avait converti et baptisé son père. Après avoir passé une jeunesse libertine en France, il s'était fait moine à Cluny. Étant venu à Rome, il fut cardinal par le crédit de sa famille, puis employé en plusieurs légations, où l'on reconnut, avec le dernier scandale, que la profession religieuse n'avait pu que suspendre dans lui le débordement de ses mœurs. Dès qu'on lui eut déféré le titre de pape, il marcha bien accompagné à Saint Pierre et autres églises, et les dépouilla de ce qu'il y avait de précieux et même de sacré. On dit qu'il ne put trouver aucun chrétien qui osât briser les calices, afin d'en appliquer l'or à l'usage qu'il en voulait faire, et qu'il fut obligé, pour cela, de recourir aux gens de la religion de ses pères. Au moyen des largesses qu'il se mit en état de faire par ce brigandage sacrilége, il acheva de gagner le peuple et la plupart des grands. Il fut excommunié dans plusieurs conciles tenus en France, et enfin dans celui de Pise, tenu l'an 1134. Il mourut l'an 1138, après la défaite de Roger, duc de Sicile, auquel il avait donné le titre de roi de Naples et de Sicile. (*V.* Innocent II.)

ANACRÉON, né à Téos en Ionie, florissait vers l'an 530 avant J.-C. Polycrate, tyran de Samos, l'appela à sa cour, et trouva en lui un fidèle compagnon de volupté. Hyparcus, fils de Pisistrate, le fit venir à Athènes, dans un vaisseau de 50 rames qu'il lui envoya. Ce poète, livré à la débauche la plus infâme, n'a chanté dans ses poésies que l'amour et le vin. Les glaces de la vieillesse ne furent pas capables d'éteindre l'ardeur de ses passions, et il

porta son intempérance jusqu'à l'âge de 85 ans. Dans cette décrépitude, il soutenait sa langueur par des raisins secs; et un pepin qui s'arrêta à son gosier l'étrangla. Nous n'avons pas tous les ouvrages de ce Grec. Ce qui nous reste a été publié par Henri Etienne, qui y joignit une version latine, digne de l'original. Corneille Paw, dans l'édition qu'il donna en 1752, in-4°, des œuvres d'Anacréon, prétend que les poésies que nous avons sous son nom sont un recueil de pièces de différents poètes de l'antiquité. Il a entassé beaucoup d'érudition pour prouver ce paradoxe; mais il ne faut qu'une simple réflexion sur l'uniformité du style des œuvres d'Anacréon, pour le détruire entièrement. Les éditions les plus estimées de ce poète sont celles de Josué Barnès, à Cambridge, 1705, in-12, Londres, 1706, in-8°; Utrecht, 1732, in-4°; Leipsick, 1776-93, in-8°. (*Voy.* Longepierre.) [Les meilleures éditions des *Odes* d'Anacréon sont celles de l'abbé Spaletti, Rome 1781, et de Bodoni, Parme, 1785. On en a fait plusieurs traductions : la plus moderne et la plus estimée est celle intitulée: *Odes d'Anacréon*, traduites *en vers sur le texte de Brunk, par M. T. B. de Saint-Victor*, Paris, 1810, in-8°, avec de superbes vignettes gravées par M. Girardet, sur les dessins de MM. Girodet et Bouillon.]

† ANAFESTE (Paul-Luc ou Paolucio), premier doge de Venise. Les habitants des îles vénitiennes, gouvernées jusqu'en 697 par des tribuns, voulurent se réunir sous un seul gouvernement, et choisirent pour chef de leur république Anafeste d'Héraclée. Il mourut en 717, laissant Marcello Taglionio pour son successeur.

ANAITIS, divinité adorée autrefois par les Lydiens, par les Arméniens et par les Perses. La religion de ces peuples, surtout dans la contrée voisine de la Scythie, les obligeait de ne rien entreprendre que sous les auspices de cette déesse. On faisait les assemblées importantes dans son temple. Suivant le rit des abominations païennes, les plus belles filles étaient consacrées à cette divinité, et s'abandonnaient à ceux qui venaient lui offrir des sacrifices. Elles prétendaient, par cette prostitution, devenir plus nobles et plus dignes d'être mariées. Dans ces temps de ténèbres, la corruption des mœurs était parvenue à anéantir toutes les notions de l'honneur et de la vertu; et de tous ces prétendus sages qu'on appelle philosophes, nous n'en voyons aucun qui ait péroré contre ces infamies.

ANANIAS, dont le chaldaïque est Sidrach, l'un des trois jeunes Hébreux qui furent condamnés aux flammes, pour n'avoir pas voulu adorer la statue de Nabuchodonosor; mais il n'y périrent point. Dieu les tira miraculeusement de la fournaise où ils avaient été jetés, vers l'an 538 avant J.-C.

ANANIAS, fils de Nébédée, souverain pontife des Juifs, ayant été accusé d'avoir voulu soulever le peuple, fut envoyé prisonnier à Rome, pour se justifier devant l'empereur : il y réussit, et revint absous. Après son retour, il fit mettre saint Paul en prison, et le fit souffleter. L'apôtre lui dit, dans un mouvement d'esprit prophétique : Dieu vous frappera, muraille blanchie (Act. 23, 3). Ananias

fut massacré dans Jérusalem, au commencement de la guerre des Juifs contre les Romains, ainsi que l'avait prédit saint Paul.

ANANIAS, Juif des premiers convertis, eut la hardiesse de mentir au Saint-Esprit, et de vouloir tromper saint Pierre sur le prix de la vente d'un champ. Il fut puni de mort avec sa femme Saphire, qui avait eu part à son crime. « Il était libre à chacun, » dit un historien de l'Église, » de vendre ou de garder ses » biens. Mais dans le cas où l'on » se déterminait à les vendre » pour contribuer au soulagement des pauvres, on paraissait » s'engager par un vœu, ou du » moins par une promesse solennelle de renoncer à toute possession temporelle, pour embrasser un genre de vie plus parfait. Aussi voyons-nous qu'Ananias et Saphire furent frappés » de mort aux pieds de saint » Pierre, pour s'être réservé une » partie du prix provenant de la » vente de leurs biens; et l'apôtre » ne leur reprocha autre chose, » sinon d'avoir menti au Saint-Esprit, en prétendant tromper » les ministres du Seigneur. » Quant aux suites qu'eut leur faute par rapport à l'éternité, c'est un point sur lequel les pères ne sont point d'accord. Les uns espèrent qu'ils se seront repentis à la voix de saint Pierre, et qu'en conséquence leur faute leur aura été pardonnée, vu surtout qu'ils l'expièrent par un châtiment temporel : telle est l'opinion d'Origène, de saint Jérôme et de saint Augustin; d'autres, avec saint Chrysostôme, saint Basile, etc., craignent qu'ils ne soient morts dans l'impénitence.

ANANIAS, disciple des apôtres, qui demeurait à Damas, eut ordre de J.-C., qui lui apparut, d'aller trouver saint Paul, nouvellement converti, ce qu'il exécuta. On ne sait aucune autre circonstance de sa vie; il fut enterré à Damas dans une église dont les Turcs ont fait une mosquée, et ils ne laissent pas de conserver beaucoup de respect pour son tombeau.

ANANUS, ou ANNE, grand sacrificateur des Juifs, beau-père de Caïphe, eut cinq fils, qui possédèrent après lui la grande sacrificature. C'est chez cet Ananus que J.-C. fut mené dans sa passion.

ANASTASE Ier (Saint), Romain de naissance, succéda au pape Sirice en 398. Il dut son élévation à la gloire que ses travaux et ses combats lui avaient acquise. Saint Jérôme l'appelle *un homme d'une vie sainte, d'une riche pauvreté, et d'une sollicitude apostolique.* Il s'opposa fortement aux progrès de l'origénisme, et condamna la traduction du *Périarchon* d'Origène, par Rufin, comme tendant à affaiblir notre foi, fondée sur la tradition des apôtres et de nos pères. Ce sont les termes dont il se servit dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet à Jean, évêque de Jérusalem. Quant à Rufin, il ne condamna point sa personne, et laissa à Dieu le soin de juger de l'intention qu'il avait eue en traduisant le *Périarchon.* (*Voy.* RUFIN.) Dans la même lettre, le saint promet de veiller au maintien de la foi, et de prémunir contre l'erreur toutes les nations de la terre, qu'il appelle les parties de son corps. On trouve dans le recueil d'Isidore Mercator, deux décrétales attribuées faussement à ce pape. Saint Anastase mourut le 14 décembre 401, après avoir

siégé trois ans et dix jours. Selon saint Jérôme, il fut enlevé de ce monde parce que Dieu voulut lui épargner la douleur de voir le sac de Rome, par Alaric, roi des Goths, lequel arriva en 410. Il s'est fait plusieurs translations de ses reliques, dont la plus grande partie est présentement dans l'église de Sainte-Praxède. Le *Martyrologe* romain le nomme, sous le 27 d'avril, qui fut apparemment le jour d'une des translations dont nous avons parlé.

ANASTASE II, élu pape le 24 novembre 496, après la mort de Gélase, écrivit à l'empereur Anastase en faveur de la religion catholique, et à Clovis pour le féliciter sur sa conversion. Il mourut le 17 novembre 498.

ANASTASE III, pape en 911, après Sergius III, gouverna l'Eglise avec sagesse, et ne fut que deux ans sur le saint-siége.

ANASTASE IV, pape, le 9 juillet 1153, après Eugène III, se distingua par sa charité dans une grande famine. Il mourut le 2 décembre 1154.

ANASTASE (Saint), Persan, fils d'un mage, frappé du bruit que faisait l'enlèvement de la vraie croix par Chosroès, voulut examiner d'où pouvait venir la vénération des chrétiens pour l'instrument d'un supplice que l'on regardait comme infâme; il se mit à étudier leur religion, l'embrassa et la confessa en versant son sang pour elle, le 22 janvier l'an 628. Saint Anastase avait prédit la chute prochaine du tyran Chosroès, et la prédiction se vérifia dix jours après son martyre, lorsque l'empereur Héraclius entra en Perse. Les actes de ce saint sont authentiques, et ont été loués par le 7e concile général, environ 160 ans après sa mort. Le même concile approuva l'usage de peindre la tête de saint Anastase, ainsi que l'ancienne image de cette même tête, célèbre par plusieurs miracles, et que l'on gardait à Rome avec une vénération singulière. On la voit encore aujourd'hui dans l'église du monastère de Notre-Dame *ad aquas salvias*, qui porte le nom de Saint-Vincent et de Saint-Anastase.

ANASTASE, antipape, s'éleva contre Benoît III, élu pape en 855, et fut ensuite chassé par ses partisans. *Voyez* Benoît III.

ANASTASE-SINAITE, ainsi appelé, parce qu'il était moine du Mont-Sinaï, florissait à la fin du VIe siècle. Il sortit souvent de sa retraite pour la défense de l'Eglise. Etant dans la ville d'Alexandrie, il confondit publiquement les hérétiques acéphales, et leur montra, avec la dernière évidence, qu'ils ne pouvaient condamner saint Flavien, sans condamner en même temps tous les pères de l'Eglise. Ses raisons furent si convaincantes, que le peuple témoigna une grande indignation contre ces hérétiques, et pensa même les lapider. Le saint prit ensuite la plume, et composa le livre intitulé : *Odegos*, ou *le Guide du vrai chemin*. Il y réfute les eutychiens connus sous le nom d'*acéphales*, et y établit des règles fort judicieuses contre toutes les hérésies. On ignore l'année de sa mort; il est certain qu'il vivait encore en 578. Outre le livre dont nous venons de parler, il composa plusieurs ouvrages ascétiques, qui sont parvenus jusqu'à nous : 1° les *Considérations anagogiques sur l'Hexameron*, ou l'ouvrage des six jours de la

création, expliqué dans un sens mystique et allégorique; 2° les 154 *Questions;* ce n'est, pour ainsi dire, qu'une compilation des passages des pères et des conciles sur la vie spirituelle; 3° le discours de la *Synaxe*, ou de l'assemblée des fidèles. Il y est parlé de l'obligation de confesser ses péchés aux prêtres, du respect avec lequel on doit assister à la messe, du pardon des injures, etc. Canisius et Combefis en conseillent fortement la lecture aux prédicateurs, et à ceux qui sont chargés de la conduite des âmes. 4° Deux *Discours* sur le psaume sixième. On attribue encore à saint Anastase quelques autres écrits dont plusieurs n'ont jamais été imprimés. Les ouvrages de ce saint respirent partout la plus tendre piété.

ANASTASE (Saint), patriarche d'Antioche, s'opposa à l'empereur Justinien, qui soutenait cette branche d'eutychiens qu'on appelait les *incorruptibles.* [Exilé par Justinien le Jeune, successeur de Justinien, il fut rappelé par Maurice, à la sollicitation duquel il traduisit en grec le *Pastoral* de saint Grégoire, pour l'usage des Églises d'Orient. Combefis et Canisius nous ont conservé en tout cinq discours de lui.] Anastase mourut à Antioche en 598. Nicéphore et quelques écrivains modernes ont confondu ce saint avec Anastase le sinaïte.

ANASTASE, bibliothécaire de l'Église romaine, assista en 869 au huitième concile général de Constantinople, où il aida beaucoup les légats du pape. Il traduisit en latin les actes de ce concile. A la tête de sa version, il y a l'*Histoire du schisme de Photius et du concile*, en forme de préface. Anastase possédait également bien les deux langues. Il a traduit encore du grec en latin, 1° les *Actes du 7e concile;* 2° un *Recueil* de différentes pièces sur l'histoire des monothélites; 3° plusieurs autres monuments de l'Église orientale. On a encore de lui les *Vies des papes*, depuis saint Pierre jusqu'à Nicolas Ier, publiées à Rome par Bianchini, 1718, 4 vol. in-fol. On ne sait pas précisément en quel temps mourut cet auteur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il vivait encore sous le pontificat du pape Jean VIII, qui fut élu en 872, et mourut en 882.

ANASTASE Ier, empereur de Constantinople, appelé *le Silentiaire*, parce qu'il fut tiré du corps des officiers chargés de faire garder le silence dans le palais, était né en 430, à Duras en Illyrie, d'une famille obscure. Il fut mis sur le trône en 491, par Adriadne, veuve de Zénon, dernier empereur, et maîtresse du nouveau. Tout retentit d'abord des louanges que l'on prodiguait à l'impératrice, pour avoir fait donner la couronne à un prince dont la douceur et la justice promettaient au peuple le bonheur et la tranquillité; mais Anastase ne tarda pas à lever le masque. Il se déclara contre les catholiques, et exila le patriarche Euphémius. On ne sut jamais de quelle religion il était, et il vécut en prince qui n'en avait aucune. Il insulta les députés du pape Symmaque, qui l'excommunia quelque temps après. Ce prince, altier et arrogant avec les prêtres, fut de la dernière bassesse avec les ennemis de l'empire. Il acheta la paix des Bulgares et des Perses. Il y eut plusieurs séditions sous son règne; mais il sut

les appaiser par son hypocrisie et par son adresse. Dans la dernière, il parut au cirque en habit de suppliant, dépouillé de tous les ornements impériaux, et protesta qu'il allait sacrifier ses intérêts particuliers à l'intérêt public. Cette comédie attendrit le peuple, qui le pria de reprendre le gouvernement. Il mourut subitement en 518 (d'un coup de foudre, selon quelques-uns), âgé de 88 ans, regardé comme un prince qui, malgré ses défauts, avait fait plusieurs réglements utiles. Il donna gratuitement les charges aux personnes les plus capables de les remplir. Il abolit les spectacles où l'on voyait les bêtes se repaître de sang humain.

ANASTASE II, empereur d'Orient, dont l'origine est ignorée, avait été secrétaire de l'empereur Philippique Bardanes. Après la déposition de ce prince, sa piété, ses lumières, ses qualités civiles et militaires, le firent placer sur le trône par le peuple en 713. Il rétablit la milice, et sut tenir les musulmans en respect. Les soldats s'étant révoltés, parce qu'on avait mis à leur tête un diacre nommé Jean, massacrèrent leur général ecclésiastique, et élurent un nouvel empereur. Anastase quitta la pourpre pour l'habit religieux en 716; et quelque temps après, ayant voulu la reprendre, il obtint un secours des Bulgares, avec lesquels il vint investir Constantinople. Mais Léon l'Isaurien, qui régnait alors, ayant gagné les chefs de l'armée bulgarienne, ils lui livrèrent Anastase, auquel il fit trancher la tête l'an 719.

ANASTASE, ou Anastasie (Sainte), dame romaine, martyrisée sous Dioclétien. Quoique les actes de son martyre, rapportés par Métaphraste, ne soient pas authentiques, sa mémoire est très ancienne et très respectée dans l'Église. Son nom est dans le canon de la messe, et dans le *Sacramentaire* de saint Grégoire; il est dit, dans les actes de saint Chrysogone, qu'elle sortait d'une illustre famille de Rome, que saint Chrysogone luimême fut son tuteur, et l'instruisit dans la foi, et que quand ce saint martyr eut été arrêté à Aquilée, durant la persécution de Dioclétien, elle alla le joindre pour l'assister et le consoler dans ses chaînes. L'auteur des mêmes actes ajoute qu'après avoir souffert diverses tortures, elle fut condamnée à être brûlée vive, en 304, par le préfet d'Illyrie. On porta son corps à Rome, et on l'y déposa dans l'église qui porte encore le nom de la sainte. Les papes disaient anciennement dans cette église la seconde messe de la nuit de Noël; et c'est pour cela qu'on fait encore mémoire de cette sainte à la même messe. Parmi les sermons de saint Léon, il y en a un que ce saint pape prêcha dans la basilique de sainte Anastase. C'est celui où il réfute l'hérésie d'Eutychès.

ANASTASE, ou Anastasie, surnommée l'*Ancienne*, fut martyrisée à Sirmich, durant la persécution de Néron ou de Valérien. Ses reliques furent transférées à Constantinople du temps de l'empereur Léon et du patriarche Gennade; on les mit dans l'église dite *Anastasis*, ou de la Résurrection. On les porta depuis dans l'église patriarcale de Sainte-Sophie. Elles n'y étaient plus lorsque cette ville fut prise par les Turcs en 1453.

ANATOLIUS, patriarche de

Constantinople après Flavien, en 449, assista au concile de Chalcédoine, où il fit insérer trois canons sur la prééminence de son siége; mais les légats de saint Léon s'y opposèrent. Anatolius avait été ordonné par l'hérésiarque Dioscore à la place de Flavien, que celui-ci avait déposé, parce qu'il s'opposait à ses erreurs. De plus, il avait ordonné ensuite lui-même Maxime évêque d'Antioche, à la place de Domnus, aussi injustement déposé que Flavien. Cette double irrégularité rendait Anatolius indigne de son siége: et par cette raison saint Léon pouvait le faire déposer; mais, pour le bien de la paix, il usa d'indulgence à son égard, en considération de ce qu'Anatolius avait abandonné le parti de Dioscore : indulgence qui marque bien clairement la juridiction du saint-siége. « Quoi- » qu'il ait abandonné l'erreur de » ceux qui l'ont ordonné, écrit » le pape à l'empereur Marcien, » il devrait avoir soin de ne pas » troubler par son ambition ce » qu'on sait qu'il a acquis par » notre indulgence; car nous » avons été plus indulgent que » juste à son égard.... La dispen- » sation m'est confiée; et je me » rendrais coupable si je permet- » tais qu'on violât la foi de Ni- » cée. » Saint Léon déclare ensuite que « si le patriarche per- » siste dans son entreprise, il le » séparera de la paix de l'Église » universelle. » Anatolius se rendit encore suspect en déplaçant l'archidiacre Ætius, dont la foi était irréprochable, pour lui substituer un nommé André, ami d'Eutychès, et qui s'était porté pour délateur contre Flavien. Saint Léon le reprit de cette prévarication, et Anatolius répara sa faute en rétablissant Ætius. Anatolius mourut en 458.

ANATOLIUS (Saint), né à Alexandrie, évêque de Laodicée, ville de Syrie, l'an 269, cultiva avec succès l'arithmétique, la géométrie, la physique, l'astronomie, la grammaire et la rhétorique. Il nous reste de lui quelques ouvrages, entre autres un *Traité de la Pâque*, imprimé dans *Doctrina temporum* de Bucherius, à Anvers, 1634, in-fol.

ANAX, fils du Ciel et de la Terre. Son nom était révéré comme quelque chose de sacré; on ne le donnait, par honneur, qu'aux demi-dieux, aux rois et aux héros. Si on leur adressait la parole, ou, si l'on en parlait au pluriel, on les nommait *Anactes* ou *Anaces*.

ANAXAGORE, surnommé l'*Esprit*, parce qu'il enseignait que l'esprit divin était la cause de cet univers, naquit à Clazomène, dans l'Ionie, vers l'an 500 avant J.-C. Il eut pour maître Anaximène, qui en fit un de ses meilleurs disciples. Anaxagore voyagea en Égypte, et s'appliqua uniquement à étudier les ouvrages de l'Être suprême sans se mêler des querelles des hommes. Il fut aussi indifférent pour ses intérêts particuliers que pour les intérêts publics. Un jour que ses parents lui reprochaient qu'il laissait dépérir son patrimoine, il leur répondit en philosophe : *J'ai employé à former mon esprit le temps que j'aurais mis à cultiver mes terres*. Athènes fut le théâtre où il brilla le plus. Le fameux Périclès fut au nombre de ses élèves. Dans la suite, il l'aida de ses conseils dans les affaires les plus importantes. Il ne se croyait pourtant pas né pour prendre part à ce qui se passait

dans sa patrie. Il répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il était venu sur la terre : *Pour contempler le soleil, la lune et les étoiles.* Tout ce qu'il débita sur ses observations, prouve le peu de progrès qu'avaient alors fait en Grèce l'astronomie et la physique. Il enseignait que la lune était habitée (*voy.* HARTSOEKER); que le soleil était une masse de matière enflammée, un peu plus grande que le Péloponèse; il admettait autant de principes que de corps composés; car il supposait que chaque espèce de corps était composée de plusieurs petites parties semblables, qu'il appelait *homocoméries* ou *homogénéites*. Comme on lui reprochait qu'il ne se souciait pas de sa patrie : *Au contraire*, répondit-il en montrant le ciel, *j'en fais un grand cas.* Le plaisir qu'il prenait à regarder le ciel passait, chez ses compatriotes, pour une espèce de folie; mais c'était dans la réalité un sentiment bien raisonnable, et qu'on goûterait plus généralement, si l'on avait l'esprit et le cœur moins embarrassés par des soins et des prétentions d'un jour. Un astronome célèbre ne regardait jamais le ciel paré de toutes ses étoiles, dans le calme d'une belle nuit, sans le saluer avec respect, en l'appelant, dans une admiration ravissante, *la cité du grand roi* (civitas regis magni. *Ps.* 47). Anaxagore eut de grands et d'injustes ennemis. On l'accusa d'impiété, quoiqu'il reconnût une intelligence suprême qui avait débrouillé le chaos, et on le condamna à mort par coutumace. Anaxagore se retira à Lampsaque, où ses écoliers vinrent le chercher, et où il passa le reste de ses jours. Ses amis lui demandèrent, dans sa dernière maladie, s'il souhaitait qu'on portât son cadavre dans son pays : *Cela est inutile*, répondit-il, *le chemin qui mène aux enfers est aussi long d'un lieu que de l'autre.* On éleva sur son tombeau deux autels, l'un consacré au bon sens, et l'autre à la vérité. Mais si l'on fait attention que ce philosophe eut une conduite bizarre et un esprit singulier, on ne saura à quelles divinités ces autels devaient être dédiés. Socrate n'estimait pas beaucoup les livres d'Anaxagore, parce qu'il avait négligé les causes finales, si propres à donner de l'intérêt à l'étude de la nature, et à diriger les observations des vrais philosophes. Mais si dans ses écrits Anaxagore a négligé les causes finales, il n'en est pas moins certain qu'il en a reconnu l'existence; l'idée qu'il avait de Dieu et du ciel les suppose évidemment. Malgré ses écarts, ce philosophe est un des plus raisonnables de l'antiquité. La seule notion d'un esprit auteur de l'univers lui a épargné une infinité d'extravagances et de systèmes absurdes qui ont gravement occupé les plus fameuses têtes de la Grèce et de Rome. Plutarque lui reproche néanmoins avec raison d'avoir dit « que la sagesse et la supériorité » de l'homme viennent *unique-* » *ment de ce qu'il a des mains et* » *non des pattes* ; tandis qu'il » pouvait dire, ce qui est bien » plus vrai, que si l'homme a » des mains, c'est parce qu'un » être ingénieux et raisonnable » devait être pourvu d'instru- » ments propres à exercer son » industrie. » Helvétius a reproduit cette vieille erreur d'Anaxagore dans son livre de l'*Esprit*. Ce philosophe mourut l'année

428 avant J.-C., à l'âge de 72 ans, trois ans après avoir fixé son séjour à Lampsaque. — [L'histoire parle encore de trois autres *Anaxagore :* l'un fut orateur et disciple d'Isocrate; l'autre, disciple de Zénon, fut un grammairien célèbre; le troisième, né à Égine, se distingua dans la sculpture, et a mérité les louanges de Vitruve, qui parle avec admiration de sa statue de Jupiter, que les Grecs firent élever à Élis, après la bataille de Platée, l'an 492 avant J.-C.]

ANAXANDRE, roi de Sparte, vainqueur des Messéniens, répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi les Lacédémoniens n'avaient point de trésor : *C'est*, dit-il, *afin qu'on ne corrompe pas ceux qui en auraient les clefs.* Il vivait vers l'an 684 avant J.-C.

ANAXANDRIDES, roi de Sparte, soumit les Tégéates. Il fut le premier qui, à la sollicitation des Éphores et du sénat, et par un abus dont on n'avait point d'exemple à Lacédémone, s'avisa d'avoir deux femmes à la fois. Il vivait entre l'an 550 et 590 avant J.-C.

ANAXANDRIDES, poète rhodien, vivait du temps de Philippe, père d'Alexandre. Suidas dit que c'est le premier qui ait introduit sur le théâtre les malheurs que l'amour cause, et non, comme on l'a dit, les amours des hommes et les ruses de la galanterie. Ce poète s'étant mêlé d'attaquer le gouvernement d'Athènes, on le condamna à mourir de faim. Si cette police subsistait chez nous, nos auteurs ne chercheraient pas à troubler l'état par des rêveries et des paradoxes, qui tirent presque toujours leur origine de leur cupidité, de leur ambition, ou de ces deux passions ensemble.

ANAXARQUE, philosophe d'Abdère, fut le favori d'Alexandre le Grand, et lui parla avec liberté. Ce prince, qui prétendait être dieu, et se disait fils de Jupiter Ammon, s'étant blessé, Anaxarque lui montra du doigt la blessure : *Voilà du sang humain*, lui dit-il, *et non pas de celui qui anime les dieux.* Un jour que le roi lui demandait, à table, ce qu'il pensait du festin, il répondit qu'il n'y manquait qu'une seule chose, la tête d'un grand seigneur, dont on aurait dû faire un plat; et dans le même instant, il jeta les yeux sur Nicocréon, tyran de Chypre. Après la mort d'Alexandre, ce Nicocréon voulut aussi faire un plat du philosophe; il le fit mettre dans un mortier, et le fit broyer avec des pilons de fer. C'est à ce supplice que Voltaire a fait allusion, lorsqu'il a dit : *Je ne voudrais pas avoir affaire à un prince athée, qui aurait intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serais pilé.* Anaxarque dit au tyran d'écraser tant qu'il voudrait son corps, mais qu'il ne pourrait rien sur son âme. Alors Nicocréon le menaça de lui faire couper la langue. *Tu ne le feras point, petit efféminé*, lui dit Anaxarque; et aussitôt il la lui cracha au visage, après l'avoir coupée avec les dents. Anaxarque était sceptique.

ANAXIMANDRE, philosophe, natif de Milet, fut disciple de Thalès, et succéda à son maître en l'école de Milet, vers l'an 545 avant J.-C. Il se distingua dans l'astronomie et la géographie. Il observa le premier l'obliquité de l'écliptique. Il enseigna que la

lune recevait sa lumière du soleil. Il soutint que la terre est ronde, et inventa les cartes géographiques. Ayant divisé le ciel en différentes parties, il construisit une sphère, pour représenter ses divisions. Il croyait que le soleil est une masse de matière enflammée, aussi grosse que la terre. Quelques-uns lui attribuent l'invention du gnomon, c'est-à-dire la manière de connaître la marche du soleil par l'ombre d'un style; d'autres en font honneur à son disciple Anaximène. On prétend qu'il reconnaissait le mouvement de la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il expliqua, fort bien pour le temps, comment la terre peut se soutenir au milieu de l'espace sans tomber. Il regardait l'infini comme le principe de toutes les choses : il n'en déterminait cependant pas la nature, mais il le croyait éternel, incorruptible, qui engendre et absorbe tout, dont les parties sont mobiles, et l'ensemble immuable. Toutes ces connaissances écloses tout à coup, dans un homme isolé, au milieu d'une société où elles n'existaient pas, prouvent la fausseté du système de M. Bailly, sur la lenteur des progrès des sciences. *Voyez* ANICH.

ANAXIMÈNE, de Milet, fut à la tête de l'école de cette ville, après la mort d'Anaximandre, son ami et son maître. L'air était, selon lui, le principe de toutes choses. Il croyait que l'infini est la Divinité. L'infini était, selon lui, la somme des êtres qui composent le monde. Ce sont des subtances inanimées, sans aucune force par elles-mêmes; mais le mouvement dont elles sont douées leur donne la vie, et une vertu presque infinie. Voilà tout ce qu'on sait d'exact sur ce philosophe. Pline dit qu'il inventa le cadran solaire, et que les Spartiates, à qui il le montra, admirèrent cette merveille; mais l'histoire d'Ézéchias prouve qu'il est beaucoup plus ancien.

ANAXIMÈNE, de Lampsaque, se distingua dans l'éloquence et dans l'histoire. Philippe, père d'Alexandre le Grand, le choisit pour donner des leçons de belles-lettres à son fils. Le précepteur suivit son élève dans la guerre contre les Perses. Il sauva sa patrie, qui s'était jetée dans le parti de Darius. Il prit un tour très ingénieux pour obtenir sa grâce. Alexandre avait juré qu'il ne ferait point ce qu'Anaximène lui demanderait. Le rhéteur le pria de détruire Lampsaque. Ce héros, désarmé par cette ruse, pardonna à la ville. Anaximène avait composé les *Vies de Philippe et d'Alexandre*; une *Histoire ancienne de la Grèce*, en 12 livres : mais il ne nous reste rien de tous ces ouvrages.

† ANAYA MALDONADO (Dom Diego), archevêque de Séville et de Tarsis, naquit au milieu du XIVe siècle, d'une illustre famille espagnole. Jean Ier le choisit pour être le précepteur des enfants de Castille; il fut nommé par le roi d'Espagne pour aller, avec deux autres ambassadeurs, assurer le fameux Pierre de Luna de l'obéissance de la couronne d'Espagne. C'était le temps où l'Église, divisée par le schisme le plus déplorable, ne savait lequel reconnaître des deux chefs que les partis lui avaient donnés. Diégo, à son retour, fut nommé président de Castille, et envoyé, en qualité d'ambassadeur, au concile de Constance, où il dé-

fendit noblement la préséance de la couronne de Castille sur la maison des ducs de Bourgogne. Nommé à l'évêché de Salamanca, l'an 1401, il employa toute sa fortune à créer, dans sa ville épiscopale, une école gratuite pour l'instruction de la jeunesse. Ce collége a subsisté jusqu'à nos jours sous le nom de Saint-Barthélemi le Vieux. Persécuté par le connétable Alvaro de Luna, à cause de ses relations avec Pierre de Luna, il fut suspendu, pour un temps, de ses fonctions, et rendu honorablement à son siége peu de temps après. Ruiz de Vergara nous a transmis les principales actions de la vie de cet illustre prélat, qui mourut vers le milieu du xve siècle, dans un âge avancé.

ANCÉE, roi des Tégéates, dans l'Arcadie, fut du nombre des Argonautes. Un de ses esclaves lui prédit un jour qu'il ne boirait plus du vin de sa vigne. Ancée se moqua de cette prédiction, et se fit apporter sur-le-champ une coupe pleine de ce vin. Comme il allait la prendre, l'esclave lui dit qu'il y avait encore du chemin de la coupe à sa bouche. On vint en même temps l'avertir que le sanglier de Calydon était dans sa vigne; aussitôt il jeta la coupe, courut à l'animal, qui fondit sur lui et le mit en pièces : fable qui exprime la retenue et la défiance avec laquelle il faut se livrer aux jouissances qui paraissent les plus assurées, et qui, peut-être, aura donné lieu, chez les Romains, à ce proverbe : *Inter os atque offam multa interveniunt.*

ANCHARANO (Pierre d'), de la famille des Farnèse, naquit à Bologne. Balde fut son maître dans le droit civil et canonique. Son disciple se rendit digne de lui. Il fut choisi, en 1409, par le concile de Pise, pour le défendre contre ceux qui désapprouvaient cette assemblée. Il démontra, contre les ambassadeurs du duc de Bavière, que ce concile était légitimement convoqué; qu'il avait droit de procéder contre Grégoire XII et Benoît XIII. Il mourut à Bologne en 1417, après avoir commenté les Décrétales et les Clémentines, et publié quelques autres ouvrages. On le nomma dans son épitaphe, *Juris canonici speculum, et civilis anchora.* — Il ne faut pas le confondre avec Jacques D'ANCHARANO, plus connu sous le nom de *Palladino* (Jacques). *Voy.* ce nom. Vers le milieu du xvie siècle, deux autres Ancharano se distinguèrent en Italie, l'un prêtre, l'autre jurisconsulte, tous deux poètes, et connus par plusieurs ouvrages estimés.

† ANCHERSEN (Pierre), professeur au gymnase d'Odensée en Fionie, île danoise, a vécu au commencement du xviiie siècle. C'était un des hommes les plus savants de sa nation, quoiqu'il ne brille pas au premier rang parmi les auteurs de son pays. On a de lui : 1° *Origines danicæ*, 1747, in-4°; 2° *Parva Cimbrorum civitas*, 1746, in-4°; 3° *De Suevis*; 4° *Hertedal, ou la vallée de Hertha*; 5° *De solduriis*. Plusieurs ouvrages littéraires de cet auteur le recommandent encore à la postérité, moins à cause de leur mérite particulier, que pour avoir dirigé le goût de la nation vers les lettres, assez négligées en Danemarck.

ANCHIETA (Joseph), travailla avec succès à la conversion des sauvages du Brésil en Amérique, dont les Portugais s'étaient em-

parés en 1500. Il était natif des Canaries, entra chez les jésuites de Coïmbre, et mourut au Brésil le 9 juin 1597, à l'âge de 64 ans, dont il avait passé une grande partie dans les travaux des missions. Il fut toute sa vie un modèle accompli d'humilité, de patience, de douceur et de charité. *Voy.* sa *Vie* par le P. Pierre Rotérigius, et par le P. Sébastien Berétarius. Il y a des choses étonnantes, mais qui, précisément pour la raison qu'elles ne sont pas ordinaires, ne seront pas rejetées légèrement par les personnes instruites dans l'histoire de l'Église, et qui savent par quels moyens Dieu a secondé le ministère de ses apôtres et des hommes destinés à la conversion des peuples.

ANCHISE, fils de Capis et père d'Énée, eut cet enfant de son commerce avec Vénus. Les mythologistes disent qu'il fut frappé légèrement de la foudre, pour n'avoir pas gardé le secret à la déesse. Anchise mourut près de Drépano en Sicile. On le peint ordinairement porté sur les épaules d'Énée, qui le sauva, comme son plus grand trésor, de l'incendie de Troie : action de piété filiale si bien décrite au second livre de l'*Énéide*.

ANCHURUS, fils de Midas. Un gouffre s'étant ouvert à Célène, ville de Phrygie, Anchurus se dévoua pour le bien public, et s'y précipita avec son cheval. Ce gouffre se referma aussitôt. Midas fit élever un autel à Jupiter. *Voy.* Curtius Marcus.

ANCILLON (David), né à Metz en 1617, étudia à Genève, où il fit sa philosophie et sa théologie. On le pourvut, après son retour, du ministère de l'Église de Meaux, qu'il garda jusqu'en 1653; il revint à Metz où il resta jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Il alla demeurer à Francfort, puis à Berlin, où il mourut en 1692. [Parmi ses ouvrages, qui sont peu nombreux, ses partisans citaient une *Apologie de Luther, de Zwingle, de Calvin et de Bèze*, Hanau, 1666; livre au-dessous du médiocre et digne du sujet.]

ANCILLON (Charles), fils du précédent, né à Metz le 28 juillet 1659, et mort à Berlin en 1715, s'occupa beaucoup à la littérature et à la bibliographie. Il est auteur, 1° d'une *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans les états de Brandebourg*, 1690, in-8° ; 2° *Mélanges critiques de littérature, recueillis des conversations de son père*, 1698, 3 tom. in-8°; 3° la *Vie de Soliman II*, 1706, in-4°; 4° *Traité des eunuques*, 1707, in-12; 5° *Mémoires sur plusieurs gens de lettres*, 1709, in-12. Son *Traité des eunuques* fut publié sous le nom de C. Ollincan, qui est l'anagramme de C. Ancillon. Il y a dans ces ouvrages autant d'inexactitude que de liberté; on y découvre souvent un écrivain sans principes fixes, et qui parle suivant les idées du moment. — Il ne faut pas le confondre avec Ancillon, pasteur de l'Église française de Berlin (encore vivant en 1789), auteur d'un excellent traité sur cette question : *Quels sont, outre l'inspiration, les caractères qui assurent aux livres saints la supériorité sur les livres profanes? V.* le *Journ. hist. et litt.*, 15 juillet et 1er août 1785.

ANCOURT (Florent Carton, sieur d'), naquit à Fontainebleau le 1er novembre 1661, le même jour que le grand dauphin. Le

P. de la Rue, jésuite, sous lequel il fit ses études, voulut procurer à sa société ce jeune homme, dont la vivacité et la pénétration promettaient beaucoup; mais la légèreté du disciple rendit inutiles tous les soins du maître. D'Ancourt aima mieux se livrer au barreau, qu'il abandonna bientôt pour le théâtre. Il fut non-seulement histrion habile, mais encore auteur applaudi. Ce que Regnard était à l'égard de Molière dans la haute comédie, dit un homme d'esprit, le comédien d'Ancourt l'était dans la farce. D'Ancourt s'est mis à son aise pour débiter force quolibets et polissonneries, en transportant presque toujours la scène parmi le bas peuple et au village. Il était cependant recherché de ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et à la ville; Louis XIV l'aimait. Lorsque ce prince devait assister à la comédie, d'Ancourt allait lui lire ses ouvrages dans son cabinet, où madame de Montespan seule était admise. Un jour, le poète s'étant trouvé mal, à cause du grand feu qu'il y avait, le roi ouvrit lui-même une fenêtre pour lui faire prendre l'air. Dans une autre circonstance, d'Ancourt étant sur le point de tomber sur un escalier qu'il ne voyait pas, le même monarque le retint par le bras, en lui disant : *Prenez garde, d'Ancourt, vous allez tomber*. Les dernières années de d'Ancourt furent plus sages et plus retirées que celles de sa jeunesse. Il comprit l'inutilité et le danger du genre de littérature auquel il avait consacré ses jours, et quitta le théâtre en 1718, pour se retirer dans sa terre de Courcelle-le-Roi, en Berri, où il s'occupa uniquement de son salut. (*Voyez* Molière) Il y mourut en 1726, à 65 ans. Ses ouvrages ont été réimprimés en 1760, en 12 vol. in-12. On en a fait un choix en 1783, et publié ceux qui ont paru les meilleurs sous le titre de *Chefs-d'œuvre de d'Ancourt*, Paris, 4 vol. in-12, dont les pièces les plus renommées, sont, *le Chevalier à la mode*, et *les Bourgeoises à la mode*, qu'il fit conjointement avec Saint-Yon.

ANCRE (Le maréchal d'). *Voy.* Concini.

ANCUS-MARCIUS, 4e roi des Romains, petit-fils de Numa, monta sur le trône après Tullus Hostilius, l'an 640 avant J.-C. Il déclara la guerre aux Latins, triompha d'eux, vainquit les Veïens, les Fidénates, les Volsques et les Sabins. De retour de ses conquêtes, il embellit Rome, et bâtit le temple de Jupiter férétrien, fit construire le magnifique aqueduc dit de l'*Aqua marzia*, joignit les monts Aventin et Janicule à la ville, creusa le port d'Ostie, et y établit une colonie romaine. Il mourut l'an 616 avant J.-C., après en avoir régné 24. Il aima la paix et les arts, et rendit ses sujets hureux.

ANDÉOL (Saint), disciple, à ce que l'on croit, de saint Polycarpe, fut envoyé dans les Gaules, prêcha l'Évangile à Carpentras et dans les lieux voisins de cette ville. L'empereur Sévère, qui le rencontra en 208, lorsqu'il se préparait à passer en Angleterre, lui fit fendre la tête avec une épée de bois, au bourg de Bergoiate, près du Rhône, dans le Vivarais. Ses reliques sont dans la ville de Saint-Andéol, au diocèse de Viviers. Saint Germain, évêque de Paris, engagea le roi Childebert à fonder,

sous l'invocation du saint martyr, une chapelle qui fut soumise à l'abbaye de Saint-Vincent, aujourd'hui de Saint-Germain-des-Prés. Dans la suite des temps, cette chapelle devint une église paroissiale; c'est celle de Saint-André-des-Arcs. Elle reconnaissait saint Andéol pour son premier patron.

† ANDERSON (Jacques), célèbre agronome écossais, naquit à Hermiston, près d'Édimbourg, en 1739, d'une ancienne famille d'agriculteurs, qui cultiva pendant plusieurs générations le même fonds de terre. Agriculteur lui-même, son application à l'étude ne lui fit point négliger le soin de sa ferme, qu'il dirigeait, avec quatre de ses sœurs, dès l'âge de 15 ans. N'ayant pu comprendre l'*Essai sur l'agriculture* de Hume, parce qu'il ignorait la chimie, il suivit les cours de Cullen, qui s'attacha bientôt à un tel élève. L'Angleterre et l'Écosse lui sont redevables du zèle qu'il mit pour diminuer la disette de 1783, et pour améliorer les pêches qui se font dans les mers qui entourent leurs côtes. Ses principaux ouvrages sont, 1° *Essais sur les plantations*, 1777, in-8°; 2° *Essais sur l'agriculture*, 1773, 3 vol. in-8°; 3° *Observations sur les moyens d'exercer l'industrie nationale*, 1777, in-4°; 4° *l'Abeille*, journal hebdomadaire, dont il était le principal rédacteur; 5° *Récréations, etc.*, et autres ouvrages concernant l'agriculture, l'histoire naturelle; 6° *Correspondance avec le général Washington*, suivie de *Recherches sur la rareté des grains*; 7° *Encyclopédie britannique*. Anderson est mort en février 1808, âgé de 69 ans.

ANDERSON (Edmond), jurisconsulte anglais sous Élisabeth, qui le fit chef-justicier des communs plaidoyers en 1582. Il mourut en 1604. On a de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence estimés des Anglais.

ANDERSON (Laurent), premier ministre de Gustave Vasa, roi de Suède, naquit de pareuts pauvres, et se tira de son obscurité par des talents dirigés par l'ambition, à laquelle il sacrifia sa religion et l'honneur de l'état ecclésiastique, qu'il avait embrassé. Il obtint l'archidiaconé de Strègnes. N'ayant pu parvenir à l'épiscopat, il s'attacha à la cour. Gustave le fit son chancelier. Il pensa dès lors à introduire le luthéranisme en Suède, et il exécuta ce projet. Il appuya si efficacement les propositions de Gustave aux états de Vesteras (en 1527), qu'il obtint tout ce qu'il voulut. [Il est mort en 1552. L'Angleterre a vu naître dans son sein plusieurs Anderson qui se sont distingués, soit dans les arts, soit dans les sciences; les bornes de ce Dictionnaire ne nous permettent pas de nous étendre sur leur vie.]

† ANDERTON (Jacques), célèbre controversiste anglais, naquit à Lostock, dans la province de Lancastre, vers la fin du XVe siècle. Catholique zélé au milieu des hérétiques, il signala sa plume par des écrits en faveur de la religion. Afin d'échapper aux lois pénales de son pays contre les catholiques, il déguisa son véritable nom, dans tous ses ouvrages, sous celui de *Jean Brereley*. Le plus fameux de tous, est son *Apologie des protestants pour la religion romaine*, 1604, in-4°. Son but est de prouver la vérité de la religion catholique, par le témoignage des auteurs protes-

tants, qu'il y cite avec le plus grand succès, et surtout avec la plus scrupuleuse exactitude. Cet ouvrage fut regardé par ses propres antagonistes comme un chef-d'œuvre d'érudition, de raisonnement et de précision, écrit avec une politesse et sur un ton de modération bien difficile à conserver dans ce genre de controverse. Le docteur Morthon, chapelain du roi, et depuis évêque de Durham, fut chargé de répondre à l'*Apologie*; il le fit par un ouvrage intitulé: *Appel aux catholiques pour les protestants*. Il voulut essayer à son tour de prouver la religion réformée par les aveux et le témoignage des auteurs catholiques; mais, outre qu'il ne répond point aux faits rapportés par Anderton, les autorités qu'il invoque à l'appui de ses raisonnements étaient des gens décriés pour leurs opinions singulières, ou démentis par les théologiens orthodoxes. Anderton lui répondit d'une manière péremptoire, dans des notes ajoutées à la seconde édition de son ouvrage, qui reparut en 1608, et qui a été traduit en latin par Guillaume Reyner, docteur de Paris, en 1615. Les autres principaux ouvrages d'Anderton, sont, *Explication de la liturgie de la messe, sur le sacrifice et la présence réelle*, en latin, Cologne, 1620, in-4°, et la *Religion de saint Augustin*, 1620, in-8°. Il expose la méthode dont se servit saint Augustin dans les controverses, et les applique au point de difficulté entre les catholiques et les protestants. Ce grand défenseur de la foi, si digne de figurer dans les rangs du sanctuaire, n'embrassa point l'état ecclésiastique, et mourut simple laïque, possesseur d'une fortune considérable en fonds de terre. — Laurence ANDERTON, de la même province et peut-être de la même famille, se fit catholique, et entra chez les jésuites, où il se distingua dans la prédication et la controverse. On a de lui : 1° la *Progéniture des catholiques et des protestants*, Rouen, 1632, in-4°; 2° la *Triple corde*, Saint-Omer, 1634, in-4°.

ANDIER DES ROCHES (Jean), graveur du roi, né à Lyon, s'établit à Paris, où il mourut en 1741, dans un âge fort avancé. Il a gravé quelques sujets de la fable, surtout d'après le Corrège. Mais son plus grand ouvrage est une longue suite de portraits en bustes des personnes distinguées par leur naissance, dans la guerre, dans le ministère, dans la magistrature, dans les sciences et dans les arts. Cette suite monte à plus de sept cents portraits, avec des vers au bas. L'empereur Charles VI gratifia des Roches d'une belle médaille d'or, pour quelques épreuves du portrait de sa majesté impériale, que ce graveur lui avait envoyées.

ANDOCIDES, orateur athénien, né vers l'an 268 avant l'ère chrétienne, se distingua par son éloquence, qui cependant était simple, et presque entièrement dénuée de figures et d'ornements. On lui pardonnerait d'avoir été un orateur médiocre, s'il eût été honnête homme; mais sa religion et ses mœurs sont fort suspectes. Il fut accusé d'avoir mutilé les statues de Mercure et profané les mystères de Cérès; il n'évita la peine due à ce sacrilége qu'en dénonçant tous ses complices; et il ne recouvra la liberté qu'à condition qu'il ne reparaîtrait plus dans la place publique ni dans les temples. Il nous reste de lui

quatre *Discours*, qui furent publiés par Guillaume Canterus, à Bâle, 1566, in-fol. Ils se trouvent aussi dans les *Oratores græci* d'Etienne, 1575, in-fol. L'abbé Auger les a traduits en français avec ceux de Lycurgue, d'Isée et de Dinarque, Paris, 1783, 1 vol. in-8°. Le plus curieux de ces discours est celui où il accuse Alcibiade : on y trouve des traits qui dévoilent le caractère fougueux et tyrannique de ce fameux citoyen, qui fit tant de bien et tant de mal à sa patrie.

† ANDRA (Joseph), naquit à Lyon en 1714; il professa la philosophie dans cette ville, et devint ensuite professeur d'histoire à Toulouse. Grand admirateur de Voltaire, il puisait ses leçons dans l'*Essai sur l'Histoire générale*, dont il fit un *abrégé*. Le premier volume parut en 1770. On faisait encore alors attention à ce qui pouvait compromettre les principes religieux; et on craignait de corrompre l'éducation, en mettant de pareils ouvrages entre les mains de la jeunesse; on porta des plaintes contre le livre et les leçons. L'ouvrage fut condamné, le professeur perdit sa place, et mourut peu de temps après. Voltaire parle de lui dans sa correspondance, et s'épanche en regrets sur le sort d'un disciple victime de son zèle pour la philosophie.

ANDRADA (Diégo Payva d'), d'une des plus illustres familles de Portugal, né à Coïmbre, en 1528, se distingua parmi les théologiens de l'université de cette ville. Sébastien, roi de Portugal, l'envoya au concile de Trente, où ce docteur parut avec éclat. Il mourut en 1578. Nous avons de lui la *Défense* du concile de Trente contre Chemnitius : *Defensio tridentinæ fidei*, etc., Lisbonne, 1578, in 4°, qui est rare. L'édition d'Ingolstad, 1580, in - 8°, l'est beaucoup moins. Cet ouvrage est bien écrit. Le 6e livre, qui traite de la concupiscence et de la conception immaculée de la sainte Vierge, est curieux et intéressant : on y trouve les systèmes, opinions, explications d'une multitude de savants sur ces matières. Il est auteur d'un autre bon *Traité* contre le même Chemnitius, dont l'édition de Venise, 1564, in-4°, est peu commune. Il a pour titre : *Orthodoxæ questiones adversus hæræticos*. On a encore de lui 7 vol. de sermons portugais, où il y a de très bonnes choses, et d'autres qui prêtent à la critique. Il prétendait que les anciens philosophes ont pu se sauver par une connaissance vague du Rédempteur. (*Voy.* PLATON.) Il faut pour cela leur supposer les lumières et la grâce de la foi, sans quoi cette opinion semblerait se rapprocher de celle de Zuingle. D'ailleurs, tout ce que nous savons de ces anciens philosophes, les notions qui nous restent de leur conduite, de leurs fastueuses et impuissantes maximes, ne sont pas de nature à nous faire augurer favorablement de leur salut. (*Voy.* COLLIUS, LUCIEN, ZÉNON, etc.) On a publié aussi une harangue latine prononcée par Andrada devant le concile de Trente, le second dimanche après Pâques, 1562.

ANDRADA (François d'), frère du précédent, historiographe de Philippe III, roi d'Espagne, écrivit l'*Histoire de Jean III*, roi de Portugal. Cet ouvrage, fait en langue portugaise, fut publié à Lisbonne, en 1613, in-fol. On a encore de lui l'*Expédition des*

Portugais contre les Turcs, en langue portugaise, Coïmbre, 1589, in-4°.

• ANDRADA (Thomas d'), frère des deux dont nous venons de parler, nommé, dans son ordre, *Thomas de Jésus*, commença la réforme des augustins déchaussés en 1578. Il suivit le roi don Sébastien en Afrique, et fut pris à la malheureuse bataille d'Alcaçar, donnée le 4 août de la même année; les infidèles le jetèrent dans une basse-fosse, où il ne recevait le jour que par les fentes de la porte. Ce fut par le secours de cette faible clarté, qu'il composa un ouvrage de piété que nous avons de lui, sous le titre de *Travaux de Jésus*, ou *Trabalhos de Jésus*, en portugais; car c'est en cette langue que le P. Thomas d'Andrada l'écrivit en deux volumes, dont le premier fut imprimé à Lisbonne l'an 1602, et le second en 1609. Cet ouvrage est plein d'onction et respire une tendre piété. L'auteur le divisa en quatre parties; mais il ne put achever la dernière, que le P. Jérôme Romain, de son ordre, y ajouta depuis. Christophe Ferreira le traduisit en espagnol, et il fut imprimé en 1624 et 1631. C'est de cette langue qu'on l'a depuis mis en italien et en français. C'est au père Alléaume, de la compagnie de Jésus, que nous devons cette traduction, qui a pour titre : *Les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. [Il y a des éditions en 2, 3 ou 4 vol.; mais on n'y remarque aucune différence. Plusieurs sont ornées d'une Notice sur le P. Thomas de Jésus.] Sa sœur, Yolande d'Andrada, comtesse de Lignarez, lui envoya de l'argent pour acheter sa liberté; mais il aima mieux s'occuper, dans les fers, à consoler les chrétiens qui souffraient avec lui. Il mourut l'an 1582, en odeur de sainteté. On a encore de lui une *Instruction aux confesseurs*.

† ANDRADA (Alphonse d'), jésuite espagnol, naquit à Tolède en 1590. Ses succès prématurés dans ses études le firent nommer, très jeune encore, professeur de philosophie. A l'âge de 22 ans, il abandonna la chaire qu'il occupait avec beaucoup d'éclat, pour entrer chez les jésuites. Il fut professeur de théologie morale; quelque temps après, *qualificateur* de l'inquisition, et travailla aux missions d'Espagne pendant près de 50 ans. Il mourut à Madrid en 1672. On a de lui en espagnol, 1° *Itinéraire historique*, Madrid, 1657, 2 vol. in-4°; 2° *Méditations pour tous les jours de l'année*, 1660, 4 vol. in-16; 3° *Vies des jésuites illustres*, 1664 et 1667; 4° *Traduction de cinq livres ascétiques* du cardinal Bellarmin; et d'autres livres de piété dont il est fait mention dans la *Bibliothèque des écrivains jésuites*, de Sotwel.

ANDRADA (Antoine), jésuite, missionnaire portugais, fit la découverte, en 1624, du pays de Catay, dont il a donné une relation sous ce titre : *Relation de la découverte du Grand Catay, ou royaume du Tibet*, Paris, 1628, in-8°. Il mourut le 19 mars 1633: il était né en 1584.—Il y a encore eu d'autres ANDRADA, comme Hyacinthe Freyre d'ANDRADA, auteur de la *Vie de don Jean de Castro, vice-roi des Indes*, Lisbonne, 1651, in-fol., qui passe pour l'ouvrage le mieux écrit en portugais. — Ruy Freyre d'ANDRADA, général, qui a donné une *Relation et une description d'Ormus et des côtes de Perse et d'A-*

rabie, publiée avec des commentaires par Paul Craesbeeck, Lisbonne, 1647, in-4°, en langue portugaise. — Fray François de Rades-y-Andrada, qui a donné une *Chronique* des trois ordres de chevaliers de Saint-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara, Tolède, 1572, in-fol., en espagnol.

ANDRÉ (Saint), apôtre, frère de saint Pierre, naquit à Betsaïde, et exerçait avec son frère le métier de pêcheur à Capharnaum. Il suivit d'abord saint Jean-Baptiste, qu'il quitta ensuite pour s'attacher à J.-C. André lui amena son frère Simon ou Pierre, pêcheur comme lui. Ils se trouvèrent aux noces de Cana, et furent témoins du premier miracle de J.-C. Quelque temps après, le Sauveur les ayant rencontrés qui pêchaient, il leur promit de les faire pêcheurs d'hommes. Lorsque J.-C. nourrit miraculeusement cinq mille personnes, André l'avertit qu'il n'y avait que cinq pains d'orge et deux poissons. On ne sait rien de bien certain sur la prédication de cet apôtre. D'anciens auteurs, tels que Sophrone, Théodoret, Eusèbe, saint Jérôme, saint Grégoire, disent qu'il prêcha l'Évangile dans la Sogdiane, la Colchide, dans la Grèce, etc. Saint Paulin assure qu'il fut envoyé dans la ville d'Argos, où il confondit l'éloquence et les raisonnements des sophistes. Mais il ne nous est resté aucun détail bien avéré de ses travaux apostoliques, non plus que de ceux des autres apôtres, comme l'observe saint Jean-Chrysostôme. (*Voyez* la réflexion qui est à la fin de l'article saint Jacques *le Majeur*.) A la fin, saint André vint à Patras, ville d'Achaïe, lieu de son martyre. Il y fut condamné à être attaché en croix, comme l'assurent les prêtres et les diacres d'Achaïe, auteurs des *Actes* de son martyre. Quoique Tillemont et Baillet aient peine à donner à ces actes une pleine autorité, il est sûr qu'ils sont fort anciens : ils sont écrits avec une noble simplicité, et n'ont pas le ton ordinaire des légendes factices. Ils ont été reconnus par saint Pierre Damien, Yves de Chartres, saint Bernard, Baronius, le P. Alexandre, etc. M. du Saussay, évêque de Toul, a répondu à toutes les objections. L'opinion la plus commune est que la croix de saint André était formée de deux pièces de bois qui se croisaient obliquement par le milieu, et qu'elle représentait la figure de la lettre X. Il est certain que l'on a quelquefois fait usage de ces sortes de croix, comme l'ont prouvé Gaspard Sagittarius, c. 8, p. 45 : Gretser, *de Cruce*, l. 1, c. 2. *Oper.*, t. 1.; et Ughelli, *Ital. sacra*, t. 7. Suivant les archives du duché de Bourgogne, la croix de saint André, qu'on apporta d'Achaïe, fut placée dans le monastère de Weaume, près de Marseille. On l'en retira pour la transporter à l'abbaye de Saint-Victor de la même ville, avant l'année 1250, et on l'y voit encore. Philippe le Bon, duc de Bourgogne et de Brabant, en obtint une partie, qu'il renferma dans une reliquaire de vermeil, lequel fut porté à Bruxelles. Ce prince institua, en l'honneur du saint apôtre, l'ordre des chevaliers de la Toison-d'Or, qui ont pour marque distinctive la croix dite de Saint-André ou de Bourgogne. L'Ecosse honore saint André comme son patron.

ANDRÉ, prétendu messie, qui se donna pour libérateur des Juifs, du temps de Trajan. Il ranima leur



enthousiasme, qui paraissait assoupi. Il leur persuada qu'ils seraient agréables au Seigneur, et qu'ils rentreraient enfin victorieux dans Jérusalem, s'ils exterminaient tous les infidèles dans les lieux où ils avaient des synagogues. Les Juifs, séduits par cet homme, massacrèrent (dit-on) plus de 220,000 personnes, dans la Cyrénaïque et dans l'île de Chypre. Dyou et Eusèbe disent que, non contents de les tuer, ils mangeaient leur chair, se faisaient une ceinture de leurs intestins, et se frottaient le visage de leur sang. Effet terrible de l'aveuglement dont Dieu avait frappé ce peuple ingrat, de l'esprit de fureur et de rage qui s'en empara, et le ravala au rang des bêtes féroces; et en même temps, accomplissement visible de la prédiction de J.-C., touchant les faux messies qui viendraient tromper le peuple infidèle et ingrat qui avait refusé de reconnaître le véritable. *Voy.* Barcochébas.

ANDRÉ, dit *de Crète*, parce qu'il était archevêque de cette île, ou le *Jérosolymitain*, parce qu'il s'était retiré dans un monastère de Jérusalem, était de Damas, et mourut en 720, ou selon d'autres en 723. Il a laissé des *Commentaires* sur quelques livres de l'Écriture, et des sermons. Le P. Combefis en a donné une édition, ornée d'une traduction en latin, de notes, et accompagnée des OEuvres de saint Amphiloque et de Methodius; le tout imprimé à Paris, 1644, in-folio.

ANDRÉ *de Crète*, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, se distingua par son zèle pour la défense des saintes images. Ayant quitté son monastère pour aller à Constantinople, il soutint généreusement la doctrine de l'Eglise, et eut assez de courage pour reprocher à l'empereur Constantin Copronyme son attachement à l'hérésie des *iconoclastes*, et sa fureur contre les catholiques. Ce prince affecta d'abord de la modération à son égard; mais voyant qu'il ne pouvait vaincre sa constance, il le fit déchirer de coups. Enfin, après diverses tortures, il ordonna qu'il fût mis à mort. André consomma son sacrifice le 17 octobre 761. Il est nommé en ce jour dans le *Martyrologe* romain.

ANDRÉ II, roi de Hongrie, partit pour la Terre-Sainte en 1217. Il s'y distingua par sa valeur, ce qui lui acquit le surnom de *Jérosolymitain*. C'est à ce prince que les gentilshommes hongrois doivent la chartre de leurs priviléges. On y lit cette clause : *Si moi ou mes successeurs, en quelque temps que ce soit, veulent enfreindre vos priviléges, qu'il vous soit permis, en vertu de cette promesse, à vous et à vos descendants, de vous défendre, sans pouvoir être traités de rebelles.* C'était une espèce de pacte réciproque entre le prince et les sujets; mais, sous le règne de Marie-Thérèse, cette clause a été retranchée du code hongrois; et son successeur n'a pas manqué de se prévaloir de ce retranchement. Il est difficile, au reste, de dire à quel point une telle convention est raisonnable et utile; si elle paraît nécessaire contre un prince violent et injuste, elle peut causer aussi de grands troubles sous un bon prince par les intrigues des hommes ambitieux et inquiets. Autrefois, les sages jurisconsultes l'eussent désapprouvée; aujourd'hui l'abus du pouvoir et l'oubli des maximes qui doivent le diriger,

semblent en quelque sorte la justifier. (*Voyez* Burlamaqui.) André fut heureux dans toutes les guerres qu'il entreprit ou qu'il soutint. Il mourut l'an 1235.

ANDRÉ de Hongrie, fils de Caribert, roi de Hongrie, épousa Jeanne Ire, reine Naples, sa cousine. André, né avec un naturel grossier, que l'éducation hongroise n'avait pas corrigé, ne put jamais se faire aimer de sa femme. Ce prince, qui n'avait que le titre de *duc de Calabre*, voulait cependant être maître, et Jeanne prétendait qu'il fût le mari de la reine, sans prendre la qualité de roi. Un frère Robert, franciscain, qui voulait faire tomber toutes les dignités de l'état sur les Hongrois, ne contribua pas peu à entretenir la désunion. Il gouvernait André; Jeanne était conseillée de son côté par la fameuse Catanoise (Philippine Cabane), qui, de lavandière, était devenue gouvernante des princesses. Cette femme, jalouse du crédit de frère Robert, et connaissant l'aversion de Jeanne pour son époux, prit la résolution de le faire étrangler. Louis, prince de Tarente, amant de Jeanne, d'autres princes du sang, les partisans de la reine, et, selon quelques-uns, la reine elle-même, eurent part à ce meurtre, exécuté le 18 septembre 1345. André n'avait encore que 19 ans. [Ce fut Louis de Tarente, cousin et amant de la reine, qui l'entraîna à consentir au meurtre de son mari. La cour se trouvait dans un couvent près d'Averse, lorsque les conjurés firent, sous un faux prétexte, appeler André, qui était auprès de la reine (c'était pendant la nuit); ils l'entourèrent, lui jetèrent un lacet au cou, et le pendirent à un balcon donnant sur un jardin, où l'on trouva son cadavre horriblement mutilé.]

ANDRÉ de Pise (Andrea da Pisa), sculpteur et architecte, natif de Pise, comme son surnom le désigne, en 1270, fut employé à la construction de divers édifices par les Florentins, dont ses talents le firent tellement chérir, qu'ils lui accordèrent le droit de bourgeoisie, et l'admirent aux charges de la république. On prétend que l'arsenal de Venise fut bâti sur ses dessins. Il mourut à Florence, âgé de 60 ans. C'était aussi un peintre, un assez bon poète, un excellent musicien.

ANDRÉ (Jean), né à Mugello, près de Florence, professeur de droit à Bologne, mourut de la peste dans cette ville en 1348. On a de lui des *Commentaires* sur les *Clémentines*, 1471, in-fol., Mayence et Lyon, 1575; sur les 6 livres des *Décrétales*, Mayence, 1455, in-fol., et Venise, 1581. Il professa pendant 45 ans le droit-canon à Pise, à Padoue, et surtout à Bologne. Il eut de son mariage deux filles. L'aînée, appelée *Novella*, et mariée à Jean Calderino, était si bien instruite dans le droit, que lorsque son père était occupé, elle donnait les leçons à sa place; mais elle avait, dit-on, la précaution de tirer un rideau devant elle, de peur que sa beauté ne donnât des distractions aux écoliers. C'est en son honneur que J. André intitula son commentaire sur les Décrétales, *Novellæ*. André était le plus célèbre canoniste du XIVe siècle.

ANDRÉ DEL SARTO. *Voyez* Sarto.

ANDRÉ (Jean), né à Xaviva dans le royaume de Valence,

était fils d'un alfaqui, et alfaqui lui-même. Il quitta la secte de Mahomet pour la religion de J.-C., en 1487, et reçut l'ordre de prêtrise. Il publia, après sa conversion, *la Confusion de la secte de Mahomet*, Séville, 1537, in-8°, traduite de l'espagnol en diverses langues. Nous en avons une version française sur l'italien, par Guy Lefèvre de la Boderie, en 1574. Ceux qui écrivent contre le mahométisme peuvent y puiser des choses utiles.

ANDRÉ (Jacques), chancelier et recteur de l'université de Tubingen, naquit dans le duché de Wirtemberg, en 1528. Il apprit d'abord le métier de charpentier; mais on le tira de sa boutique, pour lui faire étudier la philosophie, la théologie et les langues. Il s'illustra dans le parti luthérien, unit les princes de la confession d'Ausbourg, et fut employé par plusieurs d'entre eux. Il mourut en 1590. Son ouvrage le plus connu est intitulé: *De la concorde*, 1582, in-4°. On dit que sur la fin de ses jours il fut éclairé sur la fausseté de sa religion, et qu'il embrassa la véritable.

ANDRÉ (Valère), surnommé *Desseleins*, du bourg de Deschel, dans le Brabant, où il naquit en 1588. Il professa le droit à Louvain, et eut la direction de la bibliothèque de l'université. Sa *Bibliotheca belgica, de Belgis vita scriptisque claris*, passe avec raison pour un des meilleurs ouvrages qu'on ait donnés en ce genre. Il aurait pu néanmoins retrancher quelques minuties, et corriger quelques inexactitudes. Il la publia en 1643. On l'a depuis réimprimée en 1739, 2 vol. in-4°, avec des additions de Foppens. On a encore de Valère André, *Synopsis juris canonici; De toga et sago;* et les *Fastes de l'université de Louvain*. Il mourut, selon quelques auteurs, le 29 mars 1655. Mais son portrait et Foppens placent sa mort en 1656.

ANDRÉ (Yves-Marie), né le 22 mai 1675, à Châteaulin, dans la Basse-Bretagne, entra chez les jésuites en 1693. La chaire de professeur royal des mathématiques le fixa à Caen. Il remplit ce poste avec autant de fruit que d'applaudissement, depuis 1726 jusqu'en 1759. Il était pour lors âgé de 84 ans, et c'était bien le temps de prendre du repos. Sa vie laborieuse se termina le 26 février 1764. La nature l'avait doué d'un tempérament heureux, et il le conserva par l'uniformité de sa vie et par la gaieté de son caractère. Aucun genre de littérature ne lui était étranger; il avait réussi dans la chaire; il avait fait des vers pleins de grâces; mais il est principalement connu par son *Essai sur le beau*, dont on a donné une nouvelle édition, 1 vol. in-12, Paris, 1770. Le recueil de ses *ouvrages* est en 5 vol. in-12, 1766. Son *Essai*, plein d'ordre et de goût, offre de la nouveauté dans le sujet, de la noblesse dans la diction, et de la force dans le raisonnement. « C'est dans cette source, dit un » littérateur éclairé, que la plu» part de nos auteurs didacti» ques d'aujourd'hui ont puisé » les bons préceptes qu'ils ont » donnés, et c'est d'après ces » préceptes que les jeunes litté» rateurs doivent travailler pour » obtenir de véritables succès. » L'imitation de la nature, voilà » le but essentiel auquel il faut » tendre. Le père André nous » développe ce principe avec un

» ordre, un discernement, une » clarté, qui ne laissent rien à » désirer. Il définit toutes les » espèces de beau avec précision, » avec justesse. Le chapitre qui » regarde le beau dans les ou- » vrages d'esprit, est plein de » réflexions profondes, instruc- » tives, lumineuses; il semble y » être l'interprète des muses et » de la nature. Dans le chapitre » qui concerne le beau dans les » mœurs, la raison, le sentiment, » la vérité, ne se sont jamais mieux » exprimés que par sa plume; on » y voit briller une philosophie » supérieure, qui connaît aussi » bien les passions du cœur que » les ressorts de la politique hu- » maine. Si la philosophie sub- » stituait des maximes aussi uti- » les à ses folles déclamations, » elle aurait véritablement droit » à la reconnaissance et au res- » pect. »On estime aussi le *Traité sur l'homme*, où il parle en philosophe judicieux de l'union de l'âme et du corps, des sens, etc.; de même que des *Discours* sur plusieurs matières intéressantes.

ANDRÉ AVELLIN *Voy*. AVELLIN.

ANDRÉ (Le maréchal de St.-). *Voyez* ALBON.

ANDRÉ (Le petit père). *Voyez* BOULENGER.

ANDRÉ CORSINI. *Voyez* ce ce dernier nom.

† ANDRÉ, ou ANDREÆ (Jean-Valentin), né à Herremberg, dans le duché de Wurtemberg, en 1606, fut ministre luthérien et aumônier du duc de Wurtemberg. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns, à cause de leurs allusions mystérieuses, l'ont fait soupçonner d'être le fondateur du fameux ordre des Rose-Croix. On ne peut du reste rien affirmer de certain là-dessus. Ce que l'on sait à n'en pouvoir douter, c'est qu'à la fin de sa vie, il avait entièrement renoncé à ce genre d'association, qui ne lui parut point apparemment propre à seconder ses vues systématiques sur la régénération des sciences et de la morale. Il mourut en 1654, âgé de 48 ans. Ses productions sont au nombre de cent.

† ANDREA (Jean), évêque d'Aléria en Corse, naquit à Vigevano en 1417. Son nom de famille était *Bussi* ou *Bossi*. Il vivait peu de temps après la découverte de l'imprimerie, pendant que les deux célèbres imprimeurs Conrad Weignheym et Arnould Pannartz donnaient à Rome leurs premières éditions de plusieurs auteurs latins. Andrea fut chargé par le pape Paul II de les diriger dans leurs travaux; et c'est à ses soins qu'elles doivent en grande partie la réputation dont elles jouissent. Les principaux ouvrages à l'impression desquels il a contribué, ajoutant à chacun des préfaces et des épîtres dédicatoires, sont les *Épîtres* de saint Jérôme, 2 vol.; les *Épîtres* et les Oraisons de Cicéron; les *Commentaires* de César, Lucain, Aulu-Gelle, Apulée, Pline, Quintilien, Suétone, Strabon, Virgile, Ovide, Silius-Italicus, Tite-Live, etc. Les dates de ces éditions s'étendent depuis 1468 jusqu'en 1474. Andrea (qu'il ne faut point confondre avec Jean d'Andrea, canoniste célèbre du même temps), après avoir langui quelques années à Rome dans un état de dénûment et de pauvreté, s'attacha au cardinal de Cusa, obtint par son crédit le titre de secrétaire de la bibliothèque apostolique,

puis l'évêché d'Accia, et enfin d'Aleria. Il mourut dans un âge avancé.

ANDREINI (Isabelle), née à Padoue, et de l'académie des *Intenti* de cette ville, fut la plus célèbre comédienne de son temps. Après avoir brillé quelques années sur les théâtres d'Italie, elle vint en France, où elle se distingua par la sagesse de sa conduite, chose singulièrement remarquable parmi les gens de sa profession. Elle était en même temps auteur, et s'exerça avec succès en différents genres d'ouvrages. On a d'elle des *sonnets*, des *madrigaux*, une *pastorale*, etc., etc. Elle mourut à Lyon en 1604, d'une fausse couche, à 42 ans. Le corps municipal de cette ville honora sa sépulture par des marques de distinction; et son mari (François ANDREINI) lui fit une épitaphe où il célébra ses talents et ses vertus. On a de lui *Le Bravure del Capitan Spavento*, Venise, 1607, in-4°, traduit en Français, Paris, 1608, in-12. — Jean-Baptiste ANDREINI, fils des deux précédents, est auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre, qui ne sont ni trop bonnes ni trop rares. On recherche cependant son *Adamo*, Milan, 1613, in-4°, parce qu'on prétend que Milton a pris l'idée de son Paradis perdu dans cette tragédie. Mais s'il est vrai que le poète anglais a profité de quelque ouvrage, il est plus apparent que c'est de la *Sarchotée* de Masénius. On a encore d'Andreini trois *Traités* en faveur de la comédie et des comédiens, publiés à Paris en 1625; ils sont peu connus, et ne méritent pas de l'être davantage.

ANDRELINUS ou plutôt Andrelini (Publio Fausto, Publius Faustus), auteur latin du XVe siècle, naquit à Forli dans la Romagne. Il fut honoré à 22 ans de la couronne de laurier que l'académie de Rome donnait à ceux qui avaient remporté le prix. Ce poète vint à Paris sous le règne de Charles VIII, et fut pendant 30 ans professeur de belles-lettres et de mathématiques dans le collége de l'université. Il se donnait le titre de poète du roi et de la reine, Louis XII et Anne de Bretagne. On a de lui plusieurs ouvrages poétiques, tous vides de choses et remplis de mots. Ses différentes poésies ont été imprimées in-4° et in-8°, séparément, depuis 1490 jusqu'en 1519, et dans *Deliciæ poetarum italorum*. Ses productions en prose ne sont pas plus estimées. Il mourut en 1518. Ses mœurs n'étaient pas trop pures, si l'on en croit Érasme. Ses déclamations contre les théologiens catholiques ne font honneur ni à son jugement ni à son goût. [On raconte que, outre ses pensions, il recevait de riches présents de Charles VIII; et qu'un jour, ayant récité devant ce prince un poème sur *la conquête de Naples*, Charles VIII lui donna un sac d'or qu'il pouvait à peine porter sur ses épaules. En tous temps la flatterie a eu des succès auprès des monarques.]

† ANDRÈS (Le père Jean), jésuite espagnol et écrivain italien, naquit d'une famille distinguée à Planès, dans le royaume de Valence, le 15 janvier 1740. Il entra dans le collége des Nobles de cette ville, dirigé par les jésuites, et à l'âge de quinze ans il fut admis dans leur noviciat. A peine eut-il reçu les premiers ordres, que ses talents et sa piété le firent nommer professeur de

rhétorique et d'humanités dans l'université de Candie. Il exerçait honorablement cet emploi lorsque la foudre qui, depuis huit ans, avait anéanti en Portugal la compagnie de Jésus, et qui cinq ans après la détruisit en France, vint frapper en Espagne cette célèbre société. Le comte d'Aranda, émule du marquis de Pombal, provoqua le décret de Charles III qui, en 1767, expulsa les jésuites de tous ses états. Arrêtés le même jour et à la même heure dans leurs paisibles monastères, ils furent transportés en Italie, où cet ordre existait encore sous le pontificat de Clément XIV. Andrés demeura un an en Corse avec plusieurs compagnons d'infortune auxquels le général de Paoli (*Voyez* ce nom.) avait fait un généreux accueil. Pendant ce temps, il écrivit en latin, et dans un style très élégant, un *Commentaire sur les malheurs soufferts par les jésuites dans leur déportation*. S'étant rendu à Ferrare, il occupa la chaire de philosophie dans la maison de son ordre, et fit sa profession le 15 mai 1773. Peu de temps après (le 21 juillet de la même année), Clément XIV, vivement sollicité par divers souverains, donna le fameux bref qui éteint la compagnie de Jésus. Don Juan Andrés trouva alors un asile à Mantoue chez le marquis Bianchi, aussi recommandable par ses connaissances que par sa piété. L'Académie de Mantoue ayant proposé, en 1774, un *Problème hydraulique*, Andrés y concourut; et, quoique le célèbre mathématicien Grégoire Fontana obtînt le prix, Andrés mérita néanmoins un honorable *accessit*. L'année suivante, il publia, en italien, un *Saggio* ou *Essai sur la philosophie de Galilée*, qui eut un brillant succès. Le savant Tiraboschi en fit le plus bel éloge, et dit que l'auteur *examine avec une extrême exactitude et une vaste érudition les opinions de cet immortel philosophe*. Il défendit ensuite dans un nouvel ouvrage, et en secondant les efforts d'un autre jésuite espagnol (*Voyez* LAMPILLAS), l'honneur de la littérature espagnole contre ce même Tiraboschi, qui, dans sa réponse, s'exprima ainsi en parlant des deux Espagnols : *Il défend* (Andrés) *sa nation avec de meilleures armes* (que Lampillas); *la preuve en est dans la modestie avec laquelle il s'exprime... et la cause des Espagnols ne pouvait être mieux défendue*. Andrés fit plusieurs voyages dans l'Italie, se rendit à Vienne et à Genève, visita partout les plus fameuses bibliothèques, et se fit d'illustres correspondants : il travaillait à cette époque, au grand ouvrage *sur toutes les littératures*. A Vienne, il publia son opuscule, de l'*Origine et les vicissitudes de l'art d'enseigner à parler aux sourds et muets*, 1793. L'auteur, tout en rendant justice aux talents distingués de l'abbé de l'Epée et de l'abbé Sicard, prouve, par des faits incontestables, que les premiers qui créèrent, pour ainsi dire cet art, et le mirent en pratique, ce furent deux moines espagnols, savoir : Pierre Ponce de Léon, bénédictin, qui vivait à Orihuela vers la fin du XVIe siècle; et Jean Paul Bouet, qui publia un ouvrage sur ce même art à Madrid, en 1620. Andrés, dans son séjour à Vienne, écrivit aussi un ouvrage très intéressant *sur la littérature* de cette ville. De retour à Mantoue, il rédigea une *Relation de ses voyages en Italie*,

qu'il envoya en Espagne à son frère D. Charles, et qui fut ensuite traduite en italien. En 1796, lorsque les Français se préparaient à former le siége de Mantoue, il se retira à Colorno, où il devint pensionnaire du collége des Nobles, dont il dirigea les études. Les Français ayant été forcés d'évacuer l'Italie en 1799, l'empereur d'Autriche désigna D. Juan Andrés pour diriger la célèbre université de Pavie; mais les nouvelles victoires des Français empêchèrent que ce projet se réalisât, et alors Andrés se réfugia à Parme. Le duc don Philippe le nomma son bibliothécaire, et l'admit dans son conseil intime. Il publia, dans cette ville, un précieux *Recueil de lettres latines et italiennes*, du savant Antoine Augustin, archevêque de Tarragone; il mit à la tête de ce recueil une dissertation latine, qui éclaircit plusieurs faits relatifs à la vie de cet illustre prélat, et fait connaître les personnages distingués avec lesquels le vertueux archevêque était en correspondance. Pendant ce temps, Ferdinand VII, roi de Naples (*Voyez* ce nom), qui, en 1767, avait, à l'instigation de l'Espagne, exilé de ses états les jésuites, demanda, en 1804, au pape Pie VII, en leur faveur, le même bref qu'il avait accordé trois ans auparavant aux jésuites de la Russie. Le bref fut accordé et publié à Naples le 2 août de la même année. Toujours sincèrement attaché à son ordre, si long-temps persécuté; et sans avoir égard à son âge avancé, ni à ses maladies, et renonçant à trois pensions considérables que lui avaient successivement faites Charles III, Charles IV, rois d'Espagne, et l'archiduchesse Marie-Béatrix d'Este, don Juan fut un des premiers qui coururent se ranger sous les drapeaux de St.-Ignace. Les jésuites avaient déjà trois maisons dans la ville de Naples, lorsqu'en 1806 Ferdinand VII se retira en Sicile, contraint par la force de laisser son trône à Joseph Napoléon, qui fut remplacé par Murat. Sous les règnes de ces deux usurpateurs, les jésuites furent expulsés du royaume de Naples, et allèrent chercher un asile à Palerme. L'âge et les maladies ne permettant pas au P. Andrés d'entreprendre ce voyage, la voix publique intercéda pour lui, et le gouvernement d'alors non-seulement lui permit de rester à Naples, mais le contraignit, en quelque sorte, d'accepter la place de préfet de la bibliothèque royale; il fut ensuite reçu dans l'académie d'*Histoire et Belles-Lettres*, comme un de ses principaux membres; et après la mort de François Daniel, secrétaire de l'*Académie des antiquités*, Andrés fut nommé à cette place importante. La chute de Napoléon ayant rendu la paix à l'Europe, et les trônes à leurs légitimes souverains, Andrés obtint de Ferdinand VII la permission de passer à Rome, où il entra de nouveau dans une des maisons de son ordre, et fut un des plus zélés *solliciteurs* pour la béatification du vénérable Bobola, jésuite. Surpris un jour par la pluie, la maladie poitrinaire dont il souffrait depuis long-temps empira tout à coup et le conduisit au tombeau, le 13 janvier 1817, à l'âge de 77 ans. Andrés laissa un glorieux souvenir de ses talents et de ses vertus. On pourrait dire de lui ce que Fronton dit de son cher Victorin : *Pietate, mansuetudine*,

veritate, innocentia maxima, omnium denique optimarum artium præcipuum virum. Il mérita la bienveillance de plusieurs souverains, comme de Joseph II, de Léopold Ier, grand-duc de Toscane, puis empereur; et de l'archiduchesse Marie-Béatrix d'Este. Dans tous les pays d'Italie où il habitait, les personnages les plus remarquables cherchaient à le connaître, et à l'avoir pour ami. Pendant son long séjour à Mantoue, il fut visité par les plus illustres voyageurs qui venaient admirer en lui, non le philosophe impie (comme à Ferney), mais le philosophe chrétien. Le roi d'Espagne fit établir, dans le lycée de San-Isidoro à Madrid, une école particulière, où l'on lisait et traduisait les ouvrages d'Andrés, pour l'instruction de la jeunesse. Ces honneurs, loin d'exciter son orgueil, rehaussaient encore davantage sa modestie, qualité à laquelle il joignait la bienfaisance, qui le portait souvent à se priver du nécessaire pour secourir l'indigent. Parmi les nombreux ouvrages d'Andrés, outre ceux déjà cités, nous rappellerons les plus remarquables. 1° *Prospectus philosophiæ universæ, publicè disputationi propositæ in templo ferrariensi*, Ferraræ, 1773, in-8°. Les ouvrages suivants sont écrits en italien, et la plupart traduits en espagnol. 2° *Lettre à M. le commandeur L. Cajetan Valenti Gonzaga, sur la corruption supposée du bon goût en Italie au 15e siècle*, Crémone, 1776, in-8°; 3° *Lettre au comte Alex. Muravi-Bra, sur le revers d'une médaille non compris par le Maffei*, Mantoue, 1778, in-8°; 4° *Lettre au marquis Paleotti sur une démonstration de Galilée*, Ferrare, 1779, in-4°; 5° *Dissertation sur les causes du peu de progrès des sciences à notre époque*, ibid, 1779, in-4°; 6° *Dissertation sur la musique des Arabes* (insérée par l'abbé Toderini dans son ouvrage sur la *Littérature des Turcs*, P. 1, p. 256, Venise, 1787); 7° *Catalogue des manuscrits de la maison Capilupi de Mantoue* (avec les *Observations* de l'auteur), Mantoue, 1797, in-8°. Ce catalogue, attendu avec impatience par les savants italiens et surtout par Tiraboschi, eut un grand succès; 8° *De l'Origine, progrès, et de l'état actuel de toutes les littératures.* Parme, 1782-1799, 7 vol. in-4°, réimprimés à Venise, Prato, Pise et Rome, 1808-1817, 8 vol. in-4°; Pistoie, 1818, 8 vol. in-4°. Cet ouvrage, qui, sous le nom de *Littérature*, traite de toutes les sciences et belles-lettres chez toutes les nations, est un monument immortel de la vaste érudition de D. Juan Andrés. Il serait à souhaiter que l'auteur eût soumis quelques ouvrages à une plus sévère critique. Cependant, dans le 8e volume, il rectifie la plupart des erreurs où l'avait fait tomber la rapidité du travail; 9° *Lettre à l'abbé Jacques Morelli, sur quelques manuscrits des bibliothèques capitulaires de Novare et de Verceil*, Parme, 1802, in-8°. Cet écrit est remarquable en ce qu'il jette beaucoup de lumières sur plusieurs *Recueils de canons*, et en ce qu'il démontre les différentes fautes qui se sont glissées dans l'édition donnée par Muratori *sur les anciennes lois des Lombards.* 10° *Explication d'une carte géographique de 1455, et exposé des notices qu'on avait, à cette époque, sur les Antilles.* Naples, 1815, in-8°; 11° *Notices historiques sur les Milésiens, ti-*

rées d'un manuscrit de la bibliothèque royale de Naples, ibid. id; 12° *Recherches sur l'usage de la langue grecque dans le royaume de Naples*, ibid, 1816; 13° *Notice sur deux poèmes grecs de Jean d'Otranto et Georges de Gallipoli au 13e siècle, poèmes existant à la bibliothèque de St.-Laurent à Florence;* 14° Plusieurs *Dissertations* sur le culte jadis rendu à la déesse Isis; sur quelques inscriptions trouvées dans son temple; sur la découverte de Pompéia et d'Herculanum; sur la figure de la terre; 15° *Dissertation sur l'autorité des pontifes;* 16° *Lettres familières à son frère D. Charles* (en espagnol).

ANDRISCUS, homme obscur, de la ville d'Adramiste, dans l'Asie mineure, se disait fils de Persée, roi de Macédoine, parce qu'il lui ressemblait beaucoup par la taille et par le visage. Cet imposteur l'ayant persuadé aux Macédoniens, il se mit à la tête de leur armée, et vainquit Juventius, préteur de la république romaine dans la Macédoine. Q. Cæcilius Metellus marcha contre cet aventurier, le défit, et en orna son triomphe, l'an 148 avant J.-C. Deux autres séditieux voulurent relever le parti de cet usurpateur; mais ils eurent le même sort que lui. Le sénat mit alors la Macédoine au nombre des autres provinces romaines.

ANDROCLÉE, fille d'Antipène de Thèbes, se dévoua, avec sa sœur Alcis, pour le salut de la patrie. La guerre s'étant allumée entre les Thébains et les Orchoméniens, l'oracle fut consulté; il répondit que la victoire serait pour les Thébains, si celui qui était du sang le plus noble voulait se sacrifier pour le salut de ses concitoyens. La naissance d'Antipène l'emportait sur celle de tous les autres; mais ce mauvais ou prudent patriote ne voulant pas être la victime du bien public, ses deux filles, Androclée et Alcis, s'y résolurent, et s'immolèrent de la meilleure foi du monde. Les habitants de Thèbes, en reconnaissance d'un service si signalé, leur firent dresser, dans le temple de Diane d'Euclie, la figure d'un lion, qu'Hercule consacra à son honneur.

ANDROGÉE, fils de Minos II, roi de Crète, vivait l'an 1256 avant J.-C. Quelques jeunes gens d'Athènes et de Mégare, fâchés de ce qu'il leur enlevait tous les prix des jeux olympiques, attentèrent à sa vie. Minos, pour venger ce meurtre, assiégea Athènes et Mégare, et il obligea les habitants de lui envoyer tous les 9 ans sept garçons et sept filles, qu'on faisait dévorer par le minotaure. Thésée les délivra de ce tribut.

ANDROMAQUE, fille d'Ection, roi des Ciliciens du mont Ida, épousa, en premier lieu, Hector, prince troyen, qu'elle aima d'un amour tendre. En ayant été malheureusement privée par Achille, qui le tua dans un combat singulier, elle vit bientôt tomber et réduire en cendres sa ville, dont il était l'unique appui, et fut livrée au fils de son meurtrier, à Pyrrhus, qui la força de lui donner sa main. Enfin, elle eut pour troisième époux Hélénus, frère de son premier mari, avec qui elle mena une vie paisible en Epire, dont il fut roi; mais elle ne put oublier son cher Hector ni la ville de Troie, qu'elle avait fait construire en petit dans ses nouveaux domaines, suivant le plan et dans une situation ana-

logue à celle de cette ville malheureuse. Enée ayant débarqué en Epire, se réjouit avec elle en voyant cette espèce de reproduction de leur commune patrie :

....Parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama, et arentem Xanthi cognomine rivum,
Agnosco, Scææque amplector limina portæ.
Æn., lib. III.

Elle eut de son premier mari Astyanax, Molossus du second, et Cestrinus du dernier. Racine a fait d'Andromaque le sujet d'une des plus touchantes de ses pièces.

ANDROMAQUE, ou plutôt Andromachus, de Crète, médecin de l'empereur Néron, est moins connu par ce titre que par l'invention de la *thériaque*, qu'il chanta en vers grecs élégiaques, adressés à Néron. Moïse Charas publia une traduction de ce poème curieux en 1668, in-12. Andromaque introduisit un usage inconnu avant lui, en prenant le titre d'Archiater, ou premier médecin des empereurs. [Galien inséra le poème d'Andromachus dans son *Traité de la thériaque*. — Andromachus, fils du précédent, fut aussi *Archiater* de Néron et écrivit sur la médecine.]

ANDROMÈDE, fille de Céphée et de Cassiope, s'étant vantée d'être plus belle que les Néréides, fut attachée par elles sur un rocher, où un monstre marin devait la dévorer. Persée la délivra, et devint son époux.

ANDRONIC Ier Comnène, était né en 1110, d'Isaac Comnène, troisième fils d'Alexis Ier. Il avait servi avec distinction sous Manuel Comnène, qui le fit mettre aux fers pour crime de rébellion. Ayant recouvré par des moyens extraordinaires, sa liberté et ses premières dignités, il enleva l'empire de Constantinophe à Alexis II, son pupille, qu'il fit étrangler en 1183. Il commença son règne par des cruautés inouïes contre les habitants de Nicée. Au siége de Pruse, il se distingua par des inhumanités encore plus singulières. Il faisait couper aux uns les pieds ou les mains, ou crever les yeux, et il s'amusait sur d'autres, en ne leur coupant qu'un pied ou une main, ou en ne leur arrachant qu'un œil. Ses sujets, indignés qu'il souillât la majesté du trône, par ses barbaries, transportèrent la couronne sur la tête d'Isaac l'Ange. Andronic prit la fuite; mais le peuple l'ayant atteint, le lia à un poteau dans la grande cour du palais, et lui rendit ce qu'il avait fait aux autres. On lui brisa les dents, on lui arracha les cheveux, on le pendit par les pieds, on le mutila; enfin des soldats italiens le percèrent de plusieurs coups, et mirent fin à ses tourments, le 11 septembre 1185. « Ainsi périt (dit un historien) un des plus abominables » princes dont l'histoire fasse » mention. Sa seule figure représentait si bien l'atrocité de son » caractère, que l'empereur Manuel en avait présagé tout le » mal qu'il ferait à l'empire. Il » avait le regard farouche, l'œil » et le sourcil d'un homme abîmé dans ses pensées atrabilaires » et ses projets sinistres, la démarche altière, les manières » artificieuses quand il s'observait, mais hors de là, farouches et brutales. » On a cherché à lui trouver quelques bonnes qualités; on a observé qu'un jour il diminua quelques impôts; mais pourquoi affaiblir l'horreur et la haine que la postérité a conçues envers les princes vicieux et cruels? A quoi bon étaler quelques opérations utiles

dans une longue suite d'excès détestables? Quel est le monstre qui n'ait fait quelque bien? Quand Néron faisait servir de falots les chrétiens enduits de poix, on voyait clair dans les rues de Rome. Si quelque chose peut diminuer l'horreur que le nom d'Andronic inspire, c'est qu'il parut soutenir son malheur avec une fermeté chrétienne, et ne dit autre chose, dans la continuité de ses tourments, que ces paroles édifiantes: *Seigneur, ayez pitié de moi.* Merveille bien consolante de la divine miséricorde, si dans ces derniers moments il perdit l'habitude de feindre et de jouer la religion. [Andronic joignait la cruauté à l'hypocrisie: quand, après la mort de l'empereur Manuel, il revint à Constantinople, il montra le plus grand dévoûment pour Alexis II, et lors du couronnement du jeune empereur, il le porta sur les épaules à l'église de sainte-Sophie; en même temps il inondait Constantinople de sang, faisait empoisonner la princesse Marie, sœur d'Alix, et peu de jours après il obligea ce même prince à signer l'arrêt de mort de sa mère. Peu de temps après, il fit étrangler Alexis lui-même, s'empara de l'empire, contraignit Agnès de France, veuve d'Alix, à se marier avec lui, lors même qu'il entretenait un commerce illicite avec ses nièces, Théodore et Eudoxie: la première avait déjà été la concubine de son autre oncle l'empereur Manuel.]

ANDRONIC II Paléologue, né vers l'an 1258, de Michel VIII, succéda à son père en décembre 1282. Son règne est fameux par les invasions des Turcs dans l'Empire; il leur opposa les armes des Catalans, qui firent encore plus de dégâts que les Musulmans. Andronic, connaissant sa faiblesse, associa au trône son fils aîné Michel IX, en 1294. Ce prince étant mort, en 1320, Andronic le Jeune, son fils, partagea l'autorité avec son aïeul, dont les manières dures l'engagèrent à se révolter. Il se rendit maître de Constantinople en mai 1328, fit descendre Andronic le Vieux du trône, et lui donna le palais impérial pour prison. L'empereur détrôné aima mieux s'enfermer dans un monastère, où il finit ses jours en 1332. Ce prince avait surtout les défauts opposés au génie de Michel, un esprit léger, une âme dépourvue de toute élévation, une faiblesse pitoyable, une dévotion imbécile qui allait jusqu'à la superstition et au ridicule. La première chose qu'il fit en montant sur le trône fut de s'abandonner à la conduite de la princesse Eulogie sa tante, autre tête malsaine, vraie dévote de secte, et toujours l'arc-boutant du schisme, malgré le bannissement où l'avait réduite l'empereur son frère. Elle flatta surtout l'imbécillité de son neveu, en affectant de pleurer d'une manière inconsolable sur le sort de l'empereur défunt: parce qu'étant mort, disait-elle, dans l'hérésie des latins, il avait indubitablement encouru la damnation éternelle. Elle fut secondée par Théodore Musalon, grand chancelier et grand fourbe, qui, ayant toujours été schismatique opiniâtre dans l'âme, et catholique simulé sous le dernier règne, fit tout ce qu'on peut attendre de la lâcheté et du fantôme de religion qui flottait ainsi à tout vent de fortune. Livré à ces deux guides, Andronic demanda et subit la pénitence publique, pour avoir souscrit à

la réunion avec les latins. Le reste des affaires allait à proportion, et l'état futaussi mal en ordre que l'Église. Andronic chargea son peuple d'impôts pour acheter la paix. Il altéra tellement la monnaie, qu'elle n'eut plus de cours chez les étrangers; ce qui fit tomber le commerce et languir l'empire. Enfin, en laissant dépérir la marine, il donna lieu aux Génois et aux Vénitiens de faire des descentes jusqu'au port de Constantinople, età d'autres nations de faire des incursions dans la Thrace. [Le templier Flor (*V.* ce nom) vint d'Espagne avec une armée de Catalans au secours d'Andronic II. Il battit les Turcs, délivra l'empire, et eut en récompense la main de la nièce d'Andronic et le titre de *César*. Des courtisans envieux ayant excité des soupçons contre Flor dans le cœur faible et méfiant de l'empereur, celui-ci fit assassiner Flor et arrêter son lieutenant, le grand-duc Entenca. C'est alors que les Catalans, pour venger la mort de leur chef, ravagèrent les provinces de l'empire.]

ANDRONIC III Paléologue (ou Andronic le Jeune), petit-fils du précédent, eut plus de vertus et de talents que son aïeul. Forcé de quitter Constantinople par suite d'une aventure galante, où périt son frère Manuel Despote, et par les dégoûts que lui donnait Andronic le Vieux, il leva une armée, mais il ne s'en servit que pour combattre les Bulgares, et pour amener son aïeul à une réconciliation. De retour à Constantinople, ayant eu encore à souffrir de nouveaux désagréments, il en partit derechef, revint, s'empara de la ville, et éloigna du trône le vieil et soupçonneux Andronic. Devenu maître absolu de l'empire, il se fit craindre de ses ennemis et chérir de ses sujets. Guerrier habile, protecteur de l'innocence, père de son peuple, il diminua les impôts et fut accessible dans tous les temps au pauvre comme au riche. Malgré sa valeur, il ne put empêcher les progrès des Turcs, qui s'approchèrent de Constantinople, en transférant le siége de leur monarchie de la ville de Pruse, dans celle de Nicée. Une fièvre maligne enleva ce prince à ses sujets, qui le chérissaient, en juin 1341. Il avait 45 ans, et en avait régné seul environ treize. L'abbé Langlet, dans ses *Principes de l'histoire*, l'appelle mal à propos Andronic II.

ANDRONIC Paléologue, fils aîné de l'empereur Jean V, fut associé par son père à la puissance souveraine, vers l'an 1355. Ce prince, d'un caractère perfide, d'un esprit inquiet, voulut détrôner son père, qui lui fit d'abord crever un œil, et qui l'obligea ensuite de renoncer à l'empire eu 1373, et de céder ses droits à son frère Manuel. Après son abdication, il finit obscurément ses jours dans le lieu où il avait été exilé.

ANDRONIC, de Cyrrhestes, architecte et astronome à Athènes, construisit en marbre une tour octogone, appelée la *Tour des Vents*, et graver, sur chaque côté, des figures qui représentaient les huit vents principaux. Un triton d'airain, tournant sur son pivot avec une baguette à la main, la fixait sur le vent qui soufflait. Les coqs de nos clochers sont venus de là. Vitruve rapporte ainsi les noms de ces vents désignés par Andronic : *Solanus*, *Eurus*, *Auster*, *Afri-*

cus, *Favonius*, *Corus*, *Septentrio* et *Aquilo*. Cette tour subsiste encore], et sert de mosquée à des derviches. [Chacune des faces de cet édifice, qui est enterré d'environ 12 pieds, avait aussi un cadran. On croit que ce monument renfermait une *clepsydre* ou horloge à eau.]

ANDRONIC ou ANDRONICUS (Livius Andronicus), le plus ancien poète comique latin, florissait sous le consulat de Claudius Centho, l'an 239 avant J.-C. Sa première pièce fut représentée alors. Les acteurs, dans les commencements de l'art du théâtre, montaient sur des tréteaux. Il jouait lui-même dans ses pièces, et l'on dit que s'étant enroué, il fit réciter ces vers par un esclave, tandis qu'il faisait les gestes : ce fut l'origine de la pantomime chez les Romains. Ce qui nous reste des pièces d'Andronic ne nous fait pas regretter ce qui en a été perdu. Son style était grossier, ainsi que son siècle. On trouve quelques-uns de ces fragments dans les *Comici latini*, Lyon, 1603, Leyde, 1520, et dans le *Corpus poetarum* et la *Collectio pisaurensis*.

ANDRONIC, commandant des armées d'Antiochus Epiphanes, dans la Judée, fit tuer en trahison le souverain sacrificateur Onias; mais la mort de ce saint homme fut vengée par Antiochus, qui fit tuer Andronic dans le même lieu où il avait commis le meurtre, l'an 166 avant J.-C.

ANDRONIC, de Rhodes, philosophe péripatéticien, vivait à Rome du temps de Cicéron, 63 ans avant J.-C. Il fit connaître le premier dans Rome les ouvrages d'*Aristote*, que Sylla y avait apportés. On trouve *Andronici Rhodii et Ethicorum Nichomacheorum paraphrasis*, grec et latin, Cambridge, 1679, in-8°, qui se joint aux auteurs *cum notis variorium*, Mais un manuscrit de la bibliothèque royale, cité par Sainte-Croix, désigne Héliodore de Pruse comme l'auteur de cette paraphrase.

ANDRONIC, parent de saint Paul, et compagnon de ses liens Il était considéré parmi les apôtres et avait embrassé la foi de J.-C. avant saint Paul. On dit qu'il souffrit le martyre à Jérusalem avec Junie sa femme. — Un autre Andronic fut mis à mort avec saint Probus et saint Taraque, durant la persécution de Dioclétien en 304. Leurs *Actes* sont un des plus précieux monuments de l'antiquité. Voyez *Acta sincera* de D. Ruinart, pag. 419; Tillemont, t. 5, pag. 285.

ANDRONIC, chef de la secte des andronicièns, avait adopté les erreurs des sévériens. Ces sectaires croyaient que la partie supérieure des femmes était l'ouvrage de Dieu, et la partie inférieure l'ouvrage du Diable.

ANDRONIC, de Thessalonique, un des savants qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople, enseigna la langue grecque à Rome, à Florence et à Paris, du temps de Louis XI. Il mourut en 1478. [Andronic eut pour disciples Politien, Pannonius et Valla. Il a laissé un *Traité des passions*, en grec, imprimé en 1593, in-8°; et, à la suite de la paraphrase, des *Morales à Nicée*, 1617-1673.

ANDROUET DU CERCEAU (Jacques), fameux architecte de la fin du XVIe siècle, est auteur de plusieurs ouvrages sur son art. Il continua, par ordre de Henri IV, en 1596, la grande galerie du Louvre à Paris. Le Pont-

Neuf, les hôtels de Sully, de Mayenne, des Fermes, de Carnavalet, etc., etc., sont de lui. Il mourut dans les pays étrangers, où il s'était retiré pour exercer plus tranquillement la religiou calviniste qu'il avait embrassée. On a de lui: 1° *Architecture*, 1559, in-fol., réimprimée en 1611; 2° *Les plus excellents bâtiments de France*, 1576; 3° *Leçons de perspective*, Paris, 1576, in-fol.

ANDRY (Nicolas), surnommé *Boisregard*, né à Lyon en 1658, d'abord professeur de philosophie à Paris au collége des Grassins, ensuite au collége royal, et doyen de la faculté de médecine, est auteur de plusieurs ouvrages de littérature qui ne lui ont pas survécu. Il est auteur des *Sentiments de Cléarque sur les Dialogues d'Eudoxe et de Philante*. Ce médecin avait un caractère aigre et porté à la satire. Il eut des démêlés très vifs avec Hecquet sur la saignée. Entêté de la ridicule prééminence de la médecine sur la chirurgie, il employa une partie de sa vie et tout son crédit à persécuter et à humilier les chirurgiens de son temps. Ayant été associé à la compagnie du *Journal des savants*, depuis augmentée de deux autres médecins, il en fit, de concert avec ses confrères, un répertoire qui ne pouvait être utile qu'à eux. Cet ouvrage, livré à la faculté, allait mourir, lorsque l'abbé des Fontaines le ressuscita vers l'an 1724. Nous avons d'Andry: 1° un bon *Traité de la génération des vers dans le corps humain*, in-12; 2° un autre intitulé: *l'Orthopédie, ou l'art de prévenir et de corriger dans les enfants les difformités du corps;* 3° *Traité des aliments du carême*, 1713, 2 vol. in-12; 4° *Remarques sur la saignée, la purgation et la boisson*, 1710, in-12; 5° *La prééminence de la médecine sur la chirurgie*, in-12, 1728, etc. Il mourut en 1742, âgé de 84 ans. [M. Barbier cite les deux ouvrages suivants, qu'Andry écrivit dans sa jeunesse, savoir: 6° une Traduction du *Panégyrique de Théodose le Grand*, par Pacatus, 1687; 7° Des *Réflexions ou Remarques critiques sur l'usage présent de la langue française*, 1692.]

ANEAU (Barthélemi), fut principal du collége de la Trinité à Lyon. En 1565, une pierre fut jetée d'une fenêtre de ce collége, sur le prêtre qui portait le S. Sacrement en procession le jour de la Fête-Dieu; les catholiques, irrités de cette action, entrèrent sur-le-champ dans le collége, et ayant trouvé Aneau, qu'on regardait comme un calviniste secret, l'assommèrent et le mirent en pièces. On a de lui des *Chants royaux;* un *Mystère de la Nativité*, 1559, in-8°; *Lyon marchand*, satire française, 1542, in-16; et plusieurs autres ouvrages en vers et en prose. Les curieux recherchent son *Alector ou le Coq, histoire fabuleuse*, Lyon, 1560, in-8°.

ANGE DE CLAVASIO, franciscain génois, mort à Coni, en Piémont, l'an 1495, est auteur d'une Somme de cas de conscience avec le titre de *Summa angelica*, Venise, 1487, in-fol. Benoît XIV a approuvé le culte qu'on rendait à ce saint religieux.

ANGE-ROCCA. *Voy.* ROCCA.

ANGE DE S. JOSEPH (Le P.), carme déchaussé de Toulouse, dont le vrai nom était *La Brosse*, resta long-temps dans la Perse en qualité de missionnaire apos-

tolique : le séjour qu'il fit dans ce royaume lui donna lieu d'en apprendre la langue. Cette connaissance l'engagea d'entreprendre une traduction latine de la *Pharmacopée persane*, qui vit le jour à Paris en 1681, in-8°. Le docteur Hyde attribue cette traduction au père Matthieu. Il y a encore de lui, *Gazophylacium linguæ Persarum*, Amsterdam, 1684, in-fol.; ouvrage recommandable par la justesse des remarques et par divers traits historiques, quoique défiguré par d'assez nombreuses inexactitudes. L'auteur y explique les termes en latin, en français, et en italien, pour rendre son livre d'un usage plus général aux nations les plus éclairées de l'Europe. Il avait été provincial de son ordre en Languedoc, et mourut à Perpignan l'an 1697.

ANGE DE SAINTE ROSALIE, augustin déchaussé et savant généalogiste, naquit à Blois en 1655, et mourut à Paris en 1726. Il préparait une nouvelle édition de l'*Histoire de la maison de France, et des grands officiers de la couronne*, commencée par le P. Anselme, lorsqu'il fut subitement frappé de mort, laissant après lui la mémoire d'un savant laborieux. Le P. Simplicien, son associé dans co travail, la publia en 9 vol. in-fol., Paris, 1726-1733, avec les corrections et additions de M. du Fourny. Le P. Ange a aussi composé l'*État de la France*, en 5 vol. in-12. Son nom de famille était Vaffard. Il y a des inexactitudes dans l'*Histoire de la maison de France* : mais quel ouvrage de ce genre en est exempt? C'est d'ailleurs un répertoire très utile pour l'histoire de France, et qui a demandé bien des recherches.

ANGEL (Le baron de Saint-). *Voy.* Baloufeau.

ANGELE-MERICI ou ANGÈLE DE BRESSE, institutrice des Ursulines, naquit à Dezenzano, sur le lac de Garde, fonda cet ordre en 1537, et mourut en 1540, en odeur de sainteté, âgée de 34 ans. Son institut, consacré à l'éducation des jeunes filles, se répandit bientôt dans l'Europe. Il y en a plusieurs couvents en France. Elle a été béatifiée en 1770, et sa *Vie* a été publiée en 1 vol. in-12. Il y en a une autre en italien. Bresse, 1600, in-4°. *Voy.* Bus.

ANGELI (Pierre degli), ou Angelico, célèbre littérateur et poète latin, né en 1517 à Barga, petite ville de la Toscane, d'où il a été communément surnommé *Bargeo*. Tandis qu'il étudiait à Bologne, quelques vers satiriques qu'il fit contre le mari d'une dame de distinction de cette ville, dont il était amoureux, l'obligèrent à s'en éloigner. Il se rendit à Venise où il fut généreusement accueilli par l'ambassadeur de France, qui l'occupa pendant trois ans à corriger les manuscrits grecs qu'il faisait copier par ordre de François Ier. Un autre ambassadeur français l'emmena à Constantinople, et visita avec lui l'Asie mineure et la Grèce. En 1543, il se trouvait sur la flotte que, sous les ordres de Barberousse, le Grand-Seigneur envoyait contre l'empereur Charles-Quint. Il se trouva au siége de Pise par les Français. Un duel dans lequel il tua son adversaire l'obligea encore à fuir; et étant arrivé à Gênes, il reçut des secours du célèbre marquis del Vasto, général de Charles-Quint. [Après avoir enseigné pendant quelque temps les langues grecque et la-

tire à Reggio en Lombardie, sa réputation le fit appeler à Pise par Côme Ier, duc de Florence, pour y professer les belles-lettres. Il occupa cette chaire pendant plusieurs années avec beaucoup de succès, et passa ensuite, dans la même université, à une autre où s'enseignaient la morale et la politique d'Aristote.] En 1554, durant la guerre de Sienne, Pierre Strozzi s'étant approché de Pise avec son armée, la ville se trouva sans défense. Ce professeur, qui n'avait pas moins de courage que de savoir, rassembla tous les écoliers de l'université, se mit à leur tête, et les encouragea si bien par son exemple, qu'il tint l'armée ennemie en respect, et donna le temps au duc de Florence d'y envoyer du secours. Le cardinal Ferdinand de Médicis l'appela à Rome en 1575, et l'emmena à Florence quand il fut proclamé grand-duc. Chargé d'honneurs et de richesses, il se retira à Pise, où il mourut en 1596, âgé de 79 ans. Angeli est principalement connu par deux poèmes latins. L'un, qui a pour titre : *Cynegeticon, ou de la chasse*, en 6 livres, fut imprimé, avec ses poésies, en 1568, in-8°. Il en conçut la première idée, et en forma le plan à une partie de chasse où il accompagna Henri II. Cet ouvrage, qui lui coûta 20 années de travail, est estimé. L'autre poème est intitulé : *Syrius, ou l'expédition de Godefroi de Bouillon* pour le recouvrement de la Terre-Sainte, en 12 livres, Florence, 1591, in-4°. M. Osmont le fait naître à Berges, et l'éditeur de Ladvocat à Barges : c'est une petite erreur, il faut lire Barga.

ANGELI (Bonaventure), né à Ferrare, et mort à Parme en 1576, est auteur de plusieurs ouvrages. Le plus connu est son *Histoire de la ville de Parme*, en italien, qui est recherchée lorsque certains passages sur Pierre-Louis Farnèse n'ont pas été cartonnés. Elle fut imprimée dans cette ville en 1591, in-4°. [On cite aussi du même auteur, 2° une *Description de la ville de Parme et de ses rivières*, 1590; 3° *De non sepeliendis mortuis*; 4° *Gli Elogi*, ou *les Eloges des héros de la maison d'Este*; 5° *Discorso*, ou *Discours sur l'origine des cardinaux*, 1565.]

† ANGELIS (Jérôme), né en 1567 à Castro-Giovanni, en Sicile, entra à l'âge de 18 ans dans la compagnie de Jésus, et fut envoyé en 1595, en qualité de missionnaire aux Indes et au Japon. Une violente tempête ayant jeté le vaisseau sur lequel il montait, sur les côtes du Brésil, il fut fait prisonnier par des corsaires, et amené en Angleterre. Il fut délivré presque aussitôt après, retourna en Portugal, se fit ordonner prêtre, et repartit pour le Japon, où il arriva en 1602. Il s'était déjà signalé par des conversions éclatantes, lorsqu'en 1614, un édit du souverain proscrivit les missionnaires jésuites dans toute l'étendue de ses états. Le zèle d'un apôtre de J.-C. ne fait que s'accroître par les obstacles et les persécutions: Angélis obtint de ses supérieurs la permission de quitter l'habit de son ordre, et continua de prêcher la foi dans les différentes provinces de l'île. Il porta ses pas à Meaco, à Osacka, etc., où il restait à peine 1,000 chrétiens que l'on y avait relégués, et dans peu de temps on en compta 11,000. Quand la persécution de

1623 éclata dans le Japon, Angelis, pour délivrer son hôte que sa charité à recevoir le ministre de Dieu allait conduire à l'échafaud, reprit les habits de son état, et se présenta courageusement devant les tyrans, qui le firent périr par le supplice du feu, le 24 septembre de cette même année. On apprend de l'auteur de la *Bibliothèque des jésuites*, que ce laborieux missionnaire avait écrit une *Courte relation du royaume d'Yesso.* Une de ses lettres, sur le même sujet, se trouve dans l'histoire de ce qui s'est passé dans le royaume de la Chine et du Japon, tirée des lettres écrites de 1619 à 1621, traduite de l'italien, par Pierre Morin, in-4°. Angelis mourut à la cinquante-sixième année de son âge, après avoir passé 22 ans au Japon.

† ANGELIS (Alexandre), était né à Spolette; il entra chez les jésuites en 1581, professa successivement la philosophie et la théologie, jusqu'à ce que le cardinal Serra l'appela auprès de lui à Florence pour y mettre à profit ses talents. Il y mourut en 1620, âgé de 58 ans, après avoir laissé un ouvrage en cinq livres, contre les astrologues, imprimé pour la seconde fois à Rouen, 1615, in-4°. Il avait commencé aussi des *Commentaires* sur la philosophie et la théologie universelle, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

† ANGELIS (François-Antoine), jésuite aussi comme les deux précédents, naquit à Sarrente en 1567. En 1602, il alla prêcher l'Évangile dans l'Inde, et deux ans après en Éthiopie, où il demeura dix-huit ans. Les fruits de son zèle ne se bornèrent pas à son séjour dans ce pays; il traduisit dans une des langues de l'Éthiopie plusieurs ouvrages, entre lesquels on remarque les *Commentaires de Maldonat* sur l'Évangile de saint Matthieu, et sur celui de saint Luc. Il mourut en 1623. — Un autre ANGELIS (Martin), né à Spolette en 1558, professa pendant 16 ans la philosophie et la théologie, et mourut en 1597, âgé de 39 ans. Il avait composé des *Commentaires* sur la plupart des livres d'Aristote et la Somme de saint Thomas, ainsi que des *Notes* sur les Épîtres de saint Paul.

† ANGELIS (Dominique), d'une famille noble et distinguée de la terre d'Otrante, naquit à Lecce en 1675. Appelé à Naples par un de ses oncles, il y perfectionna par l'étude des sciences et de la littérature les connaissances qu'il avait acquises dans sa patrie. Les lois, la géométrie et surtout la philosophie cartésienne, fort en vogue alors, firent l'objet de tous ses soins. Envoyé bientôt après en Espagne à la suite d'un régiment français en qualité de chapelain, il passa par Paris, où la réputation de ses talents l'avait devancé, et où Louis XIV, lorsqu'il lui fut présenté, le nomma son historien. Il fut arrêté par les miquelets dans les Pyrénées, et remis en liberté peu de temps après. A son retour à Rome, le pape le nomma chapelain de l'armée pontificale, qui faisait alors une expédition sur les frontières. En 1710, il obtint un canonicat à Lecce sa patrie, et plusieurs autres fonctions, qu'il exerça fort honorablement : il était de plusieurs académies, et mourut à Lecce même en 1718, encore à la fleur de son âge. On a de lui, 1° *Della patria d'En-*

nio, Rome, 1701, in-8°; Naples, 1712 : dissertation qui tend à prouver que la patrie d'Ennius est Ruodia, à deux milles de Lecce, et non pas Rudia, près de Tarente, comme un auteur de son temps l'avait prétendu. Danville est de son avis. 2° *Discorso istorico, in cui si tratta dell' origine e della fondazione della città di Lecce, etc.* Lecce, 1705, in-4°; 3° *Le vite de' letterati salentini, parte prima*, à Naples, sous le faux titre de Florence, 1710, in-4°. Angelis a composé d'autres ouvrages, mais qui sont d'un moindre intérêt.

ANGELICO (Jean), dominicain et peintre, naquit à Fiésole. Le pape Nicolas V lui donna sa chapelle à peindre, et lui offrit l'archevêché de Florence pour récompenser sa modestie et ses talents; mais ce religieux le refusa. On dit qu'il laissait toujours quelques fautes grossières dans ses meilleures compositions, de peur que son amour-propre ne fût trop flatté des louanges qu'on lui aurait données. Il ne peignit jamais que des tableaux de dévotion. Il mourut en 1455, à 68 ans.

ANGELONI (François), historien et antiquaire du 17e siècle, né à Terni, dans le duché de Spolette, et mort à Rome en 1652. Son principal ouvrage est une *Histoire auguste par les médailles, depuis Jules-César jusqu'à Constantin le Grand*, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1685, in-fol. Il est encore auteur d'une *Histoire de Terni*, sa patrie, imprimée en 1646, in-4°, qui n'est pas commune. On lui a attribué assez généralement l'ouvrage intitulé : *Il Bonino, ovvero avertimenti al Tristano, intorno gli errori nelle medaglie del primo tomo de' suoi Commentarii istorici*, in-4°; mais il est prouvé qu'il est de J.-P. Bellori, neveu et disciple d'Angeloni. [Angeloni a écrit aussi des épîtres et des comédies, dont deux ont été imprimées : 1° *Gl' Irragionevoli amori*, Venise, 1611, in-12; 2° *La Flora*, Padoue, 1614, in-12. Ses principales épîtres sont, *Lettere di buone feste, scritte da principe a principe*. Ce sont des lettres écrites par l'auteur au nom du cardinal Aldobrandini à divers princes aux fêtes principales de l'année, suivant l'usage des Italiens. Elles font regretter vingt volumes de lettres qui n'ont point encore vu le jour.]

ANGENNES (Charles), d'une ancienne maison du Perche, est plus connu sous le nom de cardinal de Rambouillet. Il obtint l'évêché du Mans de Charles IX, et la pourpre de Pie IV, auprès duquel il avait été envoyé en ambassade. Sixte-Quint lui donna le gouvernement de Corneto. Il y mourut en 1587, à 56 ans, de poison, suivant quelques-uns. Ce prélat, propre aux grandes affaires, avait paru avec éclat au concile de Trente. Ce fut sous son épiscopat que les calvinistes prirent la ville du Mans, et pillèrent l'église cathédrale de Saint-Julien.

ANGENNES (Claude), frère du précédent, né à Rambouillet, en 1538, devint conseiller-clerc au parlement de Paris, en 1565. Envoyé, trois ans après, vers Côme de Médicis, grand-duc de Toscane, il fut honoré du titre de conseiller d'état, et nommé évêque de Noyon en 1577, puis du Mans en 1588, à la place de son frère Charles. Il y établit un séminaire, et y mourut en 1601, aimé et respecté. On a de lui une

Lettre contre l'action de Jacques Clément, 1589, in-8° : elle est jointe à une *Réponse* d'un docteur en théologie, qu'on croit être Jean Boucher. [Il a également publié une *Remontrance du clergé de France*, 1585, in-8°. Une seconde, 1589, idem, *Avis de Rome*, tirés des Lettres de l'évêque du Mans à Henri de Valois, 1589, in-8°. Dans cet écrit, l'auteur se prononce fortement contre Henri III. Enfin une *Lettre à Henri III*, dans laquelle il lui rend compte de sa mission à Rome, relative à la mort du cardinal de Guise.]

ANGERONNE, déesse du silence, était représentée avec un doigt sur la bouche.

ANGERS (François d'), capucin de la province de Paris, joignait aux vertus attachées à sa profession, un amour ardent pour les lettres. L'on a de lui, entre autres ouvrages : 1° *Historia missionis capucinorum ad regnum Marochii in Africâ, etc.*, Madrid, 1644, in-8° ; 2° *Vita Patris Josephi Leclerc, capucini*, Paris, 1645, in-4°.

ANGILBERT (Saint), neustrien, étudia avec Charlemagne sous Alcuin, qui lui fut attaché comme un père l'est à son fils. Charlemagne lui donna Berthe sa fille, le fit gouverneur de la France maritime, depuis l'Escaut jusqu'à la Seine, et ministre principal de Pepin son fils, qu'il avait fait couronner roi d'Italie. Angilbert quitta le ministère et sa femme, pour se faire moine, en 790, dans le monastère de Centule ou de Saint-Riquier, dont il devint abbé peu d'années après. Il fut obligé de sortir très souvent de son monastère, pour des intérêts d'état, ou pour des affaires ecclésiastiques. Il fit quatre voyages à Rome. Dans le dernier, il accompagna Charlemagne, qui l'appelait son Homère. Il le vit couronner empereur d'Occident, et mourut l'an 814. Nous n'avons de lui que peu d'ouvrages : ce sont des *poésies*. On en trouve quelques-unes dans le *Recueil des historiens de France*, dans Alcuin, dans le *Spicilège*. On a aussi l'Histoire qu'il a écrite de son monastère. L'ouvrage d'Angilbert, 1741, in-8°, intitulé, *Histoire des premières expéditions de Charlemagne, pendant sa jeunesse et avant son règne*, composé pour l'instruction de Louis le Débonnaire, n'est qu'un roman rédigé par Dufresne de Francheville. (*Voyez* le *Dictionnaire des anonymes*, tom. 4, pag. 73.)

ANGIOLELLO (Jean-Marie), naquit à Vicence, dans les états de la république de Venise. Ayant été fait esclave, il suivit en Perse, l'an 1473, Mahomet II, dont il écrivit la *vie*. Ce sultan récompensa l'auteur, et accueillit bien l'ouvrage. Il écrivit aussi en abrégé la vie d'Ussemi-Cassan, roi de Perse, sous le titre de *Breve narrazione della vita e fatti del signor Ussum-Cassano, re di Persia*, insérée dans le second volume des voyages publiés par Ramusio, Venise, 1559, in-fol.

ANGITIA, ou ANGERONA, fille d'Æta, roi de Colchide, sœur de Médée, passe pour la première qui ait découvert les herbes vénéneuses, ou les poisons tirés des plantes et des animaux. D'autres prétendent qu'Angitia ou Anguitia était Médée elle-même, appelée ainsi d'*Anguis*, parce qu'elle enchantait les serpents pour en tirer le venin. Quoi qu'il en soit, on dit que c'est d'Angitia que les Mar-

ses, peuple d'Italie, avaient appris l'art de charmer les serpents, art qu'on a long-temps regardé comme chimérique, et que Voltaire a été surpris de trouver exprimé dans le psaume 57 : *Furor illis secundum similitudinem serpentis, sicut aspidis surdæ et obturantis aures suas, quæ non exaudiet vocem incantantium, et venefici incantantis sapienter.* Mais cet art, quel qu'il soit, est très réel, indépendamment des charmes magiques, dont il ne faut pas nier la possibilité. (*Voyez* Le Brun.) C'est une chose certaine que les Américains charment les serpents, et la race des psylles se trouve encore en Afrique. On en voit en Égypte qui manient tous les jours des vipères et les serpents les plus redoutés, sans en craindre ni en ressentir aucun mal. On trouve dans les *Essais historiques sur l'Inde*, la relation d'un témoin oculaire, qui prouve la même chose. « Il serait, dit-» il, presque impossible de croire » qu'il y a dans l'Inde des hom» mes dont le talent consiste à » apprivoiser les serpents les » plus dangereux, et même à les » faire danser au son d'un instru» ment, si ce fait n'était appuyé » sur les témoignages les plus » authentiques. Il n'a pas fallu » moins que l'évidence pour » vaincre mon incrédulité. Tous » ceux qui ont séjourné quelque » temps sur les côtes de Coro» mandel ou de Malabar ont pu » jouir du même spectacle. Voici » celui dont j'ai été témoin ocu» laire, ainsi que plusieurs de » mes camarades. L'armée fran» çaise était campée dans l'en» ceinte de la fameuse pagode » de Cangivaron, à trente lieues » environ de Pondichéry. Un » matin, comme nous nous dis» posions à sortir de la pagode, » nous vîmes arriver un homme » qui portait deux paniers ronds » au bout d'une perche, et qui » nous demanda en langue arabe » si nous voulions voir danser des » serpents. J'engageai mes cama» rades à accepter la proposition » de l'Indien. Cet homme, après » avoir préludé quelque temps » avec son instrument, qui, » pour le son et la forme, res» semblait au flageolet, décou» vrit les paniers. Aussitôt les » serpents se dressèrent, et se » mirent à balancer leurs têtes en » cadence, pendant que leur » conducteur jouait différents » airs. Dès que l'instrument cessa » de se faire entendre, ils se re» plièrent en rouleau dans leurs » paniers, et l'Indien les couvrit » sur-le-champ. Comme nous lui » donnions quelques pièces d'ar» gent, nous remarquâmes qu'il » regardait avec surprise du côté » de la petite chambre qui était » dans le fond du portique, et » dont l'entrée était embarrassée » par une touffe de grandes her» bes. Nous lui demandâmes quel » pouvait être l'objet de son » étonnement. Il s'avança, et, » après avoir considéré de plus » près la nature de ces herbes, » il revint, en nous disant que » si nous voulions lui donner « une pagode d'or, il ferait » sortir en notre présence un » serpent de ces herbes par le » charme de son instrument; » nous y consentîmes. Cet hom» me s'arma d'un bâton qu'il mit » sous son bras, et commença à » jouer de son instrument, en » s'avançant insensiblement vers » les herbes. Nous nous retirâ» mes tous derrière lui, afin » qu'aucun de ses mouvements

» ne nous échappât. Au bout de » dix à douze minutes, comme » il enflait par degrés les sons de » son flageolet, nous distinguâmes le sifflement d'un serpent, » et bientôt nous vîmes paraître » sa tête au-dessus des herbes. » Alors l'Indien s'approcha doucement; et comme l'animal parut prêt à s'élancer sur lui, il » prit le bâton qu'il tenait sous » le bras, et entortilla le serpent » avec une adresse surprenante; » ensuite il le saisit au cou, qu'il » tint serré, et présenta à l'animal un petit morceau de » drap écarlate avec lequel il lui » creva la vessie que la plupart » des serpents ont dans la bouche, et qui contient leur venin. Cette opération faite, il » mit le serpent dans un des paniers, en nous assurant que, » sous peu de jours, il serait » aussi apprivoisé que les autres. » Il est à remarquer que si l'on » mettait une gousse d'ail dans » les paniers, les serpents ne » danseraient pas, tant qu'ils en » sentiraient l'odeur; sans doute » par l'antipathie qu'ils ont pour » cette plante. Ces serpents sont » ordinairement de ceux que les » Portugais ont nommés *Cabra* » *de capelo*, parce qu'ils ont au-» dessous de la tête, qui est petite, un cou fort large, qui » forme une espèce de chaperon. »

ANGOULÊME (Aymar, comte d'). *Voyez* l'article d'AYMAR, dans lequel il est parlé des possesseurs du comté d'Angoulême.

† ANGRAN D'ALLERAY (Denis-François), naquit à Paris, en 1715, d'une famille distinguée dans la magistrature et depuis long-temps remarquable par de grandes vertus. Il fut d'abord conseiller au parlement en 1735, procureur-général au grand conseil en 1746, et lieutenant civil au châtelet en 1774. Le châtelet, dont les attributions s'étendaient sur toute la France, et qui était le premier tribunal dans le second ordre des juridictions, avait toujours eu pour chefs des magistrats du mérite le plus éminent. Le profond savoir de M. d'Alleray, la sagacité de son esprit, la sagesse et la maturité de son jugement ne firent point regretter ses dignes prédécesseurs. Ce respectable magistrat présente un de ces caractères si justement vénérés dans les temps anciens, auxquels sa simplicité, sa vertu, sa modestie et sa piété, semblent se rattacher. Dans l'intérieur de sa maison, dans ses relations sociales, dans l'exercice de ses fonctions, M. d'Alleray retraçait ces mœurs antiques de la magistrature française, qui mérita pendant plusieurs siècles d'être nommée le sacerdoce politique de nos institutions. Placé sur un théâtre moins élevé que les Molé, les Lamoignon, les d'Aguesseau, il rappela dans l'emploi honorable qu'il exerçait les qualités augustes de ces grands hommes. Il se montra non-seulement l'arbitre des intérêts des particuliers, mais il voulut encore être le conciliateur des familles. Dans le secret de son cabinet, il accueillait toutes les douleurs, toutes les confidences, jugeait, consolait, et renvoyait les plaideurs meilleurs et plus heureux. Un trait qui a fourni à M. Chastenet-Puységur le sujet d'une comédie en 3 actes, intitulée *Le juge bienfaisant*, honore à jamais M. d'Alleray. Dans l'hiver de 1787, les gardes du commerce avaient arrêté un malheureux pour une somme

assez considérable : il était père d'une nombreuse famille et son unique soutien. La justice ne pouvait soustraire cet infortuné à la condamnation légale, mais l'humanité du juge attendait le condamné en prison ; et quand il y arriva, il trouva M. d'Alleray, le paiement de sa dette et sa liberté. L'inaltérable amour de ce magistrat pour le bien le portait encore à ouvrir deux fois par semaine un cours en faveur des jeunes conseillers auxquels il remarquait le plus de talents; c'est là que l'on voyait briller toute l'étendue de ses connaissances, et si une sorte de lenteur semblait caractériser les opérations de son esprit aussi juste que son cœur était pur, tous les jeunes gens, attentifs malgré leur vivacité naturelle, puisaient dans ses entretiens des définitions claires, des applications heureuses, des notions précises du juste et de l'injuste, qui se gravaient profondément dans leur pensée. En 1787, d'Alleray fut nommé conseiller d'état, et membre de l'assemblée des notables; et deux ans après, il fut appelé par le roi à présider une des sections de la noblesse aux états-généraux. Les membres le refusèrent pour président au commissaire du roi, afin d'assurer la liberté de leurs délibérations; mais la section le choisit elle-même pour la présider, en preuve de l'estime qu'elle lui portait : M. d'Alleray refusa, donna sa démission de lieutenant civil quelque temps avant la chute du parlement, et eut pour successeur M. Talon, qui fut loin de le remplacer. Pendant les orages révolutionnaires, il se retira au sein de sa famille, auprès de ses trois filles, qu'il avait toutes mariées très honorablement. Arrêté pendant la terreur, il fut conduit comme beau-père d'émigrés devant le trop fameux Fouquier-Thinville, accusateur public du tribunal révolutionnaire. Cet homme, ancien procureur au Châtelet, conçut, malgré sa férocité connue, le dessein de délivrer son ancien président, dont les vertus lui commandaient, comme malgré lui, le respect. Mais il fallait que M. d'Alleray niât qu'il eût envoyé des secours à ses gendres émigrés. Ce pieux et noble magistrat ne put se résoudre à conserver sa vie par un mensonge. « Ignorais-tu, lui dit avec » une émotion concentrée le » farouche Fouquier-Thinville, » la loi qui le défend ? — J'en » connais une plus sacrée, ré» pondit le vieillard, celle de la » nature, qui ordonne aux pères » de secourir leurs enfants ! » Cette noble et touchante réponse fut la cause de sa mort. M. d'Alleray porta sa tête sur l'échafaud à l'âge de 79 ans, le 18 avril 1794.

ANGRIANI (Michel), Bolonais, docteur de Paris, général des Carmes, mourut en 1416. Nous avons de lui un commentaire sur les Psaumes, qui a pour titre : *Incognitus in Psalmos*, 1626, 2 vol. in-fol.

ANGUIEN, ou plutôt ENGHIEN (Comte d'). *Voyez* FRANÇOIS DE BOURBON.

ANGUIER (Fançois et Michel), fils d'un menuisier de la ville d'Eu en Normandie, naquirent, le premier en 1604, le second en 1612, et se distinguèrent dans la sculpture. Après avoir étudié à Rome, ils embellirent Paris de leurs ouvrages. On a de François, *l'autel du Val-de-Grâce; la statue de Henri, duc de Rohan-Chabot, et le mau-*

solée de Henri, duc de Montmorency, décapité à Toulouse, qui passe pour le plus beau de ses ouvrages : on le voit toujours à Moulins. (*Voy.* MONTMORENCY HENRI II).—Et de Michel, *le Tombeau du commandeur de Sauvré, les ornements de la porte Saint-Denis, les figures du portail du Val-de-Grâce, le crucifix de marbre de la Sorbonne, l'Amphitrite, etc.* Le premier mourut en 1669, âgé de 65 ans ; et le second en 1686, à 74 ans.

ANGUILLARA (Jean-André dell'), excellent poète italien du XVI[e] siècle, naquit à Sutri en Toscane, vers l'an 1517. On a de lui, outre quelques *Odes*, *Satires*, etc., une tragédie d'*OEdipe*, et des notes sur le *Roland de l'Arioste*, une traduction des *Métamorphoses d'Ovide*, en stances de huit vers, mise par les Italiens, quoique très mal à propos, à côté de l'original. La meilleure édition est celle de Venise, par les Juntes, 1584, in-4°, avec de belles figures, et les *Remarques d'Orologi* et de *Turchi*.

ANICET (Saint), Syrien, fut élevé sur le siége de saint Pierre, l'an 157, après saint Pie. Il fut visité à Rome par saint Polycarpe de Smyrne. Ces deux grands hommes agitèrent ensemble plusieurs questions, qui faisaient alors du bruit dans l'Église. Ils discutèrent aussi la coutume où étaient les Asiatiques de célébrer la Pâque avec les Juifs, le quatorzième jour de la première lune qui se rencontre après l'équinoxe du printemps : mais tout se fit de part et d'autre avec la plus grande modération. La diversité de sentiments, par rapport à la célébration de la Pâque, ne rompit point les liens de la paix. Chacun s'en tint à ce qui se pratiquait dans son Église ; Anicet céda même à Polycarpe l'honneur d'offrir le sacrifice. Ce saint pape sut garantir son troupeau du poison de l'erreur, et conserver le dépôt de la foi dans toute sa pureté. Il empêcha par sa vigilance les funestes ravages des hérésies de Valentin et de Marcion. Il mourut l'an 168, durant la persécution de Marc-Aurèle. S'il ne répandit pas son sang pour la foi, il fut au moins exposé à beaucoup de dangers et de souffrances; ce qui l'a fait qualifier de *martyr*. Il est nommé avec ce titre dans divers martyrologes, et surtout dans le romain.

ANICH (Pierre), astronome, géomètre et mécanicien, était fils d'un paysan. Il naquit en 1723, à Ober-Perruff, village à 3 lieues d'Inspruck, et mourut en 1766. Laboureur et berger jusqu'à l'âge de 25 ans, il fut entraîné par un penchant irrésistible vers l'astronomie et la géométrie. Le père Weinhart, jésuite, alors professeur en l'université d'Inspruck, eut occasion de connaître ses talents, de les perfectionner et de les employer. Anich, dans très peu de temps, devint un grand astronome, et un des plus habiles mécaniciens de l'Europe. Il fit pour l'université d'Inspruck deux globes, l'un céleste, l'autre terrestre, qui sont des chefs-d'œuvre en leur genre. Il construisit et perfectionna plusieurs instruments de mathématiques. Il fit des cartes admirables pour la précision et la netteté. Elles furent publiées à Vienne, sous le titre de *Tirolis chorographia, delineata à Pet. Anich et Blasio et Hueber, curante Ign. Weinhart*. Sa *Vie* parut à Munich, en 1767. Enlevé dans la fleur de son

âge aux sciences et aux arts, il mérita les regrets des savants. Les progrès rapides qu'il avait faits dans l'astronomie, seul, sans maître, sans leçons, par le moyen de la pensée, et de la vue continuelle du ciel, sont une réfutation de fait du paradoxe de M. Bailly, qui a supposé des milliers de siècles imaginaires, et même *un ancien peuple perdu*, pour expliquer le degré de science où nous sommes parvenus en astronomie, et dont les progrès étaient déjà assez avancés au temps des patriarches. M. Cassini a trouvé également, dans un de ses voyages, un jeune rustre dont il admira la science astronomique, qu'il amena avec lui, et dont il prit plaisir à perfectionner les lumières; il conclut sans sans peine de cet exemple ce que pouvaient avoir été les premiers observateurs des astres, dans une condition (les premiers hommes étaient bergers et agricoles) qui les plaçait nuit et jour vis-à-vis des astres, dans une région où le ciel est toujours pur. Qui ne sait d'ailleurs combien la paix de l'âme, l'innocence et l'intégrité des mœurs, la modération des désirs, telles qu'on les remarque dans la vie des patriarches, contribuent à l'accroissement des connaissances, surtout de celles qui supposent dans l'intelligence une subtilité et une promptitude particulière? C'est à cette seule raison qu'un ancien (Ovid., l. 1., *Fas.*) a cru pouvoir attribuer les premières notions de l'astronomie. (*Voy.* l'*Examen impartial des Epoques de la nature*, n. 183, 184; et ci-dessus l'art. Anaximandre.

ANICHINI (Louis), graveur en creux, né à Ferrare, s'illustra dans le XVI[e] siècle, par la délicatesse et la précision de son burin. Ses médailles de Paul III et de Henri II sont fort recherchées. Michel-Ange les ayant vues, s'écria que cet art avait atteint la perfection. Il s'était fixé à Venise.

ANICIUS-PROBUS (Sextus), préfet du prétoire, et consul romain, se fit aimer par son humanité, et s'illustra par sa sagesse. Les deux philosophes perses qui vinrent voir saint Ambroise à Milan, en 390, passèrent exprès à Rome pour jouir de la conversation d'Anicius-Probus. Il avait alors quitté sa charge de préfet du prétoire, et il se préparait à finir saintement une vie illustrée par toutes les vertus chrétiennes. Sa femme *Proba Falconia* s'est également distinguée par sa piété. *Voy.* ce nom.

ANIEN, jurisconsulte du temps d'Alaric, roi des Visigoths, publia, par l'ordre de ce prince, un *Abrégé* de seize livres du Code théodosien, en 506. C'est encore à lui que nous devons le seul ouvrage qui nous reste de Julius Paulus, tant vanté pour l'étendue de ses connaissances, et qui a pour titre: *Receptarum sententiarum libri quinque*. Anien mourut, à ce que l'on croit, dans la bataille où Alaric fut tué par Clovis.

ANIEN, diacre pélagien, a fait la *Traduction latine* de quelques homélies de saint Jean Chrysostôme.

ANJOU. *Voy.* Charles-Louis, Marguerite, Marie, René et Robert.

ANIUS, roi de l'île de Délos, et grand-prêtre d'Apollon, eut trois filles qui avaient reçu de Bacchus le don de changer tout ce qu'elles touchaient, l'une en vin, l'autre en blé, et la troi-

sième en huile. Agamemnon, allant au siége de Troie, voulut les contraindre de l'y suivre, comptant qu'avec leur secours il n'aurait plus fallu de provisions; mais Bacchus, qu'elles implorèrent, les changea en colombes.

ANNA-PERENNA, divinité qui présidait aux années, et à laquelle on faisait de grands sacrifices à Rome, au mois de mars. Les uns ont cru que cette déesse était la même que la lune, d'autres ont pensé que c'était Thémis, ou Io, ou celle des Adantides qui avait nourri Jupiter, ou enfin une nymphe du fleuve Numicus, la même qu'Anne, sœur de Didon.

ANNAT (François), né à Rhodez, en 1590, jésuite, professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, assistant du général, ensuite provincial, fut fait confesseur de Louis XIV en 1654. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en latin, Paris, 1666, 3 vol. in-4°, et d'autres en français, contre les nouveaux disciples de saint Augustin. [Dans le nombre, on distingue ses *Observations sur le miracle qu'on dit être arrivé à Port-Royal.* Les écrivains jansénistes ont prouvé par les vains efforts qu'ils ont faits pour réfuter ses ouvrages, le cas que l'on doit faire de ses talents.] Pascal lui a adressé ses deux dernières provinciales. Annat mourut à Paris en 1670. Il avait perdu sa place de confesseur dans les commencements de l'inclination de Louis XIV pour la duchesse de la Vallière. Des représentations, qu'un confesseur ne peut se dispenser de faire en pareille occasion, déplurent à ce prince, quoiqu'en général très docile aux leçons de la religion; et le père Annat fut renvoyé. — Il y a encore un Pierre Annat, supérieur de la congrégation de la doctrine chrétienne, dont on a *Apparatus ad positivam theologiam methodus*, Paris, 1705, 2 vol. in-4°, mis à l'*Index* le 12 septembre 1714.

ANNE, sœur de Pygmalion et de Didon, se retira avec elle à Carthage, environ l'an 888 avant J.-C.

ANNE, femme d'Elcana. Dieu, touché de ses prières, lui ayant promis qu'elle serait mère, elle accoucha de Samuel l'année d'après, environ 1155 avant J.-C. Anne signala sa reconnaissance par un cantique d'action de grâces, plein d'idées sublimes et magnifiques de la Divinité, de sa providence, et de sa terrible et admirable justice. En voici quelque traits : « C'est le Seigneur qui ôte et qui donne la » vie; il conduit au tombeau et » il en retire. C'est le Seigneur » qui ôte et qui donne les ri» chesses; il abaisse et il élève » qui lui plaît. Il tire l'indigent » de la poussière, et le pauvre » de dessus le fumier, pour le » mettre au rang des princes, et » le faire briller sur le trône; car » c'est le Seigneur qui a fait les » fondements de la terre, c'est » lui qui a su y poser le monde. » Il soutiendra toujours les justes » dans leurs démarches, tandis » que les impies, abandonnés de » lui, seront obligés de se ca» cher et de demeurer dans le » silence; car l'homme laissé à » ses propres forces ne sera ja» mais que faiblesse. Le Seigneur » répand la terreur sur ses enne» mis; du haut du ciel il fera » gronder la foudre sur eux. » Quand on réfléchit que c'est une femme qui a dit tout cela dans

un cantique que toutes les traductions dégradent, sept à huit siècles avant que les Sages de la Grèce aient balbutié quelques sentences éparses sur ces grandes vérités, peut-on ne pas avoir pitié de la philosophie profane, et de ces fastueux pédagogues, qui à peine auraient compris quelque chose aux leçons de la bonne Anne? *Voy.* DEBORA, MARIE, mère de Jésus.

ANNE, femme du vieux Tobie, mourut après son mari dans une heureuse vieillesse, et fut ensevelie dans le même tombeau.

ANNE (Sainte), épouse de Joachim, et mère de la sainte Vierge. Saint Épiphane est le premier père de l'Église qui nous ait appris son nom. Les pères des trois premiers siècles n'en parlent dans aucun endroit de leurs ouvrages. Saint Jean Damascène a fait de grands éloges de leurs vertus. L'empereur Justinien Ier fit bâtir à Constantinople une église sous l'invocation de sainte Anne, vers l'an 550: on lit dans Codinus que l'empereur Justinien II en fonda une autre en 705. Le corps de la sainte fut apporté, dit-on, de la Palestine à Constantinople en 740; et c'est depuis ce temps là que plusieurs Églises d'Occident se vantent d'avoir quelques portions de ses reliques.

ANNE, la prophétesse, fille de Phanuel, fut témoin de l'humilité ineffable de la sainte Vierge, quand cette mère sans tache vint après ses couches, selon la loi, se purifier au temple: alors Anne, cédant aux vifs transports de sa joie, annonça, avec le vieillard Siméon, les merveilles du Messie.

ANNE COMNÈNE, fille de l'empereur Alexis Comnène Ier, conspira, après la mort de son père, en 1118, pour arracher la couronne à Jean Comnène son frère. Elle voulait la donner à son époux Nicéphore Brienne, qui avait la faiblesse d'une femme, tandis qu'Anne montrait la vigueur et la fermeté d'un héros: l'indolence de son mari fit échouer ce dessein. Cette princesse s'appliqua de bonne heure à l'histoire et à l'étude, sans négliger ses autres devoirs. Tandis que les courtisans s'abandonnaient aux plaisirs, elle conversait avec les savants de Constantinople, et se rendait leur rivale par la *Vie de l'empereur Alexis Comnène*, son père, qu'elle composa. Cet ouvrage, divisé en 15 livres, est écrit avec feu; le style a un coloris très brillant. On lui a reproché le portrait trop flatteur qu'elle a fait de son père, ses parallèles trop fréquents des anciens avec les modernes, l'inexactitude des dates, et des détails aussi inutiles qu'ennuyeux. C'est ainsi qu'elle exprime son embarras au commencement de son histoire: « Si je donne des louanges à » Alexis, dit-elle dans sa préface, on me soupçonnera de » préférer ma propre gloire à la » vérité; d'un autre côté, si la » nécessité du sujet m'oblige à » désapprouver quelqu'une de » ses actions, on m'accusera » d'impiété. » Elle ne manque pas de marquer la figure et la taille de tous ses personnages. Elle s'emporte contre le pape; elle ne l'appelle qu'*un évêque, qui, selon l'insolente prétention des latins, se dit pontife souverain et universel de toute la terre.* On dit que, malgré son aversion pour les princes croisés, Boëmond, fils de Robert Guiscard,

lui avait plu. Le président Cousin a donné une version française de la *Vie d'Alexis*, aussi exacte qu'élégante. On la trouve dans le 4e vol. de l'*Histoire Bysantine*. David Hoeschelius en a publié une édition avec de savantes notes, 1651, in-fol.

ANNE, fille de Louis XI, roi de France, fut mariée à Pierre II, duc de Bourbon. Elle mourut au château de Chantelle, à 60 ans ou environ, en 1522. C'était une femme habile, qui gouverna l'état dans le bas âge de Charles VIII, avec autant de prudence que de fermeté. Elle n'était pas moins vindicative. Louis, duc d'Orléans, qui depuis fut le roi Louis XII, n'ayant point répondu à l'amour qu'elle avait pour lui, et voulant prendre au gouvernement la part qu'il croyait que lui donnait sa naissance, elle ne cessa de le persécuter, et le tint long-temps en prison. Peut-être y serait-il mort, si Charles VIII, qui était las d'être traité comme un enfant par cette impérieuse tutrice, ne fût allé lui-même à Bourges le tirer de captivité, plus par dépit contre elle, que par affection pour lui. La maligne jalousie de cette princesse fut la première cause des funestes querelles qu'eut François Ier avec le connétable de Bourbon.

ANNE DE BRETAGNE, reine de France, fille et héritière du duc François II, et de Marguerite de Foix, naquit à Nantes le 26 janvier 1476. Quoiqu'elle eût été promise à Maximilien d'Autriche, qui l'avait même épousée par procureur, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France, en 1491. Pendant l'expédition de ce prince en Italie, son épouse gouverna le royaume avec une prudence et une sagesse peu commune. Après la mort de Charles, elle fut deux jours sans manger, couchée par terre, et pleurant sans cesse. Elle en prit le deuil en noir, quoique les reines l'eussent porté en blanc jusqu'alors. Louis XII, successeur de Charles VIII, vint à bout de la consoler. Il épousa Anne, qu'il avait aimée lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans. Cette princesse mourut au château de Blois le 9 janvier 1514, regardée comme la mère des pauvres. Elle laissa plusieurs fondations, qui font honneur à sa mémoire. Anne avait plus de grandeur d'âme que d'esprit, plus d'agrément que de beauté. Elle voulut gouverner son second époux, et y réussit. Lorsqu'on lui disait que sa femme prenait trop d'empire sur lui, il répondait : *Il faut souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari et son honneur.* Louis XII lui résista pourtant dans quelques occasions; et l'on connaît la fable *des biches qui avaient perdu leurs cornes pour s'être égalées aux cerfs*, que ce prince lui cita très à propos. C'est la première des reines de France qui ait eu auprès d'elle des filles de qualité, appelées depuis les *filles d'honneur de la reine*. [Elles furent remplacées, dès 1673 par les *dames du palais*, et celles-ci par les *dames d'honneur*. On sait du reste que le mariage d'Anne avec Louis XII fut précédé du divorce de ce prince avec Jeanne, fille de Louis XI, qu'il avait été contraint d'épouser.]

ANNE D'AUTRICHE, reine de France, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, femme de Louis XIII (le 25 décembre 1615), et mère de Louis XIV (le

5 septembre 1638), eut la régence du royaume pendant la minorité de son fils. Tout le temps que Louis XIII vécut, elle fut constamment éloignée du gouvernement par l'adresse et la politique du cardinal de Richelieu qui, pour régner plus en sûreté, alla jusqu'à compromettre la reine dans une conspiration de Chalais? On vit alors une reine de France publiquement accusée d'entretenir des correspondances avec les ennemis de l'état, et obligée de répondre aux interrogations du chancelier; mais l'innocence triompha, et un heureux rapprochement avec le roi donna la naissance à Louis XIV et au siècle d'or de la France.] A peine le roi eut-il fermé les yeux, qu'elle se vit sans rival à la tête des affaires. Cette régence ne fut guère moins agitée que celle de Marie de Médicis: les symptômes en furent les mêmes. On vit le royaume se diviser, et, sous les mêmes prétextes, les princes demandant à main armée la réformation de l'état, puis surpris et emprisonnés; les parlements faire schisme entre eux, tenir les uns pour le roi, les autres contre le cardinal Mazarin, autant ou plus haï alors en France que ne l'avait jamais été le maréchal d'Ancre. Mais étant venue à bout de rappeler tous les sujets à l'obéissance, Anne en goûta les premiers fruits, et l'on ne peut rien ajouter à l'heureuse tranquillité qui accompagna le reste de ses jours. Elle n'eut ni à souffrir du roi son fils devenu majeur, ni à se reprocher le choix qu'elle avait fait du premier ministre. L'un lui fut soumis, et l'autre toujours dévoué; tous deux ne décidaient rien sans la consulter, et par un juste retour d'égards et de complaisance, elle ne voulait jamais que ce qu'ils jugeaient à propos d'ordonner. Elle fit bâtir la magnifique église du *Val-de-Grâce*, et mourut, en 1666, d'un cancer, âgée de 64 ans. Anne d'Autriche faisait l'amour des peuples et les délices de la cour. Elle était fille, sœur, femme, mère de roi, et elle soutint dignement tous ces titres; c'est ce qui a donné lieu à l'épitaphe bonne ou mauvaise qu'on voit sur son tombeau :

Et soror, et conjux, et mater, nataque regum,
Nulla unquam tanto sanguine digna fuit.

ANNE, reine d'Angleterre, fille de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne, dernier rejeton de la famille des Stuart, naquit en 1664. Elle fut élevée dans la religion protestante, quoiqu'elle dût le jour à des parents catholiques. On la maria au prince George de Danemarck, qu'elle gouverna entièrement. Après la mort du roi Guillaume d'Orange, époux de Marie, sa sœur aînée, les Anglais l'appelèrent au trône en 1702. Anne leur en témoigna sa reconnaissance en entrant dans toutes leurs vues. Elle donna des secours à l'empereur Léopold et à Charles d'Autriche, contre la France. Le duc de Marlborough, son favori et son général, acquit une gloire immortelle par ses victoires dans la guerre de la succession d'Espagne. La reine Anne fut une des premières à entrer dans les négociations pour la paix; et dans celle qui se conclut à Utrecht, elle ne négligea ni sa gloire, ni les intérêts de sa nation. Elle mourut le 20 juillet 1714, après avoir fait assurer à la maison d'Hanovre la succession au royaume d'Angleterre. Elle avait pris d'abord, mais en vain,

quelques mesures pour rouvrir à son frère, Jacques III, le chemin au trône; et après sa mort, George d'Hanovre fut proclamé roi aussi paisiblement que s'il n'y avait plus eu de Stuart au monde. Si cette princesse n'avait pas le génie de la fameuse Elisabeth, elle n'en eut pas non plus les vices; elle avait une bonté de caractère qui vaut mieux, pour les sujets, que toutes les prétentions à l'esprit, qui n'excluent ni l'injustice ni la cruauté. Elle était fort religieuse, et avait autant de piété qu'on peut en avoir hors de la vraie Église. Son règne est un des plus éclatants qu'on voie dans les annales de la Grande-Bretagne. Jusqu'à sa mort, elle s'est vue l'arbitre et en quelque sorte la maîtresse du sort de l'Europe.

ANNE IWANOWNA, impératrice de Russie, née en 1695. Elle était fille de Jean, empereur de Russie, frère du czar Pierre Ier, épouse du duc de Courlande, succéda au czar Pierre II, en 1730. Elle sut, en maintenant les forces de terre et de mer sur un pied respectable, favoriser le commerce de ses sujets, se faire rechercher tour-à-tour de l'empereur, des Polonais, des Turcs, des Persans et des Chinois, sans prendre part à leurs querelles, excepté à la guerre qu'elle eut contre le Grand-Seigneur, depuis 1737 jusqu'en 1740. Elle mourut le 28 octobre de la même année, à l'âge de 47 ans, laissant sa couronne à son petit-neveu Iwan. [Par une intrigue de cour, Anne avait été préférée aux deux filles de Pierre Ier, dont l'aînée (Anne Petrowna) fut mère de Pierre III. Pierre II, fils du prince Alexis, venait de mourir à l'âge de 16 ans. Les jeunes princes Iwan et Basile Dolgoroswky avaient gouverné l'empire, après l'avoir arraché au fameux Menzikoff. Aussitôt qu'Anne fut sur le trône, éclata contre les Dolgoroswky et leurs adhérents, la cruelle inimitié d'Ernest Jean de Biven, favori de l'impératrice. Deux de ces princes furent écartelés, deux autres périrent sous la roue, trois eurent la tête tranchée; enfin, pendant ces discordes civiles, Biven fit périr 12,000 personnes et en exila plus de 20,000. Il gouvernait l'empire despotiquement. L'impératrice, qui l'avait fait nommer duc de Courlande, employait en vain les prières et les larmes pour qu'il mît un terme à ses cruautés. Il faut cependant avouer qu'il étendit et fit respecter la puissance de la Russie. C'est lui qui fit placer sur le trône de la Pologne Auguste III, et qui en chassa Stanislas Leckziusky.]

ANNE de Gonzague, dite la *Princesse palatine*, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel, puis duc de Mantoue en 1627, et de Catherine de Lorraine, épousa, le 24 avril 1645, le prince Edouard, comte palatin du Rhin, cinquième fils de Frédéric V, électeur palatin, et d'Elisabeth Stuart, fille de Jacques II, roi d'Angleterre, dont elle eut trois filles : elle mourut à Paris, le 6 juillet 1684, âgée de 68 ans, célèbre par son esprit, par sa piété et par sa charité envers les pauvres. Elle avait long-temps vécu dans la dissipation, et, séduite par une fausse philosophie, elle était même tombée dans l'incrédulité; mais elle revint de ses erreurs d'une manière aussi extraordinaire que touchante et instructive; on trouve les détails de sa conversion dans son *Oraison fu-*

nèbre, prononcée par Bossuet. Les *Mémoires* qui ont paru sous son nom, en 1786, sont une pièce maladroitement supposée.

ANNE DE JÉSUS, *V.* LOBÈRE.

ANNIBAL, ou HANNIBAL, fils d'Amilcar, général Carthaginois, jura à son père une haine éternelle contre Rome. A l'âge de neuf ans, il commença son apprentissage militaire en Espagne. Il se forma, en joignant les fatigues du soldat aux études du général. Dès l'âge de 26 ans, 221 ans avant J.-C., il commanda l'armée des Carthaginois, qui lui avaient confié leur vengeance, et prit Sagonte en Espagne, ville alliée des Romains. D'Espagne, il songea à passer aussitôt en Italie, franchit les Pyrénées, dissipa une armée de Gaulois, parvint au Rhône, et, du bord de ce fleuve, s'avança en dix jours jusqu'au pied des Alpes, dans les défilés desquelles il battit en plusieurs rencontres les belliqueux Allobroges. Le passage de ces montagnes lui causa des fatigues incroyables. Tite-Live raconte qu'il se vit obligé de faire sauter des rochers avec du vinaigre. Mais ce fait, par lui-même invraisemblable, n'est apparemment fondé que sur l'impossibilité que l'on voyait, deux siècles après, de passer les mêmes défilés avec des éléphants et tout l'attirail d'une grande armée, impossibilité qui ne provenait que de l'éboulement des terres et des rochers, qui, en peu de temps, changent l'état des grandes montagnes (1). Après neuf jours de marche, Annibal se vit au sommet des Alpes. Cinq autres jours suffirent pour traverser la partie qui regardait l'Italie. Il entra dans la plaine, et la revue qu'il fit alors de ses troupes lui apprit que son armée, de 50,000 hommes de pied et de 9,000 chevaux, était réduite à 20,000 hommes et à 6,000 chevaux. Le général carthaginois, malgré ses pertes, prit d'abord Turin, défit le consul Cornelius Scipion sur le bord du Tésin, et quelque temps après Sempronius, près de la rivière de Trébie, l'an 218 avant J.-C. Cette bataille fut meurtrière. Les vaincus y perdirent 26,000 hommes; et les vainqueurs, accablés du froid le plus rigoureux, n'eurent pas la force de se réjouir de leur victoire. A cela près, tout réussissait à Annibal. Il avait pour alliés, dans son armée, les Gaulois cisalpins et plusieurs milliers d'Espagnols. L'année suivante, il vainquit Cneius Flaminius, près du lac de Trasimène. Le général romain resta mort sur le champ de bataille, quinze mille ennemis périrent, six mille furent faits prisonniers, et Annibal, ne sachant que faire de tant de captifs, renvoya sans rançon les Latins, et ne garda que les Romains. La république, affligée de tant de pertes, chercha à les réparer, en élisant pour dictateur Q. Fabius Maximus. Ce grand capitaine, qui acquit le surnom de *Temporiseur*, ne s'appliqua qu'à observer les mouvements d'Annibal, à lui cacher les siens, et à le fatiguer par des marches multipliées, plutôt qu'à s'exposer à en venir à un combat désavantageux. Fabius Maximus, que ses ruses et ses délais auraient dû faire aimer des Romains, ne s'attira que des plain-

(1) Il y a dans les Alpes et les montagnes de la Suisse une multitude d'endroits inaccessibles, où du temps des Romains on parvenait sans peine. Il y a des rochers coupés à pic dans une très grande étendue, qui alors étaient couverts de terre, et dont on atteignait la cime par un talus doux. Les habitants de ces pays savent combien de changements de cette nature arrivent dans le cours d'un siècle, souvent dans l'espace de quelques années.

tes. On partagea l'autorité du commandement entre lui et Minutius Félix, qui se laissa envelopper par le général carthaginois, et qui aurait péri sans le secours de son collègue. Le temps de la dictature de Fabius étant expiré, Terentius Varro et Paul Emile eurent le commandement des armées. L'un et l'autre furent vaincus à la bataille de Cannes, l'an 216 avant J.-C. : 60,000 hommes de pied et 6,000 de cavalerie restèrent sur la place, avec le consul Paul Emile. On dit qu'Annibal envoya à Carthage un boisseau d'anneaux pris aux chevaliers qui périrent dans ce combat. Il paraît qu'Annibal aurait dû peut-être profiter des avantages que lui offraient ses victoires, et marcher droit à Rome; mais il se peut qu'il y voyait des obstacles que les historiens n'ont pas fait connaître, et qu'aujourd'hui on s'efforcerait en vain de deviner; peut-être aussi son habileté, sa prudence, son courage, se démentirent-ils dans l'ivresse de ses succès. « Le » sort des empires, dit un phi» losophe, est si admirablement » calculé dans les dispositions et » les arrangements de la Provi» dence, qu'on serait tenté de » croire que la science des géné» raux, la sagesse des ministres » et des rois, ne sont que des » moyens de réaliser le plan éter» nel, et que pour cela elles es» suient des vicissitudes, des va» riations nécessaires à son exé» cution. » Annibal résolut de passer l'hiver à Capoue; et les délices de cette ville firent autant de mal à ses soldats, que ses armes avaient causé de terreur aux généraux romains. Cependant de graves historiens assurent que l'armée africaine, fidèle à son chef, ne perdit point sa discipline à Capoue, et que, pendant douze ans, qu'elle se maintint encore en Italie, elle affronta tous les dangers avec la même bravoure. En effet, ce qui la perdit, ce fut la constance des Romains, les succès que les Scipions obtinrent en Espagne, et l'activité du sénat de Rome qui, dans une seule année, leva dix-huit légions. En vain marcha-t-il du côté de Rome pour l'assiéger, l'an 211 avant J.-C. : les Romains en furent si peu effrayés, qu'ils vendirent la terre où Annibal campait, et envoyèrent le même jour un secours considérable en Espagne. La pluie, les orages et la grêle l'obligèrent de décamper, sans avoir eu le temps, pour ainsi dire, de voir les murailles de Rome. Le consul Marcellus en vint ensuite aux mains avec lui dans trois différents combats, mais il n'y eut rien de décisif; et comme il en présentait un quatrième, Annibal se retira, en disant : « Que faire avec un homme qui ne peut demeurer ni victorieux ni vaincu ? » Cependant Asdrubal, frère d'Annibal, savançait en Italie, pour secourir son frère; mais Claude Néron lui ayant livré bataille, l'an 207 avant J.-C., tailla son armée en pièces, et le tua lui-même. Néron, rentré dans son camp, fit jeter à l'entrée de celui d'Annibal la tête sanglante d'Asdrubal. Le Carthaginois, en la voyant, dit qu'il ne doutait plus que le coup mortel n'eût été porté à sa patrie. Carthage, pressée de tous les côtés, songea à rappeler Annibal. Dès que ce héros fut arrivé en Afrique, il pensa qu'il valait mieux donner la paix à son pays, que lui laisser continuer une guerre ruineuse. Il y eut une entrevue

entre lui et Scipion; mais le général romain n'ayant voulu entendre à aucune négociation, qu'auparavant le sénat de Carthage n'eût fait des réparations à celui de Rome, ils ne purent convenir de rien. On en vint encore à une bataille près de Zama, l'an 201 avant J.-C. Annibal la perdit, après avoir combattu avec autant d'ardeur que dans ses premières victoires: 40,000 Carthaginois furent tués ou faits prisonniers. Cette journée fut un nouveau motif pour les Carthaginois de demander la paix. Annibal lui-même la leur conseilla. Telle fut la fin de la 2e guerre punique, après dix-huit ans de ses combats plus sanglants. Annibal conserva néanmoins tout son crédit, et fut mis à la tête d'une armée dans l'intérieur de l'Afrique. Mais Rome exigea son rappel. Devenu préteur, il réforma plusieurs abus, jusqu'à ce que la faction des Hannon, son ennemie, l'ayant accusé auprès des Romains, d'entretenir des liaisons secrètes avec Antiochus, roi de Syrie, il fut exilé de Carthage. Il se réfugia d'abord chez Antiochus, roi de Syrie, qu'il engagea à faire la guerre aux Romains. Après la défaite de ce prince, il se retira chez Prusias, roi de Bythinie. Mais ne se voyant nulle part en sûreté contre les recherches et les réquisitions des Romains, et craignant d'être livré entre leurs mains, il avala un poison subtil, qu'il portait depuis long-temps dans le chaton de sa bague, l'an 183 avant J.-C., âgé de 64 ans. « Délivrons, dit-il, les Romains de la terreur que je leur inspire; ils eurent autrefois la générosité d'avertir Pyrrhus de se précautionner contre un traître qui le voulait empoisonner; et ils ont aujourd'hui la bassesse de solliciter Prusias à me faire périr. » Tite-Live nous le représente d'une cruauté inhumaine, et d'une perfidie plus que carthaginoise, sans respect pour la sainteté du serment, et sans religion. Sans vouloir dissimuler qu'il lui restait quelque chose du caractère et des vices de sa nation, nous croyons cependant que les traits prêtés à Annibal par l'historien latin sont grossis, et qu'ils partent de la haine que lui portaient les Romains. Un courage mêlé de prudence, une fermeté que rien ne troublait, une connaissance parfaite de l'art militaire, une activité sans égale, ont mis Annibal au premier rang des grands généraux de tous les siècles. M. Turpin de Crissé, le considérant dans son exil et ses disgrâces, le trouve plus grand que le fameux Caton, qui désespéra si légèrement du salut public. « Annibal, dit-il, qui fuit de contrées en contrées pour soulever » contre Rome de nouveaux ennemis, se consolant de vivre » par l'espoir de venger sa patrie, » abaissant sa fierté jusqu'à devenir le courtisan d'un roi, me » paraît plus grand que Caton, » qui se donne la mort, lorsqu'il » peut opposer au génie et à la » fortune de César son propre » génie, son courage et son nom. » — Il y a deux autres généraux carthaginois de ce nom. Annibal, fils de Giscon, qui se distingua dans une expédition contre la Sicile, l'an 409, avant J.-C., et qui mourut de la peste trois ans après. — Annibal *l'ancien*, dans la première guerre punique, 261 avant J.-C., ravagea les côtes de l'Italie, et fut tué par ses soldats, pour s'être laissé surprendre par les Romains.

ANNIUS, de Viterbe, ou Jean Nanni, dominicain, et maître du sacré palais sous Alexandre VI, qui en faisait beaucoup de cas, mourut à Rome en 1502, à l'âge de 70 ans. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Écriture sainte, et 17 *livres d'Antiquités*, Rome, 1498, in-fol.; Paris, 1512, in-fol.; Anvers, 1552, in-8°, compilés sans jugement, dans des temps où il n'y avait pas de critique. Il y entasse tous les écrits supposés, qu'on a attribués aux anciens auteurs, comme à Xénophon, à Philon, etc. Il paraît que ceux qui l'ont accusé de la fabrication de ces ouvrages se sont trompés, et qu'Annius n'a fait qu'adopter des écrits que l'imposture avait enfantés avant lui. On peut consulter sur ce sujet le *Voyage d'Italie* du P. Labat, tome 7, pag. 95, où ce dominicain fait une digression fort ample en faveur de son confrère. (*Voyez* Mégastène.) On peut encore consulter une apologie d'Annius, par Didime Ropaligero, Vérone, 1679, in-fol., en Italien.

ANNON (Saint), sorti d'une famille noble, prit, dans sa jeunesse, le parti des armes. Un pieux chanoine de Bamberg, son oncle, lui ayant parlé de la vanité des biens du monde, il y renonça, et résolut de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Ses vertus et son devoir le firent connaître à la cour de l'empereur Henri III, dit *le Noir*. Ce prince le fit venir auprès de sa personne. Quelque temps, après il le nomma prevôt de Groslar, dans la Basse-Saxe. Il l'éleva sur le siége archiépiscopal de Cologne en 1056. Après avoir réformé tous les monastères de son diocèse, il en fonda deux de chanoines réguliers à Cologne, et trois de l'ordre de Saint-Benoît en d'autres lieux. Henri III étant mort, l'impératrice Agnès le fit nommer régent et premier ministre, pour gouverner durant la minorité de Henri IV. Ce jeune prince, séduit par les flatteurs et les compagnons de ses débauches, ne voulut plus souffrir les remontrances du saint archevêque; il lui ôta même le gouvernement de l'état. Mais les injustices et les exactions de ceux auxquels il donnait sa confiance, excitèrent un mécontentement général. Annon fut rappelé, et il reprit l'administration des affaires en 1072. Il mourut le 4 décembre 1075, jour auquel on lit son nom dans le *Martyrologe* romain.

† ANOT (Pierre-Nicolas), prêtre, docteur en théologie, chanoine théologal et grand pénitencier de Reims, né à Saint-Germain-Mont, en 1762, eut le plus grand succès dans ses études. Il était destiné à occuper une des premières chaires dans l'université de Reims, mais la révolution le força de renoncer à cette espérance, et le réduisit à chercher un asile dans des contrées lointaines. Il parcourut les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie et résida quelque temps à Malte. Après douze années d'exil, il se fixa de nouveau à Reims, où il se livra à l'exercice de ses fonctions, et aux bonnes œuvres, avec le plus généreux dévoûment. Il était dans cette ville l'ami et le consolateur des affligés, et donnait aux prisonniers les soins les plus assidus. Cet ecclésiastique, qui, à de grandes vertus, joignait une instruction très variée, est mort le 21 octobre 1823. M. l'abbé Macquart, vicaire-général de

Reims, a publié son éloge; et une notice sur sa vie est insérée dans l'*Annuaire* de 1824, du département de la Marne. Nous devons à l'abbé Annot: 1° *Guide de l'histoire, ou Annales du monde, depuis la dispersion des hommes jusqu'en* 1801, in-folio. Réimprimé et considérablement augmenté, en 1816, sous le titre d'*Annales du monde, ou Tableaux chronologiques, etc*; 2° *Les deux Voyageurs, ou Lettres sur la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Prusse, l'Italie, etc.*, 1803, 2 vol. in-12, avec fig.; 3° *Oraison funèbre de Louis XVI*, 1814, in-8°; 4° *Tableau de l'histoire universelle, ouvrage qui sert de texte aux Annales du monde*, 1817 à 1822, 6 vol. in-12; 5° *Discours prononcés dans les assemblées de l'association de la Providence*, 1823, 2 parties in-12; 6° Des *Sermons* imprimés séparément. Enfin, on annonce la publication prochaine d'un choix de sermons de cet écrivain.

† ANQUETIL (Louis-Pierre), membre de la seconde classe de l'institut et de la Légion d'Honneur, naquit à Paris en 1723. Après avoir fait ses premières études au collége Mazarin, il entra dans la congrégation de Sainte-Geneviève, où il étudia la théologie. Ses succès rapides et brillants lui méritèrent bientôt après une chaire, et à vingt ans il était déjà professeur de belles-lettres, de philosophie et de théologie au collége Saint-Jean. Nommé directeur au séminaire de Reims, il profita du séjour qu'il y fit pour composer une histoire de cette ville. Son collaborateur, Félix de la Salle, prétendait y mettre son nom; une discussion s'éleva à ce sujet; on tira au sort, et Anquetil l'emporta. (On peut consulter à ce sujet le mémoire servant de réponse, pour le sieur de Laistre, contre le sieur Anquetil, 1758, in-4°.) En 1759, il fut nommé prieur de l'abbaye de la Rue en Anjou, et envoyé au collége de Senlis, pour y rétablir les études très négligées depuis plusieurs années. Il obtint en 1766 le prieuré de Château-Renard dans le département du Loiret, et en sortit au commencement de la révolution pour prendre possession de la cure de la Villette près Paris. La persécution de 1793, qui n'épargnait même pas les prêtres assermentés, l'atteignit jusque dans sa retraite. Il fut enfermé à Saint-Lazare, où il continua son *Histoire universelle*, qu'il termina peu de temps après avoir recouvré sa liberté; il fut à cette époque nommé membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et ensuite employé au ministère des relations extérieures, où il composa ses *Motifs des traités de paix*. Il s'absentait tous les ans pour aller visiter ses anciens paroissiens de Château-Renard, qu'il affectionnait toujours. Son caractère doux et sociable faisait rechercher son commerce; et sa tempérance et sa sobriété lui ont conservé jusqu'à la fin une santé robuste qui, à l'âge de plus de 80 ans, lui permettait de travailler jusqu'à dix heures par jour. La veille de sa mort, qui arriva le 6 septembre 1808, il disait à un de ses amis: « Venez voir un homme qui meurt » tout plein de vie. » On a de lui: 1° l'*Histoire civile et politique de la ville de Reims*, 3 vol. in-12, 1756, 1757. Il devait y avoir un 4e vol. qui n'a point paru; c'était celui de ses ouvra-

ges dont l'auteur faisait le plus de cas ; 2° *Almanach de Reims*, in-24, 1754 ; 3° *L'esprit de la ligue, ou Histoire politique des troubles de la France pendant les* XVI[e] *et* XVII[e] *siècles*, 3 vol. in-12, 1767, réimprimés dans le même format en 1771 et 1797 ; 4° *Intrigue du cabinet sous Henri IV et sous Louis XIII, terminée par la Fronde*, 4 vol. in-12, 1780 ; 5° *Louis XIV, sa cour et le régent*, 4 vol. in-12, 1789, 5 vol. in-12, 1794 ; ouvrage devenu moins intéressant depuis qu'on a publié les mémoires dont l'auteur s'était servi ; 6° *Vie du maréchal de Villars, écrite par lui-même, suivie du journal de la cour, de* 1724 *à* 1734, 4 vol. in-12, 1787, Paris ; 7° *Précis de l'histoire universelle*, 12 vol. in-12, 1805 ; réimprimé plusieurs fois et traduit en plusieurs langues ; 8° *Motifs des guerres et des traités de paix de la France pendant les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, 1798, in-8° ; 9° *Histoire de France depuis les Gaules jusqu'à la fin de la monarchie*, 14 vol. in-12, 1805, et suiv. ; ouvrage peut-être le plus lu de tous ceux de l'auteur, mais qui se ressent beaucoup de l'âge où l'auteur le composa (il avait alors 80 ans), et de la précipitation avec lequel il fut fait, car il fut achevé en quatre ans ; le défaut d'une bonne histoire de France, et la réputation de l'auteur, firent toute la fortune de ce dernier ouvrage de sa vieillesse.

† ANQUETIL-DUPERRON (Abraham-Hyacinthe), frère du précédent, né à Paris le 7 décembre 1731, fit ses études dans l'université de cette ville, et se distingua surtout dans la langue hébraïque, qui lui devint très familière. M. de Caylus, évêque d'Auxerre, l'appela auprès de lui, lui fit faire ses études théologiques, et l'envoya au séminaire d'Amesfort près d'Utrecht, afin de diriger ses inclinations vers l'état ecclésiastique ; mais son jeune protégé, entraîné par un penchant irrésistible vers l'étude des langues orientales, ne se sentant aucun goût pour cette carrière, retourna à Paris, afin de se livrer tout entier à son attrait. Son assiduité à la bibliothèque du roi le fit remarquer par M. l'abbé Sallier, garde des manuscrits, qui le recommanda à ses amis. On lui obtint une modique pension en qualité d'élève pour les langues orientales ; mais ayant quelque temps après rencontré par hasard quelques feuilles calquées sur un manuscrit du *Vendidad-Sadé*, il conçut le projet d'aller dans l'Inde afin de découvrir les livres sacrés des Perses. N'ayant pu obtenir la traversée gratuite, il s'engagea en qualité de soldat sur un vaisseau de marine royale. Ses amis en informèrent le ministre, qui, touché de ce beau dévoûment, lui accorda le passage aux frais du gouvernement, la table du capitaine, des livres, des instruments de mathématiques, des cartes, et un traitement que déterminerait le gouverneur des établissements français dans l'Inde. Mais Anquetil ne put en profiter, étant parti avant la réception des dépêches du ministre. Après une traversée de neuf mois, il débarqua à Pondichéry le 10 août 1755 ; il y séjourna pour apprendre le persan moderne, et se rendit peu de temps après à Chandernagor pour apprendre le shanscrit. Il y fut attaqué d'une maladie très grave ; mais à peine

fut-il guéri que la guerre se déclara entre la France et l'Angleterre. Obligé de quitter Chandernagor, il retourna à Pondichéry, seul, à pied, à travers des déserts brûlants, manquant de tout ce qui était nécessaire à la vie, visitant néanmoins toutes les *pagodes*, et ne laissant passer aucune occasion de s'instruire; de là il s'embarqua pour Surate, et visita en passant Calicut, Goa, Aurengabad, et pénétra dans le pays des Marates, où il observa les monuments des juifs et des chrétiens de Saint-Thomas, dont il eut soin de recueillir les traditions. Arrivé à Surate, il courut vers les prêtres de la ville, qui possédaient les livres qu'il cherchait; il les obtint avec beaucoup de peine, et étudia pour les comprendre la langue *pehlevi*, dont il fit un vocabulaire, qu'il termina le 24 mars 1759. Le prêtre qui l'avait instruit l'introduisit, au péril de sa vie, dans l'intérieur le plus secret des temples; là il vit à découvert les rites et les cérémonies dont les liturgies ne contenaient qu'une description très imparfaite. Une querelle qu'il eut avec un Français, le força de se mettre sous la protection du pavillon anglais, et il alla débarquer à Oxford pour collationner les ouvrages qu'il avait en sa possession sur le manuscrit du *Vendidad-Sadé* qui y était déposé. Il revint enfin à Paris le 4 mai 1762, sans fortune, mais possédant une foule d'objets curieux et rares, et 180 manuscrits. L'abbé Barthélemy sollicita et obtint pour lui une pension et le titre d'interprète des langues orientales à la Bibliothèque du roi, en 1763. Il fut nommé membre de l'académie des inscription et belles-lettres. Tout son temps, jusqu'à la révolution, fut employé à la publication de ses ouvrages. Lors de la nouvelle organisation de l'institut, il en fut nommé membre, donna sa démission quelque temps après, pour ne pas prêter serment aux constitutions de l'empire, et mourut à Paris le 17 janvier 1805, épuisé par de longs travaux et par le régime austère auquel il s'était astreint. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Zend-Avesta*, 1771, 3 vol. in-4° C'est un recueil des livres sacrés des Perses. Il a joint à cette traduction une relation intéressante de ses voyages et une histoire de Zoroastre très estimée; 2° *Législation orientale*, 1778, où il combat le système de Montesquieu sur cette législation; 3° *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, 1786. Cet ouvrage, qui fait partie de la géographie de l'Inde du P. Thieffenthaler, fut suivi, en 1789, de son *Traité de la dignité du commerce et de l'état du commerçant*; 4° *L'Inde en rapport avec l'Europe*, 1798, 2 vol. in-8°; 5° *Upanischada*, c'est-à-dire, *secrets qu'il ne faut pas révéler*, 2 vol. in-4°, 1804; 6° *Voyage du père Paulin de Saint-Barthélemy dans l'Inde*, publié par Silvestre de Sacy, 1808, 3 vol. in-8°. La mort le surprit pendant qu'il s'occupait de rendre cet ouvrage public. Il reste encore de lui grand nombre de manuscrits qui n'ont point vu le jour, ainsi que plusieurs mémoires importants lus à l'académie, et contenant des détails curieux sur l'histoire et les langues orientales. Parmi les excellentes qualités d'Anquetil, on remarque surtout son extrême désintéressement, qui lui fit refuser plusieurs récompenses du

roi, et la somme de 30,000 francs, que les Anglais lui offraient de sa traduction du *Zend-Avesta;* il avait des sentiments religieux, exprimés dans une lettre écrite aux brahmes depuis son retour en France, et surtout une simplicité de mœurs digne d'un autre siècle.

† ANSART (André-Joseph), naquit dans l'Artois en 1723, et entra dans l'ordre de Saint-Benoît. Pourvu d'un prieuré, il quitta la congrégation afin de jouir plus librement des fruits de son bénéfice, se fit recevoir avocat au parlement, passa docteur en droit, et fut ensuite prieur-curé de Villeconin. Il était membre des académies d'Arras, et des Arcades de Rome. Il mourut vers l'an 1790. Il a publié : 1° *Dialogue sur l'utilité des moines rentés*, 1768, in-12; 2° *Exposition sur le Cantique des Cantiques de Salomon*, 1770, in-12; 3° *Histoire de saint Maur, abbé de Glanfeuille*, 1772, in-12. La première partie contient la vie du saint, la deuxième et la troisième, les diverses translations de ses reliques, et la quatrième une histoire abrégée de l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés. 4° *Eloge de Charles V, empereur*, traduit du latin de J. Madenius, 1777, in-12; 5° *Esprit de saint Vincent-de-Paul*, ou *Modèle de conduite proposé à tous les ecclésiastiques*, 1780, in-12; 7° *Histoire de sainte Reine d'Alise et de l'abbaye de Flavigny*, 1783, in-12; 7° *Histoire de saint Fiacre*, 1784, in-12; 8° *La vie de Grégoire Cortez, bénédictin, évêque d'Urbin et cardinal*, 1786, in-12. On a dit dans le temps qu'Ansart était peu instruit, et qu'il avait trouvé tous les matériaux de ses ouvrages dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés.

† ANSEAUME (J.), né à Paris vers l'an 1722, y mourut vers l'an 1784. D'abord souffleur au théâtre italien, il fut de 1755 à 1757, sous-directeur de l'opéra-comique de la Foire, auquel il avait donné naissance. Souffleur de nouveu en 1578, il donna au théâtre *le Peintre amoureux*, opéra comique qui est demeuré long-temps au répertoire. En 1766, il publia son *Théâtre* en 3 vol. in-8°, dans lequel on remarque des pièces qui ne sont pas sans mérite. Pour former ces trois volumes, on s'est contenté de recueillir les pièces imprimées séparément dans leur nouveauté. Anseaume est auteur d'un grand nombre d'autres pièces qui ne sont point dans ce recueil, parmi lesquelles on remarque le *Tableau parlant*, farce divertissante, la meilleure de ce genre.

ANSBERT (Saint), né à Chaussi, village du Vexin, fut élevé à la cour du roi Clotaire III, et refusa un riche mariage pour se consacrer à Dieu. Il alla exécuter ce projet dans l'abbaye de Fontenelle, où il embrassa la règle de Saint-Benoît; il devint ensuite abbé de ce monastère, qu'il gouverna sagement, et en fonda plusieurs autres. Ayant été élu archevêque de Rouen, après la mort de saint Ouen, en 683, il fut sacré par saint Lambert, à Clichi, où Thierri III avait convoqué les états du royaume. Son élection fut fort agréable au roi, qui l'estimait singulièrement, à cause de son éminente sainteté, et qui l'avait choisi pour son confesseur. Pepin, maire du palais, aux yeux duquel la calomnie l'avait noirci, le relégua dans le monastère de Haumont, en Hainault. Le saint évêque édifia les religieux de cette maison par

l'austérité de ses jeûnes, par sa ferveur et son assiduité à la prière. Sa mort, arrivée en 698, l'empêcha de profiter de la permission qu'on lui avait accordée de retourner dans son diocèse. Son corps fut transporté à l'abbaye de Fontenelle, qu'il avait choisie pour le lieu de sa sépulture.

ANSECHAIRE ou ANSGAIRE, *Anscharius* (Saint), (ou plutôt *Ansgarius*, comme il paraît par une charte de Louis le Débonnaire), surnommé *l'Apôtre du septentrion*, premier évêque de Hambourg et de Brême, naquit en Picardie vers l'an 805, et fut élevé dans le monastère de Corbie. L'an 821, il passa du monastère de Corbie en Picardie dans celui du même nom en Saxe, qui avait été bâti par Louis le Débonnaire, sur le Weser, y ayant été envoyé par Adelard, abbé de l'ancienne Corbie. Il fut nommé, par Louis le Débonnaire, pour gouverner ce monastère. Les Danois et les Suédois ayant demandé des prêtres pour leur prêcher l'Evangile, l'an 836, le pape Grégoire IV y envoya Anschaire, qui en convertit un grand nombre, et qui fut fait, l'an 842, évêque de Hambourg, pour travailler plus commodément à la conversion des peuples septentrionaux. On croit qu'il pénétra jusqu'en Islande, et, selon quelques auteurs, jusqu'au Groënland. Il mourut à Brême l'an 864. Cette Église avait été unie à celle de Hambourg en 849. Sa vie, que D. Mabillon a publiée avec de savantes remarques, a été écrite par saint Rembert, son successeur. Saint Anschaire nous a laissé une *Vie de saint Willehad*, premier évêque de Brême, qui mourut en 789 ou 791. C'est un ouvrage écrit avec beaucoup de sagesse et d'élégance. Il est précédé d'une préface, que l'on regardera comme un chef-d'œuvre, si l'on considère surtout le temps où vivait son auteur. Surius donna un assez mauvais extrait de cette vie, qui fut imprimé en entier à Cologne, en 1642. Le P. Mabillon l'a publiée de nouveau. Fabricius l'a fait aussi réimprimer dans ses *Historiens de Hambourg*, tom. 2.

ANSEGISE, ou ANSIGISE (Saint), issu du sang royal, embrassa l'état monastique; mais Charlemagne ne voulant pas que ses talents fussent ensevelis dans la retraite, le nomma intendant d'Aix-la-Chapelle, et lui conféra, en titre de bénéfice, l'abbaye de Saint-Germer en Flex, qu'il réédifia. Il avait eu auparavant les abbayes de Saint-Sixte, près de Reims, et de Saint-Mémie de Châlons, qu'il quitta pour gouverner celle de Germer. Louis le Débonnaire lui conféra celles de Luxeu et de Fontenelle. Il fut employé avec succès dans différentes ambassades, et mourut en 834. On lui doit un recueil des *Capitulaires* de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, imprimé par les soins de Pierre et François Pithou, en 1588, 1603 et 1620. Baluze en donna une nouvelle édition en 1677, 2 vol. in-fol. Quelques auteurs prétendent qu'Ansegise fut aussi abbé de Lobbes; ce qui peut très bien être, les hommes distingués par leurs lumières et leurs vertus ayant, durant ces siècles, fréquemment passé du gouvernement d'une abbaye à une autre pour y maintenir ou rétablir la régularité; quelques-uns l'ont confondu avec le suivant.

ANSEGISE, prêtre du diocèse de Reims, abbé de Saint-Michel,

fut élevé à l'archevêché de Sens, le 21 juin 871. Charles le Chauve, qui ambitionnait la dignité d'empereur, l'envoya au pape Jean VIII, pour s'assurer de son suffrage; ce pontife le fit primat et vicaire dans les Gaules et dans la Germanie. Cette dignité donna un nouvel éclat à l'Église d'Ansegise, qui voulut se faire reconnaître comme primat, dans un concile où Charles le Chauve se trouva, en 876. Mais plusieurs prélats s'y opposèrent, et entre autres Hincmar de Reims, qui avait publié un écrit contre cette primatie. A son retour d'un second voyage à Rome, Ansegise se trouva, en 878, au concile de Troyes, où le pape était présent; et l'année d'après, 879, il sacra, dans l'abbaye de Ferrière en Gatinais, les rois Louis III et Carloman, fils de Louis le Bègue. Il mourut en 883.

† ANSELME, chanoine, et ensuite doyen de l'Église de Liége, issu d'une famille noble, florissait au XIe siècle. Son mérite le rendit cher à Wason, évêque de Liége en 1041, et à Théoduin, qui lui succéda en 1048. Il fit avec celui-ci le voyage de Jérusalem. Il continua, par l'ordre de ses supérieurs, c'est-à-dire de l'archevêque de Cologne, l'*Histoire des évêques de Liége*, commencée par Hérige, abbé de Lobbes en 991, et déjà continuée par un nommé Alexandre, chanoine aussi de la cathédrale de Liége, qui avait entrepris ce travail à la sollicitation de la bienheureuse Ide, abbesse de Sainte-Cécile de Cologne. Dom Martenne et dom Durand, de la congrégation de Saint-Maur, ont donné une édition de celui d'Anselme, dans leur *Amplissima collectio*. Anselme vécut au moins jusqu'en 1056, année à laquelle il a publié son ouvrage.

† ANSELME DE GEMBLOUX, en latin *Gemblacum*, fameuse abbaye du Brabant, y entra jeune, et y fit profession de la règle de Saint-Benoît. Il y eut pour maître Guérin, son parent, religieux de l'abbaye, sous lequel il fit de grands progrès dans les saintes lettres. Sa réputation engagea l'abbé de Hautvillers en Champagne à le demander pour donner des leçons à ses jeunes religieux. Après avoir enseigné à Hautvillers, il fut appelé à l'abbaye de Lagny, pour rendre les mêmes services. De retour à Gembloux, il continua d'y professer, et fut chargé de la bibliothèque. Il y exerça ce dernier emploi en homme qui aime les livres, et qui est capable d'en apprécier le mérite. Il les revoyait, et quand l'occasion s'en présentait, il en corrigeait les fautes. *Bibliothecæ assiduus scrutator erat, et ubi utilitas poscebat, eam, emendando et augendo, meliorabat*, disent les écrits du temps. L'abbaye ayant vaqué en 1113, il fut élu d'un consentement unanime. Il était d'une santé faible et délicate, ce qui ne l'empêchait ni de se livrer aux austérités de la vie monastique et à la méditation, ni de donner l'exemple de l'assiduité à l'étude des saintes Écritures. Il a continué la Chronique de Sigebert, religieux du même monastère, depuis 1112, que mourut cet écrivain, jusqu'en 1137. Il a eu trois continuateurs anonymes, tous trois de l'ordre de Saint-Benoît : le premier, religieux de Gembloux, a poussé la chronique depuis 1137 jusqu'en 1148; le deuxième, religieux d'Affligham, jusqu'en 1165; et le troisième, reli-

gieux d'Anchin, jusqu'en 1224. Cette chronique, avec sa continuation, a été publiée par Aubert Le Myre, à Anvers, chez Verdussen, 1608, in-4°. Il existait à Anchin un poëme latin manuscrit, à la louange de saint Bernard, abbé de Clairvaux et de ce monastère avec cette inscription : *Venerabili abbati Claravallensi Bernardo Anselmus*, qu'on pourrait attribuer à Anselme de Gembloux, à moins que peut-être ces vers ne soient d'Anselme, moine de Saint-Médard de Soissons, puis abbé de Saint-Vincent de Laon, aussi contemporain de saint Bernard, qui concourut à son élévation sur le siége épiscopal de Tournai. Cette pièce commençait par ce vers :

Vallis deflexa quam mons deflexus opacat.

Anselme de Gembloux mourut le 20 mars de l'an 1137 ou 1138, si l'on fait commencer l'année au mois de janvier. (*Voy.* SIGEBERT.)

ANSELME (Saint), archevêque de Cantorbéry, naquit à Aost en Piémont, en 1033. Il vint au monastère du Bec, en Normandie, attiré par le nom du célèbre Lanfranc, s'y fit bénédictin, et en fut prieur, puis abbé en 1078. On le nomma archevêque de Cantorbéry, l'an 1093. Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre, à qui il reprochait ses déréglements et ses injustices, conçut de l'aversion pour lui. Ce prince était dans le parti de l'antipape Guibert, tandis qu'Anselme soutenait le vrai pape Urbain II. Le saint prélat, exilé sous ce prétexte, se retira à Rome, où Urbain II le reçut comme il le méritait. Il soutint la procession du Saint-Esprit contre les Grecs, dans le concile de Bari, en 1098. Il partit ensuite pour la France, et s'arrêta à Lyon, jusqu'à la mort du monarque son persécuteur. Henri Ier, successeur de Guillaume, rappela l'archevêque de Cantorbéry; mais il ne jouit pas long-temps de la paix que son rappel semblait lui promettre. La querelle des investitures le mit mal avec le roi. Il fut obligé de revenir en France et en Italie, jusqu'à ce que le feu de ces disputes fût assoupi. Anselme retourna à Cantorbéry, et y mourut, en 1109, à l'âge de 76 ans. D. Gerberon a publié, en 1675, une très bonne édition de ses OEuvres, in-fol., faite sur les meilleurs manuscrits de France et d'Angleterre. Il y en a une autre, donnée à Venise en 1744, en 2 vol. in-fol. Saint Anselme fut un des plus célèbres docteurs de son temps, et le premier qui allia avec la théologie cette précision dialectique et cette méthode scolastique qui donne de la force aux preuves de la vérité, et qui confond l'erreur en découvrant ses sophismes. Il est vrai que, dans les siècles suivants, on a quelquefois abusé de cette méthode; on a fait de la théologie une espèce de logique contentieuse, et quelquefois une audacieuse métaphysique qui s'exerçait fort inutilement ou fort témérairement sur des questions où la simple foi répand plus de lumières que toutes les spéculations; mais cela ne prouve rien contre la théologie scolastique en elle-même. Elle est nécessaire, à un certain point, pour confondre toutes les espèces d'hérétiques, mais surtout ceux qui, comme les ariens, s'arment de la subtilité du raisonnement plutôt que de l'autorité des livres saints. (*Voy.*

Crellius, Suarez, Petau, Saint Thomas, etc.) Quant à ses ouvrages ascétiques, ils sont instructifs, édifiants, pleins d'onction et d'une certaine tendresse d'amour pour Dieu, qui échauffe les cœurs les plus insensibles. Un style simple, naturel, clair et concis, fait le principal mérite de ses lettres. On juge par les vers qui nous restent de lui, qu'il n'avait pas le génie poétique dans le plus haut degré. Jean de Salisbury, et Eadmer, moine de Cantorbéry, ont écrit sa vie, sur laquelle on peut aussi consulter Guillaume de Malmesbury, *De gestis pontificum anglorum.*

ANSELME, Mantouan, évêque de Lucques, en Italie, en 1061, quitta son évêché, parce qu'il se reprochait d'en avoir reçu l'investiture de l'empereur Henri IV. Grégoire VII le força de le reprendre, et le fit son vicaire-général en Lombardie. Il mourut en 1086, hors de son diocèse, dont il avait été chassé par son clergé, qu'il avait voulu réformer. Il était d'une vaste érudition; il savait par cœur toute l'Ecriture sainte, et lorsqu'on l'interrogeait sur quelque passage, il disait aussitôt comment chaque saint père l'avait expliqué. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres: 1° *Apologie pour Grégoire VII;* 2° *Explication des lamentations de Jérémie;* 3° *Explication des Psaumes*, qu'il entreprit pour la princesse Mathilde, dont il était directeur, et que la mort l'empêcha d'achever; 4° *Collection de canons*, en 13 volumes; 5° *Réfutation des prétentions de l'antipape Guibert.* On trouve ses écrits, en très grande partie, dans la *Bibliotheca patrum*

ANSELME, de Laon, doyen et archidiacre de cette ville, mort en 1117, professa avec réputation dans l'université de Paris, et ensuite dans le diocèse de Laon. On a de lui une glose interlinéaire sur la Bible, imprimée avec celle de Lira. Abailard en parle comme d'un arbre qui avait quelquefois de belles feuilles, mais qui ne portait point de fruits. On a aussi de lui des *Commentaires* sur saint Matthieu et sur saint Jean.

ANSELME DE SAINTE-MARIE (Pierre de Guibours, communément appelé le *Père*), augustin déchaussé, connu par son *Histoire généalogique et chronologique de la maison de France, et des grands officiers de la couronne*, 2 vol. in-4°, mourut à Paris, sa patrie, âgé de 69 ans, en 1694. « Cet écrivain a beau- » coup contribué, dit l'auteur » des *Trois siècles*, à fournir des » lumières à ceux qui ont tra- » vaillé sur l'histoire de France. » On ne peut le regarder que » comme ceux qui découvrent » les mines, en laissant aux au- » tres le soin d'épurer les métaux » qu'on en tire, et de les mettre » en valeur, » Son ouvrage, imparfait dans sa naissance, est devenu meilleur sous les plumes de du Fourny, des révérends pères Anges et Simplicien, continuateurs de cette histoire. Elle est actuellement en 9 vol in-fol., 1726, et années suivantes. On y trouve des recherches abondantes et curieuses. Il y a certainement beaucoup de fautes; mais quelle compilation en est exempte? (*Voyez* Ange *de Sainte-Rosalie*, et Fourny.) [On a encore de lui: 1° *la Science héraldique*, 1675, in-4°; 2° *Le Palais de l'honneur*, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de

Lorraine et de Savoie, et de plusieurs nobles familles de France, 1663, 1668, in-4°; 3° *Le Palais de la gloire*, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de France, et de plusieurs nobles familles de l'Europe, 1664, in-4°.]

ANSELME (Antoine), né à l'Ile-en-Jourdain, petite ville de l'Armagnac, l'an 1652, d'un chirurgien, embrassa l'état ecclésiastique, se distingua dans l'étude des belles-lettres, et fut couronné deux fois par l'académie des jeux Floraux de Toulouse. Ses *Odes* se trouvent dans le recueil de cette compagnie, et on ne les a guère vues ailleurs. Le marquis de Montespan, charmé de ses sermons, le chargea de veiller à l'éducation de son fils, le marquis d'Antin. L'abbé Anselme vint avec son élève à Paris. La capitale applaudit à son éloquence, presque autant que la province. En 1683, il fut nommé pour prêcher à la cour, les jours de la Cène et de la Pentecôte; en 1698, il y prêcha pendant l'avent, et en 1709, pendant le carême. Ses panégyriques surtout et ses oraisons funèbres, firent sa réputation. Le duc d'Antin fit revivre pour lui la place d'historiographe des bâtiments. L'académie de peinture et celle des inscriptions et belles-lettres l'admirent en qualité d'associé, dans leur corps. L'abbé Anselme se retira sur la fin de ses jours dans son abbaye de Saint-Sever en Gascogne. Il y vécut en philosophe chrétien, partageant son temps entre ses livres et ses jardins. [Son abbaye et les paroisses qui en dépendaient se ressentirent de sa présence; il ouvrit de nouveaux chemins pour la communication des unes aux autres, décora les églises, fonda des hôpitaux, et accommoda tous les différends.] Il mourut en 1737, à 86 ans. Nous avons de lui: 1° un *Recueil de sermons, panégyriques et oraisons funèbres*, en 7 vol. in-8° Les sermons qui forment 4 de ces volumes, ont été réimprimés en 6 vol. in-12; ils n'ont pas soutenu la réputation que l'auteur avait acquise en les débitant; car ils firent alors la plus vive impression, même sur ceux qui étaient prévenus contre lui. « J'ai été ce matin (écrivait madame de Sévigné) à une très » belle Passion à Saint-Paul: c'é» tait l'abbé Anselme. J'étais pré» venue contre lui. Je le trouvais » gascon, et c'était assez pour » m'ôter la foi en ses paroles; il » m'a forcée de revenir de cet in» juste jugement, et je le trouve » un des bons prédicateurs que » j'aie jamais entendus: de l'es» prit, de la dévotion, de la grâce, » de l'éloquence; en un mot, » je n'en préfère guère à lui. » 2° Plusieurs *Dissertations* dans les mémoires de l'académie des inscriptions; on y découvre un sage érudit et un bon littérateur.

ANSELMO (Antoine), né à Anvers, où il fut échevin pendant plusieurs années, et avocat fiscal de l'évêque, mourut en 1668, presque octogénaire. Il a beaucoup écrit sur le droit belgique. On a de lui: 1° un *Recueil d'ordonnances*, en flamand, 4 vol. in-fol., Anvers, 1648; 2° *Codex belgicus*, Anvers, 1649, in-fol.; 3° *Tribonianus belgicus*, Bruxelles, 1663, in-fol.; 4° *Commentaria ad perpetuum edictum*, Anvers, 1656, in-fol.; 5° *Consultationes*, etc., Anvers, 1671, in-fol. Ces ouvrages sont écrits avec méthode, et sont recherchés des jurisconsultes.

ANSER, poète latin, ami de Marc-Antoine, chanta les actions de ce général, qui paya ses louanges par le don d'une maison de campagne à Falerne. Virgile n'avait pas grande opinion de ses talents, s'il est vrai qu'il fait allusion à ce poète, en disant dans sa 9e églogue :

Nam neque adhuc Varo videor neque dicere Cinna
Digna, sed argutos inter strepere Anser olores.

ANSON (George), célèbre marin anglais, né à Stafford-Shire, en 1697, d'une famille noble et ancienne, se dévoua dès sa plus tendre enfance au service de mer. Ce fut par les dangers auxquels il fut exposé dans sa première course, qu'il commença d'apprendre le grand art de commander une armée navale. Monté sur une frégate armée par la famille de sa mère, il affronta sans crainte des périls effrayants. Poursuivi par deux corsaires, il leur échappa, malgré la disproportion des forces et les horreurs d'une tempête furieuse. La cour de Londres, informée de la valeur du jeune marin, le nomma en 1723 capitaine d'un vaisseau de guerre de 60 canons. Son courage, accompagné de prudence, brilla dans toutes les occasions, et lui acquit un nom célèbre. En 1739, la guerre s'étant élevée entre l'Espagne et l'Angleterre, le ministère britannique destina Anson à porter la guerre sur les possessions des Espagnols. On lui donna six navires, qui portaient environ 1,400 hommes d'équipage. La saison était si fort avancée, quand cette escadre partit, que ce ne fut qu'à force de fatigues qu'elle parvint à doubler le cap Horn, vers la fin de l'équinoxe du printemps de 1740. Des six vaisseaux, il n'en restait plus que deux et une chaloupe, lorsqu'on fut arrivé à la latitude de ce cap. Le reste avait été dispersé par les vents, ou submergé par la tempête. Anson, après avoir réparé ses deux navires dans l'île fertile et déserte de Juan-Fernandès, osa attaquer la ville de Payta, une des plus riches places des Espagnols dans l'Amérique méridionale. Il la prit en novembre 1741, la réduisit en cendre, et partit avec un butin considérable. La perte pour l'Espagne fut de plus de 1,500,000 piastres : le gain pour les Anglais, d'environ 180 mille. Le vainqueur s'éloigna de Payta, à l'approche d'une armée espagnole. Il fit voile vers les îles des Larrons, avec le *Centurion*, le seul de ses vaisseaux qui fût encore en état de tenir la mer. Mais avant d'y arriver, un scorbut d'une nature affreuse lui avait enlevé les deux tiers de son équipage. La contagion s'étendait sur ce qui lui restait de matelots et de soldats, lorsqu'il vit les rivages de l'île de Tinian. Le voisinage des Espagnols ne lui permettant point de s'arrêter dans ces parages, il prit la route de Macao. Il y arriva en 1742, radouba son vaisseau, et se remit en mer. Quelques jours après, il rencontra un navire espagnol richement chargé ; il l'attaqua, quoique son équipage fût fort inférieur en nombre, le prit, et rentra dans le port qu'il venait de quitter. Le navire espagnol portait 1,500,000 piastres en argent, avec de la cochenille et d'autres marchandises. La célérité de cette expédition lui acquit tant de gloire, qu'il fut reçu avec distinction par le vice-roi de Macao, et dispensé des devoirs que l'empereur de la Chine exige de tous les étrangers qui entrent dans ses ports. Mais ce

qui ne donne pas des Chinois une idée aussi brillante que la plupart des voyageurs et des philosophes modernes voudraient nous en faire concevoir, c'est que ces lâches et cruels spectateurs de la victoire d'Anson, ne purent comprendre qu'il n'eût pas massacré tous les Espagnols au moment de la prise du vaisseau. Anson ayant vengé l'honneur de sa nation, retourna par les îles de la Sonde et par le cap de Bonne-Espérance, et aborda en Angleterre le 4 juin 1744, après un voyage de trois ans et demi. Il fit porter à Londres en triomphe, sur 32 chariots, au son des tambours et des trompettes, et aux acclamations de la multitude, toutes les richesses qu'il avait conquises. Ses différentes prises se montaient en or et en argent à dix millions, qui furent le prix de sa valeur, de celle de ses officiers, de ses matelots et de ses soldats, sans que le roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues et de leur bravoure. Le titre de contre-amiral du Bleu fut la première récompense d'Anson; il l'obtint en 1744, et l'année d'après il fut honoré de la place de contre-amiral du Blanc. L'action qui contribua le plus à sa célébrité, après son voyage, fut son combat contre M. de la Jonquière, qui ramenait en Europe une escadre, composée de six vaisseaux de guerre, et quatre vaisseaux revenant des Indes orientales. « Vous avez vaincu l'*Invincible*, lui dit la Jonquière, » et la *Gloire* vous suit. » Cette défaite n'enlève rien à la réputation du marin français, qui, à cause de l'infériorité de ses forces, pouvait difficilement lutter contre son rival. Le ministère britannique nomma le vainqueur vice-amiral d'Angleterre, et peu de temps après premier lord de l'amirauté. L'Angleterre, en guerre avec la France depuis les hostilités commencées en 1755, méditait depuis long-temps une descente sur les côtes. Anson, chargé de la seconder, couvrit la descente des Anglais à Saint-Malo, en 1758, reçut sur ses vaisseaux les soldats échappés aux Français et les ramena en Angleterre. Il mourut à Londres le 6 juin 1762. La gloire de l'amiral Anson ne fut pas seulement fondée sur le succès de ses armes, sur sa valeur, sur son intrépidité; il fut homme de bien, il respecta l'humanité, lors même que son bras s'armait pour la détruire. Nous avons son *Voyage autour du monde*, traduit en français, 1 vol. in-4°, 1789, Amsterdam, réimprimé en 4 vol. in-12; et à Lyon, 1756, 2 vol. in-4°.

† ANSON (Pierre-Hubert), né à Paris en 1744, était agrégé à la faculté de droit, lorsque d'Ormesson, intendant des finances, l'appela auprès de son fils, depuis contrôleur-général. Anson occupa avant la révolution plusieurs places dans les finances, fut député à l'assemblée constituante, et ensuite administrateur des postes, place qu'il occupait à sa mort, arrivée en 1810. Anson a publié, 1° une traduction en vers des *Odes d'Anacréon*, petit in-8°, Paris, 1795; traduction faible et d'une grande médiocrité; 2° *Lettres de milady Montague*, 2e édition, Paris, 1805, 2 vol. in-12. (*Voy.* l'article de cette dame auteur.) Les autres productions d'Anson sont si peu importantes que nous nous abstenons de les citer.

ANTÉE, géant de Libye, fils de Neptune et de la Terre, fut

étouffé par Hercule, qui l'éleva en l'air pour le tuer, parce que la Terre, sa mère, lui donnait de nouvelles forces lorsqu'il la touchait.

ANTENOR, prince troyen, était frère de Priam. Virgile le fait venir en Italie avec une troupe de ses concitoyens, et lui fait fonder la ville de Padoue, qui paraît être bien moins ancienne que lui; ce qui n'empêche pas que les Padouans ne montrent aux voyageurs le tombeau de leur fondateur Antenor.

ANTÈRE (Saint), *Anteros*, Grec de naissance, succéda à saint Pontien sur le siége de Rome, l'an de J.-C. 235. Son pontificat fut très court, puisqu'il ne siégea que quarante jours. Bède, Adon et le nouveau Martyrologe romain lui donnent le titre de *martyr*.

ANTEROS, divinité opposée à Cupidon, que l'on nommait *Eros* (Amour). On le croit fils de Mars et de Vénus. Celle-ci, voyant que Cupidon ne croissait point, en demanda la cause à Thémis, qui lui répondit que c'était parce qu'il n'avait point de compagnon. Vénus continua d'écouter la passion que Mars avait pour elle, et Anteros fut le fruit de leur commerce. L'Amour n'en devint pas plus grand pour cela; lui et son frère demeurèrent toujours en cet état. On les représentait comme deux petits enfants ayant des ailes aux épaules et s'arrachant une palme. Les mythologistes ont diversement expliqué cette opposition d'*Anteros* à *Eros*. Le sens le plus naturel est que l'amour croît par les oppositions et les obstacles, qu'un amour facile à satisfaire languit et reste petit.

ANTESIGNAN (Pierre), naquit à Rabastens, au diocèse d'Albi, dans le XVIe siècle. Sa *Grammaire grecque* fut imprimée plusieurs fois, et a continué d'être estimée des savants, même après celle de Port-Royal, à laquelle elle a beaucoup servi. Il fit ensuite une *Grammaire universelle*: compilation confuse et compliquée, dont il est impossible de faire un résultat sûr et net. Son édition de Térence est chargée d'érudition; on peut même dire qu'il y en a trop. C'était le goût des savants de son siècle, hommes à recherches et à pénibles études, aussi rassis et appliqués que nous sommes lestes et légers. On a encore de lui: *Thematis verborum investigandi ratio* et *Praxis præceptorum linguæ græcæ*.

ANTHELME (Saint), évêque de Belley, d'une famille noble de Savoie, occupa les deux premières dignités des chapitres de Genève et de Belley. Dégoûté du monde, il se fit chartreux, et fut élu prieur de la grande chartreuse en 1141. Pendant le schisme de Victor IV, il fit déclarer tout l'ordre des chartreux en faveur d'Alexandre III, qui avait été élu selon les formes canoniques, et en faveur duquel se déclarèrent bientôt la France, l'Espagne et l'Angleterre. On le choisit en 1163 pour remplir le siége épiscopal de Belley; mais il fallut un ordre du pape pour l'obliger d'acquiescer à son élection. Il commença la réformation de son diocèse par celle du clergé. Les voies de douceur ne lui ayant pas réussi, il employa les censures ecclésiastiques. Il montra une fermeté inflexible dans les contestations qu'il eut avec Humbert, comte de Savoie, touchant les droits de son Église. Cette fermeté n'ayant pas eu le succès

qu'il en attendait, il quitta son évêché; mais le pape l'obligea de retourner à son Église. Ce comte se réconcilia depuis sincèrement avec lui. Le saint évêque visitait souvent les monastères, et surtout la grande chartreuse. Il recherchait les pécheurs, et les recevait avec bonté lorsqu'ils étaient touchés de leurs désordres. Il avait aussi une grande tendresse pour les pauvres, et leur procurait des secours abondants. Il mourut le 26 juin 1178.

ANTHELMI (Joseph), chanoine de Fréjus en Provence, publia plusieurs *Dissertations* latines sur l'Histoire ecclésiastique de Fréjus, Aix, 1680, in-4°; sur le Symbole de saint Athanase, 1693, in-8°; sur saint Eucher, 1726, in-12; sur quelques ouvrages attribués à saint Léon, en particulier les livres de la vocation des gentils, qu'il prétend, contre le P. Memel, être de saint Prosper, prétention qui n'est pas favorisée par le style de l'ouvrage. (*V.* saint LÉON). Son dernier ouvrage est une *Lettre* au père Pagi, touchant les actions et la mort de saint Martin de Tours. Il mourut à Fréjus, en 1397, âgé de 49 ans. Il règne dans tous ses écrits une modération et une honnêteté dignes d'un vrai savant. — [Deux autres ANTHELMI méritent d'être cités, savoir Nicolas, grand-oncle du précédent, et Pierre, son oncle, premier chanoine et vicaire-général de Fréjus, syndic-général du clergé, né dans la dernière moitié du XVIe siècle, lequel rendit de grands services à son chapitre, et assista aux assemblées du clergé qui se tinrent en 1605 et 1606. Ce fut lui qui fournit aux frères Gaucher et Louis de Sainte-Marthe, le catalogue des évêques de Fréjus pour leur *Gallia christiana*. On a aussi de lui des *Adversaria*, cités à la page 170 du traité de Pierre Anthelmi *De initiis ecclesiæ foro-juliensis*. Il mourut le 2 mars 1646. — *Pierre* ANTHELMI, neveu du précédent, aussi chanoine de Fréjus, fit à Paris ses études en théologie et en droit, et fut reçu docteur dans les deux facultés. D'abord, lié avec le célèbre Peiresc, il se livra comme lui à la recherche des antiquités. Il abandonna ensuite cette étude pour ne s'occuper que de théologie. On a de lui : 1° *De initiis ecclesiæ foro-juliensis*, Aix, 1680, in-4°; 2° *Leontius episcopus et martyr suis foro-juliensibus restitutus*. Il mourut le 27 novembre 1648.]

ANTHEMIUS (Procopius), empereur d'occident, né à Constantinople, de la famille du tyran Procope, qui avait pris la pourpre sous Valens, se distingua par sa valeur. L'empereur Marcien lui fit épouser Flavia Euphemia sa fille unique, et le nomma général des troupes de l'Orient. Anthemius ayant repoussé les Goths et les Huns, fut envoyé en Italie avec le titre de *César*, et proclamé Auguste en avril 467, par le sénat et le peuple. Le général Ricimer dominait alors dans l'Occident : Anthemius crut se l'attacher en lui donnant sa fille en mariage. Ce bienfait n'empêcha point ce barbare de venir mettre, quelque temps après, le siége devant Rome, où Anthémius était enfermé. La terreur qu'il répandait lui fit ouvrir les portes de cette ville, qui fut livrée à la fureur des soldats. Anthemius fut assassiné, par ordre de son gendre, en 472, après un règne de 5 ans. Ce prince joignit la piété au cou-

rage : il était zélé pour la justice et la religion, compatissant envers les malheureux, et n'ayant, ni dans son caractère, ni dans son extérieur, rien de la fierté que le trône inspire. [A l'approche de Ricimer, Anthémius s'était réfugié dans une église, tandis que ses partisans n'osaient pas se montrer et que la famine désolait Rome. Un Gaulois, nommé Bilimer, fidèle à Anthemius, lui amena un corps de troupes avec lequel il livra, sur le pont Adrien, à Ricimer, un combat dans lequel il fut tué. C'est Léon, empereur d'Orient, qui désigna aux Romains Anthemius, pour être leur souverain. Sous le règne d'Anthemius, les Romains furent entièrement expulsés de l'Espagne par les Wisigoths.]

ANTHEMIUS, architecte, sculpteur et mathématicien, né à Tralles en Lydie, inventa, dit-on, sous l'empereur Justinien, au VIe siècle, divers moyens d'imiter les tremblements de terre, le tonnerre et les éclairs. Il existe un recueil de machines, qu'on lui attribue, intitulé : Περὶ παραδόξων μηχανημάτων. On y voit, entre autres, le miroir ardent, tel que Kircher et Buffon ont cru qu'avait été celui d'Archimède. Un manuscrit de ce recueil est à la bibliothèque de l'empereur. C'est le 229e de la 4e partie du catalogue que M. Nessel a fait des manuscrits de cette bibliothèque. Il en est un autre dans celle du roi de France. *Voy.* la description de son miroir dans le *Journ. hist. et litt.*, 15 août 1775, page 239. Son plus beau titre à la gloire est la construction de l'église de Sainte-Sophie, la plus belle de l'Orient; il n'en vit poser que les fondements, mais il eut toujours le mérite d'avoir tracé le plan de cet édifice admirable, qui se fait encore remarquer aujourd'hui. Cet architecte est appelé pour l'ordinaire *Anthemius Trallianus*, du nom de sa patrie.

ANTIAS, déesse dont le culte était célèbre à Antium, où elle avait un temple très fréquenté. On croit que c'est la même que la Fortune. Horace, dans l'ode adressée à cette déesse, l'apostrophe ainsi : *Diva, gratum quæ regis Antium.*

ANTIGENES, Macédonien, un des capitaines d'Alexandre le Grand, eut le second des prix que ce prince fit distribuer aux huit plus braves capitaines de son armée. Antigène ne méritait pas celui de la probité. Il eut la bassesse de livrer Eumène à Antigone, vers l'an 315 avant J.-C., mais il reçut bientôt le salaire de sa perfidie, car Antigone le fit brûler tout vif dans une cage de fer.

ANTIGÉNIDE, célèbre musicien de Thèbes, en Béotie. On dit qu'exécutant un jour sur sa flûte le nome ou l'air du Char, en présence d'Alexandre le Grand, il le mit tellement hors de lui, que, se jetant sur ses armes, peu s'en fallut que ce prince ne chargeât les convives.

ANTIGONE, fille d'Œdipe et de Jocaste, rendit les derniers devoirs à Polinice son frère, contre la défense de Créon. Ce barbare la condamna à mourir de faim dans une prison; mais elle s'y étrangla. Hémon, qui devait l'épouser, se tua de désespoir sur son corps. — Il y eut une autre ANTIGONE, fille de Laomédon. Celle-ci se vantant d'être plus belle que Junon, fut changée par cette déesse en cigogne.

ANTIGONE se distingua parmi les généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce héros, il remporta une victoire sur Eumène, qu'il fit mourir. Il défit Ptolémée Lagus, bâtit Antigonie, et fut tué dans un combat contre Cassander, Seleucus et Lysimachus, qui s'étaient unis pour opposer une digue à ses desseins ambitieux. Il s'était fait couronner roi d'Asie, et aurait voulu l'être de tout l'univers. Sa défaite arriva l'an 299 avant J.-C., à l'âge de 84 ans. Comme on était surpris que, dans sa vieillesse, il eût acquis plus de douceur dans le caractère, il répondit qu'*il voulait conserver par la douceur ce qu'il avait acquis par la force*. Il disait communément que *la royauté est une honnête servitude;* ce qui revient à la belle pensée d'un roi de ce siècle, que *les rois sont les premiers domestiques de leurs sujets*. Antigone ajoutait que *si l'on savait ce que pèse une couronne, on craindrait de se la mettre sur la tête*. On raconte qu'un poète lui ayant donné le titre de Dieu, il répondit sèchement : *Mon valet de chambre sait bien le contraire*. Antigone ternit ce qu'il avait de belles qualités par son avarice. Il employait toutes sortes de moyens pour se procurer de l'argent, et lorsqu'on lui représentait qu'Alexandre se comportait bien différemment : *Alexandre*, avait-il coutume de répondre, *moissonnait ; mais moi je ne fais que glaner*. Thrasylle le cynique se présenta devant Antigone et lui demanda une drachme: *Ce n'est pas assez pour un prince*, répondit-il. — *Donnez-moi donc un talent*. — *C'est trop*, reprit Antigone, *pour un cynique*.

ANTIGONE, roi des Juifs et fils d'Aristobule II, fit couper les oreilles à Hyrcan son oncle, qu'il voulait empêcher d'être grand sacrificateur; mais Hérode, qui avait épousé Marianne, petite-fille de Hyrcan, s'étant rendu maître de Jérusalem, envoya Antigone à Marc-Antoine, qui lui fit couper la tête, l'an 35 avant J.-C. [Dans la guerre des Romains contre les Juifs, Aristobule et Antigone furent faits prisonniers par Pompée et conduits à Rome. Ayant pu s'échapper, ils retournèrent en Judée et recommencèrent la guerre. Pris une seconde fois par Labinius et amenés encore à Rome, Jule César leur permit de retourner en Judée, où ils tombèrent au pouvoir des partisans de Pompée, qui mirent à mort Aristobule et son fils Alexandre. Enfin les Parthes ramenèrent Antigone à Jérusalem, où il ne régna que trois ans.]

ANTIGONE, de Cariste, vivait sous les deux premiers Ptolémées, et a laissé *Historiarum mirabilium collectio*, grec et latin, par Jean Meursius, Leyde, 1619, in-4°.

ANTILOQUE, fils de Nestor et d'Eurydice, ayant suivi son père au siége de Troie, y fut tué par Memnon, fils de l'Aurore.

ANTINE (Dom Maur-François d'), savant religieux de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1688, à Gonrieux, dans le diocèse de Liége, et professa la philosophie à Saint-Nicaise de Reims. [Ses sentiments au sujet des décrets de l'Église sur le jansénisme passant pour suspects, M. de Mailly, archevêque de Reims et cardinal, exigea qu'il sortît de son diocèse. Les supérieurs de la congrégation l'appe-

lèrent à Saint-Germain-des-Prés, où il travailla d'abord à la collection des *Décrétales*, et ensuite à la nouvelle édition du *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de du Cange, dont il donna plusieurs volumes avec D. Carpentier, son confrère. Recherché de nouveau pour le même sujet qui l'avait fait exiler de Reims, il fut, en 1734, exilé à Pontoise. Rappelé à Paris en 1737, il travailla avec D. Bouquet à la *Collection des historiens des Gaules et de la France*. Il s'était chargé de la partie des croisades, et contribua aussi à *l'Art de vérifier les dates*, 1740, in-4°. On a de lui en outre une *Traduction des psaumes sur l'hébreu, avec des notes tirées de l'Écriture sainte et des saints pères, pour en faciliter l'intelligence*, 1738, in-18, 1739 et 1740, in-12]. D. d'Antine mourut d'une attaque d'apoplexie le 3 novembre 1746.

ANTINOUS, jeune homme bythinien, fut aimé par l'empereur Adrien, avec une fureur peu propre à honorer le nom de philosophe que ce prince affectait. On dit que ce Ganymède se noya dans le Nil, l'an 129 de J.-C. D'autres prétendent qu'il s'immola dans un sacrifice célébré pour prolonger la vie de l'empereur. Adrien pleura l'objet de ses infâmes amours, lui éleva des temples, lui donna des prêtres, des prophètes et un oracle. Il fit frapper des médailles en son honneur. Nous en avons encore quelques-unes, où il est représenté en Bacchus. Telle était la philosophie de ces siècles : peu d'hommes célèbres étaient exempts de ces lâches horreurs, qui disparurent sous l'empire des mœurs chrétiennes, et qui renaissent à mesure que le christianisme s'éteint parmi nous.

ANTIOCHUS Ier, surnommé *Soter*, c'est-à-dire *Sauveur*, fils de Seleucus-Nicanor, roi de Syrie, eut le caprice d'aimer sa marâtre Stratonice, et l'épousa du consentement de Seleucus; genre d'inceste qui étonna dans ces temps mêmes de corruption, où les mœurs avaient perdu tous leurs ressorts. De concert avec son père, il soumit la plupart des pays situés entre la mer Caspienne et l'Indus, et rétablit plusieurs villes qu'Alexandre y avait fondées. Après la mort de Seleucus, il remporta des victoires sur les Bythiniens, les Macédoniens et les Galates, et fut tué dans un combat près d'Éphèse, l'an 262 avant J.-C. Stratonice était morte avant lui : on leur rendit des honneurs divins, tribut d'adulation ordinaire chez ces peuples bas et aveugles. [Antiochus défit, l'an 275 avant J.-C., les Gaulois qui dévastaient l'Asie : il dut cette victoire à ses éléphants. Il déclara la guerre à Ptolémée Philadelphe, mais il en fut détourné par la révolte de son fils aîné, qu'il fit mourir. Au combat près d'Éphèse, il était victorieux, lorsqu'un Gaulois le tua; et celui-ci fut aussitôt entraîné dans un précipice par le cheval d'Antiochus, dont il s'était emparé.]

ANTIOCHUS II, surnommé *Theos* ou *le Dieu* (car l'extravagance du paganisme changeait en blasphèmes les noms des rois), succéda à son père Antiochus Soter, et fit la guerre à Ptolémée Philadelphe : il la termina en épousant Bérénice, quoiqu'il eût déjà deux fils de Laodicée, qui l'empoisonna l'an 247 avant J.-C., et fit mettre sur le trône Seleu-

cus, son fils, par l'artifice d'un certain Artémon. Ces rois-dieux n'étaient pas à l'abri des plus lâches trahisons, et les provoquaient souvent par la haine qu'ils inspiraient. Laodicée fit ensuite poignarder Bérénice, avec le fils que cette princesse avait eu d'Antiochus. Mais sa cruauté ne demeura pas impunie : elle fut tuée elle-même dans la guerre que Ptolémée Evergète entreprit pour venger sa sœur Bérénice.

ANTIOCHUS III, surnommé *le Grand*, roi de Syrie, successeur de son frère Seleucus Céraunus, l'an 223 avant J.-C., fut vaincu par Ptolémée Philopator, dans un combat meurtrier, donné près de Raphia. Il ne tarda pas à réparer cette défaite. Il prit Sardes, réduisit les Mèdes et les Parthes, subjugua la Judée, la Phénicie et la Cœlésyrie, et méditait de plus grandes conquêtes, lorsque Smyrne, Lampsaque et les autres villes de la Grèce asiatique demandèrent du secours aux Romains. Le sénat envoya des ambassadeurs à Antiochus, pour le sommer de rendre à Ptolémée-Epiphanes le pays qu'il lui avait enlevé, et de laisser en paix les villes de la Grèce. Antiochus n'ayant donné aucune réponse favorable, Rome lui déclara la guerre, l'an 192 avant J.-C. Ce prince, qui avait alors Annibal chez lui, animé par les discours de ce général, crut pouvoir la soutenir, mais Acilius Glabrion lui prouva bientôt le contraire. Il le força de quitter la Grèce, et Scipion l'Asiatique défit entièrement son armée. Antiochus, forcé de demander la paix, ne l'obtint qu'à des conditions dures. Il fut obligé de renoncer à toutes ses possessions d'Europe, et à celles qu'il avait en-deçà du mont Taurus en Asie. Quelque temps après, il fut tué dans l'Elymaïde, où il allait piller le temple de Jupiter Belus, l'an 187 avant J.-C. Les Juifs se louent beaucoup des priviléges que ce prince leur accorda. Il fournissait l'argent qu'il fallait pour les sacrifices, et il leur permit de vivre selon leurs lois dans toute l'étendue de ses vastes états. Ce prince avait d'excellentes qualités, mais elles ne se soutinrent pas. « Jusqu'à l'âge de 50 ans, » dit un historien, il s'était conduit dans ses affaires avec une » valeur, une prudence et une » application qui avaient fait » réussir toutes ses entreprises, » et lui avaient mérité le titre de » *Grand*. Mais depuis ce temps, » sa sagesse avait fort décliné, » et ses affaires avaient pris le » même train. Sa conduite dans » la guerre contre les Romains, » le peu d'usage, ou plutôt le » mépris qu'il fit des conseils » d'Annibal, la paix honteuse » qu'il fut obligé d'accepter, ternirent l'éclat des premiers succès; et sa mort, causée par une » entreprise impie et sacrilége, » imprima à son nom une tache » ineffaçable. (1) »

ANTIOCHUS IV, fils du précédent, prit le surnom d'*Epiphanes*, c'est-à-dire, *illustre*. Il méritait bien davantage celui d'*Epimanes*, que quelques-uns lui donnèrent, et qui veut dire *furieux* et *insensé*. Autant son père avait été favorable aux Juifs, autant il s'en déclara l'ennemi. Après avoir assiégé et pris Jérusalem, il déposa le grand-prêtre Onias, profana le temple par le sacrifice qu'il y offrit à Jupiter olympien, emporta tous les vases

(1) *L'Ami du Roi*, 19, pag. 164.

sacrés, et fit mourir les sept frères Machabées et le vieillard Eléazar. Ce prince sacrilége avait usurpé le trône de Syrie sur Démétrius, son neveu : il voulut aussi s'emparer de l'Égypte sur Ptolémée-Philométor, son autre neveu; mais sa tentative fut vaine. Mathatias et Judas Machabée défirent ses armées; lui-même fut mis en déroute dans l'Elymaïde, pays renommé pour la richesse de ses temples, où l'avait attiré l'ardeur effrénée du pillage Il était peu éloigné d'Ecbatane, lorsqu'il apprit que Judas Machabée avait défait Lysias; qu'il s'était emparé des places fortes de la Judée, et qu'il avait renversé l'idole placée dans le temple. Transporté de fureur, il dit qu'il allait lui-même à Jérusalem, et qu'il en ferait le tombeau des Juifs. Il commanda donc à celui qui conduisait son char, de courir sans cesse, et de hâter son voyage. Mais à peine eut-il prononcé ces paroles, que Dieu le frappa d'une maladie incurable : il se sentit tout à coup attaqué d'une douleur effroyable dans les entrailles, et d'une colique qui le tourmentait cruellement. Transporté d'une nouvelle fureur contre les Juifs, il donna des ordres pour que l'on précipitât encore davantage son voyage. Mais lorsque ses chevaux couraient avec impétuosité, il tomba de son chariot, et eut le corps tout meurtri de cette chute. « Ainsi, dit l'Ecriture, celui qui, s'élevant par son orgueil au-dessus de la condition de l'homme, s'était flatté de pouvoir même commander aux flots de la mer, se vit porter tout mourant dans une chaise, attestant publiquement la toute-puissance de Dieu, qui éclatait en sa propre personne. Il sortait des vers de son corps, et les chairs lui tombaient par lambeaux, avec une odeur si infecte, que l'armée ne pouvait en souffrir la puanteur. Cet homme, qui s'imaginait auparavant être capable d'atteindre jusqu'aux étoiles du ciel, se trouvait dans un tel état, que personne ne pouvait plus le porter, à cause l'infection horrible qu'il répandait. Étant devenu insupportable à lui-même, il fit venir ses amis, et leur dit : « Le sommeil est éloigné do mes » yeux; mon cœur est tout abattu, et je me sens défaillir, à » cause du grand chagrin dont » je suis saisi. J'ai dit au fond » de mon cœur: A quelle affliction suis-je réduit, et en quel » abîme de tristesse me vois-je » plongé, moi qui auparavant » étais si heureux et si chéri au » milieu de la puissance qui » m'environnait! Je mo souviens » présentement des maux que j'ai » faits dans Jérusalem..... Je reconnais donc que c'est pour » cela que je suis tombé dans » tous ces maux; et l'excès de » ma tristesse me fait maintenant » périr dans une terre étrangère. » Il promit de rendre Jérusalem libre, de lui accorder les plus beaux priviléges, de l'égaler à la ville d'Athènes; il s'engagea à orner de dons précieux le temple qu'il avait pillé auparavant, à y augmenter le nombre des vases sacrés, à fournir de ses revenus les dépenses nécessaires pour les sacrifices, et même à se faire juif, et à parcourir toute la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. Mais son repentir n'était fondé que sur des motifs temporels : ce qui

a fait dire à l'écrivain sacré : *Cet impie priait le Seigneur, de qui il ne devait point recevoir miséricorde.* Il mourut 164 ans avant l'ère chrétienne. Polybe rapporte de ce prince les plus révoltantes extravagances, qui prouvent qu'il était aussi insensé que cruel et impie. On le voyait souvent confondu dans des ateliers avec des artisans, ou dans des tavernes avec des débauchés. Il sortait presque toujours ivre, et passait de cette gaieté dissolue à un emportement furieux et insensé. Les courtisanes furent ses ministres. Faut-il s'étonner qu'un prince de ce caractère fût ennemi de Dieu et de son peuple?

ANTIOCHUS V, surnommé *Eupator*, succéda, à l'âge de 9 ans, à son père Antiochus-Epiphanes, l'an 164 avant J.-C. Il entra en Judée par le conseil de Lysias son général, avec une armée de 100 mille hommes de pied, 20 mille chevaux, 32 éléphants et 300 charriots de guerre; défit Judas Machabée (1), qui ne céda qu'après la plus brave résistance, et vint former le siége de Jérusalem. Mais ayant appris que sa capitale avait été prise par un ennemi dont il ne se défiait pas, il fit la paix à des conditions avantageuses aux Juifs, et s'en retourna dans son royaume, où ses propres soldats le livrèrent à Démétrius, son cousin-germain, qui le fit mourir l'an 168 avant J.-C.

ANTIOCHUS, d'Ascalon, philosophe stoïcien, fut disciple de Carnéade et maître de Cicéron. Lucullus l'attira à Rome, et lui donna son amitié. Il suivit d'abord les opinions de Platon, auxquelles il préféra ensuite celles de Zénon. On ne sait s'il finit par se tenir à celles-ci, rien n'étant bien fixe dans les pensées ni la conduite de ces vieux sages. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ANTIOCHUS, philosophe cynique, qui reçut de grands bienfaits des empereurs Sévère et Caracalla, dignes de récompenser les leçons et les exemples du cynisme.

† ANTIOCHUS, moine et ensuite abbé de la Laure de Saint-Sabas en Palestine, composa en grec, à la prière d'Eustathe, abbé d'un monastère près d'Ancyre, et pour ce religieux, un abrégé moral de l'Écriture sainte, intitulé : *Pandectæ divinæ Scripturæ in centum nonaginta distinctas homilias, una cum exhomologesi*, lequel contenait tout ce qui était nécessaire au salut. Tillemont, chartreux de Paris, l'a traduit du grec en latin, et le père Fronton Le Duc en a publié le texte original : cet ouvrage est divisé en 137 chapitres ou homélies. Dans la 107e, l'auteur parle de la prise de Jérusalem par Chosroës, l'an 614, de la manière dont la ville fut saccagée, le bois de la sainte croix enlevé, etc. Il y a joint un poème dans lequel il déplore la perte de la vraie croix, que les Perses avaient, dit-on, emportée parmi leur butin. On trouve le poème d'Antiochus en grec et en latin dans la *Bibliotheca patrum*. Antiochus vivait dans le VIIe siècle.

ANTIOPE, fille de Nictée, roi de Thèbes, était célèbre dans la Grèce pour sa beauté. S'étant laissé séduire par son amant, qu'elle disait être Jupiter, elle fut obligée, pour éviter la colère

(1) Notre auteur est allé ici plus loin que l'Ecriture, qui ne dit nulle part que Judas Machabée ait été vaincu par Eupator.

de son père, de se sauver chez Épopée, roi de Sicyone, qui l'épousa. Nictée, bien résolu de se venger, marcha aussitôt contre lui; mais ayant été blessé à mort, il chargea Licus son frère de punir le crime de sa fille. La mort d'Épopée, qui arriva bientôt après, mit fin à la guerre, et Antiope fut enfermée dans une prison, où elle accoucha d'Amphion et de Zethès. Dans la suite, ses enfants lui rendirent la liberté, tuèrent Licus, et attachèrent Dircé, sa femme, aux cornes d'un taureau furieux, qui la fit aussi périr. On ne sait pas trop ce que devint ensuite Antiope.

ANTIOPE, reine des Amazones, fut vaincue et prise par Hercule, et donnée à Thésée, qui l'épousa. Elle en eut un fils nommé *Hippolyte*. Quelques-uns disent qu'elle fut tuée dans une bataille près d'Athènes, d'autres la font mourir de la main de Thésée, d'autres enfin changent tous les noms et les faits de cette histoire. Dans la région des fables, toutes les relations sont également bonnes.

ANTIPAS, martyr, fut un des premiers disciples du Sauveur, et souffrit le martyre à Pergame, dont il était évêque. L'histoire de sa vie rapporte qu'il fut enfermé dans un taureau d'airain tout ardent de feu; mais ces actes, quoique anciens, ne sont pas authentiques; ce qui n'empêche pas que son martyre ne soit indubitable, étant formellement attesté dans l'Apocalypse, chap. 2, v. 13, où J.-C. l'appelle *un témoin fidèle*. Le lieu de son martyre y est également exprimé.

ANTIPATER, disciple d'Aristote, ministre et général de Philippe et puis d'Alexandre, avait le talent de la guerre et celui des lettres. Il réduisit les Thraces et défit les Lacédémoniens. Alexandre lui ôta le gouvernement de la Macédoine, pour plaire à sa mère Olympias. On dit qu'Antipater s'en vengea en empoisonnant son maître. « Ce qu'il y a de » sûr, dit un historien, c'est que » jamais il ne put se laver de cette » tache, et que, tant qu'il vécut, les Macédoniens le dé» testèrent comme le traître qui » avait empoisonné Alexandre. » Il mourut l'an 317 avant J.-C. [Il paraît que cette accusation est dénuée de fondement, et encore moins la haine que, d'après l'historien ci-dessus cité, lui vouèrent les Grecs. Ceux-ci, au contraire, le nommèrent tuteur de l'enfant dont Roxane, femme d'Alexandre, était enceinte. Il gouverna de nouveau la Macédoine, soumit encore une fois la Grèce entière. Il confia, avant de mourir, au général Polysperchon, la tutelle du jeune roi.]

ANTIPATER, roi de Macédoine et frère de Philippe, disputa le trône à Alexandre son second frère, après la mort de Philippe, et fit mettre à mort Thessalonice sa mère, qu'il soupçonnait de favoriser les prétentions de son rival : il fut tué par Lysimachus, l'an 292 avant J.-C.

ANTIPATER, Iduméen et fils du gouverneur de l'Idumée, embrassa le parti d'Hyrcan, et le fit remonter sur le trône de Judée. Antipater jouit de tout le crédit que méritaient ses services. Il eut la conduite des affaires, et se rendit agréable aux Romains, par son attachement à leurs intérêts. César, à qui il avait beaucoup servi dans la guerre d'Égypte, lui donna le droit de bour-

geoisie romaine et le gouvernement de la Judée. Il fut empoisonné, l'an 49 avant J.-C. par un Juif de ses amis, qui le soupçonnait de vouloir se faire roi. Hérode le Grand, son fils, bâtit en son honneur la ville d'Antipatride.

ANTIPATER, de Sidon, stoïcien, cultivait la philosophie et la poésie, environ l'an 136 avant J.-C. Il nous reste de lui plusieurs épigrammes dans l'*Anthologie*. [Cicéron vantait son extrême facilité à faire les vers. Au rapport de Pline et de Valère-Maxime, ce philosophe avait tous les ans, le jour de sa naissance, une fièvre éphémère, et ce jour fut, dit-on, celui de sa mort.]

ANTIPATER (Lælius Cœlius), historien latin, environ 124 ans avant J.-C., écrivit une *Histoire de la seconde guerre punique*. [L'empereur Adrien le préférait à Salluste, comme il préférait Ennius à Virgile. Nous avons quelques fragments de ses ouvrages. Antoine Augustin les a recueillis avec des fragments d'autres historiens; ils ont été imprimés à Anvers, 1511.]

ANTIPHILE, peintre égyptien, contemporain d'Apelle, dont il était le rival.—Pline parle d'un autre Antiphile, qui peignit un garçon soufflant le feu, dont la lueur faisait briller sa beauté. Comme les tableaux de nuit étaient alors une espèce de merveille (*voy*. Apelle), Pline admirait beaucoup celui-ci.

ANTIPHON, orateur athénien, naquit à Rhamnus, dans l'Attique, ce qui lui fit donner le surnom de *Ramnusien*. On dit que ce fut le premier qui réduisit l'éloquence en art, et qui enseigna et plaida pour de l'argent. On avait de lui plusieurs ouvrages. Il nous est parvenu seize oraisons qui lui sont communément attribuées, et qui se trouvent dans la *Collection des anciens orateurs grecs* d'Étienne, 1575, in-fol. Elles tiennent plus de la déclamation que de la véritable éloquence, et ne justifient pas les éloges que les anciens rhéteurs lui ont prodigués. Il mourut vers l'an 411 avant J.-C. Thucydide fut son disciple; Photius dit son maître. — Vossius distingue deux Antiphon, l'un de Rhamnus, plus ancien que Thucydide, l'autre postérieur.

ANTISTHÈNES, philosophe athénien, chef des cyniques, donna d'abord des leçons de rhétorique. La philosophie de Socrate l'ayant enlevé à l'éloquence, il renvoya ses disciples, en leur disant : *Allez chercher un maître; pour moi, j'en ai trouvé un*. Cela n'empêcha pas qu'il ne se fît une secte à part. Pour philosopher plus à son aise, il vendit tous ses biens, et ne garda qu'un manteau, encore était-il déchiré. Socrate, qui s'en aperçut, lui dit : *Je vois ta vanité à travers les trous de ton manteau*. Il méprisait la noblesse et les richesses, pour s'attacher à la vertu, qui n'était, selon lui, que le mépris des choses dont les hommes font cas. Quelqu'un lui ayant demandé à quoi la philosophie lui avait été utile : *A vivre avec moi*, répondit-il avec l'orgueil ordinaire à ces vieux sages. On eût peut-être pu lui répliquer : *Prenez garde que vous ne viviez avec un méchant homme*. Ce philosophe enseignait l'unité de Dieu, mais d'une manière timide et inconséquente. (*Voy*. Stilpon, Platon, etc.) Il joi-

gnait d'ailleurs à cette vérité la doctrine erronée du suicide. *L'âme*, disait-il, *paie trop chèrement le séjour qu'elle fait dans le corps: ce séjour la ruine, la décrédite, et on ne peut trop tôt la renvoyer à sa véritable patrie.* Diogène, son disciple, profita assez bien de ses leçons de vanité, et le surpassa dans celles de cynisme. Antisthènes vivait vers l'an 404 avant J.-C. Voici à peu près ce qu'il a dit de plus raisonnable; car on a recueilli comme des choses merveilleuses, les moralités les plus communes échappées à ces anciens pédagogues. *Il vaut mieux tomber entre les griffes des corbeaux, qu'entre les mains des flatteurs: ceux-là ne font de mal qu'aux morts; ceux-ci dévorent les vivants..... Les envieux sont consumés par leur propre caractère, comme le fer l'est par la rouille..... Il est absurde qu'on sépare le froment de l'ivraie, qu'on chasse d'une armée les soldats inutiles, et qu'on ne purge pas la société des méchants qui la corrompent.... Le seul bien qui ne puisse nous être enlevé est le plaisir d'avoir fait une bonne action....* Ses *Lettres* sont imprimées avec celles des autres philosophes socratiques, Paris, 1637, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ANTISTHÈNE, dont on trouve les *Discours* dans les orateurs grecs d'Alde, 1513, in-fol. — Phlegon parle d'un ANTISTHÈNE historien et philosophe péripatéticien; peut-être est-ce le même que l'auteur des discours dont nous venons de faire mention.

ANTOINE (Marc-), l'*Orateur*, d'une famille distinguée de Rome, s'illustra dans le barreau par son éloquence, et dans la république par l'intégrité qu'il fit paraître en tous ses emplois. Il fut questeur en Asie, préteur en Sicile, proconsul en Cilicie, consul à Rome, et enfin censeur. Son éloquence rendit, suivant Cicéron, l'Italie rivale de la Grèce. Il fut massacré pendant les guerres civiles de Marius et de Sylla, l'an 87 avant J.-C. Sa tête fut exposée sur la tribune aux harangues, lieu qui avait retenti de sa voix éloquente. Les bons citoyens de Rome le regrettèrent comme le modèle des honnêtes gens. Il vivait encore un siècle avant J.-C.

ANTOINE (Marc-), fils du précédent, mourut de chagrin pour avoir mal réussi dans la guerre de Crète. Il n'en fut pas moins surnommé le *Crétique*; ce qui, vu l'usage des Romains de donner aux vainqueurs le nom des provinces conquises, devenait un sarcasme amer. Il laissa de Julie, sa seconde femme, Marc Antoine, le triumvir, qui suit.

ANTOINE (Marc-), le triumvir, fils du précédent, après avoir donné à Rome le spectacle de ses bonnes qualités et de ses déréglements, se retira dans la Grèce pour s'y former dans l'art de la parole et de la guerre. Gabinius, qui allait combattre Aristobule, lui ayant donné le commandement de la cavalerie, il signala son courage dans cette guerre. Le même général le mena en Égypte au secours du roi Ptolémée: il n'y acquit pas moins de gloire. Revenu à Rome, il fut Tribun du peuple et augure, et embrassa avec Curion, son ancien compagnon de débauche, le parti de César, qui faisait alors la guerre dans les Gaules. La chaleur avec laquelle il parla pour cet illustre accusé le brouilla avec

le sénat. Il échappa aux poursuites qu'on faisait de sa personne, en allant, déguisé en esclave, rejoindre César. Ce fut par son conseil que ce général se détermina à porter la guerre en Italie; et dès qu'il s'en fut rendu maître, il en donna le gouvernement à Marc-Antoine. A la bataille de Pharsale, il commanda l'aile gauche de son armée, et contribua à la défaite de Pompée. L'année d'après, 44 avant J.-C., César, ayant été élu dictateur, donna le commandement général de la cavalerie à Marc-Antoine, et le fit ensuite son collègue dans le consulat. Antoine lui en marqua sa reconnaissance par les plus basses adulations. Un jour que César assistait à la fête des Lupercales, assis dans une chaise d'or, Antoine ayant écarté la foule, s'avança vers son tribunal, et lui présenta un diadème entouré d'une couronne de laurier. Ce jeu concerté, dit-on, entre eux deux, hâta la mort de Jule César, déjà préparée par Brutus. Antoine, qui vit sa fortune dérangée par ce meurtre, en conçut la douleur la plus vive. « C'est » ainsi, dit un auteur, que, dans » les courtisans, la cupidité, » l'ambition, l'intérêt personnel » et le dur égoïsme, prennent » l'apparence de l'amitié et de » l'affection, qui ne trouvent » jamais entrée dans ces cœurs-» là. » Antoine tâcha de dissimuler son dépit, mais il éclata tout à coup. Il soutint vivement la mémoire de César contre Brutus, qui allait le déclarer tyran. Il prononça son éloge funèbre, et excita le peuple à punir les assassins. Son parti devint plus considérable de jour en jour; et il aurait pu remplacer César, si Cicéron ne lui eût opposé Octave, appelé ensuite Auguste. Sa haine contre ce jeune homme, héritier de César, le rendit odieux aux Romains. Déclaré ennemi de la république, il se retira dans les Gaules. On envoya Octave et les consuls Pansa et Hirtius pour le combattre. Après des succès balancés de part et d'autre, se donna la bataille de Mutina, aujourd'hui Modène. Antoine fut vaincu, et forcé de se retirer auprès de Lepidus. Pansa fut tué à cette journée; il conseilla, en mourant, à Octave de s'unir à Antoine. Ce conseil fut suivi quelque temps après, lorsqu'Antoine, qui avait levé six légions dans les Gaules, parut en Italie avec 17 légions et dix mille chevaux. Ce fut alors que commença le triumvirat entre Lepidus, Octave et Antoine. [Ils en stipulèrent les conditions dans une petite île formée par le *Rhenus* (Reno), près de Bologne, et les triumvirs se livrèrent l'un l'autre la vie de leurs ennemis.] Un des premiers fruits de ce célèbre brigandage fut la mort de Cicéron, dont la tête fut portée à Antoine, qui eut la lâcheté de l'insulter. Les triumvirs, ayant cimenté leur puissance du sang des plus illustres citoyens, se déterminèrent à poursuivre Brutus et Cassius, meurtriers de César, qui prétendaient à la gloire de rétablir la liberté. Antoine les atteignit à Philippes, leur livra bataille et les défit. Après la mort de ces soutiens du nom républicain, les tyrans de Rome en partagèrent entre eux l'empire. Antoine eut la Grèce, la Macédoine, la Syrie et l'Asie. Il fut obligé de combattre les Parthes; mais il ne le fit que par ses généraux, et ne se montra dans aucune de ces occasions l'élève de César. Il ne

pensait plus qu'à jouir de ses exactions, à arracher d'une main et à prodiguer de l'autre. Cléopâtre, reine d'Égypte, qui craignait ses armes, tenta de se l'assujettir par sa beauté, ne pouvant le réduire par la force. Cette princesse l'enivra de plaisir, et dans les délices où elle le plongea, elle obtint de lui tout ce qu'elle voulut. Il la déclara reine d'Égypte, de Chypre et de la Cœlésyrie, d'une portion de la Cilicie, de l'Arabie et la Judée. Les deux fils qu'il avait eus d'elle furent déclarés rois des rois. On leur donna des habits royaux, et on y ajouta tout le faste de la royauté. Les Romains, irrités de ce qu'on démembrait l'empire pour une femme et pour des étrangers, résolurent de prendre les armes contre lui. Un autre motif de le combattre venait de s'y joindre. Antoine, marié avec Octavie, sœur d'Octave, avait encore quitté son épouse et ses enfants pour sa Cléopâtre. [C'est en vain que cette femme vertueuse était venue voir Marc-Antoine, pour rétablir la paix entre son frère et son époux : celui-ci ne voulut point la recevoir et lui ordonna de retourner à Rome.] C'est ainsi que le libertinage et les autres passions des chefs mettaient tout l'empire en feu. Il prit pour prétexte de sa retraite de Rome, *qu'il perdait toujours, à quelque jeu de hasard qu'il jouât contre Octave.* Celui-ci marcha contre lui. Leurs flottes se rencontrèrent près d'Actium, l'an 31 avant J.-C. Antoine, vaincu dans cette fameuse journée, n'eut d'autre recours qu'en la fuite. Cléopâtre avait déjà pris ce parti avec 60 vaisseaux qu'elle avait amenés à Antoine. A peine eut-il atteint cette princesse, qu'il apprit la défection de son armée de terre. Dans la douleur où le jeta cette nouvelle, il essaya tous les moyens pour se distraire, tantôt se livrant à la solitude, tantôt s'abandonnant aux excès les plus honteux et les plus extravagants. L'année suivante, Auguste entra en Égypte, et se rendit maître de Péluse. Antoine se réveillant un moment, attaqua la cavalerie de son ennemi et la mit en déroute. Ce premier succès lui en promettait de plus grands, si son armée et sa flotte ne se fussent rendues à Octave. Antoine se voyant alors au comble du malheur, furieux et désespéré, envoya défier son ennemi à un combat particulier; mais celui-ci répondit froidement *qu'Antoine avait pour sortir de la vie d'autres chemins que celui d'un combat singulier.* Cléopâtre s'était retirée dans une tour, et avait fait dire à Antoine qu'elle s'était donné la mort. Cet amant le crut. Honteux d'avoir été prévenu par une femme, dans une action qui passait alors pour une généreuse ressource dans les grands malheurs, et que des philosophes forcenés travaillent à nous faire considérer de la même manière, il s'adressa à un de ses affranchis, nommé Eros, pour le prier de terminer par un même coup sa vie et ses tourments. Mais Eros se poignarda lui-même, et jeta, en tombant, le poignard à son maître. *Est-il possible*, s'écria Antoine, *que j'apprenne mon devoir d'une femme et d'un affranchi?* En prononçant ces mots, il se frappa du poignard. Un moment après, on vint lui dire que Cléopâtre était encore vivante. Aussitôt, malgré la quantité de sang qu'il avait perdue, il se fit porter à la tour où était la reine.

Cléopâtre ne voulut point faire ouvrir les portes, pour éviter toute surprise : mais elle parut à une fenêtre haute, et jeta en bas des cordes et des chaînes; et la princesse, aidée de deux femmes, qui étaient les seules qu'elle eût menées avec elle dans cette tour, le tira à elle. (*Voy*. CLÉOPATRE.) Il expira peu de temps après, l'an 30 avant J.-C., âgé de 56 ans. Antoine eut le courage de César, et sa fureur pour les plaisirs; mais il poussa plus loin encore que lui cette dernière passion. Elle causa ses défaites, lui enleva l'empire, et fit presque oublier à la postérité sa valeur, son activité, ses talents et son zèle pour ses amis. Il avait l'âme élevée d'un général, et les goûts rampants d'un homme vulgaire. Après avoir paru conquérant sur la scène de l'univers, il allait se mêler à ces troupes de libertins effrénés qui mettaient leurs plaisirs dans les querelles, les aventures nocturnes, et la fréquentation des lieux infâmes. Ce triumvir laissa deux fils de Fulvie sa première femme. L'aîné portait le nom de son père, ou celui d'*Antoine le Jeune;* Auguste le fit assassiner dans un temple érigé par Cléopâtre à la mémoire de Jules César, dont cet infortuné embrassait la statue. Le second, appelé *Jule Antoine*, fut mis à mort par ordre du sénat. « Quand » on réfléchit, dit un philoso» phe, que le siècle de la philo» phie, de la politique, de la tac» tique, des belles-lettres, fut » précisément celui des assassi» nats, des folies, des plus ré» voltantes scènes de cruauté et » de luxure, on n'aura pas de » peine à se persuader qu'il faut » chercher ailleurs des leçons et » des moyens de bonheur. »

ANTOINE (Primus), Gaulois, surnommé *Becco*, l'un des grands capitaines de son siècle, remporta une victoire signalée pour Vespasien sur Vitellius, près de Crémone, l'an 69 de J.-C. Il était de Toulouse.

ANTOINE (Saint), surnommé l'*Ermite*, instituteur de la vie monastique, né au village de Come en Égypte, l'an 251. Ayant entendu ces mots de l'Évangile : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, puis venez et me suivez, et vous aurez un trésor dans le ciel*, il résolut de se retirer du monde. Il vendit ses biens, en donna le prix aux pauvres, et s'enfonça dans la solitude. L'esprit tentateur se présenta à lui sous différentes formes, et l'affligea de toutes les façons, pour l'engager à retourner dans le monde. Montesquieu croit que ce que l'histoire rapporte des spectres effrayants qui troublaient le repos du saint, doit s'entendre métaphoriquement des impressions du vice et des tentations qui le suivirent dans le désert. Mais puisque l'Écriture enseigne que durant les ténèbres d'Égypte les esprits infernaux augmentèrent la terreur des habitants par des illusions effroyables (Sap. 17), rien n'empêche qu'on n'entende littéralement les spectres qui troublèrent la solitude d'Antoine. Les païens ont également reconnu, sans doute sur le témoignage des livres saints, l'extrême variété des figures hideuses dont le Démon pouvait se revêtir. Il paraît que c'est cette persuasion qui a donné lieu à ces vers du 4e livre des Georgiques :

Variæ illudent species atque ora ferarum.
Fiet enim subito sus horridus, atraque tigris.

Squammosusque draco et fulva cervice leæna....
Omnia transformat sese in miracula rerum :
Ignemque horribilemque feram, fluviumque
liquentem.

Antoine passa 20 ans dans des combats continuels qui lui méritèrent le don des miracles. Une foule de disciples vint s'offrir à lui. Il fut obligé de faire bâtir plusieurs monastères dans le désert; ce n'étaient que des huttes, des cabanes éparses. La prière, le chant des psaumes, la lecture le travail des mains, occupaient tout le temps de ces solitaires. Antoine soutenait ses frères par ses vertus et par ses leçons : il leur donnait l'exemple de la mortification et de l'humilité. Il ne sortit que deux fois de sa retraite : la première pendant la persécution de Maximin, en 312, pour donner des secours aux chrétiens qui versaient leur sang pour l'Évangile, et la seconde en 335, à la prière de saint Athanase, afin de défendre la foi contre les ariens, qui osaient publier qu'il suivait la même doctrine qu'eux. Constantin lui écrivit plus d'une fois, en le traitant de *père*, et en lui demandant comme une faveur quelques mots de réponse à sa tendresse filiale. A la première de ces lettres, le saint avait rassemblé les solitaires et leur avait dit, sans montrer aucune sorte d'émotion : « Les maîtres du siè-
» cle nous ont écrit; mais quelle
» relation peut-il y avoir entre
» eux et des hommes qui, étran-
» gers pour le monde, en igno-
» rent jusqu'au langage? Si vous
» admirez la condescendance d'un
» empereur, formé de poussière
» aussi-bien que nous, et qui
» doit pareillement retourner en
» poussière, quel doit être votre
» étonnement de ce que le mo-
» narque éternel nous a tracé la
» loi de sa propre main, et nous
» a parlé par son propre fils! » Cependant les frères lui ayant représenté qu'un empereur si chrétien méritait les plus grands égards, et qu'il pourrait se scandaliser d'un détachement dont il ne pénètrerait pas le motif, il ouvrit la lettre, et y fit réponse. Mais à la nouvelle des troubles et des périls de l'église d'Alexandrie, il ne fallut pas le presser de solliciter en faveur du saint évêque Athanase, si nécessaire à son peuple et à tout l'Orient. Il écrivit avec zèle, et Constantin lui répondit avec bonté et avec distinction. Ce patriarche des moines mourut l'an 356 de Jésus-Christ, âgé de 105 ans. Nous avons de lui sept *Lettres* écrites en égyptien, traduites en grec et en latin; mais il ne nous en reste que cette dernière version. Quelques-uns mêmes lui attribuent une *Règle* et des *Sermons*. Ces différents ouvrages sont dans la *Bibliothèque des pères*. Saint Athanase, auquel il donna en mourant son manteau et une de ses tuniques, écrivit sa *Vie*, qui a été traduite par Evagre. Son corps ayant été découvert en 561 fut transféré avec beaucoup de solennité à Alexandrie. Les Sarrasins s'étant emparés de l'Égypte vers l'an 635, on le porta à Constantinople. [De cette ville il fut transporté dans le diocèse de Vienne en Dauphiné, à la fin du xe siècle, ou au commencement du xie, vers l'an 980. Un seigneur de cette province, nommé Josselin, auquel l'empereur de Constantinople en avait fait présent, le déposa dans l'église priorale de la Motte-St-Didier, laquelle devint dans la suite le chef-lieu de l'ordre de Saint-Antoine. Cet ordre, fondé par Albert de Bavière, comte de

Hainaut, afin de faire la guerre aux Turcs, a été supprimé et incorporé à celui de Malte, par deux bulles en date des 17 décembre 1776, et 7 mai 1777. *V.* saint PAUL, l'ermite.]

ANTOINE (Saint), dit *de Padoue*, né à Lisbonne eu 1195, d'une famille distinguée, prit l'habit de Saint-François, qui vivait encore. Le désir d'obtenir la couronne du martyre le fit embarquer pour l'Afrique; à peine y fut-il arrivé, qu'une maladie très grave le força à retourner en Espagne; mais un coup de vent l'ayant jeté en Italie, il vit là saint François, fondateur de son ordre, s'attira son amitié, et alla par son conseil professer la théologie à Verceil, à Bologne, à Montpellier, à Padoue et à Limoges; il s'adonna aussi beaucoup à la prédication. Ses *Sermons* eurent uu succès prodigieux. Le pape Grégoire IX, qui y assista en 1227, en fut si frappé, qu'il appela Antoine *l'arche du Testament*, voulant dire qu'il était rempli et pénétré d'idées saintes. Ils sont, à la vérité, pleins d'allégories et d'allusions mystiques, selon le goût du siècle; mais ils contiennent d'excellentes leçons, et respirent la piété la plus vive. Antoine professa ensuite à Montpellier, à Toulouse, à Padoue, et mourut dans cette dernière ville, en 1231, à l'âge de 35 ans. Grégoire IX le canonisa dès l'an 1232. Voici comment le pape s'exprime dans sa bulle datée de Spolette : « Ayant vu les preuves » authentiques des miracles de » cet homme vénérable, ayant de » plus connu par nous-même sa » sainte vie, et ayant eu le bon» heur de converser avec lui; » après avoir pris l'avis de nos » frères et de tous les prélats as» semblés avec nous, nous l'a» vons mis au nombre des saints.» Il avait dit auparavant, dans la même bulle : « Saint Autoine, » qui présentement habite dans » le ciel, est honoré sur la terre » par plusieurs miracles que l'on » voit tous les jours s'opérer à » son tombeau, et dont la vérité » nous a été certifiée par des » pièces dignes de foi. » Trente-deux ans après la mort du saint, on fit bâtir à Padoue une église magnifique, dans laquelle ses reliques furent déposées. On trouva que toutes les chairs de son corps étaient consumées; mais sa langue n'avait aucune marque de corruption, et elle paraissait encore aussi vermeille que si ce serviteur de Dieu eût été vivaut. Saint Bonaventure, alors général des franciscaius, qui était à la cérémonie de la translation, la prit dans ses mains, la baisa respectueusement et dit fondant en larmes : « O » bienheureuse langue, qui ne » cessez de louer Dieu, et qui » l'avez fait louer par un nombre » infini d'âmes! il paraît présen» tement combien vous êtes pré» cieuse devant celui qui vous » avait formée pour servir à une » fonction si noble et si sublime.» Cette langue se garde dans l'église dont nous venons de parler, et qui est celle des franciscains conventuels de Padoue. On voit aussi dans la même église le mausolée du saint, qui est d'un ouvrage très fini, et orné d'un bas-relief qui excite l'admiration de tous les connaisseurs. Ses *Sermons*, écrits en latin, ainsi que sa *Concorde morale de la Bible*, furent réimprimés à Venise en 1575, et à Paris en 1641, in-fol. Le père Antoine Pagi a donné

quelques autres *sermons* du même saint, écrits aussi en latin; ils parurent à Avignon, en 1624. Voyez *Sancti Antonii Paduani, et sancti Francisci Assisiatis opera omnia*, Pedeponti, 1739, 2 tom. in-fol. L'édition que le père Jean de la Haye donna à Paris, en 1641, des ouvrages de saint François et de saint Antoine, n'est point complète. Le père Wadding publia à Rome, en 1624, les *Sermons sur les saints*, avec l'*Exposition mystique des livres divins*, et la *Concorde morale de l'Ecrisure*. *V.* un trait éclatant de sa fermeté, article Ezzelino.

ANTOINE, roi de Navarre, père de Henri IV, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, naquit en 1518, et épousa à Moulins, en 1548, Jeanne d'Albret, qui lui apporta en mariage la principauté de Béarn, et le titre de roi de Navarre. Ce prince, né dans un temps où l'intrépidité était indispensable, eut une conduite irrésolue et sans vigueur. Il voulut avoir la régence du royaume après la mort de François II; mais Catherine de Médicis, aussi hardie qu'il était faible, lui en fit signer la cession. Il se contenta d'être déclaré lieutenant-général du royaume. Il devint alors catholique, de protestant qu'il était, et forma, avec le duc de Guise et le connétable de Montmorency, l'union que les réformés appelèrent le *triumvirat*. L'an 1562, Antoine, qui commandait l'armée, se rendit maître de Blois, de Tours et de Rouen. C'est durant ce dernier siége qu'il reçut dans la tranchée un coup d'arquebuse à l'épaule gauche, comme il satisfaisait à un besoin naturel. Lorsqu'on eut pris cette ville, il y entra victorieux, porté dans son lit, et mourut à Andelys le 17 novembre, n'ayant pu passer outre, le 35e jour de sa blessure, la même année 1562. La plaie n'était devenue mortelle que par l'incontinence du malade. [Les historiens rapportent du roi de Navarre un trait de courage dont on ne le soupçonnait pas capable. Le prince de Condé s'étant mis à la tête des huguenots, et ayant entraîné son frère Antoine dans sa révolte, l'un et l'autre furent mandés à la cour. On avait même dit à Antoine que Marie de Médicis voulait le faire assassiner. Après avoir refusé les secours que lui avait offert la noblesse, Antoine se rend à Paris, entre seul dans la salle du conseil, et son intrépidité en impose à ses ennemis. Son frère, le prince de Condé, fut arrêté et puis relâché; c'est à cette époque qu'il se réconcilia avec les Guises et Marie de Médicis, qu'il haïssait, et qu'il embrassa le culte catholique.]

ANTOINE (Dom), prieur de Crato, prétendant à la couronne de Portugal, eut pour père Louis, second fils du roi Emmanuel, et pour mère Yolande de Gomez. Il servit de bonne heure, et fut pris par les Maures, à la bataille d'Alcaçar-Quivir, en 1558, où il signala sa valeur. Un esclave lui ayant donné le moyen de recouvrer sa liberté, il vint faire valoir ses droits au trône de Portugal. Il prétendait que Louis, son père, avait épousé sa mère secrètement; mais le public ne le regardait que comme bâtard: d'ailleurs son père et ses descendants avaient été déclarés déchus du droit de succession, à la mort du cardinal Henri son oncle, appelé le *Prêtre-Roi*. Il revint à Lisbonne, où la populace ne

laissa pas de le proclamer roi le 19 juin 1580. Philippe II, héritier du Portugal par sa mère Isabelle, leva une armée, qu'il confia au vieux duc d'Albe, vint se faire couronner à Lisbonne en 1580, et promit 80 mille ducats à qui lui livrerait dom Antoine. Battu par le duc d'Albe, et abandonné de tout le monde, il implora le secours de la France. On lui donna 6,000 hommes, avec 60 petits vaisseaux, qui furent dissipés par une flotte espagnole. Don Antoine échappa aux poursuites, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en France, en Angleterre, et revint à Paris, où il mourut en 1595, à l'âge de 64 ans. Il céda ses prétendus droits à Henry IV. Mais ce prince ne fit jamais usage de ce legs, persuadé que les droits d'Antoine n'étaient pas fondés. On a imprimé les *Psaumes de la confession* du sérénissime prince D. Antoine, roi de Portugal, pour demander à Dieu le pardon de ses péchés, avec des prières du même roi sur différents sujets; le tout traduit en français par l'abbé de Bellegarde, 1718, in-12.

ANTOINE de Bourgogne, second fils de Philippe-le-Hardi, eut en partage le duché de Brabant, dont il prit possession l'an 1406. Il se trouva à la bataille d'Azincourt, et y fut tué le 15 octobre 1415. Son corps fut transporté à Furnes, où l'on voit encore son épitaphe.

ANTOINE de Palerme, ou le *Panormitain*, naquit à Palerme, d'une famille distinguée. Alfonse d'Aragon, roi de Naples, au service duquel il était, l'envoya, en 1451, demander aux Vénitiens l'os du bras de Tite-Live, qu'il obtint. On dit qu'Antoine vendit une de ses terres pour acheter un exemplaire de cet historien, copié par le Pogge. Ce savant eut des querelles fort vives avec Laurent Valla. Suivant l'usage établi depuis longtemps parmi les gens d'esprit, ils empruntèrent des crocheteurs de leur temps toutes les injures dont ils purent se charger, et qu'un homme célèbre a tâché d'introduire dans le style littéraire du 18ᵉ siècle; on peut même assurer que ni Valla ni Antoine de Palerme n'ont imaginé d'aussi grossières injures que le chef des philosophes modernes. Il mourut à Naples en 1471, âgé de 78 ans. Nous avons du *Panormitain*: 1° cinq livres d'*Épîtres*; 2° deux *Harangues*. Ces ouvrages, ainsi que ses *Epigrammes* et ses *Satires* contre Laurent Valla, parurent à Venise en 1553, in-4°. 3° Un *Recueil* d'apophtegmes d'Alfonse son maître, en latin, Pise, 1485, in-4°; Bâle, 1538, in-4°. Antoine se distingua dans la poésie autant que dans la jurisprudence et l'éloquence.

ANTOINE-GALATÉE. *Voyez* GALATEO.

ANTOINE-NEBRISSENSIS, ou DE LEBRIXA, naquit dans le bourg d'Andalousie qui porte ce nom, en 1444. Il professa pendant 20 ans dans l'université de Salamanque, et ensuite dans celle d'Alcala, où il enseigna jusqu'à sa mort, arrivée en 1522. Le cardinal Ximenès, qui l'avait attiré dans cette dernière université, le fit travailler à l'édition de sa *Polyglotte*. Antoine publia plusieurs ouvrages sur l'histoire, les langues, les belles-lettres, les mathématiques, la jurisprudence, la médecine, la théologie; entre autres: 1° deux

Décades de l'Histoire de Ferdinand et Isabelle, Grenade, 1545, in-fol.; 2° des *Lexicons* ou *Dictionnaires* de droit civil, de médecine, etc., Grenade, 1545, in-fol.; 3° des *Explications de l'Ecriture sainte* dans les *Critici sacri*; 4° des *Commentaires* sur Virgile, Perse, Juvénal, Pline; 5° une *Rhétorique*, tirée d'Aristote, de Cicéron et de Quintilien; 6° Des *Méthodes* pour apprendre le latin, le grec, l'hébreu; 7° des *Poésies latines*, puliées par Vivano en 1491. Il mourut à Alcala de Henarès, le 11 juillet 1522, à 77 ans. C'était un homme aussi profondément érudit que modeste et vertueux. L'estime qu'en faisait le cardinal Ximenès est un sûr garant de son mérite.

ANTOINE de Messine, appelé aussi *Antonello*, apprit de Jean de Bruges l'art de peindre à l'huile. Ce secret le mit en réputation; mais Jean Bellin le lui ayant enlevé adroitement, le rendit public. Il mourut à Venise en 1496, âgé de 49 ans, et on lui fit une épitaphe où il est dit qu'*il a enseigné le premier en Italie la manière de peindre à l'huile*. (*Voyez* Bruges.)

ANTOINE (Paul-Gabriel), jésuite, vit le jour à Lunéville en 1679, et mourut à Pont-à-Mousson en 1743, après avoir professé avec distinction la philosophie et la théologie. Nous avons de lui: 1° *Theologia universa dogmatica*, à Paris, 1740, 7 vol. in-12, réimprimée à Mayence par les soins du P. Offermann, qui l'a augmentée et réduite à une meilleure forme. Dans le 3e tome, on trouve une bonne réfutation des erreurs de Febronius. 2° *Theologia moralis*, à Paris, 1744, en 4 vol. in-12. La Morale du P. Antoine est plus estimée que sa Théologie dogmatique, quoique celle-ci ne soit pas sans mérite. Benoît XIV ordonna qu'on se servît de la Morale dans le collége de la Propagande. Il s'éloigne, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de quelques membres de sa société. Sa piété répondait à son savoir. Il a été l'éditeur des *OEuvres* spirituelles du P. Caussade, son confrère, et a publié quelques ouvrages de piété.

ANTOINE, Sicilien, prisonnier de Mahomet II à la prise de l'île de Négrepont, mit le feu à l'arsenal de Gallipoli, et se préparait à brûler tous les vaisseaux qui étaient dans le port, lorsque les flammes, qui s'étendaient de tous côtés, l'obligèrent d'aller se cacher dans un bois. Les Turcs l'y ayant découvert, le menèrent devant le Grand-Seigneur. Antoine lui dit fièrement qu'il avait mis le feu à son arsenal, n'ayant pas pu lui mettre le poignard dans le sein. Mahomet le fit scier, avec ses compagnons, par le milieu du corps. Le sénat de Venise donna une pension considérable au frère de ce malheureux, et maria sa sœur.

ANTOINE DE GÊNES (Antonius Genuensis) se distingua par l'étude de la philosophie et de la théologie dans l'académie de Naples. Benoît XIV estimait son savoir, et lui écrivit deux lettres, où il fait l'éloge de ses ouvrages. Ils sont écrits en latin, d'un style assez dur, et quelquefois obscur. Les principaux sont: 1° Ses *Institutiones theologicæ*, réimprimées à Cologne, 1778, 2 tomes réunis en 1 vol. in-4°; 2° *Elementa artis logico-criticæ*; 3° *Elementa metaphysica*, où le P. Storchenau, savant profes-

seur de Vienne, trouva matière à quelques solides critiques. Il est mort vers 1770.

† ANTOINE (Jacques-Denys), architecte, naquit à Paris le 6 avril 1733. Fils d'un simple menuisier, il fut d'abord maçon. Choisi pour expert-entrepreneur, il eut occasion de déployer le talent qu'il avait reçu de la nature; l'instruction ajouta à ses dispositions naturelles, et il fut bientôt à même de concevoir et d'exécuter les plus beaux plans. La voûte du palais de Justice, l'escalier du même bâtiment, l'hôtel des monnaies à Paris, sont des témoignages encore existants de son mérite. L'hôtel de Bervick à Madrid, l'hôtel des monnaies à Berne, sont encore l'ouvrage d'Antoine, qui fut nommé membre de l'Institut en 1799, et mourut le 24 août 1801. On a son *Éloge* par M. Lassault, Paris, 1801, in-8°.

ANTOINETTE d'Orléans, fille du duc de Longueville, fut mariée à Charles de Gondi, qui fut tué au mont Saint-Michel, qu'il voulait surprendre. Dégoûtée des illusions du monde, elle entra chez les feuillantines en 1599; et ensuite, à la sollicitation du pape, dans l'ordre de Fontevrault, qu'elle édifia par la régularité de ses vertus, sans jamais vouloir consentir à devenir abbesse. Animée du désir d'une vie plus austère, elle quitta cet ordre, fonda la congrégation du Calvaire, et mourut en odeur de sainteté en 1618.

† ANTONELLI (Nicolas), cardinal, né en 1697 ou 1698, à Sinigaglia, dans le duché d'Urbin, se distingua par une rare et profonde érudition. Étant entré dans l'état ecclésiastique, et s'étant attaché à la cour de Rome, il y occupa différentes charges dans la prélature, et obtint enfin le chapeau de cardinal sous Clément XIII. Il était très versé dans la connaissance des langues orientales. Il succéda au cardinal Passionei, dans la charge de secrétaire des brefs, et mourut le 24 septembre 1767. Il a publié : 1° une dissertation latine *De titulis quos sanctus Evaristus romanis præbyteris distribuit*, 1725, in-8°; 2° *Ragioni della sede apostolica sopra il ducato di Parma e Piacenza, esposte a sovrani e principi catolici dell' Europa*, 1742, 4 vol. in-4°, imprimés à Rome, sans nom d'auteur; 3° *Sancti Athanasi, archiepiscopi Alexandriæ, interpretatio Psalmorum*, Rome, 1746, in-fol.; 4° *Vetus missale romanum præfationibus et notis illustratum*, Rome, 1756, in-4°; 5° des *Poésies* italiennes; dont on trouve quelques-unes dans le 10ᵉ vol. de celles *degli Arcad. di Roma*, 1747, in-8°.

ANTONIA, fille de Marc-Antoine et d'Octavie, sœur puînée d'une autre Antonia, aïeule de l'empereur Néron, fut une des plus vertueuses femmes de son temps, quoique son père fût le plus débauché des Romains. Elle épousa Drusus, fils de Livie et frère de Tibère, et après l'avoir perdu, quoique dans un âge peu avancé, elle ne voulut jamais se remarier. Drusus lui laissa trois enfants : deux fils, Germanicus, père de Caligula, et Claude, depuis empereur; et une fille, nommée *Livie*, fameuse par ses débauches. Attachée uniquement à l'éducation de ses enfants, elle fit de Germanicus un héros, qui devint l'idole de l'empire; mais elle eut la douleur de se voir enlever ce prince à la fleur de son âge. Ce fut elle qui découvrit à Tibère

les desseins de Séjan son favori. Antonia reçut d'abord quelque satisfaction de Caligula, son petit-fils, qui lui fit décerner, par un décret du sénat, les mêmes honneurs qu'on avait accordés auparavant à l'impératrice Livie; mais il la traita ensuite avec beaucoup d'inhumanité: on prétend même qu'il la fit empoisonner l'an 38 de J.-C.

ANTONIA. *Voyez* CLAUDIA-ANTONIA.

ANTONIANO (Sylvius) naquit à Rome, d'une famille pauvre, en 1540. Ses talents éclatèrent dès son enfance. Le duc de Ferrare, charmé de son esprit, le fit élever avec soin par les plus habiles maîtres. A l'âge de 10 ans, il faisait des vers *impromptu*, sur tel sujet qu'on lui proposait. Un jour, un cardinal lui donna un bouquet, en le priant de le présenter à celui de la compagnie qui serait pape; et cet enfant l'offrit au cardinal de Médicis, avec un éloge en vers qu'il débita sur-le-champ. Médicis, devenu souverain pontife, s'en souvint, et le fit professeur de belles-lettres dans le collége Romain. Il fut ensuite secrétaire du sacré collége sous Pie V, et secrétaire des brefs sous Clément VIII, qui récompensa son mérite de la pourpre, en 1598. Le travail abrégea ses jours, et il mourut 5 ans après, à l'âge de 63 ans, recommandable par toutes les vertus du sacerdoce, surtout par la chasteté qu'il conserva sans tache. Il nous reste de lui des *Lettres*, des *Commentaires*, des *Vers*, des *Sermons*, et un traité *De christiana puerorum educatione*; des dissertations *De obscuritate solis in morte Chisti; De primatu Petri; De successione apostolorum*, etc.

ANTONIDES (Jean van der Goes), poète de Zélande, mourut à la fleur de son âge, en 1684. On donna une édition de ses ouvrges à Amsterdam en 1714, in-4° On remarque dans toutes ses poésies beaucoup de facilité, de feu et de hardiesse. Son meilleur poème est celui dans lequel il chanta la rivière d'Y, sur laquelle Amsterdam est bâtie.

ANTONIN-LE-PIEUX (Titus Aurelius Fulvius Antoninus Pius), empereur romain, né de parents originaires de Nîmes, vit le jour en Italie, dans la ville de Lanuvium ou Lavinium, le 19 septembre, l'an 86 de J.-C. Créé d'abord proconsul d'Asie, puis gouverneur d'Italie, et consul l'an 120 de J.-C., il se montra dans ces premiers emplois ce qu'il fut sur le trône impérial, doux, sage, prudent, modéré, juste. Adrien l'adopta, et il fut son successeur en 138. Il rendit d'abord la liberté à plusieurs personnes arrêtées par les ordres d'Adrien, qui les destinait à la mort. Le sénat, enchanté du commencement de son règne, lui décerna le titre de *Pieux*, et ordonna qu'on lui érigeât des statues. Antonin les méritait. Il diminua les impôts; il défendit qu'on opprimât personne pour la levée des subsides; il écouta les plaintes des surchargés; il consuma son patrimoine entier en aumônes. Son nom fut aussi respecté par les étrangers que par ses sujets. Plusieurs peuples lui envoyèrent des ambassadeurs; d'autres voulurent qu'il leur donnât des souverains. Des rois mêmes vinrent lui faire hommage. Plus attentif à rendre ses peuples heureux par la paix, qu'à les accabler d'impôts en voulant étendre sa domination, il sut éviter la guerre,

et son nom seul contint les Barbares. Rome et les provinces de l'empire ne furent jamais aussi florissantes que sous son règne. Si une de ses villes essuyait quelques calamités, il la consolait par ses largesses. Si quelque autre était ruinée par le feu, il la faisait rebâtir des deniers publics. C'est ainsi qu'il en usa à l'égard de Rome, de Narbonne, d'Antioche, et de plusieurs autres. Dans les inondations, dans les famines, il donnait tous les secours que ces fléaux exigeaient. Il orna plusieurs villes de monuments magnifiques et utiles. Il ne voulut point que le sénat recherchât des malheureux qui avaient conspiré contre lui. Lorsqu'on lui vantait les conquêtes de ces illustres meurtriers qui ont désolé la terre, il disait, comme Scipion l'Africain : *Je préfère la vie d'un citoyen à la mort de mille ennemis.* Les chrétiens étaient tous les jours immolés à la fureur des païens, et cela sous le nom de l'empereur. Saint Justin lui fit parvenir une apologie, qui eut l'approbation de ce prince. Il donna un édit en faveur des chrétiens, où il s'étend sur leur constance et les victoires qu'ils remportaient sur leurs persécuteurs, en bravant la mort pour la défense de leur foi ; sur la confiance qu'ils ont dans l'être qu'ils adorent, et leur attachement à son culte. Il l'appelle simplement *Dieu* et *l'Éternel.* Il est apparent que cet édit fit cesser la persécution, du moins dans les provinces d'Asie, auxquelles il est adressé. Jules Scaliger a prétendu que cet édit, qu'Eusèbe nous a conservé, était une pièce supposée : d'autres critiques, en le reconnaissant pour authentique, l'ont attribué à Marc-Aurèle ; mais ils se trompent. L'édit est réel, et il est d'Antonin. On peut voir la dissertation de M. Tobie Godefroi Hegelmayer, imprimée à Tubingen, en 1776, 1 vol. in-4°. Cependant cet édit n'empêcha pas qu'il n'y eût encore plusieurs chrétiens martyrisés. Ce prince faible et timide n'avait pas le courage de se déclarer le protecteur des fidèles, tout innocents qu'ils étaient, ni de prendre leur défense contre la fureur de la populace ou la malice des gouverneurs de provinces. Antonin mourut l'an 161 de J.-C., emportant les regrets des Romains. Ses bonnes qualités avaient été cependant obscurcies par plusieurs vices, et principalement par l'amour des femmes, qui avaient tant d'empire sur son esprit, qu'elles disposaient à leur gré des honneurs et des charges, souvent en faveur de ceux qui en étaient les plus indignes. Julius Capitolinus nous apprend que Repentinus fut de ce nombre. On ne peut aussi dissimuler l'indolence extrême avec laquelle il souffrit le libertinage forcené de sa femme (*voy.* Faustine), et la folie sacrilége d'en faire après sa mort une déesse, de lui consacrer un temple, et de lui faire rendre par le sénat les honneurs divins ; c'est sur cela que l'empereur Julien, lors même qu'il loue la sagesse de son gouvernement, le blâme avec force et le tourne en ridicule. Ce qu'il y a d'également révoltant, c'est l'étrange dessein de faire rendre les mêmes honneurs à l'empereur Adrien, prince détestable, autant par sa cruauté que par sa mauvaise administration, et dont le sénat voulait flétrir la mémoire. Voici un trait qui caractérise bien sa

modération, ainsi que la morgue des philosophes de ce temps-là. Antonin étant proconsul d'Asie, fut logé, en arrivant à Éphèse, dans la maison du philosophe Polémon, alors absent. Lorsque celui-ci fut de retour, il fit tant de fracas, qu'il obligea le proconsul de sortir de son logis au milieu de la nuit. Antonin étant devenu empereur, Polémon vint à Rome, et alla lui faire sa cour. Antonin lui dit d'un air riant : *J'ai ordonné qu'on vous loge dans mon palais ; vous pouvez prendre votre appartement, sans craindre qu'on vous chasse à minuit* (1). Mais les courtisans ne purent s'empêcher d'observer qu'il n'y a rien de si lâche que les philosophes, ou de si insolent, suivant les circonstances.

ANTONIN : c'est le nom de l'auteur d'un *Itinéraire* et d'un *Iter britannicum*, quelquefois attribués à l'empereur Antonin, et d'autres fois à Marc-Aurèle Antonin ; mais qui ne sont ni de l'un ni de l'autre. Quelques critiques pensent que l'Itinéraire a été écrit du temps de l'empereur Antonin Caracalla ; d'autres le datent de l'an 337.

ANTONIN (Saint), né à Florence en 1389, dominicain, et ensuite archevêque de Florence, se distingua par sa piété et par son savoir. Eugène IV, qui l'avait placé sur ce siége, à la prière des Florentins, n'eut pas à s'en repentir. Antonin, devenu évêque malgré lui, eut toutes les vertus de son nouvel état, et conserva sous la mitre toute l'austérité du cloître. Ses diocésains étaient ses enfants ; il se privait de tout pour fournir à leurs besoins. La peste et la famine, qui désolèrent successivement son diocèse, lui donnèrent occasion de signaler son courage et sa charité. Il disait « que les » revenus ecclésiastiques étaient » le patrimoine des pauvres, et » n'étaient pas faits pour entre» tenir le luxe et la mollesse des » prélats. » Il mourut en 1459, à 70 ans. Le saint-siége eut toujours pour lui tant d'estime et de respect, que le pape Eugène IV voulut mourir entre ses bras, que Pie II (Æneas-Sylvius) assista à ses funérailles, et qu'Adrien VI s'empressa de le canoniser. Le second de ces pontifes a consigné dans ses ouvrages l'histoire édifiante des vertus de cet illustre archevêque. [Nous avons de saint Antonin : 1° *Historiarum opus trium partium historialium seu chronica libri* XXIV, Venise, 1480 ; Bâle, 1491, 3 vol. in-fol. L'édition de Lyon, 1517, contient une lettre du rabbin Samuel au rabbin Isaac, sur les prophéties de l'ancien Testament qui ont rapport à la destruction de la loi judaïque. Cette lettre curieuse n'est point dépourvue d'une certaine bonne foi et d'une certaine impartialité. 2° *Summa theologiæ moralis, partibus* IV *distincta*. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions à Venise, à Strasbourg, à Bâle, etc. Celle de Venise, 1582, 4 vol. in-4°, a pour titre, *Juris pontificii et Cæsaræi summa*, etc. Le P. Mamachi en a donné une édition dans la même ville en 1751, 4 vol. in-4°, avec des notes très estimées. C'est l'ouvrage le plus soigné de saint Antonin. 3° *Summula confessionis*, imprimée peu de temps après l'invention des

(1) On peut ajouter l'anecdote suivante au sujet de Polémon. Ce philosophe, peu endurant, eut au cirque une dispute avec un comédien, et le chassa du théâtre. Celui-ci va sur-le-champ le dire à l'empereur. Quoi, répondit ce prince, il vous a chassé en plein midi ! Eh bien ! moi, il m'a chassé à minuit, et je ne m'en suis jamais plaint.

caractères, sous le titre de : *Tractatus de instructione, seu directione simplicium confessorum*, in-fol., sans date ni nom de lieu, et réimprimée à Venise en latin, 1473, in-4°, sous le titre de *Confessionale;* 4° un *Traité* sur l'excommunication et les autres censures ecclésiastiques; 5° un *autre* sur les vertus; 6° une *Lettre* écrit sur les disciples allant à Emmaüs, et quelques *notes* sur la donation de Constantin.] *Voy.* le P. Echard, *De script. ord. pro dicat.* tom. 1, p. 818; et le P. Fouron, *Vie des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique.*

† ANTONINUS-HONORATUS, évêque de Constantine en Afrique, vivait au 5e siècle. Dans la persécution suscitée par Genseric, roi des Vandales, contre les catholiques en faveur des ariens, Antoninus écrivit à Arcade, évêque espagnol, un de ceux qui étaient persécutés, pour le consoler dans son exil, et le soutenir dans la foi ; il l'exhorte à compter pour rien la fortune; à ne point se laisser tenter par l'amitié du roi, ni attendrir par les larmes de sa femme. Cette lettre, pleine de sentiments généreux et chrétiens, a été écrite vers l'an 435, et se trouve dans la *Bibliotheca patrum;* elle produisit son effet; car Arcade et trois autres évêques de ses amis souffrirent le martyre l'an 437 de J.-C.

ANTONIO (Nicolas), chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, agent du roi d'Espagne à Rome, chanoine de Séville, naquit dans cette ville en 1617, et mourut en 1684. Sa *Bibliothèque des auteurs espagnols* l'a rendu célèbre. Il sait assez bien démêler le vrai d'avec le faux. Il écrit avec pureté, avec ordre, avec exactitude; mais il prodigue les éloges; il exagère; il ne traite pas son sujet en critique sévère des opinions et des talents. Le cardinal d'Aguire, son ami, fit imprimer la seconde partie de cet ouvrage à Rome, après la mort de l'auteur, sous le titre de *Bibliotheca hispana vetus*, 1696, 2 v. in-fol. La première avait paru dans la même ville en 1672, 2 v. in-fol. Elle est intitulée : *Bibliotheca hispana nova.* L'une et l'autre sont rares. Antonio est auteur de quelques autres ouvrages, parmi lesquels on distingue un traité *de Exilio.*

ANTONIUS-MUSA. *V.* Musa (Antonius).

ANTONIUS LIBERALIS, auteur grec, dont on ne connaît que l'ouvrage intitulé *Métamorphoses*, inséré dans les *Mythologi græci*, Londres, 1676, et Amsterdam, 1688, 2 vol. in-8°. Les *Métamorphoses* d'Antonius ont été imprimées séparément à Leyde, en 1774 in-8°.

ANVARI, surnommé *le roi de Khorasan*, non pas qu'il fût prince, mais parce qu'il devint le premier poète de son pays. Il était encore au collége lorsqu'il présenta une pièce au sultan Sangiar, qui se l'attacha. Raschidi était son rival. Ces deux poètes furent pendant quelque temps de deux partis différents. Anvari était au camp de Sangiar, lorsqu'il assiégeait Atsiz, gouverneur, puis sultan des Kouaresniens, avec lesquels Raschidi s'était enfermé. Pendant que les deux sultans donnaient et repoussaient des assauts, les deux versificateurs se battaient à leur manière, se décochant l'un et l'autre des vers attachés au bout d'une flèche. Ce poète était en

même temps astrologue; mais ses prédictions ne lui valurent pas autant que ses vers. Ses ennemis s'en servirent pour lui faire perdre l'amitié du sultan, et il fut obligé de se retirer dans la ville de Balk, où il mourut l'an 1200 de J.-C. Ce versificateur persan retrancha de la poésie de son pays les libertés qu'elle se permettait contre le bon goût et contre les mœurs.

ANUBIS, dieu des Égyptiens, adoré sous la forme d'un chien. On le représente aussi avec un sistre d'une main et un caducée de l'autre. Quelques-uns disent que c'était un fils d'Osiris, d'autres de Mercure; d'autres croient que c'était Mercure lui-même. Non-seulement les auteurs chrétiens, mais encore les païens se sont moqués de ce dieu des Égyptiens. Cependant les Romains souffrirent à Rome des prêtres consacrés pour le service de cette divinité. Cynopolis, c'est-à-dire *la ville des chiens*, avait été bâtie en son honneur, et on y nourrissait une quantité de ces animaux, qu'on appelaient *chiens sacrés*.

ANVILLE (Jean-Baptiste Bourguignon d') premier géographe du roi de France, pensionnaire et membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, secrétaire du duc d'Orléans, etc., né à Paris le 11 juillet 1697, mort le 28 janvier 1782, possédait la géographie dans un degré supérieur, et a beaucoup contribué à ses progrès. Ses cartes, qui sont en grand nombre, sont estimées, surtout celles de la géographie ancienne, malgré les fautes qu'on y trouve, ce genre d'ouvrage ne comportant guère une exactitude parfaite. On en a plusieurs recueils, entre autres pour les histoires ancienne et romaine de Rollin et de Crevier. Son *Atlas de la Chine*, 1737, in-fol., est aussi estimé, parce que, malgré ses défauts, il serait difficile d'en faire un meilleur. On a encore de lui, 1° *Géographie ancienne abrégée*, 1768, 3 vol, in-12. Il faut joindre à cet ouvrage la collection des cartes de l'auteur pour le monde ancien, forme atlantique. 2° *Traité des mesures itinéraires anciennes et modernes*, 1769, in-8°, ouvrage plein de recherches; 3° *Proposition d'une mesure de la terre*, 1735, in-12; 4° *Mesure conjecturale de la terre sur l'équateur*, 1736, in-12; 5° *Eclaircissements géographiques sur l'ancienne Gaule*, 1741, in-12; 6° *Analyse géographique de l'Italie*, 1744, in-4°; 7° *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*, 1747, in-8°; 8° *Mémoire sur l'Égypte ancienne et moderne, avec une description du golfe Arabique*, 1766, in-4°; 9° *Analyse de la carte intitulée :* Les côtes de la Grèce et l'Archipel, 1757, in-4; 10° *États formés en Europe après la chute de l'empire romain en Occident*, 1771, in-4°; ouvrage utile pour lire l'histoire de cette partie du monde depuis le ve siècle jusqu'au XIIe; 11° *Notice de l'ancienne Gaule, tirée des monuments romains*, 1761, in-4°, etc. Ce savant avait les mœurs les plus simples et les plus douces, et ne connaissait guère que son cabinet. Tant que ses forces le lui ont permis, il a travaillé quatorze ou quinze heures par jour, et il trouvait fort étrange que les élèves qu'on lui confiait ne pussent pas soutenir cette continuité de travail.

ANYSIS, roi d'Égypte, fut chassé du trône par Sabagus, roi d'Éthiopie, qui, après avoir ré-



gné avec beaucoup de sagesse, rendit son royaume à Anysis, qui s'était caché durant tout ce temps dans des marais. Mais cette histoire de l'époque de l'Égypte appartient plutôt à la fable qu'à l'histoire.

ANYTA, nom d'une grecque, dont on trouve des vers dans le recueil intitulé : *Carmina novem poetarum fœminarum*, Anvers, 1568, in-8°, réimprimé à Hambourg, 1734, in-4°. Dans cette dernière édition, il n'y a que huit poètes, parce que Sapho est imprimée séparément, Londres, 1733, in-4°. A ces deux volumes, on en a joint un troisième : *Mulierum græcarum, quæ oratione prosa usæ sunt, fragmenta et elogia*, grec et latin, Gottingue, 1729, in-4°. Ces trois volumes ont été donnés par J. Chrétien Wolfius.

ANYTUS, rhéteur d'Athènes, fut l'ennemi déclaré de Socrate, après la mort duquel il se sauva à Héraclée, où il fut assommé à coups de pierres, environ l'an 366 avant J.-Christ. C'était (comme nous aurons l'occasion de l'observer dans plusieurs articles) la coutume du mobile et fantasque peuple d'Athènes, de tourner sa rage tantôt contre l'accusé, tantôt contre les accusateurs; de condamner à mort, et de défier ensuite le condamné. Les panégyristes de Socrate sont parvenus à imprimer une espèce d'horreur au nom d'Anytus; mais on sait que dans les enthousiasmes d'admiration et de haine, il y a toujours beaucoup à rabattre. (*V.* MÉLITUS et SOCRATE.)

AOD, jeune homme de la tribu de Benjamin, plein de courage et d'adresse, tua Eglon, roi des Moabites, qui, durant 18 ans, avait fait gémir les Hébreux sous la plus cruelle tyrannie. Ayant averti ses concitoyens de ce qu'il venait de faire, il prirent les armes, chassèrent les Moabites, et choisirent pour juge celui qui les avait délivrés, vers l'an 1325 avant J.-C. Le gouvernement d'Aod fut long-temps heureux. Comme il tua le tyran en trahison, son action a essuyé des critiques; mais il ne faut pas juger sur les règles ordinaires la conduite des Hébreux, à l'égard des anciens habitants de la Palestine. (*Voy.* JOSUÉ.)

AON, fils de Neptune, ayant été obligé de fuir de l'Apulie, vint dans la Béotie. Il s'établit sur des montagnes, qui, de son nom, furent appelées *Aoniennes*, et consacrées aux Muses; c'est de là que vint le titre d'*Aonides*, que les poètes ont donné à ces déesses : Ausone les appelle aussi *bœotia numina*, du pays où sont ces montagnes. Toute la contrée avait pris elle-même le nom d'*Aonie*.

† APACZAI, APATZAI TSÈRE (Jean), savant célèbre, né en Transylvanie, dans le village d'Upatra, florissait dans le XVIIe siècle. Envoyé à Utrecht aux frais du gouvernement de son pays, il s'y distingua tellement dans les langues orientales, la philosophie et la théologie, qu'on lui offrit une chaire de professeur; mais, patriote zélé, il crut devoir à ses concitoyens une instruction qu'il tenait, pour ainsi dire, de leur générosité. On le plaça au collége de Weissembourg pour y professer la géographie, la physique et l'astronomie. Zélé partisan de Descartes et de plusieurs opinions des presbytériens, il se fit grand nombre d'ennemis, et fut condamné à être précipité du haut d'une tour. De puissants

amis le sauvèrent; mais de nouveaux orages l'attendaient à Clausembourg, où il se retira, et où la faveur de Jean Bethlem lui procura la place de professeur. Sa mort, arrivée en 1659, en prévint les suites funestes. On a de lui : 1° *Dissertatio continens introductionem ad philosophiam sacram*, avec des *Lettres* à *Leusden*, *Glandorps*, *Gelder*, Utrecht, 1648; 2° *Magyar encyclopædia*, *etc.* (Encyclopédie en hongrois), Utrecht, 1563; 3° *Magyar logica* (logique en hongrois), Weissembourg, 1656; 4° *Oratio de studio sapientiæ, etc.*, Utrecht, 1655; 5° *Dissertatio de politica ecclesiastica*, Clausembourg, 1658; et quelques *discours* inédits.

APCHON DE CORJENON (Claude-Marc-Antoine), naquit à Montbrison, en 1722, prit d'abord le parti des armes, qu'il ne tarda pas de quitter pour se consacrer à l'Église. Après avoir donné des preuves de son zèle, il fut nommé à l'évêché de Dijon, en 1755, et passa à l'archevêché d'Auch, en 1776. Il y déploya toutes les vertus des évêques qui illustrèrent la primitive Église, et mourut à Paris en 1783. Exact observateur de la résidence épiscopale, il n'était allé dans la capitale du royaume que vaincu par les prières de ses propres diocésains, et parce que l'état de sa santé semblait exiger qu'il consultât les médecins. On ne peut se rappeler, sans être attendri, les vertus héroïques dont il a donné tant d'exemples; entre autres, lorsque dans un incendie, après avoir proposé cent louis, et ensuite deux cents louis à celui qui délivrerait deux enfants qui allaient être la proie du feu, et voyant que personne n'en osait courir le danger, il appliqua lui-même une échelle, entra par la fenêtre, alla chercher ces deux créatures à travers les flammes, et les rapporta sur ses épaules, un instant avant que la maison s'écroulât. On raconte qu'étant descendu heureusement avec son fardeau, il dit aux assistants : « Je pense qu'on ne me » disputera point d'avoir gagné » la somme que j'avais promise? » Hé bien, j'en dispose en faveur » de ces deux enfants. » Lorsqu'il prit possession de son archevêché, il trouva le pays ruiné par l'épizootie; sa charité répara ces pertes en achetant sept mille bêtes à cornes, dont il fit présent aux paysans. Dans un des siéges les plus riches, il n'employa jamais pour lui la dixième partie de son revenu. Les *Instructions pastorales* qu'il a données sont pleines de cette onction qui caractérisait tous ses discours. On a beaucoup parlé d'une prédiction qui lui fut faite dans sa jeunesse, où on lui annonçait qu'il serait le 3e évêque de Dijon, quoique alors il n'y eût pas d'évêque dans cette ville, et qu'il ne s'agît point de l'ériger en évêché. Quoi qu'il en soit de cette prédiction, exactement accomplie, on ne peut douter de sa préexistence, puisqu'elle est citée dans une *ode* imprimée, et présentée au prélat lors de sa nomination à cet évêché. [Le père Soave, Italien, a consacré une de ses *Nouvelles morales* à peindre l'action héroïque de ce pieux évêque, lorsqu'il sauva les deux enfants d'un incendie.]

APELLES, fils de Pythius, et disciple d'Ephorus et de Pamphile, était de l'île de Cos. On peut l'appeler le Raphaël des anciens. Ses ouvrages étaient ré-

pandus dans les villes de la Grèce, de l'Archipel, de l'Asie et de l'Égypte. Il florissait l'an 332 avant J.-C. Alexandre le Grand, sous lequel il vivait, ne voulut être peint que de sa main : il joignit aux récompenses dont il le combla des marques d'amitié encore plus flatteuses. Après la mort de ce prince, Apelles, retiré dans les états de Ptolémée, roi d'Égypte, fut accusé d'avoir conspiré contre ce monarque. Il allait être condamné à mort, malgré son innocence, si l'un des complices ne se fût avoué coupable, et n'eût déchargé Apelles de toute accusation. Ce peintre, ne trouvant que des chagrins en Egypte, se retira à Ephèse; ce qui l'a fait quelquefois appeler *Ephésien*. C'est là qu'il peignit son fameux tableau de la *Calomnie*, image de la force des passions, et le chef-d'œuvre de l'antiquité. Pline le naturaliste, qui a parlé en détail des ouvrages d'Apelles, admirait encore le *portrait* d'Antigone, fait de profil, pour cacher un côté du visage de ce prince, qui avait perdu un œil; celui de *Vénus* sortant de la mer; ceux d'*Alexandre*, de la *Victoire*, de la *Fortune*; et celui d'*un cheval*, si bien imité, que des chevaux hennirent en le voyant : anecdote qui, si elle est vraie, ne prouve pas que l'ouvrage fût bien extraordinaire. Les anciens plaçaient Apelles à la tête de tous leurs peintres, soit pour les coups de génie, soit pour les grâces de son pinceau. Sa touche était si délicate, relativement aux autres, que sur la vue de quelques traits tracés sur une toile, Protogène de Rhodes, peintre célèbre, connut qu'Apelles seul pouvait en être l'auteur. Cet artiste, justement admiré dans ce temps-là, n'avait pas négligé ses talents : le proverbe *Nulla dies sine linea* (aucun jour sans quelque trait) fut fait à son occasion. On dit qu'il exposait ses ouvrages au public, pour en mieux connaître les défauts. Un jour, un cordonnier ayant critiqué la chaussure de quelqu'une de ses figures, Apelles corrigea ce défaut sur-le-champ; mais l'ouvrier ayant voulu pousser la censure jusqu'à la jambe, le peintre l'arrêta par cette répartie : *Ne sutor ultra crepidam*, qui est devenue un proverbe, dont le sens est :

Savetier,
Fais ton métier,
Et garde-toi surtout d'élever ta censure
Au dessus de la chaussure.

Un peintre se glorifiait devant lui de peindre fort vite : *On s'en aperçoit bien*, lui répondit Apelles. Un autre artiste lui montrait Vénus revêtue d'habillements superbes, et lui demandait, d'un air content, ce qu'il en pensait : *Je crois*, lui dit Appelles, *que n'ayant pu faire ta Vénus belle, tu l'as faite riche.* Mégabyse, un des satrapes les plus considérables de Perse, eut un jour la curiosité d'aller voir travailler Apelles : mais s'étant avisé, fort mal à propos, de vouloir raisonner sur la peinture devant ce maître de l'art, Apelles, pour l'humilier et le confondre, se contenta de lui dire : *Tandis que tu as gardé le silence, je te croyais bonnement supérieur aux autres hommes; mais depuis que tu as parlé, je te mets au-dessous des enfants qui broient mes couleurs.* Cet artiste mettait toujours au bas de ses tableaux, quelque achevés qu'ils fussent, *faciebat*, pour marquer par ce mot qu'il ne les croyait pas achevés, et qu'il se proposait d'y revenir. Il

ne mit le mot *fecit* qu'à trois de ses ouvrages. Tous ces tableaux ne seraient point placés aujourd'hui dans les cabinets de Dusseldorf et de Florence. Les anciens ignoraient la peinture à l'huile, et connaissaient très peu la perspective et les ombres. (*Voy.* PROTOGÈNE.) [Alexandre chérissait tellement Apelles qu'il lui céda Compaspe, son esclave favorite, dont l'un et l'autre étaient amoureux. Ce fut Apelles qui mit à la mode la fameuse Laïs de lubrique mémoire, et qu'il connut très pauvre, puisant de l'eau dans une fontaine. Il rendit le même honteux service à Phryné, qui lui servait de modèle.]

APELLES, hérétique du IIe siècle, disciple de Marcion, répandit ses erreurs vers l'an 145 de J.-C. Il n'admettait qu'un seul principe éternel et nécessaire, qui avait donné à un ange de feu le soin de créer notre monde; mais comme ce créateur était mauvais, son ouvrage l'était aussi. Marcion le retrancha de sa communion, à cause de ses mœurs déréglées; il s'enfuit à Alexandrie, et dogmatisa en particulier. Il avait des écrits qu'il nommait *phancrosas* ou révélations; c'étaient les rêveries d'une fille nommée Philomène, qu'il disait inspirée. Il vécut dans un âge avancé. Il rejetait tous les livres de Moïse et des prophètes, et niait la résurrection corporelle. Il disait que J.-C. s'était formé un corps de toutes les parties des cieux par lesquels il avait passé en descendant; et il ajoutait qu'en remontant, il avait rendu à chaque ciel ce qu'il en avait pris. (*Voy.* saint Épiphane, *Hær.* 44; Tertull., *De præscrip.* cap. 30 et 31.)

APELLICON de Théos, philosophe péripatéticien, acheta les livres d'Aristote, de quelques ignorants, héritiers de Nélée, à qui Théophraste (successeur d'Aristote), en mourant, les avait laissés. Ceux-ci les avaient cachés dans une fosse, où ils restèrent plus de cent trente ans, et où l'humidité et les vers les endommagèrent beaucoup. Apellicon voulut réparer les lacunes; mais comme il n'avait pas le génie de l'auteur qu'il suppléait, il mit beaucoup d'inepties dans les endroits où Aristote avait mis apparemment quelque chose de mieux. Ce barbouilleur de livres mourut à Athènes. Il s'était lié avec Athénion, tyran de cette ville, qui lui donna des troupes pour aller piller les trésors du temple d'Apollon, dans l'île de Délos. Le gouverneur romain l'ayant surpris et battu, il fut fort heureux d'échapper à la mort par la fuite. Lorsque Sylla se rendit maître d'Athènes, il s'empara de la bibliothèque d'Apellicon, et la fit transporter à Rome. Tyrannion, aussi mauvais grammairien que grand partisan d'Aristote, eut alors occasion de copier les livres de ce philosophe; mais comme ces manuscrits furent confiés à de mauvais copistes, qui ne prenaient pas la peine de les comparer avec les originaux, les livres du précepteur d'Alexandre passèrent à la postérité avec mille erreurs, ajoutées à celles qui lui appartiennent en propre. Strabon remarque qu'Apellicon, tout philosophe qu'il était, n'aimait que les livres et non la science. C'était un biblomane et non pas un savant. Quand l'argent lui manquait pour acheter des livres, il les dérobait. C'est ainsi

que la vanité, l'ignorance et la fourberie ont de tout temps déshonoré le nom de philosophe.

APER (Marcus), orateur latin, Gaulois de nation, alla à Rome, où il fit admirer son génie et son éloquence. Il fut successivement sénateur, questeur, tribun et préteur. On le croit auteur du *Dialogue des orateurs* ou *de la corruption de l'éloquence*, attribué autrefois à Tacite ou à Quintilien, et mis à la fin de leurs œuvres. Giry, de l'académie française, donna en notre langue une traduction de ce dialogue, Paris, 1630, in-4°, précédée d'une préface de Godeau. On en a publié encore d'autres *traductions*; la dernière est de Dureau de la Malle, dans la seconde édition de sa traduction de Tacite, Paris, 1809, 5 vol. in-8°. Aper mourut vers l'an 85 de J.-C. — Il ne faut pas le confondre avec Arrius Aper, qui tua l'empereur Numérien en 284, et fut tué lui-même par Dioclétien. Une magicienne druide ayant prédit à celui-ci qu'il serait empereur lorsqu'il aurait tué le *sanglier*, on ne manqua pas d'appliquer cette prédiction au meurtre d'*Aper*.

APHTONE ou APHTONICES, rhéteur d'Antioche au IIIe siècle, dont nous avons une *Rhétorique* adaptée aux préceptes d'Hermogène, Upsal, 1670, in-8°, et dans le *rhéteur grec*, d'Alde, 1508, 1509 et 1523, 3 vol. in-fol. Les meilleures éditions que l'on ait de cette rhétorique, traduite en latin, sont celles de François Escobar, Barcelone, 1611, et d'Amsterdam, Elzevir, 1642-1665, in-12, sous ce titre : *Aphtonii progymnasmata, partim a Rodolpho Agricola, partim a Joe-Maria Catanæo latinitate donata, cum scholiis R. Lorichii.* On a d'Aphtone quelques autres ouvrages qui ne sont d'aucune utilité.

APIARIUS, prêtre de Sicca, ville de Numidie, excommunié par Urbain son évêque, se pourvut devant le pape Zozime, qui le reçut à sa communion. Les évêques d'Afrique regardèrent cet appel comme contraire à l'usage et aux canons de leur Église, et particulièrement aux décrets du concile de Milet, qui ordonnaient que les causes des prêtres et des clercs inférieurs fussent absolument terminées dans la province, et défendaient l'appel au-delà des mers. Zozime envoya des légats en Afrique, où l'on assembla un concile en 418. Les légats, selon les instructions qu'ils avaient reçues, alléguèrent les canons du concile de Nicée, mais on reconnut qu'ils n'étaient pas de ce concile, mais de celui de Sardique. On ne peut cependant pas accuser Zozime de mauvaise foi, comme l'ont fait les centuriateurs de Magdebourg et plusieurs hérétiques ; parce que le concile de Sardique était considéré comme un appendice du concile de Nicée : il avait été tenu pour le même sujet, sous un même président (Osius) ; on les joignait ensemble, et la coutume romaine était de n'en faire qu'un. Le pape Zozime étant venu à mourir avant que cette affaire fût terminée, les pères d'Afrique écrivirent au pape Boniface que l'évêque Urbain avait corrigé ce qu'il devait corriger, et qu'Apiarius ayant demandé pardon de ses fautes, avait été rétabli dans l'exercice de son ordre, mais hors de l'Église de Sicca. Apiarius, retiré à Tabarque, tomba dans des crimes qui le fi-

rent derechef déposer par le concile de la province. Il en appela de nouveau au pape Célestin, qui envoya Faustin en Afrique, pour assembler un nouveau concile, où Apiarius, pressé par les remords de sa conscience, confessa, au moment qu'on s'y attendait le moins, les fautes dont il était coupable. Les évêques confirmèrent sa condamnation, et la contestation avec le saint-siége fut terminée. C'est faussement que quelques écrivains ont prétendu que les évêques d'Afrique contestaient alors le droit d'appel au saint-siége; ils étaient mécontents du légat, qui avait paru trop favorable à Apiarius, et prièrent Célestin de ne pas recevoir facilement ces sortes d'appels : *Demande*, dit l'abbé Bérault, *qui fait une nouvelle preuve de leur soumission, quant au fond du droit*. Hist. de l'égl., tom. 5, p. 15. *Voy.* saint ATHANASE, INNOCENT Ier.

APICIUS. Il y a eu trois Romains de ce nom, à qui la gourmandise, à la honte des bonnes mœurs, a acquis une espèce de célébrité. Le second, le plus connu de tous, publia un traité *De opsoniis et condimentis, sive de arte coquinaria, libri* x, Amsterdam, 1709, in-12. Pline l'appelle *nepotum omnium altissimus gurges*. Il fut l'inventeur des gâteaux qui portaient son nom, et le chef d'une académie de gourmandise. Après avoir fait des dépenses prodigieuses pour sa bouche, il crut que 250 mille livres qui lui restaient ne pourraient jamais suffire à son appétit, et il s'empoisonna. Le troisième, contemporain de Trajan, se signala, dit-on, par l'invention d'un secret pour conserver les huîtres dans leur fraîcheur. Il en envoya à cet empereur dans le pays des Parthes, éloigné de la mer de plusieurs journées. Aujourd'hui, sans aucun secret, on les fait parvenir très fraîches à plus de 100 lieues de la mer. Pour apprécier la découverte de cet Apicius, il faudrait savoir dans quelle saison, dans quel degré de température, froide ou chaude, avec quelle célérité ces huîtres ont été transportées, et enfin à quelle distance précise de la mer se trouvait alors Trajan; car le pays des Parthes s'est singulièrement étendu ou rétréci selon les victoires ou les défaites des Romains.

APIEN (Pierre), natif de Misnie, professeur de mathématiques à Ingolstadt, mourut dans cette ville le 21 avril 1551, à l'âge de 56 ans. Il est auteur d'une *Cosmographie*, de l'*Astronomicum cæsareum*, Ingolstadt, 1540, et de plusieurs autres ouvrages. On trouve dans le privilége accordé à ce dernier la liste d'une foule d'écrits sur l'astronomie et les mathématiques, qu'Apien se proposait de publier; mais on n'y voit pas deux ouvrages qui passent pour lui appartenir et qui ont pour titre, le 1er, *Instructiones SS. Vetustatis non illæ quidem romanæ, sed totius vete orbis*, Ingolstadt, 1554; le 2e, *Tabulæ directionum perfectionumque*, Vittemberg, 1606. Il fut un des premiers à proposer l'observation des mouvements de la lune pour découvrir les longitudes; il veut pour cela qu'on observe la distance de la lune à quelque étoile fixe peu éloignée de l'écliptique, et c'est encore l'idée que l'on suit actuellement. L'empereur Charles-Quint fit imprimer à ses dépens sa cosmographie en 1548,

in-folio, et ajouta à cette gratification, celle d'anoblir l'auteur. Cette cosmographie a été réimprimée à Anvers, 1548, in-4°.

APIEN (Philippe), fils du précédent, et aussi habile que son père, naquit à Ingolstadt l'an 1521, et mourut à Tubingen en 1589. Nous avons de lui un *Traité des cadrans solaires*, et d'autres écrits. L'empereur Charles-Quint prenait plaisir à s'entretenir avec lui. Apien était valétudinaire, et sa mauvaise santé lui inspira le dessein d'étudier la médecine, qu'il cultiva avec succès.

APION, grammairien, né à Oasis, en Egypte. La ville d'Alexandrie le nomma chef de l'ambassade qu'elle envoya à Caligula, pour se plaindre des Juifs, l'an 40 de J.-C. Le député appuya beaucoup sur le refus que faisaient les Juifs de consacrer des images à cet empereur, et de jurer par son nom. Apion composa une *Histoire d'Egypte*, suivie d'un *Traité* contre le peuple hébreu, dans lequel il employait toute sorte d'armes pour le battre. L'historien Josèphe le réfuta avec le plus grand succès; ce qui n'a pas empêché un des plus bruyants philosophes du XVIIIe siècle, de répéter ses mensonges avec une contenance qui tient de l'effronterie. Aulu-Gelle lui reproche sa vanité. Tibère l'appelait *Cymbalum mundi*, et il méritait bien ce titre. Des esprits vains et faux ont toujours débité leurs contes avec beaucoup de fracas, et fait plus de bruit que les vrais savants.

APIS, roi d'Argos, cru fils de Jupiter et de Niobé. Ayant passé en Égypte vers l'an 1717 avant J.-C. suivant quelques-uns, il y fut connu sous le nom d'Osiris, et y épousa Isis. On dit qu'il enseigna aux Égyptiens l'usage de la médecine, et la manière de planter la vigne. Ces peuples, après sa mort, lui rendirent des honneurs divins sous la figure d'un bœuf. Ce bœuf était le grand dieu de l'Égypte. Quand il mourait, on célébrait ses funérailles avec une magnificence incroyable. Sous Ptolémée-Lagus, le bœuf Apis étant mort de vieillesse, la dépense de son convoi, outre les frais ordinaires, monta à 50,000 écus. Après qu'on avait rendu les derniers honneurs au mort, on lui cherchait un successeur dans toute l'Égypte. On le connaissait à certains signes qui le distinguaient de tout autre: sur le front une tache blanche en forme de croissant, sur le dos la figure d'un aigle, sur la langue celle d'un escargot. Quand on l'avait trouvé, on le conduisait à Memphis, au milieu des transports de joie, pour y prendre possession de sa nouvelle qualité de dieu, et il était installé avec beaucoup de cérémonie. On voit aisément que le veau d'or, érigé près de la montagne de Sinaï par les Israélites, était un fruit de leur séjour en Égypte, une imitation du dieu Apis, aussi-bien que ceux qui dans la suite furent érigés aux deux extrémités du royaume d'Israël, par le roi Jéroboam, qui lui-même avait fait un assez long séjour en Égypte.

APOCAUCHUS, Grec d'une fortune au-dessous de la médiocre, s'éleva aux premières dignités de l'empire, à Constantinople, sous les empereurs Andronic et Cantacuzène. Cet homme obscur commença par être sous-commis dans les finances; mais par la souplesse de son génie, il parvint

jusqu'à pouvoir affermer quelques revenus de l'empire. S'insinuant tous les jours de plus en plus dans les bonnes grâces d'Andronic, il fut successivement questeur, gouverneur de la cour et de l'empereur, grand duc, enfin tout ce que pouvait être un particulier qui ne voyait au-dessus de lui que le trône. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le prince qui l'élevait si haut, et qui se servait de lui dans ces grands emplois, loin de l'estimer, ne le regardait que comme un misérable et une âme vile et méprisable. Apocauchus abusa de son crédit; on lui imputa la plus grande partie des calamités publiques, et il fut assassiné en 1345, le 11 Juin, par des prisonniers de Constantinople qu'il était allé visiter. L'impératrice livra les coupables à la vengeance de son épouse, qui les massacra tous impitoyablement. Nicéphore Grégoras, témoin oculaire, a fait un récit effrayant de cet acte de barbarie. [Apocauchus avait voulu persuader le grand-domestique Catacuzène de s'emparer du trône après la mort d'Andronic; mais ce fidèle sujet fit couronner Andronic. Jean fils aîné d'Apocauchus, qui avait pris le titre de grand duc, tâcha de semer la discorde entre Catacuzène et l'impératrice Anne de Savoie; mais les troupes se déclarèrent pour le premier, qui eut la générosité de sauver Apocauchus de la fureur des soldats. Pendant que Catacuzène se battait en Asie, Apocauchus voulut le faire assassiner, et enlever l'empereur pour l'enfermer dans la tour d'Épibate, qu'il avait fait bâtir près de Constantinople. Son entreprise échoua; mais il dominait dans cette ville ainsi que Catacuzène, que le vœu de toutes les villes avait associé à l'empire. La guerre civile s'alluma, tandis qu'Apocauchus remplissait de malheureux les prisons où il trouva une mort méritée.] Il y a eu, sur la fin du XIIIe siècle, un autre APOCAUCHUS, homme de lettres, à qui le célèbre médecin grec Actuarius, dédia son ouvrage *Des Règles à observer dans les Cures*, imprimé à Venise en 1554, sous ce titre : *Methodi medendi libri sex.*

APOLLINAIRE (C. Sulpitius), grammairien de Carthage, au IIe siècle, est auteur, selon quelques savants, des vers qui servent d'argument aux comédies de Térence. On lui attribue encore quelques autres écrits. Il eut pour successeur dans sa profession, Pertinax, qui fut depuis empereur.

APOLLINAIRE (Saint), premier évêque de Ravenne, qu'on croit avoir été disciple de saint Pierre, est très célèbre dans l'histoire de l'Eglise, quoique les *Actes* de sa vie, tels que nous les avons, ne soient pas authentiques. Saint Pierre Chrysologue, un de ses plus illustres successeurs dans le siége de Ravenne, nous a laissé un discours en l'honneur de saint Apollinaire, dans lequel il lui donne souvent le titre de *martyr.* Mais il ajoute que, quoiqu'il eût souffert à différentes reprises des tourments cruels et l'exil pour la foi, et qu'il désirât ardemment faire à J.-C. le sacrifice de sa vie, Dieu cependant le conserva long-temps à son Église, et ne permit point que les persécuteurs le condamnassent à mort. Les Hongrois prétendent que, durant son exil, il prêcha la foi dans leurs pays. Son corps se gardait autrefois à Classe, ancien port de

mer, situé à quatre milles de Ravenne, et qui est encore une espèce de faubourg de cette ville. En 549, on transporta ses reliques dans une voûte de la même église. Fortunat exhortait ses amis à faire des pélerinages au tombeau du saint évêque de Ravenne. Saint Grégoire le Grand voulait que l'on fît jurer devant le même tombeau pour découvrir la vérité que cachaient des disputes contentieuses. Le pape Honorius fonda une église à Rome, en l'honneur de saint Apollinaire, vers l'an 630. Son nom se lit dans tous les Martyrologes; le romain en fait mention le 23 juillet.

APOLLINAIRE (Claude), évêque d'Hiéraple en Phrygie, fut une des plus brillantes lumières du second siècle de l'Eglise. Nous ne savons presque rien du détail de ses actions. Mais l'éloge que les anciens auteurs font de lui, ne permet pas de douter qu'il n'ait eu toutes les vertus qui caractérisent les saints évêques. Les hérétiques trouvèrent toujours en lui un ennemi redoutable. Il composa de savants traités, où il réfutait sans réplique leurs systèmes impies; et afin de leur ôter tout subterfuge, il montrait dans quelle secte de philosophes chacun avait puisé ses erreurs. Vers 177, il présenta à Marc-Aurèle une Apologie, pleine de raison et d'éloquence, pour les chrétiens, que cet empereur philosophe persécutait cruellement. C'est dans cette apologie qu'il rappelle à ce prince la pluie miraculeuse qui sauva son armée, et obtenue par les prières de la 12e légion, nommée *Mélitine*, miracle dont l'empereur lui-même avait été témoin, et où il était le premier intéressé. Le Martyrologe romain a fixé la fête de saint Apollinaire au 8 janvier. *V.* MARC-AURÈLE.

APOLLINAIRE, dit l'*Ancien*, pour le distinguer de son fils, de même nom, était prêtre et professeur de grammaire à Laodicée de Syrie. Socrate écrit qu'il était originaire d'Alexandrie, et qu'après la mort de sa femme il se fit prêtre, et vint enseigner à Béryte, puis à Laodicée. Lorsque Julien eut interdit aux chrétiens l'étude des belles-lettres, il composa, de concert avec son fils, des ouvrages en prose et en vers pour remplacer les auteurs profanes.

APOLLINAIRE LE JEUNE, *Apollinaris* ou *Apollinarius*, fils du précédent, évêque de Laodicée en Syrie, eut d'abord l'amitié de saint Athanase et de saint Basile. Il la perdit par ses erreurs sur la personne de J.-C. Saint Athanase l'anathématisa dans le concile d'Alexandrie en 362, et écrivit contre lui: le pape Damase le condamna également. Voici quelles étaient ses principales erreurs: « Il enseignait que J.-C. » n'avait point pris une âme » humaine, mais seulement la » chair, c'est-à-dire un corps » avec l'âme sensitive; que la » personne divine lui avait tenu » lieu de l'âme humaine, ce » qu'il prétendait prouver par » ces paroles, *le Verbe a été fait* » *chair;* que l'âme humaine étant » un principe de péché, on ne » pouvait dire que J.-C. l'eût » prise. Il suivait de là que J.-C. » ne s'était point fait homme, » puisqu'il n'avait pris qu'un » corps, qui est la partie la moins » noble de la nature humaine. » Apollinaire enseignait encore » que le corps de J.-C., venu du » ciel, était impassible; qu'il

» était descendu dans le sein de » la vierge Marie; qu'il n'était » point né d'elle; qu'il n'avait » souffert et n'était mort qu'en » apparence. Il faisait revivre » aussi l'hérésie des millénaires, » et avançait encore d'autres » erreurs sur la Trinité. » Deux de ses disciples, Vital et Timothée, furent évêques de la secte, l'un à Antioche, l'autre à Alexandrie. Des conciles tenus dans ces deux villes reçurent les décrets de Damase contre Apollinaire; ils furent aussi reçus par le concile général de Constantinople. Cet hérésiarque parvint à un âge fort avancé, et mourut vers 381. Il est auteur, conjointement avec son père, de plusieurs ouvrages en vers et en prose, sacrés et profanes. Nous avons, dans la Bibliothèque des pères, son *Interprétation des Psaumes*, en vers, qui contient des sentiments erronés sur J.-C. Elle a aussi été imprimée séparément à Paris, 1613, in-8°. On trouve dans les Œuvres de saint Grégoire de Nazianze, une *tragédie de J.-C. souffrant*, qu'on croit être de lui. Apollinaire avait composé ces pièces afin que les chrétiens pussent se passer des auteurs profanes pour apprendre les belles-lettres. Il écrivit en vers héroïques, et à l'imitation d'Homère, l'*Histoire sainte* jusqu'à Saül, divisée en 24 livres, suivant l'ordre de l'alphabet grec. Intention louable, quoique le succès n'y ait pas répondu, et qu'il eût été plus heureux pour lui de se tenir en garde contre l'erreur, que de chercher à en préserver les autres.

APOLLINAIRE, Sidonius. *Voy.* SIDONIUS APOLLINARIS.

APOLLINE, ou APOLLONIE, vierge d'Alexandrie, souffrit le martyre vers 249. Les *Actes* que nous avons de son martyre méritent peu de croyance. On y lit qu'elle fut martyrisée à Rome, ce qui est faux, puisqu'elle souffrit à Alexandrie. (*Voyez* Tillemont, tom. 3, p. 295.) Un monument authentique est la lettre de saint Denys d'Alexandrie à Fabius, évêque d'Antioche, qu'Eusèbe nous a conservée, et dans laquelle on apprend que « parmi » les fidèles qui furent arrêtés » était une vierge nommée » *Apollonie*, que son grand âge » et sa vertu rendaient également » respectable. On lui cassa les » dents par la violence des coups » qu'on lui déchargea sur le visage. On alluma ensuite un » grand feu hors de la ville, et » on la menaça de la jeter dedans » si elle refusait de proférer certaines paroles impies. La sainte » demanda quelque temps comme pour délibérer sur le parti » qu'elle avait à prendre, ce qui » lui fut accordé. Mais on ne » l'eut pas plus tôt laissée en liberté, que, pour convaincre » les persécuteurs que son sacrifice était pleinement volontaire, elle se jeta elle-même au » milieu des flammes, où elle » rendit son âme au Seigneur. » Cette action, qui paraît contraire aux règles ordinaires de la morale chrétienne, fait supposer un mouvement particulier de l'esprit de Dieu. « Nous n'avons » garde, dit un auteur ascétique, de proposer à l'imitation » des fidèles la manière dont notre sainte termina sa vie. Si les » pères ont loué son courage, » c'est qu'ils présumaient, avec » saint Augustin, qu'elle avait » agi par une inspiration particulière du ciel, ou que du » moins son action était l'effet

» d'une pieuse simplicité, qui » avait pour principe la ferveur » du zèle et de la charité. » Si l'on considère toutes les circonstances, si l'on fait attention que la sainte fille allait être incessamment jetée dans le feu, et que son supplice n'était différé d'un moment que pour la tenter et la pervertir, on concevra aisément que, transportée par la vivacité de la foi, elle ne vit dans cette démarche qu'une réponse de fait aux vaines sollicitations des séducteurs. (*Voy.* RAZIAS.) On voit à Rome une église fort ancienne qui porte le nom de sainte Apollonie, et où la dévotion attire un grand nombre de fidèles. L'Église honore cette sainte le 7 février.

APOLLO (Horus). *Voy.* HORAPOLLON.

APOLLODORE, d'Athènes, grammairien célèbre vers l'an 150 avant J.-C., était disciple d'Aristarque. Nous n'avons plus de lui que trois livres de sa *Bibliothèque*, publiés pour la première fois à Rome, en 1550, in-8°, et ensuite à Saumur, par Lefèvre, en 1661, in-12, en grec et en latin. On en a donné deux éditions à Gottingue, la première, 1782-83, 4 vol. in-12; la seconde, 1803, 2 vol. in-8°. On y trouve des choses curieuses. Passerat en a donné une traduction française, 1605, in-8°, qui a vieilli. Son ouvrage *sur l'origine des dieux*, qui était en plus de 20 livres, est totalement perdu. Plusieurs savants croient que c'est le même ouvrage que sa Bibliothèque. D'autres pensent, au contraire, que sa Bibliothèque n'est pas de lui, et n'est qu'un abrégé de ses ouvrages. [C'est l'opinion de M. Clavier, qui en a donné une traduction avec le texte à côté, 1805, 2 vol. in-8°] Les anciens citent quelques autres ouvrages de cet écrivain.

APOLLODORE, peintre d'Athènes, eut un talent particulier pour peindre la nature avec ses agréments : on assure qu'il possédait l'art de fondre, de nuancer les couleurs, et d'imiter l'effet exact des ombres. Zeuxis son disciple l'éclipsa. Il vivait vers l'an 408 avant J.-C. [Du temps de Pline, on voyait à Pergame les deux chefs-d'œuvre d'Apollodore, savoir, un *prêtre en prières devant une Idole*, et un *Ajax frappé de la foudre*. Il se vantait d'être le prince des peintres, et ne sortait jamais sans avoir une robe traînante et une tiare, à la manière des Mèdes. Il avait écrit un *Traité sur les règles de la peinture.*]

APOLLODORE, de Damas, architecte célèbre sous le règne de Trajan; cet empereur lui fit construire le *Forum* qui portait son nom, sur l'emplacement d'une montagne qu'on abaissa de 144 pieds, et au milieu duquel s'élevait la *colonne Trajane*; une grande bibliothèque, un odéum, la basilique Ulpienne, des thermes, des aqueducs, et le pont construit sur le Danube dans la basse Hongrie, qui avait 21 arches, larges de 170 pieds, et dont les piles s'élevaient à la hauteur de 150 pieds. Ce pont était un ouvrage très remarquable, à cause de l'extrême rapidité du Danube et de sa prodigieuse largeur dans cet endroit; on en voit encore des restes à quelques lieues au-dessous d'Orsova. Marsigli en a donné une description dans le 2e tome de son *Opus danubianum* (1). Apol-

(1) Ce pont étoit entièrement construit en pierres; excepté les cages des piles; rien n'y étoit de bois. Ao-

lodore avait tellement l'esprit et l'enthousiasme de son art, qu'il ne savait flatter ceux qui n'y entendaient rien. Un jour, comme Trajan s'entretenait avec lui sur quelque édifice, l'architecte dit à Adrien, qui se mêlait de dire son avis : *Allez peindre vos citrouilles.* (C'était un genre de peinture auquel Adrien s'occupait alors.) Il critiqua avec la même hardiesse le temple de Vénus, qui était un des ouvrages d'Adrien. *Le Temple n'est pas assez dégagé*, écrivit-il à cet empereur; *il est trop bas, et les statues des déesses trop grandes; si elles veulent se lever pour sortir, elles ne le pourront pas.* Cette franchise lui coûta la vie, l'an 130 de J.-C. On voit qu'Adrien était bien moins tolérant en fait de critique que Denys le tyran.

APOLLON, fils de Jupiter et de Latone, naquit dans l'île de Délos. Il est, selon les mythologistes, l'inventeur et le dieu de la musique, de la poésie, de la médecine, de l'art de deviner, le chef des neuf Muses, et le père de la lumière. Il fut chassé du ciel pour avoir tué les Cyclopes, qui avaient forgé la foudre de Jupiter; il se refugia chez Admète, roi de Thessalie, dont il garda les troupeaux. On représente ce dieu de plusieurs façons, suivant ses différents attributs, tantôt sous la forme d'un jeune homme sans barbe, une lyre à la main, et des instruments de musique à ses côtés, tantôt sur le Parnasse au milieu des neuf Muses, une couronne de laurier sur la tête. On le voit encore conduisant le char du soleil, traîné par quatre chevaux blancs. On le peint aussi avec un carquois derrière le dos, un arc et des flèches à la main. Les païens croyaient que ce dieu rendait des oracles, et ils allaient le consulter à Claros, à Delphes, à Délos, et dans d'autres villes. Il est certain que, dans ces oracles, il y a eu des impostures sans nombre; mais n'y a-t-il pas eu des réponses rendues par les démons à des gens qu'une superstitieuse et sacrilége curiosité portait à vouloir connaître l'avenir? C'est ce qui n'est pas si aisé à décider. *Voyez* FONTENELLE, BALTUS.

APOLLON, ou APOLLOS, Juif originaire d'Alexandrie, possédait le talent de l'éloquence. Étant arrivé à Éphèse pendant l'absence de saint Paul, il parla hardiment dans la synagogue, et montra que Jésus était le Christ. Aquila et Priscille, l'ayant ouï, le retirèrent chez eux, et l'on croit que ce fut alors qu'il reçut le baptême. Quelque temps après, étant allé à Corinthe, il y fit beaucoup de conversions, et convainquit les Juifs par les écritures. Mais l'attachement que ses disciples avaient pour lui causa presque un schisme, les uns disant : Je suis à Paul; d'autres : Je suis à Apollon, et d'autres : Je suis à Céphas. Cependant, cette division n'empêcha pas que Paul et Apollon ne fussent unis dans un même esprit par les liens de la charité; et l'apôtre donne à cette occasion aux chrétiens d'admirables leçons sur la pureté et l'indivisibilité des motifs de leur

jourd'hui quelques-unes de ces cages sont à demi pétrifiées. Il n'en a pas fallu davantage pour bâtir des systèmes sur l'antiquité du monde. On a dit que s'il fallait seize siècles pour commencer une pétrification, il en fallait cent pour pétrifier de gros arbres. Mais cet argument est fondé sur une erreur grossière, et suppose que toutes les pétrifications se font d'une manière uniforme et dans un temps égal, tandis qu'il est démontré, par la nature même des corps pétrifiés, qu'elles sont souvent subites, et, pour ainsi dire, instantanées, et qu'en général la vitesse ou la lenteur de cette opération dépend de circonstances et de causes incalculables.

foi, qui, les attachant à J.-C., doit exclure toute considération humaine, même des attachements personnels et trop naturels à ses ministres. Les Grecs, dans leurs Ménologes, font Apollon évêque de Duras; et dans leurs Menées, ils le font second évêque de Colophas, en Asie. Ferrarius le fait évêque de Cone ou d'Icone, en Phrygie. D'autres le mettent évêque de Césarée.

APOLLONIS, native de Cyzique, épousa Attale Ier, roi de Pergame. Quoique d'une famille peu distinguée, elle fut couronnée reine, et conserva toutes les prééminences de la souveraineté jusqu'à la fin de ses jours. Douée d'une âme élevée et incapable d'artifices, elle ne descendit à aucune de ces viles caresses qui siéent si peu à d'honnêtes femmes; sa vertu seule, sa bonté et sa modestie lui gagnèrent le cœur de son époux. La mort l'ayant frappé le premier, Apollonis sut se consoler de cette perte, le voyant revivre dans quatre enfants qu'elle aima tous avec une égale tendresse, et qu'elle ne cessa de former à la vertu. Cette princesse, digne du rang où son mérite l'avait élevée, vécut encore quelque temps, heureuse, chérie de ses enfants et de ses sujets. [On rapporte que ses enfants ayant été la voir à Cyzique, où elle s'était retirée après la mort de son époux, la placèrent au milieu d'eux, et ayant entrelacé leurs bras autour d'elle, la conduisirent dans les temples, et la promenèrent dans la ville, entourés d'un nombreux cortége. Après sa mort, ils lui élevèrent un temple.]

APOLLONIDES, médecin de l'île de Cos, vécut long-temps avec honneur à la cour d'Artaxercès Ier. Devenu amoureux d'Amytis, sœur de ce prince, il lui persuada qu'elle ne pouvait guérir de quelques indispositions dont elle se plaignait, qu'en suivant son penchant à l'amour, et il fut un de ses amants. Le contraire arriva; la princesse eut une maladie très dangereuse, et il s'éloigna d'elle. Amestris, mère d'Amytis, obtint qu'on lui livrât Apollonides, lui fit souffrir divers supplices pendant deux mois, et enfin le fit enterrer vif, le jour même de la mort de sa fille. Plusieurs historiens nient ce fait, qu'ils croient être de l'invention de Ctesias, historien et médecin lui-même, et concluent qu'Apollonides fut victime d'un despotisme barbare, qui punit dans le médecin l'impuissance de l'art.

APOLLONIE. *V.* APOLLINE.

APOLLONIUS de Perge en Pamphilie, disciple d'Eubulide, qui avait étudié sous Euclide, composa plusieurs *Traités* sur les mathématiques. Nous n'avons plus que les huit livres des *Sections coniques*, dont il donna le premier la théorie. Cet ouvrage a été traduit et commenté bien des fois par les modernes, auxquels cet ancien a fourni beaucoup de lumières. La meilleure édition de ce livre est celle d'Oxford, 1770, in-fol. Les savants n'eurent d'abord que les quatre premiers livres de cet ouvrage, jusqu'en 1658. Ce fut en cette année que Jean-Alphonse Borelli trouva dans la bibliothèque de Médicis, un manuscrit arabe, avec cette inscription latine : *Apollonii pergæi libri octo.* On le traduisit en latin, et Barrow le publia à Londres en 1675, in-fol. Robert Simpson en a donné une nouvelle édition;

une plus récente en a été donnée par Halley en 1710. Apollonius florissait sous le règne de Ptolémée-Evergètes, roi d'Égypte, comme nous l'apprend Héraclius dans la vie d'Archimède, l'an 224 avant J.-C. Cardan, dans son traité *De subtilitate*, le met entre les esprits les plus fins ou les plus subtils, et lui donne le 7e rang. [On peut aussi consulter l'ouvrage de M. Camerer qui a pour titre *Apollonii pergæi de tactionibus quæ supersunt, ac maxime luminata Pappi in hos libros cum observationibus. Goth.* 1875, in-8°.]

APOLLONIUS d'Alexandrie, surnommé *Dyscole*, a fait : 1° *Quatre livres de construction*, qui se trouvent en grec dans la Grammaire de Théodore d'Alde, 1495, in-fol., et séparément, Francfort, 1590, in-4°; 2° *Historiæ commentitiæ*, grec et latin, par Jean Meursius, Leyde, 1620, in-4°.

APOLLONIUS de Rhodes, originaire d'Alexandrie, mais surnommé *Rhodien*, parce qu'il enseigna long-temps à Rhodes, et qu'il mourut dans cette ville, était contemporain d'Apollonius de Pergé. Il fut disciple de Callimaque, et successeur d'Ératosthènes dans la garde de la bibliothèque d'Alexandrie. Il a écrit plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est son *Poëme sur l'expédition des Argonautes*, Leyde, in-8°, 1641; Florence, 1596, in-4°; Venise, avec des commentaires grecs, 1521. On l'a traduit en plusieurs langues, et en français, par M. Caussin, Paris, 1797, in-8°. Ce poëme, selon Quintilien, tient le milieu entre l'élévation et la bassesse; la marche est tempérée et uniforme. Longin en porte le même jugement.

APOLLONIUS de Tyane, bourg de Cappadoce, naquit quelques années avant J.-C. La philosophie de Pythagore le charma dès son enfance, et il en fit profession toute sa vie. Il ne se nourrissait que de légumes, s'abstenait du vin et des femmes, donnait son bien aux pauvres, vivait dans les temples, appaisait les séditions, etc. Apollonius, vivant de cette manière, ne parlant que par sentences pleines d'emphase et d'obscurité, dut faire impression sur le vulgaire, que tous les dehors séduisent toujours. Tout le monde le suivait; les artisans mêmes quittaient leurs métiers; les villes lui envoyaient des députés; les oracles chantaient ses louanges, apparemment afin que ce sophiste chantât les leurs à son tour. Cet imposteur se fit partout des disciples. Il conversa avec les brachmanes des Indes, les mages des Perses, les gymnosophistes d'Égypte, et s'en fit admirer. A Ninive, à Éphèse, à Smyrne, à Athènes, à Corinthe et dans d'autres villes de la Grèce, Apollonius parut en prédicateur du genre humain, condamnant les spectacles, visitant les temples, corrigeant les mœurs, et prêchant la réforme de tous les abus. A Rome, où il était venu *pour voir de près*, disait-il, *quel animal c'était qu'un tyran*, il parla avec beaucoup de force contre les bains. Il prétendit bientôt faire des miracles. Ayant rencontré le convoi funèbre d'une jeune fille de famille consulaire, il s'approcha du lit sur lequel on la portait, la toucha, et dit quelques paroles tout bas; la fille, qu'on croyait morte, s'éveille, parle à tout le monde, et re-

tourne à la maison de son père. Cette farce, concertée sans doute avec des gens qui favorisaient ses impostures, n'en fit pas moins d'impression sur la multitude. (M. Huet et d'autres savants ont réfuté ce prétendu miracle dans toutes les règles d'une bonne critique.) Il y eut une éclipse de soleil, accompagnée de tonnerre; Apollonius regarda le ciel, et dit d'un ton prophétique : *Quelque chose de grand arrivera et n'arrivera pas*. Trois jours après, la foudre tomba sur la table de Néron, et fit tomber la coupe qu'il portait à sa bouche : le peuple ne manqua pas de croire qu'Apollonius avait voulu dire qu'il s'en faudrait peu que l'empereur ne fût frappé. C'était faire un commentaire absurde sur des paroles ridicules. L'empereur Vespasien, qui n'aurait pas dû penser comme le peuple, regardait pourtant cet imposteur comme un homme divin, et lui demandait des conseils. Domitien résolut de le faire mourir, lorsqu'il fut élevé à l'empire, parce qu'il avait voulu soulever contre lui Nerva, auquel il avait prédit l'empire; mais il disparut de sa présence par le secours d'un démon, qui le transporta, dit-on, à Pouzzol, et lui fit faire trois journées de chemin en une demi-journée. Étant à Éphèse, et haranguant le peuple, il s'arrêta tout court, en s'écriant, avec un visage égaré : *Frappe le tyran! frappe le tyran!* ajoutant qu'on avait tué Domitien; ce qui se trouva véritable. Il mourut vers la fin du 1er siècle; les uns disent en 97, les autres en 99. On dressa des statues, et on rendit des honneurs divins à cet homme, dont le nom serait peut-être inconnu aujourd'hui, sans un nommé Damis, fidèle compagnon de ses impostures, qui écrivit sa vie, et sans Philostrate, que l'impératrice Julia Domna, femme de Septime-Sévère, princesse très déréglée, et curieuse du merveilleux, chargea, 200 ans après, de recueillir tout ce que la crédulité a débité sur le compte de cet imposteur. M. Dupin, dans un livre intitulé l'Histoire d'Apollonius de Tyane convaincue de fausseté et d'imposture, prouve : 1° que l'histoire de ce fourbe célèbre est destituée de témoins dignes de foi; 2° que Philostrate n'a fait qu'un roman; 3° que les miracles attribués à Apollonius ont des caractères visibles de fausseté, et qu'il n'y en a pas un seul qu'on ne puisse attribuer à l'adresse, au hasard ou à la supercherie; 4° enfin, que la doctrine de ce philosophe est contraire à la droite raison; qu'ainsi Dieu n'a pu l'appuyer d'aucun miracle. A cela, on doit ajouter qu'Apollonius n'a point prétendu instituer de religion; qu'il ne s'est point donné pour envoyé de Dieu; qu'il n'a rien fait par l'invocation du nom de Dieu; que sa mémoire et celle de ses prétendus prodiges s'est perdue chez tous les peuples; qu'il n'en reste aucun vestige, aucun monument, aucune tradition, même populaire, aucun effet enfin et aucun événement qu'on puisse leur attribuer : c'est donc insulter au bon sens que d'opposer, à l'exemple d'Hiéroclès, ces impostures aux miracles de J.-C., à des faits dont l'authenticité a passé tant de fois par le plus rigoureux examen, qui ont converti le monde, et qui ont paru, à tous les hommes attentifs, l'opération de la Divinité. « Tandis

» que Paul (dit l'abbé Bérault) » prêchait avec éclat le nom de » J.-C., l'enfer voulait opposer » un rival, non-seulement à l'a- » pôtre, mais à son adorable » maître. Il sortit tout à coup de » Tyane, en Cappadoce, un hom- » me extraordinaire, le plus il- » lustre suppôt de la philosophie » profane et du paganisme, com- » me aussi le plus propre à leur » donner du crédit. » Et, après avoir rapporté les diverses farces du magicien ou du charlatan, il ajoute : « Quoi qu'il en soit du » fond des choses, le prophète » du paganisme ne put tenir de- » vant l'apôtre de J.-C., dans le » même temps et les mêmes pro- » vinces. L'œuvre de Dieu, dont » Paul était chargé, subsiste » après plus de 17 siècles; au » lieu qu'après 2 siècles seule- » ment, on se souvenait à pei- » ne d'Apollonius. » *Voy.* PHILOSTRATE.

APOLLONIUS, que saint Jérôme nomme un personnage très savant, vivait sur la fin du 2e siècle ou au commencement du 3e. Il écrivit contre Montan et ses disciples, et tourna en ridicule leur doctrine et leurs prophéties. Saint Jérôme nomme cet ouvrage *insigne et longum volumen*. Tertullien, qui avait donné dans les rêveries de Montan, vit avec chagrin l'ouvrage d'Apollonius, qui les montrait à découvert; et, pour parer le coup, il écrivit sept *Traités* contre l'Église : dans le dernier, il tâcha d'éluder la force des arguments d'Apollonius, qu'il traitait d'emporté et de calomniateur. Il ne nous reste de l'ouvrage d'Apollonius qu'un fragment rapporté par Eusèbe. — Il ne faut pas le confondre avec APOLLONIUS, sénateur romain, comme l'a fait Nicéphore, qui prit la défense de la religion chrétienne en plein sénat; et mérita par là la couronne du martyre, vers l'an 186. Voyez *Dissertatio hypatica, seu de consulibus cæsareis*, in-4°, p. 117, du cardinal Noris.

APOLLONIUS, sophiste, né à Alexandrie, ou qui y a vécu dans l'école de Didyme, s'est fait connaître vers la fin de la république romaine, ou sous les premiers empereurs, par son *Lexicon græcum Iliadis et Odysseæ*, dont M. de Villoison a donné la première édition avec la traduction, Paris, 1773, 2 vol. in-4° ; une autre édition en grec parut à Bath en 1788, in-8°; ouvrage fort utile pour l'intelligence d'Homère, et qui a beaucoup de rapport à celui d'Hésychius.

APOLLONIUS, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, dans l'île d'Eubée, et selon d'autres, de Calchédon en Bythinie, vint à Rome à la prière d'Antonin, pour être précepteur de Marc Aurèle, fils adoptif de ce prince Dès que l'empereur le sut arrivé, il lui envoya dire qu'il l'attendait avec impatience. Apollonius, qui joignait à la grossièreté d'un pédant l'orgueil d'un philosophe, lui fit répondre « que c'était au disciple à venir » trouver le maître, et non pas » au maître à aller au-devant du » disciple. » Antonin, aussi doux que ce stoïcien était brutal, répondit en souriant, « qu'il était » bien étrange qu'Apollonius, » arrivé à Rome, trouvât le che- » min de son logis au palais » plus long que celui de Chalcis » à Rome! » Et sur-le-champ ce prince, plus honnête qu'il ne fallait dans cette circonstance, envoya Marc-Aurèle à son pré-

cepteur, dont il eût été plus expédient d'abaisser l'orgueil, que de le nourrir par des égards qu'il ne méritait pas.

APOLLONIUS (Lævinus), né dans un village entre Bruges et Gand, vivait au XVIe siècle, et s'est fait un nom par sa Description du Pérou, et le Voyage des Français à la Floride, imprimés en latin sous ces titres: 1° *De navigatione Gallorum in terram Floridam, deque clade anno 1565 ab Hispanis accepta*, Anvers, 1568, in-8°, ouvrage curieux; 2° *Libri v de Peruviæ, regionis inter novi orbis provincias celeberrimæ, inventione, et rebus in eadem gestis*, Anvers, 1567.

APOLLONIUS-COLLATIUS (Pierre), prêtre de Novare, au XVe siècle, est auteur d'un *poème* sur le siége de Jérusalem par Vespasien, en 4 liv., Milan, 1481, in-4°; du *Combat de David avec Goliath*, et de quelques autres ouvrages de poésie, *ibid*, 1692, in-8°. Il mêle dans ces poèmes le nom du vrai Dieu avec celui des divinités profanes, genre de contraste également proscrit par la religion et par le bon goût.

APOLLOS (Saint), solitaire dont Rufin et Sozomène font de grands éloges, fonda un monastère où l'on compta plus de 500 moines, et dont la célébrité se répandait au loin par la régularité qui y régnait. Il avait près de 80 ans quand il reçut la visite de saint Pétrone, qui fut évêque de Bologne, vers 393. On croit qu'il mourut peu de temps après cette visite.

APON d'Abano (Pierre), médecin et astrologue, naquit à Abano, village du territoire de Padoue, en 1250. Après avoir pris à Paris le bonnet de docteur en philosophie et en médecine, il alla professer cette science à Bologne. On dit qu'il ne voulait jamais aller voir un malade hors de la ville, qu'on ne lui comptât 50 écus. Le pape Honorius IV l'avait fait appeler; il ne voulut se mettre en chemin qu'après qu'on lui eut promis 400 ducats par jour. Il devint si odieux par son avarice qu'on tâcha de le faire périr en l'accusant d'hérésie et de magie. Son *Elucidarium necromanticum*, et d'autres écrits, dont quelques-uns ont été recueillis avec ceux de Corneille Agrippa, donnaient du poids à l'accusation de magie. Il fut mis à l'inquisition, et mourut, dit-on, avant la fin du procès, en 1316, à l'âge de 66 ans. Cependant, dans une inscription que le sénat de Padoue fit mettre au bas de la statue qu'il lui éleva, il est dit qu'il fut absous. *Astrologiæ adeo peritus, ut in magiæ suspicionem inciderit, falsoque hæresis postulatus, absolutus fuerit.* Mais peut-être que cela ne regarde que l'accusation d'hérésie. Frédéric, duc d'Urbain, plaça aussi sa statue parmi celles des hommes illustres. Son *Conciliator differentiarum philosophorum, et præcipue medicorum*, imprimé à Mantoue, 1472, in-fol., lui a fait donner le nom de *Conciliateur*, parce qu'il tâche d'y concilier les différentes opinions des philosophes; on comprend sans peine avec quel succès. [Il a laissé encore d'autres ouvrages dont quelques-uns se trouvent à la bibliothèque du roi, à Paris.]

APONIUS, auteur ecclésiastique du VIIe siècle, dont nous avons un *Commentaire* sur le Cantique des cantiques, Fribourg, 1538, in-fol., et dans la Bibl. des Pères: c'est une allégorie soutenue de l'alliance de

J.-C. avec l'Église. Les commentateurs qui sont venus après lui en ont beaucoup profité. *Voyez* Salomon.

† APOSTOOL (Samuel), prédicateur de l'Église des *mennonites*, à Amsterdam, donna son nom à la secte des Apostoliens, appelés autrement Waterlandiens, parce qu'ils se répandirent principalement dans le Waterland, contrée de la Nord-Hollande, en 1664; ces mennonites, appelés aussi mennonites relâchés (*crassiores*), pour les distinguer des mennonites flamands, se divisèrent en deux partis, dont l'un avait pour chef le médecin Galenus Abraham, de Haan, et fut appelé celui des galénistes; et l'autre, appelé celui des Adhérents, eut à sa tête Samuel Apostool. Galenus admettait dans sa société tous ceux qui, à la croyance aux livres saints, joignaient des mœurs pures et une intacte probité. Samuel Apostool, tout en défendant les dogmes caractéristiques des mennonites, sur l'absurdité du baptême des enfants, sur l'inutilité des magistrats dans le royaume de Dieu, maintenait l'orthodoxie sur tous les autres points de la doctrine des réformateurs. Vainement on tâcha depuis de réunir ces deux branches d'une même secte, les apostoliens et les galénistes firent toujours deux partis distincts, qu'aucun acte public, mais l'indifférence des derniers temps a presque réunis. On n'a de Samuel Apostool qu'un petit catéchisme, sous le titre de *Veritatis exercitatio*, qu'il composa conjointement avec Samuel Deyl. On trouve sur Apostool et son adversaire Galenus, les détails les plus exacts dans Herm. Schyn, *Deduct. plenior histor. mennonit.*, chap. xv et xviii. (*Voyez* aussi Mosheim, *Instit. hist. ecclésiastique*, pag. 1012.)

† APPIANO (Jacques d'), fils de ce Jacques d'Appiano qui, né d'une condition obscure, s'attacha aux Gambacorti, chefs d'un parti dans Pise, et eut la tête tranchée, par ordre de l'empereur Charles IV. Pierre Gambacorti ayant été rappelé dans sa patrie, en 1369, y ramena Jacques d'Appiano, en qui il avait mis toute sa confiance, et le fit nommer chancelier perpétuel de la république. Jacques profita de toute l'influence que lui donnait sa charge, pour se créer des partisans et écraser son protecteur. Il embrassa le parti Gibelin avec un zèle extrême, et contracta une étroite alliance avec Jean Galeas Visconti, seigneur de Milan. Le 21 octobre 1392, Appiano excita un violent tumulte dans Pise, en faisant massacrer deux de ses ennemis. Les partisans de Gambacorti vinrent s'offrir à leur chef, pour prendre sa défense et venger l'injure qu'il venait de recevoir. Gambacorti ne pouvant soupçonner son ami d'une si noire trahison, refusa leurs secours, et courut demander une audience à Appiano; mais celui-ci le fit assassiner au moment où il se présentait devant lui; les fils de ce malheureux prince tombèrent aussi entre les mains du vainqueur, furent blessés, emprisonnés, et empoisonnés peu de jours après. On pilla les maisons des partisans des Gambacorti, et le 25 octobre, le tyran obtint le titre de seigneur de Pise. Appiano régna dans Pise comme une créature de Jean Galeas, plutôt que comme un prince indépendant. Son fils aîné étant mort, le seigneur de

Milan essaya, du vivant même d'Appiano, d'écarter le second de la succession à l'autorité suprême, mais ses efforts furent vains; les soldats milanais mis en déroute, la citadelle de Pise vaillamment défendue, et Galeas forcé de plier devant son vainqueur, assurèrent à Gérard Appiano la couronne de son père, qui mourut le 5 septembre de l'année 1398.

APPIEN, historien grec, naquit à Alexandrie, d'une famille distinguée. Il florissait sous Trajan, Adrien et Antonin le Pieux, vers l'an 123 de J.-C. Il plaida quelques temps à Rome, puis il eut l'intendance du domaine des empereurs. On a de lui une *Histoire romaine*, composée, non pas année par année, comme celle de Tite-Live, mais nation par nation. Cet ouvrage estimé était en 24 livres, depuis la ruine de Troie jusqu'à Trajan. Il ne nous en reste que ce qui regarde les guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou d'Espagne, d'Annibal, des fragments de celle d'Illyrie, cinq livres des guerres civiles, et quelques fragments de plusieurs autres, que Henri de Valois a recueillis. La meilleure édition de cette histoire est celle d'Amsterdam, en 2 vol. in-8°, 1670. La première version latine qui ait paru fut imprimée à Venise en 1472, in-fol.; elle est rare. Nous avons une traduction en français de cette histoire, par Odet-Philippe, sieur de Marès, Paris, 1659, in-fol. [Les cinq livres des *Guerres civiles* ont été traduits par M. Combes-Daunous, Paris, 1808, 3 vol. in-8°.]

APPIEN (Saint), né en Lycie de parents illustres, et disciple de saint Pamphile, souffrit le martyre le 2 avril 306, à la 19e année de son âge. Ses *Actes*, écrits en chaldaïque, ont été publiés par Assemani (*Act. Mart.*, t. 2, p. 188). Eusèbe, témoin oculaire de ce qu'il en rapporte, a laissé les plus touchants détails de son martyre, dans son livre *de Martyr. Palest.*, c. 4. Le jeune homme fréquentait l'école de saint Pamphile, qui expliquait l'Écriture sainte à Césarée, en Palestine, lorsqu'arrivèrent des lettres de Galère Maximien, qui ordonnaient à tous les sujets de l'empire de se trouver aux sacrifices. Touché d'une vive douleur, il n'attendit pas qu'on le cherchât pour déclarer ses sentiments. *Il sortit*, dit Eusèbe, *sans avoir communiqué son dessein à personne, pas même à nous, avec lesquels il demeurait*; il alla brusquement au temple, et s'approcha du gouverneur Urbin, les soldats de la garde, qui ne se doutaient de rien, lui ayant permis de passer. Lorsqu'il le vit lever la main pour offrir le sacrifice, il le saisit par le bras et l'arrêta, en lui disant qu'on ne devait adorer que le vrai Dieu, et que le culte rendu aux idoles était sacrilége. « Cette action » hardie, dit un agiographe, ne » s'accordait pas avec les règles » ordinaires de la prudence; mais » dans cette circonstance, Dieu » inspira le jeune Appien, qui » n'avait pas encore vingt ans, » pour confondre l'impiété des » idolâtres, et pour montrer jus» qu'à quel point un disciple de » J.-C. portait le mépris de la » mort. » On ne peut lire sans frémir, et en même temps sans admirer la constance chrétienne, les tourments horribles qu'on lui fit souffrir.

APPION. *Voyez* Apion.

APPIUS-CLAUDIUS. *Voyez* Claudius.

APRIES, roi d'Égypte, succéda, dit-on, à son père Psammis, vers l'an 595 avant J.-C., se rendit maître de l'île de Chypre et de la ville de Sidon, et fut tué après un règne de 25 ans. On croit que c'est le même qui, dans l'Écriture sainte, est appelée Éphrée ou Ophra, dont il est dit dans Jérémie : « Je vais livrer » Pharaon Éphrée, roi d'Égypte, » entre les mains de ses ennemis, » entre les mains de ceux qui » cherchent à lui ôter la vie. » Toute cette partie de l'histoire d'Égypte, et en général l'histoire profane de ces siècles, est couverte de ténèbres; ce n'est que par l'Écriture sainte qu'on en saisit, par intervalle, le fil, qu'on est obligé de lâcher dès qu'il cesse de nous diriger.

APROSIO (Angelico), religieux augustin, né à Vintimille en 1607, forma une très belle bibliothèque dans le couvent des augustins de sa patrie. Il en composa un catalogue raisonné, sous le titre de *Bibliotheca aprosiana*, publié à Bologne en 1673. Cette liste, qui ne renferme que les trois premières lettres de l'alphabet, est rare. Ce religieux défendit vivement, sous des noms supposés, l'Adonis du cavalier Marini, et publia, sur ce poème licencieux, divers écrits qui n'honorèrent pas son état, et ne donnèrent pas une idée fort avantageuse de son attachement aux bonnes mœurs. Le plus connu est *Sferza poetica Sapricio Saprici*, Venise, 1643, in-12. Il mourut vers 1682. [Le P. Aprosio passa un bon tiers de sa vie à défendre le poème licencieux de l'*Adonis*, contre le poète Stigliani, et publia sur ce sujet divers pamphlets sous des noms supposés et avec des titres bizarres, comme le *Crible*, le *Moulin*, le *Bluttoir*, la *Lunette brisée*, etc. Il écrivit aussi un ouvrage contre le luxe, *Lo scudo*, ou le *bouclier de Renaud*; il traduisit de l'espagnol quelques *sermons* du P. Osorio, etc.]

APSÉE fut auteur de la révolte des Palmyréens, qui, peu de temps après la prise de leur ville par Aurélien, élurent pour empereur, au refus de Marcellin, gouverneur d'Orient, un certain Achillée, ou Antioque selon d'autres, parent de la reine Zénobie. Aurélien vint droit à Palmyre, prit cette ville, la rasa, et y fit tout passer au fil de l'épée, hors le prétendu empereur, qu'on dit qu'il épargna par mépris, l'an de J.-C. 273 ou 274.

APSINE, sophiste d'Athènes, est auteur d'un ouvrage intitulé, *Præcepta de arte rhetorica*, inséré dans les *Rhetores græci* d'Alde; mais comme on en trouve au moins trois de même nom et de la même profession, qui vivaient dans les IIIe et IVe siècles, on ne sait lequel a écrit ce livre.

APULÉE (Lucius), natif de Madaure, en Afrique, d'une famille distinguée, vivait au IIe siècle sous Antonin et Marc-Aurèle. Il fit ses études à Carthage, à Athènes et à Rome. Il dépensa presque tout son bien à faire des voyages pour satisfaire sa curiosité et perfectionner sa philosophie. De retour de ses courses, il plaida à Rome, pour échapper à la misère. Il épousa ensuite une riche veuve, qui répara ses affaires. Les parents de sa femme l'accusèrent de s'être servi de la magie pour avoir son cœur et sa bourse, et d'avoir fait mourir

bourse, et d'avoir fait mourir Pontianus, fils de cette dame; mais il se défendit contre cette double accusation devant le proconsul d'Afrique, par une *apologie* que nous avons encore, et que saint Augustin appelle un discours éloquent et fleuri. Le peuple ne persista pas moins à croire que c'était un magicien, et cette idée, long-temps attachée à son nom, n'est pas encore entièrement effacée. Le temps a épargné peu d'ouvrages d'Apulée, quoiqu'il en eût beaucoup composé en vers et en prose. Le plus connu de ceux que nous avons, est sa *Métamorphose*, ou l'*Ane d'or*, en onze livres. L'objet de l'auteur, dit le savant Warburton, a été de prouver l'utilité des mystères du paganisme, ce qui ne donne pas une grande idée de ses jugements ni de ses mœurs. D'autres critiques ne croient pas que ce fût là le but d'Apulée, et regardent son *Ane d'or* comme un vain amusement, un recueil de contes de vieilles. Quelques-uns ont cru qu'Apuléo racontait sérieusement des faits magiques comme des vérités, et ont prétendu les opposer, comme les prestiges d'Apollonius, aux miracles de J.-C.; prétention dont saint Augustin, dans les livres *de la Cité de Dieu*, parle avec la pitié qu'elle mérite. Les autres productions d'Apulée roulent sur la philosophie platonicienne, que l'auteur avait embrassée. Ses *OEuvres* sont imprimées à Goude, 1650, in-8°, *ad usum Delphini*, 1688, 2 vol. in-4°. Les éditions de l'*Ane d'or*, en français, de 1623, 1631 et 1648, in-8°, sont recherchées, à cause des figures. La traduction italienne d'Agnolo-Firenzuola, Venise, 1567, in-8°, est rare, ainsi que la première édition de l'original, Rome, 1469, in-fol. Nous avons une assez bonne traduction de cet ouvrage par l'abbé de Saint-Martin, en 2 vol. in-12. En 1787, il en a paru une nouvelle édition, avec des notes qui se ressentent de la légèreté, de l'ignorance, de l'esprit de compilation et de plagiat, qui caractérisent la fin du XVIIIe siècle. [Ce livre a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'épisode de *Psyché*, compris dans les 4e, 5e et 6e livre du même ouvrage, a été traduit plusieurs fois en français; et dernièrement, en 1802, par MM. Dubois et Marchais, peintres, avec le texte latin.]

AQUA-PENDENTE. *Voy.* FABRICIUS (Jérôme).

AQUAVIVA ou plutôt Acquaviva, ainsi que les noms suivants (André-Matthieu d'), duc d'Atri, prince de Teramo, dans le royaume de Naples, protégea ceux qui cultivaient les sciences et les arts, et les cultiva lui-même. Il servit d'abord sous Ferdinand V, roi d'Arragon, se trouva à deux batailles perdues, et fut fait prisonnier dans la dernière; mais, après avoir été délivré, il crut devoir préférer le repos du cabinet au tumulte des armes. Il composa une *Encyclopédie* très imparfaite, et des *Commentaires sur les Morales de Plutarque*. Il mourut en 1528, âgé de 72 ans.

AQUAVIVA (Octavio), de la famille du précédent, référendaire de l'une et de l'autre signature, vice-légat du patrimoine de saint Pierre, ensuite cardinal, puis légat de la Campagne de Rome, enfin légat d'Avignon, place alors délicate par les troubles que les hérétiques

ne cessaient d'exciter dans la province, et qu'Aquaviva calma par sa fermeté et sa prudence. Devenu archevêque de Naples, il se distingua par toutes les vertus d'un bon pasteur, cultiva les lettres, protégea les savants, et mourut en 1612, dans sa 52e année.

AQUAVIVA (Claude), encore de la même maison, général des jésuites en 1581, mourut en 1615, âgé de 72 ans. Ce fut lui qui fit dresser la fameuse ordonnance connue sous le nom de *Ratio studiorum*, Rome, 1586, in-8°, qui fut supprimée par l'inquisition, et vue de mauvais œil par les jésuites, qui ne voulaient pas être gênés dans leurs opinions. On la réimprima, mais mutilée, en 1591. Aquaviva ordonnait à ses religieux, dans ce célèbre réglement, d'enseigner la gratuité de la prédestination, en leur permettant en même temps d'adoucir ce système par le *congruisme*. Nous avons d'Aquaviva : 1° des *Épîtres;* 2° des *Méditations*, en latin, *sur les psaumes* 44 et 93 ; 3° *Directorium exercitionum sancti Ignatii industriæ pro superioribus societatis ad curandos animæ morbos*, Venise, 1611, in-12 ; Anvers, 1635, in-8°; ouvrage qui marque une grande connaissance du cœur humain. Il en a paru une traduction française sous le titre de *Manuel des supérieurs,* Paris, 1776, in-12; 4° *Oratio de passione Domini*, 1641, in-12. Aquaviva était un homme de caractère, qui voulait avec constance et fermeté tout ce qui lui paraissait juste et raisonnable : il ne se décidait pas légèrement, mais son parti une fois pris, il y tenait avec une espèce de roideur suffisamment justifiée par les inconvénients d'une excessive facilité. [Aquaviva avait prononcé son *Oratio de passione Domini* devant le pape Grégoire XII.]

AQUIAB. *V.* ACHIAB.

AQUILA, surnommé *le Pontique*, parce qu'il était originaire du Pont, contrée d'Asie. Ce fut chez lui que saint Paul logea lorsqu'il vint d'Athènes à Corinthe. Cet apôtre le convertit, avec sa femme Priscille. Ils lui rendirent de très grands services à Éphèse, jusqu'à exposer leur tête pour sauver la sienne. Saint Paul en parle avec de grands éloges dans son Épître aux Romains. On ne sait ni le temps ni le lieu de leur mort. Les martyrologes d'Usuard et d'Adon la mettent dans l'Asie mineure, au 8 juillet.

AQUILA, de Sinope, dit aussi *le Pontique*, par la même raison que le précédent, embrassa le christianisme sous l'empire d'Adrien, vers l'an 129 de J.-C. Mais son attachement opiniâtre aux rêveries de l'astrologie judiciaire l'ayant fait chasser de l'Eglise, il passa dans la religion des Juifs. Devenu rabbin, il acquit une connaissance exacte de la langue hébraïque, et s'appliqua à traduire l'*ancien Testament* d'hébreu en grec. Quoique sa version, dont il ne reste plus que des fragments, fût faite mot à mot sur le texte hébreu, on vit bien que le dessein de cacher la honte de son apostasie l'avait engagé à détourner le sens des passages favorables au christianisme. « Aquila, dit M. Bossuet, » fit sa version exprès pour contredire celle des Septante, dont » les Églises se servaient, à l'exem» ple des apôtres, et pour affai» blir les témoignages qui re-

» gardaient J.-C. » Justinien en défendit la lecture aux Juifs. Cependant saint Jérôme dit qu'en examinant continuellement la traduction d'Aquila, il y trouve tous les jours plusieurs choses qui sont favorables à notre croyance, ce qui prouve seulement qu'Aquila n'a pas tout altéré, que bien des choses ont échappé à sa mauvaise intention, et que la vérité, comme il arrive toujours, s'est fait jour à travers les artifices de l'erreur. [La version grecque de la Bible par Aquila est la première qui ait été faite depuis celle des Septante. Saint Épiphane rapporte que l'empereur Adrien le nomma intendant de ses bâtiments, et le chargea de rebâtir Jérusalem sous le nom d'*Ælia*.]

AQUILA (Sébastien d'), *Aquilanus*, médecin italien, dont on ignore le vrai nom, était d'Aquila, ville du royaume de Naples, et professa son art dans l'université de Padoue. Il était en réputation du temps de Louis de Gonzague, évêque de Mantoue, auquel il adressa un ouvrage; et il mourut en 1543. On a de lui un traité *De morbo gallico*, Lyon, 1506, in-4°, avec les œuvres d'autres médecins, Bologne, 1517, in-8°; et *De febre sanguinea ad mentem Galeni*, dans la Pratique de Gattinaire, Bâle, 1537, in-8°, et Lyon, 1538, in-8°.

AQUILANO (Sérafino), ainsi appelé du nom de sa patrie, Aquila, ville de l'Abruzze, où il naquit en 1466, se fit un nom par ses poésies italiennes, imprimées à Rome, 1503, in-8°, et qui consistent en *Sonnets, Eglogues, Épîtres*, etc. Il fut le contemporain et l'émule du Caviteo, l'Altissimo, et de Thebaldeo da Ferrara. Ces poètes furent des premiers à secouer le joug de la barbarie qui, dans ce siècle, défigurait la poésie italienne; mais toute leur réputation s'éclipsa lorsque Sannazar et Bembo parurent! Aquilano mourut à Rome en 1500, à l'âge de 34 ans. Son nom de famille était *Cimino*. [Aquilano fut successivement attaché au cardinal Ascagne Sforze, à Ferdinand II, duc de Calabre, à François Gonzague, marquis de Mantoue, et enfin à César Borgia, duc de Valentinois.]

AQUILIN (Saint), né à Bayeux vers l'an 620, de parents nobles, devint évêque d'Évreux après la mort de saint Eterne, et s'illustra par toutes les vertus pastorales. En 689, il assista au concile de Rouen, qui avait été assemblé par saint Ansbert son métropolitain, et mourut à la fin du VIIe siècle, après quarante-deux ans d'épiscopat. On célèbre sa fête à Évreux le 19 octobre. (*Voy*. sa vie dans Surius; dans l'Histoire d'Évreux, p. 40; Trigan, Hist. eccl. de Normandie, tom. 1, p. 309.)

AQUILLIUS GALLUS, savant jurisconsulte, orateur et ami de Cicéron, florissait vers l'an 65 avant J.-C. Son équité et sa sagesse parurent dans l'affaire de Vitellius Varro. Cet homme, qui vivait en commerce de galanterie avec une maîtresse, étant tombé malade, avait ordonné, par testament, qu'après sa mort on payât à cette femme une certaine somme qu'il reconnaissait lui devoir. Lorsqu'il fut revenu en santé, la femme lui demanda cette somme, disant qu'elle la lui avait prêtée, et se servait de son aveu pour prouver que c'était une dette réelle. Aquillius découvrit

sa mauvaise foi; et afin de pourvoir à un cas aussi captieux et à plusieurs autres de semblable espèce, il composa un traité *De dolo malo*. Il en laissa aussi d'autres: *De posthumorum institutione*; *De stipulatione*, etc., que nous voyons souvent cités dans le Code et dans le Digeste, mais dont l'ensemble est perdu.

† AQUILLIUS (Manius), consul et collègue de Marius. L'an 101 avant J.-C., il fut envoyé en Sicile pour combattre les esclaves révoltés sous les ordres d'Athénion. Ses efforts n'ayant point suffi pour les soumettre à la première fois, il y fut renvoyé l'année d'après, en qualité de proconsul. Le combat s'engage, mais la victoire demeure long-temps incertaine; les deux généraux, lassés de voir périr tant de monde, s'avancent l'un contre l'autre afin de vider la querelle dans un combat particulier. Les deux armées étant en présence, ils en viennent aux mains, et Athénion, forcé de céder à la force et à la valeur de son rival, tombe mort à ses pieds. Les Romains, profitant de la victoire de leur général, se précipitent sur les révoltés, et en massacrent un grand nombre. Il n'en restait plus que dix mille, qui aimèrent mieux s'entre-tuer que de se soumettre ou d'aller servir de triomphe à un vainqueur odieux. Aquilius, à son retour, fut honoré de l'ovation. Accusé et même convaincu de concussion par L. Fusius, il ne dut qu'à ses anciens services d'échapper au supplice qui l'attendait. Il mourut d'une mort moins honteuse dans la guerre contre Mithridate.

AQUILLIUS SABINUS, jurisconsulte romain, surnommé le *Caton de son siècle*, fut consul l'an 214 de J.-C. On a cru qu'il était père d'Aquilia Severa, vestale que l'empereur Héliogabale épousa. Il le fut certainement de Fabius Sabinus, grand jurisconsulte, que l'empereur Alexandre-Sévère choisit pour être un de ses conseillers d'état. Aucun des ouvrages d'Aquillius n'est parvenu jusqu'à nous.

AQUILLIUS SEVERUS, ou ACHILLIUS et ACILIUS, fut historien et poète sous l'empereur Valentinien. Il était Espagnol de nation, et de la même famille que Severus, à qui Lactance avait adressé deux livres de Lettres. Aquillius Severus composa un ouvrage en prose et en vers, qui était nommé le journal de sa vie, auquel il donna pour titre, *la Catastrophe, ou l'épreuve*, mais que nous n'avons plus; il y a apparence que la vie d'Aquillius avait été remplie d'incidents extraordinaires, et que c'est pour cela qu'il l'avait écrite, et qu'il lui avait donné le nom de catastrophe, ou d'épreuve. Il mourut vers l'an 370.

AQUILON, vent furieux, qui souffle du côté du nord ou septentrion. Les poètes le font fils d'Éole et de l'Aurore. Ils disent qu'il avait une queue de serpent, et les cheveux toujours blancs, sans doute à cause du froid qu'il produit et de la neige qu'il amène; en même temps cependant ils le regardaient comme la cause des beaux jours d'été:

> Et claro cernes sylvas Aquilone moveri.
>
> VIRG. 1, *Georg.*

AQUINO (Philippe), Juif et rabbin, natif de Carpentras, reçut le baptême à Aquino, dans le royaume de Naples, ce qui lui fit donner le nom d'*Aquino*, au lieu de celui de *Mardoçai* ou

Mardochée, qu'il portait auparavant. Ce Juif converti enseigna ensuite l'hébreu à Paris, et y mourut en 1650. Le célèbre Le Jai le chargea de l'impression et de la correction des textes hébreu et chaldéen de sa Polyglotte. Son principal ouvrage est un dictionnaire hébreu, rabbinique et thalmudiste, qui a pour titre: *Dictionarium hebraico-chaldœo-thalmudico-rabbinicum*, Paris, 1629, in-fol. [On a encore de lui, 1° *Racines de la langue sainte*, Paris, 1620, in-fol.; 2° *Explication des treize moyens dont se servaient les rabbins pour entendre le Pentateuque, recueillis du Thalmud*; 3° *Traduction italienne des apophtegmes des anciens docteurs de l'Église judaïque*; 4° *Aquinatis hebrææ linguæ professoris lacrymæ in obitum illust. cardinalis de Berulle*; il déplore dans cet ouvrage la mort du cardinal, son bienfaiteur et son appui; 5° *Discours du tabernacle et du camp des Israélites*, Paris, 1623, in-4°; 6° *Interprétation de l'arbre de la cabale des Hébreux*, Paris, in-8°, sans date; 7° *Voces primigeniæ, seu radices græcæ*, Paris, 1620, in-16.] — Louis d'Aquin son fils, qui devint, ainsi que son père, très habile dans les langues orientales, a laissé plusieurs ouvrages rabbiniques. — Antoine d'Aquin, premier médecin de Louis XIV, et mort l'an 1696, à Vichi, était fils de ce dernier.

FIN DU TOME PREMIER.

